U d'/of OTTAWA
39003002454014

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/contesetromansal04erck

ERCKMANN-CHATRIAN

Contes et romans alsaciens

Ex Libris

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Ottawa, Canada

Gracieusement offert par

M. Louvigny de Montigny
378, 3e Avenue
Ottawa, Ontario.
Le 4 octobre 1952.

Paris

J. Hetzel

UNIVERSITÉ D'OTTAWA

HISTOIRE

DU PLÉBISCITE

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

HISTOIRE DU PLÉBISCITE

RACONTÉE

PAR UN DES 7,500,000 OUI.

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

24 COMPOSITIONS DE TH. SCHULER

GRAVÉES PAR PANNEMACKER

2 VUES ALLÉGORIQUES DE METZ ET STRASBOURG, PAR E. MATTHIS

CARTES DES DÉPARTEMENTS DE L'ALSACE-LORRAINE, CONTENANT LA NOUVELLE FRONTIÈRE

PARIS

J. HETZEL & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

18 — RUE JACOB — 18

1872

1
95
A1
1
v. 1

HISTOIRE DU PLÉBISCITE

RACONTÉE

PAR UN DES 7,500,000 OUI.

— Il vous dépouille, et voilà tout... (Page 8.)

I

C'est pour les gens de bon sens que j'écris cette histoire ; c'est mon histoire à moi, pendant la dure guerre que nous venons de traverser. Je l'écris pour montrer à ceux qui nous suivront, combien de mauvais sujets existent en ce monde, et combien il faut se méfier des belles paroles ; car nous avons été trompés dans ce village, d'une façon abominable. Nous avons été trompés par toute espèce de gens : par le sous-préfet, par le préfet et

les ministres ; par le curé, par les gazettes du gouvernement, par tous et par chacun.

Est-ce qu'on pourrait se figurer qu'il se trouve autant de gueux sur la terre ? Non ! il faut l'avoir vu soi-même pour le croire.

Enfin, nous avons payé ; nous avons donné notre foin, notre paille, notre grain, notre farine, notre bétail ; et ce n'était pas encore assez ! Finalement on nous a donnés nous-mêmes ; on nous a dit : « Vous n'êtes plus Français ; vous êtes Prussiens !... Nous vous avons pris vos garçons, pour faire la guerre : ils sont morts, ils sont prisonniers ; maintenant arrangez-vous comme vous voudrez avec Bismark, votre affaire ne nous regarde plus ! »

Mais ces choses veulent être racontées clairement, et je vais commencer par le commencement, sans me mettre en colère.

Vous saurez d'abord que je suis meunier au village de Rôthalp, dans la vallée de Metting à Dossenheim, entre la Lorraine et l'Alsace. C'est un grand et beau village de cent trente feux, auquel ne manquent ni son curé Daniel, ni son maître d'école Adam Fix, ni des notables de toute sorte, charrons, forgerons, cordonniers, tailleurs, cabaretiers, brasseurs, marchands d'œufs, de beurre et de volailles ; nous avons aussi deux juifs : Salomon Kähn, colporteur, et David Hertz, marchand de bétail.

Cela vous montre dans quelle prospérité nous étions avant cette guerre ; car plus un village est riche, plus il attire d'étrangers ; chacun y trouve à vivre et vient y travailler de son état. Nous n'avions pas même besoin d'aller chercher notre viande de boucherie en ville : David tuait de temps en temps une vache dans sa cour, et débitait tout ce qu'il nous en fallait pour les dimanches et jours de fête.

Moi, Christian Wéber, je ne me suis jamais écarté de cette commune à plus de quarante lieues. Mon moulin me vient du grand-père Marcel Desjardins, un Français des environs de Metz, qui l'a bâti du temps de la guerre des Suédois, lorsque notre village n'était encore qu'une misérable bourgade. Je suis marié depuis vingt-huit ans avec Catherine Amos, la fille de l'ancien brigadier forestier ; elle m'a apporté cent louis en dot ; nous avons eu deux enfants, une fille, Grédel, et un garçon, Jacob, qui sont encore avec nous.

Vous saurez aussi que j'ai un cousin, Georges Weber, parti voilà plus de trente ans dans les soldats de la marine, pour la Guadeloupe ; il a fait la guerre par là : c'est lui qui tapait sur un un tambour, en avant du vaisseau *la Boussole*, comme il me l'a dit cent fois, pendant que la flotte bombardait Saint-Jean-d'Ulloa ; plus tard, il est devenu sergent ; ensuite, il a navigué sur un bâtiment danois, qui faisait la pêche à la morue.

Georges pensait toujours à amasser de la fortune.

Vers 1850, il revint en France, et s'établit fabricant d'allumettes dans la rue Mouffetard, de Paris ; et comme c'est un très-bel homme, grand, brun, hardi, les yeux vifs, il finit par épouser une riche veuve sans enfants, madame Marie-Anne Finck, qui tenait auberge dans ces environs. Ils gagnèrent de l'argent. Le cousin s'acheta du bien au pays, par le moyen de M. Fingado, notaire, auquel il envoyait exactement le prix de chaque pièce de terre ; enfin, à la mort du vieux charpentier Joseph Brion, il se rendit adjudicataire de sa maison, pour y demeurer avec sa femme, et tenir un cabaret sur la route de Metting.

Cela se passait l'an dernier, dans le temps du plébiscite. Le cousin Georges vint d'abord visiter sa maison, avant d'y conduire Marie-Anne.

Moi, j'étais maire ; j'avais reçu l'ordre de M. le sous-préfet de faire les publications pour le plébiscite, et d'engager tous les honnêtes gens à voter *oui*, s'ils voulaient conserver la paix ; parce que tous les gueux allaient voter *non*, pour avoir la guerre.

C'est aussi ce que je fis, engageant tout le monde à venir sans faute, et envoyant le bangard[1] porter les billets de la préfecture, jusque dans les dernières baraques de la montagne.

Le cousin Georges arriva la veille du plébiscite. Je le reçus très-bien, comme on reçoit un parent riche, qui n'a pas d'enfants. Il paraissait très-content de nous voir, et dîna chez nous de bonne humeur. Il avait, dans une petite malle en cuir, des habits, des souliers, des chemises, tout ce qu'il lui fallait, et ne manquait de rien.

Ce jour-là, tout alla très-bien ; mais le lendemain, entendant les publications du garde champêtre Martin Kopp, il se rendit à la brasserie Reibell, qui fourmillait de monde, et se mit à prêcher contre le plébiscite.

J'étais justement à la mairie, avec mon écharpe, à recevoir les billets, quand tout à coup l'adjoint Placiard arriva me dire d'un air d'indignation, que des misérables attaquaient l'ordre, qu'il s'en trouvait un à la

[1] Garde champêtre.

brasserie du *Cruchon d'or*, et que la moitié du village allait bien sûr l'assommer.

Je descendis aussitôt et je courus à la brasserie, où le cousin traitait tous les autres d'ânes, disant que le plébiscite était pour la guerre ; que l'Empereur, les ministres, les préfets, les généraux et les évêques trompaient le peuple, et que ces gens jouaient la comédie, pour nous piper notre argent.

Moi, dans l'allée, je l'entendais déjà qui criait ces choses d'une voix terrible, et je pensais : « Le malheureux a bu ! »

Si Georges Wéber n'avait pas été mon cousin ; s'il n'avait pas été capable de déshériter un jour mes enfants, je l'aurais fait arrêter et conduire à Sarrebourg ; mais, en considération de cela, je résolus d'étouffer cette mauvaise affaire, et je dis à ceux qui remplissaient l'allée :

« Place, vous autres ! place ! »

Ces gens furieux, voyant l'écharpe, me firent place ; et découvrant alors le cousin derrière une table, dans le coin à droite, je lui criai :

« Que penses-tu, cousin, de faire un scandale pareil ? »

Il fut aussi troublé par la vue de l'écharpe, ayant servi dans la marine et sachant qu'un maire est tout ce qu'il y a de plus respectable ; qu'il a le droit de vous faire empoigner et conduire au violon d'abord ; et puis, si l'on résiste, de vous mener jusqu'à Sarrebourg et Nancy. C'est pourquoi il se calma tout de suite, car il n'avait pas bu du tout, comme je croyais, et disait ces choses sans fiel, sans colère, par conscience et affection de ses concitoyens.

Il me répondit donc très-bien :

« Monsieur le maire, surveillez vos élections ! Prenez garde là-haut que des gueux, comme il s'en trouve partout, ne fourrent dans la boîte des poignées de *oui* à la place des *non*, pendant que vous avez le dos tourné : cela s'est vu souvent !... Et puis, ne vous inquiétez pas de moi. Dans les gazettes du gouvernement, il est dit que chacun sera libre de soutenir ses idées et de voter comme il lui plaira ; si l'on me ferme la bouche, je protesterai dans les journaux. »

En entendant qu'il protesterait, pour éviter un plus grand scandale, je lui répondis :

« Dis ce que tu voudras ! Qu'on ne vienne pas soutenir que nous avons gêné les élections. Mais vous autres, vous savez bien ce que vous avez à faire.

— Oui, oui ! crièrent tous ceux de la salle et de l'allée, en levant leurs chapeaux ; oui, monsieur le maire : nous n'écoutons rien ; tout ce qu'on peut dire, ou rien du tout, c'est la même chose ! »

Et tous ensemble allèrent voter, laissant Georges seul.

M. le curé Daniel, les voyant sortir, arriva de la cure se mettre à leur tête ; il avait prêché le matin pour le plébiscite, et l'on ne trouva pas un seul *non* dans la boîte.

Si le cousin n'avait pas eu la grande prairie au-dessous du moulin et les meilleurs arpents de la côte, il aurait été méprisé pour le restant de ses jours ; mais un homme riche, qui vient encore d'acheter une maison, un verger, un jardin, et de les payer comptant, peut dire tout ce qu'il veut ; surtout quand les autres ne l'écoutent pas, et font le contraire de ce qu'il leur conseille.

Enfin, voilà les élections du plébiscite chez nous ! Et cela se passa de même dans tout notre canton : à Phalsbourg, qu'on avait rempli d'imprimés contre le plébiscite, en poussant l'audace jusqu'à surveiller le maire et la boîte, sur quinze cents électeurs, tant militaires que bourgeois, il n'y eut que trente-deux *non !*

On voit que les choses marchaient bien, et que M. le sous-préfet devait être content de nous.

Il faut dire aussi que nous avions besoin d'un chemin vicinal pour aller à Hangeviller ; qu'on nous avait promis deux cloches pour l'église, et la glandée pour nos cochons en automne ; et que nous savions que tous les villages qui votaient mal n'obtenaient jamais rien ; tandis que les autres, moyennant leurs bons conseillers, qu'ils avaient nommés, soit à l'arrondissement, soit au département, pouvaient toujours ravoir un peu de l'argent du percepteur, pour les besoins de leur commune. M. le sous-préfet m'avait expliqué ces avantages, et naturellement un bon maire doit prévenir ses administrés. C'est ce que je faisais : nos députés, nos conseillers généraux, nos conseillers d'arrondissement étaient tous bons ! Par ce moyen nous avions déjà gagné le droit aux feuilles mortes, et notre grand lavoir. Nous ne voulions que notre propre bien, et nous aimions mieux voir les autres villages payer les ministres, les sénateurs, les maréchaux, les évêques et les princes, que de les payer nous-mêmes ! Tout ce que le cousin Georges pouvait donc nous dire pour le bien de tous et l'intérêt de la nation ne nous entrait pas dans la tête.

Je me souviens que ce même jour du plébiscite, ou l'on savait déjà que nous avions

tous bien voté, et que nous aurions nos deux cloches, avec le chemin vicinal ; je me souviens que le cousin et moi nous eûmes le soir, après souper, une grande dispute, et que je l'aurais jeté dehors, si ce n'avait pas été lui.

Nous prenions un petit verre de kirsch, en fumant nos pipes, le coude sur la table ; ma femme et Grédel étaient montées se coucher, lorsque tout à coup il me dit :

« Ecoute, Christian, sauf le respect que je te dois, comme maire, vous êtes tous des innocents dans ce village ; et maintenant il est bien heureux que j'y vienne, pour qu'on y trouve au moins un homme raisonnable. »

Je voulais me fâcher, mais il me dit :

« Laisse-moi finir. Si vous aviez seulement passé deux ans à Paris, vous verriez clair. Mais à cette heure, vous êtes comme une nichée de geais goulus et sans plumes : ils ouvrent le bec, en criant « Jacques » ! pour appeler la nourriture du ciel ; ceux qui les entendent, grimpent sur l'arbre ; ils leur tordent le cou et les mettent au pot en riant. C'est votre position ! Vous avez confiance en vos ennemis ; vous leur donnez le pouvoir de vous plumer à leur aise. Est-ce que si vous nommiez d'honnêtes gens du pays, comme députés, comme conseillers généraux, — au lieu de prendre ceux que la préfecture vous recommande, — est-ce que l'Empereur et les autres bons sujets d'en haut ne seraient pas forcés de vous laisser l'argent que le percepteur vous enlève en trop ? Est-ce que tout ce monde pourrait s'enrichir à vos dépens, faire des fortunes immenses en quelques années ? Est-ce qu'on verrait d'anciens paniers percés, — des gaillards auxquels on n'aurait pas confié deux liards avant le coup d'État, — est-ce qu'on les verrait devenus millionnaires, rouler sur l'or, se faire trimbaler en carrosse, eux, leurs femmes, leurs enfants, leurs domestiques et leurs danseuses ? Les préfets, les sous-préfets vous disent : « Continuez de « bien voter... vous aurez ceci... vous aurez « cela !... » des choses que vous avez droit d'exiger, d'après les impositions que vous payez, et qu'on vous accorde comme des grâces : des chemins, des lavoirs, des écoles, etc. Est-ce que vous ne les auriez pas, si l'argent qu'on vous prend restait dans la commune ?... Qu'est-ce que l'Empereur fait donc pour vous ? Il vous dépouille, et voilà tout ! Votre argent, il vous le montre avant chaque élection, comme on montre un bâton de sucre d'orge aux enfants, pour les faire rire, et, après l'élection, il le remet dans sa poche ; le tour est joué !

— Comment peut-il mettre cet argent dans sa poche ? lui dis-je indigné ; est-ce qu'on ne rend pas des comptes tous les ans à la Chambre ? »

Le cousin leva les épaules, et me répondit :

« Tu n'es pas malin, Christian ; ça n'est pas difficile de faire des comptes à la Chambre : Tant de fusils Chassepot, qui n'existent pas !... Tant de munitions, dont personne n'a de nouvelles... Tant pour la caisse des retraites... Tant pour la caisse des remplaçants... Tant pour les changements d'uniforme... On change tous les ans, ça fait rouler le commerce et les pots-de-vin sur votre dos !.. Est-ce que les députés vont y voir ? Qui est-ce qui vérifie les budgets des ministres ?... Les députés que le ministre de l'intérieur vous a présentés ; que vous avez nommés, comme des imbéciles ; et que l'Empereur abandonnerait aux premières élections, si ces messieurs faisaient seulement mine d'aller visiter les arsenaux et vérifier les caisses... Quelle farce !... Tiens, hier, en passant à Phalsbourg, j'ai grimpé sur les remparts, et j'ai vu là des canons du temps d'Hérode, avec des affûts tout rongés par les vers, et repeints à neuf, pour cacher la pourriture. Ces canons-là, j'en suis sûr, sont refondus tous les trois ou quatre ans, — sur le papier, — avec votre argent ! Ah ! mon pauvre Christian, tu n'es pas malin, ni les autres du village non plus ; mais ceux que vous députez à Paris sont malins, trop malins ! »

Il se mit à rire, et j'aurais voulu l'envoyer au diable.

« Sais-tu ce qui vous manque ? dit-il ensuite, en bourrant et rallumant sa pipe, — car je ne lui répondais pas, étant trop ennuyé, — ce qui vous manque, ce n'est pas le bon sens, ce n'est pas l'honnêteté ; nous tous paysans, nous avons encore du bon sens et de l'honnêteté ; nous croyons encore à l'honnêteté des autres, ça prouve que nous en avons encore un peu ! Non, ce qui vous manque, c'est l'instruction. Vous avez demandé des cloches, et vous aurez des cloches ; mais vous avez pour école une misérable baraque, et pour instituteur le vieux Adam Fix, qui ne peut rien enseigner aux enfants, par la raison qu'il ne sait rien lui-même. Eh bien, si vous demandiez une véritable école, il n'y aurait pas d'argent dans la caisse. Il en reste pour les cloches ; mais pour un bon instituteur, une grande salle bien aérée, des bancs, des tables de sapin, des tableaux, des ardoises, des cartes de géographie, des livres, il n'y en a pas ! Car si vous aviez de bonnes écoles, vos

enfants sauraient lire, écrire, calculer; ils sauraient bientôt éplucher les comptes des ministres; et voilà justement ce que Sa Majesté ne veut pas. Tu comprends, cousin, c'est pour cela que vous n'avez pas d'école et que vous avez des cloches. »

Alors il cligna de l'œil.

« Et, sais-tu, fit-il au bout de quelques instants, sais-tu combien coûtent toutes les écoles de France ? Je ne parle pas des grandes écoles de médecine, de droit, de pharmacie, des colléges, des lycées, qui sont des écoles pour les jeunes gens riches, capables de s'entretenir eux-mêmes dans les grandes villes et de payer pension ; je parle des écoles pour le peuple, des écoles primaires, de celles où l'on apprend à lire et à écrire, les deux premières choses qu'un homme doit savoir, et qui le distinguent des sauvages qui se promènent tout nus dans les bois de l'Amérique. Eh bien, les députés que le peuple lui-même envoie défendre ses intérêts à Paris, et qui doivent penser — s'ils ne sont pas de véritables filous — à remplir d'abord leur devoir envers lui ; ces députés n'ont jamais voté pour les écoles du peuple plus de 75 millions : l'État en donne dix pour sa part ; les communes, les départements et les père et mère font le reste. Soixante-quinze millions pour instruire le peuple, dans un grand pays comme le nôtre, c'est honteux ; les Etats-Unis en dépensent six fois plus. Mais, en revanche, au budget de la guerre, nous payons près de 500 millions. Ce ne serait pas trop, si nous avions cinq cent mille hommes sous les armes, d'après le calcul qu'on a fait de ce que coûte un homme par jour, mais pour une armée de deux cent cinquante mille hommes, c'est la moitié de trop. Où passent les 250 autres millions ? S'ils servaient à bâtir des écoles, à payer des instituteurs capables, à donner un asile aux ouvriers dans leur vieillesse, je n'aurais rien à dire ; mais pour faire sonner la poche de messieurs les sénateurs et les cloches de messieurs les curés, je trouve que c'est trop cher. »

Comme le cousin Georges m'ennuyait avec toutes ses raisons, j'avais envie d'aller me coucher, et je lui dis :

« Tout ça, cousin, c'est très-bien, mais il se fait tard, et puis ça ne regarde pas le plébiscite. »

Je m'étais levé ; il me posa la main sur le bras, et me dit :

« Causons encore un peu ; laisse-moi finir ma pipe. Tu dis que cela ne regarde pas le plébiscite ; mais ce plébiscite-là, cousin, est pour que ce beau commerce continue. Si la nation trouve que tout est bien ; qu'on lui laisse assez d'argent, et que même on peut encore lui en prendre ; que les ministres, les sénateurs et les princes ne sont pas encore assez gras et florissants ; que l'Empereur n'achète pas assez de propriétés à l'étranger, eh bien, elle va dire par ce plébiscite : « Allez ! .. « Continuez !... Nous sommes contents !... » Est-ce que cela te convient ?

— Oui ! J'aime mieux ça que la guerre, lui dis-je de mauvaise humeur ; l'Empire c'est la paix !... Je vote pour la paix ! »

Alors, Georges lui-même se leva, en vidant sa pipe au bord de la table, et me dit :

« Christian, tu as raison; allons nous coucher. Je me repens d'avoir acheté la maison du vieux Briou. Décidément les gens de ce pays sont trop bornés. Tu me fais de la peine !

— Oh ! je n'ai pas besoin de te faire de la peine, lui dis-je en colère, je ne suis pas plus bête qu'un autre.

— Comment ! fit-il, toi, maire de Rôthalp, en rapport avec le sous-préfet tous les jours, tu crois que ce plébiscite est pour affermir la paix ?

— Mais oui.

— Comment, tu le crois ? Allons donc ! Mais, est-ce que nous ne l'avons pas, la paix ? Est-ce que nous avons besoin d'un plébiscite pour la conserver ? Est-ce que tu te figures que les Allemands donnent là-dedans ? Nos paysans, à la bonne heure, on les trompe, on les endoctrine, à la cure, à la mairie, à la sous-préfecture ; mais pas un ouvrier de Paris n'est dupe de cette mauvaise comédie. Tous savent que l'Empereur et les ministres ont besoin de la guerre ; que les généraux et les officiers supérieurs la veulent. La paix est bonne pour les commerçants, les industriels, les paysans, mais les officiers sont las de croupir dans les mêmes grades. On a déjà dégoûté les sous-officiers du métier, à force de fourrer dans l'armée des nobles, des jésuites, des cafards de toute sorte ; les troupes sont de mauvaise humeur, il leur faut de l'avancement, ou bien elles finiront par se fâcher, surtout en voyant les Prussiens prendre devant notre nez tout ce qui leur convient, sans nous en demander la permission. Tu ne comprends pas ça ? Tiens, fit-il, j'ai sommeil, allons dormir ! »

Ce soir-là, je vis que le cousin avait appris bien des choses à Paris, et qu'il en savait plus que moi sur la politique. Mais cela ne m'empêchait pas d'être indigné contre lui, car durant tout ce jour il ne m'avait causé que du

désagrément, et je me disais qu'il était impossible de vivre avec un être aussi brutal.

Ma femme, au haut de l'escalier, avait entendu notre dispute ; malgré cela, comme nous montions, elle arriva toute riante et joyeuse au-devant de nous, tenant la chandelle et disant :

« Ah ! vous en avez raconté ce soir, vous devez en avoir assez. Venez, cousin, que je vous mène à votre chambre; tenez, la voilà ! Vous pouvez voir de votre fenêtre les bois au clair de la lune; et voici votre lit, c'est le meilleur de la maison. Le bonnet de coton est sous l'oreiller.

— C'est bon, Catherine, merci, lui répondit Georges.

— Et dormez bien, » fit-elle, en venant me retrouver.

Cette femme; pleine de bon sens, me dit alors, pendant que je me déshabillais :

« A quoi penses-tu donc, Christian, de contrarier le cousin ? un homme si riche, et qui peut nous faire tant de bien par la suite. Qu'est-ce que ça te fait, le plébiscite ? Qu'est-ce que ça peut nous rapporter ? Que le cousin dise tout ce qu'il voudra, tu dois toujours lui répondre *amen !* Songe que sa femme a des parents, et qu'elle voudra tout attirer de son côté ! Prends garde de te brouiller avec Georges ; la grande prairie au-dessous du moulin et le verger sur la côte ne se trouvent pas tous les jours dans le pas d'une vache. »

Je vis tout de suite qu'elle avait raison, et je résolus en moi-même de ne plus contrarier le cousin, qui pouvait nous valoir plus à lui seul que l'Empereur, les ministres, les sénateurs et toute la boutique ensemble ; car chacun de ces gens-là ne pensait qu'à ses propres héritages, sans s'inquiéter de nous ; et nous devions faire comme eux, puisqu'ils avaient si bien réussi à se dorer sur toutes les coutures, à s'engraisser et à vivre en joie dans ce monde, sans parler des promesses que les évêques leur faisaient pour l'autre.

Rêvant à cela, je me couchai tranquillement, et je m'endormis à la grâce de Dieu.

II

Le lendemain de bonne heure, Georges, mon fils Jacob et moi, après avoir cassé une croûte de pain et pris un verre de vin sur le pouce, nous attelâmes nos deux voitures, pour aller chercher la femme et les meubles du cousin à Lutzelbourg, au chemin de fer.

Avant d'arriver au pays, Georges avait donné l'ordre de reblanchir et de peindre sa maison du haut en bas ; il avait fait mettre des planchers neufs et remplacer les vieux bardeaux par des tuiles. Maintenant la peinture avait séché ; les portes et les fenêtres restaient ouvertes jour et nuit ; on ne pouvait rien prendre dans la maison, puisqu'elle était vide. Le cousin voyant ces choses en bon état, venait d'écrire à sa femme qu'elle pouvait amener leurs meubles de là-bas.

Nous partîmes donc vers six heures du matin ; sur la route, les gens de Hangeviller, de Metting, de Véchem, et ceux qui se rendaient au marché de la ville, chantaient et criaient :

« Vive l'Empereur ! »

Partout on avait voté *oui*, pour la paix. C'était une tromperie comme personne n'en a vu de pareille ; à la manière dont le ministre de l'intérieur, Chevandier de Valdrôme, les préfets et les gazettes du gouvernement nous avaient expliqué le plébiscite, tout le monde avait cru voter la paix.

Le cousin Georges, entendant cela, disait :

« O pauvres paysans, que je vous plains d'être si bêtes ! Que je vous plains de croire ce que vous racontent ces filous ! »

C'est ainsi qu'il appelait le gouvernement de l'Empereur, et naturellement j'en étais indigné ; mais les recommandations de Catherine me revenaient à l'esprit, et je pensais :

« Tais-toi, Christian, ne dis rien; cela vaudra mieux. »

Enfin, sur toute la route nous vîmes le même spectacle ; les soldats du 84e, en garnison à Phalsbourg, avaient l'air heureux comme des gens qui viennent de gagner le gros lot à la loterie ; leur colonel avait dit à ses hommes que ceux qui ne voteraient pas *oui*, seraient indignes de s'appeler des Français. Tous avaient voté *oui !* Un bon soldat ne connaît que sa consigne.

Ayant donc passé devant la porte de France, nous descendîmes aux Baraques et puis à Lutzelbourg. Le train de Paris venait de quitter la station; on entendait encore son sifflet sous le tunnel de Saverne.

La femme du cousin, que je ne connaissais pas encore, se tenait près des bagages, derrière la gare. En voyant arriver Georges, elle s'écria toute joyeuse :

« Ah ! c'est toi !... Et voici les cousins !... »

Elle nous embrassa de bien bon cœur, nous regardant tout étonnée, peut-être à cause de nos blouses et de nos grands feutres noirs. Mais, non ! ce ne devait pas être cela, car

Marie-Anne Finck était native de Wasselonne, en Alsace, et les Alsaciens ont toujours eu la blouse et le grand chapeau, depuis que je me souviens. Seulement cette grande femme sèche, avec ses yeux bruns, vive et agissante comme la poudre, après avoir passé trente ans à Paris, ayant d'abord été cuisinière chez Krautheimer, dans un endroit qui s'appelle barrière de Montmartre, et puis dans cinq ou six auberges de la grande ville, pouvait bien s'étonner un peu de voir des gens simples comme nous autres, et sans doute cela lui faisait aussi plaisir.

Voilà ce que je pense.

« Les voitures sont là, ma femme, disait Georges tout réjoui. Nous allons charger le plus que nous pourrons de meubles sur la grande, et le reste sur la petite. Tu t'assoiras devant. — Tiens, regarde là-haut, c'est le château de Lutzelbourg; et cette jolie maisonnette en bois, près d'ici, toute couverte de vigne vierge, c'est un chalet, le chalet du père Hoffmann-Forty, le distillateur d'eau de noyaux ; tu connais l'eau de noyaux de Phalsbourg ! »

Il lui montrait tout.

Ensuite, nous commençâmes à charger. Le grand Yéri, qui prend les billets à la barrière et qui porte les paquets à l'omnibus de M. André, vint aussi nous prêter un coup de main. Et les deux voitures étant chargées vers midi, la cousine assise devant la première, sur une botte de paille, nous repartîmes tranquillement pour le village, où nous arrivâmes sur les trois heures.

Mais une chose me revient, que je ne veux pas oublier. Comme nous sortions de Lutzelbourg, une grande voiture de houille descendait de la côte ; son conducteur, un garçon de seize à dix-sept ans, tenait ses chevaux par la bride ; et sur la porte de la dernière maison, un petit enfant, assis à terre, regardait passer nos voitures : il était hors du chemin, ne pouvait gêner personne et restait là tout paisible, quand le garçon lui donna, sans aucune raison, un coup de fouet, qui le fit pleurer à chaudes larmes.

La cousine avait vu cela.

« Pourquoi donc ce garçon a-t-il frappé l'enfant? dit-elle.

— Ça, répondit Georges, c'est un conducteur de houille ; il vient de Sarrebruck, c'est un Prussien ; il a frappé l'enfant, parce que c'est un Français ! »

Alors la cousine voulut descendre, pour courir sur le Prussien ; elle l'appelait : « Grand lâche ! fainéant ! mauvais gueux ! Viens donc me frapper, moi ! » Et le garçon serait aussi venu l'arranger, si nous n'avions pas été là pour le recevoir ; mais il se méfiait de nous, et fouettait ses chevaux à tour de bras, se dépêchant de passer le pont et tournant la tête de notre côté, dans la crainte d'être suivi.

Je pensais en ce temps que le cousin Georges avait eu tort de dire que ce garçon en voulait aux Français, parce qu'il était Prussien ; mais j'ai reconnu plus tard qu'il avait raison, et que les Allemands nous en voulaient depuis des années sans nous le montrer, comme de véritables sournois, attendant une bonne occasion de nous le faire sentir.

« C'est encore à notre brave homme que nous devons cela ! disait Georges ; les Allemands se figurent que nous l'avons nommé empereur, pour recommencer les mauvais coups de son oncle ; et maintenant ils regardent notre plébiscite comme une déclaration de guerre. La joie de nos préfets et de nos sous-préfets prouve qu'ils n'ont pas tout à fait tort.

— Oui, criait sa femme ; mais de battre un enfant, c'est lâche !

— Bah ! n'y pensons plus, dit Georges, nous en verrons peut-être de bien pires, et que nous aurons méritées par notre bêtise... Dieu veuille que je me trompe ! »

C'est en causant de la sorte que nous arrivâmes au village.

Ma femme avait préparé le dîner ; on s'embrassa, on fit connaissance, et puis on s'assit à table, on mangea de bon appétit. La cousine Marie-Anne était gaie, elle avait déjà vu leur maison en passant, et le jardin derrière, avec ses rangées de groseilliers et de pruniers en fleur.

Les deux voitures, que nous avions dételées, attendaient devant leur porte ; on apercevait, par nos fenêtres, les gens du village qui tournaient autour, regardant les caisses, tâtant la literie, et causant entre eux de cette quantité de meubles et d'effets, comme d'une affaire qui les aurait regardés.

Ils se disaient sans doute que notre cousin Georges Wéber et sa femme étaient des gens riches, qui méritaient la considération de tout le pays ; et moi-même, avant d'avoir vu ces grandes caisses, je n'aurais jamais cru qu'ils possédaient tant de choses en propre.

Cela montrait que ma femme avait bien fait de me prévenir d'avoir des égards pour le cousin ; elle en avait aussi prévenu notre fille Grédel ; et quant à Jacob, c'est un garçon rempli de bon sens, qui réfléchit à tout, et qui n'a pas besoin qu'on lui dise ce qu'il faut faire.

Il a frappé l'enfant... (Page 11.)

Mais ce qui nous étonna bien autrement, ce fut de voir arriver, sur les trois heures et demie, deux autres grandes voitures du côté de Véchem et d'entendre le cousin s'écrier :

« Voici mon vin de Barr ! »

Avant de venir à Rôthalp, il était allé lui-même à Barr, en Alsace, goûter de tous les crus et faire ses marchés.

« Allons, Christian, dit-il en se levant, nous n'avons pas de temps à perdre pour décharger tout cela jusqu'au soir. Prends tes pinces et ton marteau ; tu dois avoir aussi des cordes et une échelle pour descendre les tonneaux à la cave. »

Jacob courut chercher ce qu'il fallait.

Nous sortîmes tous ensemble, ma femme, ma fille, le cousin, tout le monde ; Frantz, mon garçon, resta seul au moulin ; et l'on se mit à déclouer les caisses, à porter les meubles dans la maison : des commodes, des armoires, des bois de lit, et des quantités d'assiettes, de plats, de soupières, etc., qu'on portait tout de suite à la cuisine.

Le cousin commandait :

« Posez ça dans ce coin ! Mettez ça dans l'autre ! »

Les voisins aussi nous aidaient, par curiosité. Tout allait rondement.

Et là-dessus les voitures de Barr arrivèrent. Il fallut les faire attendre. Nos femmes avaient déjà monté les lits et placé le linge dans les armoires.

Vers sept heures, tout étant en ordre dans la maison, on pensait pouvoir se reposer jus-

Grédel qui se peignait les cheveux... (Page 17.)

qu'au lendemain ; mais Georges nous dit, en retroussant ses manches :

« Maintenant, camarades, voici le gros ouvrage ; moi, je ne m'endors jamais sur le rôti. Que les hommes de bonne volonté m'aident à décharger les tonneaux, car les voituriers veulent retourner en ville, et je leur donne raison. »

Aussitôt la cave fut ouverte, l'échelle posée à la première voiture, la lanterne allumée ; et jusqu'à onze heures, on ne fit que décharger le vin, rouler les tonneaux, les descendre avec mes cordes et les mettre en place.

Je n'ai jamais vu travailler comme ce jour-là.

Seulement après onze heures, le cousin Georges, voyant tout arrangé comme il le voulait, parut content ; il mit la première tonne en perce, remplit un broc de vin, et dit :

« Que les travailleurs arrivent ; nous allons boire un bon coup, et puis nous irons nous coucher ! »

On referma la cave, on se rafraîchit dans la grande salle ; et tous, les uns après les autres, en ayant assez, allèrent dormir chez eux, sur le coup de minuit.

Tout le village s'étonnait de voir comme ces Parisiens travaillaient ; on ne parlait plus que d'eux. — Tantôt le cousin avait acheté les fumiers de la gendarmerie ; tantôt il avait fait marché pour drainer ses terres basses en automne ; et puis il bâtissait une étable, une buanderie derrière sa maison, une distillerie au fond de sa cour, il agrandissait encore ses

caves, déja les plus belles du pays... Fallait-il qu'il eût de l'argent!

S'il n'avait pas payé comptant l'architecte, l'ouvrier, le maçon, on aurait cru qu'il se ruinait. Mais il n'avait jamais besoin de deux liards, et son notaire lui faisait toujours bonne mine, le saluant de loin et l'appelant « mon cher monsieur Wéber. »

Une seule chose ennuyait Georges : tout de suite en arrivant, il avait demandé à la préfecture la permission d'ouvrir son cabaret : *A la Pomme de pin.* Il avait même écrit trois lettres à Sarrebourg et ne recevait aucune réponse. Matin et soir, en me voyant passer avec mes voitures de grains et de farine, il me criait par la fenêtre :

« Hé! Christian! arrive un peu! »

Et ne me parlait que de cela; même il venait m'ennuyer à la mairie, pour mettre ma signature et le cachet sur ses lettres, avec des attestations de bonnes vie et mœurs, et l'on ne répondait rien du tout.

Un soir que j'étais à signer le registre des actes dressés dans la semaine par le maître d'école, il entre comme à l'ordinaire et me dit:

« Encore rien ?

— Non, cousin, je ne sais pas ce que cela signifie.

— Bon, dit-il en s'asseyant à la place du secrétaire, donne-moi du papier, que j'écrive encore une fois, et puis nous verrons. »

Il était pâle de colère et se mit à écrire, en lisant tout haut :

« Monsieur le sous-préfet,

« Je vous ai demandé l'autorisation d'ouvrir un cabaret à Rôthalp. J'ai même eu l'honneur de vous écrire trois lettres sur ce chapitre, et vous ne m'avez pas répondu. Répondez-moi : oui ou non! Quand on paye les gens, et qu'on les paye bien, ils doivent remplir leur service.

« Monsieur le sous-préfet, j'ai l'honneur de vous saluer.

« Georges Wéber,
Ancien sergent d'infanterie de marine. »

En écoutant cette lettre, les cheveux m'en dressaient sur la tête.

« Cousin, n'envoie pas cela, lui dis-je, le sous-préfet serait capable de te faire arrêter.

— Bah! fit-il, vous autres paysans, vous avez l'air de regarder ces messieurs comme de petits bon Dieu; ils vivent pourtant de notre argent, c'est nous qui les payons; ils sont nos employés et rien de plus. Voyons, Christian, veux-tu mettre ton cachet là-dessus!»

Alors, malgré tout ce que pourrait dire ma femme, je lui répondis :

« Georges, au nom du ciel! ne me demande pas ça... Je serais sûr de perdre ma place.

— Quelle place? Ta place de maire, dit-il, où l'on reçoit les ordres d'un sous-préfet, qui reçoit les ordres d'un préfet, qui reçoit les ordres d'un ministre qui fait tout ce que veut notre *honnête homme!* J'aimerais mieux être hardier, que d'avoir une place pareille. »

Le maître d'école, qui se trouvait là, tombait des nues, ses bras pendaient jusqu'au bas de sa chaise, et il regardait le cousin en ouvrant de grands yeux, comme on regarde un fou dangereux.

Moi, j'étais aussi sur les épines d'entendre prononcer des paroles semblables dans la mairie, et je finis par lui dire que j'aimerais mieux aller moi-même à Sarrebourg, demander la permission, que de mettre le cachet sur sa lettre.

« Alors nous irons ensemble », fit-il.

Mais je vis bien que s'il parlait de cette façon à M. le sous-préfet, il nous ferait empoigner tous les deux, et je lui dis que j'irais tout seul, parce que cela me gênerait.

« Eh bien! c'est bon, je veux bien, dit-il; mais tu me raconteras tout ce que le sous-préfet t'aura répondu. »

Il déchira sa lettre et nous sortîmes ensemble.

Je n'ai jamais passé de plus mauvaise nuit que celle-là. Ma femme me répétait que notre cousin Georges passait avant le sous-préfet et l'Empereur, qui se moquaient de nous; que l'Empereur avait aussi des cousins qui voulaient hériter de lui, et que chacun devait tenir à ses héritages.

Le lendemain, quand je partis pour Sarrebourg, tout s'embrouillait dans ma tête, et je pensais que le cousin et sa femme auraient bien fait de rester à Paris, plutôt que de venir nous troubler tous, lorsque nous étions si tranquilles; quand chacun payait ses impositions et contributions; que chacun votait comme on voulait à la sous-préfecture; qu'on n'entendait jamais une parole plus haute que l'autre au cabaret; qu'on assistait régulièrement à la messe et aux vêpres; que les gendarmes n'avaient qu'à passer une fois par semaine au village, pour maintenir tout en ordre; et que moi, Christian Weber, j'étais considéré, respecté, que lorsque j'avais dit un mot, tous les honnêtes gens disaient :

« C'est la vérité!... M. le maire pense comme ça! »

Oui, toutes ces choses et beaucoup d'autres me passaient par l'esprit, et je maudissais le cousin en moi-même.

Voilà comme nous étions dans tout le pays ! Je ne sais pas encore aujourd'hui par quel moyen les autres nous avaient rendus si bêtes. Enfin, nous l'avons payé cher, et cela doit profiter à nos enfants.

A Sarrebourg, il fallut attendre jusqu'à deux heures, pour voir M. le sous-préfet, qui déjeunait avec MM. les conseillers d'arrondissement, en l'honneur du plébiscite. Cinq ou six maires des environs attendaient comme moi; nous voyions passer dans l'allée les grands plats de poisson et de gibier, malgré la fermeture de la chasse et de la pêche, et puis les paniers de vin, et nous entendions nos conseillers rire : « Ha ! ha ! ha ! » Ils s'amusaient joliment.

A la fin, M. le sous-préfet sortit ; il avait bien déjeuné.

« Ah ! c'est vous, messieurs, dit-il; entrez... entrez un instant au bureau. »

Et nous restâmes encore un bon quart d'heure au bureau. M. le sous-préfet vint alors se débarrasser des maires, qui demandaient différentes choses pour leurs villages. Il avait l'air joyeux et accordait tout; finalement, les autres étant expédiés, il me dit :

« Ah ! monsieur le maire, je sais pourquoi vous êtes venu : vous venez me demander pour le nommé Georges Wéber l'autorisation d'ouvrir un cabaret à Rôthalp. Eh bien, c'est impossible ! Ce Georges Wéber est un républicain ; il a déjà fait de l'opposition au plébiscite ; vous auriez dû m'en prévenir, et vous l'avez ménagé, parce qu'il est votre cousin. On donne des autorisations de tenir cabaret à des gens sérieux, dévoués à Sa Majesté l'Empereur, et qui surveillent leurs pratiques ; mais on n'en donne jamais à des gens qu'il faut surveiller eux-mêmes. Vous devez savoir cela. »

Aussitôt je compris que mon adjoint, Placiard, nous avait dénoncés ! Cet être plat, sec, ne faisait que rédiger pétition sur pétition, pour demander des places, des pensions, des bureaux de tabac, des décorations pour lui et son honnête famille, parlant sans cesse de ses services, de son dévouement à la dynastie et de ses titres ; ses titres étaient les dénonciations qu'il envoyait à la sous-préfecture, et, pour dire la vérité, dans ce temps-là c'étaient les meilleurs.

L'indignation me prit, mais je ne dis rien, et j'ajoutai seulement quelques mots en faveur du cousin Georges, assurant M. le sous-préfet qu'on avait menti sur son compte, qu'il ne fallait pas tout croire, etc. Lui bâillait dans sa main ; et comme les conseillers d'arrondissement riaient au jardin de la sous-préfecture, il se leva et me dit très-poliment :

« Monsieur le maire, vous connaissez ma réponse. D'ailleurs vous avez déjà trois cabarets dans votre village; quatre, ce serait trop. »

Il était inutile après cela de rester ; je le saluai donc, ce qui lui fit plaisir, et je retournai tranquillement à Rôthalp.

Le même soir, j'allai raconter à Georges, mot à mot, la réponse de M. le sous-préfet. Au lieu de se fâcher, comme j'aurais cru, le cousin m'écouta paisiblement; sa femme seule criait contre la mauvaise race; elle ne respectait pas les sous-préfets dans ses propos; mais Georges, qui fumait tranquillement sa pipe, après souper, prit la chose très-bien.

« Ecoute, Christian, me dit-il. D'abord, je te remercie pour ce dérangement. Tout ce que tu me racontes, je le savais d'avance, mais je ne suis pas fâché d'en être sûr. J'aurais pourtant souhaité que ce monsieur eût reçu ma lettre. A cette heure, puisqu'on me refuse l'autorisation de vendre quelques verres de vin en détail, je vendrai du vin en gros. J'ai déjà ma provision de vin blanc; pas plus tard que demain, je vais à Nancy ; j'achète une petite voiture et un bon cheval; de là, je me rends à Thiaucourt, et je fais mes provisions de vin rouge. Après ça je me promène à droite, à gauche dans le pays, et je place mon vin par deux, trois, six hectolitres, selon la solvabilité des gens. Au lieu d'avoir un cabaret, j'en aurai vingt. Il me faut du mouvement. Avec mon auberge, Marie-Anne aurait été forcée de faire encore de la cuisine; elle en a bien assez !

— Oh ! oui, dit-elle, depuis trente ans, j'en ai fait des plats de choucroute et de saucisses, chez Krautheimer, à Montmartre, et chez Auber, dans le Cloître Saint-Benoît.

— Justement, dit Georges, maintenant tu n'en feras plus; tu surveilleras nos récoltes : la rentrée des foins, des fruits, des pommes de terre ; nous toucherons nos rentes, et moi j'irai courir, avec mon petit cheval, de village en village; M. le sous-préfet saura que Georges Wéber peut se passer de lui ! »

En écoutant cela, j'appris qu'ils avaient encore des rentes par-dessus le marché, et je pensai que le cousin avait raison de se moquer de tous les sous-préfets du monde.

Il me reconduisit jusque dehors, en me serrant la main, et je me dis en moi-même que c'était une véritable abomination de refuser la permission d'ouvrir un cabaret à des gens de bien, quand on donnait cette permission à des Nicolas Ritter et à des André Kreps, que leurs propres femmes appelaient leurs meilleures pratiques, parce qu'ils tombaient sous la table tous les soirs et qu'il fallait les porter au lit.

D'un autre côté, je reconnus que cela valait mieux pour moi, car si les gendarmes avaient trouvé Georges en contravention, il aurait fallu verbaliser et me brouiller avec le cousin. De cette manière tout était bien, le commerce en gros ne regardant que les rats de cave.

Tout ce que Georges m'avait dit, il le fit le lendemain. A six heures il gaguait déjà le chemin de fer; et cinq ou six jours après, il revenait de Nancy sur son propre char à bancs, attelé d'un bon cheval de cinq à six ans, dans toute sa force. Le char à bancs était neuf; on pouvait y boucler un petit soufflet par le mauvais temps; et l'on pouvait l'enlever, pour conduire le vin ou ramener les tonneaux vides, quand c'était nécessaire.

Le vin de Thiaucourt suivait; Georges le mit tout de suite en cave, après avoir payé la facture et réglé le compte du voiturier. — J'étais là!

Quant à savoir combien d'hectolitres il avait alors à la maison, ce serait difficile, à moins d'ouvrir ses livres; mais pas un marchand de vin des environs et même de la ville n'aurait pu se vanter d'avoir une cave montée comme la sienne, en bonnes qualités de vin, à tous les prix, rouge et blanc, d'Alsace et de Lorraine.

Vers ce temps, il me fit venir avec mon fils Jacob, pour dresser la liste des gens solvables. Il écrivait en nous demandant :

« Combien peut-on donner à celui-ci ?

— Tant.

— Combien à celui-là?

— Tant. »

Dans une après-midi, nous avions passé tous les aubergistes et les cabaretiers en revue, de Droulingen aux Quatre-Vents, des Quatre-Vents à Dabo. Jacob et moi nous connaissions ce qu'ils valaient jusqu'au centime, car celui qui paye bien sa farine paye bien son vin, et ceux qui se font tirer l'oreille par le meunier ne se pressent pas d'ouvrir leur bourse à d'autres.

Ainsi s'arrangeait le cousin.

Il prit un garçon du pays, le fils du tonnelier Gros, pour conduire, et lui-même se chargea de vendre.

Depuis ce moment, on voyait tous les matins Georges traverser Rôthalp au trot, et son garçon passer avec des chargements.

Le cousin avait aussi l'idée de distiller en hiver; il achetait toutes les vieilles futailles de rencontre, pour serrer les fruits qu'il espérait obtenir à bon marché sur la fin de l'automne; il faisait une grande provision de bois. Tous ceux du pays n'avaient qu'à le regarder faire, pour apprendre quelque chose; mais chez nous, les gens se croient plus malins que leurs voisins, et cela ne les rend pas plus riches.

Enfin, comme on voit, le commerce de Georges Wéber prenait une bonne tournure. Tous les jours en revenant de sa tournée, soit à Saverne, soit à Phalsbourg, il arrêtait sa voiture devant ma porte, et venait me trouver au moulin, en me criant :

« Hé! bonsoir, Christian, comment ça va-t-il aujourd'hui? »

Nous entrions derrière, dans la chambre, à cause du bruit et de la poussière, et nous causions du prix des grains, du bétail, du fourrage, et de tout ce qui peut intéresser des gens de notre position.

Ce qui l'étonnait le plus, c'était la quantité d'Allemands que l'on rencontrait dans la montagne et en plaine.

« Je ne vois que ça, disait-il : des bûcherons, des garçons brasseurs, des tonneliers, des charbonniers, des photographes, des entrepreneurs. Je parie, Christian, que ton garçon Frantz est aussi un Allemand?

— Oui, il est du grand-duché de Bade.

— Comment cela se fait-il? disait Georges; qu'est-ce que cela signifie?

— Ce sont de bons ouvriers; et puis, ils se louent à moitié prix.

— Et les nôtres, qu'est-ce qu'ils deviennent?

— Ah! tu comprends, cousin, ça les regarde.

— Je comprends, disait-il, que nous filons un mauvais coton. A Paris déjà, cette quantité d'Allemands : balayeurs, garçons de magasin, tailleurs d'habits, cordonniers, traîneurs de charrettes, teneurs de livres, professeurs de toutes sortes, m'étonnait; et, depuis Sadowa, cela redouble... Plus ils ont gagné de terrain, plus leurs regards s'étendent ailleurs. Quel avantage avons-nous d'être Français, de payer chaque année des contributions plus fortes, d'envoyer nos enfants tirer à la conscription et faire leur congé; de supporter

toutes les charges de l'État, tous les ennuis des préfets, des sous-préfets, des commissaires de police et les vexations des simples mouchards, si ces gens-là, qui ne supportent rien du tout, ont les mêmes avantages que nous, et même de plus grands, puisqu'on renvoie les nôtres pour les placer, et qu'ils font baisser, par leur grand nombre, le prix de la main-d'œuvre ? Cela profite aux fabricants, aux entrepreneurs, aux bourgeois, mais la grande masse en devient misérable. Je n'y comprends rien. Il faut que nos braves gens de là-haut perdent la tête; si cela continue, les travailleurs ne tiendront plus à la patrie, qui se moque d'eux; et ces Allemands, qu'on favorise et qui nous exècrent, nous mettront tout doucement à la porte de chez nous. »

Ainsi parlait le cousin, et je n'avais rien à lui répondre.

Mais en ce temps j'éprouvai de grands ennuis, et quoique cette affaire me regarde seul, il faut que je vous en parle.

Depuis l'arrivée de Georges, ma fille Grédel, au lieu de surveiller nos affaires, comme autrefois, de laver le linge, de traire les vaches, etc., était toute la sainte journée chez Marie-Anne. Jacob s'en plaignait, et disait :

« Qu'est-ce qu'elle fait donc là-bas ? Il faudra bientôt que je prépare la lessive, que j'étende le linge sur les haies et que je batte le beurre. Est-ce que Grédel ne pourrait pas faire son ouvrage? Est-ce qu'elle nous prend pour ses domestiques? »

Il avait bien raison, mais Grédel ne s'est jamais gênée; elle n'a jamais eu de considération que pour elle-même. Là-bas elle était avec la femme de Georges, qui lui parlait du matin au soir de Paris, des grandes places, des marchés, du prix des œufs et de la viande, de ce que l'on payait à la barrière, de ceci, de cela ; de la cuisine, qu'est-ce que je sais moi?

Marie-Anne aimait sa société ; mais cela m'arrangeait d'autant moins, que Grédel avait depuis quelque temps un amoureux au village, et que, dans ces cas-là, le meilleur est toujours de garder sa fille à la maison et d'avoir l'œil sur elle.

C'était un simple commis des carrières de Vilsberg, un ancien sergent de canonniers, Jean-Baptiste Werner, qui osait se permettre de jeter les yeux sur notre fille. Nous n'avions rien à dire contre ce garçon, c'était un grand bel homme, sec, les yeux hardis, les moustaches brunes, et qui faisait très-bien son service à la carrière du père Heitz; mais il ne gagnait que ses trois francs par jour, et l'on pense bien que la fille de Christian Wéber n'était pas faite pour un garçon qui ne gagne que ses trois francs; non, cela ne pouvait pas aller!

Malgré cela, j'avais vu bien des fois ce Jean-Baptiste Werner, le matin quand il allait à l'ouvrage, son mètre sous le bras, s'arrêter près de l'écluse, — comme pour regarder les canards et les oies qui se baignaient dans la vanne, ou les poules qui se promenaient autour du coq, sur le fumier, — et en même temps Grédel, qui se peignait les cheveux lentement à sa fenêtre, devant le petit miroir. J'avais aussi vu qu'ils se disaient bonjour de loin, et que ce commis-là devenait tout pâle en apercevant notre fille; et même j'avais été forcé de prévenir Grédel d'aller se peigner ailleurs, ou de fermer sa fenêtre quand l'autre passait.

Voilà simplement la chose!

Ce garçon m'ennuyait. Ma femme était aussi sur ses gardes.

Vous devez comprendre maintenant pourquoi j'aurais mieux aimé voir notre fille chez nous que chez le cousin; mais il était difficile de lui défendre d'aller là; Georges et sa femme auraient pu se fâcher, et cela nous mettait dans l'embarras.

Par bonheur, en ce même temps, le fils aîné du père Heitz, le maître de la carrière, demanda Grédel en mariage.

Depuis longtemps M. Mathias Heitz fils venait les dimanches, de Vilsberg, à la brasserie du *Cruchon-d'or*, s'amuser avec Jacob, comme lorsqu'on a des projets sur une famille. C'était un beau garçon, bien nourri, les joues et les oreilles rouges, et toujours bien habillé, avec des gilets en velours et des breloques à sa montre; enfin, un garçon comme une fille de bons sens peut s'en souhaiter un pour mari.

Il avait aussi du bien ; c'était l'aîné de cinq enfants; j'estimais que sa part pourrait bien monter de quinze à vingt mille livres, après la mort des parents.

Eh bien! ce garçon-là demanda Grédel en mariage, et tout de suite Jacob, ma femme et moi, nous fûmes d'accord pour consentir.

Ma femme pensa seulement qu'il fallait aussi consulter le cousin Georges et Marie-Anne. Grédel était justement chez eux quand j'y allai avec Catherine; et voilà qu'en entendant parler de cela, elle se mit à fondre en larmes, et à dire qu'elle aimerait mieux mourir que de se marier avec Mathias Heitz. Vous pensez si nous étions indignés. Ma femme voulait lui donner des soufflets ; mais le cousin se fâcha, et dit qu'on ne doit jamais forcer une fille à se marier malgré elle, parce que cela fait de mauvais ménages. Ensuite il nous conduisit

dans l'allée, en disant qu'il se chargeait lui-même de voir cette affaire; qu'il fallait prendre des informations, et dire au garçon qu'on lui demandait un mois de réflexion.

Nous ne pouvions pas lui refuser cela. Grédel ne voulait plus revenir chez nous ; la cousine nous pria de ne pas la tourmenter; il fallut bien faire ce qu'ils voulaient, et c'est encore un des plus grands ennuis que j'aie eus dans ma vie ; je pensais :

« Maintenant, tu ne peux plus donner ta fille à qui tu veux; c'est une véritable abomination ! »

Je m'en voulais à moi-même d'écouter le cousin; mais tout cela n'empêcha pas Grédel de rester chez eux toute une semaine; de sorte qu'il fallut engager une femme de journée, et que Jacob criait que Grédel n'avait pu lui faire de plus grand affront, que de refuser son meilleur camarade, un garçon riche, qui payait hardiment dix, quinze et vingt chopes à la société, sans tourner la main.

Il n'en parla pourtant jamais au cousin Georges, qu'il respectait à cause de l'héritage, et dont les paroles brusques le confondaient.

A la fin, ma femme trouva que Grédel restait trop longtemps hors de chez nous; les gens du village auraient fini par en causer; j'allai donc voir Georges un soir, pour lui demander ce qu'il avait appris sur le fils de Heitz.

C'était après souper. Grédel, en me voyant entrer, sortit tout de suite dans la cuisine, et le cousin me dit franchement :

« Ecoute, Christian, voici la chose en deux mots : Grédel en aime un autre.

— Qui ça?

— Jean-Baptiste Werner.

— Le commis du père Heitz, le fils du forestier Werner, qui n'a jamais eu que des pommes de terre à manger, c'est celui-là qu'elle aime ! Qu'il arrive, le gueux... qu'il vienne me la demander ; je le jette en bas de l'escalier ! Et Grédel me donne un pareil chagrin !... Ah ! je n'aurais jamais cru cela d'elle... »

J'avais envie de pleurer.

« Voyons, me dit le cousin, il faut être raisonnable...

— Raisonnable !... mais elle mérite que je lui torde le cou ! »

J'entrais en fureur ; j'aurais voulu la tenir ! heureusement elle était allée au jardin, et Georges me retenait; il me força de me rasseoir, et me dit :

« Qu'est-ce que ce Mathias Heitz? Un gros benêt qui ne sait rien, que jouer aux cartes et boire des chopes. On l'a mis au collége de Phalsbourg, chez M. Perrot, comme tous les garçons de gens aisés du pays; il est resté trois ans dans la même classe; maintenant il fait le monsieur, il se promène en char à bancs avec des gilets à fleurs et des breloques; il serait incapable de gagner deux liards, et le vieux voudrait s'en débarrasser en le mariant. J'ai pris mes informations : il a peut-être quinze à vingt mille francs à prétendre un jour; mais qu'est-ce que quinze mille francs pour un imbécile? Il les mangera, il les boira; il en a déjà peut-être avalé la moitié !... Et s'il vient des enfants, qu'est-ce que quinze, et même vingt mille francs à partager entre cinq ou six ? Dans le temps, quand les filles recevaient un trousseau pour dot, et que l'aîné des garçons succédait au père, tout marchait encore; il ne fallait pas grand talent pour continuer un commerce bien établi, ou suivre un métier de père en fils; mais aujourd'hui l'esprit et le bon sens passent d'abord. Le grand-père Heitz était un homme laborieux; il a gagné de l'argent; son fils Mathias n'a pas ajouté un liard à son bien; et le petit-fils n'a pas un grain de bon sens...

— Et l'autre?... l'autre n'a rien du tout...

— L'autre, Jean-Baptiste Werner, est un brave garçon qui fait son service chez Heitz; c'est lui qui sait tout, qui mène tout, qui reçoit les commandes, qui s'arrange pour le voiturage, pour les expéditions par le chemin de fer Heitz met l'argent en poche, et Werner a tout le travail, faute d'une petite avance pour s'établir lui-même. Il a fait un congé; j'ai vu ses états de service, en Afrique, au Mexique; ils sont excellents : à ta place, je lui donnerais Grédel.

— Jamais ! criai-je en tapant sur la table, j'aimerais mieux la jeter à l'eau ! »

La moitié des verres étaient à terre, en morceaux, mais le cousin ne se fâcha pas.

« Eh bien, Christian, dit-il, tu as tort. . Réfléchis !... Grédel va rester ici. Je réponds d'elle... Tu ne peux l'emmener en ce moment ; vous seriez capable de la maltraiter, et puis vous vous en repentiriez...

— Qu'elle reste tant qu'elle voudra, lui dis-je en prenant mon chapeau ; qu'elle ne reparaisse plus devant mes yeux ! »

Et je sortis.

Jamais je n'avais eu de colère ni de chagrin pareils ; à la maison, je n'osai même pas raconter ce que j'avais appris ; mais Jacob s'en doutait, et comme le lendemain Werner s'arrêtait devant le moulin, il lui montra la fourche en criant :

« Arrive !... »

L'autre fit semblant de ne pas l'entendre, et continua son chemin.

Il fallut pourtant à la fin tout dire à ma femme, qui parut d'abord indignée ; mais elle se consola vite, et me dit :

« Eh bien, puisque Grédel ne veut pas du fils Mathias, nous garderons nos cent louis, et nous n'aurons pas besoin non plus de louer une nouvelle servante ; j'aime autant cela, car on ne peut pas se fier aux étrangers dans une maison.

— Oui ; mais comment déclarer à Mathias Heitz que Grédel refuse son garçon ?

— Oh ! ne t'inquiète pas, Christian, dit-elle, laisse-moi faire ; ne nous brouillons pas avec le cousin Georges, voilà le principal. Je dirai que Grédel est encore trop jeune pour se marier ; c'est ce qu'on dit toujours et les autres n'ont rien à répondre. »

Catherine me tranquillisa de la sorte.

Mais cette affaire me trottait toujours dans la tête, quand il arriva des choses extraordinaires, auxquelles nous étions loin de nous attendre, et qui devaient nous faire pousser des cheveux gris, comme à beaucoup d'autres.

III

Un matin, M. le secrétaire du sous-préfet m'écrivit de venir à Sarrebourg. De temps en temps nous recevions l'ordre, comme les juges de paix, d'aller raconter à la sous-préfecture ce qui se passait chez nous.

Je me dis aussitôt, en recevant cette lettre, qu'il allait être question de notre dernier comice agricole, qui n'avait pas encore délivré tous les prix remportés par les oies et les poules quelques semaines avant.

Les gazettes de Paris parlaient bien depuis trois ou quatre jours d'un prince de Hohenzollern, qui venait d'être nommé roi d'Espagne, mais qu'est-ce que cela pouvait nous faire, à nous autres de Rôthalp, d'Illingen, de Droulingen, de Henridorf, d'apprendre que le roi d'Espagne s'appelait Hohenzollern ou autrement ?

Dans mon idée, ce ne devait pas être de cette affaire-là que M. le sous-préfet voulait me parler, mais de l'ancien ou d'un nouveau comice ; ou de quelque chose qui nous regardait particulièrement. L'idée du chemin vicinal et des cloches me venait aussi ; c'était peut-être pour cela qu'on me faisait venir.

Enfin, je prends mon bâton et je pars pour Sarrebourg.

En arrivant là-bas, je vis la grande rue pleine de maires, de commissaires et de juges de paix. L'hôtel de la mère Adler et toutes les auberges du voisinage n'avaient plus de place.

Je me dis alors que, bien sûr, nous allions apprendre du nouveau, comme par exemple une fête dans le genre du passage de Leurs Majestés l'Impératrice et le Prince Impérial, quatre ans avant, à Nancy, pour célébrer la réunion de la Lorraine à la France. Là-dessus je vais à la sous-préfecture, où se trouvaient déjà plusieurs maires des environs, qui causaient à la porte. Ils parlaient du prix des grains, de la cherté du fourrage ; on les appelait les uns après les autres.

Au bout d'une demi-heure, mon tour arrive ; on appelle M. Christian Wéber, et j'entre en tirant mon chapeau.

M. le sous-préfet et son secrétaire, la plume sur l'oreille, étaient là ; le secrétaire se met à tailler sa plume, et M. le sous-préfet me demande ce qui se passe au pays.

« Au pays ? monsieur le sous-préfet, rien du tout. Nous avons une grande sécheresse, depuis six semaines il n'est pas tombé d'eau ; les pommes de terre sont petites et...

— Ce n'est pas cela, monsieur le maire ; qu'est-ce qu'on pense du prince de Hohenzollern et de la couronne d'Espagne ? »

En entendant cela, je me grattai la tignasse, en me disant :

« Qu'est-ce que tu vas répondre maintenant ? Qu'est-ce que tu dois dire ? »

M. le sous-préfet alors me demanda :

« Quel est l'esprit de votre population ? »

L'esprit de notre population ! Comment sortir de là ?

« Voyez-vous, monsieur le sous-préfet, lui dis-je, dans nos villages, les gens n'ont pas beaucoup d'esprit ; ils ne lisent pas les gazettes...

— Enfin, qu'est-ce qu'on pense de la guerre ?

— Quelle guerre ?

— Mais si nous avions la guerre avec les Allemands, est-ce que les gens seraient contents ? »

Je commençais seulement à comprendre un peu, et je dis :

« Vous savez, monsieur le sous-préfet, que nous avons voté le plébiscite pour avoir la paix, parce que tout le monde aime le commerce et la tranquillité chez nous ; on ne demande que du travail, et...

— Bon... bon... c'est clair, fit-il, nous voulons tous la paix : Sa Majesté l'Empereur, Sa Majesté l'Impératrice, tout le monde aime la

— Au pays, monsieur le sous-préfet, rien du tout. (Page 19.)

paix... Mais si on nous attaque ; si le comte de Bismark, le roi de Prusse nous attaquent?...

— Alors, monsieur le sous-préfet, on sera bien forcé de se défendre comme on pourra, par tous les moyens, avec des fourches, avec des bâtons...

— Mettez ça, monsieur le secrétaire, écrivez ça. C'est bien, monsieur le maire... J'en étais sûr d'avance, dit M. le sous-préfet en me donnant la main, vous êtes un brave homme. »

J'en avais les larmes aux yeux. Il me reconduisit jusqu'à la porte, en me disant :

« Vous avez un excellent esprit ; dites cela chez vous, à vos populations. Dites-leur que nous voulons la paix, que nous ne pensons qu'à la paix ; que Sa Majesté et Leurs Excellences les ministres ne veulent que la paix ; mais que la France ne peut supporter les injures d'une puissance ambitieuse. Communiquez votre ardeur au village de Rôthalp... C'est bien ! c'est très-bien !... Au revoir, monsieur le maire, au revoir ! »

Je sortis tout étonné, un autre maire entra, et je pensai :

« Comment, ce Bismark veut nous attaquer. Ah ! le gueux ! »

Mais je ne savais pas encore ni pourquoi ni comment.

Je me rendis à l'hôtel de la mère Adler, demander du pain, du fromage et une chopine de vin blanc, selon mon habitude avant de partir. Et là, j'entendis ces messieurs les employés : contrôleurs, percepteurs, juges, re-

Je les aurais étranglés net. (Page 25).

ceveurs, réunis dans la grande salle, qui racontaient que les Prussiens voulaient nous envahir ; qu'ils avaient déjà pris la moitié de l'Allemagne ; et qu'ils voulaient maintenant nous mettre l'Espagne sur le dos, pour enlever le reste, comme ils avaient mis l'Italie sur le dos des Autrichiens avant Sadowa.

Tous les maires qui se trouvaient là disaient la même chose ; ils avaient tous répondu qu'on se défendrait, si l'on nous attaquait, car les Lorrains et les Alsaciens n'ont jamais été les derniers pour se défendre, chacun sait cela.

J'écoutais toujours ; finalement, ayant payé ma consommation, je sortis pour retourner à la maison.

J'étais déjà hors de Sarrebourg, et je marchais depuis une bonne demi-heure dans la poussière, rêvant à toutes ces choses, lorsque j'entendis une voiture galoper derrière moi ; je me retourne : c'était le cousin Georges, sur son char à bancs, ce qui me fit bien plaisir.

« Tiens, c'est toi, cousin ? dit-il en s'arrêtant.

— Oui, j'arrive de Sarrebourg, et je ne suis pas fâché de te rencontrer, car il fait terriblement chaud.

— Eh bien, monte, dit-il en riant. Il paraît que vous avez eu grande réunion aujourd'hui ; j'ai vu les auberges pleines de maires. »

J'étais monté, je venais de m'asseoir, et la voiture recommençait à trotter.

« Oui, lui dis-je, et c'est une drôle de chose, tu ne devinerais jamais pourquoi nous sommes allés chez le sous-préfet ?

— Pourquoi ? »

Alors je lui racontai tout en détail, m'indignant contre ce gueux de Bismark, qui voulait nous envahir, et qui venait d'inventer son Hohenzollern, pour nous pousser à bout.

Georges m'écoutait. A la fin, il me dit :

« Mon pauvre Christian, le sous-préfet a eu raison de t'appeler un brave homme ; et tous ces autres maires que j'ai vus là-bas, avec leurs nez rouges, sont aussi de braves gens ; mais veux-tu savoir ce que je pense de tout ça ?

— Qu'est-ce que tu penses, Georges ?

— Eh bien, je pense qu'on vous mène comme des ânes, par le licou. Ce sous-préfet va faire son rapport au préfet, le préfet au ministre, et le ministre à l'Empereur. Ils savent tous que l'Empereur souhaite la guerre, parce qu'il en a besoin pour sa dynastie...

— Comment ! il en a besoin, Georges ?

— Sans doute, malgré tout ce qu'on a fait, quarante-cinq mille soldats ont voté contre le plébiscite : l'armée tourne contre la dynastie ; il n'y a plus d'avancement ; les médailles, les croix, les grades ont été donnés en masse dans les commencements ; maintenant tout est arrêté ; les sous-officiers en bas n'espèrent plus passer, parce qu'on remplit l'armée de nobles, de jésuites qui sortent des écoles de la sainte congrégation ; on ne voit plus à l'Annuaire que des *de* ; les soldats, qui viennent du peuple, commencent à comprendre qu'on veut les remettre sous l'éteignoir, ils sont de mauvaise humeur. Mais la guerre peut tout raccommoder, il faut quelques batailles, pour donner du jour aux mécontents ; il faut une victoire, pour écraser les républicains, car les républicains s'enhardissent, ils relèvent la tête... Après une victoire, on pourra les envoyer par milliers à Lambessa et à Cayenne, comme au 2 décembre. En même temps les jésuites seront mis à la tête des écoles ; on rétablira le pape ; on défera l'Italie et l'Allemagne, et la dynastie sera raffermie pour vingt ans. Tous les vingt ans, on recommencera, et la dynastie jettera de bonnes racines ; mais il faut la guerre !

— Mon Dieu, c'est pourtant Bismark qui commence, lui dis-je, c'est lui qui nous cherche une querelle d'Allemand.

— Bismark, répondit le cousin, sait tout ce qui se passe chez nous, et les derniers ouvriers de Paris le savent aussi ; mais vous autres, vous ne savez rien ; vous ne parlez que de vos pommes de terre, de vos choux vous ne pensez qu'à cela. On vous tient dans l'ignorance ; on veut que vous soyez en quelque sorte le fumier de l'Empire, l'engrais de la dynastie. Bismark sait que notre *honnête homme* a besoin de la guerre, pour retremper l'armée et fermer la bouche à ceux qui parlent d'économie, de liberté, d'honnêteté et de justice : il sait que jamais la Prusse ne sera plus forte qu'aujourd'hui : elle a gagné les trois quarts de l'Allemagne ; tous les Allemands marcheront avec elle, pour combattre la France ; ils peuvent mettre plus d'un million d'hommes sur pied dans l'espace de quinze jours, et seront trois ou quatre contre un ; quand on est quatre contre un, on n'a pas besoin de génie, la guerre va toute seule, on est sûr d'écraser l'ennemi.

— Mais l'Empereur doit savoir cela aussi bien que toi, Georges, lui dis-je, il veut donc la paix ?

— Non ! il compte sur ses mitrailleuses. Et puis, il veut sa dynastie, et le reste il s'en moque, répondit le cousin. Pour avoir sa dynastie, il a prêté serment devant Dieu et devant les hommes à la République, et puis il a marché sur son serment et sur la République. Il a fait périr des milliers d'honnêtes gens, qui défendaient les lois contre lui ; il a enrichi des milliers de filous, qui le soutenaient ; il a gâté la jeunesse, par l'exemple de la fortune des bandits et du malheur des gens de bien ; il a rabaissé tout ce qui est respectable ; il a relevé tout ce qui mérite le dégoût et le mépris. Tous ceux qui se sont approchés de cet homme ont été pourris jusqu'à la moelle des os... Toi, Christian, tu ne peux pas comprendre ces abominations, c'est tout simple ; mais les plus grands coquins de ce pays, les plus mauvais drôles d'entre vos paysans, ne pourraient pas même se faire une idée de la scélératesse de l'*honnête homme* : ce sont des saints auprès de lui ! Rien qu'à le voir, le cœur d'un vrai Français frémit ; pour sa dynastie, il nous vendrait et nous sacrifierait tous jusqu'au dernier. »

Georges, en parlant, était devenu tout pâle ; je voyais qu'il pensait dans le fond du cœur ce qu'il me disait. Heureusement, nous étions seuls sur la route, loin de tout village, personne ne pouvait nous entendre.

« Mais ce Hohenzollern, lui dis-je au bout de quelques instants, ce Léopold de Hohenzollern est pourtant cause de tout ce qui se passe.

— Non, dit Georges ; s'il nous arrive malheur, l'*honnête homme* seul en sera cause. Si tu lisais seulement un journal, tu saurais que les Espagnols voulaient pour roi Montpensier, un fils de Louis-Philippe, cela ne pouvait que

nous faire du bien ; Montpensier serait devenu naturellement l'allié de la France ; mais cela faisait du tort à la dynastie . l'*honnête homme* a menacé l'Espagne ! Alors les Espagnols ont nommé ce prince prussien, à la place de Montpensier, un prince qui ne serait pas seul, et qu'un million d'Allemands pourraient soutenir au besoin ; ils l'ont nommé pour vexer notre monsieur ; c'est tout simple, ils n'avaient pas à demander son avis. Est-ce que la France a consulté quelqu'un, est-ce qu'elle s'est inquiétée de l'Espagne, de l'Angleterre, de l'Allemagne, lorsqu'elle a proclamé la République, ou quand elle a nommé Louis Bonaparte empereur ? Est-ce qu'il a le droit de mettre son nez dans leurs affaires ? Non ! c'est ennuyeux pour nous, mais les Espagnols ont eu raison ; ils n'ont pas à s'inquiéter de faire plaisir à notre brave homme et à sa belle famille ! Maintenant, arrive ce qui pourra ! Moi, je ne compte plus sur la paix.

« Les Allemands, de tous les côtés, se retirent du pays ; ils retournent à leurs régiments ; l'ordre est venu, et ils obéissent : c'est un mauvais signe. Dans tous les villages que je viens de traverser et sur toutes les routes, j'ai rencontré de ces gaillards, leur paquet sur l'épaule ; ils s'en vont ! »

Voilà ce que me dit le cousin, et je pensais que c'était pourtant un peu trop fort ; mais en arrivant à la maison, la première chose que me dit ma femme, ce fut :

« Tu sais que Frantz s'en va ?

— Notre garçon ?

— Oui, il demande son compte.

— Ah ! bon !... Eh bien, qu'il vienne derrière, nous causerons. »

J'étais bien surpris, et je le fis entrer dans ma chambre, au fond du moulin, où j'ai mes papiers et mes livres ; il avait déjà son sac de peau de vache bouclé sur le dos.

« Comment ? tu t'en vas, Frantz ? Est-ce que tu as quelque chose contre nous ?

— Non, ça n'est pas ça, monsieur Wéber ; il faut que je parte, j'ai l'ordre de rejoindre mon régiment.

— Tu es donc soldat ?

— Oui, dans la landwehr. Nous sommes tous soldats en Allemagne.

— Mais si tu voulais rester ici, qui est-ce qui pourrait venir te chercher ?

— Ce n'est pas possible, monsieur Wéber ; on me jugerait chez nous comme déserteur ; je ne pourrais plus rentrer à la maison, et l'on me prendrait tout mon bien ; mes frère et sœur hériteraient de tout.

— Ah ! c'est différent. Maintenant, je comprends... Tiens, voici ton certificat. »

Je lui avais écrit un bon certificat, car c'était un vrai travailleur. Je lui payai son dû, jusqu'aux centimes, et lui souhaitai bon voyage.

Le cousin Georges avait raison : ces Allemands partaient tous, et l'on n'aurait jamais cru que nous en avions tant au pays ; les uns se faisaient passer pour des Suisses, les autres pour des Luxembourgeois ; d'autres étaient établis, et l'on ne se serait jamais douté qu'ils devaient encore deux ou trois ans de service chez eux. Cela causait des disputes ; ceux qu'ils avaient remplacés, et qui leur en voulaient, tombaient dessus. La gendarmerie battait la montagne, et nos affaires prenaient une vilaine tournure.

J'avais beau dire à la mairie que l'Empereur voulait la paix, comme les gazettes de la préfecture ne parlaient que de l'affront qu'on nous faisait, de l'ambition de la Prusse, de la revanche de Sadowa, des peuples catholiques, qui allaient se déclarer en masse pour nous, de toutes les puissances, qui nous donnaient raison, l'enthousiasme pour la guerre augmentait de jour en jour, et principalement celui des roulants, des chaudronniers, des gagne-petit, de tous ces bons sujets qui sortent de prison et qui cherchent de l'ouvrage, sans jamais en trouver nulle part ! Mais ils trouvent des murs à grimper, des portes à enfoncer, des armoires à vider... Toute cette race-là criait que l'honneur de la France était de faire la guerre aux Allemands.

Et puis, les bonnes gazettes de Paris, payées par le gouvernement, comme nous l'avons su plus tard, continuaient d'arriver et de se répandre pour rien, disant que notre ambassadeur Benedetti était allé voir le roi de Prusse aux eaux d'Ems, pour le prier de ne pas nous précipiter dans les horreurs de la guerre, et que Guillaume avait répondu que tout cela ne le regardait pas ; que son cousin Léopold de Hohenzollern l'avait seulement consulté par égards, comme le chef de la famille, et qu'il était trop bon parent pour l'engager à refuser une pareille aubaine, qui lui tombait du ciel.

C'est alors que l'indignation des gazettes éclata contre les Allemands : il fallait absolument les mettre à la raison ! Figurez-vous la position d'un maire qui, deux mois avant, avait fait voter le plébiscite à tout son village, en promettant la paix, et qui voyait clairement qu'on s'était servi de lui comme d'un imbécile, pour tromper son monde.

Je n'osais plus regarder le cousin en face, car il m'avait prévenu de la chose, et je savais alors à quoi m'en tenir sur les honnêtes gens du gouvernement.

Les affaires allaient si mal, que la guerre semblait déclarée, quand on apprit un beau matin que Hohenzollern venait de donner sa démission de roi d'Espagne. Ah! pour le coup, nous étions hors de la nasse; nous pouvions respirer un peu ! — Ce jour-là, le cousin lui-même riait ; il vint au moulin et me dit :

« C'est l'Empereur qui doit avoir le nez long ! Et ses ministres, et ses aides de camp, qui veulent tous le bâton de maréchal !... La chose allait si bien ! Il va falloir attendre une autre occasion pour recommencer. Doivent-ils être vexés! »

Nous riions tous les deux.

Plus de vingt-cinq notables du pays vinrent ce jour-là me serrer la main à la mairie. On pensait que Son Excellence M. Émile Ollivier ne pourrait jamais raccommoder cette guerre, et que la paix resterait malgré lui, malgré le ministre des affaires étrangères, malgré l'Empereur, malgré le général Lebœuf, qui disait au Sénat que nous étions prêts, cinq fois prêts, et qu'il ne nous manquerait pas un bouton de guêtre pendant toute la campagne.

On glorifiait Hohenzollern d'avoir eu du bon sens pour tout le monde ; et comme les réserves étaient déjà rappelées, plus d'un jeune homme était aussi bien content de rester dans sa famille.

Enfin on croyait l'affaire dans le sac, quand notre *brave homme* et son honnête ministre nous apprirent qu'on avait tort de se réjouir trop tôt.

Tout à coup le bruit courut que Guillaume avait mis notre ambassadeur à la porte, en disant contre l'honneur de Sa Majesté Napoléon III quelque chose de tellement fort, que personne n'osait le répéter.

Il paraît que Sa Majesté Napoléon III, voyant que le roi de Prusse avait retiré son autorisation au prince de Hohenzollern d'accepter la couronne d'Espagne, ne s'était plus contenté de cela ; et qu'il avait donné l'ordre à notre ambassadeur de demander à Guillaume de renoncer encore à toutes les couronnes que les Espagnols pourraient lui offrir par la suite des temps, pour lui ou pour sa famille; et que ce roi, qui n'est pas toujours de bonne humeur, avait dit quelque chose de très-fort sur le compte de l'*honnête homme*.

Ce jour-là, j'étais à la mairie, vers onze heures, je venais de célébrer le mariage d'André Fixe avec la fille Haan, la noce était partie pour l'église, et j'allais aussi sortir, lorsque le facteur Michel entre, et jette le *Petit Moniteur* sur la table. — Alors je me rassois dans mon fauteuil, et je lis la grande bataille, au Corps législatif, de Thiers, Jules Favre, Gambetta Glais-Bizoin et plusieurs autres, contre les ministres, pour défendre la paix.

C'était magnifique !... Mais cela n'avait pas empêché la majorité — nommée pour faire tout ce que voulait l'Empereur — de déclarer la guerre aux Prussiens, à cause de ce que Guillaume avait dit.

Qu'est-ce qu'il pouvait donc avoir dit ? Son Excellence Emile Ollivier n'a jamais osé le répéter. Le cousin Georges prétendait qu'il avait dit quelque chose de juste, et que c'était naturellement le pire : mais on sait aujourd'hui, par les rapports de notre ambassadeur, que le roi de Prusse n'avait rien dit du tout, et que l'indignation de M. Ollivier était une abominable comédie, pour tromper la Chambre et lui faire voter la guerre.

Enfin, voilà le commencement de nos malheurs ; et, pour ma part, je trouve que ce n'est pas gai. Non ! après avoir supporté tant de misères, ce n'est pas gai de penser qu'on les doit à M. Emile Ollivier, à M. Lebœuf, à M. de Gramont, à M. Bonaparte et à d'autres hommes pareils, qui vivent aujourd'hui tranquillement dans leurs châteaux, en Italie, en Suisse, en Angleterre, pendant que tant de malheureux ont eu les os cassés, ont été ruinés de fond en comble, ont perdu leur père, leurs enfants, leurs amis, et nous autres Alsaciens et Lorrains, notre patrie !

IV

Le lendemain de cette déclaration, le cousin Georges, qui ne voyait jamais les choses en beau, partit pour Belfort. Il avait commandé du vin à Dijon, et voulait l'arrêter en route. — Nous étions au 22 juillet. Georges ne revint que cinq jours après, le 27, ayant eu des peines extraordinaires pour arriver à temps.

Pendant ces cinq jours, j'en avais aussi vu de dures ! Les ordres m'arrivaient d'heure en heure de presser le départ des réserves, des congés renouvelables et des gardes mobiles ; la gendarmerie n'avait plus de repos. Les gazettes du gouvernement parlaient de l'enthousiasme des populations pour la guerre; c'était à vous faire lever les épaules ! Figurez-vous donc des garçons assis tranquillement chez eux, en pensant : « Dans cinq ou six mois, je

serai libéré du service; je pourrai me marier, m'établir, gagner de l'argent! » et qui, sans rime ni raison, prennent de l'enthousiasme pour aller assommer des gens qu'ils ne connaissent pas, et risquer leur peau contre eux... Est-ce que des idées pareilles ont l'ombre du bon sens?

Et les Allemands!... Est-ce qu'on va nous faire croire aussi qu'ils sont venus pour leur plaisir, tous ces milliers d'employés, de commerçants, de fabricants, de bons bourgeois, qui vivaient paisiblement dans leurs villes et leurs villages? Est-ce qu'on nous soutiendra qu'ils sont venus se ranger devant nos canons, pour leur satisfaction particulière, avec un officier derrière eux, le pistolet à la main, pour leur tirer dans le dos s'ils reculaient? Est-ce qu'on croit que cela les amusait? Allons donc! Son Excellence M. le ministre Ollivier est seul parti pour la guerre, comme il l'avait dit, *d'un cœur léger!* Il était sûr d'en revenir, lui; il n'avait pas grand'chose à craindre! Il se porte bien, il a fait fortune en peu de temps!... Mais les garçons de nos environs, Mathias Heitz, mon fils Jacob et des centaines d'autres, n'étaient pas si pressés; ils auraient bien mieux aimé rester dans leurs villages.

Plus tard, ce fut autre chose; quand on se battait pour la patrie, alors, oui! un grand nombre se mirent en route par devoir et sans être appelés, pendant que monsieur Ollivier et ses amis se cachaient Dieu sait où!... Mais dans ce moment-là, quand on pouvait éviter encore tous nos malheurs, d'aller se faire hacher pour un tas d'intrigants et de comédiens que l'on commençait à connaître, c'est faux!

Lorsque nous avons vu Jacob en blouse, son paquet sous le bras, entrer au moulin, et me dire :

« Allons, mon père, je pars!... Il ne faudra pas oublier de lever l'écluse dans une demi-heure, parce que l'eau sera montée. »

Quand il me dit cela, je vous réponds que mon cœur grelottait; les cris de la mère, dans la chambre derrière, me faisaient dresser les cheveux. J'aurais voulu répondre quelque chose, encourager le garçon; mais ma langue ne pouvait pas se remuer; et si j'avais tenu Son Excellence Ollivier et son respectable maître par la gorge dans un coin, ils auraient fait une drôle de figure : je les aurais étranglés net!

Enfin Jacob s'en alla.

Tous les garçons de Sarrebourg, de Château-Salins et de nos environs, à quinze ou seize cents, étaient à Phalsbourg, pour remplacer le 84e, qui, d'un moment à l'autre, s'attendait à partir, en se plaignant de son colonel, parce qu'il ne réclamait pas la première place pour son régiment. Les officiers avaient peur d'arriver trop tard; ceux-là voulaient de l'avancement, des croix, des médailles; c'était leur métier de se battre!

Ce que j'ai dit sur l'enthousiasme est vrai : c'est vrai pour les Allemands et pour les Français : ils n'avaient pas l'idée de s'exterminer les uns les autres : Bismark et notre *honnête homme* ont seuls tout fait; c'est sur eux que retombe le sang versé.

Notre cousin Georges revint de Belfort le 27 au soir. Je crois le voir encore entrer dans notre petite chambre, à la nuit; Grédel était rentrée la veille, et nous soupions, la lampe de fer-blanc sur la table. De ma place, à droite, par la fenêtre, je pouvais surveiller l'écluse.

Georges arrive :

« Ah! te voilà de retour, cousin; est-ce que ton affaire a bien marché?

— Oui, je n'ai pas à me plaindre, dit-il en prenant une chaise, je suis arrivé juste à temps pour arrêter mon chargement; mais j'ai eu de la chance... il m'en a fallu!... Dieu du ciel! quand j'y pense, quel encombrement depuis Belfort jusqu'à Strasbourg : les troupes, les recrues, les canons, les chevaux, les munitions, les caisses de biscuit, tout pêle-mêle arrive en chemin de fer. On ne s'y reconnaît plus. On demande des ordres partout; les fils du télégraphe ne vont plus pour les particuliers; les intendants ne savent pas où trouver leurs dépôts; les colonels cherchent leurs régiments, les généraux leurs brigades et leurs divisions. On demande du sel, du sucre, du café, du lard, de la viande, des brides pour les chevaux, et l'on reçoit des cartes de la mer Baltique, pour faire campagne dans les Vosges!..... Mon Dieu... Seigneur Dieu, criait le cousin en levant les mains, est-ce possible? Faut-il que nous en soyons arrivés là, nous... nous... les descendants des hommes de 92!... C'est maintenant qu'on va voir ce qu'il en coûte de se laisser gouverner par des filous! Je t'en préviens, Christian, tout va manquer; nous n'aurons peut-être pas seulement de fusils dans les arsenaux, malgré les centaines de millions qu'on a votés pour en avoir. Tu verras... tu verras!... »

Il s'était mis à marcher de long en large, tout pâle; et nous, sur nos chaises, nous le regardions aller et venir, la bouche ouverte,

tournant la tête à droite et à gauche. Il s'indignait de plus en plus et disait :

« Voilà le génie de l'*honnête homme*... C'est lui qui mène tout, c'est notre général en chef. Un capitaine d'artillerie en retraite, avec lequel j'ai fait route de Schlestadt à Strasbourg, m'a dit que, par suite de la mauvaise organisation de nos forces, nous ne pourrions pas mettre plus de deux cent cinquante mille hommes en ligne sur notre frontière, du Luxembourg à la Suisse ; et que les Allemands, mieux organisés et préparés de longue date, pouvaient nous opposer dans huit jours cinq à six cent mille hommes. Ils seront donc plus de deux contre un pour commencer, et nous écraseront malgré la bravoure de nos soldats. Ce vieil officier, rempli de bon sens et qui a voyagé en Allemagne, m'a dit aussi que les canons des Prussiens tirent plus vite et portent plus loin que les nôtres, ce qui permettra aux Allemands de démonter nos batteries et nos mitrailleuses, sans avoir de mal de leur côté... Il paraît que notre grand homme n'a pas songé à tout cela !...

Alors Georges se mit à rire ; et comme nous ne disions rien, il continua :

« Et les autres, les Prussiens, les Bavarois, les Badois, les Wurtembergeois, le *Courrier du Bas-Rhin* crie qu'ils arrivent par régiments et par divisions, de Francfort et de Munich à Rastadt, avec des canons, des munitions et des vivres en masse ; que tout le pays en est couvert de Carlsruhe à Baden ; qu'ils ont fait sauter le pont de Kehl, pour nous empêcher de les tourner ; et qu'il n'y a pas assez de troupes à Wissembourg... Mais à quoi sert de crier ? Notre général en chef en sait plus que le *Courrier du Bas-Rhin ;* c'est un gaillard ferré, qui ne reçoit pas de conseils ; il faut avoir bien de l'audace, pour oser se permettre de lui donner un avis. »

Et tout à coup s'arrêtant de marcher :

« Christian, me dit le cousin, je suis venu pour te donner un conseil.

— Lequel ?

— C'est de cacher tout ce que tu peux avoir en argent, car d'après ce que j'ai vu là-bas, dans quelques jours les Allemands seront en Alsace. »

Représentez-vous ma surprise en entendant cela. Georges n'était pas un de ces hommes qui plaisantent sur les affaires sérieuses ; ce n'était pas non plus un être craintif ; au contraire, on aurait été bien loin pour en trouver un plus courageux ; aussi figurez-vous l'épouvante de ma femme et de Grédel.

« Comment, Georges, lui dis-je, tu crois que c'est possible ?

— Ecoute, fit-il, quand d'un côté on ne voit que des êtres nuls, sans jugement, sans prudence et sans ordre ; et qu'on voit de l'autre des gens qui, depuis cinquante ans, se préparent à nous porter un mauvais coup, tout est possible. Oui, je le crois, d'ici quinze jours les Allemands seront en Alsace. Nos montagnes vont les arrêter ; les forts de Bitche, de la Petite-Pierre, de Phalsbourg, de Lichtenberg ; les abatis et les retranchements que l'on va faire dans les défilés ; les embuscades de toute sorte que l'on dressera, les ponts et les tunnels du chemin de fer, qu'on fera sauter, tout cela les empêchera d'aller plus loin, pendant trois mois, quatre mois, jusqu'en hiver ; mais en attendant, ils enverront par ici des reconnaissances, des uhlans, des hussards, des bandits de toute espèce, qui happeront tout, qui pilleront tout : le blé, le foin, la paille, la farine, le lard, le bétail et principalement l'argent. C'est sur notre dos qu'on fera la guerre, et c'est nous autres, Alsaciens et Lorrains, qui payerons les frais. Je connais ça !... J'ai débarqué sur bien des côtes ; aussi, crois-moi, cache tout ; je vais en faire autant, et s'il nous arrive malheur, au moins ce ne sera pas notre faute. Je n'ai pas voulu me coucher sans t'avertir. Bonsoir, Christian ; bonsoir, tout le monde ! »

Il sortit, et nous restâmes là quelques instants à nous regarder les uns les autres.

Ma femme et Grédel voulaient tout cacher le même soir. Grédel, depuis qu'elle avait son Jean-Baptiste Werner en tête, ne pensait plus qu'à sa dot ; elle savait que nous avions environ cent louis en pièces de cent sous, dans une corbeille au fond de l'armoire, et elle disait :

« C'est ma dot ! »

Et cela l'inquiétait plus que tout le reste. Elle devenait même hardie et voulait tenir les clefs ; mais sa mère n'est pas une femme qui se laisse conduire ; elle lui criait à chaque instant :

« Prends garde, Grédel, prends garde ! »

Elle la regardait de travers, et j'étais toujours forcé de venir mettre le holà entre elles, car Catherine n'a pas trop de patience.

Ainsi tous les ennuis venaient ensemble.

Moi, malgré ce que Georges venait de me dire, je n'avais pas peur. Les Allemands n'étaient qu'à seize lieues de nous, c'est vrai, mais ils avaient d'abord à passer le Rhin ; ensuite nous savions qu'à Niederbronn les gens se plaignaient des troupes cantonnées dans les villages ; cela montrait que les sol-

dats ne manquaient pas ; et puis, Mac-Mahon était à Strasbourg ; les turcos, les zouaves et les chasseurs d'Afrique arrivaient.

Enfin, je dis à ma femme que rien ne pressait ; que le cousin détestait l'Empereur depuis longtemps ; mais que tout ça ne signifiait pas grand'chose, et qu'il fallait d'abord voir soi-même ; que j'irais au marché de Saverne, et que si les affaires me paraissaient mauvaises, alors je vendrais tout notre blé et toute notre farine, ce qui ferait bien encore cent louis, que nous enterrerions tout de suite avec le reste.

Ma femme reprit courage.

Si je n'avais pas eu beaucoup à moudre pour les boulangers de la ville, je serais allé le lendemain à Saverne ; j'aurais vu ce qui se passait. Malheureusement, depuis que Frantz et Jacob étaient partis, le moulin me restait sur les bras, et j'avais à peine le temps de me retourner.

Jacob m'ennuyait aussi beaucoup, en me demandant de l'argent par le facteur Michel. Ce Michel me racontait qu'on n'avait pas encore fait l'appel des mobiles, qui se promenaient de cabaret en cabaret, par troupes, pour tuer le temps ; qu'ils n'avaient pas reçu de fusils ; qu'ils n'étaient pas logés à la caserne, et qu'ils ne recevaient pas un liard pour leur nourriture.

Ce désordre abominable me dégoûtait ; je pensais qu'un empereur qui fait venir les jeunes gens dans le temps des récoltes, doit au moins les nourrir et ne pas les laisser à la charge de leurs parents. Cela ne m'empêchait pas d'envoyer de l'argent à Jacob ; je ne pouvais pas le laisser souffrir la faim ; mais c'était bien ennuyeux de l'entretenir là de mon argent, à se promener les mains dans les poches, pendant que moi, à mon âge, j'étais forcé de porter les sacs au grenier, de les redescendre, de les charger tout seul, et de surveiller encore le moulin ; car on ne pouvait plus trouver personne, et le vieux garçon meunier Donadieu, avec ses deux hernies, était le seul qui m'aidait.

Qu'on se représente après cela notre embarras, nos inquiétudes et nos fatigues !

Les autres, au village, n'avaient pas l'air plus gais ; les vieux et les vieilles ne pensaient qu'à leurs fils enfermés dans la ville ; et la grande sécheresse continuant toujours, on ne comptait plus sur rien. La petite vérole s'était aussi déclarée. On ne pouvait plus vendre, ni rien recevoir par le chemin de fer ; les planches, les madriers, les bois en grume et les pierres de taille restaient devant les scieries et les carrières. Le sous-préfet continuait de m'ennuyer, pour rechercher trois ou quatre gueux qui ne se présentaient pas ; et tout cela fit que je ne pus pas aller à Saverne dans cette semaine.

Alors on apprit que l'Empereur, à la fin des fins, venait de quitter Paris, pour se mettre à la tête de ses armées, et quatre ou cinq jours après arriva la nouvelle de sa grande victoire de Sarrebruck, où les mitrailleuses fauchaient les Prussiens, où le petit prince ramassait des balles, « ce qui faisait pleurer les vieux soldats d'attendrissement ! »

En apprenant cela, les gens étaient comme fous de joie, et de tous les côtés on criait : « Vive l'Empereur ! » M. le curé prêchait l'extermination des Prussiens hérétiques ; la racaille voulait tomber sur les luthériens.

Jamais on n'avait rien vu de pareil.

Ce jour même, vers le soir, comme je venais d'arrêter mon moulin, tout à coup j'entendis au loin, du côté de la route, le cri :

Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons.

La poussière de la route montait jusqu'au ciel. C'était le 84e qui partait de Phalsbourg ; il allait à Metz. Les gens qui travaillaient dans les champs dirent, en rentrant à la nuit, que les pauvres soldats, avec leur gros sac sur les épaules, ne pouvaient presque plus avancer, à cause de la chaleur ; qu'on leur donnait de l'eau-de-vie et du vin à toutes les portes de Metting, et qu'ils disaient :

« Adieu !... Vivez bien !... »

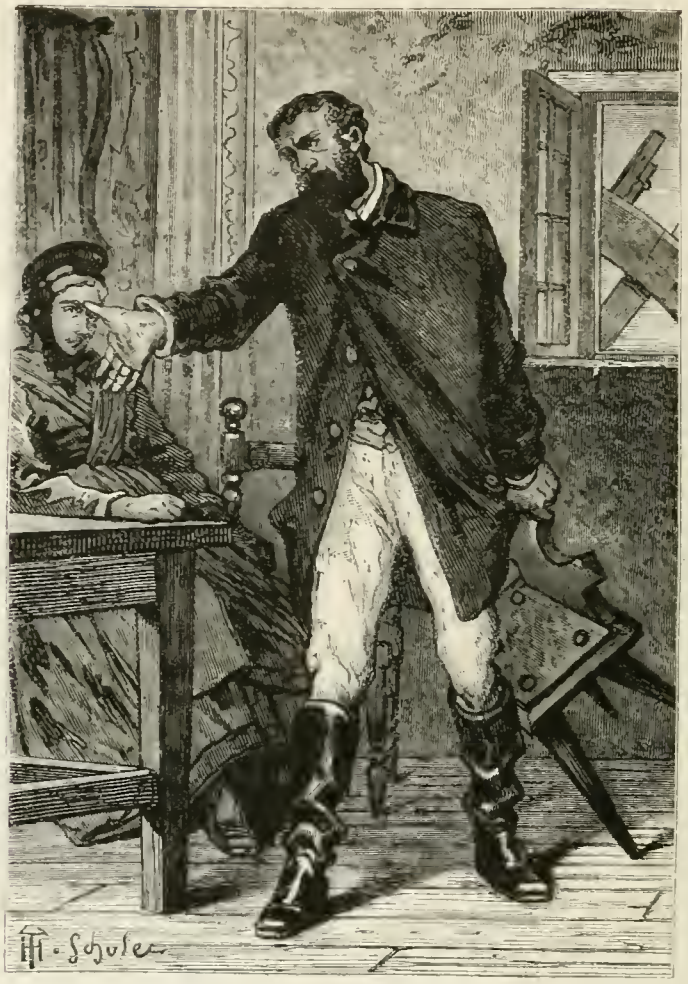
Et que les officiers aussi serraient la main de tout le monde, pendant que les gens leur criaient :

« Courage !... Vive l'Empereur !... »

Oui, cette victoire de Sarrebruck avait tout changé dans nos villages ; l'amour de la guerre revenait ; on aime toujours la guerre quand elle nous profite, et qu'on peut s'étendre chez les autres.

Cette nuit-là, vers neuf heures, j'allai prévenir le cousin de retenir sa langue, car après cette grande victoire, un seul mot contre la dynastie pouvait le faire aller très-loin. Il était seul avec sa femme et me dit :

« Merci, Christian ! J'ai vu la dépêche ; on a fait tuer quelques braves garçons, pour montrer le jeune prince à l'armée. Ce pauvre petit être a ramassé des balles sur le champ de bataille : c'est l'héritier de l'oncle, du terrible capitaine d'Iéna et d'Austerlitz ! On n'a perdu qu'un officier. Un officier, ce n'est pas



Et c'est nous autres. (Page 26).

grand'chose ; mais si l'héritier de la dynastie avait eu la plus petite égratignure, les gazettes auraient pleuré de grosses larmes, et ce serait notre devoir de tomber en faiblesse.

— Tâche seulement de te taire, lui dis-je en regardant si les fenêtres étaient bien fermées ; prends garde, Georges ; au nom du ciel, méfie-toi de Placiard et des gendarmes !

— Oui, fit-il, les ennemis de la dynastie courent en ce moment de plus grands dangers que le petit prince. Si les victoires vont leur train, ils risquent d'être joliment épluchés ; je le sais bien, cousin, aussi je te remercie d'être venu m'avertir. »

C'est tout ce qu'il me dit, et je rentrai bien pensif à la maison.

Le lendemain, jeudi, jour de marché, je conduisis mes deux premières voitures de farine à Saverne et je les vendis un bon prix.

Ce jour-là, je vis le grand mouvement des chemins de fer, dont nous avait parlé Georges : le passage des mitrailleuses, des canons, des caisses de biscuit, et l'enthousiasme des gens pour verser du vin à nos soldats.

C'était une véritable foire dans la grande rue : depuis le château jusqu'à la gare, on aurait dit la fête des petits pains blancs et des cervelas ; mais les turcos, avec leurs vestes bleues, leurs culottes de toile et leurs calottes rouges, passaient avant tous les autres ; tout le monde voulait les goberger.

Je n'avais jamais vu de ces gens-là : leur peau jaune, leurs grosses lèvres, leurs yeux blancs m'étonnaient ; et je me disais en les

Chut!... (Page 31).

voyant allonger leurs grandes jambes maigres, le fusil sur l'épaule, que les Allemands ne seraient pas à la noce avec eux; leurs officiers aussi, le sabre à la ceinture et la barbe en pointe, avaient l'air de fameux soldats.

A toutes les portes d'auberge, quelques chasseurs d'Afrique avaient attaché leurs petits chevaux, tous pareils et bien faits, comme des cerfs. On ne leur refusait rien. De tous les côtés, dans les cabarets, il était aussi question d'ambulances, de collectes pour les blessés. — Enfin, voyant cela, les idées de Georges me paraissaient de plus en plus contraires au bon sens, et j'étais en quelque sorte sûr que nous allions tout enfoncer.

Vers deux heures, ayant dîné à l'auberge du *Bœuf*, je repris le chemin de Rôthalp, par Phalsbourg, pour voir Jacob en passant.

Comme je montais la côte, quelque chose brillait de temps en temps sur la hauteur, à travers les bois. Et voilà que tout à coup des centaines de cuirassiers débouchent sur la route, au tournant de la fontaine d'Alsace; ils arrivaient lentement, deux à deux; leurs casques et leurs cuirasses jetaient des éclairs à tous les arbres, et le bruit de leurs pas roulait comme le bourdonnement de l'eau d'une grande rivière.

Alors je rangeai ma voiture sur le côté, regardant défiler ces hommes solides, et comme endormis sur leurs gros chevaux, la tête penchée, les moustaches pendantes, le sac de toile sur la cuisse et le sabre sonnant contre la botte.

Ils défilèrent ainsi pendant une bonne demi-heure ; ils s'étendaient, ils s'étendaient jusqu'à la Schlittenbach ; je croyais que cela ne finirait plus.

Ce n'étaient pourtant que deux régiments, deux autres campaient sur les glacis de Phalsbourg, où j'arrivai vers les cinq heures de l'après-midi. Ils enfonçaient leurs piquets à coups de hache dans le gazon ; ils allumaient du feu ; les chevaux hennissaient ; et les gens de la ville, hommes, femmes, enfants, autour d'eux, regardaient.

Moi je passai mon chemin, songeant à la force d'une armée pareille, et plaignant d'avance les malheureux Allemands qu'elle allait rencontrer.

En entrant par la porte d'Allemagne, je vis les officiers qui cherchaient des logements. Les gardes mobiles, en blouse, montaient la garde ; on leur avait donné des fusils le matin et la veille au soir, M. le sous-préfet de Sarrebourg était venu lui-même nommer les officiers de la garde nationale. — C'est ce que j'appris à la brasserie Vacheron, où je m'étais arrêté, laissant ma voiture dehors, dans le coin de l'auberge des *Trois-Pigeons*.

Tout le monde parlait de notre victoire de Sarrebruck, principalement ces cuirassiers, qui vidaient des chopes en quantité, pour rabattre la poussière de la route. Ils avaient l'air tout contents, et disaient que la grande guerre recommençait ; qu'on allait avoir besoin de grosse cavalerie. C'était un plaisir de les voir, avec leurs oreilles rouges, et de les entendre se réjouir de rencontrer bientôt l'ennemi.

Au milieu de ce fourmillement de monde, — des servantes qui couraient, des bourgeois qui entraient et sortaient, — j'aurais bien voulu voir Jacob, mais où le rencontrer ? A la fin, je reconnus un garçon du village, Nicolas Meisse, le fils du tourneur, notre voisin, qui se chargea tout de suite de le trouver. Il sortit, et, un quart d'heure après environ, Jacob arriva.

Le pauvre garçon voulut m'embrasser ; moi j'avais les larmes aux yeux.

« Eh bien, assieds-toi, lui dis-je. Ça va bien !

— J'aimerais mieux être à la maison, dit-il.

— Oui ! mais ça n'est pas possible maintenant, il faut prendre patience. »

J'invitai aussi le fils Meisse à prendre une chope avec nous ; et tous les deux se plaignirent de ce qu'on avait nommé lieutenant Mathias Heitz, qui n'en savait pas plus qu'eux sur l'exercice, et qui s'était fait faire tout de suite un costume d'officier chez le tailleur Kuhn, avec des galons jusque sur les épaules.

Mathias était pourtant un ami de Jacob mais la justice est la justice !

Cette nouvelle m'indigna : pourquoi Mathias devait-il être officier ? Il n'avait jamais rien étudié dans son collège ; il n'aurait pas été capable de gagner deux liards, tandis que notre Jacob était un bon garçon meunier.

C'était abominable !

Malgré cela, je ne dis rien, et je demandai seulement si Jean-Baptiste Werner, engagé depuis quelques jours dans l'artillerie de la garde nationale, était aussi officier.

Alors ils me répondirent en colère que Jean-Baptiste Werner, malgré ses campagnes d'Afrique et du Mexique, était simple canonnier dans la batterie de Mairet, derrière la poudrière. Ceux qui ne savaient rien passaient officier, et ceux qui connaissaient la guerre, comme Mairet et Werner, étaient soldats, ou tout au plus sergents.

Tout cela me fit voir que le cousin Georges avait raison de dire qu'on nous conduisait comme des bêtes, et que les chefs manquaient de bon sens.

En regardant aller et venir tout ce monde, le temps se passait.

Vers huit heures, comme nous avions faim, et que je tenais à ne quitter mon garçon que le plus tard possible, je fis servir une bonne salade de cervelas, que nous mangeâmes ensemble, le cœur un peu gros, mais pourtant de bon appétit. Et quelques instants après, dans le moment où les cuirassiers sortaient pour aller camper dehors, et que leurs officiers, bien lourds et fatigués, allaient aussi se reposer dans leurs logements, voilà que des coups de trompette partent sur la place d'Armes, et que nous entendons crier :

« A cheval !... A cheval !... »

Aussitôt tout est en l'air ; il venait d'arriver une dépêche. Les officiers mettent leur casque, attachent leur sabre, et sortent en courant par la porte d'Allemagne. La mine des gens était toute changée ; chacun se demandait :

« Qu'est-ce que cela veut dire ? »

En même temps, le sergent de ville entre. Il avait vu ma voiture, et cria :

« Que les étrangers sortent ; on va fermer les portes de la ville ! »

Je n'eus que le temps d'embrasser mon garçon, de serrer la main de Nicolas Meisse, et de partir en galopant vers la porte de France. On levait le pont quand je sortis. Cinq minutes après, je courais sur la grande route blanche au clair de lune, du côté de Metting. Dehors, sur le glacis, je ne voyais plus une

âme; les deux régiments de cuirassiers étaient en route pour Saverne.

J'arrivai tard à la maison. Tout le monde dormait au village, et personne ne se doutait de ce qui nous attendait dans cette semaine.

V.

Pendant toute la route, je n'avais fait que songer aux cuirassiers; cet ordre de partir tout de suite me paraissait louche, il devait s'être passé quelque chose de mauvais. Et comme sur le coup de onze heures je mettais les chevaux à l'écurie, après avoir poussé la voiture sous le hangar, l'idée me vint qu'il était temps de cacher notre argent. Je rapportais seize cents livres de Saverne, et cette gresse bourse en cuir, dans ma poche, fut peut-être cause de mon idée. Je me rappelai tout à coup ce que le cousin Georges m'avait dit sur les uhlans et les autres gueux de cette espèce, et j'eus comme froid dans le dos.

Étant donc monté tout doucement, j'éveillai ma femme :

« Lève-toi, Catherine.

— Qu'est-ce que c'est?

— Lève-toi; il est temps de cacher notre argent.

— Mais qu'est-ce qui se passe?

— Rien... Sois tranquille... Ne fais pas de bruit... Grédel dort. Tu prendras la corbeille, tu mettras dedans ta bague de noces et tes boucles d'oreilles; tout ce que nous avons. Tu m'entends! Moi, je descends vider la grande fosse; nous enterrerons tout au fond. »

Alors, sans rien dire, elle se leva.

Je descendis au moulin, j'ouvris doucement la porte de derrière et j'écoutai : rien ne bougeait au village, on aurait entendu trotter un chat. Le moulin était arrêté et l'eau assez haute; je levai l'écluse, elle se mit à galoper en bouillonnant dans le ravin; mais nos voisins étaient habitués à ce bruit, même en dormant, et tout resta dans l'ordre.

Ensuite, je rentrai; et j'étais en train de vider dans un coin le petit coffre en chêne où je mets mes outils : les pinces, le marteau, le serre-vis et les clous, lorsque ma femme, en savates, se mit à descendre l'escalier; elle tenait la corbeille sous son bras et portait la lanterne allumée. Je la soufflai bien vite, en pensant :

« Peut-on être aussi bête! »

En bas, je demandai à Catherine si tout était dans le panier.

« Oui.

— Bon!... Moi je rapporte de Saverne seize cents livres; le blé et la farine se sont bien vendus. »

J'avais mis du son dans le coffre. Nous rangeâmes tout en ordre au fond, et puis j'attachai le cadenas, et nous sortîmes, après avoir bien regardé si rien ne bougeait aux environs.

La vanne était déja presque vide, il n'y restait plus qu'un ou deux pieds d'eau. Je débarrassai les quelques pierres devant, qui fermaient encore la rigole, ensuite je descendis avec la pioche et la pelle jusque sous l'écluse, où je commençai à faire un bon trou; l'eau me gênait, mais elle avait son écoulement tout de même.

Catherine en haut restait en faction; quelquefois elle criait tout bas :

« Chut! »

Alors nous écoutions; mais ce n'était rien : — le cri d'un chat, le frémissement des feuilles, — et je me remettais à piocher. Si quelqu'un avait eu le malheur de nous surprendre, j'aurais été capable de faire un mauvais coup; heureusement personne n'arriva, et vers les deux heures du matin, le trou était profond de trois à quatre pieds. J'y descendis le coffre et le posai bien à plat, en tassant d'abord dessus, avec mes gros souliers, de la terre, et puis des cailloux, et puis de grosses pierres, enfin du sable; la vase devait venir toute seule, il n'en manque jamais dans la fosse d'un moulin.

Après cela, je ressortis couvert de boue, comme on pense; je refermai bien l'écluse, et l'eau se mit à remonter. Vers trois heures, au petit jour, la vanne était déjà presque pleine, j'aurais pu recommencer à moudre et personne ne se serait jamais douté que dans cette grande fosse tournoyante, à neuf pieds sous l'eau et trois pieds dans la terre, était un coffre carré, en bois de chêne, avec des agrafes en fer, un bon cadenas, et plus de quatre mille livres dedans; non, je riais en moi-même, et je pensais :

« Que les gueux arrivent!... »

Et Catherine aussi était bien contente.

Mais sur les quatre heures, au moment où j'allais remonter pour dormir, voilà que Grédel descend toute pâle en criant :

« Où est l'argent? »

Elle avait vu l'armoire ouverte et la place de la corbeille vide. Jamais elle n'avait eu d'épouvante pareille; en pensant que sa dot était envolée, ses cheveux touffus se dressaient sur sa tête; elle était blanche comme un linge.

« Sois tranquille, lui dis-je, l'argent est dans un bon endroit.

— Où?

— Il est bien caché...

— Où? »

Elle avait l'air de vouloir me prendre au collet, et sa mère lui dit :

« Ça ne te regarde pas. »

Alors elle devint comme furieuse, et dit que si nous venions à mourir, elle ne saurait pas où trouver sa dot.

Cette dispute m'ennuyait ; je lui dis :

« Nous ne mourrons pas !... Au contraire, nous vivrons longtemps, pour vous empêcher d'hériter, toi et ton Jean-Baptiste. »

Et là-dessus j'allai me coucher, laissant la mère et Grédel s'arranger ensemble.

Tout ce que je peux dire, c'est que les filles, lorsqu'elles se sont mis quelque chose dans la tête, deviennent trop hardies envers leurs parents, et que toutes les bonnes instructions qu'elles ont reçues ne servent plus à rien. Dieu merci, je n'avais pas de reproches à me faire sur ce chapitre, ni la mère non plus : Grédel avait reçu quatre fois plus de coups que Jacob, parce qu'elle les méritait à cause de son envie de tout garder, de tout mettre dans son armoire et de dire :

« C'est à moi !... »

Oui, elle en avait reçu ; mais une fille de vingt ans ne peut plus être battue ; ça n'est pas à cet âge qu'on peut corriger les filles, et voilà justement le malheur : ça devrait être toujours.

Enfin, que voulez-vous y faire?

Elle retourna toute la maison et le moulin de fond en comble ; elle visita le jardin, et sa mère lui disait :

« Tu vois, nous avons choisi un bon endroit ! Puisque tu ne trouves rien, les uhlans ne trouveront rien non plus. »

Je me rappelle qu'au moment de monter pour dormir, ce jour-là, le 5 août, au matin, Catherine et moi nous avions vu le cousin Georges, sur son char à bancs, descendre la vallée de Dossenheim ; et nous pensions qu'il était de bonne heure en route. Le village s'éveillait, d'autres gens aussi allaient à l'ouvrage. Moi, je me couchai, et sur les huit heures ma femme vint m'éveiller, pour me prévenir que le facteur Michel était là.

Je descendis, et je vis Michel debout dans la salle, avec son sac de cuir sous le bras. Il était tout pensif, et me dit que les plus mauvais bruits couraient partout ; que l'on parlait d'un grand combat du côté de Wissembourg, où nous aurions été défaits ; que plusieurs soutenaient que nous avions perdu jusqu'à dix mille hommes, et les Allemands dix-sept mille ; mais que rien n'était sûr, parce qu'on ne savait pas d'où ces bruits venaient ! Seulement, que M. le commandant de place Taillant avait fait publier en ville, le matin, que tous les habitants devaient se pourvoir de vivres pour six semaines, et naturellement une publication pareille donnait à réfléchir. On se disait :

« Est-ce que nous aurions à craindre un siége ? Est-ce que nous serions revenus au temps de la grande débâcle du premier empereur ? Est-ce que ça devrait toujours finir de la même manière ? »

Ma femme, Grédel et moi, nous écoutions Michel, les lèvres serrées, sans l'interroger.

« Et vous, Michel, lui dis-je quand il eut fini, qu'est-ce que vous pensez de tout cela ?

— Moi, monsieur le maire, dit-il, je suis un pauvre facteur qui a besoin de sa place ; si l'on m'ôtait mes cinq cents livres par an, qu'est-ce que je deviendrais, avec ma femme et mes enfants ? »

Alors je compris qu'il pensait que nos affaires n'allaient pas bien.

Il me remit une lettre de M. le sous-préfet, — c'est la dernière !... — qui me disait de surveiller les faux bruits ; que les fausses nouvelles devaient être punies sévèrement, par ordre de notre préfet.

Ah ! tout ce que nous aurions pu souhaiter, c'est que les nouvelles eussent été fausses ! Mais en ce temps-là, tout ce qui ne plaisait pas aux sous-préfets, aux préfets, aux ministres, à l'Empereur, était faux ; et tout ce qui leur plaisait, tout ce qui les aidait à tromper les gens était vrai.

Enfin, n'en parlons plus ; quand on y songe, cela dégoûte.

Michel partit ; et tout ce jour-là on voyait une sorte de mouvement au village : des allées, des venues ; des femmes qui épiaient ; des gens qui allaient au bois avec leur sac, la pioche sur l'épaule ; des écuries qu'on vidait ; enfin un grand mouvement, avec des mines extraordinaires ; et j'ai toujours pensé qu'en ce moment même, chacun était en train de cacher, d'enterrer ce qu'il pouvait.

Moi, je me repentais de n'avoir pas commencé à vendre mon grain plus tôt, quand le cousin m'avait prévenu, huit jours avant, mais les travaux de la mairie m'en avaient empêché : il faut bien que les honneurs se payent ! J'avais encore au moins quatre voitures de grains au grenier ; maintenant où les mettre ? Et le bétail, et les meubles, la literie, les provisions de toute sorte ? Dieu du ciel, ces jours-là ne sortiront pas de l'esprit des

gens de sitôt, ces jours d'inquiétude, où chacun attendait, écoutait et se disait :

« Nous sommes comme l'oiseau sur la branche !.. Nous avons travaillé, peiné, sué, épargné depuis cinquante ans, pour amasser un peu de bien ; est-ce que demain nous aurons encore quelque chose ?... Et la semaine prochaine, dans un mois, ne serons-nous pas morts de faim ? Et dans ces temps de doute, pourrons-nous seulement emprunter deux liards sur nos terres, sur notre maison ? Qui voudra nous prêter ? Et tout cela pour qui ? pour des gueux qui nous ont trompés ! »

Ah ! s'il y a quelque chose là-haut, comme tout honnête homme l'espère, ces êtres abominables auront un terrible compte à rendre ; tant de malheureux, hommes, femmes, enfants les attendent ; ils sont là, pour leur demander compte de tout ce qu'ils ont souffert. Oui, je le crois !... Mais eux, ils ne croient à rien... Il existe pourtant de fameux bandits sur la terre !...

Toute cette journée se passa de la sorte, dans le trouble et l'inquiétude. On ne savait rien, on interrogeait les gens qui revenaient de Dossenheim, de Neuwiller ou de plus loin, mais ils ne répondaient pas et criaient seulement :

« Préparez-vous... les autres s'avancent !... »

Et puis, mon imbécile d'adjoint, Placiard, cette espèce de mendiant, qui passait sa vie à dresser des pétitions, entrait au moulin et disait :

« Monsieur le maire, tout va bien... ça marche !... on les attire en plaine ; ils donnent dans le panneau. Demain, nous apprendrons qu'ils sont tous exterminés ! »

Et les conseillers municipaux, Arnold, Frantz-Sépel, Baptiste Dida, le marchand de bois, venaient à la file, disant qu'il fallait exterminer les ennemis ; qu'il fallait mettre le feu dans la forêt de Haguenau, pour les rôtir.

Ainsi de suite !

Chacun avait son plan. Dieu du ciel, que les hommes sont bêtes !...

Mais le pire, c'est quand ma femme, ayant appris par Michel les publications de la ville, monta dans notre chambre au lard, pour envoyer quelques provisions à Jacob, et qu'elle s'aperçut que nos deux plus beaux jambons manquaient, avec une bajoue et des saucisses fumées depuis six semaines.

C'est alors qu'il aurait fallu la voir descendre, criant que la maison était pleine de voleurs ; qu'on ne pouvait plus se fier à personne ; et Grédel crier plus haut qu'elle, que bien sûr Frantz, ce gueux de Badois, avait fait le coup.

Malheureusement la mère avait visité la chambre au lard deux jours après le départ de Frantz ; elle avait vu que tout était encore en place, et sa colère redoublait.

Grédel dit alors que peut-être Jacob, avant de partir, avait mis les jambons dans son sac, avec le reste ; mais la mère criait :

« Ce n'est pas vrai, je l'aurais vu ! Jacob n'a jamais rien pris sans le demander... C'est un brave garçon !... »

Le bruit du moulin n'était rien auprès de ses cris ; j'aurais voulu me sauver.

Vers sept heures du soir, le cousin repassa sur son char à bancs ; il revenait d'Alsace, et je courus aussitôt chez lui pour apprendre du nouveau. Georges, dans la grande salle, ôtait ses bottes et mettait sa blouse quand j'entrai.

« Ah ! c'est toi, Christian, dit-il ; est-ce que votre argent est caché ?

— Oui.

— A la bonne heure !... Je viens d'en apprendre de belles à Bouxviller ! Nos affaires vont bien !... Nous avons de fameux généraux !... Ah ! oui, ça commence drôlement ; et si cela continue, nous sommes dans de beaux draps. »

Sa femme Marie-Anne rentrait de la cuisine ; elle posa sur la table un gigot, du pain et du vin. Georges s'assit, et tout en mangeant, il nous raconta qu'on avait placé deux régiments de ligne, un régiment de turcos, un bataillon de chasseurs à pied, un régiment de chasseurs à cheval et un de hussards, avec seize pièces de canon, en tout sept à huit mille hommes, en avant de Wissembourg ; et qu'ils étaient là tranquillement campés, se baignant dans la Lauter et lavant leur linge, en face d'environ cinquante mille Allemands, cachés dans les bois, sans parler de quatre-vingt mille autres sur leur droite, qui n'attendaient qu'une bonne occasion de passer le Rhin. On les mettait en quelque sorte dans la gueule du loup, qui n'avait qu'à serrer les dents pour les happer. Aussi cela n'avait pas manqué !

Les Allemands avaient surpris notre petit corps d'armée la veille au matin ; un combat acharné s'était livré dans les vignes, autour de Wissembourg ; les nôtres manquaient d'artillerie. Les turcos, les chasseurs et la ligne s'étaient défendus un contre six, comme de vrais lions ; ils avaient même pris d'abord huit canons ; mais les Allemands, arrivant toujours en plus grandes masses, avaient fini par tout hacher. Ils avaient bombardé Wis-

sembourg et mis le feu dans la ville; quelques-uns des nôtres seulement avaient pu se retirer dans les forêts de Bitche, en remontant la Wisse. On parlait d'un général tué, de villages en ruines.

C'est à Bouxviller que le cousin avait appris ces malheurs, des chasseurs à cheval étant arrivés le soir même. On parlait aussi de déserteurs, comme si des soldats en déroute, sans connaissance d'un pays de bois et de montagnes, allant devant eux pour échapper à l'ennemi, devaient passer pour des déserteurs!

C'est encore une des grandes abominations que nous avons vues depuis. Bien des gens sans cœur aimaient mieux crier que ces pauvres soldats avaient déserté, que de leur donner du pain et du vin; c'était plus commode et moins cher!

« Maintenant, dit Georges, toute l'armée de Strasbourg et celle de l'intérieur, qui devraient être en ordre, bien reposées et bien pourvues de tout, à Haguenau, mais dont la queue traîne encore en chemin de fer, jusque derrière Lunéville, tout cela court là-bas, pour arrêter l'invasion. Quatorze régiments de cavalerie, principalement des cuirassiers et des chasseurs, se réunissent à Brumath. On s'attend à quelque chose. Mac-Mahon est déjà sur les hauteurs de Reichshoffen, avec le commandant du génie Mohl, de Haguenau, et d'autres officiers d'état-major, pour choisir ses positions. A mesure que les troupes arrivent, elles s'étendent en avant de Niederbronn. — C'est ce que racontaient à l'auberge de *la Tourelle*, quand j'ai quitté Bouxviller, des gens qui se sauvaient avec femmes et enfants, leurs lits et leurs autres effets sur des voitures. Ils voulaient gagner la Petite-Pierre; mais, en apprenant que le fort n'est occupé que par une demi compagnie, ils ont pris la route de Strasbourg. Je crois qu'ils ont eu raison : une grande ville comme Strasbourg a toujours plus de ressources qu'une bicoque, où l'on vient de planter des palissades pour embusquer cinquante hommes. »

Voilà ce que le cousin Georges avait appris le jour même.

En l'écoutant parler, l'idée me prit de courir au moulin, de charger autant que je pourrais de mon blé sur mes deux voitures, et de le conduire tout de suite à Phalsbourg. Mais le cousin me dit que les portes de la place seraient fermées; qu'il faudrait attendre dehors jusqu'à l'ouverture des barrières, et que nous devions espérer qu'il serait encore temps le lendemain.

Dans sa manière de voir, la grande bataille ne devait pas se livrer avant deux ou trois jours, parce qu'une grande partie des Allemands avaient encore à passer le fleuve, et qu'on s'y opposerait sans doute. Il est vrai que les cinquante mille hommes qui s'étaient rendus maîtres de Wissembourg pouvaient descendre sur la Sauer; mais alors nous serions presque à forces égales, et les Allemands avaient intérêt à se mettre trois contre un.

Georges avait entendu des officiers débattre la chose à l'auberge, devant tous les assistants, et croyait d'après cela que nos troupes, qui s'étendaient vers Metz, par Bitche et Sarreguemines, sous les ordres du général de Failly, auraient le temps d'arriver et de soutenir Mac-Mahon.

Je le croyais aussi; cela tombait sous le bon sens.

Nous causâmes de ces misères jusque vers neuf heures.

Ma femme et Grédel étaient venues se disputer chez la cousine, qui leur disait :

« Mon Dieu, tâchez donc d'être un peu raisonnables!... Qu'est-ce que vous font deux ou trois jambons, Catherine? Peut-être bientôt serez-vous contente de savoir qu'ils ont profité à Jacob, au lieu de les voir manger sous vos yeux par des uhlans. »

On pense bien que ma femme n'entrait pas dans ces idées. Mais, à dix heures, la cousine Marie-Anne, toute pensive, nous ayant dit que son homme était fatigué et qu'il avait besoin de repos, nous sortîmes, après nous être souhaité le bonsoir, et nous retournâmes à la maison.

Cette nuit-là, si ma femme ne s'était pas éveillée de temps en temps pour me dire que nous étions volés, qu'on nous prenait tout, et que nous serions ruinés à la fin du compte, j'aurais très-bien dormi; mais elle ne finit pas de m'ennuyer; et je voyais qu'elle soupçonnait Grédel d'avoir donné les jambons à Michel, pour Jean-Baptiste Werner, sans oser pourtant me le dire.

Le lendemain, tout était calme au village; chacun avait caché ses affaires. On ne craignait plus qu'une chose : c'était une sortie de Phalsbourg, pour emmener notre bétail.

Tous les enfants étaient en sentinelle sur la côte de Wéchem, et, si la garnison de la ville avait bougé, les bestiaux auraient été sous bois en dix minutes.

Mais rien ne bougea; tous les soldats de ligne étaient partis, et le commandant de place Taillant ne pouvait pas envoyer les garçons de nos villages enlever le bétail de leurs parents.

Ainsi, toute cette journée du samedi 6 août fut bien tranquille dans la montagne.

Vers midi, quelques bûcherons du Krappenfelz vinrent raconter qu'on entendait le canon sur les hauteurs du Fâlberg, du côté de l'Alsace; mais on ne les croyait pas; on se disait :

« Ce sont des inventions pour effrayer le monde! »

Car beaucoup de gens ont du plaisir à faire peur aux autres.

Tout resta donc paisible jusque vers dix heures de la nuit.

Il faisait très-chaud; j'étais assis sur le banc, devant mon moulin, en bras de chemise, rêvant à tous nos ennuis. De temps en temps, un gros nuage couvrait la lune, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps, et l'on souhaitait la pluie. Grédel lavait la cuisine; ma femme montait et descendait, visitant les armoires, pour voir si l'on n'avait pas encore volé autre chose que des jambons; dans le village, les volets se fermaient l'un après l'autre, et j'allais monter me coucher, quand une sorte de bruit s'éleva sous bois et me fit écouter : c'était un roulement sourd ; quelque chose galopait là-bas, des voitures roulaient, un coup de vent passait dans la montagne, qu'est-ce que je pouvais savoir?

Ma femme et Grédel venaient de sortir; elles écoutaient aussi. Dans le même moment, à l'autre bout du village, commençait une dispute qui nous empêcha d'entendre plus longtemps ce bruit, et je dis à Catherine :

« Les ivrognes de la brasserie du *Cruchon d'or* recommencent leurs cris tous les soirs; il faudra pourtant que cela cesse, car c'est une honte pour la commune. »

Mais je finissais à peine de parler, qu'une foule de gens débouchaient de la rue en face du moulin, criant :

« Un déserteur !... un déserteur !... »

Et la voix de mon adjoint Placiard s'élevait sur toutes les autres, disant :

« Prenez garde au cheval !... prenez garde qu'il ne s'échappe !... »

Un grand cuirassier marchait lentement au milieu de tout ce monde. Chacun voulait le tenir, l'un par le bras, l'autre par le collet; il ne résistait pas; et son cheval suivait en boitant, la tête basse; le bangard[1] le tenait par la bride.

Placiard, en me voyant, s'écria :

« Monsieur le maire, je vous amène un déserteur, un de ceux qui se sont sauvés à Wissembourg, et qui courent maintenant le pays, pour se goberger avec les paysans. Il est encore gris; je l'ai empoigné moi-même. »

Tous les autres, hommes et femmes, criaient :

« Il faut l'enfermer dans une grange... Il faut prévenir la gendarmerie de venir le chercher... Il faut ci... il faut ça !... »

Moi, j'étais bien étonné de voir ce grand gaillard, avec sa cuirasse et son casque, se laisser conduire comme un mouton. Le cousin Georges arriva presque aussitôt. Nous ne savions quoi penser de cette affaire, car l'homme et le cheval restaient là devant notre porte, tout abasourdis.

Enfin, il fallait pourtant bien dire quelque chose, et je dis :

« Entrons... »

Le bangard attacha le cheval à l'anneau de la grange, et nous entrâmes pêle-mêle dans la grande salle en bas, refermant la porte de l'allée au nez des braillards, qui n'avaient rien à faire dans la maison. Mais ils restèrent dehors, ne cessant de crier :

« Un déserteur! »

Et la moitié du village arrivait; de tous les côtés on entendait rouler les sabots.

Une fois dans la salle, ma femme chercha une chandelle dans la cuisine. Alors, voyant cet homme fort, avec ses grosses moustaches, sa figure carrée, le sabre à la ceinture, les manches et la cuirasse couvertes de sang, et tout un côté de la joue écorché et bleu jusque derrière la nuque, nous comprîmes que ce n'était pas un déserteur; qu'il devait s'être passé quelque chose de terrible dans nos environs; et Placiard s'étant remis à dire qu'il avait empoigné ce soldat dans son jardin, où le misérable voulait se cacher, Georges, indigné, s'écria :

« Allons donc !... Est-ce qu'un homme pareil se cache? Je vous dis, moi, monsieur Placiard, qu'il en aurait fallu cinquante comme vous pour l'arrêter, s'il avait voulu se défendre. »

Le cuirassier alors tourna la tête, et regarda Georges; mais il ne dit rien. Le malheureux semblait abruti.

« Vous revenez d'un combat, n'est-ce pas, mon ami? lui dit le cousin avec douceur.

— Oui, monsieur, fit-il tout bas.

— On s'est donc battu aujourd'hui?

— Oui.

— Où ça? »

Le cuirassier montra le Fâlberg à gauche, vers la scierie :

[1] Garde champêtre.

Oui, la mitraille les a fauchés... (Page 36).

« Là-bas, derrière les montagnes.

— A Reichshoffen ?

— Oui, c'est ça ! à Reichshoffen.

— Cet homme est épuisé de fatigue, dit Georges ; Catherine, apportez donc du vin ! »

Ma femme prit la bouteille dans l'armoire et remplit un verre, mais le cuirassier ne voulut pas boire ; il regardait à terre devant lui, comme s'il avait vu quelque chose.

Ce qu'il venait de nous dire nous rendait tout pâles.

« Et, demanda Georges, les cuirassiers ont chargé ?

— Oui, dit le soldat, tous !

— Où est votre régiment maintenant ? »

Il releva la tête :

« Mon régiment ? Il est là-bas, dans les vignes, dans les houblons, dans la rivière...

— Comment ! dans la rivière ?...

— Oui ! Il n'y a plus de cuirassiers !...

— Plus de cuirassiers ! s'écria le cousin. Les six régiments ?

— Oui, c'est fini, dit le soldat, comme se parlant à lui-même ; la mitraille les a fauchés, il n'y en a plus !

— Hé, s'écria Placiard, vous voyez bien... Qu'est-ce que j'ai dit ? C'est un de ces gueux qui sèment de fausses nouvelles. Est-ce que six régiments de cuirassiers peuvent être fauchés ? Est-ce que vous ne m'avez pas dit, monsieur le maire, que ces six régiments-là tout seuls allaient tout enfoncer ? »

Moi, je ne répondais rien ; la sueur me coulait sur le front.

— Celui-là, c'est un officier... (Page 40.)

« Il faut l'enfermer quelque part et prévenir les gendarmes, dit encore Placiard; c'est l'ordre de M. le sous-préfet. »

Le cuirassier s'essuyait avec la manche le sang qui coulait sur sa joue; il avait l'air de ne rien entendre. Par toutes les fenêtres, encore ouvertes, étaient penchées les figures du village, dressant les oreilles.

Georges et moi nous nous regardions épouvantés.

« Vous avez là du sang » , dit le cousin, en montrant la cuirasse du soldat, qui se réveilla et répondit :

« Ah! oui, c'est le sang d'un hussard blanc ; je l'ai tué!

— Et ce coup-là, que vous avez sur la joue?

— C'est un coup de poignée de sabre... J'ai reçu ça d'un officier bavarois... Ça m'a comme assommé... je ne voyais plus clair.... mon cheval est parti...

— On s'est donc mêlé?

— Oui... deux fois... On ne pouvait plus sabrer... on s'empoignait, on s'assommait à coups de pommeau... »

Placiard allait encore recommencer ses réclamations, lorsque Georges lui cria, furieux :

« Taisez-vous, vieux flagorneur! Vous n'avez pas honte d'insulter un brave soldat, qui s'est battu pour son pays!

— Monsieur le maire, cria Placiard, est-ce que vous me laisserez injurier dans votre maison, quand je remplis mes devoirs d'adjoint? »

J'étais bien embarrassé; mais Georges, le

regardant de travers, allait lui répondre pour moi, quand dehors un grand cri s'éleva, au milieu d'un galop furieux de chevaux, un cri terrible, qui nous traversa jusqu'à la moelle des os :

« Les Prussiens! Les Prussiens!... »

En même temps, une troupe de cavaliers débandés passaient devant nos fenêtres ventre à terre ; ils filaient comme le vent. La foule se sauvait et les femmes criaient :

« Seigneur, ayez pitié de nous ! Nous sommes tous perdus !... »

Après ces cris et le passage de ces hommes, je restai là comme cloué sur le plancher, écoutant ce qui se passait dehors ; mais, au bout d'une minute, je n'entendis plus rien. En me retournant, je vis que tout le monde, les voisins et les voisines, Placiard, le garde champêtre, que tous avaient filé par derrière. Grédel, ma femme, Georges, le cuirassier et moi, nous restions seuls dans la chambre.

Le cousin me dit :

« Cet homme nous a raconté la vérité : la grande bataille a été livrée aujourd'hui ; elle est perdue ! Voici les premiers fuyards qui viennent de passer. A cette heure, il faut du calme, du courage ; que tout le monde s'apprête, car nous allons en voir de dures. »

Et, se tournant vers le soldat :

« Vous pouvez partir, mon ami, lui dit-il, votre cheval est là ; ou si vous aimez mieux rester ici...

— Non. Je ne veux pas être fait prisonnier...

— Alors arrivez, je vais vous mettre dans votre chemin. »

Nous sortîmes ensemble ; le cheval, devant la grange, n'avait pas bougé ; j'aidai le cuirassier à monter dessus ; Georges lui dit :

« Voici, sur la droite, la route de Metz ; à gauche, la route de Phalsbourg ; en prenant à droite, aux avancées de la ville, vous serez sur la route de Paris. »

Et le cheval se remit à marcher en boitant. Nous vîmes seulement alors qu'un morceau de la croupe lui pendait sur la cuisse, et qu'il avait perdu beaucoup de sang. Le cousin suivait, oubliant de nous dire bonsoir.

Qu'on se figure si nous avions envie de dormir après cela !

D'heure en heure, dans la nuit, des cavaliers passaient au galop. Une fois, au petit jour, j'allai sur l'écluse, pour regarder dans la vallée : il en sortait du bois par cinq, six, dix, sautant à travers les haies, cassant les petits arbres. Au lieu de suivre le chemin, ils passaient par les champs, traversaient la rivière, et grimpaient la côte en face, sans s'inquiéter des récoltes ; cela n'en finissait plus !

Vers cinq heures, les cloches du village se mirent à sonner matines, c'était le dimanche 7 août 1870 ; il faisait un temps magnifique. M. le curé traversa la rue à neuf heures, pour se rendre à l'église, mais quelques vieilles femmes seulement allèrent à l'office prier Dieu.

Et c'est alors que commença le grand défilé de la retraite sur Sarrebourg, par la vallée ; un spectacle de désolation que je n'oublierai de ma vie ! — Des centaines d'hommes, qu'on ne pouvait plus reconnaître pour des Français, arrivaient par bandes : cavalerie, infanterie, cuirassiers sans cuirasses, cavaliers à pied, fantassins à cheval, les trois quarts sans armes !... Des troupeaux d'hommes sans officiers, allant devant eux en silence...

Ce qui m'a toujours étonné, c'est qu'on ne voyait presque plus d'officiers ; où donc avaient-ils passé ?

On ne chantait plus, on ne criait plus :

« Vive l'Empereur !... A Berlin !... A Berlin !... »

La désolation, le découragement étaient peints sur tous les visages.

Ceux qui viendront après nous en verront bien d'autres ! Puisque les hommes sont des loups, des renards, des éperviers, des hiboux, il faut bien que tout cela revienne cent fois, mille fois, de siècle en siècle, jusqu'à la consommation des temps ; c'est la gloire des rois et des empereurs qui passe !...

Ils crient tous :

« Oh ! Jésus, mon doux Jésus, ayez pitié de nous, pauvres pécheurs !... Oh ! Jésus, notre doux Sauveur, bénissez-nous ! »

Mais cela ne les empêche pas de travailler du bec et des ongles, sur le pauvre corps du genre humain, et d'en arracher chacun son morceau. Non !... ils ont tous la foi, luthériens et catholiques ; ce sont tous de braves gens, d'honnêtes gens, ainsi soit-il !

Voilà comment les nôtres s'en allaient après cette bataille de Reichshoffen ; et les autres, les Allemands, suivaient ! Ils étaient à Haguenau, à Ingwiller, à Bouxwiller ; ils s'avançaient du côté de Dossenheim, pour entrer dans notre vallée ; nous allions bientôt les voir !

VI

Toute cette journée-là, nous fûmes dans l'épouvante. Grédel seule ne craignait rien ; elle sortait, et venait nous rapporter les nouvelles de Rôthalp.

Beaucoup de gens de Neuwiller et de Dossenheim traversaient le village, avec leurs voitures pleines de meubles, de literies, de paillasses, tout pêle-mêle, criant, s'appelant, frappant leurs chevaux, se retournant pour voir si les uhlans n'étaient pas à leurs trousses ; enfin la fuite devant l'inondation.

Ces malheureux avaient perdu la tête : ils disaient que les Prussiens emmenaient les garçons de quinze à seize ans, pour les faire marcher devant eux et leur servir de remparts pendant la bataille.

Deux soldats de ligne, qui passèrent vers midi, avaient encore leurs fusils ; ils étaient tout blancs de poussière. Je les appelai par la fenêtre et leur fis prendre un verre de vin. Ils étaient du 18e, et nous dirent que leur régiment n'existait plus ; que tous les officiers étaient morts ou blessés ; qu'un autre régiment, je ne sais plus lequel, avait longtemps tiré sur eux ; qu'à la fin les munitions manquaient ; qu'au fort de la Petite-Pierre, on n'avait pas voulu les recevoir ; que le cinquième corps d'armée, posté dans les environs de Bitche, aurait pu venir à temps se mettre en ligne... Enfin, qu'est-ce que je sais encore ?

C'étaient de solides gaillards, qui n'avaient pas perdu courage. Ils repartirent du côté de Phalsbourg, et nous leur souhaitâmes bonne chance.

Dans l'après-midi, la cousine Marie-Anne vint nous voir. Son mari était parti de grand matin pour la ville, disant qu'on ne saurait rien de positif chez nous ; que les soldats ne voyaient que leur petit coin dans la bataille, sans s'inquiéter du reste, et qu'il apprendrait au juste là-bas s'il nous restait encore quelques ressources.

Georges devait revenir pour dîner ; mais à sept heures du soir il n'était pas rentré ; sa femme s'inquiétait. Les mauvaises nouvelles allaient leur train : des paysans arrivant du côté de Neuwiller disaient que les Prussiens marchaient déjà sur Saverne, et qu'ils réquisitionnaient tout sur leur passage. Eux, ils se sauvaient à Dabo, dans la montagne ; les femmes, par habitude, récitaient le chapelet en marchant, pendant que les hommes, de terribles buveurs d'eau-de-vie, faisaient tourbillonner leurs triques et regardaient en arrière d'un air menaçant ; cela ne les empêchait pas d'allonger les jambes.

L'un de ces hommes, auquel je demandai s'il avait vu la bataille, me répondit que les morts étaient entassés dans les champs, comme les sacs au fond de mon moulin. Je crois qu'il inventait cela, ou qu'il l'avait entendu raconter par d'autres.

La nuit venait, la cousine Marie-Anne allait partir, quand tout à coup Georges entra :

« Ma femme est là, Christian ? dit-il.

— Oui, vous souperez avec nous.

— Non, j'ai mangé là-bas. Mais quelle débâcle j'ai vu ! C'est à vous en rendre fou !

— Et Jacob ? demanda ma femme.

— Jacob, il apprend l'exercice ; il a reçu un fusil avant-hier, et demain il faudra se battre. »

Georges s'assit dans le coin de la fenêtre, pendant le souper, et il nous raconta qu'à son arrivée à Phalsbourg, vers six heures du matin, la porte de France venait de s'ouvrir ; mais que celle d'Allemagne, du côté de Saverne, restait fermée ; que de ce côté-là, de l'avancée aux Quatre-Vents, on ne voyait que des fuyards, criant, tirant des coups de pistolet en l'air, pour se faire ouvrir ; — qu'il avait encore eu le temps de mettre son cheval et sa voiture à l'auberge de la *Ville de Bâle*, et d'aller sur les remparts regarder ce spectacle ; — qu'au même instant, le pont s'abaissait, et que toute cette foule de turcos, de zouaves, de fantassins, d'officiers, de généraux, pêle-mêle, s'était précipitée sous la porte ; que, dans le nombre, il n'avait vu qu'un seul drapeau, entouré d'une soixantaine d'hommes du 56e, conduits par un lieutenant ; — que les autres étaient confondus ensemble, sans ordre, la plupart sans armes, sans commandement, enfin, la déroute, la grande déroute !.. — Que ces gens ne connaissaient déjà plus de discipline ; qu'ils avaient perdu le respect des chefs ; qu'il avait vu des officiers supérieurs, envahis à leur table, sous la tente du café Meyer, au coin de la place Lobeau, par de simples soldats, des vieux, qui s'asseyaient, le dos en arrière, les coudes en avant, au milieu d'eux, les regardant de travers et criant :

« Une chope ! »

Et que les garçons venaient les servir bien vite, de peur d'esclandre, pendant que les officiers avaient l'air de ne rien voir et de ne rien entendre. — Voilà ce que Georges trouvait de pire et de plus fort !

C'était pourtant mérité, car ces officiers-là, ces officiers supérieurs, n'en savaient pas plus sur les chemins, les sentiers, les ruisseaux et les rivières du pays, que leurs soldats, qui n'en savaient rien du tout. Ils ne connaissaient pas même le chemin de Phalsbourg à Sarrebourg, par la grand'route, ce qu'un enfant de huit ans sait chez nous !

Le cousin avait entendu un officier d'état-major demander si Sarrebourg était une ville ouverte ; il avait vu des bataillons entiers arrêtés sur cette route, croyant s'être trompés de chemin.

Nous devions voir nous-mêmes ces abominations le lendemain, car nos soldats en retraite ne faisaient que tourner et retourner dix fois par les mêmes chemins, autour des mêmes montagnes, et finissaient par se retrouver au même endroit, tellement fatigués, tellement abattus et affamés, que les Prussiens, s'ils étaient arrivés, n'auraient eu qu'à les ramasser.

Mais Georges eut pourtant une minute de satisfaction dans cette triste débâcle, ce fut de voir, à ce qu'il nous dit, les soixante hommes du 56e s'arrêter en bon ordre sur la place, et là, poser leur drapeau contre un arbre. Le lieutenant qui les conduisait, les fit coucher à terre près de leurs fusils, et presque aussitôt ils s'endormirent au milieu de la foule qui tourbillonnait. Le jeune officier, lui, alla tranquillement se mettre seul à une petite table du café. Il sortit de sa poche une carte découpée et se mit à l'étudier en détail.

« J'avais du plaisir à le regarder, nous dit Georges ; il me rappelait nos officiers de marine : il savait quelque chose ! Et pendant que ses hommes dormaient, que son drapeau sauvé restait là debout, lui, il veillait après cette terrible débâcle. Des colonels, des commandants arrivaient, la figure abattue, le lieutenant ne bougeait pas. A la fin, il replia sa carte et la remit dans sa poche, puis il alla se coucher au milieu de ses soldats, et s'endormit à son tour. Celui-là, c'est un officier !... Les autres, je les regarde comme notre perte ; ils n'ont rien conduit, ils n'ont rien appris. Les hommes de mérite ne manquent pas dans l'artillerie et le génie, mais ils ne sont là que pour aider ; ils n'ont que le commandement de leur arme ; ils sont forcés d'obéir aux ordres supérieurs, même lorsque ces ordres n'ont pas le sens commun. »

Une chose qui faisait frémir le cousin, c'était de savoir que l'Empereur menait tout, et qu'on ne pouvait rien faire sans prendre les ordres de son quartier général : on ne pouvait pas faire sauter un pont, un tunnel, avant d'en avoir reçu la permission de Sa Majesté.

« Allez donc maintenant envoyer et recevoir des dépêches, disait Georges. Dieu veuille qu'on sache au moins où l'*honnête homme* se trouve, et qu'il donne l'autorisation de faire sauter le tunnel d'Archeviller, sans cela, les Prussiens envahiront toute la France ; ils mettront leurs canons, leurs munitions, leurs vivres, leurs hommes en chemin de fer, pendant que nos pauvres soldats se traîneront à pied et périront de misère. »

En l'écoutant, la désolation nous gagnait de plus en plus.

Il avait vu sur la place quelques canons réchappés de la déroute, avec leurs chevaux criblés de coups et déjà tellement amaigris par la fatigue, qu'on aurait cru qu'ils revenaient du fond de la Russie. Et tous ces hommes allaient, venaient, se croisaient, s'étendaient le long des murs pour dormir, au risque d'avoir les pieds écrasés cent fois.

Les portes, les fenêtres de toutes les maisons étaient ouvertes ; on voyait les soldats entassés dans les allées, dans les chambres, les vestibules et les cours, en train de manger. Les gens leur donnaient tout ce qu'ils avaient ; les plus pauvres pleuraient de ne rien avoir à leur donner, tant ces malheureux inspiraient de pitié, tant on les plaignait d'être battus. Et dans les bonnes maisons, on cuisait du matin au soir : une troupe rassasiée, elle sortait ; une autre entrait.

Georges, en nous racontant ces choses, avait les larmes aux yeux.

« On trouve pourtant de braves gens en ce monde, disait-il ; demain ces pauvres Phalsbourgeois, quand ils seront bloqués, n'auront plus rien à mettre sous la dent : leurs six semaines de vivres ont été avalés, sans parler de leurs autres provisions. A côté de ces pauvres gens de la ville, nous autres paysans, nous sommes de véritables égoïstes. »

Il nous regardait, et nous ne répondions rien. J'avais déjà fait partir mes vaches pour le bois, avec le troupeau du village ; il le savait sans doute !

Mon Dieu, il faut pourtant avoir de quoi manger. Georges avait raison ; mais on ne peut pas s'empêcher de penser au lendemain ; ceux qui n'y pensent pas, s'en repentent toujours plus tard.

Enfin, ça n'en était pas moins beau des pauvres gens de la ville ; mais ils ont aussi joliment souffert pendant quatre mois, où le commandant de place gardait tout pour ses soldats, et enlevait encore aux habitants ce qui leur restait, sans s'inquiéter de savoir s'ils avaient eu bon cœur ou non.

Je dis ces choses ; chacun en prendra ce qu'il voudra : c'est la simple vérité.

Ce qui nous rendit encore bien plus tristes, ce fut d'entendre Georges nous raconter ce qu'il avait appris touchant la bataille.

Au milieu de cette grande foule, longtemps

il avait cherché à qui parler. Enfin, un vieux sergent de chasseurs à pied, sec, dur comme du buis, la manche couverte de chevrons et l'œil vif, l'avait fait penser :

« Voilà mon homme!. . Celui-là, j'en suis sûr, a vu les choses clairement; et, s'il veut causer avec moi, je saurai le fond de l'histoire. »

Il l'avait donc prié d'entrer à l'auberge et de prendre un bon verre de vin. Le sergent, après l'avoir regardé deux secondes, avait accepté ; ils étaient entrés à la *Ville de Bâle*, au fond de la cour, car les salles étaient pleines de monde; et là, en mangeant une tranche de jambon et buvant deux bouteilles de Thiaucourt, le sergent, un peu réjoui, ayant encore reçu du cousin une pièce de cent sous, lui avait dit que tous nos malheurs venaient de deux choses : d'abord de ce qu'on n'avait pas occupé une hauteur sur la droite, d'où les Allemands avaient débouché, vers midi seulement, et d'où l'on ne put pas les déloger, parce qu'ils dominaient le champ de bataille, et que leurs pièces, en bien plus grand nombre et meilleures que les nôtres, nous criblaient d'obus et de mitraille; qu'elles tiraient tellement juste, qu'on avait beau reculer, avancer, se porter à droite, à gauche, changer de position, du premier coup les boulets tombaient dans nos rangs.

Nous avons su depuis que c'était les hauteurs de Gunstett dont le sergent voulait parler.

Ensuite, il avait dit à Georges que le cinquième corps, général de Failly, qu'on attendait d'heure en heure, n'était pas venu; que, s'il était venu, nous n'aurions peut-être pas gagné la bataille, car les Allemands étaient trois ou quatre contre un, mais que nous aurions pu faire une bonne et solide retraite par Niederbronn sur Saverne.

Ce vieux sergent était de la Nièvre; Georges m'en a souvent parlé depuis : il m'a dit que, dans son idée, il en savait plus que beaucoup d'officiers de Mac-Mahon; qu'il avait du bon sens, l'esprit net, et qu'avec un peu d'instruction, bien des Français sortis du peuple auraient le talent de la guerre, et qu'on pourrait se reposer sur eux en toute confiance ; mais que l'amour de la danse et de la comédie nous avait fait le plus grand tort, parce qu'on se figurait qu'un bon danseur et un bon comédien étaient bons à tout, chose qui finirait par causer notre ruine, si l'on ne revenait pas sur cette manière de voir.

Le cousin nous raconta, ce même soir, bien d'autres détails que je ne me rappelle pas. La grande inquiétude de ce qui pouvait nous arriver m'empêchait de l'écouter, et puis tous les malheurs du monde n'ont pas le pouvoir de vous enlever le sommeil : depuis deux jours, nous ne dormions plus! .

Georges et sa femme, vers dix heures, retournèrent chez eux, et nous allâmes aussi nous coucher.

Le lendemain, j'avais à célébrer le mariage de Chrétien Richi avec sa cousine germaine Lisbeth; ils étaient affichés depuis huit jours, et, du moment que les invitations sont faites, ce sont des choses qu'on ne peut pas remettre. Moi, j'aurais bien voulu conduire mon foin et ma paille au bois; le bétail ne vit pas de l'air du temps, cela pressait. J'envoyai chercher Placiard pour me remplacer, mais on ne le trouva nulle part; il s'était caché, comme presque tous les fonctionnaires de l'Empire, bons pour toucher des pensions et dénoncer les gens en temps ordinaire, mais vifs à lever le pied, quand il faudrait rester au poste.

A dix heures, il fallut donc mettre mon écharpe et marcher. La noce m'attendait, et je montai dans la grande salle avec elle. Je m'assis dans le fauteuil, en disant aux futurs de s'approcher, ce qu'ils firent naturellement.

Je commençais à leur lire le chapitre des devoirs de l'homme et de la femme, quand un grand bruit s'éleva dehors; on criait :

« Les Prussiens! »

L'un des compères, avec son bouquet de roses, sortit; Chrétien Richi se retourna ; la future et tous les autres regardaient à la porte, sur l'escalier, et je restais là, planté tout seul, avec le secrétaire Adam Fix.

Tout à coup le compère rentra, en criant que ceux de Phalsbourg faisaient une sortie au bois, pour enlever nos bêtes, et qu'ils venaient aussi dévaliser nos maisons. Alors j'aurais bien envoyé cette noce au diable, me représentant la position de ma femme et de Grédel dans un moment pareil ; mais un maire est forcé de se respecter lui-même, et je me mis à crier :

« Voulez-vous vous marier, oui ou non ? »

Chrétien Richi et sa cousine revinrent aussitôt et répondirent : — *Oui!*

« Eh bien, c'est bon, vous êtes mariés. »

Et je sortis, pendant que les témoins signaient. Je courus au moulin.

Heureusement, ce bruit de la sortie des gens de Phalsbourg était faux ; un gendarme venait de passer par le village, porteur d'un ordre de Mac-Mahon ; c'est de là qu'était venue l'épouvante.

Rien de nouveau n'arriva jusque sept heures du soir; quelques fuyards gagnèrent encore la ville; mais à la nuit tombante commença le défilé du 5e corps, commandé par le général de Failly.

Ces trente mille hommes, au lieu de descendre en Alsace par Niederbronn, arrivaient donc maintenant derrière nous, par la route de Metz, de ce côté-ci des montagnes; ils ne songeaient pas même à défendre nos défilés et se sauvaient en Lorraine.

La moitié de notre village était allé sur la route, s'étonnant de voir cette armée tourner en masse vers Sarrebourg et Fénétrange.

Jusqu'alors on avait cru qu'une seconde bataille se livrerait à Saverne; les gens parlaient de défendre le Fâlberg, le Pachberg, tous les passages étroits et couverts de rochers; les chemins qu'on pouvait défoncer et couvrir d'abatis, d'où quelques bons tireurs auraient arrêté des régiments entiers; aussi la vue de ces milliers d'hommes qui nous abandonnaient, sans s'être encore battus, de ces canons, de ces mitrailleuses, de cette cavalerie, qui galopait et roulait au grand trot, pour se sauver plus vite, nous saignait le cœur.

Personne n'y comprenait rien.

Un pauvre soldat estropié, couché dans l'herbe, me dit qu'on les avait fait aller de Bitche à Niederbronn, de Niederbronn à Bitche, et puis de Bitche à Pétersbach, Ottwiller, par des chemins abominables; et que maintenant ils n'en pouvaient plus, qu'ils étaient tous éreintés! — Malgré moi, je pensai alors que, si des hommes fatigués à ce point étaient forcés de se battre contre des troupes fraîches, supérieures en nombre, ils étaient vaincus d'avance.

Oui, le manque de connaissance du pays est une des causes de toutes nos misères.

Grédel, Catherine et moi, nous retournâmes au moulin, désolés.

Il s'était mis enfin à pleuvoir, au bout de deux mois; c'était une pluie lourde, qui dura toute la nuit.

Ma femme et Grédel montèrent se coucher; moi, je ne pouvais fermer l'œil. Je me promenais dans le moulin, écoutant le roulement des canons sur la route, le clapotement des pas dans la boue : cela marchait... marchait sans relâche!

Que c'était triste!... Et que je plaignais ces pauvres soldats, épuisés de faim et de fatigue, forcés de s'éloigner ainsi.

De temps en temps, je les regardais par les petites vitres où coulait la pluie : ils défilaient à pied, à cheval, un à un, par compagnies ou par troupes, comme des ombres. Et chaque fois que j'ouvrais la fenêtre pour renouveler l'air, au milieu de tout ce bourdonnement de pas, de ces hennissements, et quelquefois des jurements d'un soldat du train ou d'un cavalier dont le cheval venait de s'abattre ou qui refusait d'avancer, j'entendais au loin, par-dessus la grande plaine, à trois lieues de nous, le sifflet du chemin de fer; les trains allaient et venaient au fond des gorges.

Alors, apercevant au mur de la chambre une de ces cartes du théâtre de la guerre, que les gazettes du gouvernement nous avaient envoyées trois semaines avant, et qui s'étendaient de l'Alsace jusqu'à la Pologne, je l'arrachai, je la roulai dans ma main et je la jetai dehors. — Oui, tout me revenait avec dégoût; ces cartes-là, ces grandes cartes étaient encore de la comédie, comme les conspirations inventées par la police et les mensonges des sous-préfets, pour nous faire voter le plébiscite! O comédiens! tas de gueux, avez-vous assez trompé notre bête de peuple? L'avez-vous rendu assez malheureux, avec vos misérables farces?

Et l'on dit que cela recommence, qu'on veut nous remettre un anneau dans le nez, pour nous conduire, et que beaucoup de coquins comptent là-dessus pour arranger leurs petites affaires, rentrer dans leurs pantoufles et se rengraisser tout doucement, en faisant le gros dos, comme un chat de curé qui retrouve sa gamelle, après avoir fait un tour au bois ou dans le jardin : c'est possible! Mais alors la France sera bien méprisée; et, si la chose réussit, elle sera bien méprisable; les honnêtes gens rougiront de se dire Français.

Au petit jour, je sortis lever l'écluse, car cette grande pluie avait fait déborder la vanne. Les derniers traînards passaient. Comme je regardais au village, mon voisin Ritter, le cabaretier, sortit sous son hangar, avec sa lanterne. Un étranger le suivait : un jeune homme en paletot gris et pantalon collant, une sorte de giberne en cuir sur la hanche, un tout petit chapeau de feutre sur l'oreille, et le ruban rouge à la boutonnière. Ce devait être un Parisien; tous les Parisiens se ressemblent, comme les Anglais; on les reconnaît entre mille.

Je regardais et j'écoutais :

« Ainsi, disait cet homme, vous n'avez pas de cheval?

— Non, monsieur, toutes nos bêtes sont au bois; et puis, ce n'est pas un moment où l'on peut s'écarter de son village.

— Vingt francs sont pourtant bons à gagner en quatre ou cinq heures.

— Oui, dans des temps ordinaires; mais aujourd'hui c'est différent. »

Alors je m'avançai, en demandant :

« Monsieur donne vingt francs pour aller où?

— A Sarrebourg, dit l'étranger, tout étonné de me voir.

— Si vous en mettez trente, je me charge de vous y conduire rondement. Je suis meunier, j'ai toujours besoin de mes chevaux, et vous n'en trouverez pas d'autres au village.

— Eh bien, soit! vous pouvez atteler. »

Ces trente francs, pour faire huit lieues, m'avaient donné dans l'œil. Ma femme venait de descendre à la cuisine; je lui dis la chose, elle trouva que j'avais raison.

Ayant donc pris une bouchée de pain avec un verre de vin, je sortis atteler mes chevaux à la petite voiture. Le Parisien était déjà là, qui m'attendait, sa malle de cuir à la main. Je mis sur le devant une grosse botte de paille; il s'assit près de moi, et nous partîmes au trot.

Cet étranger, voyant mes deux chevaux gris-pommelé galoper à travers la boue, fut content. Il me demanda d'abord les nouvelles du pays, que je lui racontai depuis le commencement; ensuite, il me dit, de son côté, d'autres nouvelles, dont personne ne savait encore rien chez nous.

C'était un faiseur de gazettes, un de ceux qui suivaient l'Empereur, pour raconter ses victoires. Il arrivait de Metz, et me dit que le général Frossard venait de perdre une grande bataille à Forbach, par sa faute, parce qu'il n'était pas présent quand ses troupes se battaient.

On pense bien que je n'ai jamais cru que c'était possible, mais ce Parisien le disait.

« De sorte, dit-il, que les Prussiens nous ont bousculés, et qu'il m'a fallu crever un cheval, pour sortir de cette bagarre. Les uhlans nous poursuivaient; ils sont venus jusque près d'un endroit qu'on appelle Droulingen.

— C'est à quatre lieues d'ici, lui dis-je; comment, ils sont arrivés jusque-là?

— Oui; mais ils sont repartis aussitôt, pour rejoindre le gros de l'armée, qui s'avance vers Toul. J'avais espéré me rattraper en racontant nos victoires d'Alsace; malheureusement, à Droulingen, les mauvaises nouvelles de Reichshoffen et l'épouvante des gens qui se sauvaient m'ont appris que nous sommes enfoncés sur toute la ligne. Décidément, ces Prussiens sont forts, ils sont même très-forts! Mais l'Empereur arrangera tout avec Bismark. »

Alors il me raconta que l'Empereur était très-bien avec Bismark; que les Prussiens prendraient l'Alsace; qu'ils nous donneraient la Belgique en échange; que nous payerions les frais de la guerre, et que tout reprendrait son train comme avant.

« Sa Majesté est malade, disait-il; elle a besoin de repos. Nous allons avoir Napoléon IV, avec la régence de Sa Majesté l'Impératrice; les Français aiment le changement. »

Ainsi parlait ce faiseur de gazettes, qu'on avait décoré, Dieu sait pourquoi! Il ne s'inquiétait que d'arriver à Sarrebourg, et là de prendre le train pour apporter les dernières nouvelles à son journal; quant au reste, il ne s'en inquiétait pas.

Par bonheur, j'avais attelé mes deux chevaux, car il continuait de pleuvoir. Et tout à coup nous rattrapâmes la queue de l'armée de de Failly : ses canons, ses caissons, ses régiments encombraient tellement la route, qu'il me fallut prendre par les champs; ma voiture s'enfonçait dans la boue jusqu'aux essieux.

En approchant de Sarrebourg, nous vîmes à gauche la queue de l'autre déroute : les turcos, les zouaves, les chasseurs et les files de canons de Mac-Mahon. Nous étions, en quelque sorte, entre deux débâcles : les troupes du général de Failly avaient l'air, par leur désordre, d'avoir été battues comme l'autre armée. Tous ceux qui les ont vues passer dans notre pays pourront le dire; en y pensant, encore aujourd'hui cela me paraît incroyable.

Enfin, j'arrivai tout de même à la gare de Sarrebourg, où le Parisien me paya trente francs, que mes chevaux avaient bien gagnés.

Les familles des employés du chemin de fer montaient justement dans le train de Paris, et l'on pense si le faiseur de gazettes fut content de s'y mettre; il avait sa carte gratuite, sans cela le pauvre diable serait resté malgré lui comme beaucoup d'autres, qui se vantent maintenant d'avoir attendu l'ennemi de pied ferme.

Je repartis bien vite par les chemins de traverse, et, vers onze heures, je rentrais à Rôthalp.

Le canon tonnait dans la montagne; une foule de gens montaient et descendaient la colline en face de l'église, pour écouter ce bruit. Le cousin Georges fumait tranquillement sa pipe à la fenêtre, regardant le monde aller et venir.

Le canon tonnait dans la montagne... (Page 43.)

« Qu'est-ce qui se passe? lui dis-je, en arrêtant ma voiture devant sa porte.

—Rien, dit-il. Les Prussiens attaquent le petit fort de Lichtenberg. Mais, toi, d'où viens-tu?

— De Sarrebourg. »

Et je lui racontai, en deux mots, ce que le Parisien m'avait dit.

« Ah! maintenant, tout devient clair, fit-il. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi le cinquième corps filait en Lorraine, sans tenir un seul jour dans nos montagnes, si faciles à défendre cela me paraissait pourtant trop lâche; mais du moment que Frossard s'est fait battre à Forbach, la chose s'explique : nous sommes tournés; de Failly a peur d'être pris entre deux armées victorieuses! Il n'a qu'à gagner du terrain, car le marchand de bétail David vient de me raconter qu'on a déjà vu les uhlans derrière Fénétrange. Enfin, la ligne des Vosges est perdue! »

Le maître d'école, Adam Fixe, descendait alors la colline avec sa femme; il s'écria qu'on livrait bataille du côté de Bitche, et que le bruit courait que les Italiens venaient à notre secours; mais il ne s'arrêta pas, à cause de la pluie.

« Les Italiens se moquent bien de nous, dit Georges en levant les épaules; ils vont profiter de nos malheurs pour mettre la main sur Rome, c'est tout ce qu'ils veulent. Mon Dieu! mon Dieu! que le peuple est bête! »

Ensuite il me dit d'écouter un instant : on entendait de gros coups sourds et d'autres plus faibles.

— Tâchez d'être toujours dix contre un. (Page 50.)

« Ces gros coups, reprit le cousin, sont ceux des grosses pièces du fort, et les autres viennent de l'artillerie ennemie. En ce moment, à six lieues de nous, l'armée allemande victorieuse en Alsace traverse la montagne, pour se joindre à celle de Metz : elle défile sous les canons du fort ; ce soir ou demain, nous verrons déboucher ici son avant-garde. C'est triste d'être battus par la faute d'un imbécile, mais il faut toujours se souvenir que chacun a son tour. »

Il se remit à fumer, et je continuai mon chemin jusqu'à la maison, où je rentrai mes chevaux à l'écurie.

J'avais gagné trente francs en six heures, mais cela ne me rendait pas plus content.

Ma femme et Grédel étaient aussi sur la colline ; elles écoutaient le canon ; la moitié du village grimpait là-haut ; et tout à coup je vis Placiard, qu'on n'avait pu trouver la veille, arriver par les jardins, tout essoufflé.

« Vous entendez, monsieur le maire, cria-t-il, vous entendez la bataille ? C'est le roi Victor-Emmanuel qui vient à notre secours, avec cent cinquante mille hommes ! »

La colère m'emporta, je ne pus me contenir :

« Monsieur Placiard, lui dis-je, si vous me prenez pour une bête, vous avez tort. Il ne faut plus raconter aux gens de fausses nouvelles, comme vous en avez pris l'habitude depuis dix-huit ans ; cela ne peut plus vous rapporter de bureaux de tabac pour vous, ni des bureaux de poste pour vos fils. Le temps

de la comédie est passé!... J'en ai bien assez de toutes ces abominables tromperies... A cette heure, je vois clair ; nous avons été volés du haut en bas, par les gens de votre espèce, et nous allons payer à votre place, sans avoir profité de rien. Hier, je vous ai fait chercher, mais vous étiez caché dans votre cave. Aujourd'hui que les imbéciles comptent sur la reconnaissance des Italiens, vous voilà revenu! Ce sera toujours comme cela. Tant qu'il y a du sucre et de la graisse, les mouches ne bougent pas de la cuisine. Si les Prussiens deviennent nos maîtres, s'ils donnent des places et des pensions, vous serez leur meilleur ami ; vous leur dénoncerez les patriotes de la commune, et vous ferez voter des plébiscites pour Bismark! — Qu'est-ce que cela vous fait, à vous, d'être Allemand ou Français? Le vrai seigneur, le vrai roi, le véritable empereur, pour vous, c'est celui qui paye! »

A mesure que je parlais, la colère me gagnait ; et tout à coup je lui dis :

« Attendez, monsieur l'adjoint, que je sorte ; nous causerons ensemble de plus près ; il faut que je vous parle à l'oreille! »

Mais j'étais à peine sur la porte, qu'il tournait déjà le coin de la rue.

VII

Ce même jour nous eûmes encore d'autres alertes.

Entre une et deux heures, étant devant mon moulin, il me semblait entendre le bruit du tambour remonter la vallée. On se lamentait dans tout le village; on ne cessait de répéter :

« Les Prussiens arrivent!... »

Tout le long de la rue les gens sortaient, regardaient, écoutaient ; les garçons se sauvaient au bois, les mères criaient. Quelques hommes, plus peureux que les autres, s'en allaient aussi, avec une miche de pain sous le bras ; les femmes se lamentaient, appelant, et criant qu'elles voulaient les suivre. Et pendant que je regardais ce triste spectacle, tout à coup deux voitures arrivèrent au grand galop de la vallée du Graufthal.

C'est le bruit de ces deux voitures qui m'avait fait croire que des tambours s'approchaient. Je ne me serais pas trompé huit jours plus tard, car les Allemands viennent sans bruit, comme les loups ; ils ne crient pas, ils ne trompettent pas, et vous avez quelquefois vingt mille hommes près de vous, sans le savoir.

Les gens qui venaient, criaient :

« Les Prussiens sont derrière la scierie! »

On les entendait de loin, surtout les femmes, qui se dressaient en voiture, les mains au ciel.

A cent pas du moulin, les voitures se ralentirent; et reconnaissant le père Diemer, conseiller municipal, qui conduisait, je lui criai :

« Diemer, arrêtez-vous donc un instant! Qu'est-ce qui se passe là-bas?

— Ce sont les Prussiens qui s'approchent, monsieur le maire, dit-il.

— Mon Dieu, puisqu'ils doivent venir, un peu plus tôt, un peu plus tard, cela revient au même. Descendez donc. »

Il descendit, et me raconta qu'il s'était rendu le matin à la maison forestière de Domenthal, en voiture, pour chercher sa femme et ses filles, retirées chez des parents depuis quelques jours; et qu'en revenant il avait vu, dans un petit vallon, — le Fischbachel, — des Prussiens, leurs fusils en faisceaux, en train de se reposer et de préparer leur cuisine sur la lisière du bois, comme chez eux, ce qui l'avait fait se sauver au galop.

C'est tout ce qu'il avait vu.

D'autres arrivèrent alors, des bûcherons, disant que c'étaient des chasseurs à pied, et que Diemer avait mal regardé; puis d'autres, assurant que c'étaient des Prussiens; ainsi de suite, jusqu'au soir.

Vers cinq heures, je vis arriver encore un vieux soldat français, le dernier qui ait passé par notre village; il avait la jambe bandée avec son mouchoir, et s'assit sur le banc de ma maison, en me demandant un morceau de pain et un verre d'eau, pour l'amour de Dieu! J'entrai tout de suite dire à Grédel d'apporter du pain et du vin; elle-même versa le vin à ce pauvre garçon, qui souffrait beaucoup. Il avait une balle dans la cuisse, et, pour dire la vérité, cela ne sentait pas bon, car il n'avait pu se panser lui-même, et s'était traîné dans les broussailles, de Wœrth jusque chez nous.

Il n'avait pas mangé depuis trente-six heures, et nous raconta que le colonel de son régiment, en tombant, avait crié :

« Mes amis, on vous commande mal!.. N'obéissez plus à vos généraux! »

Il se reposa seulement quelques minutes, pour ne pas engourdir sa jambe, et repartit vers Phalsbourg.

C'est le dernier soldat français que j'aie vu après Reichshoffen.

A la nuit, on vint nous rapporter que des paysans du Graufthal avaient trouvé un canon embourbé dans la vallée; et deux heures plus tard, pendant que nous soupions, notre voisine Katel entra toute pâle et nous dit :

« Les Prussiens sont devant votre porte. »

Je sortis aussitôt; dix ou quinze uhlans étaient là, fumant leurs petites pipes en bois, et faisant boire leurs chevaux à la vanne.

Représentez-vous ma surprise, surtout quand un de ces uhlans se mit à me saluer en allemand prussien :

« Hé! bonsoir, monsieur le maire! Vous allez toujours bien, monsieur te maire, depuis que je n'ai pas eu le plaisir de vous voir? »

C'était le chef de la troupe. Ma femme et Grédel regardaient sur la porte. Comme je ne répondais pas, il dit :

« Eh! mademoiselle Grédel, vous êtes donc toujours fraîche et réjouie comme autrefois? Vous chantez toujours, matin et soir, en lavant vos assiettes? »

Alors Grédel, ayant bonne vue, s'écria :

« Hé! c'est le grand gueux qui est venu faire le portrait de notre pays, avec sa petite caisse sur des piquets. »

Et, malgré l'obscurité, je reconnus un de ces photographes allemands qui couraient la montagne quelques mois avant, faisant le portrait de tout le monde dans nos villages. Celui-là s'appelait Otto Krell; il était grand, pâle et maigre; il avait le nez en dos de rasoir, et clignait toujours de l'œil gauche, en vous faisant des compliments. — Ah! le gueux, c'était lui... c'était un officier de uhlans!

« Justement, mademoiselle Grédel, dit-il sur son grand cheval, c'est moi-même! Vous auriez fait un bon gendarme; vous auriez reconnu tout de suite un honnête homme d'un coquin. »

Il se mit à rire, et Grédel s'écria :

« Parlez donc une langue qu'on comprenne; je ne comprends pas votre patois. »

Et lui répondit :

« Mais vous comprenez bien le patois de monsieur Jean-Baptiste Werner! Comment va-t-il donc, ce bon monsieur Jean-Baptiste? Est-ce qu'il est toujours gai? Est-ce que vous avez toujours son petit portrait, là, vous savez, près du cœur? Celui que j'ai recommencé trois fois, parce qu'il n'était jamais assez joli? »

Grédel, entendant cela, se sauva dans le moulin, et ma femme rentra dans notre chambre.

Alors le pendard me dit :

« Je suis content de vous voir, monsieur le maire, toujours en bonne santé. Je suis d'abord venu vous souhaiter le bonjour, mais ensuite, je dois le reconnaître, ma visite est aussi un peu intéressée. »

Et comme je ne disais rien, étant trop indigné, il me demanda :

« Est-ce que vous avez toujours ces belles vaches suisses? Des bêtes magnifiques!... Et les vingt-cinq moutons de l'année dernière? »

Je compris tout de suite où le bandit voulait en venir, et je lui criai :

« Nous n'avons plus rien du tout, rien dans le village; nous sommes ruinés, nous ne pouvons rien fournir.

— Allons, bon, fit-il, ne nous fâchons pas, monsieur Wéber. J'ai fait votre portrait, avec votre gilet rouge et votre grand habit carré; je vous connais : vous êtes un brave homme! J'ai l'ordre de vous prévenir, en passant, que demain matin quinze mille hommes viendront ici se rafraîchir; qu'ils aiment le bon bœuf et le mouton, et qu'ils ne méprisent pas non plus le bon pain blanc et le vin d'Alsace, ni le café, ni les cigares français, ni les légumes. Voici, sur ce papier, la liste de ce qu'il leur faut. Ainsi, arrangez-vous pour les contenter. Sans cela, monsieur le maire, ils prendront vos vaches eux-mêmes; ils les chercheront au bois du Biechelberg, où vous les avez mises; ils prendront vos sacs de farine et votre vin, — ce bon petit vin blanc de Rikevir! — ils prendront tout, et brûleront ensuite votre maison. Croyez-moi, recevez-les comme des frères allemands qui viennent vous délivrer de la servitude française; car vous êtes Allemands, monsieur Wéber, dans ce pays. Préparez donc les réquisitions vous-même; ce que l'on fait soi-même vaut mieux que si les autres s'en mêlaient; on économise mieux son avoir. C'est à cause de l'amitié que je vous porte, et du bon dîner que vous m'avez donné l'année dernière, que je vous dis cela. — Et maintenant, bonne nuit! »

Il se tourna vers les autres, et tous ensemble se mirent à filer dans la nuit, en remontant à gauche la côte de Berlingen.

Aussitôt, sans même rentrer à la maison, je courus chez Georges, le prévenir de ce qui venait de m'arriver. Il allait se coucher quand j'ouvris sa porte.

« Eh bien, qu'est-ce que c'est? » fit-il.

Et, tout bouleversé, je lui racontai la visite de ces bandits, et ce qu'ils m'avaient demandé. Le cousin et la cousine Marie-Anne m'écoutaient avec l'attention qu'on pense.

Georges, ayant réfléchi deux minutes, me dit :

« Christian, la force est la force! S'il doit passer ici quinze mille hommes, c'est qu'il en passera quinze mille à Metting, quinze mille aux Quatre-Vents, quinze mille à Lutzelbourg,

ainsi de suite. Nous sommes envahis! La ville de Phalsbourg sera bloquée; et, si nous bougeons, nous serons étranglés net, sans avoir eu seulement le temps de dire pipe! — Que veux-tu? C'est la guerre!... Quand on a perdu, on paye. Les braves gens qui nous volaient depuis dix-huit ans ont perdu pour nous, et nous allons payer pour eux; c'est clair! Seulement, si l'on paye en faisant la grimace, les autres demandent plus; et, si l'on y va sans trop rechigner, ils vous écorchent un peu moins : ils font semblant d'avoir des considérations; ils ne vous volent pas aussi durement; ils y mettent un peu de douceur et vous dépouillent avec plus de politesse. J'ai vu ça dans mes campagnes. — Voici donc le conseil que je te donne, dans ton intérêt et dans notre intérêt à tous.

« D'abord tu feras revenir ce soir même tes vaches du Biechelberg; tu diras à David Hertz de conduire les deux plus belles dans son abattoir; et quand les Prussiens arriveront, qu'ils auront vu ces deux belles bêtes, David les tuera sous leurs yeux; il leur en distribuera les morceaux d'après l'ordre des chefs. Cela servira juste pour faire le bouillon du matin aux quinze mille hommes; et, s'il n'y en a pas assez, tu enverras prendre chez moi ma plus belle vache. Tout le village sera content, et l'on dira :

« — Le maire et son cousin se sacrifient pour la commune! »

« Ce sera très-bien! Mais ensuite, comme nous aurons commencé par nous, et que personne n'aura plus rien à dire, tu mettras un bœuf de Placiard en réquisition, et puis une vache de Jean Adam, et puis une du père Diemer, ainsi de suite, à mesure qu'on aura besoin de viande; et cela durera jusqu'à la fin des bœufs, des vaches, des cochons, des moutons et des chèvres. Et tu feras de même pour le pain, la farine, les légumes, le vin, en commençant toujours par toi et par moi

« C'est triste, c'est même très-ennuyeux; mais Sa Majesté l'Empereur, ses ministres, ses parents, ses amis et connaissances ont joué notre foin, notre paille, nos bœufs, notre argent, nos prés, nos maisons, nos fils et nous-mêmes, en ayant l'air de nous consulter. Ils ont perdu bêtement; ils n'ont pas fait attention à la partie, parce qu'ils avaient eu soin de mettre leur sac de côté, soit en Suisse, soit en Italie, soit en Angleterre, soit ailleurs; et qu'ils ne risquaient que ce grand troupeau qu'ils avaient l'habitude de tondre, et qu'on appelle le peuple. Eh bien, mon pauvre Christian, ce troupeau, c'est nous, paysans si j'étais plus jeune, si je pouvais encore faire des marches forcées, comme à trente ans, j'irais m'engager et me battre. Mais, dans l'état actuel, tout ce que je puis faire, comme toi, c'est de courber les épaules, la rage dans le cœur, en attendant que la nation ait plus de bon sens, et qu'elle nomme d'autres chefs, pour livrer des batailles. »

Ce conseil de Georges me parut le meilleur, et j'envoyai tout de suite le bangard chercher mes vaches au Biechelberg. Je le chargeai de prévenir aussi les notables que, s'ils ne ramenaient pas leur bétail au village, les Prussiens iraient le chercher eux-mêmes, parce qu'ils connaissaient mieux que nous les chemins du pays, et qu'ils mettraient d'abord dans leurs marmites le bétail de ceux qui ne seraient pas venus de bonne volonté.

Ma femme et Grédel étaient là quand je donnai cet ordre à Martin Kopp; elles crièrent beaucoup, disant que je perdais la tête, mais j'avais plus de bon sens qu'elles, et j'écoutai l'avis de Georges, qui ne m'avait jamais trompé.

C'était la nuit du 9 au 10 août, où le petit fort de Lichtenberg, défendu par quelques vétérans sans munitions, ouvrit ses portes aux Prussiens; où Mac-Mahon quitta Sarrebourg avec le restant de ses troupes, sans faire sauter le tunnel d'Archeviller, parce que l'ordre de Sa Majesté n'était pas arrivé; où les Allemands réunis à Saverne, après s'être étendus à droite et à gauche de Phalsbourg, envoyèrent d'abord leurs uhlans, par la vallée de Lutzelbourg, inspecter le chemin de fer, croyant qu'il avait sauté ; puis lancèrent une locomotive dans le tunnel; puis se hasardèrent à faire passer un convoi de pierres, et furent bien étonnés de voir qu'il arrivait en Lorraine sans encombre : que Mac-Mahon s'en allait à pied, pendant qu'ils montaient en wagons; et qu'ils pouvaient expédier leurs canons, leurs munitions, leurs vivres, leurs chevaux et leurs hommes vers Paris, en vidant les provisions de l'Alsace de l'autre côté des Vosges, pour entretenir leurs troupes.

Tout cela, nous l'avons appris plus tard.

Et, cette même nuit, les Allemands mirent leurs premières pièces en batterie aux Quatre-Vents, pour bombarder la ville, dont ils firent aussi le tour de l'autre côté, par la belle route du Fâlberg, qu'on paraissait avoir ouverte à travers la forêt, tout exprès pour eux.

Ils ne perdaient pas de temps; ils voyaient tout, inspectaient tout, et trouvaient tout à leur convenance, en très-bon état.

Cette nuit s'écoula donc tranquillement;

ils avaient trop de choses à voir, pour s'inquiéter de nos pauvres petits villages sous bois, sachant bien que nous ne pouvions pas nous sauver, ni même nous défendre, puisque nos garçons se trouvaient tous en ville, et que nous étions sans armes et sans munitions. Ils nous considéraient comme leur garde-manger, en cas de besoin.

Plusieurs ont dit et croient encore qu'on nous a livrés aux Allemands, en échange de la Belgique, parce que l'Alsace, dans l'idée de l'Empereur, était un pays allemand et luthérien, et que la Belgique est un pays français et catholique. Mais le cousin Georges a toujours dit que ces suppositions-là sont fausses; que notre malheur vient uniquement de la volerie du gouvernement, et principalement de ceux qui, soi-disant pour soutenir la dynastie, faisaient leur sac, s'adjugeaient des pensions, s'enrichissaient par des coups de bourse, devenaient des grands hommes à bon marché; et puis aussi de la bêtise du peuple, qu'on entretenait dans l'ignorance, pour lui faire approuver toutes les gueuseries et les brigandages des autres.

Je pensè comme le cousin.

La volerie des uns, en privant le pays d'une armée forte et nombreuse, capable de nous défendre, et privant d'autre part l'armée elle-même de vivres, d'armes, de munitions nécessaires pour combattre, en voilà bien assez! On n'a pas besoin d'aller chercher ailleurs la cause de notre honte et de nos misères.

Notre bétail rentra donc de Biechelberg sur mon ordre, et mes deux plus belles vaches attendirent dans l'écurie, en mangeant encore quelques poignées de foin, l'ordre de marcher à la première réquisition des Prussiens.

Les gens du village, qui savaient cela, m'approuvaient beaucoup, sans se douter que chacun d'eux aurait son tour.

Enfin, le temps passait, et l'on croyait que cela pouvait durer encore longtemps, lorsqu'un escadron de lanciers, et plus loin un escadron de hussards allemands parurent au fond de la vallée. Ils avaient en avant-garde quelques uhlans, que nous avons toujours vus depuis dans le même ordre : à trois cents pas en avant, deux cavaliers le pistolet au poing, qui s'arrêtaient de temps en temps pour écouter et regarder; et derrière eux, le gros de la troupe, toujours à la même distance.

Nous autres, sous nos échoppes, ou penchés à nos fenêtres, hommes, femmes, enfants, nous regardions venir ceux qui devaient nous manger, nous ruiner et nous peler la chair des os. C'était en quelque sorte le plébiscite qui s'avançait devant nos yeux, le pistolet et le sabre à la main, les canons et les baïonnettes derrière.

La cavalerie s'étendit d'abord au haut de la côte, de Berlingen au Graufthal, à Véchem, à Mittelbronn, et plus loin; ensuite arrivèrent plusieurs régiments d'infanterie, leurs drapeaux noir et blanc déployés.

Nous regardions cela sans bouger. Les officiers galopaient, avec leurs casques pointus, porter les ordres. M. le curé Daniel, dans son presbytère, avait levé ses petits rideaux blancs, et notre voisine Katel disait :

« Mon Dieu! nous n'aurions jamais cru qu'il existait tant d'hérétiques dans le monde! »

Voilà bien l'ignorance qu'on entretenait de père en fils chez les gens, en leur faisant croire qu'ils étaient seuls dans l'univers; que nous étions mille contre un et que notre religion était universelle! Enfin, la bêtise pure, entretenue par le mensonge!

Cela nous avançait beaucoup d'avoir cette grande idée de nous-mêmes; ça nous rendait bien forts!

Mais les hypocrites se tirent toujours d'embarras, ils vont au loin, la poche bien garnie, et laissent les imbéciles enfoncés dans la mare jusqu'au cou.

Puisque nos révérends pères les jésuites ont tant d'espions répandus dans le monde, ils auraient bien dû nous prévenir de la force des hérétiques, et ne pas nous laisser croire jusqu'à la fin que nous étions seuls maîtres de la terre. Mais ils se disaient :

« Ces imbéciles de Français vont se faire hacher en notre honneur; s'ils gagnent, les hérétiques seront confondus; et s'ils perdent, Henri V reviendra derrière les Prussiens, comme Louis XVIII derrière les cosaques; de toute manière, nous ferons florès; le saint père sera infaillible et nous gouvernerons en son nom. »

Ces choses sont si claires aujourd'hui, qu'on a presque honte de les dire.

Une fois la cavalerie postée sur les hauteurs de la place, en arrière des collines, les régiments d'infanterie, l'arme au pied, se déployèrent dans la vallée.

J'entendais de ma porte la voix des chefs, les hennissements des chevaux et le départ des bataillons, qui défilaient en marquant le pas, avec leurs bottes innombrables. — Ah! si nos officiers avaient été aussi instruits et nos soldats aussi disciplinés que les Allemands, l'Alsace et la Lorraine seraient encore françaises!

On pourra me dire qu'un bon patriote ne de-

vrait pas raconter de pareilles choses; mais à quoi bon les cacher? Est-ce que cela les empêchera d'être vraies? — Je les dis exprès, pour forcer les gens à voir clair; si nous voulons regagner ce que nous avons perdu, il faut que tout change : que nos officiers soient savants; que nos soldats soient bien disciplinés; que nos intendants fournissent les munitions, les habillements, les vivres sans faute; et que, s'ils y manquent, on les fusille; la vie d'une nation honnête et brave vaut bien celle d'un gueux, dont l'ignorance, la paresse et l'avidité, peuvent nous faire perdre des provinces.

Il faut que nous ayons une grande armée, une armée nationale, comme les Allemands; et pour avoir cette grande armée, il faut que chacun serve : les boiteux et les bossus dans les bureaux, les autres dans les rangs; qu'on ait la permission de porter des lunettes, ce qui n'empêche pas un homme de se battre; et que les bourgeois, aussi bien que les ouvriers et les paysans, aillent au feu... Sans cela nous serons battus, rebattus et détruits!

Et surtout, comme disait le cousin Georges, il faut qu'à la tête de tout cela se trouve un homme de cœur et d'expérience, qui mette l'honneur de la nation au-dessus de son intérêt, et que tout le monde écoute, parce qu'il aura déjà prouvé que la confiance ne l'abandonne jamais, dans les plus grands périls de la patrie.

Mais nous sommes encore loin de là; et l'on croirait, à voir la mine de ceux qui reviennent d'Angleterre, de Belgique, de la Suisse, ou de plus loin, qu'ils ont remporté de grandes victoires, et que la patrie leur fait tort, en ne les saluant pas comme des sauveurs.

Moi, je continue tranquillement cette histoire de notre village, et celui qui pourra me tromper encore, en se donnant des airs d'honnête homme, sera malin!

Après que les Allemands eurent posté leur infanterie, ils traînèrent d'abord deux ou trois petits canons, avec des munitions, sur les hauteurs de Wéchem, en arrière des collines. C'est alors que l'idée de Jacob et de tous nos pauvres garçons qu'on allait bombarder, nous revint, et que la mère se mit à sangloter. Grédel, elle, en pensant à son Jean-Baptiste, était devenue furieuse; si par malheur nous avions eu un fusil à la maison, je suis sûr qu'elle aurait été capable de tirer sur les Prussiens et de nous faire tous exterminer; elle montait, elle descendait, elle se penchait à sa fenêtre; et l'un de ces Allemands ayant levé la tête, en disant :

« Oh! la jolie fille! »

Elle lui cria :

« Tâchez d'être toujours dix contre un; sans ça, malheur à vous! »

J'étais en bas, et l'on peut se figurer mon épouvante. Je montai la prévenir de se taire, si elle ne voulait pas causer la perte de notre village; mais elle me répondit effrontément :

« Ça m'est égal, qu'on brûle tout, tant mieux! Je voudrais être en ville, au lieu de vivre avec ces bandits. »

Je descendis, de peur d'en entendre davantage.

La pluie s'était remise à tomber. Les Prussiens continuaient de passer par régiments et par escadrons; plus de quarante mille couvraient alors la plaine; les uns se formaient dans les champs, dans les prés, écrasant les regains, les pommes de terre : tout était là, couché sous leurs pieds; les autres poursuivaient leur route; les roues de leurs voitures s'enfonçaient dans la glaise, mais ils avaient de si bons chevaux, que tout marchait à grands coups de fouet, comme ces Allemands en donnent; ils grimpaient sur toutes les pentes; les haies, les petits arbres ployaient et se cassaient.

Quand la force est tout, et qu'on est le plus faible, il faut se taire!

Le bruit courait qu'on allait attaquer Phalsbourg dans l'après-midi; nos pauvres mobiles et nos soixante recrues d'artillerie pour le service des pièces, allaient donc voir une terrible averse tomber sur eux pour commencer; ces tas d'obus qu'on menait à Wéchem nous faisaient dire :

« Pauvre ville!.... pauvres bourgeois!.... pauvres femmes!.... pauvres enfants!.... »

La pluie redoublait; le ruisseau débordait dans toute la vallée du Graufthal à Metting. Quelques officiers alors se promenaient au village pour chercher un abri; j'en vis entrer un grand nombre chez le cousin Georges, principalement des hussards; et dans le même instant un monsieur à chapeau rond, manteau et pantalon noir, arrivait devant le moulin et me demandait :

« Monsieur le maire?

— C'est moi.

— Ah! très-bien. Je suis aumônier de l'armée, et je viens loger chez vous. »

J'aimais mieux ça que d'avoir dix ou quinze gueux à la maison; mais il finissait à peine de parler, qu'un autre arrive, un officier de chasseurs, qui crie :

« Son Altesse a choisi ce logement. »

Bon! je n'avais rien à répondre.

Un brigadier, qui suivait l'officier, saute de son cheval, entre sous le hangar et regarde dans l'écurie.

« Faites sortir tout ça, dit-il.

— Faire sortir mes chevaux, mon bétail?

— Oui, et vite. Son Altesse a douze chevaux; il faut de la place. »

Je voulus répondre; mais l'officier se mit à jurer, à tempêter tellement, sans vouloir m'entendre, criant qu'on allait emmener mes bêtes tout de suite et les conduire à la boucherie, si je ne me dépêchais pas d'obéir, que, sans plus rien dire, j'emmenai tout dehors, le cœur bien gros et la tête penchée. Grédel, voyant cela de sa fenêtre, descendit toute pâle, et dit à l'officier :

« Il faut pourtant que vous soyez bien lâche, pour être si grossier envers un homme déjà vieux, qui ne peut se défendre.

Les cheveux m'en dressaient sur la tête; mais l'officier ne répondit rien et repartit aussitôt.

Alors M. l'aumônier me dit à l'oreille :

« Vous allez avoir l'honneur de loger M. le duc régnant de Saxe-Meiningen, et vous l'appellerez Altesse. »

Je pensais :

« Que le diable t'emporte, toi et ton Altesse, et toutes les Altesses du monde! Je voudrais vous voir à cinq cent mille pieds sous terre!... Vous êtes tous de la mauvaise race!... Vous n'êtes faits que pour le malheur du genre humain!... Ah! bandits! Ah! canailles!... »

C'est ce que je pensais, mais je me gardai d'en rien dire. On avait fusillé plusieurs personnes dans la montagne, deux jours avant, et le bruit courait que ces Prussiens avaient pendu onze paysans du Gunstett, des pères de famille, Dieu sait pourquoi! Ces choses-là vous rendent prudent.

Comme je réfléchissais à notre malheur, Son Altesse arrive avec ses aides de camp et ses domestiques. Ils mettent pied à terre, ils entrent dans la maison, ils accrochent leurs effets mouillés aux murs, et remplissent la cuisine. Ma femme se sauve en haut, moi je me tiens dans un coin, derrière le poêle : — nous n'avions plus rien à nous!

Ce duc de Saxe était si grand, qu'il pouvait à peine entrer sous ma porte. C'était un bel homme, et les deux grands pendards qui le suivaient : le colonel Eglofstein et le major baron d'Engel, aussi. Oui, pour la taille et le bon appétit, on n'avait rien à leur reprocher. Et je ne les gênais pas non plus : ils riaient, ils parlaient, tournant dans ma chambre, traînant leurs sabres dans l'allée, sur l'escalier, partout, sans s'inquiéter de moi; on aurait dit que j'étais chez eux.

Depuis leur arrivée jusqu'à leur départ, le feu ne s'éteignit plus à la cuisine; mon bois flambait, les casseroles, les marmites, le tournebroche allaient leur train; on tordait le cou de mes poules, de mes canards, de mes oies; on les plumait, on les faisait rôtir; on apportait de la viande de bœuf magnifique; on la râpait pour en faire des boulettes, qu'ils appelaient des biftecks; et puis on ouvrait mes armoires, on étendait mon linge sur la table, on rinçait mes verres et mes bouteilles, on cherchait mon vin à la cave.

On servait Son Altesse, ses officiers; les portes et les fenêtres restaient ouvertes; la pluie et le vent entraient; des ordonnances arrivaient à cheval prendre des ordres, et repartaient; et sur les six heures le canon se mit à tonner vers les Quatre-Vents : le bombardement commençait de ce côté-là; les deux bastions de l'arsenal et de la manutention répondaient!

C'est le bombardement du 10, où la maison Thibault fut brûlée.

Nous devions en voir bien d'autres! Mais comme nous n'avions encore rien entendu de pareil, et que ces coups de tonnerre s'engouffraient dans notre vallée, entre les bois et les rochers de Biechelberg, nous frémissions.

Grédel, chaque fois que nos gros canons répondaient, disait :

« Ceux-là, ce sont les nôtres!... Nous ne sommes pas encore morts!... Entendez-vous ça? »

Je la poussai dehors, et Son Altesse demanda :

« Qu'est-ce que c'est?

— Ce n'est rien... C'est ma fille, lui dis-je; elle est folle!... »

Vers six heures trois quarts, le feu cessa.

Le baron d'Engel, sorti quelques minutes avant, revint dire qu'un parlementaire était parti pour sommer la ville de se rendre, et que, sur son refus, le bombardement recommencerait aussitôt.

On eut quelque temps de silence. — Son Altesse mangeait.

Tout à coup un général de hussards arrive, un être hideux, le front plat, les yeux louches, le poil roux, tout couvert de croix, comme un sauvage d'Amérique. Il entre et l'on se salue, en riant et se donnant la main. On se rassoit à table, on avale!... Et ce hussard-là se met à raconter qu'il a pris la tente de Mac-Mahon; une tente magnifique, avec des glaces, des porcelaines, des chapeaux, des crinolines. Il

— Nous n'avons pas mérité de devenir Allemands. (Page 56.)

riait, ouvrant la bouche jusqu'aux oreilles; et Son Altesse se faisait du bon sang, disant que Mac-Mahon avait voulu donner le spectacle de la victoire à quelque grande dame de Paris.

C'était un mensonge abominable, comme on pense, mais les Prussiens ne se gênent pas pour mentir.

Ce hussard, dont je ne me rappelle pas le nom, quoique je l'aie entendu plusieurs fois répéter par les autres, dit aussi qu'après avoir couru deux heures à travers la forêt d'Elsasshausen, il s'était précipité sur le village de Gundershoffen, où quelques compagnies d'infanterie française avaient établi leur quartier, et qu'il les avait surprises et massacrées jusqu'au dernier homme, sans perdre un seul cavalier.

Alors il se remit à rire, disant que le métier de la guerre avait pourtant de beaux moments, et que celui-là compterait parmi ses bons souvenirs.

En l'écoutant, assis derrière le fourneau, je me disais :

« Et l'on appelle cela des chrétiens!... Mais ces êtres-là sont pires que des loups; ils boiraient le sang humain dans des têtes de mort et s'en feraient gloire. »

Ils continuaient à causer ainsi, quand un officier tout jeune vint raconter que ceux de Phalsbourg ne voulaient pas se rendre, et qu'on allait les bombarder avec des obus enflammés, pour mettre le feu dans la ville.

Je ne pus en entendre davantage; Grédel et ma femme allèrent s'enfermer en haut, dans

Et les crimes des hommes ne dérangent rien là-haut. (Page 62.)

leurs chambres, et moi je sortis respirer un autre air que ces bêtes féroces.

Il continuait de pleuvoir. J'avais besoin de fraîcheur ; j'aurais voulu me jeter tout habillé dans la rivière.

Dehors passaient toujours de nouveaux régiments. Maintenant c'étaient des cuirassiers blancs; ils s'étendaient dans la prairie, au bas de Metting; d'autres régiments par masses allaient vers Sarrebourg ; là-bas les baïonnettes et les casques étincelaient au soleil couchant, malgré les torrents d'eau qui tombaient du ciel. Il était facile de comprendre que notre pauvre armée de deux cent et quelques mille hommes ne pouvait résister à ce débordement.

Mais les trois cent mille autres soldats que nous devions avoir et que nous payions depuis des années, où donc étaient-ils? Ils étaient dans les comptes rendus du ministre de la guerre à l'Assemblée législative, et l'argent de leur équipement, de leur armement, était à Londres dans la caisse de Sa Majesté; il avait fait des économies, l'*honnête homme!*

Tous ces Allemands, campés à perte de vue sous la pluie, commençaient à couper nos arbres fruitiers pour se chauffer; de tous les côtés on voyait tomber nos beaux pommiers, nos beaux poiriers, encore chargés de fruits ; et puis ils étaient dépouillés, mis en morceaux et brûlés dans leur séve ; l'eau qui tombait ne les empêchait pas de s'allumer, à cause de la grande masse que le feu de dessous finissait par sécher.

Toute la plaine et le plateau s'éclairaient au loin par ces brasiers.

Quelle perte pour le pays!

Il avait fallu cinquante-six ans, depuis 1814, pour faire croître ces arbres; ils étaient en plein rapport; avant cinquante ans, nos enfants et nos petits-enfants n'en verront pas de pareils autour du village : tout est détruit!

En regardant ce spectacle, l'indignation m'étouffait; j'en détournai les yeux, et je me rendis chez le cousin, pensant trouver là quelques paroles d'encouragement.

La maison de Georges était pleine de monde; la cousine Marie-Anne, femme hardie et sans gêne, cuisait pour tous ses garnisaires; dans le nombre se trouvaient deux de ses anciennes pratiques de la rue Mouffetard, — un juif, venu à Paris pour apprendre le jardinage et la taille des arbres, au Jardin des Plantes, et un sellier, — assis tous deux près de l'âtre, d'un air honteux et mélancolique. Tous les autres, qui se trouvaient là, jusque dans l'allée, fumaient leur pipe et regardaient si la viande, les pommes de terre et le reste prenaient une bonne tournure, dans la grande marmite de la buanderie : il n'en existait pas d'autre assez grande à la maison, pour faire bouillir ce tas de vivres.

Chaque soldat avait un énorme quartier de bœuf, une miche de pain, une portion de vin et même de café moulu; quelques-uns avaient aussi sous le bras une botte d'oignons, de navets, une tête de chou, volés à droite et à gauche : c'étaient des hussards.

Dans la grande salle voisine se trouvaient les officiers supérieurs, qui venaient de rentrer l'un après l'autre, de leurs reconnaissances. Ils montaient dans les chambres, on entendait se trimbaler leurs sabres, et leurs grosses bottes ébranler les escaliers.

Comme j'entrais par la porte de derrière, n'ayant pu m'avancer dans l'allée, Georges sortait de la salle. Il me vit par-dessus les casques de tout ce monde et me cria :

« Christian, reste dehors; on étouffe ici! J'arrive. »

On lui fit place, et nous descendîmes au jardin, sous l'échoppe de son bûcher. Alors il alluma une pipe et me demanda :

« Eh bien, comment cela s'est-il passé là-bas? »

Je lui dis tout.

« Moi, fit-il, j'ai reçu le général des hussards déjà hier dans la nuit. Une heure après la visite des uhlans, vers onze heures, on tape au volet; j'ouvre... deux escadrons de hussards étaient là, tout autour de la maison; pas moyen de s'échapper.

« — Ouvrez! »

« J'obéis.

« Le général, une sorte de loup, que j'ai vu tout à l'heure aller chez toi, entre le premier, le pistolet à la main; il regarde de tous les côtés :

« — Vous êtes seul?

« — Oui, avec ma femme.

« — C'est bien. »

« Il se tourne vers l'allée et appelle un aide de camp. Trois ou quatre soldats entrent; ils portent les chaises, la table dans la cuisine. Le général déroule une grande carte sur le plancher; il ôte ses bottes et s'étend dessus. Ensuite il appelle :

« — Y êtes-vous, un tel?

« — Présent, général. »

« Et six ou sept capitaines, lieutenants, entrent.

« — Un tel, voyez-vous le chemin d'ici Metting? »

« Tous avaient sorti une petite carte de leur poche.

« — Oui, mon général.

« — Et de Metting à Sarrebourg?

« — Oui, mon général.

« — Dites les noms. »

« Et l'officier dit les noms des villages, des fermes, des ruisseaux, des ponts, des bouquets de bois, le tournant des chemins, et même les embranchements des sentiers.

« Le général suivait avec son ongle.

« — C'est ça! Eh bien, vous allez prendre vingt hommes, et vous pousserez jusqu'à Saint-Jean, par tel chemin. Vous verrez!... En cas de résistance, vous viendrez me prévenir. Allons, vivement! »

« Et l'autre sort.

« Le général, toujours sur sa carte, en appelle un deuxième.

« — Présent, général.

« — Vous voyez Lixheim.

« — Oui, mon général. »

« Ainsi de suite!

« Au bout d'une demi-heure, il avait envoyé tout son monde en reconnaissance, à Sarrebourg, Lixheim, Diemeringen, Lutzelbourg, Fénétrange, enfin sur tout ce côté de la ville. Et quand ils furent partis, excepté vingt-cinq ou trente chevaux qui restèrent, il se releva et me dit :

« — Vous allez me donner un bon lit, et vous me préparerez à déjeuner pour demain matin, à sept heures. J'aurai à ma table tous ces officiers que vous venez de voir; ils au-

ront bon appétit. Vous avez de la volaille, vous avez du lard ; votre femme est une bonne cuisinière, je le sais; et vous avez aussi du bon vin. J'entends que tout soit bon; vous me comprenez! »

Je ne lui répondis pas, et je sortis prévenir ma femme, qui venait de s'habiller et descendait l'escalier. Elle avait entendu de la cuisine, et répondit :

« — C'est bon ! On obéira, puisque les brigands ont la force ! »

« Ce gueux de général entendit très-bien; mais cela lui était égal ; sa principale affaire était d'avoir ce qu'il voulait.

« Ma femme le conduisit en haut et lui montra son lit. Il regarda dessous, dans les armoires, dans le cabinet; puis il ouvrit les deux fenêtres du coin; il vit ses hommes en bas, à leur poste, et se coucha sur le lit.

« Jusqu'au matin tout fut tranquille.

« Alors les autres revinrent ; le général les écouta. Il envoya tout de suite quelques-uns de ceux qui étaient restés, vers Dossenheim, du côté de Saverne, et environ deux heures après ces mêmes hussards revenaient, avec l'avant-garde du corps d'armée.

« Le général avait reconnu que tous les défilés étaient abandonnés, et qu'on pouvait entrer en Lorraine sans danger; que Mac-Mahon et de Failly avaient gagné le large, et qu'il n'y aurait plus de bataille dans nos environs. »

C'est tout ce que me dit le cousin, en fumant sa pipe.

On venait d'ouvrir la porte qui donne sur le jardin, pour avoir de l'air dans la cuisine, et nous regardions de l'échoppe tous ces Allemands, avec leurs casques, leurs habits mouillés, leurs bottes de légumes et leurs quartiers de viande sous le bras. A mesure que cela cuisait, Marie-Anne distribuait le bouillon, la viande et les légumes, à ceux qui se présentaient avec leurs gamelles; ils ressortaient aussitôt et d'autres venaient. On n'a jamais vu de viande plus fraîche et en pareille quantité ; un seul de ces morceaux aurait suffi pour quatre ou cinq Français.

Quelle tristesse de penser que les nôtres avaient tant souffert de la faim dans notre pays même, avant et après la bataille; quel serrement de cœur!

Sans nous être parlé, Georges et moi nous avions la même pensée, car tout à coup il me dit :

« Oui, ces gens-là se sont arrangés un peu mieux que nous! Cette viande ne leur vient pas d'ici, puisqu'ils n'ont pas encore réquisitionné le bétail ; elle leur vient du chemin de fer; j'ai vu cela ce matin, à l'arrivée des fourgons. Ils ont aussi reçu pour les officiers de gros boudins, des estomacs de bœufs, bourrés de hachis, et d'autres comestibles que je ne connais pas; leur pain seul est noir, mais ils le mangent avec plaisir. Leurs intendants ne sortent pas de la haute école comme les nôtres ; ils n'alignent peut-être pas aussi bien les chiffres; mais les soldats ont de la viande, du pain, du vin, du café; et les nôtres mouraient de faim, comme nous l'avons vu nous-mêmes. S'ils avaient reçu la moitié des rations de ceux-ci, jamais les paysans ne se seraient plaints d'eux à Niederbronn; ils auraient encore nourri les malheureux sur leur passage.

Vers onze heures du soir, je retournai plus calme au moulin. Les sentinelles me connaissaient déjà. Son Altesse dormait, ses deux aides de camp aussi, et M. l'aumônier pareillement; ils avaient pris nos lits sans façon. Les domestiques s'étaient couchés dans la grange, sur ma paille ; et moi je ne savais où me mettre. Malgré cela, j'étais un peu plus tranquille, en pensant à ce que le cousin m'avait dit : — Si ces Allemands recevaient leurs vivres du chemin de fer, tout pouvait encore aller ; j'espérais que nous conserverions notre bétail, et puis que ces gens iraient plus loin. C'est dans ces idées que je m'étendis sur des sacs de farine, au moulin, et que je m'endormis profondément.

Mais le lendemain, je vis combien Georges s'était trompé sur le chapitre des vivres. Je ne parle pas seulement de tout ce qu'on avait volé dans notre village ; à chaque instant les gens venaient se plaindre chez moi, comme si j'avais été responsable de tout :

« Monsieur le maire, on m'a pris mon lard dans la cheminée.

— Monsieur le maire, on m'a pris mes bottes sous le lit.

— Monsieur le maire, on a fait manger mon foin aux chevaux ; qu'est-ce que je vais faire pour nourrir ma vache ? »

Ainsi de suite.

Les Prussiens sont les plus grands voleurs de la terre ; ils n'ont pas de honte ; ils vous ôteraient le pain de la bouche pour l'avaler.

Ces plaintes m'avaient tellement indigné, que je pris le courage d'en parler à Son Altesse, qui m'écouta très-bien, et me dit que c'était malheureux ; mais qu'il fallait se souvenir du proverbe français : « A la guerre comme à la guerre! » et que ce proverbe était

aussi bien fait pour les paysans que pour les soldats.

Tout cela n'aurait encore rien été, si les réquisitions n'avaient pas commencé; mais alors les quartiers-maîtres arrivèrent, — comme ils disaient, — pour s'entendre avec moi.

J'eus beau leur représenter que nous étions de pauvres gens, déjà ruinés aux trois quarts, ils me répondirent :

« Arrangez-vous!... Il nous faut tant de milliers de foin, tant de quintaux d'avoine, d'orge, de farine, et tant de viande, soit bœuf, soit mouton, de bonne qualité; sinon, monsieur le maire, on mettra le feu dans votre village. »

Son Altesse le duc de Saxe et ses officiers venaient de partir, pour visiter le camp autour de la place, j'étais seul. Je voulus faire sonner à l'église, pour convoquer le conseil municipal; mais les sonneries étaient défendues; alors j'envoyai le bangard prévenir chaque conseiller l'un après l'autre; mais les conseillers ne bougeaient pas; ils croyaient qu'en restant chez eux, les Allemands ne pourraient rien faire.

Dans cette extrémité, je fis publier par Martin Kopp, au son de caisse, la liste de ce que le village avait à fournir en toutes sortes de vivres et denrées, avant onze heures du matin, priant tous les honnêtes gens de se dépêcher, s'ils ne voulaient pas voir mettre le feu aux deux bouts du village.

A peine ces publications étaient-elles faites, que chacun se dépêcha d'arriver, apportant tout ce qu'il pouvait.

Les quartiers-maîtres prirent livraison; ils emmenèrent aussi ma plus belle vache et me donnèrent un reçu de tout, au nom de Sa Majesté le roi de Prusse.

L'indignation du monde était terrible.

A force de vols et de filouteries dans ces premiers jours, on n'aurait plus trouvé seulement une livre de viande salée à acheter dans le pays; et quant à la viande fraîche, il ne fallait pas y penser. Eh bien! lorsque les Prussiens réquisitionnaient, on trouvait de tout, à cause de cette menace d'*incendie*. On savait ce qu'ils avaient fait en Alsace, et naturellement on les jugeait capables de recommencer.

Après ces réquisitions, qu'on pouvait regarder comme le bouquet de Son Altesse, les Prussiens levèrent le camp, en nous annonçant que d'autres allaient venir. J'entendis aussi monsieur le baron d'Engel donner l'ordre à l'une de ses estafettes de commander à Sarrebourg six mille rations de pain et de café. Alors je compris qu'il était bien entendu que nous allions nourrir tous ces gens jusqu'à la fin de la campagne, et l'on pense quelles tristes réflexions je fis sur notre position. L'intendance allemande ne me paraissait plus si magnifique; je comprenais que c'était tout simplement le pillage organisé.

Le duc et ses gens venaient à peine de partir, qu'un capitaine de hussards, monsieur Collomb, arrivait le remplacer, avec six chevaux, et puis un adjudant, monsieur le comte de Bernhardy, avec trois autres chevaux. Ils arrivaient de Saverne tout mouillés, ayant passé la nuit sur la côte, et cela leur donnait une faim terrible.

Je leur exposai qu'on nous avait tout pris, que nous n'avions plus de quoi vivre nous-mêmes; mais ils ne voulurent pas me croire, et ma femme fut obligée de bouleverser la maison pour leur trouver à dîner.

Tout en mangeant de très-bon appétit, ces messieurs nous racontèrent qu'ils avaient fait pendre onze paysans de Günstett, après la bataille de Wœrth.

Ils nous dirent aussi que le lendemain un convoi de vivres arriverait au village, et c'était vrai. Malheureusement, ce convoi s'en alla directement à Sarrebourg.

Les batteries de Phalsbourg avaient démonté celles des Prussiens aux Quatre-Vents. Des morts et des blessés en assez grand nombre étaient partis pour la grande ambulance de Saverne; quelques-uns se trouvaient encore dans la salle d'école de Pfalsweyer; cela rendait ces Prussiens de mauvaise humeur. On aurait cru qu'il fallait les laisser venir nous voler, nous piller, nous bombarder et nous brûler, sans se défendre; qu'on commettait des crimes contre eux, et qu'ils avaient des droits sur nous, comme sur leur peuple de valets.

Ils se figuraient cela!

Et j'ai toujours vu ces Allemands se plaindre ainsi, soit qu'ils nous aient pris pour des bêtes, soit qu'ils aient été des bêtes eux-mêmes. Je ne sais pas au juste, mais je crois qu'il y avait de l'un et de l'autre.

Après le passage du convoi de vivres, qui dura bien deux heures, arrivèrent des canons, des fourgons de poudre et d'obus; jamais notre pauvre village n'avait entendu de bruit pareil; on aurait dit un torrent qui galope sur des rochers.

Le 11e corps passait; il y en avait douze comme celui-là, chacun de quatre-vingts à quatre-vingt-dix mille hommes.

Nous ne savions absolument plus rien de nos troupes à nous, ni de nos parents et amis en ville; nous étions enfermés comme dans une île, au milieu de cette inondation de Prussiens, de Saxons, de Bavarois, de Wurtembergeois, de Badois, qui passaient, passaient toujours, et dont il était impossible de voir la fin.

Il paraît que les réquisitions qu'on avait faites la veille et cet immense convoi de provisions que nous venions de voir défiler ne suffisaient pas aux Allemands, et qu'on ne voulait plus s'adresser à M. le maire, car les officiers que nous logions étant partis de grand matin, tout à coup, vers sept heures, des cris s'élevèrent au village : les Prussiens venaient enlever tout notre bétail d'un coup. Mais, cette fois, ils s'y étaient mal pris : ils n'avaient pas gardé le derrière des maisons, et chacun se mit à chasser ses bêtes au bois : bœufs, vaches, chèvres, tout grimpait à la côte; les femmes et les filles, les vieillards et les enfants derrière.

Ils n'attrapèrent presque rien.

Depuis ce moment, malgré leurs menaces, le bétail resta sous bois; et l'on apprit aussi que nous avions des partisans, qui se promenaient dans le pays; les uns disaient que c'étaient des turcos échappés de Wœrth, les autres que c'étaient des chasseurs français; mais les Prussiens n'aimaient plus à se hasarder en petit nombre, hors des grands chemins; c'est pour cela, sans doute, qu'ils n'allèrent pas chercher nos bêtes au Krapenfelz.

Le lendemain, 14 août, on voyait les Allemands s'agiter sur la côte de Wéchem. Un prince prussien, — le prince Albert, — vieux, le nez et le menton en galoche, mais toujours à cheval, était à Metting; le bruit courait que le grand bombardement de Phalsbourg allait commencer; que plus de soixante canons se rangeaient en batterie au-dessus du moulin de Wéchem; que l'on remuait la terre pour couvrir les pièces, et que ce serait très-sérieux.

Ce même jour, quand j'y pensais le moins, les quartiers-maîtres revinrent pour réquisitionner de la viande. Mais je leur dis que toutes les bêtes étaient au bois par leur faute; qu'ils avaient tout voulu prendre d'un coup, et qu'ils n'auraient plus rien.

En écoutant ces observations très-justes, ils me menacèrent. Alors je leur dis :

« Emmenez-moi... Mangez-moi !... Je suis vieux... Vous ne ferez pas gras !... »

Cependant, comme ils nous menaçaient du feu, je fis publier que les Prussiens réclamaient encore, au nom du roi de Prusse, dix quintaux d'avoine et d'orge, trois mille de paille et autant de foin, et que si tout n'était pas arrivé sur la place à midi sonnant, ils nous incendieraient sans miséricorde...

Et cette fois encore tout arriva !

Ces Allemands avaient trouvé le vrai moyen de forcer les gens à se dépouiller jusqu'à la chemise : *Le feu! Le feu!* Voilà le vrai génie des Prussiens. Personne n'avait connu le *feu*, la puissance du *feu*, comme ces bandits. Dieu seul jusqu'alors avait fait descendre le feu sur ses pauvres créatures, pour venger les grands crimes de Sodome et de Gomorrhe; ils l'ont employé, eux, pour nous réduire à la mendicité ! C'est la punition de notre bêtise.

Mais espérons que le peuple ne sera pas toujours aussi bête; Dieu prendra pitié de nous. Je ne dis pas le Dieu des jésuites ni celui des Prussiens, — qui sont des jésuites protestants, — mais celui que chacun sent dans sa poitrine; celui qui nous fait répandre des larmes de pitié sur nos frères injustement écrasés; c'est de ce Dieu-là que je parle, et c'est à lui que je crie :

« Regarde ce que nous avons souffert ! Vois si nous l'avons mérité; vois si nous sommes cause de notre ignorance; et si nous en sommes cause, punis-nous !... Mais si les autres en sont cause, s'ils nous ont refusé des écoles, s'ils ne nous ont rien appris de ce que nous devions savoir; s'ils ont profité de notre crédulité pour nous tromper, mon Dieu, pardonne-nous et rends-nous notre patrie, notre chère patrie d'Alsace et de Lorraine !... Ne nous fais pas Allemands !... Ne nous réduis pas à recevoir des soufflets, comme les soldats allemands; n'abaisse pas nos enfants, nos pauvres enfants, à être les domestiques et les bestiaux des nobles allemands ! — Mon Dieu, nous sommes bien coupables d'avoir cru l'*honnête homme*, qui t'avait prêté serment, pour le violer, et ses ministres, qui commençaient la guerre *d'un cœur léger*, — après nous avoir promis la paix, — et qui se sont sauvés la poche garnie; mais nous n'avons pourtant par mérité, nous, Alsaciens et Lorrains, les plus fidèles enfants de la grande Révolution, non, nous n'avons pas mérité de devenir Allemands et Prussiens !... Oh ! quel malheur !... »

Je viens de pleurer... Après tant de misères et d'abominations, mon cœur a débordé...

Maintenant je continue, et je tâcherai de ne jamais oublier que je raconte une histoire vraie, que tout le monde connaît, que tout le monde a vue.

Ce même jour, vers le soir, plusieurs voitures d'Alsaciens, revenant de Lunéville, passèrent par le village pour retourner chez eux. Les Prussiens les avaient forcés de marcher ; leurs chevaux n'avaient plus que la peau et les os ; et ces gens maigres, jaunes, tombaient à force d'avoir reçu des coups et d'avoir supporté la faim.

On ne leur avait pas seulement donné une ration de pain sur toute la route ; les Allemands avalaient tout ! Ils auraient vu tomber un des nôtres, un de ceux qu'ils avaient forcés de traîner leurs bagages ; ils l'auraient vu tomber là de fatigue et de privations à leurs pieds, qu'ils ne lui auraient pas tendu seulement un verre d'eau. Sans nos pauvres frères lorrains envahis, qui les nourrissaient de leur propre misère, ils seraient tous morts.

Voilà la vérité. Nous l'avons vu nous-mêmes plus tard, car le même sort nous était réservé.

Après le passage de ces malheureux, auxquels je donnai du pain, quoique nous n'en eussions plus guère, puisque les Allemands, trois jours avant, nous avaient volé vingt-sept miches au sortir du four; après ce triste spectacle, nous vîmes arriver coup sur coup, avec un grand fracas et traînements de sabres, trois aides de camp prussiens, qui nous annoncèrent : le premier, un colonel ; le deuxième, un général, et le troisième, je ne sais plus quoi... un duc, un prince, quelque chose dans ce genre !

C'est le colonel que j'eus l'honneur — comme ils disaient — de goberger, le colonel Waller, du 10e régiment de grenadiers silésiens ; et puis le général vint aussi me faire l'honneur de souper à mes dépens. Celui-là s'appelait Macha Cowley. Ils nous firent le plaisir de nous annoncer que le lendemain on bombarderait solidement Phalsbourg. Ces gens-là sont pleins de délicatesse ; ils pensaient que cette bonne nouvelle allait nous réjouir, moi, ma femme et ma fille !

Le drapeau des grenadiers silésiens fut apporté dans la chambre du colonel. Ce régiment arrivait des frontières autrichiennes ; il avait attendu la déclaration de neutralité des bons catholiques de là-bas, pour venir, en chemin de fer, se joindre aux douze corps d'armée qui nous envahissaient avec tant de gloire.

C'est ce que j'appris, en écoutant ce qu'ils se disaient entre eux.

Cette nuit-là fut bien mauvaise pour nous. Les officiers voulaient être servis chacun à part, l'un après l'autre ; ma femme était obligée de cuire pour eux, de leur apporter leurs plats, enfin de se faire leur servante ; et Grédel, malgré son indignation, aidait la mère, toute pâle et les dents serrées.

Le général et le colonel ne soupèrent qu'à neuf heures, l'aide de camp à dix, ainsi de suite, durant toute la nuit, sans s'inquiéter des fatigues et de l'épuisement des pauvres femmes.

Ils riaient beaucoup de M. le curé de Vilsbourg, chez lequel ils avaient passé la nuit précédente, et qui leur avait dit que le malheur de Napoléon venait d'avoir retiré ses troupes de Rome, et que « quiconque mangerait du pape, en crèverait ! »

Ils admiraient ces paroles et s'en faisaient du bon sang.

Moi, dans mon coin, je pensais que d'un imbécile on ne peut entendre que des sottises.

A la fin, je finis par m'endormir, le front sur les genoux ; mais le jour paraissait à peine, que la maison était déjà remplie du bruit des éperons, des sabres, et surtout des cris de M. l'aide de camp :

« Viendras-tu, chenapan ? Viendras-tu, bourrique, âne, bélitre, pendard ? Mauvais drôle, viendras-tu bientôt ? »

» C'est ainsi qu'il appelait son domestique. C'est leur manière de traiter leurs soldats, qui les écoutent gravement, la main près de l'oreille, les yeux fixes, sans murmurer une parole. Bienheureux encore quand le discours ne finit pas par un grand soufflet, ou un coup de pied au bas du dos ! Et c'est comme cela qu'ils pensent nous voir un jour ; c'est ce qu'ils appellent nous donner « les nobles vertus allemandes. »

Le colonel déjeuna vers cinq heures du matin ; une compagnie vint prendre le drapeau et le régiment partit. Nous étions bien contents, quand le bombardement commença vers sept heures d'une façon épouvantable : soixante pièces de canon sur la côte de Wéchem tiraient à la fois !

La ville répondit aussitôt, mais à sept heures et demie, une noire colonne de fumée s'élevait déjà sur Phalsbourg. Les gros canons de la place n'en répondaient qu'avec plus de rage ; les obus sifflaient, les bombes éclataient sur la côte, et les coups de tonnerre du bastion de Wilschberg roulaient dans nos échos jusqu'au fond de l'Alsace.

Ma femme et Grédel, assises l'une en face de l'autre, se regardaient en silence ; moi, je me promenais de long en large, la tête penchée, songeant à Jacob et à tous les honnêtes gens, qui, dans ce moment, voyaient se con-

sumer leurs maisons, leurs meubles, le fruit de leur travail pendant cinquante ans.

A dix heures je sortis, la colonne de fumée était devenue plus large, elle s'étendait vers l'hôpital et l'église; on aurait dit un grand drapeau noir, qui se courbe de temps en temps, et puis qui se relève jusqu'au ciel.

Un escadron de cuirassiers, et derrière, un autre de hussards, filaient sur la colline; mais ils descendirent ventre à terre du côté de Metting, où se trouvait le quartier général du prince Albert.

Les obus des soixante pièces continuaient de monter dans les airs et de retomber dans la fumée ; les bombes et les obus de la ville roulaient derrière les batteries des Prussiens; elles éclataient dans les champs.

On entendait aussi les échos de Lutzelbourg tonner de seconde en seconde; le vieux château, là-bas, devait trembler sur son rocher.

Au milieu de cet épouvantable vacarme, le pillage recommençait; pendant que les chefs admiraient l'incendie de la ville avec des lunettes, des bandes de maraudeurs couraient de maison en maison, mettre la baïonnette sur la poitrine des femmes et leur demander du vin, de l'eau-de-vie, du beurre, des œufs, du fromage, enfin tout ce qu'ils espéraient trouver, d'après l'inspection des lieux. Si vous aviez un rucher, il leur fallait du miel ; si vous aviez une basse-cour, il leur fallait des poules ou des œufs.

Ces bandits dévalisaient tout. Ils commettaient encore d'autres horreurs, qu'il n'est pas même permis de dire.

Voilà ce qu'on appelle les bonnes vieilles mœurs allemandes!

Et puis ils nous reprochent nos turcos; mais les turcos sont des saints auprès de ces êtres sales, crasseux, goinfres, infestés de maladies honteuses, et qui remplissent encore aujourd'hui nos hôpitaux.

En arrivant près de chez nous, ces bandits virent un homme qui les attendait sur sa porte: je tenais ma fourche, et Grédel derrière avait la hachette. Alors, n'ayant sans doute pas d'ordre écrit de voler, et craignant aussi le secours des voisins, ils passèrent leur chemin

Mais, vers onze heures, un lieutenant, avec un cantinier, vint me dire de lui céder quelques litres de vin, qu'il me payerait exactement. C'était une manière polie de piller, car allez donc refuser crédit à ceux qui vous tiennent par la gorge. Je les conduisis au cellier; le cantinier remplit ses deux tonnelets, et puis ils repartirent.

Le colonel revint plus tard à la tête de son régiment et s'avança, sans descendre de cheval, jusqu'à la porte, demandant un morceau de pain et un verre de vin, que ma femme lui présenta. Il ne pouvait s'arrêter davantage.

A peine était-il parti, qu'on vint encore remplir les tonnelets de la cantine; cette fois c'était un *feld-weibel*, qui jurait que tout serait payé le soir même. Il vida le restant de la barrique et s'en alla fièrement.

Pendant que cela se passait, le canon tonnait toujours et la fumée montait plus épaisse. Les bombes de Phalsbourg éclataient sur le plateau de Berlingen. A quatre heures et demie, la moitié de la ville était en feu; à cinq heures, l'incendie paraissait s'étendre encore, et la tour de l'église, toute en pierres, restait debout, mais vide comme une cage : les cloches étaient fondues, les poutres et le toit brûlés; on voyait à travers, de six kilomètres.

Vers six heures, les gens du village, devant leurs maisons, les mains jointes, virent tout à coup la flamme monter jusqu'au haut de cette fumée, dans le ciel.

Le canon ne tonnait plus. Un parlementaire venait de partir, pour sommer encore la place; mais nos garçons n'étaient pas de ceux qui se rendent, ni les gens de Phalsbourg non plus ; au contraire, plus on brûlait, moins il leur restait à perdre; et par bonheur le biscuit et la farine qu'on voulait envoyer à Metz, depuis la bataille de Reichshoffen, étaient restés à la manutention : on avait des vivres pour longtemps! Seulement la viande et le sel allaient manquer bientôt; comme si des gens de bon sens ne devaient pas avoir toujours dans une ville de guerre, au fond d'une cave, du sel pour dix ans! Le sel n'est pas cher, il ne se gâte pas ; au bout d'un siècle, on le retrouverait à la même place. Mais nos intendants sont si forts! Un pauvre meunier ne pourrait pas se permettre de leur donner ce simple avis. C'est pourtant la privation de sel qui fit le plus souffrir les habitants, pendant les deux derniers mois du siége.

Le parlementaire revint à la nuit, et nous apprîmes qu'on ne se rendait pas.

Quelques obus furent encore lancés; ils tuèrent du monde déjà sorti des casemates : des femmes et de pauvres malheureux. Ensuite le feu cessa des deux côtés. Il pouvait être neuf heures. Le grand silence, après tout ce bruit, nous étonnait. J'étais sur ma porte à regarder, quand tout à coup, dans la nuit sombre, je vis arriver le cousin :

« Personne n'est là? fit-il.

— Non. »

Ils tiraient de leur cave deux pauvres vieillards... (Page 64.)

Et nous entrâmes dans la chambre, où se trouvaient Grêdel et ma femme.

« Eh bien, dit-il en riant et clignant de l'œil, nos garçons ne se rendent pas; le commandant de place est un brave homme.

— Oui, dit ma femme; mais qu'est-ce que Jacob est devenu maintenant?

— Bah ! fit Georges, il se porte très-bien ! J'en ai vu d'autres, des bombardements, à Saint-Jean d'Ulloa; on tirait sur nous avec d'autres obus; ceux-ci ne sont que de six et de douze : les nôtres étaient de soixante. Eh bien, au bout du compte, quand un homme est tombé, sur trente et quarante, c'est beaucoup. Soyez donc tranquilles, je vous réponds que nos garçons vont bien, d'autant plus que la meilleure place est toujours sur les remparts.»

Il s'assit alors et alluma sa pipe. L'incendie de la ville était si vif et si clair, qu'il faisait trembler l'ombre de nos petites vitres sur les rideaux du lit.

« Ça brûle bien, dit le cousin. Ils doivent avoir terriblement chaud tout de même là-bas! Mais quel malheur maintenant que le tunnel d'Archeviller n'ait pas sauté ; que l'ordre de Sa Majesté l'Empereur ne soit pas venu de mettre une allumette au fourneau de mine déjà tout chargé! Quel malheur pour la France d'avoir un âne pareil à sa tête ! La ville tient; si le tunnel avait sauté, les Allemands seraient forcés de la prendre. Le bombardement n'y fait rien; il faudrait ouvrir la tranchée, et puis livrer deux ou trois assauts. Cela les retiendrait là trois semaines, un mois, et pen-

— Allons, pousse, misérable, que ce soit plus tôt fini ! .. (Page 66.)

dant ce temps le pays pourrait se retourner. Je sais bien que les Prussiens ont une route par Forbach et Sarre-Union, pour rejoindre le chemin de fer à Nancy; mais Toul est là !... Et puis quelle différence d'arriver à pied, d'étape en étape, en traînant des canons, des munitions, des vivres de toute sorte derrière soi, des convois qu'il faut escorter, surveiller, parce qu'ils peuvent être attaqués, ou d'avoir un bon chemin de fer qui vous amène tout tranquillement les choses. Oui, c'est un grand malheur d'avoir un crétin pour maître, et des gens autour de lui qui le font passer pour un aigle. »

Ainsi parla le cousin, et ma femme lui dit qu'elle aimait mieux voir passer les Allemands, que de les garder chez nous.

« Vous parlez comme une femme, lui répondit Georges. Sans doute nous avons des pertes, mais croyez-vous que la France ne nous remboursera pas? Croyez-vous que nous aurons toujours des imbéciles et des flagorneurs pour députés? Si l'on ne nous payait pas, eh bien, plus tard, qui voudrait encore se défendre? On ouvrirait toutes les portes à l'ennemi; ce serait la perte de la France! Otez-vous donc ces idées de la tête, Catherine, et croyez bien que notre intérêt est le même que celui de la nation tout entière. Ah! si ce tunnel avait sauté, les Allemands feraient une autre mine ! »

Le cousin, là-dessus, se mit à regarder cette pauvre ville, qui ressemblait à une mer de flammes; sur deux cents maisons, cinquante-deux et l'église brûlaient!

On n'entendait rien, à cause de la distance, mais quelquefois un éclair rouge arrivait jusqu'à nous; et la lune, au-dessus, à gauche, suivait tranquillement son chemin, comme depuis le commencement du monde : toutes les abominations et tous les crimes des hommes ne dérangent rien là-haut !

Enfin Georges, ayant regardé cela les sourcils froncés, partit sans rien dire de plus

Nous restâmes levés toute la nuit. Vous pensez bien que personne ne dormait au village; chacun avait là-bas un fils, un frère, un ami.

Le lendemain, 15 août, quand le brouillard du matin fut dissipé, la fumée montait toujours, mais elle était moins forte. Alors la grande masse des Allemands continuait sa route vers Nancy; et le lieutenant qui promettait de me payer mon vin, avait levé le pied sans me dire bonjour ni bonsoir. Si les autres officiers allemands ressemblent à celui-là, je ne conseille à personne de leur confier un liard sur parole.

Après le départ de cette seconde armée, — c'était le 6e corps, — le lendemain dimanche et le surlendemain, nous vîmes passer des régiments de cavalerie : des chasseurs, des lanciers, des hussards, bruns, verts, noirs, innombrables ! Ils défilaient tous par notre vallée, et se dirigeaient vers l'intérieur de la France.

Il restait pourtant encore de l'infanterie et de l'artillerie autour de Phalsbourg, sur les côtes de Wéchem, de Vilschberg, de Biechelberg, des Quatre-Vents, des Baraques, etc. Le bruit courait qu'ils allaient recevoir de gros canons, pour faire le siége régulier de la place; mais ils avaient juste la force nécessaire pour garder le passage du chemin de fer, le tunnel d'Archeviller, et de notre côté, le défilé de Graufthal.

Les vivres, les munitions, les chevaux de remonte et l'infanterie suivaient la vallée de Lutzelbourg; la cavalerie suivait en partie la nôtre

Depuis, on n'a plus vu chez nous que de petits bombardements ; on aurait pu faire des sorties, les gens de bon sens auraient mieux aimé donner leur bétail à la ville, que de le voir réquisitionner par les Prussiens.

Oui, voilà ce qui nous ennuyait le plus : les réquisitions ! Les sept ou huit mille hommes qui bloquaient la ville, vivaient sur notre compte et ne se privaient de rien.

Mais un peu plus tard, pendant le blocus de Metz, nous devions encore éprouver d'autres misères.

VIII

Quelques jours après le passage des derniers escadrons de hussards, nous apprîmes un matin que les Phalsbourgeois avaient fait une sortie, pour enlever le bétail de Biechelberg. Ils auraient pu, cette nuit-là, prendre toute la garnison du village; mais l'officier qui les conduisait était un pauvre sire. Au lieu d'arriver en silence, il avait fait tirer le canon à deux cents pas des avant-postes ennemis, pour effrayer les Prussiens. Ceux-ci, tout étonnés, avaient sauté de leurs lits, car ils dormaient; ils s'étaient tous échappés, en fusillant les nôtres, et les paysans avaient poussé bien vite leur bétail au bois.

On voit comme nos officiers entendaient la guerre.

« Ceux de 1814, disait notre vieux garde-champêtre, Martin Kopp, s'y prenaient autrement; ils ramenaient toujours des bœufs, des vaches et des prisonniers en ville. »

Le cousin Georges, quand on lui parlait de cela, levait les épaules.

Le pire, c'est que les Prussiens se moquaient de nous autres, pauvres diables de Rôthalp, en nous appelant la « grande nation ! » Ce n'était pourtant pas notre faute, à nous, si la moitié de nos officiers, sortis de l'école des jésuites, ne savaient pas leur métier. Si l'on avait appris à nos garçons l'exercice; si tout le monde avait été forcé de servir chez nous, comme en Allemagne; et si chacun avait été mis à la place qui lui convenait, selon ses connaissances et son courage, je crois que les Prussiens n'auraient pas eu si souvent l'occasion de rire de la « grande nation. »

Ce fut, du reste, la seule sortie qu'on essaya pendant le siége. Le commandant Taillant, qui ne manquait pas de bon sens, avait sans doute reconnu qu'avec des officiers de cet acabit et des soldats qui ne savaient pas l'exercice, il valait mieux rester derrière les remparts et se passer de viande.

Vers le même temps, l'officier commandant le poste des landwehr, à Wéchem, le plus grand ivrogne et le plus terrible braillard que nous ayons jamais vu dans ce pays, vint me faire sa première visite, avec une quinzaine d'hommes, la baïonnette au bout de fusi

Il venait réquisitionner au village trois cents miches de pain; du foin, de la paille et de l'avoine en proportion.

D'abord, il entra dans mon moulin en criant :

« Hé ! bonjour, monsieur le maire. »

Moi, voyant ces baïonnettes à la porte, j'étais inquiet.

« Je viens, dit le lieutenant, vous apporter une affiche de Sa Majesté le roi de Prusse. Lisez-moi cela ! »

Et je lus cette affiche.

« Nous, Guillaume, roi de Prusse, faisons savoir aux habitants du territoire français, que l'Empereur Napoléon III ayant attaqué par terre et par mer la nation allemande, qui désirait et qui désire toujours vivre en paix avec le peuple français, nous a forcé de prendre le commandement de nos armées, et par suite des événements de la guerre, de dépasser les frontières de la France ; — mais que je fais la guerre aux soldats, et non aux citoyens français, qui continueront à jouir de toute sécurité, pour leurs personnes et pour leurs biens, aussi longtemps qu'ils ne me forceront pas eux-mêmes, par des entreprises hostiles contre les troupes allemandes, à leur retirer ma protection. »

« Vous allez poser cette affiche, me dit le lieutenant, à votre porte, à celle de la mairie et à celle de l'église. Hein ! cela vous réjouit...

— Sans doute, lui dis-je.

— Alors nous sommes bons amis, fit-il, et les bons amis doivent s'aider les uns les autres. Allons, mes enfants, allons, entrez ! cria-t-il à ses soldats en riant, vous êtes en quelque sorte ici dans la maison paternelle ; on ne vous refusera rien. Entrez ! »

Et les bandits entrèrent au moulin, du moulin dans la cuisine, de la cuisine dans la maison, et puis ils descendirent à la cave.

Ma femme et Grédel s'étaient sauvées.

Le pillage en règle commença. On vida ma cheminée ; on défonça ma dernière tonne de vin ; on ouvrit mon armoire, en flairant jusqu'au fond, comme une meute de chiens. Je vis un de ces soldats enlever jusqu'à la chandelle de son chandelier, et la fourrer dans sa botte.

Une de mes brebis s'étant mise à bêler :

« Hé ! cria le lieutenant, des moutons !... Il nous faut aussi des moutons ! »

Et les misérables allèrent dans l'étable prendre mes brebis.

Quand tout fut dévalisé, cet honnête officier, ce brave Allemand me remit la liste des réquisitions régulières, en me disant :

« Voici ce qu'il nous faut ! Vous m'amènerez tout cela ce soir même à Wéchem. Sinon, nous serons forcés de revenir ; vous comprenez, monsieur le maire ? Et surtout n'oubliez pas les affiches, les affiches de Sa Majesté, c'est le plus important ; c'est principalement pour cela que nous sommes venus. Allons, monsieur le maire, au revoir, au revoir ! »

Il me tendait la main, dans son gros gant de peau, l'abominable scélérat. Je lui tournai le dos ; il fit semblant de ne rien voir, et sortit au milieu de ses braves, tous chargés comme des mulets, riant, se gobergeant et levant le coude, car chacun avait rempli sa gourde de fer-blanc et fourré quelque chose dans son sac.

Plus loin, ils entrèrent chez plusieurs autres notables, chez le cousin, chez monsieur le curé Daniel. Ils étaient si chargés de rapines, qu'à la dernière maison ils firent halte, pour mettre une voiture et deux chevaux en réquisition, chose qui leur parut plus commode que de porter eux-mêmes ce qu'ils venaient de voler.

La guerre est la véritable école du brigandage ; au bout de vingt ans de guerre, le genre humain ne serait plus qu'une grande bande de scélérats.

C'est peut-être à cela que nous sommes tous réservés, car je me rappelle que le vieux maître d'école de Bouxviller nous disait qu'il avait existé des peuples immenses et plus riches que nous, qui pouvaient prospérer longtemps encore par le commerce et l'industrie, et qui s'étaient tellement acharnés à leur propre destruction, par la guerre, que leurs pays sont devenus des plaines de sable où rien ne pousse, où l'on ne découvre plus que des rochers.

Voilà ce qui nous menace et ce que je crains de voir avant de mourir, si les Bismark, les Bonaparte, les Guillaume, et tous ces êtres de sang prennent le dessus et ne reçoivent pas le châtiment qu'ils méritent.

Le lieutenant pillard dont je vous ai parlé tout à l'heure a fini par devenir capitaine à la fin de la campagne ; il l'avait bien mérité ! Son nom ne me revient pas en ce moment ; mais je n'aurai qu'à dire qu'il se promenait de village en village, de cabaret en cabaret ; qu'il buvait comme un trou du vin, de la bière, de l'eau-de-vie ; qu'il braillait des chansons comme un bœuf ; qu'il parlait avec attendrissement des petits oiseaux ; qu'il réquisitionnait à tort et à travers, et qu'il rentrait à une heure, à deux heures, à trois heures du matin, tellement ivre, qu'on ne comprenait pas comment un être humain dans cet état pouvait encore se tenir à cheval, ce qui ne l'empêchait pas de recommencer le lendemain !... oui, je n'aurai qu'à dire cela, pour

que tous les gens de notre pays reconnaissent cette grosse brute allemande.

Du reste, les autres officiers de la landwehr commandant à Vilschberg, aux Quatre-Vents, à Mittelbronn et ailleurs ne valaient guère mieux. Après le départ des princes, des ducs, des barons, ceux-ci se regardaient déjà comme les seigneurs de notre pays. Tous les jours on apprenait de nouveaux crimes commis par eux, sur des malheureux sans défense. Tantôt à Mittelbronn ils fusillaient un pauvre idiot, qui courait pieds nus dans les bois depuis dix ans, ne faisant de mal à personne; le lendemain, à Vilschberg, ils mettaient tout nu un pauvre garçon, qui, par malheur, s'était approché de leurs batteries, et l'officier lui-même l'écorchait à coups de botte; et puis, aux Quatre-Vents, ils tiraient de leur cave deux pauvres vieillards et les exposaient au froid et à la pluie deux jours et deux nuits de suite, en menaçant de les tuer s'ils bougeaient; ils pillaient bœufs, moutons, foin, paille, cassaient les meubles, enfonçaient les fenêtres, et cela de jour en jour, sans raison, pour le plaisir de tuer et de détruire.

Quelquefois ils se faisaient du bon sang, en menaçant les curés et les maires de les forcer à conduire le bétail qu'ils avaient volé. Et comme les Allemands ont toujours eu chez nous la réputation d'être de grands savants, je suis forcé de déclarer que je n'en ai jamais vus tenir un livre, soit parmi les officiers, soit parmi les soldats.

Le cousin Georges disait avec raison que tout leur savoir se rapportait au métier de soldat : l'espionnage et l'étude des cartes pour les officiers, et la discipline à coups de trique pour les autres. Ils n'ont qu'une seule idée claire dans la tête, c'est qu'il faut obéir aux chefs et recevoir gravement les soufflets qu'ils vous donnent.

Les jeunes gens employés dans le commerce voyagent; ils s'instruisent chez les étrangers; ils se laissent tout dire et ne répondent jamais à leurs maîtres, ce sont de bons employés et pas chers; mais au premier signe ils retournent là-bas recevoir des coups de pied; et cela ne leur fait rien de tirer sur leurs vieux camarades, sur ceux dont ils ont mangé le pain durant des années...

Dans leur pays, les uns naissent pour donner des soufflets, les autres pour en recevoir; ils trouvent cela tout naturel; on a de l'honneur ou l'on n'en a pas, selon que l'on est le fils d'un noble ou d'un marchand, d'un baron ou d'un ouvrier. Chez eux, moins un homme a d'honneur, plus il est bon soldat; on ne lui demande que d'obéir, de cirer les bottes et de brosser le cheval de l'officier, quand il l'ordonne: le fils d'un banquier ou de n'importe quel riche bourgeois obéit comme un autre! Aussi leurs armées sont bien disciplinées, on ne peut pas soutenir le contraire. Georges disait que leurs chefs supérieurs conduisaient plus facilement cent mille hommes, que les nôtres dix mille; qu'il leur fallait pour cela moins de talent. Je le crois bien! Moi, simple meunier, si, par hasard, j'étais né roi de Prusse, je les conduirais tous par la bride, comme mes chevaux, et mieux encore. J'aurais seulement soin, lorsqu'il s'agirait d'une entreprise difficile, de consulter deux ou trois finauds, qui m'éclairciraient la vue, et de prendre des jeunes gens instruits qui veilleraient aux affaires. Cette machine irait toute seule, comme mon moulin, où les engrenages s'emboîtent l'un dans l'autre, sans que je m'en occupe. La machine fait tout: l'esprit, le bon sens, le bon cœur ne servent à rien.

Ces idées me sont venues, en réfléchissant à ce que j'ai vu depuis le commencement de cette campagne, et c'est pourquoi je dis qu'il faut absolument de la discipline, pour recommencer plus tard la partie; seulement, comme les Français ont de l'honneur, il faut leur faire comprendre que celui qui n'a pas de discipline manque à l'honneur, et qu'il trahit sa patrie. Alors, sans coups de pied et sans soufflets, nous aurons de la discipline; nous pourrons faire manœuvrer de grandes masses, et nous battrons les Allemands, comme nous les avons battus cent fois.

Ces choses devraient être enseignées dans toutes les écoles, et les écoles devraient être innombrables. En tête du catéchisme on mettrait: « La première vertu du citoyen sous les armes, c'est l'obéissance; celui qui n'obéit pas est un lâche; il trahit la République! »

Voilà ce que je pense, et maintenant je continue.

Après le passage des armées allemandes, notre malheureux pays fut comme muré dans le silence, car tous ceux qui bloquaient Phalsbourg et les quelques détachements qui passaient encore avec des vivres, des munitions, des troupeaux de bœufs et de moutons dans la vallée, avaient la consigne de ne rien dire, de nous laisser dans l'épouvante; nous ne recevions plus de journaux, plus de lettres, plus la moindre nouvelle de l'intérieur. Nous entendions bombarder Strasbourg, quand le vent soufflait du Rhin; tout brûlait là-bas! Mais comme les gens n'osaient pas aller et venir, à cause des postes ennemis placés sur

tous les points, on n'en savait rien; la tristesse, le chagrin vous tuaient ! — On ne travaillait plus. A quoi bon travailler, quand les plus laborieux, les plus courageux, les plus économes, voient le fruit de leur travail dévoré par des brigands sans nombre ? On se repentait presque d'avoir rempli ses devoirs envers ses enfants, de s'être privé de tout, pour nourrir à la fin des gueux pareils.

On se disait :

« Est-ce qu'il existe une justice dans ce monde ? Est-ce que l'honnête homme, la bonne mère de famille, les braves enfants ne sont pas des bêtes ? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux faire le métier de voleur et de scélérat ? Est-ce que toutes les satisfactions ne sont pas pour les brutes ? Est-ce que ceux qui nous prêchent la religion, la commisération envers nos semblables, ne sont pas des hypocrites ? Il faut être le plus fort... Eh bien, soyons les plus forts ; marchons sur le ventre de nos semblables, qui ne nous ont jamais fait de mal ; espionnons, trompons, volons, pillons, et si nous sommes les plus forts, nous aurons toujours raison ! »

Voici la liste des réquisitions qu'on faisait dans les plus misérables baraques, pour chaque Prussien qui s'y trouvait logé ; qu'on juge d'après cela de notre misère :

« Pour chaque homme logeant chez vous et par jour, vous aurez à fournir : sept cent cinquante grammes de pain, cinq cents grammes de viande, deux cent cinquante grammes de café, soixante grammes de tabac ou cinq cigares, un demi-litre de vin ou un litre de bière, ou un décilitre d'eau-de-vie. — En outre, pour chaque cheval, douze kilos d'avoine, cinq kilos de foin et deux kilos et demi de paille. »

Chacun dira :

« Comment de malheureux paysans pouvaient-ils fournir tout cela ? Ce n'est pas possible ! »

Eh bien, si ! les Prussiens l'ont obtenu. — Voici comment : Ils faisaient des tournées jusque dans les dernières fermes, ils enlevaient tout, paille, foin ; ailleurs ils enlevaient le bétail ; ailleurs le grain ; ailleurs le vin, l'eau-de-vie, la bière ; ailleurs ils frappaient des contributions en argent. Chacun fournissait ce qu'il avait, de sorte qu'au bout de la campagne on n'avait plus rien.

Ah ! oui, nous étions à notre aise avant cette guerre ; nous étions riches sans le savoir ! Jamais je n'aurais cru que nous avions au pays tous ces milliers de foin, toutes ces têtes de bétail.

On nous a bien donné des bons à la fin, quand les trois quarts et demi des provisions étaient avalées ; et maintenant on a l'air de vouloir nous indemniser ; mais, dans trente ans, à supposer que nous restions tranquilles, dans trente ans, notre village n'aura pas ce qu'il avait l'année dernière.

Ah ! votez, votez des plébiscites pour la paix, pauvres diables de paysans !... Votez des bons de paille, de foin, de viande, des milliards et des provinces pour le Prussien ! C'est l'*honnête homme* qui vous promet la paix, celui qui a violé son serment ; ayez confiance dans sa parole ! Chaque fois que je pense à cela, les cheveux m'en dressent sur la tête.

Et ceux qui ont voté contre le plébiscite ont aussi payé !... Comme ils doivent nous en vouloir de notre bêtise, et comme ils doivent désirer de nous instruire !. .

Figurez-vous l'état de ma femme et de ma fille, en nous voyant dépouiller de cette manière, car les femmes tiennent encore plus que nous à ce qu'elles ont économisé ; et puis, la mère ne pensait plus qu'à Jacob, et Grédel à Jean-Baptiste.

Le cousin Georges le savait ; il essaya plusieurs fois d'avoir des nouvelles de la place. Quelques turcos, échappés du massacre de Frœschswiller, étaient restés en ville, et tous les jours il en sortait par les poternes, pour faire le coup de feu contre les Allemands. D'un autre côté, comme l'attaque de la ville était arrivée du jour au lendemain, on n'avait pas eu le temps d'abattre les arbres et les haies, les baraques et les tombes du cimetière. Alors ce travail commençait ; on rasait tout sans miséricorde, à portée de canon.

Georges essaya d'arriver à ces travailleurs, mais les postes ennemis étaient trop serrés. Enfin il eut des nouvelles, mais d'une manière qu'on n'ose presque pas avouer, par Marie Hopsalope, une femme de mauvaise vie, que les sentinelles allemandes laissaient passer, et qui leur prouvait sa reconnaissance de la façon qui leur convenait le mieux.

Cette honnête personne nous apprit que Jacob se portait bien, et sans doute elle dit aussi quelque bonne nouvelle à Grédel, car le lendemain elle se remit à nous parler de sa dot, et voulut absolument savoir où nous l'avions cachée. Je lui dis que c'était au bois, sous un arbre. Alors elle eut peur que les Prussiens ne l'eussent découverte, car ils fouillaient partout ; ils avaient des listes exactes de tout ce que possédait chaque maison ; ils avaient bouleversé jusqu'au fond des caves, pour déterrer les vins fins, par exem-

ple, comme chez Mathis, à la scierie, et chez Frantz Sépel, à Metting. Rien ne leur échappait, ayant eu pour les renseigner, depuis des années, nos propres domestiques allemands, qui tenaient note du bétail, du foin, du grain, du vin et de tout ce que chaque maison pouvait fournir. Ces Allemands viennent au monde pour espionner, comme les oiseaux pour voler; c'est dans leur nature. Que les Américains, les Russes et tous les peuples qui ont encore la bonté de les recevoir, y réfléchissent : leur imprudence pourra leur coûter cher un jour! Je n'invente rien, je ne dis rien de trop, notre exemple est là... que chacun en fasse son profit.

Grédel craignait donc pour notre sac. Je lui dis que j'étais allé voir et que rien n'avait été remué dans les environs.

Mais, après l'avoir rassurée, j'eus moi-même une grande frayeur.

Un dimanche soir, une trentaine de Prussiens, conduits par leur fameux lieutenant, arrivèrent au moulin, criant d'abord, en tapant de la crosse sur le plancher, qu'il leur fallait du vin et de l'eau-de-vie.

Je leur donnai les clefs de la cave.

« Ce n'est pas cela, dit le lieutenant. Vous avez touché seize cents francs à Saverne le mois dernier; où sont-ils? »

Je vis tout de suite qu'on m'avait dénoncé : c'était Placiard, ou tout autre gueux de cette espèce, car les dénonciations commençaient : *Tous ceux qui se sont déclarés depuis pour les Allemands faisaient déjà ce métier!*

Il n'y avait pas à nier la chose, et je dis :

« Oui, c'est vrai! — Mais comme je devais à Phalsbourg, j'ai payé ce que je devais, et puis le reste je l'ai mis en sûreté chez monsieur le notaire Fingado.

— Où est-il, ce notaire?

— En ville! Les soixante gros canons que vous savez, le gardent. »

Alors le lieutenant parut vexé; il se promenait de long en large, et disait :

« Vous êtes un vieux renard, je ne vous crois pas... Vous avez caché votre argent quelque part. Vous allez fournir des contributions en argent.

— Je fournirai, comme tout le monde, ma contribution pour six de vos hommes, avec ce que j'ai. Voici mon foin, mon blé, ma paille, ma farine; tant qu'il en restera, vous en prendrez; quand il n'y en aura plus, vous en chercherez ailleurs. Vous pouvez tuer les gens, vous pouvez brûler les villes et les villages; mais vous ne pouvez prendre de l'argent à ceux qui n'en ont pas. »

Il me regardait; et l'un des soldats qui ne trouvaient pas, tout furieux, me prit au collet en criant :

« Tu vas nous montrer ton magot, vieux coquin! »

Plusieurs autres me poussèrent dehors; ma femme arriva, criant et gémissant; Grédel sortit avec la hachette, en disant à ces bandits :

« Tas de lâches!... vous n'avez pas de cœur!..... Vous êtes tous des Schinderhannes!... »

Elle voulait tomber dessus. Mais je lui criai :

« Grédel, rentre!... »

En même temps, j'ouvris mon gilet, et je dis au scélérat qui me tenait sa baïonnette sur la poitrine :

« Allons, pousse, misérable, que ce soit plus tôt fini! »

Il paraît que ma figure, en ce moment, avait quelque chose qui les surprit, car le lieutenant, qui ne faisait qu'écumer le pays avec sa bande, s'écria :

« Allons, laissez monsieur le maire tranquille! Quand nous aurons pris la place, nous trouverons son argent chez le notaire. En route, mes enfants, en route!... Allons voir ailleurs... Il faut des écus à Sa Majesté, nous en trouverons. Au revoir, monsieur le maire, et sans rancune. »

Il riait. Moi, j'étais pâle comme un mort et je rentrai frémissant.

Je devins malade.

Beaucoup de gens au pays avaient la dyssenterie, et c'est encore à ces goinfres que nous devions cela; car ils dévoraient tout : miel, beurre, fromage, fruits verts, bœuf, mouton, tout s'engouffrait dans leur gosier pêle-mêle. A Pfalsweyer, ils avaient même avalé du vinaigre pour du vin. Je ne sais pas ce qu'ils mangeaient dans leur pays, mais la voracité de ces gens-là ferait croire qu'ils n'avaient jamais connu que les pommes de terre et l'eau fraîche.

Et puis, ils remplissaient tout le pays de leurs ordures; on les voyait se débarrasser sans honte dans les ruelles, par files de six, huit, dix en face des fenêtres, sur le bord des routes, sans même chercher une haie pour se cacher, comme de véritables animaux.

Il y avait au haut de Metting un chemin creux qui empestait tout le pays. On avait beau conduire là de la paille, l'odeur infecte s'étendait au loin. Finalement il fallut ordonner une corvée générale de tous les paysans, pour débarrasser l'air de cette infection, en même temps que des carcasses de chevaux et

des entrailles de bêtes égorgées; eux, ils auraient tout laissé pourrir à la même place!

Aussi, ils sentaient bon! On n'avait pas besoin de les voir venir, pour savoir qu'ils approchaient; s'ils ne faisaient pas de bruit, on les éventait tout de même.

Cette année-là, les corbeaux arrivèrent de bonne heure; ils s'abattirent par gros nuages dans la plaine. Le bon Dieu nous envoyait ce secours, sans cela la peste nous aurait rendu visite.

Je ne parle pas des autres vexations que ces Prussiens nous ont fait subir, comme de nous forcer de couper leur bois à la forêt, de le fendre et de le ranger devant leurs portes; de menacer les paysans de les envoyer ouvrir les tranchées, — par ce moyen, des villages entiers s'enfuyaient d'une minute à l'autre, et les landwehr en profitaient pour piller les maisons sans résistance, — ni de mille autres actions honteuses, comme d'aller faire leurs besoins dans les églises, ce qui désolait tous les honnêtes gens, protestants, catholiques ou juifs, et montrait que ces êtres-là n'avaient le respect de rien; qu'ils se faisaient un plaisir d'humilier l'âme de l'homme dans ce qu'elle a de plus profond et de plus sacré! Car, même pour ceux qui n'ont pas de religion, une église, un temple, une synagogue, sont des lieux vénérables : c'est là que notre mère nous a porté, pour nous faire bénir par Dieu; c'est là que nous avons pris l'Eternel à témoin de notre amour pour celle que nous aimions; et c'est là que nous avons porté nos père et mère, après qu'ils avaient cessé de souffrir en ce monde, pour les recommander à la miséricorde divine...

Eh bien, voilà ce que ces misérables ont osé faire!... C'est pour cela surtout que nous les maudirons de père en fils, et qu'ils ne pourront jamais se réconcilier avec nous.

Pendant que tous ces malheurs nous accablaient, des bruits de toutes sortes couraient le pays. Un jour le cousin Georges vint me dire qu'il avait appris d'un aubergiste de Sarrebourg, qu'une grande bataille s'était livrée près de Metz; que nous avions eu la victoire; mais que l'Empereur, ne sachant où se mettre, gênait tout le monde; qu'il se sauvait à droite, à gauche, entraînant à sa suite des escortes de trois à quatre mille hommes, pour garder sa personne et ses bagages; qu'il avait fallu le déclarer absolument nul, et l'envoyer à Verdun pour s'en débarrasser, parce qu'il n'osait rentrer dans Paris, où l'indignation du peuple contre sa dynastie éclatait de plus en plus.

« Maintenant, me dit le cousin, Bazaine est à la tête de notre meilleure armée. C'est bien triste d'être obligé de confier le sort de la patrie à cet homme, qui s'est fait connaître au Mexique, quand nous avons déjà pour ministre de la guerre le vieux de Montauban, qui s'est distingué en Chine et dans l'affaire Doineau, en Afrique. Oui, voilà trois braves gens, dignes de s'entendre : l'Empereur, Bazaine et Palikao! Enfin, espérons toujours, cela ne coûte rien d'espérer. »

C'est ainsi qu'arriva la fin du mois d'août, le plus triste mois que nous ayons passé dans notre vie.

Le 1er septembre, vers dix heures du soir, tout le monde dormait au village, quand le canon de Phalsbourg se mit à tonner : c'étaient les grosses pièces du bastion de Vilschberg et celles du bastion de la caserne d'infanterie; nos petites maisons en tremblaient.

On se leva, on fit de la lumière. A chaque coup nos vitres grelottaient. Je sortis. Une foule d'autres paysans, hommes et femmes, écoutaient et regardaient. La nuit était noire, et les éclairs rouges des deux bastions couvraient de seconde en seconde toute la côte.

Alors la curiosité m'emporta. Je voulus savoir ce que c'était, et malgré tout ce que put me dire ma femme, je partis avec trois ou quatre voisins pour Berlingen. A mesure que nous montions dans les broussailles, le bruit devenait plus formidable; en arrivant sur la côte, nous entendions de grandes rumeurs aux environs : — les gens de Berlingen se sauvaient au bois; deux obus avaient atteint le village; — et c'est de là-haut que je vis l'effet des grosses pièces, des bombes et des obus qui s'avançaient de notre côté, sifflant et ronflant comme des locomotives de chemin de fer, avec un bruit tellement épouvantable, qu'on reculait malgré soi.

En même temps, nous entendions des voitures galoper; elles couraient ventre à terre des Quatre-Vents à Vilschberg. Ce devait être un convoi de vivres et de munitions, que les Phalsbourgeois avaient aperçu de loin; la lune était pourtant couverte, mais les jeunes gens ont de bons yeux.

Après avoir vu cela, nous redescendions, lorsque je reconnus tout d'un coup le cousin, qui marchait près de moi.

« Bonsoir, Christian, fit-il, qu'est-ce que tu penses de cela?

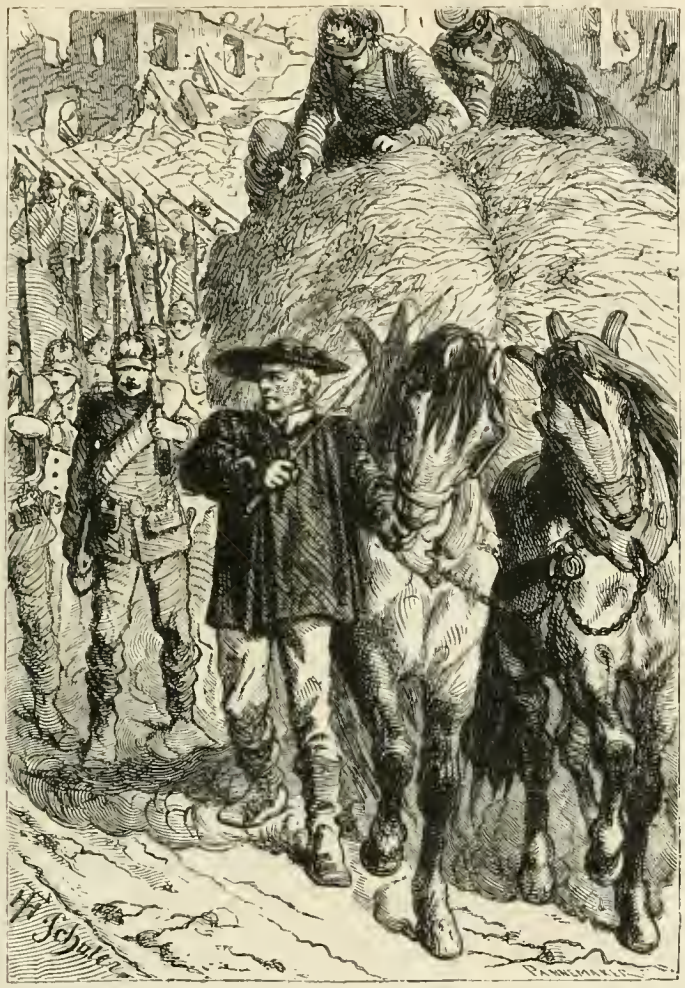
— Je pense que les hommes inventent de terribles machines pour se détruire.

— Oui, mais ce n'est encore rien, Christian, ce n'est que le petit commencement de l'his-

— Est-ce que vous nous prenez pour des pioches ? — Oui !... — Pif ! paf ! (Page 70.)

toire ; dans un an ou deux, la paix sera signée entre le roi de Prusse et la France ; mais la haine éternelle est entre les deux peuples, la haine juste, la haine épouvantable, la haine qui ne pardonne pas. Qu'est-ce que nous demandions aux Allemands ? Rien. Est-ce que nous voulions une de leurs provinces ? Non, la grande masse des Français ne voulait pas cela ? Est-ce que nous convoitions leur gloire ? Non ! de la gloire militaire, nous en avions à revendre... Ils n'avaient donc aucun intérêt à nous traiter en ennemis. Eh bien, pendant que nous faisions, pour toute l'Europe, l'essai du suffrage universel à nos risques et périls, et que cette chose très-belle, très-juste, mais aussi très-dangereuse avec un peuple ignorant, avait mis un mauvais sujet à notre tête, ces bons chrétiens ont profité de notre faiblesse, pour nous porter le mauvais coup qu'ils préparaient depuis cinquante-quatre ans. Ils ont réussi ! Mais malheur à nous ! Malheur à eux ! Malheur au genre humain ! Cette guerre fera couler plus de sang et de larmes, que la Zinsel ne pourrait en porter au Rhin. »

Ainsi parla le cousin Georges ; et malheureusement depuis ce jour, j'ai reconnu qu'il n'avait pas tort : ceux qui étaient loin de l'ennemi, en sont proches, et ceux qui sont plus loin, seront forcés de s'en mêler. Que ceux du Midi sachent qu'ils sont Français comme nous, et s'ils ne veulent pas sentir le dur talon des Prussiens sur leur nuque, qu'ils se lèvent à temps ! Après la Lorraine, vient la Cham-



Vous avez beau dire, les Alsaciens et les Lorrains... (Page 74.

pagne, après l'Alsace viennent la Franche-Comté et la Bourgogne, ce sont aussi de bons pays et les Allemands ont soif de bon vin ! Des hommes qui voyaient clair, nous avaient prévenus depuis longtemps que les Allemands voulaient l'Alsace et la Lorraine; nous ne pouvions pas les croire ; aujourd'hui, ces mêmes hommes nous disent : « Les Allemands veulent toute la France! Attention !... Le temps des Bourbons soutenus par les jésuites et le temps des Bonaparte, soutenus par les mouchards, sont passés pour toujours ! Soyons unis en République, ou les Allemands nous mangeront ! » Je crois que ceux qui nous disent cela méritent qu'on les écoute.

Le lendemain de la canonnade, on apprit que des voitures avaient été renversées et pillées aux environs de Berlingen. Alors le major prussien déclara que la commune était responsable des objets enlevés, et qu'elle allait avoir à verser cinq cents francs pour le dommage.

Cinq cents francs, hélas ! où donc les trouver après le pillage ?

Heureusement le maire de Berlingen parvint à découvrir que les sentinelles chargées de surveiller les voitures avaient elles-mêmes tout volé, pour faire des cadeaux aux demoiselles Hopsalope du pays, et cette affaire rentra dans les contributions générales.

Le temps, aux premiers jours de septembre, s'était remis au beau; et je me rappellerai toujours que l'avoine perdue par les convois allemands commençait à lever tout le long de

leur chemin; il en existait sans doute une traînée pareille depuis la Bavière jusque bien avant dans la France.

Quelle perte pour notre pays! car c'était toujours nous qui devions remplacer ce qui se perdait ou se volait; les Prussiens sont bien trop honnêtes pour dérober quoi que ce soit.

En ce temps de calme, la nuit, nous entendions aussi le bombardement de Strasbourg. Vers une heure du matin, quand le village dormait et que tout se taisait au loin, alors les grands coups de canon se suivaient un à un; la citadelle seule recevait cinq obus et une bombe par minute. Quelquefois le feu redoublait, il devenait épouvantable, la terre semblait s'écrouler là-bas.

Et cela dura quarante-deux jours et quarante-deux nuits sans interruption; le Temple neuf, la bibliothèque, le théâtre et des centaines de maisons furent brûlés; la cathédrale fut criblée, un obus renversa même sa croix de fer tout en haut.

Les malheureux Strasbourgeois regardaient du côté de la France, personne ne venait à leur secours. Ceux qui nous ont raconté cela plus tard, en pleuraient encore à chaudes larmes.

Vers Metz, nous n'entendions rien; des bruits de batailles, de combats en Lorraine couraient, de ces bruits dont on ne sait ce qu'ils valent.

Le silence des Allemands continuait, quand un soir ils poussèrent de grands hourahs, se répandant de Véchem à Biechelberg, de Biechelberg aux Quatre-Vents. Georges et sa femme arrivèrent tout pâles :

« Eh bien, vous connaissez la dépêche ?

— Non, qu'est-ce que c'est ?

— L'*honnête homme*, à Sedan, vient de se rendre avec quatre-vingt mille Français! Depuis le commencement du monde, on n'a rien vu de pareil. Il a remis son épée au roi de Prusse, sa fameuse épée du 2 Décembre! Il tenait à sa peau et à ses fourgons plus qu'à tout le reste; plus qu'à l'honneur de son nom, plus qu'à l'honneur de la France! Ah! le gueux, il m'a trompé même en cela, je le croyais brave. »

Georges ne se possédait plus.

« Voilà, dit-il, comment cela devait finir! Sa véritable armée à lui, c'étaient les dix ou quinze mille décembraillards sortis de la préfecture de police, avec des triques plombées et des casse-têtes, pour assommer les défenseurs de la loi. Il se croyait capable de conduire une armée française, comme sa bande de filous; il l'a conduite dans une sorte d'égout; et là, malgré le courage de nos soldats, il les a livrés au roi de Prusse; en échange de quoi? Nous saurons cela plus tard! Nos pauvres enfants ne voulaient pas se rendre; ils auraient mieux aimé mourir les armes à la main, en essayant de se faire jour : *c'est Sa Majesté qui, trois fois, a donné l'ordre de hisser le drapeau blanc.* »

Ainsi parlait le cousin; et nous, plus morts que vifs, nous écoutions les cris de joie du dehors.

Un parlementaire venait de partir pour la ville. Les landwehr, qui, depuis quelque temps, remplaçaient les troupes de ligne chez nous, des gens d'âge, sérieux, des pères de famille, plus dévoués à la paix qu'à la gloire du roi Guillaume, pensaient que tout était fini; que le roi de Prusse tiendrait sa parole; qu'il ne continuerait pas contre la nation la guerre commencée contre Bonaparte, et que la ville ne pouvait pas manquer de se rendre.

Mais le commandant Taillant répondit tout simplement au parlementaire, que les portes de Phalsbourg s'ouvriraient quand il en aurait reçu l'ordre écrit de Sa Majesté; que Napoléon ayant déposé son épée, cela ne l'empêchait pas, lui, de rester à son poste, et que chacun devait être sur ses gardes, de peur d'accident.

Le parlementaire revint, et la joie des landwehr fut un peu calmée.

En ce temps, je vis une chose qui me réjoui encore quand j'y pense.

J'étais allé faire un tour à Saverne, par la route du Fâlberg, derrière les postes allemands, espérant apprendre des nouvelles. Et puis, j'avais encore quelques petites sommes à toucher là-bas; il fallait de l'argent tous les jours et l'on ne savait plus où en trouver.

Vers cinq heures du soir, je retournais à la maison, le temps était beau, mes affaires avaient assez bien marché; j'entrai dans la petite auberge de Tzise, sur la côte, prendre une chopine de vin. — Là, dans la petite salle, une dizaine de Bavarois buvaient et se disputaient avec autant de Prussiens, assis autour des tables de sapin. Ils avaient déposé leurs casques au rebord des fenêtres, et se donnaient du bon temps, loin des chefs, revenant sans doute de marauder, ou de piller quelque maison forestière.

Un Bavarois criait :

« C'est nous, nous seuls, qu'on met toujours en avant! C'est à nous que revient la victoire de Wœrth; sans nous, vous étiez battus!... Et c'est nous encore qui venons de prendre

l'Empereur et son armée. Vous autres, derrière, vous êtes là pour vous attirer les honneurs et les bénéfices de la chose.

— Hé! répondit un Prussien, qu'est-ce que vous auriez donc fait sans nous? Quel général en chef avez-vous donc produit? Citez donc un de vos hommes! Vous êtes en ligne, c'est vrai; vous vous faites casser les os, je ne dis pas le contraire; mais qui est-ce qui vous commande? C'est le prince royal de Prusse; c'est le prince Frédéric-Charles de Prusse; c'est le vieux général de Moltke et Sa Majesté le roi Guillaume !... Que venez-vous donc nous chanter avec vos victoires? Les victoires sont pour les chefs; quand même on vous aurait hachés jusqu'au dernier, qu'est-ce que cela ferait à l'affaire? Est-ce qu'un architecte regarde aux matériaux qu'il emploie? Est-ce que les pioches, les pelles et les truelles réclament de la gloire?

— Comment les pioches, cria un Bavarois; est-ce que vous nous prenez pour des pioches?

— Oui! crièrent les Prussiens,» en frappant sur la table avec arrogance.

Alors : pif! paf! — Les pots commencèrent à rouler; je n'eus que le temps de sortir, en riant et pensant :

« Ces pauvres Bavarois ont pourtant raison: ils reçoivent les coups, et les autres ont tous les bénéfices. Il faut que ce Bismark soit bien malin, pour leur avoir fait accepter un marché pareil; oui, c'est fort! Et dire que les jésuites donnent des conseils au roi de Bavière !... »

Tout en rentrant à la maison, je me faisais ces réflexions à moi-même.

C'était vers le 8 ou le 10 septembre. Le bruit courait alors qu'on avait proclamé la République à Paris; que l'Impératrice, la princesse Mathilde, Palikao et tous les autres s'étaient sauvés; qu'un gouvernement de défense nationale avait été proclamé; et que tous les Français de vingt à quarante ans étaient appelés sous les armes. Mais de tout cela rien n'était sûr, excepté le bombardement de Strasbourg et les batailles autour de Metz.

Pour être juste, il faut dire que bien des gens trouvaient la conduite de Bazaine admirable, et qu'on le regardait comme le sauveur de la France; on croyait qu'il retenait toutes les armées des Allemands sur ses épaules, et chacun pensait qu'il finirait par sortir de là; qu'il viendrait délivrer Toul, Phalsbourg, Bitche, Strasbourg, en écrasant tous ceux qui nous entouraient.

Georges, plus d'une fois en ce temps, me disait :

« Notre tour viendra bientôt! Il faudra que nous marchions tous. J'ai déjà mon affaire : tout est prêt, le fusil et les cartouches. Toi, tu feras sonner le tocsin, aussitôt que nous entendrons le canon du côté de Sarreguemines et de Fénétrange; nous prendrons les Allemands entre deux feux. »

Il me disait cela le soir, lorsque nous étions seuls, et je ne demandais pas mieux.

Il fallait être bien prudent, car le nombre des landwehr augmentait de jour en jour. Ils s'asseyaient au milieu de nous, derrière le poêle, et fumaient leurs longues pipes de porcelaine, la tête penchée, tout rêveurs. Comme un certain nombre comprenaient le français, sans le dire, on ne parlait pas devant eux; chacun conservait pour soi ses réflexions.

Tous ces landwehr de Bade, du Wurtemberg, de Bavière étaient commandés par des officiers prussiens; de sorte que la Prusse donne les officiers, et les autres Allemands les soldats; ils apprennent ainsi l'obéissance envers leurs véritables maîtres. — Le Seigneur Dieu a fait les Prussiens pour commander, et les autres Allemands pour obéir. C'est ainsi qu'ils ont obtenu la victoire; et maintenant il faut que cela reste dans les siècles des siècles, parce que les Alsaciens et les Lorrains pourraient se révolter; que la France pourrait se relever, et qu'il pourrait arriver des troubles de tous les côtés.

Oui, tous ces bons landwehr vont rester de père en fils l'arme au bras; et plus ils auront remporté de victoires, plus les Prussiens s'élèveront sur leur dos et les tiendront ferme.

Une chose les ennuyait beaucoup : on commençait alors à s'agiter dans les Vosges, et l'on parlait de francs-tireurs, de villages révoltés du côté d'Épinal. Naturellement cela nous réveillait aussi. Ces landwehr traitaient les francs-tireurs de brigands, embusqués pour assassiner d'honnêtes pères de famille, et pour détrousser les convois; ils menaçaient de les pendre.

Malgré tout, on pensait :

« S'il en venait seulement quelques-uns de nos côtés, avec de la poudre et des fusils, nous entrerions dans la bande, et nous tâcherions de nous débarrasser nous-mêmes! »

Plus on parlait de ces francs-tireurs, plus l'espoir nous revenait, et plus les réquisitions nous ennuyaient.

Le pillage devenait moins fort, mais il continuait toujours. Lorsque nos landwehr, à nous, ceux que nous étions forcés de loger et d'entretenir, s'en allaient monter leur garde autour de Phalsbourg, il en arrivait

d'autres par bandes des villages voisins, criant, tempêtant, demandant des bœufs, des moutons, du lard! Et quand ils avaient bien effrayé les femmes, ces gueux se contentaient de quelques œufs, d'un fromage, d'une botte d'oignons, etc. Ils s'en allaient riant entre eux.

Les nôtres sans doute faisaient de même ailleurs, car leur pot-au-feu ne manquait jamais de légumes. Et tous ces bons pères de famille partageaient en conscience avec les abominables créatures qui les suivaient!... Que voulez-vous, il faut du temps pour faire d'une bête un homme, et quelques mois de guerre suffisent pour ramener tout à l'état naturel.

IX.

Le 29 septembre, un vaguemestre prussien vint m'apporter des proclamations, avec ordre de les faire afficher.

Ces proclamations disaient que nous faisions partie maintenant du département de la Moselle, et que nous avions un préfet prussien : le comte Henkel de Donnermarck, qui, lui-même, se trouvait placé sous les ordres du gouverneur général d'Alsace et de Lorraine, M. le comte de Bismark-Bohlen, résidant provisoirement à Haguenau.

Je ne sais quelle diable d'idée me prit alors. Nos landwehr nous avaient annoncé deux jous avant la capitulation de Strasbourg; j'étais ennuyé depuis longtemps de toutes les réquisitions qu'il me fallait ordonner malgré moi, et je déclarai hardiment que je ne ferais pas afficher cela; que c'était contraire à ma conscience; que je me regardais toujours comme Français, et que l'on n'avait qu'à charger les gueux d'une commission pareille.

Le vaguemestre paraissait tout étonné de m'entendre. C'était un gros homme, avec de grosses moustaches brunes et des yeux à fleur de tête.

« Est-ce que voulez me mettre cela par écrit, monsieur le maire? me dit-il.

— Pourquoi pas? Je suis las de ces vexations; qu'on donne ma place à M. Placiard, votre ami, je ne demande pas mieux. Qu'il fasse les réquisitions; moi, je considère tout cela comme de véritables vols.

— Eh bien, fit-il, écrivez! Moi, je remplis mes ordres, le reste ne me regarde pas. »

Alors, sans réfléchir, j'ouvris mon secrétaire, et j'écrivis que Christian Wéber, maire de Rôthalp, regardait comme contraire à sa conscience de proclamer Bismark-Bohlen gouverneur d'une province française, et qu'il s'y refusait absolument.

Je mis ma signature au bas, avec la date,— 29 septembre 1870, — et c'est la plus grande bêtise que j'aie faite dans ma vie : elle m'a coûté cher!

Le vaguemestre prit le papier, le mit dans sa poche, et s'en alla.

Deux ou trois heures après, réfléchissant à la chose, je commençais à me repentir, et j'aurais bien voulu ravoir le papier.

Le soir même, après souper, j'allai tout raconter à Georges; il en fut très-content.

« A la bonne heure! Christian, me dit-il, maintenant ta position est nette. Je t'ai plaint souvent d'être forcé, dans l'intérêt de la commune et pour éviter le pillage, de délivrer des bons aux Prussiens. Les gens sont si bornés! En voyant la signature du maire, ils le rendent en quelque sorte responsable de tout; chacun se figure en supporter plus que sa part. Te voilà débarrassé du fardeau; tu ne pouvais aller jusqu'à réquisitionner au nom de Henkel de Donnermarck, se disant préfet de la Moselle; qu'un autre s'en charge; ils trouveront bien assez de mauvais drôles pour accepter cet honneur. »

L'approbation du cousin me fit plaisir; et j'allais retourner à la maison, lorsque le même vaguemestre auquel j'avais remis ma démission le matin, entre, suivi de trois ou quatre landwehr.

« Voilà quelque chose pour vous, me dit-il, en me remettant un billet, que je lus tout haut :

« Les nommés Christian Wéber, meunier, et Georges Wéber, marchand de vin, au village de Rôthalp, conduiront demain à Droulingen quatre mille de foin et deux mille de paille, sans faute. — Ordre supérieur. — Flœgel. »

— C'est bon! répondis-je, — quoique cette réquisition me parût un peu forte, mais je ne voulais pas montrer mon indignation à nos ennemis, ils auraient été trop satisfaits; — c'est bon, je ferai conduire mon foin et ma paille à Droulingen.

— Vous les conduirez vous-même, me répondit le vaguemestre brutalement; tous les chevaux et toutes les voitures du village ont été réquisitionnés; vous avez trop souvent oublié les vôtres.

— Je puis prouver que mes chevaux et mes voitures ont marché plus que ceux de n'importe qui, lui répondis-je en colère. Vos reçus sont là; j'espère qu'ils feront foi pour vous!

— Enfin, n'importe! dit-il. Les chevaux, les voitures, le foin et la paille ensemble, sont mis en réquisition, c'est clair?

— C'est très-clair, dit Georges; quand on est le plus fort, on commande.

— Justement! » dit le vaguemestre.

Il sortit avec ses hommes, et Georges, sans se fâcher, me dit :

« C'est la guerre! Soyons calmes... Notre tour reviendra peut-être, maintenant que l'*honnête homme* ne conduit plus nos armées! — En attendant, tout ce que nous avons de mieux à faire, si nous ne voulons pas encore perdre nos chevaux et nos voitures, c'est de charger nous-mêmes ce soir et de partir demain au petit jour. Nous serons de retour avant sept heures, pour souper; et l'on ne pourra plus nous prendre de foin ni de paille, puisque nous n'en aurons plus. »

Moi, ma colère éclatait; mais comme il me donnait l'exemple, en se débarrassant de son habit et mettant sa blouse, je sortis éveiller le vieux père Ofran, pour m'aider à charger.

Ma femme et Grédel m'attendaient; le vaguemestre et ses hommes avaient passé par le moulin, avant de se rendre chez Georges; elles tremblaient. — Je leur dis de se tranquilliser; qu'il n'était question que de foin et de paille à conduire jusqu'à Droulingen, où j'en prendrais un reçu, chose nécessaire pour être payé plus tard.

Qu'elles l'aient cru ou non, elles rentrèrent à la maison.

J'allumai la lanterne, Ofran monta sur le grenier et me tendit les bottes, que je recevais sur une fourche. Vers deux heures du matin la voiture étant chargée, je donnai l'avoine aux chevaux et je rentrai me reposer quelques instants.

A cinq heures, Georges, dehors, criait déjà :

« Christian, c'est moi. »

Je me levai; je mis mon chapeau et ma blouse; j'ouvris l'écurie, de l'intérieur, j'attelai et nous partîmes à la fraîcheur, pensant être de retour le soir.

Dans tous les villages où nous passions, des bandes de landwehr, assis devant les baraques, déguenillés, de larges pièces aux genoux et la barbe crasseuse, comme on raconte des anciens Cosaques, fumaient leurs pipes; de la cavalerie et de l'infanterie allait et venait.

Ceux qui restaient en garnison dans les villages étaient forcés, par ordre, de donner leurs bonnes bottes aux autres, et de mettre leurs savates.

Des officiers à cheval, leur petite casquette plate sur le nez, filaient au rebord de la route, comme le vent. Dans les vieilles auberges reculées, au fond des cours, les fumiers étaient couverts d'entrailles et de peaux d'animaux écorchés; il en pendait aussi de ces peaux, retournées et bourrées de paille, aux balustrades des vieilles galeries, le long des rampes d'escaliers, où l'on voyait autrefois le linge des ménagères! La misère, la terrible misère était peinte avec l'inquiétude sur toutes les figures. Les Allemands seuls étaient gras, dans leurs bottes éculées; ils avaient de bon pain blanc, de bon vin rouge, de bonne viande; ils fumaient du bon tabac ou des cigares; ils vivaient comme des coqs en pâte.

Dans un autre temps, ces gens s'étaient plaints amèrement de nos invasions chez eux, sans se souvenir qu'ils avaient commencé les premiers à nous envahir! Ils avaient pourtant raison; à la fin du premier Empire, les Français ne se battaient plus que pour un homme! Mais ils s'étaient vengés deux fois, en 1814 et 1815, et depuis cinquante ans ils venaient chez nous en amis, ils étaient reçus comme des frères. Nous n'avions pas de rancune contre eux; ils ne paraissaient pas en avoir contre nous; la paix nous avait adoucis; nous ne souhaitions que leur prospérité, comme la nôtre, car les peuples ne sont vraiment heureux, que quand leurs voisins aussi prospèrent; alors le commerce, l'industrie, tout marche ensemble.

C'était ainsi que nous étions! — Nous ne parlions plus de nos victoires, mais de nos défaites, pour rendre justice à leur courage et à leur patriotisme; nous reconnaissions nos torts; ils avaient l'air de reconnaître les leurs, et ne parlaient que de fraternité! Nous croyions à leur honnêteté, à leur franchise : nous les aimions!

Aujourd'hui la haine est entre nous.

A qui la faute?

A notre bêtise d'abord, à notre ignorance. Nous avons tous cru que le plébiscite était pour la paix; les ministres, les préfets, les sous-préfets, les juges de paix, les commissaires de police, tout le monde nous l'avait affirmé. Un scélérat s'en est servi pour déclarer la guerre! — Mais les Prussiens voulaient la guerre; ils nous enviaient et nous haïssaient, sans nous le faire voir.

Ils nous épiaient depuis longtemps; ils nous étudiaient; ils supportaient tous les exercices, toutes les fatigues, pour être les plus forts, et cherchaient une occasion de se faire déclarer la guerre, pour se donner le beau rôle aux yeux de l'Europe. L'affaire d'Espagne n'était qu'un piége tendu par Bismark à Bonaparte.

Les Allemands se disaient : « Nous avons douze cent mille hommes sur pied, nous sommes quatre contre un... Profitons de l'occasion... Si le gouvernement français avait seulement l'idée d'organiser et d'exercer un peu la garde mobile, tout serait perdu... Dépêchons-nous!... »

Voilà l'honnêteté, la franchise et la fraternité des Allemands.

Notre imbécile a donné dans le piège... Les Allemands nous ont écrasés sous le nombre. Ils sont nos maîtres : ils occupent notre pays, nous leur payons des milliards ; et les voilà qui reviennent comme autrefois dans nos villes par bandes, nous sourire, nous tendre la main :

« Hé ! comment ça va-t-il donc? Est-ce que vous vous êtes toujours bien porté? Mais vous ne me reconnaissez donc pas? Vous avez l'air d'être fâché? Ah ! c'est bien mal de votre part !... De si bons, de si vieux amis !... Voyons, tâchez de me donner une petite commande, et ne pensons plus à cette malheureuse guerre ! »

Pouah ! détournons nos yeux de cela, c'est trop horrible !

Moi, je me dis, pour les excuser, — car il faut toujours chercher des excuses à tout, l'homme n'est pas naturellement si bas ; il faut des causes pour expliquer un si grand défaut de fierté naturelle, — je me dis que ce sont de pauvres êtres, élevés dans la soumission, et que les malheureux font comme les oiseaux que l'oiseleur tient dans ses filets ; ils chantent, ils sifflent pour en attirer d'autres :

« Ah ! qu'on est bien ici !... Qu'on est bien ici, dans la vieille Allemagne... avec un empereur, des rois, des princes, des ducs, des grands-ducs, des comtes, des barons allemands ! Quel honneur de combattre et de mourir pour la patrie allemande !... L'homme allemand est le premier homme du monde!...»

Oui... oui... pauvres diables ! nous connaissons cela. C'est la chanson que vos maîtres vous ont apprise dans leurs écoles ! C'est pour le roi de Prusse et pour sa noblesse que vous travaillez, que vous espionnez, que vous vous faites casser les os sur les champs de bataille ! Ils vous payent avec des phrases creuses sur l'homme allemand ; et quand vous ne chantez pas juste, par de grands soufflets allemands sur vos joues allemandes !...

Allez !... Allez !... vous avez beau dire, les Alsaciens et les Lorrains ne siffleront jamais comme vous, ils ont appris une autre musique !

Enfin, tout cela ne nous empêchait pas d'être pris, Georges et moi, et de savoir qu'à la moindre résistance, on nous tordrait le cou comme à des poulets. C'est pourquoi nous faisions bonne mine à mauvais jeu, remarquant la désolation de ce pays, où venait aussi de se déclarer la peste bovine. A Lohre, à Ottviller, dans vingt autres endroits, cette terrible maladie, la plus ruineuse pour les paysans, commençait déjà ses ravages ; et les Prussiens, qui mangent quatre fois plus de viande que nous, lorsqu'ils sont chez les autres, avaient peur d'en manquer.

Leurs vétérinaires ne connaissaient qu'un remède à cette peste : aussitôt qu'une bête était malade, qu'elle refusait le foin et devenait mélancolique, ils la faisaient abattre, et mettre avec ses cornes et sa peau à six pieds sous terre. Ce n'était pas plus malin que le bombardement des villes, pour les forcer de se rendre, et l'incendie des villages, pour forcer les gens à payer leurs réquisitions. Mais cela réussissait !

Les Allemands, dans cette campagne, nous ont appris leurs plus belles inventions ! C'est à cela qu'ils pensaient depuis des années, pendant que nos maîtres d'école et nos gazettes nous disaient qu'ils passaient leur temps à rêver de philosophie, et d'autres choses tellement profondes, que les Français ne pouvaient rien y comprendre.

Vers onze heures, nous étions à Droulingen, où se trouvait un bataillon de Silésiens, prêt à partir pour Metz. Il paraît que de la cavalerie devait aussi nous suivre, et que les réquisitions avaient épuisé ce pays en fourrage, car notre foin et notre paille furent déchargés tout de suite dans une grange, au bout du village, et le major nous en donna le reçu. — C'était un Prussien à barbe grise, et qui nous observait, les yeux plissés, comme un vieux gendarme en train de prendre votre signalement.

L'affaire faite, Georges et moi nous pensions repartir aussitôt, quand, regardant par la fenêtre, je vis qu'on chargeait sur nos voitures le bagage du bataillon. Alors je sortis, en criant :

« Hé ! ces voitures sont à nous ! Nous sommes venus faire une livraison de foin et de paille. »

Le commandant silésien, un grand gaillard osseux et roide, qui se trouvait là, sur la porte, tourna la tête ; et comme les soldats s'arrêtaient, il leur dit :

« Continuez !

— Mais, commandant, lui dis-je, voici mon reçu de M. le major.

— Cela ne me regarde pas, » dit-il en entrant dans la commandature, où la table des officiers était mise.

Nous restâmes dehors, indignés, comme on pense. Les soldats riaient; j'aurais été capable de taper dessus avec le manche de mon fouet; mais deux sentinelles se promenaient de long en large, le fusil sur l'épaule, et n'auraient pas manqué de me passer la baïonnette dans le ventre.

Je devins tout pâle, et me rendis au cabaret de Finck, où Georges venait d'entrer. La petite salle était pleine de soldats, qui mangeaient et buvaient, comme les Prussiens mangent et boivent, jusqu'à s'en mettre dans le nez.

Cette vue et cette odeur nous firent ressortir, et Georges sur la porte me dit :

« Nos femmes vont être inquiètes; il faudrait trouver quelqu'un pour les prévenir de ce qui nous arrive. »

Mais nous avions beau regarder, nous ne voyions personne.

Les chevaux des officiers, le long des murs, la bride ôtée, mâchaient tranquillement leur pitance ; et les nôtres, déjà fatigués, ne recevaient rien.

« Hé ! dis-je au *feld-weibel* qui surveillait le chargement, j'espère qu'on ne va pas se remettre en route, sans donner une poignée de foin à nos chevaux ?

— Si tu as de l'argent, paysan, me dit-il en riant, tu peux leur donner du foin, et même de l'avoine tant que tu voudras. Tiens, regarde l'enseigne en face : *On vend ici du foin et de l'avoine.*

En ce moment, j'amassai plus de haine contre les Prussiens, qu'il ne me sera possible d'en dépenser toute ma vie.

« Arrive ! » s'écria Georges, en m'entraînant par le bras, car il voyait mon indignation.

Et nous entrâmes à l'auberge du *Cheval brun*, aussi pleine de monde que l'autre, mais plus grande et plus haute. Nous fîmes donner à nos chevaux ce qu'il leur fallait ; ensuite, seuls dans un coin, nous cassâmes une croûte de pain et prîmes un verre de vin, en regardant dehors le mouvement des troupes. Je sortis porter moi-même deux seaux d'eau à nos chevaux, sachant bien que les Allemands ne s'en donneraient pas la peine.

Georges appela le petit marchand de savon Friedel, qui passait avec sa hotte, pour lui dire de prévenir nos femmes que nous ne reviendrions que le lendemain matin, étant forcés d'aller jusqu'à Sarreguemines. Friedel le promit et continua son chemin.

Presque aussitôt les commandements et le bruit des armes nous avertirent que le bataillon allait partir. Nous n'eûmes que le temps de payer, de sortir et de prendre la bride de nos chevaux.

Il faisait très-bon temps pour marcher, pas trop de soleil, pas trop d'ombre : un beau temps d'automne. Et depuis, comparant les Allemands à nos soldats pour la marche, j'ai souvent pensé qu'ils ne seraient jamais arrivés à Paris, sans nos chemins de fer. Autant leur cavalerie est alerte, autant leur infanterie est pesante. Ces gens sont lourds, ils ont les pieds plats et ne peuvent aller longtemps. Quand ils courent, leurs grosses bottes font un bruit terrible, c'est peut-être pour cela qu'ils les ont ; ils s'encouragent ainsi et pensent effrayer les autres ; une seule de leurs compagnies fait plus de bruit qu'un de nos régiments. Mais ils suent tout de suite, et n'ont pas de plus grand bonheur que de pouvoir grimper sur une voiture.

Vers le soir, à cinq heures, nous n'avions pas seulement fait trois lieues depuis Droulingen, quand, au lieu de continuer notre chemin, le commandant donna l'ordre au bataillon de prendre un chemin vicinal à gauche. Etait-ce pour éviter les gîtes de la route, déjà tous épuisés, ou pour quelque autre raison, je n'en sais rien.

Voyant cela, je courus au commandant, tout désolé :

« Mais, au nom du ciel ! commandant, lui dis-je, nous n'allons donc pas à Sarreguemines ? Nous sommes des pères de famille, nous avons femme et enfants ! Vous nous avez pourtant bien promis qu'à Sarreguemines, nous pourrions décharger et retourner chez nous. »

Georges arrivait aussi pour se plaindre, mais il n'était pas encore là, que le commandant, du haut de son cheval, nous cria d'une voix furieuse :

« Voulez-vous bien retourner à vos voitures, ou je vous fais rouer de coups ! Voulez-vous bien vous dépêcher ! »

Alors nous retournâmes prendre nos brides, la tête penchée ; et trois heures après, à la nuit close, nous arrivâmes dans un misérable village, plein de petites croix, le long de la route, et dont les gens n'avaient rien à nous donner, car eux-mêmes souffraient la famine.

Nous avions à peine fait halte, qu'un convoi de pain, de viande, de vin arrivait, escorté de quelques hussards. Il venait sans doute d'Alberstroff. Chaque soldat reçut sa ration, et nous autres, nous ne reçûmes pas

C'étaient des fosses où se trouvaient entassés... (Page 78).

un oignon, pas une croûte de pain, rien ! ni nos chevaux non plus.

Cette nuit-là, sous l'échoppe d'une petite forge abandonnée, Georges et moi, pendant que les Prussiens dormaient dans toutes les baraques et dans toutes les granges, et que les sentinelles se promenaient en allongeant la jambe autour de nos voitures, le fusil sur l'épaule, nous nous mîmes à nous demander ce qu'il fallait faire.

Georges, qui se méfiait déjà de toutes les misères qui nous attendaient, aurait voulu partir à l'instant même, en abandonnant les chevaux et les voitures ; mais cette idée ne pouvait m'entrer dans la tête : abandonner mes deux beaux chevaux gris-pommelé, que j'avais élevés dans mon petit verger, derrière le moulin, c'était quelque chose d'impossible !

« Écoute, me disait Georges, rappelle-toi les Alsaciens qui ont passé chez nous, voilà cinq semaines : ils ressemblaient à des déterrés, on ne leur avait pas donné la moindre ration ; on les aurait emmenés jusqu'à Paris, s'ils ne s'étaient pas sauvés. Tu vois bien que ces Allemands n'ont pas d'entrailles ; ils ont une haine terrible contre les Français, qui les rend durs comme du fer ; on les a dressés contre nous, dans leurs écoles ; ils voudraient pouvoir nous exterminer jusqu'au dernier. N'attendons rien d'eux, c'est le plus sûr. Je n'ai que six francs dans ma poche ; et toi ?

— Huit livres dix sous.

— Avec cela, Christian, on ne va pas loin.

— Ah ! de bon cœur, mes pauvres Alsaciens... (Page 81.)

Plus nous avancerons du côté de Metz, plus nous trouverons un pays ruiné. Encore, s'il était possible d'écrire au village et de demander un peu d'argent ; mais, tu le vois, ils ont des sentinelles sur toutes les routes, à tous les embranchements des sentiers ; ils ne laissent passer ni piétons, ni lettres, ni nouvelles. Crois-moi, tâchons de filer. »

Toutes ces bonnes raisons ne servaient à rien. Je pensais qu'avec un peu de patience, peut-être au village voisin on trouverait d'autres chevaux et d'autres voitures à mettre en réquisition, et qu'on nous laisserait tranquillement retourner chez nous. C'était naturel, c'était honnête; c'est ainsi qu'on aurait fait dans tous les pays du monde.

Georges, voyant qu'il ne pouvait me décider, se coucha sur un banc et s'endormit. Moi je ne pus fermer l'œil.

Le lendemain, à six heures, il fallut repartir; les Silésiens, bien repus, et nous, le ventre creux.

Nous allions du côté de Grostenquin. Plus nous avancions, moins je connaissais ce pays. C'était le pays Messin, un vieux pays français, et notre misère augmentait d'étape en étape. Les Prussiens continuaient de recevoir ce qu'il leur fallait, et ne s'inquiétaient de nous que pour nous empêcher de partir. Ils nous traitaient comme de véritables animaux, et malgré toute notre économie, l'argent se dépensait.

On n'a jamais vu de position plus affreuse que la nôtre, car le quatrième ou cinquième

jour, l'officier devinant à notre mine que nous devions avoir l'idée de nous sauver, ne se gêna pas de dire en notre présence, aux sentinelles :

« Si ces gens-là s'écartent, feu sur eux ! »

Nous en rencontrions beaucoup d'autres dans notre position, au milieu de tous ces escadrons et de ces régiments qui s'entre-croisaient et couvraient les routes. Rien qu'à nous regarder les uns les autres, nous avions envie de fondre en larmes.

Georges, lui, conservait toujours son calme, et même, de temps en temps, il prenait un air joyeux, demandant du feu aux soldats pour allumer sa pipe, et chantant des chansons de matelot, qui faisaient rire les officiers prussiens. Ils disaient :

« Celui-là est un véritable Français ; il voit tout en beau ! »

Je ne pouvais pas comprendre cela, et je me disais que le cousin perdait la raison.

Ce qui me chagrinait encore le plus, c'était de voir dépérir mes chevaux, mes pauvres chevaux, si bien portants, si gais, si solides, les plus beaux chevaux de la commune, et que j'avais élevés avec tant de plaisir. — Ah ! quel malheur !... En passant le long des haies, sur la route, j'arrachais des touffes d'herbes, pour leur tendre un peu de verdure, et tout de suite ils regardaient, ils levaient la tête, et dévoraient cette nourriture misérable. Les pauvres bêtes maigrissaient à vue d'œil et cela me chagrinait plus que tout le reste.

Ensuite, l'idée de ma femme, de Grédel ; la pensée de l'inquiétude qu'elles avaient. Qu'est-ce qu'elles faisaient ? Que devenaient le moulin, le village ? Qu'est-ce que devaient dire les gens, en voyant leur maire parti ?... Et puis la ville, Jacob, tout enfin, tout me désolait et me crevait le cœur.

Mais ce qui m'est arrivé de pire, ce que je n'oublierai jamais, c'est aux environs de Metz.

Depuis quinze jours ou trois semaines, on ne se battait plus ; la ville et l'armée de Bazaine étaient cernées par de gros tas de terre, où les Prussiens gardaient des canons. Nous voyions cela de loin, en suivant la route, sur notre droite. Nous voyions aussi beaucoup d'endroits où la terre avait été remuée, et Georges me disait que c'étaient des fosses, où se trouvaient entassés des centaines de morts. Quelques villages brûlés et bombardés, des fermes, des châteaux en ruines, se montraient aussi dans les environs. On ne se battait plus, mais on parlait beaucoup de francs-tireurs, et les Silésiens ne paraissaient pas rassurés.

Enfin, le dixième jour de notre départ, nous arrivâmes sur les trois heures, après avoir tourné et retourné de tous les côtés, dans un gros bourg sur la Moselle, où le bataillon fit halte. Plusieurs détachements, tirés de notre bataillon, avaient déjà comblé les vides d'autres bataillons, de sorte qu'il ne restait plus avec nous que le tiers des hommes partis de Droulingen.

Après la distribution du fourrage, voyant que les chevaux des officiers avaient mangé, et qu'on leur remettait la bride, j'allai ramasser le peu de foin et de paille qui restait à terre, pour le donner aux miens. J'en avais fait une petite botte, et j'arrivais tout content près des pauvres bêtes, qui me regardaient et dressaient les oreilles, quand un caporal, de garde aux environs, s'apercevant de ce que je faisais, vint m'empoigner par les favoris, à pleines mains, en me secouant et me donnant des soufflets.

« Ah ! vieux gredin, disait-il, c'est comme cela que tu nourris tes chevaux ! »

Je ne me possédais plus de rage, et le manche de mon fouet était déjà levé pour assommer ce mauvais drôle, quand le cousin Georges se précipita sur moi en criant :

« Christian, à quoi penses-tu ? »

Il m'arracha le fouet ; et tandis que je tremblais de tous mes membres, il se mit encore à m'excuser auprès du sale Prussien, disant que j'avais agi sans réflexion ; que je croyais le foin abandonné ; qu'il fallait aussi considérer que nos chevaux servaient le bataillon, etc.

L'autre l'écoutait d'un air de gendarme, en se dressant et disant :

« C'est bon ! Je veux bien me coutenter de cela pour cette fois ; mais s'il recommence, ce sera tout autre chose. »

Alors j'entrai dans l'écurie, et je m'étendis dans le râtelier vide, mon chapeau sur la figure, sans bouger pendant deux heures.

Le bataillon allait repartir. Georges me cherchait de tous côtés ; à la fin, il me trouva. Je me levai, je sortis, et la vue de tous ces soldats en rang, avec leurs fusils et leurs casques, me tourna le sang : je me souhaitai la mort !

Georges ne me disait rien ; nous partîmes. Mais depuis ce moment, j'avais résolu de me sauver, coûte que coûte, en abandonnant tout.

Le même soir, par extraordinaire, nous reçûmes de la paille. Nous couchâmes dehors, sous nos voitures, parce que le village où nous venions d'arriver était encombré de troupes.

Je n'avais plus que douze sous, et Georges vingt ou trente. Il alla chercher du pain et de l'eau-de-vie dans un petit cabaret voisin ; nous trempâmes notre pain, c'est ainsi que nous nous soutenions.

Chaque fois que le caporal qui m'avait battu, passait devant les voitures, mon couteau se retournait dans ma poche, et je me disais :

« Est-ce qu'un Alsacien, un vieux Alsacien, supportera cet affront sans se venger? Est-ce qu'il sera dit que les Alsaciens se laissent souffleter par une race pareille, qu'ils ont rossée cent fois dans le temps, et qui se sauvait devant eux comme des lièvres? »

Georges, qui voyait à ma figure ce que je pensais, me dit :

« Écoute, Christian, ne te fâche pas ! Mais ces soufflets-là doivent encore être mis sur le compte du plébiscite, comme les bons de pain, de farine, de paille, de foin, de viande, et tout le reste. Vous avez voté tout cela ; les Allemands n'en sont pas cause ! Ce sont des brutes, tellement habitués à recevoir des soufflets, qu'ils profitent de toutes les occasions d'en donner, sans danger pour eux, quand ils sont dix contre un. Les soufflets ne leur produisent pas le même effet qu'à nous; ils ne les sentent qu'à la peau; cela ne va pas plus loin ! Ainsi console-toi, cette grosse bête n'a pas cru te faire honte; il t'a seulement pris pour un animal de son espèce. »

Au lieu de me calmer, Georges m'indignait de plus en plus; surtout quand il me dit que les Allemands, causant entre eux, avaient raconté que la reine de Prusse, Augusta, venait d'envoyer son propre cuisinier à l'empereur Napoléon, pour lui faire des petits plats, et sa troupe de musiciens, pour lui jouer des airs sous son balcon.

J'en avais assez !... Je m'étendis sous la voiture ; et toute cette nuit-là, je ne fis que de mauvais rêves.

Nous avions toujours espéré qu'en arrivant près d'un chemin de fer, le restant du bataillon monterait dessus, et qu'on nous renverrait chez nous. Malheureusement, nos hommes étaient destinés à boucher les trous d'autres bataillons ; il partait des détachements à droite et à gauche, mais il en restait toujours assez pour avoir besoin de nos voitures, et nous empêcher de partir.

Nous n'avions pas changé de chemise depuis quinze jours ; nous n'avions pas ôté nos souliers une seule fois, sachant que nous aurions trop de peine à les remettre ; nous avions été trempés par la pluie, et séchés par le soleil vingt-cinq fois ; nous avions souffert toutes les misères de la faim ; nous étions réduits à rien, par la fatigue et les souffrances ; mais ni le cousin ni moi, nous n'attrapions la dyssenterie comme ces Allemands ; la plus mauvaise nourriture soutenait encore nos forces ; et le lard, la viande fraîche, les fruits, les légumes crus que ces êtres avalaient sans mesure, les purgeaient d'une façon abominable : rien ne les corrigeait ; leur voracité naturelle écartait d'eux toute prudence.

Pour comble de malheur, les officiers de notre bataillon parlaient d'aller à Paris.

Les Prussiens savaient un mois d'avance que Bazaine ne sortirait plus de son camp, et qu'il finirait par se rendre, après avoir mangé tous les vivres de Metz; ils le disaient ouvertement, et regardaient le maréchal Bazaine comme notre plus grand général. Ils le louaient et le glorifiaient de sa belle campagne, et ne lui reprochaient que de ne pas s'être laissé enfermer plus tôt, parce que tout se serait arrangé plus vite. Ils plaignaient aussi beaucoup l'Empereur, et trouvaient que le meilleur pour nous serait de le rétablir sur son trône.

Ces choses, Georges et moi nous les avons entendu répéter cent fois dans les auberges et les cabarets où nous faisions halte. Les aubergistes français nous laissaient asseoir derrière le poêle, et nous passaient quelquefois par pitié un restant de soupe; sans cela, nous aurions péri de faim. Ils nous demandaient tout bas ce que racontaient les Allemands, et quand nous leur répétions ces discours, les pauvres gens disaient :

« Comme les Prussiens nous aiment !... Ils doivent bien aussi quelque petite consolation à ceux qui se rendent !... Toute belle action mérite son salaire !... »

C'est ce que nous disait un vieux cabaretier lorrain, qui nous raconta le premier que Gambetta, parti de Paris en ballon, se trouvait maintenant à Tours, avec Glais-Bisoin et plusieurs autres, pour organiser une grande armée sur la Loire. On recevait dans ces environs les journaux de la Belgique ; et chaque fois que nous pouvions attraper une bonne nouvelle, cela nous remontait le courage.

Nous voyions passer une quantité de vivres et de munitions, des troupeaux de bœufs et de moutons immenses, des caisses de saucisses, des tonneaux de pain, de vin et de farine, quelquefois aussi des régiments. Les trains de l'Est ramenaient des blessés en masse, étendus les uns au-dessus des autres dans les wagons, sur des matelas, et dont les pâles figures cherchaient de l'air et de la fraîcheur à toutes les

vitres. Des médecins allemands, la croix rouge sur le bras, les accompagnaient, et dans tous les villages se trouvaient aussi des ambulances.

Les premiers froids étaient venus. Mille bruits couraient de grandes batailles sous les murs de Paris. Les Prussiens s'indignaient surtout contre Gambetta: « Ce Gambetta!... ce bandit! comme ils l'appelaient, qui les empêchait de faire la paix et de nous ramener Napoléon. » Jamais je n'ai vu d'hommes plus furieux contre un ennemi, parce qu'il ne veut pas se rendre. Les officiers et les soldats ne parlaient que de cela.

« Ce Gambetta, disaient-ils, est cause de tous les malheurs; ses francs-tireurs méritent la corde! Sans lui la paix serait faite : nous aurions déjà l'Alsace et la Lorraine; et l'empereur Napoléon, à la tête de l'armée de Metz, irait rétablir l'ordre à Paris! »

A chaque convoi de blessés, leur indignation éclatait plus fort. Ils trouvaient tout naturel pour eux de nous incendier, de nous ravager, de nous piller, de nous fusiller, et déclaraient infâme de notre part d'oser nous défendre.

Peut-on se figurer de plus basse hypocrisie? Ce qu'ils disaient, ils ne le pensaient pas; ils voulaient nous faire croire, à nous, que notre cause était mauvaise, tandis qu'il n'y en a jamais eu de plus belle et de plus sacrée.

On pense bien aussi que tout Français, depuis le vieillard jusqu'au petit enfant, et principalement les femmes, faisaient des vœux pour Gambetta, et que plus d'une fois, en secret, on a versé des larmes, en pensant qu'il pouvait réussir à nous sauver. Une foule de jeunes gens partaient pour le rejoindre; les Prussiens frappaient sur leurs parents une contribution de cinquante francs par jour; ils les ruinaient! Et cela n'empêchait pas le départ d'une foule d'autres.

Les Prussiens menaçaient aussi des galères quiconque favoriserait la fuite, comme ils disaient, de ces volontaires, soit en leur donnant de l'argent, soit en leur servant de guide, ou autrement. La violence, la cruauté, le mensonge, tous les moyens paraissaient bons aux Allemands pour nous réduire, et les armes n'étaient que le moindre de ces moyens, parce qu'ils ne voulaient pas perdre de monde, et qu'en se battant, il faut en perdre.

Nous étions restés trois jours au village de Jametz, du côté de Montmédy. C'était dans la seconde quinzaine d'octobre, il pleuvait à verse; Georges et moi, nous avions été reçus chez une vieille femme lorraine, grande et sèche, — la mère Marie-Jeanne, — dont le fils était soldat à Metz; elle avait une maisonnette sur la route, un petit grenier au-dessus, où l'on montait par une échelle, un petit jardin derrière, tout ravagé. Quelques bottes d'oignons, des pois, des haricots dans un panier, faisaient toutes ses provisions. Elle ne cachait rien, et quand un Prussien entrait lui demander quelque chose, elle avait l'air d'être sourde, et ne répondait pas. Sa misère, ses vitres cassées, les murs dégradés et la petite armoire ouverte engageaient ces goinfres à s'en aller bien vite, pensant qu'ils ne trouveraient rien, et qu'il fallait chercher ailleurs.

Cette pauvre femme avait vu notre misère, elle nous avait dit d'entrer, nous demandant d'où nous venions, et nous lui avions raconté nos malheurs. C'est elle-même qui nous avait prévenus qu'il restait quelques bottes de foin au grenier, et que nous pouvions en prendre, parce qu'elle n'en avait plus besoin, les Allemands ayant mangé sa vache.

Nous montions là-haut la nuit, pour dormir, et nous retirions l'échelle, écoutant la pluie tomber et couler sur les tuiles.

Georges n'avait plus que dix sous, et moi, je n'avais plus rien, quand le troisième jour, comme nous étions couchés au grenier, vers deux heures du matin, la trompette sonne.

Il était arrivé quelque chose, un ordre, je ne sais quoi.

Nous écoutons... On courait... Les crosses des fusils résonnaient dans la rue... On se réunissait... On se mettait en rang, et de tous les côtés on criait :

« Les voituriers!... Où sont les voituriers? »

Le commandant jurait; il disait d'une voix furieuse :

« Qu'on les cherche... qu'on les trouve... qu'on fusille les gueux!... »

Nous ne bougions pas.

Et tout à coup en bas la porte s'ouvre; les Prussiens demandent en allemand, en français, où sont les Alsaciens, les voituriers alsaciens.

La vieille Lorraine ne répondait rien; elle faisait la sourde comme toujours. Finalement, on ressort; les brigands avaient bien vu le trou carré du plafond; mais il paraît que cela pressait, et qu'ils ne pouvaient trouver tout de suite une échelle.

Enfin, qu'ils l'aient vu ou non, bientôt nous entendîmes les pas dans la boue, les coups de fouet, le roulement des voitures, et puis rien!

Le bataillon était parti.

Alors seulement, au bout d'un quart d'heure, la mère Marie-Jeanne en bas se mit à nous appeler.

« Vous pouvez descendre, disait-elle, ils sont déjà loin. »

Et nous descendîmes.

La pauvre femme disait, en riant de bon cœur :

« Vous voilà sauvés ! — Seulement, il ne faut pas perdre de temps ; l'ordre pourrait venir de vous reprendre. Tenez, mangez cela. »

Elle sortit de l'armoire une grosse écuelle de soupe aux haricots, car elle en cuisait pour trois ou quatre jours à la fois, et la réchauffait sur la cendre.

« Mangez tout !... Ne vous gênez pas ! J'ai encore des haricots !... »

Nous n'avions pas envie de nous faire prier, et deux minutes après l'écuelle était vide.

La bonne femme nous regardait avec contentement ; Georges lui dit :

« Depuis huit jours nous n'avons pas fait un aussi bon repas.

— Tant mieux !... Je suis bien contente de vous avoir rendu service... Et maintenant partez !... Ah ! je voudrais bien vous donner un peu d'argent, mais je n'en ai pas.

— Vous nous avez sauvé la vie, lui dis-je. Dieu vous fasse la grâce de revoir votre fils ! Mais il faut que je vous demande une autre chose avant de partir.

— Quoi donc ?

— C'est la permission de vous embrasser.

— Ah ! de bon cœur, mes pauvres Alsaciens, de bien bon cœur ! — Je ne suis plus belle, dit-elle, mais c'est égal. »

Et nous l'embrassâmes comme une mère.

Nous allâmes ensuite sur la porte ; le petit jour venait :

« Voici devant vous le chemin de Dun-sur-Meuse, nous dit Marie-Jeanne, vous ne le prendrez pas, c'est celui qu'ont suivi les Prussiens ; le commandant n'aura pas manqué de vous signaler au prochain village. Mais voici la route de Metz, par Damvillers et Etain ; suivez-la. Si l'on vous arrête, vous direz que vos chevaux sont morts de fatigue, et qu'on vous a relâchés. »

Cette pauvre vieille était pleine de bon sens. Nous lui serrâmes encore la main, les larmes aux yeux, et puis nous partîmes, suivant le chemin qu'elle nous avait montré.

Je serais bien embarrassé de vous dire aujourd'hui tous les villages que nous avons traversés, de Jametz à Rôthalp. Tout ce pays, entre Metz, Montmédy et Verdun, était couvert de cavalerie et d'infanterie, qui vivait aux dépens des gens, et les gardait comme dans un filet, pour les manger à mesure du besoin. Les troupes de ligne, et principalement les canonniers, se tenaient autour des forteresses ; les autres, des landwehr en masse, occupaient jusqu'au moindre hameau, et faisaient des réquisitions partout.

Dans un petit village, entre Jametz et Damvillers, nous entendîmes sur notre droite une vive fusillade le long d'un bois, et Georges me dit :

« Là derrière, notre bataillon est engagé. Dieu veuille que le brave commandant qui parlait de nous faire fusiller, reçoive une balle dans le ventre, et ton caporal aussi. »

Les gens du village, sur leurs portes, disaient :

« Ce sont les francs-tireurs !... »

Et la joie brillait dans tous les yeux, surtout quand un vieux accourut du sentier qui longe le cimetière, en criant :

« Deux voitures de blessés arrivent... deux grandes voitures d'Alsaciens ; des hussards les escortent. »

Nous venions de nous arrêter à la porte d'une épicerie, sur la place, et nous demandions à la femme qui tenait cette petite boutique, s'il ne se trouvait pas d'horloger aux environs, car le cousin voulait vendre sa montre, qu'il avait cachée sous sa chemise depuis Droulingen, et la femme descendait les marches pour nous indiquer un endroit, quand le vieux se mit à crier :

« Voici les voitures d'Alsaciens !... »

Aussitôt, sans écouter le reste, nous partîmes en courant vers l'autre bout du village ; mais près d'une petite rivière dont je ne sais pas le nom, au-dessus d'une touffe de saules, nous vîmes briller deux casques ; et cela nous fit prendre un sentier qui longeait la rivière, alors débordée à cause des grandes pluies. Nous continuâmes ainsi bien loin, ayant quelquefois de l'eau jusqu'aux genoux.

Nous finissions pourtant au bout d'une demi-heure par sortir de ces roseaux, et nous commencions à découvrir sur la colline à gauche le clocher d'un autre village, quand un cri de « *Verda ?* » nous arrêta tout court, près d'une cassine abandonnée, à deux ou trois cents pas des premières maisons. En même temps un landwehr sortait de la masure, la crosse de son fusil à l'épaule, et nous répétait : « *Verda ?* » le doigt sur la détente.

Georges, voyant qu'il n'y avait pas moyen de s'échapper, répondit :

« *Goûte freund*[1] !

— Restez là, cria l'Allemand, ne bougez pas ou je tire ! »

[1] Bon ami.

Il fallut bien nous arrêter ; et seulement dix minutes après, un piquet sortant du village vint relever la sentinelle, et nous emmena comme des gueux à la mairie, où le capitaine des landwehr nous interrogea longtemps sur ce que nous étions, d'où nous venions, sur la cause de notre départ, et pourquoi nous n'avions pas de papiers.

Nous répétions toujours que nos chevaux étaient morts de fatigue, et qu'on nous avait dit de retourner chez nous, mais il ne voulait pas nous croire. A la fin pourtant, comme Georges lui demandait de l'argent pour continuer notre voyage, il se mit à crier :

« Allez-vous-en au diable, canailles ! Est-ce que je suis chargé de vous faire vivre et de vous fournir des rations ? Allez, et si vous repassez par ici, malheur à vous ! »

Nous sortîmes bien contents.

Georges, au bas de l'escalier, voulut remonter pour lui demander un laisser-passer, mais j'avais si peur de voir le capitaine changer d'idée, que je forçai le cousin de nous éloigner au plus vite, ce que nous fîmes, sans aucune autre mauvaise rencontre jusqu'à Etain, où Georges vendit sa montre en or, avec la chaîne, soixante-cinq francs, en faisant promettre à l'horloger que s'il lui renvoyait soixante-quinze francs avant la fin du mois, la montre et la chaîne lui seraient rendues.

L'horloger le promit, et le cousin, me prenant alors par le bras, s'écria :

« Maintenant, Christian, arrive; nous avons assez jeûné, il est temps de nous régaler. »

Et cent pas plus loin, au tournant de la rue, nous entrâmes dans une de ces petites auberges, où l'on couche pour quelques sous.

Ceux qui se trouvaient là, dans la petite salle sombre, n'étaient pas des messieurs ; ils buvaient leur chopine de vin, la casquette sur l'oreille, et la chemise débraillée ; mais en nous voyant passer sous la porte, faits comme nous étions, avec nos chemises et nos barbes de trois semaines, nos chapeaux détrempés, jaunis par la pluie, ils nous prirent d'abord pour des montreurs d'ours et de dromadaires.

L'aubergiste, une grosse femme, vint nous demander ce que nous voulions.

« Une bonne soupe grasse, un bon morceau de bœuf, une bonne bouteille de vin, et du pain à discrétion, » répondit Georges.

La grosse femme nous regardait, en clignant de l'œil, sans bouger, comme pour dire :

« C'est très-bien! mais qui est-ce qui payera? »

Georges lui fit voir une pièce de cinq francs, et tout de suite elle répondit en riant :

« Messieurs, vous allez être servis. »

Autour de nous, on murmurait :

« Ce sont des Alsaciens ! Ce sont des Allemands !... C'est ceci... c'est ça... »

Mais nous n'y faisions pas attention ; nous écartions nos coudes sur la table ; et la soupe étant arrivée, on vit que l'appétit ne nous manquait pas. Quant au bœuf, un vrai morceau de Prussien d'au moins deux livres, avec des pommes de terre et d'autres légumes, il ne fit qu'un tour de langue. En même temps, la première bouteille avait filé, Georges en avait demandé une seconde ; nous commencions à revoir clair ; nous regardions les gens avec d'autres yeux ; et l'un de ceux qui se trouvaient là, s'étant permis de répéter que nous étions des Allemands, Georges, se retournant, s'écria :

« Qui donc ici nous traite d'Allemands? Voyons, s'il a du cœur, qu'il se lève... Nous... des Allemands !... »

Alors il prit la bouteille et la cassa sur la table en mille morceaux. — Je vis qu'il perdait la tête, et je lui criai :

« Georges, au nom du ciel, tu vas nous faire arrêter ! »

Mais tous ceux qui se trouvaient là, lui donnaient raison.

« C'est une abomination ! criait Georges. Que celui qui nous traite d'Allemands parle ; qu'il sorte avec moi ; qu'il choisisse le sabre ou l'épée, tout ce qu'il voudra ; ça m'est égal ! »

Celui qui avait parlé, un jeune homme, se leva, et nous dit :

« Pardonnez-moi, je vous fais mes excuses. Je croyais...

— Vous avez eu tort de croire, lui dit Georges ; ces choses-là ne doivent jamais se dire. Nous sommes des Alsaciens, de bons Français, des hommes d'âge; le fils de mon camarade est à Phalsbourg dans la mobile, et moi j'ai fait un congé dans les soldats de marine. Nous avons été enlevés, entraînés par les Allemands ; nous avons perdu nos chevaux et nos voitures ; et maintenant, en arrivant ici, nos propres compatriotes nous font une insulte pareille, parce que nous avons dit quelques mots en alsacien, comme des Bretons en diraient en breton, et des Provençaux en provençal.

— Pardonnez-moi, répéta le jeune homme, j'ai eu tort, je le reconnais ; vous êtes de bons Français !

— Je vous pardonne, lui dit Georges en le regardant. Mais quel âge avez-vous?

— Dix-huit ans !

— Eh bien ! allez où vous devriez être ! Et montrez que vous êtes aussi bon Français que nous. Il n'y a plus de jeunes gens en Alsace... Vous comprenez ce que je veux dire. »

Tout le monde écoutait. Le jeune homme sortit ; et comme le cousin demandait encore une bouteille, l'aubergiste lui dit, en se penchant sur son épaule :

« Vous êtes de bons Français !... Mais vous avez parlé devant beaucoup de monde, des étrangers que je ne connais pas ; vous feriez bien de partir ! »

Aussitôt le bon sens revint à Georges ; il mit une pièce de cent sous sur la table, la femme lui rendit deux francs, et nous sortîmes.

Une fois dehors, Georges me dit :

« Allongeons le pas ! La colère vous fait faire des bêtises. »

Et nous partîmes dans une petite rue, ensuite dans une autre. Nous arrivâmes en plein champ. La nuit approchait ; si l'on nous avait repris, notre affaire aurait été bien plus mauvaise que la première fois, et nous le savions tellement bien, que cette nuit et le lendemain, nous n'osions plus même entrer dans les villages, de peur d'être arrêtés, et reconduits à notre bataillon.

A la fin du deuxième jour, la fatigue nous força d'entrer dans un clos. Il faisait très-froid pour la saison, mais nous avions pris l'habitude de la misère, et nous dormîmes contre un mur, sur un paillasson de jardinier, comme dans notre lit. En nous levant, le matin, au petit jour, nous étions couverts de gelée blanche ; et Georges, regardant au loin, me demanda :

« Reconnais-tu cet endroit, là-bas, Christian ? »

Je regardai.

« Hé ! c'est Château-Salins. »

Ah ! maintenant tout allait mieux. Nous avions à Château-Salins notre vieux cousin Desjardins, le premier teinturier du pays. Le grand-père de Desjardins et notre grand-père avaient épousé les deux sœurs, avant la Révolution ; il était luthérien, et même calviniste ; nous étions catholiques ; mais cela ne nous empêchait pas de nous reconnaître et de nous aimer comme des parents très-proches.

X

Nous arrivâmes à la porte de Jacques Desjardins, vers sept heures du matin ; il venait de se lever, et prenait le café avec sa femme et ses petits-enfants.

D'abord, en nous voyant entrer, Desjardins resta la bouche ouverte ; sa femme et ses enfants se levèrent comme pour appeler au secours. Mais quand je dis :

« Bonjour, cousin ; c'est nous ! »

Desjardins s'écria :

« Dieu du ciel, c'est Christian et Georges Wéber !... Quel malheur est arrivé ?...

— Oui, c'est nous, cousin, dit Georges ; voilà dans quel état les Prussiens nous ont mis.

— Les Prusiens ?... Ah ! les brigands, dit Desjardins. — Lise, fais chercher des côtelettes chez le boucher... monte du vin... Ah ! mes pauvres cousins, je vois que vous avez aussi besoin de changer.

— Oui, dit Georges, et de nous faire la barbe !

— Eh bien, arrivez ! Pendant qu'on vous préparera le déjeuner, vous changerez de chemise et d'habits ; vous mettrez les miens, jusqu'à ce que les vôtres aient passé à la lessive. Dieu du ciel ! est-il possible ! »

Il nous conduisit dans une belle chambre en haut. La cousine Lise arrivait déjà remplir les cuvettes.

« Vous mettrez aussi mes bas et mes souliers en attendant, disait Desjardins. Tenez, voici mes rasoirs... Arrangez-vous !... — Ah ! les scélérats d'Allemands... Comment, ils vous ont traités de cette façon, un maire, des gens respectables !...

Alors la cousine sortit, et nous commençâmes à nous déshabiller. La vue de nos bas, de nos cravates, de nos chemises et de tout le reste faisait gémir le bon vieux père Desjardins, le meilleur des hommes ; il ne pouvait en croire ses yeux, et disait :

« Mes pauvres cousins, ah ! vous en avez vu de dures, et de toutes les couleurs. »

La première chose que nous fîmes ensuite, ce fut de nous laver. Les chemises blanches étaient déjà dépliées sur le lit, et je ne peux pas dire quelle satisfaction j'éprouvai de me sentir cette bonne toile fraîche sur le corps.

Après cela, je me fis la barbe, pendant que Georges racontait nos malheurs au cousin, qui l'interrompait à chaque instant, s'écriant :

« Comment... comment... les misérables poussent la barbarie jusque-là... Ce sont donc de véritables bandits !... Ah ! jamais on n'a vu de choses pareilles. »

Je m'essuyai bien jusque derrière les oreilles, et je passai le rasoir à Georges. Notre cousin Desjardins me prêta des bas, des pan-

— Ils nous payeront tout ça (Page 91.)

talons, une blouse et des souliers bien secs. Nous étions à peu près de la même taille; jamais je ne me suis senti plus à mon aise.

Georges s'habilla ensuite; et comme nous finissions, la servante vint nous prévenir, en toquant contre la porte, que le déjeuner était servi; nous descendîmes dans l'attendrissement.

La cousine et les enfants nous attendaient pour nous embrasser, car d'abord ils n'avaient pas osé s'approcher de nous, et maintenant ils voulaient en quelque sorte s'excuser de nous avoir si mal reçus; mais c'était tout naturel, et nous ne leur en voulions pas.

Je n'ai pas besoin de vous dire si nous déjeunâmes de bon appétit. Georges recommença l'histoire de nos misères, pour la cousine et les enfants, qui l'écoutaient, ouvrant de grands yeux, et s'écriaient :

« Est-ce possible? Oh! que vous avez souffert, et que vous devez être heureux maintenant d'avoir pu vous sauver! »

Quand il eut fini, la cousine nous dit que tout cela venait des jésuites; que ces gens avaient d'abord fait courir de mauvais bruits sur le compte des protestants; et que maintenant les Prussiens l'ayant emporté, ils prêchaient contre Gambetta et Garibaldi.

Elle nous dit que ces gens avaient excité l'Empereur à déclarer la guerre, pensant que leur société n'y aurait rien à perdre, mais au contraire tout à gagner; que si les Français étaient vainqueurs, ils pourraient écraser les luthériens; et que si les Français étaient

Il était là, penché pour écouter... (Page 97.)

vaincus, on rétablirait Chambord, pour rendre au pape ses anciens Etats de l'Eglise.

Ainsi pensait la cousine Lise, femme d'âge et toute blanche, aimant à raisonner sur toutes choses.

Mais Georges, après avoir vidé son verre, lui répondit que la véritable cause de nos malheurs, c'était l'armée; que cette armée n'était pas celle de la nation, mais de l'Empereur, qui donnait les grades, les honneurs, les pensions et les subventions; que l'intérêt d'une armée pareille est toujours contraire à l'intérêt du pays et du peuple, parce que l'armée a besoin de la guerre, pour obtenir de l'avancement, et que le peuple a besoin de la paix, pour travailler, élever ses enfants et s'entretenir.

Le cousin Desjardins lui donna raison; et comme on vint servir le café, la cousine Lise et les enfants sortirent. On alluma les pipes, et le cousin nous raconta les dernières nouvelles.

Desjardins avait beaucoup de livres, comme tous les calvinistes, et recevait des journaux de tous les côtés : d'abord l'*Indépendance belge*, ensuite des journaux de Cologne, de Francfort, de Berne, de Genève et d'ailleurs. A son âge, ayant un fils de cinquante ans, il ne s'occupait plus beaucoup de teinturerie, ni de commerce, et passait son temps à lire.

C'était donc un homme plus instruit que nous, et dans lequel nous pouvions avoir pleine confiance. C'est de lui que nous apprîmes la belle défense de Châteaudun, le dé-

barquement de Garibaldi à Marseille, et sa nomination comme général de l'armée des Vosges; la marche des Bavarois de Von der Thann sur la Loire, et l'arrivée des francs-tireurs dans nos montagnes, du côté d'Epinal et de Raon-l'Etape. Il nous lut cette belle proclamation de Gambetta au peuple français, exposant les grandes résolutions de Paris, l'organisation des citoyens en gardes nationales, l'union et la concorde de tous dans ce moment difficile, et les approvisionnements de vivres pour plusieurs mois que la ville avait faits, ce qui devait rassurer la province, et lui donner le courage de suivre son exemple.

Je me souviens encore de ce passage, qui nous remua le cœur :

« Citoyens des départements, cette situation vous impose de grands devoirs : le premier de tous, c'est de ne vous laisser divertir par aucune préoccupation qui ne soit pas la guerre, le combat à outrance; le second, c'est, jusqu'à la paix, d'accepter fraternellement le commandement du pouvoir républicain, sorti de la nécessité et du droit. Il ne doit y avoir qu'une préoccupation : arracher la France à l'abîme où la monarchie l'a plongée. Les hommes ne manquent pas : ce qui fait défaut, c'est la résolution, la décision et la suite dans l'exécution des projets; ce qui fait défaut, après la honteuse capitulation de Sedan, ce sont les armes. Tous nos approvisionnements de cette nature avaient été dirigés sur Sedan, Metz et Strasbourg; et l'on dirait que, par une dernière et criminelle combinaison, l'auteur de tous nos désastres a voulu, en tombant, nous enlever tous les moyens de réparer nos ruines ! »

« Il en est bien capable ! s'écria Georges. Oui, je suis sûr que l'*honnête homme* a voulu se ménager une porte de derrière du côté de la Prusse. »

Le cousin Desjardins continua :

« Maintenant, grâce à l'intervention d'hommes spéciaux, des marchés ont été conclus, qui ont pour but et pour effet d'accaparer tous les fusils disponibles sur les marchés du globe. La difficulté était grande de se procurer la réalisation de ces marchés; elle est aujourd'hui surmontée. Quant à l'équipement, à l'habillement, on va multiplier les ateliers, et requérir au besoin les matières premières; ni les bras ni le zèle des travailleurs ne manquent; l'argent ne manquera pas non plus. Il faut enfin mettre en œuvre toutes nos ressources, qui sont immenses, secouer la torpeur de nos campagnes, multiplier la guerre de partisans. Levons-nous donc en masse, et mourons plutôt que de subir la honte du démembrement. »

L'enthousiasme de Georges augmentait à chaque mot.

« A la bonne heure, s'écria-t-il, voilà ce qui s'appelle parler ! Une fois le branle donné, tout marchera ! La jeunesse prendra les armes en masse. Il ne faudrait qu'une victoire, une seule, et toute la France se lèverait : on tomberait sur le dos des gueux comme la grêle; on les attendrait au coin de tous les bois; il n'en réchapperait pas un seul ! »

Le cousin Desjardins, ayant replié son journal, ne disait rien et j'étais aussi tout pensif.

« Et vous, cousin, lui dis-je, avez-vous aussi confiance ? »

Et seulement au bout d'une minute, après avoir pris une bonne prise pour se réveiller les idées, car il prisait comme les anciens, et ne fumait pas, au bout d'une minute, il me répondit :

« Non, Christian, je n'ai pas bonne espérance; et ce ne sont pas ces Allemands qui m'effrayent; ils ont pris Strasbourg; dans quelque temps, par la trahison et la famine, ils auront Metz : c'est une affaire arrangée d'avance. Ils assiégent Verdun; Soissons vient de tomber entre leurs mains; ils entourent Paris; ils s'avancent sur Orléans... Eh bien ! malgré tout, ce ne sont pas ces gens-là qui me font peur !

— Mais qui donc ? » demanda Georges.

Lui, sans l'écouter, continua :

« La France est si forte, elle est si brave, si riche, si intelligente, que dans quelques mois elle aurait jeté ces barbares de l'autre côté du Rhin; mais ce qui m'épouvante, ce sont les ennemis de l'intérieur.

— Personne ne bouge ! lui dis-je.

— C'est parce que personne ne bouge, que les Allemands sont sur la Loire, fit-il, en me regardant avec ses petits yeux vifs et clairs. S'il s'agissait de rétablir Chambord, Louis-Philippe II, ou même Bonaparte IV, vous verriez tous les conseillers généraux, tous les conseillers d'arrondissement, tous les préfets, sous-préfets, juges de paix, commissaires de police, percepteurs, contrôleurs, gardes généraux, maires et adjoints en campagne. Je dis pour n'importe lequel des trois, car la grande affaire, c'est d'avoir un monsieur qui donne des croix, de l'avancement, des pensions, des gratifications : l'un ou l'autre, cela leur est à peu près égal, pourvu qu'il y en ait un ! Ces gens-là soulèveraient pour leur homme le pays de

fond en comble; ils feraient marcher le paysans par milliers; ils chanteraient la *Marseillaise*, ils crieraient que la patrie est en danger !... Et les évêques, les prêtres, les curés, les vicaires prêcheraient la guerre sainte ; la France bousculerait les Allemands jusqu'au fond de la Prusse ; on trouverait des armes, des munitions, des approvisionnements du jour au lendemain ! Mais comme il s'agit de la République, et comme la République veut la séparation de l'Eglise et de l'État, l'instruction gratuite, le service militaire obligatoire pour tous ; comme elle déclare que tout doit se donner au concours ; qu'un imbécile, parce qu'il est riche ou noble, ne doit pas l'emporter sur un homme capable, parce qu'il est pauvre ; et que, d'après ce principe-là, le mérite serait pesque tout, l'intrigue et la bassesse presque rien, on aime mieux voir démembrer la France, que d'avoir une République ! Qu'est-ce que deviendraient les bonnes places de sénateurs, de pairs de France, de préfets, de chambellans, d'écuyers, de receveurs généraux, d'intendants, de maréchaux, de députés officiels et d'évêques sous une République ? Elles seraient mises au panier, et c'est ce qu'ils ne veulent pas.

« Ils aimeraient mieux, au besoin, avoir le roi de Prusse, que la République, si le roi de Prusse s'engageait à leur conserver toutes les bonnes places. Oui, pour eux, les bonnes places, les bonnes pensions, font la patrie ! Oh ! ce n'est pas la première fois que l'on compte sur les Allemands, pour rétablir l'ordre en France. Marie-Antoinette avait déjà cédé l'Alsace, pour ravoir ses antichambres remplies de bons vieux serviteurs bien plats, bien humbles. Ce qui se passe revient au même. Dans le temps, les amateurs de pensions, les égoïstes aveugles, qui ne voyaient qu'eux et regardaient le peuple comme une proie, s'appelaient nobles ; aujourd'hui, ce sont des bourgeois élevés par les jésuites. Mais alors, les chefs de la République, décidés à faire triompher la justice, ne laissèrent pas les fonctionnaires et les généraux de Louis XVI à la tête des armées. Ces grands patriotes avaient du bons sens. Ils établirent des municipalités républicaines dans toutes les communes; ils donnèrent le commandement de nos forces à des généraux républicains; ils mirent la main sur les réactionnaires ; et les Allemands une fois chassés de notre territoire, ils jugèrent ceux qui les avaient appelés ; la France fut sauvée !

« Il en arriverait de même aujourd'hui, malgré tous les préparatifs de l'Allemagne; malgré Bonaparte, qui, voyant sa dynastie perdue, a livré notre dernière armée à Sedan, afin d'empêcher la République de vaincre ! Oui, malgré la trahison de ce malheureux, nous pourrions encore battre les Allemands, si les égoïstes n'étaient pas à la tête de nos affaires ; mais ils sont partout. A Paris ils remplissent les états-majors de la garde nationale et de l'armée; en province, ils forment ces fameux conseils généraux, d'où l'on a tiré des jurés pour acquitter Pierre Bonaparte, et qui condamneraient sans honte Gambetta à mort, s'ils étaient réunis en conseil, pour le juger. Au lieu d'aider cet homme de cœur, ce bon patriote à sauver la France, ils le gêneront, parce qu'il est républicain ; ils lui mettront des bâtons dans les roues, ils l'empêcheront de faire les levées nécessaires, ils abattront l'enthousiasme du peuple. Tenez, tous les journaux allemands le montrent bien : ils n'ont pas assez d'injures contre Gambetta, qui défend son pays, et pas assez de flagorneries pour les conseils généraux nommés par l'Empire.

— Mais alors, s'écria Georges, il faut donc se rendre ?

— Non, quoique nous soyons sûrs d'être vaincus, répondit Desjardins, il faut montrer que la vieille race est toujours là ; que ses racines ne sont pas mortes, et que l'arbre repoussera ! Si nous étions restés sous le coup de Sedan, le mépris de l'Europe et du monde entier nous aurait enterrés. La nation s'est relevée depuis. C'est quelque chose d'incroyable : sans armée, sans canons, sans fusils, sans vivres ni munitions, trahie, surprise et débordée partout, cette nation s'est relevée... Elle se défend !... Un homme de cœur a suffi pour lui donner confiance... Quel autre peuple en aurait fait autant ? Je suis donc d'avis qu'il faut lutter jusqu'à la fin, et rendre en quelque sorte les Allemands honteux de leur victoire. Ils se sont préparés cinquante ans ; ils se sont cachés de nous, pour nous espionner pendant la paix ; ils ont dissimulé leur haine; ils ont employé toutes leurs forces; ils ont étudié la question sur toutes ses faces; ils ont jeté sur nous six cent mille hommes contre deux cent vingt mille au début de la campagne. Ils vont attaquer nos conscrits avec leurs meilleures troupes ; ils se mettront cinq ou six contre un ; ils appelleront encore les Russes à leur secours, au besoin, et puis ils diront : « Nous « sommes vainqueurs ! » Ils n'auront pas honte de dire : « Nous avons vaincu la France ; nous « sommes maintenant la grande nation ! »

— Tout cela, dit Georges, est possible. Mais en attendant, nous pouvons remporter une

victoire; et si nous avons une victoire, les affaires changeront; nous reprendrons un nouveau courage; et les landwehr qu'on nous envoie, presque tous pères de famille, ne demanderont pas mieux que de retourner chez eux.

— Mon Dieu, les pauvres landwehr n'ont rien à dire, on ne les consulte pas, répondit Desjardins; ces gens-là marchent quand on leur ordonne de marcher; ils sont pliés depuis longtemps à la discipline. C'est une machine, rien qu'une machine, mais sa masse nous écrase. »

Alors le cousin Desjardins nous raconta qu'ayant longtemps voyagé en Allemagne, avant et après 1848, pour affaires de commerce, il avait vu que ces gens nous détestaient; qu'ils nous enviaient; que nous leur portions ombrage, et que la haine des Français s'enseignait dans leurs écoles; qu'ils se croyaient supérieurs à nous, à cause de leur religion, simple et naturelle, tandis que la nôtre, avec ses cérémonies, ses chants latins, ses cierges et ses dorures, leur faisait penser que nous étions d'une race inférieure, comme les nègres, qui n'aiment que le rouge et se mettent des anneaux dans le nez; qu'ils trouvaient surtout leurs femmes bien plus sages et plus dignes que les nôtres, attribuant aussi cette supériorité à leur religion, qui les retient dans la famille, tandis que les nôtres passent leur temps en cérémonies de toute sorte.

Desjardins avait même eu sur ce point une dispute sérieuse avec un de leurs maîtres d'école, ne pouvant entendre professer ouvertement un pareil mépris pour les femmes françaises, au nombre desquelles il faut compter Jeanne d'Arc, et d'autres héroïnes, dont les femmes allemandes peuvent à peine comprendre la grandeur.

Il nous dit que, d'après cette manière de voir, les Allemands, et surtout les Prussiens, nous considéraient, nous, Alsaciens et Lorrains, comme exilés de la patrie, et malheureux sous la domination d'une race abrutie, maintenue dans l'ignorance par les évêques.

Georges, entendant cela, devint furieux, et s'écria que nous avions plus d'esprit et de bon sens que tous les Allemands ensemble.

« Oui, je le crois, répondit le cousin Desjardins, seulement, il faudrait s'en servir; il faudrait établir des écoles partout; le moindre Français devrait savoir lire, écrire notre langue, et voilà justement ce que la bande des amateurs de bonnes places ne veut pas.

« Si l'instruction avait été donnée au peuple, nous aurions su ce qui se passait de l'autre côté du Rhin; nous aurions eu des armées nationales, de bons généraux, une bonne intendance, une bonne organisation, des députés éclairés et consciencieux; nous aurions eu tout ce qui nous manque; nous n'aurions pas donné le droit de paix et de guerre à un imbécile; nous n'aurions pas attaqué bêtement les Allemands, et les Allemands, nous voyant prêts à les recevoir, se seraient bien gardés de nous attaquer. Toutes nos défaites, toutes nos divisions, nos agitations intérieures, nos révolutions : les massacres des rues, les déportations, les haines des classes, tout cela vient de l'ignorance; et cette ignorance abominable vient des égoïstes qui nous gouvernent depuis soixante-dix ans. Le bon sens, la justice, le patriotisme leur disaient d'instruire le peuple; ils ont mieux aimé s'allier avec les jésuites, pour l'abrutir : c'est la trahison des trahisons!... »

Georges, qui depuis longtemps pensait les mêmes choses, n'avait rien à dire; mais il soutenait toujours que nous pouvions remporter une victoire, et qu'alors tout serait sauvé.

Le cousin Desjardins secouait la tête, et disait :

« Nos forces sont trop inférieures; Gambetta n'aura pas le temps de les organiser; et si les traîtres avaient cette crainte, ils livreraient Metz tout de suite, pour que la seconde armée allemande, celle de Frédéric-Charles, puisse arriver à temps sur la Loire et empêcher notre armée de débloquer Paris, car alors, je crois aussi que tout pourrait être sauvé. Mais cela n'arrivera pas! Depuis que j'ai vu des généraux sortir de Metz, pour aller consulter l'Impératrice, en Angleterre, j'ai compris que nous étions perdus. Et puis, les forces de Guillaume sont immenses. Ces trois cent mille Russes, que les journaux allemands nous annoncent comme prêts à marcher sur Constantinople, attendent l'avis du roi de Prusse, pour se mettre en chemin de fer et venir nous accabler, si les Allemands ne se sentent pas encore assez nombreux avec leurs douze cent mille hommes pour nous vaincre. On ne veut pas de République française en Europe, c'est le fin mot de l'histoire; il n'en faut pas, à tout prix! car si la République s'établissait chez nous, toutes les monarchies seraient ébranlées : les peuples suivraient tous notre exemple, et ce serait la fin des guerres; nous aurions la confédération européenne; on pourrait licencier les rois, les

empereurs, les princes, les courtisans et les soldats de profession. On ne connaitrait plus que le commerce, l'industrie, les sciences, les arts ; il faudrait savoir quelque chose, pour être quelque chose. Le talent de mettre des hommes en ligne, pour les faire hacher à coups de canon et de mitrailleuse, passerait au dernier rang, et dans cent ans d'ici, les hommes ne voudraient plus croire que cette abomination a existé ; ils trouveraient cela trop bête. »

Desjardins se mit ensuite à nous raconter comment, en 1830, voyageant du côté de Solingen, pour acheter des aciers, il avait remarqué que les Prussiens ne songeaient qu'à la guerre. Dès ce temps, ils s'épuisaient à tenir sur pied et prêts à marcher, quatre cent cinquante mille hommes bien exercés. Depuis, après l'adjonction des forces de l'Allemagne du Nord, de la Bavière, du Wurtemberg, de Baden, cela devait monter à un million d'hommes ; sans compter la landsturm, composée, il est vrai, de vieillards, mais ayant tous servi, et sachant tous manier un fusil, charger un canon et monter à cheval.

« Voilà ce que Monsieur Bonaparte nous a mis sur le dos, sans nécessité, dit-il ; et c'est contre une puissance pareille que Gambetta se charge d'organiser à la hâte les jeunes gens qui nous restent, et dont la plupart n'ont jamais servi! Je l'avoue, j'ai peu d'espoir. Dieu veuille que je me trompe, mais je crains que l'Alsace et la Lorraine soient provisoirement englobées dans l'Allemagne. La guerre va se soutenir quelque temps ; les défections se suivront pas à pas ; et finalement, après beaucoup de souffrances, messieurs les anciens ministres, MM. les anciens députés officiels, les anciens préfets, les anciens conseillers généraux, les anciens fonctionnaires de tous grades, enfin, tous les égoïstes se réuniront, et diront :

— Arrangeons-nous avec Bismark!... Faisons la paix aux dépens de l'Alsace et de la Lorraine, et nommons un roi, qui nous donnera de bonnes places. La France sera toujours assez grande pour nous faire des pensions! »

Ainsi parla le cousin Desjardins ; et Georges de plus en plus indigné, frappant du poing sur la table, s'écria :

« Ce que je ne peux pas comprendre, c'est que les Anglais nous abandonnent ; c'est qu'ils laissent les Prussiens s'étendre comme il leur plaît.

— Ah! dit Desjardins en souriant, les Anglais ne sont plus le peuple d'autrefois ; ils sont aussi devenus trop riches, ils tiennent aussi trop à leurs aises ; leurs grands politiques ne sont plus des Pitt et des Chatam, qui regardaient au loin et songeaient à l'avenir de leur race, non! pourvu que les affaires marchent au jour le jour, les générations futures et la grandeur britannique ne les inquiètent plus.

— C'est égal, dit Georges, si vous aviez navigué comme moi dans la mer du Nord et dans la Baltique ; si vous aviez vu quelle grande puissance maritime peut devenir l'Allemagne du Nord en peu d'années ; ses cent soixante lieues de côtes, ses ports de Dantzig, de Stettin, de Hambourg, de Brême, où les plus beaux fleuves amènent tous les produits du centre de l'Europe, toutes les matières premières, non-seulement de l'Allemagne et de la Pologne, mais encore de la Russie ; si vous aviez vu cette population de marins, de commerçants, qui s'étend de jour en jour, vous ne pourriez pas comprendre l'indifférence des Anglais. Est-ce qu'ils sont devenus aveugles? Est-ce que l'amour de la religion luthérienne et la haine de la race latine leur troublent la cervelle?... Je n'en sais rien! mais ils doivent voir pourtant que si le roi Guillaume et Bismark veulent avoir l'Alsace et la Lorraine, ça n'est pas positivement pour nos beaux yeux à nous, Alsaciens et Lorrains, mais pour tenir le cours du Rhin depuis sa source, dans les cantons allemands de la Suisse, jusqu'à son embouchure, à Rotterdam ; et qu'en tenant ce grand fleuve, ils tiendront tout le commerce de nos pays industriels ; qu'ils pourront alimenter les colonies hollandaises de leurs produits ; que cela les rendra le premier peuple maritime du continent ; et que, pour faire leur coup sans être dérangés, — pendant que les Russes attaqueront Constantinople, — eux, ils s'installeront tranquillement dans les ports de la Hollande, comme ils ont occupé le Hanovre en 1866 ; et qu'ils nous offriront la Belgique, afin de s'assurer notre neutralité!... Cela tombe sous le sens commun.

— Sans doute, cousin, dit Desjardins, je crois aussi que toutes les fautes se payent : les Anglais payeront leurs fautes, comme nous payons les nôtres ; et les Allemands, après avoir épouvanté l'Europe et l'Amérique de leur ambition, payeront aussi durement un jour leur hypocrisie, leurs cruautés et leurs rapines. Dieu est juste!... — Mais en attendant que ce jour arrive, nous autres nous sommes confisqués, et toutes nos observations ne servent à rien. »

Ainsi continua la conversation, qui ne me

revient pas tout entière ; mais dont je vous ai dit les choses principales.

XI

Nous restâmes chez le cousin Desjardins tout ce jour. La cousine Lise fit blanchir nos chemises, laver nos habits, sécher nos souliers devant l'âtre, après les avoir remplis de cendres chaudes ; et le lendemain matin, nous prîmes congé de ces braves gens, en les remerciant tous du fond de notre cœur.

Nous étions bien impatients de revoir le pays, dont nous n'avions plus de nouvelles depuis un mois, et surtout nos pauvres femmes, qui devaient nous croire perdus.

Il faisait un temps humide ; on sentait d'avance que l'hiver serait rude.

A Dieuze, le bruit courait que Bazaine venait de rendre Metz, avec toute son armée, ses drapeaux, ses canons, ses fusils, ses munitions et ses blessés, *sans conditions*.

Les officiers prussiens buvaient du champagne à l'auberge où nous fîmes halte ; ils riaient ! — Georges était tout pâle ; moi, je sentais un grand poids sur ma poitrine.

Des gens qui se trouvaient là, des roulants, des juifs allemands, qui suivaient leurs armées avec des charrettes, pour les remplir d'horloges, de casseroles, de linge, de meubles et de tout ce que les officiers et les soldats leur vendaient, après l'avoir volé et pillé dans nos maisons, racontaient que les chevaux se donnaient pour rien aux environs de Metz, qu'on trouvait des chevaux arabes à cent sous ; mais que personne n'en voulait, faute de pouvoir les nourrir, le fourrage étant hors de prix ; que ces pauvres bêtes se mangeaient entre elles ; qu'elles se dévoraient le crin jusqu'au sang, et rongeaient même les arbres auxquels on les avait attachées ; que nos prisonniers tombaient de faim dans les fossés de la route, et que les Prussiens les traitaient d'ivrognes ; que les habitants de Metz, en apprenant les conditions de la capitulation, avaient voulu se révolter et massacrer Bazaine ; mais qu'il avait toujours eu, pendant le siége, trois mitrailleuses devant son palais, et qu'il s'était échappé la veille du jour où devait être publiée cette capitulation honteuse.

Tout cela nous paraissait presque impossible : Metz se rendre sans conditions !... Metz, la plus forte ville de France, avec une armée de cent cinquante mille hommes de vieilles troupes, la dernière qui nous restait après Sedan !

C'était vrai, pourtant !

Et malgré tout ce qu'on peut dire, pour expliquer ce malheur épouvantable, par l'ignorance et la bêtise des chefs, on ne m'ôtera pas de l'esprit que notre *honnête homme* a donné des ordres jusqu'à la fin ; que Bazaine les a suivis, et qu'ils ont tout fait ensemble. D'ailleurs, Bazaine alla le rejoindre tout de suite à Wilhemshoë, où la cuisine était si bonne. Ils se reposèrent de leurs fatigues, en attendant l'occasion de recommencer une campagne dans le genre du 2 décembre, où l'on pince les gens la nuit dans leur lit, lorsqu'ils se fient à notre serment ; ou dans le genre de celle du Mexique, où l'on file, en abandonnant ceux qu'on a juré de défendre ! — Pour ce genre de campagne, ils sont forts tous les deux ; et si le peuple continue à leur donner sa confiance, comme plusieurs le prétendent, ils pourront recommencer un de ces quatre matins et se faire donner encore les clefs du trésor. Ils distribueront encore une fois les croix et les pensions à leurs amis et connaissances ; et dans quelques années d'ici, Bismark découvrira que les Allemands ont des droits sur la Champagne et la Bourgogne.

Enfin, tout est possible ; nous avons vu de si drôles d'histoires depuis vingt ans !

A Fénétrange, où nous passâmes vers deux heures, on ne savait rien encore.

A six heures du soir, nous arrivions sur le plateau de Metting, près de la ferme Donat, et nous apercevions au fond du ciel gris, à deux lieues devant nous, Phalsbourg dans ses remparts et ses demi-lunes, avec son église et ses rues brûlées ; les grands replis de terrain autour, où se cachaient les Allemands ; les canons sur la côte, et les sentinelles derrière les carrières.

Tout se taisait, pas un coup de fusil ne s'entendait ; c'était le blocus ! La famine faisait tout doucement ce que le bombardement n'avait pu faire.

Alors, la tête penchée, nous traversâmes le bois à gauche, plein de feuilles mortes, et nous vîmes enfin notre petit village de Rôthalp, à trois cents pas derrière les vergers et les champs : il semblait aussi mort ! La ruine avait passé là ; les réquisitions avaient tout épuisé ; l'hiver, avec ses neiges, était à toutes les portes...

Le moulin marchait, ce qui me surprit.

Georges et moi, sans rien dire, nous nous donnâmes une poignée de main. Il allongea le pas vers sa maison, et je descendis à la mienne, le cœur serré.

Des soldats prussiens déchargeaient une voi-

ture de grains sous mon hangar; l'épouvante me saisit, et je pensai :

« Est-ce que ces misérables auraient chassé ma femme et ma fille? »

Heureusement Catherine parut aussitôt à la porte; elle m'avait vu venir et me tendait les bras, en criant :

« C'est toi, Christian!... Ah! mon Dieu, que nous avons souffert!... »

Elle se pendait à mon cou, pleurant et sanglotant. — Puis, arriva Grédel; nous nous tenions tous serrés...

Les Prussiens, à dix pas, nous regardaient. Quelques voisins criaient :

« L'ancien maire est revenu! »

Nous entrâmes ensuite dans la petite chambre. Je m'assis en face du lit, regardant les vieux rideaux, le rameau de buis au fond de l'alcôve, les vieux murs, les vieilles poutres du plafond, les petites vitres, et ma bonne femme, ma méchante fille, que j'aime!... Tout me paraissait bien, je me disais :

« Nous ne sommes pas encore morts... Ah! si maintenant je pouvais embrasser Jacob, je serais tout à fait heureux. »

Ma femme, la figure sur ses genoux, dans le tablier, ne pouvait s'arrêter de sangloter. Grédel, au milieu de la chambre, nous regardait. A la fin, elle me demanda :

« Et les chevaux... la voiture... où sont-ils?

— Là-bas... du côté de Montmédy, lui dis-je.

— Et le cousin Georges?

— Il est avec Marie-Anne... Nous avons tout abandonné... Nous nous sommes sauvés ensemble... Nous étions trop malheureux! Les Allemands nous laissaient mourir de faim...

— Ils vous ont bien sûr maltraité, mon père!

— Oui, ils m'ont battu...

— Battu?... Vous!...

— Oui!... Ils m'ont arraché la barbe; ils m'ont donné des soufflets. »

Grédel, en entendant cela, devint comme folle; elle ouvrit une fenêtre, et montrant le poing aux Allemands qui se trouvaient là, elle leur cria :

« Ah! brigands!... Vous avez battu mon père, le meilleur des hommes!... »

Et seulement alors elle se mit à pleurer, et vint m'embrasser en disant :

« Ils nous payeront tout ça, tout!... »

J'étais attendri.

Ma femme s'étant un peu calmée, se mit à me raconter ce qu'elles avaient souffert : leur chagrin de ne plus recevoir de nos nouvelles, le troisième jour après le passage du marchand de savon; et puis, la nomination de Placiard à ma place, et la quantité de réquisitions qu'il avait fait mettre sur nous, en disant que j'étais un républicain.

Lui, il n'allait plus qu'avec les Prussiens; il les recevait, leur serrait la main, les invitait même à dîner, et ne parlait plus que l'allemand prussien. Autant il avait été bon serviteur de l'Empire, autant il aimait maintenant le roi Guillaume. Au lieu d'écrire à Paris, pour avoir des bureaux de poste et des bureaux de tabac, il écrivait à Bismark-Bohlen, et déjà le brave homme avait de grandes promesses d'avancement pour son gendre et ses fils; il devait lui-même être nommé surveillant de quelque chose, avec de gros appointements.

J'écoutais cela sans m'en étonner; je le savais d'avance.

Ce qui me faisait plaisir, c'était d'avoir vu la vanne pleine d'eau; la caisse était donc toujours sous l'écluse! Et Grédel étant sortie pour préparer le souper, c'est la première chose que je demandai à Catherine.

Elle me répondit que rien n'avait été changé; que la grande fosse n'avait jamais baissé seulement d'un pouce. Alors je fus tranquille, et je remerciai le Seigneur Dieu de nous avoir épargné la ruine entière.

Les Allemands faisaient leur pain eux-mêmes depuis une quinzaine de jours; ils venaient moudre chez nous, mais sans nous payer un liard.

On ne savait plus comment sortir d'embarras; on ne trouvait plus de quoi se nourrir. Heureusement les Allemands s'étaient vite habitués à notre pain blanc, et pour en avoir ils donnaient volontiers une portion de leur ration de viande, toujours énorme. Ils changeaient aussi des moutons gras contre des poulets et des oies, étant fatigués de manger du gigot. Catherine avait fait plusieurs de ces bons marchés avec eux. Il nous restait bien encore une vache au Krapenfelz; mais il fallait lui porter le fourrage tous les jours sous les rochers, et puis la traire, et revenir avec sa charge.

Grédel, toujours plus hardie, y allait. Elle avait sa hachette sous le bras, et me raconta en riant qu'un de ces Allemands, ivre, l'ayant insultée, et menaçant de la suivre au bois, elle l'avait assommé d'un coup de hachette et roulé dans le ruisseau.

Tout cela ne lui faisait pas peur; les landwehr logés chez nous, de grands gaillards barbus, la craignaient comme le feu; elle les commandait comme des domestiques :

Adieu, mon père ! adieu, ma mère ! (Page 104.)

« Faites ceci !... Faites cela !... Graissez-moi ces souliers ; mais ne mangez pas la graisse, comme vos camarades de Metting, ou gare ! Je ne veux pas que vous entriez dans le poêle[1], en sortant de l'écurie... Vous sentez bien assez mauvais, sans le crottin de cheval ! Vous êtes tous sales comme des mendiants... L'eau ne manque pourtant pas... C'est honteux !... Allez vous laver à la fontaine. »

Et ils lui obéissaient.

Elle leur avait défendu de monter l'escalier, en leur disant :

« Je demeure là !... C'est ma chambre... Le premier qui monte, je lui fends la tête avec ma hachette. »

[1] Chambre où se trouve le poêle.

Et pas un n'osait lui désobéir.

Ces gens-là, depuis qu'ils avaient établi chez nous leur gouverneur Bismark-Bohlen, avaient sans doute reçu l'ordre de nous ménager, de nous bien traiter, de nous promettre des indemnités. Le capitaine Flœgel continuait de se griser du matin au soir, et du soir au matin; mais au lieu de nous appeler : « Canailles... Misérables !... » il nous appelait : « Ses bons Allemands... ses chers frères d'Alsace et de Lorraine ! » nous annonçant toutes les prospérités du monde, dès que nous aurions le bonheur de vivre sous les vieilles lois de la mère patrie.

Il était déjà question de renvoyer tous les maîtres d'école français, et l'on commençai à comprendre l'abominable négligence de nos

Dans le temps, cet Allemand était républicain... (Page 110.)

gouvernements, sur le chapitre de l'instruction publique : la moitié de nos malheureux paysans ne savaient pas un mot de français; depuis deux cents ans, on les laissait croupir dans l'ignorance.

Aujourd'hui, les Allemands ont mis la main sur eux, et leur enseignent que les Français sont les ennemis de leur sang; qu'ils les ont tenus en servitude pour les exploiter, pour vivre à leurs dépens, et se couvrir de leurs corps en cas de danger. Qui est-ce qui viendra leur dire le contraire? Est-ce que toutes les apparences ne sont pas contre nous? Et si les Allemands donnent aux paysans l'instruction que tous nos gouvernements leur ont refusée, ces gens n'auront-ils pas toutes sortes de raisons pour s'attacher à leur nouvelle patrie?

Que cela serve de leçon à la nation, et qu'on sache bien que l'amour de la patrie ne repose que sur la connaissance de ses bienfaits, dont le premier est l'instruction gratuite de tous les enfants.

Les Allemands ayant changé de manière d'être avec nous, et cherchant à nous gagner, logeaient dans nos maisons. C'étaient des landwehr, qui ne pensaient qu'à leur femme et à leurs enfants, souhaitant la fin de la guerre, et craignant l'apparition des francs-tireurs.

On annonçait l'arrivée de Garibaldi avec ses deux fils, et souvent Georges, montrant de la porte les cimes du Donon et du Schnéeberg déjà couvertes de neiges, me disait :

« On se bat là-haut!... Ah! Christian, si

nous étions jeunes, quel beau coup nous pourrions faire dans les défilés de nos montagnes ! »

Notre plus grand chagrin était de savoir que la famine régnait en ville, en même temps que la petite vérole. Plus de trois cents malades, sur quinze cents habitants, encombraient le collége, où l'on avait établi l'hôpital. Le sel, la viande, le tabac manquaient. Les parlementaires, qui ne faisaient qu'aller et venir sur la route de Lutzelbourg, nous rapportaient que la place ne pouvait plus tenir longtemps.

On avait parlé d'amener les gros canons de Strasbourg et de Metz, après la reddition de ces deux places; mais je me souviens que le hauptmann logeant chez M. le curé Daniel déclarait que cela n'en valait plus la peine; qu'un nouveau bombardement coûterait trois millions à Sa Majesté le roi Guillaume, et qu'il valait mieux laisser ces gens mourir tout doucement de leur belle mort, comme une lampe s'éteint faute d'huile.

Ce hauptmann, en disant cela, prenait des airs d'humanité, répétant sans cesse qu'il était bon d'épargner le sang humain et de ménager les munitions.

Que devenait Jacob au milieu de cette misère? Et Jean-Baptiste Werner? Je suis bien forcé d'en parler aussi, car Dieu sait quelle fureur possédait Grédel, en pensant qu'il pouvait souffrir de la faim : ce n'était plus un être humain; c'était une espèce de folle qui ne se connaissait plus, et qui m'a souvent forcé d'admirer la patience de nos landwehr. Quand l'un ou l'autre voulait lui demander quelque chose, elle lui montrait la porte en criant :

« Sortez d'ici, ce n'est pas votre place! »

Elle leur souhaitait même ouvertement d'être tous massacrés; et puis elle disait d'un air moqueur :

« Allez donc attaquer la ville !... Allez donc livrer un assaut!... Vous n'osez pas... vous tenez à votre peau; vous aimez mieux affamer le monde, bombarder les femmes et les enfants, brûler les maisons des pauvres malheureux, en vous cachant derrière vos tas de terre!... Il faut pourtant être de fameux lâches, pour s'y prendre de cette façon. Si les nôtres étaient dehors et vous dans la place, ils auraient déjà grimpé dix fois aux murs; mais vous avez peur de vous faire enfoncer les côtes; vous êtes des gens prudents. »

Eux, assis devant la porte, la tête baissée, ne lui répondaient pas, et continuaient de fumer sans avoir l'air de l'entendre.

Un jour pourtant, ces gens si paisibles se montrèrent vraiment indignés, non pas contre Grédel, ni contre nous, mais contre leurs propres chefs.

C'était quelque temps après la prise de Metz, il faisait froid. Nos landwehr, en revenant de monter leur garde, se tenaient serrés autour du poêle; dehors tombaient les premières neiges. Et comme ils étaient ainsi, ne songeant qu'à bien manger et bien boire, leur trompette sonne tout à coup, en prolongeant ses beuglements dans les échos.

L'ordre arrivait à l'instant de mettre le sac, de prendre le fusil et de partir pour Orléans!

C'est alors qu'il aurait fallu voir la figure de ces gens s'allonger, et les entendre crier qu'ils étaient landwehr, et qu'on ne pouvait pas les faire sortir des provinces allemandes. Je crois que cinquante hommes de la place leur auraient fait mettre bas les armes, et qu'ils se seraient tous rendus, pour rester au pays.

Mais le capitaine Flœgel, avec son nez rouge et sa grosse voix, étant venu leur crier :

« En route ! »

Il fallut bien obéir.

Les voilà donc tous rangés devant notre moulin, à trois ou quatre cents, et puis forcés d'emboîter le pas et de remonter la côte vers Mittelbronn, tandis que les habitants du village, à leurs fenêtres, criaient :

« Quel bon débarras ! »

On pensait aussi que Phalsbourg allait être débloqué, la moitié du village préparait des paniers, des sacs, tout ce qu'il fallait, pour porter des vivres à nos garçons. Grédel, qui ne se gênait plus, avait sa corbeille à part. Enfin, c'était un grand remue-ménage.

Mais d'où pouvait venir cet ordre de départ? Qu'est-ce que cela signifiait?

J'étais sur notre porte, rêvant à cela, quand la cousine Marie-Anne arrive, en me disant tout bas :

« Nous avons gagné une grande bataille; tous ceux de Metz filent du côté de la Loire.

— D'où savez-vous cela, cousine?

— D'un Anglais descendu chez nous hier soir.

— Et dans quel endroit s'est livrée cette bataille?

— Attendez, fit-elle; à Coulmiers, près d'Orléans. Les Allemands sont en pleine déroute; leurs officiers entrent dans les mairies et se rendent avec leurs soldats, pour ne pas être massacrés. »

Je n'en demandai pas davantage, et je courus chez le cousin Georges, bien curieux de

voir cet Anglais et d'entendre ce qu'il pouvait dire.

Comme j'entrais, le cousin était assis à table avec cet étranger; ils venaient de déjeuner ensemble et paraissaient de bonne humeur. Marie-Anne me suivait.

« Voici mon cousin, l'ancien maire du village, » dit Georges en me voyant ouvrir la porte.

Aussitôt l'Anglais se retourna. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, sec, maigre, le nez recourbé, les yeux bruns très vifs, sans barbe ni moustaches, et la taille serrée dans une longue capote grise.

« Ah! bien, fit-il en parlant du nez, et les dents serrées, comme les gens de ce pays. — Monsieur était maire?

— Oui, monsieur.

— Et vous avez refusé d'afficher les proclamations du gouverneur Bismark-Bohlen?

— Oui, monsieur.

— Très-bien, très-bien. »

Je m'assis; et, sans autre explication, cet Anglais se mit à m'adresser huit ou dix questions de suite, sur les réquisitions, sur les pillages, sur le nombre de voitures et de chevaux emmenés à l'intérieur; combien il en était rentré depuis l'invasion; combien restaient encore en France; sur ce que nous pensions des Allemands; si nous pourrions nous accorder avec eux; si nous n'aimerions pas mieux rester Français, ou devenir neutres, comme les Suisses?

Il avait toutes ces questions dans la tête, et moi j'y répondais, sans réfléchir que c'était bien singulier d'interroger les gens de cette manière.

Georges, lui, riait; et quand ce fut fini :

« Eh bien, mylord, dit-il, maintenant vous avez de quoi faire votre article. »

L'Anglais sourit et dit :

« Oui, ça marchera! »

Nous bûmes un bon verre de vin ensemble, que le cousin était allé chercher quelque part.

« Ce vin est bon, dit l'Anglais, les Prussiens ne vous ont pas tout pris?

— Non, ils n'ont pas tout découvert; nous avons encore quelques bons coins.

— Ah! oui, c'est ça... Je comprends! »

Georges voulait aussi l'interroger, mais l'Anglais ne répondait pas aussi vite que nous; il réfléchissait chaque fois, avant de dire oui ou non.

Ce n'est pas de lui que le cousin avait appris les dernières nouvelles, mais d'un paquet de journaux qu'il avait laissés la veille au soir sur la table, en allant se coucher, des journaux anglais, que Georges s'était dépêché de lire jusqu'à minuit, car il avait appris cette langue dans ses voyages, et l'autre ne s'en doutait pas.

Outre la bataille de Coulmiers, il avait appris là bien d'autres choses, comme l'organisation d'une armée dans le Nord par le général Bourbaki; la marche des Allemands sur Dijon; la belle protestation de Gambetta, contre ceux qui l'accusaient de rejeter nos malheurs sur l'armée et non sur ses chefs; et surtout la déclaration du prince Gortschakoff : « que l'empereur de Russie ne reconnaissait plus le traité qui lui défendait d'avoir plus d'une certain nombre de gros vaisseaux dans la mer Noire. »

L'Anglais avait fait des croix rouges le long de cet article; et Georges me dit plus tard que ces croix rouges signifiaient : affaire grave!

Le cheval de l'Anglais se reposait à l'écurie; nous sortîmes ensemble pour le voir; c'était un grand alezan qui devait courir comme un cerf.

Si je vous rapporte ces détails, c'est que nous avons vu depuis beaucoup d'autres Anglais, des hommes et des femmes, tous très-curieux, et qui nous adressaient des questions de la même manière que celui-ci, soit pour faire des articles, soit pour s'instruire eux-mêmes.

Georges m'assurait que les faiseurs d'articles de ce pays tenaient à gagner honorablement leur argent; qu'ils allaient à des centaines de lieues pour remonter aux sources des nouvelles, et qu'ils auraient cru voler leurs compatriotes en leur racontant des inventions, chose du reste qui se découvrirait bien vite et leur ôterait toute considération en Angleterre.

Je le crois, et je souhaite pour la France des chercheurs de nouvelles comme ceux-là. Au lieu d'avoir des gazettes remplies de longs raisonnements, qui vous passent devant l'esprit comme des nuages, et dont personne n'est capable de tirer le moindre profit, on aurait des choses claires, positives, qui nous aideraient à gagner le bon sens et les connaissances dont dont nous avons tous le plus grand besoin.

Nous pensions donc être débarrassés des landwehr, lorsqu'ils revinrent, ayant reçu contre-ordre, ce qui nous parut un mauvais signe.

Georges, qui venait de reconduire son Anglais jusqu'à Sarrebourg, entra chez nous et s'assit derrière le poêle, tout rêveur. Il ne

m'avait jamais paru plus triste; et comme je lui demandais s'il avait appris quelque chose de mauvais :

« Non, dit-il, je ne sais rien de neuf; mais ce qui se passe montre assez que l'armée allemande de Metz est arrivée à temps, pour empêcher nos troupes de débloquer Paris, après la victoire de Coulmiers. »

Et tout à coup sa fureur éclata contre les Dumouriez et les Pichegru sans génie, qui vendaient la patrie pour servir les intérêts d'une dynastie de faussaires!

« Encore huit ou quinze jours, criait-il, et nous étions sauvés! »

Il tapait sur la table et paraissait prêt à fondre en larmes.

Tout à coup il sortit, ne pouvant plus se contenir, et nous le vîmes traverser le grand pré derrière, au clair de lune, puis rentrer dans sa maison.

C'était à la fin du mois de novembre; le froid augmentait, le verglas s'étendait sur les prés, et le givre chaque matin couvrait les arbres.

Nous avions des corvées au village, non-seulement pour faire notre bois, mais aussi pour aller couper et fendre celui des landwehr. Je payais le père Offran, qui me remplaçait; c'était encore une dépense de plus, et l'on voyait venir le moment où nous serions tous ruinés de fond en comble.

Naturellement les landwehr, vexés d'avoir été sifflés par tout le village, ne nous ménageaient plus; sans les ordres supérieurs, ils nous auraient étranglés sur place; et chaque fois qu'ils pouvaient nous annoncer quelque malheur, ils arrivaient en riant, tapant leurs crosses sur le plancher, et criant :

« Eh bien, encore une dégelée!... Encore une débâcle!... Il faut évacuer Orléans!... Il faut abandonner Champigny? Ça va bien... ça marche!... — Allons, vous autres, est-ce que la soupe est prête? Dépêchons-nous! Ça vous ouvre l'appétit, d'apprendre de bonnes nouvelles!

— Tâchez de vous taire, tas de gueux, leur criait Grédel; nous ne croyons rien de tous vos mensonges. »

Alors ils riaient et disaient :

« Vous n'avez pas besoin de nous croire, pourvu que nous vous mettions dans le sac; quand vous y serez, vous le croirez bien. Alors gare! Si vous bougez, nous vous taperons au mur, comme un vieux chat galeux dont on veut se défaire. Ah! vous riiez, vous siffliez en nous voyant partir!... Mais il en viendra d'autres... Vous nous regretterez, mademoiselle Grédel, vous nous regretterez un jour; vous crierez : « Ah! si nous avions « encore nos bons landwehr!» mais il ne sera plus temps. »

Ce qui m'étonne, c'est que Grédel n'ait jamais eu l'idée de les empoisonner; heureusement ce n'était pas la saison des champignons rouges, et puis nous étions forcés de faire notre soupe dans la même marmite qu'eux; sans cela ces gens prudents se seraient méfiés, et nous auraient forcés de goûter de leur viande, comme ils l'ont fait aux Quatre-Vents, aux Baraques-du-bois-de-Chênes, et dans plusieurs autres endroits.

Du reste, ils resserraient leurs postes de plus en plus autour de la ville; sur tous les chemins aboutissant aux avancées, ils avaient des canons, où l'on veillait jour et nuit; ils réglaient leur tir le jour, avec des piquets et des entailles dans la terre, pour pouvoir en changer la direction et balayer les routes et les sentiers, même dans la nuit noire, en cas d'attaque.

La neige tombait alors en masse; tout le pays en était couvert; souvent à minuit, une heure, deux heures du matin, la fusillade commençait; on criait dans la rue :

« Une sortie!... Une sortie!... »

Et tous ceux du village qui gardaient encore leur bétail à la maison, par ordre du nouveau maire Placiard, étaient tenus de le chasser au loin dans les champs, pour empêcher les Français, s'ils arrivaient jusqu'à nous, de le trouver à l'étable.

Ah! ce gueux de Placiard, ce fameux soutien de l'Empire, en a-t-il commis des abominations; s'est-il donné de la peine, pour s'attirer l'estime des Prussiens!

Et dire que des bandits pareils finissent quelquefois leur existence dans un bon lit!

XII

Vers la fin de novembre, il nous arriva quelque chose d'extraordinaire, que je veux vous raconter.

Depuis les premières neiges, nos landwehr avaient construit sur la côte, en arrière de leurs canons, de grandes huttes de terre, ouvertes au midi, et fermées contre le vent du nord. Ils faisaient là-dessous de bons feux, et relevaient d'heure en heure leurs sentinelles.

Ils avaient aussi reçu de leur pays de grandes caisses pleines d'habillements chauds, de couvertures et de manteaux, de chemises et de bas en laine; ils appelaient cela « des dons d'amour! » Le capitaine Flœgel en fai-

sait la distribution à ses hommes, comme il lui convenait.

Or, une nuit que les landwehr logés chez nous étaient de garde, vers onze heures, sachant qu'ils ne reviendraient que le lendemain, je descendis fermer la porte de derrière, sur les champs. La lune était couchée, mais la neige brillait au loin, traversée par les ombres noires des arbres; et comme j'allais fermer, qu'est-ce que je vois derrière le grand poirier de mon verger, à gauche? Un homme... un turco, avec sa petite calotte rouge sur la nuque, sa veste bleue couverte de galons, sa ceinture et ses guêtres. Il était là, penché pour écouter, la crosse de son fusil à terre; ses yeux brillaient comme ceux d'un chat.

Il entendit la porte crier et se retourna vivement.

Moi, content de revoir un des nôtres, je sentais mon cœur galoper; et regardant de tous les côtés, de crainte des voisins, je lui fis signe de venir.

Tout dormait au village, les fenêtres étaient éteintes.

Il descendit en quatre ou cinq pas, sautant par-dessus les haies, et entra dans le moulin.

Aussitôt je refermai la porte et je lui dis :

« Bon Français! »

Il me serra la main dans l'ombre, et se laissa conduire derrière, dans la chambre où ma femme et Grédel veillaient encore.

Figurez-vous leur surprise!

« Voici quelqu'un de la ville, leur dis-je; c'est un vrai turco; nous allons avoir des nouvelles. »

En même temps nous vîmes que la baïonnette du turco était rouge jusqu'au bas, et que même le sang avait coulé sur le canon; mais nous ne dîmes rien.

Ce turco était un très-bel homme, brun, avec une petite barbe frisée, des yeux noirs et des dents blanches, comme on représente les apôtres. Je n'ai jamais vu de plus bel homme.

Il n'était pas fâché de sentir un bon feu; et Grédel lui ayant fait place, il s'assit, en remerciant de la tête et répétant :

« Bon Français! »

Je lui demandai s'il avait faim et s'il mangerait bien quelque chose; il dit que oui, et ma femme alla tout de suite prendre à la cuisine une grosse écuelle de soupe, préparée pour les landwehr, et dont il se régala; elle lui servit aussi un bon morceau de bœuf; mais au lieu de le manger, il le mit dans son sac, en nous demandant du sel et du tabac, que Grédel se dépêcha d'aller lui chercher.

Il parlait comme ces gens parlent, en nous tutoyant, et même il voulut embrasser la main de Grédel. Elle devint toute rouge, et lui demanda sans gêne devant nous, s'il connaissait Jean-Baptiste Werner, canonnier dans la batterie de Mairet?

« Jean-Baptiste, fit-il! Bastion n° 3, ancien canonnier d'Afrique... Oui... je le connais... bon garçon... brave Français!...

— Il n'est pas blessé?

— Non!

— Pas malade?

— Non! »

Alors Grédel se mit à pleurer dans son tablier; et la mère demanda au turco s'il connaissait Jacob Wéber, de la 3e compagnie de la mobile; mais le turco ne connaissait pas notre Jacob; il nous dit seulement que la mobile avait perdu très-peu de monde, ce qui nous rassura, ma femme et moi. Ensuite il nous raconta qu'un capitaine de la garde mobile, un nommé Cerfber, envoyé en parlementaire à Lutzelbourg, avait profité de cela pour déserter; et que le général allemand ne voulant pas le recevoir prisonnier, tant sa conduite lui paraissait dégoûtante, le misérable était parti pour l'Allemagne. Cette nouvelle ne m'étonna pas; je connaissais ce Cerfber, il était maire de Niederwiller, à quatre lieues de chez nous, et plus bonapartiste que Bonaparte.

Grédel était sortie, pendant que le turco nous racontait ces choses; elle revint au bout de quelques minutes avec une masse de provisions. Elle avait pris tout mon tabac, et pria le turco de l'emporter pour Jean-Baptiste et Jacob. Elle n'osa pourtant pas dire devant moi que c'était pour Jean-Baptiste seul, non, ç'aurait été trop fort, mais elle dit « pour les deux! » Le turco promit de faire la commission, alors Grédel lui donna différentes choses pour lui, mais il voulut surtout du sel, et nous en avions heureusement de quoi remplir son sac.

Ma femme faisait sentinelle dans l'allée; grâce à Dieu, rien ne bougea durant une heure, où ce turco nous répondit comme il pouvait, à tout ce que nous lui demandions.

Nous comprîmes que beaucoup de gens étaient malades en ville, que plusieurs sortes de provisions, entre autres la viande, le sel et le tabac, manquaient absolument, et qu'on s'ennuyait beaucoup d'être enfermés, sans avoir de nouvelles du dehors.

Vers une heure après minuit, le vent s'étant

levé secouait la porte, et nous croyions toujours entendre les landwehr revenir; le turco s'en aperçut et nous fit signe qu'il allait repartir.

Nous aurions bien désiré le garder, mais le danger était trop grand. Il reprit donc son fusil, et voulut aussi baiser la main de ma femme, à la manière des bohémiens de notre pays. Ensuite, en montrant son sac, il dit :

« Pour Jacob et Jean-Baptiste ! »

Je le reconduisis dans le verger. Il faisait un temps affreux, toute la neige était en l'air, roulée en tourbillons par le vent; mais il connaissait son chemin et courut d'abord en se courbant, jusqu'à la grande haie à gauche. Un instant après, je ne le voyais plus. J'écoutai longtemps : les feux des landwehr brillaient sur la colline, au-dessus de Wéchem; leurs sentinelles s'appelaient et se répondaient dans la nuit noire; pas un coup de fusil ne partit.

Je rentrai. Ma femme et Grédel paraissaient bien heureuses, et nous allâmes nous coucher.

Le lendemain, nous apprîmes que deux landwehr avaient été tués, l'un près de l'allée des Dames, entre la ville et les Quatre-Vents, et l'autre, au fond de Fiquet : deux pères de famille! Les malheureux s'étaient laissés surprendre.

Quelle misère que la guerre! Les Allemands ont perdu plus de monde que nous, mais il faudrait être des barbares pour s'en réjouir.

Et maintenant, si l'on me demande ce que je pense des turcos, contre lesquels les Allemands ont tant crié, je répondrai que ce sont des hommes honnêtes et braves : Jacob et Jean-Baptiste ont reçu tout ce que nous leur avions envoyé. La parole de ce turco valait mieux que celle du lieutenant et du feld-weibel qui m'avaient promis de me payer mon vin.

Sans doute il se trouve parmi les turcos quelques mauvais gueux; mais la plupart sont honnêtes et remplis de religion; ceux qui les ont connus, soit à Phalsbourg, soit ailleurs, les estiment comme de véritables gens d'honneur. Ils n'ont rien pris, rien volé à personne; ils n'ont pas insulté une seule femme. S'ils avaient fait campagne de l'autre côté du Rhin, ils auraient tordu le cou des poules et des canards, tous les soldats font la même chose en pays ennemi; les landwehr ne s'en privaient pas chez nous! mais l'idée ne leur serait jamais venue de se faire suivre par des bandes de juifs, comme les Allemands, pour leur vendre en bloc le linge, les meubles, les horloges, tout ce qu'ils trouvaient dans les maisons des particuliers.

Enfin ce fut une véritable consolation pour nous d'avoir vu ce turco; et durant plusieurs jours, lorsque nous étions seuls, ma femme et Grédel ne parlaient pas d'autre chose; mais ensuite les pensées tristes reprirent le dessus.

On ne se fera jamais une idée du chagrin, de la désolation qui vous gagnent, lorsque les jours et les semaines se suivent au milieu des ennemis, sans que le moindre mot vous arrive de l'intérieur. Alors on sent combien la patrie vous tient au cœur. Les Allemands croient nous en détacher, en nous empêchant d'apprendre ce qui s'y passe, ils se trompent : moins on en parle, plus on y pense; et votre indignation, votre dégoût, votre haine contre l'injustice, contre la force et la violence, augmente toujours. Ceux qui vous ont tant fait souffrir, on ne peut plus les voir sans horreur; et le temps n'y change rien, au contraire il rend notre plaie toujours plus profonde; une malédiction s'ajoute à l'autre, et l'on ne demande plus que l'occasion d'en finir ou de se venger.

D'ailleurs ces choses tombent sous le bon sens, les Alsaciens et les Lorrains sont deux peuples braves, et toutes les belles paroles du monde ne leur feront pas oublier comment on les a traités, après les avoir surpris sans armes; ils se regarderaient comme des lâches de ne pas espérer leur revanche. C'est moi, Christian Wéber, qui le dis, et pas un honnête homme ne pourra m'en blâmer; les misérables seuls acceptent l'injustice comme une chose définitive; et nous avons toujours au-dessus de nous, Dieu, qui nous défend de croire que le meurtre, l'incendie et le vol peuvent et doivent l'emporter sur le bon droit et la bonne conscience.

Revenons à notre histoire.

Le cousin Georges avait vu dans les journaux de l'Anglais, que l'*Indépendance belge* et le *Journal de Genève* se tiraient au double et au triple depuis la guerre, parce qu'ils remplaçaient tous les autres journaux qu'on recevait autrefois de Paris, et sans perdre de temps, il avait écrit à Bruxelles pour s'abonner.

Les huit premiers jours, n'ayant pas reçu de réponse, il avait mis l'argent en billets prussiens, dans une seconde lettre, car alors nous n'avions plus que des thalers prussiens en papier; c'est avec cela que les landwehr payaient tout ce qu'on n'était pas forcé de leur donner pour rien.

Ce papier ne nous inspirait pas grande confiance, mais on pouvait toujours essayer.

Le journal arriva. C'était le premier qu'on eût reçu chez nous depuis trois mois, et cha-

cun doit comprendre avec quelle joie Georges vint m'annoncer cette bonne nouvelle.

Tous les soirs, depuis ce jour, j'allais entendre lire la gazette chez le cousin. — Nous n'y comprenions plus rien; à chaque ligne nous rencontrions des noms nouveaux : Chanzy commandait en chef l'armée de la Loire, Faidherbe l'armée du Nord; et ces deux hommes, presque sans autres soldats que des mobiles et des volontaires, tenaient la campagne; ils remportaient même des avantages sur l'ennemi, bien supérieur en nombre, tandis que les maréchaux de l'Empire s'étaient fait battre et annuler en trois semaines, avec nos meilleures troupes. — Cela montre bien que les généraux comptent pour moitié dans les victoires.

De tous les anciens, il ne restait que Bourbaki.

Quant à Garibaldi, nous le connaissions, et nous savions, par les inquiétudes de nos landwehr, qu'il s'approchait de nos montagnes, vers Belfort; c'était l'espérance du pays; tous nos garçons allaient le rejoindre.

Nous apprîmes aussi que le gouvernement était partagé entre Tours et Paris; que Gambetta portait tout le fardeau de la défense, comme ministre de la guerre; qu'il était de tous les côtés à la fois, pour encourager ceux qui perdaient confiance; qu'il avait établi la principale école d'instruction de nos jeunes soldats à Toulouse, et que les Prussiens continuaient leurs horreurs dans les pays envahis, avec un nouvel acharnement : qu'un parti de francs-tireurs ayant surpris à Nemours quelques uhlans, une colonne d'Allemands avait cerné la ville le lendemain, et mis le feu dans les rues, au son de la musique, en forçant les membres du comité de défense d'assister à cette abomination; — que M. de Bismark avait mis la main sur de bons bourgeois de l'intérieur, pour lui répondre des prises que nos bâtiments faisaient à cinq cents lieues de là, dans la mer du Nord; — que Riccioti Garibaldi ayant battu les Prussiens à Châtillon-sur-Seine, ces misérables avaient livré la ville innocente au pillage, et frappé sur elle une contribution d'un million; — que de braves gens du duché de Bade, des particuliers, passaient le Rhin avec leurs chevaux et leurs charrettes, pour venir piller l'Alsace, et cela sans danger, puisque les villages et les villes étaient occupés par leurs troupes. — Enfin une foule de choses du même genre, qui montraient clairement que, pour les Prussiens, la guerre est un moyen de s'enrichir, de happer le bien des habitant inoffensifs.

A Saint-Quentin, un de leurs chefs, le colonel de Kahlden, prévenait les habitants que si, par malheur un coup de fusil était tiré sur un soldat allemand, *six habitants seraient fusillés*, et que chaque individu *soupçonné* serait puni de mort!

Partout, ces grands philosophes et ces bons chrétiens pillaient et brûlaient sans pitié les villes, les bourgs et les villages qui osaient se défendre!

Cela faisait dire à Georges que ces êtres ne s'élèvent pas encore au-dessus des animaux de proie, et que l'instruction leur sert, comme les colliers à pointes de fer qu'on met aux chiens de combat.

Nous apprîmes aussi la capitulation de Thionville, après un bombardement horrible, où les Prussiens avaient refusé de laisser sortir les femmes et les enfants; — les premières rencontres de Faidherbe dans le Nord avec Manteuffel, et les batailles de Chanzy contre Frédéric-Charles, près d'Orléans.

Malgré l'infériorité du nombre et l'inexpérience des troupes, nous avions souvent le dessus.

Ces nouvelles nous avaient rendu l'espérance. Malheureusement, le coup terrible pour nous était venu : Phalsbourg, réduit par la famine, allait se rendre après quatre mois de résistance.

Oh! ma vieille ville de Phalsbourg, quelle tristesse nous entra dans le cœur, quand, le soir du 9 décembre, nous entendîmes tes gros canons partir l'un après l'autre, comme pour appeler la France à ton secours!... Oh! que nous avons souffert alors, et que nous avons pleuré!...

« Maintenant, disait Georges, c'est fini!... Ils appellent la France, notre chère France, qui ne peut pas venir!... C'est comme un navire en détresse, la nuit, au milieu de la mer; il lâche ses bordées pour appeler au secours... et personne ne l'entend... Il faut descendre dans l'abîme!... »

Oh! ma vieille ville, où nous allions au marché, où nous voyions nos soldats, nos pantalons rouges, nos joyeux Français, nous ne reverrons donc plus derrière tes remparts que de lourds Allemands et de grossiers Prussiens! C'est donc fini... la même terre ne porte plus les mêmes enfants, et ceux qu'on n'a jamais connus disent :

« C'est nous qui te gardons... c'est nous qui sommes tes maîtres! »

Est-ce possible? Non! tu redeviendras française, vieille forteresse de Vauban, « pépinière de braves! » comme t'appelait le pre-

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

BAS-RHIN

Grav. par J. Schille, rue Montmartre, 78 — B. Constans, Géographe de l'Adm.ion des Postes — Gillot

HAUT-RHIN

Gravé par J. Sédille, rue Montmartre 78 — B. Constans, Géographe de l'Admon des Postes — Gillot

mier Bonaparte. Laisse grandir nos enfants, ils chasseront de tes murs ces lourdauds, qui prétendent te germaniser.

Mais que notre cœur a saigné ce jour-là, et comme chacun de son côté s'en est allé bien vite au fond des maisons, en murmurant :

« Oh! ma pauvre ville, nous ne pouvons pas te secourir; mais s'il ne te fallait que notre vie, nous te la donnerions! »

Oui, c'est ce que j'ai vu, ce que j'ai senti de plus affreux en ce monde; et la pensée de revoir Jacob ne pouvait me consoler; et Grédel elle-même, toute pâle, écoutait et comptait les coups de seconde en seconde, et puis elle pleurait et disait :

« C'est fini! »

Le lendemain, toutes les routes étaient couvertes d'officiers allemands filant au galop vers la place; le bruit courait qu'on entrerait le soir même. Chacun préparait quelques provisions pour son fils, pour des parents et des amis, qu'on tremblait de ne plus revoir.

C'est le matin du 11 décembre qu'on put se mettre en chemin; les sentinelles postées à Wéchem avaient ordre de laisser passer les piétons.

Phalsbourg, avec ses quinze cents mobiles et ses soixante artilleurs, ne capitulait pas; il ne livrait pas ses fusils, ses canons, ses munitions et jusqu'à ses aigles, comme Bazaine à Metz!... Le commandant Taillant n'avait pas dit à ses hommes : « Evitons surtout, pour la réputation de cette armée, les actes d'indiscipline, comme *la destruction d'armes et de matériel*, puisque, d'après les usages militaires, places et armements doivent faire retour à la France, lorsque la paix est signée. » Non! il avait au contraire ordonné de détruire tout ce qui pouvait servir à l'ennemi : de noyer les poudres, de briser les fusils, d'enclouer les canons, de brûler la literie des casernes; et toutes ces choses faites, il avait envoyé dire au général allemand :

« Je n'ai plus rien à manger!... Demain j'ouvrirai les portes!... Faites de moi ce qu'il vous plaira. »

Et les Allemands couraient, les uns riant, les autres étonnés, regardant ces murs qu'ils avaient sans combattre, car ils ont eu presque toutes les villes sans combattre; ils ont bombardé les pauvres habitants, au lieu d'attaquer les remparts; ils ont affamé les populations; ils peuvent se vanter d'avoir brûlé plus de villes et de villages dans cette seule campagne, et tué plus de femmes et d'enfants, que tous les autres peuples dans toutes les guerres de l'Europe depuis la Révolution.

Ce sont du reste des gens très-religieux, très-attachés aux doctrines de l'Evangile et qui chantent des cantiques à la louange du Sauveur, avec attendrissement. Leur empereur surtout, après chaque bombardement et chaque boucherie, quand les femmes, les enfants, les vieillards pleurent autour de leurs maisons détruites par les obus, et que sur les champs de bataille couverts de morts s'élèvent les gémissements de milliers de malheureux, les membres brisés, les poitrines ouvertes et déchirées!... Alors ce vieillard lève ses mains sanglantes vers le ciel, et remercie Dieu de lui avoir permis de commettre toutes ces abominations; il lui parle comme à son complice!...

Barbare! tu apprendras un jour qu'aux yeux de l'Éternel, l'hypocrisie ajoute encore à la grandeur des crimes.

Le 11 décembre donc, de bon matin, ma femme, Grédel, le cousin Georges, Marie-Anne et moi, ayant fermé nos maisons, nous partîmes, emportant chacun notre petit paquet sous le bras, pour aller embrasser nos enfants et nos amis, s'ils vivaient encore.

La neige fondait, une brume épaisse couvrait le pays, et nous marchions à la file, en silence, voyant pour la première fois les batteries allemandes en avant de Wéchem, celles de la ferme du Gerbershoff et l'Arbre-Vert.

Quelle désolation!... Tout était abattu dans les environs de la place : plus de gloriettes, plus de jardins, plus de vergers, plus rien que le grand plateau nu, couvert de neige, avec ses ravins dépouillés, les coups de boulet aux remparts, les embrasures démolies.

Une foule d'autres gens des villages voisins nous précédaient et nous suivaient : de pauvres vieux, des femmes, quelques enfants; on marchait sans faire attention les uns aux autres; chacun songeait au sort des siens, qu'il allait apprendre avant une heure.

Ainsi nous arrivâmes à la porte de France; elle était ouverte et sans garde. Et à peine entrés, voilà que les décombres commencent : les maisons en ruine, les rues démolies!... Ici reste encore une fenêtre... là, dans l'air, une cheminée... plus loin, les marches d'une porte. — De tous les côtés les obus avaient laissé leurs traces.

Dieu du ciel, faut-il que nous ayons vu cette destruction!... C'est pourtant vrai... Nous l'avons tous vue, ce n'est pas un rêve!

Il faisait bien froid. Les gens de la ville, pâles et maigres, nous regardaient venir; on

se reconnaissait, on s'approchait, on se serrait la main :

« Eh bien?

— Eh bien, faisait-on à voix basse, au milieu de la rue encombrée de poutres noires, vous avez beaucoup souffert!

— Oh ! oui!... »

Et cela suffisait; on n'avait pas besoin d'en dire plus; on allait plus loin. A chaque coin de rue recommençait un nouveau spectacle d'horreur.

Ce que nous cherchions, Catherine et moi, c'était Jacob; et Grédel, elle, sans doute, cherchait Jean-Baptiste.

Nous voyions passer nos pauvres mobiles, à peine reconnaissables. Par le froid terrible qu'il avait fait, les malheureux n'avaient eu que leur blouse et leur pantalon de toile du mois d'août! Beaucoup auraient pu s'échapper et gagner leurs villages, car les portes restaient ouvertes depuis la veille; mais personne n'y songeait, on ne croyait pas que les mobiles seraient traités commes les soldats.

Sur la place, devant l'église défoncée et pleine de ses propres ruines, nous entendîmes dire pour la première fois que la garnison était prisonnière de guerre.

Les cafés Vacheron, Mayer et Hoffmann, criblés d'obus, fourmillaient d'officiers.

Nous regardions, ne sachant à qui nous adresser pour trouver Jacob, quand un cri part derrière nous; je me retourne et je vois Grédel dans les bras de Jean-Baptiste Werner! Alors je ne dis rien, ni la mère non plus. Puisqu'elle le voulait, eh bien, à la grâce de Dieu, ça la regardait encore plus que nous.

Jean-Baptiste, après le premier moment, parut embarrassé de nous voir; il s'approcha tout pâle; et comme nous ne disions rien, Georges lui donnant la main, s'écria :

« Jean-Baptiste, je sais que vous vous êtes bien comporté pendant ce siége; nous l'avons tous appris avec plaisir; n'est-ce pas, Christian? n'est-ce pas, Catherine? »

Qu'est-ce que nous pouvions répondre?

Je dis que oui! Et la mère, les larmes aux yeux, s'écria :

« Jean-Baptiste, est-ce que Jacob n'est pas blessé?

— Non, madame Wéber, dit-il. Nous avons toujours été bien ensemble. Il n'a rien. Je cours le chercher. Entrez seulement quelque part.

— Nous allons au café Hoffmann, dit-elle. Tâchez de le trouver, Jean-Baptiste. »

Et comme il se retournait vers la mairie :

« Tenez, le voilà! dit-il. C'est lui qui vient là-bas, au coin de la pharmacie de Rèbe. »

En même temps, il se mit à crier :

« Jacob ! »

Et notre garçon accourut, traversant la place.

Une minute après nous étions dans les bras l'un de l'autre.

Il avait une grosse capote de soldat, avec des pantalons de toile; ses joues étaient tombées; il nous regardait en bégayant :

« Ah ! c'est vous !... vous n'êtes pas morts!... »

Il semblait comme abasourdi; et la mère, le retenant, murmurait :

« C'est lui ! »

Elle ne le lâchait pas et s'essuyait les yeux avec son tablier.

Grédel et Jean-Baptiste nous suivaient, bras dessus, bras dessous, avec Georges et Marie-Anne. Nous entrâmes ensemble au café Hoffmann; nous nous assîmes autour d'une table dans la salle à gauche et Georges fit servir le café, car on sentait le besoin de se réchauffer.

Personne de nous n'avait envie de parler; on était troublé· on se donnait la main en se regardant.

Les jeunes officiers de la mobile causaient entre eux dans la salle voisine; nous les entendions dire que pas un ne signerait l'engagement de ne pas servir durant la campagne; qu'ils partiraient tous comme prisonniers de guerre, et qu'ils n'accepteraient pas d'autre sort que celui de leurs hommes.

Cette idée de voir encore partir notre pauvre Jacob, nous creva le cœur, et la mère se mit à sangloter tout bas, la figure sur la table.

Jacob aurait bien voulu revenir avec nous au moulin, je le voyais à sa mine, mais il n'était pas officier, on ne lui demandait pas sa signature !... et puis, malgré tout, en écoutant ces braves jeunes gens, qui sacrifiaient leur liberté pour remplir un devoir, moi-même j'aurais dit non ! Il faut que chacun soit un homme!

Werner causait avec le cousin, ils parlaient à voix basse, ayant sans doute des choses secrètes à se dire. Je vis Georges lui glisser quelque chose dans la main. Qu'est-ce que cela pouvait être? Je n'en sais rien; mais tout à coup Jean-Baptiste se levant et embrassant Grédel sans gêne, devant nous, dit qu'il était de service; qu'il ne nous reverrait pas de sitôt, puisqu'après l'appel commencerait le défilé, de sorte qu'il fallait se dire adieu tout de suite.

Il me tendit les deux mains, et à ma femme aussi, et puis à Marie-Anne, ensuite il sortit avec Georges et Grédel, nous laissant là bien étonnés.

Jacob et Marie-Anne restaient seuls avec nous; deux minutes après, Grédel et le cousin rentrèrent. Grédel avait les yeux rouges, elle s'assit sans rien dire à côté de Marie-Anne, et nous vîmes qu'elle n'avait plus son panier de provisions.

Le mouvement devenait toujours plus grand sur la place. Les tambours battaient le rappel, les officiers de la mobile sortaient. L'idée me vint de demander à Jacob ce qu'était devenu Mathias Heitz; il me répondit que le pauvre diable avait fini par tomber malade, à force de peur.

Grédel ne tourna pas seulement la tête : elle n'en voulait pas! Et moi, naturellement, en apprenant cela, j'aurais mieux aimé donner ma fille au garçon de notre hardier, qu'à Mathias!

On commençait alors la revue sous les grands arbres de la place, et Jacob s'y rendit comme ses camarades.

On ne verra jamais de spectacle plus triste que celui de nos pauvres garçons, d'une cinquantaine de turcos et de quelques zouaves, restant de Frœschwiller, tous plus déguenillés et minables les uns que les autres. Ils n'avaient plus d'armes, les ayant brisées avant d'ouvrir les portes.

Tout à coup Jacob accourut, en nous criant qu'ils étaient consignés dans leur caserne, et qu'ils partiraient le lendemain avant midi.

Lui-même alors se mit à pleurer. La mère et moi, sans rien dire, nous lui remîmes nos paquets, où nous avions serré trois bonnes chemises de toile, une paire de souliers presque neufs, des bas de laine et un pantalon de drap solide. J'avais sur mes épaules le manteau de voyage; je le lui donnai. Ensuite, je lui glissai dans la poche un petit paquet de thalers, et Georges lui donna deux louis. — Après ça, les larmes et les cris des femmes recommencèrent; il fallut promettre de revenir le lendemain!

La garnison défilait dans la rue; Jacob sortit se remettre dans les rangs et disparut avec les autres, près de la caserne.

Quant à Jean-Baptiste Werner, nous ne le vîmes plus.

Les officiers allemands allaient et venaient déjà dans toute la ville, pour donner des ordres et distribuer leurs troupes chez les bourgeois. Il était midi; nous retournâmes au village, plus tristes et désolés qu'avant.

Maintenant nous savions que Jacob était sauvé, mais qu'on allait l'emmener, Dieu sait où, dans le fond de l'Allemagne.

Ma femme arriva toute malade à la maison; le temps humide, les inquiétudes, le chagrin avaient fini par l'abattre; elle se mit au lit avec des frissons, et ne put retourner le lendemain en ville, ni Grédel non plus, qui la soignait.

J'y allai seul.

L'ordre était venu de faire partir les prisonniers pour Lutzelbourg; en arrivant au coin de la place, près de la pharmacie de Rèbe, je les vis déjà tous en rang, deux à deux, qui commençaient à marcher sur la route. Les habitants avaient fermé leurs volets, pour ne pas assister à cette humiliation, car des Hessois, l'arme au bras, les escortaient; nos pauvres garçons s'avançaient entre eux, la tête penchée.

Je fis halte au coin du pharmacien et j'attendis, ne pouvant découvrir Jacob au milieu de cette foule. Tout à coup je le reconnus, et je lui criai :

« Jacob ! »

Il voulut se jeter dans mes bras, mais les Hessois me repoussèrent. Nous nous mîmes tous les deux à fondre en larmes. Je continuais de marcher auprès de l'escorte, lui criant :

« Courage !... écris-nous... ta mère est un peu malade... elle n'a pas pu venir... mais ce ne sera rien! »

Il ne répondait pas. Et beaucoup d'autres, devant et derrière, avaient aussi leurs parents qui les suivaient.

Nous voulions les accompagner jusqu'à Lutzelbourg; mais, à la porte, les Prussiens avaient posté des sentinelles, qui nous arrêtèrent, en croisant la baïonnette. Elles ne nous permirent pas même de serrer la main de nos enfants!

De tous les côtés on entendait crier :

« Adieu, Jean !... »

« Adieu, Pierre !... »

Et les autres qui répondaient :

« Adieu, mon père !... »

« Adieu, ma mère !... »

Et puis les gémissements, les sanglots...

Ah! le plébiscite, le plébiscite!

Il me fallut rester là près d'une heure; enfin on me permit de passer. Je repris le chemin de la maison le cœur déchiré; je ne voyais, je n'entendais plus que le cri : « Adieu! Adieu! » de toute cette foule; et je pensais que les hommes étaient faits pour se rendre misérables les uns les autres; que l'Eternel n'aurait jamais dû les mettre au monde; que pour quelques

jours de bonheur, acquis par un bien pénible travail, on avait des années de misère sans fin; et que les peuples, par leur bêtise, leur paresse, leur méchanceté, leur confiance dans les plus grands bandits, méritaient tout cela.

Oui, j'aurais souhaité l'inondation de toute la terre; cela m'aurait moins fait, de voir monter les eaux, du fond de l'Alsace, et couvrir nos montagnes, que d'être courbé sous le joug des Allemands.

C'est ainsi que j'arrivai chez nous.

Je me gardai bien de raconter à ma femme ce qui m'était arrivé; je lui dis au contraire que j'avais serré Jacob dans mes bras, pour elle et pour nous tous; qu'il était plein de courage, et qu'il nous écrirait bientôt.

XIII

En ce temps nous fûmes enfin débarrassés de nos landwehr, qui prirent garnison à Phalsbourg, et dont une partie fut envoyée à l'intérieur. Ils s'indignaient et disaient que, s'ils avaient su qu'on les mènerait plus loin, le blocus aurait traîné plus longtemps; que les bœufs, les vaches et le pain seraient entrés bien des fois, malgré les chefs, et que c'était une véritable infamie de les exposer à de nouveaux dangers, lorsque chacun d'eux avait déjà fait sa part de la campagne.

Ils n'avaient guère d'enthousiasme, mais ils emboîtaient le pas tout de même, et furent dirigés, les uns sur Belfort, les autres sur Paris.

Nous apprîmes par l'*Indépendance belge*, qu'ils en avaient terriblement plus à supporter autour de Belfort que chez nous; que la garnison faisait des sorties et les repoussait à plusieurs lieues; que leurs corps pourrissaient par tas, derrière les haies, couverts de neige et de boue; que le commandant Denfert leur travaillait les côtes! et même à chaque instant, des gens venant d'Alsace, nous disaient qu'un tel et un tel de ces pauvres diables, que nous avions connus, venaient d'être hachés par un boulet, estropiés par un éclat d'obus ou tués par nos mobiles à coups de baïonnettes. On ne pouvait s'empêcher de les plaindre, car ils avaient tous des cinq et six enfants, dont ils parlaient sans cesse; et naturellement, le père mort, la couvée était perdue.

Et tout cela pour la gloire du roi de Prusse, de Bismark, de M. de Moltke, et de quelques autres héros pareils, dont pas un n'a laissé sa peau dans les hasards de la guerre.

On ne peut s'empêcher de lever les épaules et de rire en soi-même, lorsqu'on voit ces Allemands, avec toute leur instruction, être plus bêtes que nous. Ils ont gagné! ceux qui restent, bien entendu; car ceux qui sont enterrés et ceux qui ont perdu bras et jambes, n'ont pas gagné grand'chose, et ne peuvent pas se réjouir du succès de l'affaire; ils ont gagné quoi? La haine de gens qui les aimaient; ils ont gagné d'être forcés de se battre, chaque fois que leurs seigneurs et maîtres le voudront; ils ont gagné de dire que l'Alsace et la Lorraine sont allemandes, ce qui ne leur rapporte absolument rien; et puis ils ont gagné l'envie d'une foule de peuples et la méfiance de beaucoup d'autres, qui finiront par s'entendre et leur tomber sur le casaquin en masse, et par leur appliquer l'incendie, les bombardements et les massacres dont ils ont donné l'exemple.

Voilà ce que les paysans, les ouvriers et les bourgeois allemands ont gagné; et quant aux chefs, ils ont gagné les uns un titre, les autres une pension, une épaulette; les autres la satisfaction de se dire : Je suis le grand un tel!... Je suis Guillaume, empereur d'Allemagne; on m'a mis une couronne sur la tête à Versailles, pendant que des milliers de mes sujets mordaient la poussière!...

Hélas! tout cela n'empêchera pas ces gens de mourir, et de passer, dans cent ans d'ici, pour les derniers barbares; on écrira leurs noms sur la liste des autres fléaux du même genre et tout sera dit.

Mais à quoi bon raisonner avec des philosophes de cette espèce? Ils verront, par la suite des temps, ce que je leur dis; alors ils comprendront!...

Continuons notre histoire.

On se battait donc avec fureur autour de Belfort; nos hommes ne s'endormaient pas dans les casemates; ils occupaient des forts au loin de la place; leur sortie de Bourcoigne, et leur massacre des Bavarois à la Haute-Perche, faisaient du bruit en Alsace.

Nous apprenions aussi, par l'*Indépendance*, les combats de Chanzy à Vendôme, contre l'armée de Mecklembourg; le combat du général Crémer, à Nuits, contre l'armée de Van Werder; la retraite de Manteuffel vers Amiens, après avoir accablé Rouen de contributions forcées; l'attaque à la baïonnette des villages autour de Pont-Noyelles, où Faidherbe avait bousculé l'ennemi; et surtout la grande mesure de Gambetta, qui venait enfin de dissoudre les conseils généraux nommés par les préfets de l'Empire, et de les rem-

placer par des commissions départementales vraiment républicaines.

C'est ce que le cousin Georges approuvait le plus. Les décrets de notre préfet prussien, Henckel de Donnermarck, frappant d'une amende terrible les pères et mères des jeunes gens partis pour rejoindre les armées françaises, et imposant à la Lorraine, déjà ruinée par l'invasion, une contribution de sept cent mille livres « pour compenser les pertes subies par la marine marchande allemande ; » ces décrets de Schinderhannes, qui nous arrachaient pourtant le pain de la bouche, ne venaient qu'en deuxième ligne !

Ensuite il passait à la campagne de Chanzy, car pouvait-on rien voir de plus grand que cette lutte d'une armée jeune, inexpérimentée, à peine organisée, contre des forces doubles, commandées par les premiers généraux prussiens, victorieux à Wœrth, à Sedan, à Metz, de toutes les vieilles bandes impériales!

Georges admirait surtout la belle protestation de Chanzy, signalant au monde la férocité des Allemands, et relevant avec fierté les mensonges de leurs généraux, qui s'attribuaient toujours la victoire :

« Le général en chef porte à la connaissance de l'armée la protestation ci-après, qu'il adresse par parlementaire au commandant des troupes prussiennes à Vendôme, sûr d'avance que chacun partagera son indignation et son désir de venger de telles injures :

« *Au commandant prussien, à Vendôme.*

« J'apprends que des violences inqualifiables ont été exercées par des troupes sous vos ordres, sur la population inoffensive de Saint-Calais. Malgré nos bons traitements pour vos malades et vos blessés, vos officiers ont exigé de l'argent et ordonné le pillage. C'est un abus de la force qui pèsera sur vos consciences et que le patriotisme de nos populations saura supporter ; mais ce que je ne puis admettre, c'est que vous ajoutiez à cela l'injure, alors que vous savez qu'elle est gratuite.

« Vous avez prétendu que nous étions les vaincus ; cela est faux. Nous vous avons battus et tenus en échec depuis le 4 de ce mois. Vous avez osé traiter de lâches des gens qui ne peuvent vous répondre, prétendant qu'ils subissaient la volonté du gouvernement de la défense nationale, qui les oblige à résister, alors qu'ils voulaient la paix et que vous la leur offriez. Je proteste, avec le droit que me donnent de vous parler ainsi, la résistance de la France entière, et celle que l'armée vous oppose, et que vous n'avez pu vaincre jusqu'à ce jour. Cette communication a pour but d'affirmer de nouveau ce que cette résistance vous a déjà appris. Nous lutterons avec la conscience du droit et la volonté de triompher, quels que soient les sacrifices qui nous restent à faire ; nous lutterons à outrance, sans trêve ni merci, parce qu'il s'agit aujourd'hui de combattre, non plus des ennemis loyaux, mais des hordes de dévastateurs, qui ne veulent que la ruine et la honte d'une nation, qui prétend, elle, conserver son honneur, son indépendance et son rang ; à la générosité avec laquelle nous traitons vos prisonniers et vos blessés, vous répondez par l'insolence, l'incendie et le pillage. Je proteste avec indignation, au nom de l'humanité et du droit des gens que vous foulez aux pieds. »

« Le présent ordre sera lu aux troupes à trois appels consécutifs.

« Au quartier général, au Mans, le 26 décembre 1870.

« *Le général en chef,*

« CHANZY. »

Voilà des paroles d'honnête homme et de patriote, qui vous faisaient relever la tête.

Et comme Manteuffel suivait le même système que Frédéric-Charles et Mecklembourg, de nous rabaisser pour s'élever, et de se donner des succès à bon marché, le général Faidherbe était aussi forcé de rabattre un peu son orgueil, après l'affaire de Pont-Noyelles :

« L'armée française n'a laissé aux mains de l'ennemi que quelques marins, qui se sont laissé surprendre dans le village de Daours. Elle a conservé ses positions, et a vainement attendu l'ennemi jusqu'au lendemain, deux heures de l'après-midi. »

C'était clair, et l'on voyait de quel côté se trouvait la bonne foi.

Ainsi, après avoir opposé un million d'hommes à trois cent mille conscrits, ces gens étaient encore forcés de mentir, pour ne pas décourager leur monde.

Naturellement, ils devaient l'emporter à la longue ; la France n'avait pas eu le temps de se préparer, de s'armer, ni de se remettre, après les honteuses capitulations de l'*honnête homme*, et de son ami Bazaine ; mais tout cela ne l'empêchait pas de résister terriblement, et les Prussiens, enfin de compte, avaient aussi besoin de la paix, et la souhaitaient peut-être encore plus que nous.

Ce qui le prouve, ce sont les milliers de pétitions allemandes demandant au roi Guillaume le bombardement de Paris.

D'honnêtes Allemands, des pères de famille, des gens religieux, tranquillement assis au fond de leurs comptoirs, à Hambourg, à Cologne, à Berlin, dans toutes les villes et les villages d'Allemagne, mangeant et buvant bien, se chauffant le gras des jambes devant leur feu, pendant ce rigoureux hiver, criaient au nom du Seigneur dont ils chantaient la louange, vers la Noël, de bombarder Paris, de tuer et de brûler des pères et des mères de famille comme eux, réduits à la famine dans leurs maisons!

Voilà ce qu'on n'a jamais vu que chez le peuple allemand!

Nous avons aussi assiégé des villes en Allemagne, mais on ne pétitionnait pas en France, sous la République, ni sous l'Empire, pour demander à nos soldats de faire plus de mal que la vraie guerre, la guerre des braves, n'en commande. Et depuis, quand il a fallu bombarder des remparts pour ouvrir la brèche, on prévenait les gens inoffensifs de s'éloigner à l'intérieur, s'ils ne voulaient pas courir le risque des boulets perdus; et l'on donnait aux vieillards, aux femmes, aux enfants, l'autorisation de sortir, ce que les Prussiens n'ont pas fait.

Ah! le peuple français, sans être aussi pieux, aussi savant, aussi sage que le *bon peuple allemand*, a pourtant un autre cœur et d'autres entrailles; il a moins l'Evangile sur les lèvres, mais il l'a dans le fond de l'âme. Il n'est pas hypocrite; et c'est pour cela que nous, Alsaciens et Lorrains, nous aimons mieux être Français, que d'appartenir au *bon peuple allemand* et de lui ressembler; ce sont là des indignités sans exemple:

« Bombardez!... Bombardez!... Brûlez au nom du ciel... Au nom du Christ, mettez le feu partout, avec des bombes à pétrole!... Vous êtes trop bon roi... Vos scrupules font voir trop de faiblesse pour cette Babylone... Bombardez vite! Les bombardements nous ont mieux réussi que tout le reste... Sire, tout votre bon et fidèle peuple allemand vous le demande: Bombardez tout... qu'il n'en reste rien!... »

Oh! canailles!... Oh! scélérats!...

Si vous avez tant fait les saints et les modestes pendant cinquante ans; si vous avez tant parlé d'amitié, de fraternité, d'alliance des peuples, c'est que vous ne vous croyiez pas les plus forts; maintenant que vous croyez l'être, vous bombardez pieusement les femmes, les vieillards et les enfants au nom du Sauveur! Tenez, c'est tout simplement dégoûtant.

Chaque fois que le cousin Georges lisait de ces pétitions d'assassins, il sautait sur sa chaise, et criait:

« Maintenant je sais à quoi m'en tenir sur les dévots de toutes les religions. Ceux-ci n'auraient pas besoin de faire les hypocrites, leur religion ne les y force pas; eh bien, ils font les jésuites par goût, mieux que les nôtres par état; qu'ils soient maudits et méprisés de tous les siècles! »

Ensuite il s'étendait avec attendrissement sur le bon accueil que les pauvres Parisiens réservaient aux Allemands, depuis quarante et des années: des gens qui venaient chercher fortune chez nous, sans sou ni maille, maigres, humbles, décharnés, avec un petit paquet de vieilles hardes sous le bras, demandant crédit dans la propre gargotte de Georges et de Marie-Anne, pour un bouillon, pour un peu de viande et un demi-setier de vin.

On les recevait bien, on les encourageait, on leur cherchait une place; chacun s'empressait de les renseigner, de leur expliquer ce qu'ils ne savaient pas; bientôt ils devenaient gras et fleuris; ils prenaient de l'aplomb; ils obtenaient, à force de servilité, la confiance du premier commis de la maison, qui leur montrait la marche des affaires; et puis, un beau matin, on apprenait que le premier commis était renvoyé, que l'Allemand occupait sa place: il avait eu un petit entretien secret avec le patron; il lui avait proposé de faire son ouvrage à moitié prix, et les patrons aiment toujours avoir de bons travailleurs, bien humbles, bien soumis, et surtout à bon marché.

Georges avait vu cela cinquante fois!

On ne s'en indignait pas; on se disait:

« Le pauvre diable est bien forcé de gagner sa vie. L'autre est Français, il se replacera facilement ailleurs. »

Et voilà comme les Allemands se glissaient tout doucement dans le nid de ceux qui les avaient bien reçus, et qui leur avaient appris leur métier.

Quelques vieux commis se fâchaient, mais on leur donnait toujours tort; on défendait « ce bon Allemand »! il ne s'était mêlé de rien; tout s'était passé simplement et naturellement.

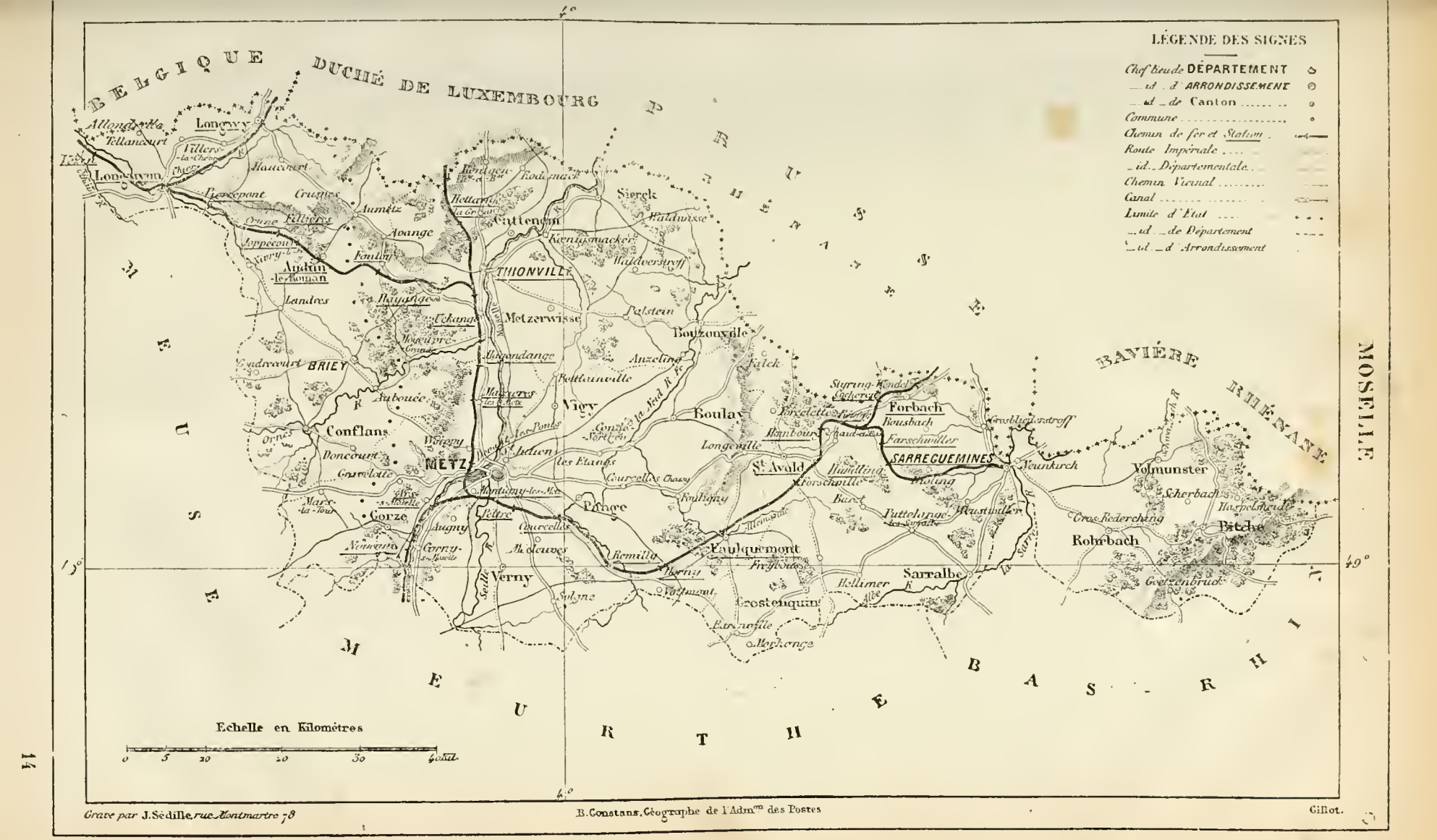
Et des vingt, des trente, des quarante et cinquante mille Allemands venaient et prospéraient ainsi à Paris. — Et puis ils obtenaient un congé pour aller faire un tour chez eux, montrer leur nouvelle graisse et leurs breloques.

Si c'étaient des professeurs de langues ou des

Gravé par J. Sédille, rue Montmartre, 78

E. Constans, Géographe de l'Adm.ⁿ des Postes

Gillot


MOSELLE
BELGIQUE
DUCHÉ DE LUXEMBOURG
PRUSSE RHÉNANE
BAVIÈRE RHÉNANE
MEUSE
MEURTHE
BASSE
LÉGENDE DES SIGNES
Chef lieu de DÉPARTEMENT
id. d'ARRONDISSEMENT
id. de Canton
Commune
Chemin de fer et Station
Route Impériale
id. Départementale
Chemin Vicinal
Canal
Limite d'Etat
id. de Département
id. d'Arrondissement
Echelle en Kilomètres
0 5 10 20 30 40 Kil.
Longwy
Longuyon
Audun-le-Roman
Briey
Conflans
Metz
Thionville
Cattenom
Sierck
Metzerwisse
Boulay
Vigy
Forbach
Sarreguemines
St. Avold
Faulquemont
Sarralbe
Verny
Pange
Corze
Volmunster
Rohrbach
Pitche
Bouzonville
Falck
Boussac
Farschweiler
Yeunkirch
Scherbach
Haspelscheidt
Gros-Rederching
Goetzenbruck
Hellimer
Crostenquin
Remilly
Solgne
Longeville
Anzeling
Palstein
Waldwisse
Kerlingmacker
Waldvisserstroff
Rodemack
Aumetz
Avange
Cutrange
Ottange
Hayange
Uckange
Moyeuvre-Grande
Maxeuvre
Mondelange
Aubouée
Doncourt
Gravelotte
Mars-la-Tour
Augny
Nouvion
Gorny
Montigny-les-Metz
Jeuvy
Les Etangs
Courcelles-Chaussy
Fontigny
Allemanville
Frégiouville
Bassonville
Mulcourt
Mulcourt
Mulcourt

correspondants de gazettes, ils ne manquaient pas de s'indigner, là-bas, contre la corruption des mœurs de la nouvelle Babylone! Des gaillards à longue capote et lunettes d'argent et d'or, qui avaient scandalisé jusqu'à leur portier, en amenant des princesses de Mabile et d'ailleurs tous les soirs; chantant, buvant comme des trous, ébranlant toute la maison, empêchant les voisins de dormir, amenant aussi d'autres confrères du même acabit et menant des existences abominables.

Mais c'est la mode en Allemagne de crier contre la nouvelle Babylone; ça flatte l'envie secrète des Allemands, et puis ça pose son homme comme un personnage sérieux, grave, un homme de poids, digne de toute considération, et qui peut aspirer, si sa place de Paris est solide, à la main de la fille du *herr rector* ou du *herr doctor*, car ils sont tous docteurs en quelque sorte dans ce pays. Il était parti misérable comme les pierres; il aurait été maître d'école ou petit commis à deux ou trois cents thalers toute sa vie dans la vieille Allemagne; il pesait lourdement à monsieur son père, chargé d'une douzaine d'enfants; il s'est engraissé, emplumé, instruit à Paris, et le voilà qui ne fait que s'indigner contre les femmes de cette ville, contre la race dégénérée qui lui a donné son pain de chaque jour et qui l'a tiré de la crasse, au lieu de le chasser à coup de botte.

Dans le temps, cet Allemand était républicain, socialiste, communiste, etc. Il s'était sauvé de Cologne ou d'ailleurs, à la suite des événements de 48. Rien ne lui paraissait assez net, assez fort, assez avancé dans nos opinions. Il parlait de ses sacrifices à la République universelle, de sa campagne terrible du pays de Bade contre les Prussiens, de la perte de sa place, de ses biens! On pensait :

« Qu'il a souffert!... Ah! les Allemands sont les premiers démocrates du monde. »

Aujourd'hui le même monsieur est le plus fidèle serviteur de Sa Majesté Guillaume, roi de Prusse, empereur d'Allemagne; il parle sans doute, à Berlin, des sacrifices qu'il a faits à la noble cause allemande, des combats qu'il a soutenus dans les brasseries, au milieu des chopes, — qu'il avalait par douzaines! — pour réclamer la vieille Alsace, où se trouvent les racines de la langue germanique. Il s'indigne contre la Babylone moderne; il est à la tête des premières pétitions, demandant que Babylone soit brûlée, qu'il n'en reste que de la cendre, qu'on détruise cette race impie; et comme il a rendu, pendant son séjour en France, des services de police à Bismark, il est à peu près sûr d'obtenir une place dans l'Alsace-Lorraine, où tous ces anciens mouchards allemands vont s'abattre, pour nous germaniser.

Ainsi parlait Georges avec indignation, et Marie-Anne disait, en l'écoutant :

« Ah! que c'est vrai!... Ah! que ces gens nous ont trompés!... Encore, s'ils avaient payé leurs dettes, mais les trois quarts un beau matin, lorsque leur compte était un peu fort, levaient le pied et l'on n'entendait plus parler d'eux. Je n'ai jamais eu confiance que dans les balayeurs et les bottiers allemands; ils avaient au moins un établissement, une place fixe; mais quant aux professeurs, aux correspondants de journaux, aux inventeurs, aux coureurs de bibliothèques, ils nous ont joué trop de mauvais tours, et puis ils étaient trop arrogants : la haine et l'envie de notre race les possédaient. »

Depuis le départ des landwehr, nous pouvions causer plus librement, ces sournois n'étant plus là pour nous écouter, et nous en profitions avec plaisir.

Paris, comme nous le voyions dans l'*Indépendance*, faisait des sorties. Les gardes mobiles et les gardes nationaux s'exerçaient et devenaient plus capables de résister. Nos marins, dans les forts, étaient admirables. Mais les Allemands se fortifiaient de jour en jour; ils avaient amené des canons tellement énormes, — qu'on appelait canons Krupp, — que les chemins de fer ne pouvaient les porter, que les tunnels n'étaient pas assez hauts pour les laisser passer, que les ponts s'enfonçaient sous leur poids; et cela montre bien que si le bombardement n'avait pas encore commencé, malgré les pétitions innombrables *des bons Allemands*, ce n'était pas faute de bonne volonté de Sa Majesté Guillaume, de M. de Moltke, et de Bismark. Non! ils avaient beaucoup de peine à s'établir; nos forts et les sorties les gênaient!

Enfin, ils purent commencer, avec la grâce de Dieu, vers la fin de décembre, par bombarder quelques forts; et puis le Seigneur leur permit aussi d'arriver sur les maisons, sur les hôpitaux, sur les églises et les musées.

Georges et Marie-Anne connaissaient tous ces endroits, et ces destructions leur faisaient pousser des cris d'horreur. Moi, ma femme et Grédel, nous n'y comprenions rien, n'ayant jamais vu Paris, et ne nous en faisant pas même une idée.

Les journaux allemands les connaissaient aussi, car, jour par jour, ils racontaient que

c'était un bien grand malheur d'être forcés de bombarder de si riches bibliothèques, de si belles galeries de tableaux, de si magnifiques monuments, des jardins si bien pourvus de plantes et de collections rares; que cela leur crevait le cœur; qu'ils ne se consoleraient jamais d'en être réduits à cette extrémité, par la mauvaise volonté de ceux qui défendaient leurs biens, leurs maisons, leurs femmes, leurs enfants, contre toute espèce de justice. Ils plaignaient les Français de manquer de bon sens; ils disaient que leurs cerveaux se desséchaient, qu'ils tombaient en enfance, et d'autres farces pareilles!

Mais chaque fois qu'on leur tuait du monde, la fureur les reprenait; les Allemands sont sacrés! de tuer des Allemands,—qui sont d'une race supérieure, — c'est un grand crime. Les Français, les Suisses, les Danois, les Hollandais, les Belges, les Polonais, les Hongrois et même les Russes, sont faits pour être mangés, l'un après l'autre, par les Allemands.

J'ai entendu ça de mes propres oreilles! Oui, les Russes aussi ne peuvent pas se passer des Allemands; leur industrie, leur commerce, leurs sciences viennent des Allemands; ce sont aussi des êtres d'une race inférieure; le fameux Gortschakoff n'est pas digne d'essuyer les bottes de M. de Bismark; et l'empereur de Russie est bien heureux d'être le parent par alliance de Sa Majesté Guillaume; c'est une grande gloire pour lui!

Le hauptmann Flœgel répétait cela souvent; d'ailleurs tous les Allemands le disent aujourd'hui; on n'a qu'à les écouter, ils sont trop forts maintenant pour cacher leur ambition! Et c'est un grand honneur qu'ils veulent bien nous faire, à nous Alsaciens et Lorrains, de nous reconnaître pour des cousins et de nous happer par tendresse. Nous étions d'une race supérieure « dans cette France dégénérée »; mais nous allons redevenir des petits garçons dans le noble peuple allemand; nous sommes les derniers venus en Allemagne; il nous faudra du temps pour acquérir les vertus allemandes et recevoir les coups de pied d'un hobereau sans sourciller... Que voulez-vous? on ne réforme pas le bas peuple en un jour.

Les Prussiens nous avaient annoncé que Paris se rendrait après huit jours de bombardement; mais comme les Parisiens tenaient ferme; comme des convois de blessés innombrables passaient à Saverne; comme le général Faidherbe venait de remporter, dans le Nord, la victoire de Bapaume, où les Prussiens nous avaient abandonné le champ de bataille, couvert de leurs morts et de leurs blessés; comme les habitants de Paris ne faisaient au général Trochu qu'un seul reproche, celui de ne pas les conduire au combat, et qu'ils poussaient tous le cri de « Vaincre ou mourir »; comme Chanzy, repoussé sur le Mans, battait en retraite avec ordre; et qu'au milieu des grandes neiges du mois de janvier et du froid le plus rigoureux, Bourbaki s'avançait pourtant sur Belfort, et que Garibaldi, avec ses francs-tireurs, ne perdait pas courage; comme les Allemands s'épuisaient, et qu'il ne faut qu'une heure, une minute pour voir tourner la chance contre soi; que si Faidherbe avait remporté sa victoire plus près de Paris, une grande sortie aurait eu lieu, et que tout pouvait changer; pour ces raisons et bien d'autres encore, je pense, tout à coup on se mit à parler d'humanité, de douceur, de paix, de convocation d'une Assemblée à Bordeaux, où les vrais représentants de la nation arrangeraient tout, et mettraient de l'ordre dans notre malheureuse France.

Aussitôt que ces bruits commencèrent, Georges dit que l'Alsace et la Lorraine allemande venaient d'être sacrifiées; que les égoïstes de notre pays avaient fini par s'entendre avec les Allemands; que toutes nos défaites n'avaient pu nous abattre; que les Prussiens étaient plus contents que nous d'obtenir la paix; qu'ils en avaient aussi besoin; qu'il ne leur restait plus de réserves à jeter dans la balance; que l'enthousiasme et le courage de Gambetta allaient gagner même les plus lâches, et qu'alors les Allemands se voyaient perdus, parce qu'un peuple qui se lève en entier, et qui maintenant, dans un bon tiers de nos provinces, avait des armes et des munitions, qu'un tel peuple écrase à la longue tout ce qui lui résiste.

Moi, je ne disais rien. Encore aujourd'hui, je ne sais pas ce qui pouvait arriver; quand le cousin Georges parlait, j'étais de son avis; et puis seul, voyant cette masse de prisonniers que Bonaparte et Bazaine avaient livrés d'un seul coup; toutes nos armes rendues à Metz et à Strasbourg; nos forteresses tombées l'une après l'autre; la mauvaise volonté de tous les anciens fonctionnaires de l'Empire, dont les trois quarts conservaient leurs places, je pensais bien que nous pouvions faire aux Allemands une guerre beaucoup plus dangereuse que la première; que nous pouvions leur tuer bien plus de monde encore et les détruire aux trois quarts, en même temps que nous; mais si l'on m'avait dit de choisir, j'aurais été bien embarrassé.

Naturellement, si les Prussiens avaient été battus à l'intérieur, avant de quitter notre pays ils auraient mis le feu dans tous les villages. C'est ce que j'ai moi-même entendu répéter plusieurs fois par un hauptmann de Phalsbourg ; il disait :

« Faites des vœux pour nous! car malheur à vous si nous étions repoussés!... Tout ce que vous avez souffert jusqu'à présent n'est que de la plaisanterie... Nous ne laisserions pas pierre sur pierre en Alsace et en Lorraine... Ce serait notre intérêt pour la défense... Ainsi, priez... priez le Seigneur Dieu pour nos armées... Si nous étions forcés de reculer, vous seriez bien à plaindre ! »

Ces paroles, je crois encore les entendre.

Tout cela ne m'aurait rien fait ; j'aurais sacrifié la maison, le moulin, tout, si nous avions été sûrs de remporter finalement la victoire et de rester Français ; mais j'étais dans le doute. A force de supporter des misères, l'homme finit par perdre, non pas le courage, mais la confiance, et c'est le plus grand malheur; la confiance fait les trois quarts de nos forces.

Vers ce temps, nous reçûmes aussi la première lettre de Jacob, il était à Rastadt ; et je n'ai pas besoin de vous dire quel soulagement ce fut pour la mère, de penser qu'elle pouvait aller voir notre fils dans un seul jour.

Voici cette lettre, que je copie :

Mon cher père et ma chère mère,

« Je ne suis pas encore mort, Dieu merci, et je voudrais bien avoir de vos nouvelles, si c'était possible. Vous saurez qu'en arrivant à Lutzelbourg, on nous a chargés sur le chemin de fer, dans les wagons des bestiaux. Nous étions trente ou quarante ensemble, et pas trop à notre aise pour nous asseoir, puisqu'il n'y avait pas de bancs, ni pour prendre l'air, puisqu'il n'y avait qu'une petite ouverture de chaque côté. Ceux qui voulaient respirer ou demander à boire trouvaient la baïonnette devant leur nez, et l'on empêchait les âmes charitables de nous donner un verre d'eau. Nous sommes restés comme cela plus de vingt heures, debout, sans pouvoir seulement nous baisser un peu. Beaucoup se trouvaient mal ; et quant à moi, les jambes m'entraient tellement dans les côtes, que je ne pouvais plus reprendre haleine, et que je pensais avec les camarades qu'on avait entrepris de nous exterminer d'une nouvelle manière.

« Pendant la nuit, nous avons traversé le Rhin, et puis le chemin de fer a continué de rouler, en remontant de l'autre côté, jusqu'à Rastadt. Les derniers wagons, où j'étais, sont restés, et les autres sont partis, pour aller plus loin en Allemagne. On nous a mis d'abord dans des casemates, sous les remparts; des espèces de voûtes humides et froides, où beaucoup d'autres, arrivés avant nous, étaient en train de mourir comme des mouches. La paille pourrissait et les gens aussi. Les médecins de la ville et des régiments badois avaient peur de voir la maladie gagner les environs, et depuis huit jours on a fait sortir ceux qui pouvaient encore marcher ; on les a mis dans de grandes baraques en planches, couvertes de papier goudronné, où nous avons reçu chacun une nouvelle botte de paille. C'est là que nous vivons, assis à terre. On joue aux cartes, on fume des pipes, et les Badois montent leurs factions autour de nous. La baraque où je suis, grande trois fois comme l'ancienne halle de Phalsbourg, est entre deux bastions de la ville ; et si par malheur l'idée venait à quelques-uns de se révolter, on nous criblerait d'obus et de mitraille, de sorte que, dans dix minutes, il ne resterait plus un seul d'entre nous. Nous le savons bien, et cela calme notre indignation contre les Badois, qui nous traitent comme des animaux. Nous recevons à manger deux fois par jour, un peu de soupe aux haricots, ou bien au millet, avec un tout petit morceau de viande, gros comme le doigt, juste ce qu'il faut pour nous empêcher de mourir. Après un blocus comme le nôtre, il faudrait autre chose pour nous refaire; aussi nous avons des nez qui sortent de la tête, comme des becs de corbeaux ; nos joues rentrent de plus en plus, et sans les canons braqués sur notre baraque, nous nous serions révoltés dix fois.

« J'espère pourtant que j'en reviendrai ; le manteau du père me réchauffe, et puis les louis du cousin Georges me font aussi du bien. Avec de l'argent, on a de tout, seulement il faut payer cinq fois plus que cela ne vaut, car ces Badois sont pires que les juifs; ils veulent tous faire fortune en peu de temps sur les malheureux prisonniers.

« Je ménage mon argent. Au lieu de fumer des pipes, j'aime mieux acheter de temps en temps un peu de viande, ou bien une chopine de vin, pour me fortifier l'estomac ; c'est bien meilleur pour la santé, et puis ça fait aussi plus de plaisir, quand on a bon appétit. L'appétit ne me manque jamais ; ceux qui perdent l'appétit attrappent le typhus ; je n'attrapperai jamais le typhus ! Mais s'il plaît à Dieu que je retourne à Rôthalp, je veux, le

premier jour, faire un grand repas avec des choses solides, comme du jambon, du pâté de veau et du vin rouge. J'inviterai aussi mes camarades, car c'est terrible d'avoir faim ! Et maintenant, pour vous dire la vérité, je me repens de n'avoir pas donné quelquefois deux sous à un pauvre, qui me demandait l'aumône en hiver, en disant qu'il n'avait pas mangé; je vois ce que c'est, et je me repens !

« Si vous en rencontrez un dans cet état, mon père ou ma mère, faites-le entrer, donnez-lui du pain ; qu'il se réchauffe et qu'il reçoive encore deux ou trois sous en partant; figurez-vous que vous le faites pour votre fils, et que cela me portera bonheur.

« La mère pourrait peut-être venir me voir; on ne laisse pas approcher de nous beaucoup de monde; il faut une permission du commandant de Rastadt. Ces Badois et ces Bavarois, qu'on disait si bons catholiques, nous traitent aussi durement que les luthériens. Je me rappelle que le cousin Georges disait que tout cela n'était que de la comédie; il avait bien raison. Au lieu de tant prêcher sur notre Seigneur Jésus-Christ et de chanter ses louanges, on ferait bien mieux de suivre son exemple.

« Enfin, que la mère essaye ! Peut-être que le commandant aura bien dîné, qu'il sera de bonne humeur et qu'il lui donnera la permission de venir dans la baraque ! C'est ce que je souhaite. Et, pour finir, je vous embrasse tous cent fois, le père, la mère, Grédel le cousin Georges et la cousine.

« Votre fils,

« Jacob Wéber.

« J'ai oublié de vous dire que plusieurs de notre bataillon se sont échappés de Phalsbourg, avant et après l'appel des prisonniers; dans le nombre est Jean-Baptiste Werner. On dit qu'ils sont allés rejoindre Garibaldi; je voudrais bien être avec eux. Les Allemands nous disent que, s'ils se laissent reprendre, on les fusillera sans miséricorde; oui, mais ils ne se laisseront pas reprendre, surtout Jean-Baptiste! Si nous en avions seulement deux cent mille comme lui, les Badois ne nous ennuieraient plus longtemps avec leur soupe aux haricots et leurs canons pleins de mitraille.

« Rastadt, le 6 janvier 1871. »

Depuis ce moment, ma femme ne pensait plus qu'à revoir Jacob; elle fit son paquet; elle mit dans le panier différentes provisions, et deux jours après elle était en route pour Rastadt.

Je ne la gênai pas, pensant bien qu'elle n'aurait plus de repos avant d'avoir embrassé notre garçon.

Grédel, elle, était bien tranquille, sachant Jean-Baptiste Werner avec Garibaldi. Je crois même qu'elle en avait reçu des nouvelles; mais elle ne nous montrait aucune de ses lettres, et s'était remise à me parler de sa dot, disant que la mère avait reçu cent louis, et qu'elle devait en avoir autant. Elle voulait savoir où se trouvait caché notre argent, et je lui disais :

« Cherche !... Si tu le trouves, il est à toi. »

Les filles qui veulent se marier sont pourtant de terribles égoïstes; pourvu qu'elles aient celui qui leur plaît, la maison, la famille, le pays, tout le reste leur est égal. Toutes ne sont pas comme cela, mais au moins la bonne moitié.

A force d'être ennuyé par Grédel, je ne souhaitais plus que de voir revenir son Jean-Baptiste, de les marier ensemble et de lui compter son argent.

Mais d'autres affaires plus graves attirèrent alors les yeux de toute l'Alsace et de toute la France.

On a reproché depuis à Gambetta d'avoir envoyé l'armée de Bourbaki, pour venir nous secourir, en débloquant Belfort. On a dit que toutes les forces de Mecklembourg et du prince Frédéric-Charles avaient pu tomber sur Chanzy et l'accabler d'un coup; que nos deux armées du centre auraient dû se soutenir l'une l'autre. C'est possible. Je crois même que Gambetta a commis une grande faute, en divisant nos forces; mais il faut pourtant reconnaître que si l'hiver n'avait pas été contre nous, si le froid n'avait pas redoublé dans ce moment, empêchant Bourbaki d'avancer avec ses canons et ses munitions aussi vite qu'il aurait fallu, pour empêcher de Werder de se fortifier et de recevoir des renforts, l'Alsace aurait été délivrée, et que nous aurions même pu attaquer les Allemands chez eux, par le grand-duché de Bade. Combien de gens se seraient alors soulevés d'un coup; et que de fois Georges et moi, voyant ce mouvement, ne nous sommes-nous pas dit :

« S'ils arrivent seulement jusqu'à Mutzig, nous serons en route ! »

Oui, à la guerre tout ne réussit pas, et quand on a contre soi, non-seulement l'ennemi, mais le froid, les glaces, la neige, les mauvais chemins, pendant que les autres ont les chemins de fer qu'on leur a laissé prendre

bêtement au commencement de la campagne, et qu'ils reçoivent sans fatigues et sans dangers, troupes, vivres, munitions, tout ce qu'il leur faut; alors si les bonnes idées sont perdues, ce n'est pas aux derniers venus, mais aux premiers qu'il faut s'en prendre.

Sans les grandes neiges qui encombrèrent les routes, Bourbaki aurait surpris de Werder. Les Allemands s'en doutaient, car tout à coup les réquisitions recommencèrent ; des landwehr, cette fois venus de Metz et conduits par des officiers à lunettes, se mirent à passer dans nos villages : ce sont les derniers que nous ayons vus ; ils arrivaient du fond de la Prusse. Moi-même je les ai entendus dire qu'ils avaient été trois jours et trois nuits en chemin de fer ; et maintenant ils continuaient leur route vers Belfort, à marches forcées, parce que d'autres troupes, arrivant de Paris, encombraient la voie de Lyon.

Georges ne pouvait pas comprendre comment il venait du monde de Paris, et disait :

« Ces gens-là mentent! Si les troupes du siége s'en allaient, les Parisiens sortiraient et se mettraient à leurs trousses. »

En même temps nous apprenions que les Allemands évacuaient Dijon, Gray, Vesoul, où les francs-tireurs de Garibaldi les remplaçaient aussitôt ; que de Werder faisait de grands travaux en arrière de Belfort ; l'affaire devenait sérieuse, les dernières forces de l'Allemagne entraient en jeu.

Alors aussi l'*Indépendance* ne parlait plus que de paix, de convocation d'une assemblée nationale à Bordeaux; les journaux anglais recommençaient à s'attendrir sur notre sort, comme ils avaient fait au commencement de la guerre, disant qu'après la première bataille, Sa Majesté la reine se mettrait entre nous. Je crois bien que si les Français avaient été vainqueurs, les Anglais auraient crié :

« Halte!... c'est assez!... Le sang humain a déjà trop coulé!... »

Mais comme nous étions vaincus, Sa Majesté la reine n'est pas venue nous séparer ; elle a trouvé sans doute que tout allait très-bien pour son gendre, le bon Fritz, et que le le Seigneur Dieu marchait dans le bon chemin.

Toute cette comédie de journaux recommençait donc; et si le coup de Bourbaki avait réussi, les grands cris, les belles phrases et les attendrissements sur notre pauvre humanité, sur la civilisation et les droits internationaux auraient redoublé, pour nous empêcher de pousser trop loin nos avantages.

Malheureusement la chance fut encore une fois contre nous. Quand je dis la chance, il faut s'entendre : les Allemands, qui n'avaient plus de forces à tirer de leur pays, en avaient encore autour de Paris, dont ils pouvaient disposer sans crainte : on ne les inquiétait pas trop de ce côté, comme nous l'avons appris plus tard.

Si le général Trochu avait écouté les Parisiens, qui demandaient à se battre, Manteuffel n'aurait pas pu retirer du siége le 2e corps d'armée, pour écraser Bourbaki, à cent lieues de là, ni le général Van Gœben des masses de troupes pour tomber sur Faidherbe dans le Nord, ni d'autres encore n'auraient pu se joindre à Frédéric-Charles, pour accabler Chanzy. C'est clair!...

Enfin, la France n'a pas péri tout de même; mais elle a été bien malheureuse!

C'était au temps des plus grands froids. Bourbaki se rapprochait de Belfort ; il enlevait Esprels et Villersexel à la baïonnette ; puis toute l'Alsace apprenait avec bonheur qu'il arrivait à Montbéliard, Sar-le-Château, Vyans, Comte-Henaut et Chusey, reprenant tout ce pays de bonnes gens, encore plus malheureux que nous, car ils ne savaient pas un mot d'allemand, et la mauvaise race leur en voulait d'autant plus.

La confiance nous revenait. Georges et moi, tous les soirs au coin du feu, nous parlions de ces affaires, en relisant le journal trois et quatre fois, pour tâcher d'y trouver encore du nouveau.

Ma femme était revenue de Rastadt, indignée contre les Badois, n'ayant pu voir Jacob, ni même lui faire tenir les provisions qu'elle avait emportées. Elle avait seulement vu de loin les baraques en planches, avec leurs quatre rangées de sentinelles, les palissades et les fossés qui les entouraient. Grédel, Marie-Anne et elle, ne parlaient plus que des pauvres prisonniers, faisant vœu d'aller en pèlerinage à Marienthal, si Jacob revenait sain et sauf.

La fatigue, l'ennui, la cherté des vivres, la crainte de manquer, si la guerre continuait, tout cela nous donnait terriblement à réfléchir, et pourtant on espérait toujours, quand l'*Indépendance* nous apporta le rapport du général Chanzy sur les combats de Montfort, de Champagne, de Parigné-l'Evêque, et d'autres endroits, où nos colonnes, accablées par les cent quatre-vingt mille hommes de Frédéric-Charles et du duc de Mecklembourg, avaient été forcées de reculer jusque dans leurs dernières positions, autour du Mans.

Ce soir-là, comme nous partions sur le coup de dix heures, Georges nous dit :

« Ecoutez, je ne crois pas beaucoup aux pèlerinages, quoique plusieurs de mes anciens camarades de *la Boussole* aient eu pleine confiance en la vierge de Bon-Secours; je n'ai jamais fait de vœux, cela n'entre pas dans mes idées; mais je promets de boire deux bouteilles de bon vin avec Christian, en l'honneur de la République, et d'en faire distribuer une à chaque pauvre du village, si nous gagnons la grande bataille de demain, car elle sera livrée demain; d'après ce que raconte Chanzy, notre armée est serrée de près, elle est sur ses positions définitives, et le grand coup sera porté. — Bonsoir.

— Bonne nuit, Georges et Marie-Anne. »

Nous sortîmes au clair de lune, le chemin étincelait de givre ; c'était le 15 janvier 1871.

Le lendemain, l'*Indépendance* ne vint pas, ni le surlendemain ; elle manquait souvent, et nous venait par trois et quatre numéros à la fois. De nouveaux bruits s'étaient répandus ; on parlait de la perte d'une bataille, les landwehr à Phalsbourg se réjouissaient et buvaient du vin de Champagne.

Le 18, vers deux heures de l'après-midi, le piéton Michel arriva. J'attendais chez le cousin. Nous allions et venions, fumant des pipes et regardant aux fenêtres.

Michel était encore dans l'allée, que Georges ouvrait déjà la porte, en criant :

« Eh bien?

— Les voici, monsieur Wéber. »

Le cousin s'assit près du secrétaire :

« Nous allons voir ! » fit-il tout pâle.

Mais au lieu de commencer par le premier numéro, il ouvrit le second et lut bas ce rapport où Chanzy raconte que tout allait bien la veille, et que, par l'épouvante qui tout à coup avait saisi des mobilisés de la Bretagne, une partie de l'armée s'était mise en déroute, sans que ni lui, ni le vice-amiral Jauréguiberry pussent l'empêcher ni l'arrêter ; de sorte que les Prussiens étaient arrivés pêle-mêle avec les nôtres dans la malheureuse ville du Mans, et avaient fait là beaucoup de prisonniers.

Je voyais la figure du cousin changer de seconde en seconde ; à la fin il jeta le journal sur la table, et dit :

« Tout est perdu! »

C'est comme s'il m'avait enfoncé un couteau dans le cœur.

Je pris pourtant aussi le journal, et je le lus jusqu'au bout. Chanzy ne perdait pas l'espoir de reformer son armée à Laval, et Gambetta courait le rejoindre, pour l'aider de son courage.

« Tiens, dit Georges, en se promenant de long en large dans la chambre, regarde ! »

Placiard passait, bras dessus bras dessous avec un officier de landwehr, suivi de quelques hommes; ils faisaient des réquisitions, et entrèrent dans la maison voisine.

« Voilà le plébiscite en chair et en os.— Le gueux travaille maintenant pour Sa Majesté impériale Guillaume Ier, car les Allemands ont leur empereur, comme nous avions le nôtre; ils vont apprendre ce que coûte la gloire; chacun son tour !... Plus tard, quand on leur serrera le licou, les pauvres gens regarderont de tous les côtés, pour voir si la France ne se révolte pas ; mais la France sera bien tranquille, eux-mêmes auront rivé ses chaînes !... et leurs maîtres serreront, serreront toujours le licou :

« Hue ! *Méchel*[1] ! Attention... Tête droite, tête gauche !... Ah ! gredin, tu fais la grimace... Je vais t'apprendre que la force prime le droit, en Allemagne comme ailleurs, puisque tu ne le sais pas encore... Vlan ! Comment trouves-tu ça, *Méchel?* Ah ! tu croyais avoir gagné des batailles pour la patrie allemande, pour la liberté allemande, imbécile !... Apprends que c'est pour te remettre sous le joug, comme après 1815 ; pour te montrer la différence qui existe entre le noble hobereau allemand et la brute de ton espèce ! Hue !... »

Georges criait et disait :

« Faut-il être malheureux d'avoir été inondés comme nous, du jour au lendemain, par six cent mille Allemands ; d'avoir été surpris, sans fusils, sans munitions, sans ordres, sans chefs, sans rien !... Ah ! les députés de la majorité repoussaient le service obligatoire ; ils craignaient d'armer la nation ; ils ne voulaient pas risquer la peau de leurs fils ; le peuple seul devait se battre, pour défendre leurs pensions, leurs châteaux, leurs propriétés de toutes sortes; misérables égoïstes !... ils sont cause de notre ruine; on devrait afficher leurs noms dans toutes les communes, pour apprendre à nos enfants à les maudire ! »

Son caractère s'aigrissait, et ce n'était pas étonnant, nous n'apprenions plus que de nouveaux revers : d'abord la reddition de Péronne; au moment où Faidherbe allait la délivrer, et la retraite de notre armée du Nord sur Lille et Cambrai, devant les forces écrasantes de Van Gœben, venues en partie de Paris; ensuite la grande attaque de Bourbaki, de Montbéliard au mont Vaudois, qu'il avait recommencée trois jours de suite, les 15, 16,

(1) Sobriquet du peuple allemand; il correspond à notre Jacques Bonhomme.

METZ

Bazaine venait de rendre Metz *sans Conditions*. (Page 90).

STRASBOURG

« La revendication de nos droits reste à jamais ouverte..... » (Page 121.)

17 janvier, sans réussir, à cause des renforts que de Werder avait reçus, et du mauvais état des chemins, défoncés par la pluie et les neiges ; enfin l'arrivée de Manteuffel, avec ses soixante mille hommes, venant aussi de Paris, pour lui couper la retraite.

Alors nous comprîmes que les landwehr avaient eu raison de nous dire qu'il leur arrivait des renforts de Paris, et Georges, qui se connaissait à ces choses mieux que moi, perdit la grande confiance qu'il avait en Trochu :

« Ou bien, disait-il, les Parisiens sont des lâches, qui ne veulent pas se battre, et c'est ce que je ne crois pas, car je les connais ; ou bien celui qui les commande manque d'audace. Jusqu'à présent on a vu des armées de secours envoyées à ceux qui soutenaient un siége ; aujourd'hui nous voyons ceux qui font le siége d'une ville, plus forte qu'eux en hommes, en armes, en munitions, détacher des armées entières pour venir écraser nos troupes de province ; ce n'est pas croyable. Les Parisiens demandent à faire des sorties, j'en suis sûr, surtout maintenant que la famine est venue... Eh bien, si l'on en faisait, les Allemands auraient besoin de tout leur monde là-bas, et ne pourraient pas venir accabler ici nos armées déjà trop faibles. »

Qu'on dise ce qu'on voudra, je crois que Georges avait raison !

La seule chose qui nous fit un peu de plaisir, vers la fin de ce terrible mois de janvier, ce fut d'apprendre que les francs-tireurs avaient fait sauter le pont de Fontenay, sur le chemin de fer entre Nancy et Toul. Mais notre joie ne dura pas longtemps : trois ou quatre jours après, des affiches posées à la porte de la mairie, nous annonçaient que les Allemands avaient brûlé le village de Fontenay de fond en comble, pour punir les habitants de n'avoir pas dénoncé les francs-tireurs ; et que nous tous Lorrains, nous étions condamnés, en raison de ce crime, à payer une contribution extraordinaire de dix millions à Sa Majesté l'empereur d'Allemagne !

En même temps, comme les ouvriers français refusaient de travailler pour rétablir ce pont, le préfet prussien de la Meurthe écrivait au maire de Nancy :

« Si demain, mardi 24 janvier, à midi, cinq cents ouvriers des chantiers de la ville ne se trouvent pas à la gare, les surveillants d'abord et un certain nombre d'ouvriers ensuite seront saisis et fusillés sur place. »

Ce préfet s'appelait Renard. « comte Renard. »

Je dis ces choses, pour qu'on s'en souvienne quand le moment sera venu.

Mais tout cela n'était encore rien, auprès de ce qui nous attendait.

Un matin, les Prussiens m'avaient donné quelques sacs de grain à moudre ; je ne pouvais refuser de travailler pour eux, car ils m'auraient accablé de coups, et peut-être remmené du côté de Metz.

J'avais longtemps parlé de neige, de glace, de la baisse des eaux de ma vanne, malheureusement le temps s'était mis à la pluie, la neige fondait, la vanne était pleine, et le 2 ou le 3 février, je ne sais plus au juste, à cause du trouble que me causa cette affaire, j'empilais les sacs dans mon moulin ; le père Offran m'aidait et Catherine aussi. Grédel en haut, après avoir balayé la maison et fait le feu dans la cuisine, s'habillait. Il pouvait être huit heures du matin, quand, regardant par hasard dans la rue, où l'eau clapotait de toutes les gouttières, je vis Georges et Marie-Anne qui venaient.

Le cousin allongeait ses grandes jambes ; sa femme courait derrière lui ; plus loin, un landwehr arrivait aussi, les gens balayaient devant leurs portes, sans s'inquiéter d'éclabousser le monde.

Georges, en approchant du moulin, me cria :

« Tu sais ce qui se passe ?

— Non ! quoi ?

— Eh bien, un armistice est conclu pour vingt et un jours ; les forts de Paris sont rendus ; les Prussiens peuvent brûler la ville, quand il leur plaira ; ils peuvent envoyer toutes leurs troupes et leurs canons contre Bourbaki, car l'armistice ne s'étend pas aux opérations de l'Est. »

Georges était pâle, sa voix tremblait. Grédel, au haut de l'escalier, écoutait en se tortillant vite les cheveux sur la nuque.

« Tiens, regarde, Christian, me dit le cousin, qui tenait un journal, lis-moi ça !... Toutes les troupes de Bourbaki et de Garibaldi sont livrées par cet armistice... Manteuffel, arrivé de Paris avec soixante mille hommes, occupe déjà leur ligne de retraite ; les malheureux entre Werder et lui n'ont plus qu'à se rendre. Tous ceux qui se sont sauvés de Metz, de Strasbourg ou d'ailleurs, pour reprendre du service, seront fusillés ; nos pauvres mobiles de Phalsbourg sont dans ce nombre : pas un n'en réchappera. »

Pendant que le cousin parlait, Grédel était descendue sans même prendre la peine de mettre des savates ; elle se penchait derrière

lui, pâle comme une morte, essayant de lire par-dessus son épaule, et tout à coup elle lui arracha la *Gazette*. Georges aurait bien voulu n'avoir rien dit, mais il était trop tard!

Grédel, après avoir lu, les dents serrées, se mit à courir comme une folle, en poussant des cris épouvantables :

« Oh! les gueux!... Oh! mon pauvre Jean-Baptiste!... Oh! les brigands!... Oh! mon pauvre Jean-Baptiste!... »

Elle avait l'air de chercher quelque chose pour se battre. Et comme nous restions là, tout bouleversés de ses cris, et que je lui disais :

« Grédel, au nom du ciel, ne fais pas un pareil scandale; les gens vont t'entendre jusqu'au bout du village!... »

Elle me répondit furieuse :

« Taisez-vous!... Vous êtes cause de tout!...

— Moi? lui dis-je indigné.

— Oui, vous! fit-elle en me lançant un coup d'œil terrible. Vous!... avec votre plébiscite; en trompant les gens, en leur promettant la paix!... Vous mériteriez d'être avec Bazaine et les autres.

— Oh! Grédel, Grédel, lui dis-je, épouvanté de l'entendre et de la voir; Grédel, oses-tu parler ainsi à ton père? Tu sais bien que les gueux m'ont trompé moi-même!... »

Et ma femme criait :

« Seigneur Dieu, cette fille nous fera tous mourir. »

Elle s'était assise sur l'escalier. Marie-Anne, les mains jointes, disait :

« Il faut lui pardonner... la malheureuse perd l'esprit!... »

Jamais je n'avais eu d'humiliation pareille: être traité de cette façon par ma propre fille! Mais Grédel ne respectait plus rien; et le cousin Georges ayant voulu lui faire aussi des représentations, elle lui cria :

« Vous!... Vous!... un vieux soldat!... vous n'êtes pas honteux de rester ici à lire des gazettes, au lieu d'aller vous battre!.. Les landwehr sont aussi vieux que vous, avec leurs cheveux gris et leurs lunettes; ils ne font pas de discours, ils marchent tous... C'est pour ça que nous sommes battus!... »

A la fin l'indignation me prit; et je cherchais mon nerf de bœuf derrière la porte, pour tomber sur elle, quand par malheur un landwehr entra, demandant si la farine était prête. Grédel le vit à peine, qu'elle poussa un cri tellement sauvage, que les cheveux m'en dressent encore sur la tête, et dans la même seconde elle empoigna la hachette: Georges eut juste le temps de l'attraper par le chignon, mais la hachette était déjà partie, en sifflant dans l'air, et s'enfonçant à trois bons pouces dans le montant de la porte.

Le landwehr, un vieux, avec de gros yeux, avait vu le fer briller près de son oreille; il avait entendu ce sifflement: et comme Grédel se débattait contre Georges, en criant:

« Ah! le gueux, je l'ai manqué!... »

Il se mit à courir de toutes ses forces, remontant le village; moi, je courus sur l'écluse, croyant qu'il allait chez le maire, mais il se sauva beaucoup plus loin, et descendit la route du côté de Wéchem.

Alors Grédel comprit pourtant qu'elle venait de faire un mauvais coup; elle monta dans sa chambre, mit ses souliers, prit son panier, entra dans la cuisine chercher du pain et un couteau, et puis elle sortit, courant sur l'autre pente de la montagne, pour gagner le Krapenfelz, où se trouvait encore notre vache, avec celle de plusieurs autres, sous la garde du vieux hardier.

« Voilà une vilaine affaire, dit Georges en me regardant; le landwehr va te dénoncer, ce soir les gendarmes prussiens seront ici. Ah! mon pauvre Christian, je ne sais pas d'où cette fille t'est venue; il faut que dans nos anciens, toutes les femmes n'aient pas été comme ta pauvre mère, ni comme la grand'mère Mathurine.

— Que voulez-vous, disait Marie-Anne, elle aime son Jean-Baptiste. »

Et je pensais :

« Plût à Dieu qu'il l'eût déjà!... Ce n'est pas moi qui leur refuserai maintenant la permission de se marier, non! s'ils étaient seulement déjà ensemble!...

Je songeais à la manière d'arranger cette vilaine affaire; Georges disait qu'il fallait rattraper le landwehr, et lui glisser trois ou quatre pièces de cent sous, pour l'engager à se taire; les Prussiens se laissent attendrir par l'argent; mais où le trouver maintenant? comment le rattraper? Je n'avais plus mes deux bons chevaux! Finalement, je laissai tout aller à la grâce de Dieu!

Une chose étonnante, c'est que ce landwehr n'ait jamais reparu chez nous. Le même jour, deux autres Allemands avec le lieutenant Hortig vinrent prendre livraison de la farine, sans me parler de rien. On aurait dit que rien ne s'était passé. Le lendemain, le surlendemain nous attendions encore dans la crainte, mais cet homme ne donna plus signe de vie. C'était sans doute un maraudeur, un de ces mauvais gueux qui se présentaient sans ordre, dans les maisons, pour toucher les réquisitions de toute sorte, qu'ils allaient

vendre ensuite dans les villages voisins ; cela s'était vu plus d'une fois chez nous depuis l'arrivée des Allemands. Voilà ce que je me suis dit plus tard ; mais alors la crainte de voir revenir ce gueux avec les gendarmes, ne me laissait pas une minute de repos ; à chaque instant ma femme, sur la porte, criait :

« Christian, sauve-toi... voici les gendarmes prussiens qui viennent. »

Elle me mettait dans des transes, à propos d'une vache, ou d'un juif enfourché sur son âne, qu'elle découvrait au loin sur la route.

Grédel, elle, resta huit jours au bois, sous le Krapenfelz ; les bûcherons lui rapportaient chaque matin ce qui se passait au village. A la fin elle revint toute riante ; elle rentra dans sa chambre pour changer d'habits, et se remit à faire son ouvrage, sans nous parler de ce qui s'était passé. Nous n'avions pas envie non plus de la remettre sur le chapitre de Jean-Baptiste ; mais elle-même, nous voyant toujours tristes, finit par nous dire :

« Bah ! maintenant tout va bien... Tenez... regardez ça !... »

C'était une lettre de Jean-Baptiste Werner, qu'elle avait reçue sous les roches. Dans cette lettre, que je lus bien étonné, Werner racontait qu'il avait d'abord voulu rejoindre Garibaldi à Dijon ; mais que, faute d'argent, il avait été forcé de s'arrêter à Besançon, où l'on organisait les volontaires des Vosges et d'Alsace ; qu'à l'arrivée de Bourbaki, il était entré comme canonnier dans le 18e corps ; qu'on s'était battu deux jours après à d'Esprels et à Villersexel, où beaucoup de Prussiens étaient restés sur place ! qu'il faisait un froid extraordinaire ; et que les Prussiens, repoussés par nos colonnes, s'étaient retirés de village en village de l'autre côté de la Lisaine, entre Montbéliard et le mont Vaudois ; que là Werder, derrière un grand ravin, avait des batteries de 24, bien couvertes, sur trois étages ; que toute son armée et ses renforts étaient réunis et bien retranchés ! que, malgré cela, Bourbaki voulant débloquer Belfort et descendre en Alsace, avait ordonné l'attaque générale, et que tout ce pays, pendant trois jours, ressemblait à un grand incendie, à cause du feu épouvantable des batteries prussiennes et des nôtres ; qu'on n'avait malheureusement pu forcer le passage ; et que l'épuisement des munitions, les fatigues, les grandes souffrances du froid et de la faim, parce qu'il n'existait pas de magasins d'habillements ni de vivres sur nos derrières, que toutes ces causes réunies nous avaient forcés de reculer, mais dans l'espérance de revenir bientôt ; quand tout à coup la nouvelle s'était répandue qu'une autre armée allemande marchait sur notre ligne de retraite, vers Dôle, une armée considérable, arrivant de Paris ! Qu'on s'était dépêché de se dégager le plus possible en gagnant Pontarlier ; mais que ces troupes fraîches avaient sur nous un grand avantage ; que Werder aussi nous suivait ; que nous allions être pris de tous les côtés autour de Besançon, et qu'alors Bourbaki, désespéré, avait voulu se brûler la cervelle, qu'il s'était blessé grièvement ; que le général Clinchant ayant pris aussitôt le commandement en chef, tous ces malheurs ne nous auraient pas empêchés d'atteindre Lyon, à travers le Jura, si les maires de villages n'avaient pas fait publier l'armistice, moyennant quoi l'armée, se croyant couverte, avait négligé de garder sa ligne de retraite ; qu'un grand nombre même avaient déposé leurs armes, en se retirant dans les villages ; que les Prussiens s'étaient toujours avancés, et que le soir seulement, lorsqu'ils occupaient tous les défilés, le général Manteuffel avait déclaré que l'armistice ne s'étendait pas aux opérations de l'Est, en sommant notre armée de déposer les armes, comme celle de Sedan et de Metz !... mais que les soldats de la République n'avaient pas voulu se rendre ; qu'ils s'étaient frayé un passage à travers les glaces, les neiges et des milliers de cadavres prussiens jusqu'en Suisse.

Jean-Baptiste Werner racontait en détail, dans cette longue lettre, tout ce qu'il avait souffert ; les combats que le 18e corps, chargé de protéger la retraite, avait livrés sur les rochers ; au fond des précipices, dans tous les tournants où l'ennemi s'était retranché pour nous arrêter, combien des nôtres avaient péri de fatigue, de froid et de faim !... et puis l'accueil admirable que les braves Suisses avaient fait à nos malheureux soldats : ils les avaient reçus, non pas comme des étrangers, mais comme des frères ; chaque ville, chaque village, chaque maison s'ouvrait pour eux avec attendrissement ; on comprenait que ce peuple suisse est un grand peuple, car la grandeur ne se mesure pas à l'étendue d'un pays, mais au sentiment d'humanité de ceux qui l'habitent, à l'élévation de leur caractère, au respect qu'ils ont pour le courage malheureux, à leur amour de la justice et de la liberté. Toutes choses que les Allemands ne peuvent pas comprendre.

Combien les Suisses nous ont envoyé depuis de secours en argent, en vêtements, en aliments, en semailles, pour nos pauvres compatriotes ruinés par la guerre ! Il en arrivait à Saverne, à Phalsbourg, à la Petite-

Pierre, partout... Ah! nous voyions alors que le ciel et la terre ne nous avaient pas abandonnés; nous voyions qu'il existait encore d'honnêtes gens, des cœurs vraiment républicains; que tous n'étaient pas nés pour les incendies, les pillages et les assassinats; qu'il n'existe pas seulement des hypocrites en ce monde, mais de véritables chrétiens, inspirés par celui qui disait aux hommes :

« Aimez-vous les uns les autres; vous êtes tous frères! »

Ce n'est pas lui qui aurait inventé les bombes à pétrole, et qui aurait dit que la force de la brute domine le droit, comme ces barbares de l'autre côté du Rhin.

Cette lettre de Jean-Baptiste Werner me fit plaisir, je reconnus que c'était un brave garçon et un vrai patriote; mais en attendant, la politique allait toujours son train; il s'agissait maintenant de nommer des députés à l'Assemblée nationale, qui devait décider de la paix, ou de la continuation de la guerre; l'armistice de vingt et un jours n'avait pas d'autre but, à ce qu'on disait.

Tous ceux qui ne tenaient pas à devenir Prussiens se mirent donc en campagne, Georges et moi les premiers; moi surtout, car je me reprochais chaque jour d'avoir fait voter l'abominable plébiscite. Et la vieille comédie recommença du jour au lendemain; on ne trouvait plus de légitimistes, de bonapartistes, d'orléanistes, tous criaient :

« Nous sommes républicains... Votez pour nous!... »

Mais dans tous les pays où les Allemands venaient de passer, on se souvenait du plébiscite; le peuple commençait à se dire que cette indigne comédie nous perdait, et qu'il fallait juger des gens par leurs actions, et non par leurs paroles.

A Strasbourg, à Nancy, tous ceux qui voulaient rester Français, nommèrent de bons vieux républicains, qui partirent tout de suite pour Bordeaux. Gambetta fut nommé chez nous et dans la Meurthe; il fut nommé dans beaucoup d'autres départements, avec Thiers, Garibaldi, Faidherbe, Chanzy, etc.

Ces élections nous rendirent encore une fois l'espérance; nous pensions que tout s'était passé dans l'Ouest et le Midi comme chez nous.

Gambetta, qui ne perdait jamais la tête dans les moments dangereux et difficiles, avait déclaré que tous les anciens députés officiels de Bonaparte, tous les anciens ministres, sénateurs, conseillers d'État et préfets de l'Empire, ne pouvaient pas être nommés députés. Georges trouvait cela très-juste :

« Quand un gueux mange tout son bien en débauches, on le fait interdire, à plus forte raison, disait-il, doit-on interdire des êtres qui nous ont ruinés de fond en comble, qui ont dévoré le bien de la nation et mis nos deux plus belles provinces en péril. Tous ces gens-là devraient être déchus à perpétuité de leurs droits politiques.

Mais Bismark, qui ne comptait que sur les anciens fonctionnaires de l'Empire, pour témoigner sa reconnaissance à l'*honnête homme*, au sujet de sa belle conduite à Sedan, et du cadeau de Metz, qu'il avait fait à Sa Majesté Guillaume, protesta contre la déclaration de Gambetta, disant que les élections ne seraient pas libres, et que la liberté lui tenait tellement à cœur, qu'il aimerait mieux rompre l'armistice que de gêner la liberté des élections.

« Comment, criait Georges, ce Bismark, qui, dans le temps, avertissait les députés prussiens de ménager leurs expressions vis-à-vis de la noblesse, « parce qu'il existe en Prusse « des peines contre les domestiques qui se per- « mettent d'insulter leurs maîtres », ce même Bismark vient défendre ici la liberté, pour soutenir Bonaparte! Quel défenseur de la liberté! »

Malheureusement tout cela ne servait de rien, les Prussiens étaient déjà dans les forts de Paris, et les menaces de Bismark avaient plus de poids en France que les paroles de Gambetta.

Il fallut donc encore céder à Sa Majesté Guillaume, et beaucoup de nos députés lui doivent d'être à l'Assemblée nationale.

Ces défenseurs de la République, nommés grâce à Bismark, lui montrèrent aussitôt qu'ils n'étaient pas des ingrats, en sifflant Garibaldi, pour être venu d'Italie, vieux, infirme, malade, avec ses deux fils, combattre les ennemis de la France et soutenir la justice, quand toute l'Europe nous abandonnait!

Garibaldi ne put pas même leur répondre; ces représentants du peuple sifflaient et criaient trop fort! Il s'en alla tranquillement... Le dimanche suivant, je suis honteux de le dire, monsieur Daniel et beaucoup d'autres curés de notre pays prêchèrent que Garibaldi était une canaille... Je ne les accuse pas, je raconte : ils avaient reçu des ordres de leurs évêques. Le pauvre prêtre de campagne est dans la main de l'évêque, comme le fouet dans la main du roulier!... Je sais que plusieurs auraient mieux aimé se taire, et je les plains!

Enfin, Bismark devait rire, il avait plns d'amis chez nous qu'on ne croyait.

Ensuite l'Assemblée de Bordeaux vota la paix, ce n'était pas difficile, moyennant la cession de l'Alsace et de la Lorraine et cinq milliards d'indemnité! Tout le monde aurait pu faire la paix à des conditions pareilles.

Là-dessus, nos pauvres députés d'Alsace et de Lorraine, déclarés Allemands par des Français, protestèrent :

« Les représentants de l'Alsace et de la Lorraine ont déposé, avant toute négociation de paix, sur le bureau de l'Assemblée nationale, une déclaration affirmant de la manière la plus formelle, au nom de ces provinces, leur volonté et leur droit de rester françaises.

« Livrés, au mépris de toute justice et par un odieux abus de la force à la domination de l'étranger, nous avons un dernier devoir à remplir.

« *Nous déclarons encore une fois nul et non avenu un pacte qui dispose de nous sans notre consentement.*

« *La revendication de nos droits reste à jamais ouverte à tous et à chacun, dans la forme et dans la mesure que notre conscience nous dictera.*

« Au moment de quitter cette enceinte, où notre dignité ne nous permet plus de siéger, et malgré l'amertume de notre douleur, la pensée suprême que nous trouvons au fond de nos cœurs est une pensée de reconnaissance pour ceux qui, pendant six mois, n'ont pas cessé de nous défendre, et d'inaltérable attachement à la patrie dont nous sommes violemment arrachés.

« Nous vous suivrons de nos vœux, et nous attendrons, avec une confiance entière dans l'avenir, que la France, régénérée, reprenne le cours de sa grande destinée.

« Vos frères d'Alsace et de Lorraine, séparés en ce moment de la famille commune, conserveront à la France, absente de leurs foyers, une affection filiale, jusqu'au jour où elle viendra y reprendre sa place. »

Voilà ce qu'ils dirent !

M. Thiers leur demanda s'ils connaissaient un autre moyen de sauver la France; aucun ne répondit. Malheureusement il n'en existait pas; après la capitulation de Paris, il fallait sacrifier un bras pour sauver le corps.

La moitié des députés s'inquiétaient déjà d'autre chose : la paix faite, ils ne pensaient plus qu'à nommer un roi et à *décapitaliser* Paris, — comme disaient leurs gazettes, — pour le punir d'avoir proclamé la République? Tous ces gens, qui s'étaient présentés devant les électeurs en faisant des professions de foi républicaines, étaient des royalistes.

Gambetta, ayant opté pour le Bas-Rhin, sortit de la Chambre avec nos députés ; d'autres vieux républicains, sifflés d'une manière indigne chaque fois qu'ils ouvraient la bouche, donnèrent leur démission.

Paris s'agitait, on craignait un soulèvement.

Vers ce temps, dans les premiers jours du mois de mars 1871, comme déjà les percepteurs, les contrôleurs, les gardes généraux et d'autres fonctionnaires prussiens venaient remplacer les nôtres ; qu'on nous annonçait que la langue française serait abolie dans nos écoles, et que les braves Alsaciens qui désiraient s'engager dans les armées du roi de Prusse, obtiendraient toutes les facilités désirables; qu'ils pourraient même entrer dans la garde de Sa Majesté impériale et royale; vers ce temps, un vieux camarade du cousin Georges, Nicolas Hague, maître sellier, homme riche et jouissant d'une belle réputation dans son état, vint le voir de Paris.

Nicolas Hague avait acheté beaucoup de vignes en Alsace; son intention, avant la guerre, était de se retirer chez nous dès qu'il aurait liquidé ses affaires ; mais après toutes les cruautés que les Allemands venaient de commettre, voyant notre pays entre leurs mains, il ne songeait plus qu'à revendre ses vignes, ne tenant pas à vivre au milieu de ces barbares.

On pense si Georges et Marie-Anne reçurent bien ce vieil ami ; tout de suite il eut sa chambre en haut, et s'établit là comme en famille.

C'était un homme de cinquante ans, les oreilles rouges, les joues et le menton entourés d'un collier de barbe, un large gilet de velours, garni de chaînes et de breloques en or sur le ventre, enfin un véritable Alsacien, plein de bon sens et d'expérience.

Sa femme, native de Bar-le-Duc, et ses deux filles étaient alors chez leurs parents ; elles se reposaient des souffrances et des inquiétudes du siége ; lui ne cherchait qu'à se défaire, avec le moins de perte possible, de ses propriétés ; il regardait comme la plus grande des hontes et le plus grand des malheurs de mettre au monde des enfants destinés à recevoir des soufflets en l'honneur du roi de Prusse.

Je me souviens que le deuxième jour de son arrivée, étant à dîner ensemble chez le cousin, après nous avoir exposé sa manière de voir, Nicolas Hague nous raconta toutes les misères du siége de Paris. Il nous dit que pendant ce long hiver, — où l'on voyait chaque

jour devant les boulangeries et les boucheries, des files de vieillards à peine vêtus, et de pauvres femmes tenant leurs enfants tout bleus de froid dans leurs bras, attendre durant des trois et quatre heures, à la pluie, à la neige, au vent, un petit morceau de pain noir ou de carcasse de cheval, qui souvent n'arrivait pas ! — jamais il n'avait entendu un de ces malheureux dire qu'il fallait se rendre ; mais que des officiers supérieurs et des officiers d'état-major déclaraient sans honte, dès les premiers jours du siège, que Paris ne pouvait tenir ! Et que ces gens, si fiers autrefois de leurs grades, de leurs épaulettes, de leurs titres, seuls chargés de nous défendre et de représenter l'honneur de la nation, décourageaient par ce moyen ceux qui s'étaient reposés sur eux, et dont ils avaient mangé le pain durant des années, en parades inutiles, en fêtes insolentes à Saint-Cloud, à Compiègne, aux Tuileries et ailleurs.

D'après Nicolas Hague, tous nos malheurs, depuis Sedan jusqu'à la capitulation de Paris, venaient du mauvais vouloir des états-majors, des comités et de tous les anciens fonctionnaires bonapartistes, qui savaient très-bien que si la République chassait les Prussiens, personne au monde ne pourrait la détruire ; et comme ils n'en voulaient pas, ils agissaient en conséquence.

« On crie maintenant beaucoup contre le général Trochu, dit-il, principalement les bonapartistes, qui lui reprochent, au fond du cœur d'avoir plutôt soutenu la France que leur dynastie. Ils rejettent sur lui tous nos malheurs, et bien des républicains sont assez simples pour les écouter. Mais quand on pense que cet homme est arrivé dans le dernier moment, lorsque tout était déjà perdu, que les Prussiens s'avançaient à marches forcées sur Paris, que Mac-Mahon abandonnait la capitale, *par ordre de l'Empereur*, pour aller à Sedan, faire écraser là-bas l'armée qui devait nous couvrir; quand on se rappelle que dans ce moment Paris n'avait pas d'armes, pas de munitions, pas de vivres, pas de troupes; que tous les environs : hommes, femmes, enfants, se sauvaient en ville; que les voitures de meubles, de foin, de paille, encombraient les rues; et que dans cette confusion abominable, il fallait mettre de l'ordre, armer les forts, organiser la garde nationale, rationner les habitants, etc.; et puis exercer à manier un fusil tous ces milliers d'hommes qui ne savaient pas même se tenir en rang, leur apprendre à marcher et finalement les emmener au feu; quand on se rappelle ces choses, il faut bien reconnaître que pour un seul c'était trop, et que si des fautes ont été commises, ce n'est pas au général Trochu qu'il faut s'en prendre, mais aux misérables qui nous avaient mis dans cette position. Oui, la première chose, c'est la justice ! Il est bien clair que si le général Trochu avait eu sous ses ordres de véritables soldats, commandés par de véritables officiers, il aurait pu faire de grandes sorties, percer les lignes, ou retenir au moins les Allemands autour de la place. Mais comment voulez-vous que moi, Nicolas Hague, maître sellier, Claude Frichot, l'épicier du coin, et deux cent mille autres pareils, qui ne comprenaient pas même les commandements, comment voulez-vous que nous nous soyons aussi bien battus que de vieilles troupes? La bonne volonté ne nous manquait pas, ni le courage non plus ; mais à chacun son métier. Je ne parle pas de nos fusils à piston, de nos fusils à tabatière, ni de cent autres choses semblables , qui vous découragent, quand on sait que les autres sont bien armés et soutenus par une artillerie terrible. Trochu pensait bien sûr à tout cela ; et pour ma part, je crois que ni lui, ni Jules Favre, ni Gambetta, ni personne de ceux qui se sont déclarés républicains au 4 septembre, ne peuvent être accusés de nos malheurs, mais Bonaparte seul et sa mauvaise race ! »

Enfin, après avoir entendu les explications de Nicolas Hague, voyant que nous avions été livrés par les égoïstes, — comme le cousin Jacques Desjardins nous l'avait prédit quatre mois avant ! — mais que la République subsistait, et qu'on allait sans doute faire justice de tous ceux qui nous avaient mis dans ce triste état; que ce serait d'ailleurs le seul moyen de nous relever et de prendre un jour notre revanche, j'avais résolu de vendre mon moulin, mes terres, tout ce qui me restait au pays, pour aller m'établir en France, car la vue de Placiard et des autres fonctionnaires prussiens , qui fraternisaient ensemble et criaient : « Vive la vieille Allemagne ! » cette vue me tournait le sang; je ne pouvais y tenir.

Le cousin Georges, à qui je parlai de cela, me dit :

« Alors, si tous les Alsaciens et les Lorrains partent, dans cinq ou six ans notre pays sera donc prussien ! Au lieu d'aller en Amérique, les Allemands viendront ici par centaines de mille ; ils trouveront chez nous, presque pour rien, des champs, des prés, de la vigne, du houblon, des forêts magnifiques, enfin les meilleures terres, les plus grasses et les plus

On comprenait que ce peuple suisse est un peuple... (Page 120).

riches du centre de l'Europe... Comme Bismark et Guillaume se feraient du bon sang, s'ils nous voyaient déguerpir !... Non, moi je reste !... Cela ne veut pas dire que je veuille être Prussien, au contraire. Mais dans ce traité de paix si mal fait, il se trouve pourtant deux bons articles : le premier dit que les Alsaciens et les Lorrains, résidant en Alsace-Lorraine, pourront opter jusqu'au mois d'octobre 1872 pour la nationalité française, à condition de prendre un domicile en France ; — le second dit que les Français pourront conserver leurs immeubles en Allemagne.

« Eh bien, moi, j'opte tout de suite pour rester Français, et je prends domicile à Paris, chez mon ami Nicolas Hague, qui sera bien content de me rendre ce service. Je ne tiens pas à devenir bourgmestre, conseiller municipal, ou quelque chose de ce genre ; il me suffit d'avoir de bonnes terres, un bon commerce, une maison agréable. Oui, je vais opter tout de suite ; et si tous ceux qui peuvent prendre un domicile en France font comme moi ; eh bien, nous aurons des autorités allemandes, c'est vrai, mais la terre et les gens resteront Français ; la terre et les gens font tout !

« Est-ce que les anciens préfets et sous-préfets de l'*honnête homme* n'étaient pas des intrus chez nous, comme ceux-ci? Est-ce qu'ils s'inquiétaient d'autre chose, que de nous faire payer ce que leurs chambres avaient voté, et puis de nous faire nommer pour députés, des compères qui voteraient toujours ce que voudrait l'Empereur? Est-ce qu'ils se souciaient

de nous, de notre commerce, de notre industrie, autrement que pour en tirer le plus clair de nos bénéfices, pour eux, leurs amis, leurs connaissances et tous les défenseurs de la dynastie du parjure?

« Ces nouveaux préfets, ces *kreiss-director*, ces bourgmestres, nommés pour défendre chez nous la dynastie prussienne, ne nous gêneront guère plus que les autres. Dans les premiers temps, ils essayeront la douceur; et puisque nous avons pu vivre et rester Français avec les préfets de Bonaparte, nous pourrons vivre et rester Français avec ceux de Frédéric-Guillaume.

« Pourvu que le plus grand nombre opte comme moi, voilà le principal! Pourvu que les Placiard et autres maires de l'Empire, maintenus en place par les Prussiens, ne puissent pas détourner les gens d'opter, en leur faisant peur d'être mal vus, ou même d'être expulsés; pourvu que ces gueux ne retardent pas de jour en jour ceux qui n'osent se décider; car une fois le délai passé, ceux qui n'auront pas opté pour la France seront Prussiens; leurs enfants, qu'ils le veuillent ou non, appartiendront à Guillaume; leurs fils serviront et recevront des soufflets à l'âge de vingt ans, au profit de la vieille Allemagne; et ceux qui se sont déjà sauvés en France seront forcés de revenir, ou de renoncer pour toujours à leurs héritages.

« Tout ce que je souhaite maintenant, c'est que les journaux français, qui disent tant de choses inutiles, ne manquent pas de prévenir les Alsaciens et les Lorrains de ce qui les menace, et de leur dire que s'ils optent pour la France, leurs personnes et leurs biens seront garantis par le traité; et que s'ils négligent de le faire, leurs biens et leurs personnes tomberont sous la loi prussienne. Ils feraient même très-bien d'indiquer où et comment on opte, et de donner un modèle très-simple et très-clair de cette déclaration. Ainsi tous les intéressés seraient prévenus, et ces journaux auraient rendu le plus grand service à la France.

« Quant à moi, je reste! Je suis ici sur ma terre, je l'ai achetée; je l'ai payée du fruit de mon travail. Je payerai mes contributions; je ne dirai rien, pour qu'on ne puisse pas me vexer, ni me chasser; je vendrai le plus cher que je pourrai mes récoltes aux Allemands; je ne donnerai d'ouvrage qu'à des Français; et si la République s'affermit, comme je l'espère, car maintenant le peuple voit ce que les monarchies nous ont valu; si la nation fait ses affaires elle-même, sagement, avec bon sens, modération, ordre et réflexion, elle se relèvera vite, elle redeviendra puissante. En dix ans, tout sera réparé : nous aurons des électeurs intruits, des armées nationales, des administrations honnêtes, des intendances et des états-majors tout autres que ceux qui nous ont perdus...

« Alors, que les Français reviennent; ils nous trouveront, comme avant, heureux de les embrasser et de marcher ensemble.

« Mais s'ils continuent leurs vieilles histoires de coups d'État et de révolutions; si les aventuriers, les jésuites et les égoïstes se coalisent encore une fois contre la justice, s'ils recommencent leurs abominables farces de plébiscite et de constitution par *oui* et par *non*, la baïonnette sur la gorge des gens, avec des électeurs dont la moitié ne savent pas lire; s'ils veulent que toutes les places soient données par protection et recommandation, au lieu d'être honnêtement gagnées au concours; s'ils repoussent l'instruction primaire et le service militaire obligatoire; s'il leur faut, comme par le passé, un peuple ignorant et des armées remplies de mercenaires, afin que les fils des nobles et des bourgeois puissent rester tranquillement chez eux, pendant que les pauvres diables travaillent comme des bêtes de somme, ou vont se faire tuer sur les champs de bataille, pour des choses qui ne les regardent pas; enfin, s'ils renversent la République et rétablissent la monarchie, alors, malheur à nous! La pauvre France, déchirée par ses propres enfants, finira comme la Pologne; ce sera la perte de toutes les conquêtes de 89; la Suisse, l'Italie, la Belgique, la Hollande, tous les peuples libres du continent suivront notre sort; les larges pieds plats des Allemands couvriront l'Europe; et nous autres, malheureux Alsaciens et Lorrains, nous serons forcés de courber la tête sous le joug, ou de partir pour l'Amérique! »

Ce discours de Georges me fit réfléchir, et je résolus d'attendre!

Beaucoup d'Alsaciens et de Lorrains ont fait les mêmes réflexions; et voilà pourquoi M. Thiers a eu raison de dire que la république est la forme de gouvernement qui nous divise le moins; c'est aussi la seule qui puisse nous sauver. Toute autre forme de gouvernement, sur laquelle légitimistes, orléanistes et bonapartistes ne pourraient jamais s'entendre, achèverait de nous détruire. Si par hasard l'un de ces partis parvenait à mettre son prince sur le trône, le lendemain tous les autres se réuniraient pour le renverser, et les Allemands, profitant de nos divisions, s'empareraient de la Franche-Comté et de la Champagne.

MM. les députés de la droite devraient bien y penser!

C'est pour relever les affaires de la nation, et non celles d'un parti, qu'ils sont à Versailles; c'est pour rétablir la concorde dans notre malheureuse patrie, et non pour y semer des divisions. Je m'adresse à leur patriotisme, et si cela ne suffit pas, à leur prudence. De nouveaux coups d'État nous précipiteraient dans de nouvelles révolutions, de plus en plus terribles. La nation, qui veut la paix, le travail, l'ordre, la liberté, l'instruction et la justice pour tous, est lasse de se voir toujours déchirer par des empereurs et des rois; elle pourrait s'exaspérer contre ces pêcheurs de trônes en eau trouble, et cela deviendra épouvantable!

Qu'ils y pensent; c'est leur devoir.

Et tous ces princes aussi, tous ces prétendants honteux, qui ne craignent pas de venir nous diviser, au moment où l'union peut seule nous sauver; quand l'Allemand occupe toutes les places fortes de la frontière, et qu'il guette l'occasion d'arracher un nouveau morceau de notre patrie! Ces hommes qui se glissent dans l'armée par la faveur; dont les mauvaises gazettes empêchent la reprise du commerce, dans l'espoir de dégoûter le peuple de la République! Ces princes qui donnent, un jour, des paroles d'honneur, qu'ils retirent le lendemain, et qui n'ont pas honte de réclamer des millions, au milieu de la ruine générale. Oui, tous ces gens-là doivent se conduire autrement, s'ils ne veulent pas qu'on se rappelle leur père Louis-Philippe, intriguant avec les bonapartistes, pour détrôner son bienfaiteur Charles X; et leur grand-père Philippe-Égalité, intriguant avec les jacobins et votant la mort de Louis XVI pour sauver sa fortune, pendant que son fils intriguait à l'armée du Nord avec le traître Dumouriez, pour marcher sur Paris et renverser les lois établies.

Le temps des intrigues est passé!

Mon Dieu, Bonaparte en a dépouillé bien d'autres que ces princes d'Orléans; il a fusillé, déporté, ruiné de fond en comble des pères de famille par milliers; leurs femmes et leurs enfants ont tout perdu! Eh bien, pas un d'entre ces malheureux ne réclame un liard; ils seraient honteux de demander quelque chose à la patrie dans un moment pareil; les princes d'Orléans, seuls, réclament leurs millions.

Franchement, ce n'est pas beau!

Moi, je ne suis qu'un simple meunier; j'ai gagné par mon travail la moitié de ce que je possède; mais si ma petite fortune et ma vie pouvaient rendre l'Alsace et la Lorraine à la France, je les donnerais tout de suite; et si ma personne était une cause de trouble, de division, enfin un danger pour mon pays, je quitterais le moulin bâti par mes anciens, les terres qu'ils ont défrichées, celles que j'ai acquises à force d'économie et de travail, et je m'en irais!... L'idée que je sers mon pays, que je l'aide à se relever, me suffirait... Oui, je m'en irais, le cœur gros, mais sans tourner la tête!...

Et maintenant, finissons cette histoire du *Plébiscite :*

Jacob est revenu se remettre au moulin; Jean-Baptiste Werner est aussi revenu me demander Grédel en mariage. Grédel y consentait de bon cœur; ma femme et moi nous leur avons donné notre consentement des deux mains.

Mais la dot?... Voilà ce qui touchait Grédel... Ah! c'est qu'elle ne voulait pas entrer en ménage sans avoir ses cent louis!... Il me fallut donc vider de nouveau la vanne jusqu'au fond, rentrer dans la vase et me remettre à piocher la terre.

Grédel regardait l'ouvrage; et quand le vieux coffre reparut, avec ses cercles de fer; quand je l'eus posé sur le bord, et qu'ayant ouvert le cadenas rouillé, les écus en bon ordre brillèrent à ses yeux, alors elle s'attendrit : tout était bien! Elle voulut même m'embrasser et se pendit au cou de sa mère.

Les noces de Grédel et de Jean-Baptiste ont eu lieu le 1er juillet dernier; malgré les misères du temps, elles furent joyeuses.

Comme la fête allait finir, et qu'on débouchait encore deux ou trois vieilles bouteilles, en l'honneur de M. Thiers et de tous les braves gens qui veulent aider ce grand patriote à fonder la République en France, le cousin Georges nous déclara que Jean-Baptiste Werner était son associé pour le commerce des pierres de taille. Il en faudra; les bombardements et les incendies en Alsace donneront longtemps de l'ouvrage aux architectes, aux carriers et aux maçons; c'est un grand commerce.

Le cousin déclara de plus que lui, Georges Wéber, fournirait l'argent nécessaire; que Jean-Baptiste ferait les grandes courses, soit pour la vente, soit pour l'exploitation des carrières, et qu'ils partageraient les bénéfices par moitié.

M. Fingado, notaire, assis au bout de la table, tira l'acte de sa poche et nous en donna lecture, à la satisfaction générale.

Maintenant donc tout est en ordre, et nous tâcherons de regagner par le travail, l'économie et la bonne conduite, ce que Bonaparte nous a fait perdre avec son plébiscite!

Mon histoire est finie; que chacun en tire les réflexions et les enseignements qu'il pourra.

FIN

EXTRAIT DU JOURNAL OFFICIEL

Annexe du procès-verbal de la séance du Corps Législatif du 15 juillet 1870

PROPOSITION DE M. JULES FAVRE

« *Nous demandons la communication des dépêches, et notamment de celles*
« *par lesquelles le Gouvernement prussien a notifié sa résolution aux*
« *Gouvernements étrangers.* »

SCRUTIN SUR LA PROPOSITION DE M. FAVRE

(La demande de scrutin sur la proposition de M. Jules Favre est signée par MM. Garnier-Pagès, Jules Favre, Jules Simon, Amédée Larrieu, Emmanuel Arago, Jules Grévy, Jules Ferry, Glais-Bizoin, Ernest Picard, Desseaux, Dorian, le duc de Marmier et Barthélemy-Saint-Hilaire.)

Nombre de votants	243
Majorité absolue	122
Pour l'adoption	84
Contre	159

Le Corps Législatif n'a pas adopté.

Ont voté pour :

MM.

Andelarre (le marquis d'), Arago ;

Baboin, Barante (le baron de), Barthélemy-Saint-Hilaire, Bastid, Beauvau (le prince Marc de), Bethmont, Boduin, Boigne (le comte de), Bourbeau, Brame, Buffet, Buisson ;

Calmétes, Carré-Kérizouët, Chesnelong, Choiseul (de), Cochery, Crémieux ;

Daru (le comte), Dessaignes, Desseaux, Dorian, Durand, Durfort de Civrac (le comte de) ;

Esquiros ;

Favre (Jules), Ferry (Jules) ;

Gagneur, Gambetta, Garnier-Pagès, Germain, Girault, Glais-Bizoin, Goerg, Grammont (le marquis de), Grévy, Guiraud (de), Guyot-Montpayroux,

Haentjens, Hesecques (le comte d'), Houssard ;

Javal (Léopold), Johnston, Josseau, Jouvencel (de);

MM.

Keller, Kolb-Bernard ;

Lacroix (Augustin), Larrieu, Latour du Moulin, Le Cesne, Lefébure, Lefèvre-Pontalis, Le Hon (le comte Léopold), Lesperut (le baron);

Magnin, Malézieux, Mangini, Marion, Marmier (le duc de), Martel, Monneraye (de la), Morin ;

Ordinaire ;

Pelletan, Picard (Ernest), Piccioni, Planat ;

Rampont, Raspail, Riondel, Rotours (des) ;

Simon (Jules), Soubeyran (de), Steenackers ;

Talhouët (le marquis de), Tassin, Thiers, Tillancourt (de);

Vieillard-Migeon ;

Wilson ;

Yvoire (le baron d').

Ont voté contre :

MM.

Abbatucci (Séverin), Albuféra (le duc d'), Alquier (le baron), André (de la Charente), André (du Gard), Argence, Arjuzon (le comte d'), Aylies;

Beauchamp (de), Benoist (le baron de), Berger, Birotteau, Bois-Viel, Bosredon (de), Boudet (le comte), Bourgoing (le baron), Bournat, Bouteiller (de) (Moselle), Boutelier (Saône-et-Loire), Buquet (le baron), Burin-Desroziers, Busson-Billault;

Cazelles, Chadenet, Chagot, Chaix-d'Est-Ange, Chevandier de Valdrôme, Choque, Colbert-Chabannais (le marquis de), Corneille, Cornudet (le vicomte de), Cosserat, Coste-Floret, Couëdic (le comte du), Coulaux (du Bas-Rhin), Creuzet,

Daguilhon-Pujol fils, Dalmas (de), Darblay (jeune), Darracq, Dautheville (le général), David (le baron), David (Ferdinand), Dechastelus, Dein, Delamarre (de la Creuse), Delavau, Delebecque, Deltheil, Denat, Descours (Laurent), Deseilligny, Desmaroux de Gaulmin (le baron), Douesnel, Drouot (le vicomte), Dugué de la Fauconnerie, Dumas, Du Miral, Dupont (Paul), Dupuy de Lôme, Duvernois (Clément);

Eschasseriaux (le baron);

Fould (Adolphe), Fould (Gustave), Fouquet, Fourment (le baron de);

Gaudin, Gavini, Géliot, Genton, Gévelot, Girod (de l'Ain), Girou de Buzareingues, Gorsse (le baron), Granier de Cassagnac, Grollier, Guillaumin;

Hébert, Huet (Albert);

Joliot, Jourdain, Jubinal (Achille),

Kératry (le comte de);

Labat, Lacroix Saint-Pierre, Ladoucette (le baron de), Lafond de Saint-Mûr (le baron), Lagrange (le comte de), Laroche-Joubert, Lasnonier, La Tour (le comte de), Laugier de Chartrouse (le baron), Le Breton (le général), Le Calvez, Le Clerc d'Osmonville, Le Comte (Eugène) (Yonne), Le Joindre, Le Péletier d'Aunay (le comte), Leret d'Aubigny, Le Roux (Alfred), Leusse (le comte de), Liégeard (Stéphen), Louvet;

Mackau (le baron de), Marey-Monge, Masséna (duc de Rivoli), Mathieu (Corrèze), Mathieu (Pas-de-Calais), Mége, Mercier (le baron), Millet, Millon, Montaret de Kerjégu, Montagnac (de), Mony, Motterouge (le général de la), Mouchy (le duc de), Murat (le comte Joachim);

Nesle (le marquis de), Nogent-Saint-Laurens, Noualhier.

Ollivier (Emile);

Perrier, Peyrusse, Piennes (le marquis de), Piette, Pinard (Nord), Pinart (Pas-de-Calais), Piré de Rosnyvinen (le marquis de), Plancy (le baron de) (Aube), Plancy (le vicomte de) (Oise), Plichon, Poëze (le comte de la), Ponse-Peyruc;

Quesné;

Régnis (le colonel), Reille (le baron) (Tarn), Reille (le vicomte) (Eure-et-Loir), Richard (Maurice), Rolle, Roulleaux-Dugage, Roy de Loulay;

Saint-Paul (de), Segris-Sénéca, Sens, Seydoux, Sibuet (le baron), Simon (Joseph);

Talabot, Terme, Thoinnet de la Turméllière, Tourrette (le marquis de la), Tron;

Vast-Vimeux (le baron), Vendre, Vignat;

Welles de Lavalette (le comte);

Zorn de Bulach (le baron);

N'ont pas pris part au vote :

MM. Ayguesvives (le comte d'), Barrillon, Belmontet, Bérard, Charlemagne, Dréolle, Guistière (de la), Hamoir, Paulmier, Petit (Guillaume), Pissard, Quinemont (le marquis de), Rochefort, Rouxin, Schneider, Veauce (le baron de), Werlé.

Absents par congé :

MM. Auvray, Bancel, Boucaumont, Bouchetal-Laroche, Bussierre (le baron de), Calvet-Rogniat, Campaigno (le marquis de), Chambrun (le comte de), Champagny (le comte J.-P. de), Champagny (le comte Nap. de), Charpin-Feugerolles (le comte de), Christophle, Dalloz (Édouard), Dollfus (Camille), Dommartin (le baron de), Estancelin, Estourmel (le comte d'), Fay de la Tour-Maubourg (le marquis de), Fleury (Anselme), Forcade la Roquette (de), Germiny (le comte de), Guilloutet (de), Le Roux (Charles), Malaussena, Monier de la Sizeranne (le vicomte), Noubel (Henri), Pamard, Pierres (le baron de), Prax-Paris, Rochemure (le comte de), Saint-Germain (de), Tachard.

Composition du ministère impérial le 15 juillet 1870.

MM.

Émile Ollivier, *garde des sceaux*, ministre de la justice et des cultes; duc de Gramont, ministre des affaires étrangères; Chevandier de Valdrôme, ministre de l'intérieur; Segris, ministre des finances; général vicomte Dejean, ministre de la guerre par intérim (le ministre de la guerre, maréchal Lebœuf, major-général de l'armée du Rhin); Louvet, ministre de l'agriculture et du commerce; amiral Rigault de Genouilly, ministre de la marine et des colonies; Plichon, ministre des travaux publics; Mége, ministre de l'instruction publique; Maurice Richard, ministre des lettres, sciences et beaux-arts; E. de Parieu, ministre présidant le conseil d'État.

Paris. — Imprimerie de GAUTHIER-VILLARS, quai des Grands-Augustins, 55.
(Ancienne imp. Bonaventure.)

HISTOIRE

D'UN

SOUS-MAITRE

ERCKMANN-CHATRIAN

ŒUVRES COMPLÈTES parues **36 fr.** BROCHÉES — (ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES) — ŒUVRES COMPLÈTES parues **48 fr.** CARTONNÉES

ROMANS NATIONAUX

Illustrés par Th. Schuler, Riou et Fuchs

Le Conscrit de 1813..	1 vol. à...	1 40	L'Homme du peuple...	1 vol. à...	1 70
Madame Thérèse.....	— ...	1 40	La Guerre.....	— ...	1 40
L'Invasion.....	— ...	1 60	Le Blocus.....	— ...	1 60
Waterloo.....	— ...	1 80			

Un très-beau vol. gr. in-8 illustré de 182 dess. — Broc., 10 fr.; toile, tr. dor., 13 fr.; relié, tr. dor., 15 fr.

CONTES ET ROMANS POPULAIRES

Illustrés par Bayard, Benett, Gluck et Th. Schuler

Maître Daniel Rock.....	1 vol. à	1 20	Le Joueur de clarinette...	1 vol. à	1 60
L'Illustre Docteur Matheus	—	1 40	La Maison forestière.....	—	1 20
Hugues le Loup.....	—	1 40	L'Ami Fritz.....	—	1 50
Contes des bords du Rhin..	—	1 30	Le Juif Polonais.....	—	1 30

Un très-beau vol. gr. in-8 illustré de 171 dess. — Broc., 10 fr.; toile, tr. dor., 13 fr.; relié, tr. dor., 12 fr.

HISTOIRE D'UN PAYSAN

La Révolution française racontée par un paysan

118 illustrations par Th. Schuler

L'ouvrage complet, un vol., broché, 7 fr.; toile, tranche dorée, 10 fr.; relié, tranche dorée, 12 fr.

CONTES ET ROMANS ALSACIENS

HISTOIRE DU PLÉBISCITE, illustrée par Th. Schuler. — Un volume..... 2 fr.
HISTOIRE D'UN SOUS-MAITRE, illustrée par Th. Schuler. — Un volume..... 1 30
LES DEUX FRÈRES, illustrés par Th. Schuler. — Un volume..... 1 50
UNE CAMPAGNE EN KABYLIE, illustrée par Th. Schuler. — Un volume..... 1 40
LE BRIGADIER FREDERIC, illustré par Th. Schuler. — Un volume..... 1 20
MAITRE GASPARD FIX, illustré par Th. Schuler. — Un volume..... 2 fr.

Un très-beau vol. gr. in-8 illustré de 138 dess. — Broc., 9 fr.; toile, tr. dor., 12 fr.; relié, tr. dor., 14 fr.

ŒUVRES DE JULES VERNE

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRE COMPLÈTE ILLUSTRÉE — ILLUSTRATIONS PAR BAYARD, BENETT, DE BEAUREPAIRE, FÉRAT, DE MONTAUT, DE NEUVILLE, RIOU — ŒUVRE COMPLÈTE ILLUSTRÉE

	Broché,	Toile,	Relié,
Aventures du capitaine Hatteras.....	7 fr.	10 fr.	12 fr.
Cinq Semaines en ballon.....	4 »	7 »	» »
Voyage au centre de la terre.....	4 »	7 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume..	7 »	10 »	12 »
Les Enfants du capitaine Grant (*Voyage autour du monde. — Amérique du Sud, Australie, Océan Pacifique*).....	9 »	12 »	14 »
De la Terre a la Lune.....	4 »	7 »	» »
Autour de la Lune.....	4 »	7 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume..	7 »	10 »	12 »
Une Ville flottante et les Forceurs de blocus.....	4 »	7 »	» »
Aventures de trois Russes et de trois Anglais.....	4 »	7 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume..	7 »	10 »	12 »
Le Pays des fourrures.....	7 »	10 »	12 »
Vingt Mille Lieues sous les mers.....	7 »	10 »	12 »
Le Tour du monde en 80 jours.....	4 »	7 »	» »
Le Docteur Ox.....	4 »	7 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume..	7 »	10 »	12 »
L'Ile mystérieuse.....	9 »	12 »	14 »
Le Chancellor.....	4 »	7 »	» »
Michel Strogoff.....	7 »	10 »	12 »

— JULES VERNE — THÉOPHILE LAVALLÉE —

GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE DE LA FRANCE

Nouvelle Édition, revue et corrigée par Dubail

101 VUES ILLUSTRÉES PAR CLERGET ET RIOU — 100 CARTES INÉDITES PAR CONSTANS ET SÉDILLE

Un très-beau volume in-8. — Prix : Broché, 10 fr.; toile, tr. dor., 13 fr.; relié, tr. dor., 15 fr.

HISTOIRE

D'UN

SOUS-MAITRE

SUIVIE DE

LES PAPIERS DE MADAME JEANNETTE

LE BON VIEUX TEMPS

LETTRE D'UN ÉLECTEUR A SON DÉPUTÉ

LES ORATEURS DE MON VILLAGE

LA SENTINELLE PERDUE

DÉCRET DU 5 JANVIER 1794 SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

PARIS
J. HETZEL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
18, RUE JACOB.

Tous droits de traduction et reproducrion réservés.

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

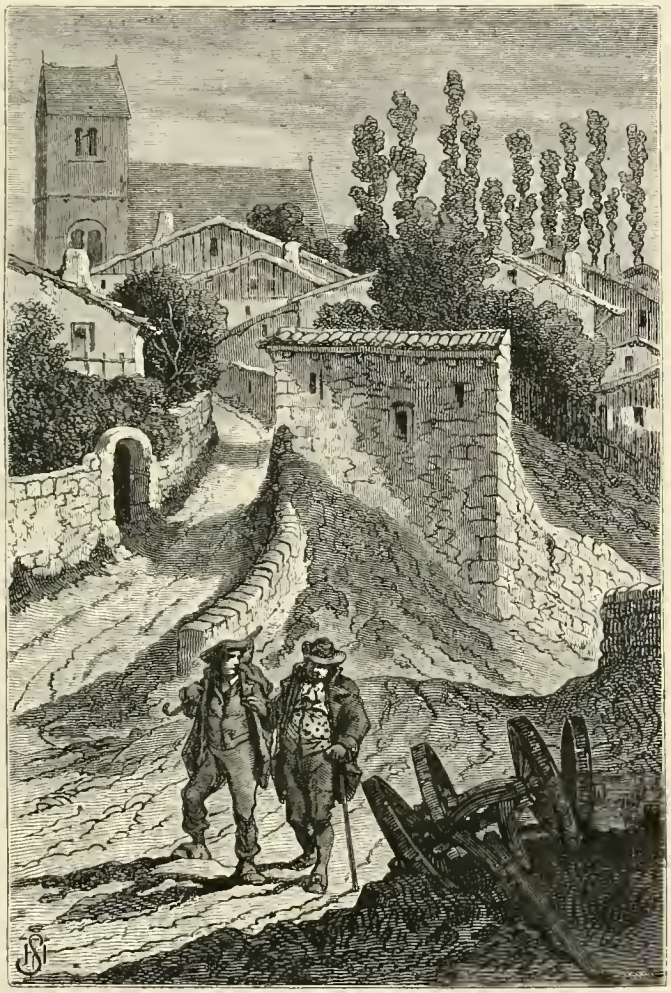
HISTOIRE

D'UN

SOUS-MAITRE

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



Mauvais état, fit-il. (Page 2).

I

En 1816, me dit le vieil herboriste Renaud, je travaillais comme surnuméraire chez M. Benoît, huissier à Saint-Nicolas-du-Port, en Lorraine. Mon père était piéton de la poste aux lettres; il avait cinq enfants, — deux garçons et trois filles, — et gagnait 400 francs par an. Tu peux penser si nous mangions tous les jours à notre appétit.

Je venais d'entrer dans ma dix-septième année, et je me désolais de vivre encore à la

charge de mes parents, lorsque fut publiée la fameuse ordonnance du roi Louis XVIII, portant qu'il serait formé dans chaque canton un comité *gratuit et de charité*, afin de surveiller et d'encourager l'instruction primaire.

Les ordonnances, les arrêtés, les circulaires sur l'instruction du peuple n'ont jamais manqué depuis cinquante ans, mais l'argent. On a toujours trouvé de l'argent pour les rois, pour les empereurs, les princes, les évêques, les ministres, les généraux et les soldats; mais pour éclairer le peuple et récompenser les instituteurs, les caisses ont toujours été vides.

Enfin, comme en ce temps de grande disette la petite miche de trois livres coûtait 4 francs, comme M. Benoît ne voulait pas me donner un centime, et que ceux qui entraient dans l'instruction publique devaient être exempts du service militaire, je résolus de me faire maître d'école.

C'était la plus mauvaise idée qui pouvait me venir; j'aurais mieux fait de m'engager tout de suite, ou d'entrer chez un épicier pour casser du sucre et servir la pratique; mais à dix-sept ans on voit les choses en beau, et la profession d'instituteur me paraissait alors la meilleure et la plus honorable de toutes.

Bref, le 13 octobre 1816, je partis de Saint-Nicolas avec une lettre de M. le chanoine-promoteur de Briqueville, pour M. le curé Bernard, du Chêne-Fendu, trente sous dans ma poche, deux chemises, une paire de souliers et quelques effets d'habillement dans un petit paquet au bout de mon bâton. Ma seule crainte était de ne pas être reçu comme sous-maître.

Je passai par Lunéville, Blamont et Héming. A Lorquin, je demandai le chemin du Chêne-Fendu, car la route s'arrêtait au bout de ce village, et je craignais de me perdre.

« Prenez à droite, » me dit un gros homme qui fumait sa pipe sur le devant de sa porte.

Puis, comme je m'éloignais :

« Attendez, cria-t-il, vous pourriez vous tromper, je vais vous mettre sur le chemin. »

Et ce brave homme vint avec moi jusqu'au bout du village. Il était boiteux, et tellement grêlé que je n'avais jamais rien vu de pareil. Tout en marchant, il me demanda ce que j'allais faire au Chêne-Fendu. Je lui répondis que j'espérais m'y placer comme sous-maître.

« Mauvais état, fit-il en secouant la tête, mauvais état! Enfin il faut vivre. Tenez, voici votre chemin; il remonte la Sarre. Toujours droit devant vous Dans deux heures, vous serez au Chêne-Fendu. »

Je le remerciai de sa complaisance et je repartis avec une nouvelle ardeur.

Il faisait déjà froid. Les grands coups de vent d'automne balayaient les feuilles mortes; de loin en loin, une troupe d'enfants, dans le tournant des vallées, gardaient les vaches, accroupis autour de leurs petits feux. C'est tout ce qui me revient. Quand on cherche sa vie, le plus beau pays du monde ne vous dit rien; on pense toujours à sa triste position; on tourne et l'on retourne la même idée dans sa tête.

J'arrivai tard au Chêne-Fendu; la nuit commençait, quelques petites lumières tremblotaient dans le brouillard d'une rivière : c'était le village, qui suit la Sarre-Rouge. Plus près, entre les fumiers des premières baraques, rencontrant une vieille femme, pieds nus, qui chassait devant elle deux chèvres, je lui demandai la maison de cure.

« C'est là, » me dit-elle en me montrant à droite, au fond d'une ruelle, une bâtisse plus grande, entourée d'un jardin et d'un petit mur blanc, avec un escalier sur la façade.

Alors mes inquiétudes me revinrent. Je descendis lentement la ruelle, et je m'arrêtai deux secondes au bas de l'escalier, à respirer et à réfléchir. Les volets de la maison étaient fermés, rien ne bougeait; plus loin, à gauche, dans le brouillard, du côté de la rivière, s'entendait le tic-tac d'un moulin. Enfin je grimpai les marches et j'ouvris la porte, ce qui fit carillonner une sonnette. Une servante parut au bout du vestibule avec une lampe, et, me voyant là tout craintif, avec mon paquet sous le bras, elle me demanda :

« Que voulez-vous?

— J'ai une lettre pour M. le curé Bernard. »

En même temps quelqu'un cria de la chambre voisine :

« Eh bien, entrez. »

Et j'entrai dans la chambre. M. le curé finissait de souper. C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, grand, brun, la figure osseuse et l'air brusque.

Il pelait encore une poire, son verre de vin rouge sur la table, près de l'assiette.

« Vous avez une lettre pour moi, dit-il après m'avoir regardé, de qui?

— De M. le chanoine de Briqueville. »

Sa figure changea. Je lui donnai ma lettre, qu'il se mit à lire attentivement.

« Asseyez-vous, mon ami, dit-il en la lisant, asseyez-vous. M. de Briqueville va bien?

— Très-bien, monsieur le curé, Dieu merci!

— Oui, je vois cela.... Et vous désirez entrer comme sous-maître chez M. Guillaume?

— Oui, monsieur le curé.

— Ça suffit; du moment que M. de Briqueville vous recommande, ça suffit! »

Et d'une voix forte il appela la servante:

« Justine!

— Monsieur?

— Vous allez tenir mon café chaud. Je conduis ce jeune homme au père Guillaume, et je reviens tout de suite. Vous m'entendez?

— Oui, monsieur. »

Il prit son tricorne, releva son écharpe, et me dit brusquement :

« Arrivez! »

Il sortit. Je le suivais. En montant la rue noire, entre les fumiers, les charrettes, les tas de bois et les fenêtres à ras de terre, il me demanda :

« Vous savez lire, écrire, chiffrer?

— Oui, monsieur le curé, lui dis-je timidement.

— Est-ce que vous connaissez le service de l'église?

— Pas tout à fait bien, monsieur le curé, mais je l'apprendrai.

— Oui, c'est le principal. Il faudra vous y mettre tout de suite. »

Nous arrivions alors à la maison d'école, une ancienne bâtisse décrépite, la grande salle en bas, cinq fenêtres sur la rue, avec la porte d'entrée, quatre de côté, sur un petit carré de légumes, pois, haricots, fèves, dont les perches étaient en faisceaux. Au-dessus était le logement de M. Guillaume et de Mme Catherine, sa femme, et plus haut une sorte de mansarde recouverte de bardeaux et les fenêtres en tabatière.

L'escalier, en dehors, avec sa rampe de bois, montait sur l'autre façade, du côté de l'église. M. le curé grimpa l'escalier quatre à quatre, devant moi, jusqu'à la petite galerie. Il ouvrit une porte et dit en entrant :

« Monsieur Guillaume, voici votre sous-maître; c'est M. de Briqueville qui vous l'envoie; il vous convient sous tous les rapports. »

Le vieux maître d'école et sa femme, en train de peler des pommes de terre et de manger ensemble du lait caillé dans un grand saladier, s'étaient levés. Moi, derrière M. le curé, près de la porte, j'attendais encore avec inquiétude ce qu'ils allaient répondre; mais il était clair que la recommandation du vénérable père faisait tout, car M. Guillaume, un homme de cinq pieds huit pouces, en camisole de tricot gris, culotte de molleton et bas de laine, avait tiré son bonnet et répondait humblement, sans même me regarder :

« Monsieur le curé, puisqu'il vous convient...

— Oui, il fera votre affaire; il sait lire et écrire, ça suffit! Comme chantre, il n'a pas encore de voix, il est trop jeune; mais vous en avez, ainsi tout s'arrange.

— Catherine, donne donc le fauteuil à monsieur le curé, dit le vieux maître d'école.

— Non, c'est inutile, je pars à l'instant. Je suis venu vous dire cela; voilà tout. Allons, au revoir. »

M. Guillaume, son bonnet de coton à la main, reconduisit M. le curé jusqu'au bas de l'escalier, puis il revint. Sa femme, grande, sèche, la peau jaune et les joues creuses, me regardait d'un air curieux, sans rien dire.

« Vous arrivez de loin? me demanda le maître d'école en rentrant.

— De Saint-Nicolas, monsieur.

— Vous avez été sous-maître?

— Non, j'ai travaillé comme surnuméraire chez un huissier.

— Ah! Et vous connaissez M. le chanoine-promoteur de Briqueville?

— Mon père le connaît; ils sont du même village.

— Je comprends,... je comprends..., fit-il en lançant un coup d'œil à sa femme. Est-ce que M. le curé vous a dit nos conditions?

— Il ne m'a rien dit.

— Eh bien! vous serez blanchi, nourri, logé, et vous aurez cent sous par mois. Quant au service, vous sonnerez les offices, vous balayerez l'église et la sacristie tous les lundis, et l'école tous les jours; vous m'aiderez à faire la classe; vous tiendrez tout propre, vous ferez tout ce que je vous dirai...

— Eh! mon Dieu, Guillaume, s'écria la femme, tu vois bien que le pauvre garçon tombe ensemble.

— C'est bon, c'est bon, fit-il; d'abord il faut s'entendre. Est-ce que cela vous convient? »

Je regardais les belles pommes de terre fumantes et le bon lait caillé, sentant mon estomac se réveiller, comme pour aller au-devant.

« Je ferai ce que vous m'ordonnerez, répondis-je. Je ne demande qu'à gagner ma vie, à m'instruire, à vous contenter. »

Mon âge, mon air de soumission rassurèrent ces gens; ils n'avaient pas à craindre de me voir prendre leur place de sitôt, et, m'entendant tout accepter sans observation, ils furent de bonne humeur.

« Voyons, donnez-moi cela, dit la femme en prenant mon bâton et mon paquet, asseyez-vous et mangez.

— Oui, puisque nous sommes d'accord, asseyons-nous, » dit le père Guillaume.

Je m'assis. Mme Catherine me remit une cuiller d'étain, et le maître d'école, allongeant ses grandes jambes sous la table avec satisfaction, s'écria :

« Voici le tas, vous n'avez qu'à vous régaler! »

Il avait raison, jamais je ne me suis mieux régalé; ces grosses pommes de terre roses et farineuses de la montagne et ce bon lait caillé bien frais sont encore l'un de mes meilleurs souvenirs. Et pourtant je ne m'en donnai pas autant que j'aurais voulu; nous mangions à la même écuelle, et je n'osais avancer la cuiller qu'à mon tour, ni prendre plus de pommes de terre que mes hôtes. L'idée me venait que tout était cher, et que, si ces gens se doutaient de mon terrible appétit, ils me regarderaient comme une véritable peste et me renverraient bien vite. Aussi je me retenais.

« Allons, courage, » me disait le maître d'école.

Et sa femme lui répondait :

« S'il n'a plus faim, ce garçon, il ne faut pas le forcer. Vous êtes fatigué, n'est-ce pas?

— Oui, bien fatigué, madame. Je suis parti de grand matin; j'ai fait plus de quinze lieues.

— Voilà, disait-elle, quand on est trop las, la faim passe.

— Eh bien, dit M. Guillaume en voyant le fond de l'écuelle, dans ce cas, il faut se coucher et dormir. Catherine, conduis le sous-maître à la chambre en haut. »

La femme prit mon paquet et mon bâton, et je la suivais en boitant, lorsque le père Guillaume, encore à table, me cria :

« Hé! que je sache au moins le nom de mon sous-maître... Comment vous appelez-vous?

— Je m'appelle Jean-Baptiste Renaud.

— Eh bien! bonne nuit, Jean-Baptiste; demain à six heures, il faudra commencer.

— Je vous éveillerai, me dit la femme; l'école commence à sept heures. »

Nous grimpions alors l'échelle de meunier et nous entrions dans ma petite mansarde. Elle avait deux lucarnes sur le toit, l'une du côté de la vallée, où brillaient quelques étoiles, l'autre du côté de la montagne sombre. A droite était le lit dans sa grande caisse de sapin, garni de gros draps propres et recouvert d'un large *plumon* à carreaux bleus, selon la mode des Vosges. Un crucifix, un bénitier en bois et un petit miroir, large comme la main, pendaient aux murs.

« Voilà, me dit la mère Catherine, c'est la chambre du sous-maître : l'autre, Philippe, était un trop bon garçon, il s'est sauvé, il n'a pas voulu rester; mais vous aurez plus de courage et de bon sens. »

Elle posa sa lampe sur le plancher et me dit en descendant d'avoir soin d'éteindre la lumière. Alors je me déshabillai, je soufflai la lampe, et, m'étant couché, je tombai presque aussitôt dans le plus grand sommeil. Mon cœur était soulagé : je n'étais plus à la charge de mes parents... J'avais une place... J'allais enfin gagner ma vie!

II

Le lendemain, avant le jour, des sabots montaient lentement l'escalier, et la mère Catherine, le nez à ras du plancher, m'appelait tout bas :

« Jean-Baptiste!... Jean-Baptiste! .. »

Je m'éveillai.

« C'est l'heure, dit-elle en posant la lampe et une grande écuelle d'eau fraîche sur la dernière marche, levez-vous. »

Et je sautai de mon lit chaud, pendant qu'elle redescendait.

Le brouillard de la vallée, qui s'élève tous les matins, entrait jusque sous les bardeaux de la mansarde. Jamais je n'avais senti cette fraîcheur, et je me dépêchais en grelottant de passer mon pantalon, de mettre mes souliers, et puis de me laver les mains, la figure, le cou dans la grande écuelle. Les vitres de mes petites lucarnes étaient comme ouatées de brouillard; en bas, le feu pétillait dans la cuisine, et les gros souliers de M. Guillaume se traînaient déjà sur le plancher. Dans ces baraques, presque entièrement construites en planches, en madriers de sapin, on entend les moindres mouvements à l'intérieur. Au bout de quelques instants, j'étais habillé, je n'avais plus qu'à descendre; mais alors le soleil commençait à percer les nuages, et de longues traînées d'or couraient sur la Sarre, éclairant les vieux sapins verdoyants et les hêtres roux sur la côte. J'ouvris la lucarne, et je regardai une minute ce spectacle grandiose : j'étais content de vivre là!

Ensuite je descendis, et je trouvai le père Guillaume qui se promenait dans la chambre, les épaules courbées, l'air rêveur.

Je lui souhaitai le bonjour, et tout de suite il me dit :

« Aujourd'hui pour la dernière fois j'ai sonné matines et l'école, parce que vous étiez fatigué; mais ce n'est pas l'affaire de l'instituteur de sonner les cloches, ça regarde le sous-maître, il faudra vous lever une heure plus tôt.

— C'est bon, monsieur, je ne l'oublierai pas.

— Oui, fit-il. Et maintenant causons d'autre chose. »

Il s'était redressé et me regardait dans les yeux.

« Vous savez lire, écrire, c'est bien; mais connaissez-vous la cursive, la bâtarde, la gothique? Ecrivez-vous en fin, en moyen, en gros?

— Oui, monsieur.

— Oui. .. chacun peut dire oui, c'est facile; mais il faut voir. Après ça, connaissez-vous vos quatre règles? »

Je n'osais plus répondre.

« Et les fractions, fit-il en élevant la voix, connaissez-vous les fractions? »

A la manière dont M. Guillaume me demandait cela, je voyais qu'il considérait les fractions comme une chose terriblement difficile et que peu d'instituteurs connaissaient. Je les savais pourtant, ayant été parmi les bons élèves de M. Bastien, de Saint-Nicolas; mais la timidité me gagnait, je baissais les yeux.

« C'est tout cela qu'il faut voir, dit-il en se remettant à marcher. Quant aux fractions, je ne demande pas absolument qu'un sous-maître les sache, plus d'un maître est embarrassé sur la multiplication des deux tiers par les quatre cinquièmes... Oui,... c'est une chose grave,... il faut avoir fait de bonnes études; mais pour la bâtarde et la cursive, je veux un bon sous-maître. Vous ferez deux exemples, un de chaque écriture, et je verrai. »

Il me posa d'autres questions encore, me demandant si je savais toiser, traîner la chaîne, planter les piquets et poser le niveau. Puis la mère Catherine, en jupon de laine et bras de chemise, ses grandes poches d'une aune pendues à droite et à gauche, apporta l'écuelle de soupe aux pommes de terre et la posa sur la table : du lait, des pommes de terre écrasées, un peu de beurre, du sel, quelques tranches de pain coupées bien minces et des poireaux, voilà cette bonne soupe, dont l'odeur seule en passant me fit tourner la tête.

On s'assit et l'on mangea de bon appétit. Les bancs de l'école au-dessous se remplissaient, on entendait rouler les sabots.

Tout en mangeant, M. Guillaume me dit qu'il voulait bien croire que j'écrivais la bâtarde, la cursive et la gothique, mais que cela ne suffisait même pas, et qu'un vrai sous-maître devait savoir aussi se faire respecter; que depuis le printemps dernier deux sous-maîtres avaient été forcés de partir, faute d'avoir la poigne assez solide.

« Vous saurez, me dit-il, que dans ce pays les enfants ne valent pas deux liards, qu'ils sont tous coureurs, dénicheurs de nids, fainéants, joueurs, batailleurs, rapineurs, enfin qu'ils ont tous les défauts réunis ensemble, comme leurs parents, qui ne les enverraient jamais à l'école, s'il ne fallait pas avoir fait sa première communion pour apprendre un état. Sans la première communion, ils resteraient toute l'année, comme des sauvages, dans les rochers, dans les bois, aux pâturages, à déterrer les carottes, les pommes de terre et les navets des autres. S'il ne fallait pas avoir une religion, tous ces gens-là ne se moqueraient pas mal de nous, l'instituteur et son sous-maître mourraient de faim! Heureusement il faut une religion, et c'est pour cela que pendant les deux ou trois ans qu'ils apprennent le catéchisme, et que nous les tenons sous notre coupe, nous avons juste le temps de les redresser. On les redresse à coups de baguette. Voyez ce paquet de noisetiers que j'ai là derrière l'horloge, dit-il, j'en use tous les ans deux ou trois pareils sur leur dos. Il ne faut pas avoir peur de les casser, la côte en produit en abondance. Si quelqu'un de ces mauvais gueux vous manque de respect, s'il fait des signes, soit avec la main, en clignant de l'œil, ou bien en riant pour exciter le rire des autres, tombez dessus et tapez!... Tapez jusqu'à ce qu'il crie et que la salle, en entendant cela, pense : — Celui-là n'est pas un M. Jacques ou un M. Philippe; c'est un vrai sous-maître! — Alors ils vous respecteront, et vous n'aurez qu'à regarder à droite ou à gauche du coin de l'œil, tous frémiront dans leur peau et se dépêcheront de mettre le nez dans la croisette : Vous m'entendez?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! maintenant descendons, la salle est pleine. Et prenez une baguette, il faut que chacun ait la sienne. »

Lui-même visita le paquet et m'en remit une des plus solides, grosse comme le petit doigt, et nous descendîmes. Toute ma vie j'aurai devant les yeux cette grande salle d'école remplie d'enfants, avec ses trois lignes de bancs au milieu pour les petits, que le père Guillaume appelait « bancs des chats », et ses tables en carré autour des murs, où se trouvaient assis des deux côtés les grands, tout

crasseux, déguenillés, les vestes et les pantalons percés aux coudes et aux genoux, quelques-uns en sabots, d'autres pieds nus comme de vrais sauvages. Pas un, j'en suis sûr, n'avait été lavé depuis des semaines et des mois.

Tout cela ne sentait pas bon.

Au moment où nous entrions dans l'allée, un bruit de disputes, d'éclats de rire et de batailles faisait trembler la vieille baraque; mais à peine M. Guillaume eut-il touché le loquet que tout se tut; on aurait entendu voler une mouche. Il s'arrêta sur la porte deux secondes; chacun était à sa place, penché sur son livre. Malgré cela, les plus hardis me regardaient en tournant les yeux en dessous et se grattant l'oreille ou la hanche d'un air de réflexion, comme des singes qui rêvent à quelque chose; ils pensaient sans doute : « Voilà le nouveau sous-maître, celui qui remplace l'autre, que nous avons fait partir. Est-ce qu'on pourra se moquer de lui? Est-ce qu'il se fâchera?... Est-ce qu'il se laissera grimper sur les épaules? »

Cela se voyait clairement à leur mine, et pourtant ils ne bougeaient pas et faisaient semblant d'étudier.

M. Guillaume s'avança lentement jusqu'au milieu de la salle et me dit :

« Monsieur Jean-Baptiste, approchez!... Et, vous autres, écoutez bien ce que je vais vous dire..... Voici le nouveau sous-maître!.... Celui-là ne ressemble pas aux autres; c'est un bon sous-maître, que j'ai fait venir exprès, comme il en faut un pour des gueux de votre espèce, qui n'entendent rien à la douceur et se plaisent dans la fainéantise. Eh bien! vous allez être contents... Gare!... gare à celui qui ne fera pas son devoir; je ne vous dis que ça! »

Alors il alla s'asseoir dans sa chaire, pour tailler des plumes. Moi, je me promenais dans la salle, inspectant les ardoises. On se mit ensuite à chanter le *BA*, *BA*, pendant une demi-heure. M. Guillaume m'avait fait signe de m'asseoir dans sa chaire et d'écrire deux exemples. Il paraissait content et me dit :

« Ça marchera!... »

Puis, ayant donné le signal aux petits de se taire, il m'ordonna d'aller faire réciter le catechisme à ceux de la première classe ; et comme je m'approchais, ne connaissant pas encore le nom des élèves, un de ces polissons, un brun crépu, les cheveux ébouriffés, le nez camard et la peau tannée par le grand air, se mit à se moucher lentement.

« Levez-vous, » lui dis-je.

Il avait la tête baissée et continuait de se moucher avec un bruit de clarinette, sans avoir l'air de m'entendre.

« Levez-vous, » lui dis-je encore.

Mais il redoublait, de sorte que toute l'école partit d'un éclat de rire. Alors, me rappelant la recommandation du maître, je lui donnai deux coups de baguette pas trop fort, qui le firent crier comme si je l'avais écorché.

M. Guillaume avait vu ces choses. Tout à coup il arriva, la figure pâle et mauvaise, avec son noisetier; il serrait les dents et lança d'abord un coup terrible au gueux, un coup qui fit une raie blanche sur sa veste, depuis l'oreille jusqu'au bas des reins. Il bégayait : « Ah! tu cries,... ah! tu cries... Eh bien, je vais te donner des raisons de crier. »

Et il continuait tellement que le garçon n'avait plus la force de crier, et qu'il se penchait sur la table, comme en faiblesse.

Les autres entendant ces grands coups se suivre, les cheveux leur en dressaient sur la tête. A la fin, le père Guillaume finit pourtant et me dit :

« Vous connaissez maintenant la manière de vous y prendre. Hardi! hardi! il n'y a que le premier pas qui coûte. »

Pour dire la vérité, ce moyen me parut très-commode; j'étais dans l'âge où le plus simple vous paraît toujours le meilleur, et, puisque les autres sous-maîtres avaient été forcés de partir à cause de leur douceur, je résolus de taper solidement, plutôt que de m'en aller. Si la race sauvage ne voulait pas obéir, tant pis pour elle, cela devait lui causer plus d'ennuis qu'à moi — Voilà ce que je me dis, en voyant que l'ordre s'était rétabli tout de suite, et que chacun se levait bien vite, lorsque je lui faisais signe, sans avoir envie de rire ni de se moucher. Aussi le reste de la classe se passa très-bien, et vers onze heures, après la prière, tous les élèves partirent tranquillement, en criant :

« Bonjour, monsieur Guillaume! Bonjour, monsieur Jean-Baptiste! »

Une fois la salle vide, le vieux maître, riant tout bas, me dit :

« Vous les entendez,... ils savent déjà votre nom : « Bonjour, monsieur Jean-Baptiste! » C'est bon signe. Maintenant, à l'ecole du soir, si l'on vous manque, recommencez; tapez sec, et dans huit jours ils auront plus de considération pour vous qu'ils n'en avaient pour les autres au bout de six mois. »

En montant l'escalier dehors et en voyant cette foule d'enfants s'en aller par trois, par quatre, causant entre eux du nouveau sous-maître, il me dit encore :

« Tenez, les autres jours ils courent et rem-

plissent le village de leur vacarme; aujourd'hui, tous sont comme étonnés... Et ce grand Arnette, cette espèce de nègre, comme il se frotte encore le dos... Ah! gueux, tu veux faire rire les autres, eh bien, nous allons voir celui qui rira le dernier. »

Étant alors entrés dans la grande chambre en haut, nous trouvâmes la mère Catherine en train de laver la lessive, qu'elle avait étendue sur des perches autour du poêle. La brave femme lavait aussi le linge de l'église et n'avait pas d'autre séchoir que cette chambre; mais à notre arrivée les fenêtres furent bientôt ouvertes, le linge en tas et la table mise. Je jetais en attendant un coup d'œil sur les livres de M. Guillaume, rangés entre deux planchettes, contre le mur. C'étaient le *Catéchisme historique* de M. l'abbé Fleury, *la Doctrine chrétienne* de M. l'abbé Fleury, *les Mœurs des Israélites et des Chrétiens* de M. l'abbé Fleury, l'*Histoire de France* du vénérable père Loriquet, le *Traité des sons de la langue française* de M. l'abbé Bouillotte, le *Traité d'arithmétique* de M. l'abbé Borne, etc. Depuis, j'ai revu ces livres cent fois, c'est pourquoi je m'en souviens.

Le père Guillaume, me voyant attentif devant sa bibliothèque, allait et venait la tête penchée.

« Si vous avez envie de lire, me disait-il, ne vous gênez pas; moi, depuis longtemps je ne lis plus. De mon temps c'était l'*Arithmétique* de Bezout, la *Grammaire* de Wailly, le *Traité d'arpentage* de M. Paissant. Toutes ces grammaires, ces rudiments et ces traités nouveaux sont faits avec les anciens, excepté l'histoire du père Loriquet, tout à fait nouvelle et recommandée. Il faut du nouveau, il faut que le commerce roule; les vénérables pères de la foi marchent avant tout le monde, ils ont de nouvelles lumières et donnent seuls les approbations. »

M. Guillaume ne parlait pas sérieusement : il avait traversé le règne de Louis XVI, la république, l'empire, et vu bien des choses; mais il conservait sa manière de voir pour lui-même, car alors les vénérables pères de la foi, fondus depuis avec les jésuites, ne plaisantaient pas, et d'un souffle balayaient les instituteurs qui se permettaient la moindre observation contre eux. Je n'en fus pas moins content d'obtenir la permission de prendre ces livres, et de pouvoir m'instruire à mes moments perdus. Ensuite on se mit à table devant une bonne soupe et un grand plat de choux. J'allai sonner l'école vers une heure, et la classe du soir commença. Ce fut la même répétition que le matin, sauf les coups de baguette, que M. Guillaume n'eut pas l'occasion d'appliquer; le grand Arnette lui-même en avait assez; il ne bougea pas, et les autres se contentèrent aussi d'une seule représentation en ce jour.

Le lendemain et le surlendemain il fallut me montrer, et le vieux maître d'école s'étonna du nerf que j'avais; il me dit même en particulier de ménager le fils de notre maire, M. Bauquel, les deux garçons de Jean Placial, ceux des frères Henriot, les maîtres papetiers, et généralement de tous les notables bourgeois connaissant l'ordonnance qui défendait de battre les enfants, et pouvant se plaindre aux autorités supérieures. Ceux-là devaient être mis en pénitence, à genoux sur un rondin, ou bien à la retenue au pain sec pendant les heures de repos. Mon ardeur l'étonnait; il ne me permettait de taper que sur les autres.

Enfin ce jour-là tout s'accomplit dans le plus grand ordre; le soir, après souper, j'allai me coucher paisiblement, et je dormis comme un bienheureux.

A cinq heures du matin j'étais debout, à cinq heures un quart je sonnais matines, et puis pendant une heure je me promenais dans le village, regardant se lever les gens l'un après l'autre, faisant mes réflexions sur la manière de vivre des laboureurs, des bûcherons, des hommes de métiers et des bourgeois, apprenant à connaître leurs habitudes par le lever, le travail de la journée, le coucher, toutes choses qui m'ont servi par la suite. A six heures et demie, je sonnais l'école, je rentrais déjeuner, et la classe commençait. Bientôt, ayant acheté pour quelques sous d'huile, je pus lire le soir et m'instruire.

Ainsi je prenais de bonnes et de mauvaises habitudes. Les bonnes étaient de me lever tôt, de respirer l'air du matin, d'observer la manière de vivre des gens, de remplir mes devoirs avec exactitude, et de travailler à ma propre instruction quand je pouvais; les mauvaises étaient de m'emporter sans raison, de frapper les élèves, de croire qu'on arrive à quelque chose de bon par la force. Et puisque nous en sommes sur ce chapitre, je te dirai tout de suite que les trois quarts et demi des hommes ne vivent que par habitudes; selon qu'ils ont pris ou reçu des habitudes bonnes ou mauvaises dans leur enfance, — habitudes d'agir, habitudes de penser, habitudes de raisonner ou de croire, — ils continuent de même sans interruption et sans pouvoir changer jusqu'à la fin de leurs jours. C'est l'habitude de l'enfance qui fait les hommes laborieux ou fainéants, sobres ou ivrognes, dépensiers, économes,

Oui! c'est le principal. (Page 3.)

entreprenants, timides, honnêtes, gueux, francs, hypocrites, soumis, révoltés, etc. Oui, c'est de l'habitude que vient presque tout, car bien peu d'hommes ont le courage et la persévérance nécessaires pour changer leurs mauvaises habitudes, lorsqu'ils s'en aperçoivent. Quelques-uns le peuvent, et ceux-là même, dans le cours d'une longue vie comme la mienne, comptent les jours où, résistant à leur routine, ils ont pris une direction meilleure : dix, quinze ou vingt fois, leur volonté s'est montrée forte, et ces jours, ils s'en souviennent avec fierté, ce sont leurs véritables titres d'homme. La grande masse suit ses habitudes comme un troupeau, et c'est pour cela que l'éducation fait non-seulement les individus, mais les nations tout entières; c'est pour cela que le choix des instituteurs et des enseignements est si grave ; c'est pour cela que ceux qui veulent dominer les peuples et vivre à leurs dépens cherchent d'abord à s'emparer de l'enfance, à lui donner des habitudes de penser qui durent toute la vie, et empêchent les malheureux de redevenir libres, de réclamer leurs droits et de secouer le joug qui les opprime. C'est comme s'ils leur fourraient dans la tête un ramas de vieilles guenilles, pour remplacer la raison, la justice, le bon sens naturel, qui leur permettent de s'affranchir par le travail et de devenir heureux en ce monde. Une fois ces vieilleries dans la tête, on peut les conduire comme on veut; et plus ils avancent en âge, étant accablés de famille, de soucis et de travail, moins ils ont les moyens,

Voilà nos inspecteurs communaux ! (Page 10.)

les occasions et même le désir de s'ôter ce ramas de mensonges et de bêtises, qui leur bouche l'esprit et les rend soumis à ceux qui les grugent. L'instruction du peuple est donc de la plus grande importance, surtout dans un pays de suffrage universel, où la voix du dernier savetier vaut autant que celle d'un membre de l'Institut. C'est à cela qu'il faut penser d'abord, si l'on veut fonder solidement la République. Toutes les mauvaises élections, tous les mauvais plébiscites dont nous supportons les conséquences terribles, viennent de l'ignorance des paysans; il faut être de mauvaise foi pour soutenir le contraire; et cette ignorance abominable, je le dis franchement, est le plus grand crime de tous les rois qui nous ont gouvernés depuis la Révolution.

III

Les choses continuèrent ainsi cinq semaines. Je sonnais les cloches, je balayais l'église, j'assistais M. Guillaume comme chantre aux offices du dimanche, j'aidais M. le curé Bernard à s'habiller et à se déshabiller dans la sacristie, j'étais aussi chargé d'éteindre et d'allumer les cierges, enfin je faisais tout le travail d'un sous-maître.

Dans ces cinq semaines, M. le curé Bernard et M. l'adjoint Faltô vinrent inspecter une fois l'école, selon l'ordonnance. Ils trouvèrent tout en ordre, et M. Faltô, un ancien hussard, marchand de bois et maître d'auberge au *Pied-de-Bœuf*, m'interrogea pour voir ma force,

disait-il. Il me demanda comment s'appelait le père des quatre fils Aymon, et me voyant embarrassé :

« Hé ! cria-t-il, vous ne savez pas ça!... Vous ne connaissez donc pas votre histoire?... C'est le père Aymon ! »

Il riait comme un bienheureux, croyant avoir fait la plus belle découverte. M. Bernard riait aussi.

Voilà nos inspecteurs communaux en ce temps-là !

Mais une chose plus importante, c'est qu'on me demanda mon certificat de bonne conduite, que j'avais heureusement apporté, signé de M. le révérend père de Briqueville et du maire de Saint-Nicolas. Alors je fus reconnu comme sous-maître, en attendant le certificat de capacité, qui ne pouvait m'être délivré que plus tard, lorsque j'aurais passé mon examen de second degré, ce qui devait m'exempter du service militaire.

On pense quelles inquiétudes j'avais au sujet de cet examen; M. Guillaume m'assurait qu'avec une belle écriture, le catéchisme et l'histoire sainte, l'affaire irait toute seule; mais je ne m'y fiais pas, et je passais mes soirées à lire et à relire le *Traité d'arithmétique* de M. l'abbé Borne et l'*Histoire* du père Loriquet.

Sur ces entrefaites arriva l'hiver, ce grand hiver de la montagne, qui commence à la fin d'octobre et finit à peine en mars. Un matin, en me levant, je vis mes petites vitres presque bouchées par la neige; elle était tombée pendant la nuit et continua sans interruption durant trois jours. La gelée passa dessus, et de semaine en semaine de nouvelles couches s'élevaient; les vieux toits de bardeaux en ployaient; les branches des hêtres, sur la côte en face, cassaient comme du verre. De tous les côtés où se portaient les yeux, on ne voyait que de la neige, toujours de la neige; et des corbeaux, leurs grandes ailes déployées, s'abattant derrière les chevaux sur la route, pour dévorer leur fumier; les pauvres verdiers, ébouriffés en pelote dans les broussailles, criant misère; les enfants arrivant à la file, tout emmaillottés de guenilles, les jambes enfoncées dans de gros sabots... Ah ! les pays de plaine ne ressemblent pas à la montagne, mais il faut s'accommoder avec le temps et les lieux; le principal pour moi, c'était toujours d'avoir des pommes de terre et du lait caillé, que la mère Catherine achetait à deux sous le pot chez les voisins. Pour dire la vérité, je ne m'inquiétais pas du reste, et je m'estimais heureux de vivre à l'abri du besoin.

Alors aussi le père Guillaume eut son rhumathisme, — un rhumatisme qui se promenait tantôt sur la jambe droite, tantôt sur la jambe gauche, puis le long des côtes, en lui faisant pousser de sourds gémissements. Il ne pouvait plus bouger de son lit, au fond de l'alcôve, et maigrissait à vue d'œil, malgré la graisse d'oie dont on le frottait régulièrement. C'est en ce temps qu'il fut heureux de m'avoir! Je tenais seul l'école et je faisais tout, même à l'église. Il est vrai que pour le chant je ne possédais pas la voix forte et bien timbrée de M. Guillaume, et que je ne connaissais pas aussi bien que lui le rituel; mais je m'en tirais tout de même, et M. le curé, me sachant recommandé par le révérend père de Briqueville, ne se plaignait pas trop, comme il l'aurait fait sans doute pour tout autre.

Vers la fin de novembre, un soir que je tenais la classe, quelques instants avant la prière, un traîneau passa devant les fenêtres de l'école et s'arrêta près de l'escalier. Je regardais, me demandant qui cela pouvait être; un homme grand, sec, de trente-cinq à quarante ans, la barbe et les moustaches en pointe, un de ces manteaux de dragon, à triple collet, qu'on appelait carrik, sur les épaules, et la tête couverte d'un bonnet en peau de renard, attacha le cheval à la rampe et monta. Quelques minutes après, il redescendit, et je l'entendis crier :

« Allons, tout ira bien, madame Catherine, tout ira bien. Envoyez seulement un exprès le plus tôt possible; je vais prévenir Régoine de préparer l'ordonnance. Hue, Grisette, hue ! »

Il repartit, et je compris que c'était le docteur Deleuze, de Lorquin, dont le père Guillaume parlait sans cesse depuis le premier jour de sa maladie. Je ne me trompais pas. Il avait trouvé M. Guillaume très-souffrant; le rhumatisme du genou s'était porté sur les reins, ce qui l'empêchait absolument de dormir. La mère Catherine gémissait, parce qu'il était difficile de trouver quelqu'un pour aller à Lorquin par ces temps de grandes neiges. On ne pouvait pas espérer une occasion, et le moindre exprès allait coûter au moins dix sous. Je lui offris aussitôt de partir le lendemain jeudi, jour de congé, ne voulant pas laisser cette brave femme et mon maître dans l'embarras. Ils acceptèrent, et je me mis en route après déjeuner.

Aucun chemin n'était battu ni même frayé, et la neige était si haute qu'il me fallut trois heures pour faire deux lieues. Quelques instants avant midi, j'entrais chez l'apothicaire Régoine, sur la place du Marché, juste en face de la vieille halle. La petite boutique était remplie de paysans et de

paysannes attendant leur tour d'être servis, et je fus bien étonné de reconnaître derrière le comptoir le brave homme qui m'avait indiqué le chemin du Chêne-Fendu, le jour de mon arrivée dans le pays. Il me remit aussi tout de suite et s'écria de bonne humeur, en collant une étiquette sur une bouteille :

« Hé! c'est vous, jeune homme... Vous venez chercher la potion du père Guillaume..... Elle est prête!... Eh bien, comment va-t-il, ce pauvre vieux?

— Toujours la même chose, monsieur. Il souffre toujours beaucoup

—Oui,... oui,... c'est un vieux rhumatisme,... c'est très-douloureux, mais on n'en meurt pas. Entrez,... entrez vous réchauffer... Vous devez être gelé. Nous causerons tout à l'heure. »

En même temps il ouvrait une porte à gauche de son comptoir, et me poussait dans l'arrière-boutique, où plusieurs personnes, ayant l'air de riches paysans venus à Lorquin pour le marché, causaient, assis autour d'un bon poêle. Une vieille servante, toute rechignée, et que j'ai connue depuis comme la meilleure femme du monde, mettait justement la table. Je pris une chaise, et je me chauffai avec un véritable plaisir, car j'avais très-froid.

Environ un quart d'heure après, le père Régoine entrait en boitant, sa petite calotte sur le derrière de sa grosse tête chauve. Il était tout joyeux.

« Eh! s'écria-t-il en se frottant les mains, c'est fini, nous pouvons dîner. L'hiver nous donne des malades en masse; depuis ce matin, je n'ai pas quitté la boutique une minute. — Marie, apportez la soupe. Ce froid vous ouvre joliment l'appétit. »

Puis se tournant vers moi et me tendant une fiole :

« Voici la potion du père Guillaume, dit-il, vous lui recommanderez d'en prendre trois cuillerées par jour, et d'avoir soin chaque fois d'agiter la bouteille. »

Et comme je me levais et que je prenais ma casquette pour sortir :

« Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc? me dit-il d'un air étonné. Vous allez dîner avec nous. »

Je voulus le remercier, disant que j'étais pressé de rentrer... que M. Guillaume m'attendait.

« Allons,... allons, reprit-il, ne faites pas de cérémonies; vous n'avez rien pris depuis le Chêne-Fendu, vous devez avoir faim. Vous seriez forcé de dîner quelque part avant de vous en retourner : le vieux Guillaume attendra! Et puis je suis content de faire votre connaissance; votre figure m'a plu le premier jour que je vous ai vu traverser Lorquin, votre petit paquet au bout d'un bâton. On m'a dit du bien de vous. Je sais tout ce qui se passe dans le canton, moi; les bonnes femmes qui viennent à la pharmacie, des quatre coins du pays, me racontent les nouvelles! On m'a dit que vous étiez un bon sous-maître, remplissant bien ses devoirs; ça m'a fait plaisir. J'aime les jeunes gens laborieux... D'ailleurs votre couvert est mis. »

C'était vrai, la vieille servante avait déjà mis l'assiette et la serviette sur la table.

Je m'assis donc tout gêné et pourtant bien heureux de ce que cet excellent homme venait de me dire. Les autres, amis ou parents de M. Régoine, se passaient la serviette autour du cou, sans faire attention à mon embarras.

Le grand nombre d'années qui se sont écoulées depuis m'empêche d'entrer dans les détails, mais je me rappelle que tous ces braves gens criaient contre la barbarie des alliés : il avait déjà fallu nourrir en 1815 douze cent mille ennemis et leur payer une contribution de guerre de douze cents millions; depuis, il fallait nourrir, payer, entretenir les cent cinquante mille hommes qui occupaient nos places fortes, et les rois de l'Europe n'étaient pas contents! Voilà qu'ils réclamaient maintenant treize cents millions pour indemniser les particuliers de tous les pays, et principalement les Allemands, des pertes que nos guerres leur avaient fait éprouver depuis le commencement de la Révolution et même bien avant, sous Louis XIV. Comment payer une somme pareille, dans l'état de misère où se trouvait la France après deux invasions? Ces gens se désolaient. L'un d'eux, grand, roux, frisé, la figure osseuse et le menton carré, un vrai Lorrain, disait que tout cela venait des traîtres, que les traîtres étaient cause de tous nos malheurs, et qu'il fallait payer les dettes de la France à coups de canon.

Ce qui me revient encore de ce dîner, c'est qu'il y fut aussi question de l'instruction du peuple. M. Régoine, après m'avoir interrogé sur mes connaissances, m'ayant demandé ce que je gagnais, fut indigné d'apprendre que je ne recevais que cinq francs par mois.

« C'est une honte pour un pays comme le nôtre, s'écria-t-il, de voir un sous-maître capable, de bonne conduite, et remplissant bien ses devoirs, payé comme un hardier de village, à raison de cent sous par mois. L'ignorance du peuple est pourtant ce qu'il y a de pire au monde, et l'on devrait au moins

assurer le pain quotidien aux hommes qui la combattent. C'est l'ignorance du peuple qui a perdu notre Révolution. Si le peuple avait su lire, écrire et raisonner un peu ses intérêts, jamais il n'aurait accepté la constitution de l'an VIII, par laquelle Bonaparte confisquait à son profit tout ce que la nation avait gagné depuis 1789. Cette malheureuse constitution a permis à Bonaparte de tailler, de rogner, de tout faire à sa guise, sans aucun contrôle, et finalement de laisser la France vaincue, ruinée, humiliée, amoindrie de la frontière du Rhin, et occupée par cent cinquante mille soldats étrangers, qu'il faut subir et nourrir, jusqu'au payement des indemnités de guerre. Voilà les résultats de l'ignorance... Voilà ce rapporte un plébiscite arraché par deux ou trois filous à des millions d'imbéciles qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez! C'est sur l'ignorance des peuples qu'on bâtit les trônes et qu'on fonde le despotisme. Bonaparte le savait : il n'a jamais donné un centime pour l'instruction primaire! De son temps les maîtres d'école vivaient comme ils pouvaient; cela ne le regardait pas, mais au moins c'était franc. Les Bourbons, eux, s'y prennent d'une autre manière; ils rendent des arrêtés, ils écrivent des circulaires qu'on publie dans les gazettes, ils organisent des « comités gratuits et de charité » pour surveiller et encourager l'instruction du peuple; enfin ils noircissent beaucoup de papier et font beaucoup de bruit. Tout cela ne signifie rien. Pour organiser l'instruction primaire, il faut de l'argent. Qu'on débarrasse les maîtres d'école de la surveillance des curés, qu'on les paye bien, qu'on mette les places d'instituteur au concours, et dans dix ans tous les Français sauront lire, écrire, calculer et raisonner. Malheureusement les rois, les prêtres et les nobles ne veulent pas qu'on raisonne; ils savent qu'instruire le peuple, c'est préparer la République, et voilà justement pourquoi ces gens nous amusent avec leurs belles circulaires — qui ne mettent pas un sou dans la poche des maîtres d'école — et leurs fameux comités, remplis de jésuites : c'est de la pure comédie! »

Ainsi parla ce brave homme, et les autres l'approuvaient. Moi, j'ouvrais les oreilles, n'ayant jamais entendu parler de ces choses. J'en étais étonné et réjoui.

Finalement, M. Régoine, voyant que j'avais le désir de m'instruire, voulut bien me prêter des livres, et vers deux heures je repris le chemin du Chêne-Fendu. Le père Guillaume m'attendait avec une grande impatience; il était comme tous les malades, qui se figurent qu'en avalant une drogue ils seront guéris; toutes les expériences qu'ils ont faites, tous les remèdes qu'ils ont essayés sans aucun profit, ne les empêchent pas de croire que le dernier les remettra sur pied. Il prit donc sa potion. Moi, j'étais déjà dans ma chambre, en train de lire les livres que j'avais apportés; mais, à mon grand désespoir, je n'y comprenais rien; c'était de l'hébreu pour moi! et pourtant ces livres — l'*Émile* et *le Contrat social* — ont encore aujourd'hui la réputation d'être parmi les plus beaux et les meilleurs.

Mon Dieu! que de chagrin je me fis à propos de ces deux ouvrages, et que de fois, durant trois semaines, je m'écriai : « Tu ne comprends donc pas le français? Ton esprit est donc bouché? Tu ne pourras donc jamais rien devenir? »

L'inquiétude ne me quittait plus; matin et soir après l'école, je montais voir si je comprendrais mieux, lisant, lisant toujours, retournant les mots et les phrases dans ma tête, sans pouvoir en tirer une idée claire.

A la fin, le père Guillaume s'aperçut de mon agitation; il me demanda ce que j'avais, et je lui dis franchement ce qui m'arrivait.

« Hé! mon pauvre Jean-Baptiste, fit-il, ne vous désolez pas tant; j'en suis au même point que vous depuis trente ans. Sous la République, on ne parlait que du *Contrat social* et des autres livres de Jean-Jacques; c'était la Bible et l'Evangile de ce temps-là!... Cent fois j'ai voulu les lire, mais c'est tellement beau, tellement savant et magnifique, que je n'y comprenais rien. Ces ouvrages, comme *le Génie du christianisme*, que m'a prêté M. le curé, comme les chefs-d'œuvre de la chaire de Bossuet, sont pour les rois, les princes, les grands seigneurs et les savants; il faut des années et des années d'étude avant de comprendre au juste ce qu'ils signifient. Nous autres gens d'en bas : ouvriers, paysans, petits bourgeois, on ne s'inquiète pas de nous; les bœufs qui traînent la charrue n'ont pas besoin de comprendre; pourvu qu'ils aillent,... qu'ils aillent,... qu'ils remplissent leur métier, c'est assez, on ne leur en demande pas davantage. »

Ces paroles m'étonnèrent d'abord, mais j'ai reconnu depuis que le vieux maître d'école avait raison. — Il existe deux langues en France, la langue du grand monde et celle du peuple. C'est pour le grand monde qu'on fait des chefs-d'œuvre, et pour le peuple on ne fait rien; aussi nous n'avons pas de littérature populaire, nous n'avons pas même

une bonne grammaire. Vois seulement la plus simple de toutes, celle de Lhomond, vois comme elle commence : « La grammaire française est l'art de parler et d'écrire correctement le français. » — Qu'est-ce que cela veut dire l'art? Est-ce que les enfants du peuple comprennent cela : l'art de parler? — Et « correctement!... » Est-ce que le peuple se sert du mot « correctement? » Est-ce que nos paysans, nos ouvriers, nous-mêmes nous disons : « travailler correctement, parler correctement? » Sur dix mille enfants, pas un seul ne comprend cette explication; il la répète comme un perroquet, rien de plus. Si Lhomond avait dit : « La grammaire française est un livre de règles pour apprendre à parler et à écrire en français, sans fautes, » les plus bornés auraient compris. Malheureusement on ne veut pas cela; plus j'avance dans la vie, plus je vois qu'on veut tenir le peuple dans l'ignorance; devant Dieu qui m'entend, je suis sûr que c'est la pensée de ceux qui nous conduisent. Mais cela ne peut plus durer longtemps; tous les hommes de bon sens reconnaissent que dans une démocratie il faut des livres pour les paysans et les ouvriers. Dans cinquante ans d'ici, tous ces magnifiques chefs-d'œuvre, que les savants seuls peuvent admirer, seront dans les bibliothèques des châteaux, avec les armures des anciens chevaliers; les livres simples, clairs, utiles, écrits dans la langue que tout le monde comprend, seront seuls entre les mains du peuple. Ainsi se renouvellera et s'agrandira la littérature française : d'aristocratique, elle deviendra populaire. Il faut écrire pour le peuple, ou se résigner à périr sous les plébiscites de l'ignorance. — Voilà ce que je dis! Les jeunes gens sont bien heureux, ils assisteront à ces choses et à bien d'autres pareillement agréables. Ils ne verront pas comme nous de grands génies, qui se croient démocrates, écrire, soi-disant pour le peuple, des livres que les plus malins ne peuvent comprendre, comme le grec et l'hébreu, qu'à l'aide du dictionnaire.

Enfin les réflexions du père Guillaume me firent tout de même du bien, et depuis je ne m'obstinai plus à lire et relire des choses au-dessus de ma portée. Mais je n'étais pas au bout de mes peines avec ces malheureux ouvrages, car étant allé à confesse, à Noël, M. Bernard, avant de me donner l'absolution, me demanda si je ne m'accusais pas aussi d'avoir lu de mauvais livres; je lui répondis tranquillement que non, et son indignation fut terrible.

« Comment, vous mentez au tribunal de pénitence, s'écria-t-il, vous osez mentir devant Dieu!... Croyez-vous qu'il ne sache pas tout? Croyez-vous que nous n'ayons pas appris, le jour même, que vous aviez apporté de Lorquin des livres condamnés par l'Eglise?»

Alors je devins tout pâle, et je répondis en bégayant que je n'y avais rien compris, que je ne savais pas ces livres défendus; mais lui, sans m'écouter, continua, disant que si M. de Briqueville, qui daignait me protéger, apprenait cela, j'étais perdu, qu'il me retirerait sa main et que je tomberais dans l'abîme; que bientôt l'inspecteur arriverait, et qu'alors on verrait si j'avais du temps de reste pour dîner avec des Jacobins et lire de mauvais livres; qu'on verrait si je savais mon histoire sainte, mon catéchisme, si j'étais un bon serviteur, sachant ses devoirs envers Dieu et le roi.

« Quand on n'a pas plus de voix que vous, ajouta-t-il, le premier devoir, c'est de s'exercer au plain-chant pour tâcher de s'en donner. Vous serez examiné sur tout, et vous n'obtiendrez votre certificat que si c'est mon avis. Ainsi, agissez en conséquence. »

Il me renvoya dans une désolation inexprimable. Depuis ce moment, je ne vivais plus; si je n'obtenais pas un certificat, qu'allais-je devenir? A cette pensée mon cœur se serrait, et je travaillais, j'étudiais, je ne prenais plus une minute de repos. Le père Guillaume lui-même me disait :

« C'est trop, Jean-Baptiste, c'est trop; vous finirez par tomber malade. »

Mais je ne l'écoutais pas, et, à force de lire, d'étudier, ma tête était tellement pleine de choses, que je ne voyais plus clair.

Le père Guillaume avait repris sa classe avec son rhumatisme, aussi les coups de baguette pleuvaient, une sorte de fureur nous possédait; nous n'avions pitié ni de nous-mêmes ni des élèves, et du matin au soir l'école était remplie de cris épouvantables. La dureté des uns engendre celle des autres. Combien de fois je me suis reproché cette barbarie envers les enfants! — Enfin les pâques arrivèrent, et plusieurs de nos élèves firent leur première communion. Ceux-là durent être contents; ils pouvaient dire : — Nous sommes sortis des griffes du père Guillaume et du sous-maître. Dieu soit loué, nous ne rentrerons plus chez nous le dos pelé à coups de baguette!

Quelle instruction chrétienne on donnait en ce temps-là! c'est à faire frémir.

Tout à coup la nouvelle se répandit que M. l'inspecteur était en route; qu'il avait

commencé sa tournée en Lorraine, par Blamont; qu'il s'avançait en détruisant les sous-maîtres, en les épluchant, en les cassant, en les refusant à la douzaine, sans considérer leur triste position, ni le service militaire, qui les empoignait aussitôt qu'on les avait mis de côté.

Les sous-maîtres du pays, et même les instituteurs du troisième degré qui n'étaient reçus que provisoirement, tremblaient en apprenant les dégâts de M. Mougeot, principal de collége, désigné pour cette inspection, et qui montrait ainsi sa science. Je me souviens qu'un sous-maître de Saint-Georges passa chez nous, racontant qu'on l'avait refusé pour une faute de participes, ce qui me fit dresser les cheveux sur la tête.

Le père Guillaume me disait :

« Surtout, Jean-Baptiste, n'ayez pas peur, tous ces sous-maîtres sont des ânes; le plus malin de la bande ne serait pas capable de faire une addition de fractions. Vous en savez dix fois plus qu'eux tous; mais il ne faut pas avoir peur quand on vous interrogera : si vous avez peur, vous êtes perdu! D'ailleurs, je vous l'ai déjà dit cent fois, le principal aujourd'hui, ce n'est pas l'arithmétique ni même la grammaire, c'est le catéchisme et l'histoire sainte; tenez, lisez la circulaire du 15 mars 1816, et vous verrez que j'ai raison. »

Alors le brave homme me relisait cette fameuse circulaire, disant que « MM. les recteurs devaient se regarder comme les serviteurs de MM. les évêques, et que l'instruction primaire avait surtout pour objet de renforcer l'instruction religieuse et d'imprimer dans le cœur des jeunes gens, d'une manière durable, le sentiment de leurs devoirs envers Dieu et le roi, » ce qui ne m'empêchait pas de trembler comme un malheureux.

Finalement, à force d'approcher, l'inspecteur arriva du côté de Saint-Quirin, et l'on apprit que le lendemain il serait chez nous. Cette nuit-là je ne pus fermer l'œil. C'était à la fin de juin; d'heure en heure, je me levais pour respirer, j'ouvrais ma petite fenêtre, et je regardais dehors, au clair de lune, les champs, les prés, les bois, sans rien voir, me disant : « Ah! si j'étais seulement à demain soir!... Que le Seigneur m'assiste! » Et puis je me recouchais; je me relevais, j'allumais ma lampe; j'aurais voulu lire, apprendre encore quelques lignes, malgré la recommandation du maître : — qu'il faut se reposer les derniers jours, et que tout ce qu'on apprend alors ne fait que vous encombrer l'esprit.

Ainsi se passa cette dernière nuit, dans la fièvre. Le matin, je mis une chemise blanche et mes beaux habits. Je n'avais pas faim au déjeuner. La mère Catherine s'écriait :

« Ah! si l'inspecteur avait encore attendu huit jours, notre pauvre Jean-Baptiste n'aurait plus eu la force de bouger!

— Tais-toi, lui répondait M. Guillaume, laisse-le tranquille. »

Ensuite nous descendîmes à l'école. Et comme nous arrivions au bas de l'escalier, voilà qu'une voiture passe au trot dans la rue, une voiture de paysan, deux bottes de paille entre les échelles, le conducteur devant, et derrière, assis tout raide, un prêtre avec son grand tricorne, les mains appuyées sur la pomme de son parapluie, la barbe noire, rasée, tirant sur le bleu, et regardant à droite et à gauche du coin de ses yeux blancs, sans bouger la tête: c'était M. l'inspecteur! Tu penses si je me dépêchai de le saluer jusqu'à terre. Il répondit par un petit signe de tête, et la voiture descendit la ruelle de la maison de cure.

Durant l'école, j'allais et venais, n'ayant pas envie de reprendre et bien moins encore de frapper ceux qui riaient ou causaient. J'étais moi-même trop malheureux; cela m'abattait et me rendait indulgent. Chaque fois qu'une personne passait dehors, je me figurais qu'elle venait m'appeler. J'avais écrit des exemples en belles lettres rondes, gothiques et bâtardes, que M. Guillaume trouvait admirables; mais cela ne me rassurait pas beaucoup. Enfin l'école du matin étant finie, nous montâmes dîner. Je mangeai peu. Mme Catherine levait la nappe, quand le père Guillaume, debout à la fenêtre, s'écria :

« Voilà Mlle Justine qui vient vous appeler, Jean-Baptiste, à cette heure, du courage! »

Et les genoux tremblants, mon cahier sous le bras, je sortis sur la galerie. Mlle Justine, en bas, me criait déjà :

« Venez bien vite au presbytère, on vous attend! »

Elle repartit, et je descendis plus mort que vif.

S'il me fallait te dire ce qui se passa le long de la ruelle, j'en serais bien embarrassé, je ne voyais plus clair, et tout à coup je fus sur l'escalier de la maison de cure. Alors, comme la première fois, je m'arrêtai pour reprendre haleine. On riait à l'intérieur. J'entrai dans l'allée, et je donnai deux petits coups à la porte trois fois de suite. Les minutes se passaient; je n'osais toquer plus fort.

A la fin, quelqu'un dit : « Entrez! »

J'ouvris. M. l'inspecteur, le curé de Voyer, celui de Saint-Quirin et le nôtre, assis à table, prenaient le café. Notre curé, me voyant, s'écria :

« C'est le sous-maître! »

Je restais sur le seuil, mon chapeau entre les mains.

« Entrez donc, me dit l'inspecteur, entrez et refermez la porte. »

Alors j'entrai.

« Vous avez écrit des exemples? me dit-il.

— Oui, monsieur l'inspecteur.

— Voyons un peu. »

Je lui remis mon cahier, il le feuilleta lentement. Je tremblais comme une feuille.

« C'est vous-même qui avez écrit cela?

— Oui, monsieur l'inspecteur. »

Il passa le cahier aux autres curés, qui ne disaient rien. Au bout d'un instant, l'inspecteur, ayant goûté son café, y remit du sucre et me dit :

« Asseyez-vous à ce bureau. »

Il montrait le bureau de M. Bernard à gauche, où se trouvaient du papier, des plumes et de l'encre.

« Ecrivez, » fit-il en se mettant à me dicter l'histoire de Joseph vendu par ses frères.

Il se leva et vint regarder par-dessus mon épaule. Mes yeux étaient troubles. Pourtant j'écrivais bien, me répétant à moi-même les paroles du père Guillaume : « Du calme, Jean-Baptiste, du calme ! » Au bout de quelques lignes, M. l'inspecteur prit ma dictée; il alla se rasseoir et compara mon cahier à ce que je venais d'écrire.

« C'est bien la même écriture, fit-il... Voyons l'orthographe! »

Il lut, relut deux fois, et finit par me dire :

« Allons, allons, nous n'avons pas commis de grosses fautes. » Et, levant les yeux, il me demanda :

« Quel est le sujet de ma dictée?

— C'est l'histoire de Joseph vendu par ses frères.

— Bon... Eh bien, continuez;... racontez-nous cette histoire. »

Et, tout pâle de crainte, je racontai l'envie des frères de Joseph contre lui, la résolution qu'ils prirent de le vendre, le passage des marchands ismaélites, le rêve du grand panetier et de l'échanson, les sept vaches grasses et les sept vaches maigres, les greniers d'abondance, la famine qui força Jacob d'envoyer ses fils acheter des grains en Egypte, le second voyage, la découverte de la coupe dans le sac de Benjamin, etc. J'avais lu cent fois cette histoire, la plus belle et la plus touchante de la Bible, et chaque fois, en arrivant à l'endroit où Joseph s'écrie : « Je suis Joseph, votre frère !... notre père Jacob vit-il encore?... » je n'avais pu m'empêcher de pleurer. Aussi, dans l'état de trouble et d'inquiétude où je me trouvais alors, en prononçant ces paroles, qui sont le cri de la nature même, je m'arrêtai comme suffoqué, et je ne pus retenir mes larmes.

MM. les curés se regardèrent tout surpris.

« C'est bien,... c'est bien, mon ami, me dit l'inspecteur au bout d'un instant; cela part d'un bon sentiment. Remettez-vous. »

Sa voix était douce, et je me remis lentement.

« Connaissez-vous le solfége? me dit-il ensuite.

— Un peu, monsieur l'inspecteur.

— Et l'arithmétique?

— Oui, monsieur l'inspecteur.

— Eh bien, expliquez-nous le système décimal. »

J'expliquai comme je pus; il paraissait content, et finalement, vidant sa tasse, il dit: « Cela suffit, c'est assez.

— Oui, s'écrièrent les autres, comme attendris, c'est très-bien. »

Je me croyais débarrassé, quand M. Bernard, élevant la voix, dit que tout était bien, sauf le plain-chant, que je négligeais un peu trop pour le reste, mais qu'il espérait qu'à l'avenir tout irait ensemble, et que je ferais mes efforts pour devenir un bon chantre.

Je promis tout ce qu'on voulut, avec la ferme résolution de tenir mes promesses, et M. l'inspecteur, regardant ses confrères, dit que j'avais satisfait à l'examen. Puis s'adressant à moi d'un air de bienveillance :

« Vous pouvez écrire à M. de Briqueville que vous êtes reçu, dit-il. D'ici à quelques jours, vous recevrez votre brevet de seconde classe, qui vous affranchira du service militaire, d'après l'ordonnance du 10 mars dernier. C'est bien,..... c'est très-bien;..... vous pouvez vous retirer. »

Alors, saluant profondément ces messieurs, je voulus sortir, mais je ne trouvais plus le loquet, tant ma joie et mon trouble étaient grands. MM. les curés riaient tout haut, et l'un d'eux s'écriait :

« Le pauvre garçon !... est-il heureux !... »

C'était bien vrai, jamais je n'ai ressenti de bonheur pareil. Et dehors, dans la rue, je me mis à sauter, à danser, les mains en l'air, de sorte que les paysans, en train de fendre leur bois ou d'entasser leur fumier, me prenaient pour un fou.

Le père Guillaume, derrière ses vitres, me

Quelle instruction chrétienne on donnait! (Page 13).

voyant arriver ainsi, sortit sur la porte, et je lui criai de loin :

« J'ai mon brevet,..... j'ai mon brevet de seconde classe !

— C'est bien, c'est bien, Jean-Baptiste, fit-il en riant de bon cœur et me donnant l'accolade; calmez-vous,... on nous regarde... Reposez-vous;... l'inspection n'est que pour demain matin, c'est moi qui ferai seul la classe. »

D'un trait je fus dans la chambre en haut, embrassant la mère Catherine, et lui racontant mon examen ; elle paraissait toute réjouie, et me disait aussi d'être plus calme.

Il faut avoir passé des années sans un liard dans sa poche, avec la crainte de se trouver sans ouvrage du jour au lendemain, pour comprendre l'exaltation d'un pauvre diable qui trouve enfin le moyen assuré de gagner sa vie, et même de venir en aide à ceux qui l'ont élevé.

J'écrivis aussitôt cette bonne nouvelle à mes parents; et puis à M. de Briqueville une belle lettre de remercîments et de promesses d'être toujours, et de plus en plus, digne de sa bienveillance. J'allai jeter ces deux lettres à la boîte, et continuant ma route dans la vallée jusqu'à la première scierie, il me serait difficile aujourd'hui de te raconter tous les compliments et toutes les félicitations que je m'adressai à moi-même; à chaque pas, je m'écriais :

« Jean-Baptiste, tu es reçu!... ce n'est pas un rêve... Maintenant l'avenir est ouvert devant toi, marche, rien ne peut plus t'arrêter! »

Cette joie dura plusieurs jours. Mais il faut

Je racontais l'envie des frères de Joseph. (Page 15).

aussi que je l'avoue, après avoir reçu mon brevet, que M. Bernard me fit signer sous ses yeux à la maison de cure, avec l'engagement de servir dix ans dans l'instruction publique, en me voyant gradé par autorisation de M. le ministre, la vanité me tourna la tête, et je ne songeai plus qu'à devenir instituteur moi-même, au lieu de servir en sous-ordre. Le logement, la nourriture et cinq francs par mois me paraissaient une bien faible récompense pour Jean-Baptiste Renaud, et dans toutes les excursions que je faisais pour aller voir mes collègues des environs, je m'informais sans cesse s'il n'existait pas d'autres places vacantes, rétribuées en proportion de mon savoir et du brevet de seconde classe.

A partir de la fête des Rameaux jusqu'à la fin de l'automne, les enfants sont presque tous à garder les vaches, à récolter des myrtilles, des faînes et des feuilles mortes; un grand nombre aident leurs parents à rentrer le foin, le seigle, l'orge, l'avoine; d'autres mènent les bêtes à la pâture et cherchent du bois mort dans la forêt. Quelques-uns seulement, ceux des riches, continuent leurs études, et durant l'été les écoles sont à peu près vides. J'avais donc du temps de reste, et j'en profitais pour chercher une place d'instituteur, croyant que rien n'était au-dessus de mon mérite.

M. Guillaume l'apprit sans doute. Ce qui me porte à le croire, c'est qu'à la fin d'octobre, au moment où l'école se remplissait de nouveaux élèves, comme un soir à souper je lui disais, après avoir longtemps réfléchi, que mes habits

et mes chemises s'usaient, que je n'avais pas même de quoi m'acheter des souliers, et que j'étais forcé de lui demander une augmentation. il ne parut pas trop surpris et me répondit tranquillement :

« Je m'attendais à cela depuis longtemps, Jean-Baptiste. Vous êtes comme les jeunes gens ambitieux, qui veulent avancer vite et qui voient tout en beau. Depuis que vous avez obtenu votre brevet, rien ne vous paraît plus à la hauteur de vos talents. Ce n'est pas un reproche que je vous fais : chacun en ce monde cherche ses intérêts. Seulement, lorsque vous êtes arrivé, vers la fin de l'automne dernier, pendant cette mauvaise année, vous étiez bien content d'avoir des pommes de terre et du lait caillé à votre appétit; maintenant vous avez des œufs, du fromage blanc, de temps en temps un plat de choucroute avec du lard, et le dimanche un pot-au-feu garni de légumes, qui vous réjouit et vous entretient en santé. Pendant l'eté, je ne vous ai pas refusé de congés, soit pour vous instruire, soit pour aller vous promener dans la montagne, avec vos confrères des villages voisins. Je vous ai payé régulièrement vos cinq livres par mois, et pourtant, vous le savez, l'école était vide aux trois quarts, je ne touchais presque rien. J'aurais pu vous renvoyer durant la belle saison, comme tous les autres sous-maîtres... Vous ne faites pas attention à cela.

— Oui, cria la mère Catherine, ce sont des ingrats!... Ils arrivent tous minables; ils mangent, ils boivent sans demander ce que cela coûte, et, quand ils sont devenus gros et gras, ils veulent qu'on les augmente et menacent de partir; c'est abominable! ..

— Tais-toi, Catherine, lui dit M. Guillaume, laisse-moi parler. J'ai donc fait mon possible pour vous contenter, Jean-Baptiste, parce que vous êtes un bon sous-maître; et maintenant vous cherchez une place ailleurs; je le sais, on me l'a dit. Dieu veuille que vous n'ayez pas à vous en repentir, car malgré vos connaissances, malgré vos fractions, vos règles de trois et de société, malgré votre belle écriture et votre orthographe, une chose vous manquera toujours, c'est la voix! Qu'est-ce que fait à MM. les curés l'arithmétique, la grammaire et le reste? Croyez-vous qu'ils tiennent à l'instruction du peuple? Au contraire, plus le peuple est bête, plus ils sont contents. Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, c'est le catéchisme qui passe avant tout, le catéchisme et le chant. Dans tous les temps il a fallu le catechisme, rien que le catéchisme. Dans ma jeunesse, sous Louis XV et Louis XVI, c'était le catéchisme de Toul, plus tard, sous la République, le catéchisme des droits de l'homme, avec des chansons en l'honneur de la nation; maintenant, depuis l'usurpateur et le retour de nos rois légitimes, c'est le catéchisme de Metz et le plain-chant. Quant un maître d'école sait son catéchisme et qu'il possède une belle voix, tout le reste est inutile, on le demande pour la forme. Tenez, moi, Jean-Baptiste, sans brevet je trouverais une place mille fois plus tôt que vous, parce que je sais mon catéchisme par cœur et que j'ai de la voix. Sur mille curés, pas un seul ne voudra de vous, et tous seraient contents de m'avoir, parce que quand je chante un *Gloria in excelsis*, ou bien un *Te Deum*, un *Kyrie*, ou n'importe quoi, ça s'entend, ça monte, ça remplit l'église comme un œuf, ça fait plaisir aux hommes et au bon Dieu. Vous, au contraire, c'est comme un pierrot qui piaille dans les orgues; ça déchire les oreilles des fidèles, ça détourne l'esprit des choses saintes, enfin ça fait du tort à la religion; et tous les brevets du monde ne vous donneront pas de voix!... Voyons, qu'est-ce qu'un maître d'école sans voix? Si vous étiez curé, est-ce que vous voudriez d'un maître d'ecole sans voix, quand il connaîtrait toutes les arithmétiques du monde et même les logarithmes, qui sont à la fin? Répondez, la main sur le cœur, Jean-Baptiste. »

J'étais tout étourdi, car M. Guillaume ne disait que la simple vérité; je le savais, et je lui répondis modestement :

« Croyez bien, monsieur Guillaume, que je vous quitterais avec le plus grand chagrin surtout a l'entrée de l'hiver, où mes services vous sont le plus utiles; oui, cela me désolerait, et je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. Seulement soyez juste; voyez vous-même mes habits, mes souliers... Est-ce que je peux me présenter en cet état? Est-ce que ce n'est pas honteux pour l'école, lorsque MM. les inspecteurs communaux arrivent? Sans compter que je voudrais bien aussi pouvoir envoyer de temps en temps une pièce de cent sous à mon pauvre père. »

Il réfléchit un instant et me dit :

« A la bonne heure, Jean-Baptiste, à la bonne heure, je comprends cela; vous n'avez pas tort, et j'y avais déjà pensé. Quant à vous donner plus de cinq francs par mois, ça ne m'est pas possible; mais on peut trouver d'autres moyens de s'arranger : voici la proposition que je vous fais, nous y gagnerons tous les deux, si cela vous convient. »

Alors il me raconta que cinq ou six ans avant, sous l'usurpateur, après l'ecole des en-

faints, le soir, de huit à dix heures, il avait l'habitude de tenir une classe pour les grandes personnes, garçons et filles, employées aux fabriques de la vallée, qui désiraient encore s'instruire, n'ayant rien appris avant leur première communion et sentant le besoin de savoir écrire et chiffrer; que ces personnes payaient vingt sous par mois, et qu'il en avait eu jusqu'à dix-huit, ce qui lui faisait un beau bénéfice! Mais les malheurs des deux invasions l'avaient forcé de renoncer à cette classe, tous les hommes de dix-huit à quarante ans étant partis pour l'armée.

« Si vous voulez, me dit-il, nous la reprendrons. Comme vous êtes jeune, et que par votre âge vous n'inspireriez pas encore assez de respect et de considération à des gens plus âgés que vous, je serai là pour maintenir le bon ordre, et vous ferez la classe. La chose principale, c'est l'arithmétique et l'orthographe, car les chères sœurs ne savent rien de cela; toute leur science est d'apprendre le catéchisme aux jeunes personnes, de sorte que les filles de bourgeois et de maîtres-ouvriers, lorsque le bon sens leur arrive, se désolent de ne pouvoir tenir un livre de ménage, ni faire une simple addition. Je suis sûr qu'il nous faudra peu de temps pour remonter notre école, et nous partagerons les bénéfices. Vous gagnerez ainsi des huit et dix francs par mois, et vous pourrez aider vos parents, ce qui est le devoir d'un bon fils; mais au nom du ciel, Jean-Baptiste, tâchez de mettre votre ambition de côté; vous n'êtes pas encore d'âge à remplir une place d'instituteur, et l'ambition perd tout. »

M. Guillaume n'avait pas tort de m'appeler ambitieux, l'idée de rabâcher le catéchisme durant des années ne me convenait guère; je me sentais fait pour autre chose, et quand M. Bernard, à l'église, prêchait la modestie et l'humilité chrétiennes, je me disais :

« C'est bon, monsieur le curé, c'est bon!... Pourquoi donc vous mettez-vous des chapes d'or sur le dos? Pourquoi Mgr l'évêque vit-il dans un palais, et vous dans la plus belle maison du village? Pourquoi tenez-vous tous aux faux biens de la terre? La modestie et l'humilité sont bonnes à prêcher aux autres; c'est la meilleure manière de conserver pour soi les bonnes pensions, les bénéfices de toute sorte, la bonne figure et la bonne santé. »

Ces idées me venaient naturellement, parce que le Seigneur Dieu ne m'avait pas créé tout à fait bête; je me soumettais, ne pouvant faire autrement; mais j'avais résolu de n'être modeste que s'il m'était impossible de m'élever par le travail et la bonne conduite. Qu'on se figure après cela ma joie d'entendre les propositions du père Guillaume; elle éclatait sans doute dans mes yeux, car il me dit en riant :

« Cela vous convient, Jean-Baptiste?

— Oui, lui répondis-je, c'est tout ce que je souhaite. Il me faut des habits, des souliers, des livres; sans livres, on n'avance pas, et pour en avoir il faut de l'argent, car ils coûtent cher.

—Eh bien, vous en gagnerez, dit-il, je vous réponds que nous aurons du monde. Depuis deux ans, une quantité de jeunes gens sont revenus de la guerre; les trois quarts n'ont jamais su grand'chose, et les autres ont tout oublié. C'est bien fâcheux quand il s'agit de prendre la suite des parents, d'entrer dans leur commerce ou de suivre leurs entreprises. Nous les aurons tous.

— Espérons-le, monsieur Guillaume; moi, je ne demande que de l'ouvrage.

— C'est donc entendu, fit-il en se levant et me donnant la main. Lundi prochain, nous ouvrirons notre école du soir; en attendant, les enfants en répandront la nouvelle au village et dans la vallée; nous aurons des garçons, de grandes filles et même des gens mariés; vous verrez cela. Maintenant, bonne nuit... allons dormir.

— Bonsoir, monsieur Guillaume et madame Catherine. »

On se sépara content. Je me regardais comme sauvé; mais j'étais loin de mon compte, et seulement alors allait venir un des plus grands chagrins de ma vie.

IV

Quelques jours après, le 5 novembre 1817, s'ouvrit l'école des grands au Chêne-Fendu. Pour moi, c'est hier : je viens de descendre à sept heures et demie du soir, après souper. J'ouvre les fenêtres de la salle pour renouveler l'air, et je mets deux grosses bûches dans le poêle; le feu se rallume en jetant sur le plancher de longs éclairs rouges. Dehors, il fait un de ces froids secs de la montagne, où les étoiles brillent par milliers, où la neige durcie crie sous les pieds, comme de la soie qui se déchire. Ces choses, je les vois. Dans le lointain, au bout du village, j'entends rire une troupe de jeunes filles et de garçons; ils arrivent ensemble. Alors je referme les fenêtres, et je vais sur le seuil de la porte. Au loin les voix se rapprochent; deux ou trois lan-

ternes, malgré l'éclat de la neige et du ciel, brillent entre les fumiers, les hangars et les granges. En même temps le pas lourd du père Guillaume descend l'escalier ; le brave homme paraît au coin de la maison, son bonnet de coton noir tiré sur la nuque et sa baguette sous le bras, par habitude.

« Hé! Jean-Baptiste, dit-il, on arrive, nous aurons du monde; je le savais bien. »

Il entre dans la salle, refermant la porte. Moi, je regarde toujours. Et voilà que d'abord la troupe des grandes filles, chacune sa bûche sous le bras, s'approche en riant et criant :

« Nous allons nous asseoir sur les bancs des petits!... Eh! bonsoir, monsieur Jean-Baptiste; c'est vous?

— Oui, mesdemoiselles.

— Au moins vous avez bon feu?

— Oui, oui, entrez, il fait chaud. »

C'étaient Mlle Marguerite Abba, une grosse blonde ; — Mlles Jeanne et Louise Arnette, deux petites noires, toutes pâles, le nez long et le menton pointu; — puis la fille de notre maire, Mlle Rosalie Bauquel, une grande personne de dix-huit ans, fraîche comme une rose, avec de beaux yeux bleus et de magnifiques cheveux bruns.

« Vous n'avez donc pas froid, monsieur Jean-Baptiste? me dit-elle, en passant et soufflant sa lanterne dans l'allée.

— Non, mademoiselle Zalie.

— Ah ! vous êtes bien heureux ! »

Alors toute la bande entrait dans la salle et se pressait autour du fourneau. Les garçons, de grands gaillards à barbe, forgerons, papetiers, laboureurs, bûcherons, boulangers, aubergistes, défilaient, me disant :

« Bonsoir, monsieur Jean-Baptiste. »

Ils étaient comme honteux, ayant cinq ou six ans de plus que moi; mais à chacun son état. Et puis il faut avoir du bon sens pour reconnaître son ignorance et vouloir s'en corriger à cet âge ; cela montre un jugement sain, en même temps que du caractère. Combien d'imbéciles se croient des aigles, et vont jusqu'à faire la leçon à des gens mille fois plus instruits qu'eux ! Ceux-là ne méritent que le mépris, les autres méritent notre respect. Enfin à huit heures la classe commença; nous avions déjà plus de dix élèves, les premiers bancs en face de la chaire étaient remplis, les garçons à droite, les filles à gauche. M. Guillaume, avant de commencer, leur adressa un petit discours qui montrait son expérience des choses nécessaires aux gens de la campagne, et dont la simplicité me fit plaisir. Voici ce qu'il dit :

« Plusieurs de mes anciens élèves viennent apprendre ce qu'ils devraient savoir depuis dix ans, mais ils n'ont pas voulu m'écouter alors. Aujourd'hui ils sont devenus raisonnables; j'espère donc que le temps perdu sera bientôt réparé. — Ce qu'il faut surtout pour s'instruire, c'est de la bonne volonté. Quand on veut, on réussit toujours; un peu plus vite, un peu plus lentement, cela n'y fait rien, pourvu qu'on ait de la persévérance. — Maintenant nous allons vous enseigner deux choses : la première, c'est de lire et d'écrire sans fautes. — Chacun dans ce monde est forcé de savoir lire et écrire, à moins de vouloir laisser ses affaires entre les mains des autres; et quand on laisse ses affaires aux autres, ils en profitent pour eux-mêmes; ils en tirent un bon bénéfice d'abord, et s'ils sont malhonnêtes, ce qui n'arrive que trop souvent, ils vous ruinent de fond en comble. Il faut donc savoir lire une lettre soi-même, surtout une lettre d'affaires, avant de mettre au bas sa signature. Ensuite il faut savoir dresser soi-même un acte simple, comme il s'en rencontre tous les jours dans la vie, rédiger un procès-verbal, une procuration en bonne forme, et mille autres actes sous-seing privé. Les notaires en vivent grassement; la loi nous permet de les faire nous-mêmes et d'en garder le bénéfice. Voilà le premier point. — Le second, c'est de savoir calculer et vérifier ses propres affaires. Ceux qui sont forcés de s'en rapporter aux autres pour cela risquent aussi la ruine. Non-seulement il est nécessaire de tenir ses livres en ordre dans toute sorte de commerces, qu'il s'agisse de bois, de fer, de vin, d'eau-de-vie ou de toute espèce quelconque de denrées qui se vendent et s'achètent, mais il faut encore se rendre compte à soi-même et journellement de ce qu'on a fait, si l'on a de la perte ou du bénéfice, s'il est bon de continuer ou de s'arrêter. Nous allons vous enseigner cela : règles de trois, règles de société, tout vous sera montré clairement, même les fractions ; il ne vous faudra que de l'attention. Mais avant tout ayons de l'ordre, voyons si tous les élèves peuvent entrer dans la même classe, ou s'il est nécessaire d'en former deux. Jean-Baptiste, faites une dictée ; nous verrons tout de suite ce que chacun a retenu de l'école. »

Aussitôt on commença. Je dictai quelques lignes, ce qui nous prit bien vingt minutes : de grosses mains habituées à manier le marteau, la charrue et la hache, ne tiennent pas facilement une plume. La dictée finie, le père Guillaume et moi nous regardâmes les ca-

hiers. La plupart des anciens élèves, revenus de l'armée au bout de sept ou huit ans, avaient la main lourde, mais ils formaient encore leurs lettres et ne péchaient que par l'orthographe; quant aux filles, elles étaient toutes de la même force, c'est-à-dire qu'elles ne savaient rien : les chères sœurs ne leur avaient appris qu'à chanter des cantiques et à réciter le catéchisme.

Cette ignorance profonde m'étonna, je ne pouvais y croire, d'autant plus que ces personnes ne manquaient ni d'esprit ni de bon sens, et qu'à les entendre parler, vous les auriez crues plus instruites que les hommes. Hélas! hélas! depuis cinquante ans que j'ai le même spectacle sous les yeux, je suis bien revenu de ma bonne opinion; je sais maintenant à quoi m'en tenir sur l'instruction que donnent les chères sœurs, et d'autres le savent aussi. Tout est arrêté par l'ignorance des femmes qui sortent de leurs écoles. Ah! malgré ce qu'il m'en coûte de l'avouer, les luthériens et les juifs élèvent bien mieux leurs enfants; ils s'en occupent beaucoup plus, ils y consacrent une partie de leur fortune. Aussi passez par l'Alsace ou la Lorraine, si vous rencontrez un village riche, dont les terres sont bien cultivées, les figures graves, en bonne santé, les enfants bien habillés été comme hiver, le premier venu vous dira : « C'est un village luthérien ! » Si dans les rues, un samedi, les gens se promènent lentement en robe de soie, en redingote de bon drap noir, gilet de velours à chaîne d'or, on vous dira : « C'est un village juif! » Si les toits sont défoncés, les vitres cassées et bouchées avec du papier, les rues encombrées de fumiers, les gens minables; si les enfants courent derrière vous, pieds nus, les cheveux ébouriffés comme des espèces de sauvages, vous tendant leur petite main d'une voix plaintive : « C'est un village ignorant et fanatique !... » Et cela n'existe pas seulement de village à village, mais de pays à pays : voyez les cantons protestants de la Suisse, riches, industrieux, et les petits cantons catholiques, arriérés et misérables; l'Espagne à côté de l'Angleterre, le Mexique à côté des Etats-Unis; partout, partout c'est la même chose. Voilà l'éducation catholique, apostolique et romaine des femmes! — Celui qui trouve dans sa maison un être superstitieux, passant la moitié de son temps à l'église, et ne pensant qu'à faire dire des messes, celui-là s'en va fumer sa pipe et se consoler avec les cartes et la bouteille au cabaret : A quoi bon travailler pour le curé? — Il se décourage, il se ruine! — Celui qui trouve un être intelligent, instruit, qui lui parle de ses enfants, de ses affaires, et qui lui donne de bons conseils, celui-là reste à la maison; son bonheur et sa confiance sont là; bientôt il deviendra bourgeois, membre du conseil municipal, et l'autre sera son domestique.

Nous avons en France un peuple d'Espagnols, avec une bourgeoisie d'Anglais; les chères sœurs sont pour les Espagnols, les institutrices à brevets pour les Anglais, qui se disent aussi bons catholiques que les autres, mais qui tiennent à l'arithmétique d'abord, ensuite au catéchisme « pour donner l'exemple au peuple! » car ils trouvent le catéchisme très-bon pour le peuple; ça leur paraît commode d'abandonner les filles du peuple aux chères sœurs, en disant que c'est la liberté de l'instruction qui le veut, qu'il faut respecter la liberté! Moi, je déclare cela tout bonnement honteux, et j'engage ces égoïstes, dans leur propre intérêt, à changer de conduite... Mais j'en dis trop, je me fâche, et c'est mauvais. J'aime mieux en revenir à mon histoire.

Ces belles filles ne savaient donc rien; seulement, comme leurs parents étaient les plus aisés du pays, de petits bourgeois qui se sentaient grandir, ils pensaient à leur faire apprendre, sans grosse dépense, autre chose que des cantiques avant de les marier. L'annonce d'une école du soir pour les grandes personnes les avait remplis de satisfaction, et ces demoiselles ne manquaient pas non plus de bonne volonté.

Voyant qu'elles ne connaissaient que leurs lettres et que les garçons n'en savaient guère plus, nous résolûmes, le père Guillaume et moi, de leur enseigner d'abord les premiers éléments de la grammaire, les dix parties du discours, les déclinaisons, les conjugaisons, comme cela se fait d'habitude. Les premières classes se passèrent à réciter et décliner, mais cela n'allait pas vite. Ces braves gens, occupés à leur travail toute la journée, n'avaient pas le temps d'étudier des leçons, et toutes ces explications sur le substantif, l'adjectif, le verbe, l'article, etc., n'aboutissaient à rien. L'attention et la bonne volonté des élèves ne suffisaient plus, et le découragement commençait à venir, lorsqu'un soir, après souper, je dis au père Guillaume que notre méthode me semblait beaucoup trop lente, qu'on pouvait fort bien écrire *le*, *la*, *les*, sans savoir que ce sont des articles, — *j'aime*, *j'aimai*, *j'aimerai*, sans savoir que c'est l'indicatif présent, le passé défini et le futur du

verbe aimer, — que ces mots, extraordinaires pour des gens de métiers, ne leur représentaient absolument rien, — qu'il me paraissait plus simple et plus naturel de faire de bonnes dictées, puis d'aller directement au but en disant : — Vous avez fait une faute ici pour telle raison. — Les élèves ayant ainsi les choses sous les yeux, comprendraient tout de suite ce dont il s'agissait, et n'auraient pas besoin de dévider la grammaire, souvent obscure même pour ceux qui savent déjà l'orthographe par la pratique.

Le père Guillaume m'écoutait sans me répondre, et je lui dis encore :

« Supposons que je veuille faire connaître Nancy à quelqu'un ; est-ce que je lui donnerai la liste des rues, des édifices, des maisons à étudier par cœur, avec un gros livre d'explications pour la situation de chaque place, de chaque fontaine, de chaque rue? Ne vaudrait-il pas mieux le mener dans cette ville? N'en apprendrait-il pas plus en huit jours qu'en six mois par l'autre moyen?

— Eh! sans doute, c'est clair, s'écria le père Guillaume, mais alors que deviendront les syllabaires, les rudiments, les grammaires, et tant d'autres livres utiles? Les études seraient trop simples. »

Il se fâchait presque de voir attaquer sa routine; mais, comme nos élèves perdaient courage, il me dit de faire ce que je voudrais pour les grands, en me déclarant qu'il se garderait bien d'introduire aucun changement semblable dans l'école des petits, parce que les enfants en sauraient bientôt autant que nous, qu'ils perdraient toute espèce de respect à notre égard, et que d'ailleurs c'était contraire au règlement de M. le recteur. Je n'en demandais pas plus, et tout de suite j'appliquai ma nouvelle méthode, sous la surveillance du brave homme.

Les dictées commencèrent. Toute la fatigue retombait sur moi ; j'avais à parler tout le temps, à signaler les fautes, à donner les raisons de ces fautes, à montrer l'orthographe véritable. C'est moi qui récitais la grammaire, et les élèves, en m'écoutant, l'apprenaient sans peine ; tout marchait, tout était en progrès.

Bientôt je pus charger les plus intelligents de se corriger entre eux, et nous fûmes étonnés, le père Guillaume et moi, des progrès qu'ils avaient faits. Dans le nombre se trouvait surtout Mlle Rosalie Banquel, dont l'esprit, le bon sens et la mémoire m'émerveillaient; oui, j'en étais dans l'admiration. Ah! ne va pas croire autre chose! Sans doute la vue d'une belle personne, d'une grande fille aux cheveux bruns, aux joues roses, au regard vif et doux, n'est pas désagréable à des yeux de dix-huit ans; dire le contraire, ce serait manquer de bon sens; et sans doute encore l'attention que vous prête cette belle personne, le sourire qu'elle vous adresse en écoutant vos moindres paroles, flattent l'amour-propre d'un jeune sous-maître. C'est vrai, c'est naturel ; mais que ma pensée était loin de l'amour! Tout ce qui me plaisait, tout ce qui me charmait dans Mlle Rosalie, je le le dis sincèrement, c'était l'esprit de ses réponses et sa bonne mémoire. — J'avais la fierté qu'un jeune instituteur éprouve toujours de voir les progrès de son élève et de se dire :

« Voilà mon ouvrage! »

Aussi, malgré les propos qui coururent alors, et malgré le blâme sévère qui me fut infligé dans ce temps lointain, malgré tout ce que j'eus à souffrir de l'injustice et de la persécution, mes sentiments étaient purs, et je puis te raconter la suite de cette histoire sans me faire le moindre reproche.

Tu sauras donc qu'au bout de deux mois, la réputation de notre école du soir s'étant répandue, une foule d'autres élèves arrivèrent; la salle était encombrée de grands garçons et de grandes filles. Je me rappelle même que plusieurs pères de famille venaient régulièrement s'asseoir au milieu de cette jeunesse. Alors vint aussi, soi-disant pour apprendre notre nouvelle méthode, la chère sœur Adélaïde, une petite vieille de cinquante ans, mince, chétive, la figure blanche comme une hostie, les yeux bruns et vifs, le nez pointu, avec de petites touffes de barbe au menton, et ne sachant du reste, comme toutes ses pareilles, ni A ni B. La jeune sœur Augustine ne vint jamais, étant presque toujours malade ; mais sœur Adelaïde, tout en m'accablant d'éloges, en me souriant et s'écriant à chaque instant: « Ah! monsieur Jean-Baptiste, quelle bonne méthode!... comme on apprend vite!... Ah! que vous dites de belles choses! » cette bonne sœur grise s'asseyait tous les soirs derrière le poêle et tricotait, tricotait, en regardant du fond de sa cornette, comme un rat du fond de son trou. Et moi, je prenais ses éloges pour argent comptant; je me rengorgeais.. Oh! Dieu, que la jeunesse est bête!... La vieille coquine est morte depuis des années, elle reçoit la récompense de ses bonnes actions; mais chaque fois que j'y songe, je rougis encore de ma simplicité.

Enfin, au milieu de mon école, j'allais, je venais, disant à l'un ou à l'autre de se lever,

d'expliquer, de corriger; et, chaque fois qu'on ne pouvait pas répondre d'une manière satisfaisante, m'écriant : « Mademoiselle Zalie, répondez; expliquez à Pierre, Paul ou Jacques sa faute; » puis je la félicitais d'avoir bien répondu. Mlle Rosalie, comme toutes les jeunes filles, ne manquait pas non plus d'un grain de vanité; mes éloges lui faisaient plaisir, ses grands yeux bleus brillaient de satisfaction. Tout aussitôt sœur Adélaïde renforçait encore mes compliments.

« Oh! que c'est bien, s'écriait-elle, que c'est bien!... Que sommes-nous, pauvres sœurs grises, à côté d'un maître pareil? »

Et, l'école finie, cette vieille finaude se levait la dernière, en me faisant une petite révérence et me disant tout bas d'un air de brave femme :

« Bonne nuit, monsieur Jean-Baptiste, bonne nuit. Ah! quel maître d'école vous êtes!... Votre place n'est pas au Chêne-Fendu... Vous serez un jour instituteur dans une ville. »

Je m'excusais comme un benêt; ensuite elle s'en allait en trottinant et fourrant son tricot dans la poche de son tablier.

J'ai réfléchi souvent à ces choses lointaines, et chaque fois je me suis demandé : Renaud, aimais-tu la belle Rosalie Bauquel? l'aimais-tu d'un amour véritable? Si l'on appelle amour une grande affection, un désir de voir la personne heureuse, et l'admiration de ses belles qualités, de son esprit, alors je l'aimais, je l'aimais sans le savoir; mais comment, moi, pauvre sous-maître, gagnant à peine de quoi m'acheter des vêtements et des souliers, aurais-je pu lever les yeux sur la plus riche fille du village, — la fille de M. Bauquel, propriétaire de plusieurs scieries, homme orgueilleux de son bien, comme tous les paysans, fier de ses entreprises, ayant cheval et char à bancs, et couvrant la Sarre de ses longues flottes de bois, qu'il vendait jusqu'à Sarrebruck, en Prusse, — comment une pareille idée me serait-elle entrée dans la tête?

Il est vrai que M. Bauquel se montrait tout rond, de bonne humeur et familier avec ses inferieurs. Il m'avait même plus d'une fois salué, s'arrêtant à me serrer la main, me faisant compliment sur les progrès de sa fille, et me félicitant de la bonne idée que j'avais eue d'ouvrir une école du soir pour les grandes personnes. Cet homme de bon sens, arrivé à la fortune par son travail, son économie et son intelligence naturelle, comprenait le bienfait de l'instruction; mais d'une poignée de main à vous donner sa fille il y a loin, et jamais une pareille prétention ne pouvait me venir. Aussi, je te le dis en toute vérité, j'avais pour Mlle Rosalie la plus grande affection, mais je n'étais pas assez fou pour oser prétendre l'obtenir en mariage. C'est pourtant de là que sont venus mes premiers grands chagrins et mes premières humiliations, puis bientôt après, mon travail, mes études, enfin mon indignation contre l'injustice de ceux qui maintiennent le peuple dans l'ignorance, et ma ferme volonté d'aider toujours les hommes de cœur qui veulent l'élever par l'instruction et l'éducation.

V

Pendant le carnaval, au cœur de l'hiver, on célèbre dans ces montagnes ce qu'on pourrait nommer la fête des mauvaises langues. C'est une bien vieille coutume, et qui se renouvelle tous les ans. Quelques jours après l'Épiphanie, un soir, les garçons du village se rendent sur la roche la plus élevée de la côte, au milieu des bois. Cette roche s'appelle « la roche des *Chibés* ». Ils y font un grand feu de ronces et de bruyères. Vers les neuf heures de la nuit, ce feu brille au-dessus des forêts; les gens sortent de leurs baraques, ils regardent et disent en riant :

« Ce sont les *Chibés!*... Nous allons apprendre du nouveau! »

Les filles aussitôt, par bandes de trois, de six, de dix, se mettent en route; elles suivent le sentier des chènevières jusqu'au bord de la forêt et se cachent dans les broussailles. En ce moment, le plus grand braillard et le plus rusé compère du pays, celui dont la voix est la plus forte et l'esprit le plus aiguisé, s'avance à la pointe du rocher. C'est presque toujours le hardier, qui, n'ayant pas d'autre occupation que de conduire ses porcs à la glandée, de faire ses balais de brindilles de bouleau et d'écouter ceux qui viennent le consulter pour leurs foulures, leurs entorses, la gale de leurs bœufs ou la tristesse de leurs vaches, s'informe de tout et épie tout. Il connaît les moindres amourettes, les promesses échangées, les gages donnés, les signes pour se rencontrer à la fontaine, enfin tout ce que l'on cache avec soin; il en rêvasse en suivant son troupeau dans les bois, depuis le premier jour de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre, et rit d'avance de la surprise qu'il va faire.

Alors les garçons, le voyant levé, jettent dans le feu des rondelles de bois larges de six

Vous, au contraire..... (Page 18).

à huit pouces, percées d'un trou par le milieu; quand ces rondelles flambent, le plus robuste passe dans le trou la pointe d'une perche; il enlève la rondelle, et, après l'avoir fait tourbillonner, il la lance de toutes ses forces dans les airs; et, pendant qu'elle file comme une étoile, traçant une grande courbe au-dessus des vieux chênes, le braillard crie d'une voix traînante : « Chibé!... Chibé!... » en annonçant le prochain mariage ou dénonçant les amourettes de telle fille avec tel garçon; si bien que cette annonce, retentissant au loin, fait pousser de grandes exclamations de surprise à celles qui s'étonnent d'avoir été découvertes; elles crient :

« Non!... non!... ce n'est pas vrai!... »

Et sur la roche les coups de pistolet partent comme les pétarades d'un feu de sapin vert, la clarinette nasille d'un air ironique; les éclats de rire s'élèvent de tous les côtés dans les broussailles au bas de la colline, jusqu'à ce que la voix terrible recommence à répéter lentement : « Chibé!... Chibé!... » qu'une nouvelle rondelle passe dans la nuit, et que les rieuses frémissent à leur tour, en entendant retentir leur nom et celui du jeune homme qu'elles aiment en secret. Voilà cette fête étrange, qui remonte sans doute à bien des siècles.

J'en avais entendu parler par M. Guillaume, et, de ma petite fenêtre sur le toit, je l'avais vue l'année d'avant, ainsi que la descente des garçons après la proclamation du mariage de « diable avec sa grand'mère », leurs cris et

Ah! quel maître d'école vous êtes. (Page 23).

leurs coups de pistolet, en courant éperdus, un tison à la main, sous les vieux chênes chargés de givre. Cette année-là, je voulus la voir de plus près, et les élèves de la classe du soir étant partis, la lumière brillant au loin parmi les étoiles, sur la roche des *Chibés*, après avoir fermé l'école, je suivis le sentier battu par des pas nombreux, qui tous allaient vers la lisière du bois. Il faisait sombre. Comme je m'approchais à travers les broussailles, des bandes de jeunes filles se dispersaient derrière les arbres. J'arrivai enfin au bas de la côte, où je m'arrêtai, les yeux fixés en l'air. Le feu pétillait, le silence grandissait. Tout à coup le hardier, qu'on appelait « le grand Coliche », avec sa tête de bouc, sa longue barbe en pointe, et sa couverture de laine sur l'épaule, parut au bord du rocher, les mains appuyées sur sa trompe d'écorce, et criant d'une voix de taureau qui mugit :

« Chibé!... Chibé!... »

Ce cri descendait jusqu'au fond des échos de la vallée; j'en étais tout ému, me rappelant que cette vieille cérémonie datait de centaines d'années; mais ensuite ayant entendu dénoncer d'un air moqueur les amours de trois ou quatre de nos élèves du soir et les grands cris : « Non!... non!... ce n'est pas vrai!... » avec les éclats de rire aux environs, j'en riais moi-même de bon cœur, et je me réjouissais d'être venu là. Les rondelles en flammes, filant à de grandes hauteurs et retombant en étincelles sur les cimes des chênes, étaient aussi très-belles à contempler.

Depuis une bonne heure le grand Coliche criait ses dénonciations, toutes plus risibles les unes que les autres, et jusqu'au haut de la roche on entendait les garçons éclater de rire, lorsqu'il se fit un grand silence; des ombres allaient et venaient en l'air, regardant au-dessous; la flamme baissait; quelques bandes de filles s'en allaient; je croyais tout fini, et je commençais à descendre aussi, quand le cri de *Chibé!* retentit encore, et ceux qui partaient de tous côtés s'arrêtèrent pour entendre. *Chibé!* mugissait le hardier, et d'une voix éclatante il lança de la roche les noms de la belle Zalie Bauquel et du sous-maître Jean-Baptiste Renaud! Cela me produisit d'abord le même effet que si une grosse branche m'était tombée sur la tête : je restai quelques instants étourdi; mais ensuite la peur m'empoigna, et, sans réfléchir à ce que je faisais, je me mis à descendre la côte en courant et me répétant tout haut les deux noms. Derrière moi, les coups de pistolet, le mugissement de la corne du hardier, le chant de la clarinette, les éclats de rire, tout me suivait; c'était terrible! Lorsque j'arrivai sur l'escalier de la maison d'école, les garçons descendaient la côte en courant, agitant sous les chênes leurs tisons enflammés et poussant des cris sauvages. Je m'arrêtai une seconde à regarder; mon cœur sautait dans ma poitrine; et puis je montai dans ma chambre. Ce qui venait de se passer m'épouvantait; je comprenais que j'avais des ennemis et qu'ils venaient de me porter un mauvais coup.

Je me couchai, mais je ne pus fermer l'œil. Le matin, étant descendu sonner matines, je balayai l'église, rêvant encore à ces choses et redoutant un grand scandale; ensuite je rentrai. M. Guillaume se promenait dans la chambre; il ne me parla de rien; Mme Catherine était allée chercher du lait, elle rentra et ne me dit rien non plus. Nous déjeunâmes comme à l'ordinaire, et puis la classe commença. Je crus bien remarquer que de mauvais drôles riaient entre eux en me regardant, mais quelques coups de baguette les mirent à la raison, et je finis par me dire :

« Tout cela n'est rien, Jean-Baptiste,... tu as tort d'avoir peur... C'est une grosse farce de paysans... On a voulu se moquer de toi. Tu as tort de t'inquiéter de ce tas d'imbéciles, qui se figurent te faire de la peine, et pensent rire à tes dépens. »

Ainsi je me rassurais de plus en plus, et, l'école finie, pendant le dîner, voyant que Mme Catherine me faisait bonne mine, comme d'habitude, je croyais en être quitte pour la peur, lorsque Mlle Justine, la servante de M. le curé Bernard, entra, disant que j'étais appelé au presbytère tout de suite.

« Qu'est-ce qui se passe? » me demanda M. Guillaume.

Je ne sus que lui répondre, et je partis aussitôt. Mlle Justine resta. Quelques instants après, j'étais à la maison de cure en présence de M. Bernard, qui se promenait de long en large dans sa chambre, l'air soucieux, et me disait que M. Bauquel, notre maire, venait de sortir; qu'il avait appris le grand scandale de la veille et demandait mon départ du village à l'instant; que cet homme orgueilleux et fier de ses biens était dans une fureur épouvantable, que rien ne pouvait l'apaiser; et que lui, M. Bernard, dans une circonstance aussi terrible, ne savait que faire, qu'il ne savait quel parti prendre, que sa tête s'y perdait. Je l'écoutais tout saisi, mais sans comprendre encore la gravité de ma position. Ce n'est qu'au moment où M. Bernard, gémissant sur l'imprudence de réunir de grands garçons et de grandes filles à l'école après huit heures du soir, s'écria que M. le maire, dans son indignation, voulait s'adresser au recteur et demander ma révocation, pour avoir essayé de séduire sa fille, une riche héritière que je convoitais à cause de ses biens; c'est seulement lorsqu'il me fit entendre qu'une accusation pareille suit partout son homme, qu'on ne pourrait me replacer nulle part, que M. le maire ne signerait jamais mon certificat de bonnes vie et mœurs; c'est seulement alors que, comprenant mon malheur, je me mis à crier que je n'étais coupable de rien, que jamais une pensée malhonnête n'était entrée dans mon esprit.

M. Bernard allait et venait, la tête penchée, en disant :

« Quelle imprudence!... quelle imprudence!... Ah! si M. Guillaume m'avait demandé conseil avant d'ouvrir cette malheureuse classe du soir, tout cela ne serait pas arrivé!... Mon Dieu, je veux bien croire tout ce que vous me dites... Oui, je le crois, vous êtes un honnête garçon; mais vos préférences pour Mlle Rosalie Bauquel n'en ont pas moins amené le scandale. Maintenant cette demoiselle est compromise..... Que faire?..... que faire?..... »

Et comme je le suppliais d'intercéder pour moi :

« Eh! dit-il en s'asseyant, il y aurait bien un moyen;... oui, plus j'y pense, plus cela me paraît possible. C'est d'ailleurs votre seule ressource... On ne peut vous envoyer ailleurs sans certificat!... Mais nous avons une an-

nexe.... nous avons le hameau des Roches, à deux lieues d'ici, dans la haute montagne.... un repaire de sauvages, une population de braconniers, de contrebandiers, de voleurs de bois... Oui.... seulement il faudrait du courage...

— Ah ! monsieur le curé, tout.... j'accepte tout, lui dis-je ; envoyez-moi aux Roches...

— Réfléchissez...

— Pourvu qu'on ne m'accable pas de honte, j'accepte tout. »

M. le curé parut s'attendrir et dit que malheureusement cela ne dépendait pas de lui seul, qu'il fallait encore le consentement du maire, qu'il allait tenter un dernier effort auprès de cet homme orgueilleux ; qu'il ne répondait de rien et n'espérait pas l'apaiser en lui promettant de me faire partir tout de suite, mais enfin qu'il essayerait, pour me rendre un dernier service et ne pas briser ma carrière, et que le soir même je saurais le résultat de ses démarches.

Alors je partis. J'allais comme un fou. Mlle Justine me croisa sur l'escalier de la maison d'école, où je montai quatre à quatre. Dans la chambre en haut, au premier coup d'œil, je reconnus que M. Guillaume et Mme Catherine savaient tout : ils me regardaient d'un air consterné. Je leur racontai ce qui venait de se passer et l'espoir que j'avais d'aller aux Roches.

« Aux Roches ! s'écria M. Guillaume, vous allez au hameau des Roches?

— Oui, c'est ma seule ressource ; il ne me reste que cette espérance. »

Le brave homme regardait sa femme d'un air étrange ; il paraissait vouloir me dire quelque chose et finit par se taire. C'était l'heure de l'école ; nous descendîmes, et l'on peut se figurer au milieu de quelles réflexions se passèrent les heures de la classe. A chaque bruit du dehors je tressaillais, croyant qu'on venait m'annoncer la décision de M. Bauquel. Enfin, sur les cinq heures, nous remontâmes dans la chambre du premier. M. Guillaume était grave ; la tête et les épaules penchées, les mains croisées sur le dos, il se promenait en me jetant de temps en temps un regard triste. Mme Catherine ayant apporté la soupe vers sept heures, nous mangions sans dire un mot, quand la porte s'ouvrit ; M. le curé Bernard entra, son tricorne couvert de neige. Tout le monde s'était levé.

« Restez assis, » dit-il en prenant une chaise.

Et puis me regardant :

« Vous êtes sauvé, fit-il gravement. J'ai fini par obtenir le consentement de M. Bauquel ; ça n'a pas été sans peine !... Enfin il consent. Notre pauvre sœur Augustine, toujours malade depuis son arrivée au Chêne-Fendu, retourne à son couvent pour se rétablir ; sœur Eléonore, qui tient l'école des Roches, vient prendre sa place, et vous remplacez sœur Eléonore. C'est une affaire décidée. Voici deux lettres signées de M. le maire et de moi, l'une pour Nicolas Ferré, le conseiller municipal de l'annexe, et l'autre pour sœur Eléonore. La pauvre fille, au milieu de cette population barbare, malgré toutes ses vertus chrétiennes, ne pouvait rien obtenir. Vous serez plus heureux ; avec vos connaissances, votre bonne méthode, vous avez quelques chances... Et qui sait?... qui sait?... Les services que vous pourrez rendre là-haut feront peut-être un jour oublier le scandale que vous avez occasionné au Chêne-Fendu... Je l'espère et je le désire de tout mon cœur. Voilà ce que j'ai pu faire.

— Je vous en remercie, monsieur le curé, lui dis-je, la voix pleine de larmes ; je n'oublierai jamais tout ce que je vous dois.

— Oui, dit-il en se levant, c'était difficile, mais avec l'aide de Dieu nous avons réussi. Maintenant ne perdez pas de temps, partez demain de bonne heure. Il ne faut pas que M. le maire puisse vous rencontrer ; sa résolution est encore chancelante, vous comprenez... »

Il nous salua et sortit. Je le reconduisis jusqu'au bas de l'escalier. En remontant, j'étais attendri.

« Ah ! monsieur Guillaume, m'écriai-je, quel homme que M. le curé Bernard ! quel bon cœur ! Comment jamais reconnaître tout ce qu'il fait pour moi ?

— Oui, dit-il comme se parlant à lui-même, c'est un bien honnête homme ! »

Et au bout de quelques instants il reprit :

« Puisque vous allez aux Roches, Jean-Baptiste, écoutez un bon conseil. Je vous dois seize livres dix sous du mois dernier. Eh bien, emportez une couverture et une paire de draps, car vous n'en trouverez pas là-haut ; vous auriez froid, vous ne pourriez pas y tenir. J'ai la couverture, elle est vieille, mais encore très-bonne, et les draps aussi ; nous mettrons le tout à douze francs, si vous voulez, et je vous compterai les quatre francs dix sous. »

J'acceptai de bon cœur. Mme Catherine alla chercher la couverture et les draps, et M. Guillaume, ouvrant sa vieille commode, me remit ce qu'il restait me devoir. Il m'offrit ensuite de prendre parmi ses livres ceux qui me

conviendraient; comme je devais amener tous les dimanches les élèves à la messe, je pouvais rendre au brave homme les livres qu'il me prêtait. Je choisis le *Vocabulaire* de Wailly, dont un maître d'école a toujours besoin. J'avais acheté quelque temps auparavant les *Éléments d'Algèbre* de Lagrange et la *Géométrie* de Legendre, — d'un ambulant qui passait au Chêne-Fendu ; — cela me suffisait. Toutes ces choses réglées et l'heure d'aller dormir étant venue, M. Guillaume, Mme Catherine et moi nous nous embrassâmes, et je montai faire mon paquet avant de me coucher, car je devais partir de grand matin, pour éviter les moqueries et le scandale.

VI

Le lendemain au petit jour, j'étais debout. Je m'habillai et je descendis sans faire de bruit, pour ne pas réveiller le vieux maître ; mais comme je passais dans le corridor, j'entendis le brave homme me crier de son lit :

« Courage, Jean-Baptiste, courage !...

— Oui, et bonne santé, » dit Mme Catherine.

Je les remerciai, puis, fermant la porte avec soin, je descendis dans la rue.

Tout dormait encore au village; pas un chien n'aboyait, tout semblait mort; je partis, mon paquet au bout de mon bâton, au milieu de ce grand silence. En passant devant la maison de M. Bauquel, je détournai la tête; et plus loin, au coin de la rue à gauche, je pris le sentier des Roches, que M. Guillaume m'avait indiqué la veille. La neige était profonde dans les bruyères, j'en avais quelquefois jusqu'au ventre; mais une demi-lieue plus haut, sous bois, le sentier, préservé du vent, se voyait mieux.

J'allais devant moi le front penché, rêvant à ma vie depuis l'enfance, me rappelant nos deux petites chambres dans la ruelle des pêcheurs à Saint-Nicolas, la bonne mère toujours à blanchir, à raccommoder, à rapiécer les pauvres hardes de la famille, le père qui rentrait le soir de ses courses dans les villages, brisé de fatigue, cette existence pénible des pauvres gens honnêtes et laborieux, où la conduite, le travail et l'économie n'assurent pas même le pain de chaque jour ; et puis mon entrée à l'école de M. Bastien, où j'avais toujours les premières places, ce qui faisait dire au maître : « Voilà mon meilleur élève... Ah ! si son père était riche... s'il pouvait le pousser !... » Ensuite la grande misère après les deux invasions, le départ en temps de disette, les inquiétudes de la route, l'arrivée au Chêne-Fendu, tout cela me revenait en marchant; et parfois je m'arrêtais, écoutant et regardant ces arbres innombrables. Rien ne bougeait; ils étaient là, plongés dans le givre des broussailles, leurs larges branches courbées, les dernières ombres de la lune sur leurs troncs grisâtres ; ils étaient là depuis des centaines d'années, regardant passer le bonheur des uns, le chagrin des autres ; quelquefois une noce avec sa clarinette et ses cris joyeux descendant à l'église du village; un baptême, l'enfant nouveau-né sur son oreiller blanc : « Tu souffriras aussi, toi, tu porteras aussi des troncs pesants sur tes épaules, le manche de la cognée en dessous, pour alléger le fardeau qui t'écrase ; tu partiras aussi pour aller défendre le bien des riches, abandonnant celle que tu aimes, ton vieux père, ta vieille mère, tes amis, ton village, tout... Maintenant tu dors, tu rêves sur les bras de la sage-femme, tes petits poings fermés !... Ah ! si la mort te prenait tout de suite, quelle chance !... » Ces vieux chênes, ces vieux hêtres voyaient cela depuis des siècles ; et puis aussi la fin des misères de ce monde; — le cercueil du bûcheron descendant au cimetière ! Et maintenant ils me voyaient, moi pauvre diable, victime de la méchanceté des gens, monter la poitrine gonflée de tristesse ; ils ne bougeaient pas : tout dormait dans la profondeur des bois, comme dans une chambre close. L'homme a beau s'en faire accroire : la nature est aussi indifférente à sa joie qu'à sa douleur.

Ainsi passe la vie ! Et ce que nous rêvons, des milliards d'autres l'ont rêvé avant nous, des milliards d'autres le rêveront. La vraie chose, c'est de crier : « Courage !... courage !... Agissons, ne nous laissons pas abattre par l'injustice; soyons des hommes ! » Ayant donc fait ces réflexions et mille autres semblables, je me remettais à marcher.

Lorsque le jour parut, j'étais hors de la forêt, dans les sapinières qui couronnent la côte; derrière moi, en me retournant, je voyais, par-dessus les hautes collines, l'immense plaine de la Lorraine avec ses routes, ses villages innombrables et ses étangs pris de glace, reluisant au soleil comme des miroirs. Au loin, bien loin, une cloche bourdonnait : le père Guillaume avait repris sa tâche, il sonnait l'école. Je me le représentais tenant la corde que j'avais tirée tant de fois. Il était sept heures.

L'air vif de la montagne, l'éclat du ciel ranimant alors mes forces, je grimpai plus vite. Bientôt, au détour du sentier, à deux ou trois

portées de fusil sur la droite, m'apparurent les vieilles baraques du hameau des Roches, toutes blanches de neige, les toits, les hangars, les réduits à porcs comme embusqués au haut du défilé. Deux ou trois lucarnes à la pointe des petits pignons découvraient tout le pays; braconniers et contrebandiers voyaient venir de là les gendarmes, les gardes et les gabelous de plus d'une lieue. Le sentier, entre deux petits murs de pierres sèches, aboutissait à la première hutte. Au-dessus s'étendaient les champs de seigle, alors ensevelis sous la neige. La fumée de quelques cheminées se dévidait dans l'air, et déjà de tous les côtés, aux fenêtres, aux lucarnes, sur le penchant de la colline, des figures attentives m'épiaient; hommes, femmes, enfants en guenilles, allaient, venaient, me regardaient grimper, comme ces lignes de chouettes posées sur les décombres d'une ruine et qui semblent se consulter à l'approche du chasseur, avant de prendre leur vol.

Ce qui m'étonnait le plus après l'aridité du pays, c'était l'air minable des habitants : tous ces gens, sans bonnets ni casquettes, avaient des habits en loques et de vieux sarraux troués, j'en grelottais dans leur peau, et je me disais :

« Mon pauvre Jean-Baptiste, te voilà dans un pays de sauvages! »

Plus j'approchais, plus la misère devenait affreuse, plus les baraques de pierres rouges me paraissaient décrépites et lézardées. Enfin j'atteignis l'entrée de la seule rue des Roches, une rue en fer à cheval, creuse, tortueuse, pleine de boue, de neige et de fumier, la porte d'un hangar en travers à droite, le coin d'une écurie à gauche, ainsi de suite, sans alignement; des bouts de champs, de jardinets, des lignes de palissades ou de haies d'épines allant de l'une à l'autre baraque. Auprès des Roches, le village du Chêne-Fendu était une ville. Figure-toi ma tristesse en pensant qu'il faudrait vivre peut-être des années dans un endroit pareil; j'en étais accablé d'avance.

Comme j'arrivais à l'entrée de cette rue, voilà qu'un jeune garçon, les cheveux jaunes, ébouriffés, le pantalon de grosse toile tiré par une seule bretelle sur l'épaule, les pieds rouges sur la terre glacée, s'arrête et me regarde. Je lui demande la maison de M. Nicolas Ferré; mais au lieu de me répondre il se gratte la tignasse, et dans le même instant sort une femme de la baraque voisine, en jupe crasseuse, qui me crie :

« Qu'est-ce que vous voulez? »

Je lui répète ma question, elle arrive. Je n'avais jamais vu de créature semblable; par ce froid terrible, elle était en bras de chemise, les pieds nus dans de gros sabots, la figure jaune comme du cuir, et ses cheveux roux, sans bonnet, tordus en queue de cheval sur la nuque. A peine lui avais-je parlé, que le garçon se sauvait, courant de toutes ses forces et sautant par-dessus les mares à purin; en une seconde il avait disparu, tandis qu'un homme court, trapu, à longue et large barbe noire, le pantalon et la veste couverts de pièces de toutes les couleurs, sortait à son tour et me criait :

« Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que vous voulez?

— Où demeure M. Nicolas Ferré? »

Il ne me répondit pas plus que la femme et le garçon. De tous les côtés sortaient de pareilles figures, regardant de loin et puis s'approchant d'un air méfiant. Dans ce moment, je fus inquiet... Qu'allait-il arriver? C'est ce que je me demandais, lorsqu'un grand gaillard en blouse tourna le coin du hangar et me regarda quelques secondes. Il avait le nez droit, effilé, l'échine allongée et de petits favoris bruns.

« Vous demandez Nicolas Ferré? dit-il tout à coup. Eh bien, qu'est-ce que vous lui voulez?

— Où demeure-t-il?

— Arrivez, je vais vous montrer sa maison. »

Je suivis cet homme, et trente pas plus loin, se retournant, il me dit brusquement :

« Eh bien, Ferré, c'est moi;... après? »

Aussitôt je lui dis que M. le curé Bernard, du Chêne-Fendu, m'avait chargé d'une lettre pour lui.

« Entrons! » fit-il.

Nous entrâmes dans une allée, ensuite dans une chambre basse, à poutres noires, chauffée comme un four : les petites vitres en suaient. Dans le fond de ce réduit, une femme filait, assise près de la fenêtre; au-dessus du fourneau pendaient des guenilles fumantes à trois ou quatre perches. Je remis à M. Nicolas Ferré la lettre de M. Bernard.

« Une lettre! dit-il; qu'est-ce que je peux faire de votre lettre, moi?... Est-ce que je sais lire? »

Cela ne l'empêcha pas de bien regarder le cachet, puis il s'assit sur un escabeau devant le poêle, prit une braise dans le creux de sa main et la posa sur sa pipe, dont il tirait de grosses bouffées en rêvant.

« Une lettre du curé, reprit-il, qu'est-ce que c'est? Voyons, lisez-la vous-même, si vous savez lire. »

Il l'avait ouverte, et moi, dans cette position étrange, je fus obligé de lire la lettre de M. Bernard, par laquelle il prévenait M. le conseiller municipal que je remplaçais sœur Éléonore au hameau des Roches, comme maître d'école, et lui recommandait de trouver un traîneau pour les effets de la sœur, qui se rendrait tout de suite au Chêne-Fendu. Je finissais à peine de lire, que M. Nicolas Ferré ouvrait une de ses fenêtres et lançait dans la rue un coup de sifflet perçant.

« Eh ! Jeannette, cria-t-il, va chercher la chère sœur ; qu'elle vienne tout de suite. »

Puis, refermant la fenêtre :

« Ah ! vous êtes maître d'école, fit-il en se rasseyant, les jambes écartées, c'est bien, nous allons voir ça. »

La femme ne cessait de m'observer d'un œil défiant. Deux autres individus de la même sorte venaient d'entrer; ils m'épiaient tous. Le long du mur au fond, sur une planche, se trouvaient des cruches et des gobelets. Les nouveaux venus demandèrent à boire ; la femme les servit : M. le conseiller Nicolas était le cabaretier des Roches. Quelques instants après entrait sœur Éléonore, une belle femme de vingt-cinq à trente ans, brune, le teint pâle avec de grands yeux noirs et la figure honnête.

« Chère sœur, lui dit Nicolas Ferré, le nez en l'air et son bout de pipe au coin des dents, voici quelqu'un du Chêne-Fendu qui m'apporte une lettre. Qu'est-ce que c'est? Lisez, que nous entendions nous-mêmes. »

La sœur lut haut la lettre de M. Bernard. J'étais indigné de la méfiance que l'on me montrait ; mais M. le conseiller ne s'en doutait pas, et finit par dire en me regardant :

« Ah !... vous avez bien lu ;... c'est bon, c'est bon !... »

De son côté, sœur Eléonore semblait inquiète ; elle ne comprenait rien à mon arrivée aux Roches et me regardait de ses grands yeux. Je lui remis la lettre de M. Bernard à son adresse ; elle s'assit près d'une fenêtre et la lut avec une sorte de vénération. Les autres avaient demandé des cartes ; M. Nicolas Ferré s'était attablé avec eux, ils jouaient ensemble.

La sœur, ayant fini, parut rassurée et me dit :

« C'est très-bien, monsieur, je partirai aujourd'hui pour le Chêne-Fendu, selon la recommandation de M. le curé. Si vous voulez venir avec moi, je vais vous installer tout de suite. »

Et sur la porte, se retournant :

« Vous n'oublierez pas, monsieur Nicolas, de me chercher un traîneau.

— Non, chère sœur, soyez tranquille... De l'atout !... du trèfle !... » cria le cabaretier, en tapant avec son gros poing sur la table, comme avec un marteau.

Nous sortîmes, marchant quelques minutes entre les flaques de neige, les fumiers et les tas de fagots qui se suivaient à la file. La sœur, au bout de ce défilé, s'arrêta devant une vieille baraque couverte de bardeaux et le pignon tapissé de lierre flétri.

« C'est ici, » dit-elle en entrant dans une petite cuisine basse et sombre.

Je la suivais, le dos courbé. La petite fenêtre à mailles de plomb éclairait vaguement l'évier, l'âtre, le pavé concassé, quelques assiettes, des pots de terre et deux ou trois marmites sur un dressoir, à côté de la cheminée. Sœur Eléonore ouvrit une seconde porte, et nous entrâmes dans une salle assez grande, dont les fenêtres, au fond, donnaient sur un verger plein de neige. Un grand lit très-haut, à la mode du pays, avec son *plumon* pour couverture et ses vieux rideaux de serge verte, remplissait tout le coin à droite derrière la porte; des lignes de bancs et des exemples pendus à une ficelle annonçaient que c'etait l'école. Un escalier en bois montait à gauche. Au pied du lit, une vieille femme tricotait, sa chaise appuyée contre la boîte d'une horloge. Cette femme, petite mais forte, avec son nez camard, sa peau jaune et ses épais cheveux gris, crépus, ressemblait à une vieille bohémienne. Elle avait l'air triste.

« Madame Hulot, lui dit la sœur, voici M. Jean-Baptiste Renaud, l'ancien sous-maître du Chêne-Fendu, qui vient me remplacer. C'est lui qui tiendra l'école. Rien ne sera changé ; vous aurez toujours le bois que les enfants apportent, vous serez chauffée. M. le curé le veut ainsi. »

La vieille, continuant à tricoter, me lança deux regards vifs comme ceux des singes, sans rien dire.

« Cela vous est égal, madame Hulot, n'est-ce pas ?

— Oui, fit-elle, puisque j'ai le bois, ça m'est égal.

— Eh bien, montons, » me dit la sœur, en me faisant signe de passer devant elle.

La vieille alors nous suivit, soit par curiosité, soit pour toute autre raison. En haut, je vis ma chambre, celle de sœur Eléonore jusqu'à ce jour, assez grande, les murs blanchis à la chaux, un peu basse, la petite fenêtre carrée dans le pignon tapissé de lierre. De là

vous découvriez le sentier par où j'étais venu, la sapinière au-dessous, plus loin la forêt de hêtres et de chênes, plus loin encore la vallée, d'un bleu sombre, et derrière les collines engrenées les unes dans les autres, la plaine sans bornes. Combien de fois j'ai contemplé ce spectacle grandiose ! C'était ma seule consolation.

Sœur Eléonore allait et venait, se dépêchant de serrer tous ses effets dans une petite malle. En un quart d'heure, elle avait fait son paquet, et ne me laissa qu'une branche de buis bénit, avec le bénitier de faïence au dessous.

« Maintenant, me dit-elle en souriant, vous êtes chez vous. Voici la liste des élèves; ils sont quarante-deux. C'est l'usage aux Roches que la sœur ou le maître d'école aillent prendre leurs repas chez les parents des enfants. Chacun à son tour les reçoit. Voyez, monsieur, vous êtes au onzième, M. Jacques Laroche, chez lequel vous dînerez et souperez aujourd'hui. Demain ce sera le douzième, M. Claude Fix. »

Elle avait mis des croix le long de la liste. J'étais consterné. — Comment, on traitait aux Roches le maître d'école comme le hardier dans les autres villages de la montagne. il était au croc des gens ! — Je commençais seulement à comprendre ma triste position, les joues m'en pendaient. Une seconde l'idée me vint de jeter le manche après la cognée et de me faire soldat; il paraît que cela se vit sur ma figure, car la sœur, toute gaie et riante, resta comme interdite; mais aussitôt je pensai que, si je m'en allais, l'accusation d'avoir voulu séduire une fille riche me suivrait partout, qu'il valait mieux attendre deux ou trois mois, qu'alors ma résolution serait naturelle, qu'on ne pourrait plus rien me reprocher, et que le maire serait bien forcé de me donner un certificat de bonne conduite. Cette réflexion me calma.

Sœur Eleonore s'était aussi remise.

« Vous avez tort de vous chagriner, monsieur Jean-Baptiste, me dit-elle avec douceur, les gens des Roches ne sont pas plus méchants que ceux du Chêne-Fendu; au contraire, ils ont plus de religion. Et puis vous gagnerez davantage. Chaque élève rapporte huit sous par mois. Il y en a quarante-deux, cela vous fait près de dix-sept francs, sans compter la nourriture, le logement, le chauffage et les petits bénéfices sur la vente du papier, des croisettes, des catéchismes et des plumes, que l'instituteur fournit lui-même. Le blanchissage ne vous coûtera presque rien, Mme Hulot s'en charge. Vous serez aussi votre maître, ce qui a bien son prix. Quant aux enfants, ils sont, comme tous les enfants de la montagne, un peu sauvages, mais élevés dans le respect des saints mystères. Avec votre nouvelle méthode, dont m'a parlé sœur Adélaïde, je suis sûre que vous en ferez vite de bons élèves, et que M. le curé sera content. »

Ayant dit ces choses, sœur Eléonore me fit une révérence, en me souhaitant la meilleure santé; elle prit ensuite un bout de sa petite malle, la vieille Hulot prit l'autre, et toutes deux descendirent l'escalier.

Les bonnes paroles de la chère sœur ne m'avaient pas rassuré du tout; je comprenais très-bien qu'elle me disait cela pour me rendre courage, comme elle se l'était dit sans doute plus d'une fois à elle-même; et puis sa joie de quitter les Roches éclatait sur sa figure, et cette joie m'inspirait de la défiance ! Mais, ayant résolu de ne pas renoncer tout de suite, j'arrangeai mes pauvres effets dans la chambre, mes quelques volumes sur une planchette au mur, quelques mains de papier, mes cahiers, mes plumes, ma petite boîte à compas et l'écritoire sur la table de sapin. Finalement, vers midi, étant descendu, je trouvai les deux portes ouvertes, celle de la salle et celle de la cuisine. La vieille Hulot sur le seuil regardait. Je sortis. D'autres gens au bord du chemin tournaient les yeux du même côté qu'elle : sœur Eléonore, dans un traîneau, descendait lentement la côte; un vieux paysan conduisait la haridelle par la bride. La sœur, bien enveloppée dans sa capuche, répondait aux cris que poussaient quelques enfants assis sur le mur de pierres sèches ; ils criaient dans le creux de leurs petites mains rouges :

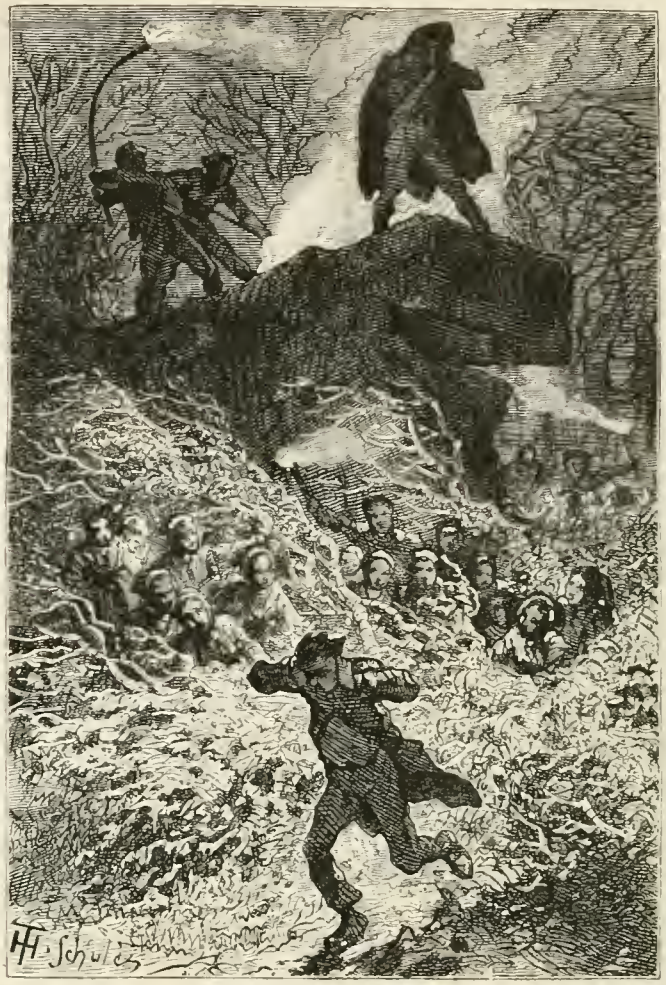
« Adieu, sœur Eléonore, adieu ! »

Plusieurs fois elle tourna la tête en agitant son mouchoir, puis le traîneau disparut dans la sapinière.

Maintenant il s'agissait de mendier mon pain de porte en porte; c'est comme cela que j'envisageais la chose.

« Où demeure donc Jacques Laroche? » demandai-je à la veuve.

Elle étendit la main en silence, me montrant la cinquième baraque plus loin. L'horloge sonnait midi, je partis. Tout le hameau me connaissait déjà, les gens me regardaient de toutes les lucarnes. Comme j'approchais de la baraque, la grande Catherinette Laroche, une véritable louve, ramenait son homme du cabaret. C'était un bûcheron, les épaules rondes, les favoris noirs, la tête chauve, avec de grosses loupes. Ils se disputaient en marchant;



« Chibé !... Chibé !... » Page 25).

la femme l'appelait ivrogne ; lui fumait son bout de pipe et disait en clignant d'un mauvais œil :

« Tais-toi, Catherinette, tais-toi ! »

J'étais sur leur porte. Sans faire attention à moi, sans le moindre respect humain, sachant que j'allais dîner chez eux, ces êtres continuaient à se disputer ; et tout à coup l'homme, avant d'entrer, donna deux soufflets terribles à sa femme. On pense quels cris elle se mit à pousser ; on devait l'entendre jusqu'au fond des Roches. J'allais me sauver, lorsque l'homme me dit en riant :

« Entrez, maître d'école, ne faites pas attention. »

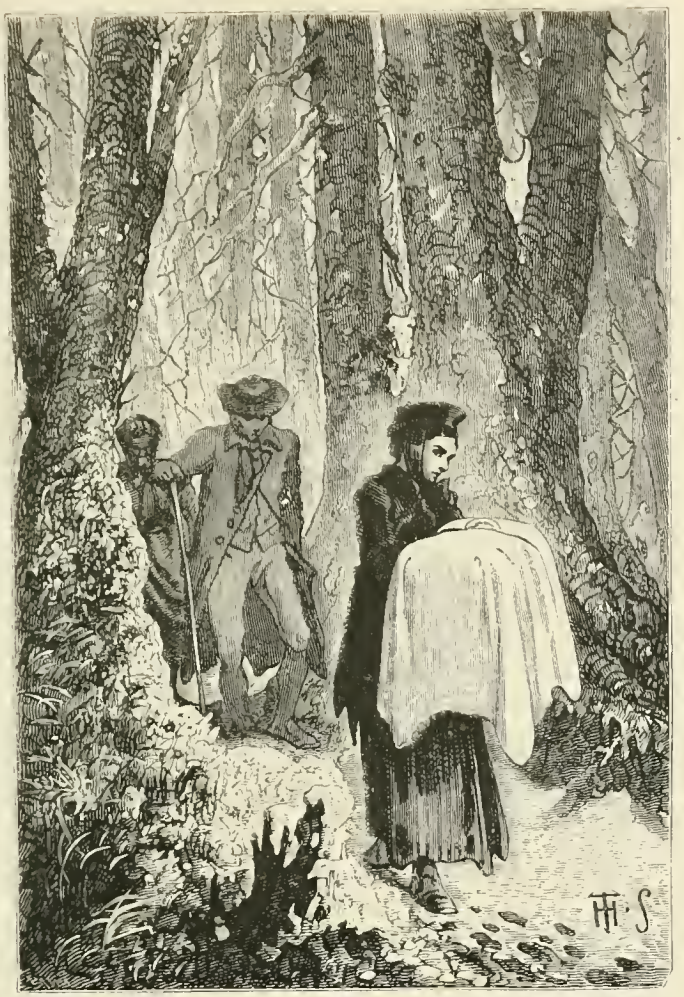
Il me poussait par l'épaule dans la chambre du fond. Deux enfants étaient assis à table, il prit le plus grand par l'oreille, et le mit de côté pour me faire place. Le saladier de lait caillé et le plat de pommes de terre fumantes me rappelèrent mon arrivée au Chêne-Fendu.

Le femme, dehors, continuait à pousser des cris, au milieu des commères accourues du voisinage ; elle menaçait de prendre la hachette. Jacques Laroche avait déposé sa pipe et me disait tranquillement :

« Mangez donc !... Ça n'est rien... Il ne faut pas vous gêner... Faites comme chez vous... »

Voilà le genre de vie qu'on menait aux Roches ; c'est à cette existence que j'étais tenu de m'habituer.

Durant les six semaines où je passai toutes les baraques en revue, je vis presque partout la même chose : on se chamaillait, on s'inju-



« Tu souffriras aussi, toi!... » (Page 28).

riait, on se faisait des menaces terribles; les enfants couraient pieds nus, riant, sans s'inquiéter de cela. Contrebandiers, bûcherons, braconniers, sabotiers, cuveliers, tisserands, ne connaissaient pas d'autre manière d'être. Chaque dimanche, on se grisait avec du vin blanc et de l'eau-de-vie de pommes de terre d'une façon honteuse; les femmes, sous prétexte d'aller chercher leurs hommes, entraient au cabaret et s'asseyaient à côté d'eux, après s'être un peu fait prier; elles restaient là des heures, à vider des gobelets de vin blanc, et, quand on jouait aux cartes, à faire des signes à leurs maris pour tromper les voisins, ce qui amenait presque toujours des batailles, où les coups de chaise et de bouteille, les coups de couteau, les morsures et les cravates tordues pour s'étrangler montraient la férocité de cette race sauvage. Tout cela n'empêchait pas ces gens d'être très-religieux, comme m'avait dit sœur Eléonore, de croire aux démons, aux sorciers, aux follets, de réciter le chapelet et de s'agenouiller devant toutes les croix du chemin, en se frappant la poitrine; non, ils avaient tous la foi! Le braconnage, la contrebande, l'ivrognerie, la tromperie, les *ex-voto*, les pèlerinages, les pénitences publiques, tout allait bien ensemble, l'un ne gênait pas l'autre. Sans la crainte des gendarmes et l'idée d'aller faucher la mer à coups de rame des quinze et vingt ans et quelquefois toute la vie, sans cette crainte salutaire, on aurait encore vu dans les Roches un bien autre mélange des choses saintes et des mondaines.

Quant aux enfants, ils n'étaient ni plus méchants ni plus bêtes que ceux du Chêne-Fendu, mais ils étaient plus durs et plus sauvages. Les Roches en fourmillaient comme de renards, il en venait tous les ans ; il en mourait deux sur trois, on ne s'en inquiétait pas beaucoup : c'étaient des bouches de moins dans la maison ! Quelquefois la femme pleurait en voyant la charrette partir avec le petit cercueil, l'homme aussi se passait la main sur les yeux, et puis c'était fini ; l'idée que leur enfant était au paradis les consolait tout de suite ; quinze jours après, ils n'y pensaient plus. Ceux qui vivaient se portaient bien, et, les pieds à la gelée, la tête au soleil, devenaient durs comme des cailloux ; ils avaient tout ce qu'il faut pour supporter la misère : de bons poumons, un bon estomac, de bonnes dents. Ils n'attrappaient ni rhumes ni fluxions au grand air, ni mal au ventre en mangeant des pommes vertes et des carottes crues. A la fameuse retraite de Russie, tous les garçons des Roches, sauf trois ou quatre enlevés par les boulets, étaient revenus sans engelures; au milieu des neiges, ils croyaient encore être au pays. C'est ce que me raconta plus d'une fois le vieux garde forestier Jérôme. On envoyait toute cette race à l'école, de sept à douze ans pendant la saison d'hiver, non pour y apprendre quelque chose, mais pour en débarrasser la baraque; la chambre de la veuve Hulot en fourmillait, cela formait sur les bancs, au petit jour, un tas de guenilles qui s'agitaient dans l'ombre. Sœur Éléonore ne leur avait appris que le *Notre Père*, qu'ils récitaient comme des perroquets, sans en comprendre un mot. Et moi, sachant que les plus grands d'entre eux devaient être admis à la sainte table cette année-là, le dimanche d'après Pâques, je fis d'abord mon possible pour leur enseigner le catéchisme par la méthode du père Guillaume; je tapais dessus à tour de bras, en leur criant :

« Qui t'a créé et mis au monde, mauvais gueux? Répondras-tu? »

Pan! pan!... pan!... Ils recevaient cela sans sourciller et se contentaient ensuite, en clignant des yeux, de se frotter le dos ou le bas des reins. Le souvenir de tout ce que je devais à M. le curé Bernard, qui m'avait en quelque sorte sauvé la vie, redoublait mon ardeur, et je m'écriais en moi-même : Dieu du ciel, que va-t-il penser quand ces ânes seront interrogés devant l'assistance, sans pouvoir répondre? J'aurai beau dire que sœur Eléonore ne leur avait rien appris, la faute en retombera toujours sur moi!

Tous les soirs, dans ma chambre, je rêvais à ce malheur, me demandant pourquoi la méthode du père Guillaume ne produisait pas son effet ordinaire, et je finis par comprendre que les pauvres petits, à force d'être battus à la maison, ne sentaient plus rien, que c'était en quelque sorte leur pitance de tous les jours, comme ces malheureux chevaux de charretier qui ne reçoivent jamais d'autre picotin, et dont la peau est dure comme des semelles de bottes ; mais comment remédier à cela? Le soir, en sortant de souper, j'allais me promener aux environs des Roches malgré les neiges, rêvant toujours à ces choses. Il faut bien respirer un peu l'air, quand on est enfermé tout le jour. Puis le spectacle de la nuit qui vient, cette grande plaine bleue où s'allongent les ombres de seconde en seconde, et qui finit par disparaître au milieu de la brume, le silence au loin et les mille bruits du hameau dans la solitude ; les petites vitres qui s'éclairent une à une ; le braconnier qui part pour l'affût, son bonnet de peau tiré sur les oreilles, le vieux fusil de munition à pierre sous le bras, allongeant le pas vers les sapins et regardant de tous côtés ; les derniers bûcherons en retard, avec leurs grosses bûches sur l'épaule pour faire la cuisine ; et, quand les ténèbres profondes sont là, un coin de hangar qui s'éclaire, la femme qui sort, abritant de la main sa lampe et demandant tout bas :

« C'est toi ?

— Oui.

— Tout a bien marché?

— Oui ! »

Ensuite le contrebandier, avec son sac de tabac ou ses paquets de poudre dans la hotte, qui se glisse derrière, après avoir bien épié, bien écouté, et se rend à sa cachette... toutes ces choses me plaisaient. Il faisait un froid de loup ; mais je ne rentrais tout de même qu'à neuf heures, au moment où les femmes du village, réunies à la veillée, filaient en se racontant des histoires d'*esprits*, pendant que les hommes jouaient aux cartes ou fumaient leur pipe derrière le poêle. Alors je revenais et je trouvais la veuve Hulot à sa place, récitant son chapelet dans la nuit noire. La pauvre vieille priait pour son fils, Jean Hulot, condamné aux galères à perpétuité, pour avoir tué un garde. Je soufflais une dernière braise à la cuisine, j'allumais ma lampe et je montais étudier le plain-chant dans le gros volume de M. Guillaume, ou l'arithmétique ou la géométrie. En haut, la veuve n'avait pas oublié de faire du feu, car le bois ne coûtait rien ; elle avait aussi balayé, c'était une brave femme.

Je m'asseyais, les deux coudes sur ma petite table, la tête entre les mains, jusque vers onze heures, quelquefois jusqu'à minuit. Voilà mes journées, elles se ressemblaient toutes, sauf les dimanches, où nous descendions au Chêne-Fendu pour assister à la messe et aux vêpres ; qu'il fît du vent, de la pluie, de la neige ou de la grêle, tout le monde partait, même les vieux et les vieilles ; il fallait être bien vieux ou bien malade pour rester. Naturellement j'étais à la tête avec mes élèves ; cela faisait une procession d'un quart de lieue. Il tombait quelquefois des averses mêlées de neige ; c'était égal : mouillés, glacés jusqu'aux os, on allait tout de même, et les enfants, pour se réchauffer, descendaient la côte en courant et poussant de grands cris.

Dans ces occasions, j'avais remarqué que plusieurs de mes élèves avaient des voix claires, de belles voix, comme j'aurais souhaité d'en avoir une pour mon propre compte. D'autres fois aussi, dans mes petites promenades aux environs du hameau, je les avais entendus chanter à la pointe d'une roche, les jambes pendantes. Ils chantaient comme des merles, sans s'inquiéter des coups de trique qu'ils avaient reçus le matin, ni de ceux qu'ils recevraient le soir. En voyant ces choses, l'idée me vint un jour de leur apprendre le plain-chant, convaincu d'avance que les parents en seraient très-flattés, et pensant en outre que par ce moyen il me serait possible d'exciter une sorte d'émulation entre mes élèves. Ayant donc bien réfléchi sur cela, je leur dis un matin à l'école que ceux qui sauraient leurs leçons de catéchisme apprendraient le plain-chant, qu'on se réunirait le soir, et que je commencerais le lendemain. Jamais peut-être ces enfants n'avaient eu plus de satisfaction que ce jour-là, leur ambition d'apprendre à chanter se montra tout de suite, car tous voulaient être de l'école du soir ; mais je n'en choisis que trois, qui savaient à peu près leur catéchisme : Jacques et Philippe Hutin, les fils du garde forestier, Jean Ferré, le fils de notre conseiller municipal, et je dis aux autres de rester à la maison, qu'ils n'avaient rien à faire au solfége, que cela ne regardait que les sujets méritants.

La nouvelle de cet événement se répandit le jour même aux Roches, et les trois que j'avais désignés arrivèrent tout glorieux à sept heures. J'avais dressé mon tableau de notes ; c'est par là que nous commençâmes, et, chose étonnante, tout de suite ils comprirent les deux clefs de *sol* et de *fa*, tout de suite ils chantèrent juste, répétant après moi la gamme. Les autres, qui n'avaient pas été appelés, étant forcés de dire pourquoi, reçurent chez eux une bonne correction. Le lendemain, les père et mère arrivèrent à la file me prier de recevoir aussi leurs enfants, mais je répondis à tous la même chose :

« Quand il saura son catéchisme ; le lutrin n'arrive qu'après le catéchisme. »

La désolation était partout.

Depuis ce jour, au lieu d'être forcé de battre mes élèves, je n'avais qu'à leur dire : « Tu ne viendras pas chanter ce soir ! » Ils en pleuraient à chaudes larmes, ce qui n'était jamais arrivé par le moyen des coups.

Alors je renonçai pour toujours à la méthode de M. Guillaume. Ce n'est pas en battant les enfants, en les humiliant, qu'on peut en faire quelque chose ; c'est en les relevant à leurs propres yeux, en leur donnant le moyen de se distinguer, en les traitant comme des hommes et non comme des animaux. Le solfége et le plain-chant pouvaient seuls réussir aux Roches ; à ces gens superstitieux il fallait les cérémonies de l'église ; le chantre au lutrin était pour eux une sorte de personnage, qui venait après le bedeau et M. le curé ; qu'on se figure donc leur contentement.

Il ne me restait que six semaines pour enseigner le catéchisme aux grands ; eh bien, cela suffit. A chaque nouvel examen que nous allions passer tous les jeudis au Chêne-Fendu, M. le curé Bernard s'émerveillait de leurs progrès. Sœur Eléonore n'avait rien obtenu de pareil, il me disait en riant que c'était Dieu qui avait suscité les mauvaises langues contre moi, pour m'envoyer aux Roches, afin de civiliser ce pays ! Et le dernier dimanche avant Pâques il annonça que, ceux du hameau des Roches sachant le mieux leur catéchisme, ce serait Jacques Hutin, le fils du garde, qui réciterait l'acte de foi publiquement à la première communion. Dire la considération dont je fus entouré depuis ce moment par les habitants du hameau serait chose impossible ; c'est à moi qu'ils attribuaient cet honneur unique, extraordinaire. Tout le monde me tirait le chapeau, et les femmes me recevaient toutes avec un sourire agréable, lorsque j'allais dans leur baraque prendre mes repas.

Le jour de la communion venu, lorsqu'on vit les enfants des Roches en première ligne, qu'on entendit Jacques Hutin élever la voix sous les voûtes de l'église pour réciter son acte de foi, et deux ou trois autres près de moi dans le chœur, à côté de M. Guillaume, la toque rouge en tête et le surplis blanc sur les épaules, nous aider gravement à chanter le

Gloria in excelsis, alors l'enthousiasme des gens du hameau ne connut plus de bornes. Après la communion, hommes et femmes se répandirent dans les cabarets et se réjouirent tellement qu'un grand nombre ne pouvaient plus bouger de leur place. Heureusement je n'étais pas avec eux, car il aurait fallu boire jusqu'à tomber sous la table. J'étais invité par M. le curé Bernard, qui me présenta comme un modèle d'instituteur à ses confrères venus pour la cérémonie ; il me fit tant d'éloges que j'en rougissais de modestie, et ces messieurs me firent aussi bon accueil ; ils étaient tous gais, riants et fleuris. On but de bon vin à dîner, et nous eûmes une truite de deux livres, parmi d'autres plats très-fins, comme des gelinottes et un cuissot de chevreuil, malgré la saison du printemps, où toutes les chasses et toutes les pêches sont fermées; mais dans de telles occasions on passe sur de semblables détails, les bons morceaux vous arrivent de toutes parts, pêcheurs et braconniers veulent vous témoigner leur reconnaissance, on ne peut pas refuser ce qu'ils vous apportent, et M. Bernard disait en souriant : « Ces gelinottes sont des poulets; ce cuissot de chevreuil est un gigot de mouton ! » Ce qui faisait rire l'honorable compagnie jusqu'aux larmes.

C'est alors que je vis combien il est utile de fréquenter des gens plus instruits que soi, et vivant au milieu d'autres idées. Que pouvais-je apprendre dans mon coin, des affaires du monde, des lois et des règlements nouveaux? Je vivais comme une mousse sur sa roche, et rien du dehors n'arrivait jusqu'à moi ; mais en ce jour je devais apprendre bien des choses, car, Mlle Justine étant venue servir le café sur un large plateau peint de fleurs brillantes, MM. les curés se mirent à causer des nouvelles ordonnances touchant l'instruction publique et la propagation des saines doctrines. D'abord M. le curé de Voyer, la figure pleine, les oreilles rouges et le double menton tremblotant sur son rabat, glorifia les bonnes intentions de notre excellent roi Louis XVIII et de son vénéré frère, le comte d'Artois, disant qu'ils étaient établis par Dieu même, pour ressusciter la foi dans ce royaume ; il en citait comme preuve l'ordonnance du 5 décembre, laquelle autorisait l'association dite « des frères de la Doctrine chrétienne », du diocèse de Strasbourg, à fournir des maîtres aux écoles primaires du Haut et du Bas-Rhin. D'autres curés alors, s'enthousiasmant, lui répondirent que cette première ordonnance n'était en quelque sorte qu'un signe du temps ; que déjà les heureux effets de l'autorisation s'étant fait sentir, on l'avait étendue à tous les départements de l'ancienne province de Bretagne ; que la société formée sous le nom de *Congrégation de l'instruction chrétienne* venait d'obtenir non-seulement le droit de recueillir les legs et donations faits en faveur de ladite association, mais encore de délivrer le brevet de capacité à chaque frère, sur le vu de la lettre particulière d'obédience qui lui serait délivrée par le supérieur général de la Société.

La satisfaction de ces messieurs, en parlant de ces choses, n'est pas à peindre. Du reste, tout cela leur paraissait naturel, et l'un d'eux me dit en riant :

« Monsieur le maître d'école, vous entendez... Soyez bien sur vos gardes. On va vous faire une rude concurrence, la liberté de l'instruction s'étend de plus en plus ; soyez à la hauteur du progrès. »

Il appelait cela la liberté, quand les uns recevaient des legs, des donations; qu'ils étaient nourris par les collectes, qu'on leur élevait des écoles et qu'on les regardait comme des saints, tandis que les instituteurs laïques ne recevaient rien que la rétribution des élèves et vivaient de la misère même. Dieu du ciel, que j'aurais eu de choses à répondre! mais je m'en gardai bien, et M. le curé Bernard répondit pour moi :

« Mon cher confrère, ne vous inquiétez pas de M. Renaud ; il est dans la bonne voie, il connaît ses devoirs et place l'instruction mondaine bien au-dessous des choses saintes. Les progrès qu'il a fait faire depuis deux mois au hameau des Roches, dans l'instruction du catéchisme et du plain-chant, lui méritent toute mon estime. Ne vous inquiétez pas de mon ami Jean-Baptiste, je réponds de lui. »

Toute la table riait, et moi je riais aussi, comme on pense; j'étais fier de ces compliments, et je me réjouissais d'être au monde, en face d'une bonne tasse de moka tout chaud et d'un plateau garni de liqueurs comme je n'en avais jamais vu ni senti depuis mon premier jour. Cela me rendait heureux. Il fallut pourtant à la fin réunir mes élèves pour assister aux vêpres. Je partis après le café, remerciant M. Bernard de toutes ses bontés et lui promettant d'en rester digne.

« C'est bon, c'est bon, mon cher Renaud, disait-il ; vous n'avez qu'à continuer, et tout ira bien. »

Ayant donc salué profondément la société, je remontai le village à travers les cris de joie et les appels des cabarets ; de tous les côtés on

toquait aux vitres, de toutes les portes on me criait :

« Hé ! monsieur Renaud !... monsieur Jean-Baptiste !... entrez donc vider un verre ; entrez une minute ! »

Mais j'avais à rassembler mes élèves, dont un grand nombre se trouvaient heureusement déjà réunis devant l'église ; toutes les invitations du monde ne m'auraient pas détourné de mon devoir. Vers deux heures, MM. les curés s'étant levés de table, les vêpres eurent lieu ; puis à quatre heures, après avoir encore bu quelques bons coups, on remonta vers les Roches, se soutenant les uns les autres, se tirant par le bras à trois ou quatre, et s'appelant de station en station avec des cris et des signes qu'il faut avoir vus pour s'en faire une idée. Tout le long du sentier, dans les bois, dans les sapinières, se rencontraient des connaissances qu'il fallait soutenir, aider à marcher, encourager, et qui voulaient vous embrasser sans savoir pourquoi. D'autres, ayant le vin mauvais, se fâchaient. Ceux-là, trébuchant, jurant, finissaient par s'étendre dans une broussaille. Quant à nous : mes élèves, la veuve Hulot, le vieux garde Jérôme et moi, nous rentrâmes au hameau sur les six heures, heureux d'être à la maison et surtout de nous mettre au lit après ce magnifique triomphe.

VII

Nous étions alors au mois de mai 1818, une année très-chaude et très-précoce ; les neiges s'étaient mises à fondre en mars ; il n'en restait plus depuis longtemps. De ma petite fenêtre, à travers les brindilles de lierre, je voyais tout reverdir sur la côte ; les genêts à boutons d'or et les bruyères roses s'étendaient jusque sous les roches, où la myrtille, la ronce et le chèvrefeuille grimpaient à foison. Chaque matin je m'éveillais au chant du coq, avant le jour, et, poussant ma petite croisée, les coudes sur le toit, j'admirais les grands bois noyés dans l'azur du vallon ; j'écoutais les merles, les grives, les chardonnerets, les fauvettes, s'égosiller au loin dans les cerisiers en fleur, dans les grands pommiers blancs, sous la voûte des chênes et le branchage sombre des sapins. Ils bâtissaient leurs nids et se réjouissaient. Jamais je ne m'étais senti plus heureux. Cette bonne fraîcheur du matin, qui précède la journée, me donnait des frissons d'enthousiasme, et, sans la crainte de troubler la mère Hulot, qui récitait son chapelet, j'aurais entonné le *Te Deum laudamus!*

Malheureusement mon école se dépeuplait de jour en jour, mes élèves s'en allaient à la file ; l'un gardait les chèvres, l'autre aidait son père à la coupe, l'autre conduisait la bourrique de ses parents en Alsace pour vendre des sabots, étamer des casseroles, réparer des chaudrons. Le hameau des Roches fournissait des chaudronniers et des sabotiers à toute la plaine et à toute la montagne. Moi, je restais là, devant mes bancs vides, avec cinq ou six élèves, les fils des notables, qui bâillaient et n'attendaient que le moment de courir aux champs. Sœur Eléonore, en cette saison, retournait à son couvent ; je ne pouvais faire comme elle, et me voyais à la charge d'un petit nombre de ménages.

Parmi les derniers élèves qui me restaient, se trouvaient Jacques et Philippe Hutin, les fils du vieux garde Jérôme, représentant avec M. le conseiller municipal, Nicolas Ferré, l'autorité supérieure aux Roches. Ce vieux garde, homme sec, petit, trapu, le nez mince, recourbé, les moustaches grisonnantes, les yeux noirs et perçants, avait l'air tout à fait décidé. Il était natif de Remiremont, dans les Vosges, et chaque fois que j'allais dîner et souper chez lui, il se plaisait à me raconter ses campagnes en Italie, en Suisse, en Hollande et le long du Rhin. Il parlait clairement et sans vanterie, comme il n'arrive pas toujours aux vieux soldats. Quant à l'intérieur de sa maison, la dernière du hameau des Roches, on ne pouvait en voir de plus propre et de mieux tenue dans sa pauvreté. Le linge était toujours blanc, le plancher bien lavé et balayé, la vaisselle bien récurée, les meubles luisants, les petites fenêtres transparentes. La fille aînée du père Jérôme, Mlle Toinette, veillait à tout, la mère étant morte depuis plusieurs années. Cette jeune fille, de seize à dix-sept ans au plus, que les gens des Roches appelaient « la frisée », conduisait le ménage de son père mieux qu'une femme de trente ans. Elle avait une jolie figure fraîche et riante, de beaux cheveux blonds et de grands yeux gris clair. C'était un petit être plein de courage, d'intelligence et de vivacité, allant, venant, trottant comme une alouette, dressant la table, faisant la cuisine, veillant sur ses petits frères et sœurs, riant avec eux, les embrassant et les corrigeant au besoin. On reconnaissait en elle le vieux sang français de la montagne, vif et pur comme l'eau de source. Faire beaucoup avec peu de

chose, se tirer d'affaire quand on n'a presque rien, apprêter un bon repas avec quelques œufs, quelques herbes, un peu de sel, trouver moyen d'être toujours aussi propre, aussi bien mise avec une jupe de toile et une cornette d'indienne que d'autres avec des robes de soie; et puis s'égayer, répondre à tout vivement, avec esprit et même un peu de malice, voilà ce qu'on ne rencontre pas souvent, et ce qu'un jeune homme remarque malgré lui. J'avais vu ces choses et j'y rêvais quelquefois, mais alors mes idées n'allaient pas plus loin que de me dire :

« Ce vieux garde a bien de la chance d'avoir une fille pareille ! »

Chaque fois que le tour de Jérôme Hutin arrivait de m'héberger, j'en étais content. Le garde me recevait en camisole de laine et gros sabots, ayant toujours soin d'ôter ses souliers et ses guêtres en rentrant de tournée. Le dîner était-il servi, on s'asseyait tout de suite ; au cas contraire, on sortait faire un tour au jardin. Le père Jérôme greffait ses arbres, il avait de meilleurs fruits que ses voisins et en plus grande abondance ; il m'expliquait la manière de les obtenir et s'étendait avec complaisance sur toutes les améliorations qu'il avait faites à la culture des Roches, sur les engrais, sur l'irrigation, sur l'échenillage et le chaulage des arbres fruitiers, car dès ce temps il mettait de la chaux autour des vieux troncs, pour empêcher les insectes de s'y loger et d'y monter; il murait avec soin leurs plaies, pour les empêcher de s'étendre et de gagner le cœur de l'arbre. Toutes ces choses, il les avait vu pratiquer ailleurs durant ses campagnes, tandis que des milliers d'autres n'y faisaient pas attention. Les progrès que j'avais fait faire à ses deux garçons lui donnaient pour moi de la considération et même de l'amitié, de sorte que, voyant partir mes élèves, c'est à lui que je me plaignais. Il m'écoutait gravement et me répondit un jour :

« Vous avez raison, monsieur Renaud, la plus grande misère de ce pays, c'est de retirer les enfants de l'école pour les envoyer garder les chèvres, grimper aux arbres, dénicher les oiseaux et commettre toute sorte de délits, qui les habituent à ne plus respecter l'autorité. C'est comme cela qu'on devient mendiant, vagabond, braconnier et propre à rien ; mais que voulez-vous ! cela dure depuis des années et des années. A moins de forcer les parents par des amendes de laisser leurs enfants à l'école, été comme hiver, jusqu'à douze ou treize ans, cela continuera toujours. C'est l'affaire des préfets, des supérieurs et du roi, qui ne s'en inquiètent guère. Moi, je tiens à ce que mes garçons s'instruisent ; ils iront chez vous le plus longtemps possible. J'ai trop vu combien l'ignorance est terrible, pour ne pas vouloir qu'ils sachent lire, écrire et calculer; si j'avais eu plus d'instruction, au lieu d'être simple garde, je serais commandant et peut-être colonel, car le courage et le bon sens ne m'ont jamais manqué. Maintenant encore je suis embarrassé de bien écrire un simple procès-verbal, et voilà pourquoi je resterai simple garde forestier toute ma vie, malgré mon expérience pour l'estimation des bois et ma connaissance des forêts... Quel malheur !... »

Le brave homme comprenait fort bien que ses deux garçons, avec quatre ou cinq autres, ne suffisaient pas pour me faire vivre six mois de l'année, et finit par me dire, en se promenant de long en large suivant son habitude, qu'à cinq quarts de lieue environ, au-dessous des Roches, en descendant vers la Sarre-Rouge, se trouvaient trois grosses fermes d'anabaptistes ; que ces gens avaient beaucoup d'enfants, auxquels le plus vieux d'entre eux, le grand-père, apprenait la Bible et les Evangiles, en les prêchant tous les dimanches; qu'il avait vu cela plusieurs fois ; que ces anabaptistes avaient une grande estime pour le savoir, et que le vieux, qui s'appelait Jacob, se désolait souvent de ne pouvoir enseigner à ses enfants et petits-enfants le toisé, la rédaction des actes sous seing privé, la tenue des livres, le calcul et beaucoup d'autres choses dont il n'est pas dit un seul mot dans les livres saints, et qui sont pourtant très-nécessaires à connaître pour bien conduire une ferme. Il ajouta que ce vieux Jacob s'était même informé près de lui de ce qu'enseignait sœur Eléonore, pour envoyer ses petits-enfants à l'école des Roches, mais qu'en apprenant qu'il n'était question dans la classe de la chère sœur que de catéchisme et de cantiques, cela l'avait détourné de son dessein.

« Si vous voulez, me dit-il, j'irai le voir ou même nous irons ensemble, et je suis sûr que cet homme de bon sens sera content de vous confier l'instruction de cette jeunesse, pour ce qui regarde les chiffres, l'écriture et l'arpentage. Ce sont des gens à leur aise et qui vous payeront bien. Qu'en pensez-vous ? »

J'étais très-heureux de savoir cela, très-désireux aussi d'en profiter, et tout de suite il fut convenu que nous irions voir les anabaptistes le lendemain jeudi, pour nous entendre avec eux.

Le lendemain donc de grand matin, le vieux garde et moi nous étions en route à tra-

vers les sapinières, pour descendre à la ferme du père Jacob. Tout le pays était couvert de vapeurs blanches, au milieu desquelles montaient en forme d'épis les cimes innombrables des sapins. On ne se voyait pas à quatre pas. Les chiens de Jérôme Hutin eux-mêmes suivaient derrière nous le sentier, à cause de la rosée qui remplissait les broussailles.

Quelques minutes avant cinq heures, lorsque le soleil sortit de cette mer et que toutes les feuilles, toutes les herbes se mirent à briller, je ne pus retenir un cri de joie. Nous avions fait halte une seconde. Le garde, en allumant sa pipe, riait tout bas, à la manière des vieux chasseurs, et disait :

« Voilà, monsieur Jean-Baptiste, une promenade que les jeunes gens devraient faire tous les jours dans la belle saison; mais la paresse les retient au lit, ils se privent ainsi d'un grand plaisir. Regardez ce beau soleil, comme il écarte les brouillards; on dirait qu'il nage de notre côté; voyez comme il s'avance, comme il s'étend. Et là-bas, tout là-bas, du côté de la Sarre, ces grandes raies blanches, c'est la rosée qui tombe. Dans une demi-heure le soleil aura tout essuyé, la plaine sera propre comme une belle chambre où rien ne traîne; on verra tout clairement, les villages, les bouquets d'arbres, les rivières, les routes, les sentiers, à quatre et cinq lieues... Ah ! oui, monsieur Jean-Baptiste, on a bien tort de se retourner dans les draps, au lieu de se secouer hardiment et de sortir. Si vous voulez, je viendrai vous éveiller les jeudis, nous irons à la pêche, à la pipée. »

J'acceptai de bon cœur, étant émerveillé de ce spectacle.

Alors nous reprîmes notre chemin, et bientôt après le chant du coq m'avertit que nous n'étions plus loin des trois fermes. Une éclaircie se faisait dans le feuillage, la lisière approchait, et tout à coup au milieu d'une large prairie en pente, dans le coude d'un ruisseau qui descendait en bondissant vers la Sarre, nous vîmes la plus grande des fermes, celle du père Jacob, avec son large hangar, où pendaient les bottes de paille entre les poutres; au-dessous l'étable, les écuries; la grande porte de grange, à gauche, où se trouvait clouée une buse; puis le corps du logement, trois fenêtres en bas, l'escalier et la porte, quatre fenêtres en haut; la fontaine et ses auges au milieu de la cour entourée d'un mur; les grands fumiers carrés, bien alignés; enfin une bonne vieille ferme d'anabaptistes, sans magnificences inutiles, mais où la simplicité, la propreté, le bon ordre, faisaient penser qu'on devait y bien vivre, et que les gens ne s'y trouvaient pas malheureux.

Comme nous sortions du bois, un grand chien de berger, à longs poils noirs, se mettait à pousser quelques aboiements, et tout aussitôt la porte du logement s'ouvrait, et le vieux Jacob lui-même, en chapeau de paille, casaque de drap gris et pantalon de même étoffe, sa large barbe blanche étalée sur la poitrine, sortait, nous regardant approcher.

Le garde ouvrit une porte en lattes et traversa la cour, levant sa casquette, pendant que le vieil anabaptiste lui criait bonjour d'un air de bonne humeur. Moi, j'étais sur les talons du père Jérôme, qui dit à ce vieillard de quatre-vingts ans :

« Je vous amène un homme que vous connaissez déjà, père Jacob; c'est le maître d'école des Roches, qui remplace la sœur. Je lui ai parlé de ce que vous m'avez dit autrefois : que vous ne seriez pas fâché de faire instruire vos petits-enfants dans l'arpentage et les autres calculs. »

Le vieux me regardait de ses yeux gris jusqu'au fond de l'âme, les lèvres fermées et ses vieilles joues plissées ; et puis il dit en ouvrant la porte :

« Entrez, messieurs, entrez ! C'est bien une chose qui m'intéresse... Je ne suis pas fâché de connaître ce jeune homme. »

Il ne promettait rien, ne répondait ni oui ni non ; c'était un homme prudent. Nous entrâmes donc, et je vis alors pour la première fois une grande salle de ferme anabaptiste, avec ses deux lignes de bancs, sa longue table bien récurée, ses rangées de pots sur des rayons près du poêle, pour faire cailler le lait, et sa vieille horloge dans un coin. Le chien était entré, le père Jacob lui rouvrit la porte et le fit sortir, pendant que nous prenions place. En ce moment, dehors, nous entendions s'ouvrir d'autres portes, celles des écuries ; les troupeaux s'échappaient dans la cour, sautant, galopant, courant à l'auge, et les cris des garçons pour conduire ce bétail retentissaient. Le grand-père, se penchant à l'une des fenêtres, appela une femme; ensuite il vint s'asseoir en face de nous sur le banc et dit en souriant :

« Vous êtes partis de bon matin. Voici seulement que nos bêtes vont à la pâture. »

La femme était entrée, une petite mère toute ridée, en casaquin de laine, petite jupe et bonnet noir, la bouche ronde plissée et les jours rouillées comme des feuilles de vigne sur la fin de l'automne.

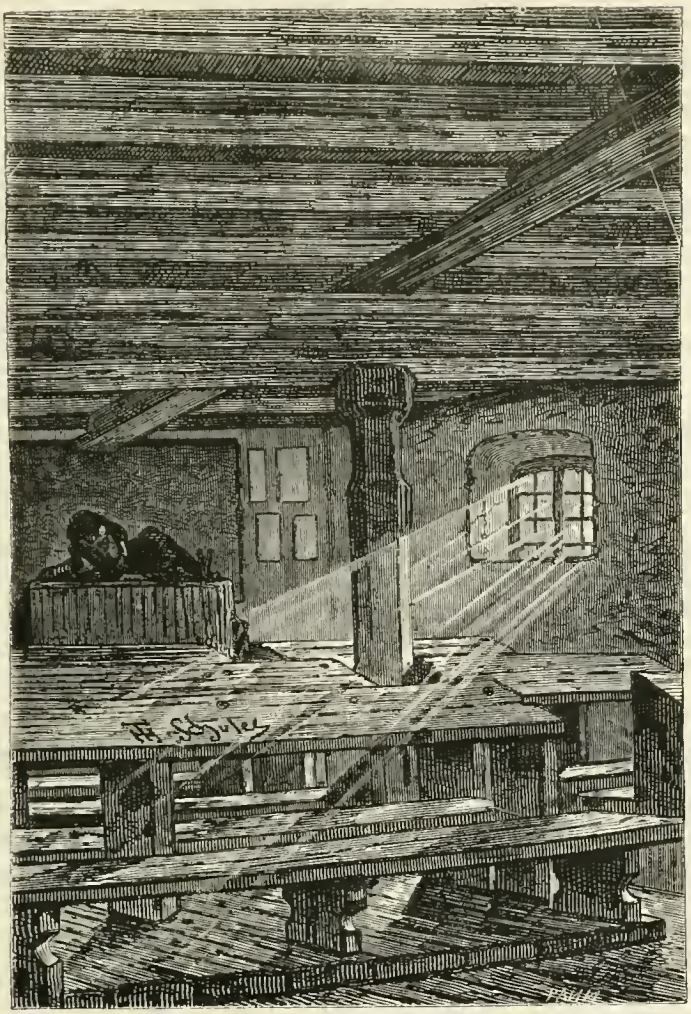
C'est à cette existence que j'étais tenu de m'habituer! (Page : 2).

« Tiens, Salomé, lui dit le vieillard, voici le maître d'école des Roches. Le père Jérôme nous l'amène, il parle de faire instruire les petits-enfants dans le calcul; qu'est-ce que tu en penses?

— Il faut envoyer chercher Christel et David, dit cette vieille grand'mère; vous arrangerez tout ensemble. »

Et tout de suite étant sortie, elle envoya deux garçons chercher leurs oncles aux fermes voisines. Bientôt ceux-ci vinrent gravement, tous habillés de la même manière, l'air calme et la barbe pleine jusque derrière les oreilles. Le grand-père leur dit en deux mots qui j'étais et ce que je venais leur proposer, et sur la figure de ces braves gens je reconnus aussitôt qu'ils consentaient avec plaisir.

« Voyez-vous, me dit le grand-père Jacob en riant, mes deux aînés, partis depuis dix-huit ans pour l'Amérique, ne finissent pas d'écrire à leurs frères et à leurs beaux-frères d'envoyer les petits là-bas; que les terres de première qualité se vendent pour rien, qu'ils en ont des milliers d'arpents près de la rivière Wabach, dans l'Etat de l'Illinois : — des bois, des prairies et des champs, où le froment, l'herbe et les pommes de terre viennent en abondance; — mais que les bras leur manquent, et que nous ne pouvons rien faire de mieux que d'envoyer tous nos enfants les rejoindre. Seulement ils nous recommandent bien de leur donner de l'instruction, car en Amérique l'homme ne vaut que par ce qu'il sait. Nous ne demandons pas mieux, n'est-ce pas, Christel et David?



Moi, je restais là,... (Page 37).

— Oui, dirent les deux fils; mais il faut s'entendre sur le prix. »

Alors le père Jérôme reprit la parole et se mit à discuter cet article, disant que je ne pourrais pas venir dîner et souper aux trois fermes à cause de la distance, et que par suite la nourriture restant à ma charge, devait m'être comptée outre le prix de l'école. Ces anabaptistes écoutaient et discutaient tout d'un air sérieux. Ils reconnaissaient les raisons justes, et secouaient la tête lentement lorsque le vieux garde en donnait de moins bonnes. Finalement nous tombâmes d'accord que je recevrais quarante sous par mois pour chaque élève qu'ils m'enverraient, et que je leur enseignerais non-seulement l'arpentage et le calcul, mais encore la tenue des livres et le mesurage des bois. Le père Jacob avait fini par s'égayer en causant ; il me posait sa vieille main ridée sur l'épaule et disait :

« Nous vous connaissons depuis longtemps, monsieur Renaud; nous savions déjà ce que vous valiez, du temps où vous teniez l'école du soir au Chêne-Fendu, avec le père Guillaume. »

Je croyais qu'il allait me parler de mon malheur avec Mlle Zalie Bauquel, mais il ne m'en dit rien, et s'écria :

« Vous êtes un bon maître d'école ! Celui de notre religion, qui vient passer ici tous ses hivers, ne comprend rien au delà de ses quatre règles; vous êtes un autre homme. Seulement, avant de finir le marché, promettez-nous encore quelque chose.

— Quoi donc, monsieur Jacob? lui dis-je.

— C'est de ne pas essayer de convertir nos enfants. »

Je devins tout rouge.

« A quoi pensez-vous donc? lui dis-je presque fâché, ce serait une abomination.

— Ah! fit-il, c'est que dans le temps, voilà bien dix ou douze ans, la chère sœur des Roches a essayé de gagner nos deux petites-filles aînées, Lessel et Christine, maintenant mariées en Amérique. Et plus tard, du côté de Haslach, il nous est arrivé quelque chose de pareil avec les filles de nos deux gendres; on leur donnait de petites images de la Vierge et des médailles, on leur parlait de confession.

— Oui, c'est la vérité, firent les deux fils.

— Eh bien, quant à moi, leur dis-je, je suis un honnête homme, vous pouvez être tranquilles. »

Le vieux garde riait en criant :

« Quelle drôle d'idée vous avez, grand-père Jacob! Vous ne connaissez pas M. Renaud; vous le prenez pour un autre.

— J'ai votre parole, me dit gravement le grand-père, cela suffit. »

Alors, tirant le cruchon de kirschenwasser de l'armoire, il emplit les petits gobelets, et tout étant arrêté de la sorte, après avoir trinqué et s'être serré la main, le père Jérôme et moi nous repartîmes ensemble pour les Roches. En chemin, il fut entendu que tous les jours où je devrais dîner aux trois fermes, j'irais prendre mes repas chez le vieux garde, moyennant quinze sous par jour. De cette manière je calculai tout de suite qu'il me resterait encore du bénéfice, ayant neuf élèves à quarante sous. Je n'avais jamais été dans une position meilleure, même dans le temps de ma grande prospérité au Chêne-Fendu. Cette idée me réjouissait et m'attendrissait.

VIII

J'avais déjà parlé plusieurs fois à M. Guillaume de ma triste position aux Roches, si tous mes élèves continuaient de partir l'un après l'autre, et l'on se figure avec quelle satisfaction je lui racontai le dimanche suivant la proposition que m'avait faite M. Jérôme et la réponse des anabaptistes. Tout se peignait en beau devant mes yeux; je me voyais d'avance en train de me promener dans les champs, avec la toise et les piquets, tirant mes lignes, mesurant mes angles, expliquant avec soin tous mes calculs à mes nouveaux élèves, et puis rentrant le soir souper chez le vieux garde. Que veux-tu! la jeunesse se fait de belles imaginations. — M. Guillaume, assis à table en face de moi, m'écoutait tout rêveur sans me répondre. Tout à coup il me demanda si j'avais la permission de M. Bernard.

« Quelle permission? lui dis-je. Est-ce que j'ai besoin d'une permission? M. le curé sait bien que je ne peux pas vivre de l'air du temps, et que si tous mes élèves s'en vont sans qu'il m'en vienne d'autres, je serai forcé de partir aussi.

— Tout cela, dit M. Guillaume, est très-bien; mais ces anabaptistes sont des hérétiques, vous ne pourrez pas leur enseigner le catéchisme, et quant au reste, quant à l'arpentage, au calcul, aux actes sous seing privé, il faut voir ce que M. Bernard en dira.

— Mais au nom du ciel, monsieur Guillaume, m'écriai-je, quel mal voyez-vous à cela? Et comment M. le curé, mon bienfaiteur, qui m'a tiré d'une si malheureuse position et qui me veut tant de bien, comment pourrait-il me refuser une chose si juste et si naturelle? »

Le père Guillaume, haussant les épaules, me répéta tranquillement :

« Jean-Baptiste, croyez-moi, consultez M. le curé. Maintenant recteurs, inspecteurs, professeurs, principaux, tout n'est rien auprès de MM. les curés; eux seuls font tout et décident de tout.

— Oui, Jean-Baptiste, dit la mère Catherine, ne faites rien sans consulter M. Bernard. Si nous avions demandé la permission pour l'école du soir, vous seriez encore au Chêne-Fendu, l'affaire des *Chibés* ne serait pas arrivée... »

Ces paroles m'étonnèrent. Je regardai le vieux maître; il était devenu tout pâle et jetait à sa femme des regards en dessous.

« Je t'avais pourtant dit de ne parler de cette affaire à personne, fit-il à voix basse au bout d'un instant; mais toutes les femmes sont les mêmes : on a beau leur recommander de se taire, c'est comme si on ne leur disait rien.

— Hé! mon Dieu, Guillaume, répondit la mère Catherine, tu n'as pas besoin de te fâcher. Il fallait pourtant prévenir Jean-Baptiste, sans cela, s'il lui arrivait de nouveaux malheurs, nous en serions cause! »

Cette réflexion parut frapper le brave homme. Il alla vers la porte, l'ouvrit et regarda si per-

sonne n'écoutait sur l'escalier, puis il revint et me dit plus calme :

« Eh bien, oui, Catherine a raison. Je ne voulais pas vous le dire, Jean-Baptiste, pour ne pas vous faire de peine, et puis aussi parce que vous êtes jeune et qu'à votre âge on s'emporte vite, on se laisse aller à des choses qu'on regrette plus tard; mais à présent il faut que vous sachiez tout, car si vous entrepreniez cette école malgré mes conseils, et s'il vous arrivait de nouveaux désagréments, je me reprocherais toute ma vie de ne pas vous en avoir empêché. »

Alors le vieux maître, baissant encore la voix, me raconta qu'il savait de source certaine, sans pouvoir pourtant me dire d'où lui venaient ces renseignements, que toute l'affaire des *Chibés* avait été arrangée par sœur Adélaïde; que cette vieille femme, très-envieuse et très-mauvaise, mais aussi fort prudente, n'avait pu prendre cela sous son bonnet, et que tout permettait de supposer qu'elle avait agi d'après les ordres de M. Bernard.

Et comme je me récriais, disant que cela n'était pas possible, que M. le curé m'avait toujours fait du bien, que c'était un honnête homme, incapable d'une action pareille; que d'ailleurs je ne voyais pas l'intérêt qu'il pouvait avoir à supprimer l'école des grandes personnes; comme je finissais même par m'indigner contre une telle supposition, M. Guillaume me dit gravement :

« Ecoutez, Jean-Baptiste, vous êtes un bon sous-maître, vous en savez plus sur l'orthographe et l'arithmétique que les trois quarts de vos collègues et même que beaucoup de maîtres d'école; mais vous ne connaissez pas encore les hommes. Parce que vous êtes naturellement juste, vous croyez que les autres vous ressemblent. C'est une erreur! Les hommes ne connaissent que leur intérêt, et l'intérêt des curés de notre religion est de maintenir le peuple dans l'ignorance. Plus le peuple est ignorant, plus il leur est facile de le conduire; ça tombe sous le bon sens. Notre école du soir devait donc déplaire à M. Bernard. Si nous avions enseigné le plain-chant et l'histoire sainte à nos élèves, tout lui aurait paru très-bien; mais comme nous montrions à ces personnes l'orthographe, la rédaction des actes, des lettres et des pétitions, et que cela pouvait leur donner l'idée de s'instruire encore davantage par la lecture des livres et des gazettes, il s'est dit que c'était dangereux et qu'il fallait couper le mal dans sa racine. Rien ne l'empêchait de fermer notre école, puisqu'il est le maître; mais en agissant de la sorte il aurait montré qu'il ne veut pas que l'on s'instruise; ça lui aurait fait beaucoup d'ennemis dans le village, et voilà pourquoi l'affaire des *Chibés* est arrivée si à propos; voilà pourquoi vous êtes maître d'école aux Roches, à la place de sœur Eléonore, qui possède une belle voix pour toute instruction et qui chante bien les cantiques. Ces choses sont claires comme le jour. Maintenant vous voulez recevoir des anabaptistes dans votre école et leur enseigner l'arpentage. Cela vous paraît tout simple, tout naturel. Prenez garde, c'est beaucoup plus grave que vous ne pensez : ces anabaptistes sont des hérétiques; il faut bien y réfléchir. Croyez-moi, Jean-Baptiste, ne faites rien sans consulter M. Bernard, et gardez-vous surtout de lui dire que vous avez déjà donné votre parole! Dans un temps comme le nôtre, il faut consulter et se confesser, se confesser et consulter MM. les curés, représentants de Dieu et du roi. Si vous aviez le malheur de recevoir les enfants anabaptistes sans l'autorisation de M. Bernard, il l'apprendrait bien vite, car, si l'on ne se confesse pas, d'autres se confessent pour nous; tout se sait, tout s'apprend, tout se paye, et il pourrait vous arriver encore quelque chose de pire qu'au carnaval. »

Les réflexions de M. Guillaume me remplirent de crainte. Sans croire positivement tout ce qu'il me disait sur le compte de M. le curé, je comprenais qu'il pouvait bien ne pas avoir tout à fait tort. Aussi je lui promis de suivre ses conseils, et durant toutes les vêpres je ne fis que rêver à cela, me demandant ce que j'allais devenir, si je n'obtenais pas l'autorisation de M. Bernard, et cherchant déjà quelles excuses je donnerais aux anabaptistes pour dégager ma parole. Toutes ces choses m'épouvantaient; et dans la sacristie, en aidant M. le curé à se déshabiller, j'avais presque un tremblement de lui demander la permission qui m'avait paru d'abord si naturelle. Je ne savais par où commencer. Lui-même s'en aperçut sans doute, car en sortant de l'église il me dit :

« Eh bien, voyons, qu'est-ce qui se passe? »

Alors d'un coup je lui racontai ce qui m'arrivait, n'osant pourtant pas lui dire que j'avais donné ma parole au grand-père Jacob.

Il s'arrêta tout surpris et me demanda :

« Comment, les anabaptistes veulent fréquenter votre école! En êtes-vous bien sûr?

— Je le crois, monsieur le curé. Le garde Jérôme m'a dit que cela ne pouvait pas manquer d'arriver, si je leur apprenais l'arpentage,

la rédaction des actes sous seing privé et la tenue des livres.

— Hé ! dit-il en riant, enseignez-leur tout ce qu'ils voudront, mon cher Renaud. Mon Dieu, c'est tout simple, vous ne pouvez vivre de rien. Sœur Eléonore retournait au couvent pendant la saison d'été ; vous n'avez pas cette ressource ; vous ne pouvez pas non plus vous mettre à la charge de vos parents ; c'est une situation forcée, commandée. Oui,... je vous autorise à cela. Vous avez bien fait de me prévenir pourtant ; s'il s'élevait quelque difficulté, je serais là..... C'est bien,..... c'est bien... »

Non-seulement M. le curé m'accordait ma demande, mais encore il paraissait tout content, et sur la porte du presbytère il me donna même la main, ce qui ne lui était jamais arrivé. Aussi je partis de là plus heureux que je ne saurais te le dire. M. Guillaume et Mme Catherine, revenant de vêpres, m'attendaient par curiosité devant l'école au bas de l'escalier.

« Eh bien ? me demanda le vieux maître.

— Hé ! m'écriai-je tout joyeux en agitant ma casquette, j'ai la permission. M. Bernard ne demande pas mieux, il m'a tout accordé sans peine ; c'est le plus brave homme de la terre. Vous voyez bien qu'il ne faut pas croire ce que disent les mauvaises langues. »

Et je leur racontai notre conversation en détail. M. Guillaume et sa femme restaient comme ébahis.

« C'est étonnant !... c'est étonnant !... » disaient-ils en se regardant.

A la fin, le vieux maître s'écria :

« Eh bien, tant mieux, ça me fait plaisir... Maintenant vous êtes en règle,... on n'aura pas de reproches à vous faire ; mais c'est égal, Jean-Baptiste, je ne l'aurais pas cru... Enfin,... enfin,... vous avez la permission,... voilà le principal. »

Nous nous quittâmes en cet endroit, et je repartis pour les Roches, ne songeant plus qu'aux anabaptistes et à toutes les belles espérances que je fondais là-dessus.

Jamais le temps n'avait été si clair, et plus d'une fois, en montant la côte, je m'arrêtai dans les genêts pour regarder le pays. Tout bourdonnait au coucher du jour ; sur la droite, par-dessus les cimes des sapins, je découvrais la ferme du vieux Jacob comme une étincelle au fond des bois : le soleil brillait sur ses petites vitres. La peur du père Guillaume, tout ce qu'il m'avait raconté de M. le curé me faisait rire, et je me disais que le brave homme ressemblait à ces vieux lièvres qui tous les ans deviennent plus craintifs, à force d'avoir entendu siffler le plomb autour de leurs longues oreilles.

X

Dès le lendemain, les enfants des anabaptistes arrivèrent avec les provisions de la journée dans leurs petits sacs de toile ; ils suivaient ma classe du matin et puis dînaient tranquillement à la salle d'école. Ils faisaient ensuite un tour aux environs et rentraient à une heure pour la classe du soir. J'avais conservé douze autres élèves du hameau : les fils des notables et ceux du père Jérôme ; en calculant tout, il devait me rester près de quinze francs à la fin de chaque mois, de quoi m'acheter des livres, remplacer mes vieux habits et envoyer quelques sous à mon père. Que me fallait-il de plus ? C'est le temps qui me revient toujours avec plaisir, le temps du travail, des promenades au bois, des longues causeries le soir avec le vieux garde et des beaux projets d'avenir. Mon Dieu, que cela passe vite !

Chaque matin, vers huit heures, mes élèves étant réunis, on déposait les sacs, on prenait la chaîne en fil de fer que m'avait faite le père Jérôme, les piquets et le triangle, et puis en route au grand soleil : on allait arpenter, mesurer le champ de Pierre, de Jacques ou de Christophe. Je vois encore au mois de juin cette longue côte raide couverte de seigle à perte de vue ; plus bas dans la gorge, les faucheurs, les reins serrés dans leur ceinture de cuir, la pierre dans sa cuvette de bois au bas du dos, les bras de chemise retroussés, les larges chapeaux de paille tombant sur les épaules, et déjà tout baignés de sueur avant la grande chaleur du jour ; et plus haut, dans les roches, les vieilles et quelques enfants avec leurs chèvres, qui grimpent jusque dans le ciel et se retournent en poussant des « hou !... hou !... » qui descendent d'échos en échos. Oui, c'était un bon et joyeux spectacle.

On nous appelait les « savants !... le cadastre !... » On nous tirait le chapeau de près, et l'on sifflait, on avait l'air de se moquer des savants de loin ; mais ces choses nous étaient bien égales. Mes petits anabaptistes et mes autres élèves ne tournaient pas seulement la tête ; ils allaient gravement, tirant la chaîne, enfonçant les piquets de proche en proche,

et puis à chaque angle s'arrêtant pour écouter mes explications. Quand la figure d'un champ, d'un pré, d'un bouquet d'arbres, devenait trop compliquée, nous la décomposions aussitôt ; le fils du grand Christel marquait sur son cahier toutes les mesures en bon ordre, chacune à part, pour ne pas faire de confusion. Quelquefois, sur les dix heures, à force d'avoir traîné la chaîne, la sueur nous coulait le long des joues. On s'arrêtait alors au revers d'un sentier, dans l'ombre touffue de quelque gros buisson, ayant bien soin de ne pas s'asseoir sur une fourmilière, et là les calculs commençaient ; chacun sur son cahier faisait ses multiplications, qu'on rapprochait pour en connaître la justesse. Aussitôt des faucheurs et des faneuses arrivaient se pencher derrière nous, ils écoutaient ce qui se disait, ouvrant de grands yeux, et finalement nous demandaient :

« Hé ! monsieur Jean-Baptiste, est-ce que vous viendrez aussi bientôt mesurer notre champ ? »

Ou bien :

« Combien est-ce que notre pré tient donc au juste ?

— Tant d'ares, tant de centiares.

— Ah !... Ça fait combien de jours

— Tant.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Mais oui, c'est tout à fait juste.

— Ah ! bon, je suis content de le savoir. »

Quelquefois ces gens réclamaient, criant qu'on avait changé les bornes ; et si par hasard le voisin se trouvait là, les disputes commençaient.

Ainsi je continuais l'application de ma méthode : la pratique, toujours la pratique ! Il faut voir soi-même, observer son terrain, toucher, mesurer et puis calculer ; alors seulement on peut dire : « Je sais mon affaire ! » Tout ce qu'on a vu dans les livres passe vite ; ce qu'on a fait soi-même par l'observation et le raisonnement ne s'oublie jamais.

Ces premières études nous prirent deux mois. Sur la fin de juillet, mes élèves, grâce aux explications du tableau que je leur donnais dans l'après-midi, connaissaient la manière exacte de mesurer et calculer toutes les surfaces planes; rien ne les embarrassait plus dans l'arpentage. Il s'agissait de passer au cubage des corps solides, et cela fut plus difficile ; les figures du tableau ne suffisaient plus; les enfants ne se rendaient pas compte de toutes les formes que représentait un simple tracé. L'idée me vint de parler au vieux cuvelier Sylvestre, qui tout de suite comprit ce que je lui demandais; il me fit des cubes, des prismes, des cônes en bois, capables de se monter et de se démonter comme on voulait: tout devint clair, sensible pour les élèves. Nous raisonnions des choses les pièces en main, et nous faisions ensuite nos calculs.

Ce système de fabriquer des figures géométriques en bois s'est depuis répandu partout; des centaines d'ouvriers de la forêt Noire ne font plus que cela. Quelques-uns ont poussé la chose jusqu'à fabriquer des figures en cristal, afin d'en voir du premier coup d'œil les arêtes et les angles opposés ; ils sont devenus riches; mais en ce temps personne n'y pensait. Ainsi marchent les choses en ce monde : les bonnes idées viennent aux uns, et l'argent entre dans la poche des autres.

Cela ne m'empêche pas de regarder ce temps comme le plus beau de mon existence. Sans parler de la confiance que mettait en moi le hameau des Roches, ni du bonheur d'être reçu chez le vieux garde Jérôme comme un enfant de la maison, de vivre en famille, aimé de tous, je dois te dire que le spectacle de la vie des champs me remplissait d'attendrissement. Sans doute ces grandes prairies au fond des vallées, où les faucheurs s'avançaient lentement, en balançant leurs faux luisantes en-demi cercle; ces arbres innombrables de la côte, où les gens cueillaient leurs petites cerises noires pour faire du kirsch; ces chariots couverts de gerbes, leurs petits bœufs roux devant, la tête dans les épaules, et des cinq, six travailleurs poussant aux roues en criant : « Courage... ça marche!... encore un coup d'épaule, et nous arriverons! » cette belle Sarre que je découvrais avec ses longues flottes blanches et ses flotteurs devant, le grand croc à la main, hélant ceux de l'arrière au tournant des gorges ; sans doute tout cela n'était pas mon bien , mais j'avais pourtant du plaisir à le voir. Et puis j'avais mes jeudis pour aller courir au bois, et, mon Dieu, pourquoi ne pas te l'avouer? pour aller pêcher à la ligne dans la Sarre, à l'ombre des sapins, au milieu des troncs d'arbres et des carrés de planches entassées autour des vieilles scieries, ou dans les petits courants forestiers tout blancs d'écume. — Ah! voilà mes plus beaux moments!... Ces jours-là, de grand matin, — quand toute la forêt dort encore, en répandant mille odeurs de mûres, de myrtilles, de lierres, de mousses, de résines ; quand l'eau bourdonne tout doucement au milieu du silence, et qu'on entend distinctement une brindille tomber d'un arbre, — entre deux et trois heures, tu m'aurais déjà vu en petite

blouse et chapeau de paille, debout sur une roche au bord de la rivière, laissant flotter ma ligne dans les tourbillons de ces belles eaux claires, où tremblotait la lune comme au fond d'un miroir. Tu m'aurais vu là, plus attentif qu'un martin-pêcheur, et tu n'aurais jamais pensé que c'était M. Renaud, le maître d'école des Roches, bien content d'avoir retiré ses manchettes, mis de côté son canif et serré ses plumes dans le pupitre; tu aurais dit: « C'est un montagnard, un pêcheur de profession, » et tu n'aurais pas eu tout à fait tort, car je m'y connaissais; le père Jérôme m'avait montré les bons endroits et j'avais de la patience.

Ah! quel bonheur, quand au bout de quinze ou vingt minutes, en allongeant et retirant lentement l'amorce sur l'eau bouillonnante, tout à coup une secousse m'avertissait que le poisson avait mordu, et qu'ensuite le bouchon descendait comme une flèche!... C'était un gros! Je le laissais bien filer, et puis, relevant la gaule à la force du poignet, une truite filait dans les airs et se mettait à sauter au milieu des ronces et des herbes pleines de rosée. Oui, ces choses, il faut les compter aussi dans sa vie; on n'a pas toujours été paisible et les lunettes sur le nez au fond de sa boutique d'herboriste; on a senti son cœur sauter de joie; on a couru comme un fou décrocher le poisson, les mains tremblantes d'enthousiasme. Pour la pêche, la véritable pêche, il n'y a que la montagne; c'est là qu'on est tranquille et vraiment heureux, au milieu de la fraîcheur et du silence des bois; c'est là que personne ne vient vous déranger! Et quand on change de place, quand on remonte plus haut, son petit panier déjà garni, pensant que la journée sera bonne; en marchant dans ces grandes ombres et regardant les arbres innombrables échelonnés sur les pentes raides jusqu'à la cime des airs, les petits sentiers remplis de grosses racines; en écoutant le merle noir et la grive qui s'éveillent, et quelques instants après tous les oiseaux des bois qui chantent ensemble comme dans une immense volière, il faut reconnaître, pour être juste, qu'après le travail de la semaine, on ne trouve nulle part au monde un repos plus agréable et dont on se souvienne plus longtemps.

J'étais donc tout à fait heureux, et je remerciais au fond du cœur les mauvaises langues qui m'avaient forcé de quitter le Chêne-Fendu. Il est vrai que ces gens avaient agi dans l'intention de me nuire, mais leur méchanceté avait tourné à leur propre confusion; j'ai vu cela plusieurs fois dans ma vie; que les méchants y réfléchissent! Malheureusement cette grande satisfaction ne devait pas durer longtemps; je n'étais pas au bout de mes peines, et il devait m'arriver bientôt quelque chose de pire que l'affaire des *Chibés*, une de ces choses qui vous indignent encore lorsqu'on y pense après cinquante ans.

Vers le milieu du mois de septembre, M. le curé vint inspecter mon école. Il était seul, contrairement à son habitude, car dans ces circonstances il arrivait toujours avec deux ou trois conseillers municipaux. Il trouva tout en ordre et parut content des progrès de mes élèves. Les petits anabaptistes surtout l'étonnèrent par leur bon sens naturel, leur sang-froid et la clarté de leurs réponses; moi-même j'en fus surpris. Ces enfants écoutaient gravement les questions que leur adressait M. le curé, ils y répondaient avec calme et précision, comme de petits hommes; on reconnaissait en eux l'esprit sérieux et positif des gens de leur religion, qui vont toujours droit au fait, simplement et sans embarras. Mes autres élèves des Roches répondirent aussi convenablement, surtout les deux garçons de Jérôme Hutin; mais la présence de M. Bernard les intimidait, il fallait les encourager par de bonnes paroles.

Tout se passa donc très-bien; et l'inspection finie, après avoir donné congé aux élèves pour leur marquer son contentement, M. le curé reprit le chemin du Chêne-Fendu. Je l'accompagnai jusque dans la vallée, à l'endroit où se réunissent les deux branches de la Sarre, et qu'on appelle pour cette raison « les Deux-Rivières ». En descendant la côte, M. Bernard me fit beaucoup de compliments sur ma méthode; il m'adressa aussi plusieurs questions touchant les anabaptistes, me demandant si j'avais revu le père Jacob, et ce qu'il pensait des progrès de ses petits-fils. Je lui répondis que le vieil anabaptiste était on ne peut plus content, qu'il m'avait invité plusieurs fois à dîner les jeudis, et que d'autres fermiers de sa religion, plus éloignés du hameau des Roches, se proposaient de mettre leurs enfants en pension aux trois fermes, durant la saison d'hiver, pour fréquenter aussi mon école. C'était vrai; le père Jacob avait vu ces gens sans m'en prévenir, et les avait à peu près décidés. M. le curé m'écoutait la tête penchée, son grand tricorne à la main; il paraissait heureux d'apprendre ces choses, et m'interrompait de temps en temps pour me dire :

« C'est bien, Renaud, c'est très-bien... Continuez... Vous êtes dans la bonne voie. »

Enfin il me laissa, le cœur rempli de contentement et d'orgueil; oui, je l'avoue, ses éloges me touchaient, j'en étais fier, car c'était un homme capable, très-instruit et bien au-dessus de ses confrères de la montagne.

Mais l'instruction n'est pas tout en ce monde; on peut être très-instruit et très-malhonnête à la fois; et ce bon M. Bernard, que j'aimais et vénérais, que je regardais comme mon bienfaiteur, malgré les avertissements du père Guillaume, devait se charger bientôt de m'apprendre lui-même cette triste vérité.

X

Le dimanche suivant, je descendis au village avec mes élèves et les gens des Roches. J'assistai M. Guillaume aux offices comme d'habitude, et les vêpres finies, après avoir tout remis en ordre dans la sacristie, j'allais me retirer avec le vieux maître, lorsque M. Bernard, qui achevait de se déshabiller, me fit signe d'attendre. Le père Guillaume, comprenant que M. le curé voulait me parler en particulier, sortit aussitôt.

« Renaud, me dit M. Bernard lorsque nous fûmes seuls, je suis content de vous. Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète : c'est la Providence qui vous a conduit aux Roches, pour civiliser ce pays de sauvages. Plus j'y réfléchis, plus cela me semble évident. J'ai rendu compte à monseigneur de ce que vous faites là-haut. Sa bienveillance vous est acquise, la première bonne place d'instituteur vacante dans le diocèse sera pour vous; mais en attendant il faut compléter votre œuvre, il faut profiter du séjour des petits anabaptistes dans votre école, pour déposer dans le cœur de ces enfants les germes de notre sainte religion. »

En entendant cela, je devins tout pâle, et je répondis :

« Mais, monsieur le curé, ce que vous me demandez est impossible.

— Impossible!... Et pourquoi? fit-il d'un ton rude.

— Parce que j'ai promis au père Jacob de ne pas essayer de convertir ses petits-fils, » lui dis-je timidement.

Il s'était redressé et me regardait, la figure mauvaise.

« Je le sais, fit-il au bout d'un instant, quoique vous ayez négligé de me le dire. »

Et comme je restais tout saisi :

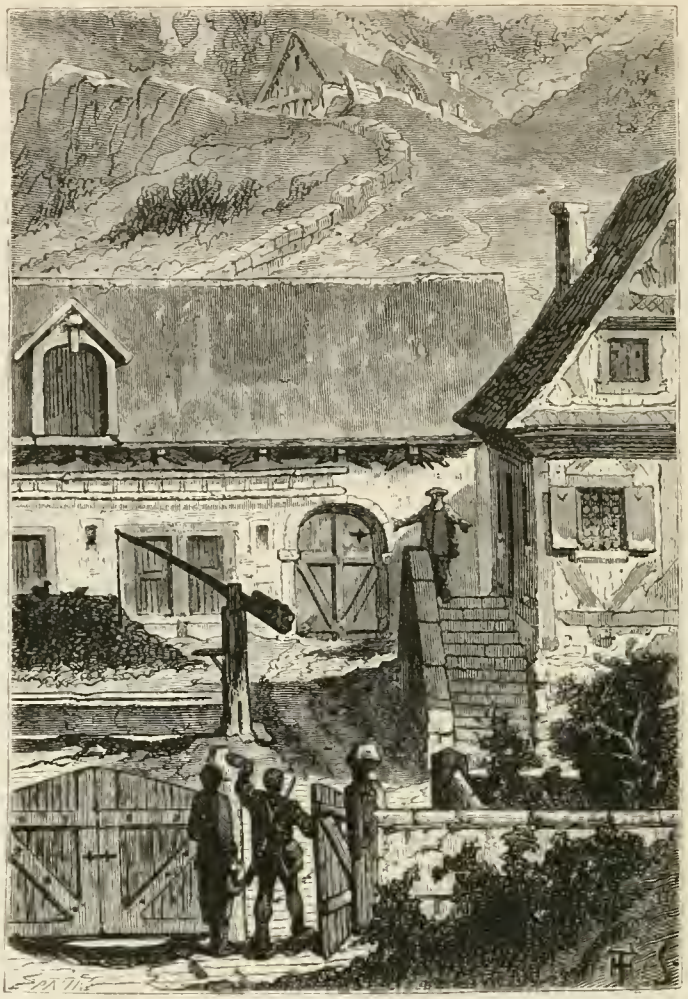
« Ça vous étonne? reprit-il. Je sais tout! Oui, ces anabaptistes trouvent commode d'envoyer leurs enfants dans nos écoles, de les faire instruire presque pour rien, et de persévérer ensuite dans leur détestable hérésie; je sais cela... Les choses se passaient ainsi sous l'usurpateur; mais les temps sont changés, il faut que cela finisse! Vous avez promis au père Jacob de ne pas essayer de convertir ses enfants, c'est bien; vous tiendrez votre parole, puisque vous avez eu la faiblesse de la donner; mais vous n'avez pas promis à ce vieil hérétique de négliger l'instruction religieuse des enfants des Roches, c'est le premier de vos devoirs! Vous commencerez donc dès demain l'enseignement du catéchisme, une heure le matin et une heure le soir. Vous aurez soin d'insister sur la nécessité de la confession, de la communion et de tous les sacrements de l'Église. Vous vous adresserez aux enfants des Roches, à eux seuls; mais les petits anabaptistes seront là, ils entendront vos explications comme les autres, et Dieu fera le reste. Vous comprenez?

— Oui, monsieur le curé, lui répondis-je tout bas.

— C'est bien, fit-il; je compte sur vous. Nous irons, MM. les conseillers municipaux et moi, visiter votre école dans le courant de la semaine prochaine; que tout soit en ordre! »

Il prit son chapeau et sortit. J'étais consterné. La dénonciation du grand Coliche, tombant tout à coup de la roche des *Chibés*, m'avait produit moins d'effet que les paroles de M. Bernard. Je restai quelques instants étourdi, me demandant si j'avais bien entendu, et puis je m'en allai la tête comme perdue. Deux minutes après, j'entrais dans le petit jardin de la maison d'école, où je savais trouver M. Guillaume. Durant la belle saison, le vieux maître avait l'habitude, après vêpres, d'aller s'asseoir dans sa gloriette; et là, tout en vidant un cruchon de bière, il lisait à sa femme le journal que lui passait M. Bauquel, s'arrêtant de temps en temps pour expliquer à Mme Catherine les choses qui lui paraissaient hors de sa portée. C'était la seule distraction du brave homme, après les ennuis et les fatigues de la semaine.

Je le trouvai en manches de chemise, ses grosses besicles sur le nez et lisant la gazette, mais seul; sa femme était allée faire une commission dans le village. Il vit tout de suite sur



Enfin une bonne vieille ferme d'anabaptistes,... (Page 39).

ma figure qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire et me demanda :

« Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc, Jean-Baptiste ? »

Alors, plein d'indignation contre M. Bernard, je lui rapportai notre conversation, et l'ordre abominable qu'il m'avait donné d'abuser de la présence des enfants anabaptistes dans mon école, pour les détourner de leur religion. M. Guillaume m'écoutait gravement.

« Je m'attendais à quelque chose de pareil, dit-il ensuite avec tristesse ; il y a longtemps que je connais M. Bernard ; c'est un homme rusé sous son air bourru. L'autorisation qu'il vous a donnée si facilement, de recevoir les anabaptistes dans votre école, ne m'a jamais paru naturelle ; je ne pouvais pas comprendre comment il vous permettait d'enseigner à des hérétiques ce qu'il nous avait empêchés d'apprendre aux grandes personnes du Chêne-Fendu... Cela m'inspirait de la défiance, je me disais : — Il doit avoir une raison secrète ! — Et je réfléchissais, je me creusais la tête pour deviner ;... mais à cette heure je comprends tout depuis le commencement... Oui, l'affaire des *Chibés* est maintenant très-claire : par ce moyen, M. Bernard supprimait notre classe du soir, qui lui déplaisait ; et, en vous envoyant aux Roches, il tendait un piége aux anabaptistes ; c'est un coup de prêtre ! »

Le vieux maître d'école serrait les lèvres et regardait à terre, tout pensif. Et comme je le priais de me venir en aide, de me donner un

On nous appelait « les savants!... le cadastre!... » (Page 44.)

bon conseil pour sortir de cette position difficile, il finit par me dire :

« Mon Dieu, Jean-Baptiste, quel conseil voulez-vous que je vous donne? Du temps de l'usurpateur, vous auriez pu réclamer auprès du maire ou du sous-préfet, on vous aurait peut-être rendu justice; mais depuis le retour des Bourbons, les curés sont tout-puissants dans leurs paroisses : leur métier est de commander et le nôtre d'obéir! Si vous ne faites pas ce que veut M. Bernard, vous êtes perdu! Non-seulement il trouvera moyen de vous chasser des Roches, mais il aura bien soin de mentionner l'affaire des *Chibés* dans votre certificat et de vous signaler à ses confrères comme un sujet dangereux. Vous ne pourrez rester nulle part, à supposer que vous trouviez une autre place, chose difficile avec un mauvais certificat; enfin sa haine vous suivra partout, et cette haine sera d'autant plus grande, que vous lui aurez fait manquer l'occasion de s'élever dans l'esprit de ses supérieurs. Rien ne fait plus d'honneur à un prêtre que la conversion d'un hérétique; c'est leur ambition secrète à tous. M. Bernard est très-ambitieux; ça l'ennuie de végéter dans un petit village de la montagne, et quelque riche paroisse en Lorraine ne lui déplairait pas. Il a déjà essayé d'attirer les enfants des anabaptistes dans l'école de sœur Éléonore, mais il n'a pu réussir, parce que cette femme ne sait rien, et qu'elle ne pouvait rien enseigner à ces enfants que le catéchisme et les cantiques, choses contraires à leur religion.

Maintenant, grâce à vous, il compte arriver à son but et s'en réjouit probablement d'avance. Figurez-vous sa colère, si la chose venait à manquer par votre faute...

— Mais, monsieur Guillaume, m'écriai-je en l'interrompant, si je fais ce que veut M. le curé, le père Jacob l'apprendra bien vite, et il se dépêchera de retirer ses enfants ; sans compter qu'il aura le droit de me traiter de gueux, d'homme sans parole, et que je ne pourrai rien répondre.

— Hé ! je le sais bien, fit-il d'un air désolé ; mais si vous désobéissez à M. Bernard, vous perdrez votre place et vous retomberez à la charge de vos parents ; c'est une chose terrible... Quand on est pauvre, Jean-Baptiste, quand on a besoin de sa place pour vivre, il faut supporter bien des iniquités... Je peux vous en parler savamment... Ah ! c'est facile de rester honnête quand on est riche, mais lorsqu'on est pauvre... Enfin,... enfin,... réfléchissez avant de prendre une résolution,... ne vous laissez pas emporter par la colère... Il s'agit de votre avenir,... c'est grave,... c'est très-grave... »

Voilà tous les conseils que me donna le père Guillaume. Cela voulait dire : — Tu es le plus faible, courbe-toi, fais comme tant d'autres, comme j'ai fait moi-même en gémissant.

Je le remerciai, et je partis. Mon cœur saignait. Je ne te raconterai pas les pensées de colère et de vengeance qui me traversèrent la tête en grimpant le chemin des Roches. A quoi bon ? Ces choses sont passées, il vaut mieux les oublier. Ce que je dois te dire pourtant, c'est que l'idée de trahir la confiance du père Jacob ne me vint pas une seconde, non, cette idée malhonnête n'entra pas dans mon esprit, et j'en remercie Dieu. Je criais en moi-même contre l'injustice des hommes, je me révoltais contre leur méchanceté, voilà tout. Puis je voulais partir, quitter le pays ; mais où aller ?... Que faire ?... Comment gagner ma vie ?... Mon indignation contre M. Bernard était d'autant plus terrible, que je l'avais toujours regardé comme mon bienfaiteur.

Et tout à coup, en arrivant sur le plateau des Roches, d'où l'on découvre au loin la vallée de la Sarre et les terres blanches de la Lorraine, l'idée me vint de me faire soldat... Au moins j'aurais le pain de chaque jour ; on ne me demanderait pas d'abuser de la confiance des gens pour convertir leurs enfants. Cette idée me parut la meilleure, je m'y attachai, elle me calma ; mais, pensant ensuite que les gens des Roches et surtout le père Jérôme chercheraient à m'en détourner et à me retenir dans l'intérêt de leurs enfants, je résolus de n'en parler à personne.

Vers sept heures, j'allai souper chez le vieux garde. Je lui dis que j'avais reçu des nouvelles de ma famille, que j'étais forcé de partir, et que je serais absent cinq ou six jours. Il s'offrit de porter mon paquet jusqu'au Chêne-Fendu et même plus loin, si cela me faisait plaisir ; mais je le remerciai, disant que je partirais de très-bonne heure, pour arriver à Saint-Nicolas avant la nuit, et lui demandant seulement de prévenir les anabaptistes et les parents de mes autres élèves. Il me le promit et me souhaita bon voyage sur sa porte, en me serrant la main. J'étais désolé de quitter ainsi ce brave homme, qui m'avait reçu dans sa famille comme un fils, et sa bonne petite Toinette, si gaie, si courageuse !... Oui, j'aurais voulu les embrasser tous les deux... J'avais le cœur bien gros, et pourtant je restai ferme : ils ne virent rien sur ma figure.

Le lendemain au petit jour, je descendais le sentier des Roches, mon paquet au bout du bâton. C'est un des plus terribles moments de ma vie. Tout me paraissait beau, tout m'attendrissait. Parfois je m'arrêtais, regardant ces vieilles montagnes couvertes de sapinières à perte de vue, ces gorges sombres où la Sarre traçait une ligne blanche, ces petits chemins roux serpentant au flanc des côtes. J'ouvrais les yeux tout grands, pour emporter dans mon cœur l'image de ces choses et de mille autres que j'avais vues cent fois sans les remarquer. Ah ! que je m'étais vite attaché à ce pays ! Que je l'aimais !... Et comme je sentais grandir ma colère contre celui qui me forçait de le quitter !

Je ne passai pas au Chêne-Fendu ; j'aurais pu rencontrer M. Bernard, et l'idée seule de revoir cet homme m'indignait ; et puis il aurait fallu donner des explications à M. Guillaume, écouter ses conseils, peut-être ses remontrances ; et j'en avais assez.

Je pris par les hauteurs, et je marchai longtemps sous bois. Il faisait très-chaud. Vers dix heures, j'arrivais à Lorquin. Je ne voulais pas quitter le pays sans dire adieu à M. Régoine, qui m'avait toujours montré de l'amitié ; j'entrai donc dans sa boutique, et je trouvai le vieil apothicaire assis devant un grand livre rempli de plantes desséchées, qu'il examinait avec une loupe.

« Hé ! c'est M. Renaud, fit-il ; puis remarquant mon paquet : — Où diable allez-vous comme cela ?

— Je m'en vais, lui dis-je.

— Bah !

— Oui, et je n'ai pas voulu quitter le pays sans vous remercier de vos bontés, monsieur Régoine, sans vous dire adieu.

— Mais pourquoi partez-vous ? »

Je lui racontai mon histoire : l'affaire de l'école du soir au Chêne-Fendu, celle des *Chibés,* celle des anabaptistes, enfin tout depuis le commencement.

Il m'écoutait avec attention, mais sans paraître surpris le moins du monde.

« Et maintenant, me dit-il quand j'eus fini, qu'allez-vous faire ?

— Je vais m'engager dans un régiment à Lunéville.

— Vous engager ?

— Oui, c'est tout ce que je peux faire de mieux.

— Mauvaise idée, fit-il en secouant la tête, mauvaise idée !... Du temps de Bonaparte, à la bonne heure ! avec un peu d'instruction et beaucoup de chance, on devenait colonel et même général ; mais aujourd'hui c'est bien différent.

— Eh ! que voulez-vous, monsieur Régoine, lui répondis-je, c'est ma seule ressource. Après le malheur qui vient de m'arriver, je ne peux plus entrer nulle part comme sous-maître, et je n'ai pas le temps ni les moyens de chercher une autre place. »

Il me regardait fixement de ses gros yeux, et semblait réfléchir. Au bout d'une minute, il déposa sa loupe sur la table et me dit :

« Monsieur Renaud, ce que vous venez de faire est bien, ça prouve que vous avez du cœur et de l'honneur. Il faut toujours encourager ces choses-là, car elles sont rares, même chez les jeunes gens... Que diriez-vous si je vous procurais une place ?

— Ah ! monsieur Régoine, m'écriai-je tout saisi, vous me rendriez la vie.

— Eh bien, écoutez. J'ai besoin d'un garçon sachant bien lire et écrire, pour m'aider dans ma boutique. Celui que j'avais était un ivrogne ; je l'ai renvoyé. Voulez-vous prendre sa place ? Vous serez nourri, logé, blanchi, et vous aurez vingt francs par mois, pour commencer, bien entendu ; mais il faudra vous mettre tout de suite à la botanique et à la chimie. J'ai de bons livres, je vous aiderai. Cela vous convient-il ? »

Ai-je besoin de te dire avec quel bonheur j'acceptai la proposition de cet excellent homme ? Non-seulement je trouvais une place au moment où je m'y attendais le moins ; mais encore je gagnerais plus qu'aux Roches ; je pourrais donc continuer d'aider mon père ; et puis j'allais avoir des livres, étudier des choses nouvelles... Que pouvait-il m'arriver de plus heureux ?

Je restai trois ans chez M. Régoine. Ces trois années sont les mieux remplies de mon existence ; je n'ai jamais tant travaillé. M. Régoine m'aidait, il m'encourageait et poussait la bonté jusqu'à me donner le soir des leçons de chimie et de botanique. Ce vieil apothicaire, que M. le curé Bernard traitait de « Jacobin », était la bonté et l'honnêté mêmes. S'il avait vécu plus longtemps, je serais devenu pharmacien, et je lui aurais peut-être succédé. Malheureusement il mourut dans l'hiver de 1821 d'une fluxion de poitrine, et ce fut pour moi un grand chagrin en même temps qu'une perte irréparable. Je n'avais pas d'argent pour aller à Strasbourg continuer mes études ; il fallait vivre : je me fis herboriste. Deux ans plus tard, le 1er juillet 1823, j'épousai Toinette Hutin, dont le bon cœur et les excellentes qualités m'avaient frappé pendant mon séjour aux Roches, et voilà quarante-sept ans bientôt que nous vivons ensemble dans cette petite boutique. Elle m'a donné cinq enfants ; tu les connais, ce sont de braves garçons. Je me suis imposé les plus grands sacrifices pour les faire instruire, car sans instruction on n'arrive à rien dans ce monde, comme disait souvent mon beau-père Jérôme. Le pauvre vieux garde avait raison, j'ai vu cela toute ma vie ; c'est l'instruction seule qui fait les hommes, qui leur permet de s'élever et de prospérer : celui qui ne sait rien, végète dans la servitude.

Et puisque me voilà revenu sur ce chapitre, je te dirai, pour finir mon histoire, que je me suis toujours occupé de la question de l'instruction. Que veux-tu ? on n'a pas été maître d'école pour rien, et puis cette question est aussi la première de toutes ; j'entends l'instruction du peuple, comprends-moi bien. Les riches n'ont pas besoin que l'on s'occupe d'eux. Les colléges, les lycées, les universités pour instruire leurs enfants n'ont jamais manqué dans notre pays, et l'argent non plus pour payer les professeurs, même lorsque les maîtres d'école étaient réduits à chercher leur nourriture de porte en porte, comme aux Roches. Aussi notre bourgeoisie s'est élevée de plus en plus depuis soixante-dix ans ; mais, à mesure qu'elle montait, elle s'éloignait du peuple, qui restait en bas dans son ignorance. Le grand malheur de notre nation, ce que les gazettes appellent « l'antagonisme des classes », vient de là. Il n'y aurait point d'antagonisme » si on avait pris soin d'instruire le peuple, et les paysans voteraient aujourd'hui

comme les bourgeois. Malheureusement on a voulu dominer, former une espèce de noblesse de l'instruction et de l'argent, on s'est conduit comme des égoïstes, et maintemant on récolte ce qu'on a semé : la division de la nation en deux classes, celle des gens instruits qui votent pour la liberté, parce qu'ils comprennent que sans liberté on n'est sûr de rien, et celle des ignorants qui votent pour Pierre ou pour Jacques, suivant que Pierre ou Jacques sont les maîtres, qu'ils ont pour eux les curés, les gardes champêtres et les gendarmes. Aujourd'hui ces choses sont claires pour tous, les plébiscites de Bonaparte et de sa bande ont ouvert tous les yeux; on comprend enfin que l'ignorance du peuple est un danger terrible, et tout le monde réclame l'instruction primaire gratuite et obligatoire. Il est vrai que plusieurs ne la voudraient pas obligatoire ; ils parlent de la liberté des père et mère, mais quand on prend nos enfants à vingt ans, pour les envoyer sur les champs de bataille, on ne parle pas de liberté!... Laissons cela, c'est la fin du vieil égoïsme; il n'en a plus pour longtemps, laissons-le mourir de sa belle mort.

Nous aurons donc bientôt l'instruction primaire gratuite et obligatoire, et je m'en réjouis d'avance. Ne crois pas cependant que cela suffira pour nous remettre à la place que nous occupions depuis 1789. Imposer à tous les Français l'obligation d'apprendre à lire, écrire et calculer, ouvrir de nouvelles écoles, débarrasser les maîtres de la surveillance des curés, augmenter le nombre des instituteurs et leurs appointements, c'est bien, c'est même très-bien, et pourtant ce n'est pas tout. Moi, ce qui m'intéresse le plus, c'est de savoir ce qu'enseigneront ces maîtres d'école nombreux et bien payés. Leur enseignement sera-t-il monarchique ou démocratique? Voilà le fond de la question. S'ils doivent continuer d'apprendre à nos enfants ce qu'ils leur ont enseigné jusqu'à ce jour : le catéchisme et l'histoire *des rois* de France, j'aimerais presque autant en avoir moins, car, moins nombreux, il feraient moins de mal. Il y a instruction et instruction. On peut être très-instruit et très-bête, cela se voit tous les jours. Est-ce que les Allemands, par exemple, qui savent tous lire et écrire, ne sont pas le peuple le plus sournois et le plus brutal de l'Europe? Est-ce qu'ils n'ont pas rétabli le droit de confiscation et de conquête, pour voler et dépouiller sans scrupules les vaincus ? D'où cela vient-il ? De la mauvaise instruction qu'on leur donne ; au lieu de leur enseigner l'amour de l'humanité, de la liberté, de la justice, on leur fourre dans la tête des idées de vengeance, de rapine et de domination ! Le simple bon sens devrait pourtant dire à ces gens que leur manière de se faufiler chez les peuples voisins, *comme amis*, pour espionner et prendre l'empreinte des serrures, est une chose honteuse et malhonnête; que Schinderhannes lui-même n'agissait pas autrement ; et qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, l'Europe les traquera comme une bande de loups ! Mais avec leur grande science, tous ces Allemands sont très-bornés; le plaisir de happer le bien des autres leur trouble la cervelle ; et cela prouve que la question de l'instruction est dans les choses qu'on enseigne, bien plus que dans le reste. Tu aurais beau couvrir la France d'écoles, si les maîtres enseignaient aux enfants que deux et deux valent un, et que les peuples sont faits pour se combattre et se détruire comme des bêtes féroces, c'est la bêtise et la barbarie et non l'intelligence humaine que tu développerais.

Je dis donc qu'il faut mettre de côté les livres monarchiques et les remplacer par des livres démocratiques.

L'histoire sainte et le catéchisme ne regardent pas l'instituteur; que le curé les enseigne dans son église, et le pasteur dans son temple, rien de mieux ; c'est leur droit et leur devoir. — Mais c'est aussi notre devoir d'exiger que l'instituteur apprenne à nos enfants l'histoire de la race française et le catéchisme des droits et des devoirs du citoyen français. — Je dis l'histoire de la race française et non l'histoire des rois de France, afin qu'on sache ce qu'était le peuple du temps des Gaulois, sous les Romains, les Mérovingiens, les Carlovingiens, les Capétiens ; ce qu'il supportait, ce qu'il souffrait, ce qu'il endurait, enfin ce qu'il était dans la nation. Qu'on raconte aux enfants les améliorations, les inventions, les progrès de l'instruction, de la liberté, de l'agriculture, du commerce, de l'industrie ; qu'on grave dans leur mémoire les noms des hommes qui ont fait ces découvertes, provoqué ou réalisé ces améliorations ; voilà les choses qu'il faut apprendre, et les hommes qu'il faut connaître, aimer et respecter dès l'enfance.

Et de même pour le catéchisme des droits et des devoirs du citoyen français. Dans un pays de suffrage universel, il faut que le peuple agisse en connaissance de cause. Je voudrais que ce petit livre, par demandes et par réponses, apprît à nos enfants les droits et les devoirs qu'ils auront un jour. — Qu'est-ce que la démocratie ? qu'est-ce que la constitution ? qu'est-ce que la commune, le canton, l'arrondissement, le département ? Quels sont

les droits du préfet, du conseil général, du conseil municipal, du maire ? Qu'est-ce que la loi électorale ? quels sont les droits et les devoirs de l'électeur, etc., etc. ? Tout cela, clair et simple, dans un langage à la portée de tout le monde, peut tenir en cent pages, l'histoire du peuple français en deux cents. Il faudrait mettre tout de suite ces petits livres au concours, et les enseigner dans les écoles primaires. Dans dix ans, quand tous ceux qui vont en classe aujourd'hui, et auxquels vous aurez appris ces choses, seront devenus électeurs, vous aurez un suffrage universel éclairé, capable de discuter, de choisir, d'exercer réellement sa souveraineté. On ne lui escamotera plus de plébiscites ; la liberté sera fondée sur des bases solides, et notre pays reprendra peut-être pour des siècles la première place en Europe.

D'ailleurs, qui vous empêcherait de faire subir un examen aux jeunes gens, avant de les inscrire sur les tables électorales? On en passe bien un pour être admis à la première communion. Tu réclames ton droit, prouves que tu le connais, que tu es à même de l'exercer; autrement tu ne seras pas inscrit. Ce serait juste, puisqu'on leur aurait enseigné leurs droits et leurs devoirs de citoyen à l'école. Par ce moyen, vous purifieriez, vous relèveriez le suffrage universel.

Voilà ce que peut faire l'instruction primaire gratuite et obligatoire, organisée démocratiquement; elle peut effacer « l'antagonisme des classes » et relever notre pays. J'avais donc raison de te dire que c'est la question principale, celle dont il faut s'occuper avant toutes les autres.

Ne pense pas néanmoins que je considère l'instruction secondaire comme inutile au peuple, et bonne seulement pour les fils des gens de commerce et des bourgeois. Rien n'est plus loin de mes idées. Je regarde au contraire cette instruction comme indispensable, et je voudrais voir établir beaucoup d'écoles supérieures; il n'y en aura jamais trop. Ces écoles existent déjà dans un certain nombre de bourgades, je le sais; mais on les a malheureusement négligées jusqu'à ce jour; elles ne produisent rien, ou presque rien. Ce serait pourtant facile d'en faire quelque chose de très-bon, et cela sans grande dépense. Voici comment : nous avons dans chaque chef-lieu de canton un juge de paix, un pharmacien, deux et même jusqu'à trois médecins. Pourquoi ne demanderait-on pas au juge de paix de faire un cours de droit pratique, au pharmacien un cours de botanique et de chimie, au médecin un cours d'hygiène et de médecine élémentaire? Ils ne refuseraient pas, j'en suis sûr, et se contenteraient de peu de chose pour leurs peines. Ces écoles deviendraient ainsi de petites facultés rurales, où les paysans riches enverraient leurs enfants, et les communes leurs meilleurs élèves, ceux qui se seraient le plus distingués par leur application et leur intelligence. Elles produiraient le plus grand bien; au bout de quelques années, nous aurions les paysans les plus instruits de l'Europe.

Et si avec cela on organisait dans chaque village des bibliothèques sérieuses, où les gens trouveraient de bons livres d'histoire, de morale, de droit, d'agriculture, de sciences, pour s'instruire et se perfectionner de plus en plus; si nos écrivains, nos hommes de talent se mettaient à faire des ouvrages et des journaux à bon marché; s'ils comprenaient enfin qu'au lieu de vendre leurs livres à deux ou trois mille exemplaires, ils trouveraient, en écrivant pour le peuple, des centaines de mille et bientôt des millions d'acheteurs, sans parler du plaisir d'être utile à son pays, de faire des choses nouvelles, de travailler au développement de la civilisation, à quel degré de prospérité n'arriverait pas bientôt notre race!

Mais je m'arrête... Je vais peut-être trop loin; il ne faut pas décourager les hommes de bonne volonté, en leur demandant trop de choses à la fois. Dieu veuille pourtant que ces améliorations et ces progrès s'accomplissent le plus tôt possible! C'est le vœu d'un ancien sous-maître qui a vu de près les misères de l'ignorance, et d'un vieux Français qui aime son pays.

FIN DE L'HISTOIRE D'UN SOUS-MAÎTRE.

LES PAPIERS

DE

MADAME JEANNETTE

Pendant mon enfance, tous les jours après l'école, j'allais voir travailler Jean-Pierre Coustel, le tourneur, au bout du village. C'était un vieil homme à moitié chauve, les pieds dans de grandes savates déchirées et la perruque en queue de rat frétillant sur le dos. Il aimait à raconter ses campagnes le long du Rhin et de la Loire, en Vendée. Alors il vous regardait et riait tout bas. — Sa petite femme, Mme Jeannette, filait derrière lui dans l'ombre; elle avait de grands yeux noirs et les cheveux si blancs, qu'on aurait dit du lin. Je la vois : elle écoutait, en s'interrompant de filer, chaque fois que Jean-Pierre parlait de Nantes; ils s'étaient mariés là-bas en 93.

Ces choses, je les ai sous les yeux comme si c'était hier : les deux petites fenêtres entourées de lierre, les trois ruches sur une planchette au-dessus de la vieille porte vermoulue, les abeilles qui voltigent dans un rayon de soleil, sur le toit de chaume; Jean-Pierre Coustel, le dos courbé, qui tourne des bâtons de chaise ou des bobines; les copeaux qui se dévident en tire-bouchons.... tout est là!

Et je vois aussi venir, le soir, Jacques Chatillon, le marchand de bois, avec ses gros favoris roux, sa toise sous le bras; le garde forestier Benassis, sa carnassière sur la hanche et la petite casquette à cor de chasse sur l'oreille; M. Nadasi, l'huissier, qui fait le joli cœur en se promenant le nez en l'air, avec des lunettes, les poings dans ses poches de derrière, comme pour dire : « Je suis Nadasi, celui qui porte les citations aux insolvables ! » Et puis mon oncle Eustache, qu'on appelait « brigadier » parce qu'il avait servi dans les Chamboran ; et puis bien d'autres, sans parler de la femme du petit tailleur Rigodin, qui venait chercher son homme après neuf heures, pour se faire inviter à boire une chope, car, outre son métier de tourneur, Jean-Pierre Coustel tenait un bouchon sur la route, la branche de sapin pendait à sa petite façade, et l'hiver, quand il pleuvait ou que la neige montait aux vitres, on aimait à s'asseoir dans la vieille baraque, en écoutant le feu bourdonner avec le rouet de Jeannette, et les grands coups de vent se promener dehors à travers le village.

Moi, tout petit, je ne bougeais pas de mon coin, jusqu'à ce que l'oncle Eustache, vidant les cendres de sa pipe, me dît :

« Allons, François, en route!... Bonne nuit, vous autres!... »

Il se levait, et nous sortions ensemble, tantôt dans la boue, tantôt dans la neige. Nous allions dormir à la maison du grand-père, qui veillait pour nous attendre.

Que ces choses lointaines me paraissent vivantes quand j'y pense!

Mais ce qui me revient surtout, c'est l'histoire des marais de la vieille Jeannette, des

marais qu'elle avait en Vendée, du côté de la mer, et qui devaient faire la fortune des Coustel, s'ils avaient réclamé leurs biens plus tôt.

Il paraît qu'en 93 on noyait beaucoup de monde du côté de Nantes, et principalement des anciens nobles. On les mettait sur des bateaux, liés ensemble, et puis on les menait dans la Loire, et l'on enfonçait les bateaux. C'était au temps de la Terreur; et les paysans de la Vendée fusillaient aussi tous les soldats républicains qu'ils pouvaient prendre; l'extermination marchait des deux côtés, on n'avait plus pitié de rien. Seulement, chaque fois qu'un soldat républicain demandait en mariage une de ces filles nobles qu'on allait noyer, et que la malheureuse consentait à le suivre, on la relâchait tout de suite. Et voilà comment Mme Jeannette était devenue la femme de Coustel. Elle était sur un de ces bateaux à l'âge de seize ans, un âge où l'on a terriblement peur de mourir!... Elle regardait toute pâle si personne n'aurait pitié d'elle; alors Jean-Pierre Coustel, qui passait là son fusil sur l'épaule, au moment où le bateau partait, vit cette jeune fille et cria :

« Halte!... un instant!... Citoyenne, veux-tu de moi? Je te sauve la vie! »

Et Jeannette était tombée dans ses bras, comme morte; il l'avait emportée, ils étaient allés à la mairie.

La vieille Jeannette ne parlait jamais de ces anciennes histoires. Elle avait été bien heureuse dans son jeune temps. Elle avait eu des domestiques, des servantes, des chevaux, des voitures, et puis elle était devenue la femme d'un soldat, d'un pauvre diable de républicain; elle avait fait sa cuisine et raccommodé ses guenilles; les anciennes idées de châteaux, de promenades, de respect des paysans de la Vendée étaient passées... Ainsi vont les choses en ce monde! Et même quelquefois l'huissier Nadasi, avec son effronterie, se moquait de la pauvre vieille, en lui criant :

« Noble dame, une chope!... un petit verre!... »

Il lui demandait aussi des nouvelles de son domaine; elle alors le regardait en serrant les lèvres; ses joues pâles devenaient un peu rouges, on aurait cru qu'elle allait lui répondre, mais ensuite elle baissait la tête et continuait à filer en silence.

Si Nadasi n'avait pas fait des dépenses au bouchon, Coustel l'aurait bien sûr mis à la porte; mais, quand on est pauvre, il faut passer sur bien des misères, et les gueux le savent!... Ils ne se moquent jamais de ceux qui pourraient leur allonger les oreilles, comme mon oncle Eustache n'aurait pas manqué de le faire; ils sont trop prudents pour cela. Quel malheur qu'il faille supporter des êtres pareils!... Enfin chacun en connaît de cette espèce; je continue mon histoire.

Un soir que nous étions au bouchon, vers la fin de l'automne de 1835, et qu'il pleuvait à verse, sur les huit heures, le garde Benassis entra, criant :

« Quel temps!... Si cela continue, les trois étangs vont déborder. »

Il secouait sa casquette, et tira sa petite blouse par-dessus ses épaules, pour la faire sécher derrière le poêle. Ensuite il vint s'asseoir au bout du banc, en disant à Nadasi :

« Allons, recule-toi, fainéant, que je m'assoie vis-à-vis du brigadier. »

Nadasi se recula.

Benassis, malgré la pluie, paraissait content; il dit que ce même jour une grande troupe d'oies sauvages étaient arrivées du nord, que leurs cris remplissaient le ciel, et qu'elles s'étaient abattues sur les étangs des Trois-Scieries, qu'il les avait vues de loin, et que la chasse au marais allait commencer.

Benassis, en vidant son verre d'eau-de-vie, riait et se frottait les mains. Tout le monde l'écoutait. L'oncle Eustache dit qu'il irait aussi volontiers à cette chasse sur une nacelle, mais que d'entrer dans la vase avec de grandes bottes et de risquer d'enfoncer jusque par-dessus les oreilles, cela ne l'amuserait pas beaucoup. Alors chacun disait son mot, et la vieille Jeannette, toute pensive, se mit à murmurer :

« J'avais aussi des marais,... des étangs!

— Hé! cria Nadasi d'un air moqueur, écoutez donc : dame Jeannette avait des marais!...

— Sans doute, fit-elle, j'en avais!...

— Où ça, noble dame?

— En Vendée, sur le bord de la mer. »

Et comme Nadasi levait les épaules d'un air de dire : « La vieille est folle! » Mme Jeannette monta le petit escalier de bois au fond de la baraque, et puis elle redescendit avec un corbillon plein de vieilleries, de fil, d'aiguilles, de bobines, de parchemins jaunes, qu'elle posa sur la table.

« Voici nos papiers, dit-elle, les étangs, les marais et le château sont là dedans avec le reste!... Nous les avons réclamés sous Louis XVIII; mais les parents n'ont pas voulu nous les rendre, parce que j'avais déshonoré la famille en épousant un sans-culotte. Il aurait fallu plaider, et nous n'avions pas d'argent pour payer les avocats. N'est-ce pas, Coustel, que c'est vrai?

— Oui, » fit le tourneur sans se déranger.

Et Dieu fera le reste! (Page 47.)

Parmi tous ceux qui se trouvaient là, personne ne s'inquiétait de ces choses, pas plus que des paquets d'assignats du temps de la première république, qui traînent encore au fond des vieilles armoires.

Nadasi, tout moqueur, ouvrit un des parchemins, et, levant le nez, il allait le lire pour se faire du bon sang aux dépens de Jeannette, quand tout à coup sa figure devint grave; il essuya ses lunettes, et se tournant vers la pauvre vieille, qui s'était remise à filer :

« Ce sont vos papiers, à vous, madame Jeannette? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Est-ce que vous voulez que je les regarde un peu?

— Mon Dieu, faites-en ce que vous voudrez, dit-elle, nous n'en avons plus besoin; Coustel en a déjà brûlés.

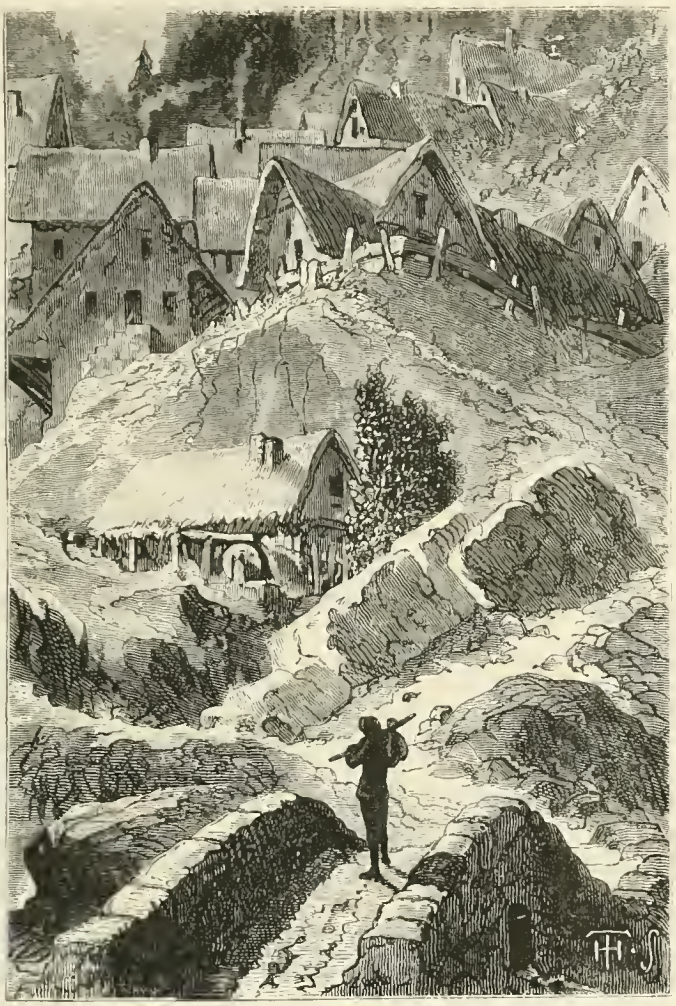
Alors Nadasi, devenu tout pâle, replia le parchemin et le mit dans la poche de sa redingote avec plusieurs autres, en disant :

« Je verrai ça... Voici neuf heures qui sonnent, bonsoir. »

Il sortit, et les autres ne tardèrent pas à le suivre.

Or, huit jours après, Nadasi était en route pour la Vendée; il avait fait signer à Coustel et à dame Jeannette, son épouse, pleins pouvoirs pour recouvrer, aliéner, vendre tous leurs biens, se chargeant des frais, quitte à se rembourser des avances sur l'héritage.

Depuis ce moment, le bruit se répandit au village que Mme Jeannette était noble, qu'elle



Ah! que je m'étais vite attaché à ce pays! (Page 50.)

avait un château en Vendée, et qu'il allait falloir payer de grosses rentes aux Coustel; mais ensuite Nadasi écrivit qu'il était arrivé six semaines trop tard, que le propre frère de Mme Jeannette lui avait montré des papiers établissant clair comme le jour qu'il jouissait des marais depuis plus de trente ans, et que toutes et quantes fois on jouissait du bien des autres depuis plus de trente ans, c'était comme si on l'avait toujours eu; de sorte que Jean-Pierre Coustel et son épouse, parce que leurs parents avaient joui de leurs biens, n'avaient plus rien à prétendre.

Ces pauvres gens, qui s'étaient crus riches et que tout le village était allé complimenter et flagorner selon l'usage, en voyant qu'ils n'auraient rien, sentirent encore bien plus leur misère; et peu de temps après ils moururent l'un après l'autre dans des sentiments chrétiens, demandant au Seigneur pardon de leurs fautes et confiants dans la vie éternelle.

Nadasi, lui, fit vendre sa charge d'huissier et ne revint plus au pays; il avait sans doute trouvé quelque chose qui lui convenait mieux que de porter des citations.

Bien des années se passèrent; Louis-Philippe s'en était allé, et puis la République; les époux Coustel reposaient sur la colline, et leurs os mêmes, je pense, n'étaient plus que poussière dans la fosse. Moi, j'avais remplacé le grand-père à la maison de poste, et l'oncle Eustache, comme il disait lui-même, avait aussi pris son passe-port, quand un matin, pendant la saison des eaux de Baden et de

Hombourg, il m'arriva quelque chose d'étonnant et qui me donne encore à réfléchir. Plusieurs chaises de poste étaient passées dans la matinée, quand vers onze heures un courrier de famille vint me prévenir que M. le baron de Roselière, son maître, s'approchait. J'étais à table, je me lève aussitôt pour surveiller le relai. Au moment de l'attelage, une tête sort de la berline, une figure sèche, avec de grandes rides, les joues creuses, des lunettes d'or sur le nez : c'était la figure de Nadasi, mais vieillie, usée, fatiguée; derrière se penchait une tête de jeune fille ; j'en étais tout surpris.

« Comment s'appelle ce village? me demanda le vieux, en bâillant dans sa main.

— Laneuville, monsieur. »

Il ne me reconnaissait pas et se rassit. Alors je vis une vieille dame au fond de la berline. Les chevaux étaient attelés, ils partirent.

Quelle surprise et combien d'idées me passèrent par la tête ! Nadasi, c'était M. le baron de Roselière!... Que Dieu me le pardonne si je me trompe, mais encore maintenant je pense qu'il a vendu les papiers de la pauvre Jeannette, et qu'il a fait ensuite peau neuve, comme tant d'autres filous, en prenant un nom de noble pour dépister les curieux. Qui pouvait l'en empêcher? Est-ce qu'il n'avait pas tous les titres, tous les parchemins, toutes les procurations? Et maintenant est-ce qu'il n'a pas les trente ans de jouissance? Pauvre vieille Jeannette!... Que de misères on rencontre pourtant dans la vie!... Et penser que Dieu laisse tout faire!...

FIN DES PAPIERS DE MADAME JEANNETTE.

LE

BON VIEUX TEMPS

I

A Dosenheim, dans les Vosges, au bout du vallon où la Zinzel entre en Alsace, existait en l'an de grâce 1750, une population nombreuse de bûcherons, de charbonniers et de flotteurs. — Ces gens, presque tous attachés à la glèbe, travaillaient pour les princes de Deux-Ponts; ils abattaient les arbres, ils les débitaient et les lançaient à la rivière.

Arrivés au Rhin, tous ces bois, réunis en flottes par des liens d'osier et des charpentes, descendaient le fleuve; ils se vendaient en Hollande, et les seigneurs, qu'on appelait « les Allemands du roi de France » pouvaient vivre noblement à Versailles; l'argent ne leur manquait pas, et, quand l'argent venait à leur manquer, ils vendaient aussi des hommes pour les colonies.

Dans ce même temps prospéraient les couvents de Neuwiller, du Graufthâl et de Phalsbourg; les capucins, les cordeliers et les frères prêcheurs se répandaient dans tous les sentiers de la montagne; partout on rencontrait leurs longues barbes jaunes, leurs robes de bure crasseuses et leurs savates. — Ils allaient ainsi de village en village et de porte en porte, récitant le rosaire, visitant les armoires, dénichant les œufs, le beurre et le pain, bénissant les femmes et les enfants, et chargeant tellement leurs ânes, qu'à l'heure où l'*angelus* sonnait la retraite, ces religieux avaient de la peine à traîner leur bête par le licou.

Les bûcherons de Dosenheim, accablés par cette grande misère; dans l'eau, dans la boue, dans la neige les trois quarts de l'année, hâves, déchirés, minables, ne se faisaient pas même l'idée d'une autre existence. Ils avaient leur grosse casaque de toile grise et leur feutre pour travailler au bois; ils mettaient des souliers le dimanche, pour aller entendre la messe à Neuwiller; M. le curé Barthold leur prêchait la soumission et la simplicité des mœurs, il leur défendait l'ambition, la cupidité, l'envie, la gourmandise et la paresse; et quand par hasard une de leurs femmes avait des habits un peu voyants, un ruban rouge, un bonnet blanc, il tonnait contre le luxe du siècle.

Ces sermons les édifiaient; ils faisaient leur acte de contrition et s'en retournaient à Dosenheim, pleins d'une ferme repentance.

Leurs baraques, construites en grosses solives, ressemblaient à des guérites. A l'intérieur, d'un côté s'entassaient les gens, de l'autre le bétail; les poules se perchaient au-dessus, dans les poutres; mais le luxe augmentait de jour en jour, et c'est même en ce temps que plusieurs, au lieu d'aller pieds nus, inventèrent les sabots.

Or, au nombre de ces malheureux, se trouvait le bûcheron Simon Bruat; sa maison, l'une des plus grandes du village, existe encore, on peut la voir à l'entrée du vallon, c'est la première de celles qui suivent la rivière, elle est à un étage et couverte de vieux bardeaux tout gris; son pignon donne sur la place de la fontaine; au-dessus de la porte

s'avance une planche chargée de ruches, et sur la façade s'étend un gros sarment de vigne, qui grimpe jusqu'au toit.

Simon vivait avec son père et sa mère, deux vieillards qui ne travaillaient plus depuis quelques années, en outre sa femme, ses trois garçons et ses deux filles. Tout ce monde subsistait de son travail, mais la force ni le courage ne lui manquaient. C'était alors un homme de quarante ans, large et trapu, le front osseux, le nez recourbé, les yeux vifs et petits, le menton carré, la barbe rousse. Rien qu'à le voir fumer son bout de pipe, après le travail, appuyé contre la porte, avec son sarrau de grosse toile écrue, son large feutre noir aplati sur les épaules, ses mains calleuses et ses jambes massives, on pensait : Voilà le vrai bûcheron, l'homme qui fait tomber les chênes, qui les lance à la rivière et les pousse d'un coup de perche au milieu du courant.

On ne se trompait pas; tout le pays connaissait Simon Bruat pour son calme, sa force et sa résolution; au travail, il n'écoutait personne, il faisait toujours plus d'ouvrage que les autres; mais à la maison, le père Jean et la mère Anne commandaient; tout le monde devait leur obéir.

Ces deux vieux avaient beaucoup travaillé dans leur vie; ils avaient fait de grands sacrifices pour se racheter de la glèbe, eux et leurs enfants. Dans un temps où le jeune seigneur dépensait beaucoup à la cour et ne pouvait attendre les redevances, ils en avaient profité bien vite en vendant leur bétail, leur champ, leur pré, tout ce qu'ils avaient; ils auraient vendu jusqu'à leur dernière chemise, ils auraient été mendier de porte en porte, pour devenir libres et rédimer les petits enfants! Grâce à Dieu l'argent avait suffi, la famille Bruat n'était plus au seigneur, et, depuis, ces braves gens avaient regagné leur coin de prairie et leur chènevière.

Simon savait ces choses; il regardait les vieillards comme des dieux et ne se serait jamais permis d'avoir une autre pensée qu'eux. Tous les lundis, été comme hiver, il arrivait dans sa hutte au milieu des bois. Dans cette hutte, faite en bûches et recouverte de terre, il avait son pain, son sel, quelques oignons, un peu de beurre pour la semaine, ses haches et ses coins.

C'était toujours sa hache qu'on entendait la première entamer le pied d'un arbre, et celle aussi qu'on entendait la dernière. Il recevait le plus grand salaire des bûcherons en ce temps : quinze sous par jour!

Le samedi soir il rentrait, sa charge d'*ételles* sur l'épaule. De loin il avait vu, dans le fond de la vallée, de l'autre côté du pont, la lumière qui s'ouvrait et se refermait dans les ténèbres. Il s'était représenté les deux vieux et toute la nichée d'enfants autour de l'âtre; sa femme Catherine en train de dresser la table; la vieille sœur Thérèse essuyant la grande écuelle au lait caillé et les petites cuillers d'étain. Il l'entendait dire de mauvaise humeur : « Il ne viendra pas ce soir! » Et le vieux, avec sa grosse tête chauve, sa veste de bure rapiécée aux coudes, il le voyait se pencher pour arranger le feu; la mère, avec son grand bonnet de toile noire, aller à la fenêtre et regarder; puis tout à coup le vieux chien Mansfeld, assoupi sous la table, sa tête barbue entre ses pattes, se lever, flairer et gratter, pendant que tout le monde écoutait en disant.

« Le voilà! »

Ces choses, il les voyait d'avance; et quand il ouvrait la porte, au milieu de la fumée grise qui montait de la marmite aux fèves, elles étaient aussi comme il les avait vues.

« Tu reviens tard! » disait le vieux en se retournant.

Lui, tout alourdi par la fatigue, ne répondait rien, il jetait son fagot à terre près de l'âtre; sa femme s'approchait, il l'embrassait; le plus grand des garçons arrivait le prendre au bras, le plus petit à la jambe, et la vieille mère, d'une voix joyeuse, s'écriait :

« Allons, enfants, asseyez-vous, et soupons. »

Quelquefois, après le souper, arrivaient le beau-frère Baptiste Thibaut et sa femme Annette, pour causer en famille. Thibaut demeurait à trois ou quatre maisons plus haut; il avait grange, écurie et hangar, quelques terres sur la côte, un pré sur la rivière, quatre petits bœufs montagnards, et ne s'occupait que du labour, des semailles, des récoltes et du voiturage.

C'était un grand corps sec et dur comme du vieux buis, le nez droit, sur la même ligne que le front, les yeux bruns plissés, le bonnet de coton retombant sur l'oreille, le dos long et l'air presque toujours de mauvaise humeur.

Cela ne l'empêchait pas d'être rédimé comme les Bruat; jamais le père Jean n'aurait donné sa fille à l'un des hommes du seigneur, pour voir ses petits-enfants retomber sous la glèbe... Non! Baptiste Thibaut était libre, et même bien dans ses affaires; mais la taille, le vingtième, la dîme, les corvées, les taxes et les charges de toute sorte l'ennuyaient terriblement.

Il fallait le voir se courber sur son escabeau, près du feu, le coude sur le genou, le menton allongé dans la main, et regarder autour du cercle les vieux, les femmes, les enfants, puis, au bout de quelques instants, se mettre à dire :

« La pluie ne finira pas!... mauvaise année,... mauvaise année!... »

Ou bien :

« Le soleil dessèche tout,... les foins sont perdus, les avoines brûlées, les chanvres s'arrêtent en route... Pas une goutte d'eau depuis trois semaines,... ça finira mal! Les impositions marchent toujours,... le récolteur des taxes est venu hier,... il a rempli son sac... Oui, les taxes vont bien... C'est un plaisir de voir comme les taxes augmentent! »

Il allait ainsi d'un air ennuyé, sans prononcer un mot plus haut que l'autre. Alors le vieux s'en mêlait. Il parlait gravement, rappelant qu'en telle année, — trente ou quarante ans avant, — on ne payait au seigneur que la moitié de ce qu'il fallait débourser maintenant; qu'en ce temps étaient venus le sel du devoir, les tailles, le vingtième de la guerre, après le vingtième, tel autre droit : le centième denier, le franc-fief, ainsi de suite. Il disait que les serfs finiraient par être plus heureux que les rédimés.

Les enfants écoutaient tout cela, les yeux grands ouverts dans l'ombre; tous, jusqu'aux plus petits, comprenaient le malheur d'être au monde. Les femmes, plus loin, filaient, les lèvres serrées; de temps en temps la vieille mère se retournait, en repoussant ses cheveux gris sous son bonnet. Elle écoutait et disait : « Oui, c'était l'année de l'inondation : les foins descendirent, cette année-là, jusqu'en Alsace; il nous fallut vendre notre vache et vivre avec les deux chèvres. » Ou : « C'était l'année du grand hiver; personne ne pouvait travailler dans les coupes. Cette année-là sont venues les taxes. On pensait que ce serait pour un temps, mais elles durent toujours! »

Puis la bonne vieille se remettait à filer et le père Jean continuait son histoire.

Simon, lui, ne disait rien; il écoutait, les sourcils froncés, en creusant un sabot ou tressant un panier; c'était son ouvrage le soir, cela se vendait à la foire de Saverne.

Sur le coup de dix heures, quand on avait bien raconté les misères du temps, quand chacun était las de songer, de parler, d'écouter, le gendre se levait lentement, les deux mains appuyées sur ses genoux, et disait :

« Allons, Annette! Bonne nuit, vous autres. Ah! nous ne sommes pas au bout de nos peines. Sans vouloir lui faire de reproches, le Seigneur n'a pas l'air de s'inquiéter beaucoup du pauvre monde. »

Il allait vers la porte, en allongeant ses grands bras, et bâillant jusqu'aux oreilles. Les femmes remettaient leur rouet dans un coin. Annette suivait son homme dans la nuit en criant :

« Bonsoir. »

Le père Jean, sur le seuil, les regardait une seconde, et puis, les yeux levés au ciel tout blanc d'étoiles :

« C'est égal, disait-il, celui de là-haut voit tout de même ce qui se passe! »

La vieille sœur, la femme de Simon et la grand'mère montaient l'escalier raide comme une échelle, en aidant la ribambelle d'enfants endormis; le grand-père venait derrière, la main sur la rampe :

« Courage, enfants, courage, nous allons bien dormir. Hé! Simon, ils dorment déjà tout debout. Bonne nuit, garçon!

— Bonsoir, mon père, » répondait le bûcheron, en remettant sa tarière et ses sabots dans le panier. »

Il couvrait le feu d'une pelletée de cendres, assujettissait la barre en travers de la porte, et montait à son tour tout pensif.

II

En 1750, l'aînée des filles, Marie-Anne, avait quatorze ans, l'aîné des garçons, Jacques, en avait douze; une petite fille venait encore de naître, Catherine l'allaitait.

Plusieurs années mauvaises s'étaient suivies; il avait fallu se priver. Malgré un travail sans relâche, Bruat, en rentrant le soir, voyait des figures pâles, chétives; les vieilles poutres enfumées du plafond lui semblaient plus sombres, le grand-père et la grand'mère plus abattus, la femme plus triste, le beau-frère plus ennuyé, plus aigre. Thibaut allait alors jusqu'à dire :

« Tous ces capucins et ces cordeliers, qui vont et viennent avec leurs clochettes et leurs ânes, tous ces collecteurs et receveurs de la gabelle, tout ce tas de gueux, sont comme les chèvres qu'on a le malheur de lâcher dans le taillis : ça mange tout,... ça ronge l'écorce, ça broute les feuilles et jusqu'au jeune bois, à mesure qu'il pousse,... ça fait tout dépérir. Bientôt il faudra vendre ses terres pour payer les taxes; ça ne peut pas durer! »

Les autres ne lui répondaient pas, mais,

tandis qu'il parlait, les yeux de Simon et du père Jean se rencontraient, ils disaient :

« Non, cela ne peut pas durer,... nous périssons... Rien ne sert,... ni le travail ni l'économie; les charges sont trop lourdes; elles augmentent, nous retombons sous la glèbe. Les enfants ne sauront rien; nous voulions au moins leur apprendre à lire et à écrire; maintenant il faut les envoyer au bois, il faut que ces pauvres êtres apprennent à gagner leur pain avant l'âge... Que faire? »

Voilà ce que le grand-père et Simon pensaient chacun de son côté.

Quand on a vécu deux cents ans de père en fils dans une baraque; quand on ne connaît que son pays, quand on ne sait rien d'ailleurs, l'idée de tout abandonner ne peut pas vous venir. Simon continuait donc à travailler avec une sorte d'indignation sourde, et cela paraissait ne devoir jamais finir, lorsqu'il arriva de nouveaux changements encore plus lourds à supporter que les autres.

Un jour, pendant les grandes chaleurs de juillet, comme le ciel annonçait de l'orage et que toute la famille était dehors pour rentrer les récolles, Jean Bruat, qui pouvait bien avoir soixante et quinze ans, gardait seul la maison. Il se tenait dans la chambre en bas, et rêvait en écoutant marcher l'horloge, le grillon chanter, la rivière bouillonner, les bœufs mugir lentement dans la vallée, pendant qu'on chargeait les voitures, et le dîmeur crier :

« Hé! hoé! vous autres, attendez la dixième! »

Il se disait en lui-même :

« Le gueux a besoin qu'on l'attende, pour dépouiller les gens. »

Alors il s'appuyait, les deux coudes sur la fenêtre, et regardait ce dîmeur, suivi d'une grande voiture, s'approcher avec sa perche, accrocher les plus belles gerbes et les jeter sur le tas de l'église. — Il pensait à bien des choses en voyant cela, puis il allait se rasseoir pour rêver.

Ainsi se passaient les heures lentement; la nuit venait, les enfants qui couraient au village rentraient, les chariots se mettaient à grincer dans la rue fangeuse, en jetant leur ombre sur les petites fenêtres; mais les travailleurs ne rentraient pas encore, et le père Jean avait fini par s'assoupir derrière l'âtre, lorsqu'un pas lourd dans la chambre l'éveilla. Il regarda, c'était Simon, en bras de chemise; il venait de jeter son feutre et sa camisole sur la table, et se promenait d'un air sombre, les mains croisées sur le dos.

« C'est toi, Simon ? lui dit-il.

— Oui, mon père.

— Tu reviens de bonne heure.

— Je me suis dépêché pour revenir. »

Le vieux remarqua seulement alors que son fils était pâle.

« Qu'est-ce qui se passe donc? fit-il.

— Nos salaires sont diminués, dit Simon d'une voix enrouée. Le nouveau maître des eaux et forêts trouve que quinze sous par jour, c'est trop; il n'en donnera plus que douze. Ceux qui ne seront pas contents n'auront qu'à s'en aller; les serfs ne manquent pas pour l'ouvrage. »

Puis, après un instant, il ajouta :

« C'est arrêté;... demain je ne gagnerai que douze sous. »

Le vieillard, durant quelques instants, resta comme étourdi.

« Et les autres, fit-il ensuite en tremblant, qu'est-ce qu'ils pensent?

— Ils ne pensent rien, répondit le fils.

— Aucun n'a rien dit?

— Non, le seigneur est le maître; s'il voulait donner huit sous au lieu de douze, ce serait la même chose. »

En ce moment des voix s'approchaient dans la rue, et le vieux se levant s'écria :

« Ne dis rien à ta femme, à ta mère, aux enfants... Ce serait un coup trop terrible... Il faut se retourner,... il faut voir si l'on peut vivre... Oui, nous verrons;... c'est dur;... gardons ça jusqu'à demain, Simon ! »

Simon s'était assis. Les femmes parurent aux fenêtres en tumulte.

« Ah ! criait la mère Anne, son vieux bonnet défait et ses longues mains jaunes en l'air, maintenant il ne reste plus qu'à mourir de faim! »

Catherine, Marie-Anne et la petite Louise criaient aussi. Le père Jean vit qu'elles savaient déjà tout, que le bruit du malheur s'était répandu dans la vallée.

Elles entrèrent ainsi à la file, jetant les faucilles et les râteaux derrière la porte, et détachant leurs grands chapeaux de paille, dans la désolation.

« C'est fini, criait Anne, c'est la fin des fins! »

Et voyant alors Jean et son fils immobiles près de l'âtre :

« Vous voilà, fit-elle; vous ne dites rien? Est-ce qu'on peut élever les enfants à cette heure? Est-ce que le maître des forêts peut ôter le pain aux pauvres gens? Est-ce que ce n'est pas contre Dieu? »

Jamais le père Jean n'avait vu sa femme dans un état pareil. Mais il ne savait que ré-

pondre; et presque aussitôt le gendre arriva, son grand dos courbé, ses petits yeux luisants de colère, en quelque sorte plus indigné que les femmes.

« Hé! fit-il par la fenêtre, vous savez la nouvelle, notre gracieux seigneur a fait des dettes à Versailles; c'est nous qui allons les payer comme d'habitude : on diminue les ouvriers!... A-t-on jamais vu des gueuseries pareilles? »

Ensuite il enjamba le seuil. Sa femme Annette et ses deux enfants, Claude et Nicolas, le suivaient.

La désolation redoublait; les femmes pleuraient; les enfants derrière, effarés, écoutaient. Dans tout le village on entendait les mêmes cris, tantôt à droite, tantôt à gauche. Les gens revenaient par bandes de la vallée; ils s'arrêtaient en criant :

« La journée au bois est de douze sous! »

Bûcherons, flotteurs et charbonniers, tous courbaient la tête. On ne pensait plus aux récoltes; la grêle ne ravage qu'une seule moisson; mais quand les salaires baissent, c'est pour longtemps, surtout quand on n'a qu'un maître et qu'il dé[illegible] de tout.

Le père Jean, penché sur son escabeau, les deux mains croisées entre les genoux, regardait à terre sans rien dire; et seulement à la fin, lorsqu'à force de crier on avait fini par sangloter, et que les femmes embrassaient les enfants, en disant :

« Qu'est-ce que vous allez devenir? »

Seulement alors il leva la tête et dit :

« A quoi servent tous ces cris? Voyons, Thibaut, tout ce que tu racontes, nous le savons bien. Lorsque le seigneur perd au jeu, c'est nous qui payons; lorsqu'il jette l'argent par les fenêtres, c'est nous qui payons; lorsqu'il fait des bâtisses et des jardins, comme le roi de Versailles, c'est nous qui payons; lorsqu'il trimbale des femmes de méchante vie, c'est encore nous qui payons; — le pauvre peuple paye toujours!... Oui, nous savons cela; mais qu'est-ce qu'il faut faire? Réclamer près du maître des eaux et forêts? Tout le monde sait que nous ne sommes rien, qu'on ne nous écoute pas, que nous ne valons pas la peine qu'on nous regarde. Et même si cet homme apprenait seulement que nous avons osé réclamer, il nous ôterait le travail et nous chasserait du pays. Est-ce vrai? »

Thibaut, qui marchait de long en large avec indignation, ne répondit pas.

« Nous en aller travailler ailleurs, dit ensuite le père Jean avec tristesse, oui, mais où travailler? où trouver de l'ouvrage? à dix ou quinze lieues d'ici, dans une autre contrée chez un autre seigneur? Est-ce que les mêmes charges, les mêmes impositions, les mêmes injustices ne sont pas partout? Est-ce que les comtes de Salm, de Dabo et d'ailleurs payent mieux? Est-ce que même, en apprenant qu'à Dosenheim on diminue la paye, cela ne la fera pas diminuer dans tous les comtés forestiers? »

Il attendait la réponse; mais personne ne savait quoi dire.

« Quand on est le plus faible, quand on ne peut pas réclamer ni rien changer, mes pauvres enfants, il faut se soumettre. Nous économiserons!

— Oh! dit la mère Anne, est-ce qu'on peut encore économiser? Sur quoi donc, Jean, veux-tu qu'on économise encore?

— Je ne veux pas, moi, dit le vieillard tout ému, ce n'est pas moi qui veux; je dis qu'il faut. Je ne vois pas d'autre moyen, Anne; s'il en reste un autre, qu'on parle! »

Il regardait Thibaut, mais le gendre, la tête penchée, se taisait; il finit même par s'asseoir et regarder devant lui.

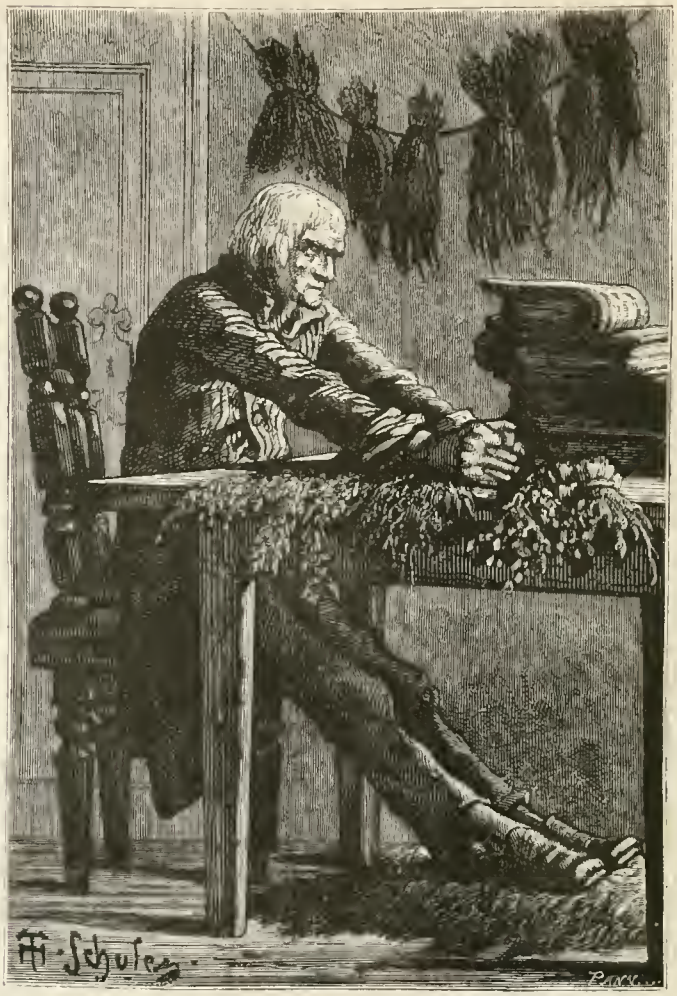
La vieille sœur Thérèse venait de poser la grosse écuelle aux fèves sur la table. Dans la maison voisine, on entendait aussi pleurer.

« Allons, dit le père Jean avec tristesse, asseyons-nous et mangeons. Il faut voir, il faut patienter et réfléchir... Peut-être qu'à la fin des fins, le bon Dieu nous viendra tout de même en aide!... »

Il donna lui-même l'exemple, et quelques instants après toute la grande table était garnie de têtes blondes et de vieilles figures pensives et tristes. De temps en temps, une des femmes se retournait encore pour s'essuyer les yeux. Thibaut, derrière, avec Annette, dans l'ombre de la cheminée, un de ses genoux pointus entre les mains, les yeux en l'air, rêvait en serrant les lèvres, et dans le cercle de la lampe on voyait les petites mains aller et venir autour de la grosse écuelle.

Ainsi se passaient les choses au *bon vieux temps :* les moines et les seigneurs avaient tout, le peuple n'avait que l'espoir en Dieu!...

La Révolution a changé tout cela : elle a détruit les priviléges, fondé l'égalité civile et donné aux paysans la terre qu'ils cultivaient depuis quatorze siècles pour le prêtre et le noble. Pourquoi donc les paysans ne votent-ils pas comme les ouvriers des villes, pour l'accomplissement des droits de l'homme et pour la République contre les rois? Est-ce qu'ils regretteraient le servage, la gabelle, le champart, la grande et la petite dîme, la corvée, la taille,



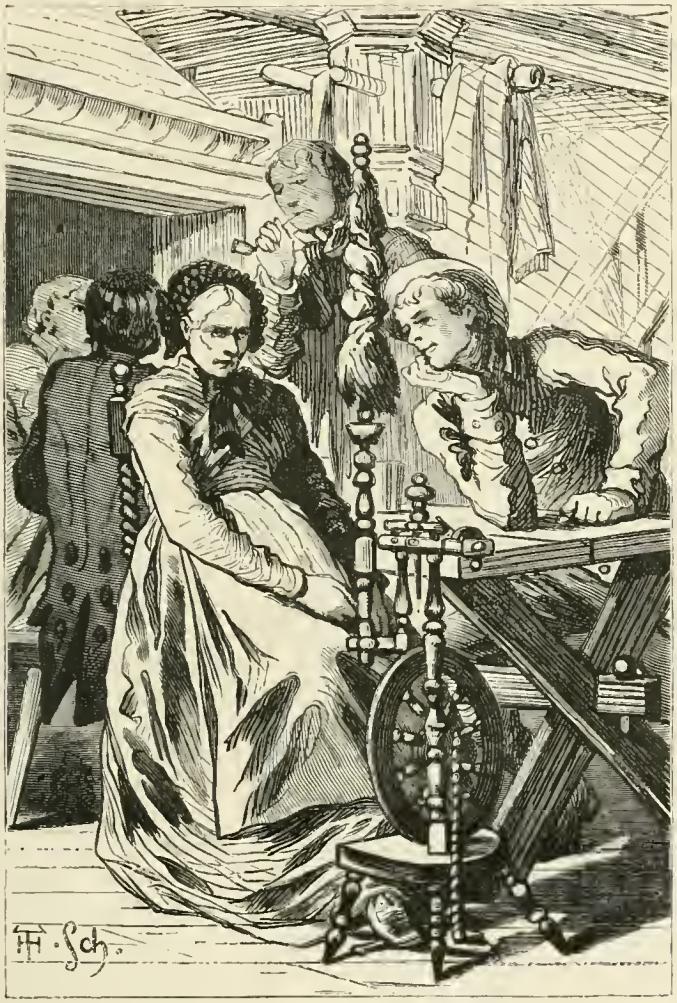
Dieu veuille pourtant... (Page 53.)

le four, le moulin, le pressoir banal, la subvention du roi et mille autres redevances qui écrasaient leurs grands-pères avant 89 ? Non ! mais les malheureux ne connaissent pas l'histoire de notre grande Révolution ; on ne leur a rien appris que le catéchisme et l'histoire sainte, et c'est là que le bât nous blesse : *Instruire le peuple, lui raconter l'histoire de ses anciens, c'est fonder la Démocratie sur le roc de la Nation. Hors de là point de salut !*

A l'œuvre donc, tous les hommes de bonne volonté. Ecrivons et parlons pour le peuple des campagnes, dans une langue simple, familière et forte, qu'il comprenne. Défions-nous des belles phrases, des grands mots et des finesses d'académiciens. En vérité, je vous le dis : de tous les livres qui se publient dans notre pays de France, il n'y en a guère qu'un paysan puisse comprendre. On a fait des études, on écrit pour les malins, et le peuple, qu'on laisse dans l'ignorance, vote pour les intrigants et les ambitieux qui l'exploitent ! Voilà le secret de tous nos malheurs depuis soixante-dix ans !

FIN DU BON VIEUX TEMPS.

LETTRE
D'UN ÉLECTEUR
A SON DÉPUTÉ



« J'avais aussi des marais,... des étangs ! » (Page 55.)

Monsieur le député,

Je m'appelle Jacques Briot ; c'est moi qui tiens à ferme les biens de M. Novion, près de Passavent, et je suis un des vingt-cinq mille six cent quarante-trois électeurs qui vous ont envoyé à Bordeaux, le 8 février 1871, pour arranger notre affaire avec Bismark.

C'était une vilaine affaire, surtout après l'occupation des forts de Paris par les Allemands, car ils pouvaient marcher alors sur toute la France, sans avoir rien à craindre derrière eux.

Nous avons pensé, dans ce temps-là, qu'il nous fallait des gens habiles et principalement d'honnêtes gens, car les coquins finissent toujours mal ; au lieu d'arranger les affaires, ils les embrouillent pour pêcher en eau trouble, et tôt ou tard on se repent de leur avoir accordé sa confiance.

Alors donc plusieurs ont jeté les yeux sur vous, pensant qu'un vieil avoué rempli de bon sens devait s'entendre à ces choses. Vous êtes venu chez nous, vous nous avez dit que vous étiez républicain, « que la République seule pouvait nous sauver. »

Cela m'a fait plaisir, ainsi qu'à beaucoup d'autres, parce que nous étions las depuis longtemps de sacrifier notre argent et nos fils pour soutenir l'orgueil de trois familles, dont la mauvaise conduite ne nous a jamais attiré que des révolutions, des guerres terribles et de grands malheurs.

Nous voulions tous la paix, le travail, l'instruction, la liberté et la justice ; c'est pourquoi nous vous avons donné chacun notre voix, et vous êtes parti pour nous représenter moyennant vingt francs par jour, chose convenable, car lorsqu'on représente les intérêts des autres, qu'on emploie son talent, son savoir et son expérience à leur service, il est juste d'être payé raisonnablement : chaque peine mérite son salaire.

Vous avez fait votre possible là-bas pour amener à bien notre affaire ; malheureusement il paraît que tout votre talent et vos connaissances n'ont pu bonifier les choses, puisque vous avez été forcé de sacrifier deux de nos meilleures provinces et cinq mille millions pour obtenir la paix, en laissant trente-six de nos départements en gage entre les mains de Bismark et de l'empereur Guillaume.

C'était, comme on dit, un procès perdu sur toute la ligne, avec le principal, les intérêts et les frais.

Enfin nous ne vous en voulions pas, vous aviez employé tous vos moyens sans réussir ; c'était triste, malheureux, et malgré nos pertes, si vous étiez revenu tranquillement, personne ne vous aurait fait le moindre reproche.

Mais, au lieu de cela, vous êtes resté en place : vous avez déclaré que cette place vous convenait beaucoup ; que vous vouliez arranger le restant de nos affaires comme le commencement, enfin que vous étiez *souverain !*

Souverain de quoi, monsieur le député, je vous le demande. Souverain des gens qui vous ont nommé, qui vous payent pour les représenter à la Chambre ?... Allons donc ! Celui que je paye n'est pas mon souverain, c'est mon commis et rien de plus !

Je vous avoue que cette manière d'agir m'a paru louche tout de suite ; et depuis, votre conduite à Versailles n'a fait que grandir ma défiance de jour en jour.

Je comprends très-bien que des jeunes gens qui s'appellent le comte de Champignon ou le marquis de la Pétaudière, pleins de vanité parce que leur grand grand-père a surveillé les écuries de Louis XIV, ou que leur arrière-grand'mère a dansé la berrichonne avec Henri IV, je comprends très-bien que ces jeunes gens, auxquels on a dit qu'ils étaient de noble race et que les rejetons de noble race savent tout sans avoir rien appris, pourvu qu'ils s'entendent à dresser un cheval, à lancer un cerf, à faire le joli cœur dans un salon ; je comprends que ces messieurs crient, parlent haut, disent des sottises sur les finances, sur le commerce, sur l'industrie, sur l'administration, sur la politique et tout ce qui se présente ; cela rentre dans les droits de leur naissance ; s'il en était autrement, les gens raisonnables en seraient bien étonnés !...

Mais ce que je ne comprends pas, c'est que vous, le fils de Jean-Pierre, qui dans le temps étiez si convenable dans votre cabinet, quand on vous apportait une petite affaire ; qui saluiez la pratique plutôt deux fois qu'une ; qui la reconduisiez jusqu'au bas de l'escalier, en lui serrant la main et répétant : « Monsieur Briot, comptez sur mon zèle ; je n'oublierai rien pour vous satisfaire. J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur Briot. »

Ce que je ne peux pas comprendre, c'est qu'un homme grave tel que vous, dans une assemblée que toutes les nations regardent, parce qu'elle représente la France, vous, monsieur le député, vous alliez crier comme dans un cabaret, chaque fois qu'on parle de la République, et que vous tapiez sur votre pupitre avec un couteau à papier, en riant jusqu'aux oreilles, en faisant la bête, de manière à déshonorer notre pays aux yeux des étrangers qui sont là, dans les tribunes, et qui naturellement se figurent que nous sommes tous aussi dépourvus de sens que vous, puisque nous vous avons choisi pour nous représenter.

C'est une conduite abominable ! Vous n'avez pas le droit de nous représenter ainsi ; c'est un mensonge, cela nous dégoûte, et je proteste d'abord pour ma part. Et puis cela nous est très-nuisible. Si vous montriez seulement toujours le simple bon sens que nous avons, nous autres paysans, nos jeunes seigneurs se respecteraient aussi davantage, j'en suis sûr ; ils n'auraient pas si bonne opinion de leur suffisance, ils comprendraient un peu mieux ce que leur disait M. Thiers : « qu'il faut d'abord que la tâche soit à la hauteur de leurs capacités, avant de renverser la République. » Et nous aussi nous aurions plus de confiance dans l'avenir, nous travaillerions avec plus de calme, plus de courage, pour être en état de payer nos milliards aux échéances et de délivrer notre territoire des ennemis.

Mais tenez, parlons franchement, vous le faites exprès ; vous voulez nous dégoûter de la République, — vous, que nous avons

nommé député, parce que vous nous aviez donné votre parole d'honneur que vous étiez républicain!

Et savez-vous ce que je soupçonne? Je soupçonne que vous faites cela pour plaire aux monarchistes; que vous n'avez jamais été ni républicain ni quoi que ce soit; que vous n'avez jamais consulté que vos intérêts, et que vous croyez maintenant avoir intérêt à soutenir Chambord, parce que vous espérez voir ce gros monsieur proclamé roi, par un tour d'escamotage comme celui de 1830, où l'on a vu des députés, nommés pour faire des lois sous Charles X, prendre sous leur bonnet le droit de proclamer Louis-Philippe roi des Français. Vous espérez sans doute attraper une bonne place sous ce gouvernement, en récompense de votre zèle à taper sur votre pupitre?

Mon Dieu, beaucoup d'autres ont deviné ce que signifient vos grimaces; tout le monde dit que vous n'avez pas d'autres moyens de vous distinguer, et que c'est votre intérêt qui vous pousse à ces tristes contorsions.

Eh bien! monsieur le député, moi je suis franc, et je ne vous cache pas que si vous cherchez vos intérêts, nous cherchons aussi les nôtres.

Et 1° si nous ne voulons pas de Chambord, c'est que Chambord veut dire pour nous le gouvernement de la noblesse et des jésuites, le rétablissement des privilèges du moine et du seigneur, la dîme, les châteaux, les couvents, les paysans attachés à la glèbe; et puis la guerre contre l'Italie, pour rétablir le pape avec son immaculée Conception, son infaillibilité et son *Syllabus*. — Voilà ce que signifie pour nous Chambord ou Henri V.

Tout de suite, ces gens-là, s'ils étaient maîtres, crieraient: « Il faut relever le prestige du drapeau... En route pour l'Italie! » Reste à savoir si les Italiens seraient battus, car ils ont une solide armée maintenant; ils ont des généraux qui valent peut-être bien les nôtres; ils ont un roi qui ne ressemble pas à Bonaparte; ils ont une chambre qui s'entend à conduire les affaires; ils ont horreur des jésuites, et se défendraient solidement.

Et, d'un autre côté, reste à savoir si les Prussiens laisseraient écraser leur allié de 1866; s'ils ne profiteraient pas de l'occasion pour nous tomber sur le flanc, marcher sur Paris, enlever la Champagne, et nous imposer cette fois 10 milliards, car l'empereur Guillaume, bon protestant, n'a pas l'amour du pape et ne respecte pas le *Syllabus*, et Bismark, lui, ne pense qu'à la grandeur, à la richesse, à la force de la Prusse.

Ce serait donc une guerre de religion que les jésuites nous mettraient sur les bras, pour sauver leur boutique, la plus épouvantable des guerres, la guerre des Cévennes, la guerre de Trente-Ans, sans pitié, sans miséricorde: les villages qui brûlent par centaines; les femmes et les enfants qui se sauvent en chemise dans la nuit; les paysans qui pendent en grappes à tous les arbres; et puis, après tout cela, des files de masures noires sur toutes les routes, et quatre ou cinq habitants par hameau, survivant au massacre, pour repeupler le pays! Et alors il pourrait arriver ce que des Allemands nous prédisent depuis vingt ans: la séparation du nord et du midi de la France, une France en quatre ou cinq morceaux: un petit royaume autour de Paris, grand comme un jardin, avec un petit roi légitime, pour y cultiver les fleurs de lis; un royaume d'Aquitaine; un grand-duché de Bretagne; une capitale à Toulouse; une autre à Lyon... Mais M. de Chambord aurait fait son salut, comme son grand-père Charles X, et les jésuites lui donneraient l'absolution.

Vous voyez bien, monsieur le député, qu'à moins d'être des brutes, les paysans ne doivent pas adorer Henri V.

Et 2° Bonaparte.

Bonaparte, c'est le gouvernement des aventuriers, des mouchards, des tripoteurs de bourse, des femmes de mauvaise vie, des paniers percés criblés de dettes, poursuivis par cinquante créanciers et condamnés à faire fortune du jour au lendemain par un coup d'audace, ou bien à se pendre. Ceux-là risquent tout, la déportation et les galères; ils ne reculent devant rien pour réussir. Quand on leur fait grâce à Strasbourg, ils recommencent à Boulogne, et puis à Paris. Une fois en place, ils jouissent grandement, largement. Aux dépens de qui? Naturellement aux dépens de ceux qui travaillent. Les milliards de dettes commencent à s'entasser régulièrement; personne ne s'inquiète de savoir qui les payera plus tard; et, au bout de trois ou quatre ans, ces mêmes individus qu'on a vus dans la crotte ont chevaux, carrosses, maîtresses, propriétés de toute sorte; ils font tous florès; et quand on leur parle de filouterie, de coquinerie, de violation de serment, de fusillades, ils vous rient au nez.

Mais le quart d'heure de Rabelais arrive: On déclare la guerre entre deux coups de bourse; les armes manquent, les munitions manquent; les soldats meurent de faim, on les rend par cent mille à la fois; la révolution du dégoût éclate; les paysans sont volés, pil-

lés, rançonnés, fusillés par les Prussiens; les bourgeois sont bombardés; Paris se défend longtemps, il est forcé de se rendre par la famine. Les anciens mouchards et les souteneurs de filles, devenus capitaines et colonels dans l'armée de la Commune, mettent le feu aux quatre coins de la ville : tous les édifices où se trouvaient des papiers compromettants pour Bonaparte flambent comme des allumettes!... Il faut céder des provinces; il faut payer 5 milliards aux Allemands pour les frais de guerre, sans parler des milliards d'indemnités à l'intérieur. Le danger passé, les bonapartistes reviennent; ils s'étaient mis hors de la bagarre; personne ne les arrête; ils regardent effrontément et disent :

« Vous avez ruiné le pays, vous êtes cause de tous les malheurs. Pendant que nous étions en Angleterre, en Suisse, en Italie, vous avez cédé l'Alsace et la Lorraine; vous avez eu tort, il fallait les garder et les milliards aussi. Cet imbécile de peuple n'a de confiance qu'en nous; ôtez-vous de là; nous sommes élus par le suffrage universel; nous allons vous resauver comme la première fois! »

Voilà le gouvernement de la famille Bonaparte! Il nous a déjà valu trois invasions, trois capitulations de Paris, la perte de la rive gauche du Rhin et de toutes les conquêtes de la première République; celle de nos plus belles colonies; la ruine, l'abâtardissement de nos populations et l'anéantissement de notre marine pour trente ans. Je ne parle pas de l'Alsace et de la Lorraine, de l'honneur perdu, des milliards et de tout le reste. Cela s'est passé hier!...

Et maintenant parlons des d'Orléans.

Qu'est-ce que le gouvernement des d'Orléans? C'est le gouvernement de ceux qui ne reconnaissent pas aux gens d'autres capacités que celle des écus. Avez-vous des écus, n'importe comment? vous avez la capacité d'être électeur, éligible, membre du conseil général, du conseil d'arrondissement, du conseil municipal. Vous êtes un savant homme, un homme digne de tous respects, ou d'un grand respect, ou d'un certain respect, selon le nombre de vos écus! N'avez-vous pas d'argent? vous n'êtes bon à rien; vous n'êtes capable de rien; vous êtes impropre à toutes les places, sauf à celle de manœuvre, d'ouvrier de fabrique ou de journalier dans les champs. Le gros bourgeois qui vous emploie a toujours raison contre vous; la déposition du serviteur contre son maître et de l'ouvrier contre son patron n'est pas reçue en justice : *le maître est cru sur parole*, il a de l'argent! Gagnez de l'argent, enrichissez-vous et l'on vous croira. *Dans ce gouvernement, les choses sont tout et l'homme n'est rien!* Tel est, en deux mots, le système des d'Orléans, qui nous a précipités par ses injustices dans la révolution de 1848; et puis, par ses intrigues pour empêcher la République de se fonder, dans les journées de juin; et puis, par la complicité de ses chefs avec Louis Bonaparte, dans les abominations du 2 décembre et dans tous les malheurs que nous voyons aujourd'hui.

Chambord, c'est le gendarme du pape, le bedeau de l'immaculée Conception et du *Syllabus;* Bonaparte, c'est le loup qui rôde autour du troupeau, en guettant l'occasion de faire du carnage; les d'Orléans sont les renards qui se glissent dans la ferme par la porte de derrière!...

Et voilà, monsieur le député, voilà ce que vos mauvaises gazettes nous représentent comme notre salut, à nous, vieux paysans de France, qui tenons à conserver nos biens, à vivre honnêtement, à élever et faire instruire nos enfants, sans craindre d'être envahis et ruinés du jour au lendemain, par la faute d'un coquin ou d'un imbécile, qui déclare la guerre comme on prend une prise de tabac.

Vous nous proposez des êtres de cet acabit, pour gouverner notre pays à la place du papa Thiers, que nous avons choisi dans vingt-sept départements, au moment le plus difficile, et qui, seul, a plus travaillé, plus étudié, plus écrit de beaux livres, plus prononcé de discours savants, plus rendu de services à la France, et montré plus de bon sens, d'honnêteté, de talent et de courage, que tous vos royalistes ensemble.

Non! non!... Nous ne sommes plus aussi bêtes que vous croyez; nous avons profité des dernières leçons, et nos dernières élections pour les conseils municipaux, pour les conseils généraux et pour la Chambre vous le prouvent; sans parler des adresses qui arrivent à Versailles par milliers, de toutes les communes de France, pour encourager le Président dans sa bonne politique.

Tout cela vous montre que la République marche, qu'elle jette de profondes racines en province, et voilà justement pourquoi vous êtes si pressé de conspirer contre elle et de répandre le bruit que c'est un simple essai de gouvernement, en attendant celui de Chambord, de d'Aumale ou de Bonaparte; lequel des trois? vous n'en savez rien vous-même, car si par malheur la République venait à succomber, le lendemain de sa chute, légitimistes, orléanistes et bonapartistes se dispu-

teraient, les armes à la main, l'exploitation de la France, et de Lille à Marseille notre malheureux pays ne serait qu'un champ de bataille ! — Votre ami, M. Batbie, cet ancien démagogue devenu jésuite, a bien raison d'appeler cela « un gouvernement de combat !... »

Et le bruit court aussi que notre armée tient pour Bonaparte, pour d'Aumale, pour Chambord, comme si notre armée n'était pas avant tout française, et comme si ce n'était pas autre chose, pour un vrai soldat, d'être le soutien de la loi, le défenseur de sa patrie, ou le mercenaire d'un roi quelconque.

On dit que les conspirateurs monarchistes comptent sur l'armée pour faire leur coup. Eh bien, écoutez ce que je vous annonce, monsieur le député, c'est une nouvelle qui vous réjouira : Tous ceux de notre village, moi le premier en tête, nous venons d'écrire à nos fils, qui sont, les uns dans l'infanterie, les autres dans la cavalerie, de n'obéir qu'aux ordres du président de la République, et de tirer à bout portant sur tous les conspirateurs qui essayeraient de les entraîner contre la loi ! C'est ainsi que Louis Bonaparte s'est présenté à Strasbourg ; et dans ce temps-là, si quelque brave garçon avait passé sa baïonnette dans le ventre du bandit, il nous aurait conservé l'Alsace et la Lorraine, en nous sauvant de toutes les hontes et de tous les malheurs que nous avons éprouvés depuis.

Ah ! monsieur le député, songez qu'il ne s'agit pas seulement de vos intérêts particuliers, mais qu'il s'agit du salut de la France. Songez que nous avons des ennemis puissants, campés sur notre territoire, et qui n'attendent que l'occasion de nous anéantir ; songez que c'est une infamie de se préférer soi-même à la patrie, surtout quand cette patrie s'appelle la France, le pays des grandes idées, des élans généreux, des principes sublimes ; songez que celui qui met son petit égoïsme en balance avec la vie de ce grand peuple mérite d'être exécré de tous les siècles !

Rappelez-vous, monsieur le député, que nos pères représentaient la France sous la figure d'un Hercule appuyé sur ses enfants, et que, par vos divisions, par vos intrigues, par vos conspirations royalistes, où chacun voit d'avance ce qu'il aura, sans penser au salut du pays, vous troublez la nation, vous détruisez la confiance, vous arrêtez le commerce, vous préparez la guerre civile, enfin vous nous déshonorez aux yeux de l'Europe !... Rappelez-vous ces choses, et peut-être alors aurez-vous la pudeur de vous retirer, et de venir rendre compte de vos actes aux électeurs qui vous ont envoyé à la Chambre, pour y faire leurs affaires et non les vôtres.

Mais si cela ne suffit pas, si vous poussez le mépris de la justice et l'abus de votre mandat jusqu'à vouloir rester en place, malgré la volonté formelle de vos électeurs ; s'il vous faut d'autres considérations pour vous faire comprendre l'imprudence de votre conduite, eh bien ! figurez-vous seulement une minute que la partie des conspirateurs monarchistes a été jouée *et perdue*, comme elle le sera certainement s'ils la jouent, — car M. Thiers est un honnête homme ; il fera son devoir contre les révolutionnaires de sacristie, comme il l'a fait contre la Commune, et toute la nation sera là pour le soutenir au besoin ! — Figurez-vous donc qu'au lieu d'être à taper sur leurs pupitres, à remuer leurs pieds, à crier comme des aveugles, quand le président parle « du gouvernement légal du pays », ces messieurs sont assis devant le 5e ou le 6e conseil de guerre républicain, en train de les juger militairement, tandis que les chefs de file, qui, selon leur habitude, ont eu soin de s'éclipser, les regardent de loin et disent : « Décidément, le métier de conspirateur devient dangereux... le gouvernement de la République ne plaisante pas ! » Figurez-vous cela... Ce sont des réflexions salutaires, pour les ambitieux qui mettent une place de sénateur ou de pair de France au-dessus de l'indépendance et de la grandeur de la patrie...

Je vous salue, monsieur, avec le respect dû à votre patriotisme et à votre manière de remplir le mandat que nous vous avions confié. Vous serez récompensé aux élections prochaines ! On ne nous trompera plus avec des professions de foi hypocrites, croyez-le bien ; nous choisirons, pour nous représenter à Paris, d'honnêtes gens, incapables de manquer à leur parole ; et comme votre conduite nous a rendus défiants, nous aurons soin, avant de leur donner nos voix, de leur faire prendre l'engagement d'organiser, toute affaire cessante, ce que nous voulons, nous, — *le peuple souverain*, — c'est-à-dire une bonne République honnête et progressive, avec un enseignement, des lois, une administration, une armée et une justice républicaines.

JACQUES BRIOT.

LES

ORATEURS DE MON VILLAGE

Vers le milieu de l'automne dernier, un dimanche du mois de novembre, après les récoltes et les vendanges, le conseil municipal de mon village se réunit à la mairie, pour délibérer sur les affaires de la commune.

Ce conseil se compose des notables de l'endroit, savoir : le chaudronnier Damido, le marchand de balais Nicolas Jacquel, les deux frères Adam et Charles Benerotte, bûcherons; Georges Machette, épicier; François Mathis, cultivateur, et plusieurs autres non moins versés dans la connaissance des matières administratives.

Ils avaient naturellement endossé leur grand habit des dimanches, et s'étaient coiffés de leur magnifique tricorne à chenille tricolore. — Damido seul portait sa petite veste de velours brun rapiécée aux coudes, sa cravate filandreuse et son chapeau de tous les jours, ayant l'habitude de prétendre que l'habit ne fait pas le moine, et qu'un homme tel que lui peut se présenter partout, sans se laver les mains ni se décrasser la tignasse.

La cloche tintait encore, que tous ces braves gens étaient assis autour de la table du conseil, les uns le coude en avant, la mâchoire dans la main, les autres bâillant et murmurant :

« C'est pourtant bien drôle que notre maire arrive toujours le dernier! »

Le garde champêtre Cuny se promenait de long en large dans le corridor, pour empêcher les enfants et les commères du voisinage de venir écouter à la porte, et le vieux maître d'école, Antoine Denier, secrétaire de la mairie, taillait sa plume avec une attention singulière.

Rien qu'à voir cette figure grave et mélancolique, les joues creuses, l'œil terne, l'habit-veste à petits pans, râpé jusqu'à la corde, il était facile d'en conclure que la science n'a pas de nombreux partisans au Valtin, et que le pauvre homme vit là comme saint Jean le prêcheur, au désert.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et M. le maire Jacques Romary, sa grosse figure rouge bouffie d'orgueil et sa large panse revêtue d'un magnifique gilet écarlate, entra d'un pas solennel. Il traversa la longue salle, au milieu du silence, et s'assit dans le fauteuil en exhalant un profond soupir.

C'est un rusé compère que ce Jacques Romary, et qui possède à lui seul plus de terres labourables, de vergers et de gras pâturages que la moitié du conseil municipal. Pour vider ses coupes et transporter ses gros arbres aux scieries du Valtin, il a fait voter un chemin de voiture par le bois et des corvées en masse; pour irriguer ses prairies, il s'est fait adjuger toutes les eaux grasses des trois fontaines et du lavoir; pour entretenir sans frais son bétail après le labour, il a fait mettre en pâture la grande bruyère communale; pour élever ses porcs, il a obtenu de l'administration forestière le rétablissement de la glandée, etc., etc.! Enfin sa place de maire, qui est gratuite, comme chacun sait, lui rapporte plus qu'une grosse ferme, et parfois il dit en se caressant le menton d'un air réjoui :

« Je veux le bien de la commune... J'obtiendrai le bien de la commune!...

— Hé! lui répondit un jour le vieux Grégoire, vous l'avez déjà, puisque vous en faites ce qui vous plaît. »

Bien des gens pensent de même, mais Grégoire n'ayant pas été réélu aux dernières élections, personne n'ose plus rien dire.

Après avoir réfléchi quelque temps, M. le maire dit :

« Vous savez, messieurs les conseillers, que notre maître d'école reçoit cinq cents francs du gouvernement tous les ans et deux cents francs de la commune, ce qui fait sept cents francs, sans compter ce que lui rapporte sa place de sacristain. — Le sous-préfet vient de m'écrire que nous pourrions bien encore y ajouter quelque chose, par exemple quarante sous pour chaque gar-

çon et chaque fille, pendant la saison d'hiver. Si donc vous trouvez que sept cents francs ne sont pas assez...

— Pas assez!... interrompirent les conseillers en tumulte, pas assez!. . »

En même temps Damido se leva, et promenant autour de lui des regards étincelants :

« Oui, s'écria-t-il, je sais qu'Antoine Denier reçoit cinq cents francs du gouvernement et deux cents francs de la commune; le percepteur Georgel, qui descend à l'auberge du *Sapin*, lorsqu'il vient toucher les contributions, le disait encore l'autre jour, et personne ne voulait le croire. Sept cents francs pour apprendre l'AB C à nos enfants! Chacun trouverait que c'est assez joli, hé! hé! hé! Eh bien, ne voilà-t-il pas que cet Antoine, qui devrait être bien heureux de recevoir sept cents francs pour se promener dans la salle d'école, un martinet sous le bras, tandis que nous autres nous sommes dehors, les pieds dans la neige et dans la boue, — les uns à piocher, à labourer, à semer, à faucher, à récolter, les autres à scier des arbres, à fendre des tocs durs comme la pierre, à *schlitter* des troncs, des bûches ou des fagots,... ne voilà-t-il pas que cet Antoine Denier, qui reste assis près d'un bon fourneau quand il fait froid, et près d'une fenêtre ouverte au frais quand il fait chaud, et qui n'a d'autre peine que de crier de temps en temps : — B A BA, B E BE, — ne voilà-t-il pas qu'il se plaint au sous-préfet, et qu'il réclame encore quarante sous pour chaque fille et chaque garçon, pendant la saison d'hiver! »

Il se fit une grande sensation dans le conseil municipal, et le pauvre maître d'école se leva, faisant signe qu'il voulait répondre.

« Taisez-vous! lui cria le maire avec un geste furieux, vous n'avez rien à dire ici.

— Quarante sous! répéta Damido, en lançant au pauvre homme un regard terrible. — Savez-vous, monsieur Antoine Denier, ce qu'un notable comme moi est obligé de faire pour gagner quarante sous? Il est obligé de se lever à trois heures du matin, d'atteler son âne à sa charrette, et quelquefois de se charger lui-même une hotte sur les épaules, lorsque l'âne en a trop, de descendre à Marmoutier, à Saverne, à Schirmeck, par des chemins à se casser le cou cent fois, de s'asseoir au coin d'une borne, par le vent, la pluie ou la neige, et là de fondre les cuillers, d'étamer des casseroles et de raccommoder toute la vaisselle fêlée du pays.

— Mais cela n'a pas de rapport avec la science! s'écria Denier vraiment indigné.

— Taisez-vous! répéta Jacques Romary pourpre de colère, taisez-vous... ou j'appelle Cuny pour vous faire sortir.

— Ensuite, reprit Damido, il est obligé de revenir, sa croûte de pain dans la poche, et encore... encore... les quarante sous ne sont pas toujours gagnés. Il a fallu se rafraîchir d'un petit verre par-ci, d'un petit verre par-là, pour se remonter le cœur. Et vous croyez, monsieur Antoine, que je vais vous donner mes quarante sous? »

Il haussa les épaules et se rassit en souriant d'un air de pitié.

« Oh! que non, monsieur Denier,... oh! que non! vous ne les tenez pas encore!

— Et moi donc, dit Charles Benerotte, le bûcheron, qu'est-ce que je ne suis pas obligé de faire pour quarante sous! Combien d'arbres ne me faut-il pas abattre? Combien ne me faut-il pas lier de fagots, *schlitter* de troncs et de bûches?

— Et nous tous! crièrent les autres. Est-ce que M. Denier nous prend pour des fous?

— Encore, dit François Mathis, si nos enfants apprenaient quelque chose!

— Bah! je ne sais ni lire ni écrire, interrompit le grand Nicolas Jacquel, ça ne m'empêche pas de faire les plus beaux balais du pays. »

La sueur coulait à larges gouttes sur la face pâle du pauvre maître d'école; il regardait M. le maire d'un œil suppliant et semblait implorer la pitié de tous; mais, bien loin de le plaindre, les membres du conseil jouissaient de sa défaite.

Georges Machette, l'épicier, se levant alors, dit en parlant du nez :

« Messieurs les conseillers, vous avez bien raison de refuser les quarante sous qu'on vous demande, car l'instruction c'est la perte des hommes; ça les gâte,... ça les détruit,... ça les rend bêtes!

« Vous connaissez tous mon fils Georges; il y a six ans, c'était le plus beau garçon du Valtin, grand, fort, les cheveux crépus. Ma femme en était toute fière.

« J'ai eu le malheur de l'envoyer à l'école; il n'est plus que l'ombre de lui-même!

« Tous les samedis, M. Antoine Denier venait me dire : « Votre fils, monsieur Ma-
« chette, vous fera beaucoup d'honneur; il
« apprend tout ce qu'il veut. Il sera tout ce
« que vous voudrez : marchand de bois en
« gros, avocat, notaire; il sera la gloire de
« votre famille! »

« Moi, je croyais ça; j'achetais tous les bouquins qu'il lui fallait. Georges se couchait avec ses livres; il se levait la nuit pour les

Lorsque le seigneur perd au jeu,... (Page 63.)

lire. Je payais encore l'huile et la chandelle; que ne fait-on pas pour son sang! Enfin il maigrissait à vue d'œil. Tant mieux, disait M. Antoine, la science maigrit les hommes. Ce n'est pas comme la nourriture du corps, qui les engraisse... Regardez,... moi! »

Un éclat de rire retentit dans tous les coins de la salle.

« C'est faux, murmura l'instituteur, je n'ai jamais dit cela. »

Georges Machette ne parut pas entendre ce démenti, et continua tranquillement :

« M. Antoine Denier voulut enseigner à mon Georges l'arithmétique, l'arpentage, l'orthographe; c'était dans le temps de la maladie de ma femme; j'avais des occupations par-dessus la tête, je ne pouvais surveiller mon fils. Un jour pourtant l'idée me vint de voir ce qu'il avait appris, je l'appelle : Georges, voici cent francs, va m'acheter de la farine à Saverne.

— Mais, mon père, je n'ai jamais acheté de farine.

— Comment, tu ne sais pas ce que coûte une livre de farine? Eh bien, à ton âge je faisais déjà le commerce et je gagnais ma vie. Dorénavant, Georges, tu ne mettras plus les pieds à l'école; je vois ce que vous apprend M. Denier, il vous apprend à rêver, au lieu de gagner votre vie honorablement. Il n'y a que les richards qui aient le moyen d'être si savants; ils ont des cuisiniers pour connaître le prix de la viande, des boulangers pour connaître le prix du pain, et des notaires pour connaître le prix des écus! »

Ce discours de l'épicier Machette eut un

Est-ce que M. Denier nous prend pour des fous? (Page 71.)

effet prodigieux : on vota le refus des quarante sous par acclamation.

Alors Jacques Romary se leva tout souriant, il tira sa grosse montre du gousset de sa culotte et dit :

« Messieurs les conseillers, voici deux heures, il est temps d'aller aux vêpres. »

Et l'on sortit gravement de la salle.

Le vieux maître d'école resta le dernier, selon son habitude, pour fermer la porte.

« Pourquoi mon père ne m'a-t-il pas appris son état de bûcheron? pensait le pauvre homme. Je gagnerais ma vie dans les bois comme tant d'autres. Au lieu d'avoir trente-six maîtres, je n'en aurais qu'un; je ne serais pas forcé de plaire à M. le sous-préfet, à M. l'inspecteur, à M. le curé, à M. le maire, à tout le monde. »

Il était bien triste!

Quant à notre maire Jacques Romary, seigneur et maître du Valtin, il descendait majestueusement la grande rue du village, suivi de MM. les conseillers municipaux, et se disait en lui-même :

« L'affaire est dans le sac! Georges Machette a parlé comme un avocat. Le sous-préfet criera peut-être un peu, mais le curé sera content... Voilà le principal : ceux qui ont le curé dans leur manche n'ont rien à craindre! »

FIN DES ORATEURS DE MON VILLAGE.

LA

SENTINELLE PERDUE

1796

Ils étaient trente mille entre Nice et Savone,
Au milieu des rochers que Mont-Albo couronne;
Vainqueurs à Loano, décimés par la faim,
La poudre leur manquait, les souliers et le pain.

Une nuit, à cette heure où le silence arrive,
Quand des gardes du camp retentit le qui-vive,
Quand le chant du clairon pour la dernière fois
Éveille les échos endormis dans les bois,
Et que tout bruit s'éteint dans l'immense étendue;
A cette heure, un soldat, sentinelle perdue,
L'arme au bras, l'œil rêveur, embrassant du regard
Les feux de l'ennemi dispersés au hasard,
Songeait à la patrie !... Et par delà les cimes
Que la lune argentait au revers des abîmes,
Il lui semblait gravir, sur les flancs d'un coteau,
Le sentier qui jadis le menait au hameau;
Puis, arrivant soudain au seuil d'une chaumière,
Il voyait deux vieillards, assis à la lumière
D'un foyer tremblotant dans le sombre réduit;
Et tous deux s'oubliaient au milieu de la nuit,
Tous deux, le front penché, poursuivaient ce long rêve
Qu'on appelle la vie, et que la mort achève!

Et la femme disait : « Voici bientôt un an
Qu'il n'est plus arrivé de nouvelles de Jean.
Nous a-t-il oubliés? Que fait-il à cette heure?
Dois-je encore espérer, ou faut-il que je meure
Sans revoir mon enfant? Les riches sont heureux,
Ils gardent des enfants qui leur ferment les yeux!
Les pauvres, délaissés, meurent dans la souffrance... »

Et l'homme répondait après un long silence :

« Femme, pour être juste, il faut se souvenir!
Tu gémis de ton sort, tu devrais le bénir.
Quand je suivais mes bœufs, en sillonnant la plaine,
Par la pluie et les vents, respirant avec peine,
Et que je me disais : « Arrive la moisson;
« Pour l'avoir, il faudra payer une rançon.
« Le moine et le seigneur sont maîtres de nos terres;
« Le vin, l'huile, le blé, la gerbe que tu serres,
« Le sillon que ta main féconde avec amour,
« L'herbe qui sur ta faux se penche tout le jour,
« L'arbre, le fruit, la fleur, et toi-même et ta femme,
« Le seigneur y prétend, le moine les réclame!
« Toi, tu n'es rien! Tu n'es qu'un manant, un vilain;
« Ton lot, c'est le travail, et le mépris ton gain.
« Dieu lui-même le veut! Dès avant leur naissance,
« Il donne aux uns la charge, aux autres la puissance. »

« Alors, les reins courbés, je sentais la sueur
Descendre lentement de mon front sur mon cœur.
Et le soir, en rentrant dans ma pauvre chaumière,
Quand l'enfant accourait et me criait : « Mon père! »
Quand il me souriait et me tendait les bras,
Tout mon corps frissonnait, je me disais tout bas :
« Pauvre enfant, tu seras une bête de somme;
« Ton père est un manant, il n'a pu faire un homme! »
Ces temps sont loin de nous. A force de souffrir,
Le peuple s'est levé pour vaincre ou pour mourir,
Il a brisé ses fers. Une France nouvelle,
La France des manants, a chassé devant elle
Les maîtres, les valets, les moines et les rois;
Elle a fondé pour tous l'égalité des droits.
Et tu gémis!... Ton sort te paraît misérable!
Femme, écoute... Avant tout, il faut être équitable :
C'est nous, ce sont nos droits que le peuple défend.

Bien d'autres, comme nous, ont là-bas leur enfant.
Celui qui ne sait pas faire de sacrifice,
Qu'il reprenne son joug, et que Dieu le maudisse!
Car c'est la folle avoine, avide de terrain,
Qui profite de tout et ne rend pas un grain.

— Oui, dit la femme, un an!... Depuis toute une année.
Je suis là, misérable, infirme, abandonnée...
Lui, peut-être il est mort, sans amis, sans secours,
Mon pauvre enfant, mon fils!... ma vie et mes amours;
Que je portais aux champs en remuant la terre,
Pour le voir et lui rire, et qui me disait : « Mère,
« Lorsque je serai grand, je piocherai pour deux;
« Tu ne feras plus rien, nous serons bien heureux!
« Mère, repose-toi. Laisse, que je t'embrasse! »
Il m'essuyait le front, et je n'étais plus lasse.
Et le soir il voulait porter seul les hoyaux.
« Je suis fort! » disait-il, courbant son petit dos.
Ah! c'était le bon temps! Que me faisaient la peine,
Les chagrins, les soucis que la misère amène,
Le moine et le seigneur qui nous prenaient le pain,
La souffrance du jour, la peur du lendemain?...
Le mépris des valets, notre cœur le surmonte;
C'est pour mon pauvre enfant que je buvais la honte!
La honte et les chagrins sont bientôt effacés.
Je le voyais grandir, n'était-ce pas assez?
Il prenait de la force, et les gens du village
Aux luttes de Saint-Jean admiraient son courage.
Ils disaient en riant : « Jeanne, réjouis-toi,
« La fille du bailli va couronner le roi... »
Comme tout me revient! Mon Dieu, quelle souffrance!

— Nous devons, dit le vieux, notre sang à la France.
C'est notre mère à tous; elle a bâti sur nous
Sa force et sa grandeur, dont le monde est jaloux.
Les nobles autrefois allaient seuls à la guerre;
Aujourd'hui je suis noble, et je défends ma terre.
Aurais-je moins de cœur qu'un prince ou qu'un baron?
Ne serais-je Français et libre que de nom?
Faudra-t-il envoyer un duc pour me défendre?
La servitude alors ne peut se faire attendre;
Celui qui me défend est déjà mon seigneur,
Il prouve assez son droit en montrant plus de cœur.
Grâce à Dieu, nous valons toute cette noblesse;
Mon fils combat pour moi, je n'ai point de vieillesse.
Je me retrouve en lui, je suis aux premiers rangs;
Je frappe avec son bras les soutiens des tyrans.
Gémis, si tu le veux, cesse de te contraindre!...
Mais Jean fait son devoir, je ne saurais te plaindre.
S'il pouvait oublier ce qu'il doit au pays,
S'il reculait jamais devant nos ennemis,
S'il désertait nos droits, s'il reniait ses pères,
Alors je verserais des larmes bien amères...
Je serais dégradé!.... Mais c'est trop discourir,
Le vieux sang du vilain ne peut se démentir. »

Ainsi passait le rêve, et sur la plaine immense
Le soldat écoutait au milieu du silence :
Tout se taisait au loin; le ciel profond et pur
Reposait sur les monts sa coupole d'azur;
Les chevaux au piquet hennissaient d'un ton grêle,
Et le cri prolongé : « Garde à toi, sentinelle! »
S'étendait dans la nuit, comme un dernier soupir
De la brise qui tombe et semble s'assoupir.

Mais autour de ces feux où se gardait l'armée,
Sous l'éclair de la flamme et la pâle fumée,
Combien d'autres rêvaient, endormis sur leurs sacs,
Ou debouts et pensifs dans l'ombre des bivacs!
Et combien revoyaient, au beau pays de France,
Le chaume verdoyant où notre cœur s'élance,
La ruelle où de loin on entend aboyer
L'ami de la maison, le vieux chien du foyer,

La porte et son loquet, la petite fenêtre
Qu'ombrage le vieux lierre, — où s'incline peut-être
La grand'mère tremblante, appelant du regard
L'enfant qu'il faut bénir, et qui viendra trop tard!
Combien d'autres, perdus dans un rêve plus sombre,
De ces temps malheureux voyaient repasser l'ombre,
Où, durant leur jeunesse, éveillés un matin,
Ils avaient entendu bourdonner le tocsin
Sur la plaine et les monts, de village en village,
Comme on entend la nuit s'élever un orage!
Les Prussiens arrivaient!... On entendait des cris :
« Aux armes, citoyens, il faut sauver Paris! »

Et l'on voyait courir, comme des fourmilières,
Les manants, les vilains sortant de leurs tanières,
La hache sur l'épaule, et brandissant leurs faux
A la rouge lueur des couvents, des châteaux!
Quel temps! quelle misère! et depuis que d'alarmes!...
Les Bretons soulevés, le pays tout en armes;
L'Europe qui sur nous épuise ses soldats;
La tribune qui tonne au milieu des combats;
La patrie en danger, et la guerre civile
Qui marque les suspects, poursuit, condamne, exile,
Immole à la vengeance, et non pas au devoir,
Les partis tour à tour renversés du pouvoir!
Que de crimes commis au nom de la justice!
Que d'esprits éminents dévoués au supplice!
Tout saigne et se confond dans un vaste tombeau;
Le cœur de la patrie est aux mains du bourreau!

Il le fallait, hélas! Le soc impitoyable,
En creusant son sillon, enterre dans le sable
L'ivraie et le bon grain, le chardon et la fleur :
Tout périt, pour renaître ou plus grand ou meilleur!
Ne plaignons pas le sort du juste qui succombe,
Sa force et sa vertu renaissent de la tombe.
C'est au prix de son sang que la postérité
Doit recueillir un jour la sainte liberté.
Cela suffit. Qu'importe où sa cendre repose?
Il est beau de mourir pour une juste cause.
Le reste n'est qu'un songe, et c'est avoir vécu
Que d'affirmer le droit, même en tombant vaincu.

FIN DE LA SENTINELLE PERDUE

DÉCRET DE LA CONVENTION NATIONALE
SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Séance du 16 nivôse an II de la République (Dimanche 5 Janvier 1794).

La *Convention nationale*, après avoir entendu son comité d'instruction, sur l'organisation de l'instruction publique, décrète ce qui suit :

SECTION PREMIÈRE.

DE L'ENSEIGNEMENT EN GÉNÉRAL.

I. L'enseignement est libre.

II. Il sera fait publiquement.

III. Les citoyens et citoyennes qui voudront user de la liberté d'enseigner seront tenus :

1° De déclarer à la municipalité ou section de la commune, qu'ils sont dans l'intention d'ouvrir une école ;

2° De désigner l'espèce de science ou art qu'ils se proposent d'enseigner ;

3° De produire un certificat de civisme et de bonnes mœurs, signé de la moitié des membres du conseil général de la commune, ou de la section du lieu de leur résidence, et par deux membres au moins du comité de surveillance de la section ou du lieu de leur domicile, ou du lieu qui en est le plus voisin.

IV. Les citoyens et citoyennes qui se vouent à l'instruction ou à l'enseignement de quelque art ou science que ce soit, seront désignés sous le nom d'instituteurs et d'institutrices.

SECTION II.

DE LA SURVEILLANCE DE L'ENSEIGNEMENT.

I. Les instituteurs et institutrices sont sous la surveillance immédiate de la municipalité ou section, des pères, mères, tuteurs ou curateurs, et sous la surveillance de tous les citoyens.

II. Tout instituteur ou institutrice qui enseignerait dans son école des préceptes ou maximes contraires aux lois et à la morale républicaines sera dénoncé par la surveillance et punit selon la gravité du délit.

III. Tout instituteur ou institutrice qui outrage les mœurs publiques est dénoncé par la surveillance, et traduit devant la police correctionnelle ou tout autre tribunal compétent, pour y être jugé suivant la loi.

SECTION III.

DU PREMIER DEGRÉ D'INSTRUCTION.

I. La Convention nationale charge son comité d'instruction de lui présenter les livres élémentaires des connaissances absolument nécessaires pour former les citoyens, et déclare que les premiers de ces livres sont les *Droits de l'homme*, la *Constitution*, le *Tableau des actions héroïques ou vertueuses*.

II. Les citoyens et citoyennes qui se borneront à enseigner à lire, à écrire et les premières règles de l'arithmétique, seront tenus de se conformer, dans leur enseignement, aux livres élémentaires adoptés et publiés à cet effet par la représentation nationale.

III. Ils seront salariés par la République à raison du nombre des élèves qui fréquenteront leurs écoles, et conformément au tarif compris dans l'article suivant.

IV. Les instituteurs et institutrices qui ouvriront des écoles dans les communes de la République, quelle que soit leur population, recevront annuellement, pour chaque enfant ou élève, savoir :

L'instituteur, 20 livres ;

L'institutrice, 15 livres.

Les communes éloignées de plus d'une demi-lieue du domicile de l'instituteur le plus voisin, et dans lesquelles, par défaut de population, il ne s'en établirait pas, pourront, d'après l'avis des directoires de district, en choisir un. La République lui accordera un traitement annuel de 500 livres.

V. Il sera ouvert dans chaque municipalité ou section un registre pour l'inscription des noms des instituteurs et institutrices du premier degré d'instruction et des enfants ou pupilles qui leur seront confiés par les pères, mères, tuteurs ou curateurs.

VI. Les pères, mères, tuteurs ou curateurs seront tenus d'envoyer leurs enfants ou pupilles aux écoles du premier degré d'instruction, en observant ce qui suit :

VII. Ils déclareront à leur municipalité ou section.

1° Les noms et prénoms des enfants ou pupilles qu'ils sont tenus d'envoyer auxdites écoles ;

2° Les noms et prénoms des instituteurs et institutrices dont ils feront choix.

VIII. Les enfants ne seront point admis dans les écoles avant l'âge de six ans accomplis; ils y seront envoyés avant l'âge de huit.

Les pères, mères, tuteurs ou curateurs ne pourront les retirer desdites écoles, que lorsqu'ils les auront fréquentées au moins pendant trois années consécutives.

IX. Les pères, mères, tuteurs ou curateurs qui ne se conformeront pas aux dispositions des articles 6, 7 et 8 de la présente section, seront dénoncés au tribunal de la police correctionnelle, et si les motifs qui les auraient empêchés de se conformer à la loi ne sont pas reconnus valables, ils seront condamnés pour la première fois à une amende égale au quart de leurs contributions.

En cas de récidive, l'amende sera doublée, et les infracteurs seront regardés comme ennemis de l'égalité et privés pendant dix ans de l'exercice des droits de citoyen. Dans ce dernier cas, le jugement sera affiché.

X. Les instituteurs et institutrices du premier degré d'instruction tiendront registre des noms et prénoms des enfants, du jour, du mois où ils auront été admis dans leurs écoles. Ils ne pourront, sous aucun prétexte, prendre aucun de leurs élèves en pension, donner aucune leçon particulière, ni recevoir des citoyens aucune espèce de gratification, sous peine d'être destitués.

XI. Ils seront payés par trimestre, et à cet effet ils seront tenus de produire à la municipalité ou à la section un relevé de leurs registres, fait mois par mois, portant les noms et prénoms des enfants qui auront assisté à leurs leçons pendant chaque mois. Ce relevé sera confronté avec le registre de la municipalité ou section. La confrontation faite, il leur sera délivré un mandat.

XII. Ce mandat contiendra le nombre des enfants qui, pendant chaque mois, auront suivi l'école de l'instituteur ou de l'institutrice, et la somme qui lui sera due. Il sera signé du maire et de deux officiers municipaux, ou de deux membres du conseil de la commune, ou par le président de la section et deux membres du conseil de ladite section, et par le secrétaire.

XIII. Les mandats seront visés par les directoires et payés à vue par les receveurs de district.

XIV. Les jeunes gens qui, au sortir des écoles du premier degré d'instruction, ne s'occuperont pas du travail de la terre, seront tenus d'apprendre une science, art ou métier utile à la société.

XV. Ceux desdits jeunes gens qui, à l'âge de vingt ans accomplis, ne se seraient pas conformés aux dispositions de l'article ci-dessus, seront privés pendant dix ans de l'exercice des droits de citoyen.

Les pères, mères, tuteurs ou curateurs qui auraient concouru à l'infraction de la présente loi, subiront la même peine.

Elle sera prononcée par la police correctionnelle, sur la dénonciation qui lui en sera faite, dans le cas où l'inexécution ne serait pas fondée sur des motifs valables.

FIN DU DÉCRET SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

LES

DEUX FRÈRES

ÉDITION ILLUSTRÉE

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins. — 1166-73.

LES DEUX FRÈRES

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

ILLUSTRÉS DE 24 DESSINS

PAR

THÉOPHILE SCHULER

GRAVURE PAR PANNEMAKER

PARIS

J. HETZEL & Cie, ÉDITEURS, 18, RUE JACOB.

1873

Tous droits réservés.

LES DEUX FRÈRES

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

Un petit pont la traverse... (Page 1.)

I

A quelques lieues au-dessus de la Maladrie, en remontant la Sarre, vous trouvez dans une gorge paisible des Vosges le petit village des Chaumes. Une centaine de maisonnettes, hautes, basses, couvertes de bardeaux ou de vieilles tuiles grises, bordent la rivière. De loin en loin, un petit pont la traverse, avec ses deux perches où les enfants se penchent pour regarder le fourmillement des ablettes

au soleil, autour d'un vermisseau; le mouvement des grandes herbes appelées queues de chat, et le passage des canards qui remontent le courant, en allongeant derrière eux leurs larges pattes jaunes. Ils sont là durant des heures, les cheveux ébouriffés, le pantalon et la veste déchirés, le petit sac d'école à sa ficelle sur la hanche, car le village a son école, mais jamais ils ne se pressent d'y aller. Puis, c'est une femme qui passe en jupon, les pieds nus, le cuveau de sapin sur la tête, rempli de linge : Marie-Jeanne ou Catherinette vont au lavoir. Après cela, des bœufs et des chèvres défilent; le vieux Minique, sa pioche sur l'épaule et la tête penchée, va détourner l'eau sur son pré; M. le curé, la soutane relevée et son tricorne à la main, se dépêche d'aller dire la messe; ainsi de suite!

Tout cela se voit de loin dans la grande prairie verdoyante, au milieu des palissades et des haies vives des jardinets, où pend la lessive des ménages.

A gauche s'élève la colline, avec ses orges, ses avoines, ses champs de seigle et de pommes de terre, ses vieux pommiers tout noueux, déjetés et penchés par le vent.

Depuis cinquante ans que j'habite les Chaumes, je n'ai jamais pu décider les propriétaires à redresser leurs arbres; les trois quarts ne veulent connaître ni la taille ni la greffe, et laissent tout pousser à la grâce de Dieu. Cela fait du fruit bien aigre, mais ils s'en contentent!

Cette culture monte à la lisière des bois, qui, le soir, couvrent champs, vergers, village et rivière de leur ombre. Il ne reste qu'une bande de lumière sur les prés; elle diminue toujours et finit par disparaître à la nuit.

C'est l'heure où les troupeaux rentrent, où la corne du hardier chante, où chèvres et pourceaux courent dans le village chercher leur logis; ils ne se trompent jamais de porte, et grognent ou bêlent d'une voix plaintive, jusqu'à ce qu'on vienne leur ouvrir.

Ce bruit s'éteint à son tour.

On n'entend plus dans la vallée que le doux murmure des crapauds, le long de la rivière, et la grande voix traînante des grenouilles au milieu du silence.

Alors les petites lumières sont allumées dans les baraques. On soupe, on se repose de la journée. En deux ou trois endroits commence la veillée; et la vieille église compte les heures du bavardage, jusqu'au moment où les bonnes femmes avec leurs rouets, les filles avec leur broderie et leur tricot retournent dormir à la maison.

Voilà le village des Chaumes.

Plus loin, à deux ou trois cents pas, se trouvent les moulins du père Lazare, où l'eau tombe en franges comme un cristal des vieilles roues moussues, et plus loin encore, sous bois, dans la gorge étroite, les scieries de Frentselle et du Gros-Sapin.

Lorsque je reçus ma nomination d'instituteur aux Chaumes, M. Fortier en était le maire et M. Rigaud, aubergiste *Au Pied de Bœuf*, l'adjoint; mais les deux frères Rantzau jouissaient d'une grande influence par leur richesse, et gouvernaient en quelque sorte le conseil municipal. Le vieux Rantzau, leur père, mort deux ou trois ans avant, avait été cultivateur, marchand de bois et de salin. Il avait gagné de l'argent; ensuite il était mort, comme nous mourrons tous, laissant ses biens à sa fille Catherine, mariée avec Louis Picot, brasseur à Lutzelbourg, et à ses fils, Jean et Jacques, qui, malheureusement, ne trouvaient pas tous les deux le partage à leur convenance.

C'est du moins ce qui parut alors, car eux, qui s'aimaient du vivant de leur père, qui se soutenaient contre tous, et qui s'étaient mariés en même temps avec les deux filles du vieux juge de paix Lefèvre, depuis ce moment-là se détestaient et ne pouvaient plus se voir.

Jean, l'aîné, était un grand gaillard chauve, rempli d'orgueil et de l'amour des biens de la terre. Par son testament, le père lui donnait la maison hors part, d'abord comme étant l'aîné de la famille, ensuite pour l'avoir soutenu de son travail. Ce partage était injuste, car si Jean avait aidé le père dans sa culture et son commerce de salin, Jacques ne lui avait pas été moins utile pour l'exploitation des coupes.

On ne connaissait pas de plus grande maison au pays que celle du vieux Rantzau, avec hangars, jardin sur la rivière, des écuries pour quinze pièces de gros bétail, et des granges pour entasser foin, paille, fourrages de toute sorte, autant qu'il en faut pour toute l'année.

En outre, belles caves, distillerie et buanderie, enfin une maison superbe, recrépite à neuf et les volets peints en vert.

Jean était content. Il trouvait tout naturel d'avoir la maison du père; mais cet article du testament ne plaisait pas à Jacques, qui fit bâtir aussitôt une maison en face de l'autre, séparée seulement par la rue, hangar contre hangar, grange contre grange, écuries contre écuries, portes contre portes, fenêtres contre fenêtres, avec une place semblable pour le fu-

mier, le fagotage et le bois. — C'était une déclaration de guerre! Jean le comprit. Mais ce qui l'ennuya bien plus, c'est que, trois mois après, Jacques acheta le grand pré de Guisi, le plus beau pré du vallon, et qu'il le paya comptant douze mille francs, ce qui ne s'était jamais vu et ne se reverra sans doute jamais aux Chaumes.

Jean, en apprenant cela, devint tout pâle; il ne dit rien, car les Rantzau sont trop fiers pour crier contre leur propre famille; mais les deux frères, l'un en face de l'autre, forcés de se voir vingt fois tous les jours, ne s'adressaient plus la parole. Ils allaient et venaient, sans avoir l'air de se connaître. La femme de Jean venait de mettre au monde une petite fille, celle de Jacques un garçon. Tout le village et la vallée se partageaient entre ces deux hommes, donnant raison ou tort à Jacques ou à Jean, chacun selon ses intérêts.

C'est dans cet état que je trouvai le pays, sous le règne de Louis XVIII, lorsque je vins remplacer aux Chaumes l'ancien instituteur Labadie, hors de service à cause de son grand âge, et que j'épousai sa fille unique Marie-Anne, à laquelle je dois tout le bonheur de ma vie depuis cinquante ans, et qui m'a donné de braves enfants.

Le beau-père et moi nous continuâmes de vivre ensemble au logement de la maison d'école ; il m'aidait encore quelquefois dans mon travail et me prodiguait les meilleurs conseils.

« Ne vous mêlez jamais des affaires du village, Florence, me disait-il; n'entrez dans aucune querelle particulière; tâchez d'être bien avec tout le monde. Remplissez vos devoirs à l'école, à l'église, à la mairie, avec zèle, et respectez ceux qui peuvent vous donner des ordres. Cela ne vous empêchera pas d'avoir votre opinion sur tout, mais n'en dites rien. De cette manière vous pourrez vivre en paix et faire quelque bien autour de vous. »

Ainsi parlait cet excellent homme. Il me raconta la haine terrible que se portaient les frères Rantzau, me recommandant pour eux, encore plus que pour tous les autres, d'être prudent; recommandation d'autant plus sage, que les enfants de Jean et de Jacques devaient tôt ou tard venir à mon école, et que la moindre préférence marquée pour l'un ou pour l'autre pouvait me faire le plus grand tort.

Ces premières années où le jeune homme quitte son pays et va chercher fortune ailleurs sont les plus pénibles de la vie; heureux celui qui trouve un bon conseiller : il évite souvent des fautes irréparables. Moi, je n'ai pas eu de regrets par la suite, ayant toujours écouté les conseils de la prudence, et ces premiers temps me reviennent avec plaisir.

Quelle différence entre la plaine que je quittais et la montagne où je me trouvais alors! Mon vieux maître de Dieuze, en Lorraine, homme instruit pour l'époque, m'avait donné le goût des choses naturelles, l'amour des plantes et des insectes; il m'avait appris le peu de musique qu'il savait. Combien ces premières études me furent utiles!... Combien elles servirent à me faire prendre en patience le travail souvent ingrat de l'école!... Tous les soirs, aussitôt après la classe, je passais la bretelle de mon petit herbier sur l'épaule et je grimpais le sentier de la côte. Les grands genêts en fleur, les bruyères roses, les mille plantes sauvages attachées aux rochers; les mouches dorées, argentées, couvertes de velours sombre ou de soie éclatante, qui s'élevaient à chaque pas et produisaient aux derniers rayons du jour un bourdonnement immense, toutes ces choses me remplissaient le cœur d'attendrissement.

J'allais, je choisissais; n'ayant pas grande science, je croyais toujours faire quelque découverte. Et puis en haut, contre les ruines du vieux château, où les ronces et le vieux lierre de cent ans tout flétri s'étendent sous les jeunes couches vivaces, je m'arrêtais, regardant la vallée calme et paisible, la rivière miroitante, les petits toits à la file, l'église, la maison de cure avec sa gloriette et son rucher, le moulin, les scieries lointaines déjà dans l'ombre, et ce spectacle me faisait rêver... Je me disais :

« Voilà le coin du monde où tu vas passer ton existence. Regarde! C'est ici que tu dois rendre service à tes semblables, élever les enfants que Dieu te donnera, et puis te reposer dans la paix du Seigneur. Travaille, étudie... Qui sait si parmi les élèves assis sur les bancs de ton école, en guenilles et les pieds nus, pauvres, ignorants, presque abandonnés comme les sauvageons de la forêt, qui sait s'il ne se trouvera pas un homme utile, bienfaisant et même remarquable par ses lumières? Car le Seigneur ne regarde pas aux conditions : il sème partout le bon grain. Tâche de suivre son exemple! Beaucoup de tes leçons tomberont dans les ronces, beaucoup sur le rocher; mais, pourvu qu'une seule graine utile tombe dans la bonne terre, tu seras heureux. »

Ainsi venait le soir.

Alors je redescendais lentement la côte, son-

geant aux nouvelles plantes que j'avais recueillies, aux nouveaux insectes que j'avais piqués sur mon chapeau, et tâchant de les classer, non d'après la science, je n'avais pas assez de savoir ni de livres pour cela, mais d'après les familles de plantes et les appellations du pays.

Le beau-père, qui m'attendait sur la porte, en me voyant revenir à la nuit close s'écriait :

« Vous êtes en retard, Florence ; Marie-Anne a la table mise depuis une heure, la soupe ne sera plus chaude. »

Il riait.

« Hé ! monsieur Labadie, lui disais-je, que voulez-vous? On trouve tant de belles choses dans vos montagnes !... c'est une vraie bénédiction.

— Allons, montons, montons ! » faisait-il de bonne humeur.

Ma femme était là souriante. On soupait ; on causait; je parlais de botanique et le beau-père s'écriait :

« Oui, je comprends cela ! De mon temps c'était affaire de grands savants. Nous autres dans nos montagnes, nous n'entendions parler de M. de Buffon, de Linné, de Jussieu, que par hasard. Ah ! que nous aurions pourtant été bien placés pour étudier l'herbage des Vosges, et rendre aux savants de vrais services; mais on ne pensait pas à nous, et toute la science des plantes, qui devrait être répandue jusqu'au fond des hameaux, est dans les bibliothèques des grandes villes. »

Il s'égayait, non sans conserver un regret des belles années perdues au milieu de toutes ces richesses.

Après cela, son amour à lui, c'était la musique !... Nous avions un petit clavecin de quatre octaves dans la salle à manger, et la nuit venue, les volets fermés, le père Labadie s'asseyait dans son fauteuil de cuir, ses larges pieds sur les pédales et ses mains osseuses sur les touches noires, jouant des *requiem*, des *alleluia*, des *in excelsis*, accompagnant le plain-chant qu'il se figurait entendre, et se balançant les yeux en l'air, avec un véritable attendrissement. Il possédait une caisse pleine de vieilleries d'anciens maîtres allemands, qu'il élevait jusqu'aux nues, et tout le pays savait que le père Labadie, des Chaumes, était le premier organiste parmi les catholiques. Les Luthériens en ont beaucoup de bons, ils s'adonnent à la musique et s'en font un grand honneur. Je n'espérais pas devenir jamais aussi fort que le beau-père ; mais grâce à ses bonnes leçons, j'en sus bientôt autant que Letcher, de Dâbo, ce qui suffisait pour tenir l'orgue, même dans les occasions solennelles, comme les jours de confirmation, en présence de Mgr de Forbin-Janson, l'évêque de notre diocèse.

II

C'est au milieu de ces études et de ces travaux que s'écoulèrent mes premières années aux Chaumes. Ma femme venait de nous donner un petit garçon, qui fut baptisé Paul ; et le père Labadie, depuis ce jour, passait sa vie à le regarder. Il pleurait parfois et s'affaiblissait de plus en plus ; son oreille devenait dure ; il n'allait plus à l'église ; pourtant il n'eut jamais le malheur de tomber en enfance. Quand on lui parlait fort, soit pour lui demander un renseignement au sujet des papiers de la mairie, des actes de naissance ou de décès, des droits forestiers de la commune, et même des délibérations du conseil municipal de quinze et vingt ans avant, après avoir bien écouté, il répondait toujours juste et disait :

« Dans telle case, à tel rayon, dans tel endroit, vous trouverez ce qu'il vous faut. »

Je crois qu'il sentait sa fin approcher, et qu'il se réjouissait intérieurement de voir un petit être bien portant, venir pour le remplacer en ce monde.

Malgré le grand âge du beau-père et sa faiblesse, nous avions donc toutes les raisons d'être heureux ; j'avais pris sa place à l'école, à la mairie, à l'église, à l'arpentage, aux ventes de coupes ; j'étais adopté par la commune, qui me donnait trois cents francs de fixe ; avec ce qui me revenait comme organiste, comme chantre, aux baptêmes, aux mariages, aux décès, et les cinquante sous des parents par élève chaque hiver, les cadeaux du nouvel an et le reste, cela montait bien à huit cents francs. Le petit jardin de la maison d'école, que ma femme et moi nous cultivions nous-mêmes, nous donnait des légumes pour l'année ; nous élevions aussi un porc, que le hardier Balthasar menait à la glandée, en récompense des peines que je prenais avec son garçon. Enfin tout allait bien, et je suivais exactement la recommandation du beau-père, de ne jamais entrer dans une dispute du village. M. le curé Jannequin s'intéressait à nous ; il aimait à me parler de ses abeilles ; c'est moi qui sortais le miel de ses ruches en automne, et il ne manquait jamais de nous en envoyer un beau rayon. C'était un de ces vieux curés, revenus de l'émigration pleins d'expérience et de sagesse, parlant bien, len-

tement, avec bon sens, faisant des prédications courtes, et tâchant de gagner leur dernière demeure sans nouveaux accidents. Il en avait tant vu.... tant vu de toutes sortes, que l'exaltation des jeunes prêtres, du père Tarin et des missionnaires parcourant toute la France pour convertir les hérétiques, lui faisait lever les épaules. Deux ou trois fois étant ensemble seuls dans son jardin, derrière le presbytère, au moment où le facteur venait d'apporter la gazette et qu'il y jetait les yeux, je l'ai vu devenir blanc comme un linge.

« Florence, me disait-il en levant la main, ces jeunes gens nous perdront tous. Seigneur Dieu, faut-il donc que l'expérience des anciens ne profite pas à ceux qui les suivent? Nos fautes, si durement expiées, n'ont donc éclairé personne!... Quel malheur! »

Et puis s'arrêtant, il murmurait:

« Songeons à autre chose! »

Cela ne l'empêchait pas d'être sévère dans l'accomplissement de ses devoirs, et de mériter la vénération de tout le pays.

Cinq ans après mon arrivée aux Chaumes, le père Labadie mourut, il s'éteignit doucement un soir. C'est la première grande douleur que j'éprouvai dans ma nouvelle famille. Ma femme en tomba faible deux fois; elle ne put aller à l'enterrement, où toute la montagne accourut; et moi je fus obligé de tenir l'orgue, pleurant comme un enfant; je fus obligé de conduire, comme chantre, le cercueil au petit cimetière du village. Ah! l'idée de Dieu peut seule nous soulager dans de pareils moments, l'idée de celui qui récompense la vie du juste, et qui le recueille dans son sein, après le travail pénible, les chagrins et les soucis supportés avec courage en ce monde.

Longtemps la tristesse fut chez nous; la place du grand-père était vide, on y portait les yeux en pensant:

« Il n'est plus là.... Il ne reviendra plus.... Nous ne l'entendrons plus. »

Et le petit clavecin aussi se taisait; on avait peur de le toucher et d'entendre frémir ses cordes.

Le malheur nous avait frappés en automne, après la rentrée des regains, quand les enfants mènent le bétail à la pâture. Dans ce temps, il ne reste à l'école que cinq ou six élèves, les enfants des riches. Une grande salle d'école vide, je ne sais rien de plus triste; ceux qui restent ne travaillent plus, ils s'ennuient à regarder le soleil aux fenêtres; ils attendent la fin de la classe, ils se font des signes et même ils se disputent tout bas entre eux. — Alors la tête entre les mains, je pensais tout le temps au beau-père.

Ce fut un grand soulagement pour moi de voir tomber les premières neiges et les bancs se remplir de nouveau. Les cris des enfants le matin, en entrant à la file et tirant leur petit bonnet de laine: « Bonjour, monsieur Florence, » me réveillèrent de mes tristes pensées. On se remit à chanter ensemble le B A BA, d'autres idées remplacèrent les anciennes; et le soir seulement, en retrouvant ma femme toute rêveuse et les yeux rouges, assise près du berceau de l'enfant, je me rappelais le brave homme qui nous avait tant aimés.

Il fallut des mois pour adoucir notre douleur; mais sur la terre rien n'est éternel, et le souvenir des honnêtes gens ne vous laisse à la fin que l'espérance de les revoir et de les aimer encore dans un séjour meilleur.

C'est au commencement de cet hiver que Jean et Jacques Rantzau m'envoyèrent leurs enfants: Georges et Louise. Ils avaient à peu près le même âge, de six à sept ans. Louise, la fille de Jean, venait de perdre sa mère, ce qui rendait ma tâche plus grave et plus touchante. Elle était grande, légère, avec de beaux yeux bleus et doux, et des cheveux blonds en abondance. Quand elle allait, dans son petit manteau toujours bien propre, la tête haute, regardant à droite et à gauche, on aurait dit un de ces jolis faons de biche qui traversent quelquefois la vallée aussi vite que le vent. Georges, son cousin, le fils de Jacques, avait le teint pâle et le grand nez crochu des Rantzau, leurs cheveux bruns crépus et leur large menton carré. L'obstination de la famille était peinte dans ses yeux: ce qu'il voulait, il le voulait bien! mais l'esprit de la cousine lui manquait; elle avait toujours avec lui le dernier mot, et le regardait par-dessus l'épaule d'un petit air de hauteur.

Je mis ces deux enfants, Louise avec les petites filles et Georges avec les garçons, séparés les uns des autres par une barrière en bois; et je suis bien forcé de le dire, au milieu de ces pauvres et de ces pauvrettes, dont les guenilles humides fumaient tout l'hiver autour du grand poêle de fonte, on les aurait crus d'une autre espèce. Ah! que la misère est une triste chose et qu'elle rabaisse les malheureux! Je ne parle pas seulement du teint rose, de l'air confiant que la souffrance et les privations leur font perdre si vite, je parle aussi de l'esprit. Mon Dieu, n'est-ce pas tout simple? Les enfants du bûcheron, du ségare, du flotteur, que voient-ils, qu'entendent-ils en rentrant dans la hutte à la nuit? Ils voient

les pauvres parents assis autour d'un tas de pommes de terre et d'un pot de lait caillé, le dos courbé, les bras tombant à force de fatigue, la tête penchée et les cheveux collés par la sueur sur leur figure, n'ayant plus même le courage de penser. Quelques mots sur la coupe, sur le chemin de schlitte, sur la neige qui tombe et rend la descente dangereuse, sur Pierre ou Paul qui viennent d'être écrasés, voilà tout.... Si le dimanche on n'entendait pas M. le curé parler de Dieu, de la vie éternelle, des devoirs du chrétien, on n connaîtrait que le froid, la fatigue et la faim.

Chez les autres au contraire, fils de bourgeois, dans la grande salle propre, boisée tout autour à hauteur d'appui, — qu'ils appellent le poêle, — bien éclairée et meublée, soir et matin, à tous les repas, le père, la mère, les domestiques, les étrangers qui vont et viennent, entrent et sortent, parlant de leurs marchés, des nouvelles apportées par la poste ou par les journaux, en apprennent plus aux enfants que les pauvres n'en sauront jamais. Aussi je le dis et c'est la vérité, la première instruction est celle de la maison; celle de l'école ne vient qu'ensuite.

Georges et Louise profitaient donc à vue d'œil; au bout d'un mois, ils savaient épeler; bientôt ils commencèrent à lire, et, chose rare chez nous, à comprendre ce qu'ils lisaient. Malgré moi je les prenais en amitié plus que d'autres élèves, qui me donnaient de la peine sans arriver à rien. J'avais du plaisir à les interroger, à voir leurs progrès extraordinaires. Un seul point me chagrinait, c'est qu'ils se détestaient comme leurs parents : je ne pouvais louer Georges, sans voir Louise serrer les lèvres et cligner des yeux d'un air ennuyé; ni faire l'éloge de Louise, sans que Georges aussitôt devint pâle de jalousie. Les vieux avaient sans doute excité leurs enfants l'un contre l'autre, en parlant sans cesse, à la maison, des champs, des prés, de tous les biens qu'ils auraient eus sans la mauvaise foi du frère, et de la malédiction qui retomberait sur les descendants s'ils se réconciliaient jamais ensemble.

Je reconnaissais cette mauvaise semence parmi la bonne. J'aurais bien voulu l'arracher, mais la recommandation du beau-père me revenait toujours, et je me disais que cela regardait plutôt M. le curé; qu'on verrait à la première communion; qu'il faudrait bien alors réciter ensemble la prière enseignée par le Seigneur à ses disciples :

« Pardonnez-nous, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Malgré cela, j'étais indigné de ces mauvais sentiments, et même un jour la patience m'échappa.

Vous saurez que dans nos pays de montagnes on est très-sévère sur l'observation des fêtes, et principalement pour celles de l'enfance. D'abord arrive saint Nicolas, le grand saint de la Lorraine, sa hotte au dos, tenant la sonnette d'une main et la verge trempée de vinaigre de l'autre; plus tard, c'est Noël, avec ses sabres de bois, ses gâteaux, et chez les gens aisés, son petit sapin chargé de rubans, de sucreries et de noix dorées; puis le nouvel an et les Rois. La fête des Rois, au temps des grandes neiges, est parmi les plus belles. Alors une troupe d'enfants courent le village, revêtus de chemises, de couronnes de papier peint sur la tête, un sceptre de bois contre l'épaule, comme les rois des jeux de cartes. L'un deux a la figure noircie avec de la suie, c'est le roi nègre. Ils entrent ainsi dans toutes les maisons et chantent une chanson patoise, si vieille, qu'on a de la peine à la comprendre; et l'air en paraît encore plus vieux :

Les trois rois ils sont venus,
Pour y adorer Jésus.

Et dans un moment ils se prosternent, criant en chœur :

« Nous nous mettons en genoux! »

Les bonnes gens leur donnent des pruneaux secs, des pommes, des œufs, du beurre Naturellement ils n'oublient pas d'entrer à l'école; ils entrent fièrement comme des rois, et chantent au milieu de l'admiration universelle, pendant qu'Hérode, caché dans l'allée, attend son tour de paraître. Tous les enfants envient leur sort; et c'est l'occasion pour l'instituteur, lorsqu'ils sont partis, de raconter la visite des mages d'Orient à notre Seigneur, qui venait de naître au petit village de Bethléem, en Judée, et se trouvait encore dans sa crèche, au milieu du bétail et des pauvres bergers; de leur peindre l'étoile qui marchait devant ces souverains, dont l'un portait de la myrrhe, l'autre de l'or et l'autre de l'encens. Je leur racontai donc ces choses merveilleuses; ils m'écoutaient, les petites filles penchées sur la balustrade, les yeux grands ouverts, et les petits garçons tout pensifs.

Quelques jours après, voulant m'assurer qu'ils avaient retenu, j'interrogeai l'école. Aucun garçon ne put répéter l'histoire des mages; pas même Georges, qui ne savait par

où commencer ni par où finir. Je dis à Louise de répondre, et tout de suite, d'une voix gentille et sans se presser, elle raconta la visite des monarques d'Orient au Sauveur du monde, aussi bien et peut-être mieux que moi.

J'en étais attendri.

« C'est bien, Louise ; c'est bien, mon enfant, lui dis-je, tu peux t'asseoir. Depuis longtemps je n'ai pas eu de satisfaction pareille.»

Sa figure brillait de joie, pendant que Georges devenait tout sombre.

Or, ce même jour, à la fin de l'école, ayant ouvert les fenêtres pour renouveler l'air, je regardais les enfants s'en aller en courant dans la neige et se lancer à la file sur le verglas de notre fontaine ; garçons et filles glissaient ensemble, criant, levant les bras, faisant sonner leurs petits sabots sur la glace, et quelques-uns, les plus adroits, s'asseyant et continuant de glisser sur leurs talons.

Toutes ces figures rondes de petites filles embéguinées dans leurs haillons, le petit nez rouge hors de la capuche, et les garçons, plus hardis, se balançant sur les reins pour reprendre l'équilibre, formaient un spectacle réjouissant. Je les regardais depuis une minute, quand la petite Louise passa sur la glissade, toute gaie et riante, au milieu des garçons. Elle allait comme un oiseau, les ailes de son petit manteau déployées, sans méfiance et sans crainte; mais dans la même seconde, je vis Georges partir derrière elle aussi vite qu'un tiercelet, et lui donner en passant un grand coup de coude qui l'étendit dans la neige. J'étais déjà dehors, indigné, courant la relever et criant :

« Georges !... Georges !... Arrive ici ! »

Elle pleurait à chaudes larmes, mais heureusement n'avait aucun mal. Georges aurait bien voulu se sauver.

« Arrive ici, lui dis-je ; arrive, mauvais cœur!

Je le pris par le bras et je l'emmenai dans la salle en criant :

« Tu l'as fait exprès ! »

Lui, tout pâle, ne répondait pas.

« Tu l'as fait exprès, lui dis-je encore. — Réponds-moi ! »

Mais il était trop fier pour mentir, et ne dit rien, s'asseyant au bout d'un banc, et regardant devant lui, les yeux farouches.

« Puisque tu ne réponds pas, lui dis-je, c'est vrai : tu voulais faire du mal à Louise, parce qu'elle a mieux su l'histoire des mages que toi. C'est abominable... Tu mérites d'être puni... Tu n'iras pas dîner... Je te retiens en prison. »

En même temps je sortis, fermant la porte à double tour ; cela m'avait bouleversé.

J'envoyai ma femme prévenir les parents que Georges était en pénitence ; et quelques instants avant une heure, étant descendu, je le trouvai toujours à la même place, les coudes sur la table, les deux joues relevées sur les poings, regardant au même endroit. On aurait dit le père Jacques songeant à son frère pour le haïr.

« Tu te repens? » lui demandai-je avec douceur.

Il ne dit rien.

« Tu ne le feras plus, n'est-ce pas ? »

Rien ! J'allais et je venais dans la salle, tout désolé ! Presque aussitôt la mère arriva, le dîner de l'enfant dans une écuelle, sous le tablier. Elle avait les yeux gros. Je lui dis tout ! La pauvre femme regardait Georges avec tristesse, et finit par mettre l'écuelle devant lui. Il mangea, puis il alla se placer à son pupitre, en attendant l'arrivée des camarades.

« Oh ! monsieur Florence, me dit la mère dans l'allée, en s'en allant, quel chagrin !... Ils sont tous les mêmes... Ce sont tous des Rantzau ! »

Louise en rentrant paraissait joyeuse ; elle jetait de temps en temps à son cousin un coup d'œil satisfait.

Depuis ce jour, durant six semaines, Georges, lorsque je l'interrogeais, ne me regardait plus en face ; il m'en voulait. Quand les enfants vous en veulent, ils regardent de côté pour cacher leur ressentiment.

« Regarde-moi, Georges, » lui disais-je.

Il ne voulait pas, et jusqu'à la fin de l'hiver il resta le même, silencieux et sombre. Ce n'est qu'au printemps, un jour qu'il avait mieux récité son livret que Louise, et que je le montrais comme un modèle à mes autres élèves, qu'il leva les yeux et parut réconcilié.

III

Des événements plus graves arrivèrent en ce temps dans notre commune ; notre maire M. Fortier, mourut. Il avait passé quatre-vingts ans, ayant été soldat, cabaretier, entrepreneur de coupes et finalement maire des Chaumes durant plusieurs années. Depuis longtemps on attendait sa fin ; toutes les ménagères du village avaient jeté les yeux d'avance, l'une sur la grande soupière peinte,

« Tu l'as fait expres! » (Page 7.)

l'autre sur les assiettes ou la marmite, la table ou le buffet de M. le maire, pour le moment de la vente. Mais le père Fortier, malgré ses rhumatismes traînait toujours ; il se cramponnait, quand, aux premiers jours du printemps, un matin le bruit courut qu'il venait de mourir dans la nuit, et cette fois c'était vrai.

Voilà peut-être une des plus grandes ventes que j'ai vues dans la montagne, et des plus acharnées. Je ne parle pas de l'enterrement, de la mise et de la levée des scellés, des publications et de toutes les autres cérémonies, qui se font toujours; mais de la vente au plus fort et dernier enchérisseur, où l'exaltation et la fureur des montagnards de s'acquérir du bien éclatèrent dans toute leur force.

Ma femme convoitait aussi quelque chose: deux grands chandeliers en cuivre de M. le maire. Elle y pensait depuis trois ans, et me dit le matin de la vente :

« Florence, nous irons; il nous manque bien des choses et particulièrement des chandeliers; nous en avons le plus grand besoin. »

Je savais son idée, et je lui répondis :

« C'est bien, Marie-Anne, nous irons à onze heures, après l'école. »

Mais elle n'y tenait plus, et bien des fois pendant la classe elle vint regarder au châssis s'il était temps.

La vente avait commencé de bon matin ; de ma fenêtre je voyais les tables dehors couvertes de mille choses : grils, marmites, chaudrons, vaisselle, chaises, horloges, dévidoirs,

« Quarante-cinq sous... une fois... deux fois... (Page 10.)

linge de table et de lit; enfin tout ce qu'on peut se figurer de biens meubles entassés depuis quarante ans de la cave au grenier. Dieu du ciel, que d'argent il faut dépenser pour garnir des maisons pareilles!... Ce sont de vrais gouffres; et si l'on écoutait les femmes, elles voudraient tout avoir. Le crieur Lemoine et le notaire Bajolet de Lorquin, avec son premier clerc Schott, étaient au milieu de la foule tourbillonnante, et les grands cris de Lemoine, debout sur une table devant la porte, s'entendaient jusqu'au bout du village :

« Une fois, deux fois... Personne ne dit plus rien?... Une marmite superbe,... trois livres dix sous. »

Il levait la marmite :

« Trois livres dix sous...

— Quatre livres!

— Quatre livres... une fois... deux fois... deux fois, quatre livres... Personne ne dit plus rien? Deux fois, quatre livres... Personne ne dit plus rien?... Et... trois fois... Adjugé à Jean-Pierre Machet. »

Je voyais ces choses, et ma femme qui descendait de temps en temps. Au milieu de semblables pensées, un instituteur oublie ses leçons; heureusement cela ne se présente pas tous les jours. Les enfants aussi dans ces occasions n'y tiennent plus; ils sont impatients d'aller regarder, et quand à onze heures juste je fis réciter la prière, au dernier mot : « Amen! » vous auriez eu du plaisir à les voir rouler de leurs bancs et courir dehors comme un véritable troupeau.

« Bonjour, monsieur Florence! Bonjour, monsieur Florence! »

Ils riaient, et je n'étais pas fâché non plus d'en être débarrassé, car Marie-Anne arrivait déjà et disait :

« Eh bien! il est temps, Florence.

— C'est bien, me voilà. »

Nous sortîmes.

Les chandeliers se trouvaient encore là; quel bonheur! La vente des petits objets de ménage tirait pourtant vers sa fin; les assiettes, les verres, les chaudrons et toute la batterie de cuisine venaient d'être enlevés; on passait aux armoires, aux chaises, aux fauteuils. Il était temps! Marie-Anne me traîna par le bras dans cette foule, qui non-seulement remplissait la vieille maison du grenier à la cave, regardant aux fenêtres, s'appelant, tourbillonnant comme un essaim, mais qui fourmillait encore tout autour.

« Hé! monsieur Florence, me cria M. le garde général Botte, un gros homme tout réjoui, son large ventre serré dans sa capote verte et la figure rouge. — Hé! monsieur et madame Florence, arrivez donc par ici. »

Il nous faisait place avec ses larges épaules.

« Vous avez donc aussi des idées, monsieur Florence, vous voulez aussi miser sur quelque chose! »

J'allais lui parler des chandeliers, mais ma femme me tira par le bras et répondit :

« Il faut voir, monsieur Botte, il faut voir! »

Nous étions alors près de la table, à côté du clerc couché sur son pupitre, pour inscrire les articles, et du notaire, qui se fâche lorsque les mauvaises payes misent sans présenter de caution, et qui les fait rayer, malgré les cris et les poings qui s'élèvent avec menace. Par bonheur, le gendarme Lallemand était là, le coude appuyé sur la poignée de son sabre, et quand les cris redoublaient, il n'avait qu'à tourner la tête et regarder les criards de travers. Cela suffisait toujours, et les gueux allaient se consoler en buvant le vin de la vente; car à toutes les grandes ventes on boit deux, trois, quatre mesures de rouge ou de blanc. C'était alors la grande mode, cela donnait du cœur aux acheteurs, mais quelquefois, le lendemain, ils trouvaient ce vin bien cher.

Enfin, une fois là nous fûmes assez tranquilles; les gens du village me saluaient et m'offraient de boire un coup avec eux, causant de leurs achats et parlant surtout des beaux immeubles qui bientôt allaient avoir leur tour. Mais quant aux immeubles, il ne s'agissait plus de miser des deux ou trois francs, cela devait monter par cent et par mille, et les acheteurs véritables pouvaient se compter.

On voyait, dans le fond de la chambre en bas, les deux juifs Samuel Lévy et Judas Mayer d'Imling, le bâton de boucher pendu au poignet par un cordon de cuir, et la petite casquette plate sur les yeux, les frères Restignat du Grand-Soldat, M. Barabino du Harberg, M. Georges de Saint-Quirin, M. Ristroph d'Abrecheville, surnommé « le prince » à cause de sa grande fortune, enfin tous les richards des environs; et puis, aux deux côtés de la salle, Jean et Jacques Rantzau, debout dans l'ombre, regardant marcher la petite vente d'un air d'ennui : l'un grand, chauve; l'autre carré, trapu, les cheveux noirs frisés, la barbe pleine; et tous les deux pâles, avec leurs grands nez crochus, leurs yeux luisants, et leurs larges mâchoires serrées. Les juifs leur parlaient; ils n'avaient pas l'air de les écouter ni de leur répondre.

Tout cela, je le voyais en me redressant un peu; ma femme, elle, ne voyait que ses chandeliers et le reste des meubles encore en vente. Tout à coup elle me tira par le bras; Lemoine venait de prendre les deux chandeliers; il les levait, debout sur la table, et criait :

« Deux chandeliers en cuivre. »

Sa voix, à force d'avoir crié depuis cinq heures, était devenue tout enrouée.

« Deux beaux chandeliers! »

Il se baissa pour demander la mise à prix.

« Quarante sous, lui dit M. Bajolet.

— Quarante sous, deux chandeliers magnifiques, cria Lemoine, en regardant autour de lui. Quarante sous... Allons, mesdames, un peu de courage. »

J'allais dire cinquante sous; ma femme, plus fine, dit :

« Quarante-cinq sous! »

Lemoine regarda :

« Quarante-cinq sous... une fois... deux fois... quarante-cinq sous... personne ne met plus rien?... quarante-cinq sous... une fois... deux fois... trois fois... Adjugé! »

Il donna les chandeliers à ma femme, en lui disant de bonne humeur :

« Vous avez fait un bon marché, madame Florence, ils valent quatre francs comme deux liards. »

Ma femme partit aussitôt bien contente. Moi, la vue de ces choses m'intéressait, et j'attendis pour voir la grande vente, celle où l'on ne misait plus par sous, mais par vingtaines et centaines de francs.

Quand on est au milieu de pareils spectacles, on croirait que votre sang s'échauffe à me-

sure, et que la fureur d'acquérir qu'on voit chez les autres, leurs frémissements et leurs cris vous rendent comme eux. Je restai donc, plein d'impatience, attendant la vente des champs, des prés, des vergers et de la maison, comme si cela m'avait regardé.

Le père Botte, près de moi, me disait en riant :

« Tout ça, monsieur Florence, n'est encore qu'un petit commencement; les escarmouches sont finies, la bataille va venir. »

Il avait raison.

Vers onze heures et demie, tous les meubles étant vendus, il fut question de renvoyer la vente des immeubles à l'après-midi, mais le notaire était un fin renard; il voyait que la vente allait bien, que les acheteurs s'échauffaient, et tout de suite il s'écria :

« Lemoine, on se reposera demain... Quand le fer est chaud, il faut le battre. Entrons dans la salle. »

Alors le clerc prit son registre sous le bras, Lemoine le pupitre, et l'on entra dans la grande salle pleine de monde. Le notaire et les autres s'établirent au milieu; et d'abord M. Bajolet exposa les conditions de la vente : — payable à un an et un jour, avec les intérêts à cinq pour cent, ou bien au comptant, au choix des acheteurs, — et la vente commença.

La foule se pressait autour de la table; moi, derrière, je ne voyais que les têtes en face : Samuel Lévy, Jean et Jacques Rantzau et le grand Judas Mayer.

On vendit d'abord un verger sur la côte, quelques champs ensemencés de blé, d'autres en avoine, ayant soin chaque fois d'annoncer les tenants et les aboutissants. La vente par cent et par mille avait l'air de languir; les juifs ne s'en mêlaient pas assez. Le notaire, de temps en temps, aidait Lemoine, en répétant le prix.

Il sortait aussi crier dehors :

« Tel champ, tel verger va être mis en vente. »

Quelques hommes venaient lentement, leurs femmes les prêchaient et les retenaient; car si les femmes aiment les meubles, les hommes aiment les immeubles, et cela fait des disputes : l'homme veut, la femme ne veut pas; bien des fois ils se prennent aux cheveux, et la femme crie toujours :

« Non!... Non!... »

Ceux-là rentraient, leur femme derrière eux, et se penchaient en masse les uns sur les autres, autour de la table.

J'allais me retirer, il était plus de midi, lorsque le notaire, élevant la voix, s'écria :

« Nous allons mettre en vente, à cette heure, d'un bloc, les cinq jours de pré qui touchent par en bas la rivière, et par en haut à la grande prairie de Jacques Rantzau, dite « prairie de Guîzi. » Il est bien entendu que tout marche ensemble. Lemoine, allez. »

Aussitôt Lemoine, montant sur sa chaise, cria :

« Les cinq jours de prairie, quinze cents francs, quinze cents francs les cinq jours, à trois cents francs le jour, les cinq jours quinze cents francs!

— Deux mille, dit un juif.

— Deux mille deux cents, dit l'autre.

— Deux mille deux cents, » répéta Lemoine.

Les deux juifs un instant allèrent ainsi, montant par cent francs, jusqu'à trois mille. M. Botte me dit à l'oreille :

« Samuel est l'homme de paille de Jean Rantzau et Judas celui de Jacques, la bataille est entre les deux frères. »

Je regardai : Jacques et Jean paraissaient calmes, mais sombres. Cela pouvait durer encore une demi-heure par cinquante francs, car après quatre mille les deux juifs se ralentissaient, n'osant plus monter sans regarder à chaque minute les signes des deux frères, quand tout à coup Jacques eut comme un éclair sur sa figure :

« Quatre mille cinq cents francs! cria-t-il d'une voix terrible.

— Cinq mille, dit Jean en souriant.

— Six mille, dit Jacques, sans regarder son frère, mais les yeux enfoncés dans la tête et les dents serrées.

— Sept mille, » dit Jean.

Alors Jacques poussa un éclat de rire et sortit en fendant la presse, les deux poings dans les poches de sa veste.

« C'est du bien trop cher pour moi, » fit-il sur la porte, et il sortit.

Jean, de son côté, dit en passant près de moi, d'un air satisfait :

« C'est un peu cher, mais son grand pré sur la Sarre aurait été trop beau d'une pièce; j'en voulais ma part et je l'ai. »

Comme il descendait la rue tranquillement, je sortis aussi. Le juif Samuel l'accompagnait; et de loin Jacques, sur sa porte avec le grand Judas, les regardait venir. Sa bonne humeur était passée, il ne riait plus, en pensant que son beau pré de Guîsi, qu'il pensait arrondir à la mort du vieux Fortier, était pour ainsi dire coupé en deux par la partie que Jean venait d'acheter.

Et moi, voyant combien ces deux hommes

s'en voulaient, je tremblais en pensant que Jacques devait aussi m'en vouloir, depuis que j'avais retenu son fils à cause de Louise. Oui! cela m'inquiétait d'autant plus qu'il était question de le nommer maire à la place de M. Fortier, et que dans cette position il pouvait me faire le plus grand tort. Cette crainte me suivit jusqu'au milieu de ma classe du soir, et mon embarras entre les enfants d'hommes pareils me paraissait quelque chose de bien pénible. Ils me faisaient aussi peur l'un que l'autre; jamais je ne m'étais figuré de caractères aussi dangereux.

Ce même jour, vers sept heures, étant à souper, j'en parlais justement à ma femme, qui me recommandait d'être toujours sur mes gardes, quand nous entendîmes quelqu'un monter l'escalier, puis frapper à la porte.

« Entrez! » dit Marie-Anne.

Et le petit Georges parut, avec un panier au bras, en disant :

« Bonsoir, monsieur et madame Florence. Voici quelque chose que mes parents vous envoient. »

Ma femme découvrit le panier : c'étaient de magnifiques côtelettes de porc et des boudins de toute beauté, sur une large assiette, ce qui nous fit pousser un cri d'admiration.

« Comment... comment!... dit ma femme, mais nous ne pourrons jamais assez vous remercier.

— Nous avons tué hier, dit Georges, et mon père a bien recommandé de choisir pour vous de beaux morceaux. »

Nous étions émerveillés.

Je forçai Georges de mettre deux bonnes poignées de noix dans ses poches, et je lui répétai de remercier mille fois ses parents de l'attention qu'ils avaient eue pour nous. Il me le promit et partit tout joyeux.

Ainsi, bien loin d'être mal avec M. Jacques Rantzau, comme nous l'avions craint, nous étions au nombre de ses amis, car on n'envoie de tels présents qu'à des amis.

Je ne vous dirai pas que ces côtelettes et ces boudins étaient des meilleurs que nous ayons jamais goûtés; venant de Mme Charlotte Rantzau, cela va sans dire; ce n'est pas dans de pareilles maisons qu'on néglige les assaisonnements, et cette dame avait d'ailleurs la réputation d'être la meilleure cuisinière du pays, avec Mme Guérito Linon, la femme du brasseur. Mais ce qui me fit encore plus de plaisir, c'est l'assurance d'avoir la paix avec tout le monde; sans la paix et la tranquillité, tout le reste n'est rien, et l'existence vous paraît amère. Si les Rantzau se haïssaient entre eux, ils avaient au moins le bon esprit de laisser les autres en repos, et de regarder l'instruction de leurs enfants comme un bien. M. Jean me saluait chaque fois que j'avais l'honneur de le rencontrer, soit au village, soit ailleurs, et son frère me tirait aussi son chapeau, de sorte que je jouissais du plus grand calme dans l'accomplissement de mes devoirs.

M. le curé Jannequin, lui, par son âge et sa position, avait plus que tout autre le droit de rappeler ces gens notables aux sentiments chrétiens, et je me rapelle avec quelle finesse un jour il dit à M. Jean de grandes vérités, sans avoir l'air de parler pour lui.

C'était environ trois mois après la mort de M. Fortier, un jeudi matin, pendant les grandes chaleurs de l'été; M. le curé m'avait fait prévenir qu'il venait d'arriver un malheur dans la montagne, et que nous allions porter le viatique au hameau des Bruyères.

Le jeudi, dans cette saison, tous les enfants sont au bois à ramasser des myrtilles; je me trouvais donc bien embarrassé de rencontrer un porte-clochette, quand par bonheur le petit Georges Rantzau vint à passer devant la maison d'école.

« Georges, lui dis-je, va prévenir ton père que tu viens avec nous porter la clochette des agonisants; va, dépêche-toi, nous allons aux Bruyères. »

Les enfants ne demandent pas mieux que de courir, et surtout d'avoir un rôle dans ces tristes cérémonies. Il partit aussitôt et moi j'entrai dans la sacristie pour m'habiller. Georges arriva quelques instants après, je lui mis un petit surplis, en lui donnant la clochette; M. Jannequin nous attendait à la maison de cure, et nous partîmes en toute hâte, avec le Saint-Sacrement. Le cas était grave, nous n'avions pas une minute à perdre: Jean-Pierre Abba, bûcheron de M. Jean Rantzau, venait de tomber d'un grand sapin, qu'il ébranchait à la cognée, et ses reins ayant porté sur une grosse racine, tout le bas du corps restait comme mort.

Nous marchions donc en allongeant le pas. Les vieilles gens du village, au bruit de la sonnette, venaient aux fenêtres et récitaient la prière. Une fois sur la côte, dans le petit sentier sablonneux qui monte à travers les bruyères, la grande chaleur du jour nous força de ralentir notre marche. Personne ne parlait, mais combien de pensées vous viennent en songeant à la mort, et comme on s'écrie en soi-même :

« Mon Dieu, que l'homme est peu de chose!... Ces millions d'êtres qui bourdonnent autour

de nous, toute cette poussière connaît les joies de la vie, et le pauvre malheureux, notre semblable, est là-bas, étendu sans espoir de se relever... Que serions-nous donc de plus que le dernier de ces insectes, si la vie éternelle ne nous avait pas été promise? »

La sueur nous couvrait le front, et M. le curé, déjà courbé par l'âge, était forcé de s'arrêter souvent pour reprendre haleine. La tristesse de ce haut pays nous gagnait aussi; cette terre sèche, où rien ne pousse que des bruyères et des ronces, ces grandes roches plates en ligne qui s'avancent toutes nues dans les airs; ce silence de midi, si profond que vous entendez à deux cents pas une cigale qui chante, sont des choses qu'on ne peut ni peindre ni se figurer. Je n'étais jamais venu si loin, et l'idée que des êtres humains vivaient là me paraissait étrange; à chaque instant je me demandais:

« De quoi vivent-ils? Qu'est-ce qu'ils mangent? »

Et j'avais beau regarder, je ne voyais rien. Je cherchais aussi dans quel endroit ils pouvaient demeurer, et seulement au bout d'une heure, au détour d'une roche en pointe, je vis trois ou quatre vieilles baraques couvertes de bardeaux, avec des lucarnes, les unes remplies de paille, les autres garnies de petites vitres presque toutes cassées, les portes branlantes, les escaliers usés et disjoints, enfin quelque chose d'épouvantable et qui ressemblait bien plus à des tanières de bêtes sauvages qu'à des habitations humaines. Je croyais connaître toutes les misères de ce monde, mais là je changeai d'idée.

Devant une de ces abominables baraques se trouvaient des êtres, hommes et femmes, qui nous regardaient venir; les hommes en pantalons de toile percés aux genoux et tombant en loques le long des jambes, les femmes avec des robes semblables et les cheveux sur les épaules, comme du chanvre, enfin qu'est-ce que je puis dire? C'est ce qu'on appelle les Bruyères. Derrière, sur une petite hauteur, s'étendaient trois ou quatre champs qui paraissaient avoir été remués; mais faute d'eau rien n'y venait, on avait de la peine à reconnaître que c'étaient des pommes de terre.

En regardant ces choses, nous arrivâmes à la porte de Jean-Pierre Abba. Georges s'était remis à sonner, les malheureux se prosternaient. Et d'abord nous entrâmes dans une espèce de cuisine, l'âtre couvert de cendres dans un coin, les petites poutres du plafond si basses, qu'il fallut nous découvrir. Une vieille femme, la tête toute grise, était assise sur un escabeau, ses deux bras secs et jaunes pardessus le chignon; elle ne remuait pas et sanglotait par secousses. M. Jean Rantzau et Louise se tenaient debout près d'elle, étant accourus tout de suite à la nouvelle du malheur. M. Jean disait:

« Courage, Zalie, courage!... Je ne vous abandonnerai pas... non... jamais... jamais... Jean-Pierre était un brave homme, un de mes vieux compagnons... un ancien ouvrier de mon père... Ne craignez rien... Comptez sur moi! »

Cette pauvre vieille, la tête sur les genoux, les pieds nus à terre, ne répondait pas un mot. On n'a jamais rien vu de plus terrible; j'en devins tout pâle et M. le curé aussi. — M. Jean disait encore:

« Pensez, Zalie, que votre garçon, votre brave Cyriaque vous reste, et qu'il ne manquera jamais d'ouvrage; j'en aurai toujours pour lui! »

C'est ce que nous entendîmes de la porte, en essuyant la sueur qui coulait de nos joues. Georges secouait la sonnette. Quand nous entrâmes, M. Jean nous salua en se penchant; il avait des larmes plein les yeux; Louise aussi pleurait. Nous restâmes un instant sans parler, pour nous remettre, et M. Jean, montrant la petite porte au fond, nous dit à voix basse:

« Il est là. »

Alors ayant découvert le Saint-Sacrement, M. le curé entra. Je le suivis; Georges derrière moi, puis M. Jean, Louise et les autres, excepté la pauvre vieille. Tout était sombre, et malgré les deux petites lampes qui brillaient sur la table, à droite et à gauche du petit crucifix en cuivre, de l'assiette pleine d'eau bénite, avec une brindille de buis, et de l'autre assiette où se trouvait une mèche de coton pour l'huile sainte, malgré ces deux lumières jaunes, on ne voyait rien. Seulement au bout d'une seconde, sur un vieux lit à droite, nous découvrîmes le père Abba, couché tout de son long, pâle comme un mort, les joues creusées de larges rides, les yeux enfoncés, et quelques touffes de cheveux gris comme hérissés autour du front. Il ne bougeait pas d'abord, mais au bruit de la sonnette il fit un effort pour se retourner.

« Restez, Abba, lui dit M. le curé, restez .. Dieu vient à vous!... »

En même temps dehors la prière des agonisants commençait.

« Pouvez-vous encore m'entendre et parler? demanda M. le curé?

— Oui, répondit Abba, je vous entends. »

Aussitôt M. le curé se pencha sur le lit, pour recevoir la confession de ce malheureux ; cela dura bien dix minutes. Nous, plus loin, nous étions à nous regarder, pensant que le Seigneur en ce moment même était au milieu de nous ; qu'il nous voyait et nous entendait dans ce grand silence, selon ses divines paroles aux apôtres : « Quand vous serez trois réunis en mon nom, je serai parmi vous. » Ce qui nous faisait trembler.

Après la confession, Abba reçut l'absolution et le corps de notre Sauveur. Nous priions tout bas; dehors les trois ou quatre femmes priaient aussi ; Zalie seule sanglotait. Le pauvre vieux bûcheron paraissait plus calme, il regardait le plafond obscur, à la lumière des deux petites lampes. La vue de ce monde s'en allait pour lui ; il avait assez souffert, l'heure de la rédemption et du salut éternel approchait.

Nous sortîmes alors et nous reprîmes le chemin du village, redescendant la grande côte, bien fatigués; M. le curé et moi devant, M. Jean et Louise ensuite, et Georges derrière avec sa clochette, tous pensifs et la tête courbée. Il pouvait être trois heures et nous approchions de la sapinière au-dessus des Chaumes, quand voilà qu'un bûcheron arrive, son large feutre rabattu et la face pâle, criant d'une voix rude :

« Il n'est pas mort?

— Non, pas encore, Simon, lui répondit M. le curé ; mais dépêchez-vous.

— Ah ! quel malheur, cria cet homme, quel malheur ! »

Et sans s'arrêter, il se remit à grimper, coupant au court par les ronces. Alors M. le curé souriant avec tristesse, et le regardant s'éloigner comme un sanglier à travers les épines, me dit :

« C'est le beau-frère d'Abba. Depuis quinze ans ils s'en veulent à cause d'un coin de chènevière, que chacun prétendait lui revenir à la mort du père. Ils ont juré cent fois de s'exterminer et se sont fait bien du mal !... Maintenant celui-ci s'arrache les cheveux, en apprenant le malheur de son parent, et l'autre, qui va paraître devant Dieu, lui pardonne pour qu'il lui soit pardonné !... Seigneur, faut-il donc que la mort seule et la crainte de ta justice nous rapprochent ?... Faut-il que nous ne soyons réconciliés que dans la terre ? Les biens de ce monde, que sont-ils auprès de l'éternité ? »

M. Jannequin avait l'air de me parler à moi seul ; mais Jean Rantzau, Louise et Georges entendaient tout et pouvaient en faire leur profit.

Nous eûmes le temps de rêver à ces grandes vérités avant de rentrer au village, sur les quatre heures de l'après-midi. Nous mourions de soif et ce fut un véritable plaisir pour nous d'arriver enfin devant la maison de M. Jean, où l'on se sépara. M. Jacques regardait par sa fenêtre en face ; le petit Georges courut lui dire qu'il allait revenir tout de suite, après avoir déposé son surplis et sa clochette. Il me suivit aussitôt à l'église, où, nous étant déshabillés, chacun prit le chemin de sa maison.

Ma femme avait mis de côté mon dîner ; je me mis à table, mon petit Paul sur les genoux, et je mangeai de bon appétit. Qu'on est heureux, après des fatigues pareilles, de se reposer au milieu de ceux que l'on aime !

IV

On voit, d'après ce que je viens de raconter, que M. le curé ne laissait passer aucune occasion de ramener M. Jean et M. Jacques Rantzau à leurs devoirs de chrétiens ; mais à quoi servent les bonnes paroles et les meilleurs conseils, quand la haine a jeté des racines dans le cœur de gens durs, qui ne voient que leur intérêt dans ce monde? Et surtout quand ces gens vivent au même village, l'un en face de l'autre, et que chaque jour ils trouvent de nouvelles occasions de se détester. C'est ce que nous vîmes bientôt.

En ce temps, il fallait nommer un nouveau maire à la place de M. Fortier. Tout le pays pensait aux frères Rantzau ; mais ils avaient déjà refusé cette charge autrefois, disant que leurs propres affaires les empêcheraient de surveiller celles de la commune. On parlait donc tantôt de M. Rigaud, l'aubergiste du Pied-de-Bœuf, tantôt de M. Limon le brasseur; mais cela traînait de jour en jour, et rien ne se décidait, quand, vers la fin de juin, M. Jacques déclara qu'il accepterait s'il était nommé.

Tout le monde croyait que le choix du préfet se porterait sur lui, et cela n'aurait pas manqué, si M. Jean ne s'était aussitôt mis sur les rangs. Alors on vit ce que peuvent les dissensions de familles ; tout le village et la vallée furent troublés par ces deux hommes. Ceux des Chaumes, cultivateurs, journaliers, voituriers, gens de métiers, ne voulaient que M. Jean ; l'un menait son foin, l'autre son fumier; l'autre travaillait à son labour, fauchait ses prés ou battait en grange chez lui ;

ceux de la vallée, ouvriers des bois, flotteurs, schlitteurs, bûcherons, ségares, ne connaissaient que M. Jacques, qui leur versait tous les dimanches des dix et même des quinze francs pour le travail de la semaine.

C'est le plus grand trouble dont je me souvienne; hommes et femmes s'en mêlaient, jusqu'aux enfants à l'école. A chaque instant j'étais forcé de crier silence et de menacer Georges et Louise, qui parlaient à leurs voisins. Tout cela vient des parents; ce que les enfants entendent dire chez eux, ils le répètent dehors. Qu'on se figure ma position au milieu de ces disputes, qui s'étendaient jusque dans les dernières baraques; ma place dépendait de celui qui serait maire, je ne pouvais donc me prononcer ni pour ni contre.

Je pensais même que des êtres tellement animés finiraient par se prendre au collet, par s'empoigner au milieu du conseil municipal, et me réduire à verbaliser contre eux, sur l'ordre formel de M. l'adjoint Rigaud; mais les choses se passèrent avec ordre, car les Rantzau se respectaient eux-mêmes et ne voulaient pas donner au public le spectacle de leurs scandaleuses divisions. M. Jean ayant été nommé, son frère se contenta de donner sa démission de membre du conseil, et durant toute cette semaine on le vit aller et venir le long de la vallée, son mètre sous le bras, veillant à ses coupes, faisant flotter son bois et surveillant ses ségares aussi tranquillement que d'habitude. Seulement le lundi suivant, vers sept heures du matin, comme j'attendais les enfants à la porte de l'école, je le vis passer sur son char à bancs, sa grosse tête barbue enfoncée dans les épaules et les yeux à demi fermés, comme un homme qui rêve ; ses deux chevaux gris-pommelé allaient bon train. Je le saluai, mais il ne me vit pas et se mit à crier :

« Hue, Grisette !... Hue, Charlot ! »

Les chevaux filaient sur le chemin de Sarrebourg; bientôt ils disparurent du côté de la Tuilerie. Ces choses me reviennent maintenant. Le soir, vers huit heures, à la nuit, le char à bancs rentrait, et je dis à ma femme :

« C'est M. Jacques, qui revient de Sarrebourg. Il est bien sûr allé là-bas pour le procès-verbal que le garde forestier Lefèvre a fait l'autre jour à son domestique. »

Mais le lendemain de bonne heure, avant l'ouverture de la classe, tout le village savait déjà que M. Jean Rantzau venait de recevoir une assignation pour comparaître en justice de paix, à cette fin de s'entendre à l'amiable avec Jacques Rantzau, sur le rétablissement d'un chemin qui devait traverser les cinq jours de prairie qu'il avait achetés quelques mois avant, à la vente du père Fortier ; et pas plus de vingt minutes après, M. Jean, sur sa grande jument, qu'on appelait Zozote, les bords du feutre relevés, ses longs éperons bouclés aux bottes, son nez crochu recourbé jusque sur le menton, les yeux écarquillés et les joues pâles d'indignation, passait ventre à terre. Il allait consulter l'avocat Colle, à Sarrebourg, et le charger de sa défense; car le chemin que M. Jacques demandait devait diminuer de moitié la valeur de la prairie qu'il avait payée si cher, pour empêcher son frère de s'arrondir.

Voilà le commencement de ce fameux procès, où les deux frères Rantzau nourrirent et enrichirent à leurs dépens des quantités d'avocats, d'huissiers, de greffiers, d'arbitres et de juges pendant dix-huit mois; où l'on fit des enquêtes, des contre-enquêtes, des descentes de lieux; où Colle et Gide prononcèrent de magnifiques discours, s'indignant, se fâchant l'un contre l'autre; se moquant de leur ignorance des anciennes et des nouvelles lois, devant le tribunal; et puis riant, se saluant, se donnant la main, quand ils étaient dehors; le commencement de ce procès, où tous les jours arrivaient des hommes de loi, des experts de toute sorte, qui se gobergeaient tantôt chez Jacques et tantôt chez Jean, leur donnant raison à tous les deux; où Gide gagna d'abord à Sarrebourg; où Colle rappela du jugement à Nancy, et fit à son tour condamner M. Jacques. Heureusement, la procédure avait un défaut : il put se pourvoir en cassation. Le jugement de Nancy fut cassé et l'affaire jugée de nouveau du côté de Dijon. Finalement, au bout de dix-huit mois, Jacques eut son chemin à travers le pré de Jean, qui paya tous les frais! excepté les avocats de M. Jacques, bien entendu, lesquels, de leur côté, je pense, ne s'étaient pas usé la langue pour rien.

Jacques eut donc son chemin! Il lui donna le nom de *Malgré-Jean*, et, quand on parle de ce sentier, les gens du pays disent encore : « Nous allons à la rivière par le chemin de *Malgré-Jean*. » Jacques fit même construire un petit pont en bois au bout, sur la Sarre, pour engager le monde à traverser la prairie de son frère, qui ne pouvait plus s'y opposer.

C'est ainsi que ces deux frères s'aimaient!

Et cela ne les empêchait pas d'aller régulièrement à la grand'messe les dimanches; de se mettre dans le banc de la famille, que le père et la mère Rantzau leur avaient laissé en commun; de s'agenouiller en penchant la tête

Personne n'écoutait mieux qu'eux! (Page 16)

à l'élévation, leur grand chapeau dans les mains jointes, et d'écouter attentivement M. le curé, prêchant l'union des familles, le pardon des injures et l'oubli des fautes du prochain.

Personne n'écoutait mieux qu'eux! Et puis en sortant, après avoir pris l'eau bénite l'un derrière l'autre, ils se regardaient de travers, ou plutôt ils ne se regardaient pas du tout, et s'en allaient, rêvant au tort qu'ils pouvaient se causer, à la ruine que chacun d'eux souhaitait à l'autre.

Leurs enfants, naturellement, se haïssaient de plus en plus, et je me disais en leur parlant tous les jours de vertus chrétiennes, en leur faisant réciter le catéchisme et les préparant à la première communion, que toutes nos peines étaient perdues; que ni moi, ni M. le curé, ni personne, nous ne pourrions jamais détruire les ronces, les chardons et autres mauvaises herbes, qui jetaient de jour en jour des racines plus fortes dans le cœur de ces pauvres êtres.

J'en étais désolé; mais que voulez-vous? quand on remplit son devoir, le Seigneur Dieu lui-même ne peut vous en demander davantage; il mesure à chacun sa tâche, selon sa force et ses moyens.

Une chose pourtant me donnait encore un peu de confiance; la première communion est un acte tellement grave et solennel, que je me disais quelquefois :

« Hé! ce jour-là, les deux vieux, en voyant leurs enfants si heureux, si recueillis, à ge-

C'est à vous que je devrai tout.. (Page 18.)

noux sur les marches du parvis, en présence de la foule, pour recevoir le corps de notre Sauveur, se laisseront peut-être attendrir; et qui sait si, dans une occasion pareille, ils ne voudront pas se pardonner? Il faut si peu de chose, un bon sentiment, un souvenir du bon temps où l'on s'aimait, une pensée vers ceux qui ne sont plus et qui nous regardent; il ne faut qu'un bon mouvement pour se précipiter dans les bras l'un de l'autre! »

Voilà ce que j'espérais!.... Mais, hélas! ce beau jour arriva; les enfants en ligne, avec leurs petites robes blanches, leurs habits neufs, leurs cierges, se rendirent à l'église; les pères et mères étaient là, dévotement agenouillés dans leurs bancs; le curé, en chaire, prononça les plus touchantes paroles sur le pardon des injures; la mère de Georges sanglotait dans son mouchoir; on la prenait en pitié, songeant à ce que la pauvre femme devait souffrir, on la plaignait! Et Jean, avec sa longue tête chauve, toute luisante sous les vitraux du chœur, les mains jointes et l'air plein de sentiments pieux, à côté de Jacques, également attentif à l'exhortation, les lèvres murmurant des prières, et son grand nez crochu penché d'un air d'attendrissement, les deux gueux!... — Je suis bien forcé de dire le mot, car c'est la pure vérité... — Oui, malgré leurs mines d'apôtres, les deux malheureux n'étaient pas plus attendris que les roches de la Ligne-Bâri, où la pluie, la rosée du ciel, la lumière et toutes les bénédictions d'en haut n'ont jamais pu faire pousser une fleur depuis six mille ans.

C'est ce que j'ai vu moi-même, et tous ceux du pays l'ont vu comme moi.

La première communion ne leur fit rien du tout ; toute la mauvaise race — les jeunes et les vieux — resta ce qu'elle était avant.

Après la cérémonie, M. Jacques et puis M. Jean remercièrent à part M. le curé de son beau discours, ce qui montre encore une hypocrisie terrible et pire que leur haine invétérée ; ils lui témoignèrent soi-disant leur satisfaction du beau sermon qu'il avait fait, en envoyant les enfants lui présenter des cadeaux très-convenables.

Louise et Georges vinrent aussi me remercier des peines que je m'étais données pour leur instruction. Ils remirent chacun une pièce de vingt francs en or à ma femme, somme véritablement trop forte, puisqu'ils avaient payé l'écolage comme tous les autres, sans parler des présents nombreux qu'ils m'avaient apportés chaque année, le jour de ma fête et au nouvel an ; mais cela ne laissa pas de m'être agréable.

M. Jean et M. Jacques remplirent donc en apparence tous les devoirs de bons chrétiens ; mais, quant au fond, c'était autre chose, leur haine persistait ; et s'il est permis de dire toute ma pensée, je crois qu'à chaque occasion semblable, les mauvais sentiments de ces deux hommes ne faisaient que s'accroître, à cause des efforts qu'ils faisaient pour conserver la dignité des Rantzau. L'orgueil seul les retenait ; ils voulaient avoir l'air calme, parce que des gens de leur sorte ne devaient pas s'emporter en public comme le premier venu ; ils restaient maîtres d'eux-mêmes par orgueil.

V

Après les premières communions, tous mes plus grands élèves partirent selon l'habitude du pays ; les filles allèrent s'engager comme servantes dans les maisons bourgeoises, ou comme ouvrières dans les fabriques des environs ; les garçons devinrent bûcherons, schlitteurs, cordonniers, sabotiers, cuveliers, tailleurs, selon la profession des parents ; cela se renouvelait tous les ans, et bientôt ils avaient oublié ce que je leur avais appris.

C'est le sort du pauvre en ce monde.

Combien auraient voulu continuer leurs études ! Ils avaient autant de dispositions que les Rantzau et quelquefois plus, mais l'argent, l'argent manquait... C'est toujours l'argent qui manque, et le pauvre maître d'école ne peut pas en donner.

Enfin, ils partirent ! Vers le mois d'octobre, M. Jacques emmena son fils au collége de Phalsbourg, étudier le grec, le latin, les mathématiques, tout ce qu'il fallait pour être reçu bachelier, et puis pour entrer dans la partie forestière, que le jeune homme aimait, étant élevé dans un pays de bois et de montagnes. Il voulait avoir un bel uniforme vert, comme notre garde général Botte, un collet brodé d'argent, un couteau de chasse sur la cuisse ; c'était tout naturel.

Cette idée ne plaisait pas à M. Jacques ; il aurait mieux aimé voir son fils prendre la suite de ses affaires ; mais il n'en disait rien, pensant qu'avec l'âge la réflexion lui viendrait, et qu'il aimerait mieux alors travailler pour son propre compte et donner des ordres que d'en recevoir.

Georges vint me raconter ces choses la veille de son départ, pendant le souper ; il était rouge jusqu'aux oreilles et me regardait avec des yeux luisants, comme pour me dire :

« Voilà ce que je serai, monsieur Florence, je vous ferai honneur ; je n'aurai jamais honte de vous ! »

Il se voyait dans un état de grandeur. Ma femme, toujours prudente comme son pauvre père, se méfiant d'une petite remontrance contre l'orgueil, que j'avais sur la langue, me faisait signe de ne rien dire

Je me tus par prudence, et le jeune homme finit par m'embrasser avec une effusion véritable ; je sentais bien qu'il m'aimait ; et puis il était si content de quitter les Chaumes !

Deux ou trois jours après, Louise vint aussi me faire ses adieux. Elle allait au couvent de Molsheim, la maison la plus recommandable du pays. Toutes les jeunes personnes de bonnes familles bourgeoises allaient là. C'est ce que nous expliqua Louise, en petite robe bleue à la mode et grand chapeau de paille souple, orné d'une rose en cocarde. Elle était vraiment jolie, cette enfant, légère et gracieuse ; ses yeux bleus avaient une grande finesse. La satisfaction d'aller dans une maison si recommandable lui donnait un teint rosé ; elle changeait en quelque sorte de couleur à chaque parole, causait bien, regardait le bout de ses petits souliers d'un air modeste, et puis levait les yeux pour me dire :

« Oui, monsieur Florence, je vais là !... Je n'oublierai jamais vos bonnes leçons ; c'est à vous que je devrai tout, mon bon monsieur Florence. »

Elle était tout à fait bonne pour moi ; et

finalement nous ayant tous embrassés, elle m'empêcha de descendre le vieil escalier de bois, pour l'accompagner, car je m'étais levé.

« Restez, monsieur Florence, me dit-elle, ne vous dérangez pas. »

Quelle différence de manières vous donne la fortune ou la pauvreté ; on a beau ne pas le reconnaître, c'est pourtant vrai.

Toute la soirée je ne fis que songer à ces deux enfants, formant des vœux pour que, outre leurs autres vertus, ils eussent aussi par la suite celle du pardon ; car le Seigneur mettait cette vertu la première, il la recommandait à part dans son oraison dominicale, et disait aux apôtres de pardonner toujours.

Enfin, voilà les pensées qui me vinrent alors.

Le lendemain, de grand matin, comme j'ouvrais la salle d'école, à la fraîcheur, j'entendis une voix jeune et douce me crier :

« Bonjour, monsieur Florence, portez-vous bien. »

M. Jean passait au trot sur son char à bancs avec Louise, qui me saluait de la main en se retournant sur le siége. M. Jean leva son chapeau et je répondis :

« Que le ciel te conduise, mon enfant, sois toujours bonne et sage. »

J'étais attendri.

La vieille école, avec la moitié de ses bancs vides, me parut alors bien triste. J'allais et venais, me rappelant tous mes anciens élèves qui, faute de quelques sous pour continuer leurs classes, étaient restés dans la dernière misère. Je les voyais passer tous les jours, la pioche sur l'épaule, ou le dos courbé sous leurs fagots énormes ; ils me regardaient tristement en dessous, et me disaient d'une voix haletante :

« Bonjour, monsieur Florence. »

Ah ! plus d'une fois j'en avais eu le cœur déchiré, surtout quand c'étaient de bons sujets et que je les avais jugés capables de devenir autre chose que des malheureux.

Encore moi, malgré mon humble condition, je vivais selon mes goûts ; je lisais de temps en temps un bon livre, quand j'en trouvais par hasard l'occasion ; je me formais des idées sur tout, par le bon sens et la méditation ; au lieu que tant d'autres étaient forcés, pour vivre, de se livrer au plus grand travail, courbés sur un établi ou penchés vers la terre du matin au soir jusqu'à la vieillesse. Oui, auprès de ceux-là, je m'estimais heureux ; et maintenant encore, que ma tête a blanchi lentement, je dois reconnaître que mon sort était enviable pour le plus grand nombre.

Sans parler des fonctions honorables que je remplissais comme organiste à l'église, comme secrétaire à la mairie, comme dépositaire du secret des familles, qui venaient faire écrire chez moi leurs lettres et leurs pétitions ; ni du bonheur d'avoir une brave femme, de voir grandir mon petit Paul et ma petite Juliette, est-ce que je n'avais pas mon herbier, mes promenades du jeudi et des dimanches, et toutes les satisfactions qu'un homme raisonnable peut souhaiter?

Depuis la mort du beau-père, trois grands registres in-folio s'étaient remplis de plantes desséchées ; j'avais aussi des quantités d'insectes piqués sur des cartons : hannetons noirs, bruns, jaunes, papillons de toutes les couleurs, mouches des bruyères, brillantes comme des étincelles, tout s'y trouvait. Une seule chose m'attristait quelquefois, avec mon volume dépareillé de Linneus, je ne pouvais leur donner que des noms latins auxquels je ne comprenais presque rien, et j'en éprouvais une sorte d'humiliation.

Or, cette année-là, au temps des premières neiges, un matin que ma classe venait de finir, vers onze heures, et que les enfants couraient encore dans la rue, pendant que je rangeais mes papiers dans le tiroir avant de monter, quelqu'un sur la porte, un étranger, me cria le bonjour.

C'était le marchand ambulant, le savoyard Martin, — un roulant, comme on les appelle au pays, — avec sa grosse courroie de cuir sur l'épaule et son énorme panier de livres sur les reins. Tous les cinq ou six mois il passait aux Chaumes, et je prenais chez lui tout ce qu'il me fallait : des paquets de plumes, des crayons, de la cire à cacheter, etc. Il était là, levant sa petite casquette et me disant :

« Ça va toujours bien, monsieur? Est-ce qu'il ne vous faut rien cette fois ?

— Mon Dieu non, lui répondis-je ; mais entrez tout de même, refermez la porte... nous allons voir. »

Alors il referma la porte et traversa lentement la salle, le dos courbé et ses gros souliers massifs chargés de neige ; d'un coup d'épaule il tourna son panier et le posa sur le coin de la table, près de la chaire, puis il leva sa toile cirée, et, selon l'habitude, je me mis à regarder la marchandise, demandant le prix de ceci et de cela.

MM. les instituteurs étaient ses meilleures pratiques, après MM. les curés, qui recommandaient ses livres, approuvés par M. Frays-

sinous, ministre de l'instruction publique : l'*Histoire des saints*, l'*Histoire des Martyrs des missions en Chine*, les *Mœurs des Israélites*, par M. l'abbé Fleury, le *Paroissien* et d'autres œuvres édifiantes.

Je regardais, lui ne disait rien, quand au-dessous de tout cela j'aperçus un énorme volume qui n'était plus neuf, large, solide, carré. Je le tirai du panier par curiosité, demandant à l'ambulant ce que c'était.

« Ah ! fit-il, ça c'est d'une vente; j'en ai beaucoup acheté de ces livres, à la vente d'un particulier de la montagne; ça m'a coûté cher, mais je pense m'en défaire à la longue; j'en prendrai quelques-uns à chaque tournée; ce sont de vieux livres, autorisés comme les autres. »

Pendant qu'il parlait, j'examinais l'ouvrage: c'était le *Dictionnaire des sciences naturelles*, par M. Antoine-Laurent de Jussieu, professeur de botanique au Muséum; et derrière se trouvait un grand article pour le classement des végétaux.

On pense quel effet me produisit la vue d'un livre pareil, il valait au moins cinquante francs; j'en étais devenu tout pâle. Je ne sais pas si l'ambulant voyait à ma mine que j'en avais envie ; mais comprenant bien que, s'il s'en doutait, j'allais le payer très-cher, je remis le dictionnaire à sa place, en disant :

« Ce n'est pas mal relié, c'est du beau papier de fil ; mais c'est vieux, et puis ces tranches rouges ne sont plus à la mode.

— Oh ! que si, fit-il, j'en vends tous les jours. »

Après en avoir retourné quelques autres, je revins au dictionnaire, en demandant :

« Combien vendez-vous ça ?

— Trois francs, monsieur, dit-il ; rien que pour la reliure et la qualité du papier, ça vaut plus.

— Oh ! oh ! trois francs... Est-ce que vous croyez que j'ai de l'argent à jeter par les fenêtres? Ce livre-là, je voudrais l'avoir, parce que dans ma bibliothèque il ferait bonne mine, à cause de sa reliure en veau. Ecoutez, je vous en donne trente sous.

— Non, fit-il, vous l'aurez à deux francs, et pas un centime de moins. »

J'avais des battements de cœur, le courage me manquait pour oser refuser. Je repris le volume, je le rouvris en allongeant les lèvres, et puis je dis :

« Vous me donnerez encore deux paquets de plumes. »

Alors il répondit :

« Voilà quelques années que nous trafiquons ensemble; puisque c'est vous, j'y consens; mais vous m'en tiendrez compte une autre fois. Voici vos deux paquets de plumes; seulement, c'est trop bon marché, beaucoup trop bon marché. »

Il voyait la joie éclater dans mes yeux, et cela pouvait le faire changer d'avis; c'est pourquoi tout de suite je mis mon dictionnaire sur la chaire et les deux paquets de plumes dans mon tiroir; après quoi je lui comptai les quarante sous.

« Vous ne prenez plus rien, fit-il, presque de mauvaise humeur, voyant de plus en plus ma satisfaction. Tenez, dit-il, en retournant tout le haut du panier, et prenant au-dessous un grand cahier couvert de papier gris, ceci vient aussi de la vente. »

Il ouvrit le cahier au large; c'étaient les planches du dictionnaire, représentant tous les insectes, magnifiquement dessinés et gravés, et rangés par ordre : chenilles, cocons, papillons, vers de toute sorte; enfin quelque chose d'admirable; malgré moi je ne pouvais plus cacher mon enthousiasme.

L'ambulant le voyait et dit :

« Oh ! pour ça, c'est beaucoup plus cher; ça, c'est dessiné !.. c'est bien fait... c'est autre chose ! »

Je ne savais quoi lui répondre, car il avait raison, quand par bonheur ma femme descendit; elle m'attendait depuis un quart d'heure pour dîner, et voyant que j'achetais des livres, — elle qui voulait avoir une vache et qui ne me parlait que de cela depuis six mois, — voyant que je dépensais notre argent pour des livres, malgré son bon caractère, elle devint tout de suite de mauvaise humeur et se mit à dire :

« Mon Dieu, nous avons bien assez de livres, Florence; toute la chambre en haut en est pleine. A quoi cela te sert-il d'avoir tant de livres? Ce qu'il nous faut maintenant, c'est une vache. »

Le savoyard était indigné de l'entendre.

« Tu as raison, Marie-Anne, je n'y pensais pas, » dis-je, en rendant le cahier au colporteur.

Mais aussitôt, lui, se remettant, s'écria :

« Voyons, moi je tiens à me débarrasser de la marchandise ; que donnez-vous de ça, monsieur le maître d'école ? J'en ai ma charge, je voudrais rentrer. »

Il me tendait le cahier :

« Mettez trois francs et c'est une affaire faite ! »

Quand ma femme entendit parler de trois francs, elle en eut presque une faiblesse.

« Trois francs ! dit-elle ; ça ne vaut pas quatre sous.

— Madame, dit l'ambulant, sans vouloir vous rabaisser, votre mari se connaît mieux en livres que vous.

— Écoutez, dis-je alors, pour le dictionnaire, c'est bon, il est relié en veau, cela donne du prix à l'ouvrage ; mais un cahier qui n'est recouvert que de papier gris, sans aucune reliure, vous comprenez que c'est bien différent.

— Et qu'en donnez-vous ? dit-il.

— Vingt sous. »

Ma femme était indignée, et le savoyard le voyant à sa mine, me dit :

« Eh bien, le voilà !... Il faut que je me débarrasse. »

Marie-Anne aurait bien voulu casser le marché ; quand elle me vit mettre la main à la poche et compter l'argent, elle devint toute pâle ; elle ne dit rien cependant, étant élevée dans l'obéissance de son mari, mais elle ne pouvait s'empêcher de m'en vouloir.

Quant au savoyard, comprenant bien qu'avec ma femme auprès de moi nous ne ferions pas de nouvelles affaires, il rempaquetait déjà ses livres et ficelait dessus sa toile cirée ; puis passant sa courroie sur son épaule :

« Allons, monsieur et madame, dit-il, au revoir, après l'hiver. Espérons que ce ne sera pas la dernière fois que nous pourrons nous arranger ensemble. »

Il sortit. Je le suivis avec Marie-Anne, et pendant qu'il descendait la rue, nous montions notre escalier.

Jamais je n'avais été plus heureux, ni ma femme plus ennuyée. Elle ne me dit pas un mot pendant le dîner ; mais à peine les enfants étaient-ils sortis, qu'elle commençait à me faire des reproches, lorsque je lui dis, en l'interrompant :

« Je sais tout ce que tu vas me raconter de notre vache.... Eh bien, tu l'auras.... Oui, tu l'auras.... Mais au nom du ciel, ne me rends pas l'existence amère. Est-ce que je suis un dépensier ? Est-ce que je prodigue l'argent pour mes plaisirs ? Est-ce que je ne suis pas toujours attentif à remplir mes devoirs envers tout le monde ? Est-ce qu'on en trouve un autre plus économe que moi, dans le village ? Eh bien, pour une fois que je me donne de la satisfaction, vas-tu me désoler et m'ennuyer pendant des semaines et des mois ? Ne dois-tu pas être soumise à mes volontés ! C'est la première fois que je veux quelque chose. Ces livres me plaisent.... il me les fallait !... Toi, tu veux une vache ; le juif Elias te parle tous les jours d'une autre vache, et tu voudrais les avoir toutes ; mais une vache est plus chère que deux volumes qui me reviennent à trois francs ; une vache, la plus petite du pays, coûte au moins cent francs... Où trouver cet argent ? Et puis le fourrage ? »

Alors elle me dit :

« L'argent je l'ai mis de côté ; et le fourrage nous l'avons au grenier, de notre verger derrière l'école. »

En entendant cela, je fus tout étonné, je ne savais pas que nous avions tant d'argent à la maison ; mais c'était une femme économe, à laquelle j'ai toujours rendu justice en tout, une excellente femme, qui n'a jamais cessé de faire mon bonheur ; et voyant qu'elle avait l'argent, je ne dis plus rien ; car dans un ménage comme le nôtre, il fallait du lait, du beurre, du fromage, enfin de tout ; ces choses coûtent cher et j'approuvais en moi-même cette dépense.

« Puisqu'il en est ainsi, lui dis-je, tâche de t'arranger ; je ne suis pas contraire à la vache, mais j'aime aussi mes livres. Fais comme tu voudras, seulement tâche de ne pas te laisser tromper par Elias ; les juifs sont malins, ils se connaissent mieux que nous au bétail. Notre voisin Bouveret a changé trois fois de vache depuis six semaines avec Elias, en lui donnant chaque fois des dix et quinze francs de retour, et la dernière est encore plus mauvaise que la première. Réfléchis à cela ; et surtout ne me tourmente pas à cause de ces livres, qui m'étaient nécessaires, et que je ne rendrais pas pour cinq fois ce qu'ils m'ont coûté. »

Marie-Anne alors parut s'apaiser, elle était contente de voir que je ne blâmais pas son idée d'avoir une vache ; et puis ce que je lui disais était vrai, jamais je n'avais fait d'autre dépense extraordinaire que pour ces livres ; les femmes sont pleines de finesse, et la mienne comprenait bien qu'il ne fallait pas me tourmenter inutilement.

Ce même soir, seul dans mon cabinet, en haut, pendant que les enfants s'amusaient encore dans notre petite salle à manger, et que ma femme lavait la vaisselle, moi, tranquille, accoudé sur la table, en face de ma petite lampe, je lisais déjà mon dictionnaire, ce que je n'ai pas cessé de faire pendant plusieurs années, ayant toujours soin de vérifier sur les planches et sur mon propre herbier tout ce que je voyais écrit.

Je vis alors pour la première fois ce qu'on peut appeler la science : la classification des plantes et la classification des insectes d'après leurs organes, et non d'après leurs dénomi-

nations, comme l'avait fait M. Linneus. Et je compris aussi pour la première fois que les hommes devaient être classés d'après leurs organes, et non d'après leurs noms de princes, de nobles et de bourgeois, choses qui ne sont pas de la nature, mais simplement de l'orgueil et de la sottise humaine. Oui, la plante qui respire mieux que l'autre est supérieure à l'autre, l'insecte qui par ses trachées aspire plus de vie et prend plus de mouvement est aussi, dans l'ordre de la nature, supérieur à l'autre ; et l'homme qui sent plus, qui réfléchit plus, qui produit plus et mieux que d'autres, qui dépense plus de force, plus de talent, de courage et de volonté, devrait être classé d'après cela, dans l'intérêt de tous, et non d'après les règles de l'orgueil, de l'égoïsme et de l'avidité. Je me permets de le dire hautement, l'Être éternel, Dieu, est avec moi, car c'est ainsi qu'il classe les êtres, depuis le brin d'herbe jusqu'au chêne, depuis le ver de terre jusqu'à l'homme ; c'est là ce qu'il fait ; et tout ce qu'on veut, tout ce que l'on fait contrairement à lui, contre sa volonté, contre ses lois, ne sert de rien : c'est le désordre, l'injustice, le malheur de tous au profit de quelques-uns.

Je sais bien qu'un très-grand nombre ne voudront pas comprendre ce que dit un pauvre instituteur de village, mais cela n'empêchera pas la vérité d'être vraie, et cela n'empêchera pas le désordre de finir, car l'ordre éternel soumet tout à la longue ; la justice vient de Dieu, qui ne change jamais ; il nous donne l'exemple, nous devons le suivre et ne reconnaître que l'ordre fondé sur la justice.

Tout cet hiver, après mes classes, je montais et je lisais les articles magnifiques de M. de Jussieu, de M. Georges Cuvier, sur la subordination des organes, la respiration par trachées ou par bronchies, la circulation par le cœur, ou par le vaisseau dorsal, etc.

J'appris ainsi que tous les animaux sont organisés sur quatre plans, ni plus ni moins, et que ces quatre plans s'appellent les quatre types, ou les quatre embranchements du système nerveux : de là, quatre formes de la vie et de la pensée sur notre terre.

Les animaux se divisent en espèces, en familles, en classes, comme les êtres humains se divisent en nations. Chaque civilisation crée un organe ; malheureusement il faut des siècles pour que ces organes deviennent parfaits et s'étendent aux créatures de même ordre.

Mais je m'aperçois que mes idées m'emportent trop loin ; ce n'est pas ce que je veux vous raconter, non ! je n'ai pas assez de savoir ni de talent, pour vous entretenir de ces choses sublimes, j'en reviens à ma propre histoire, qui me convient mieux.

Seulement, ce que je peux et ce que je dois vous dire, c'est que l'étude alors me fit du bien, et que je me sentis fortifié dans mon âme, étant de plus en plus convaincu d'une justice profonde dans la nature et d'une vie impérissable qui finira par mettre l'ordre en tout.

Une chose qui me fit comprendre encore en ce temps la supériorité de l'être qui pense, sur ceux qui s'abandonnent à leurs instincts de lucre, d'avarice ou de férocité sauvage, comme par exemple les frères Rantzau, c'est ce qui m'arriva durant l'hiver. Toutes les semaines, lorsque ma femme allait faire quelques petites provisions chez l'épicier Claudel, je trouvais autour de ses paquets de chandelles ou de savon des feuillets de papier magnifique, bien imprimés, ce qui me donna l'idée de les lire. Et quel ne fut pas mon étonnement de voir des quarts, des moitiés d'articles traitant de l'histoire, du commerce, de la mécanique, des gouvernements, enfin de tout ; et bien mieux écrits, bien mieux pensés que les livres recommandés par M. Frayssinous.

J'en étais vraiment confondu ; de sorte que la six ou septième fois, n'y tenant plus d'étonnement, un jeudi matin je mis mon chapeau et je me rendis chez M. Claudel, qui se trouvait justement dans sa boutique, en train de servir de la mélasse.

« Monsieur Claudel, lui dis-je, en lui montrant le papier que je venais de lire, au nom du ciel, d'où cela vient-il ? Voilà plus de six semaines que ma femme me rapporte de ces feuillets de papier autour de votre marchandise. Quel dommage, monsieur Claudel, j'en suis désolé !

— Ah ! fit-il, en regardant et déposant sa canette sur le comptoir, je vois ce que c'est ; cela vient de la bibliothèque de M. Lefèvre, l'ancien juge de paix, le beau-père de MM. Jacques et Jean Rantzau, mort l'été dernier. Il avait beaucoup de vieilleries, et le jour de la vente, étant allé là, pour voir si quelque chose me conviendrait, je me suis rendu adjudicataire de quelques cents kilos de bouquins, à deux sous la livre. »

Il disait cela tout souriant dans son collier de barbe, et sa tignasse ébouriffée en toupet, selon la mode du temps.

« Et vous les découpez, ces bouquins ! lui dis-je, les bras tombant de surprise et d'indignation.

— Mon Dieu, oui, dit-il. Je les avais achetés

pour faire des cornets, et j'en fais des cornets. Sans le savoyard qui passe ici tous les ans, avec son panier de livres sur l'épaule, j'aurais tout eu à moitié prix ; mais il était justement à Saint-Quirin, et d'abord il voulut en avoir sa part, le gueux ! Il a fallu s'entendre à nous trois : l'épicier Clairainval d'Abrecheville, le savoyard et moi. Cet ambulant-là me coûte au moins cinquante francs, que j'ai perdus faute de les gagner ; c'est lui maintenant qui les a dans sa poche, mais il me payera ça ! Je voudrais bien savoir, monsieur Florence, si les épiciers à grosse patente, comme moi, n'auraient pas le droit d'empêcher des gueux pareils de circuler dans le village ?

— Je n'en sais rien, lui répondis-je consterné. Comment, les frères Rantzau vous ont vendu cela au poids ! Ils n'ont rien gardé de la bibliothèque de leur beau-père, un homme instruit, un de ces anciens bourgeois qui savaient quelque chose ; ils n'ont rien gardé du tout ?...

— Non, rien, les quatre mille volumes y ont passé !... Attendez, je me rappelle maintenant : M. Jean a gardé le Code civil du vieux, M. Jacques a pris l'*Histoire des comtes de Dabo*, les anciens seigneurs du pays, et moi j'ai mis de côté un livre de vieilles chansons ; vous comprenez ? fit-il en clignant de l'œil, des gaudrioles de bergers et de bergères ; c'est amusant, mais ça ne vaut pas Béranger tout de même, ha ! ha ! ha ! »

Il riait, sa large bouche ouverte jusqu'aux oreilles :

« Mais entrez donc, monsieur Florence, il fait froid à la boutique, et puisque personne ne vient, nous serons mieux à côté du poêle.

— Merci, lui dis-je, je n'ai pas froid. Est-ce que vous ne pourriez pas me faire voir ce qui vous reste de ces livres, monsieur Claudel ?

— Hé ! pourquoi pas ? Jean-Baptiste... Jean-Baptiste ! » cria-t-il.

Son garçon entra, un grand innocent encore plus borné que son maître, et la bouche toujours ouverte, comme un véritable benêt.

« Jean-Baptiste, conduis M. Florence au grenier, il veut voir notre vieux papier. Tu ouvriras la lucarne, pour qu'on y voie clair. Tu m'entends, Jean-Baptiste ?

— Oui, monsieur, » dit le garçon.

Et nous montâmes l'escalier, lui devant, soufflant par le nez ; moi tout pensif et désolé, m'écriant en moi-même :

« Ils ont tout vendu, tout !... Allez donc travailler, suer sang et eau, pour des gendres pareils ! Si le vieux juge de paix pouvait se réveiller, il les maudirait jusqu'à la sixième génération !... Et dire qu'on envoie des missionnaires en Chine, lorsque nous avons de pareils barbares au milieu de nous, par centaines de mille, qui vendraient tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, Buffon, Cuvier, Jussieu, l'Encyclopédie et toutes les bibliothèques de l'Europe, à deux sous la livre, s'ils les avaient. Mon Dieu, mon Dieu ! où en sommes-nous ? Et les révérends pères jésuites trouvent déjà que trop de gens savent lire ! »

En me faisant ces tristes réflexions, nous arrivâmes au grenier. Jean-Baptiste leva le couvercle de la lucarne, et je vis là dans un coin, sous les tuiles, tous les volumes défaits, les couvercles en tas et le papier découpé par hautes piles en bon ordre. Cette vue me retourna le cœur, je regardais sans rien dire ; et comme il faisait froid là-haut, comme Jean-Baptiste grelottait, à la fin je lui dis :

« Descendons... C'est assez !... Merci, Jean-Baptiste. Tu remercieras aussi ton patron.

— Oui, monsieur Florence, » fit-il.

En bas, sans traverser la boutique, je sortis par l'allée et je me rendis directement à la maison.

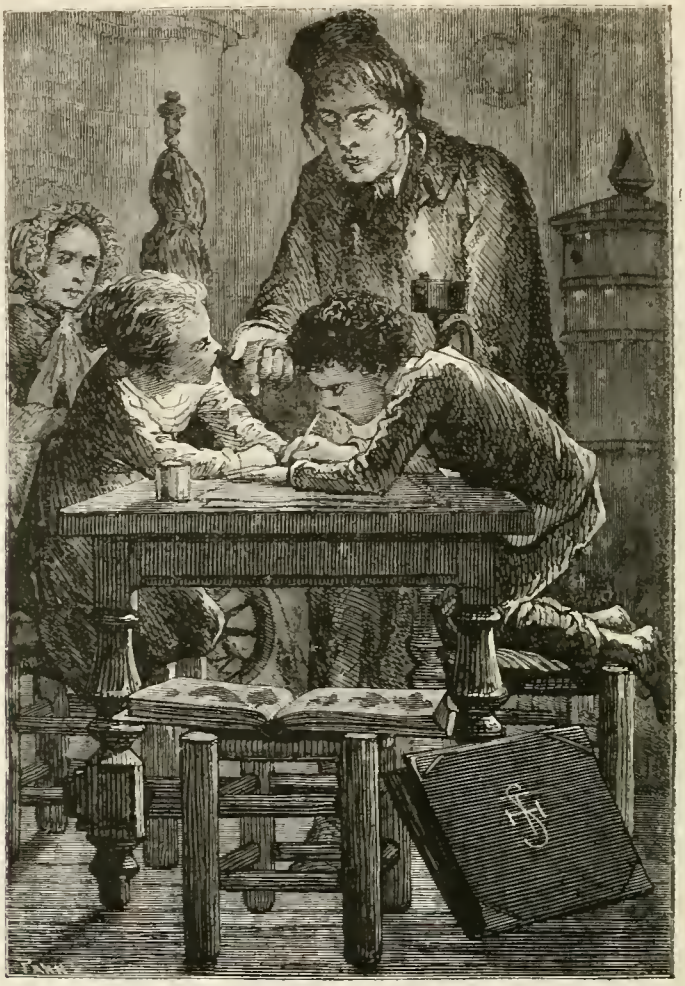
VI

Depuis ce jour-là, jusqu'à la fin de l'hiver, je ne fis plus que m'occuper du classement de mes plantes et de mes insectes. Je vis qu'il m'en manquait encore un grand nombre, même de ceux du pays, mais au moins leur place vide était marquée d'avance dans les cartons et dans l'herbier. Il ne s'agissait plus que de les trouver, et je me promettais bien de battre les bois, les bruyères et la vallée au printemps, pour compléter ma collection.

Je reconnus aussi vers ce temps, avec bonheur, que mes enfants avaient le même goût que moi pour l'étude de la nature ; tous les soirs ils venaient me regarder à l'ouvrage ; ils m'aidaient même à étendre les feuilles sèches sans les briser, ce qui demande des mains délicates. Je leur donnais aussi toutes les explications à la portée de leur âge, qu'ils écoutaient, ouvrant de grands yeux émerveillés.

La petite Juliette surtout comprenait vite ; mais Paul, lui, retenait mieux ; il avait la mémoire des choses, ce qui vient surtout de la réflexion ; Juliette retenait mieux les noms, elle aurait pu tous les réciter à la file.

Cela m'a fait penser, depuis, qu'aucune étude ne serait meilleure pour l'enfance, que celle des végétaux et de tout ce qui se rencontre



Ce qui s'apprend alors se retient toute la vie. (Page 24.)

aux champs, dans les fermes et les jardins. Tout est nouveau pour les enfants; ils en sont plus frappés que nous, et ce qui s'apprend alors se retient toute la vie. Quelle étude aussi pourrait leur être plus utile? Est-ce que toutes les sciences naturelles, la physique, la chimie, la médecine, ne se rattachent pas à celle-là; et l'esprit lui-même pourrait-il trouver une nourriture plus saine, plus solide, plus profitable?

Ce sont les réflexions que je me fis alors, et je ne crois pas m'être trompé.

Ma femme, elle, pendant ce temps, ne pensait plus qu'à sa vache; elle avait mis de l'ordre dans notre petite étable; elle avait tout disposé pour que le fourrage tombât directement du haut de notre grenier dans le râtelier; enfin tout était prêt, il ne manquait plus que la bête, et Dieu sait le mouvement que Marie-Anne se donnait pour en trouver une à sa convenance.

Tous les mercredis matin, au passage du juif Élias, elle l'attendait, regardant à la petite fenêtre de sa cuisine, et puis elle traversait bien vite la salle à manger, en disant :

« Le voilà!... c'est lui!... Élias est au bout de la rue. »

Le vieux juif, avec sa blouse crasseuse, son bonnet en peau de mouton râpé, la corde autour des reins et le bâton de cornier pendu au poing par un bout de cuir, était reçu comme un ambassadeur. Marie-Anne courait chercher la bouteille d'eau-de-vie et la miche de pain dans l'armoire, pendant qu'Élias, ses

J'en fis le tour. (Page 25.)

petits yeux rouges plissés, s'asseyait en disant d'un air joyeux :

« Cette fois-ci, madame Florence, j'ai trouvé votre affaire. »

Malheureusement Marie-Anne voulait tant de qualités pour sa vache, que souvent, en remontant de ma classe du matin, je les trouvais encore en conférence.

Enfin, ce vieux finaud, qui depuis longtemps sans doute aurait pu nous amener une bonne vache, mais qui, voyant l'enthousiasme de ma femme, trouvait agréable de se faire payer la goutte et de casser une croûte gratis tous les mercredis chez nous, Élias vint un matin avec une grande et belle vache, couleur café au lait, deux taches blanches sur le front, le pis ni trop grand ni trop petit, enfin une bête superbe.

Marie-Anne l'avait vu de loin, elle était déjà en bas. J'entendais ses exclamations de satisfaction dans l'allée, chose contraire à sa finesse ordinaire, et qu'Elias allait vouloir me faire payer argent comptant; mais que voulez-vous? l'idée d'avoir cette belle bête dans notre écurie, de la conduire boire à la fontaine, à travers le village, lui faisait perdre toute prudence.

Puis elle m'appela :

« Florence!... Florence... viens voir!... »

Je descendis et je regardai sur la porte cette belle vache, que le vieux juif tenait par une corde passée dans les cornes. J'en fis le tour. Je reconnus, malgré les paroles et les exclamations de ma femme, qui voulait absolument m'entraîner dans ses idées, je reconnus que

cette vache avait au moins dix ans, qu'elle avait fait veau depuis longtemps, et qu'elle n'était pas fraîche à lait, comme le disait Élias; mais que, sous les autres rapports, elle était bien conformée et forte en chair, ce qui ne manque jamais, lorsque le fourrage, au lieu de faire du lait, fait de la graisse. C'est un bien mauvais signe!

Et comme je ne m'enthousiasmais pas du tout, Marie-Anne se fâcha presque.

« Allons, s'écria-t-elle, dis donc ce que tu penses! Est-ce qu'elle ne te plaît pas notre vache?

— Je pense, lui dis-je, que pour un peintre qui voudrait peindre une belle vache dans les prés, avec une belle tête, de belles cuisses, un pis pas trop gros et un air majestueux, cette vache lui conviendrait bien, parce qu'elle est belle à la vue; mais pour un fermier, elle ne serait pas belle.

— Comment, pas belle! s'écria ma femme.

— Non! Pour ceux qui veulent avoir du lait, de la crème, du beurre, du fromage, il faut une vache autrement faite; il leur en faut une avec un gros ventre tout rond, de gros pis pendants, une grosse tête; il faut qu'on voie les côtes; il faut que le pied, au lieu d'être ferme et luisant, soit fourchu et presque mou, comme si elle marchait dans des pantoufles. Ce n'est pas aussi beau qu'une vache qui se promène sur de longues jambes, en allongeant le cou à droite et à gauche, et tournant la tête pour se gratter le dos avec de belles cornes pointues; non, ce n'est pas aussi beau, mais cela vaut mieux.

— Mon Dieu, dit ma femme, tu parles comme si tu connaissais quelque chose aux bêtes. Cette vache est très-belle et bonne. Ne l'écoutez pas, Élias, mon mari ne connaît rien aux animaux, il est toujours dans son école.

— Je vois bien, dit le vieux juif, souriant et nasillant dans sa barbe grise, que M. Florence n'est pas un connaisseur en vaches. Il a lu tout cela dans ses livres...

— Oui, lui dis-je, c'est vrai.

— Hé! fit-il en secouant la tête et regardant ma femme, qui s'était mise à rire, j'en étais sûr.... j'en étais sûr!... Cette vache-ci, voyez-vous, monsieur Florence, j'en réponds. Elle est fraîche à lait, elle n'a pas encore cinq ans; elle donne sept litres de lait par jour. Encore elle n'était pas jusqu'à présent dans une écurie comme la vôtre, bien propre, bien aérée; elle n'avait pas le fourrage qu'elle aurait voulu; elle n'était pas soignée comme elle le sera chez vous.

— Non!... non!... soyez-en sûr, dit Marie-Anne, jamais elle n'aura été si bien.

— Je le sais, madame, dit Élias, et voilà pourquoi je pense qu'au lieu de sept litres, elle en donnera huit. C'est moi qui vous le dis; depuis trois ans que je connais cette belle bête, je puis vous la donner de confiance. Je vous en réponds!

— Tu entends? dit Marie-Anne.

— Oui, j'entends bien, lui répondis-je, et cela me fait plaisir. Du moment que M. Élias en répond?...

— Sur ma conscience, dit Élias en mettant la main sur son cœur.

— Eh bien, du moment qu'il en répond, nous allons faire un petit acte sous seing privé. »

Ma femme devint toute rouge, comme si je faisais une injure au vieux juif de douter le moins du monde de sa parole, et Élias s'écria :

« Voilà plus de cinquante ans que je vends du bétail au pays, et jamais on ne m'a demandé d'écrit....

— Eh bien, lui dis-je, il faut un commencement à tout.

— Ah! s'écria ma femme d'un air embarrassé, vous savez, Élias, mon mari est secrétaire de la mairie, il aime à tout écrire...

— Oui, madame, mais cela ne se fait jamais, c'est contre la règle.

— La règle, lui dis-je, c'est que tout homme de bon sens aime voir ses affaires au clair. Je veux bien croire que la vache est ce que vous dites; mais puisque vous en êtes sûr, puisque vous en répondez, pourquoi refuser d'écrire?.. Moi je vous compte bien mon argent, vous savez que c'est de l'argent, qu'il a toutes les qualités voulues... Eh bien, mettons par écrit toutes les qualités de la vache; il me semble que c'est juste, que cela ne peut rien vous faire? »

Il n'avait rien à répondre et dit :

« Allons, soit! mais cela ne se fait jamais. »

Il attacha sa vache à l'anneau de la porte, et nous montâmes tous ensemble dans mon cabinet, où j'écrivis en détail toutes les qualités de la vache, son âge, en quel temps elle avait mis bas, la quantité de lait qu'elle donnait par jour, enfin tout. Après quoi Élias signa, ne pouvant faire autrement. Je lui comptai cent vingt francs, et cinq francs pour ses courses, il m'en donna quittance, et je lui dis alors :

« Vous voyez bien, cela n'a pas coûté dix minutes, et maintenant tout est en règle.

— Oui, dit-il, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, tout est en règle. C'était inu-

tile, mais pour vous tranquilliser... quand on est de bonne foi... vous comprenez?...

— Je comprends, et je suis tranquille à cette heure; chacun suit ses habitudes. »

Ma femme, toute joyeuse, était allée prendre dans l'armoire une bouteille de kirsch, elle en avait rempli deux petits verres; Élias vida le sien d'un trait, puis prenant son bâton dans un coin :

« Allons, au revoir, » fit-il.

Nous descendîmes sur ses talons, ma femme, les enfants et moi. On conduisit la vache à l'écurie, le râtelier était déjà plein de fourrage; et comme la vache ne voulait pas manger tout de suite, le juif dit qu'elle était fatiguée de la course, mais qu'elle allait s'y mettre, et que nous aurions le soir même nos trois litres et demi de lait.

Je fis semblant de le croire et il partit.

Marie-Anne était si contente, qu'elle ne songea plus à me reprocher d'avoir douté d'un aussi brave homme qu'Élias. C'était l'heure d'entrer à l'école; Paul et Juliette m'y suivirent.

Ce même soir la vache nous donna quatre litres de lait; cela ne m'étonna pas, pensant bien qu'avant de l'amener, Élias l'avait laissée deux ou trois jours sans la traire, comme font tous les juifs, pour lui donner un beau pis. Ma femme triomphait; je lui dis d'attendre et nous allâmes dormir. Le lendemain, la vache avait mangé très-raisonnablement, elle nous donna deux litres de lait le matin et deux litres le soir; et durant huit jours cela continua de même, malgré tous les soins de Marie-Anne, qui ne disait plus un mot. Moi, le huitième jour, je taillai ma plume et j'écrivis à Élias qu'il eût à venir reprendre sa vache, et à nous en amener une autre, qui donnât pour le moins sept litres de lait, attendu que celle-là, malgré tout, n'en donnait que quatre. Je l'avertis que cela pressait et que nous l'attendions sans faute pour le lendemain.

Le lendemain il arriva sans vache. Il regarda; il soutint tout ce qu'il avait avancé d'abord, et prétendit que le fourrage n'était pas bon. Ma femme m'avait laissé seul avec lui. Je lui dis que le fourrage était excellent, qu'on n'en trouvait pas de meilleur au pays; mais que sa vache était vieille, qu'elle avait fait veau depuis longtemps et qu'elle était épuisée, toutes choses qu'il savait aussi bien que moi.

« Eh bien, dit-il, ce soir ou demain je vous en amènerai une autre.

— Allons, soit, nous verrons ! »

En effet, le lendemain il arrivait avec une seconde vache, encore plus vieille que la première, qui mangeait plus et donnait encore moins de lait.

Marie-Anne était consternée, et moi, l'indignation me gagnait. C'est pourquoi j'écrivis à Élias que s'il continuait à me prendre pour un âne, et s'il ne m'amenait pas une vache jeune, fraîche à lait, ayant toutes les qualités mises par écrit dans notre contrat, je serais forcé de lui envoyer une assignation à comparaître devant le juge de paix, pour lui demander l'exécution de ses promesses, avec des dommages-intérêts proportionnés à la perte que nous avait causée le retard. Je ne lui donnai que deux jours pour s'exécuter, ne voulant pas voir avaler tout notre foin par de vieilles bêtes hors de service.

La lettre partit le soir, par le facteur, et le lendemain à dix heures Élias était là, nous amenant une petite vache de la montagne, la tête grosse, les cornes longues, écartées, les yeux vifs, le ventre en forme de tonneau, le pis fort, les jambes courtes un peu cagneuses.

Du premier coup d'œil je vis que nous avions une bonne bête, et je dis en souriant :

« A la bonne heure, monsieur Élias, à la bonne heure, je crois que cette fois vous avez eu la main heureuse. Revenez dans quinze jours, et si...

— Je n'aurai pas besoin de revenir, fit-il, c'est une des meilleures vaches de la montagne; vous n'en voudrez jamais d'autre. Mais c'est égal, monsieur Florence, vous avez eu tort de m'écrire comme cela, tout le monde peut se tromper ou être trompé; moi je croyais toujours vous amener une bonne vache; je n'ai pas eu de chance, voilà tout.

— Cette fois, lui répondis-je, vous en avez eu, j'en suis sûr; avec de la persévérance, on arrive tôt ou tard. »

Il partit là-dessus, et je crois que notre petit acte l'avait aidé beaucoup à trouver de la chance. Si tous les paysans faisaient comme moi, les juifs auraient toujours la chance qu'il faut avoir pour remplir ses promesses. Ce n'est pourtant pas difficile d'écrire sur un bout de papier les conventions que l'on fait et de mettre au bas les signatures, non, c'est tout simple; mais que voulez-vous? il faudrait savoir écrire, et nos révérends pères jésuites veulent seuls savoir écrire, disant qu'on ne doit pas envoyer les enfants à l'école, ni s'inquiéter des faux biens de la terre, et les juifs en profitent comme beaucoup d'autres !

Aussitôt Élias parti, notre petite vache se mit à manger de bon appétit; et le lendemain ma-

t'n, nous avions trois litres et demi de lait crémeux, le soir autant, et, depuis, cela n'a jamais manqué durant des années.

Ma femme, comprenant alors combien j'avais eu raison de dresser un écrit, devint encore plus soumise, si c'est possible. Elle ne faisait plus rien sans me consulter; et la satisfaction d'avoir du lait, du beurre, du fromage, sans être forcée de courir chaque jour en acheter chez les voisins, la rendait parfaitement heureuse.

On peut assurer que rien n'est plus utile, plus nécessaire même aux petits ménages comme le nôtre, que d'avoir une bonne vache; car, outre le lait, elle vous donne encore le meilleur engrais pour la culture.

VII

Je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus heureux que nous en ce temps, surtout quand les beaux jours furent revenus et que le petit Paul put m'accompagner dans mes promenades du jeudi.

C'était un plaisir de le voir, tout brun et hâlé, grimpant comme un cabri dans les hautes bruyères, puis revenant et criant :

« Voici le grand hircus sylvestris, mon père! Voici la belle luciole gris perle de M. Linneus! Ouvre ta boîte bien vite... Quelle récolte nous allons faire aujourd'hui! »

Il était encore plus content que moi.

Et cette année-là fut aussi très-bonne pour tout le monde; on fit du blé, du seigle, de l'avoine autant qu'on en voulut; les foins ne manquèrent pas dans les vallées, malgré la sécheresse assez grande, ni les pommes de terre non plus.

La commune aurait donné le spectacle de la paix et de la prospérité, sans ces malheureux Rantzau, qui ne pouvaient s'entendre entre eux, et qui même s'en voulaient encore davantage, à cause de ce que je vais vous dire.

Au temps des vacances, vers l'automne, les deux enfants revinrent de Phalsbourg et de Molsheim, et le lendemain déjà le bruit courait au village que Mlle Louise avait eu tous les prix de sa classe à la pension, tandis que Georges n'avait rien remporté du tout dans son collége. C'était malheureusement vrai, et cela me fit beaucoup de peine, car j'aimais ces deux enfants autant l'un que l'autre, et je comprenais que leurs parents allaient s'en vouloir encore bien plus.

Toutes les voisines, toute cette foule de commères qui passent leur temps à jaser sur les portes, sans s'inquiéter de l'ouvrage, se rendirent à la file chez M. Jean, pour voir les beaux livres de Louise et ses couronnes. On ne parlait plus que de cela. Le vieux Jean, flatté dans son orgueil, leur disait :

« Regardez... ils sont là sur la commode. »

Et, de temps en temps, il levait le rideau de la fenêtre, pour voir ce qui se passait chez Jacques, dont la porte restait fermée; sa vieille tête chauve souriait.

Ce qui se passait chez Jacques Rantzau, personne n'en sait rien, mais chacun doit comprendre qu'il n'était pas content.

Ma femme voulait aussi courir chez M. le maire; je lui dis de bien s'en garder, qu'il n'est pas beau de courir tout de suite chez les gens qui réussissent; que cela ne me plaisait pas, et puis que M. Jacques ne nous pardonnerait jamais.

Tout resta tranquille en apparence.

Deux jours après, Louise vint nous rendre visite; elle était dans la joie, nous racontant toutes les bontés de Mme la supérieure, tous les bons conseils de sœur Placide, etc., etc., et puis la gloire de son père, lorsqu'elle avait été couronnée cinq fois de suite, en présence de la meilleure société d'Alsace et des Vosges.

Je l'écoutais tout heureux de son bonheur, car c'était vraiment une charmante jeune fille, une des élèves dont je pouvais être fier. Mais ensuite lui ayant demandé si son cousin Georges avait été heureux comme elle, et la voyant sourire, en agitant la tête et disant : « Il n'a rien eu, monsieur Florence, rien du tout! » j'en fus affecté profondément, sans pourtant lui faire aucun reproche.

Ma femme était émerveillée de ses beaux livres, pleins d'images de saints, de saintes et de cœurs enflammés de notre sainte mère des douleurs. Et comme j'allais et venais tout rêveur, j'aperçus Georges qui remontait la rue, la tête penchée, dans son petit uniforme à collet bleu de ciel. Il arrivait directement chez nous; aussitôt je dis :

« C'est très-bien, Louise, tes succès m'ont fait le plus grand plaisir; mais quelqu'un arrive, il faut que j'aille voir. »

Et je descendis, la laissant avec Marie-Anne. Georges était dans l'allée; je l'embrassai de bon cœur, d'autant plus que je le voyais tout pâle et malheureux.

« Allons au jardin, lui dis-je; viens, Georges, nous causerons mieux à l'ombre des pommiers; nous serons seuls. »

Il me suivit; et comme je lui demandais si réellement il n'avait rien obtenu, le pauvre

garçon se mit à fondre en larmes, ce qui me toucha plus qu'il n'est possible de se le figurer; j'en étais tout bouleversé.

« Comment cela se peut-il? lui dis-je. Pourtant tu ne manques pas de moyens, tu m'as toujours donné de la satisfaction; je ne comprends pas que tu n'aies rien obtenu.

— Ah! fit-il, j'étais avec des grands; ils avaient déjà fait une année de latin.

— Tu n'as donc pas pu les rattraper?

— Non, ils étaient trop forts. »

C'est une grande faute de mettre des enfants dans la même classe que d'autres plus avancés; cela ne devrait jamais être : les grands sont retardés et les petits se découragent; c'est quelque chose de triste.

« Bah! tout cela ne signifie rien, dis-je à Georges; tu les rattraperas l'année prochaine. Ta cousine a eu des prix, mais dans les pensionnats on donne des prix à tout le monde, pour encourager les gens à revenir; dans les colléges, c'est différent; ne te désole pas. Ton père t'a bien sûr fait de grands reproches?

— Oui, il était bien fâché!... Par bonheur, en passant à Lutzelbourg, la tante Catherine l'a calmé; elle lui a dit les mêmes choses que vous. Il m'en voulait trop.

— Ta tante Catherine est une brave femme pleine de bon sens, lui dis-je; elle a bien fait d'apaiser la colère de ton père; ce n'était pas juste, tous ces prix ne veulent rien dire, les plus paresseux en obtiennent avec un peu de chance, et d'autres plus courageux, plus persévérants, n'en ont pas; mais c'est la fin qu'il faut voir en tout. Je te dis, moi, Georges, que tu n'as pas eu de chance; car je te connais, je suis sûr que tu as fait tout ton possible.

— Oui, monsieur Florence.

— Eh bien, voilà le principal. Quant au reste, j'en fais peu de cas; tant d'imbéciles ont de la chance! »

C'est ainsi que je cherchais à le consoler. A la fin, il me dit :

« Monsieur Florence, je vous remercie; je vous aime bien! Voudriez-vous me donner des leçons pendant les vacances?

— Tu ne veux donc pas t'amuser ni te reposer?

— Non, il faut que je travaille; je veux avoir autant de prix que Louise, l'année prochaine. »

Cette résolution me donna bonne opinion de lui, et je répondis :

« Arrive tous les soirs après sept heures, nous repasserons ensemble l'arithmétique et le commencement de la géométrie. Je ne peux pas t'enseigner le latin, car malheureusement je n'en connais pas un seul mot; mais pour l'histoire, la géométrie, la grammaire, tu peux compter sur moi, je t'aiderai.

— Vous êtes bien bon, fit-il. Je n'ai pas besoin de vous parler du prix des leçons?

— Non, lui dis-je, j'aime quand on travaille.

— Ah! mon père sera bien content... Vous n'aurez qu'à lui demander...

— C'est bon, Georges, ne t'inquiète pas de cela; plus tu viendras, plus tu me feras plaisir. »

Alors il m'embrassa de nouveau, et partit en me disant qu'il allait chez M. le curé, le prier de lui rendre le même service pour le latin.

J'étais touché de son chagrin, voyant bien que tout cela ne venait pas de sa faute, puisqu'on l'avait mis avec de grands gaillards qu'un enfant de douze ans ne pouvait surmonter, et puis son énergie me faisait plaisir.

Enfin il partit, et le lendemain ses répétitions commencèrent, le matin chez M. le curé, le soir chez moi. Je n'ai jamais vu un enfant travailler avec une volonté pareille, chaque jour il faisait des progrès étonnants; j'en étais émerveillé!... Oh! la volonté est une grande chose.

Mais ce que j'avais prévu touchant la colère de M. Jacques se vérifia bientôt; un beau matin, tous ceux qui lui devaient de l'argent et dont les femmes étaient allées voir les prix de Mlle Louise, reçurent un avertissement de payer dans les vingt-quatre heures; le nombre en était très-grand. Tous coururent le supplier d'attendre que leurs seigles fussent battus, leurs regains rentrés, leurs pommes de terre arrachées; mais lui, se promenant de long en large, son grand nez crochu dans sa barbe ébouriffée et les mains croisées au bas du dos, ne leur répondait qu'un mot :

« Payez-moi... Il me faut de l'argent!... Payez-moi vite, ou dans huit jours l'huissier Dévosges viendra! »

Ces gens s'en allaient désolés.

En apprenant ces choses, je n'eus qu'à regarder Marie-Anne, elle comprit que j'avais eu raison de lui défendre d'aller chez M. Jean, et qu'il valait mieux s'être tenu dans la réserve, avec des caractères aussi dangereux.

M. Jacques poussa même la chose si loin, qu'il renvoya dans la quinzaine plusieurs bûcherons qui travaillaient depuis longtemps à ses coupes.

« Voilà votre compte, leur dit-il, allez chercher de l'ouvrage ailleurs.

— Mais, monsieur Rantzau, pourquoi, pourquoi?

— Je n'ai pas d'explications à vous donner.

— Mais où trouver de l'ouvrage maintenant, au nom du ciel?

— Allez chez M. Jean, il en a peut-être! »

Ils comprirent aussitôt d'où cela venait, et ce soir même les malheureux, rentrant furieux et désolés, battirent leurs femmes comme du plâtre; on entendait les cris jusqu'à travers les murs dans tout le village.

Il paraît que cela satisfit M. Jacques, car trois ou quatre jours après il fit dire à ces hommes qu'ils pouvaient rentrer à la coupe. Il les reprit tous, mais on peut se figurer si les pauvres femmes, toutes bleues de coups, eurent encore envie d'aller admirer les prix de Mlle Louise.

M. Jean, se doutant bien d'où tout cela venait, accepta les créances dont ne voulait plus son frère; et Jacques, lui, ne prêta jamais plus d'argent à ceux qui n'avaient pas suivi l'exemple de ses bûcherons; il leur disait :

« Allez chez M. Jean, il a de l'argent pour vous. Je serais bien bête de prêter à mes ennemis... Allez!... »

Il leur montrait la porte et ne voulait rien entendre.

Quelques jours avant la fin des vacances, je le rencontrai allant à ses coupes, le mètre sous le bras; il me salua de loin et me demanda des nouvelles de son fils.

« Il va très-bien, monsieur Jacques, lui dis-je, c'est un très-bon sujet, qui fera son chemin, car il a du courage et de la persévérance et ne manque pas de moyens.

— Vous croyez, monsieur Florence?

— J'en suis sûr! L'affaire des prix ne signifie absolument rien. Georges était avec des garçons de quatorze et quinze ans; comment pouvait-il lutter contre eux? ce n'était pas possible. Si vous voulez qu'il ait des prix, laissez-le deux ans dans la même classe, alors il écrasera les plus jeunes que lui, et n'aura pas fait de progrès.

— Non, non! Vous avez raison, monsieur Florence, s'écria-t-il; je me moque des prix, je veux que mon fils avance, je veux qu'il sache quelque chose. »

Et comme il s'éloignait après m'avoir salué, tout à coup se retournant et m'appelant :

« Monsieur Florence? »

Je revins.

« A propos, vous savez que les leçons sont à vingt francs par mois?

— Oh! monsieur Jacques, moi je ne demande rien; je donne ces leçons à Georges par amitié pour lui.

— Bon! c'est aussi comme ça que je l'entends... Vous êtes un brave homme, un savant, vous aimez mon fils : raison de plus pour vous payer convenablement. »

Il me tendit la main; et qu'on juge de mon étonnement, il avait mis dedans deux pièces de vingt francs, chose rare à l'époque dans nos villages; j'en étais confondu.

« Et ce n'est pas tout, dit-il; si jamais vous avez besoin de quelque chose, monsieur Florence, venez hardiment chez moi. Allons, au revoir. »

Il partit avant que j'eusse le temps de le remercier.

Marie-Anne en apprenant cela pencha tout de suite pour M. Jacques, disant que c'était un tout autre homme que son frère Jean, qu'il était plus riche d'au moins la moitié.

« Cela ne nous regarde pas, lui répondis-je. Tiens, mets cet argent dans la corbeille, au fond de l'armoire; nous avons de quoi payer maintenant nos pommes de terre pour tout l'hiver; c'est agréable. Mais retenons notre langue, car M. Jean est maire de la commune; et s'il se doutait seulement que tu penses qu'il est moins riche et moins généreux que son frère, il m'en voudrait et pourrait me faire perdre ma place. »

Elle le comprit et se tut, se contentant de filer et de tricoter le soir, pendant que je donnais mes leçons à Georges. C'est ce qu'elle pouvait faire de mieux.

Bientôt les vacances finirent, Georges repartit pour son collége et Louise pour son pensionnat de Molsheim. Puis l'hiver revint, qui fut très-rude. C'était en 1829; les gens ne se souvenaient pas d'en avoir vu de pareil depuis 1812, à la retraite de Russie. Le vin gela dans les caves; on retirait les glaçons d'eau pure, et le reste en devenait plus fort. Heureusement les récoltes avaient été bonnes, chacun se tenait enfermé dans sa maison; malgré cela, beaucoup de gens moururent, des vieux et des jeunes; ils attrapaient tous le point de côté, se mettaient à cracher le sang, et comme on n'allait chercher le médecin qu'à la dernière extrémité, suivant la mauvaise habitude des paysans, il arrivait toujours trop tard et les gens mouraient.

C'est de cette maladie que mourut, à la fin de décembre, madame Picot, née Rantzau, la sœur de Jean et de Jacques, une personne charitable qu'on appelait au pays « la bonne madame Catherine » et que tout le monde aimait; elle mourut à Lutzelbourg, au cœur de l'hiver. En apprenant cela, tout notre village fut désolé.

Beaucoup partirent pour son enterrement; et je n'oublierai jamais que le soir après ma classe, étant appelé à la mairie, je trouvai M. Jean, la figure cachée sur le grand registre et sa tête chauve entre les mains; cet homme dur pleurait comme un enfant; il sanglotait et je l'entendais crier tout bas :

« Ah! pauvre Catherine.... pauvre sœur.... Mon Dieu.... Mon Dieu.... Je ne te verrai plus.... C'est fini! »

Il gémissait avec tant d'amertume, que je me sentis le cœur arraché, car j'aimais aussi cette brave femme, et je m'assis à ma place ordinaire, pensant :

« Cet homme est pourtant bon... Il aimait sa sœur! »

Cela dura bien cinq minutes, le feu bourdonnait dans le grand poêle; finalement M. Jean se levant et m'adressant la parole, me dit :

« Monsieur Florence, comme un ami de la maison et secrétaire de la mairie, je vous ai fait appeler, à cette fin de venir avec moi dans les tristes circonstances où nous sommes. Il faut que des gens honorables du village viennent à la triste cérémonie, et je vous choisis. Voudrez-vous me faire ce plaisir?

— Monsieur le maire, lui dis-je, je me ferai un honneur de vous accompagner, et puis je dois bien cette marque de considération à la mémoire d'une personne qui sera toujours regrettée par ceux qui l'ont connue.

— C'est bien, fit-il, je savais que vous ne me refuseriez pas. Eh bien donc, demain de bon matin, nous partirons ensemble sur mon traîneau. Vous avez un bon manteau?

— Oui, monsieur le maire.

— Ne l'oubliez pas, car il fait bien froid; nous aurons aussi deux peaux de mouton pour les pieds. C'est donc entendu pour demain, à six heures du matin au petit jour?

— Oui, je vous le promets. »

Alors il me serra les deux mains et me dit en se remettant à gémir :

« Merci!—Ah! ma pauvre Louise, qu'est-ce que tu vas dire, en apprenant ce malheur?... Une tante si bonne... Une si brave.... une si digne femme!... Ah! les gueux restent,... oui, ils restent... les bons seuls s'en vont! »

Il pensait à son frère Jacques; et comme les mauvais sentiments reprenaient le dessus; comme je voyais qu'il allait m'en raconter plus que je ne devais en savoir; qu'il s'en repentirait ensuite et m'en voudrait, je l'interrompis en lui disant :

« Monsieur le maire, il est près de sept heures, ma femme m'attend pour souper....

— Allez, Florence, fit-il; moi, depuis cette terrible nouvelle, je ne sais plus où aller. »

Il s'assit en face du poêle, jeta dedans une grose bûche, et je sortis.

En rentrant à la maison, je dis à Marie-Anne que M. Jean m'avait prié de l'accompagner le lendemain à Lutzelbourg. Nous soupâmes en silence. Les enfants allèrent se coucher; et songeant alors qu'il fallait partir de bonne heure, je tirai de l'armoire mes habits des dimanches, une chemise blanche, des bas de laine, mon feutre et mon manteau. Marie-Anne m'aidait, les enfants dormaient bien, leur bonne couverture sur le nez. Enfin, tout étant prêt, rangé sur une chaise en bon ordre, nous nous mîmes au lit, causant quelques instants du froid qu'il ferait avant le jour et des précautions qu'il fallait prendre.

Je dormais encore, lorsqu'un bruit de grelots qui passaient dans la rue m'éveilla. Je sautai du lit, croyant que c'était le traîneau de M. Jean; mais le bruit s'éloignant, je compris que c'était celui de M. Jacques, ce qui ne m'empêcha pas de m'habiller, après avoir fait de la lumière. Un quart d'heure ne s'était pas passé, que j'entendais venir le traîneau de M. Jean; je n'eus qu'à regarder par la fenêtre.

« C'est vous, monsieur le maire?

— Oui! n'oubliez rien. »

Je refermai bien vite et je descendis, en recommandant à ma femme d'éteindre la lampe, car elle dormait encore aux trois quarts. Puis, relevant le collet du manteau, j'arrivai dans la petite allée sombre et je sortis.

« Asseyez-vous ici, dit M. Jean, en me faisant place; couvrez-vous bien les jambes avec cette peau de mouton. »

C'est ce que je fis, et les chevaux recommencèrent à trotter dans la neige, avec leur bruit monotone de grelots. M. Jean conduisait, tenant le fouet et les rênes avec ses grosses moufles en peau de renard, qui lui remontaient jusqu'aux coudes. Les chevaux avaient aussi des peaux de mouton. On ne voyait que la grande traînée blanche de la route; au loin, bien loin, on entendait les grelots du traîneau de M. Jacques; les étoiles se couchaient au fond du ciel; le petit jour pâle commençait à paraître derrière la ligne noire des montagnes. De temps en temps un des chevaux, plus vif que l'autre, levait sa croupe, poussant un hennissement bref, comme pour exciter son camarade, qui trottait toujours du même pas égal. Nous, le nez et les oreilles dans le collet de nos manteaux, nous n'avions pas envie de parler.

Ils marchaient lentement..... (Page 32).

Environ deux heures plus tard, en approchant de l'auberge forestière de Bourdonnais, nous vîmes quelques paysans de Dabo, des hommes et des femmes, avec leurs gros habits bleus à larges manches des anciens temps, et leurs pèlerines, la capuche relevée sur le bonnet, qui se rendaient aussi à l'enterrement; ils marchaient lentement sur le rebord du chemin, suivant à la file un étroit sentier tracé dans la neige.

Cela montrait de quelle considération avait joui Mme Catherine Picot, pour décider ces gens à venir de si loin, par un froid aussi rude, assister à son inhumation; oui, c'était une grande marque d'estime et de regrets. Ils se retournèrent à notre approche, et reconnaissant M. Jean Rantzau, ils levèrent leurs grands chapeaux en silence. Nous leur répondîmes.

Enfin, sur les neuf heures et demie nous arrivâmes au tournant de la vallée; et les petites maisons, le long de la rivière couverte de glace, le vieux clocher pointu, les décombres de l'antique château sur la côte se découvrirent à nos yeux.

M. Jean alors, d'une voix sourde, prononça ses premières paroles :

« Voilà!... Voilà la maison de Catherine! »

Il montrait à gauche du bout de son fouet, non loin de l'église, la rue montante, déjà pleine de monde.

Au delà du petit pont, nous débouchâmes juste en face de la porte où reposait le cercueil couvert de son drap blanc, au milieu

Alors les deux frères se regardèrent... (Page 34.)

des cierges. Tous les gens de Lutzelbourg et des environs venaient en silence jeter quelques gouttes d'eau bénite sur le cercueil, puis ils entraient dans la grande salle en bas.

Un domestique vint aussitôt prendre le fouet et les rênes des mains de M. Jean, qui ne s'inquiéta plus de ses chevaux et se précipita dans la maison. En passant, il avait seulement regardé le cercueil, en levant les deux bras, les mains jointes sur sa tête et criant :

« Oh ! oh !... mon Dieu... mon Dieu !... »

Je jetai l'eau bénite, et je le suivis.

De grandes tables étaient dressées à l'intérieur, jusqu'au fond de la cuisine, avec des assiettes innombrables, à côté desquelles se trouvaient des verres et des bouteilles de vin. Cinq ou six vieilles connaissances de la famille vinrent embrasser M. Jean, et presque aussitôt les cloches se mirent à tinter dans la vallée, ce tintement si triste, que chacun se rappelle malheureusement pour l'avoir entendu dans la douleur affreuse des grandes séparations. La morte allait partir ; elle allait quitter cette vieille maison, où durant des années la pauvre femme avait fait tant de bien. Les sanglots éclatèrent de tous les côtés, pendant que les cloches allaient toujours lentement l'une après l'autre, comme pour pleurer avec les affligés.

Dehors arrivait déjà M. le curé avec ses chantres. On commençait à se ranger, les plus proches parents derrière le cercueil : c'était d'abord M. Picot, le mari de la défunte,

dans une désolation inexprimable, et puis ses deux frères Jean et Jacques Rantzau. Ils ne se regardèrent pas, ayant tous les deux une main sur la figure et le grand chapeau dans l'autre; et les premières prières étant faites, les premiers chants s'élevèrent, pendant que les porteurs levaient le cercueil.

On se mit en route.

J'étais dans les premiers; c'est tout ce qui me revient, car à ce spectacle des deux frères marchant côte à côte derrière leur sœur morte, sans se regarder ni s'adresser une seule parole, le plus grand trouble m'avait saisi. Je ne faisais attention qu'à cela, et c'est à peine si je me souviens du nombre de messes hautes et basses qui furent dites. On avait déposé le cercueil dans l'allée du milieu, entre les grands cierges à candélabres de bois et les six têtes de mort qui signifient notre triste sort à tous, sans exception; les messes et les chants se suivaient; l'église était froide, les vitraux blancs, la foule nombreuse, et je ne voyais que Jean et Jacques, tantôt agenouillés et tantôt debout.

On sortit enfin; la terre du cimetière, derrière la nef, était couverte de glace. Le *De Profundis* commença, un grand murmure répondit : les gens priaient!... On se dépêchait,... on grelottait; et seulement quand le fossoyeur et son garçon eurent passé les cordes et que le cercueil se mit à descendre, et que les cordes étant retirées, les grosses mottes de terre, dures comme du roc, commencèrent à tomber avec un bruit sourd, seulement alors les deux frères se regardèrent comme épouvantés, mais ils ne se dirent rien.

Quelques parents réunis autour d'eux et du pauvre M. Picot les emmenèrent; nous suivîmes tous en désordre.

Les invités rentrèrent à la maison; beaucoup qui ne l'étaient pas les suivirent, et l'on s'assit autour des tables, où tous les grands mangeurs du pays, en face des soupes grasses, des énormes quartiers de bœuf, des plats de choux garnis de lard et de saucisses, commencèrent par s'en donner selon leur habitude, sans s'inquiéter du reste. Chose terrible, les deux frères étaient encore placés l'un à côté de l'autre, en tête de la grande table. Ils ne mangèrent point. Seulement M. Jacques buvait de temps en temps un peu de vin, et restait là, les yeux baissés, tout sombre. Jean, lui, les bras croisés, regardait son assiette; il n'avait l'air de rien voir.

Trois ou quatre vieux amis de la maison parlaient entre eux à voix basse, on n'entendait que le bruit des verres et des fourchettes, quand tout à coup M. Picot, sa bonne figure de brave homme toute rouge et les yeux pleins de larmes, dit :

« Jean!... Jacques!... vous avez perdu votre sœur, qui vous aimait tant!... Si elle avait pu vous réconcilier, la pauvre âme, ç'aurait été sa plus grande consolation dans cette vie et son bonheur dans l'autre! Jusqu'à la dernière minute elle ne parlait que de vous... Elle aurait voulu vous voir ensemble près de son lit, la main dans la main, comme deux bons frères... Elle vous appelait!... Est-ce que vous ne voudrez pas vous embrasser en mémoire de Catherine?... Tous vos vieux amis, qui sont ici, seraient contents; au milieu de ce grand chagrin, nous serions un peu soulagés... Allons, Jacques,... Jean,... Catherine vous le demande, et moi votre frère, et nous tous!... »

Il leur tendait les bras; beaucoup sanglotaient!... Et dans le même instant les deux frères se levèrent; ils s'embrassèrent, en se serrant et gémissant d'une manière épouvantable. Et j'ai toujours pensé depuis qu'ils auraient peut-être été réconciliés, sans ce tas de mangeurs et d'ivrognes qui se trouvaient là, la bouche et l'estomac pleins, et qui se mirent à trépigner, à battre des mains, criant :

« A la bonne heure!... A la bonne heure!... Embrassez-vous... C'est ça! »

Toute la maison en tremblait; les deux frères en furent comme réveillés; ils se retournèrent tout pâles, regardant ce tumulte.

C'était une honte pour la maison mortuaire!

De pareils repas, que des gueux attendent quelquefois cinq et six ans d'avance, disant : « Bientôt un tel ou une telle mourront, et nous pourrons nous goberger aux dépens des héritiers!... » ces repas sont de véritables abominations; mais que voulez-vous, c'est un usage bien antique, ça remonte avant Notre-Seigneur Jésus-Christ, voilà comme on buvait et l'on se régalait dans les bois, à la mort des anciens chefs; de père en fils il faut que cela continue. A la fin l'indignation de Jacques ne put se contenir, ses gros sourcils se froncèrent et d'une voix de tonnerre il dit :

« Je pars! »

Il aurait voulu ajouter autre chose et crier à tous ces goinfres de se taire; mais sans doute par considération des honnêtes gens, il n'en dit pas davantage et sortit.

J'étais indigné contre la mauvaise race.

M. Jean se rassit et resta quelques instants encore au milieu du grand tumulte; il était

blanc comme un linge et tremblait des pieds à la tête.

« Prenez un verre de vin, » lui dis-je, en lui présentant un verre.

Alors il but et me dit :

« Merci, monsieur Florence. »

M. Jacques passait déjà devant les fenêtres, sur son traîneau, il retournait aux Chaumes; M. Picot, qui l'avait reconduit, rentrait dans la salle, tout consterné, et les amis baissaient la tête sans rien dire; mais les mangeurs et les braillards, tout en célébrant la réconciliation des deux frères, n'en perdaient pas un coup de dent; je n'ai jamais vu manger comme à cet enterrement. On voyait bien que plusieurs de ces abominables gueux auraient souhaité voir mourir un de leurs soi-disant amis ou connaissances tous les quinze jours, pour recommencer la fête.

Enfin, quand on ne peut pas changer les choses, il vaut mieux se taire.

Un quart d'heure environ après le départ de M. Jacques, M. Jean me fit signe; nous sortîmes à notre tour.

Il attela lui-même les chevaux, et tout étant en ordre, nous reprîmes le chemin du village, où nous rentrâmes sur les six heures, sans nous être dit un mot de ce qui venait de se passer.

VIII

Le lendemain, les frères Rantzau ne s'aimaient ni plus ni moins qu'avant; mais comme leurs affaires ne me regardaient pas, je m'occupai tranquillement des miennes.

On eut encore beaucoup à souffrir du froid jusqu'à la fin de mars; enfin ce rude hiver finit comme les autres : après les grandes gelées arrivèrent à la fonte des neiges les grandes inondations de la vallée et les balayages de la rue; les scieries et les moulins se remirent à marcher; et puis un beau matin, on entendit la première alouette gazouiller dans le ciel encore pâle sa douce chanson, qui vous fait lever les yeux et penser :

« Voilà le printemps revenu!... Les haies vont refleurir. Dans quinze jours ou trois semaines, les enfants conduiront les chèvres à la pâture; ils feront des entailles aux bouleaux, pour boire la séve nouvelle; et les jeunes filles, le corsage entouré de rameaux verts, iront encore une fois de maison en maison, chanter en dansant le vieux cantique du *Tri mâso :*

Tri mâso,
So lo mâ, et lo tri mâ
So lo tri mâ so! »

Pas un montagnard qui ne se figure ces choses d'avance, et qui ne dise le soir, en rentrant, les épaules courbées sous sa petite porte : « Aujourd'hui, j'ai entendu chanter la première alouette! » Comme on dit en ville : « J'ai vu la première hirondelle. »

Mars, avril et mai sont encore bien durs à passer, car alors les pommes de terre, le grain et le fourrage étant presque épuisés, il faut attendre longtemps les nouvelles récoltes; mais c'est égal, on n'a plus froid, et la gaieté vous revient avant l'abondance.

Or, tandis que les choses marchaient ainsi, comme elles marcheront encore des centaines et des milliers d'années, lorsque nous n'y serons plus, des bruits nouveaux commencèrent à courir le pays.

D'abord ce fut une grande histoire touchant le dey d'Alger, qui, depuis longtemps, arrêtait les voyageurs en mer et les faisait vendre comme esclaves sur les marchés. Ces bruits se répandirent, et l'on apprit aussi que le malheureux avait frappé notre ambassadeur au visage, avec son éventail; c'était un affront pour la France!

Martin, le savoyard, en passant aux Chaumes, vendit des quantités d'images d'Épinal, représentant ce dey Hussein, son marché d'esclaves, et ses femmes assises à terre, les jambes croisées comme nos tailleurs, et jouant de la guitare.

Puis, tout à coup on apprit que notre flotte était partie, pour réclamer les chrétiens que le bandit retenait au bagne. Ce fut une grande joie! Chaque soir, à la mairie, après avoir transcrit mes actes de l'état civil, je lisais les nouvelles dans le *Moniteur de la Meurthe*. J'avais à l'école une carte d'Afrique, et je montrais à mes élèves l'endroit où nichaient les pirates, me figurant nos soldats et nos matelots en pleine mer.

Nous faisions des vœux, comme tout le monde, pour le succès des armées du roi. J'avais même de mon propre chef ordonné la prière matin et soir pour nos soldats, dont plusieurs étaient du village.

J'expliquai aux enfants que c'était notre devoir de réclamer la justice et de secourir les malheureux; ils le comprirent très-bien; c'est naturel à l'homme d'aimer la justice.

Malheureusement il arriva des coups de

vent et d'autres retards qui nous inquiétèrent beaucoup; puis on fit le débarquement, et l'on se mit à bombarder — non pas la ville, comme font aujourd'hui les Allemands en pays chrétiens! — mais les forts d'Alger. Les barbares se défendaient bien; ils coupaient la tête de nos soldats blessés; l'indignation augmentait de jour en jour. Nous avions encore aux Chaumes Nicolas Guette, dit l'Égyptien, un vieux soldat qui se plaisait à parler des pyramides, des mosquées et de tout ce qu'il avait vu durant sa jeunesse. On allait chez lui se faire donner des explications sur la campagne; il mâchait du tabac et n'ignorait de rien. Sa baraque était toujours pleine de gens; ma femme elle-même allait l'entendre.

Cela traînait ainsi, quand, au commencement de juillet, le *Moniteur* annonça que le fort de l'Empereur avait sauté; que les Arabes s'étaient sauvés par une porte de derrière, du côté des montagnes, et que le dey d'Alger était pris, avec ses femmes, ses nègres, son bagne et sa ménagerie. La nouvelle s'en répandit du jour au lendemain, on criait partout :

« Vive le roi! »

Triboulet, le percepteur, passa sur son char à bancs, disant qu'il fallait dissoudre la Chambre et faire de nouvelles élections. Il avait le mandement de Mgr Forbin-Janson, notre évêque, ordonnant des actions de grâces dans toutes les églises du diocèse, pour célébrer la victoire de notre sainte religion sur les infidèles.

On annonçait aussi de nouvelles missions dans les départements de l'Est, pour convertir les luthériens et les juifs, chose qui me parut bien étonnante, puisqu'ils ne nous faisaient pas la guerre, étant de notre propre pays.

Ces vieux souvenirs sont encore présents à ma mémoire; je me rappelle que bien des personnes honorables n'étaient pas contentes! M. Jacques, notamment, ne se gênait pas de dire que les jésuites pourraient chanter leurs victoires, quand ils auraient été se battre eux-mêmes, mais que celles de la France ne les regardaient pas; que la France se battait pour la justice, et non pour le triomphe de la sainte congrégation, qui voulait faire croire que nos armées étaient les siennes.

Ces propos inconsidérés furent rapportés à M. Jean; ils l'indignèrent, car depuis sa nomination de maire, il était devenu dévot et ne manquait jamais d'assister à la messe et à toutes les processions. Cependant il se tut d'abord, et quelques jours après seulement, lorsque les premières nouvelles de la révolte des Parisiens contre Charles X arrivèrent, et que Nicolas Guette, Jean Limon, l'épicier Claudel, M. Jacques et cinq ou six autres notables réunis le soir à l'auberge du Pied-de-Bœuf, se permirent de chanter des chansons de Béranger, contre le roi, le clergé et la noblesse, seulement alors, je vis le véritable caractère de notre maire.

Nous étions seuls à la mairie; et comme je lui disais que les Parisiens n'avaient égard à rien, qu'ils se moquaient de tout, lui ne pouvant se contenir davantage, s'écria :

« Ce n'est pas seulement à Paris qu'on trouve des gueux; il s'en rencontre jusque dans les derniers villages, capables de se révolter contre les autorités légitimes. Mais gare!... s'écria-t-il, gare! nous avons l'œil sur eux, le brigadier de gendarmerie est prévenu, les menottes sont prêtes... Je ne vous dis que ça, monsieur Florence. »

Il se promenait de long en large dans la salle; et s'arrêtant près d'une fenêtre, les yeux tournés vers la maison de M. Jacques, il leva le doigt d'un air menaçant, les dents serrées, et dit :

« Attends!... Attends, vaurien!... Tu recevras bientôt de mes nouvelles. »

Je n'ai jamais vu de figure plus mauvaise que celle de M. Jean en ce moment; j'en frémis, pensant tout bas :

« Comment! sa haine va jusqu'à dénoncer son frère! »

Et je crois réellement que la dénonciation était partie, que les gendarmes devaient venir, quand tout à coup on apprit que les Parisiens avaient massacré les Suisses et la garde royale; qu'ils étaient les maîtres partout; que Charles X se sauvait, et que Louis-Philippe d'Orléans venait d'être nommé lieutenant général du royaume.

On apprit presque aussitôt que notre évêque Forbin-Janson était chassé de Nancy, que le peuple avait ravagé son palais; et le surlendemain de ces terribles nouvelles, la fureur fut déchaînée chez nous : les montagnards se remuaient; d'heure en heure, on apprenait du nouveau.

Moi, naturellement, je ne bougeais pas de mon école. Marie-Anne me disait :

« Au nom du ciel, Florence, ne te mêle de rien, ne dis rien, ne parle pas! »

Je n'avais pas envie non plus de parler, ni de me mêler d'affaires pareilles. Oh! non, j'aurais plutôt voulu pouvoir fermer la porte et les fenêtres; malheureusement il fallait

laisser l'école ouverte, et les trois quarts des bancs étaient vides.

De tous les côtés dans la rue, on disait :

« Les gens de Dabo arrivent... Ils veulent régler leurs comptes avec la partie forestière... Ils sont en route... Ils sont à Valsch... Ils sont au Grand-Soldat... Ils approchent!...»

Finalement cinq ou six garçons, courant pieds nus, traversèrent le village en criant :

« Les voilà !... les voilà !... »

Et regardant vers la côte, je les vis sortir du bois par centaines : hommes, femmes, enfants, avec des fusils, des fourches, des haches, et descendre dans le chemin creux des Chènevières ; on ne voyait plus que le haut des fourches; mais il en sortait toujours de la forêt, cela n'en finissait pas !

Alors entendant sonner dix heures, je renvoyai les enfants, en leur disant de se sauver chez leurs parents. Je fermai la porte et je fis monter Paul et Juliette dans la chambre en haut.

La tête des montagnards arrivait déjà par le bout du village ; ils criaient en tumulte, comme une bande de corbeaux :

« Les procès-verbaux!.... les procès-verbaux ! A bas les gardes forestiers !... A bas les curés... A bas les rats de cave... les percepteurs et tout le reste!... Nous sommes les maîtres!.... Le bois est à nous!.... Vive Lafayette!...»

Ils allaient chez le garde général, détruire tous les procès-verbaux qu'on avait dressés contre eux, pensant qu'alors tout serait fini ; les malheureux ne savaient pas que la copie de ces papiers était au tribunal de Sarrebourg; ils ne savaient rien et ne voulaient rien entendre.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent sur une file à perte de vue, en blouse, en camisole, en bras de chemise, en sabots, les pieds nus, les cheveux défaits et la fureur peinte dans leurs traits.

Il faisait très-chaud; j'avais fermé les persiennes, mais je les voyais défiler tout de même par les fentes. Tout le village en était rempli. Qu'on se représente notre inquiétude; heureusement ils n'en voulaient qu'au garde général. Cela formait un grand bourdonnement au loin ; et puis tout à coup nous entendîmes des vitres tomber, des portes s'enfoncer, des cris, des disputes. Ma femme tremblait comme une feuille; moi je la rassurais, lui disant que cela ne nous regardait pas, qu'on n'attaquait jamais les maîtres d'école. Paul et la petite Juliette dans leur coin, les yeux tout grands ouverts, me regardaient en écoutant. Je me donnais l'air de ne rien craindre, mais à chaque grand coup dans les portes, croyant que c'était en bas, je ne pouvais m'empêcher de trembler, et puis de me pencher dans l'escalier, prêtant l'oreille.

Midi était passé depuis longtemps et l'on n'avait pas eu l'idée de manger. A la fin pourtant, sur les trois heures, je me hasardai d'entr'ouvrir un volet, et je vis les bandes se remettre à défiler vers la montagne. Quelques-uns de ces gens étaient ivres; mais le plus grand nombre semblaient dans leur état naturel et criaient tout joyeux :

« Tout est déchiré!.... Tout est brûlé !.... Tout est payé!... Vive Lafayette !... »

J'attendis là plus d'un bon quart d'heure; ils se retiraient, se retiraient toujours.

Ma femme, un peu rassurée, avait dressé la table, avec du pain, du fromage, de la viande froide de la veille, pour les enfants. Nous-mêmes nous avions aussi besoin de reprendre des forces, car la frayeur de voir ces bûcherons, ces charbonniers, ces contrebandiers, ces braconniers, toute cette race terrible de délinquants, tomber dans notre pauvre village, nous avait bouleversés. Bientôt pourtant, ne voyant plus que des traînards de loin en loin, avant de manger je voulus savoir ce qui s'était passé et je sortis.

La mère de notre voisin, Nanette Bouveret, filait tranquillement sur sa porte, comme d'habitude ; en me voyant, elle s'écria toute joyeuse :

« Ne craignez rien, monsieur Florence, ils sont partis !... Quelle débâcle !... »

Cette vieille, qu'on apelait « la jacobine » parce que son mari, feu Nicolas Bouveret, avait présidé le club de Saint-Quirin du temps de Robespierre, ne s'étonnait pas de ces choses; elle en avait vu bien d'autres!...

« Ça recommence ! faisait-elle en clignant de l'œil, ça recommence !... »

Et sans se faire prier, elle me raconta que la grande presse était tombée chez le garde général.

M. Botte, prévenu à temps, avait pu se sauver en traversant la Sarre, et gagner le bois des Baraques. Mais alors les montagnards avaient cassé les vitres, enfoncé la porte de sa maison, déchiré et brûlé tous les papiers avec une fureur extraordinaire.

Notre maire, M. Jean Rantzau, s'étant présenté pour faire cesser ce pillage, les gueux l'avaient rudement secoué, l'appelant calotin et poussant même l'audace jusqu'à lui mettre le poing sous le nez. Il avait eu beaucoup de peine à s'échapper de leurs mains. Enfin, vers

deux heures, M. Jacques était sorti de sa maison; il avait réuni les principaux chefs dans sa cour, leur faisant boire de la bière et manger du fromage, et leur promettant en outre solennellement d'écrire à Lafayette, pour ravoir leurs anciens droits forestiers, ce qui les avait décidés à retourner chez eux.

Voilà ce que me raconta la grand'mère Nanette d'un air tout à fait réjoui, et je puis assurer que les révolutions sont terribles, surtout dans la montagne, où les malheureux, dépourvus d'instruction, demandent des choses impossibles et se livrent à tous les excès; ils n'ont point de religion véritable, car après chaque révolution, lorsqu'ils se croient débarrassés des gendarmes, c'est sur les prêtres et tous les gens d'Eglise qu'ils crient d'abord, en les humiliant de mille façons.

Ces Daboyens ayant réussi la première fois, pouvaient revenir; qu'on se figure si cette idée nous réjouissait; par bonheur ils n'en eurent pas le temps, Louis-Philippe fut tout de suite nommé roi des Français, par les mêmes députés que Charles X avait voulu renvoyer; et tous ceux qu'on parlait d'arrêter quinze jours avant, reçurent des récompenses : M. Jacques fut nommé maire à la place de son frère Jean, l'épicier Claudel obtint un bureau de tabac, qu'il demandait depuis longtemps, et Nicolas Guette, quoiqu'il eût crié : « Vive le duc de Reichstadt! » reçut une petite pension de cent cinquante francs, qui calma son enthousiasme pour le fils de l'Empereur.

Je craignais de perdre ma place à la mairie, mais M. Jacques se souvint de mon amitié pour son fils; il me fit appeler et me dit en présence des notables, qu'un homme paisible, instruit, et remplissant comme moi tous ses devoirs, méritait une augmentation, et qu'il allait la demander lui-même au conseil municipal.

Ce fut un grand soulagement pour moi de voir que les choses prenaient une si bonne tournure, et j'en remerciai notre nouveau maire de tout mon cœur. Quelque temps après, on m'accorda cent francs d'augmentation, ce qui me fit du bien.

Les montagnards s'étaient mis à couper les bois de l'État, il fallut envoyer contre eux des troupes et de la garde nationale. M. Jacques dans cette occasion montra un grand courage et se rendit seul à Dabo, pour dire aux rebelles que s'ils continuaient leurs ravages, les trois quarts de leur commune risquaient d'aller aux galères. Mais la plupart ne voulurent pas le croire, ils continuèrent à couper les bois de taillis et de haute futaie sans distinction, entassant dans les hangars, dans les jardins, sous leurs échoppes, des quantités de bûches qui montaient jusque par-dessus les toits, et qu'ils se promettaient bien de vendre plus tard un bon prix.

Alors les troupes et les gendarmes, les gardes forestiers et tous les fonctionnaires chargés de prêter main-forte à l'autorité, entourèrent leurs villages. Il ne fut pas difficile de constater les délits, puisque tout était là, derrière les baraques; ces gens furent arrêtés en masse et conduits à Nancy; ils y restèrent plus d'un an dans les prisons, et passèrent ensuite en cour d'assises; les principaux, ceux qui avaient déchiré et brûlé les papiers du garde général, allèrent à Brest, à Toulon; les autres, coupables seulement d'avoir pris du bois dans la forêt, furent renvoyés chez eux, mais ruinés de fond en comble; ces malheureux se firent contrebandiers, braconniers; au lieu d'être de bons paysans, ils devinrent des bandits.

Voilà le monde!

Les plus à plaindre en ce temps étaient les curés; on en voyait à peine deux ou trois sur la route, avec leurs robes noires et leurs tricornes, que d'un bout de la vallée à l'autre partaient des « Coûa!... coûa!... coûa!... » qui n'en finissaient plus; hommes, femmes, enfants, tous les travailleurs des champs déposaient la pioche ou le râteau, et les mains devant la bouche, imitaient les cris des corbeaux avec fureur.

Allez donc dire après cela que la religion a beaucoup d'influence, et que les curés soutiennent les gouvernements! Moi, sans être bien malin, je crois que si le gouvernement ne soutenait pas nos curés et nos évêques, ils feraient tous maigre chère et que beaucoup quitteraient bientôt le métier. C'est triste, c'est malheureux, car la vraie religion est un grand bienfait; mais il faudrait être aveugle, et n'avoir jamais vu de révolution, pour ne pas savoir que le chapeau d'un simple gendarme fait plus d'effet sur nos paysans, que toutes les soutanes du diocèse.

M. Jannequin s'en plaignait un jour amèrement. Nous revenions d'un baptême, et comme je l'aidais à se débarrasser de ses ornements dans la sacristie, nous voyant seuls, il me dit :

« Oh! mon cher monsieur Florence, quel malheur! Je pensais finir ici paisiblement ma carrière; je n'avais fait de mal à personne, j'avais même fait quelque bien, et me voilà peut-être encore forcé de retourner bientôt en émigration. Mais je ne partirai pas... non... il faudra qu'on me tue!

— Mon Dieu, monsieur le curé, lui dis-je, touché profondément de sa peine, personne ne vous en veut; il faudrait avoir bien mauvais cœur pour ne pas vous aimer.

— Ah! fit-il, vous n'entendez pas les cris de haine qui nous poursuivent!... La France n'est plus catholique... elle ne croit plus!... Les jésuites ont tué la religion!... »

Et s'animant :

« Quelle faute!... Quelle faute!... s'écria-t-il, et quelle leçon!... Quand la religion doit servir de marchepied à l'ambition de quelques êtres insatiables; quand elle devient un moyen d'abrutissement et de servitude pour le peuple, et de domination pour un ordre abhorré de tous les cœurs honnêtes, alors ces réactions épouvantables sont justifiées, et les malheureuses victimes telles que nous n'ont pas même le droit de se plaindre, parce qu'on les a rendues complices de l'iniquité. »

C'est ce que me dit ce brave homme, et j'ai retenu ses paroles mot à mot, car longtemps après j'y pensais encore, plaignant nos malheureux curés, et rejetant la colère du peuple sur les missions, sur les congrégations, sur les cérémonies publiques de toute sorte qu'on nous avait forcés de suivre depuis quinze ans, et que M Jacques, devenu maire, appelait « de la comédie! »

Mais ces choses sont passées; espérons qu'elles ne reviendront plus.

IX

Après ces grandes secousses, durant quelques années il ne fut plus question que de s'enrichir de toutes les manières. Alors jusqu'au fond des montagnes, au lieu des anciennes foires, où les ménagères se rendaient une fois l'an, pour acheter les provisions de leurs ménages, des commis voyageurs par centaines arrivaient de Paris, de Nancy, de Strasbourg, vendant de tout et faisant crédit à ceux qu'ils jugeaient capables de payer dans quelques mois. On aurait dit qu'ils avaient absolument besoin de se débarrasser coûte que coûte de leurs marchandises. Et puis on fonda des journaux, des revues, qu'on appelait utiles, sur l'agriculture, sur le commerce, sur l'industrie, sur l'éducation. Tous les messieurs des villes s'inquiétaient de notre bien-être, de nos progrès et nous donnaient des conseils, qui leur rapportaient plus d'argent qu'à nous. On établit de nouvelles fabriques dans nos vallées : tissages, forges, verreries, faïenceries, tout marchait ensemble.

Les frères Rantzau, plus ennemis que jamais, mais tous deux actifs, hardis, entreprenants, avaient des actions dans toutes les nouvelles usines, jusque du côté de Schirmeck; ils s'enrichissaient de plus en plus. M. Jacques fut bientôt du conseil d'arrondissement; M. Jean ne voulut rien être, s'étant déclaré pour les rois légitimes et les droits de notre sainte Eglise. On ne savait lequel des deux frères était le plus riche, et les fainéants se disputaient chaque soir au cabaret sur ce chapitre.

Georges et Louise revenaient d'année en année de leur collége et de leur pension avec des prix en quantité; c'étaient les plus beaux jeunes gens et les plus riches du pays. Tous les deux me conservaient leur affection. Je voyais passer Louise en char à bancs, avec son père, toujours plus gracieuse et plus belle; et Georges à cheval, les épaules carrées, le grand nez en bec d'aigle, ses cheveux noirs un peu crépus, ébouriffés, me criait chaque fois, en passant au galop :

« Bonjour, monsieur Florence. »

Il était fort et hardi comme son père, c'était le même homme, avec trente ans de moins. Quelquefois il s'arrêtait à ma porte, pour me demander des nouvelles de ma santé. Louise m'envoyait de petits présents, des paniers de fruits, du raisin et même d'excellentes confitures qu'elle avait pris la peine de faire elle-même. Je voyais que ces deux braves enfants m'aimaient bien; ils ne m'oubliaient pas comme tant d'autres.

Mes enfants grandissaient aussi; Paul avait d'heureuses dispositions, mais je ne savais à quoi le destiner, n'ayant pas de fortune. Depuis longtemps c'était mon tourment, lorsque M. Jacques, devinant sans doute à ma tristesse les pensées qui m'occupaient, me dit un soir que nous étions assis tous les deux à la mairie, lui pour me donner des ordres et moi pour les remplir :

« Monsieur Florence, quel âge a donc Paul?

— Quatorze ans bientôt, monsieur le maire.

— Quatorze ans... Et que voulez-vous en faire?... il faut y songer d'avance.

— J'y pense tous les jours, malheureusement je n'en sais rien, car pour toutes les carrières on a besoin d'argent, et...

— Bah! fit-il, cet enfant ne manque pas de moyens... Vous êtes content de lui?

— Depuis le départ de Georges, lui répondis-je, je n'ai pas eu de meilleur élève. »

Il se leva, fit un tour dans la salle, regardant

Quelle faute! (Page 39.)

le plancher, les mains croisées sur le dos, et puis s'arrêtant tout à coup :

« Eh bien, dit-il brusquement, il faut tâcher de lui faire obtenir une bourse à l'école normale de Nancy : comme instituteur, vous avez des droits; moi, comme maire et membre du conseil d'arrondissement, je ne manque pas d'influence. Le jeune homme étant un bon sujet, se recommande aussi lui-même. Qu'en pensez-vous?

— Monsieur le maire, lui répondis-je les larmes aux yeux, je ne puis vous exprimer toute ma reconnaissance pour...

— Alors, vous acceptez?

— Mon Dieu, c'est tout ce que je désire.

— Bon, dit-il, c'est donc entendu. Nous avons une grande réunion à Sarrebourg la semaine prochaine, le conseil d'arrondissement vote les centimes additionnels pour l'instruction primaire : je mettrai la chose en avant, et si c'est nécessaire j'écrirai à notre député ; il a besoin de moi pour les nouvelles élections, l'affaire marchera ! »

C'est tout ce qu'il me dit. J'en étais bien ému. Je voulais le remercier encore de ses bonnes intentions, mais il avait un caractère brusque et me dit :

« Cela suffit, mon cher monsieur Florence. Je veux m'employer en faveur de Paul, parce que c'est un bon sujet, et puis pour vous rendre service; vous le méritez sous tous les rapports. »

Il sortit en me serrant la main.

Six semaines après, je vis qu'il avait le bras

Si nous avions eu de bons chemins... (Page 42.)

long ; tout ce qu'il m'avait annoncé réussit ! M. l'inspecteur Pitte, à son passage, ayant interrogé mon fils sur la grammaire, sur l'histoire et la géographie, parut satisfait; et bientôt M. Jacques lui-même vint m'annoncer que Paul était admis à l'école normale avec une bourse complète, ce qui me combla de joie. Je n'aurais jamais cru que cet homme rude me portât tant d'intérêt. Mon seul chagrin était de ne pouvoir lui rendre quelque grand service, proportionné à ma reconnaissance ; oui, j'y rêvais souvent, mais sans en découvrir le moyen.

Paul partit à la fin des vacances et je n'eus plus à m'inquiéter de son avenir, car monsieur l'inspecteur, à chacune de ses tournées, me faisait compliment de son intelligence et de sa bonne conduite; j'étais le plus heureux des hommes.

Ma pensée se reportait alors vers Juliette, qui venait d'atteindre ses douze ans, et qu'il fallait aussi pourvoir; lorsqu'une inquiétude s'en va, tout aussitôt une autre arrive. Mais grâce au ciel, ce nouveau tourment devait aussi avoir son terme. L'industrie s'étendait de plus en plus, et vers ce temps arrivèrent au pays des entrepreneurs de broderie, avec les modèles, les étoffes et le fil nécessaires à ce travail délicat, promettant aux jeunes filles qui réussiraient le mieux un salaire convenable, cela pouvait aller jusqu'à trente et même trente-cinq sous par jour; seulement il fallait être bien habile, avoir de bons yeux et du goût au travail.

Juliette réussit l'une des premières, et dès lors je fus tranquille.

Mais le commerce et l'industrie auraient fait bien d'autres progrès chez nous, si nous avions eu de bons chemins pour les voyageurs et la marchandise. Malheureusement sous Charles X et Louis XVIII on n'avait pensé qu'à la plantation des croix de missions, aux processions, aux expiations, à la loi du sacrilége, au droit d'aînesse, en abandonnant tout le reste à la grâce de Dieu. De sorte que nos chemins étaient pleins de trous et de fondrières, où l'eau croupissait des semaines et des mois. Pas un de nos paysans, qui s'embourbaient chaque jour dans ces mauvais chemins jusqu'aux essieux, et qui se voyaient forcés de traîner leurs chevaux par la bride, pour en sortir, pas un n'aurait eu le bon sens de jeter dedans quelques pelletées de terre et de cailloux; non, ils auraient craint de faire plaisir au prochain.

Les voitures de marchandises pesantes, telles que la terre de Champagne et le sable, nécessaires pour la fabrication du verre et des creusets, restaient souvent au beau milieu du village une partie de l'hiver, enfoncées dans des trous tels que ni chevaux ni bœufs ne pouvaient les en sortir; il fallait attendre le printemps! Et que de fois les pauvres commis voyageurs, dans leurs calèches à moitié détraquées par les mauvais chemins, ne se sont-ils pas emportés contre nous, criant que nous étions abandonnés de la raison, et même du sentiment de nos intérêts les plus clairs. Ce qu'ils disaient ou rien c'était la même chose; car nos curés, revenus de leur grande peur de 1830, bien loin de prêcher qu'il faut s'aider les uns les autres à sortir de la bourbe et de la crasse, disaient en chaire que cet état nous préservait de la corruption du siècle; que c'était un bienfait du ciel de n'avoir pas de routes; qu'il valait mieux être misérables que damnés.

Enfin cela durerait encore, si dans ce temps toute la France ne s'était mise à faire des chemins vicinaux, et si les Alsaciens nous donnant l'exemple, en se dépêchant d'ouvrir des voies de communication avec leurs voisins, ne s'étaient attiré tout notre commerce.

Alors comme ils s'enrichissaient à nos dépens, quelques-uns pensèrent qu'il ne serait pas mauvais de suivre leur exemple, et de faire aussi des routes par la montagne.

M. Jacques se déclara le premier, disant qu'il nous fallait un bon chemin vicinal pour aller à la justice de paix, à la halle aux grains, au tribunal, à la sous-préfecture; que c'était indispensable et que chacun devait y contribuer pour sa part.

M. Jean comprenait ces choses aussi bien que son frère, cela tombait sous le sens commun, et lui-même étant riche, ayant beaucoup à vendre, devait y trouver un grand avantage; mais il suffit que Jacques en eût eu l'idée, pour le décider à se déclarer contre.

« M. le maire, disait-il d'un air moqueur, ne veut plus que des chemins, il lui faut toujours des chemins! Quel intérêt peut-il donc avoir à nous imposer des prestations, des corvées, des centimes additionnels? Il veut se faire bien venir du gouvernement; il veut attraper la croix! »

Ainsi de suite.

Ces paroles de M. Jean couraient le village; et comme les ignorants, les êtres irréfléchis sont en majorité partout, il eut tout de suite avec lui la plupart des membres du conseil municipal.

M. Jacques n'en dressa pas moins son plan, et dès les premiers beaux jours, un dimanche, il convoqua le conseil, dont j'étais assistant comme secrétaire de la mairie.

C'est ce jour-là, sur les deux heures de l'après-midi, dans la grande salle en haut, qu'il fallut entendre les cris d'indignation contre le projet. C'est alors qu'il fallut voir se lever le grand charron Dominique Bokion, son gros poing sur la table et les yeux enflammés, criant que les bois du comté de Dabo étaient à nous, qu'il fallait les conserver pour nous; que si l'on établissait un chemin, ceux de Sarrebourg, de Blamont et de plus loin, jusqu'au fond de la Lorraine, viendraient chercher notre bois, nos planches, nos bardeaux et nos madriers! Que le bon bois de charme, qui fait les meilleures roues, les meilleures échelles et les meilleures charrues, irait ailleurs; que le foin, la paille, l'avoine suivraient la même route; que nous n'aurions plus de viande, plus de beurre, plus d'œufs, plus de légumes, puisqu'on les vendrait sur les marchés de Lorquin et de Sarrebourg; et que les commis voyageurs viendraient encore en plus grand nombre, nous vendre de mauvais drap, de mauvaises toiles de coton, de mauvais outils fabriqués à la mécanique, de mauvaise eau-de-vie, en emportant notre bonne marchandise : notre bon kirsh, nos bons outils forgés sur l'enclume, notre bon fil de chanvre, filé par les ménagères, et notre bonne toile, tissée par nos tisserands et qui dure vingt fois plus que l'autre.

Il était furieux; tous les membres du conseil

lui donnaient raison, excepté l'épicier Claudel. M. Jacques, à chaque mot, voulait l'interrompre, criant :

« Et l'argent!... et l'argent!... Si l'on emporte la marchandise, on apportera l'argent. Notre pays a trop de bois, le bois sèche sur pied... nous n'avons pas assez d'argent... »

Personne ne voulait l'entendre; on trépignait, on criait :

« Pas de chemin!... Pas de corvées!... Pas de centimes additionnels!... non... non!... Nous sommes bien, il ne faut pas changer... Les autres veulent entrer chez nous... il faut leur fermer la porte... nous avons assez de chemins comme cela!... »

Moi, dans mon coin, derrière le pupitre, j'admirais le courage de M. Jacques, qui faisait face à tous ces êtres furieux, disant :

« Mais nous voulons donc rester des sauvages? Quand tous les départements voisins se civilisent, nous voulons donc toujours vivre comme des loups, dans nos bois!... »

Et la fureur redoublait.

« Nous ne sommes pas plus des loups que les autres, criaient les plus indignés; nous voulons conserver notre bien, nous ne voulons pas être volés! »

Ce jour-là M. Jacques ne put rien obtenir, pas même d'être entendu. A cinq heures du soir l'affaire n'était pas plus avancée qu'à deux heures.

M. Jean en apprenant cela fut content.

« A la bonne heure, dit-il, je vois que le bon sens n'est pas encore tout à fait perdu dans ce pays. C'est très-bien! Ce qu'il nous faut, c'est de la religion; l'argent, nous en avons bien assez; déjà trop de gueux vendent leur conscience pour des bureaux de tabac, des places, des croix et des pensions. Ce chemin vicinal serait la ruine des honnêtes gens et la gloire des écornifleurs! »

Il riait, en voyant M Jacques qui passait devant ses fenêtres et rentrait chez lui tout pensif.

Mais notre maire n'était pas un homme à se décourager quand il avait entrepris quelque chose; et l'idée seule de battre son frère, de l'humilier devant toute la commune, aurait suffi pour l'empêcher de reculer.

Il se rendit le lendemain à la sous-préfecture et puis au chef-lieu du département

Quatre ou cinq jours après, M. Jacques revint de Nancy, et le dimanche suivant il réunit de nouveau le conseil, vers une heure. Pas un membre ne manqua la séance, craignant de voir les prestations et les corvées votées en son absence. Bornic, le marchand de bois, disait en entrant que M. Claudel voulait un chemin pour avoir ses marchandises à meilleur compte; Claudel lui répondait que s'il les obtenait à meilleur compte, il les vendrait aussi moins cher, et que toute la commune en profiterait; mais Bornic ne voulait pas comprendre ce raisonnement et disait que Claudel mettrait la différence dans sa poche.

Dans ce moment M. Jacques entra; tout le conseil se tut, chacun prit sa place, et M. le maire dans son fauteuil, en tête de la table, me fit signe d'écrire ce que j'allais entendre, puis il se leva et dit :

« Messieurs les membres du conseil municipal, j'ai raconté notre dernière délibération à la préfecture. M. le préfet, son secrétaire général et son conseil ont été bien étonnés, ils ne pouvaient croire ce que je leur disais; mais cette délibération est passée, n'en parlons plus.

« Voici maintenant ce que je vous dis, moi.

« Notre forêt communale nous rapporte bon an, mal an, mille cordes de bois. Le bois est maintenant, pris dans la forêt, à huit francs la corde; huit fois mille font huit mille francs. Mais de l'autre côté de Sarrebourg, la corde de bois est à vingt-quatre francs; mettons par un bon chemin huit francs pour le transport, restent donc seize francs, au lieu de huit. Est-ce que vous voulez changer vos pièces de huit francs contre des pièces de seize francs? C'est toute la question. Moi, je le veux, ça rentre dans mes idées, mais si vous ne voulez pas, vous êtes libres.

« Ma maison, mes champs, mes prés, mes scieries, tout sera dans la même proportion que le bois de chauffage, de huit à seize! Après que le chemin sera fait, tout vaudra le double. Je me regarderais comme une véritable bête, si je m'y refusais. Chacun sa manière de voir!

« C'est pourquoi j'ai voté ce chemin au conseil d'arrondissement, malgré vos protestations, que je connaissais d'avance. Il s'agit ici d'une affaire d'intérêt général. »

Comme il disait cela, l'indignation et la fureur éclatèrent; mais M. Jacques n'eut pas l'air de s'en occuper, il se tut, et quand la fureur du grand Bokion, de Bornic et des autres fut calmée, il continua :

« Si cela ne vous convient pas, eh bien, donnez votre démission; un autre conseil sera nommé, qui votera peut-être ce que nous demandons.

« Vous comprenez bien une chose, l'arrondissement et le département tout entier ne

peuvent pas souffrir, de ce qu'une quinzaine d'individus ici s'obstinent à ne pas vouloir de chemins. Le département a besoin de chemins; quatre cent mille personnes ne peuvent être arrêtées par la décision d'une douzaine de paysans des Chaumes, qui ne comprennent pas leur propre intérêt; le département et toute la France ont besoin de bois, de planches, de madriers et de tout ce que nous avons en trop grande quantité.

« On veut nous payer largement. Il me semble, à moi, que si nous étions encore plus encroûtés dans nos habitudes, ce ne serait pas une raison pour toute la France de ne pas faire un chemin par ici. Dans votre intérêt, je vous engage donc à voter ce qui est juste; nous profiterons le plus de ce chemin, donc il est juste d'y contribuer pour notre part.

« Si vous ne votez pas, des gens plus raisonnables et moins égoïstes, au conseil d'arrondissement et au conseil général, voteront, selon l'équité, ce que notre village devra payer. Au lieu de pouvoir nous libérer par des prestations et des corvées, nous payerons en argent; d'autres avec notre argent se chargeront de piocher la terre, d'amener du sable et des pierres à notre place; et comme ils auront plus de chemin à faire matin et soir, n'étant pas sur les lieux, ils perdront du temps et nous payerons davantage.

« Maintenant la chose est claire... Choisissez! »

On vota, et tous, sauf M. Jacques et Claudel, votèrent contre le chemin.

On se dispersa dans un grand tumulte; mais cela n'empêcha pas le chemin d'être mis en train ce printemps même. Des ouvriers arrivèrent de partout, et quinze jours après, tous ceux qui possédaient une voiture aux Chaumes demandèrent à se libérer en conduisant du sable et des pierres, et les autres en faisant leurs corvées. M. le maire y consentit volontiers, et l'année suivante, malgré l'opposition de M. Jean et sa colère rentrée, nous avions, vers la fin du mois de juillet, un excellent chemin vicinal, allant des Chaumes à Sarrebourg, un chemin bien ferré, de grosses pierres en dessous pour l'écoulement des eaux, au-dessus de la pierraille, puis de la bonne terre de sable et des pierres blanches, les rigoles bien tracées des deux côtés à plus d'un pied de profondeur. Il était en dos d'âne; on n'en a jamais fait de meilleur, depuis trente ans il dure encore, toujours en bon état.

Cette année-là, Georges finissait ses classes; son père me parlait souvent de lui avec satisfaction, disant qu'il ne pensait plus à l'école forestière, et qu'aussitôt rentré du collége, il se mettrait au commerce de bois. M. Jacques se faisait vieux; depuis deux ans il souffrait d'un rhumatisme dans la jambe gauche, qui l'empêchait de surveiller ses coupes, et l'idée de voir son fils prendre la suite de ses affaires le réjouissait.

Vers la fin du mois d'août, un soir que je soupais en famille avec de bon lait caillé et des pommes de terre, sans penser à rien, quelqu'un monta l'escalier, ce qui me surprit, car d'ordinaire on ne venait pas si tard. Juliette allait voir, lorsque la porte s'ouvrit et que M. Jacques lui-même parut sur le seuil en nous disant :

« Ne vous dérangez pas; c'est moi, monsieur Florence. Je viens vous demander si vous ne pourriez pas m'accompagner demain à Phalsbourg. C'est la distribution des prix, et Georges m'écrit de vous amener, qu'il veut être couronné par vous! Est-ce que cela ne vous ferait pas plaisir?

— Ah! monsieur le maire, lui répondis-je en me levant tout ému, j'en serais bien heureux! »

Je lui présentai une chaise, mais il ne voulut pas s'asseoir et me dit :

« Alors, vous acceptez.... c'est entendu!... Je viendrai vous prendre demain matin à six heures. Nous irons là-bas en char à bancs, et nous ferons un peu la noce. »

Il riait, et me serra la main amicalement.

« Au revoir, madame Florence. »

Je voulais l'accompagner, mais il m'en empêcha :

« Restez!... Je trouverai bien le chemin tout seul. »

Juliette l'éclairait du haut de l'escalier; il sortit, et nous rentrâmes bien étonnés : M. le maire n'était jamais entré chez nous, c'était la première fois.

Ma femme se dépêcha de préparer mes beaux habits, et le lendemain, comme il avait été convenu, M. Jacques et moi nous partîmes pour la ville. Son char à bancs, attelé de deux petits chevaux tout ronds, courait comme la malle-poste. Je n'ai jamais vu M. Jacques aussi joyeux; à chaque instant il tirait sa montre et s'écriait :

« Voyez!... Nous sommes à Nitting.... nous sommes à Hesse; il nous aurait fallu dans le temps deux grandes heures pour arriver ici, et nous y sommes en cinquante minutes... Nous arriverons avant dix heures. »

Et les chevaux galopaient. La campagne était magnifique; de tous côtés on voyait les

gens fauciller les blés, des gerbes innombrables se dressaient le long des sillons à perte de vue, et tous ces travailleurs se levaient au milieu des moissons pour nous regarder.

« Hé! leur criait M. Jacques, ça roule! on n'a plus besoin de pousser aux roues!

— Non, monsieur le maire, disaient-ils, ça va bien! »

A dix heures nous entrions à Phalsbourg, et M. Jacques, tirant pour la dernière fois sa montre, s'écria :

« Qu'est-ce que je vous avais dit? Nous avons fait en quatre heures le chemin qui nous en aurait demandé huit ou dix l'année dernière. Voilà ce qui s'appelle marcher. Avec les idées du frère Jean, nous serions encore à Hesse, dans la boue par-dessus les oreilles. Allons, allons, voici la mère Antoni qui vient nous faire ses compliments. Hue! »

Le char à bancs traversait alors la place et s'arrêtait devant l'hôtel de la Ville de Bâle, encombré de monde. Tous les parents des élèves, père, mère, frères et sœurs, venant d'Alsace et de Lorraine, s'arrêtaient là; dans ce temps de chemins vicinaux et de prospérité nouvelle, l'auberge de la Ville de Bâle faisait des affaires considérables; on n'y dînait pas à moins de trente sous, mais les gros rouliers, les voyageurs de commerce, les riches propriétaires des environs, qui descendaient chaque jour sous la voûte et dans la cour encombrée de voitures de ce vaste établissement, ne regardaient pas à la dépense.

Déjà Mme Antoni, une femme superbe, grande, brune, avec son haut bonnet blanc, accourait en criant :

« Ah! monsieur le maire, vous venez donc encore une fois couronner votre jeune homme!... C'est bien... C'est bien!... — Kasper... Kasper... viens vite dételer la voiture de M. le maire; dépêche-toi. — Vous dînerez à la maison, monsieur Rantzau?

— Oui, madame Antoni, vers deux ou trois heures, après la distribution. Vous mettrez trois couverts.

— Bon, bon!... Je vais vous arranger ça! »

Quelle activité, quel bon sens avait cette brave dame, car son mari, M. Nicolas Antoni, ne s'occupait de rien, et buvait du vin blanc toute la journée en fumant sa pipe.

Comment une simple femme pouvait-elle mener seule une si grande affaire, surveiller la cuisine, les logements, le service, etc., et ne rien oublier dans cette presse? Je n'en sais rien; tout ce que je puis dire, c'est que c'était une personne très-capable.

Elle nous avait à peine quittés, que le domestique conduisait déjà nos chevaux à l'écurie. Nous autres, ayant secoué la poussière de nos habits, nous allâmes au collége voir Georges, qui nous attendait depuis le matin.

Je n'ai pas envie de vous peindre cette journée : le collége, le principal, les professeurs, les élèves, les discours et la distribution, non, ce serait trop long. Figurez-vous seulement tout ce que vous avez vu de plus beau dans ce genre : la musique du régiment qui joue, les pères et mères assis dans la salle, qui posent des couronnes sur la tête de leurs enfants, en pleurant d'attendrissement; figurez-vous Georges, alors un des grands, les joues et les lèvres garnies d'une légère barbe brune, frisée comme celle de son père, les yeux brillants et l'air heureux, qui vient m'embrasser dans la foule, et que je comble de mes bénédictions, en lui couvrant le front d'une magnifique couronne de chêne et lui mettant le livre dans la main! Ces choses ne peuvent se dire, elles sont trop touchantes.

Et penser que j'avais eu dans mon école cet enfant, qui, devenu l'un des premiers du collége, parmi les philosophes, songeait encore à moi!... J'en étais attendri... je me disais qu'il y a pourtant de beaux moments dans l'existence.

Oui, ce fut un des beaux jours de ma vie!

Georges avait les prix de discours français, de discours latin, d'histoire naturelle, de géographie et de mathématiques; il en savait dix fois plus que moi; c'était un savant! Voilà ce que c'est d'avoir un père riche, qui ne regarde pas à l'argent pour vous faire donner une bonne instruction. Combien de malheureux remplis de dispositions, qui donneraient avec un peu de dépense des hommes utiles et même remarquables, sont privés d'un pareil avantage, et deviennent des êtres dangereux, capables de tout critiquer et renverser! En se comparant plus tard à ceux qui les commandent, ils se sentent naturellement supérieurs et trouvent tout mal! Les autres, au-dessous, les écoutent et les suivent; j'avais reconnu cela toute ma vie, et notamment en 1830, lors de la grande révolte des montagnards contre les gardes forestiers. Je me permets de le dire : faute d'une greffe, le meilleur, le plus sain, le plus vigoureux des sauvageons ne donnera jamais que des fruits aigres!...

Après la distribution, nous revînmes ensemble à l'auberge, chargés de livres et de couronnes; les gens regardaient en disant :

« Voici le vieux maître d'école!... Voilà le père! »

J'entendais tout cela et j'en étais fier.

Et puis à l'auberge nous fîmes un dîner... Ah! quel dîner!... cela n'en finissait plus. M. Jacques, tout glorieux au milieu de ces étrangers, de ces grands Alsaciens en gilet rouge qui tourbillonnaient autour de nous, M. Jacques demandait de tous les vins : du bordeaux, du bourgogne, et même du champagne!

Je ne savais plus à la fin ce que je buvais; et si nous n'avions pas été forcés de conserver notre dignité, après un pareil triomphe nous nous serions mis à chanter. Oui, moi qui n'avais chanté qu'au lutrin, et qui n'ai jamais dansé de ma vie, j'aurais chanté et dansé!... Je poussais de grands éclats de rire sans savoir pourquoi, et j'embrassais mon élève

Enfin cela peut bien arriver une fois en cinquante ans d'être un peu gai; on a bien eu assez d'ennuis et de misères; quand un beau jour vous arrive, on s'en souvient longtemps!

Et là-dessus, vers cinq heures, M. Jacques ayant payé, je ne sais combien, nous partîmes avec les malles et les effets de Georges, qui ne devait plus revenir.

Grâce au ciel, M. le maire avait encore une bonne vue; moi, s'il avait fallu conduire, j'aurais passé par-dessus les ponts. Je n'y voyais plus; et seulement au loin dans les champs, au grand air, regardant les chevaux galoper et les arbres défiler, je me dis :

« Cette fois, Florence, tu peux te glorifier d'avoir un peu dépassé ta mesure ordinaire. »

Je me remis tout à fait vers Sarrebourg.

Georges, heureux d'avoir terminé ses classes et de rentrer avec tant de prix, était aussi content de me voir si gai, car sur tout le chemin je ne faisais que radoter, racontant à mon élève les moindres détails de sa jeunesse : comme il avait appris à épeler, à tracer les premiers jambages, à poser les premiers chiffres au tableau, enfin tout ce qui me revenait; et lui me répondait :

« Oui, monsieur Florence, je m'en souviens très-bien! »

Quant à M. Jacques, de temps en temps il tapait sur les chevaux en criant :

« Nous avons remporté cinq premiers prix!... Notre nom sera sur le *Moniteur de la Meurthe!*... On verra si les autres en ont autant!... Comme ça roule... Hue!... »

En trois heures nous fûmes aux Chaumes.

Alors sur ma porte le char à bancs s'arrêta deux minutes. On se serra la main, je descendis tout joyeux; et je montais à peine les premières marches de notre escalier, que la voiture continuait déjà sa route par le village au triple galop.

J'embrassai ma femme comme si je ne l'avais pas vue depuis deux ans. Je riais; Marie-Anne était tout étonnée! Mais réfléchissant ensuite que ce n'était pas mon habitude d'agir de la sorte, je compris ce qui se passait, et ayant remis mes vieux habits, je m'assis gravement, quoique joyeux encore, et je racontai à ma femme et à Juliette, qui venait de rentrer, tous les événements de ce jour mémorable. Elles prirent part à mon bonheur!

Ce soir-là, je me couchai sans souper, et je dormis d'une haleine jusqu'au matin; Marie-Anne fut obligée de m'éveiller à sept heures, pour l'école.

Je vous ai raconté ce beau jour; et maintenant passons à la suite, car un chapitre fini, il faut en recommencer un autre.

X

Au commencement de septembre, Louise revint de Molsheim, elle avait aussi fini ses études et nous fit sa petite visite en arrivant, comme les autres années. C'était alors la plus jolie fille du pays, grande, vive, légère; on ne pouvait voir de plus magnifiques cheveux blonds que les siens, ni de plus beaux yeux bleus, fins et doux. Et pourtant l'esprit des Rantzau était en elle; il fallait rire malgré soi de l'entendre parler du bon oncle Jacques et de la barbe du cousin Georges, avec un coup d'œil moqueur. On voyait bien qu'elle revenait de Molsheim, où les chères sœurs, comme disait M. Jannequin, sont confites en charité.

Ma femme, Juliette et moi, nous nous fîmes du bon sang durant cette visite.

Enfin, tout cela n'empêchait pas Louise d'être bonne et loyale au fond; et maintenant que j'avais mes deux meilleurs élèves au village, je me promettais une existence plus agréable, en allant les voir de temps en temps. Je les aimais bien, ils m'aimaient aussi, voilà le principal. Chacun en ce monde a ses petits défauts, le meilleur est de ne pas y faire attention.

Deux ou trois jours après, un jeudi, vers une heure, Mlle Suzanne, la servante de M. le curé, vint me prévenir que son maître m'attendait au jardin du presbytère, pour lever le miel de ses ruches, selon notre habitude.

Je m'y rendis aussitôt. Il faisait un beau

temps d'automne assez chaud; les abeilles tourbillonnaient par milliers dans l'air.

M. le curé avait déjà préparé les masques en fil de fer, avec leur grand sac retombant sur les épaules, comme le capuchon des ramoneurs, et les gants de grosse toile qui vous remontent jusqu'aux coudes. J'avais eu soin de fourrer mon pantalon dans mes bottes, car ces insectes laborieux n'aiment pas qu'on les pille, et s'introduisent partout, par esprit de vengeance.

Les grandes cuillères tranchantes et les pots étaient aussi prêts, avec le vieux torchon de linge, pour enfumer les ruches; c'est toujours par là qu'on commence.

J'arrivai donc tout joyeux et M. le curé me dit en riant :

« Eh bien, monsieur Florence, cette fois nous allons faire un joli butin; les fleurs n'ont pas manqué cette année, ni la miellée non plus, je parierais pour trente livres de miel par ruche, l'une dans l'autre.

— Il faut voir, il faut voir, monsieur le curé, lui répondis-je; bien des fois on se trompe : on croit n'avoir rien, et l'on a beaucoup; on croit avoir beaucoup et l'on n'a rien! Et puis il faut ménager aussi la nourriture des abeilles pour l'hiver; après un été si chaud, nous devons avoir un hiver long et rigoureux.

— Vous avez raison, dit-il. Eh bien, habillons-nous. »

Il avait ôté sa soutane. J'ôtai mon habit et je passai ma blouse; puis ayant mis nos masques, bien rabattu les capuchons, et tiré nos gants, j'avertis Suzanne de fermer les fenêtres du presbytère, pour ne pas perdre beaucoup d'abeilles, qui s'acharnent à suivre les gens jusqu'au fond des chambres. Après quoi, dans la cuisine, je pris quelques braises sur une pelle et nous sortîmes.

On aurait dit que les mouches devinaient ce que nous allions faire, car, elles qui nous laissaient approcher tous les jours, en une minute nous couvrirent des pieds à la tête; elles bourdonnaient autour de mon masque; mais tout cela ne servait de rien, il fallait y passer!

Je commençai donc à enfumer, promenant mon vieux linge sur la pelle avec les braises, devant les trois grosses ruches du milieu, pendant que M. le curé soufflait.

A l'odeur de la fumée, toutes se mirent à déguerpir. Alors, passant dans le rucher, derrière, je retournai le premier panier; et les abeilles étant parties, sauf un petit nombre qui restaient là comme engourdies, je me mis à découper les premiers rayons du dessous.

M. le curé me présentait les pots, et je plaçais délicatement les rayons dedans, les uns sur les autres. — C'était une cire blanche comme de la neige, et le plus beau miel qu'il soit possible de voir, transparent, couleur d'or.

La chaleur était grande; beaucoup de mouches revinrent, il fallut recommencer à les enfumer.

Nous passâmes ainsi en revue les dix ruches de M. Jannequin, ayant soin de ménager les plus jeunes, nouvellement essaimées, qui n'avaient pas eu le temps de faire toutes leurs provisions.

Cela ne nous empêcha pas d'approcher des trente livres dont avait parlé M. Jannequin, huit grands pots étaient pleins. J'avais eu soin aussi de ménager les jeunes abeilles, encore sans ailes, et renfermées en forme de petites chenilles blanches dans les cellules; c'est l'espoir de l'avenir, les maladroits en font périr beaucoup trop.

A la fin nous remîmes tout en place, après avoir enduit le dessous des paniers de terre glaise, pétrie avec de la bouse de vache, qui seule empêche le froid d'entrer. Il n'y a pas d'autre mot pour le dire, et c'est pourtant un bon conseil à donner aux éleveurs.

Et là-dessus, voyant tout en ordre, nous allions rentrer, lorsque sur la route, qui passe derrière la charmille du jardin, nous entendîmes de grands cris et des coups de fouet précipités. Une voiture entrait au village, et nos abeilles furieuses se vengeaient sur ces gens. Nous les entendions crier :

« Chiennes de mouches!... Allons... dépêchez-vous donc!... Courez!... que le diable emporte ces mouches!... d'où cela vient-il? »

C'était un étranger qui parlait, et l'un de nos paysans répondait :

« Ça, monsieur, ce sont les mouches de M. le curé.

— Ah! criait l'autre, je m'en doutais; ça ne pouvait venir que de là. »

Il ajoutait de gros mots contre les jésuites, contre la prêtraille, de sorte que voyant la voiture s'éloigner, nous ne pûmes nous empêcher de rire, et M. Jannequin lui-même dit :

« Allons... Allons... celui-là ne nous ménage pas... Ça doit être quelque ouvrier de fabrique... un étranger?

— Oui, lui répondis-je, il parle comme un vrai Parisien; il aura été piqué. »

Tout en disant cela, j'écartai doucement le

Je commençai donc à enfumer... (Page 47.)

feuillage, et je vis à cent pas de nous, derrière le treillis, une grande voiture, et sur la voiture une caisse énorme en bois blanc. Un domestique de M. Jean, le vieux Dominique, tenait les chevaux par la bride, et plus loin courait un étranger se tenant un mouchoir sous le nez.

Qu'est-ce que cette caisse pouvait renfermer? Je me le demandais en riant, pensant bien qu'elle allait chez M. Jean et qu'elle venait de loin!

Enfin, faisant ces réflexions, je revins finir l'ouvrage. Nous portâmes les pots dans une petite chambre, derrière, où M. Jannequin avait ses fleurs en hiver et ses instruments de jardinage.

Suzanne, en nous voyant entrer, se sauva bien vite; les vitres étaient couvertes de mouches. M. le curé, riant, criait :

« Suzanne, venez donc goûter notre miel!

— Merci, merci, monsieur le curé, criait-elle derrière la porte; je le goûterai plus tard.»

Et nous égayant de la sorte, après avoir bien enfumé, nous pûmes enfin nous débarrasser de nos masques, de nos gants et de nos ustensiles.

La quantité de miel que nous venions de lever était énorme; M. le curé, bien content, alla lui-même prendre une assiette à la cuisine, il mit dessus trois des plus beaux rayons et me dit :

« Voici pour vous, mon cher monsieur Florence, je vous remercie du concours que vous avez bien voulu me prêter.

« Je le connais, il ne rêve qu'au mal. » (Page 52.)

— Je suis toujours à votre service, monsieur le curé, lui répondis-je.

— Je le sais, fit-il, et je vous en remercie. Allons, au revoir! »

Alors je sortis avec mon assiette, que j'eus soin de couvrir. Quoiqu'il se fût passé près d'une heure depuis la fin de l'opération, des milliers d'abeilles, enivrées par la fumée, tourbillonnaient encore partout; mais elles commençaient pourtant à rentrer, et c'est à peine si trois ou quatre des plus acharnées me poursuivirent, sentant l'odeur de mon miel et voulant le ravoir. Enfin j'arrivai chez nous et je refermai bien vite la porte.

Ma femme et Juliette furent émerveillées des beaux rayons que j'apportais, et tout de suite on les mit au frais dans le garde-manger.

« Est-ce que tu n'as pas vu passer une grande voiture? me demanda ma femme, pendant que je me lavais les mains et la figure dans notre petite cuisine.

— Sans doute! lui dis-je en riant.

— Ah! tout le village en parle.

— Est-ce que le conducteur a été piqué?

— Oui, sous le nez et dans le cou; mais ce n'est rien, ce n'est pas de cela qu'on parle; on parle du beau meuble, du magnifique piano que M. Jean a fait venir de Paris pour sa fille. Notre voisine, Mme Bouveret, et les gens du village disent qu'on n'a jamais rien vu d'aussi beau. »

Comme elle me racontait cela, l'idée me vint aussitôt d'aller voir; depuis longtemps je désirais connaître un vrai piano de Paris; nous

n'en avions chez nous que de Harchkirch, en Lorraine, de petits pianos à trois octaves ; et les facteurs de ce pays, je puis le dire sans leur faire une trop grande injure, sont de véritables massacres. Leurs pianos ne tiennent pas l'accord; il faut toujours avoir la clef en main, pour remonter les notes d'un demi-ton; et puis en automne le bois joue et les cordes filent avec un grincement horrible. C'est comme les vaches du juif Élias; avant de les payer, on ferait bien d'écrire en détail toutes les bonnes qualités que ces facteurs leur attribuent; alors peut-être, à force de changer, on en trouverait un de passable sur cinquante.

Ma femme voulait aussi courir là-bas, mais je lui dis qu'elle aurait le temps d'y aller le lendemain, tandis que moi je n'avais que mon jeudi, et je sortis, lui promettant d'être de retour avant le souper.

En descendant la rue, je voyais déjà quelques voisins et voisines devant la maison de M. Jean; d'autres arrivaient; des filles rentrant du bois, leurs grands draps de toile grise pleins de feuilles sèches sur la tête, jetaient leur charge à terre; et tous ces gens se penchaient aux fenêtres ouvertes, regardant ce qui se passait dans la salle en bas.

Il paraît que Louise me voyait venir, car elle sortit en me disant toute souriante :

« Ah ! monsieur Florence, vous arrivez bien... Entrez !... Venez voir le beau piano que mon père m'achète.

— C'est pour cela que j'arrive, mon enfant, lui dis-je en entrant dans la salle, fraîchement repeinte et tapissée de papier à petites fleurs bleu de ciel. »

Le piano se trouvait placé entre les deux fenêtres qui donnent sur la rue. M. Jean, avec son grand front chauve, les mains croisées sur le dos, se promenait de long en large d'un air grave.

« Ah ! c'est vous, monsieur Florence, dit-il en s'arrêtant; vous venez voir notre instrument ! Eh bien, regardez... Qu'en dites-vous ? »

Il paraissait tout fier, et non sans raison, car ce meuble, par sa splendeur, dépassait encore mon attente; il était en bois de palissandre, à poignées de cuivre doré, haut, droit, en forme de buffet; il reluisait comme un miroir, et rien que par sa forme extérieure, on devinait qu'il devait être excellent. Ce n'est pas pour des pianos de Harchkirch qu'on prodigue un pareil travail. Mais tout ce que je pouvais supposer n'était rien auprès de ce que je devais entendre.

Louise, bien contente de me montrer son talent pour la musique, s'était dépêchée d'ouvrir; les belles touches d'ivoire et les demi-tons en ébène brillaient au soleil; et quand ses petites mains blanches se mirent à courir, montant et descendant les octaves comme l'éclair, et que j'entendis ces sons de flûte, de hautbois, et dans la basse, ces sons pleins, graves, sonores comme des timbres, alors vraiment je crus être en paradis.

Louise était bien plus forte que moi; elle avait un doigté qui montrait tous les soins que les arts d'agrément obtiennent à Molsheim; oui, on doit rendre justice aux chères sœurs, elles ne négligent rien sous ce rapport.

Seulement, s'il m'est permis de le dire, la liaison des accords, qu'on ne peut obtenir que par l'exercice de l'orgue, où tous les sons doivent être filés; cette liaison, le passage d'un ton dans un autre, qu'on appelle fugue, et que le vieux Labadie connaissait si bien, et quelques autres détails d'expression lui manquaient encore. Mais elle n'en jouait pas moins bien pour cela, et la précipitation qu'elle mettait à me montrer son savoir nuisait peut-être aussi un peu à la mesure.

Enfin, je n'avais rien à dire, et je fus ravi de l'entendre. Je lui fis compliment, heureux de l'appeler mon élève; ses yeux brillaient de satisfaction.

« Vous êtes content, vraiment content, mon cher monsieur Florence ? disait-elle.

— Je suis fier, lui dis-je, tu me fais honneur sous tous les rapports.

— Eh bien, asseyez-vous, s'écria-t-elle, il faut aussi que je chante. Vous m'accompagnerez, monsieur Florence, vous chanterez avec moi.

— A quoi penses-tu donc? lui dis-je alors; moi chanter avec toi !... Mais je ne connais que des airs d'église, des *Kyrie*, des *Gloria in excelsis*, des *Alleluia*...

— C'est égal, c'est égal !... Eh bien, nous chanterons des chants d'église. A la chapelle des chères sœurs je chantais les contre-alto. Vous avez une belle basse, monsieur Florence, il faut que nous chantions ensemble. »

Alors, voyant cela, pour ne pas la contrarier, j'envoyai un de mes élèves qui regardait à la fenêtre, chercher bien vite le cahier de l'orgue à la maison. Il partit pieds nus, dans la poussière, et revint cinq minutes après, ne s'étant pas trompé.

M. Jean, qui ne connaissait plus que la volonté de sa fille, paraissait aussi joyeux de nous entendre chanter. Je déployai donc mon cahier sur le pupitre reluisant, je posai mes pieds sur les belles pédales, et d'un ton ferme, après avoir marqué les trois temps du départ :

— une, deux, trois ! — nous partîmes sur un grand *Kyrie*, comme en pleine cathédrale :

« *Kyrie.... Kyrie.... Kyrie.... e.... e.... eleison....* »

Jamais je n'aurais cru que Louise avait une aussi belle voix ; c'était une voix pleine, touchante, et qui montait, qui montait jusqu'au ciel. Dans le premier moment, j'en eus comme le frisson ; j'ouvrais de grands yeux, croyant que cela monterait toujours ; heureusement les notes étaient marquées, il fallait les suivre. Et comme rien ne vous anime et vous encourage comme d'être soutenu par une voix magnifique, je ne me souviens pas non plus d'avoir aussi bien chanté de ma vie ; il me semblait que ma basse était digne d'accompagner un chant pareil.

Voilà l'effet de l'émulation !... Quand vous chantez sur un vieil orgue asthmatique, dans une petite église sans écho, où les enfants de chœur poussent des cris perçants et confus, en présence de vieilles gens dispersés dans les bancs, et qui n'écoutent même pas, parce qu'ils sont devenus sourds, alors vous avez beau tirer tous les registres, enfler votre voix, presser les grosses pédales, c'est de la misère, de la vraie misère.

Ah ! quelle différence ce jour-là.

M. Jean avait ouvert les fenêtres au large ; tout le village dehors nous écoutait et nous n'y pensions même pas ; le plaisir de chanter tantôt un *Alleluia*, tantôt un *O Salutaris*, nous emportait et nous enthousiasmait. J'étais redevenu comme un enfant ; tout ce que voulait Louise, je le faisais ; et la nuit arriva, comme s'il ne s'était pas écoulé une minute. Alors seulement je me rappelai que l'heure du souper était passée ; je me levai, disant :

« Et ma femme.... Juliette.... qui m'attendent ! »

M. Jean riait ; il voulait me retenir pour souper, mais ayant promis de rentrer, cela ne me parut pas convenable. Je sortis donc. Louise et son père m'accompagnèrent. Le vieux disait :

« Ça marche !... Ça va très-bien !... Oui, ces Parisiens-là font de fameux instruments ; mais aussi, monsieur Florence, ça coûte !... Deviuez voir un peu ce que me coûte ce piano-là.

— Ça ne peut jamais coûter trop cher, monsieur Rantzau, lui répondis-je ; quand une chose est parfaite, elle n'est jamais trop chère.

— Sans doute... sans doute... d'une façon, disait-il en riant ; mais un piano de deux mille francs !...

— Bah ! ce n'est pas une affaire pour vous...

— Non !... non !... Je peux bien me permettre ça !... Mais deux mille francs sont toujours deux mille francs ; il me faut vendre des quintaux de salin et des voitures de paille et de foin pour me rattraper... Deux mille francs !... Les Parisiens ne doivent pas y perdre à faire des pianos, ils doivent y trouver leur compte.

— C'est aussi juste, monsieur Rantzau ; où se trouve le mérite, doit être aussi la récompense.

— Je ne dis pas le contraire. »

En causant ainsi nous étions sur la porte ; les gens se dispersaient. Louise me donna la main, disant :

« Vous reviendrez, monsieur Florence, vous reviendrez ?...

— Cela va sans dire, mon enfant, le plus souvent possible. »

Au moment de partir, derrière la charmille du jardin de M. Jacques, en face, j'aperçus Georges qui s'en allait lentement, en se baissant comme pour se cacher. Il avait entendu, bien sûr ; peut-être même avait-il écouté. Voilà ce que je me dis.

Enfin nous étant souhaité le bonsoir, je partis, rêvant au plaisir que j'avais eu dans cette journée, et me promettant bien de profiter des invitations qu'on m'avait faites. Pendant le souper je racontai toutes ces choses en détail à ma femme et à ma fille, et puis nous allâmes dormir à la grâce du Seigneur.

XI

Maintenant tout allait bien. Après vingt-cinq ans de travail, je commençais à récolter le fruit de mes peines ; Paul finissait ses études à l'Ecole normale, il ne pouvait manquer d'obtenir une bonne place ; Juliette avait plus d'ouvrage en broderie qu'elle n'en pouvait faire ; ma femme et moi nous nous portions toujours bien, Dieu merci ! mes deux meilleurs élèves étaient revenus ; tout le monde m'aimait, qu'est-ce que je pouvais souhaiter de plus ? Je me regardais comme le plus heureux des hommes.

Mais il arriva dans ce temps une chose bien désagréable.

Le jeudi suivant, ayant cherché dans les vieux cahiers du père Labadie, j'avais découvert plusieurs jolis morceaux de Mozart, et j'allais les porter à Louise, lorsqu'en arrivant là-bas, je trouvai M. Jean dans une indignation extraordinaire. Il était debout auprès de

ses fenêtres, et me voyant entrer, il me dit en écartant les rideaux.

« Venez ici, monsieur Florence, regardez-moi cette figure; est-ce que vous en avez jamais vu de plus abominable? »

Il me montrait son frère Jacques, tranquillement assis, en manches de chemise, sur un tas de gerbes, au coin de sa grange, et qui prenait une prise de tabac d'un air souriant.

Je ne savais pas ce que M. Jean pouvait encore lui vouloir, quand se mettant à marcher dans la salle, il s'écria :

« L'année passée, le gueux faisait battre son grain dans son autre grange, derrière sa maison; il avait son évent du même côté, sur le jardin, pour ne pas être étouffé par la poussière, car la poussière entre aussi bien chez lui que chez nous; mais cette année, pour empêcher ma fille de faire de la musique, il ordonne de battre trois semaines avant le temps ordinaire, et sa grange est ouverte sur la rue; il veut nous rendre sourds et nous forcer de fermer nos fenêtres! Est-ce qu'un gueux pareil ne mériterait pas d'aller à Toulon? Est-ce qu'il ne mériterait pas d'avoir le dos pelé tous les jours à coups de trique? »

Jamais M. Jean ne m'avait paru plus furieux, ses joues tremblaient; et comme malheureusement le tic-tac allait toujours son train, comme le bruit et la poussière remplissaient la rue, il n'y avait rien à répondre.

Au bout d'un instant la réflexion me vint, et je dis :

« Monsieur Rantzau, c'est bien ennuyeux; mais peut-être que M. Jacques ne songe pas à tout cela ; peut-être a-t-il d'autres raisons pour faire battre son grain sur la rue. Mon Dieu, on ne peut pas savoir; il faut toujours penser pour le mieux et ne pas voir les choses du plus mauvais côté.....

— Vous êtes un bon homme, interrompit M. Jean, vous voulez être bien avec tout le monde; dans votre position vous n'avez pas tort, le bandit serait capable de vous retirer votre place à la mairie ; mais je vous dis, moi, que c'est comme cela. Depuis assez longtemps je le connais, il ne rêve qu'au mal, il n'a de plaisir qu'à nuire, il ne rumine que d'ennuyer les honnêtes gens; il est trop bête pour faire un grand coup, et puis il a peur des galères; mais s'il avait aussi bien le courage que la méchanceté, vous en verriez encore d'autres, jusqu'au moment, bien entendu, où le coquin se ferait pincer. Ah! misérable.... Et dire que le bon Dieu vous donne des frères pareils! Voyez.... voyez.... est-ce qu'on ne jurerait pas un vieux juif, un vieil usurier qui cherche dans son esprit un moyen de ruiner les gens? »

M. Jean ne pensait pas qu'il ressemblait à son frère, sauf qu'il était chauve et que l'autre avait des cheveux gris; la colère l'aveuglait.

Enfin, voyant cela, et ne voulant pas me mêler de ces affaires, je posai mon cahier sur le piano et je dis à Louise :

« Ecoute, mon enfant, ne te chagrine pas trop ; je t'avais apporté de la musique, mais puisqu'on ne peut pas jouer à cause du bruit, eh bien, je reviendrai dimanche, après vêpres ; M. Jacques ne pourra pas faire battre en grange le saint jour du dimanche, et nous essayerons alors ces nouveaux morceaux. »

Et saluant M. Jean, je sortis par la porte de derrière, dans la crainte de rencontrer M. Jacques, qui m'aurait demandé des nouvelles de ma santé et peut-être donné la main devant son frère.

Je sortis donc par la ruelle des jardins, en réfléchissant aux extrémités abominables où nous poussent souvent les dissensions de famille. Je voyais bien M. Jacques, qui riait, assis sur les gerbes devant sa grange; oui, je voyais la mauvaise satisfaction peinte sur sa figure, et pourtant je n'osais croire à tout ce que M. Jean pensait de lui, cela me paraissait trop fort!...

Le même jeudi soir, Georges, revenant de visiter les scieries de son père, du côté de la Sarre-Rouge, entra chez nous après souper et me dit joyeusement :

« Voici quelque chose pour vous, monsieur Florence, c'est une bruyère blanche de la haute montagne ; elle est rare, j'ai pensé qu'elle vous ferait plaisir.

— Ah! oui, tu me fais plaisir, Georges, lui répondis-je. Assieds-toi. J'ai déjà plusieurs de ces bruyères; mais pas la même, celle-ci est une variété très-rare de la famille. Marie-Anne, va donc chercher nos cerises à l'eau-de-vie; Georges prendra bien une cerise avec moi.

— Avec plaisir, monsieur Florence, » dit-il en s'asseyant.

Et ma femme ayant servi les cerises, tout en causant des hauts plateaux où croissent les bruyères blanches, en parlant de scieries, de coupes, de ventes de bois, d'estimations, finalement je tombai sur le chapitre de la grange.

« Ah çà, lui dis-je, vous faites . attre maintenant vos avoines et votre seigle sur la rue; figure-toi que ton oncle Jean croit que c'est pour empêcher Louise de faire de la musique.

Tu penses bien que de pareilles idées ne peuvent m'entrer dans la tête ; mais lui.... »

Alors il éclata de rire tout haut et dit :

« Ma foi, monsieur Florence, écoutez, c'est bien ennuyeux d'entendre crier du matin au soir et tapoter sur un piano.

— Comment, Georges, lui dis-je, toi qui as appris la musique au collége et qui joues si bien de la flûte, tu peux dire que Louise crie!... Elle chante... elle a beaucoup de goût et même de talent.... Sa voix est admirable.... »

Ma femme, dans le coin de la fenêtre, me faisait signe de me taire, mais la vérité m'emportait et je ne pouvais entendre cela sans me fâcher.

Georges était devenu tout rouge.

« Hé! fit-il d'un air embarrassé, c'est possible... je ne dis pas le contraire ! Mais que voulez-vous, mon père n'aime pas le piano... Chacun fait la musique qui lui convient... »

Et comme je secouais la tête pour dire : — Tout cela ce sont de mauvaises raisons! — il continua :

« Cet homme-là depuis longtemps nous ennuie... Est-ce que vous croyez que c'est agréable, monsieur Florence, de voir un gueux pareil, dans la maison du grand-père qu'il nous a volée, acheter des pianos de deux mille francs avec notre argent?

— Allons, allons, m'écriai-je, malgré les signes de ma femme, c'est trop fort, ne parlons plus de cela, nous ne pourrions nous entendre. Louise ne vous a rien volé du tout; elle n'est cause de rien... Depuis son retour j'ai reconnu en elle toutes les bonnes qualités ; elle est charmante, je l'aime bien, et cela me chagrine de voir que ton père et toi vous lui faites de la peine ! »

Ma femme paraissait tout inquiète, mais j'avais le cœur trop plein pour me taire ; Georges m'écoutait en me regardant, et je dis encore :

« Je voudrais bien savoir si dans tout l'arrondissement de Sarrebourg, on trouverait une jeune fille mieux élevée que ta cousine et plus jolie? Moi je ne suis pas un Rantzau, je ne veux pas flatter les Rantzau, mais si j'avais l'honneur d'appartenir à la première famille du pays, je ne serais pas toujours à crier contre mon propre sang; au contraire, je serais fier de tous ceux qui feraient honneur à ma race. Voilà ce que je pense, et ce que je dirais aussi à Louise, si je l'entendais parler contre toi ! »

J'étais vraiment désolé.

Tout à coup Georges me tendant la main s'écria :

« Vous ne m'en voulez pas, monsieur Florence?

— T'en vouloir, à toi? non, non ! lui dis-je. J'aime tous mes anciens élèves, surtout quand je les estime, et je t'estime beaucoup. Voilà pourquoi je me fâche contre ton injustice; si c'était un autre, ça ne me ferait rien. »

Il me regardait comme attendri ; et me serrant la main :

« Eh bien, dit-il, vous avez raison. . Je vous en aime encore plus, si c'est possible; tous les gens devraient être comme vous. »

Puis se levant :

« Bonsoir, monsieur et madame Florence. Bonne nuit, Juliette. »

Et s'adressant encore à moi :

« Si vous voulez, nous irons un de ces jours dans la haute montagne, mon cher maître, vous verrez quel beau pays aux sources de la Sarre?

— Oui, Georges, nous irons, lui dis-je, j'aime toujours causer avec toi. »

Je l'avais accompagné sur la porte. Il me serra la main, en criant : « Bonne nuit! » et descendit.

Alors me rasseyant, j'éprouvai comme une satisfaction d'avoir dit ce que j'avais sur le cœur; mais ma femme me faisait des reproches, soutenant qu'à la fin je serais entre M. Jacques et M. Jean, comme entre l'enclume et le marteau.

« Eh bien, tant pis, m'écriai-je, cela m'est égal! »

J'avais trop pris de cerises à l'eau-de-vie, et je ne voyais pas le danger.

« Tant pis ! Si ces gens me font du mal parce que je les aime, ça les regarde, ils s'en repentiront... le bon Dieu les punira ! »

Voilà ce que c'est de se laisser séduire par ses goûts, cela vous pousse aux plus grandes imprudences.

Toute cette nuit-là je me donnai raison; même en rêvant je m'approuvais moi-même; mais le lendemain je vis bien que j'avais eu tort, et j'aurais voulu retirer mes paroles imprudentes.

Il ne m'arriva pourtant aucun mal; et le jeudi suivant, Georges, en blouse et grand chapeau de paille, le bâton à la main, vint me prendre pour aller aux scieries. Je ne demandais pas mieux que de courir un peu la montagne. Je mis une croûte de pain et une petite gourde d'eau-de-vie dans mon sac, et nous partîmes tout joyeux.

Malgré mes cinquante ans, étant d'un tempérament sec et même assez nerveux, je marchais encore bien. La beauté du pays, les

grands arbres, les lierres, les mousses, la vive lumière dans le feuillage, la fraîcheur des petits torrents qui galopent entre les rochers, sur le gravier, les mille insectes qui tourbillonnent dans un rayon de soleil, les papillons veloutés des bois : tout cela me réveillait, me rendait attentif comme à vingt ans.

Et puis, après une bonne trotte, montant et descendant à travers les bruyères et les myrtilles desséchées, quel plaisir de découvrir tout à coup au fond de la vallée sombre, où serpente la rivière, une vieille scierie couverte de bardeaux moussus : son petit pont, sa roue pesante, son étang, ses tas de planches en éventail, son ségare en train de dégrossir les troncs à coups de hache, et qui vous regarde venir de loin, le nez en l'air, pendant que le bruit de la scie, le bourdonnement de l'eau sous l'écluse remplissent la solitude, et que les éperviers à la chasse tourbillonnent en rond dans le ciel, au-dessus des sapinières!

Voilà ce que j'aimais le plus et qui me faisait oublier mes fatigues.

Quant à Georges, son affaire était l'estimation des bois; il avait un coup d'œil d'estimateur extraordinaire.

« Combien ce sapin peut-il donner de planches et de stères de bois de chauffage?

— Tant!

— Et ce vieux hêtre?

— Tant! »

Il ne se trompait jamais, ayant reçu dès sa première jeunesse les leçons de son père, et puis étant aidé par le calcul et les tables de logarithmes. On voyait que ce serait un fameux marchand de bois, un véritable homme de commerce; je m'en réjouissais pour lui, songeant pourtant à toute autre chose.

Nous étions partis à cinq heures du matin, a neuf heures nous arrivions au pied de la grande côte de Langin, tout près des sources de la Sarre-Rouge, dans une gorge étroite remplie de larges places noires, annonçant qu'on venait de faire du charbon dans cet endroit. Du reste, pas une âme aux environs, les dernières bannes étaient descendues vers les forges de la vallée; il ne restait que la hutte des charbonniers au bord du ruisseau plein de cresson sauvage.

Georges passa la main dans les fentes de la porte et ouvrit le loquet à l'intérieur; puis jetant son sac à terre, il entassa sur l'âtre le restant des bûches noircies, avec des branches de sapin; ensuite battant le briquet, il secoua l'amadou dans une poignée de bruyères desséchées, qui prirent feu presque aussitôt; et la flamme monta sur l'âtre, la fumée se déroula sur la solitude des bois.

C'est ainsi qu'ont fait les premiers hommes; mais alors cette fumée montant sur les forêts vierges annonçait que l'âme humaine venait de s'éveiller et que les brutes sauvages avaient un maître. — J'ai lu cela quelque part, je ne me souviens plus où.

Cela fait, Georges tira de son sac deux bonnes saucisses bien fumées, qu'il enterra dans la cendre chaude sous le brasier; moi je sortis ma gourde, et nous nous assîmes bien contents. La bonne odeur des saucisses se répandait dans la hutte; dehors chantaient les grives et les petites mésanges bleues, qui se tiennent volontiers autour des habitations forestières. Et les saucisses étant cuites à point, nous nous mîmes à manger de bon appétit, chacun ayant son couteau pour fourchette. Une petite brise s'était levée, agitant les feuilles; cette fraîcheur nous faisait du bien, rien ne nous manquait.

Je ne me souhaiterais pas une autre existence que celle-là; ce serait la plus belle, la plus agréable, si l'accomplissement de nos devoirs ne nous rappelait pas au village.

Enfin nous nous reposâmes ainsi jusque vers onze heures; puis il fallut reprendre le bâton, et nous redescendîmes tout joyeux vers la première scierie, où Georges fit le relevé des planches, des madriers, des bois en stère et en grume de leur entreprise.

Quelques chargements arrivaient encore de la coupe voisine : des troncs entiers, couverts de leur écorce et suspendus par des chaînes sous les chariots, les petits bœufs roux devant, l'œil hagard, les pieds cramponnés dans le gravier, tirant de toutes leurs forces. On entendait gémir les essieux et grincer les roues dans le chemin creux, plein de roches, où l'eau de mille petites sources vives courait comme du vif-argent, à l'ombre des sapins. Cette eau rafraîchissait les pieds des pauvres animaux; et tout autour de la gorge, les montagnes bleues se dressaient dans le ciel.

On ne pouvait rien voir de plus beau. Le clic-clac des fouets au fond de la vallée, les cris prolongés des schlitteurs et des bûcherons se hélant d'une montagne à l'autre, les grands coups de hache à la cime des airs, et de temps en temps la clochette d'une bête errant à la pâture, tous ces bruits se mêlaient au grand murmure de la solitude, au bruissement des feuilles, au bourdonnement monotone de la rivière.

Quelle existence et quel mouvement, même dans ces lieux qu'on croirait abandonnés!

Il faut travailler, toujours travailler... C'est la vie ! Charbonniers, schlitteurs, bûcherons, ségares, bétail, tout travaille été comme hiver. Mais ce grand spectacle donne l'idée du repos, il vous élève l'âme vers les choses éternelles.

Tandis que je me faisais ces réflexions, assis sur le petit pont, les jambes pendantes, et regardant plus loin le vieil étang à moitié rempli de sciure de bois, où les flotteurs construisaient un de ces grands trains de planches qui descendent la Sarre, jusque Sarrebruck, en Prusse, Georges ayant fini son ouvrage et pris des notes, me fit signe de la main et nous repartîmes un peu reposés.

Nous suivions alors le sentier plein de racines qui longe la côte, au-dessus du chemin de voitures. Il faisait bien chaud ; les sauterelles, les cigales se levaient de la bruyère par nuages et se croisaient sous nos pieds ; quelques gros lézards verts se pâmaient sur le sable brûlant, ils avaient peine à traîner leur ventre gonflé d'insectes jusqu'à la broussaille voisine. Nous, la sueur nous baignait le front ; nous marchions en silence sous le feuillage sombre des sapins ; nous rêvions ! Les jours lointains de la jeunesse me revenaient ; je me rappelais les premiers temps de mon arrivée dans ce pays, mes premières admirations ; ma première amitié pour le grand-père Labadie ; mon amour respectueux pour sa fille, qui travaillait toujours à coudre et réparer les vieux vêtements, me jetant de temps en temps un regard timide ; et puis les premières paroles, les premières questions, lorsqu'elle me retirait doucement sa main et me disait tremblante :

« Monsieur Florence, parlez à mon père. »

Elle se détournait ; j'étais craintif et tremblant comme elle. Et puis les aveux, les promesses, les promenades solitaires, les rêveries au loin sur la côte : « Que fait-elle ? Pense-t-elle à moi ? » l'amour, le mariage !

Ces bois, où j'avais passé tant de jeudis, me rappelaient tout cela.

Quant à Georges, je ne sais pas à quoi il pensait, il était aussi grave ; et tout à coup de loin, voyant les premières lueurs de la lisière des forêts, il me dit :

« Vous marchez encore bien, monsieur Florence ; vous n'êtes pas fatigué ?

— Non ! je ne me fatigue pas quand je rêve.

— A quoi rêvez-vous ?

— Ah !... A bien des choses... Aux jours passés, à la vie... Plus tard, Georges, tu sauras à quoi l'on rêve, quand l'âge arrive. Maintenant tu es encore dans toute la force de ta jeunesse, je ne peux pas t'expliquer cela, les jours passés ne te regardent pas encore. Mais toi-même à quoi penses-tu ?

— Moi, je n'en sais rien !... »

Et comme nous causions ainsi, nous arrivâmes dans le chemin de notre vallée, bordé d'un côté par la forêt, et de l'autre par de grandes haies qui le séparent des prairies, car plus bas, à cent pas coule la rivière, au milieu du grand pré de M. Jean. Et cette année-là étant très-chaude, on faisait encore les regains. Nous entendions depuis longtemps rire et chanter les faneuses. Bientôt, à travers les aunes, nous découvrîmes une haute voiture de regain toute chargée, qui se mettait en route de l'autre rive, descendant le chemin sablonneux, pour traverser à gué la rivière alors très-basse à cause de la sécheresse, — elle n'avait guère plus d'un pied d'eau ; — et la voiture descendait lentement, se balançant à droite et à gauche, à mesure que ses roues s'enfonçaient davantage dans les graviers humides, et que les ornières devenaient plus profondes.

Tout autour, les femmes, le râteau sur l'épaule, la regardaient descendre ; les grands bœufs noir et blanc de M. Jean allaient devant d'un pas majestueux ; et plus loin derrière, Louise, en petite robe d'indienne, son grand chapeau de paille à bords souples flottant sur son cou, ses beaux cheveux blonds un peu défaits et les joues animées par l'ardeur du travail, regardait.

Elle parlait, elle semblait dire aux faneuses :

« Le chemin est mauvais... la voiture penche ! »

Mais nous ne l'entendions pas, et nous observions, à travers le feuillage, ce beau coup d'œil encadré par la prairie verdoyante et les hautes montagnes.

Georges semblait aussi très-attentif, je l'entendais dire :

« C'est mal chargé... ça versera !... »

Il souriait, quand la voiture une fois dans l'eau, le sable me parut céder.

Alors partit un grand cri de tous les côtés, un cri de femmes épouvantées, levant les mains au ciel ; et dans la même seconde nous eûmes un étrange spectacle : Louise était descendue comme le vent ; elle tenait une longue fourche, et sans s'inquiéter de rien, elle était entrée dans la rivière, appuyant sa fourche du côté où penchait la voiture et criant :

« Par ici !... par ici !... N'ayez pas peur !... »

Mais les autres voyaient le danger et ne se dépêchaient pas d'accourir.

« Hein! Il était temps que j'arrive! » (Page 56.)

Son faible effort ne pouvait relever cette masse ; la voiture risquait de l'écraser, j'en frémissais !... Quand Georges d'un bond franchit les broussailles, et puis en trois ou quatre autres bonds pareils il descendit la prairie en talus, et tombant dans l'eau jusqu'aux genoux, il saisit la fourche des mains de Louise, et d'un effort terrible releva cette avalanche prête à fondre sur eux. Il poussait en même temps un cri de colère :

« Hue !... hue !... donc, mille tonnerres !... Hue !... Tapez donc sur vos bêtes... qu'elles avancent !... »

Les faneuses, voyant qu'il n'y avait plus rien à craindre, étaient aussi arrivées, appuyant leurs râteaux à la masse du regain, et le vieux Dominique, devant, tirait ses bœufs et les tapait avec le manche de son fouet.

Les animaux, troublés d'abord par tout ce bruit, s'étaient remis à marcher ; la grande voiture, doucement, doucement se redressa et gagna le bord de la rivière : le regain était sauvé ! Aussitôt le vallon retentit de cris joyeux, et Georges tendant la fourche à Louise, lui dit avec un sourire étrange :

« Hein ! il était temps que j'arrive !... »

— Oui ! lui répondit Louise, toute rouge. Merci, Georges ! »

Puis montrant aux autres le bas de sa robe mouillée, et riant comme une folle, elle s'écria :

« Voyez donc comme je suis faite !... mes souliers sont pleins de sable. »

Je voyais Louise attacher le bouquet. (Page 57.)

Toutes les faneuses, autour d'elle, riaient de bon cœur.

Alors regardant Georges qui revenait à grands pas, je le vis tout pâle, ses cheveux crépus ébouriffés.

« Eh bien, lui dis-je, que penses-tu, garçon, de cette joueuse de piano ? Elle n'a pas peur !..

— Non, fit-il, c'est une Rantzau !... »

Et ramassant son chapeau, qui était tombé dans les broussailles, il dit avec un air de rire :

« Je croyais que tout leur regain allait descendre la rivière ; c'est si mal chargé !... On voit bien que la cousine revient du couvent. Est-ce que la grande perche ne devrait pas être au milieu et liée plus solidement derrière ? Mais au couvent on n'apprend pas ça... On chante !...

— Oui, lui dis-je, on chante, et même on chante très-bien, ce qui ne vous empêche pas d'avoir du courage !... »

Je voyais que cela le contrariait, et je ne dis plus rien.

Nous reprîmes le chemin du village. La voiture nous suivait à trois ou quatre cents pas ; après avoir replacé la perche au milieu et serré la corde au moyen de la poulie, le fourrage étant bien en équilibre, les faneuses étaient montées dessus, et je voyais de loin Louise attacher le bouquet de branches au haut de l'échelle.

Georges, la tête penchée, marchait devant sans rien dire. Je me retournai deux ou trois

fois ; lui continuait toujours son chemin ; mais au détour de la vallée, il laissa tomber quelque chose, et s'arrêta cherchant dans les hautes herbes. Plus loin, en me rejoignant il dit :

« J'avais laissé tomber mon couteau... Je l'ai retrouvé... le voici ! »

Nous entrions au village.

« Allons, bonsoir, monsieur Florence, me dit-il devant notre porte ; si vous désirez m'accompagner une autre fois...

— Oui, Georges, nous avons fait un bon tour, lui répondis-je, et j'espère que ce ne sera pas le dernier. »

Il s'éloigna et je montai notre escalier. Ma femme et Juliette furent bien contentes de me revoir. J'entrai dans mon cabinet changer de chemise et d'habits ; et comme l'heure du souper était venue, on se mit à table.

Dehors nous entendîmes un instant le chant des faneuses qui rentraient ; ma fille courut les voir à la fenêtre, puis elle revint en disant :

« C'est la dernière voiture, elles ont le bouquet ; Mlle Louise est avec les faneuses. Maintenant tous les regains sont au sec, il peut pleuvoir ! »

XII

Dans ce temps mourut le vieux garde général Botte ; c'était un bon gros homme court, jouissant d'un excellent appétit jusqu'à la fin. Ses gardes ne manquaient jamais de lui porter, même en temps prohibé, quelque jeune levraut bien tendre, un cuissot de chevreuil, un chapelet de grives, des gelinottes et d'autre gibier délicat :

« C'est bon.... c'est bon.... leur disait-il, passez à la cuisine, Nicolas ou Jean Claude ; voyez Rosalie, tout cela ne me regarde pas, je ne veux rien en savoir ! »

Mais ensuite il traitait bien ceux qui n'avaient pas oublié Rosalie, et fermait les yeux sur plus d'une irrégularité dans le service, sur plus d'un pot-de-vin reçu contrairement aux règlements.

Lui-même menait les affaires avec les marchands de bois, comme on dit, « à la papa », sans entrer dans les détails ; le tout était de savoir le prendre, de lui dire avant l'adjudication un mot juste et clair dans le tuyau de l'oreille ; alors tout allait rondement, à la satisfaction réciproque des parties.

Le pauvre homme traîna plus de six semaines, ayant une inflammation des intestins ; et ceux auxquels il avait rendu tant de services riaient, disant :

« Eh bien, il ne veut donc pas quitter sa charge, ce brave M. Botte ? Il y tient !... Hé ! hé ! ce n'est pas étonnant ; elle est bonne la place de garde général aux Chaumes. Mais qu'est-ce qu'il a donc ? Il a bien sûr une indigestion de planches, de madriers, de bois de chablis ; ça ne veut pas passer.... ça racle.. ça s'accroche quelque part. »

C'est ainsi qu'on se permettait de parler d'un agent supérieur de l'administration, d'un homme habile et savant dans sa partie. Il avait fait restituer dans son temps sous l'Empire, au sol forestier, toutes les anticipations, tous les partages, tous les défrichements illicites ; il avait rétabli chez nous les futaies détruites par l'abus du pâturage et de la glandée ; il avait entouré les bois de l'État de fossés, pour les garantir du bétail ; il avait tracé des chemins d'exploitation ; mais voilà, tous les talents du monde ne suffisent pas pour obtenir l'estime des gens, il faut encore se respecter soi-même.

Enfin il mourut. Les gardes, les marchands de bois, M. Jacques en tête, assistèrent à son enterrement ; M. Jannequin dit une grand'messe ; et huit jours après arrivait un autre garde général, peut-être moins capable que M. Botte, mais qui sur différentes choses avait des idées plus justes.

Je crois encore le voir arriver à cheval, suivi d'une voiture de Sarrebourg qui portait ses meubles et ses livres. C'était un homme de vingt-cinq ans, petit, sec ; il avait le teint pâle, les moustaches rousses effilées, le nez fin, les lèvres minces, et portait des espèces de besicles en écaille, pendues à son gilet blanc par un cordonnet de soie. Il regardait le nez en l'air, à droite, à gauche d'un air très-attentif et serrait avec ses genoux maigres son grand cheval, qui se mit à trotter dans la poussière.

Les gens l'observaient. Je le suivis des yeux ; il s'arrêta près de l'église, en face de la fontaine, devant la petite maison de M. Botte alors fermée, et que l'administration forestière louait depuis longtemps pour le garde général des Chaumes. Après avoir attaché son cheval à l'anneau de la porte, il mit la clef dans la serrure, entra, poussa les deux persiennes en bas, regarda dehors ; puis il monta, les persiennes en haut s'ouvrirent.

La voiture venait de s'arrêter, le conducteur se mit aussitôt à décharger les livres et les petits objets. L'ancienne servante de

M. Botte, la vieille Rosalie, ayant appris cela, vint tout de suite offrir ses services au jeune maître, qui sans doute les accepta, car elle aida le voiturier dans son ouvrage ; elle appela des voisines, qui vinrent aider à décharger les gros meubles. Cela se passait vers six heures du soir, à la nuit.

Le nouveau garde général s'appelait M. Lebel, on le sut le lendemain ; et deux jours après on sut aussi que toutes les lois et règlements sur la pêche, la chasse, les aménagements, les adjudications, les exploitations, les droits d'usage, oubliés par M. Botte, allaient être appliqués dans toute leur rigueur ; que le nombre des porcs à la glandée serait limité, que chaque porc serait marqué d'un fer chaud ; qu'on ne pourrait plus ramasser de glands, de faînes, de feuilles dans les forêts de l'État, sans permission ; qu'il ne pourrait plus être fait aucun changement à l'assiette des coupes, comme sous M. Botte ; que toute vente faite autrement que par adjudication publique serait considérée comme vente clandestine et déclarée nulle, sans parler des amendes applicables à chaque délit, pouvant monter jusqu'à six mille francs, etc., etc.

Et puis on apprit que M. Jacques avait déjà deux procès-verbaux, pour avoir commencé l'exploitation d'une coupe avant le permis d'exploiter, et pour n'avoir pas déposé l'empreinte du marteau qui sert à marquer les arbres appartenant à chaque adjudicataire.

Ce fut un cri terrible dans le village.

M. Jacques disait qu'il n'avait pu faire sa déclaration, ni déposer le marteau chez M. Botte, puisqu'il était mort ; qu'il n'avait pas pu demander l'autorisation d'exploiter, par la même raison ; mais le nouveau garde général lui répondait qu'il devait attendre son arrivée.

C'était un procès à faire, et l'on perd presque toujours ses procès contre l'administration forestière, sans parler des vexations de toute sorte qui s'ensuivent.

Quel changement au pays, par l'arrivée de ce jeune homme, quelle histoire !...

Trois vieux gardes furent aussitôt mis à la retraite, cinq ou six chasseurs eurent des procès-verbaux, et tous les pêcheurs à la ligne de fond, à la nasse, à la traînée, furent arrêtés et envoyés à Sarrebourg, à cause de je ne sais quelle drogue dont ils s'étaient servis pour amorcer le poisson. Le brigadier Chrétien et deux gendarmes vinrent eux-mêmes les prendre le soir ; la consternation était partout.

C'est alors qu'on regrettait le pauvre vieux Botte ; c'est alors qu'on ne riait plus et qu'on ne lui reprochait plus d'avoir avalé trop de planches ; on aurait bien voulu le ravoir, et lui faire même une pension ; mais il dormait sur la côte, auprès de la vieille église, sans se soucier des chapelets de grives, ni des levrauts, ni du bon petit vin blanc d'Alsace, ni des adjudications. Il était bien tranquille, pendant que le jeune homme, plein d'enthousiasme pour les règlements, exerçait ses ravages.

Le plus indigné, le plus consterné de tous était M. Jacques ; il disait partout :

« Jamais je n'ai reçu d'affront pareil ! »

De son côté, M. Jean, qui n'achetait du bois que par occasion, et dont l'affaire principale était la culture de ses terres, M. Jean riait et disait :

« M. le maire est en contravention ; il paraît que la place de maire ne fait plus tout comme du temps du père Botte, et que M. le maire sera tenu d'obéir à la loi comme tout le monde ; il paraît que M. Lebel, ce digne jeune homme, ne permet pas que les gueux s'enrichissent aux dépens de l'État, et qu'à la fin des fins tout se découvre, qu'il faut rendre ce qu'on a pris indûment. »

En passant dans la rue, chaque fois qu'il rencontrait M. Lebel, c'était un grand salut amical. Le garde général n'y répondit d'abord qu'avec défiance, croyant avoir affaire à quelque marchand de bois trop poli, et pour cause. Mais apprenant bientôt par ses gardes que c'était M. Jean Rantzau, l'ennemi de Jacques son frère, et le père de la jolie personne qu'il avait vue passer, M. Lebel rendit le salut avec empressement.

Ce jeune homme aimait beaucoup la musique ; il jouait du violon tous les soirs et faisait des fioritures, après avoir appliqué les règlements, destitué ses gardes, et rédigé ses procès-verbaux, comme si de rien n'était.

« Je parie que la musique de M. Lebel ne plaît pas plus à M. le maire que la nôtre, disait M. Jean. Ce jeune homme joue pourtant très-bien, mais on ne peut pas faire plaisir à tout le monde ; c'est malheureux, c'est bien malheureux !... »

Ces propos ravivaient encore la haine de son frère.

Vers la fin de l'automne, M. Jacques ayant laissé passer les délais fixés par le cahier des charges, pour vider ses coupes et les nettoyer de toutes les épines, ronces et autres arbustes nuisibles, ces travaux furent exécutés à la diligence de M. le garde général, aux frais bien entendu de l'adjudicataire, lequel fut encore poursuivi devant le tribunal de

Sarrebourg, pour inexécution de ses obligations.

C'était au commencement de décembre, un jour qu'il neigeait. M. Jacques, malade de colère, n'avait pu se rendre au tribunal; son fils Georges s'y trouvait pour lui, et le soir, vers huit heures, nous entendîmes le pauvre garçon taper des pieds dans notre allée, en grommelant des paroles confuses; puis il monta l'escalier et parut sur le seuil, les guêtres couvertes de boue, la blouse et le grand feutre tout blancs de neige.

« C'est moi, monsieur Florence, dit-il, en posant son bâton dans un coin. J'arrive de Sarrebourg; nous sommes condamnés à cinq cents francs de dommages-intérêts. C'est agréable de se revoir avec d'honnêtes gens, quand on sort d'une caverne de bandits. »

Il avait un peu bu, sans doute; son père entrait aussi quelquefois au cabaret, les jours de mauvaise humeur.

« Donne donc une chaise à Georges, » dis-je à ma femme.

Et m'adressant à lui :

« De qui parles-tu, Georges? lui demandai-je.

— Hé! de qui? fit-il en s'asseyant, du tribunal de Sarrebourg, du président, des juges, des avoués, des avocats. De tous ces gueux qui s'entendent entre eux comme des larrons en foire, pour dépouiller les honnêtes gens.

— Oh! oh! lui dis-je, c'est ainsi que tu traites les gens chargés d'appliquer nos lois...

— C'est la vérité, fit-il. Et vous pouvez encore y mettre les gardes généraux et les simples gardes, ils font tous partie de la bande.»

Je pensais : « Ce n'est pas la peine d'avoir étudié la rhétorique et la philosophie pour avoir des idées pareilles! » Mais je ne dis rien, voyant que dans son état il aurait été capable de se fâcher.

« Qu'est-ce que tout cela? disait-il, des vauriens. Ce garde général, d'où vient-il? Qu'est-ce qu'il sait? Qu'est-ce qu'il a? Une place de dix-huit cents francs! Est-ce que c'est avec dix-huit cents francs qu'il peut se donner les airs qu'il se donne? Je parierais que c'est le fils d'un savetier. Et des gaillards pareils veulent tout réformer; ils font les grands, ils montent à cheval sur une vieille rosse de cavalerie réformée à Lunéville; ils se mettent des lunettes sur le nez; ça va déterrer des règlements qu'on ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam; ça vexe, ça tracasse les gens, pour attraper de l'avancement, et un beau matin on les trouve les reins cassés dans une ornière. »

Sa figure en ce moment était bien mauvaise, j'avais peur de l'entendre.

« Est-ce que vous avez encore de vos bonnes cerises à l'eau-de-vie? fit-il.

— Marie-Anne, va chercher les cerises, » dis-je à ma femme.

Elle se dépêcha d'ouvrir l'armoire et de nous servir tous les deux.

« Ça réchauffe! » dit Georges en clignant de l'œil.

Et comme je revenais sur l'histoire du jugement, disant que l'ancien garde général Botte avait un peu négligé ses devoirs; qu'il avait laissé tomber de vieilles lois en désuétude, et souvent négligé d'appliquer les nouvelles; que le nouveau garde général montrait sans doute trop de zèle, mais qu'il faisait son devoir; tout à coup m'interrompant, il s'écria :

« Ah çà! est-ce que vous allez le défendre? vous... vous... monsieur Florence!...

— Je ne le défends pas, Georges, je fais seulement une petite observation.

— C'est un gueux, dit-il du même ton dur que son père, un intrigant; mais ce n'est pas à lui que j'en veux encore le plus.

— A qui donc?

— A mon fameux oncle Jean; c'est là que M. Lebel va prendre des leçons, c'est là qu'on l'excite contre nous.

— Mais, mon Dieu, Georges, m'écriai-je, est-ce qu'un garde général ira jamais écouter quelqu'un d'étranger à la partie, pour ses affaires? Quelle influence M. Jean peut-il avoir sur ce jeune homme? »

Avant de me répondre, sa joue trembla deux fois; il regarda ma femme et Juliette, puis il dit :

« Vous ne savez donc pas que ce beau merle va presque tous les jours chez l'oncle..... On ne vous appelle plus, n'est-ce pas, monsieur Florence, pour faire de la musique? On se passe de vous, maintenant... Louise chante avec un autre..... elle ne chante plus d'airs d'église... elle chante des duos.... des romances.... »

Et levant la main, il imita le roucoulement du garde général d'une façon ridicule, avec ses balancements de tête, et les roulades de Louise. Juliette riait, mais moi je ne riais pas; je voyais que la colère le possédait, il était tout blanc.

« C'est une honte, dit-il, une honte pour les Rantzau, d'attirer un freluquet pareil dans la famille.

— Mais ce n'est pas ta famille, ça ne te regarde pas, Georges.

— Ça regarde tous les Rantzau, dit-il. Moi je me moque pas mal du père et de la fille ; si ce n'étaient pas des Rantzau, je penserais : — Qu'ils s'en aillent au diable ! que le vieux donne sa fille à Pierre, à Paul, au hardier, ça m'est égal ! — Mais dans des affaires pareilles, tous ceux de la famille ont le droit de s'en mêler. »

J'étais bien étonné de l'entendre.

« C'est Louise qui fait tout ça, dit-il au bout d'un instant. Je la connais !..... je la connais !....

— Comment, Louise? une jeune fille naïve, sans connaissance du monde.

— Sans connaissance du monde! fit-il en levant les épaules, c'est la plus fine mouche du pays.

— Louise ?...

— Oui, Louise ! Depuis mon enfance je la connais ; elle me faisait toujours punir, elle m'attirait tous les désagréments, et vous ne voyiez rien, vous ne saviez rien ; c'est moi qu'on punissait, et c'est elle qui faisait les mauvais coups, avec son air de sainte nitouche.

— Allons... allons... vous n'avez jamais fait de mauvais coups ni l'un ni l'autre, lui dis-je en riant.

— Vous ne la connaissez pas, s'écria-t-il ; elle nous mènerait tous par le bout du nez, vous, moi, mon père, le sien, tout le village, avec le garde général ; elle est remplie de malice ; elle connaît mieux les affaires de l'oncle que lui.

— Et toi qui me disais qu'elle n'avait rien appris au couvent, qu'à chanter !... »

Il eut l'air de ne pas m'entendre, et se levant :

« Oui, c'est la vérité, fit-il, ce garde général suit les conseils de l'oncle ; il veut nous ruiner, pour faire plaisir au vieux bandit et épouser sa fille.... mais ça tournera mal, ça tournera mal... gare !... »

Puis, entendant sonner neuf heures, il me serra la main, souhaita le bonsoir à tout le monde et sortit.

Je regardai ma femme, effrayé de ce que nous venions d'entendre.

« Que penses-tu de tout cela? lui dis-je. Sais-tu que la haine de ces gens devient tous les jours plus terrible.

— Oui, fit-elle, mais ça les regarde! Ne nous mêlons pas de leurs affaires ! »

Je descendis tirer le verrou, ensuite nous allâmes nous coucher.

XIII

L'hiver arriva bientôt après, le temps des grandes neiges, où tous les travailleurs des bois rentrent au village et se reposent de leurs fatigues. Alors les exploitations des coupes sont suspendues. Les plus pauvres gens seuls vont encore par petites bandes à la forêt ramasser le bois mort ; quelques-uns portent des balais à la ville, d'autres font des sabots ou tressent des paniers : il leur faut du bois, toujours du bois ! Le garde les attend au retour sur la route, il visite leurs fagots et s'assure qu'on n'y trouve pas de brins verts, puis il les laisse passer. Malgré cela, les procès-verbaux sont rares, ces pauvres gardes ne sont pas fâchés non plus de se tenir au chaud dans leurs maisonnettes isolées, et de fumer leur pipe au coin de l'âtre ; ce n'est que sur le coup de feu d'un braconnier à l'affût qu'ils se lèvent, regardent et prennent la direction, pendant que le coup retentit encore d'échos en échos ; alors quelquefois ils se mettent en route dans les neiges et font le tour du finage ; les traces du délinquant le suivent jusqu'à sa maison. On entre chez lui, mais le plus souvent son gibier a disparu, il est chez un voisin, ou bien enterré derrière quelque broussaille, en attendant qu'on puisse aller le chercher, pour le porter en ville.

Ce métier de braconnier est bien dangereux ; tôt ou tard les malheureux vont passer cinq ou six mois en prison, et ne retrouvent, en rentrant à la cabane, que la misère profonde, la femme et les enfants presque morts de faim.

Décembre et janvier se passèrent ainsi dans le repos ordinaire, tantôt du vent, tantôt de la neige, du givre, de grandes pluies froides, du verglas.

M. le garde général, sévère comme les jeunes gens qui ne connaissent que leurs livres, leurs calculs, leurs règlements, sans prendre en considération les misères humaines, ne se relâchait pas envers ses gardes, il lui fallait un rapport toutes les semaines.

Il faisait aussi toujours de la musique, allait voir M. Jean et chantait avec Louise ; M. Jacques, de sa maison en face, voyait tout cela.

Un jour qu'il tombait du grésil en masse, me trouvant à la mairie, où la sage-femme Simone et le bûcheron Nicolas Cerf, de l'an-

nexe du Grand-Soldat, venaient de présenter un enfant du sexe masculin à l'inscription aux actes de naissance, sur le registre de l'état civil, comme ces gens sortaient, M. le maire entra pour signer l'acte et s'assit auprès de moi, sa grosse tabatière en carton noir sur la table.

Je mettais mes actes au net, le feu pétillait dans le fourneau, quand tout à coup M. Jacques se réveillant me demanda :

« Georges va toujours vous voir, monsieur Florence ?

— Quelquefois, monsieur le maire ; il vient le soir, nous causons de choses et d'autres.

— De quoi causez-vous ?

— Mon Dieu, de tout ; de coupes, de procès-verbaux, du chômage ; il faut bien passer la soirée...

— Vous devriez bien engager Georges à s'en aller d'ici, dit-il. Ce n'est pas une existence pour un jeune homme instruit, riche, de bonne famille, de se promener en blouse, une toise sous le bras, de mesurer des bûches, de compter des planches et de se laisser vexer par un mendiant qui n'a pas de quoi s'acheter un habit neuf, et qui vous cherche les plus mauvaises chicanes pour avoir de l'avancement. Non, ça ne peut pas durer, il faut que Georges parte ou cela finira mal. »

Je l'écoutais, surpris d'un pareil changement, car il m'avait dit cinquante fois qu'on n'est bien que chez soi, que son fils lui succéderait, qu'il serait son propre maître, qu'il mènerait ses propres affaires, qu'il surveillerait son propre bien, et que c'était le plus beau sort d'avoir à donner des ordres au lieu d'en recevoir.

Je ne disais rien, et lui, devinant ce que je pensais, continua :

« Dans le temps, sous M. Botte et tous les autres gardes généraux, qui faisaient le soir leur partie de piquet avec les adjudicataires, en prenant une ou deux chopines de vin blanc, cela pouvait encore aller ; mais aujourd'hui ces nouveaux employés ne pensent qu'à se distinguer ; et plus ils font de procès-verbaux, plus ils se distinguent. C'est la nouvelle administration de Louis-Philippe : il faut tondre sur un œuf, ou vous n'êtes pas capable ! A Sarrebourg, ils appellent ça l'esprit moderne, l'esprit du progrès, le positif. Ils veulent tous être positifs. A force d'être positifs, ils s'attirent tout le monde sur le dos, les paysans, les marchands, les ouvriers, et ça finira par une révolution. Enfin ça les regarde ! Mais en attendant le commerce se gâte, les adjudications se font au rabais, les acheteurs se ruinent. Vous me rendriez un grand service, monsieur Florence, d'expliquer tout cela clairement à mon garçon. Mon Dieu, je ne veux pas le forcer à faire plutôt ceci que cela. A sa place je tâcherais de devenir avocat. Aujourd'hui les avocats sont tout ; ils sont procureurs généraux, députés, ministres ; ils se mettent du foin dans les bottes tant et plus ; ils font le gouvernement et les lois. Ou si Georges ne veut pas être avocat, qu'il choisisse autre chose, tout ce qu'il voudra, ça m'est égal, mais qu'il s'en aille. Je suis vieux, ma jambe gauche traîne depuis deux ans, j'aurais souhaité d'avoir le garçon près de moi, de le voir prendre la suite de mes affaires ; mais les Rantzau ont la tête chaude, ils ne supportent pas l'injustice ; à vingt ans je me serais révolté cent fois ; il me ressemble... un mauvais coup est sitôt fait !... Vous comprenez... ce garçou-là doit partir. »

Je ne savais quoi répondre.

« Tâchez de lui faire comprendre ça, dit-il, car je ne veux pas m'en mêler ; depuis quelque temps il ne m'écoute plus. J'ai la voix un peu forte, j'ai l'habitude qu'on m'obéisse... je pourrais m'emporter à la fin ; alors lui s'en irait peut-être en Amérique et ne me donnerait plus de ses nouvelles. Nous avons vu cela dans la famille, ça ne serait pas la première fois ; le grand-oncle Jean-Baptiste est parti le lendemain d'une dispute avec son père, quinze ou vingt ans avant la Révolution ; il est allé du côté de la Pologne, de la Turquie, Dieu sait où, et le pauvre vieux n'a jamais su ce qu'il était devenu ; c'était son plus grand chagrin. Et qu'est-ce qui me resterait à moi ? Rien que mes rhumatismes et ma femme. J'aurais travaillé toute ma vie pour des gens qui se partageraient mon bien après ma mort. Quand on se connaît, il faut se méfier de soi-même. Voilà, monsieur Florence, ce que j'avais à vous dire ; depuis plusieurs jours j'y pense, j'attendais l'occasion.

— Mais, monsieur le maire, lui dis-je tout inquiet, est-ce que vous croyez que Georges m'écoutera ? Maintenant il en sait dix fois plus que son vieux maître d'école...

— Oui, fit-il, Georges vous écoutera ; vous êtes un bon homme, il vous aime ; parlez-lui seulement comme je viens de vous le dire, à votre manière ; j'ai pleine confiance en vous. Mettez un peu d'ordre dans tout ça ; moi, quand j'y pense, la colère me gagne tout de suite. Je voudrais déjà le voir à Strasbourg, à Paris, n'importe où ! Quand ça devrait me coûter cinq mille francs par an, je n'y regarderais pas, pourvu qu'il s'en aille. Mais il ne

veut plus m'écouter, on dirait qu'il a peur que je le vole !

— Oh ! monsieur le maire...

— C'est une façon de parler, dit-il ; Dieu merci, Georges n'a ni frères, ni sœurs, tout lui reviendra. Mais c'est ainsi qu'il faut nous y prendre ; vous me le promettez, monsieur Florence ?

— Puisque vous avez cette confiance en moi, monsieur le maire, je ferai mon possible.

— Oui, j'ai la plus grande confiance en vous, et je suis bien content de vous avoir expliqué la chose ; ça réussira.

— Peut-être... nous verrons. »

Alors la nuit était venue ; et se levant, M. Jacques ferma la porte du poêle, pour éteindre le feu.

« Ce n'est pas la peine d'allumer la lampe, ni de brûler du bois, dit-il, personne ne viendra plus ce soir. Allons-nous-en. »

Nous sortîmes dans le grand corridor. Je fermai la porte à double tour, mettant la grosse clef dans ma poche, et nous descendîmes en nous souhaitant le bonsoir. Je retournai chez moi tout pensif et M. Jacques rentra chez lui.

En arrivant à la maison, quelques instants avant le souper, je trouvai ma femme seule, en train de coudre près de la table déjà mise ; Juliette était dans la cuisine. Tout en me débarrassant de ma redingote et mettant mon tricot, je lui racontai ce qui venait de se passer ; elle avait déposé son ouvrage près de la lampe et m'écoutait bien étonnée ; je voyais que ma promesse ne la rendait pas contente.

« Comment, Florence, dit-elle en joignant les mains, comment, tu te laisses mettre des affaires pareilles sur les épaules ? Il n'avait qu'à parler lui-même à son garçon ; est-ce que cela nous regarde ? S'il veut que Georges s'en aille, il n'a qu'à lui dire de s'en aller.

— Bon, bon, Marie-Anne, je sais bien ça ; c'est ennuyeux, mais j'ai promis.

— Tu as promis ! Mais ce garçon-là ne t'écoutera pas ; il pourra se fâcher !... Que M. le maire s'arrange lui-même, nous ne devons nous mêler de rien.

— Mais j'ai promis !... lui dis-je encore une fois.

— C'est égal, dit-elle. Au nom du ciel, Florence, reste tranquille ; on ne sait pas où tout cela peut nous mener. »

Alors je me fâchai presque et je lui dis :

« Ecoute, Marie-Anne, ne me parle jamais comme cela ; je ne veux pas qu'on me parle de cette façon : un homme n'a que sa parole ! M. Jacques m'a rendu plus d'un service ; il m'a conservé ma place, il m'a même fait augmenter de cent francs, je ne pouvais pas refuser ; j'ai promis et je tiendrai ma promesse... Tu m'entends ? »

Je n'avais jamais parlé d'un pareil ton d'autorité à Marie-Anne, mais elle me donnait aussi pour la première fois un mauvais conseil, car tout homme doit remplir ses promesses. Elle fut donc tout étonnée ; et comme Juliette entrait justement avec le plat de pommes de terre et le pot de lait caillé, elle ne dit plus un mot et le souper se passa tranquillement.

Le lendemain, le surlendemain il n'y eut rien de nouveau. Il neigeait toujours. Je tenais mon école et je pensais que la semaine entière se passerait de la sorte, lorsque le samedi soir, après le souper, Georges arriva. Ma femme fut aussitôt troublée ; Juliette, elle, ne sachant rien, était gaie comme à l'ordinaire ; elle se leva tout de suite, et présentant une chaise à Georges, elle lui dit de s'asseoir.

Il fumait selon son habitude une pipe de terre. Je n'aime pas l'odeur du tabac, personne ne fume à la maison, mais pour un de mes anciens élèves, j'avais fait une exception.

« Vous me permettez, monsieur Florence ? dit-il en souriant.

— Va.... va.... continue, ne te gêne pas, lui dis-je ; c'est du bon tabac, et....

— Oui, fit-il, c'est du caporal à huit sous le paquet ; on n'en vend pas d'autre au village ; mais je n'aime pas la contrebande des Allemands, ils font leur qualité supérieure de tabac avec des trognons de choux ; c'est pour ça que cela sent si mauvais. »

Alors on se mit à causer du mauvais temps. Il se plaignait du retard dans les coupes, du chômage des scieries, à cause de la quantité d'eau gelée qui restait dans la montagne, au lieu de descendre ; il prévoyait un grand débordement et peut-être même des inondations à la fonte des neiges.

Moi je l'écoutais, songeant toujours à la manière d'entamer mon chapitre.

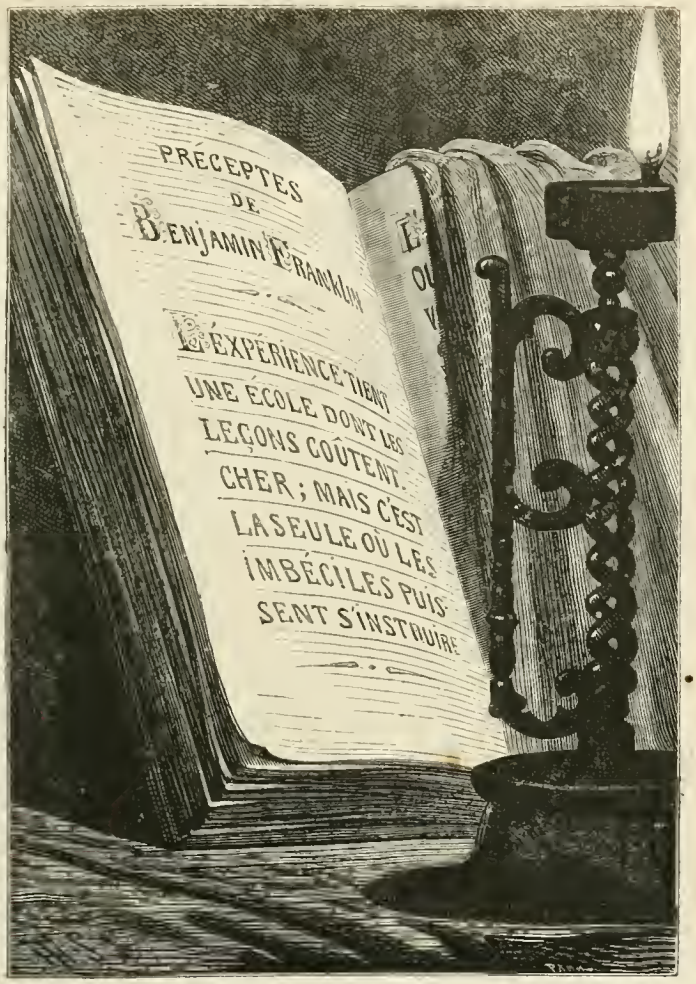
A la fin, comme il disait que l'existence était bien ennuyeuse au village pendant l'hiver, je pensai : — Voilà le bon moment ! — et je lui dis :

« Ah ! tu as bien raison !... Quelle existence.... Quelle existence !... Surtout quand ça doit durer des trente, quarante et cinquante ans.... Quel ennui !... A la longue, on est comme des mécaniques qui font toujours les

Lui, m'écoutait en me regardant de côté. (Page 64.

mêmes choses sans penser à rien. Ce que je ne comprends pas, Georges, c'est qu'un garçon comme toi, riche, instruit, tu viennes t'enterrer aux Chaumes. Je ne te cache pas qu'en te voyant au collége couvert de toutes ces couronnes, jamais je ne me serais figuré que tu finirais par être un simple marchand de bois, qui se promènerait en blouse, dans la boue, dans la neige, à la pluie et au vent, comme le Savoyard Martin et tous les malheureux roulants de cette espèce. Non! ça ne me serait jamais entré dans l'esprit. Moi, Georges, je te voyais déjà d'avance dans une grande ville, en train de faire des études de droit ou de médecine, de mathématiques ou d'histoire naturelle; d'écouter d'illustres professeurs, et puis après cela de te distinguer dans une carrière vraiment scientifique. Je croyais déjà lire le nom de Georges Rantzau dans des écrits savants, et même dans les gazettes. Voilà ce que je pensais! Ça me paraissait très-naturel d'avoir cette idée, car tous les professeurs reconnaissaient les heureuses dispositions que la nature a mises en toi; ces germes utiles qu'il faut cultiver pour les voir fructifier, que tant d'autres voudraient avoir, et qui dépérissent faute de culture, dans un pays comme le nôtre, où l'on n'entend que les raisons vulgaires et les grossiers propos des naturels du pays. »

Je m'animais moi-même, arrangeant avec art ce que M. Jacques m'avait dit; lui, m'écoutait en me regardant de côté, son grand nez incliné, sans cligner de l'œil. Ma femme,



Quel bon sens avait ce Benjamin Franklin! Page 67.)

tout en ayant l'air de suivre sa couture, tremblait comme une feuille ; Juliette, seule, qui ne se doutait de rien, m'observait, ouvrant de grands yeux étonnés, car d'habitude je n'aime pas à parler longuement, j'aime bien mieux écouter les autres.

Georges, sans rien dire, avait fini par se lever et se promenait dans la chambre, en crachant à droite et à gauche, et tirant d'énormes bouffées de sa pipe, comme si mon discours avait produit sur lui de l'impression.

Pendant plus d'une bonne demi-heure, je ne fis que m'exalter et m'attendrir, lui peignant le beau sort des jeunes gens qui continuent leurs études; la vie brillante qu'ils mènent au sein de la civilisation; le grand opéra, les théâtres, les musées, les bibliothèques, les magnifiques collections du Jardin des Plantes, enfin tout ce que je me représentais d'après les descriptions que j'en avais lues; tout ce que je me serais souhaité d'avance, si j'avais eu le bonheur de naître dans une position élevée; tout ce qui me faisait soupirer depuis tant d'années, en pensant que j'en serais privé jusqu'à la fin de mes jours.

Je croyais l'avoir touché, lorsqu'il se rassit tranquillement et me dit :

« Oui, monsieur Florence, c'est très-bien ; voilà ce que vous souhaitez pour vous ; mais moi je souhaite autre chose.

— Qu'est-ce que tu souhaites donc?

— Je souhaite de rester aux Chaumes ; et comme j'y suis, à proprement parler je ne souhaite rien du tout.

— Mais, mon cher Georges, lui dis-je, songe donc à tous les désagréments du commerce de bois, depuis l'arrivée de ce M. Lebel; songe donc qu'auprès de lui, malgré tes moyens et ta fortune, tu n'as l'air de rien! Voilà ce qui me chagrine le plus. Dans deux ou trois ans, en continuant tes études à Nancy, tu reviendrais avec le même grade que lui, tu pourrais lui répondre; au lieu que de cette façon tu courbes le dos; c'est lui qui fait les procès-verbaux et c'est toi qui les payes; c'est lui qui donne des ordres et c'est toi qui obéis.»

Il était devenu tout pâle, ses joues frémissaient.

« Monsieur Florence, me dit-il brusquement, parlons d'autre chose; je n'aime pas entendre parler de cet homme.

— Alors, lui dis-je, presque intimidé par son coup d'œil, tu ne veux pas écouter ton vieux maître d'école, qui ne parle que pour ton bien? Tu veux rester dans ce pays, où tes belles qualités, tes heureuses dispositions....

— Oui, dit-il en m'interrompant d'un ton dur, je reste! »

Et ce mot « je reste! » ne souffrait aucune réponse; c'était la voix du père Jacques dans ses moments de colère. Ma femme me regardait en dessous, en tirant le fil au hasard, et je voyais dans son regard une grande prière de ne pas continuer; aussi, croyant avoir accompli mon devoir, je dis seulement:

« C'est pour ton bien, Georges, que je parlais; mais puisque tu ne veux plus rien entendre, il ne faut pas m'en vouloir. »

Lui, penché sur sa chaise, regardait dans la cheminée, les yeux fixes. Et tout à coup, comme on se taisait, il se tourna de mon côté et me dit d'un ton de bonne humeur:

« Voici bientôt le printemps, monsieur Florence, nous ferons encore plus d'un bon tour dans la montagne; j'espère que cette année vous viendrez plus souvent, car vous avez beau dire, vous aimez ce pays autant que moi....

— Hé! je ne dis pas le contraire, Georges; mais à ton âge, dans ta position.... Enfin laissons cela!... Et puisque tu restes, eh bien, oui, tu as raison, nous irons plus souvent nous promener ensemble dans la montagne; je suis toujours content d'être avec toi.

— A la bonne heure, dit-il en riant, voilà ce qui s'appelle parler! »

Et durant plus d'une demi-heure, la conversation roula sur les fleurs de nos montagnes, sur la belle vallée de la Sarre rouge, etc. On aurait cru que rien d'extraordinaire ne s'était dit.

Vers neuf heures, Georges se levant, après avoir secoué les cendres de sa pipe, me serra la main d'un air amical et s'écria:

« Monsieur Florence, vous êtes le meilleur homme que je connaisse! Si jamais je vous faisais de la peine, il faudrait me pardonner, car ce serait malgré moi. »

Puis, sans attendre ce que j'allais lui répondre, il dit: « Bonsoir, madame Florence; bonsoir, Juliette, » et sortit.

Alors ma femme me regardant murmura:

« Cela s'est bien passé!... Mais avec ce garçon, il ne faut pas recommencer, Florence, il est encore plus dur que son père. »

Et quoique Juliette ne sût rien, je vis qu'elle était aussi comme épouvantée.

« Allons, dis-je en me levant, puisque tout s'est bien passé, il est temps de dormir. La première chose en ce monde, c'est de faire son devoir; quand on ne réussit pas, cela ne vous regarde plus, la conscience est tranquille. »

Et nous allâmes nous coucher.

Le lendemain, jour de la Quadragésime, je n'eus qu'une minute de conversation avec M. Jacques; j'allais partir pour la grand'messe, ma femme et Juliette étaient déjà sorties, et j'ouvrais la porte en bas, lorsque M. le maire, en habit des dimanches, parut sur le seuil.

« Montons, monsieur le maire, lui dis-je, il fait froid dans l'allée.

— Non! le dernier coup va sonner. — Vous avez vu Georges hier soir; vous lui avez parlé?

— Oui, monsieur le maire, pendant plus d'une heure. J'ai dit tout ce qu'on peut dire, je n'ai rien oublié; j'ai même ajouté plusieurs choses très-fortes.

— Et qu'est-ce qu'il a répondu? Qu'est-ce qu'il veut faire?

— Il m'a répondu: « C'est assez.... je reste? »

— Il reste!... Et pourquoi?...

— Il ne donne aucune raison.... ça lui plaît de rester.... il aime ce pays.... voilà tout!...

— Ah...! » dit le vieux, en regardant à terre d'un air pensif.

Je voyais sur sa figure quelque chose de grave et même de triste. Tout à coup les cloches se mirent à sonner; alors, se réveillant de ses pensées, M. Jacques me tendit la main en disant:

« Je vous remercie, monsieur Florence, de la peine que vous vous êtes donnée pour moi.

— C'était de bon cœur, monsieur le maire,

lui répondis-je; j'aurais été bien heureux de réussir. »

Et nous sortîmes dans la rue pleine de neige : lui devant, à trente ou quarante pas, et moi derrière, après avoir fermé la maison, comme des étrangers qui suivent le même chemin.

En entrant à l'église, je l'aperçus déjà dans le banc des Rantzau, à côté de son frère. Je montai prendre ma place à l'orgue et la messe commença.

XIV

Depuis ce jour Georges ne venait plus chez moi ; il me criait seulement en passant :

« Bonjour, monsieur Florence ! »

Je pense qu'il se méfiait de quelque chose, qu'il me croyait d'accord avec son père; mais que sachant ma position difficile à la mairie, et les ménagements que j'avais à garder, il ne m'en voulait pas.

Je continuais aussi d'aller de loin en loin chez M. Jean faire de la musique, car après son invitation je ne pouvais m'en abstenir tout à fait. M. Lebel ne me plaisait pas, il était fier et me regardait toujours d'un air d'ennui, lorsque j'entrais. Il traitait nos plus beaux morceaux d'église de vieilles rengaînes, et cela m'indisposait contre lui.

Ce jeune homme chantait des duos, des romances, en s'accompagnant d'accords plaqués, qui ne montraient pas une grande science de la fugue ni du contre-point; mais il avait une assez jolie voix, et sans ses mines hautaines, j'aurais été plus souvent l'entendre chez M. Jean.

Louise, elle, était toujours heureuse de me voir; elle me paraissait triste et un peu pâle. Elle me reconduisait chaque fois à mon départ, jusqu'au bout de l'allée, en me serrant les mains, comme pour me retenir, et me disait avec une expression de prière :

« Ah ! monsieur Florence, venez, venez plus souvent; venez, je vous en prie; si vous saviez combien vous me faites plaisir ! »

Ces paroles et sa voix me donnaient à penser ; je me disais qu'elle n'était pas heureuse, que cela l'ennuyait de chanter avec M. Lebel; je n'en étais pas sûr, mais ces réflexions me suivaient en quelque sorte malgré moi.

Ainsi se passa l'hiver.

Au commencement du printemps, mon fils Paul, qui venait d'obtenir une place de sous-maître à Dieuze, connaissant mon goût pour les bons livres, m'en envoya deux, que j'ai lus et relus depuis plus de cent fois.

C'étaient d'abord les *Mélanges de morale et d'économie* de Benjamin Franklin, président de la Pensylvanie, dans les États-Unis d'Amérique; ensuite le *Discours* de Georges Cuvier, membre de l'Institut, *sur les révolutions de notre globe*.

J'étais tellement heureux de m'asseoir au fond de mon petit cabinet en haut, pour lire ces deux ouvrages, que j'en oubliais tout le reste; c'est à peine si je m'aperçus cette année-là du retour de la belle saison ; la côte, les jardins, les vergers avaient des fleurs depuis longtemps, que mes jeudis et mes dimanches se passaient encore tout entiers à cette lecture.

Quel bon sens avait ce Benjamin Franklin ! Est-ce qu'on peut voir rien de plus juste, de plus raisonnable que ses préceptes aux ouvriers ? Par exemple lorsqu'il dit :

« L'expérience tient une école dont les leçons coûtent cher; mais c'est la seule où les imbéciles puissent s'instruire.

« Les bons ouvriers veulent tous se perfectionner dans leur état; ils sentent tous le besoin de voyager; mais pour voyager avec fruit, il ne faut jamais rien laisser passer sans le bien voir, et sans se demander : A quoi cela sert-il ?

« Si tu ne voyages pas comme cela, autant rester dans ton village ; tu verras partout des arbres verts, des maisons blanches et des animaux à quatre pattes.

« Lorsque dans un village tu trouveras beaucoup de cabarets, sois sûr d'y trouver aussi beaucoup de fainéants.

« Quand tu ne rencontreras pas les paysans aux champs dès l'aurore, sois sûr qu'ils sont à boire jusque minuit.

« Quand tu verras beaucoup de jeunes filles pâles et maigres, c'est qu'il y a beaucoup de salles de danse et peu de travail.

« Quand tu verras les marchands faire des parties de plaisir pendant la semaine, gare aux banqueroutes !

« Quand tu entendras souvent sonner les cloches, mets beaucoup de liards dans ta poche, les mendiants ne manqueront pas.

« Un pays où les routes sont mal entretenues n'annonce rien de bon à celui qui cherche de l'ouvrage ; passe ton chemin.

« Où tu verras les paysans saluer les messieurs jusqu'à terre, ne t'arrête pas : il y a dans les environs un tyran de village; si tu ne tombes pas sous sa griffe, ses valets te duperont.

« Où tu verras beaucoup d'avocats et de médecins, prends garde d'être malade ou d'avoir des procès.

« Si tu arrives dans un pays où les routes sont belles, où l'on ne voit pas de champs en friche, où les mendiants n'encombrent pas les carrefours, où les étrangers sont reçus cordialement, où les écoles et les hôpitaux sont les plus beaux bâtiments de la ville, arrête-toi là, mon fils, tu es dans un pays habité par de braves gens, qui ont la tête et le cœur bien placés.

« Si tu vois au contraire de pauvres cabanes autour d'un beau château, passe vite !... On y pleure souvent. »

On voudrait pouvoir citer ce livre d'un bout à l'autre !

Quant au *Discours* de Georges Cuvier *sur les révolutions du globe*, c'est tellement grand et tellement clair, qu'après l'avoir lu, j'en devins pensif pendant des semaines et des mois. Cela renversait toutes mes idées sur la création du monde en six jours. L'Éternel me parut alors encore mille fois plus sublime, puisqu'il n'avait pas créé le monde une seule fois, mais un grand nombre de fois, en le renouvelant de fond en comble dans sa terre, dans ses rochers, dans ses plantes, dans ses animaux, dans ses milliards d'astres, depuis la cime des airs jusqu'au fond des abîmes, tantôt par le feu, tantôt par le débordement des mers, tantôt par celui des fleuves et des lacs, tantôt par les glaces ou d'autres moyens inconnus.

Et comme les plantes anéanties, les débris de toute sorte, les ossements des animaux disparus sont restés dans chaque couche de terre ou de sable, pour marquer ces révolutions prodigieuses, personne ne peut nier qu'elles aient eu lieu. Les preuves en sont encore là, chacun peut les voir.

Aussitôt je résolus de compléter mes collections de plantes, par celles des différentes flores antédiluviennes dans notre pays. Le printemps était là, tout brillant de soleil; et les montagnes de la Sarre blanche et de la Sarre rouge, déchirées par des centaines de petits torrents qui découvrent les couches géologiques jusqu'à mille et douze cents mètres de profondeur au-dessous des sommets, me promettaient une riche moisson.

Depuis la construction des routes, on ouvrait aussi de tous les côtés des carrières ; mes anciens élèves y travaillaient, j'étais sûr d'être bien reçu par eux.

Tout de suite une longue table de sapin fut disposée dans mon cabinet, pour recevoir les trouvailles que j'allais faire. J'avais recouvré toute l'ardeur de ma jeunesse pour la science, et le jeudi, de grand matin, à la fraîcheur, ma croûte de pain et ma petite fiole de kirsch dans le sac, ma boîte de fer-blanc pendue sous le bras, je partais comme à vingt ans. J'allais au loin, dans les gorges de la Sarre et du Blanc-Ru, suivant les ravins, les torrents desséchés, sous le soleil de midi ; car alors ce n'était plus à l'ombre des bois que je pouvais faire mes recherches, sous les mousses, les genêts et les bruyères, c'était dans les endroits arides, où chaque couche se montre selon sa nature : calcaire, sablonneuse ou granitique.

J'en suais à grosses gouttes; et souvent, accablé de fatigue, voyant combien d'habits et de souliers j'usais dans cette rocaille, j'étais forcé de me traiter moi-même de vieux fou qui ne sait pas mesurer ses forces et qui s'abandonne à l'entraînement de ses passions.

Tout le pays savait que je cherchais des pierres; et malgré l'amitié que me portaient les gens depuis tant d'années, en me voyant revenir avec mon grand chapeau de paille tout usé, le dos courbé, les jambes pliées, les mains, le cou et la figure hâlés comme un pain d'épice, ils se mettaient à rire et s'arrêtaient de faucher en me criant :

« Mon Dieu, monsieur Florence, qu'est-ce que vous cherchez donc à cette heure dans les rochers? Qu'est-ce que vous font donc toutes ces petites pierres et ces cailloux?... Venez donc vous asseoir, monsieur Florence ; tenez, reposez-vous là, rafraîchissez-vous. »

Ils m'arrangeaient un tas de foin, et me passaient leur pot de lait caillé, qui rafraîchissait dans la source voisine; cela me faisait du bien.

Pour les récompenser, je leur montrais mes pierres, en leur expliquant d'après les différentes empreintes de fougères, ou d'autres plantes des créations éteintes, à combien de milliers de siècles cette végétation se rapportait.

Ils m'écoutaient; ils avaient l'air de me comprendre et finissaient par me dire :

« Vous êtes bien curieux, monsieur Florence ; qu'est-ce que nous fait tout ça? Cent mille ans avant nous, cent mille ans après, ça revient au même !... Ceux de ce temps-là n'ont plus mal aux dents. »

Ils riaient et se remettaient au travail, sans penser plus loin.

De mon côté, les histoires du village, les procès-verbaux, les discussions de MM. Jean et Jacques Rantzau, tous ces événements qui me paraissaient si graves autrefois, n'avaient

plus la moindre importance à mes yeux; les soulèvements terrestres, les éboulements, les inondations, les cataclysmes absorbaient toute mon attention; et c'est à peine si de temps en temps il m'arrivait encore de prêter l'oreille à ce que me racontait ma femme des affaires de ce monde.

Il paraît que Georges, ennuyé des remontrances de son père, qui voulait lui faire continuer ses études, ne rentrait plus régulièrement à la maison; il ne voyait plus personne au pays, il errait dans les bois et vivait comme une espèce de sauvage.

La seule chose qui lui restât encore de la famille, c'était l'âpreté des Rantzau pour leurs affaires d'intérêt; il allait d'une coupe à l'autre, veillant à l'exécution du cahier des charges, et chassait impitoyablement bûcherons, ségares, schlitteurs, tous les employés de son père, lorsqu'ils osaient lui désobéir ou seulement lui répondre. Voilà ce que ce garçon était devenu depuis quelques mois! Tout le village criait contre lui, tout le monde le craignait; on disait :

« C'est un Rantzau, le plus dur, le plus mauvais des Rantzau. »

Dans mes instants de tranquillité pendant l'école, en réfléchissant à cela, j'en devenais tout triste, ne pouvant m'expliquer un pareil changement chez ce jeune homme; car dans le fond Georges m'avait toujours paru bon, généreux; sa dureté pour les pauvres gens me saignait le cœur.

Ma femme me parlait aussi quelquefois le soir, de musique, de concerts, de grands dîners donnés par M. Jean; un bruit vague de prochain mariage entre M. le garde général et Mlle Louise courait partout; c'est toujours ainsi que cela commence; les gens n'y pensaient pas et puis ils sont engagés. Rien n'était arrêté sans doute, mais le bruit s'en répandait, et j'en étais fâché pour Louise; M. Lebel ne m'aurait pas convenu du tout à sa place, enfin à chacun son goût; je me disais que les belles manières de M. le garde général et sa jolie voix l'avaient peut-être séduite.

En ce temps, un jour vers la fin de juillet, j'étais allé jusqu'aux carrières de marbre de Frâmont, dont l'exploitation se trouvait alors dirigée par Baptiste Lachambre, un de mes anciens élèves. Il avait mis de côté pour moi, dans le fond de la carrière, tous les débris ayant conservé quelques empreintes de plantes ou de coquilles.

Après avoir admiré ces fouilles profondes, la régularité des couches s'élevant les unes au-dessus des autres à plus de cinquante mètres et qui témoignaient clairement du séjour des eaux pendant des siècles, dans la haute montagne; après m'être ensuite reposé longtemps à regarder les travailleurs soulevant des masses de marbre avec leurs crics et leurs leviers, je m'étais remis en route vers une heure, ma boîte toute pleine de pétrifications curieuses. Le temps était très-chaud, surtout sur le plateau découvert du Chemin-des-Bornes. Ma charge me pesait, je n'en pouvais plus, et je marchais lentement, appuyé sur mon bâton, pour gagner la lisière du bois.

Le soleil descendait du côté de la Lorraine; le ciel au delà des montagnes était rouge comme de la braise; pas un insecte, pas même un grillon, — celui de tous qui se plaît le plus à la chaleur, — pas un ne bruissait sur la terre sèche et crevassée. La sueur me baignait le corps; et je suivais le sentier aride, la tête penchée, sans avoir plus même la force de rêver, tant la chaleur m'accablait et me donnait d'éblouissements. Cela durait depuis une grande heure, lorsqu'enfin j'entrai dans l'ombre des sapins. Le sentier descendait alors à travers les ronces et les myrtilles; j'entendais bourdonner au loin la rivière; la cime des grands arbres était pourpre, les taillis au-dessous semblaient transparents; et je descendais toujours, me réjouissant d'avance à l'idée de boire.

Tels étaient mes pensées et mon désir, lorsqu'au tournant du sentier, j'aperçus à trente pas au-dessous de moi un homme assis au bord de l'eau, la tête couverte d'un large chapeau de paille roussi par la pluie et le soleil, les épaules carrées, et le grand bâton ferré entre ses genoux. La vue de cet homme m'inquiéta; je regardai bien : c'était Georges! Il était là comme assoupi dans l'ombre du feuillage. A quoi pensait-il? Dieu seul le sait! mais il fallait que sa rêverie fût profonde, car il ne m'avait pas entendu venir.

Je restai plus d'une minute à l'observer, ensuite je fis du bruit pour attirer son attention. Aussitôt il se retourna brusquement et regarda en l'air, ses grands cheveux crépus sur la nuque et le bâton serré dans la main; ses yeux, sous le large bord du chapeau, brillaient comme ceux d'un loup.

« C'est vous, monsieur Florence? cria-t-il au bout d'une seconde.

— Oui, Georges, c'est moi. J'arrive des carrières de Frâmont; je suis bien las. »

Et je descendis. Il me tendit la main; et comme je me penchais pour boire, il me dit :

« Attendez!... L'eau est trop froide... Vous êtes en sueur... voici du vin. »

Il détacha sa gourde, la plongea dans la source, puis il me l'offrit et je bus.

« Est-ce que vous voulez vous asseoir, monsieur Florence ? dit-il.

— Non, il faut que je marche, sans cela mes jambes se roidiraient, je ne pourrais plus avancer.

— Eh bien, donnez! dit-il en m'enlevant ma boîte et la passant sur son épaule ; ça pèse bien vingt livres.

— Au moins, Georges ; ce sont des fossiles ; si je n'y tenais pas tant, je les aurais vidés sur le Chemin-des-Bornes ; c'est trop lourd pour moi. »

Il m'écoutait tout rêveur. Nous avions repris notre route et je lui racontais la magnifique collection de pétrifications que j'étais en train de faire. Il ne répondait pas, et me dit seulement à la fin :

« Vous êtes bien heureux, monsieur Florence, vous aimez toujours quelque chose.

— Oui, j'ai d'abord eu mes fleurs, lui répondis-je, et puis mes insectes ; maintenant j'ai mes fossiles. »

Je souriais, réjoui par l'ombre et par le vin que je venais de boire.

« Vous êtes heureux ! » reprit-il tout pensif.

Nous allions à travers les mille lueurs du soir tremblotant sur le feuillage. Ce qu'il disait de mon bonheur me faisait réfléchir, et tout à coup je m'écriai :

« Sans doute je suis heureux !... Je ne me plains pas, au contraire. Mais toi, Georges, à ton âge, avec ta fortune, ton instruction, voilà ce qui s'appelle une existence agréable.

— Moi, dit-il d'un ton bourru, je n'aime rien, et personne ne m'aime.

— Comment ? comment ? m'écriai-je en le regardant d'un air de reproche, personne ne t'aime ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Et ton père ! et ta mère ! et moi ! et tous tes amis !...

— Oui, je crois bien que vous avez de l'affection pour moi, fit-il, je ne dis pas le contraire, mais...

— Mais quoi ?

— Mais tout ça ne vaut pas l'attachement qu'on a pour une brave femme, pour de bons enfants...

— Ah ! voilà de singulières raisons, lui dis-je étonné ; parce que j'aime ma femme et mes enfants, je ne peux pas en aimer d'autres ! Qu'est-ce qui t'empêche de te marier et d'avoir ces affections-là comme tout le monde ? Mon Dieu, les jeunes gens veulent tout avoir à la fois ; la vie est pourtant assez longue pour leur donner de la patience. »

J'étais étonné de son peu de bon sens, lorsqu'il dit :

« Je ne me marierai jamais... Je serai le dernier des Rantzau... quand une race produit des monstres, il vaut mieux la laisser finir.

— Des monstres !... De qui parles-tu donc, Georges ? lui dis-je stupéfait.

— Hé !... s'écria-t-il, vous le savez bien !... Je parle du vieux bandit qui cherche à nous ruiner ; qui nous en veut à mort, et qui n'aurait pas honte de donner sa fille, son propre sang, à ce misérable garde général, pour nous faire écraser de procès-verbaux, et nous réduire à la misère mon père et moi. Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de cela ?

— Oui, lui dis-je ; et toi-même tu m'en as déjà parlé ; mais je ne croirai jamais qu'un père sacrifie son enfant, sa fille unique, à sa haine, à sa vengeance ; c'est contre nature, c'est impossible.

— Impossible ?... Mais tous les jours cette espèce de comédien arrive ; tous les jours il fait de la musique ; tous les jours le vieux l'attend et lui fait de grands saluts : — Bonjour, monsieur le garde général... J'ai bien l'honneur, monsieur le garde général... Asseyez-vous, monsieur le garde général !... Louise... Hé... Louise... arrive bien vite !... Louise, où donc est-tu, Louise ? M. le garde général est là... »

Il criait, il imitait les saluts de M. Jean et les airs ridicules du garde général.

« Mais, lui dis-je avec douceur, si Louise aime ce jeune homme !...

— Louise !... s'écria-t-il en s'arrêtant et me regardant d'un air furieux, Louise aimer un pareil freluquet, un être minable, sec, le nez pointu, qui s'habille de blanc comme une femme, qui chante en roulant ses yeux au plafond, la main sur le cœur, allons donc, est-ce que vous perdez la tête ? Une Rantzau... une fille de bon sens... Allons donc !... allons donc !... »

Il levait les épaules et s'était remis à marcher. Et comme je le suivais tout pensif, au bout d'un instant il reprit :

« Mais elle en meurt de chagrin ; mais tous les jours, quand l'autre arrive, elle se sauve ; il faut que le vieux coure après elle ; qu'il l'appelle, qu'il lui parle, pendant qu'elle fait semblant d'arroser ses fleurs au jardin, et qu'elle regarde par-dessus la haie, comme pour appeler au secours ! Vous ne voyez pas cela, vous !... C'est une honte, une abomination ; je voudrais descendre étrangler le vieux et jeter le comédien par la fenêtre... Ah ! si je

les tenais... comme je les serrerais... C'est le vieux qui ne rirait pas... et l'autre, le beau merle... c'est lui qui ne sifflerait plus longtemps... Ah ! malheur !... »

Je le regardais du coin de l'œil, et je voyais son nez se courber, ses yeux reluire et son gros poing serrer le bâton ; je pensais :

« Oui... Oui... si tu les tenais, il ne ferait pas bon être à leur place ! »

Et puis j'avais des idées étranges ; je m'étonnais de sa colère terrible à propos de Louise, qu'il décriait tant autrefois. Et comme le silence était revenu :

« Tu crois donc qu'elle est malheureuse ? lui demandai-je.

— Malheureuse ! fit-il, dites qu'elle est malade, très-malade; elle dépérit, elle devient blanche comme de la cire, elle si fraîche, si gaie, les yeux si vifs, les lèvres si roses l'année dernière en revenant du couvent; elle ne vit plus, elle s'en va !... Mais, monsieur Florence, par charité, rien que par charité, vous devriez aller de temps en temps la voir !... Depuis que vous avez votre collection de fossiles, vous oubliez tout le reste. Elle était si contente de vous voir arriver; ça la débarrassait un instant du chagrin d'être seule avec son père et le comédien; elle avait le temps de respirer... Vous n'êtes pas fort, mais vous êtes un bon homme, et devant un honnête homme, des êtres pareils sont gênés. Vous devriez bien encore aller faire de la musique d'église, chanter des *kyrie*, des *alleluia*...

— C'est bon, c'est bon, Georges, lui dis-je vraiment attendri et le cœur serré, j'irai et pas plus tard que demain après l'école ; j'irai, sois-en sûr. Comment ! les choses en sont venues à ce point ? Mais c'est terrible ce que tu me racontes.

— Ah ! dit-il, moi je vois tout... Et si cela continue !... »

Il n'ajouta pas un mot.

Nous sortions alors de la forêt, au même endroit où l'année précédente nous avions vu Louise se jeter dans la Sarre, pour soutenir seule avec sa fourche la voiture de regain. Ce souvenir revint sans doute aussi à Georges, car il s'arrêta pour battre le briquet et regarda longtemps la rivière, sans rien dire ; ensuite nous continuâmes notre chemin. Mille idées me traversaient l'esprit. Il faisait nuit quand nous arrivâmes aux Chaumes. Sur le seuil de ma porte, Georges me montrant la maison de M. Jean toute sombre et sans lumière au fond de la rue, me dit :

« Regardez comme on s'amuse là dedans ! C'est l'oncle Jean qui rend sa fille heureuse !... Allons, bonne nuit, monsieur Florence ! »

Puis il s'éloigna. Je montai. On m'attendait depuis longtemps.

« Mon Dieu, Florence, me dit ma femme, en me débarrassant des fossiles, comme tu reviens tard !... Mlle Louise sort d'ici ; elle t'a attendu jusqu'à sept heures.

— Louise Rantzau ?

— Oui.

— Ah !... Qu'est-ce qu'elle me voulait ?

— Je ne sais pas... elle avait quelque chose à te dire... Elle reviendra demain. »

Nous soupâmes; je n'en pouvais plus de fatigue et de sommeil. — Une heure après, nous dormions tous à la grâce de Dieu.

XV

La matinée du lendemain se passa dans le plus grand calme; en cette saison de récoltes et de moissons, il ne me restait qu'un petit nombre d'élèves, la salle était presque vide. Les grandes voitures couvertes de gerbes passaient de temps en temps, jetant leur ombre aux fenêtres; les enfants, dispersés dans les bancs, s'assoupissaient à la chaleur de juillet ; ils regardaient voler les mouches ; ils écoutaient les bruits du dehors : les éclats de rire des moissonneuses rentrant du travail, les aboiements des chiens, le sourd mugissement des bœufs; cela seul les empêchait de dormir, car on ne peut pas toujours épeler ni réciter le catéchisme.

Moi, dans ma chaire, je traçais mes exemples, je taillais mes plumes, rêvant tristement à la position de Louise, à toutes les satisfactions qu'elle m'avait données autrefois, à son heureuse mémoire, à son bon cœur, et puis à son départ pour le couvent de Molsheim, aux visites qu'elle nous faisait pendant les vacances, au bonheur qu'elle avait de nous apporter de petits présents.

Ces souvenirs m'attendrissaient. Je la plaignais d'avoir un père si dur, capable de la sacrifier au garde général, pour satisfaire son esprit de haine contre M. Jacques.

Le temps s'écoulait ainsi ; à chaque passage de moissonneuses on regardait; la bonne odeur des récoltes entrait jusque dans la salle, et j'étais forcé de plaindre les enfants, retenus à l'école dans cette saison où l'on aime à courir, à se baigner, à vivre en plein air.

Enfin, sur le coup de onze heures, après

Regardez comme on s'amuse là dedans! (Page 71.)

avoir fait réciter la prière, je donnai le signal du départ, et les élèves tout joyeux, leur petit sac sous le bras, sortirent en criant :

« Bonjour, monsieur Florence! Bonjour, monsieur Florence! »

Ils étaient bien heureux de se dégourdir les jambes et d'aller avant le dîner visiter leurs sauterelles et leurs lacets, posés dans tous les buissons de la côte, près des ruisselets où viennent boire et se baigner les petits oiseaux.

J'avais serré mes papiers dans le tiroir, et de ma porte je regardais au loin dans la rue cette file de voitures arrêtées devant les granges; les hommes levant les gerbes au bout de leurs fourches luisantes, et les filles en haut, à la lucarne des greniers, les recevant dans leurs bras.

C'était un spectacle d'abondance qui réjouissait la vue, et je ne songeais plus en ce moment à Louise, lorsque je la vis arriver de loin, à l'ombre des vieux hangars, saluant toutes les bonnes gens qui la reconnaissaient. Elle était en cheveux; sa maigreur me fit de la peine. Cela ne l'empêchait pas d'être toujours belle. Le grand nez des Rantzau, leur menton allongé, lui donnaient quelque chose de fier et de hardi, quelque chose de noble, qu'on ne voit pas souvent au village; mais elle était malade, très-malade, et je me disais:

« Mon Dieu, est-ce donc là ma chère Louise, un tel changement en si peu de temps est-il possible? »

J'en avais le cœur serré. Et quand, arrivée près de moi, elle me tendit ses doigts effilés,

« Non. ... Jamais !... » (Page 77.)

en murmurant : « Monsieur Florence, j'avais un grand service à demander, j'ai tout de suite pensé à vous; » tout ce que je pus lui répondre, ce fut :

« Montons, mon enfant, montons ! »

Nous montâmes dans la petite salle à manger, où ma femme et Juliette mettaient le couvert; Louise leur dit quelques paroles à voix basse en passant, et comme je l'attendais sur le seuil de mon cabinet, elle entra et je refermai la porte.

Elle s'assit au coin de ma table, couverte de pétrifications, et moi dans mon fauteuil, le dos à la fenêtre donnant sur le jardin. Je la regardais tout inquiet, sa pâleur m'étonnait; elle réfléchissait, sa joue maigre sur la main, regardant à terre.

« Eh bien, Louise, lui dis-je, tu es venue hier, j'étais absent.

— Oui, monsieur Florence, je suis venue. Avant de venir, j'ai bien réfléchi; ce que je vais vous dire est arrêté dans mon esprit; c'est un grand service que je vous demande....

— De quoi s'agit-il, Louise ?

— Je veux entrer en religion.

— En religion.... toi.... Louise.... toi.... mon enfant !... ne pus-je m'empêcher de m'écrier à demi-voix. — Tu veux te faire religieuse, renoncer à la vie, à la jeunesse, à tous les biens de ce monde ?... Oh ! tu n'y penses pas ! »

Elle essaya de répondre tout de suite, et ne le pouvant pas à cause de son émotion, elle sortit un petit mouchoir blanc de sa poche,

et le mit sur ses yeux, le coude sur la table ; elle ne pleurait pas, mais elle tremblait.

J'attendis plus d'une minute; de l'autre main elle relevait ses beaux cheveux et les rejetait sur son cou. Le silence durait, j'étais devenu tout pâle, lorsqu'elle se remit et me dit :

« Il le faut !... J'ai réfléchi, bien réfléchi.... Je n'ai jamais été heureuse qu'au couvent, avec les chères sœurs, loin du monde.... Il le faut. »

Je voyais combien ces pensées l'agitaient; moi-même j'étais tout bouleversé, et j'allais lui demander les raisons d'une décision aussi grave, lorsqu'elle ajouta :

« Je viens vous prier, monsieur Florence, au nom de l'amitié que vous m'avez toujours portée, de vouloir bien déclarer ma résolution à mon père.... Moi, je n'ose pas.... je crains.... Il est si violent.... »

Elle hésitait, quand revenant tout à coup à moi, je lui dis :

« Ecoute, tout ça n'est pas naturel ! D'abord, Louise, tu es malade; ce n'est pas quand on est malade, qu'il est permis de prendre des résolutions pareilles, c'est une injure à Dieu, entends-tu ? Lorsqu'on veut faire un sacrifice à Dieu, il faut être dans son bon sens ; et je dis, moi, que tu n'es pas dans un état de santé qui te permette de juger sainement du sacrifice que tu veux faire. Et puis, il doit y avoir autre chose.... dis-moi quoi ?... »

Elle se taisait.

« Tu ne veux pas me le dire, repris-je alors, pendant qu'elle détournait les yeux, de plus en plus pâle et désolée, eh bien, je le sais.... tout le village le sait : tu ne veux pas de M. Lebel pour mari, et tu prends cette résolution désespérée pour échapper à la volonté de ton père. Je consens à lui faire la déclaration que tu me demandes, mais ce sera simplement comme une menace, pour voir ce qu'il répondra, voilà tout !

— Non, monsieur Florence, ma résolution est sérieuse.

— C'est bon !... c'est bon !... m'écriai-je, je vois maintenant que Georges avait raison ; c'est une abomination, une véritable abomination. »

La colère m'emportait, je n'avais jamais été dans cet état, on devait m'entendre de la chambre voisine et même de la rue ; j'allais, je venais, m'étant levé plein d'indignation.

Au nom de Georges, Louise était devenue toute rose, ses joues pâles s'étaient colorées.

« Georges a parlé de moi ? fit-elle.

— Oui, il a dit qu'on voulait te forcer à commettre une mauvaise action, mais que tu étais une Rantzau, et qu'on ne viendrait pas à bout de ta volonté ; que tu ne te sacrifierais pas à la haine de ton père contre le sien, que tu ne ferais jamais de marchés pareils.

— Il a dit cela ?

— Oui, et il a eu raison ! Tout le pays, tous les honnêtes gens sont pour toi. Sois tranquille, j'irai faire la déclaration.... Je verrai.... Je n'ai pas peur ! Je dirai que tu pars.... que tu ne reviendras plus.... que tu seras murée dans un tombeau toute vivante.... pour toujours.... toujours !... Il faudra bien alors que ton père revienne à la raison.

— Mais, monsieur Florence, je vous assure que ma résolution est bien réfléchie, que je veux me consacrer à Dieu, et que....

— Allons !... Tu feras ensuite ce que tu voudras, lui dis-je de mauvaise humeur ; mais il faut d'abord que tu sois libre, il ne faut pas qu'on te donne à choisir entre le bon Dieu et M. le garde général ! Ce n'est pas ainsi qu'on se sacrifie.... Non !... Dieu ne veut pas qu'on choisisse entre lui et un autre qui vous déplaît, c'est une profanation ; ceux qui vous encouragent à de pareilles actions sont marqués pour la damnation éternelle, ils offensent Dieu dans sa majesté. Je t'ai déjà dit ça ! Et maintenant tu peux t'en aller ; nous allons dîner, retourne là-bas ; à quatre heures, sans faute, j'irai chez ton père. »

Louise n'avait rien à me répondre ; elle me serra la main avec une grande émotion, en disant tout bas : « Merci, monsieur Florence, merci !... Je savais que vous ne me refuseriez pas. » Puis elle sortit ; et deux minutes après j'entrais dans la chambre voisine, où la table était mise. Ma femme et Juliette avaient tout entendu ; elles tremblaient, et Marie-Anne me dit :

« J'espère bien, Florence, que tu n'iras pas chez M. Jean ? »

Mais alors je me fâchai et je lui répondis :

« J'irai !... Oui, j'irai !... Et je ne veux pas qu'on me fasse des observations inconvenantes. Ce n'est pas beau, de la part d'une épouse soumise, de faire à son mari des observations semblables. Quand même je n'aurais pas promis, mon devoir serait d'y aller ! Est-ce qu'un homme comme moi, un instituteur respectable, peut laisser dans la désolation une de ses meilleures élèves, qui ne l'a pas mérité ? Est-ce que je ne rougirais pas devant moi-même d'une pareille faiblesse ?

— Mais il te maltraitera, Florence !

— Lui !... qu'il essaye de me maltraiter, dis-je en fermant les poings, qu'il essaye ! »

Jamais je ne me serais cru le courage d'aller affronter un homme si dangereux, dans sa propre maison; j'avais toujours eu la plus grande prudence, mais l'indignation alors était trop forte, elle emportait tout.

Pendant le dîner, je me confirmai dans ma résolution; Juliette et ma femme se regardaient toutes pâles. Après le repas, je rentrai dans mon cabinet pour réfléchir; puis je descendis faire mon école, et à quatre heures je montai m'habiller, mettre une chemise blanche, ma redingote et mon chapeau, pour me présenter convenablement devant le barbare, et l'influencer autant que possible par mon extérieur, car tous les hommes prennent en considération la bonne tenue de celui qui se présente.

M. le garde général Lebel assistait à Sarrebourg aux nouvelles adjudications; il devait revenir le soir, je n'avais donc pas de temps à perdre et je descendis au moment où la demie sonnait à l'église.

Ma femme et ma fille ne disaient plus rien; mais en arrivant sur la porte en bas, j'aperçus au fond de la ruelle du presbytère M. Jannequin, qui lisait son bréviaire dans son jardin, tout en surveillant ses abeilles. Il interrompit aussitôt sa lecture et me fit signe de venir. La ruelle était déserte; et M. le curé me conduisant à l'ombre des grands arbres, commença par me faire des représentations sur la démarche imprudente que j'osais entreprendre, disant que M. Jean Rantzau ne me pardonnerait jamais; qu'il était capable de m'étrangler; qu'il pouvait demander ma destitution; qu'un père de famille se devait d'abord aux siens, ainsi de suite.

Je l'écoutais, comprenant bien que ma femme était allée le prévenir; et quand il eut fini, je lui répondis :

« Monsieur le curé, j'aurais peut-être bien fait de prendre vos bons conseils avant de donner ma parole, mais elle est donnée.

— J'en suis fâché, dit-il, car le cas est sérieux.

— Sans doute, monsieur le curé, mais j'ai promis, il faut que je tienne ma promesse. »

Il se tut un instant, et puis sans insister, il ajouta :

« Eh bien, monsieur Florence, puisque votre résolution est si ferme, allez!..... Dieu veuille qu'il ne vous arrive rien de grave!»

Je partis indigné contre ma femme, et M. Jannequin se remit à lire son bréviaire.

Combien l'honnête homme a de peine à remplir ses devoirs, avec tous ces bons conseils de prudence et de sagesse! C'est à quoi je réfléchissais en remontant la grande rue encombrée de voitures chargées de gerbes. Il faisait un temps magnifique, une de ces belles soirées de juillet chaudes et rouges, où tout ce qui respire cherche la fraîcheur; les arbres, les haies le long des petits vergers, étaient comme illuminés par le soleil couchant. Devant la maison de M. Jean stationnaient encore trois grands chariots attendant leur tour d'être déchargés. Le vieux hangar sombre était déjà hérissé de gerbes jusqu'au pignon, et les garçons, les domestiques, en fourraient toujours dans les coins et les recoins des greniers.

Quelles richesses possède une telle maison!... Que de bétail dans les écuries!... Que de fourrage dans les granges!... Que de vin dans les caves!... Ce n'est pas étonnant que tant de gens se présentent, pour épouser la fille avec le reste.

Malgré moi ces réflexions me venaient en pensant au garde général.

Les moissonneurs, les domestiques, les servantes, presque tous de mes anciens élèves, au milieu de la presse, me criaient :

« Hé! monsieur Florence, un beau temps pour la rentrée des récoltes! »

Mais j'étais tellement inquiet d'être mal reçu par M. Jean, que je voyais à peine ces choses, et que je répondais au hasard :

« Oui.... Oui.... mes amis, c'est un beau temps.... Travaillez bien.... Courage!... »

Et plus je m'approchais de la vieille bâtisse, dont les fenêtres et les volets en bas étaient fermés à cause de l'ardeur du jour, plus mon trouble augmentait. Sans ma promesse, j'aurais repris le chemin de l'école; mais j'avais promis, et malgré mes craintes j'arrivai sur le seuil de l'allée, ouverte au large pour laisser aller et venir les servantes, qui prêtaient la main aux moissonneurs.

La première porte à droite était celle du bureau de M. Jean, où les débiteurs allaient lui demander du temps, renouveler leurs billets, porter leurs rentes, leurs fermages, leurs loyers. C'est là que M. Jean tenait ses livres; et la porte étant entre-bâillée, je le vis tout de suite au fond de l'ombre, assis devant son petit bureau de noyer. Il me tournait le dos. Le jour chaud, entrant par les fentes des volets en traînées d'or toutes fourmillantes de poussière, éclairait dans ce coin sa grosse tête chauve, bordée de quelques touffes grises autour des oreilles, ses larges épaules et son dos rond. Il écrivait; il alignait dans son registre les voitures de foin, de paille, les sacs

de blé, d'orge et d'avoine, à côté de ses piles d'écus et de ses créances.

Je le regardais, n'osant plus souffler ; mais comme au bout de cinq ou six minutes un domestique entrait dans l'allée, ne voulant pas être surpris à regarder, je toussai doucement et je m'avançai le chapeau à la main, en disant :

« Monsieur Rantzau, j'ai bien l'honneur.... »

Alors lui, se retournant à demi dans son fauteuil, sans se lever, et me regardant de bas en haut, s'écria d'un ton rude :

« Ah ! c'est vous !... Eh bien, qu'est-ce qui se passe ? On m'a raconté que ma fille est allée vous voir hier et avant-hier.... »

Je vis tout de suite qu'on nous avait dénoncés, car les rapporteurs ne manquent pas au village, surtout près des gens riches, et je fus encore plus troublé.

« Eh bien, reprit-il, qu'est-ce que c'est ?

— Je suis chargé d'une commission bien pénible, monsieur Rantzau, lui dis-je ; Louise m'a prié de vous prévenir qu'elle veut entrer en religion.

— En religion ?

— Oui, monsieur Rantzau ; elle veut se faire religieuse, elle veut retourner au couvent et se consacrer au Seigneur. »

Il était devenu tout blanc de colère et louchait d'une façon terrible ; moi je bégayais :

« Vous comprenez, monsieur Rantzau, que je ne pouvais refuser à la meilleure de mes élèves, de... »

Mais il ne m'écoutait déjà plus, et se levant il courait dans l'allée, criant comme un loup :

« Louise !... Louise ! »

Puis rentrant, il se mettait à marcher autour de la chambre, la tête penchée, les mains sur le dos, sans plus faire attention à moi que si je n'avais pas été là. Ses grands souliers criaient sur le plancher, son nez se courbait, son menton se serrait.

Tout à coup il s'arrêta pour écouter ; des pas légers descendaient l'escalier ; alors il toussa. Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. Presque aussitôt Louise parut sur le seuil, tremblante comme une feuille. Elle me vit là, presque aussi tremblant qu'elle ; et le vieux, refoulant sa colère, dit en fronçant les sourcils :

« Qu'est-ce que je viens d'apprendre ? Tu vas chez ce maître d'école, raconter ce que tu ne veux pas me dire, à moi, ton père ? Tu n'as pas honte de dire des folies à cette vieille bête et à ses deux pies-borgnes, qui ne manqueront pas de les répéter dans tout le village ! Est-ce que ça ressemble aux Rantzau, cette conduite-là ? M. Florence vient me dire bêtement que tu veux aller au couvent, que tu veux te consacrer au Seigneur ! Qu'est-ce que c'est que ça : — au Seigneur ?... »

Il avait une figure de mépris abominable en parlant du Seigneur, le vieux gueux ! et pourtant il ne manquait pas d'assister à la messe et aux vêpres tous les dimanches.

C'est en ce moment que je reconnus sa vraie religion ; la religion de l'orgueil, de l'avarice, de tous les faux biens de la terre !

« Voyons, cria-t-il, parle donc.... Réponds-moi. »

Alors Louise se redressant, lui répondit :

« Eh bien, oui, je veux retourner au couvent ! »

Et me regardant :

« Je demande pardon à monsieur Florence, dit-elle, des insultes qu'il vient de recevoir à cause de moi ; il n'a dit que la vérité. Je suis malheureuse ici.... Je veux me consacrer au service de Dieu.... Je veux revoir mes chères sœurs de Molsheim... Au moins, là, j'aurai le calme, la tranquillité de la paix. »

Sa voix frémissait, mais elle était ferme.

M. Jean, en l'écoutant les bras croisés, la regardait du haut en bas comme une mouche ; on aurait dit qu'il allait l'écraser d'un coup ; la sueur m'en coulait du front, sachant bien que je n'étais pas de force à la défendre. Mais au lieu de s'emporter, avec une véritable ruse de vieux loup, il commença d'abord par essayer de l'attendrir, en disant :

« Ainsi, voilà le prix de mes sacrifices et de mon amour pour mon enfant !... Voilà ma récompense !... »

Il levait les mains et semblait se plaindre de son malheur.

« J'avais une fille !... Pour cette fille, que j'aimais plus que ma propre vie, j'ai tout sacrifié !... J'aurais pu me remarier, mais je n'ai pas voulu lui donner une marâtre ; je suis resté veuf à quarante ans. J'ai passé mes jours et mes nuits à la rendre riche, à lui faire donner de l'instruction. Jamais, jamais il ne m'est arrivé de rien lui refuser ! Elle aimait la musique, elle a eu les meilleurs maîtres !... Elle voulait un piano, il est arrivé de Paris. Elle voulait des robes, des chapeaux à la mode, je les ai fait venir de Strasbourg !... Rien n'était trop cher pour elle.... Elle m'aurait demandé mon dernier morceau de pain, elle l'aurait eu !... Je n'aimais qu'elle ; je me disais : — C'est Louise !... — et tout était dit. C'était ma gloire, mon bonheur, c'était tout !... Et voilà.. . voilà ma récompense !... »

Louise, toute blanche, ne disait rien ; et le

vieux, voyant qu'il ne réussirait pas par ce moyen, s'écria brusquement :

« Alors, c'est décidé, tu veux te consacrer au bon Dieu !

— Oui, dit-elle, c'est décidé. »

Mais à peine avait-elle dit cela, que d'un coup de poing ouvrant les volets, et prenant sa fille par l'épaule, il la fit tourner comme une plume, et lui montra la maison en face, criant avec des grincements de dents épouvantables :

« Le bon Dieu.... Ha ! ha ! ha ! Ton bon Dieu, tiens... le voilà !.. C'est le fils du gueux, du bandit qui veut ma ruine, qui m'aigrit le sang depuis trente ans.... le voilà, ton bon Dieu !... — Dis donc le contraire.... Mens !... mens !... puisque tu veux te faire religieuse !... »

Sa figure était terrible ; Louise, plus morte que vive, ne répondait pas.

« Est-ce vrai? criait-il en la secouant, parle donc.... Tu ne dis rien.... c'est donc vrai ! »

A la fin, comme elle ne bougeait pas, il la lâcha.

Moi, je ne me tenais plus sur mes jambes ; j'aurais voulu crier : — Sauve-toi... sauve-toi, mon enfant ! — mais je sentais quelque chose m'étouffer, me serrer la gorge.

Et lui, reprenant son air d'attendrissement au bout d'un instant, se remit à marcher.

« Oui, dit-il, pour ma fille j'ai tout sacrifié !... J'aurais trouvé cent partis riches au pays, je ne l'ai pas voulu ; mais grâce à Dieu, malgré le bandit qui demandait ma mort, j'ai prospéré dans mes biens. Un honnête homme, le plus honnête et le plus instruit du pays, est venu ; il m'a demandé la main de mon enfant... Quel honneur pour la famille ! J'ai consenti... J'ai donné ma parole... Toute la montagne sait que Jean Rantzau n'a qu'une parole ! Tout va bien... Tout est arrêté... Tout ce que j'ai perdu, je l'aurai : — J'aurai des petits-enfants ; nous vivrons dans la paix, dans la joie... Le gueux en face ne rira plus... Nous serons les premiers de la commune, de l'arrondissement ; ma fille sera la première dame, la plus considérée à dix lieues aux environs ; mon gendre restera chez nous, il sera le maître des Chaumes ; et l'autre, avec son fainéant, son coureur, son ivrogne, desséchera de colère ! — Je ne veux pas, moi, qu'on vienne me dire non, quand j'ai dit oui ! Tu m'entends? »

La fureur le reprenait ; et la voyant qui se tenait droite contre la porte, les yeux à terre, mais hardie et décidée comme tous les Rantzau :

« Tu m'entends ! répéta-t-il avec rage. Ose donc refuser... Ose dire non !

— Eh bien, non ! » dit-elle, en le regardant en face.

J'en eus froid dans le dos.

Et comme elle disait non, la grosse main du barbare tombait sur elle et l'abattait à ses pieds, ses pauvres genoux frappaient la terre ; elle était écrasée, mais relevant la tête avec des yeux terribles, elle répétait :

« Non !... Jamais !... »

Il allait la frapper encore, lorsque je lui sautai sur le bras, en criant :

« Monsieur Rantzau, c'est votre enfant !...

« Ah ! tu viens te mêler de mes affaires, toi, s'écria-t-il. Attends !... »

Et je me sentis enlevé dans ses deux grosses mains, comme dans un étau ; je sentis ma tête frapper le mur, et puis, je ne sais comment, j'arrivai dans l'allée et je tombai en arrière jusqu'au bas des marches, à demi mort d'épouvante.

Je me croyais perdu ; et tandis que j'essayais de me relever, mon chapeau volait dans la rue et la porte se refermait comme un coup de tonnerre. Alors regardant autour de moi, je vis tout le monde se sauver aux environs, et dans la maison j'entendis de grands cris : le vieux scélérat battait sa fille ! Ces cris m'arrachaient le cœur.

J'eus bien de la peine à me redresser, mes reins étaient comme brisés. Je m'assis sur une marche de l'escalier, sans avoir même la force de gémir. Tous les moissonneurs et les domestiques étaient partis ; personne ne voulait avoir rien vu !

Au bout de quelques minutes, ayant repris haleine, je pus ramasser mon chapeau et marcher. Je retournai à la maison. De loin en loin, une figure apparaissait aux lucarnes et se retirait aussitôt.

Par bonheur, je n'avais rien de cassé dans le corps ; j'en remerciai Dieu, et me retrouvant à notre porte, je montai l'escalier, j'entrai dans notre petite chambre, et je m'assis sans me plaindre ni rien dire.

Mais tout de suite Juliette et ma femme avaient vu mon émotion profonde ; j'étais aussi blanc de poussière sur le côté gauche, où j'avais roulé, mon chapeau était déformé ; elles me regardaient toutes saisies, et ma femme s'écria :

« Florence, au nom du ciel, que s'est-il passé?

— Ce n'est rien, lui dis-je, monsieur Jean m'a poussé dehors ; je suis tombé, et.... »

Alors leurs gémissements éclatèrent. Marie-Anne s'écriait :

« Je t'avais bien prévenu, Florence; tu ne voulais pas me croire... Ah! mon Dieu, quel malheur! »

Et Juliette pleurait.

Bientôt quelques voisines vinrent s'informer. Le bruit se répandait déjà que j'allais être destitué, pour avoir insulté M. Jean. Les gémissements redoublèrent à la maison; mais j'avais pour moi la conscience d'avoir rempli mon devoir; et vers sept heures, au moment du souper, voyant ma femme et ma fille si désolées, je leur dis de ne rien craindre; qu'il existait encore une justice en ce monde; que toutes les menaces de M. Jean, et toute la puissance de M. le garde général ne pourraient me faire ôter ma place, parce qu'on serait bien forcé de m'entendre avant de prononcer, et que je serais soutenu par M. Jacques. Elles se calmèrent un peu, mais on pense bien que personne à la maison n'avait envie de manger, ni même de dormir.

Vers neuf heures nous entendîmes M. le garde général revenir à cheval de Sarrebourg, dans le silence de la nuit; il allait bientôt tout apprendre et m'en vouloir autant que son futur beau-père.

Georges revint plus tard; nous venions de nous coucher, et je racontais tout bas à ma femme ce qui s'était dit entre M. Jean et Louise, quand nous entendîmes son char à bancs passer au grand trot devant notre maison.

« Tiens, dis-je à Marie-Anne, le voilà qui revient de la vente des coupes; s'il savait que Louise l'aime!...

— Tais-toi! s'écria-t-elle épouvantée. Ne parle jamais de cela, Florence, nous serions perdus! »

Elle était toute tremblante.

Moi, j'avais mal aux reins, mais je ne sentais pas de grandes douleurs; le lendemain seulement, lorsqu'il fallut me lever pour tenir mon école, il me semblait ne pouvoir en venir à bout, tant la secousse avait été violente. J'aurais bien voulu garder le lit ce jour-là; pourtant avec l'aide de ma femme je pus m'habiller et m'asseoir dans le fauteuil.

Quel malheur d'être pauvre et de n'avoir que son état pour vivre!

Ces choses sont passées depuis bien des années, et rien que d'y penser j'en frémis encore. Je n'avais pas mérité de pareilles humiliations; M. Jean n'aurait pas osé traiter de la sorte un homme riche, capable de se défendre : la justice sans la force n'est pas assez considérée dans ce monde.

XVI

J'étais à peine assis depuis un quart d'heure à la petite fenêtre du pignon qui donne sur la grande rue, et je rêvais aux misères de ce monde, quand Georges arriva tout au loin, avec son chapeau de paille à larges bords, sa blouse et son bâton à pointe de fer. Il paraissait pensif; les gens en train de tirer le fumier des étables, de donner de l'air au bétail, ou de lâcher les poules dans les haies, s'arrêtaient tous à le regarder; lui ne faisait attention à rien. Ma femme, qui préparait notre café au lait dans la cuisine, entra bien vite en disant :

« Florence, voici Georges qui vient chez nous. Il vient savoir ce qui se passe; mais garde-toi bien de lui dire ce que tu m'as raconté hier.... M. Jean l'apprendrait, et....

— Ecoute, Marie-Anne, lui dis-je en me retournant, mêle-toi de tes affaires. Après avoir été roué de coups, j'ai bien un peu le droit de me plaindre! »

L'indignation me possédait. Juliette, qui balayait la chambre, ferma les fenêtres et sortit avec sa mère, et dans le même instant Georges montait l'escalier; il entra en me disant :

« Bonjour, monsieur Florence; je vais aux scieries et j'ai voulu vous voir en passant.

— Assieds-toi, Georges, prends une chaise, moi je ne peux pas bouger.

— Oui, fit-il, l'oncle Jean vous a maltraité, je sais ça! C'est un grand lâche; ce n'est pas à moi qu'il serait venu s'attaquer; c'est à un brave homme sans force et sans fiel qu'il s'en prend; c'est sa pauvre fille qu'il assomme, lui! Il n'y a pas de danger à courir au moins. Ah! vieux gueux, il faut espérer que ton tour viendra, et que tu ne seras pas toujours le plus fort. »

Et comme je l'écoutais, pensant qu'il avait bien raison :

« Savez-vous ce qui se passe maintenant, monsieur Florence? s'écria-t-il. Tout à l'heure, au moment où je sortais de chez nous, toute la maison en face était en l'air : l'oncle Jean lui-même courait à l'écurie seller un cheval, et criait à son vieux Dominique : « Vite un « médecin..... En route..... en route chez « M. Bourgard, à Sarrebourg! » et l'autre aussitôt est parti ventre à terre, sans même prendre le temps de mettre sa blouse... Vous comprenez, Louise est au lit, bien malade; il l'a

laissée hier sur place..... elle peut en mourir!... »

En parlant, il me regardait, la figure bouleversée de colère et de douleur; et moi je ne savais quoi dire, les cheveux m'en dressaient sur la tête. A la fin je m'écriai :

« Ecoute, Georges, tu peux te vanter d'avoir pour oncle un fameux barbare!

— Ne me parlez pas de lui, dit-il en serrant les dents, je serais capable de retourner là-bas tout de suite et de l'assommer!... C'est pour ça que je pars, je ne me tenais plus; j'ai mieux aimé courir, que de risquer un mauvais coup.

— Et tu as bien fait, lui dis-je, c'est sa fille!... Personne n'a le droit d'entrer dans leur maison, excepté ton père, comme maire de la commune, accompagné d'un gendarme, ou de quelque autre fonctionnaire. Nous autres, nous devons rester tranquilles; mais c'est terrible tout de même.

— Oui, c'est terrible! fit-il en se remettant à marcher lentement tout pensif. Quel malheur que je n'aie pas été là hier, quel malheur!... »

Et me représentant la satisfaction que j'aurais eue de le voir entrer la veille, et prendre son oncle au collet, je trouvais aussi que c'était bien malheureux.

Nous rêvions à cela, lorsque tout à coup s'arrêtant, il dit :

« Oui, c'est un fameux bandit!... Mais une chose que je voudrais bien savoir, une chose que je ne comprends pas, ce sont les raisons qu'il avait de battre sa fille jusqu'à la tuer; vous comprenez, monsieur Florence, il devait y avoir des raisons graves!

— Ah! lui dis-je, c'est qu'elle voulait se faire religieuse....

— Religieuse! s'écria-t-il stupéfait; Louise.... religieuse!...

— Oui, elle voulait retourner au couvent de Molsheim, elle voulait renoncer au monde; elle se trouvait trop malheureuse, et c'est moi qu'elle avait chargé de le dire à son père; comme son ancien instituteur, tu comprends, Georges, c'est moi qu'elle avait choisi.... »

Il me regardait jusqu'au fond de l'âme.

« Et c'est pour cela qu'il l'a battue? dit-il au bout d'un instant.

— Ce n'est pas justement à cause de cela, » lui répondis-je tout troublé.

Ma femme, qui nous entendait de la cuisine, venait d'accourir, en me faisant des signes selon son habitude; mais alors au lieu de l'écouter, la colère m'emporta, car on n'aime pas d'être conduit par sa femme comme un enfant, et je dis :

« Tu veux savoir le fin mot de l'histoire... Eh bien, c'est parce qu'elle t'aime!... Le vieux a dit qu'elle t'aime!... Il a poussé la fenêtre en criant : « Ton bon Dieu, tiens, le voilà!... « le voilà!... c'est le fils du gueux en face! »

— Il a dit ça... Vous l'avez entendu, monsieur Florence? fit-il tout pâle.

— Si je l'ai entendu! Il criait assez haut!...

— Et elle.... qu'est-ce qu'elle répondait?...

— Rien! — Il la secouait en criant : « Ré- « ponds-moi donc.... Mens.... mens.... si tu « l'oses! »

— Et elle ne répondait pas?...

— Non, Georges, elle ne voulait pas mentir.... C'était la vérité! »

Je regardais ma femme pour lui dire : « Ça t'apprendra à venir toujours m'ennuyer; maintenant fais-moi des signes tant que tu voudras! » C'est aussi trop fort d'être pris par les gens pour un innocent, qui ne sait pas ce qu'il dit ni ce qu'il fait.

Georges était devenu tout rouge; il nous regardait l'un après l'autre, et puis tout à coup il s'écria :

« Eh bien oui, nous nous aimons!... Oui, je l'aime!... Ah! ce n'est pas d'aujourd'hui, ni d'hier.... Non!... toujours je l'ai aimée! Même lorsque je croyais la haïr, parce qu'on m'avait élevé dans cette idée, je l'aimais déjà.... Je criais contre elle, et j'en voulais à ceux qui me donnaient raison. Mais je me défendais.... je cachais tout là!... dit-il en posant un doigt sur son cœur. Seulement, depuis la voiture de regain, vous vous rappelez, monsieur Florence, depuis ce jour-là, c'est fini, je ne pense plus qu'à elle!... »

Il avait des larmes dans les yeux; il me tenait la main, et je voyais qu'il avait envie de m'embrasser.

« Ah! dit-il, que j'étais malheureux!... que je m'en voulais d'aimer la fille de l'oncle Jean; comme je me maudissais moi-même; comme je me traitais de lâche; comme je courais à droite et à gauche dans les bois, en me répétant : « Le vieux a volé ton père!... Le vieux « ne pense qu'à ta ruine!... » Et je devenais méchant!... — Que voulez-vous, ça me suivait partout; ça m'entrait tout doucement comme une vrille dans le cœur.... Je n'en pouvais plus!... Je la voyais toujours : au bois, au village, derrière la haie de leur jardin, dans les blés, à sa fenêtre.... A la fin j'ai vu qu'elle était comme moi, monsieur Florence; sans nous chercher, sans nous dire un mot, sans nous regarder, sans avoir l'air de nous connaître, nous étions partout ensemble. — Oui, oui, nous nous aimons! cria-t-il d'une voix

« Elle m'aime... et je l'aurai! » (Page 80.)

terrible, en frappant le plancher de son bâton ; Louise m'aime !... Elle m'aime.... et je l'aurai ! »

Il était devenu comme fou ; on aurait dit un de ces éperviers qui secouent leurs plumes le matin, en poussant leur cri de guerre. J'en étais épouvanté.

« Mais Georges, au nom du ciel, lui dis-je, ne crie pas si haut, tout le village va t'entendre !... Et puis tu dis : — Je l'aurai ! je l'aurai ! — mais le garde général ?

— Le garde général, s'écria-t-il en levant les mains d'un air de pitié ; le garde général.... pauvre diable.... qu'il vienne !... qu'il vienne !... Ah ! ah ! ah !

— Et l'oncle Jean ?

— L'oncle Jean a battu sa fille.... Il veut la sacrifier à sa haine.... Elle m'aime plus que lui.... C'est moi qu'elle aime.... Vous le savez bien.... Vous l'avez dit....

— Sans doute !... Mais ton père, malheureux ? Tout est contre toi, tout !...

— Ecoutez, monsieur Florence, dit-il brusquement, vous êtes un honnête homme, vous !... Parce que ces deux vieux se haïssent depuis trente ans, à propos d'une vieille baraque ; parce qu'ils se souhaitent la ruine ; parce qu'ils ne peuvent se voir sans frémir, nous devrions faire comme eux ; nous devrions continuer de père en fils à nous ruiner, à nous décrier, à nous mettre des bâtons dans les roues, à nous aigrir le sang, à nous détruire les uns les autres !... Vous croyez ça, vous, monsieur Florence ?... Vous trouvez ça juste ?...

Je compris alors les grandes douleurs... (Page 81.)

— Non, Georges, non, je ne dis pas ça, bien au contraire ; mais....

— Il n'y a pas d'autre raison que le bon sens, dit-il ; Louise m'aime.... je l'aime !... Eh bien, nous nous marierons ensemble, et nous serons heureux.... C'est clair ça !... Que les autres fassent ce qu'ils voudront ; c'est leur affaire. »

En même temps il sortit. Je le rappelai :

« Georges ! »

Il remonta deux marches.

« Où vas-tu ?... Qu'est-ce que tu vas faire ?...

— Je vais déclarer la chose à mon père tout de suite.

— Mais tu ne parleras pas de moi....

— Non.... non.... soyez tranquille, dit-il en descendant ; ça me regarde seul ! »

Et il partit.

Malgré mon mal de reins, je ne pus m'empêcher d'aller regarder à la fenêtre. Il remontait lentement la rue, son gros bâton à la main et la tête penchée, puis il rentra hardiment chez eux.

Alors je vins me rasseoir tout inquiet ; et pendant le déjeuner, jusqu'au moment de l'école, je ne fis que me représenter ce qui se passait là-bas : le terrible orage qui dans ce moment même éclatait entre le père et le fils, aussi hardis, aussi durs, aussi tenaces dans leurs idées l'un que l'autre. Tantôt je me disais que le père, affaibli par l'âge et les fatigues, céderait ; tantôt qu'il ne lâcherait pas et jetterait son fils à la porte.

Ces deux idées allaient et venaient dans ma

tête. Enfin, vers sept heures, regardant encore une fois à la fenêtre et voyant la rue tranquille, je descendis faire ma classe du matin.

Pendant l'école je restai tout le temps dans ma chaire, et je vis avec plaisir que pas un de mes élèves ne paraissait content de ce qui m'était arrivé : leurs parents avaient tous donné tort à M. Jean ! et puis tous ces enfants m'aimaient, ils prenaient parti pour moi ; de temps en temps ils m'observaient par-dessus leurs livres, mais aussitôt que je les regardais, ils baissaient les yeux, dans la crainte sans doute de m'humilier.

D'autres instituteurs les auraient peut-être vus rire, car les enfants sont remplis de malice à l'égard de ceux qu'ils ne reconnaissent pas tout à fait justes, mais moi j'eus la grande satisfaction de les trouver de mon parti, contre celui qui m'avait maltraité.

« Tout se passa donc dans l'ordre ordinaire ; et mon école finie, je n'eus qu'à jeter un coup d'œil dehors, pour me convaincre qu'une grande agitation régnait au village. Depuis le matin différentes nouvelles s'étaient répandues ; les voisins et les voisines parlaient sur leurs portes ; les femmes en bas criaient, les filles en haut écoutaient aux fenêtres. On commentait la maladie de Louise, le départ du vieux Dominique pour chercher un médecin ; on savait que Louise voulait retourner au couvent de Molsheim, pour ne pas épouser M. Lebel, et que son père l'avait battue ; on savait tout et l'agitation augmentait.

J'entendais la grand'mère Bouveret, notre voisine, crier dans la rue :

« La pauvre enfant aime mieux s'enterrer vivante dans un couvent, que d'épouser le rougeaud.... et son père l'a battue !... Ah ! mauvais calotin, tu serais depuis longtemps au bout d'une corde, s'il y avait encore une justice dans ce monde ; mais les hommes n'ont plus de cœur, pourvu qu'ils gagnent de l'argent, tout le reste leur est égal !... Et ce garde général Lebel, en voilà un beau merle pour Mlle Louise.... Oui.... oui.... c'est du propre !... Attends,... on l'a faite pour toi, mauvais muscadin !... Depuis l'arrivée de cet aristocrate au pays, on ne parle plus que de procès-verbaux ; c'est lui qu'on devrait assommer et jeter à la porte, et non pas ce pauvre M. Florence, cet homme du bon Dieu, qui n'a jamais seulement osé claquer une puce ! »

Elle avait une voix criarde qui s'entendait d'un bout de la rue à l'autre, et levait son poing maigre en l'air, comme pour menacer la maison de M. Jean.

Son fils, Nicolas Bouveret, le menuisier, cherchait à l'apaiser, en lui disant :

« Taisez-vous, grand'mère, taisez-vous ; ne dites pas de ces choses-là ; nos messieurs l'apprendraient, et ça pourrait tourner mal pour nous !

— Je me moque bien d'eux ! criait-elle encore plus haut. Ce n'est pas eux qui m'empêcheront de rouir mon chanvre, de le filer et de conduire mes chèvres à la pâture.... Qu'est-ce qu'ils peuvent me faire ? Est-ce qu'ils me donnent de l'ouvrage ? Est-ce que je leur dois de l'argent, moi ? Qu'on aille tout leur rapporter, tant mieux ! Je dis que c'est une honte de forcer une jeune fille d'épouser un homme qu'elle n'aime pas.... Je le dirais à Jean Rantzau lui-même ; il n'a qu'à venir, ce n'est pas Nanette Bouveret qui se gênera devant lui. »

Elle continuait ainsi sans se lasser ; plus loin, d'autres, encouragées par cette vieille, criaient aussi ; le village était en révolution à cause de Louise ; et je vis alors pour la première fois que toutes les femmes se soutiennent contre les hommes.

Marie-Anne avait aussi repris courage, voyant bien que tout le pays était avec nous ; ses craintes tournaient en colère.

« C'est maintenant, Florence, disait-elle, qu'on reconnaît le doigt de Dieu. Ce vieil avare si dur, à force de mauvaises actions, s'est attiré tout le monde sur le dos. Qu'il vienne nous attaquer avec son M. Lebel ; qu'il vienne nous ôter notre place, la montagne descendra pour nous soutenir. »

L'exaltation la gagnait à force d'avoir eu peur, et j'étais forcé de la calmer, en lui disant que ma place à la mairie dépendait de M. Jacques seul ; que tous les maires choisissent ceux qui leur conviennent pour ce poste, sans avoir à donner aucune explication, et que je n'avais donc rien à craindre de M. Jean.

« Tant mieux, Florence, disait-elle, tant mieux !... Mais il t'a battu et je voudrais le voir sur la charrette ! »

Les femmes n'ont pas de modération ; le mieux est de ne pas leur répondre, car elles trouvent toujours des raisons pires les unes que les autres, et cela n'en finirait jamais. Je pris donc mon mal en patience, l'écoutant pendant tout le dîner s'emporter contre M. Jean et lui prédire sa perte prochaine, ce qui du reste ne pouvait lui faire aucun mal.

Les choses continuèrent de la sorte, en augmentant partout jusqu'au soir, et ma classe de l'après-midi fut interrompue bien des fois, par les propos violents des femmes qui passaient devant mes fenêtres, allant jusqu'à dire

qu'il fallait enfoncer la porte du vieux Rantzau et délivrer sa fille. M. Jean le savait sans doute, car plus d'un des siens lui rapportait les paroles de ses ennemis; mais cet homme orgueilleux n'était pas de ceux qui se laissent intimider par des menaces, ou qui renoncent facilement à ce qu'ils veulent; il le montra bien en ce jour.

A cinq heures, au moment de fermer mon école, la servante de M. Jacques vint me prévenir que M. le maire avait à me parler. Je partis tout de suite; quelques voisins voulaient m'aider à marcher, mais je m'y rendis seul, en les remerciant.

La maison de Jean Rantzau était silencieuse, celle de M. Jacques aussi. J'entrai dans la salle à droite, où M. le maire me faisait quelquefois rédiger ses actes. Il était là seul, assis devant son grand bureau noir, une jambe à cheval sur l'autre, les joues longues et l'air défait; on aurait dit qu'il avait vieilli de dix ans.

« Ah! c'est vous, Florence, dit-il. Tenez, regardez-moi ça! »

Il me tendait un papier de son frère Jean, un papier timbré, invitant M. le maire à faire afficher le *jour même* l'annonce du mariage de M. Paul-Lucien Lebel, garde général des eaux et forêts au village des Chaumes, avec Mlle Louise-Amélie Rantzau, fille unique de Jean Rantzau, propriétaire au même endroit.

J'étais devenu tout tremblant; cela me paraissait impossible, abominable. M. Jacques me regardait avec ses grands yeux gris-jaune; et comme je restais là, confondu, il me dit :

« Que pensez-vous de ça?

— C'est terrible, lui dis-je.

— Oui, vous avez raison, fit-il; mon frère, pour me ruiner, vend sa fille au garde général; il sacrifie Louise à sa vengeance! L'autre accepte tout, promet tout, il fera les procès-verbaux qu'on voudra; il faut être un fameux misérable, pour conclure des marchés de ce genre; il faut avoir bien envie de s'enrichir... C'est triste... bien triste! »

Je ne répondais rien.

« Vous pouvez écrire, Florence, dit-il, l'affiche sera posée ce soir même, tout le monde la verra. »

Je m'assis donc, et, les yeux troubles, j'écrivis l'affiche de ma plus grosse écriture, avec la date et le reste.

M. le maire rêvait; il avait sa tabatière et son mouchoir sur le bureau, sous la main, et regardait vers la fenêtre d'un œil vague. Quand j'eus fini, il jeta lui-même quelques grains de tabac sur l'écriture et se mit à relire l'acte, puis il me dit :

« C'est bien ça! Posez le cachet de la mairie. »

C'est ce que je fis. Il signa, et me rendant le papier :

« Oui, Florence, dit-il, c'est fort d'assister soi-même à des marchés honteux, passés en vue d'atteindre votre propre ruine, c'est fort, n'est-ce pas? Eh bien, mon ami, ce n'est encore rien auprès de ce qui me reste à vous dire, non, ce n'est rien! Mon Dieu, ce coup du frère Jean m'aurait forcé de renoncer à mon commerce de bois, voilà tout! J'en ai bien assez!... J'aurais loué mes scieries et fait autre chose. Mais, s'écria-t-il, ce que vous ne croiriez jamais, Florence, ce que je n'ose dire qu'à vous, un véritable honnête homme, c'est que mon fils... Georges..... aime la fille d'un brigand pareil!... »

Sa voix montait; il avait une voix tonnante dans cette grande salle vide; et moi je disais, ayant l'air de m'étonner :

« Comment, monsieur le maire,.. est-ce possible?...

— Oui, s'écria-t-il, c'est possible, c'est vrai!... Lui-même, entendez-vous, lui-même ce matin est venu me faire cette déclaration. »

Et comme je baissais les yeux, n'osant le regarder, car ses joues se plissaient, ses mâchoires se serraient, et son grand nez touchait presque son menton à force d'indignation, il dit :

« Voilà ce qui m'attendait à la fin! Mon fils veut épouser la fille de ce cafard, de cet être plat, qui m'a volé la maison de mon père, devenu vieux, sourd et coureur d'eau bénite; la fille de cet abominable hypocrite, qui n'avait jamais à la maison qu'un mot à la bouche : « Oui, papa!... Vous avez raison, papa!.. C'est « juste, papa!... » et qui flattait le pauvre homme dans ses idées dévotieuses, en disant toujours : « Amen, papa, amen!... » Ah! le gueux, il savait bien ce que tout cela devait lui rapporter! Tandis que moi, mille tonnerres, je ne pouvais pourtant pas faire ça! cria-t-il en donnant un coup de poing furieux sur la table; je ne pouvais pas dire du matin au soir : — Oui, papa!... Amen!... Dieu vous bénisse!... — Ça m'aurait retourné le cœur; je ne pouvais pas!... Il a tout attrapé par ce moyen, et moi j'ai eu ric-à-rac ce qu'on ne pouvait pas m'ôter, ce que la loi forçait de me donner; sans ça le cafard, qui parlait toujours de son droit d'aînesse, m'aurait dépouillé jusqu'à la chemise. »

Sa figure en disant cela était épouvantable, et malgré tout, oui, je comprenais alors mieux

sa haine, sa colère; je sentais qu'il n'avait pas tout à fait tort.

« A vous, Florence, cria-t-il, je peux dire ça! Je n'en ai jamais parlé qu'à mon fils; mais vous êtes un ami, plus qu'un ami! Voilà comment il m'a volé!... »

Je ne disais rien, restant les yeux baissés et troublé jusqu'au fond de l'âme.

Après ce grand éclat il se calma un peu et dit en prenant une prise avec une sorte de rage :

« Oui!... Et maintenant mon fils aime la fille de ce bandit... Avez-vous jamais entendu parler d'un malheur pareil?... Il l'aime!... Oh! depuis longtemps, Florence, je m'en méfiais, je voulais le faire partir... Il l'aime!... Il veut l'épouser! »

Sa colère recommençait, et je ne pus m'empêcher de dire, tout désolé :

« Mais, monsieur le maire, malgré tout, c'est pourtant une bonne fille, une excellente enfant...

— Hé! s'écria-t-il en s'empoignant les cheveux avec désespoir, qui est-ce qui vous dit le contraire? mais c'est la fille de Jean!... »

Alors, je ne dis plus rien, sa désolation me touchait; et qu'est-ce que j'aurais pu dire? des mots!... A quoi cela aurait-il servi?

Il se tut longtemps; et recommençant d'une voix étouffée :

« Oui, Georges m'a dit ça, fit-il; et je lui ai donné jusqu'au soir pour changer d'idée, ou pour s'en aller d'ici... Douze heures!... Il renoncera, ou je n'aurai plus de fils!... Je serai seul, toujours seul!... »

La manière dont il disait ça m'arrachait presque des larmes, j'avais envie de sangloter.

« Il faudra qu'il m'arrive comme au grand-père, qui est mort sans enfants, après en avoir eu douze; moi je n'en ai qu'un, et je les perds tous à la fois; je voudrais bien savoir où je l'ai mérité. »

Dans ce moment Georges passait devant les fenêtres, et M. Jacques, sans se détourner, dit :

« Le voilà! »

La porte de l'allée s'ouvrit, puis celle de la chambre; c'était lui!... Il s'avança jusque près du bureau, et son père, d'une voix enrouée, lui demanda :

« Eh bien?

— Eh bien, dit-il, j'ai réfléchi : c'est décidé... ça reste décidé... Je ne peux pas changer.

— Alors tu pars?

— Non!...

— Tu veux rester dans ma maison, malgré moi! dit le père, en le regardant avec de mauvais yeux.

— Je n'ai pas dit cela, répondit Georges d'un ton ferme. Vous êtes le maître chez vous, mon père; si vous m'ordonnez de sortir, je sortirai; mais je ne quitterai pas le village, j'irai m'établir à l'auberge et ça fera du scandale. »

Le vieux frémit!

Georges était rouge sous sa petite barbe crépue, jusque derrière les oreilles; il avait les yeux et le cou pleins de sang, mais il restait maître de lui; son père, assis dans son fauteuil, la tête penchée, réfléchissait; et moi, car dans le fond j'aimais cet homme, ma poitrine, en voyant son chagrin épouvantable, ma poitrine éclatait; j'avais mal!

« Ah! dit-il lentement, quel malheur!... Parlez-lui donc, Florence; dites-lui qu'il ne peut pas épouser cette fille.... Que je ne peux pas aller la demander pour lui.... Que c'est impossible!

— Je ne vous demande pas ça non plus, mon père, répondit Georges. Je vous ai dit : « J'aime Louise; Louise m'aime!... Nous « nous sommes défendus longtemps tous les « deux; mais c'est fini, nous nous aimons!... « Vous ferez ce que vous voudrez.... et l'oncle « Jean aussi fera ce qu'il voudra; mais si l'on « force Louise d'en épouser un autre, foi de « Rantzau, il arrivera de grands malheurs! » Voilà ce que je vous ai dit, mon père, et ce sera! Maintenant, voulez-vous que je quitte votre maison?...

— Non! dit le vieux sans bouger, ça ferait plaisir à l'autre; reste!... Mais nous vivrons ensemble comme deux étrangers.

— C'est bien, mon père, » fit Georges.

Il allait sortir, lorsque la mère, la pauvre femme qui depuis tant d'années ne sortait jamais de sa cuisine, et qui même les grands jours de fête se tenait debout derrière la chaise de son mari, pour le servir, la pauvre mère entra comme une perdue, le tablier sur les yeux, poussant un cri déchirant :

« Rantzau! »

Elle ne put en dire davantage : le vieux, sans tourner la tête ni la regarder, lui montra la porte; elle rentra dans la cuisine en silence; Georges la suivit lentement, et la porte se referma. Le père, lui, restait là dans son fauteuil, penché, les yeux à terre.

Je compris alors les grandes douleurs humaines.

Au bout de quelques minutes, comme nous étions dans le silence, il se leva, alla vers l'armoire, et tira d'une corbeille la petite clef des affiches, en me disant :

« Venez, Florence! »

Nous sortîmes ensemble jusqu'à la mairie; il mit lui-même l'affiche dans le cadre et referma la grille. Ensuite, me souhaitant le bonsoir, il retourna chez lui, et j'allai chez nous.

XVII

Depuis l'apposition de cette affiche à la mairie, de jour en jour la maladie de Louise devenait plus grave et retardait le mariage. Des médecins arrivaient de toutes les communes environnantes, et tenaient conseil entre eux: c'étaient M. Bourgard, de Sarrebourg, homme d'une grande expérience et connu de tout le pays, M. Virlet, de Blâmont, M. Saucerotte, de Lunéville, enfin tous les meilleurs médecins à dix lieues des Chaumes.

On les regardait aller et venir, aucun bruit de leurs consultations ne se répandait au village.

M. le garde général venait de prendre un congé, soi-disant pour aller chercher ses papiers. C'était le garde à cheval Caille, de Saint-Quirin, qui le remplaçait.

L'automne alors était venu, avec sa grande mélancolie, ses grands coups de vent qui passent dans les bois et nous annoncent l'hiver.

Moi, j'allais tous les jours chez M. le maire après l'école, faire mon service de secrétaire communal. M. Jacques avait son rhumatisme; il souffrait en silence, la jambe sur un tabouret, le coude sur son bureau et les yeux tournés vers la fenêtre, où tombaient à chaque coup de vent les feuilles jaunes de la vigne du pignon, et quelques brins de paille du hangar. Tout semblait s'en aller; les grands peupliers qui longent la route faisaient entendre leur murmure sans fin.

Nous étions là tous les deux; j'écrivais et lui rêvait, toussant quelquefois et disant d'une voix enrouée :

« Je me fais vieux, Florence, je me fais vieux!... J'ai trop travaillé!... et pour qui?... »

A quoi je répondais :

« Ah! monsieur le maire, vous aurez encore de beaux jours...

— Jamais, disait-il, jamais, c'est fini!... »

Georges, le soir, en revenant de visiter leurs coupes et leurs scieries, passait devant la fenêtre en détournant la tête; le père et le fils n'avaient plus l'air de se connaître; et la mère, toujours les yeux rouges, portait en haut ses repas au garçon.

M. Jacques une fois, une seule fois me dit avec amertume :

« Florence, maintenant j'ai deux frères Jean: l'un dedans et l'autre dehors! La maison n'est plus à moi, je ne suis plus maître ici. »

L'indignation et la douleur perçaient malgré lui dans ses moindres paroles; et toujours il finissait par dire :

« Ah! si j'étais seulement couché sur la colline avec les anciens. Ils dorment eux, ils ne savent plus rien de ce monde! »

Mais si M. Jacques souffrait, de l'autre côté de la rue c'était encore bien pire. Chaque fois que je passais, derrière le treillis du jardin, devenu transparent par la chute des feuilles, je voyais M. Jean, en longue camisole de laine grise, se promener dans les allées lentement, la tête nue. Qu'il fît du vent et de la pluie, qu'un dernier rayon de soleil tombât, entre les arbres dépouillés, M. Jean se promenait toujours, ne pouvant vivre dans sa maison, où la vieille garde-malade Simone, la servante Rosette et les médecins étaient devenus maîtres.

Cet homme dur s'affaissait; il se promenait le dos voûté; son nez se recourbait, comme on raconte des vieux aigles, qui finissent ainsi par ne plus pouvoir ouvrir le bec et meurent de faim, punition naturelle de leur férocité et de leurs carnages.

En voyant cela, je pensais tristement :

« Ah! tu l'as bien mérité, barbare, et tu le mérites encore tous les jours, par ton obstination à vouloir marier ta pauvre enfant, ta propre fille, ton propre sang, avec un être qu'elle ne peut voir. Ah! tu mérites ton sort, et je ne te plains pas, l'orgueil et la haine méritent ce châtiment. »

C'est ce que je me disais.

Et dans ce temps, un soir, je le vis prier à l'église; cette fois il priait bien, regardant la terre; ce n'était plus de la comédie, et je pensai : « Il faut que l'état de Louise soit bien grave; pour qu'un pareil homme prie, il faut des choses extraordinaires! » J'étais allé chercher après l'école un cahier de musique que j'avais oublié le matin à l'orgue; et regardant de là-haut, dans notre petite église froide et sombre, cet homme terrible agenouillé et priant tout seul, sa tête chauve sur ses mains jointes, au milieu du grand silence, ces idées me poursuivaient; j'élevais ma prière à l'Eternel, pour le salut de ma chère élève, étant convaincu que sa position était presque désespérée.

Je ne me trompais pas; en arrivant chez nous, la première chose que Marie-Anne me dit, ce fût :

« Tu sais, Florence, que tous les médecins ont abandonné Louise, et qu'un autre grand médecin de Nancy, M. Ducoudray, doit venir?

— Non, je ne le savais pas, lui répondis-je; mais j'avais là quelque chose, un poids sur le cœur qui m'avertissait d'un danger : ce devait être cela. »

Et j'entrai dans mon cabinet, plus triste et plus rêveur encore que d'habitude.

Nous ne parlâmes pas de cela pendant le souper; mais chacun y pensait, chacun faisait des vœux pour la pauvre enfant que nous avions vue si jeune, si belle, si douce, si bonne pour nous et pour les pauvres, et maintenant à la dernière extrémité!

Le soir, en me couchant, je priai pour elle; et le lendemain le grand médecin arriva; tous les autres se réunirent.

C'était à la fin de l'automne, le temps s'était remis au beau, après de grandes pluies; les arbres n'avaient plus de feuilles; on n'allait plus à la pâture, parce que les pieds des animaux défonçaient les prairies humides, et l'école était pleine d'enfants.

Tout le village savait ce qui se passait chez M. Jean; tout le monde s'en inquiétait.

Or, l'école du matin étant finie, vers onze heures, je venais de remonter dans notre chambre et la table était mise, nous allions dîner, quand tout à coup Mlle Rosette, la servante de M. Jean, entra, criant d'une voix lamentable :

« Monsieur Florence, venez à la maison, on a besoin de vous; M. Ducoudray, le médecin de Nancy, veut vous voir, il veut vous parler.

— A moi? lui dis-je étonné. Vous vous trompez, Rosette; qu'est-ce qu'un si grand savant peut avoir à dire au pauvre maître d'école des Chaumes?

— Non! non! je ne me trompe pas, s'écria-t-elle. C'est M. Florence l'instituteur que ces messieurs demandent. Venez..... venez vite! »

Figurez-vous ma surprise! — Ayant déjà mis ma camisole pour dîner, je décrochais ma capote derrière l'armoire, lorsque Marie-Anne entra en criant :

« Où vas-tu, Florence? Prends garde..... prends garde..... M. Jean est là!... Tu sais comme il t'a traité!...

— Ah! Marie-Anne, dit la servante désolée, ne craignez rien, notre pauvre monsieur, depuis la dernière consultation, n'est plus le même homme; il tombe ensemble, il ne dit plus rien, tout le monde entre et sort. Monsieur Florence, au nom du ciel..... »

Je n'entendis pas la fin de tout cela, et prenant mon chapeau, je partis en courant. Dehors je ralentis le pas pour me remettre, et j'arrivai là-bas, réfléchissant à ces choses étranges.

Comme Rosette l'avait dit, la porte de la maison était ouverte, entrait et sortait qui voulait. Plusieurs domestiques stationnaient autour des voitures, ils me regardèrent entrer; et dans la grande salle du piano, je vis les médecins réunis : quatre ou cinq vieux en capote, la cravate lâchée, les cheveux ébouriffés, parlant et se disputant entre eux sans gêne, comme de vrais savants qui ne s'inquiètent que de leurs affaires.

Au moment où je paraissais sur le seuil, M. Bourgard, de Sarrebourg, qui me connaissait, dit :

« Le voilà! »

Je les saluai tout ému.

L'un d'eux, le plus grand, en habit noir et cravate blanche, la figure longue, avec un gros nez, une grande bouche, le front large et haut, et de grandes rides, l'air respectable comme un de nos inspecteurs de l'université, M. Ducoudray, de Nancy, me demanda très-poliment :

« Vous êtes monsieur Florence, l'instituteur des Chaumes?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, monsieur, dit-il d'un air agréable et pourtant très-sérieux, nous sommes dans un cas singulier, dont vous seul pouvez nous donner la solution. »

Et comme je voulais m'excuser, disant que j'étais un pauvre maître d'école, bien incapable d'éclairer des gens aussi instruits, il m'interrompit.

« Attendez! fit-il. Laissez-moi vous expliquer ce dont il s'agit. — Vous savez sans doute, monsieur, que mes confrères ici présents sont plusieurs fois venus aux Chaumes, pour traiter la maladie de Mlle Louise Rantzau, tantôt seuls et tantôt en consultation?

— Oui, monsieur, lui répondis-je.

— Ils ont cru devoir recourir à mes lumières, fit-il en continuant. J'ai vu la malade; elle est gravement atteinte d'une douleur qui la mine, et qui la tuera certainement, si nous ne parvenons pas à en connaître la cause. J'ai beaucoup insisté pour obtenir d'elle des indications précises à ce sujet; mais par un sentiment quelconque de crainte ou de pudeur, nous ne pouvons obtenir d'elle les renseignements indispensables. A la fin, monsieur, sur ma grande insistance, cette jeune et intéressante malade, en pleurant et se cachant la figure, s'est écriée : « Non! jamais... jamais je « ne pourrai dire cela!... Demandez à M. Flo-

« rence!... » Et puis elle a paru épouvantée de ce qu'elle venait de nous dire. Maintenant, monsieur, parlez, le sort de la pauvre enfant est entre vos mains; que savez-vous des causes de cette maladie ? D'après vos indications nous allons diriger le traitement. Soyez clair, je vous prie, et n'hésitez pas ; vous êtes entre gens qui prennent sur eux toutes les responsabilités. »

J'étais devenu très-pâle, et quand il eut fini, m'essuyant les yeux, car malgré moi des larmes me coulaient sur les joues, je dis :

« Eh bien, monsieur, quoi qu'il puisse m'arriver, quand je devrais perdre ma place et tomber dans la misère, à cause de ce que je vais vous dire, il faut que vous sachiez tout. Louise aime son cousin Georges Rantzau, qui l'aime aussi et qui donnerait sa vie pour elle: mais les pères de ces deux jeunes gens — deux frères pourtant! — se détestent depuis des années; ils se sont fait le plus grand tort; ils ont divisé et scandalisé le pays par leur haine abominable, et jamais ils ne consentiront au mariage de leurs enfants, qui le savent et sont désespérés... Ma pauvre Louise est désespérée; elle aime mieux mourir que d'épouser le garde général qu'on veut lui donner de force!...Voilà, messieurs, la vérité; je vous le dis, c'est cela... vous pouvez me croire!

— Et nous vous croyons, dit alors le vieux médecin de Nancy, en regardant ses confrères. Vous le voyez, messieurs, je ne m'étais pas trompé, c'est le second cas de ce genre que je rencontre dans ma pratique : le sentiment de l'amour l'emportant même sur l'instinct de conservation!.... Fidèle jusqu'à la mort!... »

Comme il finissait de dire cela, en me retournant je vis M. Jean; il était entré par la petite porte du cabinet, il avait tout entendu. Mais c'était un homme tout autre que deux mois avant! Il n'avait plus que les os et la peau, il était voûté, jaune, se laissant aller, ne faisant plus attention à rien, le grand gilet ouvert, la chemise sans cravate, enfin un être en quelque sorte ruiné, sans souci de lui-même, comme on se représente les avares qui ont perdu leur trésor; lui, il avait perdu son orgueil!

M. Ducoudray s'étant retourné pour lui dire :

« Vous venez d'entendre, monsieur?

— Alors, fit-il, la langue épaisse, vous ne pouvez plus rien essayer? Vous ne savez plus rien? Vous...

— Nous savons, interrompit le docteur d'un ton bref, que votre pauvre enfant s'éteindra dans quelques semaines, aux premiers grands froids, si vous ne trouvez pas moyen de vous entendre avec votre frère, et de marier ces jeunes gens qui s'aiment!... Voilà ce que nous savons!... »

Et prenant son chapeau, avec un petit manteau gris, sur la table, il dit :

« Messieurs, la consultation est terminée, je crois que nous pouvons partir. »

Il sortit, les autres le suivirent; et les domestiques aussitôt coururent chercher les chevaux à l'écurie, pour atteler.

Moi, j'étais aussi dehors, sur la porte, regardant ce mouvement, et rêvant à ce qui venait de se passer. M. Jean restait seul dans la salle; je ne sais pas quelle figure il avait, mais il pouvait bien se frapper la poitrine et dire :

« C'est ma faute!... c'est ma très-grande faute! »

Une heure sonnait. Je rentrai bien vite casser une croûte de pain, avant d'entrer à l'école, où les enfants étaient déjà réunis, criant, sifflant et se réjouissant, tout étonnés de mon retard; depuis vingt-cinq ans cela ne m'était jamais arrivé!

Aussitôt que je parus, l'ordre se rétablit; mais on pense bien que je n'avais guère la tête à mes leçons. Tant de chagrin depuis bientôt deux mois m'avait aussi rendu malade; je m'indignais contre le genre humain, je voyais tout en noir; mon herbier, mes insectes, mes fossiles, tout était abandonné. Ce jour-là surtout, après avoir appris le danger de Louise, je souffrais beaucoup; et les questions, les observations de ma femme pendant le souper m'étaient insupportables.

« Laisse-moi tranquille, lui disais-je, ne me parle pas!... Mon existence n'est-elle pas assez empoisonnée, sans entendre encore toutes ces vaines paroles! »

Enfin, Marie-Anne et Juliette ayant replié la nappe, lavé la vaisselle et fini leur ouvrage, allèrent se coucher. Moi, dans mon cabinet, je rêvais près de ma lampe, me demandant si M. Jean aurait la barbarie de persister dans sa volonté jusqu'à la fin; s'il verrait mourir son enfant, plutôt que de lui rendre au moins l'espérance, et si Dieu permettrait une si grande injustice.

Cela me paraissait impossible; j'en étais révolté; je maudissais cet homme et je lui souhaitais des châtiments proportionnés à sa méchanceté.

Vers onze heures, las de rêver à ces choses terribles, comme tout le monde dormait, je

M. Jean assis là, le regard sombre .. (Page 88.)

descendis fermer la porte de notre maison avant d'aller me coucher, selon mon habitude. La nuit était froide, des nuages couvraient le ciel, et sentant que cette fraîcheur me faisait du bien, je me mis à marcher le long de la rue, voyant au loin briller une lumière dans la maison de M. Jean : c'est là que reposait Louise !

La confiance qu'elle avait eue en moi plus qu'en tout autre, lorsqu'elle disait : « Demandez à M. Florence ! » cette confiance me touchait. Je me figurais qu'en me rapprochant à cette heure silencieuse, la pauvre enfant pouvait deviner ou sentir qu'un ami s'avançait vers elle ; c'était une idée superstitieuse, mais cela m'attendrissait.

Bientôt arrivant au haut de la rue, je vis cinq ou six cordes de bois de chauffage entassées au coin de la maison du maire ; et derrière ce bois, un peu plus loin, j'aperçus de la lumière dans le bureau : M. Jacques veillait donc aussi !... Il ne pouvait pas dormir non plus, lui !...

Je m'arrêtai près de ce tas de bûches, regardant en face la fenêtre de la chambre où je me représentais Louise abandonnée des médecins, sans un mot de consolation, sans un ami pour lui tenir la main dans ce moment terrible où la vie s'en va ; entre la vieille garde-malade — qui tricote toujours au pied du lit des mourants, en écoutant leurs longs soupirs avec calme, pourvu qu'elle ait sa petite bouteille d'eau-de-vie sur la cheminée — et M. Jean assis là, le regard sombre, indigné

C'est ce que j'ai vu de mes propres yeux! (Page 91.)

de voir qu'on aimait mieux mourir, que d'épouser son garde général.

Ces idées m'aigrissaient le sang; et moi qui ne suis pas un méchant homme, qui n'ai jamais frappé de ma vie un enfant à l'école, je me souhaitais la force de châtier ce monstre de la nature, me disant que Georges ferait bien de l'exterminer.

Mais comme au bout de quelques minutes rien ne bougeait; comme les deux lumières restaient immobiles dans l'ombre et que tout semblait devoir continuer ainsi jusqu'au matin, j'allais me retirer, quand un bruit attira mon attention.

On marchait chez M. Jean; une seconde lumière parut à l'autre extrémité du bâtiment, puis elle s'éteignit; un pas lourd se mit à descendre l'escalier, et la porte de l'allée en bas s'ouvrit avec précaution. Dans cette nuit noire, je ne voyais rien; mais bientôt j'entendis quelqu'un traverser la rue et venir de mon côté. J'eus peur : — C'était peut-être M. Jean!... S'il allait me trouver là! — J'entendis qu'on s'arrêtait... qu'on écoutait... Et tout à coup la grande taille de Jean Rantzau se dressa devant la fenêtre éclairée de M. Jacques. Il regardait, il se penchait pour voir à l'intérieur. Qu'est-ce qu'il voulait faire? Je le croyais capable de commettre un crime; mon cœur battait avec force. Il regarda longtemps, et finit par toquer doucement à l'une des vitres.

Aussitôt une voix rude, celle de M. Jacques, qu'on reconnaissait très-bien au milieu de ce grand silence, cria:

« Qui est là ?

— C'est moi, fit M. Jean; ouvre! »

La lumière s'approcha et la fenêtre s'ouvrit. Les deux frères, après trente ans de haine, se retrouvaient face à face : Jacques, la lampe en l'air, ses grands yeux écarquillés de surprise, ses cheveux gris ébouriffés, l'air dur; et Jean, le front penché comme un malheureux.

« Que veux-tu? fit brusquement M. Jacques.

— J'ai à te parler, » répondit Jean d'une voix humble.

Et comme son frère ne bougeait pas et le regardait, la mine hautaine, il ajouta tout bas :

« Jacques.... ma fille va mourir!. .. »

Jacques ne dit pas un mot; il referma sa fenêtre et sortit ouvrir la porte de la maison; puis ils entrèrent tous deux en silence, comme des ombres. Un instant après, M. Jacques rouvrit sa fenêtre et tira les volets.

J'attendis encore un bon quart d'heure, prêtant l'oreille; mais aucun bruit, aucune parole n'arrivant au dehors, je repris le chemin de la maison, bien étonné de la scène étrange qui venait de se passer sous mes yeux. J'y rêvai toute la nuit; ces deux figures, éclairées subitement au milieu des ténèbres, étaient comme peintes dans mon cerveau. et je me demandais .

« Qu'est-ce que cela signifie?... Qu'est-ce qu'ils avaient à se dire?... Qu'allons-nous apprendre maintenant? »

Je finis par m'endormir.

Le lendemain, jeudi, jour de congé, vers huit heures, ayant déjeuné, la curiosité me poussa d'aller voir M. Jacques, espérant découvrir quelque chose sur sa figure.

Je partis donc. J'avais quelques actes de l'état civil à expédier. Comme j'arrivais dans l'allée, Mme Rantzau descendait l'escalier avec une pile de chemises sur son bras; la porte de la salle en bas était ouverte, et sur le plancher s'étalait une grande malle de cuir, déjà pleine d'un côté d'effets de toute sorte, habits, gilets de flanelle, brosses, souliers, enveloppés de journaux; il ne restait plus qu'à remplir le gros couvercle à double fond, et la bonne femme continua son ouvrage.

M. Jacques, lui, en bras de chemise devant le petit miroir pendu à la fenêtre, finissait de se peigner la barbe.

Aussitôt qu'il me vit, il s'écria d'un ton brusque :

« Ah! c'est vous!... J'allais vous faire appeler..... Je pars!... Je vais à Sarrebruck..... Un de mes hommes, là-bas, un gueux, vient de lever le pied; il a fait banqueroute!... On ne trouve plus que des bandits, des misérables sur son chemin. .... Allez donc vous fier aux gens!... Canaille!... L'adjoint est prévenu.... il va venir.... . Ah! le voilà!...

— Bonjour, monsieur le maire, dit le père Rigaud en entrant. Vous m'avez envoyé chercher; qu'est-ce qui se passe?

— Il se passe qu'on veut me voler, dit M. Jacques; un gueux, un marchand de bois de Sarrebruck, a filé du côté de Hambourg ou du Havre, après avoir vendu mon bois et empoché l'argent... Voilà!... Il faut maintenant que je coure après lui, avec mon rhumatisme, et que je tâche de faire arrêter le bandit avant qu'il soit sur mer.

— Ah! dit Rigaud, c'est bien triste des choses pareilles..... Et quand pensez-vous revenir?

—Est-ce que je sais? cria M. Jacques furieux. Si je mets la main sur mon homme, il faudra nommer des syndics à la faillite, plaider, graisser la patte des uns et des autres..... Qui dit Prussien, dit voleur! Et si le bandit a passé en Amérique, comme tous les banqueroutiers allemands, il faudra repêcher à droite et à gauche ce qu'il aura pu laisser, voir s'il a touché tout l'argent, mettre des oppositions... Ces affaires-là ne finissent jamais..... C'est le diable pour en tirer quelque chose. »

Ainsi parlait M. Jacques d'un air indigné. Nous ne disions rien, nous regardant tout stupéfaits.

Quand il eut passé les manches de sa capote, ouvrant le bureau, il dit à Rigaud :

« Vous allez me remplacer en attendant; prenez le timbre de la mairie. Vous n'oublierez pas les publications pour la taxe des grains et le prix du pain. Vous signerez les bons du bureau des pauvres, les passe-ports et le reste. Florence vous mettra tout de suite au courant.

— Ah! dit Rigaud, c'est pourtant bien ennuyeux de partir quand le temps menace; voyez, la pluie commence déjà.

— Hé! cria le maire, à quoi bon parler de ça?... quand il faut, il faut!... »

Et prenant dans le secrétaire une grosse lettre cachetée aux quatre coins, il me dit :

« Monsieur Florence, mon beau-frère Picot, de Lutzelbourg, viendra ce soir ou demain, vous lui remettrez ça de ma part, vous m'entendez?

— Oui, monsieur le maire.

— Ne l'oubliez pas!... C'est une affaire entre nous, une affaire sérieuse.....

— Vous savez bien, monsieur le maire, que je n'oublie jamais rien. »

Alors regardant autour de lui, et voyant la malle faite, il en demanda la clef; puis il se tâta les poches, jeta sur ses épaules le gros manteau de voyage à fermoir d'argent, s'enfonça sur les oreilles le bonnet de fourrure et sortit brusquement.

Sur la porte, le char à bancs attelé, avec sa grosse capote de cuir et ses rideaux à lunette, attendait; la pluie commençait. Le domestique entra prendre la malle et la ficela derrière, tirant la bâche par-dessus.

Nous étions tous dans l'allée à regarder. La bonne mère Charlotte espérait au moins une embrassade; mais M. Jacques était de si mauvaise humeur, qu'il n'y pensa pas et sortit, grimpant le marchepied et rassemblant les rênes dans ses mains, en criant :

« N'oubliez rien!... hue! »

Comme la voiture partait, Georges, son large feutre rabattu, le caban sur les épaules et le grand bâton à la main, sortait de l'allée; il passa tout sombre, sans dire ni bonjour ni bonsoir à personne, et remonta la rue pour se rendre au bois. Le vieux lui lança de côté un coup d'œil; mais Georges continua son chemin sans tourner la tête, et la voiture passa près de lui, sans qu'il eût l'air de la voir.

M. Rigaud et moi nous attendîmes quelques instants encore que le plus gros de l'averse fût tombé, et nous nous rendîmes ensuite à la mairie tout pensifs.

XVIII

Le départ de M. Jacques pour courir après son marchand de bois n'étonna personne; c'était tout naturel, chacun en aurait fait autant à sa place. Marie-Anne et ma fille s'indignèrent même beaucoup, le soir, contre le gueux de Prussien qui forçait un pauvre vieux à se mettre en route par un si mauvais temps, malgré son rhumatisme, et je leur donnai raison.

Mais qu'on se figure la surprise des gens, lorsque le lendemain matin, au petit jour, on vit passer une seconde voiture couverte de paquets, semblable à l'autre, M. Jean au fond du soufflet, son gros carrick sur les épaules, le bonnet de peau de renard sur les yeux, le tablier du char à bancs relevé jusqu'au menton, regardant de tous les côtés du coin de l'œil, et fouettant les chevaux à tour de bras, comme un être honteux qui se sauve et craint d'être vu.

Alors s'élevèrent de grandes rumeurs au village; les gens accouraient des allées, des granges, des hangars; des figures se penchaient à toutes les lucarnes, et de ma chambre où je m'habillais, j'entendais la voix perçante de la grand'mère Bouveret, crier comme une trompette :

« Voilà le vieux hibou qui s'envole!... c'est mauvais signe!... quand ces oiseaux-là partent, c'est signe de mort à la maison!... Ah! bandit, tu te sauves maintenant, ton mauvais coup est fait!... Tu n'oses pas rester pour l'enterrement... Tu crains d'être assommé... Tu t'en vas... et la pauvre enfant reste seule avec la mort.. Il n'y a plus de ressources et tu pars!... Et dire que pas un honnête braconnier ne tire sur cet oiseau de malheur!... Ah! les hommes de ce temps sont bien lâches!... Hue!... Hue!... Criez.... sifflez, vous autres.... qu'il entende au moins qu'on le maudit, qu'on l'abomine, et qu'il ne revienne plus au pays. »

Et la vieille Nanette Bouveret, sa tignasse grise sur les épaules, ses bras maigres et jaunes en l'air, les poings fermés, poussait des cris à vous faire dresser les cheveux sur la tête. La voiture était déjà loin, je ne sais si M. Jean pouvait l'entendre; mais de tous les coins et recoins, dans les ruelles, sous les échoppes, on criait, on sifflait, les chiens aboyaient, tout était en révolution.

Ainsi s'échappa M. Jean; et nous pensions tous, comme la vieille chanvrière, que c'était un mauvais signe; une tristesse profonde s'empara de mon âme, je me disais :

« Florence, il n'y a plus d'espérance, sans cela le vieux ne s'en irait pas.... C'est fini!... »

Je n'avais pas faim, je ne pouvais déjeuner; et, rêvant aux grandes misères humaines, à cette pauvre Louise, à cette fleur de jeunesse et d'amour, sacrifiée à la haine d'un vieillard, je me disais que les lois de l'Eternel sont impénétrables; je m'écriais en moi-même : « Que votre sainte volonté soit faite, ô Seigneur! » sans pouvoir obtenir la résignation de mon cœur, car l'extinction de la beauté, de la jeunesse, de l'amour, de tout ce qui donne et fait aimer la vie, est en quelque sorte contre nature; notre faible esprit ne peut le concevoir. — Et puis je pensais à Georges, et mon cœur se déchirait!...

Or, Marie-Anne étant sortie chercher des nouvelles, revint tout essoufflée à sept heures, en me disant :

« Florence, est-ce que tu n'as pas une lettre pour M. Picot?

— Oui, lui répondis-je; elle est là, serrée dans mon tiroir.

— Eh bien! dit-elle, va bien vite chez M. Jean; M. Picot est arrivé hier soir pour le remplacer; va lui porter la lettre, nous saurons ce qui se passe; dépêche-toi, Florence! »

C'était la curiosité qui faisait parler ma femme; mais étant moi-même très-inquiet, je me dépêchai de suivre son conseil. Ayant donc mis la lettre dans ma poche, je sortis au milieu de l'émotion générale. Tout le monde me regardait passer; quelques-uns, voyant que je me dirigeais vers la maison de M. Jean, voulaient m'arrêter et me poser des questions, mais je ne les écoutais pas, et je poursuivais mon chemin.

La première chose qui me frappa, ce fut le calme de cette grande demeure, où rien ne bougeait, tandis que dehors tout était en mouvement.

Je trouvai M. Picot, avec sa large capote de molleton et ses cheveux gris qui tombaient en boucles derrière la nuque, tranquillement assis devant le petit secrétaire de la salle en bas, en train d'écrire une lettre. Il semblait paisible, sa bonne figure honnête et franche respirait une sorte de satisfaction intérieure; et, me voyant entrer, il dit en souriant :

« Ah! c'est vous, monsieur Florence; vous arrivez bien! Je suis content de vous voir, asseyez-vous.

— Comment va Louise, monsieur Picot? lui demandai-je tremblant, ne pouvant modérer mon impatience.

— Bien!... aussi bien que possible!... » fit-il en continuant d'écrire.

Puis, ayant fini sa lettre, tout en allumant la bougie pour la cacheter, il ajouta, ses gros yeux humides de larmes :

« Oui, tout va bien maintenant; la pauvre enfant est remise de ces horribles secousses.... Elle est encore faible, bien faible!... c'est tout naturel; mais elle se remettra, mon cher monsieur Florence, dans quinze jours ou trois semaines, j'espère la voir sur pied.

— Ah! Dieu vous entende, monsieur Picot, vous me rendez la vie par cette bonne nouvelle!... Depuis la dernière consultation, je croyais Louise à la dernière extrémité!... C'est un miracle!...

— Oui, dit le brave homme, un vrai miracle!... »

Ensuite, après avoir fait goutter la cire et mis le cachet, se retournant vers moi, la figure joyeuse :

« Vous avez quelque chose pour moi, du beau-frère Jacques?

— Oui, une lettre, la voici.

— Ah! bon, bon, » fit-il en l'ouvrant et chaussant ses besicles de corne sur son nez. Il s'approcha de la fenêtre, et lut très-attentivement; puis revenant s'asseoir au secrétaire, et posant sa grosse main sur la lettre ouverte, il s'écria tout joyeux :

« Vous ne devineriez pas ce qu'il y a là dedans, monsieur Florence; je vous le donne en cent.

— Non, je ne sais pas deviner.

— Eh bien! dit-il, c'est le consentement du beau-frère Jacques au mariage de son fils avec la fille de Jean....

— Comment!... m'écriai-je tout pâle, est-ce possible?

— Lisez vous-même. »

Et je lus, les yeux troubles : « A ces conditions, je donne mon consentement au mariage de Georges avec Louise. »

Les conditions étaient que la maison du grand-père Martin serait constituée en dot à Louise, et que Jean lui restituerait à lui, Jacques, la quotité disponible dont leur père l'avait frustré au profit de son frère; ladite quotité portant intérêts à raison de cinq pour cent, depuis l'entrée de Jean en jouissance!

Comme l'inquiétude me revenait en lisant ces conditions, et que, tout ébahi, je lui rendais la lettre, disant :

« C'est bien!... mais.... mais, monsieur Picot.... l'autre.... l'autre n'acceptera jamais.... »

Il se mit à rire, et, ouvrant un tiroir, il me tendit une autre lettre en silence. Du premier coup d'œil, je reconnus l'écriture de M. Jean : — Il acceptait tout!... — Et pour la première fois depuis longtemps, mon cœur s'épanouit; je me mis à crier :

« Ah! maintenant je comprends la guérison de Louise..... La bataille est gagnée!...

— Oui, dit M. Picot, les deux vieux entêtés sont en déroute!... Ils sont partis comme des déserteurs, plutôt que d'assister au bonheur de leurs enfants; il aurait fallu se réconcilier, reconnaître qu'ils avaient eu tort de se haïr depuis trente ans, et d'empoisonner notre existence à tous, la mienne, celle de ma pauvre Catherine, leur sœur, celle de leurs enfants, de leurs amis et même des honnêtes gens de ce village... Il aurait fallu s'embrasser devant tout le monde!... L'orgueil, cet abominable orgueil qui est cause de toutes leurs misères, l'orgueil les a fait se sauver. Ce sont des barbares, de vrais barbares!.. Enfin, voilà!.. On se passera d'eux. Vous, monsieur Florence, vous remplacerez le père de Georges à la noce, — c'est la volonté de Jacques! — et moi, je remplacerai le père de Louise. La fête n'en sera pas

moins agréable; au contraire, car ce ne serait pas déjà si gai de voir là un Attila au bout de la table, et un Gengis-Kan à l'autre bout! »

Il riait; moi j'avais envie de danser.

En ce moment, une sorte de tumulte s'éleva dehors, un bruit de pas, et M. Picot, se levant, dit :

« Ça doit être lui! »

C'était Georges, parti de grand matin au bois, et que M. Picot avait envoyé chercher en toute hâte par les domestiques de son père. On avait eu de la peine à le trouver.

M. Picot, ouvrant la fenêtre, lui cria :

« Par ici, Georges, par ici!... Arrive donc... on t'attend depuis longtemps. »

Georges, avec son grand feutre et ses hautes guêtres, restait là tout étonné.

« Entre!... entre donc, lui dit M. Picot en riant; l'oncle Jean est parti, nous sommes les maîtres de la maison. »

Et comme Georges entrait, en demandant :

« Eh bien! me voilà!... De quoi s'agit-il, mon oncle?

— Il s'agit de te marier avec Louise, lui dit M. Picot, en le regardant par-dessus ses lunettes. Hein!... qu'est-ce que tu penses de ça? J'espère que nous ne ferons pas d'opposition, nous, puisque les deux vieux entêtés consentent..... »

Il lui tendait les deux lettres; mais Georges, d'un coup, était devenu pâle comme un mort, ses genoux pliaient; et si moi, son pauvre vieux maître d'école, je ne l'avais pas soutenu dans mes bras, il serait tombé.

« Allons... allons... Georges, lui disais-je, voyons..... à cette heure, vas-tu te trouver mal?

— Ah! fit-il, monsieur Florence, si vous saviez ce que j'ai souffert!... Je croyais Louise perdue..... je venais..... et maintenant...

— Diable! dit M. Picot attendri, je t'ai peut-être annoncé la chose trop brusquement..... J'aurais dû te faire prévenir..... mais je voulais t'annoncer la bonne nouvelle moi-même!... J'espère que ça ne t'empêchera pas de m'embrasser, neveu? »

Alors ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, puis ce fut mon tour; ensuite Georges, s'asseyant, lut les deux lettres, tellement ému qu'il ne pouvait dire un mot, et nous regardait comme en rêve.

« Et Louise, faisait-il, Louise!... Louise!...

— Ah! oui, Louise! dit M. Picot en riant; il faut aussi qu'elle consente! »

Et ouvrant la porte à côté, il cria :

« Louise, est-ce qu'on peut entrer?... Est-ce qu'il est temps?... »

— Oui, entrez! » répondit une voix faible

Georges se précipita dans la chambre. Nous le suivîmes. Il était déjà aux pieds de Louise, assise, bien faible et pâle, dans un grand fauteuil, et vêtue de cette même petite robe bleue qu'elle portait le jour de la voiture de regain. La pauvre enfant avait voulu revêtir cette robe, qui lui rappelait son premier souvenir d'amour, et Mme Jacques Rantzau elle-même la lui avait mise. Elle tenait dans ses petites mains blanches la grosse tête crépue de Georges; elle avait les yeux fermés, et deux larmes brillantes coulaient sur ses joues pâles. Je n'ai jamais eu l'idée d'un bonheur pareil. Georges sanglotait tout bas; il poussait de petits cris comme un enfant. Sa mère, debout derrière le fauteuil de Louise, pleurait les mains sur sa figure; la pauvre femme, après tant d'années de servitude, avait aussi un jour de bonheur.

A la fin, Georges se leva, la figure inondée de larmes, et ils s'embrassèrent longtemps.

M. Picot et moi, debout à côté d'eux, nous étions graves, recueillis, nous rappelant tous les deux des joies semblables dans le lointain de la vie; de ces joies qui ressemblent, au milieu des douleurs sans fin de l'existence, des chagrins, des inquiétudes, à ces étoiles brillantes qu'on voit toujours luire derrière les nuages; les nuages passent, sombres, tristes, ils vont, ils viennent, et l'on se dit : — L'étoile est là... toujours là! — Aux moments les plus sombres, elle reparaît éclatante et limpide. Ainsi de l'amour et de son souvenir!...

Ai-je besoin maintenant de vous raconter le reste : le rétablissement de Louise, l'apposition de nouvelles affiches, les publications au prône et la célébration du mariage? Ai-je besoin de vous peindre le père Florence, son gros bouquet à la boutonnière, jouant et chantant aux orgues avec un enthousiasme extraordinaire? Et puis la grande table de noce, magnifiquement servie, entourée de joyeuses figures riant, buvant, au milieu du cliquetis des verres et des bouteilles, pendant que la troupe de bohémiens, dans la salle voisine, exécute des airs, tour à tour attendrissants et joyeux? Non! toutes ces choses sont connues; qu'est-ce qui n'a pas assisté à quelque noce, s'il n'a pas eu le bonheur d'en célébrer une pour son propre compte?

Je ne parlerai donc pas de cela, ni du bonheur de Georges et de Louise dans cette occasion mémorable.

Ils ne voulurent pas rester dans la maison de M. Jean, et s'établirent dès le lendemain

dans une jolie maisonnette au bout du village, le petit jardin derrière, sur la Sarre. Cette demeure un peu retirée, avec ses persiennes vertes et son balcon, au bord de la rivière, leur plaisait mieux; et puis Georges ne voulait pas chasser son beau-père de sa vieille maison, cela lui paraissait injuste.

C'est donc là qu'ils s'établirent.

Georges, heureux, redevint très-bon; il rétablit dans leurs places tous les bûcherons, les ségares et les schlitteurs qu'il avait renvoyés. — Il ôta ses gros souliers ferrés, son grand feutre râpé, ses vieilles guenilles, et s'habilla d'une façon cossue, selon les usages du pays et le goût de Louise.

Tous les jeudis j'étais invité chez eux, et je jouais sur le bon piano de Paris, qu'on avait transporté là, des airs d'*Obéron*, de *la Dame Blanche*, ou de *Robin des bois*, qui nous aidaient à passer les après-midi de l'hiver. Louise et Georges chantaient; moi je les accompagnais dans la joie de mon âme; nous ne trouvions jamais le temps trop long.

Toutes ces choses sont naturelles, je pourrais me dispenser de les dire. Mais ce que je ne veux pas oublier, et qui vous paraîtra bien extraordinaire, c'est que les deux vieux étant revenus dans leurs maisons, quinze jours ou trois semaines après le mariage, ne s'aimèrent pas plus et ne se firent pas meilleure mine qu'avant.

Ils vieillirent vite! Ils perdirent leur influence! Tout s'en allait vers les jeunes gens, qui devaient succéder à tous les biens; c'est là, sur la Sarre, que se portaient toutes les affaires; c'est là qu'on allait emprunter, qu'on payait les rentes, les fermages, qu'on proposait l'achat des coupes; enfin la vie se retirait des anciens et se portait vers la jeunesse: chose éternelle! La mère de Georges était souvent avec ses enfants; elle commençait à jouir d'une petite part de bonheur; d'autant plus que M. Jacques se plaisait dans la solitude, et qu'il avait même donné sa démission de maire, pour être seul.

Au milieu de tout cela, vers la fin de l'automne suivant, brilla tout à coup un rayon de soleil pour ces deux vieux rois détrônés; car c'est comme cela que je les ai toujours regardés, ces Rantzau! C'est comme cela que je me suis toujours figuré les Clovis, les Childéric, les Childebert, dont nous sommes chargés d'enseigner la belle histoire aux enfants : — Tout pour moi, rien pour les autres! — Voilà le fond de leur justice!... Quelquefois, mais rarement, ils laissaient une petite part à saint Christophe ou à saint Magloire, qui leur donnait l'absolution de leurs crimes, lorsque la colique venait à les prendre, et qu'ils voyaient reluire de loin les flammes de l'enfer!

Ces deux vieux monarques déchus apprirent qu'un descendant mâle venait de leur naître sur la Sarre; ils tressaillirent de joie, mais sans quitter leurs palais pour aller le voir; ils avaient peur de se rencontrer là-bas! Il fallut donc que la vieille sage-femme Ména leur portât ce successeur de la bonne race.

Il paraît que la figure de ce nouveau Rantzau leur plut, car depuis ce moment tous les deux se le disputèrent; ils se firent la guerre d'une nouvelle façon : le petit Jean-Jacques, comme on l'avait nommé, devait rester autant chez l'un que chez l'autre; et tant qu'il était chez l'un, l'autre l'attendait avec impatience, regardant derrière ses rideaux. Et pour l'avoir un peu plus longtemps, chacun d'eux se procurait tout ce qui pouvait lui plaire; ils avaient dans leurs armoires un magasin de bébés, de jouets et de confitures! De sorte que Jean-Jacques, avant de savoir parler, était déjà leur maître, et que ces deux vieux orgueilleux se mettaient à quatre pattes pour le faire rire, et galopaient dans la chambre le bambin sur le dos.

C'est ce que j'ai vu de mes propres yeux!

Quand Jean-Jacques poussait un cri, sans savoir encore lui-même ce qu'il voulait, tous les domestiques du grand-père Jean ou du grand-père Jacques étaient égarés d'inquiétude.

Ainsi la haine de ces deux hommes ne pouvait s'éteindre, même par l'union de leurs enfants; après les avoir rendus misérables toute leur vie, cette haine terrible aurait encore fait le malheur de leur petit-fils, si Georges et Louise n'y avaient mis bon ordre.

Voilà ce que produit l'injustice des pères de famille qui favorisent un de leurs enfants au détriment des autres! Cela montre combien sont insensés, et j'ose même dire dépourvus de cœur et de tout sens commun, ceux qui voudraient rétablir chez nous l'inégalité des partages, en donnant aux père et mère le droit de tester, sans autre loi que leur caprice ou leur orgueil; de dépouiller ceux qui ne penseraient pas comme eux, au profit de celui qui crierait toujours: « Oui, papa!... Vous avez raison, papa!... » Autant dire tout de suite que les frères se massacreraient entre eux, et que nos ennemis les Allemands n'auraient plus qu'à profiter de nos dissensions, pour se précipiter sur nous et nous asservir. Tous les déshérités, et ce serait le grand nombre,

n'iraient certainement pas se battre, pour défendre le bien des hypocrites et des égoïstes qui les auraient volés !

C'est par là que je finis, en m'excusant d'avoir parlé trop longtemps.

Un mot encore.

Les frères Rantzau ne devinrent pas très-vieux, comme leur père Antoine et leur grand-père Martin. Jean mourut le premier, à l'âge de soixante-quatre ans. Alors Jacques fut tranquille, mais son bonheur ne dura pas longtemps : deux ans plus tard il mourut à son tour. Maintenant ils dorment l'un à côté de l'autre sur la colline de la vieille église, d'où l'on découvre la vallée de la Sarre, avec ses prairies verdoyantes, et dans le fond à gauche, les sapinières toutes noires qui montent jusque dans le ciel.

Tout près d'eux repose Mme Charlotte Rantzau.

Georges est l'homme le plus riche du pays ; par ses grandes spéculations sur les bois, depuis l'établissement du canal de la Marne au Rhin et du chemin de fer de Paris à Strasbourg, il a presque décuplé sa fortune. Il aime toujours Louise et Louise l'aime toujours. La bénédiction du Seigneur repose sur eux : ils ont des enfants en quantité !

Moi, je suis grand-grand-père et je vis de mes rentes !... C'est extraordinaire en France, un vieux maître d'école qui ne végète pas dans la misère, après avoir passé toute sa vie à instruire ses semblables, et pourtant rien n'est plus vrai : — Je suis rentier !... — Mon fils Paul, devenu, par son travail, inspecteur des écoles primaires, me fait une rente !... Sans lui je serais bien malheureux, car les cent vingt francs de pension que me donne l'Etat et mes pauvres petites économies ne me suffiraient pas pour vivre honorablement.

C'est un bon fils !... Je le bénis, lui et les siens !...

Et maintenant, mes amis, avant de vous quitter pour toujours, je voudrais bien vous dire que je m'occupe encore d'histoire naturelle, malgré mes quatre-vingts ans ; mais Marie-Anne, de plus en plus prudente, me défend de parler de mon âge, elle dit que la mort pourrait m'entendre....

Adieu donc, vivez en paix dans l'honnêteté et la justice ; tout le reste n'est rien !...

FIN DES DEUX FRÈRES.

ERCKMANN-CHATRIAN

ŒUVRES COMPLÈTES parues 34 fr. 40 BROCHÉES — (ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES) — ŒUVRES COMPLÈTES parues 36 fr. CARTONNÉES

ROMANS NATIONAUX

Illustrés par TH. SCHULER, RIOU et FUCHS

LE CONSCRIT DE 1813..	1 vol. à...	1 40	L'HOMME DU PEUPLE...	1 vol. à...	1 70
MADAME THÉRÈSE.....	— ...	1 40	LA GUERRE.....	— ...	1 40
L'INVASION.....	— ...	1 60	LE BLOCUS.....	— ...	1 60
WATERLOO.....	— ...	1 80			

Un très-beau volume grand in-8 illustré de 182 dessins
Broché, 10 francs; toile, tranche dorée, 13 francs; relié, tranche dorée, 15 francs.

CONTES ET ROMANS POPULAIRES

Illustrés par BAYARD, BENETT, GLUCK et TH. SCHULER

MAÎTRE DANIEL ROCK.....	1 v. à	1 20	LE JOUEUR DE CLARINETTE....	1 v. à	1 60
L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHEUS.	—	1 40	LA MAISON FORESTIÈRE.....	—	1 20
HUGUES LE LOUP.....	—	1 40	L'AMI FRITZ.....	—	1 50
CONTES DES BORDS DU RHIN...	—	1 30	LE JUIF POLONAIS.....	—	1 30

Un très-beau volume grand in-8 illustré de 171 dessins
Broché, 10 francs; toile, tranche dorée, 13 francs; relié, tranche dorée, 15 francs.

HISTOIRE D'UN PAYSAN, *la Révolution française racontée par un paysan*. Illustrations de Théophile Schuler. L'ouvrage complet, en 1 vol. br. 7 fr.
Toile, tr. dor..... 10 fr.
Relié..... 11 fr.

HISTOIRE DU PLEBISCITE, illustrée par Th. Schuler. — Un volume..... 2 fr.

HISTOIRE D'UN SOUS-MAITRE, illustrée par Th. Schuler. — Un volume..... 1 30

LES DEUX FRÈRES, illustrés par Th. Schuler. — Un volume..... 1 50

UNE CAMPAGNE EN KABYLIE, illustrée par Th. Schuler. — Un volume..... 1 40

LE BRIGADIER FREDERIC, illustré par Th. Schuler. — Un volume..... 1 20

ŒUVRES DE JULES VERNE

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ILLUSTRATIONS PAR BAYARD, BENETT, DE BEAUREPAIRE, FÉRAT, DE MONTAUT, DE NEUVILLE, RIOU

	ŒUVRE COMPLÈTE ILLUSTRÉE								
		Broché,	7 fr.	Toile,	10 fr.	Relié,	12 fr.
AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS.....		—	4 »	—	7 »	—	» »
CINQ SEMAINES EN BALLON.....		—	3 50	—	6 50	—	» »
VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE.....		—	7 »	—	10 »	—	12 »
Ces ouvrages réunis en un seul volume.....							
LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT (*Voyage autour du monde. — Amérique au Sud, Australie, Océan Pacifique*).....		—	9 »	—	12 »	—	14 »
DE LA TERRE A LA LUNE.....		—	3 »	—	6 »	—	» »
AUTOUR DE LA LUNE.....		—	4 »	—	7 »	—	» »
Ces ouvrages réunis en un seul volume.....		—	7 »	—	10 »	—	12 »
UNE VILLE FLOTTANTE ET LES FORCEURS DE BLOCUS.....		—	3 25	—	6 25	—	» »
AVENTURES DE TROIS RUSSES ET DE TROIS ANGLAIS.....		—	3 75	—	6 75	—	» »
Ces ouvrages réunis en un seul volume.....		—	7 »	—	10 »	—	12 »
LE PAYS DES FOURRURES.....		—	7 »	—	10 »	—	12 »
VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS.....		—	7 »	—	10 »	—	12 »
LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS.....		—	4 »	—	7 »	—	» »
LE DOCTEUR OX.....		—	3 50	—	6 50	—	» »
Ces ouvrages réunis en un seul volume.....		—	7 »	—	10 »	—	12 »

— JULES VERNE — THÉOPHILE LAVALLÉE —

GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE DE LA FRANCE

100 VUES ILLUSTRÉES PAR CLERGET ET RIOU — 100 CARTES INÉDITES PAR CONSTANS ET SÉDILLE

Un très-beau volume in-8. — Prix : Broché, 10 fr.; toile anglaise, 13 fr.; reliure tr. dor., 15

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

LE

BRIGADIER FRÉDÉRIC

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ŒUVRE COMPLÈTE. — VOLUMES IN-18 A 3 FR.

SOUVENIRS D'UN ANCIEN CHEF DE CHANTIER, 5e édition..... 1 volume.
LE BRIGADIER FRÉDÉRIC, 7e édition..... 1 —
UNE CAMPAGNE EN KABYLIE, 6e édition..... 1 —
LES DEUX FRÈRES, 10e édition..... 1 —
HISTOIRE D'UN SOUS-MAITRE, 9e édition..... 1 —
HISTOIRE DU PLÉBISCITE, 14e édition..... 1 —
L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHÉUS, 5e édition..... 1 —
LA MAISON FORESTIÈRE, 7e édition..... 1 —
MAITRE DANIEL ROCK, 4e édition..... 1 —
MAITRE GASPARD FIX, 6e édition..... 1 —
CONTES POPULAIRE, 5e édition..... 1 —
CONTES DES BORDS DU RHIN, 4e édition..... 1 —
CONTES DE LA MONTAGNE, 5e édition..... 1 —
CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE, 6e édition..... 1 —
HISTOIRE D'UN CONSCRIT DE 1813, 37e édition..... 1 —
L'INVASION, 15e édition..... 1 —
MADAME THÉRÈSE, 24e édition..... 1 —
WATERLOO, 26e édition..... 1 —
LA GUERRE, 6e édition..... 1 —
LE BLOCUS, 16e édition..... 1 —
HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE, 10e édition..... 1 —
HISTOIRE D'UN PAYSAN :
1re Partie. Les États-Généraux, 1789, 21e édition..... 1 —
2e Partie. La Patrie en danger, 1792, 14e édition..... 1 —
3e Partie. L'an I de la République, 1793, 11e édition..... 1 —
4e Partie. Le citoyen Bonaparte, 1794 à 1815, 10e édition..... 1 —

LE JUIF POLONAIS, drame en 3 actes et 5 tableaux, avec airs notés.
1 vol. in-18. Prix ..... 1 fr. 50 c.
LETTRE D'UN ÉLECTEUR A SON DÉPUTÉ. Prix ..... 50 c.

LE

BRIGADIER FRÉDÉRIC

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

---

17 ILLUSTRATIONS PAR THÉOPHILE SCHULER

GRAVURES PAR PANNEMAKER

PARIS

J. HETZEL ET Cie ÉDITEURS, 18, RUE JACOB

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

LE BRIGADIER FRÉDÉRIC

HISTOIRE

D'UN FRANÇAIS CHASSÉ PAR LES ALLEMANDS

— ILLUSTRÉE PAR THÉOPHILE SCHULER —

Ils se causaient par-dessus la haie (p. 6).

CHAPITRE Ier

Quand j'étais brigadier forestier à la Steinbach, me dit le père Frédéric, et que j'avais l'inspection du plus beau triage de tout l'arrondissement de Saverne, une jolie maisonnette sous bois, le jardin et le verger derrière, pleins de pommiers, de poiriers et de pruniers où pendaient les fruits en automne; avec cela quatre bons arpents de prairie le long de la rivière ; que la grand'mère Anne, malgré ses quatre-vingts ans, filait encore

derrière le poêle et pouvait rendre des services à la maison ; que ma femme et ma fille surveillaient le ménage, l'étable et la culture de notre bien; et que les semaines, les mois et les années se passaient dans la tranquillité comme un seul jour... Si dans ce temps-là quelqu'un était venu me dire : — « Tenez, brigadier Frédéric, voyez cette grande vallée d'Alsace jusqu'aux rives du Rhin : ces centaines de villages entourés de récoltes en tous genres, tabac, houblon, garance, chanvre, lin, blé, orge, avoine, où passe le vent comme sur la mer ; ces hautes cheminées de fabriques qui fument dans les airs; ces moulins et ces scieries ; ces coteaux chargés de vignes ; ces grands bois de hêtres et de sapins, les plus beaux de France pour les constructions de marine ; ces vieux châteaux en ruine depuis des siècles à la cime des montagnes; ces forteresses de Neuf-Brisach, de Schlestadt, de Phalsbourg, de Bitche, qui défendent les défilés des Vosges.... Regardez, brigadier, aussi loin que les yeux d'un homme peuvent s'étendre, des lignes de Wissembourg à Belfort, eh bien, tout cela dans quelques années sera aux Prussiens ; ils seront maîtres de tout ; ils auront garnison partout; ils lèveront des impôts; ils enverront des percepteurs, des contrôleurs, des forestiers, des maîtres d'école dans tous les villages ! Et les gens du pays courberont les reins; ils feront l'exercice dans les rangs allemands, commandés par des *feldwébel*[1] de l'empereur Guillaume !... » — Si quelqu'un m'avait dit ça, j'aurais cru que cet homme était fou, et même, dans mon indignation, j'aurais été capable de lui passer un revers de main par la figure.

Il n'aurait pourtant dit que la vérité, et même il n'en aurait pas dit assez, car nous avons vu bien d'autres choses ; et la plus terrible de toutes pour moi, qui n'avais jamais quitté la montagne, c'est encore de me voir à mon âge, dans cette mansarde d'où l'on ne découvre que des tuiles et des cheminées, seul, abandonné du ciel et de la terre, et rêvant jour et nuit à cette histoire épouvantable.

Oui, Georges, le plus terrible, c'est de rêver!

Les renards et les loups auxquels on casse une patte se lèchent et guérissent; les chevreuils que l'on blesse meurent de suite, ou bien se couchent dans un hallier et finissent par en revenir; et quand on enlève aux chiennes leurs petits, les pauvres bêtes maigrissent quelques jours, puis elles oublient, et tout est effacé. Mais, nous autres, nous ne pouvons pas oublier; plus le temps marche, plus nous reconnaissons notre misère, plus nous voyons de choses tristes, que nous n'avions pas senties dans le premier moment : l'injustice, la mauvaise foi, l'égoïsme, tout grandit devant nos yeux, comme les ronces et les épines.

Enfin, puisque tu désires savoir comment je suis arrivé dans ce taudis, au fond de la Villette, et la manière dont j'ai passé ma vie jusqu'à présent, je ne refuserai pas de te répondre.

Tu pourrais interroger bien d'autres gens, des employés de toute sorte, des ouvriers, des paysans émigrés de là-bas; toutes les masures de la Chapelle et de la Villette en sont pleines. Je me suis laissé dire qu'il en est parti plus de deux cent mille! C'est possible; au moment où je quittais le pays, toutes les routes en étaient déjà couvertes.

Mais ces choses, tu les sais aussi bien que moi; je vais donc te parler de ce qui me regarde seul, en commençant par le commencement; c'est le plus simple.

Quand ton grand-père, M. le président du tribunal Münstz, obtint de l'avancement en 1865, et qu'il partit pour la Bretagne, d'une certaine façon cela me fit plaisir, car il méritait d'avancer; on n'a jamais vu d'homme plus savant ni meilleur, sa place n'était pas à Saverne; mais d'un autre côté j'en eus aussi beaucoup de chagrin.

Mon père, l'ancien forestier de Dôsenheim, ne m'avait jamais parlé de M. le président Münstz qu'avec le plus grand respect, me répétant sans cesse que c'était notre bienfaiteur, qu'il avait toujours aimé notre famille; moi-même je lui devais le bon poste de la Steinbach; et c'est aussi sur sa recommandation que j'avais obtenu ma femme, Catherine Bruat, la fille unique de l'ancien brigadier Martin Bruat.

D'après cela, tu penses bien que, en allant faire mes rapports à Saverne, je regardais toujours avec attendrissement cette bonne maison, où j'avais été si bien reçu pendant vingt ans; je regrettais ce brave homme, cela me serrait le cœur.

Et naturellement nous étions aussi beaucoup privés de ne plus te voir arriver en vacances à la maison forestière. Nous en avions tellement pris l'habitude, que longtemps d'avance nous disions :

« Voici le mois de septembre qui s'approche, le petit Georges va bientôt venir! »

Ma femme dressait le lit en haut ; elle

1. Sergent.

mettait de la lavande entre les draps bien blancs; elle lavait le plancher et les vitres.

Moi, je préparais les lacets pour les grives et les amorces de toute sorte pour les truites; j'allais réparer sous les roches notre hutte aux mésanges; j'essayais les sifflets pour la pipée, et j'en faisais de nouveaux avec du plomb et des os d'oie. J'arrangeais tout en ordre dans nos boîtes, les hameçons, les cordeaux, les mouches en plumes de coq, riant d'avance du plaisir de te voir farfouiller là-dedans, de t'entendre me dire :

« Ecoutez, père Frédéric, il faudra m'éveiller demain à deux heures sans faute, nous partirons longtemps avant le jour! »

Je savais bien que tu dormirais comme un loir, jusqu'à ce que je vienne te secouer en te reprochant ta paresse; mais le soir, avant de te coucher, tu voulais toujours être debout à deux heures, et même à minuit; cela me réjouissait.

Et puis je te voyais déjà dans la hutte, tellement tranquille, pendant que je pipais, que tu n'osais presque pas respirer; je t'entendais frémir sur la mousse, quand les geais et les grives arrivaient, tournoyant pour voir sous les feuilles; je t'entendais murmurer tout bas :

« En voici!... En voici!... »

Tu ne te possédais plus, jusqu'à l'arrivée du grand nuage des mésanges, qui ne vient guère qu'au petit jour.

Oui, Georges, tout cela faisait ma joie, et j'attendais les vacances peut-être avec autant d'impatience que toi.

Notre petite Marie-Rose aussi se faisait une joie de te revoir bientôt; elle se dépêchait de tresser de nouvelles nasses et de réparer les mailles des filets rompues l'année d'avant; mais alors tout était fini, tu ne devais plus revenir, nous le savions bien.

Deux ou trois fois cet imbécile de Calas, qui gardait nos vaches dans la prairie, voyant passer de loin, sur l'autre pente de la vallée, des gens qui se rendaient à Dôsenheim, accourut en criant, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles :

« Le voici!... Le voici!... C'est lui... Je l'ai reconnu.... il a son paquet sous le bras.... »

Ragot aboyait sur les talons de cet idiot. J'aurais voulu les assommer tous les deux, car nous avions appris ton arrivée à Rennes : M. le président lui-même avait écrit que tu regrettais tous les jours la Steinbach; j'étais bien d'assez mauvaise humeur, sans entendre des cris pareils.

Souvent aussi ma femme et Marie-Rose, en rangeant les fruits sur le plancher du grenier, disaient :

« Quelles belles poires fondantes!... Quelles bonnes reinettes grises!... Ah! si Georges revenait, c'est lui qui roulerait là-haut du matin au soir; il ne ferait que monter et descendre l'escalier. »

Et l'on souriait, les larmes aux yeux.

Et combien de fois, moi-même, rentrant de la pipée, et jetant sur la table mes chapelets de mésanges, ne me suis-je pas écrié :

« Tenez, en voilà dix, quinze douzaines. A quoi cela sert-il maintenant? Le petit n'est plus là!... Autant les donner au chat; moi je m'en moque pas mal! »

C'est vrai, Georges, je n'ai jamais eu le goût des mésanges ni même des grives. J'ai toujours mieux aimé un bon quartier de bœuf, et de temps en temps seulement un peu de gibier pour changer.

Enfin, c'est ainsi que se passèrent les premiers temps après votre départ. Cela dura quelques mois; finalement nos idées prirent un autre cours, d'autant plus qu'en janvier 1867 nous eûmes un grand malheur.

CHAPITRE II

Au cœur de l'hiver, pendant que tous les sentiers de la montagne étaient couverts de neige, et que nous entendions chaque nuit les branches des hêtres chargés de givre se briser comme du verre à droite et à gauche de la maison, un soir, ma femme, qui, depuis le commencement de la saison, allait et venait toute pâle, sans parler, me dit vers six heures, après avoir allumé le feu sur l'âtre : « Frédéric, je vais me coucher... Je ne me sens pas bien... J'ai froid. »

Jamais elle ne m'avait rien dit de semblable. C'était une femme qui ne se plaignait jamais et qui, durant sa jeunesse, surveillait notre ménage jusqu'à la veille de ses couches.

Moi, je ne me méfiais de rien, et je lui répondis :

« Catherine, ne te gêne pas... Tu travailles trop... Va te reposer... Marie-Rose fera la cuisine. »

Je pensais : Une fois dans vingt ans, ce n'est pas trop; elle peut bien se reposer un peu.

Marie-Rose fit chauffer une cruche d'eau pour lui mettre sous les pieds, et nous soupâmes tranquillement comme à l'ordinaire, avec des pommes de terre et du lait caillé. Aucune inquiétude ne nous venait; sur les neuf heures, après avoir fumé ma pipe près du fourneau, j'allais me coucher, quand, arrivant près du lit, je vis ma femme blanche comme un linge, les yeux tout grands ouverts. Je lui dis :

« Hé! Catherine! »

Mais elle ne bougea pas. Je répétai : « Catherine! » en lui secouant le bras... Elle était déjà froide!

Cette femme courageuse s'était couchée en quelque sorte à la dernière minute; elle avait perdu beaucoup de sang sans se plaindre. J'étais veuf... Ma pauvre Marie-Rose n'avait plus de mère!

Cela me causa un déchirement terrible; je crus que jamais je ne me relèverais de ce coup.

La vieille grand'mère, qui depuis quelque temps ne bougeait presque plus de son fauteuil et semblait toujours en rêve, se réveilla. Marie-Rose poussait des sanglots qu'on entendait jusque dehors, et Calas lui-même, ce pauvre idiot, bégayait :

« Ah! si j'étais seulement mort à sa place!... »

Et comme nous étions au loin dans les bois, il fallut transporter ma pauvre femme, pour l'enterrer, à l'église de Dôsenheim pendant les grandes neiges. Nous allions à la file, le cercueil devant nous sur la charrette. Marie-Rose pleurait tellement, que j'étais forcé de la soutenir à chaque pas. Heureusement la grand'mère n'était pas venue; elle s'était assise dans son fauteuil et récitait les prières des morts à la maison.

Nous ne revînmes ce soir-là qu'à la nuit noire. Et maintenant la mère était là-bas sous la neige, avec les anciens Bruat, qui sont tous au cimetière de Dôsenheim, derrière l'église; elle était là, et je pensais :

« Qu'est-ce que la maison va devenir? Jamais, Frédéric, tu ne te remarieras; tu as eu une bonne femme, qui sait si la seconde ne serait pas la plus mauvaise et la plus dépensière du pays? Jamais tu n'en prendras d'autre. Tu vivras comme cela tout seul. Mais quoi faire?... Qui est-ce qui prendra soin de tout? Qui est-ce qui veillera jour et nuit à tes intérêts? La grand'mère est trop vieille et ta fille n'est encore qu'une enfant. »

Je me désolais, songeant que tout allait se perdre; que nos économies depuis tant d'années se dépenseraient de jour en jour.

Mais j'avais dans ma petite Marie-Rose un véritable trésor, une enfant pleine de courage et de bon sens; sitôt ma femme morte, elle se mit à la tête de nos affaires, veillant aux champs, au bétail, au ménage, et commandant à Calas comme la mère. Le pauvre garçon lui obéissait; il comprenait, dans sa simplicité, que c'était maintenant la maîtresse, et qu'elle avait le droit de parler pour tout le monde.

Voilà comment vont les choses sur la terre.

Quand on a eu des misères pareilles, on croirait qu'il ne peut rien vous arriver de pire; mais tout cela n'était qu'un petit commencement, et lorsque j'y pense, il me semble que notre plus grand bonheur aurait été de mourir tous ensemble le même jour.

La vieille maison, où je rentrais autrefois en riant de loin, rien que de voir ses petites fenêtres briller au soleil et sa petite cheminée fumer entre les cimes des sapins, était alors triste, désolée. L'hiver nous parut bien long. Le feu qui pétille si joyeusement sur l'âtre, quand les fleurs blanches du givre couvrent les vitres et que le silence règne dans la vallée, ce feu, que je regardais souvent des demi-heures en fumant ma pipe, rêvant à mille choses qui me passaient par la tête, ne me donnait plus que de tristes pensées. Les bûches pleuraient; le pauvre Ragot cherchait dans tous les coins, il montait, descendait, soufflait sous les portes; Calas tressait des paniers en silence, les osiers en tas devant lui; la grand'mère disait son chapelet; et Marie-Rose, toute pâle et vêtue de noir, allant et venant dans la maison, veillait à tout et faisait tout sans bruit, comme sa pauvre mère.

Moi, je ne disais rien; quand la mort est entrée quelque part, toutes les plaintes que l'on peut faire sont en pure perte.

Oui, cet hiver fut long!

Puis le printemps revint comme les autres années; les hêtres et les sapins se remirent à pousser leurs bourgeons; on ouvrit les fenêtres pour renouveler l'air; le grand poirier devant la porte se couvrit de fleurs; tous les oiseaux du ciel recommencèrent à chanter, à se poursuivre, à nicher, comme si rien ne s'était passé.

Je repris aussi mon travail, accompagnant monsieur le garde général Rameau dans ses tournées, pour l'aménagement des coupes, surveillant l'exploitation au loin, partant de grand matin et revenant tard, au dernier chant des hautes-grives.

Le chagrin me suivait partout, et pourtant j'avais encore la consolation de voir Marie-Rose grandir en force et en beauté d'une façon vraiment merveilleuse.

Ce n'est pas, Georges, parce que j'étais son père que je dis cela; mais on aurait cherché longtemps de Saverne à Lutzelstein, dans nos vallées, avant de rencontrer une jeune fille aussi fraîche, la taille aussi bien prise, l'air aussi honnête, avec d'aussi beaux yeux bleus et d'aussi magnifiques cheveux blonds. Et comme elle s'entendait à tous les ouvrages, soit de la maison, soit du dehors!... Ah! oui, je puis bien le dire, c'était une belle créature, douce et forte.

Souvent, en rentrant à la nuit et la voyant au haut de l'escalier me faire signe qu'on m'attendait depuis longtemps pour le souper, puis descendre les marches et me tendre ses bonnes joues, souvent j'ai pensé :

« Elle est encore plus belle que sa mère au même âge; elle a le même bon sens; dans ton malheur, ne te plains pas, Frédéric, car beaucoup d'autres envieraient ton sort d'avoir une enfant pareille, qui te donne tant de satisfaction. »

Une seule chose me faisait venir des larmes, c'est quand je songeais à ma femme, alors je m'écriais :

« Ah! si Catherine pouvait revenir pour la voir, elle serait bien heureuse! »

Vers le même temps, d'autres idées me passaient par l'esprit, l'époque de ma retraite approchait, et comme Marie-Rose entrait dans sa dix-septième année, je songeais à lui trouver un brave garçon de la partie forestière, chez lequel je finirais tranquillement mes jours, au milieu de mes enfants et de mes petits-enfants, et qui, prenant ma place, me respecterait comme j'avais respecté le beau-père Bruat, en lui succédant vingt ans avant.

J'y pensais, c'était ma principale idée, et justement j'avais quelqu'un en vue, un grand et beau jeune homme de Felsberg, sorti des chasseurs à cheval quatre ou cinq ans avant et qui venait d'être nommé garde forestier à Tomenthâl, près de chez nous. Il s'appelait Jean Merlin et connaissait déjà la partie forestière, ayant fait son apprentissage du côté d'Egisheim, en Alsace.

Ce garçon-là me plaisait, d'abord parce qu'il avait un bon caractère, ensuite parce que Marie-Rose le regardait d'un œil favorable. J'avais remarqué qu'elle rougissait toujours un peu en le voyant entrer à la maison faire son rapport, et que lui, ces jours-là, ne manquait jamais d'arriver en tenue, la petite casquette à cor de chasse ornée d'une feuille de chêne ou d'une brindille de bruyère, ce qui relève un homme; et que sa voix un peu rude devenait très-douce en disant :

« Bonjour, mademoiselle Marie-Rose; vous allez toujours bien?... Quel beau temps aujourd'hui... quel beau soleil!... etc. »

Il paraissait troublé; Marie-Rose aussi lui répondait d'une voix toute timide. Enfin, c'était clair, ils s'aimaient et s'admiraient l'un l'autre, chose naturelle quand on est en âge de se marier. Cela s'est vu dans tous les temps et se verra toujours; c'est un bienfait de la Providence.

Donc, je n'y trouvais pas de mal, au contraire je pensais :

« Quand il me la demandera suivant les règles, nous verrons... Je ne dirai ni oui, ni non tout de suite; il ne faut pas avoir l'air de se jeter au cou des gens; mais je finirai par me laisser attendrir et je consentirai, car il ne faut pas non plus désespérer la jeunesse. »

Voilà les idées qui me roulaient dans la tête.

En outre, le jeune homme était de bonne famille : il avait son oncle, Daniel Merlin, maître d'école à Felsberg; son père avait été sergent dans un régiment d'infanterie, et sa mère Margrédel, quoique retirée avec lui dans la maison forestière du Tomenthâl, jouissait à Felsberg d'une maisonnette, d'un jardin et de cinq ou six arpents de bonne terre; on ne pouvait souhaiter de parti plus convenable sous tous les rapports.

En voyant que tout marchait selon mes idées, presque tous les soirs, lorsque je revenais de mes tournées sous bois, dans le sentier qui longe la vallée de Dôsenheim, au moment où le soleil se couche, où le silence s'étend avec l'ombre des forêts, dans les grandes prairies de la Zinzelle, — ce silence de la solitude à peine troublé par le murmure de la petite rivière, — presque chaque soir, en marchant tout pensif, je me représentais la paix que mes enfants auraient dans ce coin du monde; leur bon ménage; la naissance des petits êtres, que nous porterions à Dôsenheim, pour les baptiser dans la vieille église, et d'autres choses semblables qui m'attendrissaient et me faisaient dire :

« Seigneur Dieu, c'est sûr, ces choses arriveront!... Et quand tu seras vieux, Frédéric, bien vieux, le dos plié par l'âge, comme la grand'mère Anne, et la tête toute blanche, tu t'en iras tranquillement, rassasié de jours,

en bénissant la jeune couvée. Et longtemps après toi, ce brave Jean Merlin, avec Marie-Rose, se rapelleront ton souvenir.

En me figurant cela, je faisais halte régulièrement dans le sentier au-dessus de la maison forestière de Jean Merlin, regardant au-dessous le petit toit en bardeaux, le jardinet entouré de palissades, et la cour où la mère de Jean chassait ses poules et ses canards au poulailler vers la nuit, car les renards ne manquent pas dans ce tournant de la forêt. Je regardais d'en haut, et je criais en levant ma casquette :

« Eh! Margrédel, bonsoir! »

Alors, elle, levant les yeux, me répondait toute joyeuse :

« Bonsoir, monsieur le brigadier. Ça va bien chez vous?

— Mais oui, Margrédel, très-bien, Dieu merci. »

Aussitôt je descendais à travers les broussailles; nous nous donnions une poignée de main.

C'était une bonne femme, toujours gaie et riante, par suite de sa grande confiance en Dieu, qui lui faisait toujours voir les choses du bon côté. Sans nous être rien dit, nous savions bien ce que nous pensions tous les deux; nous n'avions besoin que de parler de la pluie et du beau temps, pour comprendre le reste.

Et quand, après avoir bien bavardé, je m'en allais, Margrédel me criait encore de sa voix un peu cassée, car elle avait près de soixante ans :

« Bonne route, monsieur le brigadier! N'oubliez pas Mlle Marie-Rose et la grand'mère!

— Soyez tranquille, je n'oublierai rien. »

Elle faisait signe de la tête que c'était bien, et je partais en allongeant le pas.

Il m'arrivait aussi quelquefois, quand ma tournée finissait avant cinq heures, de trouver Jean aux environs de la maison, de l'autre côté du vallon, dans le sentier qui longeait notre verger, et Marie-Rose dans le jardin, à cueillir des légumes. Ils étaient chacun de son côté et se causaient par-dessus la haie, sans en avoir l'air; ils s'en racontaient!

Cela me rappelait le bon temps où je faisais ma cour à Catherine, et j'arrivais tout doucement par les bruyères, jusqu'à vingt pas derrière eux, criant :

« Hé! hé! Jean Merlin, c'est comme cela qu'on remplit son service! Je vous attrape à dire de belles paroles aux jeunes filles! »

Alors il se retournait, et je voyais son air embarrassé.

« Pardon, brigadier, disait-il, je viens pour une affaire de service... je causais avec Mlle Marie-Rose en vous attendant.

— Oui... oui... c'est bon... nous allons voir ça! Je ne me fie pas aux renards, moi! »

Enfin, des plaisanteries... Tu comprends, Georges, le bonheur était revenu chez nous.

J'avais autant de confiance en Jean Merlin que dans Marie-Rose et dans moi-même. La mauvaise race qui trompe n'existe pas au pays; elle est toujours venue d'ailleurs.

CHAPITRE III

Les choses allèrent ainsi durant toute l'année 1868. Jean Merlin cherchait toutes les occasions de se présenter à la maison, soit pour affaires de service, soit même pour me consulter sur ses affaires de famille. Il n'avait qu'une crainte, c'était d'être refusé; quelquefois, étant en tournée ensemble sous bois, je le voyais la tête penchée; il semblait vouloir parler, il élevait la voix tout à coup, puis se taisait.

Je lui souhaitais un peu plus de courage, mais je ne pouvais pas commencer, cela n'aurait pas convenu pour un supérieur; j'attendais sa demande en règle, pensant qu'il finirait par m'écrire, ou par m'envoyer quelqu'un de ses parents en cérémonie faire la déclaration, par exemple son oncle Daniel, le maître d'école de Felsberg, homme respectable, qui pouvait se charger d'une commission aussi délicate.

Il m'arrivait aussi de réfléchir à ce qui me regardait particulièrement. Je ne demandais pas mieux que de voir ma fille heureuse, mais il faut tâcher autant que possible d'accorder tous les intérêts ensemble. Quand on ne songe à rien, tout vous paraît simple et facile, et pourtant les meilleures choses ont leur mauvais côté.

J'avais encore près de deux ans à faire pour arriver à ma retraite; mais après cela, si mon gendre n'était pas nommé brigadier à ma place, il allait donc falloir quitter cette vieille maison, où j'avais passé tant d'années avec les êtres qui m'étaient chers : le beau-père Bruat, ma pauvre femme, la grand'mère Anne, enfin tout le monde; il allait falloir tout abandonner, pour vivre dans des pays que je ne connaissais pas, parmi des figures étrangères!

Cette idée me désolait.

Je savais bien que Marie-Rose et Jean Merlin me respecteraient toujours comme leur père, j'en étais sûr! Mais l'habitude de retourner dans le même coin et de voir les mêmes choses devient une seconde nature, et voilà pourquoi les vieux lièvres, même après avoir reçu des coups de feu dans les environs de leur gîte, y reviennent toujours; ils ont besoin de voir la broussaille, la touffe d'herbe qui leur rappellent la jeunesse, les amours et même les inquiétudes et les chagrins, qui font à la longue les trois quarts de notre existence et nous attachent autant que les souvenirs de bonheur.

Ah! je n'aurais jamais cru qu'il m'arriverait bien pis que de me retirer avec mes enfants, dans un pays de sapins semblable au nôtre, et dans une maisonnette pareille à la mienne!

Ces choses m'inquiétaient donc beaucoup; et depuis le départ de M. le président Münstz, je ne savais plus à qui demander un bon conseil, quand tout s'arrangea d'une façon très-heureuse, qui m'attendrit encore quand j'y pense.

Tu sauras que, durant les années 1867, 1868 et 1869, on faisait des routes dans toutes les directions, pour l'exploitation des coupes et le transport des bois au chemin de fer et au canal. M. Laroche, inspecteur forestier du canton de Lutzelstein, dirigeait ces grands travaux. C'était un homme de cinquante-cinq ans, robuste et sérieux, qui ne s'occupait que de son affaire; la chasse, la pêche n'entraient pas dans ses goûts; avec lui, pour être bien noté, il ne s'agissait pas d'être bon tireur ou bon traqueur, il fallait bien remplir son service.

Lui-même arrivait souvent sur les lieux, expliquant clairement les pentes à suivre, les arbres qui devaient tomber, etc.; à moins d'être véritablement borné, chacun était forcé de comprendre; les choses marchaient ainsi rondement et pour le mieux.

Naturellement, un homme pareil connaissait aussi son personnel à fond; et quand il était content, il vous adressait une de ces bonnes paroles qui vous relèvent le cœur.

Pour ma part, je crois qu'il me portait de l'intérêt, car souvent, après avoir entendu mon rapport dans son cabinet, à Lutzelstein, il me disait : « C'est très-bien.... très-bien, père Frédéric! » et me donnait même une poignée de main.

Or, vers le printemps de 1869, l'ordre arriva de refaire le chemin qui descend de la Petite-Pierre à la vallée du Graufthâl, pour rejoindre la nouvelle route de Saverne à Metting; l'embranchement tombait près de la scierie, non loin de la maison forestière : je me trouvais donc tous les jours de service avec ma brigade, pour surveiller les travaux.

La première partie était presque terminée; on commençait à faire sauter les roches en bas, près de la vallée, pour régulariser la voie, quand un matin, étant allé faire mon rapport ordinaire à Lutzelstein, M. l'inspecteur me reçut particulièrement très-bien.

Il pouvait être une heure, moment de son déjeuner, et lui-même arrivait à sa maison comme je sonnais.

« Ah! c'est vous, père Frédéric, dit-il tout joyeux en ouvrant sa porte. Un beau temps ce matin. Tout roule là-bas?

— Oui, monsieur l'inspecteur, tout marche rondement, selon vos ordres.

— Bon!... bon! fit-il. Asseyez-vous, nous avons à causer. Vous déjeunerez avec moi. Ma femme est chez ses parents, en Champagne; vous me tiendrez compagnie. »

Souvent, quand j'arrivais à l'heure du déjeuner, il m'avait offert un bon verre de vin, mais jamais l'idée ne lui était venue de me faire asseoir à sa table.

« Asseyez-vous là, dit-il. Hé! Virginie, apportez un couvert pour le brigadier. Vous pouvez servir. »

Figure-toi mon étonnement et ma satisfaction. Je ne savais comment le remercier; lui n'avait pas l'air de voir mon embarras. Il commença par ôter sa tunique et par mettre un paletot, en me demandant :

« Vous avez bon appétit, père Frédéric?

— Mais oui, monsieur l'inspecteur, cela ne manque jamais.

— Allons, tant mieux, tant mieux! Goûtez-moi ce bifteck; Virginie est une bonne cuisinière; vous m'en donnerez des nouvelles. A votre santé!

— A la vôtre, monsieur l'inspecteur. »

J'étais là comme en rêve; je me disais :

« Est-ce bien toi, Frédéric, qui déjeunes ici dans cette belle chambre, avec ton supérieur, et qui bois ce bon vin? »

Enfin, j'étais embarrassé.

M. Laroche, au contraire, semblait toujours plus familier avec moi, de sorte qu'à la fin, après trois ou quatre rasades, je trouvai moi-même la chose en quelque sorte naturelle. Parce que sa femme n'était pas là, je pensais qu'il était content de m'avoir, pour causer de l'aménagement des bois, des nouvelles coupes, de notre chemin du Graufthâl,

J'allais comme a vingt ans (p. 10).

et je m'enhardissais à lui répondre en riant, presque sans gêne.

Nous étions ainsi depuis environ vingt minutes. Mlle Virginie venait d'apporter les amandes, les biscuits et le fromage de Gruyère, quand se redressant contre le dos de sa chaise et me regardant d'un air de bonne humeur :

« C'est pourtant agréable, dit-il, de se porter comme nous autres, à notre âge... Ha ! ha ! ha ! nous n'avons pas encore perdu nos dents, père Frédéric !

— Non, non, monsieur l'inspecteur, elles sont bien plantées. »

Et je riais aussi.

« Quel âge avez-vous ? fit-il.

— Cinquante ans bientôt, monsieur l'inspecteur.

— Et moi, cinquante-cinq. Hé ! hé ! c'est égal, le temps de la retraite approche ; un de ces jours on va nous fendre l'oreille. »

Il riait toujours. Moi, songeant à cela, je n'étais plus aussi gai.

Alors il me passa le fromage, en disant :

« Et que pensez-vous faire dans deux ans d'ici ? Moi, ma femme veut m'emmener dans son pays de Champagne. Cela m'ennuie beaucoup, je n'aime pas la plaine ; mais vous savez : ce que femme veut, Dieu le veut ! C'est un proverbe, et tous les proverbes ont un air de bon sens extraordinaire.

— Oui, monsieur l'inspecteur, lui répondis-je. C'est même très-ennuyeux des proverbes pareils, car moi je ne pourrai jamais quitter la montagne, l'habitude est trop forte.

Maintenant, je puis mourir en paix (p. 12).

S'il fallait partir, je n'en aurais pas pour quinze jours; il ne resterait plus qu'à me jeter la dernière pelletée de terre.

— Sans doute, fit-il, et pourtant les jeunes arrivent, les vieux doivent leur céder la place. »

Malgré les bonnes rasades, j'étais devenu tout muet, songeant à ces choses malheureuses, quand il me dit :

« Dans votre position, père Frédéric, savez-vous ce que je ferais? Puisque vous aimez tellement la montagne, puisque c'est en quelque sorte votre existence de vivre sous les bois... Eh bien, je me chercherais un gendre dans la partie forestière, un brave garçon qui me remplacerait, et chez lequel je vivrais tranquillement jusqu'à la fin, au milieu des casquettes vertes et de l'odeur des sapins.

— Ah! justement, monsieur l'inspecteur, j'y pense tous les jours; mais...

— Mais quoi? fit-il. Qu'est-ce qui vous gêne? Vous avez une jolie fille, vous êtes un brave homme, qu'est-ce qui vous embarrasse? Le choix ne vous manque pas, j'espère; parmi les gardes de l'inspection, le grand Kern, Donadieu, Nicolas Trompette ne demanderaient pas mieux que de devenir votre gendre. Et ce brave Jean Merlin... Voilà ce qu'on peut appeler un garde forestier modèle, franc, actif, intelligent, et qui ferait bien votre affaire. Ses notes sont excellentes; il figure en premier sur le tableau d'avancement, et ma foi, père Frédéric, à votre retraite, je crois bien qu'il a toutes les chances de vous succéder. »

En écoutant cela, j'étais devenu rouge jusqu'aux oreilles, et je ne pus m'empêcher de répondre :

« Ça, c'est vrai! Contre Jean Merlin, personne n'a rien à dire; jamais on n'a vu de meilleur garçon ni de plus honnête; mais je ne peux pourtant pas offrir ma fille aux gens qui me plaisent; Merlin ne m'a jamais parlé de mariage avec Marie-Rose, ni sa mère Margrédel, ni son oncle Daniel, ni personne. Vous comprenez bien, monsieur l'inspecteur, que je ne dois pas m'avancer jusque-là, ce serait trop fort! Et puis tout doit se passer dans l'ordre, la demande doit être faite régulièrement. »

Il allait me répondre; mais Mlle Virginie étant entrée pour verser le café, il prit sur la cheminée une boîte, en disant :

« Allumons un cigare, père Frédéric. »

Je voyais qu'il était réjoui; la servante étant sortie, il s'écria tout joyeux :

« Ah çà! père Frédéric, est-ce que vous avez besoin qu'on vous dise que Jean Merlin et Marie-Rose s'aiment de tout leur cœur? Faut-il que l'oncle Daniel vienne vous déclarer la chose en capote noire, avec des boucles aux souliers? »

Il riait tout haut, et comme je restais surpris :

« Eh bien! fit-il, voici l'affaire en deux mots : L'autre jour Merlin était si triste, que je lui demandai s'il n'était pas malade, et le pauvre garçon m'avoua, les larmes aux yeux, ce qu'il appelait son malheur. Vous avez la figure si grave, si respectable, que personne de la famille n'ose vous faire la demande. Ces braves gens ont pensé que j'aurais de l'influence. Faut-il mettre mon grand uniforme, père Frédéric? »

Il était si gai, que malgré mon trouble je lui répondis :

« Oh! monsieur l'inspecteur, maintenant tout est bien!

— Vous consentez?

— Si je consens! Jamais je n'ai souhaité que cela... Oui... oui... je consens et je vous remercie! Vous pouvez dire, monsieur Laroche, qu'aujourd'hui vous avez rendu Frédéric le plus heureux des hommes. »

Je m'étais levé, j'avais déjà remis mon sac sur l'épaule, quand M. le garde général Rameau entra, pour affaires de service.

« Vous partez, père Frédéric, me dit monsieur l'inspecteur, vous ne videz pas votre tasse?

— Ah! monsieur Laroche, lui dis-je, je suis trop content maintenant pour tenir en place... Les enfants m'attendent bien sûr... il faut que je leur rapporte la bonne nouvelle.

— Eh bien, allez, dit-il en se levant et me reconduisant jusqu'à la porte; vous avez raison, il ne faut pas retarder le bonheur des jeunes gens. »

Il me serra la main, et je partis après avoir salué M. Rameau.

Je sortis tellement heureux que je ne voyais plus clair. Ce n'est qu'au bout de la rue, en redescendant à gauche dans la vallée, que je m'éveillai de ce grand trouble d'idées joyeuses.

J'avais peut-être un petit coup de trop; je dois le reconnaître, Georges, ce bon vin m'avait ébloui; mais les jambes étaient solides tout de même, j'allais comme à vingt ans, en riant et me disant :

« A cette heure, Frédéric, tout est en ordre, personne n'aura rien à dire, c'est monsieur l'inspecteur qui a fait la demande; cela vaut encore mille fois mieux que si c'était l'oncle Daniel... Ah! ah! ah! quelle chance!... Allons-nous être heureux dans la baraque!... Vont-ils être contents d'apprendre que tout s'est arrangé, que je consens et qu'il ne reste plus qu'à chanter le *Gloria in excelsis*. Ha! ha! ha!... Et toi, tu peux rire aussi, tout a marché comme tu voulais... Tu resteras dans le pays jusqu'à la fin de ton existence; tu verras les bois par ta fenêtre et tu sentiras la bonne odeur de la résine et de la mousse jusqu'à quatre-vingts ans. Voilà ce qu'il te fallait, sans parler du reste, des enfants, des petits-enfants, etc., etc. »

J'avais envie de danser, en descendant le chemin de la Frômühle.

Il pouvait être alors six heures, la nuit approchait, avec la fraîcheur du soir; les grenouilles commençaient leur musique au milieu des joncs et des hautes herbes de l'étang; les vieux sapins, au revers de la côte, devenaient bleus dans le ciel plus sombre. Je m'arrêtais de temps en temps pour les regarder, et je pensais :

« Vous êtes de beaux arbres bien droits et remplis de bonne séve; aussi vous resterez encore là bien longtemps. Le soleil réjouira vos cimes toujours vertes, jusqu'à ce qu'on vous marque pour la hache du bûcheron. Alors, ce sera la fin; mais les petits sapins auront grandi à votre ombre, la place ne sera jamais vide. »

Et, pensant à cela, je me remettais à marcher tout attendri; je m'écriais :

« Oui, Frédéric, voilà ton sort!... Tu as

aimé le beau-père Bruat; tu l'as soutenu quand il ne pouvait plus rendre aucun service, en considération de la confiance qu'il avait mise en toi, et parce que c'était un brave homme, un vieux serviteur de l'Etat, très-respectable... Maintenant c'est ton tour d'être aimé et soutenu par ceux qui s'élèvent pleins de jeunesse; tu seras au milieu d'eux, comme un de ces vieux sapins couverts de mousse blanche. Ah! les pauvres vieux, ils méritent bien de vivre; s'ils n'avaient pas poussé droit, on les aurait coupés depuis longtemps, pour en faire des bûches et des fagots. »

Je bénissais l'Eternel, qui ne laisse jamais dépérir les honnêtes gens; et c'est ainsi que j'arrivai vers sept heures du soir, dans le chemin de la Scierie, au fond de la vallée. Je vis la maison forestière à gauche, près du pont. Ragot aboyait; Calas ramenait le bétail à l'étable, en criant et claquant du fouet; la bande des canards, au bord de la rivière, sur le sable, se grattait et s'épluchait autour du cou, sous les ailes et la queue, en attendant l'heure de dormir; quelques poules becquetaient encore dans la cour, et deux ou trois vieilles, à moitié déplumées, s'assoupissaient à l'ombre du petit mur.

Alors voyant Ragot accourir à ma rencontre, je me dis :

« Nous y voilà!... Maintenant, attention... Tu vas d'abord parler... Jean Merlin doit être là pour sûr... Il faut que tout soit clair d'avance!... »

Je montai les marches, et je vis Marie-Rose dans la chambre en bas, les bras nus, qui pétrissait de la pâte et l'étendait en galettes avec le rouleau sur notre grande table, pour faire des *noûdels*. Elle m'avait aperçu de loin, et continuait son ouvrage, sans lever les yeux.

« Tu travailles bien, Marie-Rose, lui dis-je.

— Ah! c'est toi, mon père, fit-elle. Je fais des *noûdels*.

— Oui, c'est moi, répondis-je en accrochant mon sac au mur. J'arrive de chez M. l'inspecteur... Est-ce qu'il n'est venu personne?

— Si, mon père, Jean Merlin est venu faire son rapport, mais il est reparti...

— Ah! il est reparti... Bon! bon!... Il n'est pas allé bien loin, je pense; nous avons à causer ensemble et d'affaires graves! »

J'allais, je venais, regardant les galettes, la corbeille pleine d'œufs, le petit corbillon rempli de farine, et Marie-Rose se dépêchant, se dépêchant sans desserrer les lèvres.

A la fin, je m'arrêtai et je dis :

« Ah çà! Marie-Rose, c'est bon de travailler, mais nous avons autre chose à faire pour le moment... Qu'est-ce que je viens d'apprendre chez M. l'inspecteur? Est-ce vrai que tu aimes Jean Merlin? »

Comme je parlais, elle laissa tomber son rouleau et devint toute rouge.

« Oui, lui dis-je, voilà l'histoire! Ce n'est pas pour te faire des reproches, Jean Merlin est un brave garçon, un bon forestier, je ne lui en veux pas... Moi-même, dans le temps, j'ai bien aimé ta mère, et le père Bruat, qui était mon supérieur, ne m'a pas chassé, ni maudit à cause de cela. C'est une chose naturelle, quand on est jeune, de penser à se marier. Mais lorsqu'on veut avoir une honnête fille en mariage, il faut d'abord la demander à son père, il faut que tout le monde soit d'accord... Tout doit marcher selon le bon sens. »

Elle était toute troublée; mais en entendant cela, elle courut bien vite prendre un pot de réséda et le posa sur le rebord de la fenêtre ouverte, ce qui me remplit de surprise, car ma femme Catherine avait fait la même chose le jour de ma demande en mariage, pour m'appeler; et presque aussitôt Merlin sortit du bouquet d'arbres sous les roches en face, où je m'étais aussi caché, et se mit à venir en courant à travers la prairie, comme j'étais venu moi-même, vingt ans avant!

Alors, voyant ces choses, je fis aussi comme avait fait le vieux Bruat. Je me mis dans l'allée, devant la porte de la chambre, ma fille derrière moi; et comme Merlin entrait tout essoufflé, je me redressai et je lui dis :

« Merlin, est-ce vrai ce que M. l'inspecteur m'a raconté : que vous aimez ma fille et que vous la demandez en mariage?

— Oui, brigadier, dit-il, en posant la main sur sa poitrine, je l'aime plus que ma vie! »

En même temps il voulut parler à Marie-Rose, mais je criai :

« Halte!... un instant... Vous l'aimez, et Marie-Rose vient de reconnaître qu'elle vous aime aussi... C'est très-bien... c'est agréable de s'aimer!... Mais il faut penser aussi aux autres, aux anciens. Moi, quand je me suis marié avec Catherine Bruat, j'ai promis de garder le beau-père et la belle-mère jusqu'à la fin de leurs jours, et j'ai tenu ma parole, comme fait tout homme d'honneur; je les ai aimés, soignés et vénérés; ils ont toujours eu la première place à table, le premier verre de vin, le meilleur lit de la maison. La grand'-mère Anne, qui vit encore, est là pour le dire!... Ce n'était que mon simple devoir; si je ne l'avais pas fait, j'aurais été un gueux;

mais ils n'ont jamais eu à se plaindre de moi; sur son lit de mort, le père Bruat m'a béni, il a dit : « Frédéric a toujours été pour nous « comme le meilleur des fils ! » J'ai donc mérité d'avoir la même chose, et je veux l'avoir, parce que c'est juste!... Eh bien, maintenant que vous m'avez entendu, promettez-vous, Merlin, d'être pour moi comme j'ai été pour le père Bruat ?

— Ah ! brigadier, fit-il, je serai le plus heureux des hommes de vous avoir pour père ! Oui, oui, je vous promets d'être un bon fils; je vous promets de vous aimer toujours et de vous respecter comme vous le méritez. »

Alors je fus attendri et je dis :

« De cette manière, tout est bien, je vous donne la main de Marie-Rose; vous pouvez l'embrasser. »

Ils s'embrassèrent sous mes yeux, comme de braves enfants qu'ils étaient. Marie-Rose pleurait à chaudes larmes. J'appelai la grand'-mère dans la petite chambre à côté; elle vint appuyée sur mon bras et nous bénit tous en disant :

« Maintenant je peux mourir en paix, j'ai vu ma petite-fille heureuse, aimée par un honnête homme. »

Et tout ce jour-là, jusqu'au soir, elle ne finit pas de prier, recommandant ses petits-enfants à Dieu. Merlin et Marie-Rose ne se lassaient pas de se regarder et de causer entre eux. Moi je me promenais dans la grande chambre et je leur disais :

« A cette heure vous êtes fiancés... Jean pourra venir quand il voudra, soit que je me trouve à la maison, ou que je sois sorti. M. l'inspecteur m'a dit qu'il était le premier sur le tableau d'avancement, et qu'il me remplacerait sans aucun doute à ma retraite; cela ne peut plus tarder longtemps, alors nous célébrerons le mariage. »

Ces bonnes nouvelles augmentaient encore leur satisfaction.

La nuit étant venue, Jean Merlin, pour ne pas inquiéter sa mère, se leva, embrassant de nouveau sa fiancée. Nous le reconduisîmes jusque dehors, sous le grand poirier. Le temps était magnifique, le ciel tout blanc d'étoiles; pas un oiseau, pas une feuille ne remuait au loin, tout dormait dans la vallée. Et comme Merlin me serrait la main, je lui dis encore :

« Vous préviendrez Margrédel, votre mère, de venir sans faute demain, avant midi; Marie-Rose nous fera un bon dîner, nous célébrerons les fiançailles ensemble. C'est la plus grande fête de la vie; si l'oncle Daniel peut aussi venir, nous en serons bien contents.

— C'est bon, père Frédéric, » dit-il.

Puis il partit d'un bon pas.

Nous rentrâmes les larmes aux yeux. Et songeant à ma pauvre Catherine, je me dis :

« Il y a pourtant de beaux jours dans la vie; pourquoi ma bonne, mon excellente femme n'est-elle plus avec nous?... »

Ce fut le seul moment d'amertume que j'eus dans cette journée.

CHAPITRE IV

Tu comprends, Georges, qu'après cela tout alla très-bien. Je n'avais plus à m'inquiéter que de mon service. Jean Merlin et sa mère Margrédel venaient passer les dimanches à la maison.

C'était l'automne, l'ouverture de la pêche et de la chasse; le temps de la pipée et de la tendue au bois, des nasses et des verveux à la rivière.

Le vieil horloger Baure, de Phalsbourg, arrivait comme autrefois, avec sa grande gaule et son sac à truites; Laflèche, Vignerel et d'autres, avec leurs pipeaux et leurs gluaux; les messieurs de Saverne, avec leurs chiens et leurs fusils; on sifflait, on criait; on tirait des lièvres et de temps en temps un chevreuil; ensuite tout ce monde venait casser une croûte et se rafraîchir à la maison forestière; l'odeur de la friture et des bonnes omelettes au lard se répandait jusqu'au jardin; on gagnait quelques sous à la maison.

Toutes ces choses, tu les connais, je n'ai pas besoin de t'en parler.

Mais cette année, nous vîmes arriver aussi des quantités de bûcherons du Palatinat, de la Bavière et de plus loin; de grands gaillards solides, le sac au dos, les guêtres à boutons d'os aux jambes, qui se rendaient à Niederviller, à Lunéville, à Toul, travailler dans les coupes. Ils passaient par bandes, la veste pendue au manche de la hache, sur l'épaule.

Ces gens vidaient leur chopine de vin en passant; c'étaient de joyeux vivants, qui remplissaient la salle de la fumée de leurs grosses pipes de porcelaine, s'informant de tout, riant et se gobergeant, comme il arrive à ceux qui ne sont pas embarrassés de gagner leur vie.

Naturellement, j'étais content de les voir s'arrêter chez nous, cela faisait rouler le commerce.

Je me rappelle de ce temps une chose qui montre bien l'aveuglement des pauvres d'esprit, ignorant ce qui se passe à vingt lieues de chez eux, et qui se fient au gouvernement, sans penser à rien; une chose dont j'ai honte, car nous allions jusqu'à rire des hommes de bon sens qui nous avertissaient d'être sur nos gardes.

Un jour, toute notre maison était remplie de gens arrivés de la ville et des environs; quelques-uns de ces étrangers se trouvaient aussi dans le nombre. On causait, on buvait, et l'un de ces grands Bavarois, à favoris rouges et grosses moustaches, devant la fenêtre s'écriait :

« Quel beau pays! Quels magnifiques sapins!... Qu'est-ce que ces vieilles ruines là-haut... et ce petit bois là-bas... et ce sentier à droite... et ce défilé à gauche, entre les rochers?... Ah! je n'ai jamais vu de pays pareil, pour le regain, pour les arbres fruitiers, et la belle pente des eaux. C'est gras, c'est vert. Est-ce qu'il n'y a pas un clocher derrière ce petit bois?... Comment s'appelle ce joli village? »

Moi, content d'entendre cet homme s'extasier sur notre vallée, je lui rendais compte de tout en détail.

Baure, Dürr, Vignerel parlaient entre eux; ils fumaient, ils allaient voir à la cuisine si l'omelette était bientôt prête, sans s'inquiéter du reste.

Mais, près de l'horloge se trouvait le capitaine Rondeau, revenu depuis quelques mois au pays, avec sa retraite, un homme grand, sec, les joues creuses, la redingote noire boutonnée jusqu'au menton, souffrant toujours de ses blessures d'Afrique, de Crimée, d'Italie; il écoutait sans rien dire et buvait une tasse de lait, parce que le docteur Semperlin lui avait défendu de prendre autre chose.

Cela durait depuis une bonne heure, quand les Bavarois, ayant vidé leurs chopines, se remirent en route. Je les suivis dehors sur la porte, pour leur montrer le sentier de Biegelberg; le grand roux riait, montrant ses dents d'un air joyeux; finalement, il me serra la main et me cria : « Merci! » en rejoignant sa bande.

Or, tandis qu'ils s'en allaient, le capitaine Rondeau, appuyé sur sa canne, était là sur la porte, qui les regardait s'éloigner, les yeux brillants et les lèvres serrées.

« Qu'est-ce que ces gens-là, père Frédéric? me dit-il. Vous les connaissez?

— Ça, capitaine, lui répondis-je, ce sont des Allemands, des bûcherons. Je ne les connais pas autrement; mais je sais qu'ils vont du côté de Toul, travailler pour le compte de quelques entrepreneurs du pays.

— Pourquoi ne prennent-ils pas des Français, ces entrepreneurs?

— Ah! c'est que ces bûcherons sont à meilleur marché que les nôtres; ils travaillent à moitié prix. »

Le capitaine fronçait le sourcil, et tout à coup il me dit :

« Ce sont des espions... des gens qui viennent observer la montagne.

— Comment! des espions, répondis-je tout étonné; qu'est-ce qu'ils ont donc à espionner chez nous? Est-ce que nos affaires les regardent?

— Ce sont des espions prussiens, dit-il d'un ton sec; ils viennent relever nos positions. »

Alors je crus presque qu'il voulait se moquer de moi, et je lui dis :

« Mais, capitaine Rondeau, tous les plans sont relevés, chacun peut acheter les cartes du pays, à Strasbourg, à Nancy, partout. »

Mais lui, me regardant de travers, s'écria :

« Les cartes!... Les cartes!... Est-ce que vos cartes disent combien de foin, de paille, de blé, d'avoine, de vin, de bœufs, de chevaux et de voitures on peut réquisitionner dans chaque village, pour une troupe en marche? Est-ce qu'elles vous racontent où demeurent le maire, le curé, le maître de poste, le receveur des contributions, pour mettre la main dessus d'une minute à l'autre? Où se trouvent les écuries pour loger les chevaux, et mille choses utiles à connaître d'avance? Des cartes!... Est-ce que vos cartes vous donnent la profondeur des cours d'eau, la situation des gués? Est-ce qu'elles vous indiquent les guides qu'il faut prendre; les gens qu'il faut empoigner, parce qu'ils pourraient soulever la population? »

Et comme je restais les bras pendants, surpris de ces choses auxquelles je n'avais jamais pensé, le père Baure s'écria de la salle :

« Eh! mon Dieu, capitaine, qui donc peut avoir envie de venir nous attaquer? Les Allemands!... Ha! ha! ha! qu'ils viennent.... qu'ils viennent!... Nous les recevrons bien! Pauvres diables.... Je ne voudrais pas être dans leur peau.... Ha! ha! ha! on les arrangerait.... Il n'en sortirait pas un seul de la montagne! »

Tous les autres riaient et criaient :

« Oui.... oui.... qu'ils arrivent.... qu'ils essayent.... nous les recevrions! »

Alors le capitaine, rentrant dans la salle et

regardant le gros Fischer, qui criait le plus fort, lui demanda :

« Vous les recevriez !... Avec quoi ?... Savez-vous ce que vous dites ?... Où sont nos troupes, nos approvisionnements, nos armes, où, où, où ? je vous le demande. Et savez-vous combien ils sont, ces Allemands ? Savez-vous qu'ils sont un million d'hommes exercés, disciplinés, organisés, prêts à partir en quinze jours, artillerie, cavalerie, infanterie ! Savez-vous cela ?... Vous les recevriez !...

— Oui, cria le père Baure ; Phalsbourg avec Bitche, Lichtenberg et Schlestadt les arrêteraient pendant vingt ans. »

Le capitaine Rondeau ne se donna pas seulement la peine de lui répondre, et montrant par la fenêtre les bûcherons qui s'en allaient, il me dit :

« Regardez, père Frédéric, regardez !... Est-ce que ce sont là des bûcherons ? Est-ce que nos bûcherons marchent en rang, est-ce qu'ils emboîtent le pas, est-ce qu'ils ont les épaules effacées, la tête droite, est-ce qu'ils obéissent à un chef en serre-file ? Est-ce que nos bûcherons à nous et tous les bûcherons des montagnes n'ont pas le dos rond et la marche lourde ? Ces gens-là ne sont pas même des montagnards, ils arrivent de la plaine ; ce sont des espions, oui, des espions, et je vais les faire arrêter. »

Et sans écouter ce qu'on pouvait lui répondre, jetant quelques sous sur la table, pour sa tasse de lait, il partit brusquement.

Il était à peine dehors, que tous ceux qui se trouvaient là éclatèrent de rire. Je leur fis signe de se taire, que le capitaine pouvait encore les entendre ; alors ils se serrèrent les côtes, en soufflant du nez et disant :

« Quelle farce !... quelle farce !... Les Allemands venir nous attaquer ! »

Le père Baure, en s'essuyant les yeux avec son mouchoir, disait :

« C'est un brave homme, mais que voulez-vous, il a reçu un atout à Malakof ; depuis, l'horloge est dérangée, elle marque midi à quatorze heures. »

Les autres recommencèrent à rire comme de véritables fous, de sorte que moi-même, Georges, je pensai que le capitaine n'avait pas le sens commun.

Voilà ce qui me revient comme si cela s'était passé hier ; et deux ou trois jours après, ayant appris que le capitaine avait fait arrêter les bûcherons à la gare de Lutzelbourg, et que leurs livrets étant en règle, ils avaient obtenu l'autorisation de poursuivre leur route en Lorraine, malgré toutes les réclamations et les observations de M. Rondeau, je crus que le pauvre homme avait décidément la tête fêlée.

Chaque fois que Baure venait à la maison forestière, il retombait sur le chapitre des espions allemands et me faisait du bon sang. Mais aujourd'hui nous avons fini de rire, et je suis sûr que les malins de Phalsbourg ne se frottent plus les mains, quand le *feldwébel* fait siffler sa baguette, en criant aux conscrits sur la place d'armes : *Gewehr auf !* — *Gewehr ab !* Je suis sûr que cette vue leur a rappelé plus d'une fois les avertissements du capitaine.

CHAPITRE V

Ce que je te raconte se passait à la fin de l'automne de 1869, la vallée était déjà pleine de brouillards ; l'hiver arriva bientôt après, la neige se mit à tourbillonner devant les vitres, le feu à pétiller dans le fourneau, et le rouet de Marie-Rose à bourdonner du matin au soir, au tic-tac monotone de la vieille horloge.

J'allais, je venais, en fumant ma pipe et rêvant à ma retraite. Marie-Rose y rêvait aussi sans doute. Jean Merlin me parlait quelquefois d'avancer le mariage, ce qui m'ennuyait beaucoup, car moi je n'ai jamais eu qu'une parole ; et puisque nous étions convenus de célébrer les noces le jour de sa nomination, je ne voyais pas pourquoi nous serions revenus sur des affaires décidées.

Enfin les jeunes gens étaient pressés ; l'ennui de la saison et l'impatience de la jeunesse en étaient cause.

Depuis deux mois, Baure, Vignerel, Dürr et les autres ne venaient plus ; les arbres ployaient sous le givre, personne ne passait plus que de loin en loin dans la vallée. L'histoire des espions du capitaine, qui m'avait fait tant rire, m'était sortie de l'esprit, lorsqu'une chose extraordinaire me prouva clairement que ce vieux soldat n'avait pas eu tort de se méfier des Prussiens, et que d'autres gens encore songeaient à faire de mauvais coups, des gens élevés en grade, en qui reposait toute notre confiance.

Cette année-là, plusieurs troupes de sangliers ravageaient le pays ; ces animaux fourrageaient dans les nouveaux semis ; ils labouraient les bois pour trouver des racines, et descendaient toutes les nuits retourner les champs autour des fermes et des hameaux.

Les paysans ne finissaient pas de crier et de se plaindre, quand enfin on apprit que M. le baron Pichard était arrivé pour organiser une battue générale. Je reçus en même temps l'ordre d'aller le rejoindre à son rendez-vous du Rôthfelz, avec les meilleurs tireurs de la brigade et le plus de traqueurs des environs que je pourrais emmener.

C'était en décembre. Je partis avec Merlin, le grand Kern, Donadieu, Trompette, quinze ou vingt traqueurs; et le soir nous trouvâmes là-haut tous les invités de M. le baron remplissant déjà les chambres de la petite baraque, couchant sur la paille, mangeant, buvant et se gobergeant, comme à l'ordinaire.

Mais tu connais ces choses, Georges; tu connais aussi la baraque du Rôthfelz, les cris des traqueurs, les aboiements des chiens, et le danger des invités, qui tirent à tort et à travers dans les lignes et hors des lignes, se figurant toujours à la fin avoir tué la grosse bête. Nous autres gardes, nous avions toujours manqué... Tu connais cela, c'est toujours la même histoire.

Tout ce que je veux te dire, c'est qu'après la chasse, où quelques gros sangliers et quelques marcassins étaient tombés, on fit un festin extraordinaire dans la baraque. Les voitures du baron avaient amené de tout en abondance : vin, kirsch, pain blanc, pâtés, sucre, café, cognac, et naturellement vers minuit, après avoir couru dans la neige, bu, mangé, crié, chanté, la partie de plaisir prenait une belle tournure.

Nous autres, nous étions dans la cuisine, rien ne nous manquait non plus. La porte de la salle restant ouverte pour renouveler l'air, nous entendions tout ce que les invités se disaient, d'autant plus qu'ils criaient comme des aveugles.

J'avais remarqué dans le nombre un grand gaillard sec, le nez crochu, les yeux noirs, la moustache fine, bien serré dans sa veste et les jambes nerveuses dans ses hautes guêtres de cuir, qui maniait son petit fusil avec une justesse singulière; je m'étais dit :

« Celui-là, Frédéric, n'a pas l'habitude de rester assis devant un bureau et de se chauffer les mollets auprès du poêle; c'est bien sûr un soldat, un officier supérieur! »

Il était posté près de moi le matin, et ses deux coups de feu n'avaient pas manqué. Je le considérais donc comme un vrai chasseur, et il l'était. Il savait aussi boire sec, car, vers minuit, les trois quarts des invités dormaient déjà dans tous les coins; et sauf lui, le baron Pichard, M. Tubingue, le plus gros et l'un des plus riches vignerons d'Alsace, M. Jean-Claude Ruppert, le notaire, qui peut boire deux jours de suite sans changer de couleur, ni dire une parole plus vite que l'autre, et M. Mouchica, le marchand de bois, dont l'habitude est de griser tous ceux avec lesquels il a des affaires, sauf ceux-là, les autres invités, étendus sur leur botte de paille, avaient tous quitté la partie.

Alors une grande conversation venait de commencer; le baron disait que les Allemands espionnaient l'Alsace, qu'ils avaient des agents partout, soit comme domestiques, soit comme voyageurs de commerce ou colporteurs; qu'ils levaient les plans des chemins, des sentiers, des forêts; qu'ils entraient même dans nos arsenaux, envoyant régulièrement des notes au pays; qu'ils avaient fait la même chose dans le Schleswig-Holstein avant de commencer la guerre, et puis en Bohême, avant Sadowa; qu'il fallait se méfier d'eux, etc.

Le notaire et M. Mouchica soutenaient qu'il avait raison, que c'était grave, et que notre gouvernement devrait prendre des mesures pour arrêter cet espionnage.

Naturellement nous autres, entendant cela, nous écoutions, quand l'officier se mit à rire tout haut, disant qu'il croyait d'autant plus ce que racontait M. le baron, que nous faisions le même exercice en Allemagne; que nous avions des officiers du génie dans toutes leurs places fortes, et des officiers d'état-major dans toutes leurs vallées. M. Tubingue ayant dit alors que ça n'était pas possible, que pas un officier français ne voudrait aller rouler de la sorte, à cause de l'honneur militaire....

« Comment.... comment.... vous en êtes là?..... dit l'officier en riant encore plus fort. Mais, mon cher monsieur, la guerre, en ce temps-ci, qu'est-ce que c'est? C'est un art, un jeu, une partie ouverte; on se regarde, on tâche de deviner les cartes de son adversaire. Tenez, moi, oui, moi qui vous parle, j'ai parcouru tout le Palatinat en qualité de commis voyageur; je vendais du vin de Bordeaux à ces bons Allemands! »

Puis, recommençant à rire, ce monsieur raconta tout ce qu'il avait vu sur son chemin, absolument comme le capitaine Rondeau avait dit que les Prussiens faisaient chez nous, ajoutant que nous étions prêts, et qu'on n'attendait plus qu'une bonne occasion, pour empoigner la rive gauche du Rhin.

En entendant cela, mes gardes, assis autour de l'âtre, se mirent à trépigner de joie,

Je redevins jeune comme au temps de mon mariage (p. 18).

comme si leur fortune avait été faite ; et presque aussitôt la porte se referma, nous n'entendîmes plus rien.

Moi, je sortis prendre l'air, car la bêtise du grand Kern, de Trompette et des autres me dégoûtait.

Il faisait très-froid dehors, la lune au-dessus des vieux sapins hérissés regardait entre les nuages.

« Qu'est-ce que vous avez, brigadier ? me demanda Merlin, qui m'avait suivi, vous êtes tout pâle... Est-ce que vous vous sentez mal ?

— Oui, la bêtise de Trompette et des autres me bouleverse, lui répondis-je. Je voudrais bien savoir ce qui les fait trépigner. Et vous aussi, Merlin, vous m'étonnez ! Vous trouvez cela beau, d'envahir le pays de nos voisins ; d'empoigner le vin, le blé, le foin, la paille de pauvres gens qui ne nous ont pas fait de mal.. Vous trouvez beau de prendre leur pays et de les rendre Français malgré eux. C'est un jeu, ça... vous trouvez que c'est un jeu !... Voudriez-vous devenir Allemand, vous ? Voudriez-vous obéir aux Prussiens, et mettre de côté votre patrie pour une autre ? Quel profit aurions-nous d'avoir fait un coup pareil ? Est-ce que cela nous rendrait plus riches, d'arracher l'âme de nos voisins ? Est-ce que cela nous laisserait une bonne conscience ? Eh bien, moi, je ne voudrais pas, pour l'honneur de notre nation, un centime ni un pouce de terre mal acquis. Je ne veux pas croire ce que dit ce monsieur. Si c'est vrai, tant pis ! Quand même nous serions les plus forts aujourd'hui,

C'est le bruit du canon!... (p. 20).

les Allemands ne penseraient de père en fils qu'à se venger, à rentrer dans leurs droits, à réclamer leur sang. Est-ce que le bon Dieu serait juste de les abandonner ? Il n'y a que des êtres sans cœur et sans religion, capables de le croire ; des joueurs qui se figurent bêtement qu'on gagne toujours. Nous voyons pourtant bien que les joueurs finissent tous sur un fumier.

— Père Fréderic, me dit Merlin, ne soyez pas fâché contre moi. Je n'avais jamais pensé à tout ça; c'est juste! Mais vous êtes trop en colère pour rentrer dans la cuisine.

— Oui, lui dis-je, allons dormir, cela vaudra mieux que de boire ; il reste encore de la place dans la grange. »

C'est ce que nous fîmes, et nous repartîmes le lendemain au petit jour.

Je ne te dis pas un mot, Georges, qui ne soit vrai ; j'ai toujours mis la justice au-dessus de tout ; et même dans ce moment, où j'ai perdu ce que j'avais de plus cher au monde, je répète les mêmes choses : j'aime mieux, dans ma grande misère, être privé du fruit de mon travail depuis trente ans, que d'avoir perdu l'amour de la justice.

CHAPITRE VI

Après cela, l'hiver se passa comme à l'ordinaire : de la pluie, de la neige, de grands

coups de vent à travers les arbres dépouillés, des sapins déracinés, des roches éboulées couvrant de terre les chemins au bas de la côte. C'est ce que j'avais vu depuis vingt-cinq ans.

Et tout doucement aussi le printemps reparut. Le bétail redescendit s'abreuver à la rivière ; Calas se remit à chanter en claquant du fouet, et le coq à battre des ailes sur le petit mur de la cour, au milieu de ses poules, en remplissant de sa voix claire tous les échos de la vallée.

Ah! comme tout cela me revient, Georges, et que ces choses, auxquelles je ne faisais pas attention, me paraissent belles aujourd'hui, dans cette mansarde.

C'était notre dernier printemps à la maison forestière.

Marie-Rose, chaque matin, en petite jupe, son fichu bien propre croisé sous les bras, descendait au jardin avec sa corbeille et le vieux couteau terreux, pour cueillir les premiers légumes. Elle relevait, en passant, la bordure de buis des petites allées et rattachait à leur piquet les brindilles défaites de nos rosiers. Je voyais de loin Jean Merlin s'avancer d'un bon pas dans le sentier de la prairie, longeant les vieux saules; je l'entendais crier :

« Marie-Rose! »

Aussitôt elle se redressait, se dépêchant d'aller à sa rencontre. Ils s'embrassaient et revenaient tout riants, bras dessus, bras dessous. J'étais content, je me disais :

« Ils s'aiment bien.... Ce sont de braves enfants! »

La grand'mère Anne, presque toujours enfermée dans sa chambre, regardait aussi, penchée dans la petite fenêtre entourée de lierre, les yeux plissés, sa vieille figure ridée de satisfaction; elle m'appelait :

« Frédéric?

— Quoi, grand'mère?

— Je redeviens jeune comme au temps de mon mariage. C'était l'année de la comète, où l'on a fait de si bon vin, avant le grand hiver de Russie; vous avez entendu parler de ça, Frédéric, tous nos soldats ont gelé.

— Oui, grand'mère. »

Elle aimait à se rappeler ces histoires lointaines, et nous ne pensions pas qu'il nous faudrait bientôt en voir de semblables.

Les bonnes gens de Phalsbourg, les plus pauvres, comme le père Maigret, le vieux Paradis, le grand-père Lafougère, tous d'anciens soldats, sans autres moyens d'existence que la bourse des pauvres et leur médaille de Sainte-Hélène, commençaient à revenir chercher des champignons au bois; ils les connaissaient tous chacun selon son espèce, depuis la morille jusqu'au gros Polonais; ils ramassaient aussi des fraises et des mûres. Les fraises des bois, qui sont les meilleures, se vendaient en ville à deux sous le litre, les champignons à trois sous le petit panier.

La prairie en bas, au bord de la rivière, leur donnait aussi de la salade en quantité. Que de fois ces pauvres vieux reins étaient forcés de se courber, pour gagner un sou !

Et tous les ans nous recevions encore l'ordre d'appliquer plus sévèrement les règlements forestiers, d'empêcher de ramasser les feuilles mortes et les faînes, autant dire les pauvres gens de vivre.

Tout alla donc ainsi jusqu'à la fenaison, où se fit sentir la grande sécheresse; elle dura jusqu'à la fin de juillet; on craignait pour les pommes de terre.

Quant au plébiscite, je ne t'en parle pas, ces choses-là ne nous inquiétaient pas beaucoup, nous autres gardes forestiers. Un beau matin, nous avions reçu l'ordre d'aller à la Petite-Pierre, et toute la brigade, après s'être réunie chez moi, était partie ensemble en grande tenue, pour voter *oui*, comme on nous l'avait ordonné. Puis, étant entrés à l'auberge des Trois-Pigeons, nous avions bu un bon coup à la santé de l'Empereur, à la suite de quoi chacun avait repris le chemin de sa maison, et le lendemain personne n'y pensait plus.

Les gens ne se plaignaient que d'une chose, au Graufthal, à Dôsenheim, à Echbourg, etc., c'est qu'il ne tombait pas d'eau. Mais dans le fond de la vallée, ces temps secs étaient justement les plus beaux et les plus riches; l'humidité ne manquant jamais, l'herbe poussait à foison, et tous les oiseaux d'Alsace, merles, grives, bouvreuils, ramiers, avec leurs jeunes nichées, s'ébattaient chez nous comme dans une volière.

C'était aussi le meilleur temps qu'on pût souhaiter pour la pêche, car lorsque les eaux sont basses, les truites remontent aux sources vives, sous les roches, où l'on va les prendre à la main.

Tu penses bien que les pêcheurs ne manquaient pas. Marie-Rose n'avait jamais eu plus d'omelettes à faire, ni de fritures. Elle veillait à tout, et répondait en courant aux compliments qu'on lui faisait sur son prochain mariage. Elle était fraîche comme une rose; rien que de la voir, Jean Merlin avait les yeux humides d'attendrissement.

Qui se serait figuré, dans ce temps, que nous allions avoir la guerre avec les Prussiens? Quel

intérêt avions-nous à cela? D'ailleurs tout le monde ne disait-il pas que le plébiscite avait été voté pour maintenir la paix! Une idée pareille était donc bien loin de notre esprit, quand, un soir de juillet, le petit juif David, revenant d'acheter un veau à Dôsenheim, me dit en passant :

« Vous savez la grande nouvelle, brigadier?

— Non. Qu'est-ce que c'est?

— Eh bien, les gazettes de Paris racontent que l'Empereur veut déclarer la guerre au roi de Prusse. »

Je ne pouvais pas le croire; d'autant moins que le marchand de bois Schatner, revenu quelques jours avant de Sarrebrück, m'avait raconté que là-bas tout le pays fourmillait de troupes, cavalerie, infanterie, artillerie; que les bourgeois eux-mêmes avaient chacun leur sac, leur fusil, leur équipement complet garni d'étiquettes et de numéros, bien en ordre sur des rayons, dans une grande baraque, et qu'au premier signe du *hauptmann*, ces gens n'auraient qu'à s'habiller, à recevoir des cartouches et à monter en chemin de fer, pour nous tomber sur le dos en masse. Nous autres, nous n'avions rien du tout, ni dans nos villes, ni dans nos villages, de sorte que le simple bon sens me faisait penser qu'on n'allait pas déclarer la guerre à ces Allemands, avant de nous avoir mis en état de nous défendre.

Je levai donc les épaules, quand le juif vint me rapporter une chose aussi bête, et je lui dis :

« Est-ce que tu prends l'Empereur pour un imbécile? »

Mais lui s'en lalait, tirant son veau par la corde, en disant :

« Attendez.... attendez, brigadier; vous verrez.... ça ne durera pas longtemps. »

Tout ce qu'il pouvait me dire sur ce chapitre, ou rien du tout, revenait au même; et Jean Merlin étant venu le soir, comme à l'ordinaire, causer avec nous, je n'eus pas même l'idée de lui en parler.

Malheureusement, huit ou dix jours après, la chose était devenue certaine; on rappelait tous les congédiés, on disait même que les Bavarois avaient coupé des fils télégraphiques en Alsace, que des troupes innombrables passaient à Saverne, et que d'autres campaient à Niederbronn.

Tout à coup le bruit courut qu'on s'était battu du côté de Wissembourg, et le soir du même jour, des habitants de Neuwiller, se sauvant avec leurs meubles sur des voitures à Lutzelstein, racontèrent à la porte de la maison, sans vouloir entrer, que plusieurs de nos bataillons avaient été massacrés, que le général d'avant-garde était resté sur le terrain, que Wissembourg brûlait et que nos troupes se retiraient du côté de Bitche.

Ces bourgeois étaient comme effarés; au lieu de continuer leur chemin vers la Petite-Pierre, l'idée leur vint tout à coup que cette place n'était pas assez forte, et, malgré le détour de trois lieues qu'ils avaient fait, toute la bande, hommes et femmes, se mit à grimper la côte du Fâlberg, pour se sauver à Strasbourg.

Alors la désolation fut chez nous. Merlin et sa mère vinrent causer de ces mauvaises nouvelles à la maison. La grand'mère gémissait. Moi, je disais qu'il ne fallait pas se désoler; que jamais les Allemands n'oseraient se hasarder dans nos bois; qu'ils ne connaissaient pas les chemins, et d'autres raisons pareilles, qui ne m'empêchaient pas d'être très-inquiet moi-même, car tout ce que nous avait dit un an avant le capitaine Rondeau me revenait; les bûcherons qu'il avait fait arrêter à Lutzelbourg défilaient devant mes yeux; et puis j'étais humilié d'apprendre que des Badois et des Bavarois avaient battu des Français à la première rencontre. Je pensais bien qu'ils s'étaient réunis dix contre un, mais le chagrin n'en était pas moins grand.

Ce fut notre première mauvaise nuit; je ne pouvais pas dormir, et j'entendais aussi Marie-Rose, dans sa petite chambre à côté, se lever, ouvrir la fenêtre et regarder.

Tout dehors se taisait, comme si rien n'était arrivé; pas une brindille ne remuait, tant l'air était calme; quelques cigales nasillaient même sur la terre encore chaude six heures après le coucher du soleil, et, le long de la rivière, des grenouilles faisaient entendre leur chant traînard.

L'agitation intérieure m'empêchait de dormir. Sur les quatre heures, Ragot se mit à japer en bas dans l'allée; quelqu'un toquait contre la porte. Je m'habillai, et deux minutes après je descendais ouvrir.

Un homme, le fils Klein-Nickel, de la Petite-Pierre, m'apportait un ordre de M. l'inspecteur Laroche de venir sans retard.

Marie-Rose était descendue. Je ne pris que le temps de casser une croûte, et puis je partis, mon fusil en bandoulière. A sept heures, j'étais à la porte de M. Laroche, et j'entrais. Monsieur l'inspecteur, assis à son bureau, écrivait.

« Ah! c'est vous, Frédéric, fit-il en déposant sa plume, asseyez-vous. Nous avons d'assez

mauvaises nouvelles ; vous savez que notre petit corps détaché en observation près de Wissembourg a subi un échec ?

— Oui, monsieur l'inspecteur.

— On s'est laissé surprendre, dit-il ; mais ce n'est rien, ça n'arrivera plus. »

Il paraissait tranquille comme à l'ordinaire, et dit que dans toutes les guerres il y avait des hauts et des bas ; qu'un premier engagement malheureux ne signifiait pas grand'chose, mais qu'il était toujours bon de prendre ses précautions en cas d'événements plus graves, impossibles à prévoir ; qu'il s'agissait donc de prévenir tous les hommes de ma brigade et ceux que nous employions aux travaux des chemins forestiers, d'être prêts à marcher avec leurs pioches, leurs pelles et leurs haches, au premier commandement, parce qu'il serait peut-être nécessaire de faire sauter des roches et de couper les chemins, au moyen de tranchées et d'abatis.

« Vous comprenez, dit-il en me voyant un peu troublé, vous comprenez, père Frédéric, que ce sont de simples mesures de prévoyance, rien n'est menaçant ; le maréchal de Mac-Mahon se concentre près de Haguenau, tout est en mouvement, nous n'avons rien à craindre d'immédiat ; mais le principal, c'est d'être prêt en cas de besoin ; quand tout est prêt, on agit rapidement et sûrement. Je puis recevoir un ordre du général de Failly de couper les routes, et, dans un cas pareil, il faut que l'ordre s'exécute en quelques heures.

— Ce ne sera pas long, monsieur l'inspecteur, lui répondis-je, partout des rochers se penchent sur nos chemins ; en tombant, ils entraîneront tout au fond des vallées.

— Justement, dit-il. Mais d'abord il faut que notre monde soit prévenu. La poudre de mine ne nous manque pas ; si l'ordre arrive, tous mes collègues ayant pris les mêmes mesures, ce sera l'affaire d'une journée de Bitche à Dabo ; pas un canon, pas un caisson ne passera d'Alsace en Lorraine. »

Voilà ce qu'il me dit, en me reconduisant jusqu'à la porte, et en me donnant une bonne poignée de main.

Comme je m'en allais tout pensif, j'aperçus sur les hauteurs de l'Altenberg quelques soldats en train de planter une ligne de palissades le long de la côte. Le plus grand trouble régnait au faubourg, les gens couraient d'une maison à l'autre chercher des nouvelles ; deux ou trois compagnies d'infanterie campaient dans un champ de pommes de terre.

Tout ce jour et le lendemain je ne fis que porter les ordres de M. l'inspecteur, de la Frohmühle à Echbourg, d'Echbourg à Hangeviller, au Graufthal, à Metting, etc., prévenant chacun de ce qu'il aurait à faire, des endroits où l'on se réunirait, des rochers qu'il faudrait attaquer.

Enfin, le second jour je rentrai tellement las à la nuit, qu'il me fut impossible de manger, ni même de m'endormir pendant quelques heures. Pourtant, vers le matin, j'avais fini par tomber dans un profond sommeil, quand Marie-Rose, entrant dans ma chambre, m'éveilla en ouvrant la fenêtre du côté de Dôsenheim.

« Ecoute, mon père, dit-elle d'une voix tremblante, écoute ce bruit.... Qu'est-ce que c'est ? On n'entend plus que cela dans la vallée !.... »

J'écoutai ; c'était un bourdonnement sans fin, qui remplissait la montagne et couvrait de temps en temps le murmure des bois.

Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre ce que cela signifiait, et je répondis :

« C'est le bruit du canon !.... On se bat à sept ou huit lieues d'ici, du côté de Wœrth ; c'est une grande bataille ! »

Aussitôt Marie-Rose descendit, et, m'étant habillé, je la suivis dans la salle en bas, où se trouvait aussi la grand'mère, dont le menton tremblait, et qui me regardait avec des yeux tout ronds.

« Ce n'est rien, leur dis-je, n'ayez pas de crainte ; quoi qu'il arrive, jamais les Allemands ne viendront jusqu'ici. Nous avons de trop bons endroits pour défendre nos défilés. »

Mais j'étais bien loin d'avoir confiance moi-même.

Les coups de canon redoublaient quelquefois comme le roulement lointain d'un orage ; puis ils s'affaiblissaient, et l'on n'entendait plus que le bruissement des feuilles, les jappements de Ragot devant la porte, le cri d'un canard dans les saules de la rivière. Ces voix de la solitude, lorsqu'on songeait à ce qui se passait derrière le rideau des forêts, avaient quelque chose d'extraordinaire.

J'aurais voulu courir sur les rochers, voir au moins ce qui se passait de l'autre côté, dans la plaine, mais l'ordre de commencer les abatis pouvait arriver d'une minute à l'autre, j'étais forcé de rester.

Cela dura jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Je me promenais, tâchant de faire bonne mine, pour ne pas effrayer les femmes.

Cette journée du 6 août fut bien longue ; même aujourd'hui, que tant d'autres chagrins

nous ont accables, je n'y pense qu'avec un serrement de cœur.

Le plus terrible moment fut encore quand tout à coup ce bruit sourd, que nous entendions depuis le matin, cessa. Nous écoutions à la fenêtre du jardin. Mais plus un souffle, plus un soupir, autres que ceux de la vallée, n'arrivaient jusqu'à nous.

Au bout de quelques minutes seulement, je dis :

« C'est fini..... la bataille est terminée.... A cette heure, les uns se sauvent, et les autres poursuivent.... Dieu veuille que nous ayons gagné. »

Et jusqu'au soir pas une âme ne parut dans les environs. Après le souper, on alla se coucher, dans l'inquiétude.

Le lendemain fut un jour triste ; le ciel s'était couvert, il finit par pleuvoir après deux mois de sécheresse ; la pluie tombait lourde et continue; les heures se passaient lentement, l'ordre de commencer les abatis n'arrivait pas ; je me disais :

« C'est bon signe !... Tant mieux !... Si nous avions perdu, l'ordre serait arrivé de grand matin. »

Mais nous n'avions aucune nouvelle, et sur les trois heures, n'y tenant plus d'impatience, je dis à Marie-Rose et à la grand'mère :

« Ecoutez, cela ne peut plus durer, il faut que j'aille voir à la Petite-Pierre ce qui se passe. »

Je mis mon caban de toile cirée, et je partis sous la pluie toujours plus forte. Dans nos terrains sablonneux, l'eau coule et ne détrempe pas le sol. J'arrivai vers six heures à la Petite-Pierre, où tout le monde se tenait enfermé dans les maisonnettes. A la pointe du vieux fort, dans les airs, veillait une sentinelle hors de sa guérite.

Quelques instants après, j'entrais dans le bureau de M. l'inspecteur. Il était là seul, se promenant la tête penchée, l'air soucieux ; et comme je relevais mon capuchon, il me dit en s'arrêtant :

« C'est vous, père Frédéric ! Vous venez chercher des nouvelles et prendre des ordres?

— Oui, monsieur l'inspecteur.

— Eh bien, les nouvelles sont mauvaises; la bataille est perdue, nous sommes repoussés de l'Alsace, cent cinquante mille Allemands s'avancent pour entrer en Lorraine. »

Un froid m'avait passé le long du dos, et, comme il se taisait, je murmurai :

« Tout est prêt, monsieur l'inspecteur, il ne s'agit plus que de distribuer la poudre de mine et de commencer les abatis ; nous sommes tous prêts, nous attendons. »

Alors, souriant avec amertume, sa grosse chevelure brune ébouriffée, il s'écria :

« Oui.... oui.... nous sommes tous comme cela !.... Le moment presse, la retraite continue par Bitche et Saverne, l'ennemi lance ses éclaireurs dans toutes les directions, et l'ordre ne vient pas !... »

Je ne répondais rien, et lui, s'asseyant, s'écria :

« Au fait, pourquoi vous cacher la chose? Le général de Failly m'a fait répondre que les abatis sont inutiles, que nous n'avons rien à faire. »

J'étais enraciné à ma place. Lui, s'était remis à marcher, les mains croisées sous les basques de sa redingote ; et comme il allait, venait, sans ajouter un mot, je lui demandai :

« Et maintenant, que faut-il faire, monsieur l'inspecteur?

— Rester à son poste, comme de braves gens, dit-il ; je n'ai pas d'autres ordres à vous donner. »

Quelque chose m'étouffait, il le vit, et, me regardant d'un œil humide, il me tendit la main en disant :

« Allons, père Frédéric, du courage !... C'est pourtant agréable de pouvoir se dire, la main sur le cœur : Je suis un brave homme !... Voilà, voilà notre récompense, à nous autres. »

Et je répondis tout attendri :

« Oui, monsieur l'inspecteur, oui, c'est tout ce qui nous reste ; celle-là ne nous manquera jamais. »

Il me fit l'honneur de me reconduire jusque dans l'allée, sur la porte de la rue ; et me serrant encore une fois la main, il s'écria :

« Du courage ! »

Alors je repartis, descendant la grande vallée. La pluie couvrait l'étang de la Frohmühle, qui frissonnait tout gris entre les saules et les herbages desséchés.

Quant à te raconter les idées qui se suivaient dans ma tête, et combien de fois ma main passa sur ma figure, pour en essuyer les larmes et l'eau qui en découlaient. Quant à te raconter cela, Georges, ce n'est pas dans mes moyens, il en faudrait un plus savant que moi ; je ne me sentais plus, je ne me reconnaissais plus, je me répétais dans le trouble :

« Pas d'ordres !... C'est inutile !... Le général dit que c'est inutile de faire des abatis et de défoncer les routes !... Il veut donc que l'ennemi avance, qu'il passe les défilés !... »

Et je marchais.

La nuit était noire lorsque je rentrai à la maison. Marie-Rose m'attendait, assise près de la table; elle m'observait d'un œil inquiet et semblait me demander : Qu'est-ce qui se passe? Quels ordres avons-nous? »

Mais je ne dis rien, et jetant mon caban tout ruisselant de pluie au dos d'une chaise, secouant ma casquette, je m'écriai :

« Va te coucher, Marie-Rose. Nous ne serons pas troublés cette nuit; va dormir tranquillement : le général de Bitche ne veut pas qu'on se remue. La bataille est perdue, mais nous en aurons une seconde en Alsace, à Saverne, ou plus loin, les chemins doivent rester libres, nous n'avons pas besoin de bouger, les chemins seront bien gardés. »

Je ne sais pas ce qu'elle en pensait; mais, au bout d'un instant, voyant que je ne m'asseyais pas, elle dit :

« J'ai gardé ta soupe près du feu, elle est encore chaude, si tu veux manger, mon père?

— Bah! je n'ai pas faim, lui répondis-je; allons dormir, il est tard, cela vaudra mieux. »

Je ne pouvais plus me contenir, la colère me gagnait.

J'entrai dans l'allée, je poussai les verrous, et prenant la lampe je montai. Marie-Rose me suivait; nous entrâmes dans nos chambres.

J'entendis ma fille se coucher; moi, longtemps encore, le coude sur la table, regardant la petite flamme jaune devant les vitres noires, où s'agitaient les feuilles de lierre sous la pluie, je restai pensif, clignant de l'œil et me disant :

« Frédéric, il y a pourtant des ânes en ce monde, et ceux-là ne sont pas à la queue; ils marchent en tête et conduisent les autres! »

Enfin, comme la nuit s'avançait, vers deux heures, songeant qu'il était inutile de brûler de l'huile pour rien, je me déshabillai et je me couchai en soufflant la lampe.

Or, dans cette nuit même du 7 au 8 août, les Allemands, ayant poussé des reconnaissances au loin et reconnu que tous les passages étaient libres, s'avançaient en masse et s'emparaient des défilés, non-seulement de la Zinzel, mais encore de la Zorn, investissant ainsi la place de Phalsbourg, dont le bombardement commençait le surlendemain.

Ils passaient aussi en Lorraine par le grand tunnel de Hôpitaux, pendant que notre armée se retirait à marche forcée sur Nancy et puis sur Châlons.

Ainsi les deux grandes armées allemandes de Wœrth et de Forbach se trouvaient réunies, et nous autres nous étions comme engloutis, éloignés de tout secours et même de toute espérance.

Tu peux facilement te représenter cette immense armée du prince Frédéric : Bavarois, Wurtembergeois, Badois, cavalerie, artillerie, infanterie, qui défile par escadrons et par régiments dans notre vallée solitaire; ce torrent d'êtres humains qui va, va toujours devant lui, sans interruption durant toute une semaine; et le canon qui tonne autour de la place, les vieilles roches du Graufthâl qui retentissent d'échos en échos; puis la fumée de l'incendie qui monte au ciel, en formant une voûte sombre au-dessus de nos vallons!

CHAPITRE VII

Après le grand passage des armées allemandes et le bombardement de la ville, des milliers de landwehr vinrent occuper le pays. Ces gens remplissaient tous les hameaux et les villages : ici une compagnie, là deux, plus loin trois ou quatre, commandées par des officiers prussiens. Ils gardaient les routes et les sentiers, ils faisaient des réquisitions de toute sorte : pain, blé, farine, foin, paille, bétail, tout leur était bon; ils se plaisaient au coin du feu, parlaient de leurs femmes et de leurs enfants d'un air d'attendrissement, plaignaient le sort de leurs pauvres frères alsaciens et lorrains et soupiraient de nos misères. Mais tout cela ne les empêchait pas de bien manger et de bien boire à nos dépens, et de s'étendre dans le vieux fauteuil du grand-père ou de la grand'mère, en fumant avec satisfaction les cigares que nous étions forcés de leur fournir! Oui, les belles paroles ne leur coûtaient pas grand'chose. C'est ce que j'ai vu souvent au Graufthâl, à Echbourg, Berlingen, Hangeviller, où le désir d'apprendre des nouvelles me faisait aller de temps en temps, en blouse et le bâton à la main.

Dès les premiers jours de septembre, leur gouverneur général Bismarck-Bohlen vint s'établir à Haguenau, déclarant que l'Alsace avait toujours été un pays allemand, et que Sa Majesté le roi de Prusse rentrait en possession de ses biens; que Strasbourg, Bitche, Phalsbourg, Neuf-Brisach devaient être considérés comme des villes rebelles à l'autorité légitime du roi Guillaume, mais qu'on les mettrait bien vite à la raison, avec les nouveaux obus de cent cinquante kilos.

Voilà, Georges, ce qu'on prêchait ouvertement chez nous, et cela montre que ces Alle-

mands nous prenaient tous pour des bêtes, auxquelles on pouvait raconter les plus mauvaises plaisanteries du monde, sans crainte de se faire rire au nez.

Notre seule consolation était de vivre au milieu des bois, où ces braves gens n'aimaient pas à se hasarder; j'en bénissais le ciel tous les soirs. Mais à peine Bismarck-Bohlen fut-il installé, que nous vîmes passer régulièrement matin et soir des gendarmes à cheval dans la vallée, avec leurs casques et leurs grands manteaux, portant les ordres du gouverneur, et des paquets d'affiches que les maires étaient tenus de poser à la porte des mairies et des églises.

Ces affiches promettaient les meilleurs traitements aux fidèles sujets du roi Guillaume, et menaçaient de mort tous ceux qui prêteraient assistance aux Français, qu'elles appelaient « nos ennemis »! Il était défendu de leur donner du pain et même un verre d'eau dans le malheur, de leur servir de guide, de les cacher dans sa maison; il fallait les livrer, pour être un honnête homme; les conseils de guerre devaient seuls vous juger en cas de désobéissance, et la moindre peine pour ces délits était vingt ans de galères et trente-sept mille francs d'amende!

Avec des moyens pareils, Bismarck-Bohlen pouvait se passer de toutes les autres explications touchant les races, la patrie allemande et les droits de Sa Majesté.

Représente-toi maintenant notre solitude, la crainte des maraudeurs, qu'on n'aurait pas osé repousser, parce qu'ils se seraient présentés au nom du roi. Heureusement cette espèce de gens n'avait pas grand courage; le bruit courait que des francs-tireurs et même des soldats échappés de Wœrth rôdaient aux environs; cela nous préservait des visites de la bonne race, qui nous voulait tant de bien.

On disait aussi que les employés de la partie forestière seraient conservés, qu'on augmenterait même les appointements des anciens gardes et que plusieurs obtiendraient de l'avancement.

Tu comprends mon indignation, lorsque j'entendais répéter de semblables paroles; je n'avais pas oublié les recommandations de notre brave inspecteur; je les rappelais à tous mes hommes chaque fois que l'occasion s'en présentait :

« Il faut rester à notre poste!... La fortune ne sera peut-être pas toujours contre nous.... Que chacun remplisse son devoir jusqu'à la fin.... Je n'ai pas d'autre ordre à vous donner. »

Cet ordre, il l'observait lui-même, restant à la Petite-Pierre, et continuant de remplir ses fonctions.

Strasbourg se défendait; on se battait autour de Metz. De temps en temps, j'envoyais Merlin prendre les avis des supérieurs, et toujours la réponse était : « Rien n'est désespéré.... Nous pouvons avoir à rendre des services d'un moment à l'autre.... Que tout le monde reste! »

Nous attendions donc; et l'automne, toujours si beau dans nos montagnes, avec ses feuilles couleur de rouille, ses grandes futaies silencieuses, où plus un oiseau ne chante, ses prairies nouvellement fauchées, unies comme un tapis à perte de vue, la rivière couverte de glaïeuls et de feuilles mortes, ce grand spectacle, si calme dans tous les temps, avait encore plus de grandeur et de tristesse, au milieu des événements terribles que nous traversions.

Combien de fois alors, écoutant le murmure sans fin des forêts, où passaient les premiers frissons de l'hiver, combien de fois je me suis dit :

« Pendant que tu regardes, Frédéric, ces vieux bois où tout dort, que se passe-t-il là-bas, en Champagne? Que sont devenues ces armées nombreuses, cette cavalerie, cette infanterie, ces canons, tous ces milliers d'êtres acharnés à leur perte, pour la gloire et l'intérêt de quelques-uns? Les verrons-nous repasser en déroute? Resteront-ils couchés dans les brouillards de la Meuse, ou reviendront ils nous poser le talon sur la nuque? »

Je me représentais de grandes batailles.

La grand'mère aussi, tout inquiète, assise près de la fenêtre, disait :

« Ecoutez, Frédéric, n'entendez-vous rien? »

Et je prêtais l'oreille; ce n'était que le vent dans les feuilles desséchées.

Quelquefois, mais rarement, la ville semblait se réveiller; quelques coups de canon tonnaient dans les échos de Quatre-Vents à Mittelbronn, et puis tout se taisait de nouveau. L'idée de Metz nous soutenait; c'est de là surtout que nous espérions voir arriver du secours.

Mais il faut que je te raconte maintenant une chose qui nous surprit beaucoup, que nous ne pouvions comprendre, et qui malheureusement a fini par devenir trop claire pour nous, comme pour beaucoup d'autres.

Environ quinze jours après l'établissement de Bismarck-Bohlen à Haguenau, un matin, nous vîmes arriver du fond de la vallée une voiture semblable à celles de ces Allemands qui partaient pour l'Amérique, avant l'inven-

Torrent d'êtres humains qui va, va toujours devant lui (p. 22).

tion des chemins de fer, une longue voiture chargée de mille vieilleries : paillasses, dévidoirs, bois de lit, casseroles, lanternes, que sais-je? avec le chien crotté, la femme mal peignée, la nichée d'enfants morveux et le monsieur conduisant lui-même sa haridelle par la bride.

Nous regardions tout étonnés, pensant :

« Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'est-ce que ces gens viennent faire chez nous? »

Sous la bâche, près du timon, la femme, déjà vieille, jaune et ridée, le bonnet de travers, épluchait la tignasse de ses enfants, qui fourmillaient dans la paille, des garçons et des filles, tous blond-filasse, joufflus et ventrus comme des mangeurs de pommes de terre.

« Wilhelm, veux-tu rester tranquille, disait-elle. Attends, que je regarde bien! attends, je vois quelque chose; c'est bon, je le tiens.... tu peux te rouler maintenant! Wilhelmine, mets ta tête sur mes genoux.... à chacun son tour.... tu regarderas les sapins plus tard. »

Et le père, un gros homme en capote vert-bouteille qui faisait mille plis dans le dos, les joues pendantes, le petit nez garni de lunettes, les pantalons dans les bottes, et sa grande pipe de porcelaine à la bouche, tirait la pauvre rosse par la bride, en disant à sa femme :

« Herminia, regarde ces forêts, ces prairies, cette riche Alsace.... Nous sommes dans le paradis terrestre. »

Nous regardâmes longtemps comme en rêve (p. 30).

C'était un spectacle dans le genre des Zigeiners; et Merlin étant venu nous voir ce jour-là, nous ne parlâmes que de cela durant la soirée.

Mais nous devions en voir bien d'autres, car le passage de ces étrangers, en vieux cabriolets, paniers à salade, chars à bancs, voitures à deux ou quatre roues réquisitionnées en route, allait continuer longtemps. Depuis celle-ci, dont le souvenir m'est resté, cela ne finit plus; il en passait journellement trois, quatre, cinq, encombrées d'enfants, de vieillards, de jeunes femmes et de jeunes filles fagotées d'une façon singulière, avec des robes qu'il me semblait avoir vues quinze ou vingt ans avant aux dames de Saverne, et de grands chapeaux garnis de roses en papier, sur leurs cheveux jaunes, nattés comme les queues de nos grands-pères.

Et ces gens parlaient toute espèce d'allemand difficile à comprendre. Ils avaient aussi des figures de toute sorte, les unes grosses et bouffies, la barbe vénérable; d'autres en lame de rasoir, la vieille polonaise boutonnée jusqu'au menton, pour cacher la chemise; des êtres aux yeux gris-clair, les favoris roux, durs et hérissés; d'autres petits, ronds, vifs, allant, courant, se démenant; mais tous, à la vue de notre belle vallée, poussaient des cris d'admiration et levaient les mains, hommes, femmes, enfants, comme on raconte des Juifs à leur entrée dans la terre promise.

Ainsi venaient ces gens de toutes les parties de l'Allemagne; ils avaient pris les chemins

de fer jusqu'à la frontière; mais toutes nos lignes étant alors occupées par leurs troupes, leurs convois de vivres et de munitions, à partir de Wissembourg ou de Soultz, ils étaient forcés de se faire trimbaler en charrette, à la mode d'Alsace.

Tantôt les uns, tantôt les autres nous demandaient la route pour Saverne, Metting, Lutzelstein; ils descendaient à la source en bas du pont et s'abreuvaient dans une de leurs écuelles ou dans le creux de la main.

Tous les jours ces passages recommençaient. Je me creusais la cervelle pour savoir ce que ces étrangers venaient faire chez nous dans un moment si difficile, où les vivres étaient si rares, où l'on ne savait ce qu'on mangerait le lendemain. Ils n'en soufflaient pas un mot et poursuivaient leur voyage, sous la protection des landwehr qui remplissaient le pays. Nous avons même su par la suite qu'ils participaient aux réquisitions, ce qui leur permettait de faire des économies et de se remonter l'estomac pendant la route.

Or, Georges, tous ces bohémiens d'une nouvelle espèce, dont l'air misérable nous faisait pitié, même au milieu de nos chagrins, étaient les fonctionnaires que l'Allemagne envoyait pour nous administrer et nous gouverner : percepteurs, contrôleurs, greffiers, maîtres d'école, gardes forestiers, qu'est-ce que je sais, moi? Des gens qui dès le mois de septembre et d'octobre, bien avant le traité de paix, arrivaient tranquillement occuper la place des nôtres, en leur disant sans cérémonie :

« Ote-toi de là, que je m'y mette ! »

On aurait dit que c'était entendu d'avance, car il en arriva même avant la reddition de Strasbourg.

Combien de paniers percés, de sacs à bière, de buveurs de *schnaps* (1), tirant le diable par la queue depuis des années et des années dans toutes les petites villes de la Poméranie, du Brandebourg et de plus loin, qui ne seraient jamais rien devenus chez eux et ne savaient plus à qui demander du crédit, combien de ces gens-là sont tombés alors sur la « riche Alsace », ce paradis terrestre promis aux Allemands par leurs rois, leurs professeurs et leurs maîtres d'école!

Au temps dont je te parle, ils étaient encore modestes, malgré les victoires singulières de leurs armées; ils n'étaient pas encore sûrs de conserver cette chance extraordinaire jusqu'à la fin; en comparant leurs vieux habits râpés et leur air minable, à l'aisance des moindres fonctionnaires de l'Alsace et de la Lorraine, ils se disaient sans doute intérieurement.

« Ça n'est pas possible que le Seigneur Dieu ait choisi des gaillards de notre espèce pour remplir d'aussi bonnes places. Quel mérite extraordinaire avons-nous donc, pour jouer le premier rôle dans un pays pareil, que les Français ont cultivé, planté, enrichi d'usines, de fabriques, d'exploitations de toutes sortes... Pourvu qu'ils ne viennent pas le reprendre et nous forcer de retourner à notre *schnaps !* »

Oui, Georges, avec un peu de bon sens et de justice, ces intrus devaient se tenir ce raisonnement; une sorte d'inquiétude se reconnaissait dans leurs yeux et dans leur sourire. Mais une fois Strasbourg rendu, Metz livré, eux commodément installés dans les grandes et belles maisons qu'ils n'avaient pas bâties, couchés dans les bons lits des préfets, des sous-préfets, des juges et d'autres personnages, dont ils ne s'étaient jamais fait même une idée; après avoir levé les impôts sur les bonnes terres qu'ils n'avaient pas ensemencées, et mis la main sur les registres de toutes les administrations qu'ils n'avaient pas établies, voyant l'argent, le bon argent de « la riche Alsace » entrer dans leurs caisses, alors, Georges, ils se crurent réellement présidents de quelque chose, inspecteurs, receveurs, contrôleurs, et l'orgueil allemand, qu'ils savent si bien cacher sous la bassesse quand ils ne sont pas les plus forts, cet orgueil brutal gonfla leurs joues.

Il leur resta toujours, du temps que j'étais encore là-bas, un vieux souvenir de la *Loumpé-Strasse*, qu'ils avaient habitée jusqu'alors. Ce souvenir les rendait très-économes; ils buvaient une chope à deux, et chacun payait sa part; ils disputaient sur des liards avec le cordonnier et le tailleur; ils trouvaient à redire sur toutes les notes, criant qu'on voulait les écorcher; le dernier savetier chez nous aurait eu honte de montrer la ladrerie de ces nouveaux fonctionnaires, qui nous promettaient tant de bien au nom de la patrie allemande, en nous montrant tant d'avarice et même de crasse abominable. Cela dénotait à quelle race nous avions affaire.

CHAPITRE VIII

Un jour, à la fin du mois d'octobre, un des gendarmes de Bismarck-Bohlen qui passaient

(1) Eau-de-vie.

chaque matin dans la vallée fit halte à la porte de la maison forestière, en criant :

« Personne ? »

Je sortis.

« Vous êtes le brigadier Frédéric ? me dit cet homme.

— Oui, lui répondis-je, je m'appelle Frédéric, et je suis brigadier forestier.

— Eh bien, fit-il en me tendant une lettre, voici pour vous. »

Puis, il s'en alla, rejoignant au petit trot son camarade qui l'attendait plus loin.

Je rentrai.

Marie-Rose et la grand'mère étaient inquiètes, elles me regardaient en silence ; je dis en ouvrant la lettre :

« Qu'est-ce que ces Prussiens peuvent me vouloir ? »

C'était un ordre de l'*Oberfœrster* (1), établi à Zornstadt, de me rendre chez lui le lendemain, avec tous les gardes de ma brigade. Je lus haut cette lettre, les femmes en furent consternées.

« Que vas-tu faire, mon père ? me demanda Marie-Rose au bout d'un instant.

— C'est à quoi je pense, lui répondis-je. Ces Allemands n'ont pas d'ordres à me donner ; mais ils sont maintenant les plus forts, ils peuvent nous mettre à la porte du jour au lendemain, cela demande réflexion. »

Je me promenais de long en large, terriblement ennuyé, quand tout à coup Jean Merlin, passant devant nos fenêtres à grands pas, enjamba les trois marches du seuil et entra.

« Bonjour, Marie-Rose, dit-il, bonjour, grand'mère. Vous avez reçu l'ordre de l'*Oberfœrster*, brigadier ?

— Oui.

— Ah ! fit-il, ces gens-là n'ont pas confiance en vous ; tous les gardes en ont reçu autant. Est-ce que nous irons ?

— Il faut voir, lui dis-je. Vous allez partir pour la Petite-Pierre et demander l'avis de notre inspecteur. »

L'horloge marquait huit heures. Jean partit tout de suite ; à midi juste, il revenait déjà nous dire que M. Laroche nous engageait à voir ce que ces Allemands nous voulaient, et de l'en prévenir aussitôt. Il fut donc résolu que nous irions.

Tu sauras, Georges, que depuis l'arrivée des Allemands, les forêts étaient pillées de fond en comble ; tous les bois de vente encore en cordes et en stères dans les coupes s'en allaient bûche par bûche ; les landwehr enlevaient tout ce qui se trouvait à leur portée, ils aimaient à se tenir près d'un bon feu, dans leurs retranchements couverts de terre du côté de la ville ; les paysans se faisaient aussi des provisions, on aurait dit que les biens de l'État étaient au premier venu.

Je répétais sans cesse à mes gardes de bien remarquer les délinquants, que les bois appartenaient toujours à la France, et qu'après la guerre il faudrait rendre des comptes. Mon triage avait moins souffert que les autres, parce que je continuais de faire mes tournées comme autrefois ; les gens respectent toujours ceux qui remplissent leur devoir.

Enfin, j'envoyai Jean prévenir ses camarades d'être sans faute le lendemain, vers neuf heures, à la maison forestière, en uniforme, mais sans plaque, et que nous partirions ensemble pour Zornstadt.

Le lendemain, tous étant venus, on se mit en marche, et, vers midi, nous arrivions dans le vestibule de la grande maison où s'était installé monsieur l'*Oberfœrster*, avec toute sa famille.

C'était grande fête à Zornstadt pour les Prussiens. Ils venaient d'apprendre la capitulation de Bazaine, et chantaient dans tous les cabarets. L'*Oberfœrster* donnait aussi gala.

Naturellement, cette triste nouvelle nous rendait sombres.

Les autres brigades se trouvaient déjà réunies à la porte, les brigadiers Charles Werner, Balthazar Rœdig et Jacob Hepp en tête.

Après nous être serré la main, il fut décidé que nous écouterions les observations de M. l'*Oberfœrster* en silence, et que moi, comme le plus ancien brigadier, je parlerais pour tous, s'il y avait quelque chose à répondre.

Nous attendîmes encore près d'une demi-heure, car le festin ne finissait pas ; on se gobergeait, on riait, on trinquait, on tapait sur un piano, on chantait la *Wacht am Rhein !*

Malgré leur vanité singulière, ces gens ne s'étaient pas attendus à de si grandes victoires ; et je crois qu'avec d'autres chefs, malgré les préparatifs et la supériorité du nombre, ils n'auraient pas eu l'occasion de se goberger d'une telle manière.

Enfin sur les deux heures, un Allemand en chapeau de feutre vert garni de trois ou quatre plumes de coq, l'air joyeux et les joues rouges jusqu'aux oreilles, car il sortait de la cuisine, vint nous ouvrir la porte, en disant :

« Vous pouvez entrer. »

Et traversant une grande pièce, nous trouvâmes plus loin M. l'*Oberfœrster* seul, assis dans un fauteuil au bout d'une longue table

(1) Inspecteur forestier.

encore couverte de dessert et de bouteilles vides, la figure rouge, les mains croisées sur son ventre d'un air de satisfaction.

C'était un bel homme, dans sa camisole de drap vert bordée de peau de martre, oui, Georges, il faut le reconnaître, un très-bel homme, grand, bien bâti, la tête carrée, les cheveux courts, les mâchoires solides, avec de longues moustaches et de larges favoris roux qui lui couvraient pour ainsi dire les épaules. Seulement son gros nez rouge, recouvert de petites plaques farineuses, vous étonnait au premier abord, et vous forçait en quelque sorte de détourner les yeux, par respect pour son grade.

Il nous regardait entrer, ses petits yeux gris plissés jusqu'aux oreilles; et quand nous fûmes tous rangés autour de la table, la casquette à la main, après nous avoir bien observés, il tira son gilet par le bas, en toussant un peu, et nous dit d'un air d'attendrissement :

« Vous êtes de braves gens, vous avez tous de bonnes figures allemandes, cela me fait plaisir! Votre tenue est aussi très-bien; je suis content de vous! »

Dans la salle à côté, les invités riaient; cela força M. l'*Oberfœrster* de s'interrompre.

« Wilhelm, ferme donc la porte, » dit-il au garçon qui venait de nous faire entrer.

Le garçon obéit, et M. l'*Oberfœrster* recommença :

« Oui, vous avez de bonnes figures allemandes!... Quand je pense que vous avez été retenus tant d'années dans la servitude de cette race de fanfarons, j'en suis indigné. Mais grâce à l'Éternel et grâce aux armées de notre glorieux roi Guillaume, l'heure de la délivrance est arrivée, le règne de Sodome et de Gomorrhe est passé. On ne verra plus d'honnêtes pères de famille, de bons serviteurs remplissant avec exactitude et loyauté leurs devoirs, et conservant le bien de Sa Majesté, on ne verra plus de pareilles gens réduits à vivre avec cinq ou six cents francs d'appointements, tandis que des aventuriers, des violateurs de la loi, des joueurs, des êtres criblés de vices, s'adjugeaient à eux-mêmes des quarante millions par an, pour entretenir des danseuses, des cuisiniers, des flagorneurs, des mouchards, et pour déclarer la guerre à tort et à travers aux voisins pacifiques, sans raisons, sans prévoyance, sans armées, sans munitions et sans canons, comme de véritables imbéciles! Non, voilà ce qu'on ne verra plus jamais, la vieille Allemagne s'y oppose! »

Alors, M. l'*Oberfœrster*, content de ce qu'il venait de dire, remplit son verre pour se rafraîchir les idées; il but gravement, les yeux à demi fermés, et continua :

« Je vous ai fait venir pour vous confirmer tous dans vos postes; car j'ai visité les forêts, j'ai vu que tout était en ordre, j'ai reconnu que vous étiez de fidèles serviteurs; il est donc juste que vous restiez.

« Et je vous annonce que vos appointements seront doublés; que les vieux serviteurs, au lieu d'être mis à la retraite, recevront encore de l'avancement; qu'ils jouiront d'une honnête aisance proportionnée à leurs grades, enfin que la munificence de Sa Majesté se répandra sur vous tous, et que vous bénirez dans votre vieillesse l'heureuse annexion de ce noble pays d'Alsace à la mère-patrie. Vous raconterez un jour à vos enfants et à vos petits-enfants cette longue captivité de Babylone, où vous avez tant souffert, et vous serez aussi les plus fidèles serviteurs de Sa Gracieuse Majesté.

« Voilà ce que je veux!

« D'anciens fonctionnaires comme vous, respectés et honorés dans le pays, à cause de la loyauté de leurs services, exercent toujours une grande influence sur les paysans. Vous exprimerez hautement votre attachement à notre glorieux roi Guillaume, cet attachement de cœur que tout homme allemand éprouve. Oui, vous allez prêter serment à Sa Majesté; et quant au reste, quant aux augmentations, je vous donne ma parole d'*Oberfœrster* que tout s'accomplira selon la promesse que je viens de vous faire.

Pendant qu'il parlait ainsi, il ne cessait de nous observer; derrière nous se trouvaient deux ou trois grands Allemands en uniforme, qui paraissaient émerveillés et même attendris de son discours. Mais nous autres, nous restions froids, la casquette à la main; et, comme j'étais chargé de répondre, tous me regardaient, pour découvrir ce que je pensais.

Tu conçois, Georges, quelle devait être mon indignation intérieure, de voir qu'on nous appelait honnêtes gens, bons serviteurs, pour faire de nous des traîtres. Je sentais la rougeur me couvrir les joues; j'aurais souhaité de pouvoir répondre que la canaille seule accepte le titre de brave homme, en manquant à l'honneur; mais je retenais ma langue, ne voulant pas engager les camarades, dont plusieurs étaient surchargés d'enfants; la responsabilité me paraissait trop forte.

M. l'*Oberfœrster*, ayant fini, nous observa

d'un œil plus fixe, moi particulièrement, en disant :

« Eh bien! vous pouvez parler; je vous autorise à parler. »

Alors je répondis :

« Monsieur l'*Oberfœrster*, comme le plus vieux forestier des trois brigades, mes camarades m'ont chargé de parler pour tous; mais la proposition que vous venez de nous faire est grave; je crois que chacun demandera du temps pour réfléchir. »

Tous inclinèrent la tête; et lui, vraiment étonné, car il avait cru sans doute que l'augmentation des appointements déciderait de tout, resta plus d'une minute les yeux écarquillés, me regardant comme s'il avait vu quelque chose d'extraordinaire; puis il en fit autant pour les autres, et, fronçant les sourcils, il dit d'un ton rude :

« Je vous accorde vingt-quatre heures! Demain, à cette heure-ci, je veux avoir la réponse écrite et signée de chacun de vous : oui ou non! Ne croyez pas que les hommes nous manquent, il en existe beaucoup en Allemagne, et de braves gens, de vieux forestiers, connaissant le service aussi bien que le plus fin d'entre vous, qui ne demanderaient pas mieux que de venir dans cette riche Alsace, où tout pousse en abondance, se loger dans de bons nids, au milieu de magnifiques forêts en plein rapport, faire un petit tour aux environs matin et soir, dresser un procès-verbal, et recevoir pour cela quinze cents francs par an, avec le jardin, le bout de prairie, le bois de chauffage, la pâture pour la vache, et le reste. Non, ne le croyez pas! Des centaines attendent avec impatience qu'on leur fasse signe de venir. Et pesez bien votre réponse; songez à vos femmes et à vos enfants; craignez d'avoir à vous repentir amèrement, si vous dites non! La France est ruinée de fond en comble, elle n'a plus le sou; les pauvres forêts qui lui restent du côté des Landes et de la Bretagne sont des manches à balai; les gardes de ces broussailles seront maintenus à leurs postes et vous ne serez jamais replacés. Vous êtes Allemands! Les Français vous exploitaient et vous méprisaient; ils vous appelaient têtes carrées! Réfléchissez à tout cela; c'est un conseil d'honnête homme que je vous donne, de frère allemand, de bon père de famille! »

Il me regardait, pensant que j'allais dire quelque chose; mais je serrais les lèvres et je sentais comme de petits coups de vent froid passer sur mon front.

Tous les camarades aussi gardaient le silence. A côté, derrière la porte, on touchait du piano, une femme chantait un petit air doux et mélancolique.

« Vingt-quatre heures, reprit-il en se levant, pas une minute de plus! »

Et jetant sa serviette sur la table avec mauvaise humeur, il ajouta :

« Notez bien aussi que ceux qui veulent répondre *non* peuvent faire leurs paquets tout de suite, la grande route est pour eux. Nous ne garderons jamais des ennemis parmi nous, des êtres dangereux. Ce serait trop bête... Nous ne sommes pas des Français!.. »

Là-dessus il entra dans la salle voisine, pendant que nous défilions par le vestibule.

Ce que l'*Oberfœrster* venait de nous déclarer à la fin, « que nous serions difficilement replacés en France, et que les Allemands nous forceraient de déguerpir sans miséricorde », était terrible, les plus courageux baissaient la tête.

Quelques-uns, tout pâles, eurent l'idée d'entrer au cabinet du Sapin, pour délibérer; ils tenaient surtout à savoir mon opinion, mais je leur dis, en m'arrêtant devant la porte de l'auberge :

« A cette heure, camarades, économisons tous le peu d'argent que nous pouvons avoir; cinq sous pour une chopine de vin sont toujours cinq sous! Il va falloir déménager, et dans ces temps de malheur tout est cher; les voyages coûtent, quand on emmène des femmes, des enfants et des vieillards. »

Le grand Kern voulait absolument savoir ce que je pensais; plusieurs s'étant réunis autour de moi, je finis par leur dire :

« Écoutez!... Pour ce qui me regarde, je sais bien ce qu'il me convient de faire; mais, dans des moments pareils, chacun doit rester libre, chacun a sa conscience; je ne donnerai de conseils à personne. »

Et voyant le pauvre Jacob Hepp, père de six petits enfants, les épaules courbées, les bras tombants et les yeux à terre, je m'écriai :

« Allons!... donnons-nous encore une bonne poignée de main, ce sera peut-être la dernière!.... Que les vieux souvenirs d'amitié nous suivent partout où le ciel nous conduira! »

Plusieurs s'embrassèrent, et dans cet endroit nous nous séparâmes.

Jean Merlin et moi nous prîmes le chemin du Fâlberg; je ne sais pas ce que firent les autres, s'ils entrèrent au cabaret ou s'ils retournèrent chez eux.

Quant à nous, tant d'idées nous traversaient l'esprit, que nous marchâmes longtemps sans dire un mot.

Au sortir de Zornstadt, nous remontâmes la côte des Bruyères, jusque sur le plateau du Graufthal, et tout à coup le soleil perça les nuages, il se mit à briller sur les bois. C'était un coup de soleil magnifique, qui nous fit découvrir à travers les taillis dépouillés, tout au fond de la vallée, la jolie maisonnette où j'avais passé tant de jours heureux, depuis que le père Bruat m'avait donné sa fille en mariage.

Je m'arrêtai tout court. Jean, qui me suivait dans le sentier, fit aussi halte auprès de moi, et, les mains appuyées sur nos bâtons, nous regardâmes longtemps comme en rêve.

Tous les jours d'autrefois défilaient devant mes yeux.

La petite maisonnette, dans ce jour clair et froid, se voyait comme peinte sur la côte, au milieu des hauts sapins; son toit de bardeaux gris, sa cheminée où montait un filet de fumée, ses fenêtres, où Marie-Rose posait au printemps ses pots d'œillets et de réséda, le treillage où grimpait le lierre, le hangar et ses piliers vermoulus, tout était là devant nous, on aurait cru pouvoir les toucher.

En voyant cela, je me disais :

« Regarde bien, Frédéric, regarde ce coin du monde si paisible, où s'est passée ta jeunesse, et qu'il faut quitter, la tête grise, sans savoir où aller; cette pauvre baraque, où ta chère femme Catherine t'a donné plusieurs enfants, dont quelques-uns reposent près d'elle sous la terre, à Dôsenheim. Regarde!... et rappelle-toi les instants si calmes, où ta vie s'est écoulée au milieu de braves gens qui t'appelaient bon fils, bon père, honnête homme et priaient Dieu de te combler de bénédictions. A quoi te sert maintenant d'avoir été bon père et bon fils, d'avoir toujours rempli tes devoirs avec honnêteté, puisqu'on te chasse et que pas une âme au monde ne peut réclamer pour toi? Les Allemands sont les plus forts, et la force vaut mieux que le droit établi par Dieu même. »

Je frémissais d'oser élever mon reproche jusqu'à l'Eternel, mais ma douleur était trop profonde, l'iniquité me paraissait trop forte... Que le ciel me pardonne d'avoir douté de lui!

Quant au reste, ma résolution était inébranlable, j'aurais mieux aimé périr, que de commettre une bassesse. Et regardant Merlin, appuyé contre un bouleau, près de moi, l'œil sombre, je lui dis :

« C'est la dernière fois que je regarde ma vieille baraque; demain, l'*Oberfœrster* recevra ma réponse, et après-demain les meubles seront sur la charrette. Dites-moi maintenant ce que vous pensez faire. »

Alors il devint tout rouge et murmura :

« Oh! père Frédéric, pouvez-vous me demander cela? Vous me faites de la peine. Ne savez-vous donc pas ce que je ferai? Je ferai comme vous; il n'y a pas deux manières d'être honnête homme.

— C'est bon! Je le savais, lui dis-je, mais je suis pourtant content de vous l'avoir entendu dire. Il faut que tout soit clair entre nous. Nous ne sommes pas des Allemands, nous autres, qui vont par trente-six chemins, et qui trouvent que tout est bien, pourvu que cela réussisse. Allons, en route, Jean, et bon courage! »

Nous commençâmes à descendre la côte, et je t'avoue, Georges, qu'en approchant de la maison, et pensant qu'il allait falloir annoncer la terrible nouvelle à ma fille et à la grand'mère, mon cœur en frémissait.

Enfin, nous arrivâmes tout de même sur le seuil. Jean entra le premier; je le suivis en refermant la porte.

Il pouvait être quatre heures. Marie-Rose pelait des pommes de terre pour le souper, et la grand'mère, assise dans son fauteuil, près du poêle, écoutait bourdonner le feu comme à l'ordinaire, depuis des années.

Figure-toi notre position; comment nous y prendre pour leur dire que les Allemands nous mettaient à la porte? Mais les pauvres femmes n'eurent qu'à nous regarder, pour comprendre qu'il se passait quelque chose de grave.

Après avoir posé mon bâton au coin de l'horloge et pendu ma casquette à son clou, je fis quelques tours dans la chambre; puis, comme il fallait bien commencer d'une manière ou d'une autre, je me mis à raconter en détail les propositions que nous avait faites l'*Oberfœrster*, d'entrer au service du roi de Prusse. Je ne me pressais pas, je disais les choses clairement, sans rien cacher ni rien ajouter, voulant que ces pauvres êtres eussent aussi la liberté de choisir entre la misère et la honte.

Marie-Rose, toute pâle, levait à chaque instant les mains au ciel, en murmurant :

« Est-ce possible, mon Dieu? Existe-t-il de pareils gueux dans le monde? Ah! plutôt mourir, que de s'engager dans cette bande de coquins! »

Cela me faisait plaisir de voir que ma fille avait du cœur; Jean Merlin en était tellement touché, que je voyais trembloter ses moustaches.

La grand'mère, elle, se réveillait comme un escargot dans sa coquille, ses yeux éteints brillaient de colère; j'en étais surpris moi-même. Et quand je me mis à dire que l'*Oberfœrster*,

si nous refusions de servir la Prusse, nous accordait vingt-quatre heures pour quitter la baraque, son indignation éclata d'un coup :

« Quitter la maison ! dit-elle, en se levant toute courbée, mais cette maison est à moi ! Je suis venu au monde dans cette maison, voilà plus de quatre-vingts ans, et je ne l'ai jamais quittée. C'est mon grand-père Laurent Duchêne qui vint y demeurer le premier, voilà plus de cent trente ans, et qui planta tous les arbres fruitiers de la côte ; c'est mon père Jacquemin qui, le premier, traça le chemin de Dôsenheim et le sentier de Tommenthal ; c'est mon mari Georges Bruat et mon gendre Frédéric, ici présent, qui firent les premiers semis de hêtres et de sapins, dont les forêts s'étendent maintenant sur les deux vallées ; et tous, de père en fils, nous avons vécu honnêtement dans cette maison ; nous l'avons gagnée ; nous avons entouré le jardin de haies vives ; chaque arbre du verger est de nous ; nous avons économisé pour acheter la prairie, élever la grange et l'étable.... Nous chasser de cette maison ! Ah ! les misérables.... En voilà des idées d'Allemands !... Eh bien, qu'ils viennent ! C'est moi, Anne Bruat, qui veux leur parler ! »

Je ne pouvais pas calmer cette pauvre vieille grand'mère, tout ce qu'elle disait était juste ; mais, avec des gens qui soutiennent que la force est tout, et que la honte et l'injustice ne sont rien, à quoi bon tant parler ?

Comme elle venait de se rasseoir tout essoufflée, je lui demandai d'un ton bien triste, mais ferme :

« Grand'mère, voulez-vous que j'accepte du service chez les Allemands ?

— Non, fit-elle.

— Eh bien, dans quarante-huit heures il faudra quitter tous ensemble cette vieille maison.

— Jamais ! cria-t-elle. Je ne veux pas !

— Et moi, lui dis-je, le cœur brisé, je vous dis qu'il le faut ! Je le veux !.... C'est le premier ordre que je vous donne depuis mon arrivée ici.... Vous le savez, j'ai toujours eu pour vous le plus grand respect. Que ces Allemands soient maudits mille fois, pour m'avoir forcé de vous manquer de respect, je les en exècre encore plus, si c'est possible !... Mais ne comprenez-vous pas, grand'mère, que ces brutes, sans pitié même pour la vieillesse, s'ils éprouvaient de votre part la moindre résistance, vous traîneraient dehors par vos cheveux gris ; vous n'êtes pas forte, vous ; ils sont forts, eux, et cela leur suffit !... Ne comprenez-vous pas que moi, voyant un tel spectacle, je me précipiterais sur eux, quand ils seraient un régiment, et qu'ils me massacreraient ?.. Alors que deviendriez-vous, vous et ma fille ? Voilà ce qu'il faut voir, grand'mère. Pardonnez-moi de vous parler si durement, mais je ne veux pas une minute de grâce, ni vous non plus, j'en suis sûr ; et d'abord ils ne nous l'accorderaient pas, ce sont des gens sans entrailles ! »

Elle fondait en larmes et bégayait :

« Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! quitter cette maison, où j'espérais voir ma petite-fille heureuse et bercer encore mes arrière-petits-enfants !... Mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous pas appelée plus tôt ? »

Elle pleurait si amèrement, que tous ensemble, nous sentions les larmes descendre une à une sur nos joues. Que de souvenirs nous revenaient ! Mais la pauvre grand'mère en avait encore bien plus, n'ayant jamais quitté le vallon durant tant d'années, que pour aller deux ou trois fois l'an au marché de Saverne ou de Phalsbourg ; c'étaient ses plus longs voyages.

Enfin, le grand coup était porté. La nécessité, Georges, la terrible nécessité venait de parler par ma bouche ; les femmes avaient compris qu'il fallait partir, peut-être pour toujours, que rien ne pouvait empêcher cet épouvantable malheur.

C'était déjà quelque chose ; mais un autre devoir aussi pénible me restait à remplir. Comme les gémissements avaient cessé, comme nous rêvions tous dans l'abattement, élevant de nouveau la voix, je dis :

« Jean Merlin, vous m'avez demandé, l'été dernier, ma fille en mariage, et je vous avais accepté pour être mon fils, parce que je vous connaissais, que je vous aimais, et que je vous estimais autant que n'importe qui dans le pays. C'était donc entendu, nos paroles avaient été données, il ne nous en fallait pas plus !... Mais alors j'étais brigadier forestier, j'allais avoir droit à ma retraite, et mon poste vous était promis. Sans être riche, j'avais un peu de bien, ma fille pouvait être considérée comme un bon parti. Maintenant je ne suis plus rien ; à dire la vérité, je suis même un homme pauvre. Les vieux meubles qui me restent convenaient à cette maison ; quand il faudra les emmener, ils seront un embarras ; et la prairie, que j'ai payée de mes économies, quinze cents francs, aussi par convenance pour la maison forestière, ne vaudra guère plus de moitié, quand il faudra la revendre. Encore les Allemands déclareront peut-être que les biens immeubles doivent aussi leur revenir. Cela ne dépend que d'eux, puisque le

Frédéric !... Fréderic !... tuez-moi !... (p. 35).

plus fort a toujours raison! Vous-mêmes, vous allez vous trouver sans place; votre vieille mère reste à votre charge. L'entretien d'une femme, au milieu de toutes ces misères, peut vous paraître bien pénible... C'est pourquoi, Jean, mon honneur et celui de ma fille m'obligent à vous rendre votre parole. Les choses ne sont plus les mêmes, Marie-Rose n'a plus rien, et je comprendrais qu'un honnête homme, dans une occasion aussi grave, pût changer d'idée.

Merlin était devenu pâle en m'écoutant, et, d'une voix enrouée, il me répondit :

« Je vous ai demandé Marie-Rose pour elle, père Frédéric, parce que je l'aimais et qu'elle m'aimait aussi. Je ne vous l'ai pas demandée, ni pour votre place, ni pour le bien qu'elle pouvait avoir; si j'avais eu cette idée, j'aurais été un gueux. Et maintenant j'y tiens encore plus qu'avant, j'ai vu qu'elle avait du cœur, cela passe avant tout! »

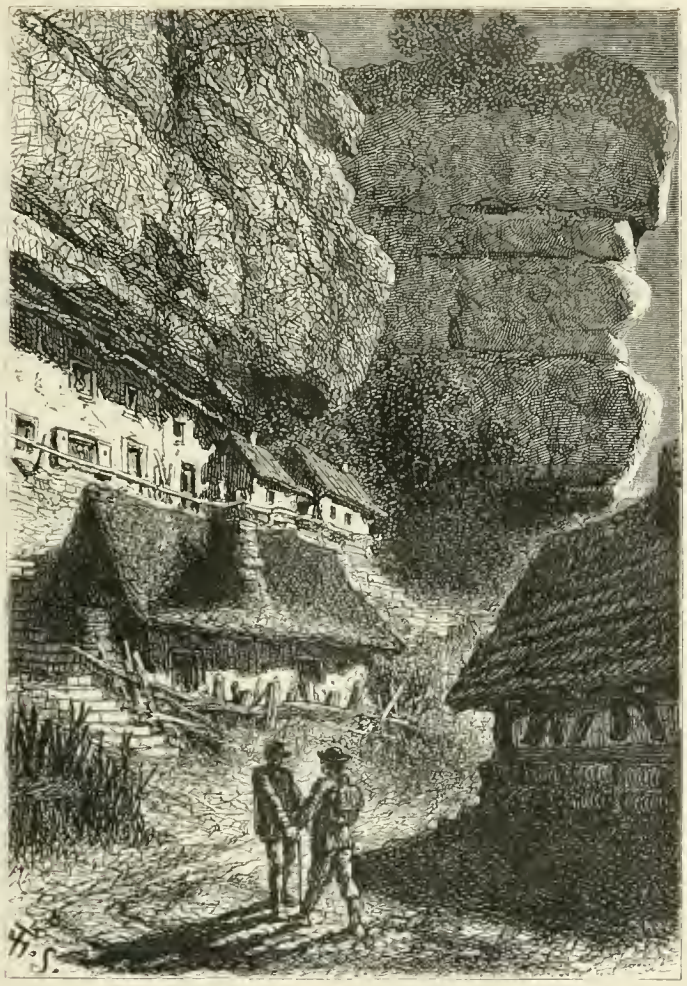
Et se levant, les bras étendus, il s'écria :

« Marie-Rose! »

A peine l'avait-il appelée, qu'elle se retournait, la figure baignée de larmes, et se jetait dans ses bras; ils s'embrassèrent longtemps, et je pensai :

« Tout est bien, ma fille est entre les mains d'un honnête homme, c'est ma plus grande consolation dans tous ces malheurs abominables. »

Après cela, Georges, malgré notre désolation, le calme se rétablit. Merlin et moi, nous convinmes qu'il irait le lendemain porter



Du courage, nous sommes des hommes !... (p. 12).

notre réponse à Zornstadt : « Non, monsieur l'*Oberfœrster*, nous ne servirons pas le roi de Prusse! » J'écrivis ma lettre tout de suite, il la mit dans sa poche.

Il fut également arrêté que j'irais de bonne heure au Graufthâl, tâcher de découvrir un endroit pour nous loger, avec nos meubles. Les trois chambres au premier du père Ykel, aubergiste de la *Coupe*, devaient être toujours libres depuis l'invasion, pas un voyageur ne venant au pays ; la place ne devait pas manquer non plus dans son écurie ; j'espérais les louer à bon marché.

Quant à Merlin, il avait encore à prévenir sa mère, et nous dit qu'elle partirait pour Felsberg, où l'oncle Daniel serait bien heureux de la recevoir. Le vieux maître d'école et sa sœur avaient longtemps fait leur ménage ensemble ; et seulement après son installation à la maison forestière du Tomenthâl, Jean Merlin avait pris sa mère avec lui. La bonne vieille Margrédel n'avait donc qu'à retourner au hameau où sa petite maison l'attendait.

Ainsi furent prises nos dernières résolutions.

Jean se chargea aussi d'aller prévenir M. Laroche de ce qui venait de se passer, et de lui dire que j'irais le voir après notre déménagement. Puis il embrassa Marie-Rose, dit encore quelques paroles d'encouragement à la grand'-mère et sortit. Je l'accompagnai sur le seuil, en lui serrant la main. La nuit était venue, il gelait à pierre fendre, le ciel étincelait d'étoiles. Quel temps pour quitter la baraque et chercher un autre asile !

En rentrant, je vis le pauvre Calas vider la marmite aux pommes de terre sur la table et poser les deux pots de lait caillé près du saladier, en nous regardant d'un air étonné; personne ne bougeait.

« Assieds-toi, Calas, lui dis-je, mange seul; personne de nous n'a faim ce soir. »

Il s'assit donc et se mit à peler ses pommes de terre; ayant tiré le fumier de l'écurie et donné le fourrage au bétail, sa tâche était remplie et sa conscience tranquille.

Heureux ceux qui ne prévoient pas le lendemain, et que l'Eternel gouverne seul, sans rois, sans empereurs et sans ministres.... Ils n'ont pas le quart de nos chagrins!... L'écureuil, le lièvre, le renard, tous les animaux des bois et de la plaine reçoivent leur fourrure nouvelle à l'entrée de l'hiver; les oiseaux du ciel reçoivent un plus fin duvet; ceux qui ne pourraient pas vivre dans la neige, faute d'insectes pour les nourrir, ont reçu de grandes ailes qui leur permettent d'aller chercher un plus beau soleil. L'homme seul ne reçoit rien! Ni son travail, ni sa prévoyance, ni son courage ne peuvent le préserver du malheur; ses semblables sont ses pires ennemis, et sa vieillesse est souvent le comble de la misère. Voilà notre partage.

Quelques-uns voudraient changer ces choses, mais c'est difficile; il faudrait du cœur et du bon sens qui nous manquent.

Enfin, à la nuit close, nous allâmes rêver seuls, chacun dans son coin, au coup terrible qui nous accablait.

CHAPITRE IX

Le lendemain, 1er novembre, au petit jour, je partis pour le Graufthâl. J'avais mis ma blouse, mes gros souliers et mon feutre. Les arbres au bord du chemin se courbaient sous le givre; de loin en loin, un merle, une grive s'élevaient sous les broussailles blanches, poussant leur cri, comme pour me dire adieu. Depuis, j'y ai rêvé bien des fois; j'étais sur le chemin de l'exil, Georges; il commençait seulement et devait aller bien loin.

Vers sept heures, j'arrivais sous les grosses roches, où se cachent les plus pauvres maisonnettes du hameau; d'autres suivent la rivière; et je m'arrêtai devant celle du père Ykel. J'entrai par la cuisine, dans la salle d'auberge tout enfumée. Rien ne bougeait; je croyais être seul et j'allais appeler, quand j'aperçus Ykel, assis derrière le poêle, son bout de pipe noire à couvercle de cuivre entre les dents, et le gros bonnet de coton sur l'oreille; il ne remuait pas, ayant eu quelques semaines avant une attaque de rhumatisme, qui lui venait de ses longues pêches à la main aux sources vives de la montagne et de ses pêches de nuit dans les brouillards, au flambeau.

Jamais la vallée n'avait eu de pêcheur pareil; il vendait des écrevisses et des truites jusqu'aux grands hôtels de Strasbourg. Malheureusement tout se paye tôt ou tard, les rhumatismes étaient venus, et maintenant il pouvait songer aux bons endroits de la rivière, aux beaux coups de filet.

Dans le moment où je le découvris, ses petits yeux verts étaient déjà fixés sur moi.

« C'est vous, père Frédéric! dit-il. Que venez-vous faire ici parmi les gueux qui nous dépouillent? A votre place, moi, je resterais tranquille sous bois; les loups ne sont pas d'aussi mauvais voisins.

— On ne fait pas ce qu'on veut, lui répondis-je. Est-ce que vos trois chambres en haut sont toujours libres, et avez-vous de la place à l'écurie pour deux vaches?

— Si j'en ai! s'écria-t-il. Les Prussiens en ont fait de la place! Ils ont tout pris, foin, paille, avoine, farine, avec le bétail.... Ah! la place.... la place.... Je crois bien.... depuis le grenier jusqu'à la cave, nous en avons, elle ne nous manquera pas de longtemps!... »

En même temps, il fit entendre un éclat de rire sec, en grinçant ses vieilles dents et murmurant :

« Oh! scélérats!... Dieu veuille que nous ayons un jour le dessus, j'irai là-bas sur des béquilles, malgré mes rhumatismes, reprendre tout ce qu'ils m'ont volé.

— Alors, lui dis-je, les chambres sont vides?

— Oui, et l'écurie aussi, avec le grenier à foin. Mais pourquoi me demandez-vous ça?

— C'est que je viens pour louer.

— Vous! s'écria-t-il stupéfait. Vous ne restez donc plus à la maison forestière?

— Non, les Prussiens me chassent.

— Ils vous chassent!... Et pourquoi?

— Parce que je ne veux pas accepter de service chez les Allemands. »

Alors Ykel parut attendri, son nez crochu se recourba jusque sur ses lèvres, et d'une voix grave il me dit :

« J'ai toujours pensé que vous étiez un honnête homme. Vous étiez un peu sévère dans le service, mais vous étiez juste; on n'a jamais pu dire le contraire. »

Puis il appela :

« Katel!... Katel! .. »

Et sa fille, qui venait d'allumer du feu sur l'âtre, entra.

« Tiens, Katel, dit-il en me montrant, voilà le père Frédéric, que les Prussiens chassent avec sa fille et la grand'mère, parce qu'il ne veut pas entrer dans leur bande. Ça, c'est encore mille fois pire que les réquisitions ; c'est quelque chose qui vous fait dresser les cheveux. »

Sa fille alors prit aussi notre parti, criant que le ciel devrait tomber, pour écraser des gueux de cette espèce. Elle me conduisit en haut, grimpant l'escalier en échelle de meunier, pour me faire visiter les trois chambres que je désirais louer.

Tu ne peux rien te représenter de plus misérable; on touchait les poutres du plafond de la main; les fenêtres basses, à vitraux de plomb, dans l'ombre des rochers, donnaient à peine un rayon de jour.

Quelle différence avec notre jolie maisonnette, si bien éclairée au versant de la côte! Oui, c'était bien triste, mais nous n'avions pas de choix, il fallait se loger quelque part.

Je dis à Katel de faire un peu de feu dans la grande chambre, pour en dissiper l'humidité; puis étant descendu, le père Ykel et moi nous convînmes que j'aurais le premier de sa maison, deux places à l'écurie pour mes vaches, le petit fenil au-dessus, avec un réduit à porcs, un coin de la cave pour mes pommes de terre, et la moitié du hangar, où je comptais laisser les meubles qui ne pourraient pas entrer dans les chambres, le tout à raison de huit francs par mois, somme assez forte dans un temps où personne ne trouvait à gagner un centime.

Deux ou trois voisins, le grand charbonnier Starck et sa femme Sophie, le vannier Koffel, et Hulot, l'ancien contrebandier, arrivaient alors à l'auberge prendre leur chopine d'eau-de-vie, selon l'habitude. Ykel leur raconta les nouvelles abominations des Allemands, ils en furent révoltés. Starck m'offrit de venir avec ses chevaux et sa voiture m'aider à déménager, ce que j'acceptai de bon cœur.

Les choses étant entendues de la sorte, Starck me promit encore de venir sans faute avant midi; après quoi je repris le chemin de la maison. Il commençait à neiger; pas une âme, ni devant ni derrière moi, ne suivait le sentier, et, sur les neuf heures, je frappais des pieds dans l'allée, pour en détacher la neige.

Marie-Rose était là. Je lui dis en quatre mots que j'avais retenu notre logement, qu'il fallait préparer la grand'mère à partir bientôt, vider nos armoires dans nos paniers et défaire les meubles. J'appelai Calas pour m'aider, et tout de suite ce travail commença; nous prîmes à peine le temps de déjeuner. Le marteau retentissait dans la baraque; nous entendions la grand'mère sangloter dans sa petite chambre et Marie-Rose l'encourager.

C'est tout ce qui me revient.

C'était épouvantable d'entendre gémir cette pauvre vieille, de l'entendre se plaindre du sort qui l'accablait dans sa vieillesse, et puis appeler au secours son mari, le brave père Bruat, mort depuis dix ans, et tous les anciens dont les os reposaient au cimetière de Dôsenheim. Cela me fait encore frémir quand j'y pense; et les bonnes paroles de ma fille me reviennent avec attendrissement.

Le marteau allait son train; les meubles, la petite glace près du lit de Catherine, — ma pauvre femme défunte, — les portraits du grand'père et de la grand'mère, peints par Ricard, le même qui faisait les belles enseignes de la ville du temps de Charles X, les deux bénitiers et le vieux crucifix au fond de l'alcôve, la commode de Marie-Rose, et la grande armoire de noyer qui nous venait de l'arrière-grand-père Duchêne; toutes ces vieilles choses, qui nous rappelaient les anciens, la bonne vie paisible, et qui depuis des années avaient leur place qu'on retrouvait à tâtons dans la nuit noire, tout se détachait; c'était en quelque sorte notre existence qu'il fallait défaire de nos propres mains!

Et Ragot qui va et vient, tout étonné de ce remue-ménage; Calas qui demande : « Qu'est-ce que nous avons donc fait, pour nous sauver comme des voleurs?... » Et le reste... car je ne me souviens pas de tout, Georges! Je voudrais même avoir tout oublié, et n'avoir jamais commencé cette histoire, la honte du genre humain et l'humiliation de cette espèce de chrétiens, qui réduisent leurs semblables à la dernière misère, parce qu'ils ne veulent pas s'agenouiller devant leur orgueil.

Enfin, puisque nous y sommes, allons toujours.

Tout cela n'était encore rien!

C'est quand le grand Starck arriva, et que, les meubles étant chargés sur sa voiture, il fallut dire enfin à la grand'mère de sortir de sa petite chambre, et que voyant dans l'allée cette désolation, elle tomba la face contre terre, en s'écriant :

« Frédéric!... Frédéric!... tuez-moi!... faites-moi mourir ... mais ne m'emmenez pas!...

Qu'on me laisse au moins dormir sous la neige, dans notre petit jardin ! »

C'est alors, Georges, que je souhaitai moi-même d'être mort.... Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. Et maintenant, après quatre ans, je serais bien embarrassé de te dire comment la grand'mère se trouva placée dans la voiture, au milieu des paillasses et des matelas, sous les milliers de flocons qui tombaient du ciel.

La neige, n'ayant pas cessé de tomber depuis le matin, était déjà haute. La grande voiture s'en allait lentement; Starck, devant, tirait ses biques par la bride, en jurant et les forçant d'avancer à coups de fouet; Calas, plus loin, chassait le bétail, Ragot l'aidait; Marie-Rose et moi, nous suivions, la tête penchée; et derrière nous la maisonnette s'éloignait toute blanche, au milieu des sapins.

Il nous restait à prendre le lendemain notre bois, notre fourrage et nos pommes de terre; aussi j'avais fermé la porte et mis la clef dans ma poche avant de partir.

A la nuit close, nous arrivâmes devant la maison d'Ykel. Je pris la grand'mère dans mes bras, comme un enfant, et je la portai en haut dans sa chambre, où Katel avait fait un bon feu. Marie-Rose et Katel s'embrassèrent; elles avaient été à l'école et fait leur première communion ensemble, à Dôsenheim. Katel pleurait. Marie-Rose, toute pâle, ne disait rien. Elles montèrent; et pendant que Starck avec Calas et deux ou trois voisins déchargeaient les meubles sous le hangar, j'entrai dans la salle m'asseoir un instant derrière le fourneau et prendre un verre de vin, car je n'en pouvais plus, j'étais à bout de forces.

CHAPITRE X

Notre première nuit au Graufthâl, dans cette soupente où passaient les courants d'air du grenier, est la plus triste dont je me souvienne; le fourneau fumait; la grand'mère toussait dans son lit; Marie-Rose se levait, malgré le froid, pour lui donner à boire; les petites vitres grelottaient à chaque coup de vent, qui nous amenait la poussière de neige jusque sur le plancher.

Ah ! oui, nous avons bien souffert cette première nuit ! Et, ne pouvant fermer l'œil, je me disais :

« Impossible de vivre ici !... Nous péririons tous avant quinze jours; il faut absolument nous en aller plus loin... Mais où aller? Quel chemin prendre? »

Tous les villages d'Alsace et de Lorraine étaient encombrés d'Allemands, les routes couvertes de canons et de convois; pas une baraque, pas même une écurie ne restait libre.

Ces idées me faisaient des cheveux gris; j'aurais voulu m'être cassé le cou tout de suite en descendant les marches de la maison forestière, et j'en souhaitais autant pour la grand'mère et pour ma fille.

Heureusement, Jean Merlin arriva le lendemain de bonne heure. Il avait porté notre réponse à l'*Oberfœrster;* il avait déménagé ses meubles à Felsberg, et la vieille Margrédel, sa mère, était déjà tranquillement assise près du feu, chez l'oncle Daniel.

C'est ce qu'il nous dit d'un air de bonne humeur, après avoir embrassé Marie-Rose et souhaité le bonjour à la grand'mère.

Rien que de voir sa confiance, cela m'avait déjà remonté le cœur; et, comme je me plaignais du froid, de la fumée, de notre mauvaise nuit, il s'écria :

« Oui !... je comprends tout ça, brigadier; je m'en doutais bien; aussi je me suis dépêché de venir. C'est dur de quitter ses habitudes et de se mettre à vivre chez les étrangers à votre âge; cela vous casse les bras. Dans des occasions pareilles, il faut se changer les idées. Voici la clef de ma baraque et le cahier des estimations; vous avez aussi votre registre et le marteau de marque; eh bien, savez-vous ce que je ferais à votre place? J'irais tout porter à notre inspecteur; d'autant plus que l'*Oberfœrster* de Zornstadt pourrait vous les réclamer et vous forcer de les donner. Une fois qu'ils seront chez M. Laroche, personne n'aura plus rien à vous dire. Pendant que vous serez là-bas, Marie-Rose lavera les fenêtres et le plancher; Calas ira chercher le bois, le fourrage, les pommes de terre avec Starck, et moi je me charge d'arranger les meubles, de tout mettre en place.

Il parlait avec tant de bon sens, que je suivis son conseil. Nous descendîmes dans la grande salle, et, quoique ce ne soit pas mon habitude, nous prîmes ensemble un bon verre d'eau-de-vie; après quoi je partis, le registre sous ma blouse, le marteau dans ma poche, et le bâton à la main.

C'est mon dernier voyage au pays, pour affaires de service.

L'étang de la Frohmühle était couvert de glace; le moulin et la scierie plus bas ne marchaient plus. Personne, depuis la veille,

n'avait suivi mon sentier, tout semblait désolé ; durant trois heures je ne vis pas une âme.

Alors, me rappelant la fumée des charbonnières, le tic-toc des bûcherons travaillant dans les coupes, ébranchant les arbres, entassant les bûches le long des chemins forestiers, même en plein hiver, toute cette vie joyeuse d'autrefois, ce gain qui donne la nourriture et le bonheur aux moindres hameaux, je me disais que les bandits capables de troubler un pareil ordre, pour s'attirer indûment le fruit du travail des autres, méritaient la corde.

Et de loin en loin, au milieu du silence, voyant passer un épervier sur ses larges ailes, les griffes repliées sous le ventre, et poussant son cri de guerre, je pensais :

« Voilà les Prussiens!... Aujourd'hui ils dévorent tout. Ils ont planté leurs griffes sur les Allemands ; ils leur ont donné des officiers qui les triquent; au lieu de travailler, ces gens seront forcés de manger leur dernier liard à la guerre, et les autres auront toujours le bec et les ongles dans leur graisse ; ils les plumeront à plaisir, sans qu'ils puissent se défendre. Malheur à nous tous! Les nobles Prussiens vont nous manger ; et les Badois, les Bavarois, les Wurtembergeois, les Hessois avec nous! »

Ces idées mélancoliques et beaucoup d'autres semblables me passaient par la tête.

Sur les dix heures, je montais la rampe du vieux fort, abandonné depuis le commencement de la guerre; puis, descendant la rue du Faubourg, j'entrai dans la maison de M. l'inspecteur. Mais la porte du bureau dans le vestibule à gauche était fermée; j'eus beau sonner, essayer d'ouvrir, personne ne répondit. J'allais sortir pour m'informer chez un voisin de ce qu'était devenu M. Laroche, s'il avait été forcé de partir, lorsqu'une porte en haut s'ouvrit, et M. l'inspecteur lui-même, en robe de chambre, parut sur l'escalier.

« Qui est là? fit-il, ne me reconnaissant pas d'abord sous mon grand feutre.

— C'est moi, monsieur l'inspecteur, lui dis-je.

— Ah! c'est vous, père Frédéric, dit-il tout réjoui. Eh bien, montez, montez. Toute ma maison est partie, je reste seul; on m'apporte mes repas de l'auberge de la *Grappe*. Entrez!... entrez!... »

Nous entrâmes alors dans une petite chambre bien propre au premier; un bon feu bourdonnait dans le fourneau. Et m'avançant un fauteuil :

« Prenez place, père Frédéric, » dit-il, en s'asseyant près d'une petite table couverte de livres.

Je m'assis donc, et nous nous mîmes à causer de nos affaires. Je lui racontai notre visite à l'*Oberfœrster;* il savait tout et bien d'autres choses encore.

« Je suis content de voir, disait-il, que nos gardes, sauf le pauvre Heppe, père de six enfants, ont tous fait leur devoir; c'est une grande satisfaction pour moi. En ce qui vous regarde, père Frédéric, vous et Jean Merlin, votre gendre, je n'ai jamais eu le moindre doute. »

Puis il s'informa de notre position ; et, recevant le registre et le marteau, il les mit dans une armoire, disant que ses papiers étaient déjà partis, que ceux-ci iraient les rejoindre. Il me demanda si nous n'avions pas des besoins pressants. Je lui répondis qu'il me restait bien encore 300 francs, que j'économisais pour acheter un bout de prairie, à côté du verger, que cela me suffirait sans doute.

« Allons, tant mieux! dit-il. Vous savez, père Frédéric, que ma bourse est à votre service ; elle n'est pas forte aujourd'hui, chacun est obligé de ménager ses ressources, car Dieu sait combien de temps cette campagne peut durer; mais s'il vous fallait quelques fonds.... »

Je le remerciai de nouveau.

Nous causions comme de véritables amis. Il m'engagea même à prendre un cigare dans sa boîte, mais je le remerciai. Alors il me demanda si j'avais une pipe, et me dit de l'allumer. C'est pour te faire comprendre quel brave homme c'était que notre inspecteur.

Je me rappelle qu'il me dit ensuite que tout n'était pas fini; que sans doute nos armées régulières s'étaient rendues en masse; que tous nos officiers, maréchaux, généraux, jusqu'aux simples caporaux, étaient tombés par ce moyen au pouvoir de l'ennemi, chose qui ne s'était jamais vue depuis le commencement de l'histoire de France et de n'importe quelle autre nation; cela le peinait, et même, si j'ose le dire, l'indignait. Il en avait les larmes aux yeux comme moi.

Mais après cela, il disait que Paris tenait bien, que ce grand peuple de Paris n'avait jamais tant montré son courage et son amour de la patrie; il ajoutait qu'une grande et solide armée, quoique jeune, s'était déjà formée du côté d'Orléans, et qu'on attendait beaucoup d'elle; que la République avait été proclamée après Sedan, comme les paysans vont cher-

cher le médecin, quand le malade est à l'agonie, et que pourtant cette République avait eu le courage de prendre le fardeau de tous les dangers dont elle n'était pas cause, pendant que ceux qui nous avaient jetés dans la guerre se retiraient à l'étranger. Qu'un homme très-énergique, Gambetta, membre du gouvernement provisoire, se trouvait à la tête de ce grand mouvement ; qu'il appelait à lui tous les Français en état de porter les armes, sans distinction d'opinions, et que si la campagne se prolongeait quelques mois, les Allemands ne pourraient y tenir, que tous les chefs de famille étant enrégimentés, leurs terres, leurs usines, leurs exploitations restaient abandonnées; que le labour et les semailles n'auraient pas lieu, et que les femmes, les enfants, la population en masse périrait dans une horrible famine.

Nous avons vu depuis, Georges, que ces choses étaient vraies; toutes les lettres qu'on a trouvées sur les landwehr annonçaient la plus grande misère en Allemagne.

Enfin, ce que me dit M. Laroche réveilla mes espérances. Il promit aussi de faire liquider ma retraite dès que cela serait possible, et vers une heure je le quittai plein de confiance. Il me serra la main et me cria sur la porte :

« Bon espoir, père Frédéric ; nous aurons encore des jours heureux ! »

En le quittant, j'étais un autre homme, et j'arrivai sans me presser au Graufthâl, où m'attendait la plus agréable surprise.

Jean Merlin avait tout mis en ordre. Les fentes de la soupente, des portes et des fenêtres étaient fermées, le plancher lavé, les meubles en place, les cadres pendus aux murs, autant que possible comme ils se trouvaient à la maison forestière. Le froid était très-vif dehors; notre fourneau, que Jean avait monté et nettoyé à la mine de plomb, tirait comme un soufflet de forge; et la grand'mère, assise derrière, dans son vieux fauteuil, écoutait ce bourdonnement, en regardant la flamme briller jusqu'au fond de la chambre. Marie-Rose, les manches retroussées, semblait contente de voir ma satisfaction ; Jean Merlin, son bout de pipe entre les moustaches et les yeux plissés, me regardait comme pour dire :

« Eh bien, papa Frédéric, qu'est-ce que vous pensez de cela? Est-ce qu'il fait encore froid dans cette chambre? Est-ce que tout n'est pas propre, reluisant et bien en place? C'est Marie-Rose et moi qui avons arrangé cela. »

Et moi, voyant ces choses, je leur dis :

« Tout est bien... la grand'mère a chaud... Maintenant je vois que nous pourrons rester ici... Vous êtes de braves enfants ! »

On dressa la table. Marie-Rose avait fait une bonne soupe aux choux et au lard, car les Allemands prenant toute la viande fraîche pour eux, on était encore bien content d'avoir de la viande fumée; heureusement les pommes de terre, les choux, les navets ne manquaient pas, cela formait notre principale ressource.

Ce soir-là, nous mangeâmes en famille; et pendant le souper je racontai dans tous les détails ce que m'avait appris M. l'inspecteur touchant les affaires de la République. C'étaient les premières nouvelles positives que nous avions de la France depuis longtemps; aussi tu penses si l'on m'écoutait. Les yeux de Jean brillaient, quand je parlais de batailles prochaines du côté de la Loire.

« Ah! faisait-il, on appelle les Français, les anciens soldats. Tiens! tiens! on se défend! »

Et je m'écriais plein d'enthousiasme :

« Si l'on se défend!... je crois bien! M. l'inspecteur dit que si ça continue quelques mois, les autres en auront assez. »

Alors il retroussait ses moustaches et semblait vouloir parler; mais ensuite, regardant Marie-Rose qui nous écoutait, l'air grave comme d'habitude, il se remettait à manger en disant :

« C'est égal, vous me faites joliment plaisir de me raconter çà, père Frédéric; oui, c'est une fameuse nouvelle. »

Enfin, sur les huit heures, il partit en nous annonçant son retour pour le lendemain ou le surlendemain, et nous nous couchâmes dans la plus grande tranquillité.

Autant la nuit d'avant avait été triste et froide, autant celle-là fut bonne; nous dormîmes comme des bienheureux, malgré la bise qui se démenait dehors.

J'étais revenu de ma désolation; je pensais que nous pourrions vivre au Graufthâl jusqu'à la fin des événements.

CHAPITRE XI

Une fois retirés sous les roches de Graufthâl, j'espérais que les Allemands nous laisseraient tranquilles. Que pouvaient-ils nous demander encore? Nous avions tout abandonné, nous vivions dans le plus pauvre hameau du pays, au milieu des bois ; bien rarement leurs escouades venaient dans ce coin, si pauvre qu'on y trouvait à peine de quoi réquisition-

ner quelques bottes de foin ou de paille. Tout me paraissait donc pour le mieux, et nous pensions n'avoir plus rien à demêler avec cette mauvaise race.

Malheureusement on se trompe souvent, les choses ne vont pas toujours comme on pense.

Bientôt le bruit courut que Donnadieu, le grand Kern et d'autres gardes avaient passé les Vosges, qu'ils se battaient contre les Allemands du côté de Belfort, et tout de suite l'idée me vint que Jean voudrait aussi partir. J'espérais que Marie-Rose le retiendrait, mais je n'en étais pas sûr. Cette crainte ne me quitta plus.

Chaque matin, pendant que ma fille faisait le ménage et que la grand'mère dévidait son chapelet, je descendais fumer une pipe dans la grande salle, avec le père Ykel. Koffel, Starck et les autres arrivaient prendre leur verre d'eau-de-vie; on parlait des visites domiciliaires, de la défense de sonner les cloches, de l'arrivée des maîtres d'école allemands, pour remplacer les nôtres, des réquisitions de toute sorte qui augmentaient chaque jour, des malheureux paysans réduits à labourer pour nourrir les Prussiens, et de mille autres abominations, qui vous indignaient contre ces imbéciles de Badois, de Bavarois, de Wurtembergeois en train de se faire massacrer pour le roi Guillaume, et de se battre contre leurs propres intérêts. Le grand Starck, fort dévot et qui ne manquait jamais d'assister à la messe les dimanches, criait qu'ils étaient tous damnés sans miséricorde et que leurs âmes brûleraient jusqu'à la consommation des siècles.

Cela nous aidait à passer le temps.

Un jour, Hulot nous amena son petit-fils Jean-Baptiste, un grand garçon de seize ans, en pantalon et veste de toile, les pieds nus, hiver comme été, dans ses gros souliers, les cheveux pendant en longues mèches jaunes sur la figure, et le sac de contrebande sur sa maigre échine. Ce garçon-là, s'étant assis près du feu, nous raconta que du côté de Sarrebrück et de Lanuda les landwehr étaient furieux, qu'on les entendait crier dans tous les cabarets contre la République, cause de la continuation de la guerre depuis Sedan, qu'on venait d'apprendre qu'une bataille près de Coulmiers, vers Orléans, avait été livrée; que les Allemands se sauvaient en déroute, et que l'armée de Frédéric-Charles courait à leur secours; mais que nos jeunes gens allaient aussi rejoindre l'armée de la nation; et que les *hauptmann* avaient établi 50 francs d'amende par jour contre les parents de ceux qui s'échappaient du pays, ce qui ne l'empêcherait pas, lui, Jean-Baptiste, d'aller au secours de la patrie comme les camarades.

A peine avait-il fini de parler, que je montais quatre à quatre, pour raconter ces bonnes nouvelles à Marie-Rose. Je la trouvai sur le palier; elle descendait à la buanderie, et ne parut pas étonnée du tout.

« Oui... oui... mon père, dit-elle, je pensais bien que cela finirait de cette manière; il faut que tout le monde s'en mêle, il faut que tous les hommes partent. Ces Allemands sont des voleurs, ils reviendront en déroute. »

Sa tranquillité m'étonnait, car l'idée devait aussi lui venir que Jean, un homme hardi, ne resterait pas au pays dans un moment pareil, et qu'il pouvait tout à coup s'en aller là-bas, malgré toutes les promesses de mariage.

Enfin, songeant à cela, je rentrai dans ma chambre, pendant qu'elle descendait l'escalier, et deux minutes après le pas de Jean Merlin retentit sur les marches.

Il entra tranquillement, son large feutre rabattu sur les épaules, et dit de bonne humeur :

« Bonjour, père Frédéric. Vous êtes seul ?

— Oui, Jean, Marie-Rose vient de descendre à la buanderie, et la grand'mère est encore au lit.

— Ah ! bon... bon... » fit-il en posant son bâton derrière la porte.

Je devinais quelque chose à sa mine. Il se promenait de long en large, et tout à coup, s'arrêtant, il me dit :

« Vous savez ce qui se passe du côté d'Orléans? Vous savez que la débâcle des Allemands commence et qu'on appelle tous les hommes de bonne volonté. Qu'est-ce que vous pensez de ça ? »

J'étais devenu tout rouge, et je répondis un peu embarrassé :

« Oui, pour ceux qui sont là-bas, de l'autre côté de la Loire, c'est bon; mais nous autres nous aurions du chemin à faire, et puis les Prussiens nous arrêteraient en route, ils gardent tous les chemins, tous les sentiers.

— Bah ! dit-il, on les croit plus malins qu'ils ne le sont. Je parierais bien de passer les Vosges à leur barbe. Le grand Kern et Donnadieu ont bien passé avec beaucoup d'autres ! »

Aussitôt je compris qu'il voulait partir, que c'était en quelque sorte décidé dans son esprit; cela me donna un coup, car une fois en route, Dieu seul savait quand le mariage se ferait; l'idée de Marie-Rose me troublait.

« Sans doute, lui dis-je; mais il faut aussi penser aux vieux, Jean! Que dirait votre

Pense à la grand'mère... (p. 46).

mère, cette bonne vieille Mangrédel, si vous l'abandonniez dans un moment pareil?

— Ma mère est une bonne Française, dit-il. Nous avons causé de ça, brigadier; elle consent! »

Alors les bras me tombèrent, je ne savais plus quoi répondre, et seulement au bout d'une minute je dis :

« Et Marie-Rose!... Vous ne pensez pas à Marie-Rose! Vous êtes pourtant fiancés... c'est votre femme devant Dieu!...

— Marie-Rose consent aussi, dit-il. Nous n'avons plus besoin que de votre consentement; dites oui! tout sera bien. La dernière fois que je suis venu, pendant que vous étiez en bas à fumer votre pipe, j'ai raconté la chose simplement à Marie-Rose, je lui ai dit qu'un garde forestier sans place, un vieux soldat comme moi devait être au feu; elle a compris, elle consent. »

Ce qu'il me racontait là, Georges, était trop fort; je criai : « Ce n'est pas possible! » Et ouvrant la fenêtre, j'appelai :

« Marie-Rose... Marie-Rose... Monte... Jean est ici. »

Elle étendait le linge sous le hangar, et tout de suite, laissant son ouvrage, elle monta.

« Marie-Rose, lui dis-je, est-ce vrai que tu consens à ce que Jean Merlin aille se battre contre les Allemands du côté d'Orléans, derrière Paris? Est-ce vrai? Parle sans gêne. »

Alors elle, toute pâle et les yeux brillants, dit :

« Oui!... C'est son devoir... Il doit partir!

La maladie de la grand'mère s'aggravait (p. 47)

Nous ne voulons pas être Prussiens, et les autres ne doivent pas se battre seuls pour nous sauver... Il faut être des hommes... il faut défendre son pays ! »

Elle dit d'autres choses pareilles, qui me bouleversaient le sang et me faisaient penser :

« Quelle brave enfant j'ai là !... Non, je ne la connaissais pas encore... C'est la fille des anciens Bruat !... Voilà maintenant que les vieux ressuscitent et qu'ils parlent par la bouche des enfants ! Ils veulent qu'on défende la terre du vieux cimetière où reposent leurs os ! »

Je me levai, les bras étendus.

« Embrassons-nous, leur dis-je, embrassons-nous ! Vous avez raison. Oui, c'est le devoir de tous les Français d'aller se battre. Ah ! si j'avais seulement dix ans de moins, j'irais avec vous, Jean, nous serions deux frères d'armes. »

Et nous nous embrassâmes tous les trois.

Je pleurais; j'étais fier d'avoir une fille si brave, si honnête. La résolution de Jean et de Marie-Rose me paraissait donc naturelle. Mais, comme nous entendions la grand'mère venir à tâtons de la chambre voisine, en s'appuyant au mur, je leur fis signe de se taire; et la pauvre femme étant entrée, je lui dis :

« Grand'mère, voici Jean, que monsieur l'inspecteur envoie du côté de Nancy; il restera là-bas quelque temps.

— Ah ! fit-elle. Il n'y a pas de danger?

— Non, grand'mère, c'est une commission pour les registres forestiers ; ça ne regarde pas la guerre.

— Allons, tant mieux ! dit-elle. Combien d'autres sont en danger !... On doit être bien heureux de se tenir dehors ! »

Puis, s'étant assise, elle commença, selon l'habitude, à prier.

Maintenant, Georges, qu'est-ce que je puis encore te dire sur ces choses, qui me déchirent le cœur quand j'y pense?

Jean Merlin passa toute la journée avec nous. Marie-Rose fit un aussi bon dîner que possible, dans notre position; elle mit son beau bonnet et son fichu de soie bleue, pour être agréable aux yeux de celui qu'elle aimait.

Il me semble encore la voir assise à table près de la grand'mère, en face de son fiancé, lui souriant comme en un jour de fête. Il me semble entendre Jean parler des nouvelles d'Orléans, des chances heureuses de la guerre, qui ne sont pas toujours pour les mêmes.

Ensuite, après le dîner, pendant que la grand'mère rêve dans son fauteuil, je vois les enfants assis l'un à côté de l'autre, près de la petite fenêtre, se regardant, se tenant par la main, et causant à voix basse, tantôt tristes, tantôt gais, comme il arrive aux amoureux.

Moi, je vais, je viens, je fume des pipes, songeant à l'avenir. J'écoute le bourdonnement du cabaret; et me rappelant le danger de partir, les peines établies par les Allemands contre ceux qui veulent rejoindre nos armées, il me semble entendre en bas marcher de grosses bottes et traîner des sabres. Je descends, je jette un coup d'œil, en entr'ouvrant la porte de la salle pleine de fumée, et puis je remonte, un peu rassuré, me disant qu'il ne faut pas trembler, qu'on traverse des lignes ennemies plus difficiles, que des hommes énergiques se tirent toujours d'affaire.

Ainsi se passa toute cette après-midi.

Puis au souper, à mesure que le moment du départ approchait, une tristesse plus terrible et des craintes inconnues, étranges, me gagnaient.

« Allez dormir, disais-je à la grand'mère, la nuit est venue. »

Mais elle ne m'écoutait pas, étant un peu sourde; elle murmurait ses litanies, et nous nous regardions les uns les autres, échangeant nos pensées d'un signe. A la fin pourtant, la pauvre vieille se leva, les deux mains appuyées aux bras de son fauteuil, en murmurant :

« Bonsoir, mes enfants. Venez, Jean, que je vous embrasse. Méfiez-vous des Prussiens... ce sont des traîtres !... Ne vous hasardez pas... et que le Seigneur vous conduise ! »

Ils s'embrassèrent. Jean semblait attendri; et la porte s'étant refermée, comme l'église sonnait huit heures et que les petites vitres étaient obscures, il dit :

« Marie-Rose, voici le moment.... La lune se lève; elle éclaire déjà le sentier par où je vais gagner le Donon. »

Ils s'embrassèrent longtemps, se tenant serrés dans le plus grand silence, car en bas on parlait, on criait encore; des étrangers pouvaient nous épier, il fallait de la prudence.

Tu ne sais pas, Georges, et je souhaite que tu ne saches jamais ce qu'un père éprouve dans des instants pareils.

Enfin ils se séparèrent. Jean prit son bâton; Marie-Rose, toute blanche, mais ferme, dit : « Adieu, Jean ! » Et lui, sans répondre, sortit brusquement, en respirant comme si quelque chose l'étouffait.

Je le suivis.

Nous descendîmes le petit escalier sombre, et sur la porte, où la lune couverte de nuages jetait à peine un pâle rayon, nous nous embrassâmes aussi.

« Tu n'as besoin de rien? lui dis-je, car j'avais mis quelque cinquante francs dans ma poche.

— Non, dit-il, j'ai ce qu'il me faut ! »

Nous nous serrions les mains, sans pouvoir nous lâcher, et nous nous regardions jusqu'au fond de l'âme.

Et comme je sentais mes joues trembler :

« Allons, mon père, dit-il d'une voix frémissante, du courage... nous sommes des hommes ! »

Puis il partit à grands pas.

Je le regardai s'enfoncer dans la nuit noire, en le bénissant du cœur. Il me semble l'avoir vu se retourner au coin du sentier des roches, agitant son chapeau, mais je n'en suis pas sûr.

Quand je rentrai, Marie-Rose, assise sur une chaise près de la fenêtre ouverte, pleurait la tête dans ses mains. La pauvre enfant avait eu du courage jusqu'à la dernière minute, mais alors son cœur fondait en larmes.

Je ne lui dis rien, et laissant la petite lampe sur la table, j'entrai dans ma chambre.

Ces choses se passaient en novembre 1870. Nous devions avoir de plus grandes douleurs.

CHAPITRE XII

Après cela, durant quelques jours tout resta paisible.

On n'entendait plus parler d'Orléans. De

temps en temps le canon de la ville tonnait, celui de l'ennemi lui répondait de Quatre-Vents et de Wéchem, puis tout se taisait de nouveau.

Le temps s'était mis à la pluie; il tombait de grandes ondées froides, la neige fondante suivait par bancs le cours de la rivière débordée. On se tenait blotti au coin du feu; on rêvait aux absents, à la guerre, aux marches, aux contre-marches. Les gendarmes de Bismarck-Bohlen continuaient leur service; on les voyait passer, le manteau ruisselant de pluie. Le silence, l'incertitude vous accablaient. Marie-Rose allait et venait sans rien dire; elle prenait même un air souriant, lorsque ma tristesse était trop grande, mais je voyais bien à sa pâleur ce qu'elle devait souffrir.

Quelquefois aussi la grand'mère, quand on y pensait le moins, se mettait à parler de Jean, demandant de ses nouvelles. On lui répondait par des choses insignifiantes; les idées courtes de la vieillesse, sa mémoire affaiblie l'empêchaient d'aller plus loin; elle se contentait de ce qu'on pouvait lui dire, et murmurait en rêvant :

« C'est bon!... c'est bon! »

Et puis, les soucis de l'existence, le travail journalier, les soins du bétail, du ménage, nous aidaient à vivre.

Le pauvre Calas, n'ayant plus d'ouvrage chez nous, s'était mis à faire la contrebande entre Phalsbourg et les environs, risquant sa vie tous les jours, pour porter quelques livres de tabac ou d'autres menus objets sur les glacis; le bruit courut en ce temps qu'il avait été tué par une sentinelle allemande; Ragot l'avait suivi, nous n'entendîmes plus parler d'eux. Ils dorment sans doute depuis longtemps au coin d'un bois, ou dans un sillon quelque part; ils sont bien heureux.

Un matin, dans la grande salle en bas, étant seuls, le père Ykel me dit :

« Frédéric, on sait que Jean Merlin, votre gendre, est parti pour rejoindre l'armée nationale. Méfiez-vous, les Prussiens pourraient vous faire de la peine! »

J'étais tout saisi, et je lui répondis au bout d'un instant :

« Mais non, père Ykel! Jean a des affaires du côté de Dôsenheim; il court pour faire rentrer de vieilles créances; dans ce moment on a besoin d'argent.

— Bah! bah! dit-il, vous n'avez pas besoin de me cacher la chose; je suis un vieil ami des Bruat et le vôtre. Merlin n'est pas venu depuis quelques jours; il a passé la montagne et il a bien fait, c'est un brave garçon; mais les traîtres ne manquent pas, vous êtes dénoncé, ainsi soyez sur vos gardes. »

Cet avertissement me donna l'éveil; et, pensant qu'il était bon de prévenir aussi la mère Margrédel et l'oncle Daniel, après déjeuner, sans rien dire à Marie-Rose, je pris mon bâton et je partis pour Felsberg.

Il ne pleuvait plus. Le soleil d'hiver brillait sur les bois; et ce spectacle, en sortant de notre sombre recoin, me ranima. Comme le sentier au pied de la côte passait près de la maison forestière, découvrant le vieux toit au loin, j'en fus attendri. Tous mes souvenirs se réveillèrent; l'idée me vint d'aller voir la maisonnette, de regarder à l'intérieur, en me dressant sur le banc du mur. Il me semblait que cela me ferait du bien, de revoir la vieille salle où les anciens étaient morts, ou mes enfants étaient venus au monde! Mes entrailles en frémissaient, et j'allais d'un bon pas, quand, arrivant au petit pont en dos d'âne, entre les saules couverts de givre, je restai tout saisi.

Un garde forestier allemand, son chapeau de feutre vert à plumes de coq sur l'oreille, la pipe de porcelaine à long tuyau dans ses grosses moustaches blondes, et les bras croisés au bord de la fenêtre ouverte, fumait tranquillement, l'air calme, heureux comme dans son propre nid. Il regardait, en souriant, deux enfants joufflus à tête blonde qui s'amusaient sur la porte; et derrière lui, dans l'ombre de la salle, se penchait une femme grasse, les joues rouges, criant d'un ton joyeux :

« Wilhelm, Karl, arrivez, voici vos tartines! »

Tout mon sang ne fit qu'un tour.

Quel malheur de voir des étrangers dans la maison des anciens, où l'on a vécu jusqu'à la vieillesse, et d'où l'on est chassé sans avoir commis de crime, seulement parce que les autres sont maîtres et qu'ils vous jettent dehors! C'est épouvantable.

Le garde alors ayant levé la tête, j'eus peur qu'il ne me vît, je me cachai. Oui, je me cachai derrière les saules, me dépêchant de gagner le sentier plus loin, en me courbant comme un malfaiteur. J'aurais eu honte que cet homme ne s'aperçût que l'ancien maître l'avait trouvé dans sa maison, dans sa chambre, à son foyer; j'en rougissais! Je me cachais, car il aurait pu rire de l'Alsacien mis à la porte; il aurait pu se faire du bon sang. Mais depuis ce jour la haine, que je n'avais jamais connue, est entrée dans mon cœur : je hais ces Allemands, qui jouissent en paix du fruit de notre travail et se considèrent comme d'honnêtes gens, je les abhorre!

Enfin, de là je remontai vers les bruyères jusqu'à Felsberg, bien triste et le front courbé.

Le pauvre village, dans ses tas de boue et de fumier, était aussi triste que moi ; pas une figure ne paraissait dans la rue, où les réquisitions de toute sorte avaient passé plus d'une fois. Devant la vieille maison d'école, posant le doigt sur le loquet, je trouvai la porte fermée. J'écoutai. . . . aucun bruit, aucun murmure d'enfants ne se faisait entendre. Je regardai par les petites vitres, les exemples pendaient toujours à leurs ficelles, mais les bancs étaient vides.

J'appelai : « Père Daniel ! » regardant en l'air les petites fenêtres du premier, car la porte de l'allée était aussi fermée. Quelques instants après, une autre porte, celle de la maison de Margrédel, bâtie contre le pignon, s'ouvrit ; l'oncle Daniel, un petit homme vif, en gros tricot de laine, et le bonnet de coton noir sur la nuque, parut en disant :

« Qui est là ? »

Je me retournai.

« Hé ! c'est le brigadier Frédéric, fit-il. Entrez.

— Vous ne demeurez donc plus là? lui dis-je.

— Non ; depuis avant-hier l'école est fermée, » fit-il tristement.

Et dans la salle basse de la vieille baraque, près du petit fourneau de fonte, où les pommes de terre cuisaient dans la marmite, répandant leur vapeur au plafond, j'aperçus Margrédel assise sur un escabeau.

Elle avait sa figure de brave femme et même son sourire ordinaire.

« Ah ! fit-elle, on n'a plus la belle chambre d'en haut pour les amis... Les Allemands nous chassent de partout... on ne saura bientôt plus où se mettre !... C'est égal, asseyez-vous toujours là, sur le banc, père Frédéric, et, si le cœur vous en dit, nous mangerons des pommes de terre ensemble. »

Sa bonne humeur dans un endroit si misérable et son courage m'indignaient encore plus contre ceux qui nous précipitaient tous dans le malheur ; la consternation m'empêchait de parler.

« Marie-Rose et la grand'mère se portent bien ? me demanda Margrédel.

— Oui, Dieu merci, lui répondis-je ; mais nous sommes tous inquiets pour Jean. Les Prussiens savent qu'il est parti ; le père Ykel m'a prévenu d'être sur nos gardes, et j'arrive vous avertir.

— Je me moque pas mal des Prussiens ! dit-elle alors, en levant les épaules d'un air de mépris : Jean a passé la montagne depuis longtemps ; s'ils avaient pu l'arrêter, nous le saurions déjà ; ils n'auraient pas manqué de venir nous le dire, en se frottant les mains ; mais il a passé... c'est un gaillard !... »

Elle riait de sa bouche édentée.

« Ceux qui lui tomberont sous la main ne riront pas.... Il est bien sûr avec nos volontaires !... les coups de fusil et de canon roulent là-bas ! »

La pauvre femme voyait tout en beau, comme d'habitude, et je pensais :

« Quelle chance d'avoir un aussi bon caractère, quel bonheur ! »

L'oncle Daniel, lui, se promenait de long en large, en disant :

« C'est parce que Jean est parti que les bandits ont fermé mon école. Ils n'avaient rien à me reprocher ; ils ne m'ont pas donné d'explications ; ils ont fermé, voilà tout, et nous ont accordé juste le temps de porter nos meubles dehors ; ils nous regardaient d'un œil louche, en criant : *Schwint !... Schwint* (1) !

— Oui, criait Margrédel, ce sont des sournois, des hypocrites ; ils font leurs mauvais coups sans vous prévenir. Le matin, ils vous sourient, ils s'assoient comme de bons apôtres au coin de votre feu ; ils caressent vos enfants, les larmes aux yeux ; et puis tout d'un coup leur mine change, ils vous empoignent au collet et vous mettent à la porte, sans pitié. Ah ! les bons Allemands, nous connaissons maintenant ces braves gens !... Mais ils ne seront pas toujours si fiers.... Attendez..... attendez un peu.... le ciel est juste !. .. Les nôtres reviendront... Jean sera là... Vous verrez, père Frédéric !.. nous rentrerons à la maison forestière, nous ferons les noces !.... Je ne vous dis que cela. Voyez-vous, il faut avoir confiance en Dieu.... Maintenant nous souffrons à cause de nos péchés.... Mais le bon Dieu remettra tout en ordre, quand nous aurons fini d'expier nos fautes. Ça ne peut pas être autrement.... Il se sert des Prussiens pour nous punir. Mais leur tour viendra, nous irons aussi chez eux... Ils verront comme c'est agréable d'être envahis, volés, pillés. Gare !.... gare !.... A chacun son tour !... »

Elle parlait avec tant de confiance, que j'en prenais aussi ; je me disais :

« C'est bien possible ce qu'elle raconte là... Oui, la justice arrive tôt ou tard ! A la fin du compte, nous pourrions bien reprendre l'Alsace.... Tous ces Allemands ne s'aiment pas entre eux.... Il ne faudrait qu'une grande bataille gagnée, la débâcle commencerait tout de

(1) Vite ! vite !

suite... les Bavarois, les Hessois, les Wurtembergeois, les Saxons, les Hanovriens, chacun tirerait de son côté...., cela marcherait tout seul. »

Mais en attendant, nous étions dans une bien triste position.

Margrédel disait qu'ils avaient assez de seigle et de pommes de terre pour aller jusqu'à la fin de la guerre, et qu'avec quelques sous de sel cela leur suffirait.

Maître Daniel serrait les lèvres et restait pensif.

Enfin, ayant vu l'état des choses à Felsberg, je pris congé de ces vieux amis vers onze heures, en leur souhaitant toutes les bonnes choses du monde.

J'évitai de passer auprès de la maison forestière et je descendis la côte du Graufthâl, par la sapinière des roches, m'appuyant sur mon bâton dans les endroits trop escarpés.

Je me rappelle avoir rencontré aux deux tiers du chemin le vieux Roupp, un délinquant incorrigible, avec sa petite blouse déteinte, la cravate de coton roulée en corde autour de son cou maigre et la hachette à la main.

Il taillait et abattait à tort et à travers tout ce qui se trouvait à sa convenance ; grosses branches, petits sapins, tout y passait ; son fagot magnifique s'étendait en travers du sentier ; et comme je lui criais :

« Vous n'avez donc pas peur des gardes allemands, père Roupp ? »

Il se mit à rire, le menton en galoche, et son morceau de feutre sur la nuque, en se passant la manche sous le nez.

« Ah ! brigadier, fit-il ensuite tout réjoui, ces gens-là ne se hasardent pas seuls au bois !... A moins d'être des régiments, et d'avoir des canons devant eux, des ulhans de tous les côtés et d'être dix contre un, ils suivent toujours les grandes routes... Ce sont des braves qui tiennent à leur peau.... Hé !.... Hé !... Hé !... »

Je riais moi-même, parce qu'il disait la vérité.

Mais une terrible surprise m'attendait plus loin, à la descente des roches.

Dans le moment où je sortais du bois et que les petits toits de chaume se découvraient au pied de la côte, sous les bruyères, je vis d'abord des casques briller dans la ruelle, devant le hangar du père Ykel ; puis, regardant mieux, j'aperçus la foule en guenilles, hommes et femmes, qui stationnait autour d'eux ; Ykel, sur la porte de l'auberge, qui parlait ; Marie-Rose derrière, devant l'écurie sombre, et la grand'mère à sa petite fenêtre, levant les mains comme pour maudire.

Naturellement je me mis à galoper par-dessus les broussailles, comprenant qu'il se passait quelque chose de grave ; et descendant la ruelle du vieux cloître, pour couper au court, je débouchai derrière l'écurie, au moment où quelqu'un en sortait, traînant nos deux vaches attachées par les cornes.

C'était le cantonnier de Bockberg, le nommé Toubac, un homme court, trapu, à barbe noire, dont les deux belles et grandes filles passaient pour être les servantes du hauptmann (1) prussien qui vivait chez lui depuis le commencement du siége.

En voyant ce gueux emmener mon bétail, je lui criai :

« Qu'est-ce que vous faites là, voleur ? Voulez-vous bien lâcher mes bêtes, ou je vais vous rouer de coups. »

Alors, à mes cris, le sergent, son piquet d'hommes la baïonnette au bout du fusil, Ykel, Marie-Rose, et la grand'mère elle-même, se traînant et s'appuyant au mur, entrèrent dans la ruelle.

Marie-Rose se mit à crier :

« Mon père, on veut prendre nos vaches. »

Et la grand'mère, d'une voix lamentable, dit :

« Mon Dieu ! de quoi vivrons-nous ? Ces vaches sont notre seul bien, c'est tout ce qui nous reste ! »

Le sergent, grand, sec, la taille serrée dans son uniforme et le sabre au côté, entendant Ykel dire : « Voilà le maître !... c'est à lui que sont les vaches ! » tourna la tête comme sur un pivot, et me regarda par-dessus l'épaule, il avait des lunettes sous son casque, les moustaches rousses et le nez crochu ; on aurait dit un hibou qui tourne la tête sans bouger le corps : mauvaise figure !

La foule encombrait la ruelle, et le sergent cria :

« En arrière ! Faites évacuer les environs ; caporal ; et vous autres, si l'on se révolte : Feu !... »

Le roulement des sabots dans la boue et les cris de la grand'mère pleurant et sanglotant donnaient à ce spectacle quelque chose d'épouvantable.

« Ces vaches me conviennent, disait le cantonnier au sergent, je les prends, nous pouvons partir.

— Sont-elles à vous ? lui dis-je indigné, en serrant mon bâton.

(1) Capitaine.

— Ça ne me regarde pas, fit-il d'un ton de vrai bandit, sans cœur et sans honneur. J'ai le choix entre toutes les vaches du pays, pour remplacer celles que les gueux de Phalsbourg m'ont enlevées à la dernière sortie. . Je choisis celles-là... Ce sont des vaches suisses... J'ai toujours aimé les vaches suisses.

— Et qui vous donne le choix ? m'écriai-je. Qui peut vous donner le bien des autres ?

— Le *Hauptmann*, mon ami le *Hauptmann!* » fit-il en levant le bord de son chapeau d'un air cafard.

Alors plusieurs se mirent à rire dans la foule, en disant :

« Le *Hauptmann* est un homme généreux, il récompense bien ceux qui lui font plaisir. »

L'indignation me possédait; et le sergent ayant donné l'ordre à son piquet de partir, au moment où le cantonnier criait : « Hue! » traînant mes pauvres bêtes par les cornes, j'allais tomber sur lui comme un loup, quand Marie-Rose me prit les mains et me dit tout bas d'un air d'épouvante :

« Mon père, ne bouge pas, ils te tueraient.... Pense à la grand'mère.... »

Mes joues tremblaient, mes dents se serraient, des flammes rouges me passaient devant les yeux; mais l'idée de ma fille abandonnée, seule au monde, dans ces temps de malheur, et de la grand'mère mourant de faim, me donna la force de surmonter ma rage, et je criai seulement :

« Va, canaille!... Garde mon bien volé, mais tâche de ne jamais me rencontrer au coin d'un bois! »

Le sergent et ses hommes firent semblant de ne pas m'entendre; et lui, le misérable, dit en riant :

« Celles-ci, sergent, valent les miennes; à force de chercher, nous avons pourtant fini par trouver deux belles bêtes. »

Ils avaient couru tous les villages, visité toutes les écuries, et c'est sur nous que le malheur tombait.

Marie-Rose, voyant s'éloigner ces pauvres animaux élevés par nous-mêmes, à la maison forestière, ne pouvait retenir ses larmes, et la grand'mère, les mains jointes au-dessus de sa vieille tête grise, criait :

« Ah ! maintenant.... maintenant nous sommes perdus!... Maintenant c'est le dernier coup.... Mon Dieu, qu'avons-nous donc fait pour mériter toutes ces misères ! »

Je la soutenais sous les bras, l'invitant à monter, mais elle disait :

« Frédéric, laissez-moi seulement regarder encore une minute ces bons animaux.... Oh ! pauvre Bellotte!... pauvre Blanchette.... je ne vous verrai plus!... »

C'était un spectacle à fendre l'âme; les gens se sauvaient, détournant la tête, car la vue de pareilles iniquités est tout ce qu'il y a de plus abominable sur la terre.

Enfin, il fallut pourtant remonter dans nos pauvres petites chambres, et rêver seuls à notre désolation ; il fallut songer aux moyens de vivre, maintenant que toutes les ressources nous étaient enlevées.

CHAPITRE XIII

Tu sais, Georges, ce que vaut une vache pour nous autres paysans; avec une vache à l'étable, on a du lait, du beurre, du fromage, tout le nécessaire de la vie; une vache c'est l'aisance, deux c'est presque la richesse. Jusqu'alors nous avions pu vendre et faire ainsi quelques sous ; maintenant il allait falloir tout acheter dans ces temps de disette, où l'ennemi s'engraissait de notre misère.

Ah! quel affreux passage!... Ceux qui viendront après nous ne s'en feront pas même une idée.

Il ne nous restait que cinq ou six milliers de foin et des pommes de terre.

Ykel, qui prenait part à tous nos chagrins, me dit le jour même :

« Ecoutez, brigadier, ce que je vous avais prédit arrive Ces Allemands vous en veulent à mort, parce que vous avez refusé d'accepter du service chez eux, et que votre gendre est allé rejoindre les républicains.... S'ils pouvaient vous chasser et même vous exterminer, ils le feraient; mais ils veulent encore se donner des airs de justice, de grandeur; c'est pourquoi ils vous dépouilleront jusqu'à la chemise, pour vous forcer de partir, comme ils disent, *de bonne volonté!* Croyez-moi, débarrassez-vous bien vite de votre fourrage, car un de ces quatre matins ils viendront le réquisitionner, en disant que celui qui n'a pas de vaches n'a pas besoin de foin. Et surtout ne racontez pas que je vous ai donné ce conseil ! »

Je compris qu'il avait raison ; dès le lendemain mon fenil était vide : Gaspard Diederich, Hulot, Jean Adam, le grand Starck, tous les voisins étaient venus le soir enlever notre provision par bottes; de cette façon j'eus quelques francs en réserve. Starck me céda même une de ses chèvres, qui nous rendit les plus grands services; au moins la grand'mère eut un peu de lait matin et soir, cela lui prolongea

l'existence; mais après tant de secousses, la pauvre vieille était bien affaiblie; elle tremblait comme une feuille et ne quittait plus le lit, rêvant toujours, murmurant des prières, parlant de Bruat, son mari, du grand'père Duchêne, de tous les anciens qui lui revenaient en mémoire. Marie-Rose filait auprès d'elle et veillait bien avant dans la nuit, écoutant sa respiration pénible et ses plaintes.

Moi, seul dans la chambre à côté, près des petites fenêtres où s'entassait la neige, les jambes croisées, la pipe éteinte entre les dents, songeant à toutes ces injustices, à tous ces vols, à ces abominations qui se suivaient de semaine en semaine, je commençais à perdre ma confiance dans l'Eternel! Oui, c'est triste à penser; mais à force de souffrir, je me disais que parmi les hommes beaucoup représentent les moutons, les oies, les dindons, destinés à nourrir les loups, les renards et les éperviers, qui se gobergent à leurs dépens. Et je poussais l'indignation jusqu'à m'écrier en moi-même que notre sainte religion avait été inventée par des malins, pour consoler les imbéciles d'être la proie des autres.

Voilà pourtant, Georges, à quels excès nous pousse l'injustice.

Mais le pire, c'est que les nouvelles de l'intérieur devenaient mauvaises.

Un piquet d'Allemands, venus de Wéchem pour réquisitionner mon foin, trouva la place vide; ces gens en furent indignés; ils me demandèrent ce que le fourrage était devenu, je leur répondis que les vaches du cantonnier l'avaient mangé.

Ma chèvre se trouvait par bonheur avec celles de Starck, sans cela les bandits n'auraient pas manqué de l'emmener.

Cette troupe de braillards, entrant alors à l'auberge, raconta que les républicains avaient été battus, qu'ils avaient laissé des milliers de morts sur les champs de bataille, qu'ils étaient repoussés d'Orléans, et qu'on allait les poursuivre plus loin; ils riaient et se glorifiaient eux-mêmes. Nous ne croyions pas le quart de ce qu'ils disaient, mais leur air de bonne humeur et leur insolence nous forçaient pourtant de penser que tout n'était pas mensonge.

Quant à Jean, pas de lettres, pas de nouvelles!... Qu'était-il devenu? Cette question, que je me posais souvent à moi-même, me troublait. Je me gardais bien d'en parler à Marie-Rose; sa pâleur m'avertissait assez que la même pensée la suivait partout.

Nous étions alors en décembre. Depuis quelque temps le canon de Phalsbourg se taisait, le bruit courait qu'on voyait des flammes s'élever brusquement la nuit des remparts; on se demandait ce que cela pouvait être. Nous avons appris depuis qu'on brûlait alors les poudres de la place, qu'on brisait le materiel d'artillerie, et qu'on enclouait les pièces, parce que les vivres touchaient à leur fin et qu'on allait être forcé d'ouvrir les portes.

Ce malheur arriva le 13 décembre, après six bombardements et 120 jours de siége. La moitié de la ville était en décombres; au seul bombardement du 14 août, huit mille cinq cents obus avaient abîmé des rues entières. Les pauvres garçons ramassés à la hâte aux environs et réunis dans la place aux temps des grandes chaleurs, n'ayant que leur blouse sur le dos et leurs souliers aux pieds, après avoir passé ce rude hiver sur les remparts, furent encore emmenés comme prisonniers de guerre, les uns à Rastadt, les autres en Prusse, au milieu des neiges.

A cette nouvelle, la consternation s'étendit partout. Tant que le canon de Phalsbourg avait tonné, notre espérance s'était soutenue; on se disait de temps en temps : « La France parle encore!... » Et cela vous faisait relever la tête; mais alors le silence nous apprit que les Allemands étaient bien maîtres chez nous et qu'il fallait se faire petit, pour ne pas s'attirer leur colère.

Depuis ce jour, Georges, notre tristesse n'eut plus de bornes.

Pour comble de malheur, la maladie de la grand'mère s'aggravait. Un matin, comme j'entrais dans sa chambre, Marie-Rose me dit à voix basse :

« Mon père, la grand'mère est bien malade.... elle ne dort plus.... elle étouffe!... Tu devrais aller chercher le médecin.

— Tu as raison, mon enfant, lui dis-je; nous avons déjà peut-être trop attendu. »

Et malgré la douleur de voir les vieux murs de notre forteresse au pouvoir de l'ennemi, je résolus d'aller à Phalsbourg chercher un médecin.

Ce jour-là, tout le pays n'était que bonc et que nuages. J'allais devant moi, le dos courbé, marchant sur les talus au revers du chemin, l'esprit vide, à force d'avoir rêvé depuis des mois à notre abaissement, et tellement abattu, que j'aurais donné ma vie pour rien.

Sur le plateau de Biegelberg, au sortir de la forêt, voyant à trois kilomètres devant moi la petite ville comme écrasée sous le ciel sombre, ses maisons brûlées, son église affaissée, ses remparts écornés à fleur de terre, je

Chaque pensée nous tue... (p. 63).

m'arrêtai quelques instants, les reins appuyés à mon bâton, me rappelant les jours passés.

Que de fois, depuis vingt-cinq ans, j'étais allé là les dimanches et jours de fête, avec ma femme, la pauvre Catherine, et ma fille, soit pour assister aux offices, soit pour regarder les baraques de la foire, ou serrer la main de quelques vieux camarades, riant, heureux, pensant que les choses iraient ainsi jusqu'à la fin de nos jours ! Et toutes les joies disparues, les vieux amis qui, dans leurs petits jardins au pied des glacis, nous appelaient pour cueillir des groseilles ou faire un bouquet, semblaient revivre. Que de souvenirs me revenaient!... Je ne pouvais me les rappeler tous, et je m'écriais en moi-même :

« Oh! que ces choses sont loin!... Oh! qui jamais aurait cru que nous en arriverions à ce malheur, nous Français, nous Alsaciens, de courber le front sous des Prussiens!... »

Ma vue se troublait; je finis par me remettre en route, murmurant dans mon âme la consolation de tous les malheureux :

« Bah! la vie est courte.... Bientôt, Frédéric, tout sera oublié.... Ainsi, prends courage, tu n'as plus longtemps à souffrir. »

Il me semblait aussi entendre la trompette de nos joyeux soldats; mais à la porte, un piquet d'Allemands en grosses bottes, et leur sentinelle, la jambe tendue, le fusil penché sur l'épaule, le casque sur la nuque, se promenant de long en large devant le corps de garde, me rappelèrent notre position.

Je partis sans retourner la tête (p. 56).

Mon vieux camarade Thomé, préposé de la ville aux perceptions de l'octroi, me fit signe d'entrer. Nous causâmes de nos malheurs; et voyant que je regardais défiler sur le pont une compagnie de Prussiens qui se redressaient, marquant le pas, il me dit :

« Ne les regardez pas, Frédéric, ils sont trop fiers qu'on les regarde; ils se figurent qu'on les admire. »

Alors je détournai les yeux, et m'étant reposé quelques minutes, j'entrai en ville.

Ai-je besoin maintenant de te peindre la désolation de ce pauvre Phalsbourg, autrefois si propre, les maisonnettes si bien alignées, la grande place d'armes si riante les jours de revue? Faut-il te parler de ces maisons tombées les unes sur les autres, les pignons renversés, les cheminées dans les airs au milieu des ruines; et de ces cabarets pleins d'Allemands mangeant, buvant, riant, tandis que nous autres, la mine longue, l'air effaré, misérables et déguenillés à la suite de tous ces désastres, nous voyions ces intrus se goberger avec leur haute paye prise dans nos poches? Non, rien que d'y penser, mon cœur se lève; c'est mille fois pire que tout ce qu'on raconte.

Comme j'arrivais au coin de la place d'armes, en face de la tour de l'église encore debout, avec ses cloches fondues et sa Vierge, les bras en l'air, une voix rude criait de l'Hôtel de ville :

« *Hérausse* (1) »

(1) Dehors.

C'était le sergent du poste qui donnait l'ordre à ses hommes de sortir; l'officier de ronde arrivait, les autres se précipitaient du corps de garde et se mettaient en rang : il était midi!

J'avais fait halte tout consterné, à la porte du café Vacheron. Une foule de pauvres gens sans asile, sans travail et sans pain, allaient et venaient, grelottant, les mains dans les poches jusqu'aux coudes; et moi, sachant, d'après ce que m'avait dit Thomé, qu'une foule de malades encombraient l'hôpital militaire et le collége, je me demandais s'il se trouverait un médecin pour visiter au Graufthâl une pauvre vieille femme en danger de mort. La tristesse et le doute m'accablaient; je ne savais à qui m'adresser ni quel parti prendre, quand un vieil ami de la maison forestière, Jacob Baure, le premier pêcheur de truites de la vallée, se mit à crier derrière moi :

« Hé! c'est le père Frédéric! Vous êtes donc encore de ce monde? »

Il me serrait la main, et paraissait si content de me revoir, que j'en fus attendri.

« Oui, lui répondis-je, nous en sommes réchappés, Dieu merci... Quand on se rencontre maintenant, on se croirait ressuscités! Malheureusement la grand'mère est bien mal, et je ne sais pas où trouver un médecin, au milieu de cette débâcle. »

Il me donna le conseil de monter chez le docteur Semperlin, qui demeurait au premier du café Vacheron, disant que c'était un homme savant, dévoué, bon Français, qui ne refuserait pas de m'accompagner, malgré la longueur du chemin et le travail qu'il avait en ville, dans ce moment de presse extraordinaire.

Je montai donc; et le docteur Simperlin, qui se mettait à table, me promit de venir aussitôt après dîner.

Alors je descendis un peu plus tranquille, dans la grande salle du café, casser une croûte de pain et prendre un verre de vin en l'attendant.

La salle était pleine de landwehr : gros bourgeois en uniforme, brasseurs, architectes, fermiers, banquiers, maîtres d'hôtel, venus pour occuper le pays, sous le commandement de chefs prussiens qui les faisaient marcher comme des marionnettes.

Tous ces gens avaient de l'argent plein leurs poches, et, pour oublier les désagréments de la discipline, ils avalaient autant de saucisses à la choucroute, de jambons et de salades au cervelas, que nos vétérans prenaient autrefois de petits verres d'eau-de-vie. Les uns buvaient de la bière, d'autres du vin de Champagne ou de Bourgogne, chacun selon sa fortune, sans en offrir aux camarades, cela va sans dire; ils mangeaient tous des deux mains, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles et le nez dans leur assiette; et tout ce que je peux te dire, c'est que par ce temps de boue et de pluie, qui vous empêchait d'ouvrir les fenêtres, on avait besoin quelquefois d'aller respirer dehors.

Je m'étais assis dans un coin, auprès de ma chopine, regardant la fumée de tabac tourbillonner au plafond, les servantes apporter ce qu'on leur demandait, rêvant à la grand'mère malade, aux ruines que je venais de voir, écoutant les Allemands, que je ne comprenais pas, car ils parlaient tous une autre langue que celle de l'Alsace; et à l'autre bout de la salle, quelques Phalsbourgeois s'entretenant d'un bureau de secours en train de se former à l'Hôtel de ville; d'un bouillon qu'on voulait établir dans l'ancienne caserne de cavalerie, pour les pauvres, des indemnités promises par les Prussiens et sur lesquelles on ne comptait guère.

Le temps se passait lentement. J'aurais fini par ne plus rien écouter du tout, songeant à mes propres misères, quand une voix plus haute, plus hardie, me tira de mes réflexions; je regardai, c'était Toubac, le cantonnier du Bockberg, qui se mêlait à la conversation des Phalsbourgeois et s'écriait effrontément, son gros poing sur la table :

« Ça vous est bien commode, à vous autres gens de la ville, de parler maintenant des misères de la guerre. Vous étiez derrière vos remparts, et quand les obus arrivaient, vous couriez dans vos casemates. On ne pouvait rien vous prendre! Ceux dont les maisons sont brûlées vont recevoir des indemnités plus fortes qu'elles ne valaient; les vieux meubles vermoulus seront remplacés par des neufs, et plus d'un qui tirait la langue avant la campagne pourra se frotter les mains et s'arrondir le ventre en disant : « La guerre m'a fait bon bourgeois; j'ai payé mes dettes et je passe encore pour un fameux guerrier, parce que ma cave est à l'épreuve de la bombe. Je vais me dévouer à rester au pays, pour acheter à bon compte le bien de ceux qui s'en iront, avec l'argent de mes indemnités; je me sacrifierai jusqu'à la fin, comme je l'ai fait depuis le commencement! » Oui, la guerre de cette façon est agréable; derrière de bons murs tout va bien.... Tandis que nous autres, pauvres paysans, nous avons été forcés de

nourrir les ennemis, de les loger, de leur donner foin, paille, orge, avoine, froment, jusqu'à notre bétail, entendez-vous, notre dernière ressource.... Tenez, moi, on m'a pris mes deux vaches, et maintenant à qui réclamer?... »

C'était trop fort. Lorsqu'il dit cela, l'effronterie de ce coquin m'indigna tellement que je ne pus m'empêcher de lui crier de ma place :

« Ah! mauvais gueux, glorifie-toi de tes souffrances et de ta belle conduite pendant nos malheurs.... Parle de tes sacrifices et du bel exemple qu'ont donné tes filles.... Raconte à ces messieurs comment après avoir couru tout le pays, avec un piquet d'Allemands qui te donnaient le choix dans tous les bestiaux de la plaine et de la montagne, pour remplacer tes misérables biques, après m'avoir volé par ce moyen mes deux belles vaches suisses, tu n'es pas encore content. Tu oses encore te plaindre, et rabaisser ces braves gens qui ont fait leur devoir? »

A mesure que je parlais, songeant que le gueux était cause de la maladie de la grand'-mère, la colère me gagnait de plus en plus; j'aurais voulu me retenir; mais c'était plus fort que moi, et tout à coup, empoignant mon bâton à deux mains, je courus sur lui pour l'assommer.

Par bonheur, Fixari, le boulanger, assis à côté de ce vaurien, voyant ma trique se lever, para le coup avec sa chaise, en s'écriant :

« Père Frédéric, à quoi pensez-vous? »

Cela produisit un effet terrible, toute la salle était en l'air et nous séparait. Lui, le bandit, se trouvant derrière les autres, levait le poing et criait :

« Vieux gueux! tu me payeras ça!... Les Allemands n'ont pas voulu de toi.... monsieur l'*Oberfœrster* t'a jeté dehors.... Tu aurais bien voulu prendre du service, mais on te connaissait, on t'a fermé la porte au nez.... Cela te vexe...: tu insultes les honnêtes gens; mais gare, gare, tu recevras de mes nouvelles! »

Ces indignes mensonges me rendaient encore plus furieux, il fallait me retenir à cinq ou six, pour m'empêcher d'arriver jusqu'à lui.

J'aurais fini par tout bousculer, si les landwehr n'avaient appelé un piquet de ronde qui passait sur la route. Alors, entendant les crosses de fusil à la porte, et découvrant les casques devant les fenêtres, je me rassis et tout s'apaisa.

Le caporal entra; Mme Vacheron lui fit prendre un verre de vin sur le comptoir, et comme le bruit avait cessé, après s'être essuyé les moustaches, il sortit en faisant le salut militaire. Mais Toubac et moi nous nous regardions de loin, les yeux étincelants, les joues frémissantes. Il comprenait bien maintenant, le misérable, que sa honte allait être découverte dans toute la ville, cela le mettait hors de lui.

Moi, je pensais : « Tâche seulement de venir sur mon chemin en allant au Biechelberg, je réglerai ton compte pour longtemps, la pauvre grand'mère sera vengée. »

Il avait sans doute de son côté des idées semblables, car il m'observait en dessous, avec son mauvais sourire de gueusard. C'était tout ce que je souhaitais, lorsque le docteur Semperlin parut sur la porte de la salle, en me faisant signe de venir.

Je sortis aussitôt, après avoir payé ma chopine de vin, et nous nous mîmes en route pour le Graufthâl. Il tombait du grésil, les grosses ornières pleines d'eau frissonnaient. Le docteur Semperlin et moi nous marchâmes longtemps l'un derrière l'autre, en silence, ayant soin d'éviter les mares, où l'on pouvait s'enfoncer jusqu'aux genoux.

Plus loin, après avoir dépassé le Biechelberg, sur le terrain plus ferme de la Forêt, je me mis à raconter au docteur les offres que nous avait faites l'*Oberfœrster*, le refus de tous nos gardes, à l'exception de Jacob Hepp; notre déménagement de la maison forestière et notre établissement chez Ykel, dans un coin froid de la pauvre auberge, sous les roches, où la grand'mère n'avait pas cessé de tousser depuis six semaines.

Il m'écoutait la tête penchée et finit par me répondre que c'était bien dur de quitter sa baraque, son champ, son pré, les arbres qu'on a plantés ; mais qu'on ne doit jamais reculer devant un devoir; et qu'il allait aussi partir, avec sa femme et ses enfants, abandonnant sa clientèle, le fruit de son travail depuis des années, pour ne pas entrer dans le troupeau du roi Guillaume!

En causant ainsi, nous arrivâmes, vers trois heures, devant la pauvre auberge du Graufthâl. Nous montâmes le petit escalier. Marie-Rose nous avait entendus; elle était sur la porte, et s'empressa de présenter une chaise à M. Semperlin.

Le docteur regardait les poutres noires du plafond, les petites fenêtres, le petit poêle et dit :

« C'est bien petit et bien sombre, pour des gens habitués au grand air. »

Il se rappelait notre jolie maison de la vallée, ses fenêtres si claires, ses murs si blancs. Ah! les temps étaient bien changés.

Enfin, ayant respiré deux minutes, il dit :

« Allons voir la malade. »

Nous entrâmes ensemble dans la petite chambre à côté. Le jour baissait, il fallut allumer la lampe; le docteur, se penchant sur le lit, regarda la pauvre vieille en lui disant :

« Eh bien! grand'mère Anne, je passais au Graufthâl, et le père Frédéric m'a fait signe d'entrer; il m'a dit que vous n'étiez pas tout à fait bien. »

Alors la grand'mère, se réveillant tout à fait, le reconnut et répondit :

« Ah! c'est vous, monsieur Semperlin.... Oui.... oui.... j'ai souffert et je souffre encore.... Dieu veuille que ça finisse! »

Elle était si jaune, si ridée, si maigre, qu'on pensait en la voyant :

« Mon Dieu, comment notre pauvre corps peut-il durer encore dans cet état? »

Et ses cheveux, autrefois gris, maintenant blancs comme du lin, ses joues creuses, ses yeux brillants sous le front tout ratatiné à force de rides, la rendaient pour ainsi dire méconnaissable.

Le docteur l'interrogea; elle répondit très-bien à toutes les questions. Il écouta, l'oreille sur la poitrine et puis appuyée sur le dos, pendant que je la soutenais. Enfin, il dit en souriant :

« Allons... allons.... grand'mère, nous ne sommes pas encore en danger.... Hé! hé! hé! ce gros rhume passera avec l'hiver; seulement il faut vous tenir au chaud, et puis n'avoir pas des pensées tristes.... Vous retournerez bientôt à la maison forestière, tout ça ne peut pas durer.

— Oui, oui, faisait-elle en nous regardant, j'espère que tout se remettra, mais je suis bien vieille.

— Bah! quand on s'est maintenue comme vous, est-ce qu'on est vieille? Tout ceci vient d'un courant d'air; il faudra éviter les courants d'air, mademoiselle Marie-Rose. Allons, bon courage, grand'mère. »

Ainsi parlait le docteur; la grand'mère semblait un peu rassurée.

Nous sortîmes de la chambre; et dehors, comme je l'interrogeais et que ma fille écoutait, M. Semperlin me demanda :

« Faut-il parler devant Mlle Marie-Rose?

— Oui, » lui répondis-je, — car ma pauvre fille; chargée de soigner la malade, devait tout savoir; si le mal était grave, si nous devions perdre le dernier être qui nous aimait et que nous aimions, eh bien, il valait encore mieux l'apprendre d'avance, que d'être frappés par le malheur, sans avoir été prévenus.

« Eh bien! fit-il, la pauvre femme est malade, non-seulement à cause de la grande vieillesse, mais principalement à cause des chagrins qui la minent. Elle a quelque chose au cœur, c'est ce qui la fait tousser. Prenez garde de la chagriner, cachez-lui vos misères.... Faites-lui bonne mine.... Dites-lui que vous avez bonne espérance.... Quand elle vous regarde, souriez-lui.... Si elle est inquiète, dites-lui que ce n'est rien.... Ne laissez entrer personne, de crainte qu'on ne lui apprenne de mauvaises nouvelles, c'est le meilleur remède que je puisse indiquer. »

Pendant qu'il parlait, Marie-Rose, tout épouvantée, toussait dans sa main d'une petite toux sèche; il s'interrompit en la regardant, et lui demanda :

« Vous toussez ainsi depuis longtemps, mademoiselle Marie-Rose?

— Depuis quelque temps, » fit-elle en rougissant.

Alors il lui prit le bras et lui tâta le pouls, puis il dit :

« Il faut prendre garde et vous soigner aussi, ce logement n'est pas sain. N'avez-vous pas la fièvre le soir?

— Non, monsieur.

— Allons, tant mieux; mais il faut vous ménager, il faut autant que possible écarter les tristes pensées de votre esprit. »

Ayant dit cela, il prit son chapeau sur mon lit, sa canne dans un coin, et me dit en descendant les marches de l'escalier :

« Vous viendrez demain en ville, et vous trouverez chez Rœb, le pharmacien, une petite bouteille dont vous ferez prendre trois gouttes matin et soir à la grand'mère dans un verre d'eau : c'est pour calmer ses étouffements; et prenez aussi garde à votre fille, elle est bien changée; quand on a vu Marie-Rose si fraîche, si bien portante il y a six mois, cela vous inquiète. Ménagez-la.

— Mon Dieu, me disais-je en moi-même, désolé, la ménager!... Oui.... oui.... si je pouvais lui donner ma propre existence; mais comment ménager des êtres que la crainte, le regret, la douleur accablent? »

Et songeant à cela, j'aurais voulu pleurer comme un enfant. M. Semperlin le vit, et sur la porte, me serrant la main, il me dit tout attendri :

« Nous aussi, n'est-ce pas, père Frédéric, nous sommes bien malades?... Oui, terrible-

ment malades. Notre cœur se déchire, chaque pensée nous tue; mais nous sommes des hommes, nous devons avoir du courage pour tout le monde.»

J'aurais voulu l'accompagner au moins jusqu'au bout de la vallée, car la nuit était venue, mais il s'y opposa en disant :

« Je sais mon chemin. Remontez, père Frédéric. Montrez du calme à votre mère et à votre fille, c'est nécessaire. »

Il partit alors et je remontai chez nous.

CHAPITRE XIV

Deux ou trois jours se passèrent.

J'étais allé prendre en ville, chez Rœb, la potion ordonnée par M. Semperlin; la grand'mère se calmait; elle toussait moins, on ne lui parlait que de paix, de tranquillité, du retour de Jean Merlin, et la pauvre femme se remettait tout doucement, quand un matin deux gendarmes prussiens firent halte à l'auberge; comme ces gens passaient d'ordinaire sans s'arrêter, cela me surprit, et quelques instants après, la fille du père Ykel monta me dire de descendre, qu'on me demandait.

Etant donc descendu, je trouvai ces deux grands gaillards en hautes bottes, au milieu de la salle; leurs casques touchaient presque le plafond. Ils me demandèrent s'ils parlaient au nommé Frédéric, autrefois brigadier forestier du Thomenthâl. Je leur répondis que oui; et l'un d'eux, ôtant ses gros gants pour fouiller dans sa sacoche, me remit une lettre que je lus aussitôt.

C'était un ordre du commandant de Phalsbourg d'évacuer le pays dans les vingt-quatre heures.

Tu comprends, Georges, quelle impression cela me fit; je devins pâle et je demandai ce qui pouvait m'attirer une sommation aussi terrible.

« Cela ne nous regarde pas, me répondit l'un des gendarmes. Tâchez d'obéir, ou l'on prendra d'autres mesures. »

Là-dessus ils remontèrent à cheval; et le père Ykel, seul avec moi, me voyant tout défait, tout saisi d'une pareille abomination, ne sachant lui-même quoi dire, ni quoi penser, s'écria :

« Au nom du ciel, Frédéric, qu'avez-vous fait? Vous n'êtes pourtant pas un homme considérable, et dans notre pauvre village, on aurait dû vous oublier depuis longtemps. »

Je ne répondais rien, je ne me souvenais de rien; je ne songeais qu'à la désolation de ma fille et de la pauvre vieille grand'mère, lorsqu'elles apprendraient ce nouveau malheur.

Pourtant à la fin je me rappelai mes paroles imprudentes à la brasserie Vacheron, le jour de ma dispute avec Toubac; et le père Ykel, au premier mot, me dit que tout venait de là, que Toubac m'avait dénoncé pour sûr; qu'il ne me restait plus qu'un moyen, c'était de courir tout de suite supplier le commandant de m'accorder un peu de temps, en considération de la grand'mère, âgée de quatre-vingts ans passés, gravement malade, et qui mourrait immanquablement en route. Il fit venir aussitôt le maître d'école, et me donna, comme maire de la commune, une attestation en règle, touchant mes bons antécédents, la position malheureuse de la famille; enfin il dit tout ce qu'on pouvait dire de plus touchant et de plus vrai dans une occasion pareille. Il me recommanda surtout d'aller trouver aussi M. Semperlin, pour confirmer son attestation par un certificat de maladie, pensant qu'ainsi le commandant se laisserait attendrir et voudrait bien attendre que la pauvre vieille fût en état de supporter le voyage.

Dans mon trouble, ne voyant pas autre chose à faire, je partis.

Marie-Rose ne savait rien, ni la grand'mère non plus; je n'aurais pas eu le courage de leur annoncer le coup qui nous menaçait. Partir seul, me sauver loin des barbares qui nous précipitaient froidement dans toutes les misères, ne m'aurait rien fait; mais les autres !... Ah ! je n'osais pas y penser !...

Avant midi, j'étais à Phalsbourg, dans un état de trouble épouvantable; tous les malheurs qui nous ont écrasés depuis défilaient devant mes yeux.

Je vis le docteur, qui déclara simplement dans son certificat que la malade, vieille, faible, et du reste dépourvue de toutes ressources, ne supporterait pas seulement deux heures de route sans mourir.

« Voilà ! dit-il en me remettant le papier, c'est l'exacte vérité. Je pourrais ajouter que votre départ la tuerait aussi, mais cela ne ferait rien au commandant; si ceci ne le touche pas, le reste serait également inutile.»

Je me rendis donc à la commandature, établie dans l'ancien hôtel du gouvernement, rue du Collége. L'humiliation de prier des gueux que je détestais n'était pas la moindre de mes douleurs : moi, un vieux forestier français, un vieux serviteur de l'Etat, la tête grise et sur le point d'avoir ma retraite, aller m'abaisser à supplier des ennemis aussi durs, aussi fiers

de leurs victoires obtenues par le nombre !.... Enfin, pour la grand'mère, pour la veuve du vieux Bruat, je pouvais tout supporter !...

Un grand pendard en uniforme et gros favoris roux me fit attendre longtemps dans le vestibule : on déjeunait à la commandature, et seulement vers une heure j'eus l'ordre de monter. En haut, un autre factionnaire me retarda encore, et puis, ayant eu la permission de passer dans une grande chambre sur le jardin de l'Arsenal, je frappai à la porte du commandant, qui me cria d'entrer. Je vis là un homme fort, la face pourpre, qui se promenait en passant les manches de son uniforme et soufflant dans ses joues d'un air de mauvaise humeur. Je lui racontai humblement ma position, et je lui remis mes certificats, qu'il ne se donna même pas la peine de lire et qu'il jeta sur la table.

« Tout cela ne signifie rien, dit-il brusquement. Vous êtes signalé comme un être dangereux, ennemi acharné des Allemands. Vous avez détourné vos hommes de prendre du service chez nous ; votre gendre est allé rejoindre les bandits de Gambetta. Vous vous êtes vanté dans une brasserie d'avoir refusé les offres de l'*Oberförster* de Zorntadt : en voilà quatre fois plus qu'il n'en faut pour mériter d'être mis à la porte. »

Je lui parlai de l'état de la grand'mère.

« Eh bien ! laissez-la dans son lit, fit-il ; l'ordre du *Kreissdirector* n'est que pour vous. »

Puis, sans m'écouter davantage, il entra dans une chambre à côté, appelant un domestique, et referma la porte derrière lui.

Je redescendis bouleversé ; ma dernière espérance était perdue, il ne me restait aucune ressource, il fallait partir, il fallait annoncer ce malheur à ma fille, à la grand'mère ! Je savais ce qui allait en résulter ; et le front courbé, je passai la porte d'Allemagne, le pont, l'avancée, sans rien voir. Sur les glacis, au Beechelberg, tout le long du chemin sous bois et par la vallée, j'étais comme fou de désespoir ; je parlais en moi-même, je criais, regardant les arbres et levant la main.

« Maintenant, la malédiction est sur nous !... Maintenant la pitié, la honte du crime, le remords de la conscience sont abolis !..... Il ne reste plus que la force. Qu'on nous extermine, qu'on nous égorge ! Que les scélérats étranglent la vieille femme dans son lit, qu'ils pendent la fille à la porte, et moi qu'ils me hachent en morceaux !.... Cela vaudra mieux.... Cela sera moins barbare que de nous arracher des bras l'un de l'autre, de forcer le fils d'abandonner la mère au lit de mort !... »

Et j'allais, je trébuchais. Les forêts, les ravins, les rochers me paraissaient pleins de ces vieux brigands, de ces Pandours dont j'avais entendu parler durant mon enfance ; je croyais les entendre chanter autour de leurs feux, en se partageant le pillage ; toutes les vieilles misères d'avant la grande Révolution me revenaient. La trompette lointaine des Prussiens en ville, qui beuglait ses trois notes sauvages dans les échos, me semblait réveiller ces anciens scélérats réduits en poussière depuis des siècles.

Tout à coup la vue des baraques du Graufthâl me réveilla de ces rêves ; j'eus comme un frisson en pensant que le moment était venu de parler, de dire à ma fille, à la grand'mère, que j'étais banni, chassé du pays. Cela me produisait l'effet d'une condamnation à mort, qu'il aurait fallu prononcer moi-même contre ceux que j'aimais le plus au monde. Je ralentissais le pas pour ne pas arriver trop vite, quand levant les yeux, après avoir dépassé les premières baraques, j'aperçus Marie-Rose dans la petite allée sombre de l'auberge ; sa vue seule m'avertit qu'elle savait tout.

« Eh bien, mon père ? fit-elle à voix basse, sur le seuil.

— Eh bien, lui répondis-je en tâchant de me raffermir, il faut que je parte... Mais vous autres, vous pouvez rester.... on vous donne la permission de rester. »

En même temps j'entendis la grand'mère gémir en haut dans son lit. Kettel, le matin, au moment de mon départ, était montée bien vite raconter le malheur à ma fille ; la pauvre vieille avait tout entendu.

La nouvelle courait déjà tout le hameau ; les gens autour de nous écoutaient ; et voyant que le grand coup était porté, je dis à tous ceux qui voulaient l'entendre comment le commandant prussien m'avait reçu.

La foule des voisins et des voisines prêtait l'oreille autour de moi, sans murmurer une parole ; tous avaient peur d'éprouver le même sort.

La grand'mère, ayant reconnu ma voix, m'appelait :

« Frédéric !... Frédéric !... »

Rien que de l'entendre, la sueur me couvrait la face. Je montai, répondant :

« Me voilà, grand'mère, me voilà !.... Mon Dieu, pourquoi tant gémir ! Ceci n'aura qu'un temps.... Je reviendrai !.... Maintenant on se méfie de moi... on a tort, grand'mère... mais les autres sont les plus forts !...

— Ah ! criait-elle, vous partez, Frédéric, vous partez comme le pauvre Jean... Je savais

bien qu'il était parti pour se battre... Je savais tout.... Je ne vous verrai plus ni l'un ni l'autre.

— Pourquoi, grand'mère, pourquoi ? Dans quelques semaines j'aurai la permission de rentrer.... et Jean aussi reviendra après la guerre !....

— Je ne vous verrai plus ! » criait-elle.

Et ses sanglots redoublaient.

Les gens, curieux et même cruels dans leur curiosité, étaient montés l'un après l'autre ; nos trois petites chambres en étaient pleines ; ils ne respiraient pas, ils avaient ôté leurs sabots au bas de l'escalier ; ils voulaient tout voir, tout entendre ; mais alors, découvrant cette pauvre vieille dans l'ombre de ses grands rideaux gris, qui sanglotait en me tendant les bras, presque tous se dépêchèrent de redescendre et de se sauver chez eux. Il ne resta que le grand Starck, le père Ykel et sa fille Kettel.

« Grand'mère Anne, disait le père Ykel, ne vous faites donc pas des idées pareilles. Frédéric a raison.... il faut être raisonnable.... La paix faite, tout rentrera dans l'ordre. Vous êtes arrivée à quatre-vingt-trois ans et moi j'en ai près de soixante-dix.... Qu'est-ce que cela fait ? J'espère bien revoir Jean, le père Frédéric, et tous ceux qui sont partis....

— Ah ! faisait-elle, j'ai trop souffert ; maintenant c'est fini ! »

Et jusqu'au soir elle ne cessa point de gémir.

Marie-Rose, toujours courageuse, ouvrait les armoires et préparait mon paquet, car je n'avais pas de temps à perdre ; le lendemain, il fallait être en route. Elle avait sorti mes habits et mes meilleures chemises sur la table, et me demandait à voix basse, pendant que la grand'mère continuait de pleurer :

« Tu prends ceci, mon père ? Et cela ? »

Je lui répondais :

« Fais comme tu penseras, mon enfant. Moi, je n'ai plus l'esprit à rien. Mets seulement mon uniforme dans le paquet, c'est le principal. »

Ykel, sachant que le moment pressait, nous dit de ne pas nous inquiéter du souper, que nous souperions avec eux ; nous acceptâmes.

Ce soir-là, Georges, à table on parla peu. Kettel, en haut, veillait la grand'mère. Et la nuit étant venue, mon paquet étant prêt, on se coucha de bonne heure.

Je ne dormis guère, tu peux me croire. Les plaintes de la grand'mère, et puis mes réflexions, l'incertitude de savoir où me rendre, le peu d'argent que je voulais garder pour le voyage, car il fallait laisser de quoi vivre à la maison, tout me tenait éveillé, malgré la fatigue et le chagrin qui m'accablaient. Et durant cette longue nuit, en me demandant où aller, quoi faire, quel chemin prendre, à qui m'adresser pour gagner mon pain, en retournant ces idées cent fois dans ma tête, je finis par me rappeler mon ancien garde général, M. d'Arence, l'un des meilleurs hommes que j'aie connus, qui m'avait toujours aimé, et même protégé du temps que j'étais sous ses ordres, comme simple garde, bien des années avant. Je me rappelai qu'on le disait retiré à Saint-Dié, et j'espérai, si j'avais le bonheur de le trouver encore en vie, qu'il me recevrait bien et m'aiderait un peu dans le malheur. Cette idée me vint le matin ; je la trouvai bonne et je m'endormis alors une ou deux heures.

Mais au petit jour j'étais debout. Le moment terrible approchait ; à peine hors du lit, la grand'mère m'avait entendu et m'appelait.

Marie-Rose était aussi levée, elle avait préparé notre déjeuner pour le départ : Ykel avait fait monter une bouteille de vin.

M'étant donc habillé, j'entrai dans la chambre de la grand'mère, tâchant de raffermir mon cœur, mais sachant bien que je ne la verrais plus.

Elle semblait plus calme, et me dit d'abord de m'approcher, en m'entourant le cou de ses deux bras et me disant :

« Mon fils... car vous avez été mon fils... un bon fils pour moi... Mon fils Frédéric, je vous bénis !... Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez !... Ah ! les souhaits ne servent pas de grand'chose, et les bénédictions des pauvres gens non plus !... Sans cela, cher Frédéric, vous ne seriez pas si malheureux !... »

Elle pleurait ; moi je ne pouvais plus retenir mes larmes. Marie-Rose, debout contre le lit, sanglotait tout bas.

Et comme la grand'mère me retenait toujours, je lui dis :

« Ecoutez, grand'mère, votre bénédiction et vos bonnes paroles me font autant de bien que si vous pouviez me combler de toutes les richesses du monde ; c'est ma consolation de penser que je vous reverrai bientôt.

— Peut-être nous reverrons-nous ailleurs, fit-elle ; mais ici-bas, sur cette terre, je vous dis adieu.... Adieu, Frédéric... adieu ! »

Elle me serrait, en m'embrassant de ses lèvres tremblantes ; et puis, m'ayant lâché et détournant la tête, elle me retint encore la main un instant, et, se remettant à sangloter, elle répéta tout bas :

Mais elle me le cachait (p. 63).

« Adieu ! »

Je sortis; les forces me manquaient.

Dans la chambre à côté, je pris un verre de vin et je mis une croûte de pain dans ma poche. Marie-Rose était près de moi ; je lui fis signe de descendre doucement, pour que la grand'mère ne pût pas entendre nos sanglots au moment du départ.

Nous descendîmes donc en silence dans la grande salle en bas, où le père Ykel nous attendait avec d'autres amis : Starck, qui nous avait aidés à déménager de la maison forestière, Hulot, et quelques autres braves gens.

On se dit adieu ; puis dans l'allée j'embrassai Marie-Rose comme un père malheureux embrasse son enfant, et dans cet embrassement je lui souhaitai tout ce qu'un homme peut souhaiter à l'être qu'il aime plus que sa propre existence, et qu'il estime comme on estime la vertu, la bonté, le courage. Et tout aussitôt, mon paquet au bout du bâton, je partis sans retourner la tête.

CHAPITRE XV

Le chemin de l'exil est long, Georges, et les premiers pas que l'on fait sur ce chemin sont lourds. Celui qui disait qu'on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers se connaissait en souffrances humaines.

Et quand on laisse derrière soi son enfant,

Ma pauvre enfant était étendue là (p. 67).

quand on croit encore entendre en marchant la grand'mère vous dire adieu, quand du haut de la montagne qui vous abritait du vent et vous couvrait de son ombre, au dernier détour du sentier, avant la descente, on se retourne et qu'on regarde sa vallée, sa maisonnette, son verger, en pensant : « Tu ne les verras plus! » alors, Georges, il vous semble que la terre vous retient, que les arbres vous tendent les bras, que l'enfant pleure au loin, que la grand'mère vous rappelle au nom de Dieu !

Oui, j'ai senti tout cela sur la côte de Berlingen et j'en frémis encore.

Et dire que des vermisseaux comme nous osent imposer de pareilles souffrances à leurs semblables !... Que le Tout-Puissant ait pitié d'eux ; l'heure de la justice viendra pourtant !

M'étant arraché de là, je continuai ma route.

J'allais, je descendais les reins courbés, et le cher pays s'éloignait lentement. Oh! que je souffrais, que de pensées lointaines me revenaient! Les bois, les sapinières, les vieilles scieries s'en allaient!...

J'approchais de Schoenbourg et je commençais à redescendre la seconde côte, perdu dans mes rêveries et mon désespoir, quand tout à coup un homme à cinquante pas devant moi, le fusil en bandoulière, sortit de la forêt en me regardant. Cette vue me tira de mes tristes pensées, je levai les yeux : c'était Hepp l'ancien brigadier, que les Prussiens avaient

embauché et qui seul de nous tous avait pris du service chez eux.

« Hé! fit-il bien étonné, c'est vous, père Frédéric?

— Oui, lui répondis-je, c'est moi.

— Mais où donc allez-vous de si bon matin, un paquet sur l'épaule?

— Je vais où Dieu voudra.... Les Allemands me chassent.... Je vais gagner ma vie ailleurs. »

Il était devenu tout pâle. J'avais fait halte une seconde pour respirer.

« Comment! dit-il, on vous chasse à votre âge! vous, un vieux forestier, un bon chef, un honnête homme qui n'a jamais fait de tort à personne!

— Oui! on ne veut plus de moi dans ce pays. On m'accorde vingt-quatre heures pour quitter la vieille Alsace, et je suis en route....

— Et Marie-Rose... et la grand'mère?

— Elles sont au Graufthàl, chez Ykel. La grand'mère va mourir... les autres l'enterreront! »

Hepp, le front penché et les yeux à terre, leva la main en murmurant :

« Quel malheur!... quel malheur!... »

Je ne répondais rien, je m'essuyais la figure couverte de sueur.

Au bout d'un instant, sans me regarder, il dit en toussant tout bas :

« Ah! si j'avais été seul avec ma femme! Mais j'ai six enfants... je suis leur père... je ne pouvais pas les laisser mourir de faim!... Vous aviez quelques sous d'économie... moi, je n'avais pas un centime.... »

Alors, voyant cet homme en place, car il était brigadier forestier allemand, voyant cet homme qui s'excusait devant un malheureux banni comme moi, ne sachant non plus que lui répondre, je dis :

« Mon Dieu! voilà!... A chacun son fardeau.... Allons... allons... au revoir.... »

Il aurait bien voulu me donner la main, mais je détournai les yeux, et je continuai ma route, en pensant :

« Celui-ci, Frédéric, est encore plus malheureux que toi; son chagrin est épouvantable; il a vendu sa conscience aux Prussiens pour un morceau de pain noir! Au moins, toi, tu peux regarder tout le monde en face; tu peux dire, malgré ta misère : — Je suis un honnête homme!...

« Et lui n'ose plus regarder un vieux camarade; il rougit, il baisse la tête!... Les autres ont profité de ce qu'il avait six enfants pour l'acheter. »

En songeant à cela, je repris un peu de courage, reconnaissant que j'avais bien fait, malgré tout, et que, à la place de Hepp, je me serais sans doute déjà pendu quelque part au coin d'un bois. Cela me consolait un peu. Que veux-tu? on est toujours content d'avoir pris le meilleur parti, même lorsqu'on n'avait à choisir qu'entre les plus grandes misères.

Puis ces idées s'effacèrent aussi, d'autres vinrent à leur place.

Il faut te dire que dans tous les villages et même dans les plus petits hameaux ou je passais, les pauvres gens me voyant en route, à mon âge, le paquet sur l'épaule, me recevaient bien; ils comprenaient que j'étais de ceux qu'on chassait parce qu'ils aimaient la France; les femmes, devant leurs portes, l'enfant sur les bras, me disaient avec attendrissement :

« Dieu vous conduise!... »

Dans les petites auberges où je faisais halte de temps en temps pour reprendre des forces à Lutzelbourg, à Dabo, à Viche, on ne voulai rien recevoir pour ma dépense. Aussitôt que j'avais dit : « Je suis un vieux brigadier forestier; les Allemands me chassent parce que je n'ai pas voulu prendre de service chez eux!... » j'avais le respect de tout le monde.

Naturellement aussi je n'acceptais pas les bonnes offres qu'on me faisait, je payais, car, dans ce temps de contributions forcées, personne n'avait rien de trop.

Tout ce pays tenait avec la République; et plus j'avançais du côté des Hautes-Vosges, plus on parlait de Gambetta, de Chanzy, de Faidherbe; mais plus aussi les réquisitions étaient fortes et les villages infestés de landwehr.

A Schirmeck, où j'arrivai le même jour vers huit heures du soir, je vis en entrant à l'auberge un « Feldwèbel », un percepteur, un commissaire qui buvaient et fumaient, au milieu d'une quantité de leurs gens attablés comme eux.

Tous retournèrent la tête et se mirent à m'inspecter, pendant que je demandais à loger pour une nuit.

Le commissaire m'ordonna de lui montrer mes papiers; il examina tout en détail, les signatures et les timbres; ensuite, il me dit :

« Vous êtes en règle jusqu'à présent, mais demain, au petit jour, vous devez être en route. »

Après cela, l'aubergiste osa me servir à manger; et l'auberge étant occupée par les fonctionnaires prussiens, on me conduisit coucher à la grange, où je m'endormis sur

une botte de paille. Il gelait dehors, mais la grange était près de l'étable, il y faisait chaud, je dormis bien à cause de la fatigue. Le sommeil, Georges, est la consolation des malheureux; si j'avais à parler de la bonté de Dieu, je dirais qu'il nous appelle tous les jours quelques heures auprès de lui, pour nous faire oublier nos misères.

Le lendemain, une sorte de calme avait remplacé mon abattement; je partis plus ferme, allongeant le pas à travers la plaine, pour gagner Rothau. L'idée de Jean Merlin me revint. Peut-être avait-il suivi la même route, c'était la plus courte. Quel bonheur si j'allais trouver en chemin de ses nouvelles et les envoyer à Marie-Rose! quelle consolation dans notre malheur! Mais il ne fallait pas l'espérer, tant d'autres depuis trois mois avaient grimpé de Rothau à Provenchères, des Français et des Allemands, des étrangers dont personne ne voulait avoir gardé le souvenir!

J'y songeais pourtant! Et tout en marchant d'un bon pas, j'admirais les belles forêts de ce pays de montagnes, les immenses sapins qui bordent la route et qui me rappelaient ceux du Fâlberg, près de Saverne; leur vue me touchait: c'étaient comme de vieux camarades, qui vous reconduisent encore quelques heures, avant les derniers adieux.

Enfin le mouvement, l'air vif du haut pays, le bon accueil des braves gens, l'espérance de retrouver mon ancien garde général d'Arence, et surtout la volonté de ne pas me laisser abattre, quand ma pauvre enfant et la grand'-mère avaient encore si besoin de moi, tout cela me réveillait; je m'écriais à chaque pas:

« Frédéric, du courage.... tous les Français ne sont pas morts.... à la fin peut-être les beaux jours reviendront.... Ceux qui se désespèrent sont perdus; les pauvres petits oiseaux que l'hiver chasse de leurs nids et qui s'en vont au loin chercher les graines et les insectes qui les font vivre, souffrent aussi, mais le printemps les ramène!... Cela doit te servir d'exemple.... Encore un bon coup de collier et tu seras sur le plateau; de Provenchères tu n'auras plus qu'à descendre. »

Ainsi grimpant, m'encourageant et me cramponnant, tout fatigué que j'étais, j'atteignis Provenchères au milieu du jour et j'y fis halte.

Je bus un bon verre de vin à l'auberge des Deux-Clés, et là j'appris que M. d'Arence était toujours à Saint-Dié, inspecteur des eaux et forêts, qu'il avait même commandé la garde nationale dans les derniers événements.

Cette nouvelle me fit grand plaisir; je repartis de là plein d'espérance; et le soir, ayant atteint Sainte-Marguerite, au fond de la vallée, je n'eus plus qu'à suivre la route nationale jusqu'à la ville, où j'arrivai tellement fatigué, qu'il me restait à peine la force de me tenir debout.

Je fis halte à la première petite auberge de la rue du Faubourg-Saint-Martin, et j'eus le bonheur d'y trouver un lit, où je dormis encore mieux que dans ma grange de Schirmeck.

La trompette des Prussiens m'éveilla de bon matin; un de leurs régiments occupait la ville; le colonel logeait à l'évêché, et les autres officiers et leurs soldats chez les habitants; les réquisitions en foin, paille, viande, farine, eaux-de-vie, tabac, etc., allaient leur train à Saint-Dié comme ailleurs.

Je sortis de mon paquet une chemise propre, et je mis mon uniforme, me rappelant que M. d'Arence avait toujours fait grande attention à la tenue de ses hommes. Le caractère ne change pas, on est à cinquante ans ce qu'on était à vingt. Puis je descendis dans la salle d'auberge, et je m'informai du logement de M. l'inspecteur des forêts.

Une bonne vieille femme, la mère Ory, qui tenait cet établissement, me dit qu'il demeurait au coin du grand pont, à gauche, en arrivant à la gare. Je m'y rendis aussitôt.

Il faisait un temps clair et froid; la grande rue, qui descend de la gare à la cathédrale, était toute blanche de neige et les montagnes autour de la vallée aussi. Quelques soldats allemands, dans leur longue capote couleur de terre et coiffés du bonnet plat, emmenaient au loin, devant la mairie, une charretée de vivres; deux ou trois servantes remplissaient leur cuveau à la jolie fontaine de la Meurthe. Du reste, on ne voyait rien, les gens se tenaient enfermés chez eux.

Sous la porte de M. l'inspecteur, m'étant arrêté deux minutes pour réfléchir, j'allais monter, quand un grand bel homme en pantalon à la hussarde, la taille serrée dans une redingote à brandebourgs, la casquette verte à galons d'argent un peu sur l'oreille, se mit à descendre l'escalier.

C'était M. d'Arence, toujours droit, les épaules effacées, la barbe brune et le teint frais comme à trente ans; je le reconnus aussitôt. Sauf la tête grisonnante, il n'était pas changé; mais lui ne me reconnut pas d'abord; et seulement quand je lui rappelai son ancien garde Frédéric, il s'écria:

« Comment, c'est vous, mon pauvre Frédéric! Décidément, nous ne sommes plus jeunes. »

Non, je n'étais plus jeune, et ces derniers mois m'avaient encore vieilli, je le savais bien.

Enfin il fut tout de même content de me voir.

« Montons, dit-il, nous causerons plus à l'aise. »

Et nous montâmes.

Il me fit entrer dans un grand bureau sombre, les persiennes fermées, puis dans son cabinet, où pétillait un bon feu dans un grand poêle de faïence; et m'ayant dit de prendre une chaise, nous causâmes longtemps du pays. Je lui racontai toutes nos misères depuis l'arrivée des Allemands; il m'écoutait les lèvres serrées, le coude au bord du secrétaire, et finit par me dire :

« Oui, c'est terrible!... Tant d'honnêtes gens sacrifiés à l'égoïsme de quelques malheureux!... Nous expions durement nos fautes; mais les Allemands auront leur tour. En attendant, il ne s'agit pas de cela, vous devez être gêné; vous êtes sans doute à bout de ressources? »

Naturellement, je lui dis la vérité; je lui dis qu'il avait fallu laisser de quoi vivre à la maison, et que je cherchais du travail.

Alors il ouvrit tranquillement un tiroir, en me disant que j'avais droit, comme les autres brigadiers d'Alsace, à mon dernier trimestre, qu'il allait m'en faire l'avance, et que je le rembourserais plus tard.

Je n'ai pas besoin de te peindre ma satisfaction de recevoir des pièces de cent sous dans un aussi pressant besoin; cela m'attendrissait tellement que j'en avais les larmes aux yeux et que je ne savais comment le remercier.

Il vit bien à ma figure ce que je pensais, et, comme j'essayais de lui tourner un petit remercîment, il dit :

« C'est bien.... c'est bien, Frédéric.... Ne parlons pas de cela.... Vous êtes un brave homme.... un bon serviteur de l'Etat.... Je suis content de vous rendre service. »

Mais ce qui me fit encore plus de plaisir que le reste, c'est quand, au moment de partir et déjà levé, il me demanda si plusieurs gardes de notre inspection n'avaient pas rejoint l'armée des Vosges.

Aussitôt l'idée de Jean me vint; je pensai qu'il en avait peut-être des nouvelles. Malgré cela je lui citai d'abord le grand Kern et Donadieu, puis seulement Jean Merlin, parti le dernier, et qui sans doute avait suivi le même chemin que moi, par Schirmeck et Rothau.

« Un grand et solide gaillard, fit-il, à moustaches brunes, ancien chasseur à cheval; n'est-ce pas cela?

— Oui, monsieur, lui répondis-je dans le plus grand trouble, c'est mon gendre.

— Eh bien, dit-il, ce brave garçon a passé par ici. Je lui ai donné les moyens et les indications nécessaires pour se rendre à Tours. Si vous êtes inquiet de lui, rassurez-vous, il a rejoint.... il est à son poste. »

Nous arrivions alors au bas de l'escalier; sur la porte, M. d'Arence me donna la main, puis il partit, traversant le pont, et moi je remontai vers la gare, plus heureux qu'il ne m'est possible de le dire.

Je voyais d'avance la joie de Marie-Rose, j'entendais la pauvre grand'mère remercier Dieu, en apprenant la bonne nouvelle; il me semblait que nos plus grandes misères étaient passées, que le soleil se remettait à luire pour nous à travers les nuages. Je marchais la tête pleine de bonnes idées; et comme j'entrais dans la salle du *Lion-d'Or*, la mère Ory en me regardant s'écria :

« Ah! mon brave homme, il vous est arrivé quelque chose d'heureux.

— Oui, lui répondis-je en riant, je ne suis plus le même homme qu'hier soir. Les grandes misères ne sont pas toujours pour les mêmes! »

Et je lui racontai ce qui venait de se passer. Elle me regardait de bonne humeur; mais quand je lui demandai du papier, pour écrire tout cela au Graufthâl, elle me dit en joignant les mains :

« A quoi pensez-vous? Ecrire que votre gendre est à l'armée, qu'il a reçu des secours de M. d'Arence pour faire sa route! mais M. l'inspecteur serait arrêté demain, et vous aussi, et votre fille! Vous ne savez donc pas que les Allemands ouvrent toutes les lettres; que c'est leur meilleur moyen d'espionnage, et qu'ils cherchent toutes les occasions de mettre des contributions sur la ville? rien que pour une lettre pareille, on nous imposerait encore des réquisitions. Gardez-vous d'une si grande imprudence! »

Alors, reconnaissant qu'elle avait raison, je perdis d'un seul coup toute ma joie; c'est à peine s'il me resta le courage d'écrire à Marie-Rose que j'étais arrivé en bonne santé et que j'avais reçu quelques petits secours de mon ancien garde général. Tout me paraissait de trop; j'avais peur qu'un point, une virgule ne servît de prétexte aux gueux pour intercepter ma lettre et me chasser plus loin.

Ah! quel malheur de ne pouvoir pas même envoyer un mot d'espérance et de consolation à ceux que l'on aime, surtout dans des mo-

ments aussi cruels. Et faut-il être barbare, pour faire un crime au père des paroles consolantes qu'il envoie à son enfant, d'une bonne nouvelle envoyée par le fils à sa mère mourante !

Voilà pourtant ce que nous avons vu.

Les lettres annonçant la mort de ses proches, les nouveaux désastres de la patrie, arrivaient seules, ou bien encore des mensonges, des nouvelles de victoires inventées par l'ennemi, et qu'il faisait suivre le lendemain de l'annonce de quelque défaite.

CHAPITRE XVI

Depuis ce jour, n'osant pas écrire ce que je savais et ne recevant pas de nouvelles de la maison, je vécus dans la tristesse.

Représente-toi, Georges, un homme de mon âge, seul au milieu des étrangers, dans une petite chambre d'auberge, regardant des heures entières la neige voltiger contre ses vitres, écoutant les bruits du dehors, — une charrette qui passe, un peloton de Prussiens qui fait sa ronde, un chien qui aboie, des gens qui se disputent, — sans autre distraction que ses rêveries et ses souvenirs.

« Que fait-on là-bas ? La grand'mère vit-elle encore ? Et Marie-Rose, qu'est-elle devenue... et Jean.... et tous les autres ? »

Toujours ce poids sur le cœur !

« Il n'arrive pas de lettres, tant mieux..., dans un cas de malheur, Marie-Rose m'aurait écrit. Elle n'écrit pas.... tant pis !.... Peut-être est-elle aussi malade ! »

Ainsi de suite du matin au soir.

Quelquefois, quand des voix bourdonnaient en bas dans la salle, je descendais pour apprendre des nouvelles de la guerre. L'espérance — ce grand mensonge qui dure toute la vie — est tellement enracinée dans notre âme, qu'on s'y cramponne jusqu'à la fin.

Je descendais donc, et là, le long des tables, autour du fourneau, des gens de toute sorte, marchands, paysans, rouliers, causaient de combats dans le Nord, dans l'Est, de pillages, de fusillades, d'incendies, de contributions forcées, d'otages..., qu'est-ce que je sais ?

Paris se défendait toujours; mais du côté de la Loire, nos jeunes troupes avaient été forcées de reculer : les Allemands étaient trop ! Il en arrivait par tous les chemins de fer ; et puis, les armes, les munitions nous manquaient. Cette jeune armée, rassemblée à la hâte, était forcée de soutenir cette rude guerre, et ce poids terrible devait l'écraser à la longue.

C'est ce que racontaient les journaux de la Belgique, de la Suisse, que des voyageurs laissaient quelquefois en passant.

Le bombardement de Belfort continuait. Le temps était affreux ; la neige, les gelées les plus froides se suivaient. On aurait dit que l'Eternel se mettait contre nous.

Moi, Georges, il faut que je l'avoue, après tant de malheurs, j'étais abattu ; la moindre rumeur m'inquiétait, j'avais toujours peur d'apprendre de nouveaux désastres; quelquefois aussi l'indignation m'emportait jusqu'à vouloir partir malgré mes vieilles jambes, et me faire exterminer n'importe où, pour en finir.

L'ennui, le découragement avaient pris le dessus, quand enfin je reçus une lettre de ma fille.

La grand'mère était morte !

Marie-Rose allait venir me rejoindre à Saint-Dié. Elle me disait de louer un petit logement, voulant amener quelques-uns de nos meubles, du linge, de la literie, et vendre le reste au Graufthâl, avant son départ.

Elle me disait aussi que Starck s'était offert de la conduire sur sa charrette, par Sarrebourg, Lorquin, Raon-l'Etape ; que le voyage durerait bien trois jours, mais que nous pourrions nous embrasser vers la fin de la semaine.

Ainsi, la pauvre grand'mère avait cessé de souffrir ; elle reposait à côté de Catherine, sa fille, et du père Bruat, que j'avais tant aimés ! Je me dis qu'ils avaient tous eu plus de chance que moi ; qu'ils dormaient parmi les anciens, à l'ombre de nos montagnes.

L'idée de revoir ma fille me fit du bien. Je me représentai que nous ne serions plus seuls, que nous pourrions vivre sans grande dépense jusqu'à la fin de l'invasion; et puis qu'au retour de Jean, lorsqu'il serait replacé quelque part, nous rebâtirions notre nid dans le fond d'un bois; que j'aurais ma retraite ; et que, malgré toutes nos misères, je finirais mes jours dans le calme et la paix, au milieu de mes petits-enfants.

Cela me paraissait naturel. Je me représentais que Dieu est juste, et que tout rentrerait bientôt dans l'ordre.

C'est le 5 janvier 1871 que Marie-Rose arriva.

J'avais loué, pour 12 francs par mois, deux petites chambres et la cuisine au second étage de la maison voisine du *Lion-d'Or*, chez M. Michel, jardinier, un bien brave homme,

qui nous a rendu par la suite de grands services.

Il faisait très-froid ce jour-là.

Marie-Rose m'avait bien écrit qu'elle viendrait, mais sans me dire si ce serait le matin ou le soir; j'étais donc forcé d'attendre.

Vers midi, la charrette de Starck parut enfin au bout de la rue, toute couverte de meubles et d'effets de literie.

Marie-Rose était sur la voiture, dans la grosse pèlerine de sa mère; le grand charbonnier, devant, conduisait ses chevaux par la bride.

Je descendis et je courus à leur rencontre. J'embrassai Starck, qui venait de faire halte, puis ma fille, en lui disant tout bas :

« J'ai des nouvelles de Jean... Il a passé par Saint-Dié... C'est M. d'Arence qui lui a donné les moyens de traverser les lignes prussiennes et de rejoindre l'armée de la Loire. »

Elle ne répondit pas; mais comme je parlais, je sentis sa poitrine se gonfler et ses bras me serrer avec une force extraordinaire.

On se remit en route; cinquante pas plus loin, nous étions devant notre logement. Starck mena ses chevaux à l'écurie du *Lion-d'Or*. Marie-Rose entra dans la grande salle de l'auberge; et la bonne mère Ory, qui nous attendait sur la porte, lui fit prendre tout de suite une tasse de bouillon pour la réchauffer, car elle avait bien froid.

Ce même jour, Starck et moi nous montâmes les meubles. A quatre heures, tout était en place. On fit du feu dans le poêle. Marie-Rose était si fatiguée, qu'il fallut presque l'aider à monter.

J'avais bien remarqué d'abord sa pâleur et ses yeux brillants, cela m'étonnait; mais j'attribuais ce changement aux longues veillées, au chagrin, à l'inquiétude et surtout aux fatigues de ce voyage de trois jours, dans une voiture découverte, par un froid terrible. Mon Dieu! n'était-ce pas naturel après tant de souffrances? Je la savais forte; depuis son enfance elle n'avait jamais été malade; je me disais que cela se remettrait, et qu'avec un peu de soins et de tranquillité elle reprendrait bien vite ses belles couleurs.

Une fois en haut, en face du petit feu qui flamboyait, voyant la chambre bien propre, la vieille armoire au fond, les vieux cadres de la maison forestière pendus au mur, et notre vieille horloge en train de marcher dans le coin à droite, derrière la porte, Marie-Rose parut contente et me dit :

« Nous serons bien ici, mon père; nous resterons tranquilles, et les Allemands ne nous chasseront pas plus loin. Pourvu que Jean arrive bientôt, nous vivrons en paix. »

Sa voix était enrouée.

Elle voulut aussi voir la petite cuisine sur la cour; le jour arrivant par-dessus les toits rendait ce réduit un peu sombre, mais elle trouva tout bien.

Comme nous n'avions pas encore de provisions, j'avais fait apporter le dîner de l'auberge, avec deux bouteilles de vin.

Starck ne voulut rien recevoir en dehors des frais de route. Il disait que dans cette saison on n'avait pas d'ouvrage au bois, et qu'il aimait autant être venu que d'avoir laissé ses chevaux à l'écurie; mais il ne pouvait me refuser un bon dîner, et puis il aimait aussi un bon verre de vin.

Alors à table Marie-Rose me raconta la mort de la pauvre grand'mère en détail; comment elle s'était éteinte, après avoir crié trois jours et trois nuits de suite, dans ses rêves : « Bruat !.... Frédéric !.... Les Allemands !... Frédéric !... ne m'abandonnez pas... Emmenez-moi avec vous ! » Enfin le bon Dieu avait fini par la prendre, et la moitié du Graufthâl l'avait accompagnée par les neiges jusqu'à Dôsenheim, pour l'enterrer avec les nôtres.

En racontant ces choses tristes, Marie-Rose ne pouvait retenir ses larmes, et de temps en temps elle s'arrêtait pour tousser, c'est pourquoi je lui dis que c'était assez comme cela, que je ne voulais pas en apprendre davantage.

Et le dîner étant fini, je remerciai Starck des services qu'il nous avait rendus. Je lui dis que dans le malheur on apprend à connaître ses véritables amis, et d'autres choses justes qui lui firent plaisir, parce qu'il les méritait. Sur les six heures il repartit, malgré tout ce que je pus lui dire pour l'engager à rester. Je l'accompagnai jusqu'au bout de la rue, le priant de remercier le père Ykel et sa fille de ce qu'ils avaient fait pour nous; et, s'il allait du côté de Felsberg, de raconter à la mère Margrédel dans quel état nous étions, et de l'engager surtout à nous envoyer toutes les nouvelles de Jean qu'elle pourrait recevoir.

Il le promit, et nous nous séparâmes.

Je revins alors tout pensif, content d'avoir mon enfant près de moi, mais inquiet du gros rhume qui l'empêchait de parler. Pourtant, je n'avais aucune crainte sérieuse, comme je te l'ai dit, Georges. Quand on a toujours vu les personnes en bonne santé, on sait bien que de pareils accidents ne signifient pas grand'chose.

Il nous restait sept ou huit semaines d'hiver à passer. Au retour du mois de mars, le soleil est déjà beau, le printemps commence; en avril, abrités comme nous l'étions par la grande côte de Saint-Martin, nous allions bientôt voir les jardinets et les prairies reverdir à l'ombre des forêts.

Nous avions aussi, au bord de nos fenêtres, deux grosses caisses de plantes grimpantes, que je me figurais d'avance étendues sur nos vitres, et qui devaient un peu nous rappeler la maison forestière.

Toutes ces choses me paraissaient bonnes, et, dans mon attendrissement de revoir Marie-Rose, je me représentais l'avenir en beau; je voulais vivre pour nous seuls, en attendant le retour de Jean, et ne nous inquiéter que le moins possible de la guerre, quoique cela soit bien difficile, lorsque le sort de la patrie est en jeu, oui, bien difficile ! Je me promettais de ne dire à ma fille que les choses agréables, les victoires, si nous avions le bonheur d'en remporter, et surtout de lui cacher mes inquiétudes au sujet de Jean, dont le long silence me donnait quelquefois des idées sombres.

Au milieu de ces pensées, je remontai chez nous. La nuit était venue. Marie-Rose m'attendait auprès de la lampe; elle se jeta dans mes bras en murmurant :

« Ah ! mon père, quel bonheur d'être encore une fois ensemble !

— Oui, oui, mon enfant, lui répondis-je; et d'autres, éloignés maintenant, reviendront aussi ! Il faut encore un peu de patience..... Nous avons trop souffert injustement, pour que cela dure toujours. Maintenant, tu es un peu malade... ce voyage t'a fatiguée... mais ça ne sera rien ! Va dormir, mon enfant, repose-toi. »

Elle entra dans sa chambre, et je me couchai, remerciant Dieu de m'avoir rendu ma fille.

CHAPITRE XVII

Ainsi, Georges, après la perte de ma place et de mes biens, acquis par trente années de travail, d'économies et de bons services; après la perte de notre cher pays, de nos vieux parents et de nos amis, j'avais encore une consolation : ma fille me restait, ma bonne et courageuse enfant, qui me souriait malgré ses inquiétudes, ses chagrins et sa souffrance, lorsqu'elle me voyait trop abattu.

Voilà ce qui m'accable quand j'y pense; je me reprocherai toujours d'avoir laissé paraître ma désolation devant elle, de n'avoir pu surmonter ma colère contre ceux qui nous avaient réduits en cet état.

Ah ! c'est facile de faire bonne mine, quand rien ne vous manque; mais dans le besoin, en pays étranger, c'est autre chose.

Nous vivions avec la plus grande économie. Marie-Rose veillait à notre petit ménage, et moi, souvent assis des heures auprès de la fenêtre, rêvant à ce qui s'était passé depuis quelques mois, à l'ordre abominable qui m'avait chassé de mon pays, l'indignation me prenait tout à coup, je levais les deux bras en poussant un cri sauvage.

Marie-Rose, elle, avait plus de calme; notre humiliation, notre misère et les malheurs de la patrie la touchaient autant et peut-être plus que moi, mais elle me le cachait. Seulement, ce qu'elle ne pouvait pas me cacher, c'était ce mauvais rhume qui me donnait de l'inquiétude. Bien loin de diminuer comme je l'espérais, il augmentait pour ainsi dire de jour en jour. La nuit surtout, quand j'entendais au milieu du grand silence cette toux sèche, âpre et profonde, il me semblait que sa poitrine se déchirait : je m'asseyais sur mon lit et j'écoutais, rempli d'épouvante.

Parfois, cependant, ce rhume horrible avait l'air de se calmer, Marie-Rose dormait bien; aussitôt je reprenais courage; et songeant aux misères innombrables qui s'étendaient alors sur la France, à la grande famine de Paris, aux champs de bataille couverts de morts, aux ambulances encombrées de blessés, aux incendies, aux réquisitions, aux pillages, je me disais que nous étions encore les moins à plaindre, qu'il nous restait un peu de feu pour nous réchauffer, un peu de pain pour nous soutenir... Et puis, tant de choses incroyables arrivent à la guerre ! N'avions-nous pas autrefois vaincu toute l'Europe, ce qui ne nous avait pas empêchés d'être accablés à notre tour ! Les Allemands ne pourraient-ils pas éprouver le même sort ?... Tous les joueurs finissent pas perdre !

Ces idées et bien d'autres semblables me roulaient dans la tête; et c'est aussi ce que me disait Marie-Rose :

« Tout n'est pas fini, mon père, tout n'est pas fini !... J'ai fait un rêve la nuit dernière... J'ai vu Jean en uniforme de brigadier forestier; nous aurons bientôt de bonnes nouvelles ! »

Hélas ! de bonnes nouvelles..... Pauvre enfant !... Oui... oui... tu pouvais faire de beaux

Tu es seul au monde (p. 69).

rêves; tu pouvais voir Jean avec les galons de brigadier, te sourire et t'emmener au bras, la couronne blanche sur la tête, à la petite chapelle du Graufthâl, où vous attendait le vieux curé pour vous marier!... Cela devait arriver ainsi, mais il aurait fallu moins de gueux sur la terre, pour détourner les choses justes établies par l'Eternel.

Chaque fois que ce souvenir me revient, Georges, je crois sentir une main là qui m'arrache le cœur. Je voudrais m'arrêter, mais puisque je te l'ai promis, j'irai jusqu'au bout.

Un jour, que le petit fourneau bourdonnait, que Marie-Rose, toute maigre et pensive, cousait, et que les vieux souvenirs de la maison forestière — avec leurs printemps verdoyants, leurs automnes calmes et mélancoliques, leurs chants de grives et de merles, le murmure de la petite rivière dans les roseaux, la voix de la vieille grand'mère, celle du pauvre Calas, les aboiements joyeux de Ragot et les mugissements sourds de nos deux belles vaches à l'ombre des vieux hêtres — nous rendaient tout doucement visite; pendant que je m'oubliais à ces choses, et que le bruit monotone du rouet et le tic-tac de l'horloge remplissaient notre petite chambre, tout à coup des cris et des chants retentirent au loin.

Marie-Rose écouta toute saisie; moi, brusquement arrêté dans mes songes, je tressaillis comme un homme qu'on réveille : les Allemands se réjouissaient!!! un nouveau malheur venait d'arriver. C'est l'idée qui me frappa d'abord et je ne me trompais pas.

Bientôt des bandes de soldats traversèrent la rue bras dessus bras dessous, criant comme des aveugles : « Paris est rendu !... Vive la patrie allemande ! »

Je regardai Marie-Rose, elle était pâle comme une morte et me regardait aussi avec ses grands yeux brillants. Nous détournâmes nos regards l'un de l'autre, pour ne pas nous laisser voir l'émotion terrible que nous éprouvions. Elle sortit dans la cuisine, où je l'entendis pleurer.

C'était le dernier coup, Georges; la branche qui nous soutenait encore en l'air venait de se casser.

Jusqu'à la nuit sombre, de nouvelles bandes, chantant et braillant, ne firent que passer; moi, la tête penchée, j'entendais de temps en temps la toux de mon enfant éclater derrière la cloison de la cuisine, et je m'abandonnais au désespoir.

Vers sept heures, Marie-Rose entra avec la lampe. Elle voulut dresser la table.

« C'est inutile, lui dis-je; ne mets pas mon assiette... Je n'ai pas faim.

— Ni moi non plus, fit-elle.

— Eh bien, allons nous coucher... tâchons d'oublier nos misères... essayons de dormir ! »

Je m'étais levé; nous nous embrassâmes en pleurant.

Cette nuit-là, Georges, fut horrible.

Malgré ses efforts pour étouffer le bruit de son rhume, j'entendis Marie-Rose tousser sans relâche jusqu'au matin, de sorte qu'il me fut impossible de fermer l'œil. Je résolus d'aller chercher un médecin; mais je ne voulais pas effrayer ma fille, et songeant au moyen de lui parler de cela, vers le petit jour je m'endormis.

Il était bien huit heures lorsque je me réveillai; m'étant habillé, j'appelai Marie-Rose. Elle ne répondit pas. Alors j'entrai dans sa chambre et je vis des taches de sang sur son oreiller; son mouchoir aussi, qu'elle avait laissé sur la table de nuit, était tout rouge.

Cela me fit frémir !... Je retournai m'asseoir dans mon coin, pensant à ce que je venais de voir.

C'était jour de marché. Marie-Rose était allée faire nos petites provisions; elle revint sur les neuf heures, tellement essoufflée, qu'il lui restait à peine la force de tenir son panier.

En la voyant entrer, je me rappelai ces figures pâles de jeunes filles, dont les pauvres gens de nos vallées disent que Dieu les appelle, et qui s'endorment tout doucement aux premières neiges. Cette idée me frappa, j'en eus peur; mais ensuite, raffermissant ma voix, je dis d'un air assez tranquille :

« Ecoute, Marie-Rose, toute la nuit dernière je t'ai entendue tousser; cela m'inquiète.

— Oh ! ce n'est rien, mon père, fit-elle en rougissant un peu, ce n'est rien, les beaux jours vont revenir, ce rhume passera.

— C'est égal, lui répondis-je, je ne serai pas tranquille tant qu'un médecin ne m'aura pas dit ce que c'est. Il faut absolument que je cherche un médecin. »

Elle me regardait, les mains croisées sur son panier, au bord de la table; et devinant peut-être à mon trouble que j'avais découvert les taches de sang, elle murmura :

« Eh bien, mon père, pour ta tranquillité...

— Oui, lui dis-je, il vaut mieux s'y prendre d'avance; ce qui n'est rien au commencement peut devenir très-dangereux quand on le néglige. »

Et je sortis.

En bas, M. Michel m'indiqua le docteur Carrière, qui demeurait dans la rue de l'Evêché.

J'allai le voir.

C'était un homme de soixante ans, sec, les yeux noirs et vifs, la tête grisonnante, qui m'écouta très-attentivement et me demanda si je n'étais pas le brigadier forestier dont il avait entendu parler par son ami M. d'Arence. Je lui dis que c'était moi, et tout aussitôt il m'accompagna.

Vingt minutes après, nous arrivions dans ma chambre.

Marie-Rose étant venue, le docteur l'interrogea longtemps sur les commencements de son rhume; sur ce qu'elle éprouvait maintenant, si la nuit elle n'avait pas de la fièvre, des frissons, des étouffements.

Par sa manière de l'interroger, elle était en quelque sorte forcée de lui répondre, et le vieux médecin sut bientôt qu'elle crachait du sang depuis plus d'un mois; elle l'avoua, toute pâle, en me regardant comme pour me demander pardon de m'avoir caché ce malheur.

Ah ! je le lui pardonnais de bon cœur, mais j'étais désespéré.

Après cela, M. Carrière voulut l'examiner; il écouta sa respiration et finit par dire que c'était bien, qu'il allait écrire son ordonnance.

Mais dans la chambre voisine, étant seuls, il me demanda si personne de notre famille n'avait été malade de la poitrine; et comme je l'assurais que jamais, ni de mon côté ni du côté de ma femme, nous n'avions connu de ces maladies, il me dit :

« Je vous crois; votre fille est très-bien conformée, c'est une forte et belle créature; mais alors il faut qu'un accident, une chute ou quelque chose de semblable l'ait mise en cet état. Elle nous le cache peut-être, il faut absolument le savoir.

Aussitôt je rappelai Marie-Rose, et le docteur lui demanda si, quelques semaines avant, elle ne se rappelait pas être tombée, ou bien s'être heurtée fortement, lui disant qu'il allait faire son ordonnance selon ce qu'elle répondrait et que la vie pouvait en dépendre.

Alors Marie-Rose avoua que, le jour où les Allemands étaient venus enlever nos vaches, elle avait essayé de les retenir par la corde, et qu'un de ces Prussiens lui avait donné un coup de crosse entre les épaules, dont elle était tombée sur les mains, et que tout aussitôt elle avait eu la bouche pleine de sang; mais que la crainte de ma colère en apprenant cette abomination, et la peur de me voir faire un mauvais coup, l'avaient empêchée de m'en rien dire.

Tout devenait clair!

Je ne pus m'empêcher de pleurer en regardant ma pauvre enfant, victime d'un si grand malheur.

Elle se retira.

Le docteur écrivit son ordonnance; comme nous descendions, il me dit :

« C'est grave.... Vous n'avez que cette fille?

— Je n'ai qu'elle! » lui répondis-je.

Il était triste et pensif.

« Nous ferons notre possible, dit-il; la jeunesse a tant de ressources! Mais évitez les émotions. »

En marchant dans la rue, il me répétait les conseils de M. Semperlin pour la grand'mère; je ne répondais rien. Il me semblait que la terre s'ouvrait devant mes pas et me criait : « Des morts!... des morts!... Je veux des morts!... »

Et j'aurais voulu me coucher le premier, fermer les yeux et lui répondre : « Eh bien! me voilà.... prends-moi, et laisse les jeunes!... Laisse-les respirer quelques jours encore.... Ils ne savent pas que vivre c'est un malheur horrible; ils l'apprendront bientôt et partiront avec moins de regrets.... Tu les auras tout de même!... »

Et, continuant à rêver ainsi, j'entrai chez le pharmacien, près du grand pont, qui me fit mon ordonnance.

Je retournai à la maison.

Marie-Rose prit deux cuillerées de la potion matin et soir, selon qu'il avait été prescrit. Cela lui fit du bien, je m'en aperçus dès les premiers jours; sa voix était plus claire, ses mains étaient moins brûlantes; elle me souriait, comme pour dire : « Tu vois, mon père, ce n'était qu'un rhume.... Ne te chagrine plus. »

Une douceur infinie brillait dans son regard, elle était heureuse de se ranimer; et l'espérance de revoir bientôt Jean ajoutait encore à son bonheur. Naturellement je l'encourageais dans ces bonnes idées; je lui disais:

« Nous recevrons des nouvelles un de ces jours..., le voisin un tel en attend aussi de son fils, cela ne peut plus tarder. Les postes étaient arrêtées pendant la guerre, les lettres restaient entassées dans les bureaux.... Les Allemands voulaient nous décourager.... Maintenant que l'armistice est accepté, les lettres vont revenir. »

La satisfaction d'entendre ces bonnes choses épanouissait sa figure.

Je ne la laissais plus descendre en ville; je prenais moi-même le panier pour aller faire nos petites provisions; les bonnes femmes me connaissaient.

« C'est le vieux brigadier, disaient-elles, dont la jolie fille est malade. Ils sont seuls. C'est lui qui vient maintenant. »

Jamais aucune d'elles ne me vendit ses légumes trop cher.

Je ne songeais plus alors aux affaires du pays, je ne voulais que sauver ma fille; les bruits d'élections, d'Assemblée nationale à Bordeaux ne me faisaient plus rien; ma seule pensée était : « Pourvu que Marie-Rose vive!... »

Ainsi se passa la fin de janvier; puis arriva le traité de paix : nous étions abandonnés!

Et de jour en jour les voisins recevaient des nouvelles de leurs fils, de leurs frères, de leurs amis, les uns prisonniers en Allemagne, les autres cantonnés à l'intérieur; mais nous, pas un mot!

J'allais tous les matins voir à la poste si rien n'était arrivé. Un jour le chef du bureau me dit :

« Ah! c'est vous.... Le facteur vient de partir.... il vous remettra une lettre. »

Alors, plein d'espérance, je courus à la maison; comme j'arrivais sur le seuil, le facteur sortait de l'allée et me criait en riant :

« Dépêchez-vous, père Frédéric; cette fois vous avez votre affaire : une lettre qui vient de l'armée de la Loire! »

Je montai quatre à quatre, le cœur battant. Qu'allions-nous apprendre? Depuis tant de semaines, que s'était-il passé? Jean était-il en route pour venir nous voir? Arriverait-il le lendemain.... dans deux, trois ou quatre jours?

Tout agité par ces pensées, en haut ma main cherchait le loquet sans le trouver; enfin je poussai la porte, ma petite chambre était vide.

J'appelai :

« Marie-Rose! Marie-Rose! »

Pas de réponse.

J'ouvris l'autre chambre : mon enfant, ma pauvre enfant était étendue là, près de son lit, sur le plancher, blanche comme de la cire, ses grands yeux à demi ouverts, la lettre serrée dans sa main, un peu de sang sur les lèvres.

Je la crus morte, et la relevant avec un gémissement horrible, je la déposai sur le lit.

Puis, la tête égarée, appelant, criant, je pris la lettre, et d'un seul coup d'œil je la lus.

Tiens, la voilà! Lis, Georges, lis haut; je la sais par cœur, mais c'est égal, j'aime à sentir se retourner le couteau; quand cela saigne, ça fait moins mal.

« Ma bonne Marie-Rose,

« Adieu!... Je ne te verrai plus... un éclat « d'obus m'a fracassé la jambe droite.... les « chirurgiens m'ont fait l'amputation.... Je « n'y survivrai pas.... J'étais resté trop long- « temps à terre.... J'avais perdu trop de sang... « C'est fini.... il faut que je meure!... Oh! « Marie-Rose, chère Marie-Rose, que je vou- « drais te revoir un instant, une minute, que « cela me ferait de bien!... Pendant tout le « temps qué j'étais couché dans la neige, avec « ma blessure, je n'ai pensé qu'à toi.... Ne « m'oublie pas non plus.... pense quelquefois « à Jean Merlin.... Pauvre mère Margrédel.... « pauvre père Frédéric.... pauvre oncle Da- « niel! Tu leur diras.... Ah! que nous aurions « tous été heureux sans cette guerre... »

La lettre s'arrêtait en cet endroit. Au bas, comme tu le vois, une autre main avait écrit :

« JEAN MERLIN, *Alsacien.*

« *Détachement du* 21e *corps.*

« *Silly-le-Guillaume*, 26 *janvier* 1870. »

Tout cela je le vis d'un regard, et puis je recommençai de crier, d'appeler, et je finis par tomber dans le fauteuil, sans forces, me disant que tout était perdu : ma fille, mon gendre, ma patrie.... tout!... et qu'il valait mieux aussi mourir.

On avait entendu mes cris, on montait : le père et la mère Michel, je crois. Oui, c'est eux qui firent venir le médecin. Moi, je n'étais plus qu'un être égaré, sans ombre de raison; mes oreilles bourdonnaient; il me semblait dormir et faire un rêve épouvantable.

Longtemps après, la voix du docteur Carrière m'éveilla; il disait :

« Emmenez-le.... qu'il ne voie pas cela! Qu'on l'emmène!... »

Des gens me prenaient par les bras; alors l'indignation me saisit, et je criai :

« Mais non! monsieur, je ne veux pas qu'on m'emmène.... Je veux rester..., c'est ma fille! Est-ce que vous avez des enfants, vous, pour dire qu'on m'emmène! Je veux la sauver, moi..., je veux la défendre.

— Qu'on le laisse, fit le docteur tristement; laissez ce malheureux. Mais il faut vous taire, me dit-il, vos cris peuvent l'achever. »

Je retombai en murmurant :

« Je ne crierai plus, monsieur, je ne dirai plus rien. Qu'on me laisse seulement près d'elle, je serai tranquille. »

Et quelques instants après, M. Carrière sortait, faisant signe à l'assistance de se retirer.

Beaucoup de gens le suivirent, un petit nombre restèrent. Je les voyais aller, venir, relever le lit, l'oreiller, parler bas entre eux. Le silence était grand... Le temps se passait... Un prêtre parut avec ses assistants..., on se mit à prier en latin..., c'étaient les derniers secours de la religion. Les bonnes femmes, à genoux, répondaient.

Tout disparut.

Il pouvait être alors cinq heures du soir. Une lampe s'alluma. Je me levai tout doucement et je m'approchai du lit.

Ma fille, belle comme un ange, les yeux à demi ouverts, respirait encore; je l'appelai tout bas : « Marie-Rose!... Marie-Rose!... » en pleurant.

Il me semblait à chaque seconde qu'elle allait me regarder et me répondre : « Mon père! »

Mais ce n'était que la lumière qui clignotait sur sa figure. Elle ne bougeait plus. Et de minute en minute, d'heure en heure, j'écoutais sa respiration toujours plus faible, je regardais ses joues, son front toujours plus pâles. A la fin, exhalant un soupir, sa tête un peu penchée se releva, et ses yeux d'un bleu pâle s'ouvrirent lentement.

Une brave femme, qui regardait près de moi, prit un petit miroir sur la table et l'approcha de la bouche; aucun nuage ne s'étendit sur la glace; Marie-Rose était morte!.

Je ne dis rien, je ne fis entendre aucune plainte, et je suivis comme un enfant ceux

qui m'emmenaient dans la chambre voisine. Je m'assis dans l'ombre, les mains sur les genoux ; mon courage était brisé.

Et maintenant c'est fini !... Je t'ai tout raconté, Georges.

Ai-je besoin de te parler encore des cierges, du cercueil, du cimetière !... et puis de mon retour dans la petite chambre, où Marie-Rose et moi nous avions vécu ; de mon désespoir, en me voyant là... seul, sans parents, sans patrie, sans espérance, et de me dire : « Tu resteras ainsi toujours... toujours... jusqu'à ce que les vers te mangent !... »

Non !... je ne peux pas te raconter ça ; c'est trop horrible... Je t'en ai dit assez !

Tu sauras seulement que j'étais devenu comme fou, que j'avais des idées mauvaises qui me suivaient, des idées de vengeance !

Ce n'est pas moi, Georges, qui nourrissais ces idées, c'était le pauvre être abandonné du ciel et de la terre, auquel on avait arraché son cœur morceau par morceau, et qui ne savait plus où reposer sa tête.

Je vaguais dans les rues, les bonnes gens me plaignaient, la mère Ory me donnait à manger. J'ai su cela plus tard ! Alors je ne pensais à rien ; les mauvaises idées ne me quittaient pas ; j'en parlais seul, assis derrière le poêle de l'auberge, ma tête grise entre les mains, les coudes sur les genoux et les yeux à terre.

Dieu sait ce que je ruminais de haine !

La mère Ory entendait tout, et cette excellente femme, qui me voulait du bien, en prévint M. d'Arence.

Un matin que j'étais seul dans la salle, il arriva me parler de ces choses, me rappelant qu'il avait toujours eu de la considération pour moi, qu'il m'avait toujours recommandé comme un honnête homme, un bon serviteur, plein de zèle et de probité, sur lequel on pouvait se reposer entièrement, et qu'il espérait bien que cela durerait jusqu'à la fin, qu'il en était sûr ! qu'un homme juste et brave, même au milieu des plus grands malheurs, se montre tel qu'il était dans la prospérité ; que le devoir et l'honneur marchent devant lui ; que sa plus grande consolation et la plus belle, c'est de pouvoir se dire : « Je suis abattu, c'est vrai ; mais mon courage me reste, ma bonne conscience me soutient ; mes ennemis eux-mêmes sont forcés de reconnaître que le sort m'accable injustement. »

Il me parla longtemps de la sorte, brusquement, en se promenant de long en large ; et moi, qui n'avais pu pleurer à l'enterrement de ma fille, je fondis en larmes.

Puis il me dit que le moment était venu de partir ; que la vue des Prussiens m'aigrissait le sang ; qu'il allait me donner une lettre de recommandation pour un de ses bons amis de Paris ; que j'obtiendrais là-bas une petite place, soit au chemin de fer, soit ailleurs ; et qu'ainsi, ma retraite étant liquidée, je pourrais vivre en paix, non pas heureux, mais éloigné de tout ce qui me rappelait sans cesse le souvenir de mes malheurs.

J'étais prêt à faire tout ce qu'il aurait voulu, Georges ; mais il ne voulait rien que pour mon bien.

Je partis donc, et me voilà depuis trois ans surveillant à la gare de l'Est.

En arrivant au milieu de la grande confusion, après le siége, j'eus encore la douleur de voir une chose épouvantable, dont le souvenir ajoute à mes souffrances : des Français se battaient contre des Français. . La grande ville était en flammes... et les Prussiens regardaient ce spectacle avec une joie de sauvages.

« Il n'y a plus de Paris !... disaient-ils. Plus de Paris ! »

L'envie horrible qui ronge ces gens était satisfaite.

Oui, j'ai vu cela ! J'ai cru que c'était fini de nous ; j'en ai frémi. Je me suis écrié :

« L'Eternel a donc résolu que la France descendrait dans l'abîme ! »

Mais cela, grâce au ciel, s'est aussi passé. Le souvenir en reste, espérons qu'il ne périra jamais !

Et ce n'était pas encore tout. A la suite de ces grandes calamités, il m'a fallu voir, en remplissant ma petite place, défiler jour par jour devant mes yeux la grande émigration de nos frères alsaciens et lorrains, hommes, femmes, enfants, vieillards, par milliers, allant chercher leur pain loin de la terre natale, en Algérie, en Amérique, partout !

Nos pauvres compatriotes me reconnaissent tous à ma figure ; ils disent :

« C'est un des nôtres ! »

Leur vue me soulage aussi, c'est comme un souffle du pays, un bon air qui passe. On se serre la main. Je leur enseigne l'hôtel où l'on est à bon marché ; je leur rends tous les petits services qu'on peut rendre à des amis d'un jour, qui garderont un bon souvenir de celui qui leur a tendu la main. Et le soir, dans ma petite chambre, sous les toits, rêvant à ces choses, je suis encore heureux de n'être pas tout à fait inutile en ce monde ; c'est mon unique consolation, Georges ; quelquefois elle me procure un bon sommeil.

D'autres jours, quand le temps est triste,

quand il pleut, qu'il fait froid, ou que j'ai rencontré dans la rue un cercueil de jeune fille, avec la couronne blanche!... alors les idées sombres reprennent le dessus. Je mets mon vieux manteau après le service, je cours dans les rues au hasard, parmi ces gens tout occupés de leurs affaires, qui ne font attention à personne. Je vais au loin, tantôt vers l'Arc de Triomphe, tantôt vers le Jardin des Plantes, et je reviens accablé de fatigue. Je m'endors, évitant de songer aux beaux jours d'autrefois, car ces souvenirs me font battre le cœur, même en rêve, et tout à coup je m'éveille couvert de sueur, en m'écriant :

« C'est fini !... tu n'as plus de fille... tu es seul au monde !... »

Je suis forcé de me lever, d'allumer ma lampe et d'ouvrir la fenêtre pour me calmer un peu, m'apaiser et me faire une raison.

Quelquefois aussi je rêve que je suis à la maison forestière avec Jean et Marie-Rose. Je les vois... je leur parle... nous sommes heureux ! Mais quand je m'éveille...

Tiens, laissons cela, ce qui est fini ne peut plus revivre!

Tout ira de la sorte tant que cela pourra. Je ne serai pas enterré parmi les anciens, ni près de ma fille. Nous serons tous dispersés ! Cette idée me fait aussi de la peine.

Je dois reconnaître, Georges, que nos frères de Paris nous ont bien reçus; ils nous ont secourus, ils nous ont aidés de mille manières ; ils ont fait pour nous tout ce qu'ils ont pu. Mais dans un si grand désastre, eux-mêmes ayant été si fortement éprouvés, la misère fut encore grande; longtemps dans les greniers de la Villette, de la Chapelle et des autres faubourgs on souffrit du froid et de la faim.

Aujourd'hui, le plus grand flot de l'émigration est écoulé, presque tous les ouvriers ont du travail, les femmes et les vieillards un asile, et les enfants reçoivent de l'instruction dans les écoles.

Il en vient toujours d'autres, l'émigration durera aussi longtemps que l'annexion, car des Français ne peuvent courber la tête comme des Allemands sous le despotisme prussien; et l'annexion sera longue, si nous continuons à nous disputer sur des intérêts de partis, au lieu de nous réunir dans l'amour de la patrie.

Mais ne parlons pas de ce qui nous divise, c'est trop triste !

La seule chose que je veuille encore te dire, pour finir cette lamentable histoire, c'est que, au milieu de mes misères, je n'accuse pas l'Eternel; non, l'Eternel est juste, nous avons mérité de souffrir! D'où viennent tous nos malheurs? D'un seul homme qui avait prêté serment devant Dieu d'obéir aux lois et qui les a mises sous ses pieds; qui a fait tuer ceux qui les défendaient et transporter au loin, dans les îles, des milliers de ses semblables dont il craignait le courage et le bon sens. Eh bien, cet homme, nous l'avons approuvé, nous avons voté pour lui, non pas une fois, mais vingt fois; nous avons pris de la sorte à notre compte ses mauvaises actions; nous avons mis de côté la justice et l'honneur; nous avons pensé : « L'intérêt fait tout... cet homme est malin... il a réussi... il faut le soutenir ! »

Quand je me rappelle que j'ai voté pour ce malheureux, sachant bien que ce n'était pas juste, mais dans la crainte de perdre ma place, quand je me rappelle cela, je m'écrie : « Frédéric, que Dieu te pardonne ! Tu as tout perdu, amis, parents, patrie, tout... avoue que tu l'as mérité. Tu n'as pas eu honte de soutenir l'homme qui faisait perdre les mêmes choses d'un coup à des milliers de Français aussi honnêtes que toi... Tu as voté pour la force contre la justice, courbe-toi sous la loi que tu as acceptée!... Et, comme des millions d'autres, tu as aussi donné le droit à cet homme de faire la guerre; il l'a faite!... Il t'a joué, toi, ton pays, ta famille, ton bien, celui de tous les Français, dans l'intérêt de sa dynastie, sans s'inquiéter de rien, sans réfléchir ni prendre de précautions; il a perdu... Paye et tais-toi !... Ne reproche pas à l'Eternel ta propre bêtise et ton injustice; frappe-toi la poitrine et supporte ton iniquité ! »

Voilà ce que je pense.

Que les autres profitent de mon exemple; qu'ils nomment toujours d'honnêtes gens pour les représenter; que l'honnêteté, le désintéressement et le patriotisme passent avant tout le reste; les gens trop fins sont souvent malhonnêtes, et les gens trop hardis, qui ne craignent pas de crier contre les lois, sont aussi capables de les renverser et de mettre leur volonté à la place.

C'est le meilleur conseil qu'on puisse donner aux Français; s'ils en profitent, tout ira bien, nous reprendrons nos frontières; s'ils n'en profitent pas, ce qui est arrivé aux Alsaciens et aux Lorrains leur arrivera province par province; ils s'en repentiront, mais il sera trop tard.

Et quant aux Allemands, ils récolteront aussi ce qu'ils ont semé! Maintenant ils sont au pinacle; ils font trembler l'Europe et ils ont la bêtise de s'en réjouir. C'est très-dange-

reux de faire peur à tout le monde; nous l'avons appris à nos dépens, ils l'apprendront à leur tour ! — Parce que Bismarck a réussi dans ses entreprises, ils le considèrent comme une espèce de dieu; ils ne veulent pas reconnaître que cet homme n'a employé que des moyens malhonnêtes : la ruse, le mensonge, l'espionnage, la corruption et la violence.... Ce qu'on bâtit là-dessus n'est jamais solide.

Mais tout ce qu'on pourrait dire aux Allemands ou rien ce serait la même chose; ils sont grisés par leurs victoires, et ne se réveilleront que lorsque l'Europe, fatiguée de leur ambition et de leur insolence, se lèvera pour les remettre à la raison; alors ils seront bien forcés de reconnaître, comme nous l'avons reconnu nous-mêmes, que « *si la Force prime quelquefois le Droit, la Justice est éternelle!...* »

FIN DU BRIGADIER FRÉDÉRIC.

Paris. — Imprimerie Gauthier-Villars, quai des Grands-Augustins, 55.

ERCKMANN-CHATRIAN

ŒUVRES COMPLÈTES parues 36 fr. BROCHÉES — (ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES) — ŒUVRES COMPLÈTES parues 48 fr. CARTONNÉES

ROMANS NATIONAUX

Illustrés par Th. Schuler, Riou et Fuchs

Le Conscrit de 1813..	1 vol. à...	1 40	L'Homme du peuple...	1 vol. à...	1 70
Madame Thérèse.....	— ...	1 40	La Guerre.....	— ...	1 40
L'Invasion.....	— ...	1 60	Le Blocus.....	— ...	1 60
Waterloo.....	— ...	1 80			

Un très-beau vol. gr. in-8 illustré de 182 dess. — Broc., 10 fr.; toile, tr. dor., 13 fr.; relié, tr. dor., 15 fr.

CONTES ET ROMANS POPULAIRES

Illustrés par Bayard, Benett, Gluck et Th. Schuler

Maître Daniel Rock.....	1 vol. à	1 20	Le Joueur de clarinette...	1 vol. à	1 60
L'Illustre Docteur Matheus	—	1 40	La Maison forestière.....	—	1 20
Hugues le Loup.....	—	1 40	L'Ami Fritz.....	—	1 50
Contes des bords du Rhin..	—	1 30	Le Juif Polonais.....	—	1 30

Un très-beau vol. gr. in-8 illustré de 171 dess. — Broc., 10 fr.; toile, tr. dor., 13 fr.; relié, tr. dor., 12 fr.

HISTOIRE D'UN PAYSAN

La Révolution française racontée par un paysan

118 illustrations par Th. Schuler

L'ouvrage complet, un vol., broché, 7 fr.; toile, tranche dorée, 10 fr.; relié, tranche dorée, 12 fr.

CONTES ET ROMANS ALSACIENS

HISTOIRE DU PLÉBISCITE, illustrée par Th. Schuler. — Un volume..... 2 fr.
HISTOIRE D'UN SOUS-MAITRE, illustrée par Th. Schuler. — Un volume..... 1 30
LES DEUX FRÈRES, illustrés par Th. Schuler. — Un volume..... 1 50
UNE CAMPAGNE EN KABYLIE, illustrée par Th. Schuler. — Un volume..... 1 40
LE BRIGADIER FRÉDÉRIC, illustré par Th. Schuler. — Un volume..... 1 20
MAITRE GASPARD FIX, illustré par Th. Schuler. — Un volume..... 2 fr.

Un très-beau vol. gr. in-8 illustré de 138 dess. — Broc., 9 fr.; toile, tr. dor., 12 fr.; relié, tr. dor., 14 fr.

ŒUVRES DE JULES VERNE

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRE COMPLÈTE ILLUSTRÉE — ILLUSTRATIONS PAR BAYARD, BENETT, DE BEAUREPAIRE, FÉRAT, DE MONTAUT, DE NEUVILLE, RIOU — ŒUVRE COMPLÈTE ILLUSTRÉE

	Broché,	Toile,	Relié,
Aventures du capitaine Hatteras.....	7 fr.	10 fr.	12 fr.
Cinq Semaines en ballon.....	4 »	7 »	» »
Voyage au centre de la terre.....	4 »	7 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume..	7 »	10 »	12 »
Les Enfants du capitaine Grant (*Voyage autour du monde. — Amérique du Sud, Australie, Océan Pacifique*).....	9 »	12 »	14 »
De la Terre a la Lune.....	4 »	7 »	» »
Autour de la Lune.....	4 »	7 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume..	7 »	10 »	12 »
Une Ville flottante et les Forceurs de blocus.....	4 »	7 »	» »
Aventures de trois Russes et de trois Anglais.....	4 »	7 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume..	7 »	10 »	12 »
Le Pays des fourrures.....	7 »	10 »	12 »
Vingt Mille Lieues sous les mers.....	7 »	10 »	12 »
Le Tour du monde en 80 jours.....	4 »	7 »	» »
Le Docteur Ox.....	4 »	7 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume..	7 »	10 »	12 »
L'Ile mystérieuse.....	9 »	12 »	14 »
Le Chancellor.....	4 »	7 »	» »
Michel Strogoff (pour paraître prochainement).	7 »	10 »	12 »

— JULES VERNE — THÉOPHILE LAVALLÉE —

GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE DE LA FRANCE

Nouvelle Édition, revue et corrigée par Dubail

101 VUES ILLUSTRÉES PAR CLERGET ET RIOU — 100 CARTES INÉDITES PAR CONSTANS ET SÉDILLE

Un très-beau volume in-8. — Prix : Broché, 10 fr.; toile, tr. dor., 13 fr.; relié, tr. dor., 15 fr.

VICTOR HUGO

ŒUVRES COMPLÈTES — 42 fr. 30 — BROCHÉES

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ŒUVRES COMPLÈTES — 58 fr. 50 — CARTONNÉES

ROMANS ILLUSTRÉS

158 DESSINS DE BRION, GAVARNI, BEAUCÉ ET RIOU

NOTRE-DAME DE PARIS..	1 volume à...	4 »	DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ..... / CLAUDE GUEUX.....	1 volume à..	1 15
HAN D'ISLANDE.....	— ...	2 85	
BUG-JARGAL.....	— ...	1 35	

Réunis en un volume grand in-8. — Broché, 9 fr.; toile, tr. dor., 12 fr.; relié, tr. dor., 14 fr.

LES MISÉRABLES, 202 dessins par Brion. L'ouvrage complet. — Broché..... 12 fr.
Toile, tr. dor..... 15 fr.
Relié, tr. dor..... 17 fr.

LES TRAVAILLEURS DE LA MER, 70 dessins par Chifflart. L'ouvrage complet. — Broché... 4 fr.
Cart. toile, tr. dor..... 6 fr. 50

THÉATRE ILLUSTRÉ

119 DESSINS PAR BEAUCÉ, C. NANTEUIL ET RIOU

CROMWELL.....	16 liv. réun. en 1 sér. de		1 80	HERNANI.....	6 liv. réun. en 1 sér. de		» 75
RUY BLAS.....	6	—	— » 75	LE ROI S'AMUSE....	6	—	— » 75
MARION DELORME.	6	—	— » 75	ANGELO.....	6	—	— » 75
MARIE TUDOR.... / LA ESMERALDA....	6	—	— » 75	LES BURGRAVES....	6	—	— » 75
				LUCRÈCE BORGIA...	4	—	— » 60

Réunis en un volume grand in-8. — Broché, 7 fr.; toile, tr. dor., 10 fr.; relié, tr. dor., 11 fr.

POÉSIES ILLUSTRÉES

ILLUSTRATIONS PAR BEAUCÉ, E. LORSAY, GÉRARD SÉGUIN

ODES ET BALLADES.	14 liv. réun. en une sér.		1 80	LES FEUILLES D'AUTOMNE..... / LES CHANTS DU CRÉPUSCULE....	10 liv. réun. en une sér.		1 35
VOIX INTÉRIEURES. / LES RAYONS ET LES OMBRES.....	10	—	— 1 35				
LES ORIENTALES..	6	—	— » 75				

Quatre séries réunies en un volume contenant 77 dessins. — Broché, 4 fr. 50; cart. toile, tr. dor., 7 fr. 50; relié, tr. dor., 9 fr.

Pour paraître successivement : LES CONTEMPLATIONS. — LA LÉGENDE DES SIÈCLES. — LES CHANSONS DES RUES ET DES BOIS.

LES CHATIMENTS, 22 dessins par Théophile Schuler. Broché..... 1 fr. 30

LE RHIN, 120 dessins par Beaucé et Lancelot. — Un volume grand in-8, très-illustré. — Br. 4 fr. 50
Toile, tr. dor..... 7 fr. 50
Relié, tr. dor..... 9 fr. »

ŒUVRE POÉTIQUE ELZÉVIRIENNE

FORMANT 10 VOL. IN-18 RAISIN

57 fr. 50 — Edition elzévirienne sur papier de Hollande — 57 fr. 50

DESSINS ET ORNEMENTS PAR E. FROMENT

Chaque volume se vend séparément :

ODES ET BALLADES. 1 vol.....	7 50	RAYONS ET OMBRES. 1 vol.....	4 »
ORIENTALES. 1 vol.....	4 »	CONTEMPLATIONS. 2 vol. à 7 fr. 50.....	15 »
FEUILLES D'AUTOMNE. 1 vol.....	4 »	LA LÉGENDE DES SIÈCLES. 1 vol.....	7 50
CHANTS DU CRÉPUSCULE. 1 vol.....	4 »	LES CHANSONS DES RUES ET DES BOIS. 1 vol..	7 50
VOIX INTÉRIEURES. 1 vol.....	4 »		

Les 10 volumes : **57 fr. 50** — Sur chine : **115 fr.**

LES GRANDS CLASSIQUES ILLUSTRÉS

FABLES DE LA FONTAINE, précédées d'une Notice sur sa vie et son œuvre, par A. Morel, 115 grandes planches imprimées hors texte, par Eugène Lambert. Un très-beau vol. grand in-8. — Br. 10 fr.
Cartonné, toile..... 13 fr.
Relié..... 15 fr.

ŒUVRES DE MOLIÈRE, préface de Sainte-Beuve, de l'Académie française, 630 dessins par Tony Johannot. Réimpression de la célèbre édition du Molière-Johannot. — Un splendide volume grand in-8. — Broché..... 10 fr.
Cartonné toile..... 13 fr.
Relié..... 15 fr.

L'ESPRIT DES BÊTES, par A. TOUSSENEL, 85 dessins par E. Bayard. Un magnifique volume in-8. — Broché..... 5 fr.
Cartonné toile, tr. dor..... 7 fr. 50
Relié, tr. dor..... 9 fr. 50

UNE

CAMPAGNE EN KABYLIE

ÉDITION ILLUSTRÉE

Paris. — Imprimerie GAUTHIER-VILLARS, 55, quai des Grands-Augustins.

UNE CAMPAGNE EN KABYLIE

RÉCIT

D'UN CHASSEUR D'AFRIQUE

— LES ANNÉES DE COLLÉGE DE MAITRE NABLOT —

— UNE VEILLÉE AU VILLAGE —

— LE PATÉ DE LAPIN. — L'EXILÉ —

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

ILLUSTRÉS DE 22 DESSINS

PAR

THÉOPHILE SCHULER

GRAVURES PAR PANNEMAKER

PARIS

J. HETZEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 18, RUE JACOB.

1876

Tous droits réservés.

UNE

CAMPAGNE EN KABYLIE

RÉCIT D'UN CHASSEUR D'AFRIQUE

Un bon cheval entre les jambes, un sabre à la ceinture... (p. 1).

Écoute, me dit mon ami Goguel, tu es un homme de paix, un homme amoureux du bétail, des abeilles et de tout ce qui regarde la vie des champs ; c'est tout naturel, de père en fils dans ta famille on ne fait que labourer, semer et récolter ; mais il ne faut pas croire que les autres vous ressemblent ; il ne faut pas dire non plus que l'Éternel est avec vous seuls ; si l'Éternel n'aimait que la paix, est-ce qu'il aurait créé et mis au monde les éperviers pour manger les poules, les loups pour manger les moutons et les brochets pour avaler les carpes ?

Quant à moi, je ne te cache pas que j'ai toujours eu plus de plaisir à me sentir un bon cheval entre les jambes, un sabre à la ceinture et

un mousqueton sur la cuisse, que d'être assis devant une charrette pour conduire des légumes au marché.

Que veux-tu ? A chacun son caractère ! Le plus beau jour de ma vie, c'est le 30 mars 1871, quand Grosse, vieux trompette au 1er chasseurs d'Afrique, à Blidah, sonna vers une heure aux fourriers de tous les escadrons, et qu'en entrant dans la salle du rapport, je vis l'adjudant Pigacé qui me souriait en se retroussant les moustaches.

Je sentis aussitôt qu'il allait m'arriver quelque chose d'agréable, et je ne me trompais pas ; à peine les camarades réunis, l'adjudant s'écria :

« Ordre du jour. — Quel numéro avons-nous? Personne n'en sait rien !... Allons, vous le mettrez plus tard. — Promotions : Le colonel commandant le 1er régiment de chasseurs d'Afrique nomme maréchal des logis, Goguel (Alban-Montézuma). »

Il n'avait pas fini de parler, que j'étais un tout autre homme. Moi, Goguel, engagé pour la durée de la guerre contre la Prusse, maréchal des logis de chasseurs d'Afrique au bout de huit mois de service !... Tu ne pourras jamais comprendre ça. Je me redressais, j'allongeais mon pantalon, les deux pouces dans les poches, les épaules effacées, et je criais :

« Vive la France ! »

Les autres riaient, et l'adjudant, refermant son cahier, me dit d'un air joyeux :

« Eh ! eh ! Goguel, nous voilà le pied dans l'étrier; nous entrons dans les honneurs !... »

Tu penses bien que j'invitai les camarades à boire l'absinthe, et que nous sortîmes tous bras dessus, bras dessous, pour aller à la cantine. Jusqu'à cinq heures on ne fit que rire, trinquer et se représenter la vie en beau. Mais à cinq heures, Grosse sonne encore une fois aux fourriers. Nous sortons, et là, devant le quartier, on annonce que le maréchal des logis Goguel est désigné pour aller rejoindre le détachement à Tizi-Ouzou, avec quatre chasseurs non montés.

Tu sauras que Tizi-Ouzou se trouve en Kabylie, à trente-cinq lieues environ de Blidah, et que nous avons en cet endroit un fort qui protége les villages européens. Des hommes étaient morts là-bas, soit par maladie, soit autrement ; on envoyait quatre de nos chasseurs les remplacer et monter leurs chevaux.

C'était très-bien ; mais de faire porter le porte-manteau et les bagages à mes hommes pendant trente-cinq lieues, sous le soleil d'Afrique, cela me paraissait un peu dur. J'ai toujours pensé qu'il faut ménager le soldat autant que possible, et je passai le reste de la journée à tourmenter l'intendance pour faire voiturer mes chasseurs par la charrette et la vieille bique du père Lubin, qui remplissait ce service depuis quinze ans.

On finit par me l'accorder.

Le lendemain donc, avant le petit jour, ayant harnaché mon cheval et fait compléter les effets d'habillement de mes hommes, je leur donnai l'ordre de prendre l'avance.

Moi, je courus serrer la main de mon ami Jaquel, avoué à Blidah. Mon cheval piaffait à la porte. Nous prîmes sur le pouce un petit verre de kirschen-wasser qu'il avait reçu du pays ; puis, nous étant embrassés, je sautai en selle et je rejoignis mon petit détachement d'un temps de galop.

La vieille rue des Juifs était encore déserte ; quelques bonnes femmes donnaient leur coup de balai le long des murs et tournaient la tête pour voir filer le maréchal des logis à franc étrier, le sabre sonnant contre la botte.

Une fois hors de la porte d'Alger, j'eus bientôt rattrapé la charrette, qui s'en allait au pas, avec mes quatre chasseurs fumant leur pipe à la fraîcheur du matin et causant entre eux de choses indifférentes.

Un peu plus loin, nous prîmes la route de Dalmatie, chemin stratégique qui longe le pied de l'Atlas et qui devait nous conduire directement à l'Arba, notre première étape.

Jamais je n'oublierai le calme joyeux de notre départ, à cette heure matinale où la fraîcheur règne encore à l'ombre de hautes montagnes. Les cailles s'appelaient et se répondaient au milieu des blés ; elles sont innombrables en Algérie. A notre droite montait l'Atlas, avec ses broussailles de lentisques et d'ajoncs dorés ; à notre gauche s'étendait la plaine de la Métidja, couverte de récoltes, et ses mille ruisseaux qui sortent en bouillonnant des gorges voisines.

A mesure que s'élevait le soleil, les tourterelles, les rossignols et d'autres oiseaux du pays s'égosillaient dans les sycomores, et nous distinguions mieux, à travers le crépuscule, la grande masse de pierres en pyramide qu'on appelle le *Tombeau de la Reine*, et, tout au bout de l'horizon, le grand mont du Zackar.

C'était quelque chose d'immense, personne ne peut se faire une idée de cette abondance des biens de la terre.

Si l'on avait construit des chemins de fer en Algérie depuis trente ans, les villages seraient venus se poser par milliers sur leur

parcours, comme on le raconte de l'Amérique ; nous aurions là une France plus belle et plus riche que la première. Mais nous autres, nous voulons que les villages existent avant d'établir des routes et des chemins de fer ; nous donnons des pays entiers à des gens qui ne cultivent rien, et puis nous avons les bureaux arabes. Tu ne sais peut-être pas ce que c'est qu'un bureau arabe, je vais te le dire, ce ne sera pas long.

D'abord, toute l'Algérie est divisée en trois grandes provinces : celle d'Alger au centre, celle d'Oran à l'ouest, et celle de Constantine à l'est.

Chacune de ces provinces a plusieurs subdivisions, qui sont administrées, les unes civilement par des préfets, comme en France, les autres militairement par des bureaux arabes.

Les bureaux arabes font tout dans ces dernières provinces ; ils répartissent les impôts, ils rendent justice, ils veillent à l'instruction publique ; ils ont même autorité sur les choses de la religion.

Aussi la place de chef d'un bureau arabe, quand ce serait le plus petit de tous, est une fameuse place, surtout en ce qui regarde les impôts. Un simple sous-lieutenant, ruiné de fond en comble par le jeu, par le luxe et toutes les mauvaises habitudes, lorsqu'il a la chance d'être attaché à quelque bureau arabe, paye ses dettes rapidement : il s'achète des immeubles, il monte des chevaux magnifiques, il marche sur des peaux de lion, enfin il mène un train de pacha, et tout cela avec sa paye de sous-lieutenant !

Tu penses bien que je ne vais pas t'expliquer comment ces messieurs s'y prennent ; cela les regarde et ne regarde pas l'armée d'Afrique : le vrai soldat est fait pour se battre, quand la patrie l'ordonne, et ne se fourre pas dans des affaires véreuses. Mais tu dois comprendre que ces gens tiennent à leurs places en proportion de ce qu'elles leur rapportent, et que tous les bureaux arabes considèrent l'administration civile comme leur plus terrible ennemie.

Nous allions donc ainsi, tout rêveurs, moi sur mon cheval Négro, et les autres sur leur carriole, le vieux Lubin devant, avec sa blouse déteinte, son morceau de chapeau gris sur l'oreille, et criant à chaque pas : « Hue, Grisette, hue ! » ce qui ne faisait pas aller la pauvre bête plus vite.

De temps en temps nous rencontrions un Arabe assis sur son cheval, les genoux en l'air, comme dans un fauteuil, le grand manteau blanc rabattu sur les étriers, le long fusil en travers de la selle, ou bien une jeune femme revenant de la source voisine, sa cruche de grès sur l'épaule.

On ne se disait ni bonjour ni bonsoir ! Je crois que ces gens-là nous méprisent, car ils passent auprès de nous sans même nous jeter un coup d'œil.

Au petit village de Dalmatie, où nous arrivâmes vers six heures du matin, mes hommes voulurent absolument m'offrir un verre de vin, que je ne pus pas leur refuser. Ce petit vin de Dalmatie était excellent ! Cela ne m'empêcha pas de leur dire, après m'être essuyé les moustaches, qu'à l'avenir on ne s'arrêterait plus en route, parce qu'un chef a des devoirs particuliers à remplir, et que s'ils se conduisaient bien, je leur ferais part d'une cinquantaine de francs que m'avait prêtés mon ami Jaquel, pour nous alléger les fatigues du voyage ; mais que s'ils me jouaient des farces, je m'en tiendrais à la solde de route. Ils me promirent que tout irait bien, et nous partîmes, n'ayant plus qu'une trentaine de kilomètres à faire dans la journée.

Tout en marchant, je riais en moi-même des chasseurs de notre pays, qui se fatiguent du matin au soir à courir après un lièvre, tandis qu'à chaque massif de chênes nains, de lentisques ou d'aloès, partaient des compagnies de perdrix dans toutes les directions.

Voilà ce qui s'appelle un pays giboyeux ! Et quant à la culture, je n'en parle pas ; on peut dire que tout pousse à foison. C'est là que devraient aller, avec leurs femmes et leurs enfants, les pauvres diables qui s'épuisent à faire pousser du seigle et des pommes de terre dans le sable de nos montagnes. Mais il ne faudrait plus de bureaux arabes, car avec les bureaux arabes nous aurons toujours des guerres en Afrique, et ceux qui cultivent ont surtout besoin de la paix.

Quelquefois, en levant le nez, nous voyions par-dessus les mûriers, les oliviers et les autres arbres, tout au haut de la côte, un berger arabe appuyé sur son grand bâton, qui nous regardait en silence.

Après cela, pour finir de te peindre le pays, nous rencontrions aussi de loin en loin un Kabyle, autre espèce d'indigènes particulièrement adonnés au commerce. Ils vont rarement à cheval, étant de vrais montagnards, et passaient auprès de nous fiers comme des patriarches, avec leurs burnous graisseux et leurs belles mules chargées d'outres pleines d'huile.

L'huile est le plus grand commerce de la

Kabylie. Dans chaque village, on trouve un pressoir, où les gens apportent leur récolte d'olives. Les Kabyles approvisionnent aussi nos marchés d'oranges, de citrons, de pêches, de grenades, de melons, de concombres, de poivrons, d'aubergines, enfin de tous les fruits et de tous les légumes qu'ils cultivent autour de leurs villages. Les grains viennent dans la plaine ; c'est l'affaire des Européens et des Arabes.

Mes chasseurs s'étaient mis à chanter des gaudrioles, qui les faisaient rire, et puis de ces vieilles chansons que le régiment avait chantées en Crimée, en Italie, au Mexique, et même à Lunéville, en Lorraine, avant d'aller à Metz et à Sedan, où les trois quarts de nos anciens avaient mordu la poussière. On devenait grave en pensant à ces braves, qui tous avaient fait leur devoir et qui dormaient maintenant dans les brouillards de la Meuse et de la Moselle.

Mais bah ! il vaut mieux être mort que de vivre comme ces gens qui rendent leur épée pour sauver leur peau et leurs fourgons ; au moins on ne connaît pas la honte, et votre mémoire élève le cœur des enfants de la patrie.

Finalement, à quatre kilomètres de l'étape, je partis en avant, sachant trouver à l'Arba mon camarade Rellin, détaché depuis environ quinze jours avec vingt hommes, à la garde d'un convoi de poudre.

Comme j'approchais de l'Arba, j'aperçus en dehors des murs le bivac, les fourgons, les tentes, les chevaux au piquet. J'y courus d'abord ; et je crois voir encore mon vieux Rellin, la barbiche en pointe, le képi sur l'oreille, en train de raccommoder une de ses bottes ; je l'entends me crier, en passant la tête à travers sa tente toute décousue :

« Hé ! c'est Goguel. D'où diable sort-il ? Ah çà ! mon vieux, tu m'apportes la solde du détachement ?

— Ma foi non ! Je n'ai rien à ton service, sauf un bon appétit, que je te recommande. »

Alors, il se mit à rire.

« Eh bien ! descends de cheval, » dit-il.

Et se tournant vers son chasseur, qui bouchonnait les chevaux plus loin, il lui cria :

« Mathis, tu vas mettre le cheval du maréchal des logis au piquet. Tu veilleras à ce que rien ne lui manque.

— Oui, maréchal des logis.

— Et tu préviendras le cuisinier que nous avons une bonne fourchette de plus au râtelier. »

Là-dessus il sortit, et me prenant par le bras :

« Arrive, dit-il, nous allons boire le vermout, en attendant que tout soit prêt. »

Nous passions déjà le petit mur du bivac, quand, se retournant encore une fois, les deux mains devant la bouche, il cria :

« Mathis, tu viendras nous prendre à l'auberge du *Colon économe*. »

Le chasseur fit signe qu'il comprenait, et nous enfilâmes une ruelle juste en face du bivac.

L'Arba est un grand et beau village européen, à l'embranchement de la route stratégique de l'Atlas avec celle d'Alger à Aumale ; ses maisons sont bien alignées, bien bâties, couvertes de tuiles et blanchies à la chaux.

Le village a son église, sa gendarmerie, son grand moulin sur l'oued Djemmaa, une belle place carrée plantée d'arbres, une grande fontaine en croix ; et dehors, à l'endroit où nous étions campés, un marché de grain et de bétail, où viennent deux fois par semaine tous les marchands des environs.

Un peu plus loin, nous entrâmes à l'auberge du *Colon économe*, qui forme le coin de deux ruelles et présente une assez belle apparence ; mais nous eûmes à peine le temps de nous asseoir, car Mathis vint nous appeler à midi juste, et nous retournâmes au bivac, où mes hommes, arrivés depuis un instant, faisaient honneur à la gamelle des camarades.

Rellin et moi, tous les deux assis sur notre selle, à l'ombre de sa tente, nous dînâmes d'une bonne poule au riz ; et, comme j'avais eu soin d'apporter de l'auberge une bouteille de vin, rien ne nous manquait ; puis nous prîmes notre café.

Tout en mangeant et nous rafraîchissant, Rellin me raconta qu'un caïd des environs d'Aumale avait refusé ses appointements et venait de nous déclarer la guerre ; que les 3e et 4e escadrons du régiment, détachés à Alger, étaient partis pour Aumale en doublant les étapes, laissant sous la garde de quelques chasseurs vingt voitures encore là, près des nôtres, et qu'il attendait, d'une minute à l'autre, l'arrivée d'un bataillon du 1er zouaves, chargé d'escorter le convoi.

Il me dit aussi que les diligences d'Alger n'arrivaient plus et que les Arabes avaient commencé par couper les fils télégraphiques.

Tout cela m'étonnait, car à Blidah, le matin même, il n'avait été question de rien.

Rellin m'assura que les Arabes avaient essayé d'acheter des cartouches chassepot à ses hommes, ce qui le forçait d'ouvrir l'œil.

Oui, cela me surprit d'abord ; l'idée de croiser le sabre avec les Arabes me réjouit ensuite.

et, rêvant à ces choses, j'allai faire un petit somme sous la tente de Rellin.

Vers quatre heures, il m'éveilla ; tout était en ordre, les chasseurs à leur poste, et nous retournâmes à l'auberge du *Colon économe*.

Des négociants d'Alger, marchands de grains et de bétail, arrivés sans doute pour le marché du lendemain, remplissaient la salle ; ils buvaient de la bière, et les deux filles de l'aubergiste avaient bien du mal à servir tout ce monde.

Ces négociants, avec leurs chapeaux de paille et leurs grosses vareuses, semblaient être de bons enfants ; la vue de l'uniforme leur fit plaisir ; ils nous invitèrent à prendre de la bière avec eux ; Rellin accepta, et bientôt on se mit à parler de politique.

Un petit vieux, la tête toute blanche, les yeux vifs et le nez pointu, rejetait tous nos malheurs sur l'Empire ; il savait tout ce qui s'était passé dans la colonie depuis quarante ans et tapait sur la table avec son petit poing. Il racontait mille abominations des bureaux arabes, des congrégations de jésuites, des sociétés financières, etc., etc.

Je ne sais pas où ce petit homme avait pris toutes ses histoires, et la seule chose qui m'en revienne aujourd'hui, c'est la fin, quand il s'écria :

« Oui, messieurs, nous en sommes là ; c'est triste, c'est pitoyable !... Mais attendez, vous en verrez bien d'autres... On raconte déjà que du côté de Bordj-bou-Arraidj les affaires se gâtent ; que Mohamet-el-Mokrani s'est révolté... Eh bien, je ne serais pas étonné qu'il y eût encore du bureau arabe là-dessous !... On dit que le nouveau gouverneur général, M. de Gueydon, arrive muni de pleins pouvoirs du gouvernement de la République, et que son premier acte sera la suppression des bureaux arabes ; j'en doute, car M. de Gueydon est un royaliste clérical ; mais les bureaux arabes, se croyant menacés, peuvent bien faire une petite insurrection, comme ils en ont fait tant d'autres, pour prouver encore une fois qu'ils sont indispensables. »

Pas un des autres négociants ne lui donna tort ; au contraire, ils semblaient tous être de son avis ; et, quant à nous, cela ne nous regardait pas, nous écoutions sans rien dire.

Vers le soir, ces gens sortirent, et nous restâmes seuls à prendre de la bière, regardant les deux filles de l'aubergiste, Mlles Marguerite et Marie, une jolie brune toute vive et une belle blonde, remettre un peu d'ordre dans la maison. La plus jeune finit par dresser la table pour le souper, et l'aubergiste, M. Pouchet, un homme grand et sec, à mine respectable, sans doute content de notre bonne tenue, nous pria de manger la soupe en famille, ce que nous acceptâmes de bon cœur.

J'eus soin de laisser tout le monde prendre place, et de m'asseoir ensuite à côté de Mlle Marie, dont les yeux bleus et les cheveux blonds me rappelaient les jeunes filles des Vosges. Te dire ce que l'on mangea, j'en serais bien embarrassé ; c'était, je crois, une soupe aux haricots et puis un gigot à l'ail avec de la salade, mais ce que je puis t'affirmer, c'est qu'à notre retour au bivac, vers dix heures, j'aurais donné mes galons pour être toujours assis à côté de Mlle Marie ; et que cette nuit-là, n'ayant pas dépaqueté ma tente, et m'étant couché près de Rellin, je l'empêchai de fermer l'œil à force de lui rabâcher mon admiration et mon enthousiasme.

La nuit était magnifique, claire, couverte d'étoiles ; les rossignols chantaient à plein gosier dans tous les orangers du voisinage, et la bonne odeur des fleurs me rendait fou.

« Tu dors, Rellin ? tu n'as pas honte de dormir ? disais-je en le poussant du coude.

— Non ! non !... Je t'entends bien... Va toujours !... faisait-il en se remettant tout doucement à ronfler ; je t'écoute ! »

Enfin au petit jour je me levai ; je donnai sa ration à Négro, j'éveillai le père Lubin, qui se dépêcha de fourrager sa haridelle. Les chasseurs préparaient déjà leur café, Mathis nous apporta le nôtre ; puis mon cheval étant harnaché, mes hommes sur leur charrette, je serrai la main de Rellin, et nous voilà partis pour l'Alma, notre deuxième étape.

En traversant le village, je m'arrêtai deux secondes devant l'enseigne du *Colon économe*, espérant revoir Mlle Marie et lui dire adieu ; mais tout dormait encore à la maison, et ce n'est que plus loin, au tournant de la rue, en donnant un dernier coup d'œil à l'auberge, que je vis M. Pouchet pousser ses volets et me dire de la main au revoir !

Voilà l'existence du soldat... on arrive sans penser à rien... deux grands yeux vous entrent dans le cœur... on voudrait rester... mais la trompette sonne... En route !... Durant plus d'une heure je ne fis que songer à cela, puis mes idées prirent un autre cours.

Le pays changeait, les broussailles succédaient aux cultures le long de notre chemin. Dans un certain endroit, en nous détournant, nous vîmes à gauche, par-dessus la plaine, un coin de la mer, et la ville d'Alger sur le fond bleu du ciel, avec ses maisons blanches autour de la rade. La charrette s'était arrê-

tée; mes chasseurs et le père Lubin regardaient aussi; on sentait comme une odeur de marée, que nous apportaient de petits coups de vent frais venant du large; puis, nous étant remis en route, nous arrivâmes au Fondouck, village revêtu d'anciennes fortifications. On y fait un assez grand commerce de grains et de bétail; et, pour notre compte, nous achetâmes en cet endroit des pommes de terre et du lard.

Le bois manquait, c'est pourquoi nous partîmes, traversant à gué le ruisseau, qui sort de l'Atlas.

Mais alors commencèrent nos misères; le chemin à chaque pas devenait plus abominable, les roches suivaient les roches, d'une fondrière on entrait dans une autre; la vieille bique n'en pouvait plus; le père Lubin jurait, les chasseurs criaient, rien ne servait.

Pour comble de malheur, voilà qu'à deux kilomètres du village l'essieu de la charrette se casse; il faut retourner au galop demander où se trouve un forgeron, pendant que mes hommes attendent. On m'en indique un sur la route que nous devions suivre. Je reviens; on a déchargé la carriole; on tape sur la vieille rosse, on crie pour la faire avancer. Enfin elle marche, et nous arrivons, à trois kilomètres plus loin, devant une masure où par bonheur se trouvait le forgeron Rivero, un Mahonais, petit homme basané, qui demeurait là dans la solitude, avec trois enfants.

Aussitôt arrivés, nos misères étaient oubliées; et pendant que le soufflet allait à la forge, que le marteau sonnait sur l'enclume, mes chasseurs s'occupaient à chercher du bois, des artichauts, des oignons, de la salade, dans le petit potager derrière la baraque; d'autres faisaient la cuisine. C'est là que j'ai mangé pour la première fois une omelette aux blancs d'artichauts, et je puis t'assurer que c'était excellent.

La charrette raccommodée, Rivero payé, on se remit en chemin, quelques crottes marquant la route à travers les cactus, les aloès, les lentisques, les rochers, les creux, les fondrières de toute sorte.

Au bout d'une heure, personne ne savait plus où nous étions, et cette bonne odeur de marée, que nous avions sentie au Fondouck, avec les petits coups de vent, nous avait amené des nuages qui crevèrent sur nous d'une manière épouvantable.

Il faut avoir vu un orage d'Afrique : ces coups de tonnerre et ces torrents d'eau qui ne finissent plus !

Le pire, c'est que nous aurions été bien embarrassés de revenir, parce que nous avions perdu notre chemin. Heureusement, après la grande averse, en regardant de tous les côtés, j'aperçus de la fumée à travers les broussailles. — On marche dans cette direction, et, quelques centaines de pas plus loin, nous arrivons près d'un gourbi arabe, sur le bord d'un petit ruisseau.

Représente-toi une hutte de charbonnier; au milieu de la hutte, quelques brindilles qui flambent; trois ou quatre Arabes qui dorment, une vieille accroupie devant le feu, un jeune Arabe qui coupe des feuilles de tabac, deux chiens maigres qui grognent, et un enfant qui dort sur une peau de mouton.

Voilà ce qu'on appelle un gourbi dans ce pays.

Il pleuvait toujours; et ces gens, en train de préparer leur café, furent bien surpris de voir apparaître au milieu d'eux un maréchal des logis à cheval, des chasseurs le mousqueton en sautoir, puis la charrette et le père Lubin.

Ils regardaient tout inquiets. Je leur demandai du café pour mes hommes et pour moi; le jeune homme se dépêcha de nous en chercher à leur gamelle. Après cela, je n'eus qu'à leur demander notre chemin, et les pauvres diables nous le montrèrent, par les petits villages de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Nous arrivâmes à l'Alma sur les six heures du soir. C'est une longue file de maisons, traversée par une belle rivière qui galope sur le gravier, en sortant de la montagne. On y trouve un grand lavoir, où les femmes sont agenouillées et battent leur linge comme en France; des auges où s'abreuve le bétail, une église, une gendarmerie, des jardins, des auberges, avec leurs portes cochères où stationnent des voitures et des voyageurs.

Comme l'orage avait détrempé la terre, nous ne voulions pas bivaquer; je dis à mes hommes de me suivre, et nous descendîmes à l'auberge du roulage. Cette auberge me rappelait tout à fait celles de notre bon pays de Lorraine; elle avait grange, écuries, hangars, grande cour derrière, pleine d'oies, de poules, de pintades.

Je demandai à l'aubergiste, jeune homme d'une trentaine d'années, la permission de mettre nos chevaux dans son écurie et de laisser mes chasseurs se coucher sous le hangar. Il y consentit volontiers. Après avoir déposé leurs sacs, mes hommes voulurent aller pêcher dans la rivière; je n'y vis pas d'inconvénients, et ils partirent.

Moi, m'étant changé, j'allai percevoir nos

bons de vivres chez le fournisseur et faire signer à la gendarmerie mon ordre de route.

Je pourrais te raconter l'heureuse rencontre que je fis là du brigadier Lefèvre, grand gaillard à la figure militaire et le cœur sur la main, qui m'invita d'abord, selon l'habitude, à prendre l'absinthe et puis à dîner; le retour de mes chasseurs, avec une magnifique pêche de barbeaux, qu'ils accommodèrent eux-mêmes à la buanderie; et puis, pendant notre dîner, dans la grande salle tapissée d'une superbe chasse aux lions, l'arrivée du brigadier du col de Beni-Aicha, lequel avait les fièvres et voyait tout en noir, tandis que nous autres nous chantions la chansonnette et voyions tout couleur de rose ! Oui, je pourrais m'étendre sur ce chapitre et te raconter notre visite à l'auberge du *Veau qui tète*, où le brigadier Lefèvre était comme chez lui, mais tout cela nous traînerait trop en longueur.

La seule chose que je ne veuille pas oublier, c'est l'arrivée en cet endroit du maître d'école Wagner, de Rothau, que tu as connu dans le temps, tu sais, le petit maître d'école alsacien, avec favoris rouges, sa grande bouche et ses yeux couleur de faïence.

Le brigadier Lefèvre et moi nous étions en train de chanter et de rire, quand tout à coup débarque d'une patache qui venait de s'arrêter devant la porte, une jeune femme avec ses paquets et ses cartons. Le brigadier crie :

« Hé ! c'est Mme Wagner. »

On l'aide à déballer, on l'invite à prendre place, et notre joie redouble, parce qu'une jolie figure est toujours agréable à voir.

Cette dame parlait de son mari, de leur exploitation à la grande ferme de San-Salvator; je l'écoutais en admirant ses beaux cheveux bruns et ses dents blanches. Et voilà que le mari débarque par une autre patache; il entre, je tourne la tête : c'était mon vieux camarade Wagner, de Rothau ! Oui, c'était lui-même; mais il avait aussi les fièvres, il était maigre comme un hareng saur.

Nous nous reconnaissons, il ouvre ses bras en criant :

« Montézuma Goguel, de Saint-Dié..... Dieu du ciel ! »

Et là-dessus, il me dit d'embrasser sa femme, ce que je fis avec plaisir.

Nous buvons, nous causons du pays, de nos excursions à Fonday, dans les Vosges, chez le père Gaignière, du kirsch, du bon lard fumé, des grives, de la truite, des écrevisses, du petit vin blanc de Mutzig; l'eau nous en venait à la bouche.

La femme de Wagner riait, les deux brigadiers aussi; celui du col de Beni-Aicha n'avait plus les fièvres. Enfin, qu'est-ce que je peux te dire? Le bonheur de rencontrer un camarade de jeunesse, à cinq cents lieues du pays, en pleine Afrique.

Nous restâmes là jusqu'à cinq heures du matin, moment où nos chasseurs arrivèrent avec mon cheval, la charrette et le père Lubin, prêts à partir.

Les embrassades recommencèrent, puis je remontai sur Négro, et, n'ayant pas dormi deux nuits de suite, je m'endormis tranquillement en selle, sans voir où nous allions.

Heureusement la route est droite, et de l'Alma aux Isser on compte trente-six kilomètres : j'avais du temps devant moi.

Jusqu'au col de Beni-Aicha nous montions et je dormais; c'est à peine si j'ouvrais de temps en temps les yeux, comme en rêve; les arbres et les broussailles défilaient lentement. Mais en haut du col, l'air vif me réveilla tout à fait. Le Jurjura, ce géant de l'Atlas, était là devant nous, couvert de neige, et ses grands contre-forts de la Kabylie serpentaient à nos pieds dans la plaine des Isser. C'est la retraite des lions.

L'Afrique, avec ses forêts d'oliviers, ses villages blancs, ses mosquées, son beau soleil, nous souriait toute joyeuse.

Qui se serait jamais figuré que la guerre allait se promener là dedans, avec le pillage et l'incendie ?

De ce point, notre route descendait, laissant à droite celle de Constantine. Personne ne se doutait de rien; nous allions sans méfiance, et vers midi nous arrivâmes aux Isser, large vallée où se réunissent plusieurs ruisseaux, avant de se rendre à la mer.

Nous passâmes sur un pont; quelques cents mètres plus loin, nous trouvâmes le grand caravansérail, vaste construction carrée, — une cour au milieu, un magnifique sycomore à droite de la porte, — où s'arrêtaient autrefois les caravanes, et loué maintenant à un marchand juif. A droite de cette bâtisse se tient en plein soleil le marché des Isser. Là, les vendredis matin, vers huit heures, tout est encore désert; à midi, trente mille personnes se pressent et marchandent; huiles, grains, tabacs, corbeilles pleines de racines, d'oranges, de pêches, monceaux de melons, caffas à cinq et six étages remplis de volailles, tout s'entasse sur ce vaste terrain battu. Les Kabiles y mènent leurs bœufs, leurs mules, leurs juments, leurs baudets; on y voit des juifs discuter comme chez nous; des montagnards ka-

Voila ce qu'on appelle un gourbi dans ce pays (p. 6).

byles, toujours sérieux, les écouter en fronçant le sourcil; des caïds se promener gravement sur leurs chevaux superbes; des spahis en manteau rouge, aller et venir, pour maintenir l'ordre au milieu de cette foule.

A cinq heures, plus une âme!.... Tout est fini. Des milliers de moineaux, sortis du caravansérail et de son grand sycomore, voltigent seuls de place en place et se livrent bataille pour un crottin.

Voilà le marché des Isser, un des principaux de l'Algérie.

Comme nous n'étions pas un vendredi, rien ne paraissait.

Nous fîmes halte à l'auberge en planches de M. Paul, un brave homme, alors tellement miné par les fièvres, qu'il ne tenait plus sur ses jambes. Dans cette auberge s'arrêtaient les officiers allant de Dellys à Dra-el-Mizan; elle était pleine de monde. Il fallut chercher une autre baraque plus loin, où nous pûmes enfin nous abriter.

Je mis mon cheval à l'écurie, et mes chasseurs s'occupèrent de faire la soupe.

J'appris à l'auberge qu'un maréchal des logis de la première compagnie de remonte était détaché depuis quelques jours au caravansérail, avec trois hommes et six chevaux étalons. Naturellement j'attachai tout de suite mon sabre à la boucle du ceinturon, et j'allai voir qui c'était.

Le marchand juif, qui tenait un café maure à la porte, me conduisit dans la cour du caravansérail, entourée de bâtiments, les toits

C'est le paradis terrestre .. (p. 10).

tombant à l'intérieur et les murs percés de meurtrières. Il m'indiqua les écuries et le logement de la remonte; et figure-toi ma satisfaction de trouver là, dans une petite chambre ornée de viandes fumées pendues au plafond et de bouteilles rangées sur des tablettes, mon vieil ami Collignon, en train de mettre ses écritures au courant. Représente-toi nos embrassades et puis la noce qu'il fallut faire. Je ne t'en dirai rien, quoique ce soit bien agréable de trinquer avec un vieux camarade et de causer des amis et connaissances qu'on n'a pas vus depuis longtemps; oui, cela mérite qu'on en parle, mais tu pourrais me reprocher d'être trop porté sur ma bouche, et j'aime mieux continuer.

Le lendemain, en prenant la goutte avec Collignon, avant mon départ, je vis qu'une grande inquiétude commençait à se répandre. Des négociants de Dellys, arrivés pour le marché, parlaient à l'auberge d'incendies du côté d'Aumale, de marchés rasés par les Kabyles, et d'autres particularités semblables.

Ces gens me regardaient de temps en temps, pour voir l'effet que tout cela pouvait me produire; mais je me moquais bien de leurs histoires, ayant l'habitude de ne m'inquiéter des choses que lorsqu'elles arrivent.

Ils trouvaient que les douze spahis indigènes, commandés par un maréchal des logis également indigène, n'étaient pas trop rassurants pour le marché des Isser, et l'un d'eux finit par me dire :

« Maréchal des logis, savez-vous ce que

vous devriez faire? Votre première étape est Azib-Zamoun ; ce n'est qu'à seize kilomètres d'ici, toujours belle route. Eh bien, vous devriez rester jusqu'à midi; des soldats français, quand ils ne seraient que cinq, inspireraient toujours plus de confiance que ces spahis.

— Ah çà, lui répondis-je, est-ce que vous me prenez pour une bête? Mon ordre de route est d'être à Azib-Zamoun avant midi ; s'il arrivait quelque chose à mon détachement, est-ce vous qui devriez en répondre ? »

Mes chasseurs arrivaient alors à la porte sur leur charrette. Je sortis, en donnant une poignée de main à Collignon, et j'enfourchai mon cheval, que le père Lubin tenait en bride ; après quoi nous repartîmes.

On raconte toujours que dans les grandes occasions le soleil se voile, que la terre tremble, et d'autres histoires pareilles, pour marquer l'horreur de la nature, à cause de la mauvaise conduite des gens !

Moi, tout ce que je peux dire, c'est que le temps s'était remis au beau, et que les alouettes chantaient comme à l'ordinaire.

Nous traversâmes bien tranquillement le petit village de Bordj-Menaïel, puis nous commençâmes à monter, par un chemin bordé de blés, la grande côte d'Azib-Zamoun.

Je me souviens maintenant qu'au bout d'une heure de marche environ, nous rencontrâmes à gauche de notre route une jolie maison européenne, ressemblant à une petite cité ouvrière, le jardin devant, fermé de palissades, les banquettes pleines d'artichauts, de choux-fleurs, de salade pommée, de radis ; et, sur le seuil de la maison, une véranda toute couverte de volubilis, de chèvrefeuilles et d'autres plantes grimpantes qui pendaient tout autour.

Le verger était aussi rempli d'arbres européens : cerisiers, pruniers, pommiers, orangers en pleine fleur.

Je m'étais arrêté, regardant cette jolie demeure. Mes hommes ne voyaient que les artichauts, et l'un d'eux me dit :

« Maréchal des logis, c'est le paradis terrestre... Si l'on pouvait entrer!... »

Mais il y avait des palissades, et puis, à travers les fleurs, je voyais sous la véranda un homme à barbe noire, les yeux luisants, qui n'avait pas l'air de vouloir se laisser voler ses artichauts.

Nous continuâmes donc notre route ; et j'ai su plus tard que c'étaient les agents des ponts et chaussées qui demeuraient là. Nous avons aussi appris, quelques jours après, que cette jolie habitation avait été saccagée par les Kabyles, ses arbres coupés et plusieurs de ses habitants égorgés.

Les hommes sont comme des pendards vis-à-vis les uns des autres; quand ils trouvent un nid plein de jeunes, ils n'y laissent que des plumes et du sang.

Enfin, ayant poursuivi notre chemin, nous arrivâmes à Azib-Zamoun, où je fis monter les tentes. J'écrivis mes bons, pour toucher mes rations de vivres, et je me rendis moi-même chez M. Boucher, aubergiste et fournisseur.

Mais à peine avais-je demandé nos rations de fourrage, que ce M. Boucher entra dans une fureur sourde et se mit à traiter notre armée de rien qui vaille, nous accusant de tous les malheurs du pays; sa femme vint bientôt se joindre à lui pour m'accabler d'injures.

L'indignation me gagnait ; je leur criai de se taire, ou que j'allais les faire solidement ficeler avec une corde à fourrage et conduire au commandant de Tizi-Ouzou, qui pourrait écouter leurs injures, si cela lui convenait.

Ils se turent alors et me délivrèrent le fourrage contre mes bons.

De retour au bivac, après la soupe, voyant qu'il nous restait encore huit heures de soleil, je décidai qu'on doublerait l'étape et qu'on coucherait à Tizi-Ouzou. Nous levâmes le camp. Les époux Boucher, sur leur porte, me montraient le poing.

Je leur ris au nez.

Ces pauvres gens, tombés depuis entre les mains des Kabyles, ont dû faire de tristes réflexions ; ils ont dû reconnaître que sans les soldats leur boutique était peu de chose.

De pareilles leçons coûtent cher ; malheureusement, les hommes ne s'instruisent que par l'expérience.

A partir d'Azib-Zamoun, notre route entrait dans l'immense vallée du Sébaou, rivière torrentueuse, presque à sec en juin et juillet, mais alors bordée de joncs, de tamarix et d'autres plantes semblables. Les cimes arides et broussailleuses de la Grande Kabylie se développaient au-dessus de nous, la rivière se déroulait dans la vallée.

A mesure que nous avancions, chaque détail de ce paysage devenait plus frappant ; un peu sur notre droite, à la cime des airs, brillaient les murailles blanches du fort National et la route qui serpente en zigzag jusqu'à sa hauteur; sur une autre cime, à gauche, scintillait le marabout Dubelloi, petit

ermitage arabe surmonté de son croissant.

Lorsque nous eûmes dépassé le camp du Maréchal et le petit village appelé *Vin-Blanc*, nous aperçûmes enfin au pied de ces masses colossales, sur un léger renflement de terrain, le bordj de Tizi-Ouzou.

En Afrique, l'air est beaucoup plus clair que dans nos pays brumeux, on voit les choses de très-loin. Ce bordj, sur un petit monticule presque au niveau des orges et des blés, avec son mur d'enceinte haut de trois mètres et blanchi à la chaux, n'avait pas grande apparence. Malgré moi j'en conçus d'abord une triste opinion, d'autant plus qu'il nous cachait le village européen et le village arabe, tous deux inclinés sur l'autre pente du mamelon ; de sorte que je me représentais l'immense ennui que nous allions avoir, et la quantité de verres d'absinthe qu'il faudrait prendre en cet endroit pour tuer le temps.

Mais il ne faut jamais désespérer de rien, et nous devions avoir à Tizi-Ouzou des distractions auxquelles j'étais loin de m'attendre.

Avant d'arriver au bordj, nous eûmes le plaisir de rencontrer la belle fontaine construite par les Turcs, pendant leur occupation ; elle est à gauche, en contre-bas de la route, entourée d'une solide maçonnerie à fleur de terre et recouverte de deux magnifiques saules pleureurs. On ne peut voir d'eau plus fraîche, plus limpide; et ces deux grands saules qui se penchent, laissant tomber leurs longues feuilles pâles, sont d'un effet admirable.

Presque tous les voyageurs, en passant, descendent à la fontaine abreuver leurs mules et leurs chevaux, c'est ce que nous fîmes ; et sur les six heures nous arrivâmes au bordj de Tizi-Ouzou, découvrant enfin sur l'autre versant de la colline le village européen, avec sa grande rue, son église, sa place entourée de platanes, et, contre la montagne Dubelloi, le village arabe, la mosquée, la maison de commandement du caïd Ali, noyés dans le feuillage des orangers, des figuiers, des lauriers-roses.

Cette vue me rafraîchit le sang, et je me promis de descendre plus d'une fois à ces deux villages.

Le bordj lui-même, avec ses trois portes d'Alger, de Bougie et du bureau arabe, dominait tous les environs. Il comprenait d'abord le vieux bordj, lourde et massive construction turque en pierre, haute de vingt-cinq à trente pieds et garnie de créneaux. Autour de ce fortin, on avait bâti l'hôpital, la poudrière, le magasin du génie, deux pavillons pour les officiers, deux longues baraques sans étages, servant de remises et de casernes ; le tout était relié par un mur, et plusieurs de ces constructions formaient rempart, leurs fenêtres étant grillées sur la campagne et leurs portes tournées à l'intérieur.

Les camarades nous reçurent à bras ouverts, et l'on passa le reste de la journée à se donner des nouvelles.

Le détachement du 1er régiment de chasseurs, à Tizi-Ouzou, se composait d'un lieutenant, d'un sous-lieutenant, trois maréchaux des logis, deux trompettes, un maréchal ferrant, soixante hommes, soixante-dix chevaux.

Mon camarade, le maréchal des logis Ignard, était de semaine.

Je fis la connaissance, ce même jour, à la cantine, du maréchal des logis Detchard, du train des équipages, un bon et brave soldat, pour lequel j'ai toujours conservé de l'estime.

La nuit venue et la retraite sonnée, nous allâmes enfin nous reposer à la grâce de Dieu.

Le lendemain, après la soupe, Detchard, qui sortait de l'artillerie, et moi, tout en fumant notre pipe, nous fîmes le tour du bordj, car ma première idée en arrivant quelque part, c'est de voir où je suis.

Du haut des remparts, on jouissait d'une vue très-étendue sur les deux côtés de la vallée. Detchard m'expliquait tout.

« Voici là-haut, me disait-il, le fort National, à vingt-six kilomètres d'ici, par la route, mais en ligne droite il n'est pas à plus de dix ou douze kilomètres ; il a six pièces rayées, huit cents hommes de garnison et une bonne fontaine. C'est dommage que nous n'en ayons pas autant ; nous n'avons que des citernes, et l'on peut nous couper l'eau, ce qui serait bien désagréable pendant les grandes chaleurs de mai, juin et juillet. Entre le fort National et nous, dans le fond de ce ravin, coule l'Oued-Aissi, une petite rivière très-froide, claire comme l'eau de roche, qui sort du Djurjura ; on y pêche de bons poissons, vous verrez ça plus tard. L'Oued-Aissi fait un détour derrière cette côte et tombe plus loin dans le Sébaou ; à l'embranchement des deux rivières se trouve le village arabe de Si-Kou-Médour, où l'on mène quelquefois les promenades militaires. Toutes les montagnes autour de nous sont habitées par les Kabyles, et l'on peut dire que ces gens-là se défendent très-bien ; ce sont des tribus guerrières, surtout les Beni-Raten et les Mâatka. Tenez, voyez-vous sur cette crête, ces murs blancs der-

rière les broussailles ; vous croiriez des nids d'éperviers, n'est-ce pas? Eh bien, c'est le village de Bouïnoum. Les Kabyles ne bâtissent pas comme nous le long des rivières, ils nichent sur les montagnes ; leurs femmes aiment mieux faire quatre ou cinq kilomètres tous les jours, pour descendre à la vallée avec leurs cruches, chercher de l'eau, et les hommes aiment mieux descendre et remonter mille fois avec leurs charges d'huile, de fruits et de légumes, que de se fier à nous. Je me suis même laissé dire qu'ils ne se sont jamais fiés à personne , ni aux anciens Romains, ni aux Arabes, ni aux Turcs; ils ont toujours eu plus de confiance dans leurs rochers que dans la parole des généraux.

— Cela montre une grande défiance, lui disais-je.

— Oui, maréchal des logis, et pourtant on ne peut pas leur donner tort, car bien des généraux et même bien des empereurs ont manqué de parole. Ces Beni-Raten, ces Mâatka et tous les autres Kabyles vivent donc ainsi dans les airs, et font semblant de se soumettre, quand ils ne sont pas les plus forts. Dans leurs villages, où les baraques sont entassées sans ordre, comme des taupinières, ils fabriquent de tout : des yatagans, des fusils, des balles, de la poudre, même de la fausse monnaie. Puisqu'ils ne se fient pas à nous, il ne faut pas non plus se fier à eux.

— Je suis tout à fait de votre avis. Mais qu'est-ce que nous voyons donc là-bas?

— Ça, c'est le cimetière européen ; il est entouré d'un petit mur. Et cette route qui serpente dans la vallée, c'est la route muletière de Dra-el-Mizan ; elle se perd plus loin dans les gorges profondes des Mâatka.

— Et ceci, maréchal des logis, derrière l'hôpital?

— C'est l'endroit qu'on appelle le cimetière des braves! C'est là que dorment les Français morts en 1857, en enlevant d'assaut le fort des Beni-Raten, lorsque nous fîmes la conquête du pays. Et plus bas, à l'endroit où descendent les égouts du bordj, vous voyez le jardin militaire, loué maintenant au vieil Antonio, un bon homme qui nous vend des légumes pour l'ordinaire; il tient un petit cabaret, où nous allons quelquefois prendre l'absinthe. »

Detchard me donna ces explications et beaucoup d'autres, en suivant la terrasse du petit mur; puis nous descendîmes au village par la porte de Bougie, pour prendre quelques chopes de bière, à l'auberge de la *Femme sans tête*, non loin des écuries militaires.

La bière n'est pas mauvaise avant le mois de mai, en Afrique, et puis on ne peut pas toujours prendre de l'absinthe et du vermout.

Nous étions donc là, le coude sur la table ; je regardais par la fenêtre les gens aller et venir dans la rue. Au bout d'une heure, j'avais vu passer le jeune curé, avec sa barbe noire, le tricorne sous le bras; puis les deux chères sœurs, le bandeau blanc sur le front, qui s'en allaient tenir l'école des filles ; le sous-maître Deveaux, sergent de zouaves, que mon camarade Detchard se dépêcha d'appeler, en toquant à la vitre, et qui voulut bien accepter un petit verre sur le pouce, avant d'entrer en classe. Le brigadier de gendarmerie vint aussi jeter un coup d'œil sur les nouvelles figures. Celui qui m'étonna le plus, ce fut le brigadier forestier Lefèbre, un bon vieux tout gris, et l'oreille fort dure, qui gardait les forêts de l'Etat dans les environs; il vint se rafraîchir au comptoir, la bretelle du fusil de chasse sur l'épaule.

Alors, voyant cela, je me dis que nous étions à Tizi-Ouzou comme dans un autre coin de la France ; que rien n'y manquait, ni les curés, ni les chères sœurs, ni les gardes forestiers, ni les gendarmes ; et tout ce qu'on m'avait raconté de soulèvements, d'incendies, de marchés rasés, de Beni-Raten, de Mâatka, me parut une mauvaise plaisanterie.

J'en étais même vexé ; je trouvais ces figures si calmes, si paisibles, que je me disais en moi-même :

« Gognel, tu es un véritable enfant de croire à tout ce qu'on te raconte ; est-ce que ces gens-là, s'ils étaient dans l'inquiétude, ne feraient pas d'autres mines?..... Allons.... allons.... il n'y aura rien ; c'est une partie remise pour longtemps! »

Mais j'étais loin de mon compte ; la précipitation des jugements ne vaut rien.

Le dimanche 9 avril, le maréchal des logis Ignard descendait de semaine, mon tour était venu.

Tout alla bien jusqu'au 12.

Ce jour-là, je conduisais la promenade des chevaux sur la route du fort National ; les chasseurs me demandèrent de leur faire voir le moulin de Saint-Pierre, à quelques kilomètres plus loin, j'y consentis.

C'est un moulin français, sur l'Oued-Aissi, exploité par des négociants d'Alger ; ils avaient là leur gérant, avec sa jeune femme et sa belle-sœur. Nous descendîmes donc au ravin, entouré de plantations admirables ; grands arbres, belle culture, tout réjouissait la vue.

Le gérant, un brave homme, s'empressa de

nous montrer l'établissement, et puis nous revînmes d'un bon pas, car je craignais d'avoir conduit trop loin notre promenade, mais nous rentrâmes à temps pour la soupe ; et vers trois heures, comme j'assistais au pansage dans les écuries, qui se trouvent au pied du bordj, sur la pente du village, le lieutenant Wolf, du bureau arabe, escorté de quatre cavaliers, arriva.

« Surveillez bien le pansage, me dit-il, et faites donner une bonne ration aux chevaux ; tout annonce que vous monterez à cheval ce soir. »

Il s'en alla, et toute l'après-midi on vit du mouvement.

Le vieux brigadier de spahis, Abd-el-Kader Soliman, attaché depuis des années au bureau arabe, rentrait vers quatre heures, et le voyant arriver ventre à terre sur son cheval blanc, la crinière flottante, la grande queue balayant la poussière, sa vieille barbe grise ébouriffée et la chamelière roulée autour du capuchon blanc, je lui criai :

« Eh bien ! Abd-el-Kader, quoi de nouveau ?

— Laisse-moi, maréchal des logis, dit-il en s'arrêtant une seconde, la croupe de son cheval repliée sur les jarrets ; le caïd Ali se révolte ; M. Goujon, l'interprète, est allé chez lui hier soir ; nous avons peur qu'il ne soit enlevé avec ses deux spahis. »

Il repartit à fond de train. Je le suivais de loin, et, comme j'entrais par la porte de Bougie, il sortait déjà du bureau du commandant Leblanc, il sautait à cheval et repassait auprès de moi comme un ouragan.

Il faut avoir vu un vieux cavalier arabe descendre une rampe pareille au triple galop, pour savoir ce que c'est que de manier un cheval.

Enfin, pendant qu'il allait porter des ordres quelque part, je rentrai dans notre chambre, où se trouvaient justement les maréchaux des logis Ignard et Brissard.

« Goguel, me dit aussitôt Brissard, il y a du nouveau, le lieutenant m'a demandé la liste des chevaux disponibles, il m'a dit de compléter leurs trois paquets de cartouches à mes hommes, de préparer les bons pour six jours de vivres et de nous tenir prêts à partir.

— Tant mieux! dit Ignard, nous allons voir du pays, dans trois jours nous serons près d'Aumale. »

Je n'étais pas de leur avis, et je leur racontai que le caïd Ali venait de se révolter aux environs, ce qui nous dispenserait d'aller si loin.

« Qu'est-ce que Caïd Ali peut faire avec son gros ventre ? disait Brissard. Comment cette grosse pastèque pourrait-elle tenir la campagne? »

Je leur fis observer que Caïd Ali n'aurait pas besoin de marcher, qu'il avait deux beaux-frères : Mokrani et Saïd Caïd, qui tiendraient la campagne à sa place.

Brissard sortit là-dessus, pour compléter l'armement, et vers sept heures le lieutenant Cayatte, puis le sous-lieutenant Aressy vinrent nous prévenir que dans une heure il faudrait être prêts, que nous serions quarante combattants.

Ils nous recommandèrent surtout de ne pas courir, de ne pas faire de bruit, d'éviter tout ce qui pouvait donner l'éveil, et d'être à cheval après avoir complété nos provisions de six jours.

Ces ordres donnés, chacun s'occupa de son affaire, et à huit heures sonnant, l'appel terminé, nos officiers se partagèrent les hommes en deux pelotons de vingt hommes chacun, le premier commandé par le lieutenant Cayatte, Brissard et Ignard, maréchaux des logis ; le second commandé par le sous-lieutenant Aressy, et moi comme sous-officier. Nous allions laisser dans le bordj, en partant, une quinzaine de chasseurs, cent quatre mobilisés de la Côte-d'Or, cinq artilleurs commandés par un brigadier, et vingt soldats du train commandés par le maréchal des logis Detchard, qui remplissait en même temps les fonctions d'adjudant de place.

Le commandant supérieur était M. Leblanc, chef du bureau arabe de Tizi-Ouzou. Le bureau arabe se composait de M. Sage, capitaine ; Wolf, lieutenant ; Laforcade, sous-lieutenant, et de M. Goujon, interprète, jeune homme plein d'énergie.

Ajoutez un garde du génie, un gardien de batterie, un jeune chirurgien, M. Annesley, nouvellement sorti des écoles, et M. Desjardins, comptable.

Donc, sur les huit heures et demie, chacun ayant pris sa place dans les rangs, le lieutenant Cayatte donna l'ordre du départ, et nous descendîmes la rampe du bordj au village.

En traversant la grande rue, le sous-lieutenant Aressy me demanda si j'avais de la place pour loger sa gourde. Une petite place pour la gourde ne manque jamais aux chasseurs d'Afrique. Nous fîmes halte un instant à la porte du café Thibaud ; Mlle Marie nous remplit la gourde d'eau-de-vie et nous offrit un petit verre de cognac ; après quoi nous rejoignî-

mes le détachement, qui cheminait en silence sur la grande route.

La nuit était venue, très-obscure, et quelques pas plus loin nous prîmes le chemin de Si-Kou-Médour, en traversant l'Oued-Aissi ; les chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail ; les étoiles tremblottaient dans les flots sombres.

Après avoir touché l'autre rive, durant plus d'une demi-heure nous eûmes un chemin impossible, bordé d'immenses cactus, dont les dards nous accrochaient et nous piquaient jusqu'au sang ; mais on ne murmurait pas, on allait.

Vers onze heures, les aboiements des chiens de Si-Kou-Médour nous avertirent que nous contournions le village; nous n'en étions plus loin, et quelques instants après nous sortions de ce passage abominable, sur un grand terrain vague, autant que j'en pus juger par cette nuit noire.

Là, le lieutenant nous donna l'ordre de nous mettre sur deux rangs, puis de mettre pied à terre : il commanda de planter les piquets, de tendre les cordes, d'entraver les chevaux.

Cela fait, il nous appela, les trois maréchaux des logis, et nous dit de prévenir les hommes qu'on ne dresserait pas les tentes, qu'on n'allumerait pas de feu et qu'on ne ferait pas de bruit.

« Les chevaux ne seront pas dessellés, dit-il, on les déchargera seulement; chaque homme, après avoir débridé, se couchera près de son cheval, le sabre au corps, le fusil sous la main, la bride passée dans le bras, pour être prêt à brider et à monter au premier signal. Il est bien entendu que deux factionnaires vont être placés et qu'on les relèvera d'heure en heure. Un de vous se promènera en tête des chevaux durant deux heures, un brigadier se promènera derrière, le même temps, chacun à son tour. Moi, je resterai là, pendant que M. Aressy se reposera; puis il viendra me relever. A quatre heures du matin on donnera une ration aux chevaux, on fera le café ; à cinq heures nous serons à cheval. »

Après ces explications, je pris le premier quart; le lieutenant alluma sa pipe, et les chevaux étant déchargés, tout rentra dans le silence.

La nuit était profonde ; nous entendions l'eau du Sébaou couler sur les galets, et, plus loin, les bandes de chacals s'appeler d'un bout à l'autre de la vallée.

Le silence était aussi troublé par les cris des chevaux, qui se battent quelquefois entre eux, et ceux des chasseurs réveillés en sursaut, qui les traitaient de vieilles rosses, en les menaçant de se fâcher.

Au bout de mes deux heures, j'allai réveiller Ignard, qui dormait dans son manteau. C'est un bien bon garçon, mais il ne put s'empêcher de prétendre, en se levant, que je n'étais pas resté là cinq minutes.

Le brigadier Péron alla réveiller aussi son camarade, qui n'était pas de meilleure humeur, à ce que j'entendis.

Enfin je me couchai près de mon cheval et je m'endormis.

Le petit jour blanchissait à peine le haut des montagnes, lorsque mon chasseur Coppel m'éveilla.

« Tenez, maréchal des logis, me dit-il, en me présentant un bon quart de café, voilà de quoi vous réchauffer. »

Aussitôt, je sautai sur mes jambes et je regardai ; nous étions tout près de Si-Kou-Médour, dont les vieilles baraques en torchis, couvertes de roseaux, et les jardinets, séparés l'un de l'autre par d'énormes haies de cactus, se voyaient à cinquante pas. Nous occupions, derrière le village, un petit plateau, où s'élevaient quelques meules de paille, entourées d'épines.

Des officiers du bureau arabe, arrivés après nous, pendant la nuit, s'étaient logés dans une de ces meules; leurs spahis caracolaient autour.

Une foule de Kabyles, par groupes de quinze à vingt, avec leurs grands burnous blancs, leurs longs fusils ou leurs vieux tromblons en bandoulière, descendaient des montagnes environnantes. C'étaient nos contingents ; ils arrivaient soi-disant pour nous soutenir.

Je vis tout cela d'un coup d'œil.

Les enfants de Si-Kou-Médour arrivaient aussi se mêler à nous et nous observaient d'un œil de pie, pendant que les femmes nous regardaient du fond de leurs gourbis, et les cigognes du haut des toits.

C'est le pays des cigognes, je n'en ai jamais autant vu de ma vie.

J'avalai mon quart de café, puis je donnai l'accolade à la gourde du lieutenant Aressy ; j'appelai les camarades, qui lui souhaitèrent aussi le bonjour.

Le lieutenant arriva presque aussitôt; il ordonna de recharger les chevaux, de leur ôter la musette, d'enlever les cordes et les piquets.

Le soleil alors étincelait. Tous ces Kabyles qui venaient gravement et s'arrêtaient à quelques pas du bivac ne m'inspiraient pas trop de confiance. Bientôt les officiers du bureau

arabe se mirent à leur distribuer des cartouches ; des mules chargées de couffins arrivaient encore plus loin, et la distribution continuait.

Les spahis, tout joyeux, causaient avec ces nouveaux venus, et je dis au vieil Abd-el-Kader, qui s'avançait à cheval, en lui présentant la gourde :

« Dis donc, brigadier, qu'est-ce que tous ces bédouins-là ; d'où sortent-ils et qu'est-ce qu'ils demandent ? »

Lui, regardant de tous les côtés, pour s'assurer que personne ne le regardait, leva le coude et but un bon coup ; puis, passant lentement la main sur ses vieilles moustaches grises, il me rendit la gourde et répondit :

« Le caïd Ali s'est révolté avec son village de Temda... Alors, tu comprends, maréchal des logis, nous avons prévenu les autres tribus de nous envoyer des gens pour faire razzia ; ce sont nos amis ! Nous allons marcher devant, comme toujours ; eux derrière ; Caïd Ali se défendra peut-être ; on donne quelques cartouches à ces gens pour charger leurs fusils.... Il y aura razzia, répéta-t-il en souriant.

— Et si nos amis nous tournent casaque ? dit Brissard.

— Il n'y a pas de danger. Tu vas voir ; les femmes et les enfants de Temda sont déjà partis ; nous prendrons tout et nous brûlerons le village. Il y a beaucoup de bœufs à Temda ; si j'en prends un, je le donnerai à mes amis les chasseurs. »

Ainsi parla le vieux spahi. Il en avait vu bien d'autres depuis trente ans et ne doutait de rien. Puis il partit, allant à la rencontre de nouveaux groupes de Kabyles, pour leur indiquer l'endroit où se distribuaient les cartouches.

Au bout de quelques instants, le lieutenant Cayatte nous ayant fait compter par quatre et rompre par deux, se mit à la tête de la colonne, avec un cavalier du bureau arabe, qui devait nous servir de guide, et nous partîmes tranquillement à travers les broussailles, jusqu'au tracé de la nouvelle route de Tizi-Ouzou à Bougie ; deux ou trois cents Kabyles nous précédaient ; mais, voyant que la masse ne nous suivait pas, le lieutenant fit arrêter la colonne, et le guide retourna voir ce qui retardait ces gens.

Il revint dire que les Kabyles se partageaient en deux colonnes, dont l'une suivait le pied de la montagne des Beni-Raten, à notre droite, l'autre la rive du Sébaou, à notre gauche. Il ajouta que ces deux colonnes nous rejoindraient avant d'arriver à Temda.

Le lieutenant, satisfait de cette explication, après nous avoir fait mettre pied à terre pour serrer les sangles, ordonna de se remettre en marche.

Nous allions sans nous presser. La route, qui n'était qu'ébauchée, suit cette magnifique vallée du Sébaou dans toute sa longueur ; de chaque côté s'élèvent de hautes montagnes couvertes d'oliviers, où se détachent les murailles blanches des villages kabyles.

C'était un spectacle splendide au lever du soleil.

Le Sébaou, presque à sec, laissait à découvert les trois quarts de son lit, plein de galets blancs comme du marbre ; de notre côté, l'eau, plus profonde, serpentait contre la berge à travers les tamarix et les lauriers-roses. De loin en loin, se levaient des bécassines, des sarcelles, des cigognes et d'autres oiseaux aquatiques, qui fuyaient à notre approche ; les deux colonnes du bureau arabe s'étaient enfin décidées à partir ; l'une allait sur une longue file, dans l'ombre des montagnes, l'autre sur les galets de la rivière, en plein soleil ; elles semblaient nous escorter à distance.

La marche durait depuis environ une heure, lorsque nous découvrîmes, à cinq ou six kilomètres devant nous, en travers de la vallée, une haute colline à gauche, entièrement déboisée et couverte de blés verts.

Le Sébaou faisait un coude au pied de la colline, et des milliers d'Arabes fourmillaient là-haut.

Au sommet d'un petit mamelon, à droite, se dressait un cavalier sur un cheval noir et vêtu d'un burnous noir.

Dès que cet homme nous aperçut, il descendit à la charge, traversa le Sébaou et rejoignit les révoltés.

Le guide dit sans doute alors au lieutenant : « Voici l'ennemi ! » car ces mots furent répétés jusqu'à l'arrière-garde.

Vingt minutes après, nous arrivâmes au coude de la rivière, large en cet endroit d'environ un kilomètre, tout de gravier sec, et de huit à dix mètres d'eau seulement, coulant contre la berge de notre côté. Nous traversâmes ce petit bras d'eau, et dans le lit même de la rivière, sur le gravier, on se mit en bataille, le premier peloton en avant, et le second, dont j'étais, en arrière.

A quelques cents mètres devant nous, au pied de la colline, s'étendait un grand verger de figuiers, où nous voyions aller et venir six cavaliers arabes, qu'on nous dit être de la famille du caïd révolté.

Pendant que nous étions en bataille, nos

Il faut avoir vu un vieux cavalier arabe (p. 13).

colonnes de Kabyles auxiliaires s'étaient réunies en une seule masse, car déjà, depuis une demi-heure, celle qui marchait à gauche, sur le gravier, avait passé la rivière, et celle de droite, qui suivait le pied des montagnes, était descendue dans la vallée, de sorte qu'au lieu de les avoir en flanqueurs, pour nous soutenir, nous les avions sur nos derrières. Et tous ces braves gens, avec leurs grands burnous, leurs longues barbes et leurs fusils, s'arrêtèrent tranquillement sur la rive, regardant ce que nous allions faire.

Quelques-uns avaient bien déchargé leurs vieilles patraques, mais ils savaient qu'elles ne portaient pas au quart de la distance.

Enfin, cela regardait les officiers du bureau arabe.

Le lieutenant Cayatte ne parut pas s'en inquiéter; il déploya son peloton en tirailleurs, et, cinq minutes après, les six cavaliers qui nous observaient du verger étaient démontés. Nous avons appris par la suite que deux étaient morts de leurs blessures; les autres gagnèrent leur ligne de retraite, emportant les blessés.

Ainsi commença le combat.

Et maintenant représente-toi le premier peloton qui remonte à cheval et part au galop; les Kabyles répandus dans les blés, qui se lèvent et font feu sur eux, tout en se retirant à grands pas; la charge qui passe à travers le verger et gagne le haut de la colline; nous en bas, en ligne de bataille, impatients de partir, et derrière nous les officiers du bureau arabe,

Voila ce qui s'appelle un fier soldat... (p. 18).

en train de haranguer nos contingents, pour les décider à passer le Sébaou.

Le cavalier Ali, du bureau arabe, ne faisait que passer et repasser la rivière, pour leur montrer qu'elle n'était pas profonde ; mais ces braves gens, toujours graves et solennels, n'avaient pas l'air de le voir ni de l'entendre, lorsqu'une balle vint frapper son cheval juste au milieu du front et l'étendit mort dans le courant.

Alors nos bons amis poussèrent de grands cris et se précipitèrent dans l'eau, pour attraper l'un la bride et l'autre la selle de la bête.

Ali gagna le bord et vint nous rejoindre à la réserve.

Pendant ce temps, le premier peloton avait atteint aux deux tiers de la colline ; les coups de fusil redoublaient.

Tout à coup, nous vîmes déboucher en arrière du premier peloton, à droite, une colonne serrée de Kabyles, le grand étendard jaune et vert déployé. Ils se dépêchaient d'accourir, pour couper la retraite à nos camarades.

Le lieutenant Aressy vit le danger.

« Pas une minute à perdre, dit-il ; sabre à la main, en avant ! »

Et nous partîmes comme des forcenés.

Quelques instants après, nous arrivions au verger. Là nous enfilâmes un petit ravin, où l'on ne pouvait passer qu'un à un, et nous débouchâmes dans les blés, juste en face des Kabyles, qui ne nous attendaient pas et se mirent précipitamment en retraite.

Nous poursuivîmes notre charge jusqu'au premier tiers de la colline, près de trois ou quatre vieilles masures, où venait aboutir une haie de cactus haute et profonde, coupant la colline en écharpe.

« Voyons, les bons tireurs, pied à terre ! » s'écria le lieutenant.

Aussitôt je sautai de mon cheval, je remis la bride à l'élève trompette Lecomte, et je lui demandai son chassepot. Puis j'enfilai la ruelle, où passait un petit ruisseau plein de grosses pierres tachées d'énormes gouttes de sang ; c'est par là que les Kabyles avaient emporté leurs blessés.

Il y avait au bout de la ruelle un champ de blé. Je vis auprès de moi le brigadier Péron, mon ordonnance Coppel, les vieux chasseurs Audot et Ramadier ; nous mîmes genou terre dans les blés pour commencer le feu.

Deux ou trois chasseurs à cheval, de l'autre côté de la haie, derrière nous, tiraient aussi par-dessus les cactus. Le lieutenant Aressy, tout riant, sur son petit cheval rouge, le sabre à la main, nous indiquait les directions :

« A droite du champ.... en voici deux qui se glissent... Attention !... »

Mais ils arrivaient toujours plus serrés, en rampant, et tout à coup le lieutenant cria :

« Tout le monde à cheval !.... Allons..... allons..... dépêchons-nous, ils vont nous tourner ! »

Moi, je dis aux tirailleurs :

« Repassons la haie ! »

Mais j'arrivais à peine de l'autre côté, que presque tout notre monde partait. L'élève trompette Lecomte commençait à filer, avec mon cheval en main. Je le rappelai furieux. Il me passa la bride et partit au galop.

J'entendais les Kabyles courir et s'appeler. Mon cheval, voyant que tous les autres partaient, était d'une impatience dangereuse. Je voulais monter ; comme le terrain était en pente, et que le côté montoir se trouvait sur la pente au-dessous, je ne pouvais m'enlever : ma selle tournait, mon cheval se dressait pour partir.

J'entendais les Kabyles arriver.

Enfin je passai du côté hors montoir, je ramenai ma selle, et la bretelle du fusil au cou, le sabre entre les jambes, je montai.

Il était temps !

Je lâchai les rênes, et le cheval partit comme la foudre. Les Kabyles, à vingt pas, avaient cru me prendre vivant ; ils auraient pu me tuer cent fois à coups de fusil ; leur haine, leur espoir de vengeance m'avaient sauvé.

Mon cheval, suivant les autres de l'œil, filait sur le flanc de la colline, au milieu d'une grêle de balles.

Je parcourus ainsi environ huit cents à mille mètres, et j'atteignis le bord d'un immense talus ; au-dessous s'étendait une plaine ; un filet d'eau, légèrement encaissé, passait au bas ; et derrière le ruisseau, dans les tamarix, nos chasseurs du premier et du second peloton, déployés en tirailleurs, attendaient, prêts à tirer.

En arrivant au bord de ce talus, je vis le brigadier Péron couché sous son cheval, dont il ne pouvait se dégager la jambe. Je lui criai :

« Péron, sauve-toi, les Kabyles me suivent. »

Alors, faisant un effort, il retira sa jambe ; mais le fourreau du sabre était aussi pris sous le cheval, il ne pouvait le tirer de là. Je lui dis :

« Lâche ton ceinturon.... laisse ton fourreau.... »

Ce qu'il fit bien vite. Puis il descendit quatre à quatre, tenant son fusil d'une main et la lame du sabre de l'autre.

Nous n'étions pas au bas du talus que les Kabyles paraissaient au haut. Heureusement nos chasseurs reçurent les premiers à coups de fusil, ce qui nous permit de rejoindre le détachement.

A peine arrivés au milieu de nos camarades, je mis pied à terre pour resseller mon cheval et rétablir un peu l'ordre de mon équipement. — Le lieutenant Aressy vint me serrer la main ; il était heureux de me revoir.

Nous allâmes aussitôt nous reformer en bataille dans le lit desséché de la rivière, et là nous reconnûmes avec peine que le vieux chasseur Audot avait disparu, ainsi que Ramadier, de notre peloton ; le chasseur Joseph, du premier peloton, avait une balle dans la cuisse.

Péron prit le cheval de Ramadier, qui venait de rejoindre.

Les Kabyles faisaient mine de vouloir nous poursuivre. Le cavalier noir, pour les entraîner, descendit même jusqu'au pied de la montée, et là nous envoya bravement son coup de fusil ; puis il se retira tranquillement au pas, rejoindre ses gens. Les balles pleuvaient autour de lui, soulevant la poussière ; nous ne pûmes le toucher.

Voilà ce qui s'appelle un fier soldat ; personne ne le disait, mais nous le pensions tous.

Pendant cette fusillade, nos chasseurs se demandaient des cartouches les uns aux autres, et l'on reconnut avec stupeur qu'il n'en

restait que trois paquets au détachement.

Ce n'était pas gai, à vingt kilomètres de Tizi-Ouzou!

Encore si les Kabyles avaient osé se hasarder en plaine, nous aurions pu les charger le sabre à la main, mais ils se tenaient sur les hauteurs.

Nous repassâmes donc la rivière, et nous rejoignîmes nos fameux contingents, auxquels on avait distribué des cartouches. Une sorte de satisfaction intérieure éclatait dans leurs yeux; par bonheur, ils ne se doutaient pas que les munitions nous manquaient, car ils nous seraient tombés sur le dos, j'en suis sûr.

Nous n'avions rien de mieux à faire que de retourner à Si-Kou-Médour, et c'est ce que nous fîmes. Deux heures après, nous étions à notre point de départ; les chevaux, débridés et déchargés, mangeaient leur ration d'orge, la musette au nez, à la même place où nous bivaquions le matin; les hommes faisaient la soupe; et à six cents mètres en avant, du côté de l'ennemi, se voyait un de nos chasseurs en vedette.

Nous passâmes la nuit au même endroit. Vers le soir, au coucher du soleil, arriva un mulet chargé de cartouches, que nous envoyait le commandant du cercle, Leblanc. On se couvrit d'une grand'garde; l'ennemi n'était pas loin, il avait dû nous suivre. Et toute cette nuit, en rêvant aux camarades restés là-bas, derrière les cactus, j'entendais les chacals crier et s'appeler bien plus encore que la veille; comme j'en faisais la remarque au vieux spahi Abd-el-Kader, il me répondit que c'était le cri de ralliement des Kabyles.

Combien de tristes réflexions je fis alors, en songeant qu'il ne s'en était fallu que d'une minute pour avoir ma tête dans le même sac que celles du brave Ramadier et du vieil Audot. Je me demandais comment ils avaient été pris; Audot sans doute était tombé mort dans les blés, où je ne l'avais plus vu; Ramadier avait couru jusqu'au bout de la haie, pensant s'échapper par les vieilles masures, et là les Kabyles l'attendaient. Mes idées n'étaient pas réjouissantes.

Le jour parut enfin; on releva la grand'garde, on fit un brin de pansage. Nos gueux d'auxiliaires, qui ne nous avaient pas encore tout à fait abandonnés, se trouvaient au milieu de nous. On parlait de renforts qui devaient nous venir de Tizi-Ouzou, de chasseurs à pied, d'artilleurs, etc.; un spahi soutenait même qu'ils étaient à deux kilomètres au delà de l'Oued-Aissi.

Nos amis Kabyles, assis en rond par groupes, prêtaient l'oreille. Et voilà qu'un coup de fusil part, personne n'a jamais su d'où ni comment; le sous-lieutenant Aressy, qui regardait tranquillement manger ses chevaux, les mains croisées sur le dos, pousse un cri : il venait de recevoir par derrière une balle qui lui traversait l'os où s'emboîte la cuisse et qui lui pénétrait jusque dans le ventre.

Figure-toi l'indignation des chasseurs; les Kabyles ne disaient rien.

« Goguel, me cria le lieutenant Cayatte, en se tournant de mon côté, cherchez le médecin à Tizi-Ouzou! »

Je montai vite à cheval et je partis au galop.

Après avoir traversé l'Oued-Aissi, j'aperçus dans le lointain, sur la route, des chasseurs à pied et des artilleurs; mais ce n'était pas le moment de leur donner ni de leur demander des nouvelles.

En arrivant au bordj, j'appris que le vieux commandant Leblanc était relevé de son commandement et remplacé par M. Letellier, un jeune chef de bataillon du 1er zouaves. Je me transportai près de lui, pour lui rendre compte de ce qui venait d'arriver. Il me fit quelques questions, puis il donna l'ordre au médecin de partir, et en même temps de faire atteler une charrette pour ramener le blessé.

Je redescendais au village, laissant respirer mon cheval, lorsque je fis la rencontre du vieux sergent Deveaux, adjoint à l'instituteur de Tizi-Ouzou, qui montait au bordj, et s'empressa de me raconter que soixante-six chasseurs à pied, armés de chassepots, sous la conduite de deux officiers, étaient arrivés le matin même, à la destination du fort National, avec trente soldats du train et vingt-quatre ouvriers de la 10e compagnie d'artillerie, commandés par le maréchal des logis Erbs; mais que depuis notre défaite, toute la tribu des Beni-Raten s'étant soulevée, ce détachement resterait à Tizi-Ouzou; que le commandant du fort National était également relevé de ses fonctions et remplacé par le colonel Marchal, lieutenant-colonel au 4e régiment de chasseurs d'Afrique, lequel n'avait pas voulu compromettre son petit détachement et s'était engagé seul, sur une mule, à travers l'insurrection.

« Il doit être à cette heure au fort, dit le sergent, à moins qu'il n'ait eu le cou coupé en route. »

Après m'avoir raconté cela, Deveaux me dit :

« Je vous quitte, car, vous le voyez, tout notre monde se rend au bordj; toute la Kabylie s'insurge, bientôt nous serons assiégés. Le

père Colombâni, l'instituteur, a déjà mené sa vache là-haut, mais sa femme et ses enfants sont encore à la maison d'école, en train de tout déménager; voici les deux chères sœurs qui viennent avec de gros paniers, et les hommes de M. le curé, avec ce qu'il y a de plus précieux. Le père Thibaud, du café des officiers, emballe ses bouteilles, et là-bas, le boucher Louis, avec sa petite voiture et sa mule, monte au trot; il a déjà fait au moins six voyages.

— Allons, dis-je au sergent, je vois que vous êtes tous des peureux, les Kabyles n'oseront jamais venir sous le canon de la place.

— Ah! ah! maréchal des logis Goguel, je n'ai pas toujours été détaché instituteur adjoint : j'ai vingt-trois ans de service; j'ai suivi le 1er zouaves dans plus d'une expédition, et je connais ces gens-là mieux que vous; en 1857, ils nous ont donné du fil à retordre, et déjà bien avant ils avaient bloqué le colonel Beauprêtre dans le vieux bordj. Beauprêtre... ah! quel homme!... C'est lui qui savait prendre les Kabyles, et qui n'épargnait pas leurs têtes; aussi tous le respectent encore et disent : « C'était un brave! » Quel homme! quel homme!... Avec trente chasseurs, dans le vieux bordj, il les a tenus en échec. »

Le sergent allait me raconter cette histoire, mais j'étais pressé.

« Vous me raconterez cela plus tard, lui dis-je, il faut que je parte. Au revoir... à bientôt! »

Et je poursuivis mon chemin.

Deux kilomètres plus loin, je rencontrai les chasseurs à pied, les soldats du train et les artilleurs qui revenaient en allongeant le pas; je pressai l'allure et je rejoignis notre détachement.

Tout le monde était à cheval. Le maréchal des logis Brissard faisait l'appel; les contingents kabyles autour de nous, appuyés sur leurs longs fusils, nous regardaient d'un œil sombre; l'appel fini, le lieutenant Cayatte allumant sa pipe, dit :

« Tout le monde est présent. »

Il nous fit rompre par deux, et nous défilâmes devant nos bons amis, dont les figures basanées et les yeux noirs n'exprimaient pas positivement une grande tendresse pour nous. Brissard était en avant, moi au centre, Ignard à l'arrière-garde.

Un instant avant de partir, comme Brissard passait près de moi, je lui dis :

« Tu vois ces gens-là; ce matin ils étaient nos amis, à ce que disaient les cavaliers du bureau arabe, maintenant ils sont avec les insurgés.... Gare au défilé!... S'ils en ont le courage, en se voyant dix contre un et des cartouches plein leur sac, ils feront sur nous une décharge générale; pas un homme du détachement n'en réchappera!

— Tu penses à cela, Goguel, me dit-il en clignant de l'œil; eh bien! j'y pensais aussi! »

Après le commandement de marche, pour gagner la route il fallait sauter un petit fossé. Le lieutenant se mit à la queue de la colonne. Brissard passa le premier; puis les deux trompettes, puis les deux chevaux de bât, puis tous les chasseurs sautèrent l'un après l'autre. Au delà du fossé, on faisait halte pour reformer les rangs. Il ne restait plus qu'un chasseur et le lieutenant.

Nous tournions le dos aux Kabyles. J'avais fait face en queue, par un mouvement instinctif. Comme le dernier chasseur, Katterling, un jeune Alsacien, allait sauter, son cheval fit un faux pas, il tomba dans le fossé; le lieutenant resta seul de l'autre côté. Katterling se releva, remonta sur son cheval; et le lieutenant, passant le dernier, commanda de nouveau :

« Marche! »

Les Kabyles n'osèrent pas bouger.

Deux heures après, nous rentrions dans Tizi-Ouzou, trompettes en tête, ayant laissé à la ferme Berton, à trois kilomètres de la place, le maréchal des logis Ignard et huit hommes, pour garder la route.

Tout le village montait au bordj derrière nous, pleurant, criant, emportant lits, paillasses, meubles, provisions; je n'ai jamais vu pareille scène de désolation.

Nous autres, nous mîmes nos chevaux au piquet dans la cour, et chacun regagna le casernement qu'il avait quitté deux jours auparavant.

Le soir, vers neuf heures, par une nuit très-obscure, le commandant supérieur Letellier envoya un exprès porter l'ordre au maréchal des logis Ignard de se rapprocher avec ses hommes et de garder la route à partir de la fontaine romaine, qui se trouve à cinq cents mètres du bordj, sur le chemin que nous venions de suivre.

La nuit fut tranquille.

Le lendemain matin, le lieutenant Cayatte me prit avec trente hommes, pour aller faire une reconnaissance sur la route de Si-Kou-Médour; en passant près d'Ignard, il lui donna l'ordre de rentrer, puis nous poussâmes notre pointe jusqu'à la ferme Berton; là, nous ne vîmes rien de nouveau. Nous revînmes donc sur nos pas, en prenant l'ancienne route, qui

tourne près de la gendarmerie et passe par le cimetière arabe.

Le lieutenant monta sur une éminence à gauche qui domine la vallée, et, ne voyant rien, nous redescendîmes en coupant la route, pour gravir une autre colline, en face de Tizi Ouzou, celle où se trouvait une redoute en 1857.

Le lieutenant, ayant jeté un coup d'œil, me dit :

« Goguel, vous allez rester ici avec dix hommes, dont un brigadier. Vous mettrez trois vedettes, l'une regardant du côté de la Mâatka, l'autre la vallée du Sébaou, et la troisième le pied de la montagne où se trouve le marabout Dabelloi. »

Puis il partit avec le restant des hommes, en me recommandant, dans le cas où je verrais quelque chose d'extraordinaire, d'envoyer le brigadier prévenir le commandant.

Vers dix heures, comme je fumais tranquillement ma pipe, regardant d'un côté, puis de l'autre, tout à coup des Arabes traversent la rivière et s'approchent de la maison du cantonnier; ils en enfoncent la porte, et deux minutes après le feu se met à danser sur le toit. Les gueux étaient hors de portée.

Ils ressortent et courent à la ferme Berton; malgré tout, je ne pus m'empêcher de leur envoyer quelques balles, mais elles n'arrivaient pas jusque-là. Bientôt la ferme commence à brûler; le toit s'affaisse, il ne reste plus que les quatre murs.

Nous regardions cela, les bras croisés, ne pouvant rien y faire, quand d'un autre côté, du fond de la gorge, et se dirigeant vers les Mâatka, s'avance une longue file de burnous blancs, conduisant des mules par la bride. C'était le corps d'armée du caïd Ali, qui se rendait de tribus en tribus, pour les sommer de se joindre à l'insurrection si elles ne voulaient pas être brûlées.

Naturellement, par ce moyen, le nombre des insurgés allait grandir de minute en minute. Les étendards jaunes et verts marchaient devant Le commandant Letellier leur fit lancer quelques obus, qui les forcèrent de se rapprocher de la montagne, mais le défilé n'en continua pas moins.

A la nuit tombante, le maréchal des logis Ignard vint me chercher avec mes dix hommes, et nous abandonnâmes la position.

Nous n'étions pas rentrés, que les pillards remplissaient déjà le village arabe; puis ils envahirent le village européen, abandonné depuis la veille. Le commandant supérieur fit aussitôt partir les miliciens, appuyés de quelques chasseurs à pied, pour les déloger; une fusillade assez vive s'engagea. Il y eut plusieurs Kabyles de tués; mais il en venait d'autres, il fallut se replier; et peu d'instants après, vers dix heures, le feu se déclara dans le village, d'abord à la maison du jardin militaire, au pied du bordj, en face de l'hôpital, puis au magasin à orge, puis à la gendarmerie, puis enfin dans toutes les maisons, qui brûlaient au milieu de la nuit comme des allumettes. Tout était en flammes et le ciel plein de milliards d'étincelles. On entendait le craquement des toits, l'écroulement des murs; et dans les rues, où passaient les lueurs de l'incendie, on voyait courir les grands manteaux blancs, la torche au poing. Les pauvres gens du village, réfugiés dans le fort, regardaient s'en aller en fumée ce qu'ils avaient amassé avec tant de peine; c'était horrible!

Quelques coups de canon furent tirés pour balayer ces misérables, mais à quoi bon? La nuit, on tire au hasard.

Ce soir même, les tuyaux de la fontaine furent coupés; il ne nous restait plus que les citernes.

Le lendemain, dimanche, 16 avril, le commandant Letellier déclara l'état de siége, il institua la cour martiale et régla tous les postes et services. Nous étions bloqués et privés de toute voie de communication.

Le commandant fit hisser sur le vieux bordj le drapeau de la France; il prit les clefs des citernes et distribua les rations de la manière suivante : les hommes un litre et demi d'eau par jour, les femmes et les enfants demi-ration, les chevaux cinq litres. — La moitié de la garnison devait toujours monter la garde aux créneaux et l'autre être de réserve.

L'état de la garnison était alors : 104 mobilisés de la Côte-d'Or, avec un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant; cinquante-sept chasseurs d'Afrique, commandés par le lieutenant Cayatte; soixante-six chasseurs à pied, commandés par le capitaine Truchy et le lieutenant Masso; une cinquantaine de soldats du 1er régiment du train, commandés par le lieutenant Valé; vingt-quatre ouvriers d'artillerie, de la 10e compagnie, commandés par le maréchal des logis Erbs; puis la milice du village : quarante hommes, commandés par le capitaine Tibaud.

Les habitants du village européen encombraient le bordj; le commandant supérieur eut beaucoup de peine à caser tous ces ménages, — les logements séparés étaient rares:

—il fallut en mettre partout, dans les casernes, dans les pavillons du génie, de l'artillerie, du bureau arabe.

Nous avions aussi avec nous une quinzaine d'Arabes surpris par l'insurrection, et les spahis commandés par le brigadier Abd-el-Kader Soliman.

Tout cela demandait des vivres et de l'eau.

Par bonheur, le troupeau d'un fournisseur du fort National avait été forcé de se replier sur la place; au moment du soulèvement, le berger n'avait pas trouvé d'autre refuge; son troupeau se composait de vingt bœufs. Il y avait de plus les vaches et le bétail des particuliers; dans tous les coins et recoins du bordj, jusqu'au fond des prisons, on avait logé ces animaux, avec le peu de foin et de paille qu'il avait été possible de sauver.

Le mardi, 18 avril, nous entendîmes tonner le canon du fort National; les Arabes nous serraient de très-près.

Nous n'avions pu garder le redan de la porte du bureau arabe, à cause de son étendue; cette porte restait donc condamnée : elle était en bois plein jusqu'à un mètre et demi environ de hauteur, le dessus en lattage, et le génie avait fait construire derrière un mur en pierres sèches.

Le redan de la porte de Bougie nous resta jusqu'à la fin, parce que le commandant Letellier s'était dépêché de faire construire en avant des épaulements et des retranchements, où les sentinelles se trouvaient à couvert.

Comme artillerie, nous n'avions que des pièces à âme lisse, deux obusiers de quinze, trois obusiers de quatre et deux petits mortiers, ordinairement appelés crapauds.

Les Kabyles voyant de loin que la porte du bureau arabe n'était pas gardée au dehors, espérèrent s'en rendre maîtres; ils se mirent aussitôt à l'ouvrage, et, dès la première nuit, en traçant leurs chemins couverts, ils avaient fait d'assez forts remblais pour attirer l'attention du commandant. Ils poursuivirent leur travail les nuits suivantes avec la même ardeur.

Le jour, c'était une fusillade continuelle; ils tiraient dans la place au tir plongeant. Puis, reconnaissant qu'ils avaient eu tort de brûler le village européen avant de le piller, toutes les nuits on ne les entendait plus que démolir les maisons, pour en emporter les poutres, les fenêtres, les portes à moitié consumées et jusqu'aux tuiles. Quelquefois ils n'étaient pas d'accord sur le partage, alors les coups de bâton roulaient.

Comme les colons de Tizi-Ouzou avaient ensemencé les terrains vagues autour de la place, en vue d'en consacrer les récoltes à secourir les victimes de la guerre contre la Prusse, les blés, les orges, les fèves foisonnaient jusqu'au pied des remparts. Ces cultures ont beaucoup contrarié la défense; les Arabes se glissaient là dedans et poussaient l'audace jusqu'à venir, la nuit, au pied du mur, insulter grossièrement en français M. le curé, les chères sœurs, les gens mariés, nous menaçant tous de nous couper le cou dans quatre ou cinq jours, et nous invitant à nous apprêter. Allez donc tirer, dans la nuit noire, sur des gens étendus dans les hautes herbes, c'était impossible.

Tout cela n'aurait encore été que de la plaisanterie, sans la soif terrible qui s'approchait; la soif est ce que je connais de pire au monde.

Nous souffrions déjà beaucoup avec notre litre et demi d'eau, dont un quart pour le café, un quart pour boire à la main, et le reste pour la soupe; c'était déjà fort, quand on réduisit la ration à un litre par homme, et celle des chevaux à trois litres.

Jamais tu ne pourras te faire l'idée d'une privation pareille; je ne parle pas seulement des hommes, mais encore des animaux.

Si tu avais vu nos bœufs errer dans la cour des prisons arabes et dans le bordj, poussant des mugissements sourds, qui ne sortaient qu'avec peine de leurs entrailles desséchées; si tu les avais vus, la tête basse, les yeux hors de la tête, les naseaux arides, aller ainsi comme de vieilles carcasses, tu aurais frémi; leur chair, quand on les tuait, était plus rouge que du jambon. Et les moutons, les chèvres, il fallait les voir avaler jusqu'aux feuilles de papier, et nous, nous tous, avec nos figures noires de crasse, car tu penses bien qu'on ne se lavait plus, il fallait aussi nous voir!... On avait pitié de soi-même en se regardant; on se sentait comme un masque de plâtre sur la face.

Voilà ce qui s'appelle un supplice; et quelle rage cela vous donnait contre ceux qui vous réduisaient à cet état! Mais ils étaient plus de cent contre un; d'autres passaient par milliers, hors de portée du canon; ils gardaient toutes les routes, tous les défilés.

Pendant la nuit, au milieu du grand silence, nous les entendions forger je ne sais quoi dans l'église de Tizi-Ouzou. Le matin, lorsqu'ils regagnaient leurs retranchements et se distribuaient les postes, le commandant Letellier ne perdait jamais l'occasion de leur envoyer quelques obus; mais durant le jour, au moment où la grande chaleur du soleil pesait

sur le bordj, tout restait paisible; ils avaient résolu, les gueux, de nous réduire par la soif et la famine.

Je suis sûr que des Arabes ou d'autres traîtres enfermés avec nous dans la place les tenaient au courant de ce qui s'y passait; cela parut clairement le 22 avril.

Ce jour-là, quelques instants avant midi, toute la garnison fut prévenue qu'à midi juste aurait lieu une sortie, pour détruire les ouvrages inquiétants des Kabyles, à la porte du bureau arabe. On avait bien fait de ne nous prévenir qu'à la dernière minute, car à peine l'ordre donné, l'ennemi savait notre intention.

Il n'était pas prêt à nous recevoir, il lui fallait du temps pour appeler des renforts. Aussitôt on annonça qu'un parlementaire kabyle se présentait à la porte de Bougie; il tenait à la main un roseau, garni au bout d'une feuille de papier écolier.

« Qu'on le laisse entrer! » dit le commandant, qui tout d'abord avait deviné la manœuvre.

C'était un vieux Kabyle à barbe grise, faisant le saint homme, l'ami de la paix!

« Qu'est-ce que tu veux? » lui demanda le commandant au milieu des officiers.

L'autre alors dit qu'il avait obtenu de ses compatriotes qu'avant de livrer l'assaut, on proposerait au commandant de capituler, et que s'il y consentait, la garnison, les femmes et les enfants seraient conduits sains et saufs à Dellys.

« Tu te moques de moi! s'écria le commandant. Je vais te montrer comment nous capitulons. »

Puis, s'adressant au brigadier de gendarmerie :

« Vous allez me garder ce parlementaire à vue, dit-il; nous reprendrons la conversation plus tard. »

Et tout aussitôt, le sabre au côté, le revolver à la main, la longue-vue sous le bras, il prit le commandement des troupes déjà rangées derrière la porte.

Moi, j'étais avec douze hommes sur le bastion du bureau arabe; Ignard, avec le même nombre, sur celui du génie; la porte se trouvait entre nous deux.

Le lieutenant Cayaite et le maréchal des logis Brissard, avec quinze chasseurs, devaient rester en réserve à la porte de sortie. Ignard et moi, les fusils dans les créneaux, nous devions protéger la retraite. Le maréchal des logis Erbs, avec un obusier de 15, envoyait des boîtes à mitraille sur le village, pour empêcher les Arabes d'arriver au secours des leurs de ce côté.

Les troupes composant la sortie étaient des chasseurs à pied, des mobilisés; quelques soldats du train et la milice, avec des pioches, pour détruire les ouvrages des Kabyles. Un petit obusier de quatre, manœuvré par cinq artilleurs et un brigadier, devait appuyer l'attaque.

Naturellement, le garde du génie avait eu soin de faire enlever la muraille en pierres sèches construite contre la porte; tout à coup elle s'ouvrit et nos hommes s'élancèrent au pas de course. Les Kabyles, dans leurs ouvrages, n'étaient pas à plus de vingt mètres.

Aussi longtemps que je vivrai, j'aurai ce spectacle sous les yeux :

« Haïe!... Haô!... Haô!... » criaient nos soldats.

A six pas en avant des premiers, courait M. Goujon, l'interprète; il tenait son fusil en joue et tua le premier Arabe qui se levait de la tranchée; je le vis ensuite sauter dans les chemins couverts; sa crosse en l'air ne faisait que monter et s'abattre. Le capitaine Truchy le suivait de près; puis tous les chasseurs à pied, la baïonnette en avant. C'étaient des cris, des hurlements de rage sans fin, là, devant nous, sous les créneaux, des malédictions à nous faire dresser les cheveux sur la tête.

Les Arabes, après avoir soutenu l'orage une minute, lâchèrent pied; leurs blessés, se traînant à quelques pas, finissaient par tomber. Ce fut même quelques jours après la cause d'une infection épouvantable; l'un de ces hommes était tombé à quelques pas du redan, il pourrit sur place, parce que ni les Arabes ni nous, nous ne pouvions l'enlever; les chiens et les chacals le dévorèrent à notre vue, se disputant ses lambeaux et les traînant de tous côtés.

Mais, pour en revenir à la sortie, au bout de quelques instants, du haut des créneaux nous vîmes arriver une véritable avalanche d'Arabes, il en venait par milliers, malgré la mitraille; on aurait dit qu'ils sortaient de dessous terre; notre fusillade, dont chaque coup portait dans la masse, semblait même exciter leur fureur. Le commandant s'en aperçut, il donna le signal de la retraite : tout rentra précipitamment et la porte se referma.

La milice et les soldats du train avaient renversé les épaulements de leurs chemins couverts; le but principal de la sortie était atteint. Mais tout le restant de ce jour et la nuit suivante personne ne ferma l'œil.

C'était horrible! (p. 21).

« Attention!... Et tout le monde aux créneaux! » avait dit le commandant Letellier.

Il avait bien raison, car nous étions au milieu d'un cercle de Kabyles qui ne se possédaient plus de rage; partout, dans toutes les directions, se dressaient leurs drapeaux. Je n'aurais jamais cru que les Kabyles fussent en aussi grand nombre. Nous nous attendions à les voir d'une minute à l'autre se précipiter à l'assaut, mais ils reçurent sans doute de leurs chefs l'ordre d'attendre une occasion plus favorable; et puis ils espéraient nous réduire par la soif.

Leur exaltation tomba pendant la nuit; ils avaient éprouvé de grandes pertes! Les nôtres furent d'un chasseur à pied, resté malheureusement entre leurs mains, et d'un vieux brigadier d'artillerie, blessé à la tête et qui mourut à l'hôpital. Le sergent-major Martin fut aussi mordu au pouce très-grièvement par un Kabyle.

C'est à partir de ce jour que les chevaux commencèrent à périr; on ne savait plus où les enterrer; un grand trou, qu'on avait fait derrière la poudrière, était comble. Outre les chevaux, nous avions aussi le bétail qui n'en pouvait plus.

Je crois voir encore le vieux maître d'école Colombani, tout petit, tout ratatiné dans sa capote noire râpée, son vieux chapeau gris sur la nuque, arriver à la cantine, suivi de sa vache et de son veau, qui ne le quittaient jamais; je l'entends nous dire d'une voix plaintive:

« Ah! messieurs les maréchaux des logis,

C'était un vieux Kabyle à barbe grise, faisant le saint homme (p. 23).

ayez pitié de ma pauvre vache! c'est tout notre bien.... Qu'est-ce que nous deviendrions, ma femme, mes filles et moi, sans notre vache, mon Dieu!... Un peu d'eau, je vous prie.... Voyez comme elles me suivent, les pauvres bêtes! »

Tu penses s'il était bien reçu; rien que de l'entendre nous demander de l'eau, l'indignation nous prenait, nous l'aurions jeté volontiers par la fenêtre.

Ce pauvre vieux grimpait tous les jours sur les petits platanes de la place, dont il arrachait les feuilles pour sa vache. Les Kabyles, le voyant de loin, tiraient dessus, les balles sifflaient dans les branches, mais il n'y prenait pas garde; on avait beau lui crier de descendre, il ne vous écoutait pas.

Le brave homme a fini par sauver sa vache et son veau; il le méritait bien!

Je me rappelle aussi de ce temps une scène singulière et même touchante. Un entrepreneur du génie, dont le nom ne me revient pas maintenant, avait une trentaine de bourricots dans le bordj; les malheureux ânes n'avaient pas bu depuis quelques jours, aussi figure-toi si leurs oreilles pendaient, s'ils tiraient la langue. C'était une vraie pitié!

Enfin, comme ils commençaient à crever, et que ç'aurait été du travail pour les enterrer, on décida qu'il valait mieux les lâcher à la grâce de Dieu. Ils étaient tous marqués au fer rouge sur la fesse, et l'entrepreneur pensa sans doute que c'était la meilleure chance de les sauver et de les ravoir,

si nous échappions de notre triste position.

Je me trouvais justement au redan de la porte de Bougie, quand on les amena tous à la file, pour leur donner la clef des champs. Ils ne se tenaient plus debout, et l'on eut mille peines à leur faire comprendre ce dont il s'agissait; ils ne voulaient pas monter sur le talus; il fallut les pousser par derrière, l'un après l'autre; mais à peine avaient-ils vu la campagne, que leurs grandes oreilles se redressaient et qu'ils se mettaient à trottiner vers la fontaine, comme des lièvres; l'odeur de l'eau les attirait de plus d'un kilomètre.

En les voyant défiler ainsi, tout joyeux et ranimés, nous aurions bien voulu pouvoir les suivre.

Mais revenons à des choses plus sérieuses.

Depuis le malheur de mon pauvre lieutenant Aressy, je n'oubliais pas d'aller le voir chaque jour à l'hôpital. Il me serait bien difficile de te donner une idée de cette petite chambre blanchie à la chaux, de ce lit malpropre et de cette odeur presque insupportable. L'eau manquait pour laver les bandages, c'est tout dire !

Et puisqu'on représente toujours le long des rues, à tous les coins de Paris et d'ailleurs, les chères sœurs et monsieur le curé assis auprès du lit des malades, et secourant les blessés sur le champ de bataille, je déclare que ceux de Tizi-Ouzou ne s'y trouvaient jamais et qu'ils restaient prudemment dans leur coin, chose connue de toute la garnison et de tous les habitants du bordj, qui ne viendront pas dire le contraire.

Il faudrait pourtant tâcher de mettre les actions un peu d'accord avec les peintures, et ne pas faire lever les épaules des gens par de semblables comédies.

A cause de cet isolement, mon bon et brave lieutenant, autrefois si gai, l'air si riant, était tout abattu. Mon Dieu ! qu'il me faisait de peine, et qu'il était content de recevoir quelques nouvelles du dehors !

Souvent il bouillonnait et s'indignait d'être cloué là.

« Voyez la fatalité, mon cher Goguel, disait-il; être réchappé de Sedan, avoir assisté à cette fameuse charge, où le régiment s'est si bien montré.... et venir ici attraper bêtement une balle au bivac, après une action.... Ah ! si je l'avais seulement reçue en pleine poitrine, au moins je serais mort ! »

Alors l'émotion le gagnait, il ne pouvait s'empêcher de pleurer.

Tout cela, tu le penses bien, ne vous embellissait pas l'existence, et souvent je me disais que si nous sortions de ce trou, les Kabyles en verraient de dures; je serrais la poignée de mon sabre, en pensant :

« Malheur à vous quand sonnera la charge ! Vous me payerez tout ce que nous souffrons; vous me le payerez cher ! »

De leur côté, les gueux se faisaient sans doute des réflexions semblables; chaque matin je les voyais le nez en l'air, dans leurs tranchées; ils aiguisaient leurs flissas, comme pour nous dire :

« Apprêtez votre cou ! Voici ce qui vous attend ! Vos citernes doivent être bientôt vides.... le moment approche où nous vous ferons passer le goût du pain ! »

Nous touchions alors au mois de mai, tous les jours il faisait plus chaud que la veille; et dans notre bordj, entre neuf heures du matin et cinq heures du soir, quand le soleil d'Afrique passait au-dessus de nos murs blancs, sans verdure et sans ombre, nous desséchions sur pied. Rien ne bougeait ; nos spahis mêmes, qui supportent mieux la soif que nous, restaient assis, les jambes repliées, la tête penchée, tout rêveurs.

Les Arabes ont quelque chose pour se consoler de tout, c'est de dire que c'était écrit; mais tu penses bien que cette façon de voir ne me convenait pas, et que j'étais résolu à défendre ma peau jusqu'à la dernière extrémité.

Malgré cela, d'être enfermé dans cette espèce de cimetière, et de monter régulièrement la garde autour, sans pouvoir s'allonger de temps en temps un coup de sabre avec l'ennemi; de rêver toujours à boire ; de se représenter le plaisir qu'on aurait eu à vider d'un trait une bonne canette de bière bien fraîche, et de se forger d'autres illusions pareilles, sans arriver à rien, c'était terrible au bout du compte. Chaque fois qu'il passait un nuage, on se disait :

« Il va pleuvoir ! »

Puis le nuage s'en allait dans les oliviers de la montagne, le soleil revenait plus beau qu'avant, et l'on restait à sec comme des poissons sur le sable, quand la rivière se retire.

Nous croyions aussi quelquefois entendre un orage dans le lointain , on écoutait : c'était le canon du fort National, de Dellys, de Dra-el-Misan ! — L'insurrection s'étendait partout.

Je ne te cache pas que je me suis souhaité plus d'une fois en ce temps d'être à Saint-Dié, dans les Vosges, au milieu des sapins, auprès d'un ruisseau ; et que souvent la nuit, le manteau autour de la tête, dans un coin quelconque, après la garde, je me suis traité d'imbécile,

d'être venu me fourrer dans ce guêpier de Tizi-Ouzou, pendant que tant d'autres, restés chez eux malgré les appels du gouvernement provisoire, faisaient leurs trois repas par jour, arrosés de bon vin, et fumaient tranquillement leur pipe à la brasserie, dans l'après-dînée, en battant les cartes et causant des petites affaires de la ville. — Oui, bien souvent je me suis écrié :

« Oh! Goguel, faut-il que tu sois bête de t'être engagé sans réfléchir une minute, tandis que des milliers de garçons plus riches que toi, ayant beaucoup plus de bien à défendre, ne bougeaient pas de la maison. Ils deviendront maires de leur commune, membres du conseil général, députés du département; ils épouseront de jolies filles, qui t'auraient peut-être préféré; et toi, dans cette misérable bicoque, tu dépéris de soif; tu risques de voir ta tête promenée de gourbi en gourbi, au bout d'un bâton! Oh! mon pauvre Goguel, faut-il que tu manques de bon sens! Si tout le monde était forcé de servir, à la bonne heure, en partant tu n'aurais fait que ton devoir, mais de cette manière, tu t'es conduit comme un véritable fou. »

Voilà les réflexions que je me faisais.

Ce qui m'indignait encore le plus, c'était de voir que les Kabyles, au lieu de nous attaquer, voulaient nous prendre comme des rats dans une ratière.

La patience de ces gens finit pourtant aussi par se lasser; ils nous croyaient à bout, quand un soir, les nuages, qui depuis si longtemps allaient et venaient, s'arrêtèrent sur le bordj, les éclairs se mirent de la partie, et nous reçûmes une averse abondante.

Quelle joie pour les hommes et le bétail! Nous avions de l'eau cette fois, on put s'en donner! Et comme l'eau de tous les toits s'en allait aux citernes, elles furent à moitié remplies. Les Arabes en devinrent furieux.

« Ah! chiens de Français, nous criaient-ils de leurs chemins couverts, vous avez du bonheur qu'Allah ait pensé à vous! Il vous prolonge l'existence de cinq ou six jours; mais vous ne perdrez rien pour attendre! »

Bientôt nous vîmes qu'ils se rendaient par bandes dans les villages environnants, et qu'ils en rapportaient des poutres, des planches, des fagots. Ces fagots s'entassaient derrière un monticule, en face de la porte du bureau arabe, et toute la garnison pensa qu'ils étaient enfin décidés à livrer l'assaut; qu'ils allaient tous accourir au premier signal, leur fagot sur l'épaule, et qu'ils les jetteraient en tas au pied du mur, jusqu'à la hauteur du rempart, où l'on se prendrait corps à corps.

On s'apprêtait à les bien recevoir.

Or, la nuit même où on s'attendait à l'attaque, j'étais de réserve au bureau arabe. Il faisait un clair de lune magnifique; nos écuries touchaient à ce bureau; le toit s'appuyait au sommet contre le mur du bordj, et, dans la cour à l'intérieur, il reposait sur des piliers en forme de hangar. On voyait au-dessous les chevaux et les mulets rangés à la file; et devant le mur du fond, percé de meurtrières, se tenaient nos spahis, l'arme prête, observant la campagne.

J'avais ordre d'empêcher que la moindre parole ne fût échangée entre nos hommes et l'ennemi, car les Kabyles, dans leurs tranchées, n'étaient pas à plus de quinze mètres du rempart.

Je me promenais donc de long en large, fumant ma cigarette, écoutant et regardant ce qui se passait.

A minuit sonnant, j'éveillai le brigadier Péron, qui prit la garde à son tour; puis, enveloppé dans mon grand manteau blanc, je m'étendis derrière les chevaux, sur une botte de paille, à l'ombre du toit, et je m'endormis profondément.

Dieu sait depuis combien de temps je dormais et quelle heure il pouvait être, quand de ma place je vis entre les pieds des chevaux un trou énorme dans le mur, sous la mangeoire.

« Ah! me dis-je, en pensant aux Kabyles, c'est par là qu'ils veulent entrer! »

Et tout aussitôt la tête barbue d'un Kabyle, les yeux luisants comme ceux d'un chat, parut dans ce trou; j'en frémis!... Il tenait à la main un grand yatagan et rampait de mon côté; puis j'en vis un autre derrière, puis un troisième, ainsi de suite.

Je faisais des efforts terribles pour me lever et crier aux armes! Impossible!... quelque chose me pesait sur la poitrine.

Et voilà que le premier Kabyle arrive auprès de moi; il me regarde dans l'ombre, son bras se lève, le yatagan m'entre dans l'estomac jusqu'à la garde; je sens le sang qui bouillonne de la blessure.... alors je crie :

« A moi, chasseurs! »

La sentinelle se retourne et me demande :

« Qu'est-ce que vous avez donc, maréchal des logis? »

Et je lui réponds, en portant les mains à ma poitrine toute chaude et toute mouillée :

« Je suis blessé.... mon sang coule!... »

Mais le silence régnait partout. Je me lève,

et qu'est-ce que je vois au clair de lune? Mon manteau tout jaune du haut en bas : — Je venais d'avoir un cauchemar, et vers la fin, une mule, tirant sur sa longe pour se reculer, m'avait inondé de son urine.... C'est de là que venait ce que j'avais pris pour du sang!

Tu penses si les camarades se moquèrent de moi le lendemain, lorque je leur racontai mon rêve; tout le bordj en rit de bon cœur; ce fut une distraction à nos misères.

Malheureusement l'assaut n'arrivait pas ! Les Kabyles, bien loin de penser à grimper aux murs, s'étaient construit des baraques avec leurs matériaux, pour nous observer plus à leur aise. Nous avions eu plusieurs hommes tués aux créneaux ; dix-sept chevaux étaient morts de soif; le bétail se trouvait réduit des trois quarts, l'eau des citernes redevenait rare, on creusait depuis longtemps le puits du paratonnerre sans en trouver; on attendait du secours, et rien ne paraissait.

Nous aurions bien fait notre trouée le sabre à la main et la baïonnette en avant; mais les femmes et les enfants n'auraient pas pu nous suivre, et le commandant Letellier n'était pas homme à les laisser en arrière. Pas un de nous d'ailleurs n'était capable d'avoir une idée pareille; nous serions plutôt morts là jusqu'au dernier; il faut nous rendre cette justice.

On ne pensait donc plus qu'à la colonne qui devait venir nous délivrer.

Le 11 mai, étant de garde au bastion de la poudrière, je traversais la place, vers midi, pour aller manger la soupe, quand, en passant auprès des chariots de MM. Moute, d'Alger, réfugiés dans le bordj, en me retournant avant d'entrer à la cantine, je vis une immense colonne de fumée se dérouler dans les airs.

« Qu'est-ce que cela? dis-je à l'un des conducteurs.

— Çà, maréchal des logis, c'est le caravansérail d'Azib-Zamoun qui brûle. »

J'entrai, pensant qu'il avait raison.

Mais le soir, après avoir relevé mes factionnaires, comme j'allais m'étendre au pied du mur pour dormir, un coup de canon au loin me fit dresser la tête; j'écoutais en retenant mon haleine; un second coup bien faible arriva jusqu'au bordj, et je me dis :

« Si j'en entends un troisième, c'est le signal, nous sommes sauvés! »

En effet, le troisième coup retentit, mais si loin, qu'il fallait être prévenu pour l'entendre.

J'aurais bien voulu pouvoir annoncer la bonne nouvelle aux camarades, mais malheureusement j'étais de garde, impossible de quitter le poste.

Toute cette nuit-là les Kabyles ne firent que tirer et crier, sans doute pour nous empêcher de voir ou d'entendre d'autres signaux.

Enfin, à quatre heures du matin, le vieux brigadier Abd-el-Kader parut et me dit, en étendant la main vers la porte du bureau arabe :

« Il n'y a plus de Kabyles de ce côté, maréchal des logis; ils sont tous à la porte de Bougie. »

Je ne pouvais le croire; mais bientôt des mobilisés de la Côte-d'Or s'avancèrent hors des remparts et se mirent à couper les blés pour le bétail; puis, vers le camp du maréchal, au coude de la route, je vis s'élever un long nuage de poussière, annonçant une colonne en marche. Le bruit courut aussitôt que nous allions être débloqués!... Songe avec quelle émotion les malheureux enfermés dans le bordj venaient s'en assurer de leurs propres yeux.

Deux heures après, nous vîmes flamber le petit village de *Vin-Blanc;* un officier français à cheval parut sur la route d'Alger; il entra ventre à terre, annonçant l'arrivée de la colonne Lallemand, composée de huit mille hommes, dix pièces de canon et deux mitrailleuses.

Inutile de te peindre l'enthousiasme des gens, les cris de : Vive la France ! Vive la République!

Les Kabyles se repliaient à la hâte vers la montagne ; ils se concentraient au village arabe, près du marabout Dubelloi.

Un pauvre soldat du train accourut sur les remparts pour jouir de ce spectacle; je le vois encore arriver tout riant et se pencher dans un créneau, quand il s'affaissa, la tête toute sanglante. La dernière balle avait été pour lui. On l'emporta.

« Allons... allons... criait le lieutenant Cayatte, pas de temps à perdre... bridons... il faut faire boire les chevaux. »

Mais comment leur passer la bride? Ils ne pouvaient plus ouvrir leur bouche gercée et crevassée. On se mit pourtant à cheval et l'on partit. J'avais pris bien vite un morceau de savon. Comme nous arrivions à la fontaine turque, la tête de la colonne débouchait auprès; le général Lallemand, en nous voyant dans cet état, se mit à sourire.

Il faut avoir passé par là, pour savoir quel bonheur il y a de se laver, de se savonner et de se bouchonner à fond avec de bonne eau fraîche. Toute la colonne défilait auprès de nous; bientôt ce fut le tour du régiment. Le régiment! Tu ne connais pas ça, puisque tu

n'as jamais servi; le régiment, vois tu, c'est la famille du soldat, ça remplace tout!

Les petits schakos à couvre-nuque blancs, les vestes bleu de ciel, les gros pantalons rouges à jupe, les larges baudriers blancs s'avançaient au pas, dans la poussière; le cliquetis des sabres, le hennissement des chevaux nous réjouissaient encore une fois l'oreille; comme nous regardions!...

Et tout à coup une voix crie :

« Goguel! »

Mon vieux camarade Rellin saute à terre; d'autres sous-officiers le suivent. Quelles bonnes et solides poignées de main on se donnait; qu'on était content de se revoir!

Mais la colonne marchait; il fallut se remettre en selle et partir au trot pour reprendre son rang.

Nous autres, les manches retroussées, nous continuâmes notre lessive; puis, après nous être bien lavés, bien savonnés, nous revînmes à Tizi-Ouzou, menant les chevaux par la bride.

Tout allait bien alors de notre côté; seulement, à vingt-six kilomètres de nous, dans la haute montagne, le fort National restait toujours bloqué; les Kabyles, fortement retranchés autour, avaient coupé la route en plus de vingt endroits. En attendant qu'on pût les déloger, le général Lallemand donna l'ordre de déblayer nos environs; et comme nous rentrions au bordj, un bataillon partait déjà le fusil sur l'épaule, pour enlever le village arabe. Mais la résistance fut plus sérieuse qu'on ne pensait; les Kabyles, furieux de voir que nous leur échappions, se battaient avec désespoir; il fallut envoyer un second bataillon, puis un régiment, enfin toute la colonne fut engagée.

Au premier coup de canon, j'étais monté sur les remparts du vieux bordj, qui dominaient la position. Des milliers de Kabyles, embusqués dans les maisons du village et derrière leurs immenses haies de cactus, faisaient un feu d'enfer; de tous les côtés, au milieu des orangers, des mûriers, des sycomores, s'élevait la fumée de leur fusillade. Notre artillerie leur répondait du village européen, hachant cette verdure comme de la paille, et nos tirailleurs arrivaient sur eux au pas de course. Plus d'une ruelle était déjà pleine de morts et de blessés.

La lutte fut longue; mais aux approches de la nuit, les Kabyles, enfoncés sur toute la ligne, se mirent en retraite; leurs longues jambes brunes s'allongèrent sur la côte, grimpant au marabout Dubelloi, pour gagner d'autres cimes éloignées; quelques rares coups de fusil brillaient encore de loin en loin dans les oliviers, puis tout se tut, et la flamme monta sur le village, enlaçant les vieux arbres déjà mutilés, dont les grandes ombres tremblotaient dans la plaine.

Cela fait, la colonne Lallemand resta deux jours sous Tizi-Ouzou; elle rétablit les tuyaux de la fontaine, elle approvisionna la place, et nous quitta le matin du troisième jour, en nous laissant une compagnie d'infanterie, une pièce rayée et une mitrailleuse. Elle allait au nord, vers la mer, et livra le lendemain le sanglant combat de Taourga, qui dispersa les insurgés et les força de lever le blocus de Dellys. Huit jours après, elle était déjà revenue à Temda et recevait la soumission des Beni-Djéma. C'est là que notre petit détachement, escortant un convoi de pain, alla la rejoindre; le commandant Letellier était à notre tête. Nous revîmes, en passant, Si-Kou-Médour, complétement abandonné, le Sébaou, dont nous suivîmes encore une fois le lit desséché, et la colline où nous avions livré combat quarante jours avant. Enfin, vers huit heures du matin, nous arrivâmes à Temda.

La colonne campait sur la côte.

Je passai quelques heures avec les camarades. Nous fîmes même un tour au village, et je me rappelle avoir vu là des turcos dans une ruelle, en train de ravager quelques ruches; ils étaient noirs de mouches et riaient comme des fous, sans s'inquiéter des piqûres, ayant sans doute un moyen de s'en préserver; ils mordaient à même dans les rayons de miel et s'empressèrent de nous en offrir. J'acceptai, et je me souviendrai longtemps de la colique qui s'ensuivit.

Ce même jour, on fit sauter la maison du caïd Ali et l'on brûla Temda. Il était environ quatre heures du soir, la colonne avait plié bagage et descendait au Sébaou, pour aller camper plus loin dans la montagne. Nous autres, nous reprîmes le chemin de Tizi-Ouzou; vers cinq heures, nous repassions par Si-Kou-Médour; les habitants de ce village avaient rejoint les insurgés.

Il faisait une chaleur étouffante. Tout se taisait dans ce monceau de gourbis, de huttes, de baraques, où des centaines de cigognes avaient élu domicile; chaque vieux toit en portait deux ou trois nids énormes, pleins de jeunes, dont les cous repliés et les grands becs toujours ouverts attendaient la pâture. Les mères, par douzaines, arrivaient de la vallée du Sébaou, leur apportant des couleuvres, des crapauds, des grenouilles. Les arbres mêmes étaient chargés de ces nids; on aurait dit des

greniers à foin. Au-dessous, dans les petites ruelles, entre les haies touffues, couraient des colonies de poules et de poulets, que les Arabes n'avaient pas eu le temps d'emmener avec le bétail.

Voilà les seuls habitants de Si-Kou-Médour.

Comme nous approchions du village, le commandant donna l'ordre d'y mettre le feu, ce qui se fit rapidement par une vingtaine de chasseurs. On arrachait du toit voisin une poignée de chaume qu'on allumait et qui vous servait ensuite de torche. Au bout d'un quart d'heure, tout était en feu; et par ce temps chaud, calme, les flammes se réunirent bientôt en une gerbe immense, puis la fumée noire monta directement au ciel.

Là, je vis une scène vraiment attendrissante et terrible : les cigognes, ces oiseaux des marais, appelées par les cris de leurs petits, planaient au milieu de cette fumée sombre; elles plongeaient dans le brasier et tombaient mortes sur leurs couvées.

Nous partîmes au pas; mais combien de fois je tournai la tête, regardant ce spectacle navrant, et me rappelant ce que nous avions souffert nous-mêmes en France : nos villes brûlées, nos terres ravagées, nos parents fusillés par les Prussiens.

Une heure après, nous rentrions à Tizi-Ouzou; et chaque jour, depuis, nous entendions gronder le canon dans la montagne; nous voyions les villages brûler tantôt à droite, tantôt à gauche.

Vers le 1er juin, la colonne Lallemand revint camper auprès de nous; le général ne se trouvait pas assez en force pour tenter le débloquement du fort National; mais la colonne Cérez, forte de six à sept mille hommes, arrivait des environs d'Aumale; il s'agissait d'opérer la jonction avant de commencer l'attaque.

Le 5 juin au soir, étant allé serrer la main de mon ami Babelon, lieutenant au premier régiment de tirailleurs algériens, il me dit que la nuit suivante la colonne allait lever le camp, et qu'elle serait à la pointe du jour au pied des Mâatka, dont elle gagnerait la crête, pour se joindre à la colonne Cérez. En effet, la colonne Lallemand partit le lendemain, laissant à Tizi-Ouzou de la cavalerie, une compagnie d'infanterie, deux pièces de canon et deux mitrailleuses. Ce détachement, le 6 juin au matin, partit à son tour, se dirigeant par la route muletière de Dra-el-Misan, vers la montagne où se trouve le village de Bounoum. Les Kabyles, croyant que nous allions les attaquer de ce côté, descendirent en masse à notre rencontre; et la colonne Lallemand, qui se trouvait plus loin, profita de cette diversion pour grimper directement sur les crêtes des Mâatka sans éprouver de résistance.

Vers onze heures du matin, tout était terminé. Le détachement rentra dans le bordj; et ce même soir nous vîmes les feux des deux colonnes briller à la cime des montagnes; la jonction était faite.

Depuis ce moment jusqu'au 15 juin, nous entendîmes tous les jours gronder le canon derrière les Mâatka; mais il paraît qu'on ne pouvait s'approcher du fort National dans cette direction, c'est pourquoi les deux colonnes Cérez et Lallemand redescendirent à Tizi-Ouzou. Nous les croyions découragées, quand, une nuit, toute l'infanterie partit, laissant la cavalerie en plaine; elle arriva vers quatre heures du matin au pied des Beni-Raten, près du moulin Saint-Pierre, et l'assaut de ces immenses hauteurs, couronnées par le fort National, commença tout de suite.

Du haut des remparts, nous voyions nos soldats grimper à travers les oliviers et les broussailles, traînant après eux l'artillerie. Tout montait et tirait à la fois. Les pièces étaient mises en batterie sur chaque escarpement et tonnaient à leur tour; les Kabyles se défendaient avec courage. Rien au monde ne pourrait rendre l'effet de nos vingt pièces de canon tonnant dans les échos des Beni-Raten : c'était un roulement formidable et grandiose.

Au plus fort de l'action, le fort National fit une sortie; les Kabyles, pris entre deux attaques, se décidèrent enfin à quitter la position; ils se dispersèrent, et le fort fut débloqué; vers trois heures de l'après-midi, les deux colonnes campaient autour de ses murs.

Je pourrais m'arrêter ici, puisque nous étions dégagés, mais il faut que tu connaisses la fin cette histoire, car le reste ne regarde pas seulement les choses de la guerre, mais encore les affaires intérieures de ces pays si beaux, si riches et si malheureux.

Le 24 juin au soir, le commandant Letellier, du cercle de Tizi-Ouzou, prit le commandement de quatre escadrons de cavalerie et nous choisit pour escorte, nous qui l'avions secondé dans sa défense du bordj. Nous allâmes coucher sur les cendres de Si-Kou-Médour. Le 25, nous campions un peu au-dessus de Temda. Le 26, de grand matin, nous partîmes avec le commandant, les quatre escadrons et les spahis du bureau arabe. Nous nous rendîmes au village de Djéma-Sahridj, dans la tribu des Beni-Frassen, pour recevoir leur soumission et les maintenir par notre présence, car l'in-

surrection n'était pas comprimée; une foule d'insurgés allaient encore grossir le nombre des combattants d'Echeriden. Tout ce jour, le canon se fit entendre dans la direction du fort National; il devait se livrer là-bas une véritable bataille. La précaution du commandant ne fut pas inutile, nous avions nos chevaux au piquet sur la place du village, et personne n'était tenté, nous voyant là, d'aller se battre ailleurs.

Le village de Djéma-Sahridj est peut-être un des plus beaux de l'Algérie; on ne s'en douterait pas en le regardant de la vallée, car des rochers se hérissent tout autour; mais arrivé au haut, c'est un paradis terrestre; plus de cinquante sources bouillonnent aux environs, et dans ce pays de soleil brûlant, l'eau c'est tout, c'est l'abondance, la richesse. Aussi toutes les maisons de Djéma-Sahridj sont-elles bâties en pierres, couvertes de tuiles, entourées de jardins et plongées dans la verdure des noyers, des cerisiers, des orangers, des figuiers, tous couverts de fruits et entrelacés d'énormes plants de vigne. Près de la mosquée j'ai même remarqué trois grands palmiers, arbres assez rares dans les hautes régions de la Kabylie. Les femmes et les enfants avaient seuls quitté le village; nous les voyions qui nous observaient d'un air craintif, du haut des rochers.

Les chasseurs firent là le café. Les Kabyles nous apportaient des couffins pleins de figues sèches; les pauvres gens, ayant vu brûler tant d'autres villages, avaient peur. Enfin, le commandant, qui se promenait de long en large, tout pensif, donna l'ordre du départ, et nous retournâmes au camp, où bivaquaient les camarades.

Nous repartîmes de là le jour suivant, remontant le Sébaou, pour aller camper à dix ou douze kilomètres plus haut, vers les sources de la rivière. La vallée se rétrécissait toujours à mesure que nous avancions; des rochers bruns se dressaient à droite et à gauche; les cultures devenaient rares; la ronce, le chêne-nain, les lentisques prenaient le dessus; à peine si quelques petits villages se montraient encore au fond de ces halliers.

Le lendemain, de bonne heure, le commandant fit partir un escadron en reconnaissance chez les Beni-Djéma; puis il nous emmena pousser une pointe très-avant dans la vallée.

Vers onze heures, nous atteignîmes un mamelon, où nous restâmes toute la journée en observation; le soir, nous rentrâmes au camp. La nuit, dans ce recoin, se passa très-bien, et le lendemain, avant le jour, nous repartîmes encore, renforcés d'un peloton du premier régiment de chasseurs.

Après avoir marché pendant trois ou quatre heures à travers des broussailles n'offrant plus trace de sentier, nous arrivâmes près d'un petit marabout solitaire, perdu dans les hautes herbes; un verger de figuiers au-dessous, sur la pente du ravin, et plus bas un moulin kabyle au bord de la rivière, profondément encaissée.

Ce moulin, couvert de chaume, les poutres moussues, paraissait vieux comme le temps; l'eau lui venait d'une cascade galopant sur les rochers et qui tombait dans un gros tronc d'arbre creux, d'environ quinze pieds; au bas de l'arbre se trouvait une turbine en bois, grossièrement taillée, et sur le pivot même de la turbine, la meule en forme de toton; quand on voulait arrêter le mouvement, il suffisait de repousser l'arbre attaché par une corde à l'autre bout; l'eau tombait alors à côté. J'ai regardé cela très-attentivement; toutes les choses naturelles m'intéressent.

Tu vois que les turbines ne datent pas d'aujourd'hui, car cette vieille baraque avait pour le moins cent cinquante ans. Tout autour croissaient d'énormes frênes. Je m'étais assis au bord du courant, fumant ma pipe; mon camarade Ignard était en vedette près du marabout, avec cinq hommes, et nos chasseurs arrachaient des oignons dans le petit jardin à côté, pour manger avec leur pain.

Il pouvait être dix heures lorsque le commandant donna l'ordre de remonter à cheval. On descendit dans le lit de la rivière, presque à sec, et l'on fit halte.

Nous étions là depuis environ un quart d'heure, le commandant à vingt-cinq ou trente pas en avant, quand nous vîmes arriver une femme européenne sur un mulet, escortée de deux Kabyles armés. Cette femme, déjà vieille, était habillée d'une robe en loques; elle avait un chapeau de paille, les bords rabattus et liés contre les oreilles. En arrivant près du commandant, elle descendit de sa mule, et, se jetant à genoux, elle lui embrassa les mains, les bottes, et jusqu'aux pieds de son cheval. Nous ne savions ce que cela voulait dire; et comme Ali, le cavalier du bureau arabe, passait près de moi, je lui demandai ce que c'était.

« Ça, maréchal des logis, dit-il, c'est la femme d'un colon de Bordj-Menaïel, que Caïd Ali a faite prisonnière, avec quarante-cinq autres du même village; il l'envoie en parlementaire. »

Il me regarde dans l'ombre, son bras se lève (p. 27).

Jamais je n'ai vu de figure plus triste et plus touchante. Ce que la malheureuse dit au commandant, je n'en sais rien, mais je l'entendis lui répondre :

« Allez!... Retournez vers Caïd Ali, et dites-lui que s'il ne veut pas vous rendre à tous la liberté, nous irons vous chercher; je suis las d'attendre! »

Alors elle remonta sur sa mule et repartit, escortée de ses deux Kabyles.

Nous n'attendîmes plus longtemps; une heure environ après débouchaient du vallon une troupe de Kabyles armés; ils arrivaient au pas et s'arrêtèrent à trois cents mètres de nous.

Le commandant se porta seul en avant; un frère de Caïd Ali s'avança de son côté; ils causèrent ensemble quelques instants; puis le frère du caïd, se retournant, fit un signe à ses hommes, et nous vîmes bientôt s'avancer du fond de la gorge une troupe de gens affaissés, déguenillés, minables : c'était la population de Bordj-Menaïel, ce qui restait du massacre! Caïd Ali avait trouvé bon de les emmener comme otages, se réservant de leur couper le cou s'il était vainqueur, et, s'il était battu, de les rendre, grave circonstance atténuante.

Représente-toi la joie de ces pauvres gens lorsqu'ils nous aperçurent; ce n'étaient que des vieillards, des malades, des femmes et des enfants, en blouse, en veste, en chapeau, en casquette, tels qu'on les avait ramassés deux mois avant, les uns dans leurs maisons, les autres pendant le travail des champs; enfin

Là, j'ai vu pleurer un Kabyle (p. 31).

des gens réchappés de la potence, je ne peux pas mieux te dire. Il y avait soixante et dix jours qu'on les promenait de tribu en tribu ; tous les jours ces malheureux entendaient le canon de la colonne qui se rapprochait, et toutes les nuits Caïd Ali les faisait aller plus loin.

Ils vinrent donc nous serrer les mains et nous raconter leurs misères. Tu ne saurais croire ce qu'ils avaient supporté. Chaque village les nourrissait à son tour; on ne leur donnait que du blé et des figues sèches, et chaque fois que les Kabyles venaient d'éprouver un échec, ils arrivaient auprès d'eux, aiguisant leurs flissas et disant :

« Préparez-vous... Il est temps! »

Puis ils délibéraient entre eux, et disaient :

« Eh bien, non! pas aujourd'hui, mais demain! »

Je ne te parlerai pas des autres outrages que les malheureux avaient endurés... Ce serait trop horrible!... Le fanatisme religieux rend les hommes pires que les derniers des animaux.

Le commandant ayant rappelé Ignard et ses cinq hommes, fit monter ces pauvres gens sur des mulets qu'on avait mis en réquisition au dernier village; ils partirent, escortés d'un peloton de chasseurs, se dirigeant vers l'endroit où campait le reste de la cavalerie. L'ordre était de les conduire le lendemain à Tizi-Ouzou.

Le commandant n'avait retenu qu'un seul homme de la troupe, celui qu'il avait jugé le

plus robuste et le plus intelligent, pour le conduire au général Lallemand, campé dans la haute Kabylie, près du Jurjura.

Je regardais cette scène tout pensif. La figure d'un Kabyle surtout attirait mon attention; il était grand, il avait le nez un peu fort, la barbe courte, noire et frisée; je me demandais où je l'avais vu, quand Brissard me dit : « Tu ne reconnais pas cet Arabe à cheval? C'est Saïd Caïd, le cavalier noir de Temda. »

Je le reconnus aussitôt; il était sur le même cheval et portait le même manteau noir, nous regardant d'un air de hauteur, en se grattant la barbe avec indifférence. Il venait faire sa soumission, maintenant qu'ils étaient tous battus.

Le commandant donna l'ordre du départ.

« En route! dit-il en montrant les sommets; nous en avons pour six heures avant d'arriver là-haut. »

Et nous partîmes.

Si j'étais forcé de te peindre les chemins par lesquels nous avons passé à la file les uns des autres, toujours grimpant comme des chèvres, le précipice tantôt à droite, tantôt à gauche, les pentes d'oliviers sauvages, de chênes-nains, de myrtes et de genévriers à perte de vue au-dessous de nous, j'en serais bien embarrassé. Lorsque nous arrivions au haut d'un pic et que nous disions : « Nous y sommes! » un autre se présentait, encore plus haut; nous pensions que cela n'en finirait plus.

Du reste, nos petits chevaux arabes n'avaient pas l'air trop fatigués; ils étaient là dans leur élément.

De loin en loin se rencontraient aussi de grands villages kabyles, soumis tout récemment; les gens, sur leurs portes, nous présentaient de l'eau dans des écuelles de bois pour nous rafraîchir.

Finalement, après avoir grimpé sept heures, nous découvrîmes entre deux pics, sur un plateau couvert de gros frênes et d'oliviers, les petites tentes et les pantalons rouges de la colonne.

Le commandant Letellier, le colon qu'il avait amené et Saïd Caïd se rendirent au quartier général, et nous campâmes au-dessus d'un petit ravin, à l'endroit où l'on abattait le bétail. L'air était si clair à cette hauteur, que la tête vous en tournait.

J'allai voir tout de suite mon ami Babelon, le lieutenant de turcos. Les officiers de son régiment s'étaient construit une petite hutte en feuillage; ils finissaient de dîner. Babelon me reçut comme un vieux camarade, et ces messieurs rappelèrent le cuisinier pour lui dire de me servir; ils m'obligèrent à m'asseoir, ce que je fis de bon cœur, l'appétit ne manquait pas. Sur les neuf heures du soir, je les quittai; nous étions restés quinze heures à cheval, j'avais besoin de faire un somme.

Le lendemain au tout petit jour, on sonnait déjà le départ. Je courus remercier Babelon de son bon accueil, et nous prîmes encore ensemble un verre de cognac sur le pouce.

« Allons, Goguel, me dit-il au moment de nous quitter, bientôt nous nous reverrons au pays; aussitôt l'expédition terminée, je demande une permission, et toi tu seras libéré.

— Le plus tôt sera le mieux! » lui répondis-je en riant.

Il me regarda filer et rentra sous sa tente.

Nous suivions alors la crête des montagnes. C'est là qu'on respirait à son aise et qu'on voyait de loin : d'un côté, la mer toute bleue, Alger dans le ciel, avec son port, ses jardins, ses maisons blanches; et de l'autre côté, le Jurjura, dont les immenses contre-forts, chargés de rochers, de forêts et parsemés de villages arabes, s'allongeaient à perte de vue dans toutes les directions jusqu'au bout de la plaine. Plus on regardait, plus on voyait de choses.... Ah! oui, c'était beau!... Quelle colonie nous aurions là, si l'émigration s'y était portée depuis trente ans! Tous les malheureux que le besoin pousse dans le désordre vivraient là-bas au milieu de l'abondance; nous n'aurions plus à craindre les révolutions de la misère.... Mais le régime du sabre empêche tout!... Ceux qui quittent leur pays, pour chercher fortune ailleurs, aiment mieux s'en aller en Amérique; et pendant que chez nous des millions de travailleurs ne possèdent pas un pouce de terre, nous avons en Algérie des millions d'hectares en friche, qui n'attendent que des bras pour produire les plus magnifiques récoltes.

Tous les chasseurs étaient comme moi, pas un ne disait mot; nous regardions en silence, laissant les chevaux marcher, la bride sur le cou.

A neuf heures, nous passions auprès du village d'Echeriden, où s'était porté, quelques jours avant, le coup décisif de la campagne. Après ce combat, les Kabyles, repoussés de leurs derniers retranchements, n'avaient plus eu qu'à se soumettre.

Ce grand village était détruit; les gros arbres étaient coupés et les petits tellement fauchés par la mitraille, qu'on aurait dit des blés couchés sur leurs sillons.

Là, j'ai vu pleurer un Kabyle, — je n'en ai

jamais vu d'autre! — Il ne trouvait même plus la place de sa maison; la femme, assise auprès de lui sur une pierre, se cachait la figure sur les genoux, et les enfants semblaient ahuris. Pauvres gens! Le noble Caïd Ali les avait soulevés contre nous, en les menaçant de brûler leur village, s'ils ne marchaient pas; ils étaient ruinés de fond en comble.

Vers onze heures, nous arrivâmes au fort National, et nous mîmes nos chevaux au piquet sur la route, en entrant. Il faisait très-chaud. Brissard se chargea de nous trouver à déjeuner; puis nous allâmes prendre quelques chopes avec les soldats du train, qui nous reçurent en bons amis. On se raconta les événements de la guerre. Caïd Ali avait tenté l'assaut du fort National; il avait fait construire des échelles, disant à ses gens que celui qui ne toucherait pas au moins le mur serait maudit; qu'il n'aurait jamais part aux délices du paradis; qu'il glisserait en bas du rasoir, en passant sur l'enfer, enfin des histoires de Lourdes et de la Sallette!...

Nous écoutions ces choses, qui méritent qu'on y réfléchisse; dans tous les pays, les ignorants sont des instruments terribles entre les mains des fanatiques, et nous avons aussi des marabouts en France!...

A trois heures, nous reprîmes le chemin de Tizi-Ouzou, escortant deux mitrailleuses et deux pièces rayées; à sept heures, nous rentrions dans le bordj.

Ainsi finit notre campagne.

Dans les premiers jours du mois de juillet, le bruit se répandit que les militaires libérables auraient bientôt leur congé, et, le 12 au matin, Ignard, moi et vingt-deux chasseurs d'Afrique, nous quittions Tizi-Ouzou pour nous rendre à Dellys; nous laissions au bordj Brissard, avec le lieutenant Cayatte et le reste des chasseurs.

Ce bon et brave Brissard et l'honnête maréchal des logis Erbs nous accompagnèrent jusqu'à la fontaine Turque; en nous quittant, ils pleuraient comme des enfants.

Le soir, nous étions à Dellys et nous prenions le bateau de la côte pour Alger, où nous arrivâmes le lendemain; de là, par le chemin de fer, nous retournâmes à Blidah. Enfin, le 15 juillet nous avions nos feuilles de route en poche et nous regagnions nos foyers.

LES ANNÉES DE COLLÉGE

DE

MAITRE NABLOT

I

En 1834, dit maître Nablot, sous le règne de Louis-Philippe, vivaient à Richepierre, en Alsace, sur la pente des Vosges, un honnête notaire, M. Didier Nablot, sa femme, Catherine, et leurs enfants : Jean-Paul, Jean-Jacques, Jean-Philippe, Marie-Reine et Marie-Louise.

Moi, Jean-Paul, j'étais l'aîné de la famille, et je devais, en cette qualité, succéder un jour à l'étude de notre père.

Ce bon temps de la jeunesse me revient dans toute sa fraîcheur : je vois notre vieille maison à l'entrée du village ; sa cour, entourée de hangars, de granges, d'écuries; son fumier, où se promenaient les poules; sa large toiture plate, où tourbillonnaient les pigeons, et nous autres enfants, le nez en l'air, jetant de hauts cris, pour chasser les moineaux qui venaient piller le grain dans le colombier.

Et puis, derrière les vieilles bâtisses vermoulues, je vois notre jardin, qui descend jusqu'au bas de la colline, avec ses bordures de buis le long des allées et ses carrés de légumes. La vieille servante Babelò, les cottes retroussées, coupe des asperges avec un vieux couteau terreux; la mère cueille des haricots ou d'autres légumes de la saison, son grand chapeau de paille tombant sur les épaules et le panier au bras... Tout est là, devant mes yeux !

Au-dessus de nous s'étageait le village, montrant ses fenêtres innombrables, hautes, basses, rondes ou carrées; ses vieux pignons garnis de bardeaux et de planches contre la pluie et le vent; ses balustrades et ses escaliers de bois. Les femmes allaient et venaient le long des galeries; et, tout au haut de la côte, les sentinelles se promenaient l'arme au bras sur les remparts du vieux fort.

C'est un spectacle que je n'oublierai jamais, un de ces souvenirs d'enfance beaux comme un rêve, parce qu'alors on ne pensait à rien; que le déjeuner, le dîner, le souper vous attendaient tous les jours à la même heure, et qu'on dormait tranquillement sur la foi des bons parents, sans s'inquiéter du lendemain.

Voilà le plus beau temps de la vie !

Notre père, petit homme vif et remuant, aimait à parler haut, à dire sa façon de voir sur toutes choses, à morigéner les campagnards, gens pleins de ruses et de chicanes, disait-il, auxquels il faut mettre les points sur les I, pour éviter les procès. Bien loin de les engager à faire des actes, il les prévenait toujours d'être prudents, de réfléchir avant de se décider ; et quand il s'apercevait d'un détour, d'un piège, d'une porte de derrière, selon son expression, l'indignation l'emportait. C'est alors qu'il fallait l'entendre se fâcher ; sa voix montait et descendait, toujours plus perçante; on l'entendait de la rue. Et les autres, les braves gens qu'il apostrophait de la sorte, le bonnet de coton ou le large feutre à la main et l'air rêveur, s'en allaient, hommes et femmes, se consultant entre eux sur l'escalier et se demandant s'il fallait rentrer.

Mais lui, tout à coup, poussait la porte et leur criait :

« Allez-vous-en au diable et ne revenez jamais. Je ne veux plus rien savoir de votre affaire. Allez trouver maître Nickel. »

On pense bien qu'avec ce système nous ne devions pas être riches; mais dans tout le pays on disait :

« M. Nablot est un bon notaire ; c'est un honnête homme ! »

Quant à notre mère, grande, blonde, les joues rosées comme une jeune fille, sous ses cheveux grisonnants, c'était la plus tendre des mères.

Elle surveillait son ménage, ne laissait rien se perdre, et savait tirer parti des moindres loques, pour nous habiller et nous tenir propres. Tous les vieux habits du père passaient de l'un à l'autre, en commençant par moi ; et quand Jean-Philippe les avait portés, ils étaient bien usés, bien rapiécés, je dois en convenir. Aussi criait-il et s'indignait-il avec les mêmes gestes et les mêmes éclats de voix que notre bon père, de ce que j'étais toujours mieux mis que lui, chose que le bon petit garçon ne pouvait comprendre. Marie-Reine et Marie-Louise héritaient des vieilles robes de notre mère, et tout allait ainsi le mieux du monde, à la grâce de Dieu.

Nous fréquentions alors l'école de M. Magnus, un bon vieux instituteur à grande capote râpée, culotte courte et souliers ronds à boucles de cuivre, comme il s'en rencontrait encore quelques-uns dans nos montagnes, au commencement du règne de Louis-Philippe. Son école fourmillait d'enfants; les uns — en très-petit nombre — bien habillés, comme nous; les autres, pieds nus, crasseux, en blouse déchirée, en manches de chemise, la culotte de toile pendue à l'épaule par une seule bretelle, un lambeau de casquette sur la tignasse, enfin quelque chose d'incroyable et qui ne sentait pas bon, surtout en hiver, les portes et les fenêtres fermées.

Nous étions là dedans, mes frères et moi, comme de petits seigneurs gros et gras, roses et joufflus, auprès de pauvres êtres minables, et dont plusieurs, avec leurs yeux de chats ou de petits renards, avaient l'air de vouloir nous manger.

M. Magnus, son martinet sous le bras, semblait aussi nous respecter plus que les autres, et ne tapait sur nous qu'à la dernière extrémité : nous étions des enfants de bonne famille, les fils de M. le notaire de Richepierre ! Et puis, à sa fête et au jour de l'an, il recevait de notre mère quelques tablettes de chocolat et deux ou trois bouteilles de vin rouge de Thiaucourt, ce qui méritait considération.

Malgré cela, nous ne pouvions pas avoir les premières places, parce que Christophe Gourdier, le fils du portier-consigne, Jean-Baptiste Dabsec, le fils du garde champêtre, et Nicolas Koffel, le garçon du tisserand, avaient tous une plus belle écriture que nous; qu'ils récitaient mieux leurs leçons et savaient mieux additionner et multiplier au tableau.

Cela me désolait, car à force d'entendre dire à la maison que les Nablot avaient toujours été les premiers de père en fils, et que c'était une honte de voir les garçons d'un vétéran, d'un chasse-pauvres et d'un ouvrier nous grimper sur le dos, je m'indignais en moi-même d'une si grande humiliation.

Et le pire, c'est que ces trois gueux, entre l'école du matin et celle du soir, allaient encore à la forêt chercher leur fagot de bois mort, pour gagner leur vie; tandis que nous autres nous avions tout notre temps pour étudier et repasser les leçons.

La colère me prenait quelquefois tellement en songeant à cela, qu'un jour, rencontrant Gourdier, le fils du portier-consigne, qui rentrait pieds nus au village, avec son fagot sur l'épaule, je l'appelai mendiant !

Il était petit, maigre et sec; mais aussitôt, jetant son fagot à terre, et son grand bonnet de police crasseux, qui lui couvrait la nuque, à côté, il tomba sur moi comme un loup et me donna tant de coups de poing en quelques secondes, que je ne voyais plus clair et que le sang me coulait du nez comme un ruisseau.

Je poussais des cris terribles.

Gourdier, sans s'émouvoir, remit tranquillement son fagot sur l'épaule, il passa dessous le manche de sa hachette et continua son chemin, remontant vers le fort comme si rien ne s'était passé.

J'aurais pu le dénoncer à mon père, qui l'aurait fait renvoyer de l'école, mais j'avais pourtant encore trop de bon sens pour ne pas voir qu'il avait eu raison, et je me contentai d'entrer dans notre cour, pour me laver le nez à la pompe.

Depuis ce jour, j'ai conservé, sans le vouloir, une sorte de respect pour le fils du vétéran et les autres camarades qui portaient des fagots, me disant en moi-même qu'ils avaient les os durs, qu'ils étaient vifs et hardis à force de grimper sur les arbres, et puis qu'ils portaient lourd. Oui, cela m'inspira toutes sortes de réflexions sur la force !

Peu de temps après ce désagrément, comme j'allais tous les jeudis et tous les dimanches au bois, chercher des nids avec cinq ou six camarades plus déguenillés les uns que les autres, le père me fit une grande remontrance à ce sujet, criant que le fils d'un notaire n'est

pas le fils d'un manœuvre ; qu'il ne doit pas aller vagabonder avec la racaille, et que chacun en ce monde est obligé de tenir son rang et de se respecter lui-même, s'il veut obtenir le respect des autres.

Je l'écoutais, comprenant bien ce que cela signifiait. Il finit par me dire que le temps était venu de songer aux choses sérieuses, et que j'allais prendre des leçons de latin chez M. le curé Hugues.

M. Hugues était un grand Lorrain de cinq pieds huit pouces, maigre, osseux, la figure rouge et les cheveux gris taillés en brosse. Il aimait beaucoup mon père et venait souvent le soir à la maison faire sa partie de cartes. C'est lui qui m'apprit mes déclinaisons, mes conjugaisons et la règle *liber Petri*.

J'allais tous les jours, après dîner, à la cure, dans son cabinet orné de livres, la fenêtre ouverte sur un petit jardin fermé de hautes murailles.

« Ah! te voilà, Jean-Paul, me disait-il; assieds-toi, tu peux commencer à réciter. »

Et tout en se promenant, en prenant de grosses prises dans sa tabatière, sur la table, en regardant dehors par la fenêtre, il me criait de temps en temps :

« Futur : *amabo, amabis, amabit*, j'aimerai, tu aimeras, il aimera. Infinitif : *amare*, aimer.... C'est bon, je suis content de toi. Voyons le devoir. »

Il prenait mon thème, regardait et disait :

« C'est ça!... ça marchera.... Tu connais déjà les deux premières règles : *Ludovicus rex* — *Liber Petri*. C'est bien. Il faudra voir l'autre, la règle : *Amo Deum*, j'aime Dieu; et puis l'autre : *Implere dolium vino*, remplir le tonneau de vin; *vinum* à l'ablatif. C'est une belle règle; nous verrons ça. »

Je crois qu'en me parlant il songeait à tout autre chose. — Ensuite il me disait :

« Tu peux t'en aller, Jean-Paul. N'oublie pas de souhaiter le bonjour à ton père et à ta mère de ma part. »

Et je m'en allais. C'est ainsi que j'apprenais le latin.

Dès que le village sut que j'allais chez M. le curé, je fus un grand personnage; toutes les vieilles me regardaient d'un air d'attendrissement; le bruit courut bientôt que je me préparais pour le séminaire. On me saluait, on m'appelait « monsieur Jean-Paul », et mes anciens camarades, même Gourdier et Dabsec, étaient impressionnés par cette grandeur nouvelle.

Moi, je me redressais et je prenais un air grave, pour répondre à l'attention publique; je faisais à la maison le petit papa, parlant à mes frères et sœurs d'un air de protection et d'indulgence. L'idée de la comédie me gagnait; il faut que ce soit en quelque sorte naturel aux hommes de notre race, de se poser selon l'opinion des autres.

Cela durait depuis plus d'un an, et M. le curé vantait beaucoup mes progrès, lorsqu'il fut question de me conduire au collége de Sâarstadt, où l'on faisait des bacheliers, moyennant quoi vous pouviez pousser vos études plus loin, et devenir médecin, avocat, juge, pharmacien, fonctionnaire de l'État, en allant étudier encore quelques années soit à Strasbourg, soit ailleurs.

Mes parents ne causaient plus que de cela; et, comme l'affaire me regardait particulièrement, j'écoutais leurs conversations sur ce chapitre avec intérêt, me représentant d'avance toutes les joies et les satisfactions que j'allais avoir au collége, toutes les couronnes que j'allais remporter, selon les prédictions de M. le curé, et la belle place que j'aurais, au bout du compte, si je cédais l'étude à mon frère Jean-Jacques, pour m'installer dans une position plus élevée.

Cela me paraissait aussi simple, aussi naturel que de manger ma soupe le matin; je ne savais pas encore que bien d'autres veulent avoir les bonnes places; qu'il faut livrer bataille, ou courber l'échine pendant quinze ou vingt ans pour les obtenir, parce qu'au lieu de se gagner au concours, comme ce serait juste, elles sont trop souvent le prix de la platitude et de l'hypocrisie, et qu'un très-grand nombre de découragés s'en vont à la fin sans avoir rien obtenu du tout.

Mon père et ma mère voyaient aussi tout en beau; leur résolution fut arrêtée vers l'automne de 1834, et dès lors la mère ne pensa plus qu'à mon trousseau.

Le père, très-fort sur les ordonnances et les règlements concernant l'instruction publique, dont il avait acheté le recueil à Strasbourg, disait :

« Il faut un habit de drap bleu de roi, collet et parements bleu céleste, un pantalon idem, deux caleçons, une veste bleue pour la petite tenue, deux paires de draps, six serviettes, huit chemises, six mouchoirs de poche, douze paires de bas, dont six de laine et six de fil ou de coton, trois bonnets de nuit, un peigne et une brosse à cheveux, deux paires de souliers neufs, avec les brosses nécessaires pour le nettoyage et le cirage des chaussures. Il faut tout cela, d'après le décret du 17 mars 1808,

sur l'organisation des collèges communaux, les décrets du 15 novembre 1811, le statut du 28 septembre 1814, l'ordonnance royale de 1821, la circulaire de 1823, etc., etc. »

Il avait tout étudié d'avance et savait jusqu'au nombre de boutons qu'il fallait à l'uniforme; aussi était-ce une véritable affaire d'État pour m'habiller d'après les règlements; il fallut faire venir le drap, la doublure et les boutons de Saverne; et puis ma mère, sachant que Blaise Rigaud, le tailleur du village, avait la mauvaise habitude de fourrer du drap dans son sac, ma bonne mère fit tout peser devant lui, sur la balance de notre buanderie : boutons, drap, doublure, fil, afin de retrouver le même compte plus tard, avec les vêtements et les morceaux de reste.

Je n'ai jamais vu de figure plus étonnée que celle de maître Blaise en ce moment; il baissait le nez, comme un vieux renard surpris d'un pareil tour; il ne disait rien et réfléchissait bien sûr à la malice des femmes; mais comme l'ouvrage était rare, et qu'il était sûr d'avoir bonne table à la maison, et même un verre de vin à dîner, il s'installa dans la grande salle, commençant par me prendre mesure et par tailler le drap avec ses grands ciseaux. Ensuite il grimpa sur la table, et les jambes croisées, l'écheveau de fil pendu au cou, il se mit à pousser l'aiguille.

Toute la famille, grands et petits, le contemplait. Moi, j'étais toujours là pour essayer les habits quand il en avait besoin. Le père continuait ses études sur les lois, ordonnances et décrets touchant l'Université.

Au bout de huit jours, tout étant à peu près bien, le cordonnier Malnoury m'ayant aussi fait de bons souliers avec trois rangées de clous, et la couturière de bonnes chemises de toile, il fut décidé que le père m'achèterait une casquette d'uniforme chez M. Surloppe, chapelier à Sâarstadt, attendu qu'il n'existait pas à Richepierre d'ouvrier capable de m'en faire une selon l'ordonnance de 1823.

Enfin les effets essayés, payés et mis en ordre dans la vieille malle, le père, la mère et M. le curé, la veille du départ après souper, me firent un long sermon, me recommandant de bien travailler, de remplir toujours mes devoirs religieux, de ne pas oublier mes prières et d'écrire à la maison au moins deux fois par mois; et, le lendemain matin, 5 octobre 1834, au milieu de la moitié du village rassemblé pour me voir partir, mes anciens camarades déguenillés et pieds nus parmi la foule, notre vieille Grisette attelée au char à bancs, mon père et moi assis devant, la malle derrière dans la paille, le fouet se mit à claquer.

La mère pleurait; les petits frères et sœurs, les bras levés autour de la voiture, voulaient encore m'embrasser; la vieille servante Babelò, qui m'avait vu venir au monde, accourait le tablier sur les yeux; et moi je trouvais cela bien extraordinaire, puisque je partais pour mon bonheur.

De Richepierre à Sâarstadt on compte quatre lieues par les bois. De loin en loin se rencontrent un étang, une scierie, une maison forestière sous les roches et les sapins, un bûcheron qui retourne au village, sa hache sur l'épaule, un juif qui ramène sa vache de la foire; les gens s'arrêtent au bord du chemin, ils semblent vous attendre et vous saluent d'un grand bonjour. Tout le monde se salue dans la montagne, les rencontres sont si rares!

En cette saison de l'année, les feuilles mortes remplissaient déjà la route; le bétail se promenait en silence au fond des vallées, et ce spectacle de la solitude vous rendait tout rêveur.

Le père ne disait rien; quelquefois il touchait le cheval du bout de son fouet, et nous recommencions à courir.

Vers onze heures, nous arrivions sur le plateau de Hesse, et la ville, avec ses remparts du temps d'Adam, ses vieilles tours croûlantes, son église et ses maisons de grès rouge, apparaissait au bas de la côte, dans la vallée de la Sarre.

Vingt minutes après, nous entrions par la porte des Vosges; les vieux fossés remplis de jardins et le corps de garde des douaniers défilaient; j'eus à peine le temps de les voir. Notre voiture s'engouffra sous la porte sombre; les pas du cheval retentirent sur le pavé, et je commençais à regarder les petites maisons basses, propres, bien alignées, quand notre char à bancs s'arrêta sur une petite place, devant l'auberge de l'Abondance, au milieu d'une quantité d'autres voitures, diligences, pataches, cabriolets, encombrant la porte cochère, et de malles, de porte-manteaux entassés contre les murs, jusqu'au fond de la cour.

En ce temps, l'hôtel de l'Abondance était une des premières auberges du pays; on ne parlait, sur toute la route de Strasbourg à Nancy, que des bons rôtis, des bonnes fricassées et du bon vin de Mme Abler; commis voyageurs, gros propriétaires des environs, tout le monde s'arrêtait à l'Abondance, sûr d'y trouver de bons dîners à quarante sous et des chambres tant qu'on en voulait. C'était alors le grand courant, et naturellement, à la rentrée des va-

Tout est là, devant mes yeux. (p. 36).

cances, quand tant de gens d'Alsace et de Lorraine amenaient leurs enfants au collége, l'encombrement était encore plus extraordinaire.

Un garçon vint dételer notre cheval ; on porta notre malle dans une chambre au premier, et nous montâmes aussitôt nous donner un coup de brosse, étant tout blancs de poussière ; après quoi nous descendîmes pour dîner.

La grande salle en bas fourmillait de monde ; des familles entières d'Alsaciens, père, mère, enfants grands et petits, étaient venus ensemble voir la ville, avant de laisser leur fils ou leur frère au collége ; c'est à peine si nous trouvâmes une petite table où nous placer près des fenêtres. Mais tout fut servi promptement : soupe, rôti, grand plat de choucroute garni de saucisses, jambon et salade ; et puis les noix, le raisin, les biscuits, le fromage, le tout arrosé de bon vin.

Je n'avais jamais vu de mouvement pareil.

Notre dîner terminé, le père ayant pris son café, se leva et me dit :

« Maintenant, Jean-Paul, je vais te présenter à M. Rufin, le principal ; arrive ! »

Nous sortîmes et nous traversâmes la place du marché, encombrée de monde. Des officiers de cuirassiers, le bonnet de police sur l'oreille et la taille serrée dans leur petit habit-veste, se promenaient au milieu de la foule, en faisant sonner leurs éperons. Nous prîmes à gauche, la rue de la Sarre, et bientôt nous fûmes sur l'escalier en péristyle du vieux couvent des

Je vois les camarades qui se réveillent... (p. 41).

Capucins, transformé en collége depuis l'Empire.

« C'est ici, dit le père; monte! »

La grande porte du vestibule était encore ouverte, car les classes ne devaient commencer que le lendemain. Le vieux tailleur Van den Berg, concierge du collége, laissait encore entrer et sortir, observant seulement les passants par les petites vitres de sa loge; malgré cela, nos pas retentissant sur les dalles de la première cour me donnèrent à penser.

Nous entrâmes dans le grand corridor, par où les anciens capucins allaient autrefois à leur chapelle, et dont les hautes fenêtres à la file ressemblaient à des arcades. Mon père frappa deux petits coups du doigt à une porte; on sentait je ne sais quelle odeur d'encens.

« Entrez! » dit quelqu'un d'une voix nasillarde.

C'était Canard, l'un des domestiques, un petit homme brun, très-laid et les cheveux luisants de pommade.

Il époussetait les meubles avec son plumeau.

« Monsieur le principal?

— Il est là, monsieur, » répondit Canard en montrant une autre porte à gauche.

Il fallut frapper de nouveau, et l'on répéta : « Entrez! »

Alors nous entrâmes dans le cabinet de M. Rufin, un véritable cabinet de principal : beau parquet luisant, belle bibliothèque, grand fourneau de porcelaine à cercles de cuivre et plaque de marbre, meubles de noyer, rideaux

de damas sombre, enfin quelque chose de tout à fait bien. La haute et large fenêtre donnait sur la cour du rempart.

M. l'abbé Rufin, un petit homme à soutane et rabat bien propres, la figure ronde et grassouillette, l'œil gauche un peu trouble et fixe, et l'autre assez observateur, M. Rufin, qui lisait, déposa son livre sur la table et se leva pour nous recevoir, nous invitant à prendre place.

On s'assit.

Mon père remit au principal une lettre de M. Hugues, qui lui donnait toutes les explications nécessaires sur mon compte.

« C'est très-bien, dit M. Rufin après avoir lu, cela suffit; nous ferons notre possible pour seconder vos vues. Les classes s'ouvrent demain, vous n'aurez qu'à faire transporter la malle au collége; nous trouverons au jeune homme une bonne place à la salle d'étude et au dortoir. »

Il me touchait la joue de sa main potelée, d'un air de bienveillance, et moi j'étais devenu tout timide.

« Puisqu'il sait ses déclinaisons, ses verbes réguliers et les premières règles du rudiment, dit M. le principal, nous pourrons le mettre tout de suite en sixième, dans la classe de M. Gradus; il traduira le *de Viris illustribus urbis Romæ*.

Je ne bougeais pas, et mon père semblait comme attendri.

« C'est un bel enfant, » finit par dire M. Rufin.

Puis, ayant pris mes nom et prénoms sur son registre, reçu le prix du premier semestre et donné quittance, M. le principal nous reconduisait, lorsqu'un véritable flot de nouveaux venus se présenta dans l'antichambre : toute une famille de Lorrains, trois garçons, qu'il s'agissait d'inscrire, le père, la mère, le curé de la commune; aussi M. Rufin, dépêchant son salut à mon père, dit aux arrivants :

« Messieurs et madame, donnez-vous la peine d'entrer. »

Nous sortîmes dans le corridor, la porte se referma, et nous reprîmes en silence le chemin de la rue.

Une sorte d'inquiétude avait remplacé mon enthousiasme, et j'aurais voulu pouvoir retourner au village; le père devinait sans doute mes pensées; en marchant, il me dit :

« C'est maintenant une affaire faite; nous allons dire à l'auberge de porter ta malle au collége. Tu seras avec de braves gens; tu travailleras bien; tu nous écriras souvent, et s'il le faut, je viendrai te voir. C'est un passage difficile, mais nous avons tous passé par là. »

J'entendais à sa voix qu'il se raffermissait lui-même, et pour la première fois peut-être je compris toute l'étendue de son affection.

A l'Abondance, ses ordres étant donnés, nous ressortîmes faire un tour en ville. Il me montrait les édifices et me parlait avec une sorte de considération, comme on parle à un jeune homme :

« Tiens, voilà le palais de Justice; c'est là que se réunissent les juges et qu'on vend les coupes. Voici la caserne, où logent les soldats, l'hôpital militaire, etc. »

Nous visitâmes toute la petite ville, même sa vieille prison, son hospice Saint-Nicolas et sa synagogue. C'était pour passer le temps, pour ne pas nous séparer tout de suite.

A cinq heures et demie nous rentrâmes au collége; ma malle était arrivée, le domestique l'avait portée au dortoir; il nous y conduisit. Nous vîmes Mme Thiébaud, la lingère, et son fils, qui était borgne.

En haut, dans l'immense corridor, une foule d'autres élèves étaient arrivés; les grands avaient leur petite chambre à part: d'anciennes cellules donnant sur la cour intérieure. Chacun s'occupait de ranger ses effets, de remettre son trousseau à la lingère. On chantait, on riait, comme des gens qui ont bien dîné. On nous regardait passer en disant :

« Tiens.... un nouveau!... »

D'autres personnes se promenaient aussi dans cet immense corridor avec leurs fils.

M. Canard nous mena plus haut, au grand dortoir, où des quantités de petits lits sur deux rangs allaient d'un bout de la salle à l'autre.

« Voici le lavoir, nous dit-il, en nous montrant deux grandes aiguières de fer-blanc; c'est ici que les enfants se lavent, avant de descendre pour l'étude du matin, à cinq heures. »

Et puis, tout au bout de la salle, entre les deux fenêtres du fond, il nous fit voir mon lit, déjà prêt, avec son petit rouleau pour oreiller et sa couverture à liséré rouge; ma malle était au pied du lit.

Tout ce mouvement, ces éclats de rire des camarades, ces étrangers allant et venant autour de nous, me donnaient d'avance le sentiment de l'isolement où j'allais être; je cherchais des yeux quelque figure sympathique, mais chacun s'occupait de ses propres affaires; une sorte de trouble me gagnait.

Il n'y a que ceux de troisième ou quatrième année qui rient en rentrant dans leurs habi-

tudes; tous les nouveaux, je le crois, éprouvent un grand serrement de cœur.

Enfin, ayant donné un coup d'œil à l'établissement, mon père remercia Canard de nous avoir conduits et lui glissa quelque chose dans la main.

La nuit venait. Nous redescendîmes; et comme nous rentrions dans la cour en bas, le père Van den Berg, son vieux bonnet de laine grise sur les oreilles, le nez et le menton en carnaval, et son tricot retombant de ses épaules voûtées, — une vraie figure de vieux capucin ressuscité d'entre les morts! — ouvrait un petit placard sous la voûte du vestibule, et se mettait à tirer une corde. La cloche de l'antique chapelle tintait; ces sons se répandaient dans tous les vieux corridors, les élèves descendaient à la file.

C'était l'heure du souper, qu'on avait avancé pour donner aux parents le temps de regagner leur village le même jour, en rentrant le moins tard possible.

On se réunissait dans la cour, avant d'aller au réfectoire, les petits devant, les grands derrière.

En ce moment, les embrassades commençaient de tous les côtés :

« Adieu, Jacques!... Adieu, Léon!... Allons, mon enfant, du courage!... »

Quelques petits pleuraient, les mères aussi. Moi, je faisais bonne contenance; mais, au moment où la cloche ayant cessé de tinter, le père me dit : « Eh bien, Jean-Paul!... » en me tendant les bras, alors mon cœur éclata et je ne pus m'empêcher de sangloter.

Le père, lui, ne disait rien; il me serrait dans ses bras; et seulement au bout d'un instant, s'étant remis, il me dit d'une voix enrouée :

« C'est bien!... je raconterai à ta mère que tu as montré du courage jusqu'à la fin.... Et maintenant, travaille bien, et donne-nous de tes nouvelles le plus souvent possible. »

Il m'embrassa de nouveau et sortit brusquement.

Au même instant, le concierge fermait la grande porte, la clef grinçait dans la serrure : j'étais prisonnier!... Et sans savoir comment je me trouvais dans le rang des petits, nos maîtres d'étude à côté, nous défilions deux à deux en bon ordre, pour aller au réfectoire.

Ce soir-là, j'étais trop affecté pour faire attention à la grande salle du réfectoire : à ses hautes fenêtres ouvertes sur la cour du jardin, à sa chaire en vieux chêne, aux deux vieux tableaux tellement couverts de crasse qu'on n'y distinguait pour ainsi dire plus rien, aux longues tables où nous étions divisés par sections. Je ne vis pas même au fond la table de M. le principal, où les professeurs et les maîtres d'étude mangeaient des mets plus délicats et buvaient de meilleur vin que nous; ni l'antique guichet, par lequel M. Canard et son confrère Miston recevaient les plats que leur présentait Mlle Thérèse, la cuisinière.

Ma pensée était ailleurs.

« Allons, mange donc, petit, me disait notre chef de plat, un ancien déjà tout barbu, le gros Barabino, du Harberg; il faut manger et boire, ça chasse le chagrin. »

Les autres riaient, mais Barabino les reprenait, disant :

« Laissez-le tranquille!... Plus tard, je vous en préviens, ce petit-là sera des bons.... Il est triste maintenant; ça peut arriver à tout le monde d'être triste, surtout quand on quitte les bons dîners de la maison, pour entrer au collége de Sâarstadt; ce n'est pas consolant d'avoir des haricots, des pois et des lentilles, des lentilles, des haricots et des pois sur la planche pour un an, avec de la friture sans beurre, de la salade sans huile et du vin aigre, enfin ce que M. le principal appelle dans ses prospectus « une nourriture saine, abondante et variée!... » Non, ce n'est pas gai du tout, on pourrait se chagriner à moins. »

Ainsi parlait le gros Barabino, et les autres ne riaient plus.

Après le souper, en me promenant dans le grand corridor, où les camarades se racontaient joyeusement leurs vacances, j'aurais voulu fondre en larmes.

Enfin la nuit étant venue, la cloche se remit à tinter, et l'on se rassembla pour monter au dortoir. Tous ces pas grimpant quatre à quatre les vieux escaliers du cloître produisaient un bruit de tonnerre.

En haut, je reconnus mon lit à ma petite malle qui se trouvait à côté; et, m'étant déshabillé, je me glissai dans l'étroite couchette, sans oublier de faire ma prière. La lanterne brillait au pilier du milieu; M. Wolframm, le maître d'étude, faisait lentement son tour dans la salle, attendant que tous les élèves fussent couchés; puis il éteignit la lampe et alla se reposer dans sa petite chambre, au coin du dortoir.

M. Rufin, sur le coup de dix heures, au moment où les trompettes sonnaient le couvre-feu à la caserne de cavalerie, passa comme une ombre. La lune brillait par les vitres, calme et silencieuse. Mon voisin dormait profondément, et je m'assoupis à mon tour.

II

La pâle lumière du matin éclairait à peine l'enfilade des fenêtres entre lesquelles nous étions couchés, et Dieu sait avec quel bonheur nous dormions, quand la maudite cloche se mit à tinter.

Oh! misère, il était cinq heures, il fallait déjà se lever.

Je n'ai jamais eu d'ennui pareil, et depuis trente-sept ans je crois toujours entendre cette cloche du père Van den Berg; ses sons clairs, aigres me reviennent. Je vois les camarades qui se réveillent, qui se frottent les yeux, qui bâillent, et puis lentement, lentement, s'asseyent sur leur lit, tirent la boîte à cirage et les brosses de la table de nuit et se mettent à cirer leurs souliers; je nous vois tous ensuite réunis au lavoir, en train de nous barboter la figure dans le grand lavabo de zinc, et puis descendre à la salle d'étude, où M. Wolframm passe l'inspection des mains et des chaussures avant de dire la prière.

Cette vieille salle, mal pavée, avec ses tables déchiquetées par dix générations d'élèves, ses pupîtres, son maître d'étude dans sa chaire, sous le quinquet fumeux, les plumes qui grincent, les vieux dictionnaires qu'on feuillette du pouce, les thèmes, les versions que l'on bâcle, tout est là.... J'en frémis, oui, j'en ai la chair de poule!

Et dire qu'il se trouve des êtres assez dépourvus de bon sens pour soutenir que c'est le plus beau temps de la vie!

Au bout de deux heures de cet ennui mortel, voilà que la cloche recommence; les pupîtres se referment avec vacarme, on court au réfectoire, où Canard et Miston vous distribuent de gros morceaux de pain pour déjeuner. Ceux qui sont de bonne famille, que M. Canard connaît, ont tous les croûtons; les autres, pauvres diables dont les parents n'ont glissé qu'une petite pièce de quarante sous à M. Canard, auront la mie toute l'année. Et les fils de famille recevront en outre, de la maison, des jambons, des cervelas, des pots de confiture et de compote, dont ils n'offriront jamais rien à leurs camarades.

Ça, c'est la première leçon et la meilleure du collège; ce n'est pas du grec ni du latin, c'est du bon français : Pour mériter la considération de M. Canard et des camarades, il faut être riche. C'est là que se révèle le sens du positif; c'est là que les goinfres commencent à se croire supérieurs aux autres, qui ne reçoivent rien de chez eux, car naturellement ceux qui se nourrissent de bonnes choses sont d'une essence supérieure!... Et c'est aussi là que le pauvre diable commence à se recueillir en lui-même, à réfléchir sur ce qui se passe, à s'indigner en silence.

Oui, c'est le commencement de tout le reste, le point de départ de l'amour et de la concorde qui règnent entre nous.

Les caractères bas se montrent dès ces premiers temps. Ceux-là, pauvres de chez eux, n'en aiment pas moins le jambon et les confitures; ils tournent autour des riches, ils leur sourient, ils se font leurs complaisants; et les autres, quelquefois, étant bien repus, leur laissent nettoyer le fond d'un petit pot, ou grignoter le bout d'un cervelas. Ainsi s'établit l'alliance du gros bourgeois et du futur homme d'affaires.

L'enfant voit tout, il devine tout; je comprenais ma position, n'étant pas riche, et j'étais résolu à ne pas me laisser abattre ni dominer.

Nous étions quinze en classe, des Allemands et des Français; des grands et de tout petits; des garçons sachant depuis longtemps quelle carrière ils voulaient embrasser, et d'autres qui ne savaient pas même ce que c'est qu'une carrière.

Je les ai tous les quinze sous les yeux, assis à leur place, au fond de notre petite chambre, blanchie à la chaux. D'abord le grand Zillinger, fils d'un garde général bavarois, avec ses manches courtes, sa figure longue, son front carré, ses mâchoires serrées; il est venu pour apprendre le latin, il ne veut pas manger l'argent de son père, et se plaindra bientôt de ne pas recevoir sa ration de latin régulièrement, à cause des petits qui retardent la classe; on ne doit s'occuper que de lui, son père a payé d'avance! Ensuite le gros Steinbrenner, fils d'un brasseur de Landau, qui veut aussi son compte, et, n'étant encore qu'en sixième, calcule déjà ce que lui coûteront les droits d'examen, lorsqu'il sera reçu bachelier. Puis les deux frères Bloum, les fils d'un papetier du Palatinat, qui vont consommer du latin en conscience, mais sans vouloir s'en donner une indigestion, attendu que c'est du luxe pour eux, et qu'ils se destinent au commerce. Le grand Geoffroy, de Sarrebourg, n'en veut prendre qu'à son aise; les Poitevin et les Vaugiro en ont assez dès la première séance.... Les externes, les fils des vieux soldats retraités et des petits bourgeois

de la ville essayeront d'abord de tout enlever à la baïonnette, ils seront à l'avant-garde le premier mois; mais ensuite, comme les grands Allemands avanceront toujours en bon ordre, et que M. Gradus n'aura d'encouragements que pour les riches, gare au deuxième semestre; les pauvres externes se décourageront, ils ne travailleront plus que tout juste pour éviter les pensums.

Oh! braves camarades : Moreau, Desplanches, Engelhard, Chassard, comme je vous vois là, calmes, impassibles sous le feu roulant des mauvaises plaisanteries du professeur Gradus, qui vous appelle cagnards, malgré vos efforts, et vous relègue au bout de la classe, en établissant même une ligne de démarcation entre vous et les autres. Avec quel air de dédain vous le regardez, pendant qu'il va, vient, le nez en l'air, essuyant les verres de ses lunettes, riant et faisant l'homme d'importance, parce qu'il est bachelier!

Oui, tout cela je le vois, j'y suis!... Et puis j'entends l'éternelle rengaine latine qui recommence ... Il y a de quoi vous endormir encore au bout de trente ans.

Moi, dans mon petit coin, je regardais, et je pensais à ne pas me laisser enterrer par les Allemands; j'avais de l'avance sur eux en commençant, à cause des leçons de M. le curé Hugues; mais ils étaient si grands, si âpres au travail, que chaque jour ils gagnaient du terrain, avalant de la nomenclature, des verbes, des adverbes, du rudiment avec une conscience terrible; leurs parents ne pouvaient pas se plaindre d'eux, ils gagnaient bien leur argent!

Mais quelle triste méthode d'enseignement, quelle sécheresse, quelle aridité!... Au lieu de commencer par des lectures faciles, que le professeur expliquerait lui-même à ses élèves, dont il leur donnerait le sens d'abord et dont il analyserait ensuite les mots et les phrases, forcer des enfants pendant quatre grandes années, avant la rhétorique, à réciter des kyrielles de mots et de règles abstraites, n'y a-t-il pas de quoi stupéfier l'espèce humaine? Est-ce que, dès le premier jour, un homme raisonnable, après avoir fait réciter les leçons quelques minutes, n'aurait pas dû passer aux devoirs et dire, par exemple :

« Mes amis, je viens de regarder vos versions; elles sont bien mauvaises, parce que vous ne savez pas vous y prendre; vous traduisez un mot après l'autre; et cela ne peut pas réussir. Pour faire une bonne version, il faut d'abord voir celui qui parle; un soldat, un paysan, un savant parlent tout autrement sur le même sujet, parce qu'ils ont d'autres idées; et, quand on se rend compte de la personne qui parle, on prévoit ce qu'elle va dire.

« Ensuite, il faut tâcher de découvrir le sujet, *la question dont il s'agit*, parce que celui qui ne s'inquiète pas de la question traduit au hasard et risque de faire des contre-sens énormes.

« Eh bien! ces deux choses ne se découvrent pas dans la première phrase ni dans la seconde; elles se découvrent dans toute la page. Il faut donc commencer par lire le latin d'un bout à l'autre, en cherchant au dictionnaire les mots qu'on ne connaît pas encore; et puis, seulement après avoir saisi de son mieux le sens général de la version, on commence à traduire chaque phrase séparément, et ces phrases doivent se rapporter à l'ensemble. »

Il me semble qu'un véritable professeur aurait dû parler de la sorte à des enfants, et que cette méthode de s'attacher au sens général, plutôt qu'à chaque mot en particulier, aurait été plus simple et même plus scientifique. Mais, hélas! voici un spécimen des règles que M. Gradus nous donnait pour traduire le latin :

« Cherchez le sujet, le verbe et l'attribut, et puis faites votre construction. Le sujet répond à la question *qu'est-ce qui?* Le régime direct répond à la question *qui* ou *quoi?* Le sujet est au nominatif, le régime direct à l'accusatif. Les verbes actifs et les verbes déponents ont des régimes directs; les verbes passifs n'en ont pas. »

Est-ce qu'un enfant peut comprendre cela? « Le sujet est au nominatif et le régime direct à l'accusatif! » Voilà de belles raisons pour développer le jugement de la jeunesse; avec des raisons pareilles, les plus grands imbéciles peuvent se passer de réfléchir et de raisonner! un *um* à la place d'un *us*, un *is* à la place d'un *ibus* font toute leur science! Mais pourquoi un *us* plutôt qu'un *um*, un *ibus* plutôt qu'un *is?* Pourquoi? Pourquoi?... C'est ce qu'il faudrait expliquer!

J'en reviens à mon histoire, car à quoi bon raisonner avec des gens qui ne veulent pas entendre? Ne faut-il pas, pour le bon ordre, que nos enfants fassent d'abord leurs sept ou huit ans de prison dans un collége, pour s'y façonner à la servitude du corps et de l'esprit? Qu'est-ce que deviendrait le monde, si ces enfants, devenus des hommes, entraient dans la vie avec le sentiment de la justice et de la liberté? Ce serait l'abomination de la

désolation prédite par les prophètes. Ah! Bonaparte savait bien ce qu'il faisait, en rétablissant dans notre Université les méthodes inventées par les jésuites!

Qu'on se figure l'ennui, le dégoût des enfants aux prises avec un enseignement pareil.

Dans cette position désolante, je fis la connaissance d'un camarade, Charles Hoffman, surnommé Goberlot, le fils du plus riche banquier de Sâarstadt. Son père, homme très-dévot, l'ayant surpris à lire *Tartuffe*, l'avait fait enfermer au collége, pour le punir de ce grand crime.

Goberlot partageait toutes mes idées, et dès ce temps, au milieu de nos misères, nous commencions à nous inquiéter du bon Dieu, et à nous demander comment il pouvait se faire que, sachant tout d'avance, il nous avait envoyés dans un collége où l'ennui nous portait à maudire tout le monde, et par suite à nous faire damner, chose contraire à sa justice. Oui, voilà ce qui nous étonnait!

Tous les jours de promenade, les jeudis et les dimanches, Goberlot et moi nous avions de longues conversations sur ce chapitre; je lui demandais:

« Pourquoi M. Gradus est-il si bête, et Canard si injuste? Pourquoi M. Laperche, le professeur de quatrième, est-il si grave, puisque tout le monde dit qu'il n'a pas quatre idées dans la tête? Pourquoi M. Perrot, le professeur de rhétorique, doué d'un plus grand savoir, est-il boiteux et fort laid? Pourquoi souffrons-nous de la sottise des autres, nous qui ne pouvons pas résister? Cela me paraît contraire à la justice du bon Dieu. »

Et Goberlot me répondait :

« C'est pour notre salut! Si tous ces êtres n'étaient pas si injustes, nous n'aurions aucun mérite, et nous ne gagnerions jamais le Paradis; le bon Dieu veut nous faire gagner le Paradis.

— Et les professeurs, il ne veut donc pas leur faire gagner le Paradis, Goberlot? Il veut qu'ils aillent en enfer!

— Ah! je ne sais pas.... Peut-être bien, puisqu'il est juste. »

Ces jours-là nous traversions la ville en rang, deux à deux, sous la surveillance du maître d'étude, M. Wolframm, et nous sortions tantôt par la porte des Vosges, tantôt par celle de France; mais le temps était déjà gris, pluvieux en cette saison de l'année, et les promenades ne pouvaient aller loin, sans s'exposer aux averses d'automne.

A peine sur les glacis, tous les yeux des nouveaux se tournaient vers les cimes lointaines des montagnes.

« Vois-tu là-bas, disait l'un, cette petite chapelle blanche sur une roche, au milieu des sapins? C'est Dâbo; c'est là que nous demeurons. »

Et l'autre :

« Vois-tu l'Altenberg, entre ces deux montagnes? Derrière est Richepierre. »

Oh! que votre cœur galopait en ce moment, et comme on se représentait bien le village, la vieille maison, les bons parents!. . Comme on aurait pleuré, sans la crainte d'exciter le rire des camarades! Et l'on continuait tristement son chemin jusqu'à la lisière des bois; plus de verdure, plus d'oiseaux : le silence, les grands arbres levant leurs branches dépouillées à perte de vue, les sentiers couverts de feuilles mortes.

L'hiver, l'hiver approche; les nuages gris se plient et se déplient lentement; quelques gouttes commencent à tomber, il faut retourner en ville. On arrive tout essoufflés sur le seuil de la vieille capucinière; et le père Van den Berg cherche sa clef, pendant qu'on crie dehors : « Ouvrez! ouvrez!... » en tapant à la porte, et que l'averse commence. Enfin il arrive, il ouvre, et l'on se précipite sous la voûte, trempés comme des canards. Voilà nos promenades d'automne.

Et puis, au bout de six semaines, l'hiver est là. Dans une seule nuit, tout est devenu blanc: les toits, les cours, les maisons, les remparts, la montagne et la plaine, aussi loin que peut s'étendre la vue.

Dieu du ciel, quelle existence! La neige qui tombe, et tombe toujours, le vent qui souffle, les girouettes qui crient, les grands corridors humides et pleins de boue!... Ah! quelle différence avec les bons hivers de la maison, au coin du feu, — le bonnet sur les oreilles, les pieds bien secs, — où la bonne mère vous disait :

« Ne sors pas, Jean-Paul, tu pourrais attraper un rhume, tu pourrais avoir des engelures! »

Ah! Canard, Miston et le père Dominique se moquaient bien de nos engelures; ils se moquaient bien du fils d'un petit notaire de village, qui ne donne que quarante sous aux domestiques!

C'est là qu'on prenait des leçons de philosophie pratique et de physique expérimentale. Pas de feu dans le dortoir; les grandes fenêtres, couvertes de givre depuis novembre jusqu'à la fin de février, laissent passer la bise, impossible de s'endormir à cause du froid; on

se recoquille dans la petite couchette, la couverture sur la tête, les pieds dans les mains; enfin, à force de sommeil, et le lit s'étant un peu réchauffé, on s'endort.

Mais la cloche du père Van den Berg vous réveille. Oh ! misère, misère !... Je ne crois pas qu'il y ait rien de pire pour un enfant qui dort si bien, que d'être réveillé avant le jour, dans une salle immense où tout gèle, où passent des courants d'air glacé, et d'être forcé de s'habiller, de cirer ses souliers, de casser la glace du lavabo pour se laver; et tout grelottant, mal essuyé, à cause de l'onglée et des engelures qui vous gercent les mains, de descendre ces grands escaliers froids, espérant au moins pouvoir se réchauffer à la salle d'étude, et de trouver là les grands, déjà barbus, qui forment cercle autour du poêle, se serrant, riant entre eux, et dont pas un n'a le bon cœur de vous faire place et de vous dire: « Avance, petit, sèche-toi, chauffe-toi ! »

Non, pas un seul. Pauvre nature humaine, que tu es loin de la perfection, et qu'on a besoin de te bonifier! Malheureusement personne ne s'occupe de cela dans nos colléges; le grec et le latin prennent tout le temps des professeurs. Un petit cours de morale et d'humanité trouverait pourtant bien là sa place; mais la grande affaire est de bâcler des bacheliers, qui deviendront ensuite ce qu'ils pourront.

Enfin, quand le maître d'étude était arrivé, quand il était installé dans sa chaire, et qu'il bâillait lui-même comme un malheureux, était-il possible qu'un enfant eût l'envie d'étudier, alors qu'il dormait les yeux ouverts?

Non, je l'ai moi-même éprouvé bien des fois, la bonne volonté ne suffit pas, il faut encore le pouvoir. Les enfants ont besoin de dormir plus que les grandes personnes; qu'on fasse lever les grands, soit, mais qu'on donne aux petits au moins une heure de sommeil en plus; c'est le bon sens qui l'indique.

« Vous ne savez pas votre leçon, monsieur Nablot, vous avez dormi à l'étude; vous serez privé de sortie jeudi prochain, et vous copierez vingt fois le verbe *dormir!* »

Pourquoi pas cent fois, imbécile? Dire à un enfant, parce qu'il ne sait pas sa leçon : « Tu recommenceras vingt fois la même corvée, comme un cheval aveugle qui tourne sa meule! » n'est-ce pas vouloir l'abrutir à toute force? Je le demande aux gens raisonnables.

Voilà pourtant les punitions qu'on infligeait de mon temps au collége.

Après cela, les jeudis et les dimanches matin, nous avions, sous forme de récréation, l'explication des mystères de notre sainte religion catholique, apostolique et romaine.

En sortant de l'instruction religieuse, on avait la permission de courir dans les corridors; puis au bout d'une heure on dînait. Un des grands, dans la chaire du réfectoire, nous lisait à haute voix les voyages des pères Jésuites en Chine, ou d'autres histoires semblables, qu'il fallait écouter avec recueillement, car, le repas fini, M. le Principal interrogeait toujours quelques élèves sur ce qu'on venait de lire, et, faute de pouvoir répondre, vous étiez privé de vin au dîner suivant.

Il est possible que je me trompe; mais, en réfléchissant depuis à ces lectures, j'ai toujours pensé qu'on les avait établies pour empêcher les élèves de faire attention à la mauvaise nourriture et à l'eau rougie qu'on nous servait au collége. Oui, cela me semble le plus clair du profit qu'on pouvait en tirer.

Pendant les grands froids, M. Rufin, après avoir soupé, faisait venir dans sa chambre bien chaude quelques-uns des petits : les Poitevin, les Vaugiro, les Henriot, tous fils de gens bien posés et recommandés particulièrement. Mais mon pauvre ami Goberlot et moi nous restions dans le corridor; on ne nous invitait pas, et pourtant nous étions aussi jeunes et nous avions aussi froid que les autres.

Enfin, nous n'en sommes pas morts tout de même; au contraire, après les cinq ou six premières grandes gelées, ayant supporté la chose en battant de la semelle et soufflant dans nos mains courageusement, nous étions devenus tout rouges et hardis; et quand il y avait bataille de pelotes de neige avec les externes, c'est nous qu'ils craignaient le plus, car nous seuls, lorsqu'ils fonçaient sur les internes, nous soutenions la charge, en criant aux autres qui se sauvaient :

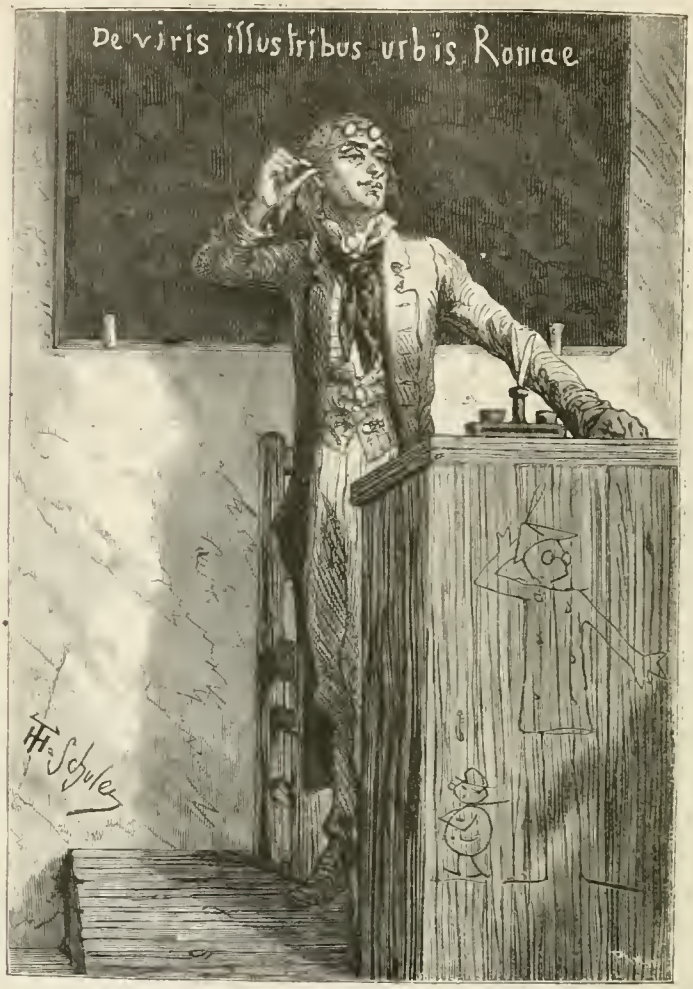
« En avant!... en avant! »

A la maison, malgré tous les bons soins de ma mère, j'avais toujours eu des rhumes; mais, depuis cet hiver, je n'ai plus su ce que c'était qu'un rhume; encore aujourd'hui, quand je tousse pour essayer mon creux, les vitres en tremblent.

« Hum !... hum !... Ça va bien.... ça va très-bien !... »

Tout est affaire d'habitude. La seule chose à laquelle je n'ai jamais pu m'habituer, c'est l'injustice.

Les mois de janvier, février et mars se passèrent ainsi. Les conjugaisons, les déclinaisons, les règles du rudiment allaient leur train en classe, les non-sens et les contre-sens



Faisant l'homme d'importance, parce qu'il est bachelier. (p. 45).

aussi dans les versions, agréablement entremêlés de barbarismes et de solécismes dans les thèmes.

Et les beaux jours revenaient! La neige fondait; de tous les côtés, pendant les longues heures d'étude, nous entendions les tas de neige glisser et tomber du haut des toits dans la cour, comme des coups de tonnerre. On balayait la neige fondante en grands tas boueux, le long des murs; le froid se dissipait, le soleil, le beau soleil pénétrait dans tous les recoins, et l'on sentait cette bonne chaleur éloigner tout doucement l'humidité du dortoir.

On voyait d'en haut les arbres du rempart, les grands tilleuls se couvrir de verdure tendre, où bientôt allaient bourdonner les hannetons; et les moineaux, aussi piteux que nous en hiver et voltigeant jusqu'à nos pieds dans la neige, pour saisir une mie de pain, les pauvres moineaux se remettaient à crier, à s'agacer, à se poursuivre.

Enfin, c'était le printemps; tout le monde, Canard lui-même, vous paraissait moins laid; on se regardait comme attendris; et les vacances de Pâques approchaient!

On composait deux fois par semaine. Les grands Allemands étaient les plus forts; ils voulaient enjamber la classe et passer tout de suite en cinquième; ils en avaient le droit, ayant toujours bien travaillé!

Après eux j'étais le premier, à cause de ma bonne mémoire; même ce que je ne comprenais pas, faute d'explications, je le retenais, et

Ah! ah! ah!
Valete studia! (p. 49).

malgré tout je passais avant les Poitevin, les Henriot et les Vaugiro.

Mon ami Goberlot et moi, nous avions d'heureuses dispositions, c'est M. Gradus qui le disait; mais nous étions indisciplinés, incorrigibles, ennemis de la société, amoureux de la solitude, raisonneurs, querelleurs, batailleurs et récalcitrants.

Voilà nos notes.

Nous avions eu plus de pensums et de salle d'arrêt à nous deux, que toute la classe ensemble. Que voulez-vous? chacun a sa manière de voir! Si l'on nous avait demandé nos notes sur M. Gradus, elles n'auraient pas été fameuses non plus, et peut-être aurions-nous eu de meilleures raisons que lui pour motiver notre jugement.

Enfin de jour en jour les vacances approchaient; et maintenant que j'y pense, il me semble entendre quatre ou cinq de nos anciens, le grand Léman d'Abrecheville, Barabino, du Harberg, et Limon, le fils du brasseur, qui chantent, en se promenant bras dessus bras dessous, dans les corridors, le chant des vacances, qu'ils avaient appris de leurs anciens, et qui passait de génération en génération au collége de Sâarstadt. Je le fredonne moi-même, et j'en ai les larmes aux yeux :

Ah! ah! ah!
Valete studia!
Omnia jam tædia
Vertantur in gaudia?
I! I! I!
Vale, magister mi....

Oui, oui, si le temps du collège paraît à quelques-uns le plus beau de la vie, c'est sans doute qu'ils ne se souviennent que de l'approche des vacances.

Faisons comme eux, pour un instant.

L'hiver est passé, les compositions sont finies; nous sommes au commencement d'avril, après la fête des Rameaux, au temps de Pâques. De tous les côtés les parents viennent nous chercher; un grand nombre d'élèves sont déjà partis. Mon père m'a écrit la veille qu'il arrivera me prendre, et je suis à l'étude du matin. De temps en temps la porte s'ouvre; on appelle tantôt l'un, tantôt l'autre des camarades, qui se lève tout pâle, ferme son pupitre et sort; les parents sont là, qui l'attendent dans la cour.

Chaque fois que la porte s'ouvre, mon cœur bat : — C'est moi qu'on va nommer! — Non, c'est un autre.

Tout à coup le nom de Jean-Paul Nablot retentit; je me lève, je saute par-dessus la table, je sors en trébuchant, et mon père me reçoit dans ses bras.

Je pleure, et lui s'essuie les yeux.

« Eh bien, Jean-Paul, j'arrive de chez le principal; tes compositions sont bonnes, tu as de la mémoire, mais tu ne travailles pas assez. Tu aimes la solitude, tu raisonnes....Tu veux donc me donner du chagrin? »

Et mes sanglots redoublent.

« Allons.... allons..., dit-il, tu travailleras mieux après les vacances.... Viens.... ne parlons plus de çà. »

Nous sortons.

Le père Van den Berg regarde; il nous laisse passer.... Dieu du ciel! je suis dehors!.... Tout est oublié.... Le vieux char à bancs est là devant la porte; nous sommes dessus, et nous voilà roulant au grand trot sur le pavé jusqu'à la porte des Vosges. Bientôt Grisette galope dans le chemin sablonneux qui mène à Richepierre. Je suis redevenu gai.

Mon père, voyant mes joues rouges, mes yeux brillants, ne s'inquiète plus de mon amour pour la solitude; il pense sans doute :

« Le principal se trompe. Que le garçon aime la solitude ou non, cela ne lui fait ni chaud ni froid. »

Au bout d'une heure, nous avons traversé Illsee, et tout en galopant dans le bois de Barville, sous la voûte des hêtres, des chênes et des bouleaux, déjà tout couverts de bourgeons, je lui raconte les mille injustices qu'on m'a faites; car dans mon idée les maîtres d'étude et les professeurs m'en veulent.

Le bon père m'écoute; il a bien des choses à redire sur tout cela; dans le fond, l'excellent homme voit la situation; il ne me donne pas tout à fait tort, et après m'avoir longtemps écouté, non sans une sorte d'attendrissement, il me répond :

« Tout cela, mon enfant, c'est possible, je te crois! Mais nous ne sommes pas riches, nous faisons de grands sacrifices pour toi, tâche d'en profiter et ne t'inquiète pas des injustices; l'essentiel est de ne pas en commettre soi-même, de remplir ses devoirs et de s'élever par son courage, sa persévérance et son travail. Aujourd'hui seulement, tu commences à voir les difficultés de la vie; tout ceci n'est rien, c'est une petite expérience. Plus tard, lorsqu'il s'agira de te créer une position, au milieu de ces millions d'êtres qui tous serreront les rangs et voudront t'empêcher d'entrer, c'est alors que les véritables obstacles se présenteront. Ainsi, calme-toi, ne t'indigne pas inutilement. Tu te portes bien, la première épreuve est passée, cela suffit provisoirement. Ton premier but doit être de te faire recevoir bachelier, car ce titre est exigé pour entrer dans n'importe quelle carrière; ne pense qu'à cela, et travaille en conséquence. »

Ainsi me parlait ce brave homme, et je comprenais qu'il avait raison; j'étais résolu à suivre ses bons conseils, pour lui faire plaisir d'abord, ainsi qu'à ma mère, et puis pour ennuyer ceux qui cherchaient à me mettre des bâtons dans les roues.

Deux heures après notre départ de Sâarstadt, nous étions arrivés au pied de la côte rocheuse qui monte à Richepierre; la voiture se ralentissait, le cheval soufflait. « Hue! » criait mon père. Moi, pensif, je revoyais enfin le vieux village, tout ému de mes souvenirs d'enfance et du bonheur d'embrasser bientôt ceux que j'aimais.

Enfin la première maison en haut de la côte paraît; le cheval se remet à trotter, et nous descendons la grande rue bordée de granges, de fumiers et de hangars.

La mère nous attendait sous le vestibule; les frères et sœurs regardaient :

« Hé!... le voilà.... voilà Jean-Paul! »

Et tous les voisins, les voisines se penchaient aux fenêtres.

Avant que la voiture fût arrêtée, j'étais à terre, et j'embrassais la bonne mère avec enthousiasme; elle ne pouvait retenir ses larmes. Les frères et sœurs, pendus à mon cou, poussaient de grands cris; et c'est ainsi que nous entrâmes pêle-mêle dans la grande chambre, où nous attendait le dîner.

Qu'est-ce que je peux vous dire encore? Ces

quinze jours de vacances passèrent comme une minute.

Tous les anciens camarades d'école venaient me voir. Gourdier et Dabsec, en passant matin et soir, les pieds nus, la poitrine débraillée, leur fagot sur l'épaule, s'arrêtaient, relevant d'un mouvement de tête leurs grands cheveux pendant sur la figure, et me regardaient en silence.

« Bonjour, Gourdier, » dis-je un jour à celui que M. Magnus proclamait autrefois le meilleur de ses élèves.

Un éclair passa dans ses yeux bruns.

« Bonjour, » dit-il brusquement, en reprenant sa charge, le manche de la hachette au-dessous et grimpant au fort.

J'étais devenu moins fier, mais lui n'oubliait pas que je l'avais appelé mendiant; il ne me pardonnait pas.

Peut-être pensait-il qu'avec un peu d'argent il aurait aussi pu continuer ses études, et se révoltait-il en lui-même d'être arrêté. Je n'en sais rien; cela se peut, car il avait de l'ambition à l'école, et n'ayant pas d'huile dans la lampe à la maison pour étudier ses leçons, il tenait son livre à la bouche du fourneau, la tête entre les genoux pour lire; quand il venait le matin à l'école, ses yeux étaient tout rouges. Je crois donc qu'il m'en voulait d'avoir plus de bonheur que lui et de pouvoir étudier à mon aise.

M. le curé vint aussi dîner une ou deux fois à la maison pendant ces vacances; il me posa des questions et parut satisfait, surtout de mes progrès en histoire sainte.

Puis il fallut repartir et rentrer en classe chez M. Gradus; ce fut une grande tristesse.

III

La plus grande plaie des petits colléges en ce temps, c'était le trafic des livres auquel se livraient les principaux.

Ces industriels ne se contentaient pas des bénéfices qu'ils faisaient sur la pension des élèves; ils recevaient tous les ans et quelquefois tous les six mois d'énormes paquets de grammaires françaises, grecques et latines, de dictionnaires, d'histoires saintes ou romaines d'un nouveau modèle, que les professeurs adoptaient aussitôt, pour procurer à leur supérieur l'écoulement de sa marchandise.

Les anciennes grammaires, les anciennes arithmétiques, les anciens rudiments étaient mis au panier; après Lhomond, on prenait Noël et Chapsal; après Noël et Chapsal, on prenait Burnouf; ainsi de suite.

Il arriva de la sorte que pour faire gagner quatre sous au principal, une foule d'élèves ne surent jamais leur grammaire, ni leur rudiment, même au bout de cinq ou six années d'études, parce qu'on leur en avait fait étudier d'autres tous les ans.

Je ne crois pas que, dans n'importe quel commerce, l'avidité du lucre se soit montrée plus éhontée; sous prétexte de perfectionner les méthodes d'enseignement, les élèves n'apprenaient jamais rien à fond.

C'est ce qui nous arriva dès cette année; avant Pâques, nous avions eu le rudiment de Lhomond, sa grammaire et son catéchisme historique; M. Gradus nous fit prendre à la rentrée ceux d'un monsieur qui raffinait sur Lhomond; il fallut apprendre par cœur — toujours par cœur! — de nouvelles règles, de nouveaux exemples, de nouveaux temps primitifs, et cætera, et cætera. Ceux qui croyaient savoir quelque chose, parce qu'ils s'étaient fourré des mots dans la tête, ne savaient plus rien; il fallait recommencer la même chose avec d'autres mots, arrangés d'une autre manière; et pour ma part, je l'avoue, ces deux grammaires n'ont pas cessé de se faire la guerre dans ma cervelle jusqu'à la fin de mes classes; je n'ai jamais su à laquelle m'en rapporter. Mais le principal avait gagné deux ou trois francs sur chaque élève, les parents en avaient dépensé quinze ou vingt, l'affaire était dans le sac.

Les grands Allemands ayant enjambé la classe de M. Gradus, après Pâques, une nouvelle fournée d'internes et d'externes, les plus forts de la septième, vinrent les remplacer: Masse, Marchal, les frères Martin, Baudouin, Moll, etc.

Cette fois, nous étions tous à peu près du même âge, chose fort heureuse, car l'intelligence d'un garçon de quinze ans n'est pas celle d'un enfant de dix à douze ans; le professeur qui parle à l'un ne peut se faire entendre de l'autre; les petits sont toujours sacrifiés.

Ce qui me revient de ce temps, c'est une chose qui m'intrigua beaucoup les premiers jours. Nos fenêtres, en été, restaient ouvertes, à cause de la chaleur accablante qui régnait entre les murs du vieux cloître, et tout en récitant nos conjugaisons, nos fables de Lafontaine, nous entendions une grande voix s'élever d'instant en instant et pousser un cri mélancolique, avec des intonations bizarres:

« Καὶ... ï .. ï. . ï?... Καὶ... ï... ï... ï?... Καὶ... ï... ï... ï?... »

De deux à quatre heures, nous l'entendions retentir au moins cent fois, et je me disais :

« Mon Dieu ! qu'est-ce que cela peut être ? Quelle espèce d'oiseau pousse ce cri ? »

Eh bien, c'était du grec ! C'était le cri de M. Laperche, professeur de quatrième, enseignant à ses élèves, dans la petite salle voisine, le grec qu'il ne savait pas. J'ai vu cela plus tard, après être entré dans sa classe. Il se promenait gravement, sur ses jambes de héron, mesurant en quelque sorte chacun de ses pas, et suivant, dans une traduction interlinéaire, la leçon de l'élève qui récitait; et, quand l'élève s'arrêtait embarrassé par un mot, M. Laperche, pour toute explication, d'un ton grave et la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, poussait son cri : « Καὶ... ἤ... ἤ?... Καὶ... ἤ... ἤ... ἤ?... » qui signifie en grec : « Et?... et?... » Cela soit dit pour les dames qui ne savent pas le grec.

Ce cri solitaire, dans cette grande cour où la chaleur de juin tombait en nappes d'or au milieu des ombres, ce cri mélancolique, prolongé, monotone, vous faisait dormir à la longue. Tous mes pauvres camarades et moi, penchés sur la vieille table, nous nous regardions d'un œil vague, les paupières à demi closes, en nous donnant toutes les peines du monde pour résister à notre accablement. Et, tandis que l'un de nous récitait sa page de nomenclature ; tandis que M. Gradus, assis, les jambes croisées, bâillait dans sa main, ou bien essuyait les verres de ses lunettes, en rêvant à quelque soirée en ville, à quelque bonne partie de campagne, sans s'inquiéter plus de la nomenclature que du Grand Turc, nous tous, à force d'entendre ce cri : « Καὶ... ἤ... ἤ... Καὶ... ἤ... ἤ?... » qui revenait aussi régulièrement que la goutte d'eau du père Bridaine, pour marquer l'Eternité, nous sentions notre tête se pencher, se pencher tout doucement, jusqu'à ce que notre nez fût sur le livre. Alors nous étions heureux... oui, bien heureux... Nous dormions !...

Mais cela ne durait pas longtemps. Au bout de quelques minutes, la voix aigre de M. Gradus, cent fois plus terrible que la trompette du jugement dernier, se mettait à crier : « Monsieur Schefller... monsieur Nablot... vous me copierez dix fois le verbe *dormir*. Levez-vous... récitez votre leçon ! »

Et l'on se levait ; on commençait à réciter : « *Agricola*, laboureur ; *asinus*, âne... » etc.

Toute cette nomenclature, je l'ai pour ainsi dire encore devant les yeux, avec ses taches d'encre et de graisse. Elle ne m'a jamais servi à grand'chose, mais elle m'a terriblement ennuyé à cette époque.

Et quand je pense que l'année suivante il fallut recommencer le même métier chez un autre professeur ! C'est pourtant épouvantable de tuer le temps des élèves d'une façon aussi ridicule, et de leur faire prendre en grippe, pour toute la vie, ce qu'on est chargé de leur enseigner.

Combien de choses utiles on aurait pu nous apprendre à la place de tous ces mots creux, combien de bons principes on aurait pu nous donner, par l'étude *raisonnée* des langues mortes ou vivantes !

Car tout cela n'était pas sérieux, c'était de la routine pure. On parlait de développer notre mémoire, mais la mémoire a bien autre chose à faire que de retenir des mots, des conjugaisons, des règles abstraites ; les règles ne font pas la langue, pas plus que la rhétorique ne fait l'éloquence, et que la philosophie des écoles ne fait le bon sens ; les mots ne sont que des mots, ils ne remplacent rien, les idées moins que le reste.

Avec tous ces mots, ces règles, ces exercices de mémoire, nous serions devenus stupides, sans les promenades du jeudi et du dimanche, réellement très-agréables aux environs de Sâarstadt.

Quel bonheur de respirer le grand air !

Nous allions vers la Scierie, la bonne Fontaine, ou les Baraques, à l'ombre des hêtres ou des sapins.

On s'arrêtait au premier village ; les fils de familles riches, pourvus d'argent, se faisaient servir de la crème, des fraises, du beurre frais, du miel, de bonnes omelettes au lard. On ne leur défendait que le vin, parce que ces jeunes messieurs auraient pu se griser, et que la faute en serait retombée sur le malheureux maître d'étude. Ils ne pouvaient donc boire que de la bière.

Mon ami Goberlot et moi, n'ayant pas le sou, nous allions nous promener au loin, sous bois, courant comme des chevreuils dans les sentiers perdus, et grimpant sur les plus grands arbres de la forêt, au risque de nous casser le cou. Et lorsque, arrivés tout en haut, nous ne voyions plus que l'immensité du ciel au-dessus de nous, et sous nos pieds la mer du feuillage, alors, n'entendant plus aucun bruit, nous commencions nos discussions sur l'Éternel, bien contents de ne plus voir ni M. Gradus, ni M. Wolframm, ni Canard, ni la salle d'étude, enfin heureux comme des oiseaux dans l'air.

Cela durait jusqu'au moment où les autres,

ayant fini de se goberger, se réunissaient au coin du bois, et tous ensemble poussaient un grand cri : « Hé! hohé! » qui se prolongeait dans les échos de la montagne et montait jusqu'à nous.

A cet appel, jetant un dernier regard sur le beau soleil couchant, nous descendions et nous regagnions le village, bien ennuyés de n'avoir pu continuer de nous balancer jusqu'à la nuit noire, au milieu des étoiles.

En nous voyant revenir, tout le collége criait :

« Voilà les déserteurs!... Les voilà!... »

Et le maître d'étude nous condamnait aux arrêts, pour avoir quitté la promenade et retardé le départ; mais cela nous était bien égal, nous avions couru dans les halliers, nous avions respiré le grand air, nos yeux s'étaient plongés par delà les forêts, dans les perspectives bleuâtres de la Lorraine et de l'Alsace, nous avions une provision de bonheur pour plusieurs jours.

A peine rentrés dans notre nid à rats, on nous conduisait en prison, tandis que les autres, qui s'étaient déjà repus pendant la promenade, allaient au réfectoire; Goberlot et moi, qui n'avions rien mangé depuis midi, nous ne recevions que du pain sec.

Franchement, il nous fallait un bon caractère pour ne pas prendre l'espèce humaine en grippe. Mais Goberlot, élevé par un père très-dévot, au milieu d'une société de curés et de jésuites, qui dînaient deux ou trois fois par semaine à la maison, et conduisaient ainsi la famille au paradis, mon ami Goberlot, les yeux plissés et malins, avait appris à voir dès l'enfance les choses au comique.

Moi, le Seigneur Dieu m'avait créé philosophe, et je me contentais de mépriser tous les êtres injustes.

Les choses allèrent de la sorte jusqu'aux compositions de fin d'année. Mes notes ne valaient pas mieux qu'avant Pâques, mais j'étais le premier de la sixième; je traduisais, et je récitais mieux mes leçons que les autres.

Le désir d'humilier les richards de notre classe, comme Gourdier m'avait humilié moi-même dans le temps, me faisait travailler avec une ardeur extraordinaire. Il m'arriva même quelquefois de me faire priver de sortie le jeudi et le dimanche, pour repasser mes matières pendant que les autres se promenaient.

Après les compositions d'août, qui devaient compter pour deux, il ne me restait que la peau et les os; mais, ayant fait voir aux grands la copie de mes thèmes et de mes versions, tous m'assurèrent que j'emporterais plusieurs premiers prix. J'y comptais donc, et, dans ma joie, je l'avais même écrit à mon père.

Depuis une quinzaine, les vieux corridors retentissaient encore une fois du chant des vacances, lorsqu'enfin le grand jour de la distribution arriva : les portes s'encombrèrent de parents, d'amis, de conseillers municipaux, d'autorités civiles et militaires en grande tenue; grands tricornes, gilets rouges, bonnets alsaciens, habits noirs, chapeaux ronds, shakos, robes de soie se mirent à défiler sous le vestibule du vieux cloître, montant à la salle de distribution, magnifiquement décorée de guirlandes, sa belle inscription latine sur la grande porte, et son estrade au fond, avec la table chargée de livres et de couronnes.

Nous étions en rangs dans la cour, lorsque mon père accourut me dire tout joyeux que la mère était venue pour me couronner. Il m'embrassait, et je n'avais pas la force de lui répondre, tant mon émotion était grande.

Quelques instants après, tout le monde étant placé, nous traversions cette foule magnifique, et nous prenions place sur les deux côtés de l'estrade, tandis que la musique du 8e cuirassiers, avec sa grosse caisse, ses fifres, son chapeau chinois, ses trompettes et ses clarinettes, faisait trembler les vitres et jouait une marche triomphale qui nous traversait jusqu'à la moelle des os.

Ensuite de quoi, M. le maire, son écharpe en sautoir, prononça quelques paroles sur l'heureuse réunion; puis M. Wilhelm, professeur de la classe industrielle, lut un discours sur l'origine des connaissances humaines depuis l'invention de la forge par Tubalcaïn, allant des Hébreux aux Phéniciens, aux Grecs, aux Romains, aux barbares Mérovingiens; aux Carlovingiens, un peu moins bornés que les Mérovingiens; aux Arabes, aux Turcs, etc., etc.

Les dames en suaient à grosses gouttes; on aurait bien voulu lui crier : « Halte!... halte!... » mais dans une assemblée pareille cela ne convenait pas; il fallut attendre qu'il s'arrêtât de lui-même; et cela durait déjà depuis au moins une heure, quand on le vit enfin tourner son dernier feuillet, ce qui fit pousser à toute la salle un long soupir de soulagement. Mais il n'avait pas encore fini, et dit avec finesse qu'il n'entamerait pas le chapitre des découvertes modernes, pour ménager la modestie de ses contemporains et particulièrement celle de S. M. Louis-Philippe. Il lui fallut encore un bon quart d'heure pour expliquer cela, de sorte que la désolation vous

gagnait de nouveau, quand à la fin des fins il s'assit en faisant un grand salut, au milieu des applaudissements de toute l'assemblée.

Aussitôt après, M. Laperche se mit à proclamer les noms des vainqueurs, en commençant bien entendu par les philosophes. C'était sa spécialité et son triomphe. M. Laperche jouissait d'une haute taille, qui permettait de le voir de loin, et d'une voix onctueuse et retentissante, quoique un peu nasillarde, qu'il exerçait tous les jours avec son grec.

Je bouillonnais à l'appel de tous ces noms; le feu de l'espérance me sortait par les joues. Tous les camarades, du reste, étaient dans le même état; nous ne pouvions attendre notre tour; mais comme, entre chaque proclamation, pendant que le vainqueur descendait dans la salle se faire couronner par ses parents, l'orchestre jouait un petit air, cela prenait du temps, et, sur les trois heures seulement, le tour de notre classe arriva.

J'avais déjà distingué mon père et ma mère, assis l'un à côté de l'autre, au milieu de la foule brillante qui nous regardait, lorsque M. Laperche se mit à proclamer les prix de la sixième, et qu'au lieu de mon nom, comme je m'y attendais, j'entendis ceux de MM. Poitevin, Henriot et Vaugiro, tous protégés de M. Gradus. Moi, je n'avais que des accessits!

J'en étais devenu pâle comme un mort.

A la fin, cependant, pour le prix de mémoire, qu'on ne pouvait pas me refuser, — parce que j'avais toujours le mieux su mes leçons, — pour le prix de mémoire, je fus nommé le premier.

Je me ranimai d'un coup, et je courus, ivre de bonheur, me faire couronner par mon père et ma mère, qui m'embrassèrent tous deux en pleurant. Puis, je revins; et, quelques minutes après, la distribution des prix étant terminée, la foule s'écoula lentement, roulant sur l'escalier de bois avec un grand bruit sourd.

Je descendis; la réflexion m'était revenue, je frémissais en moi-même. Sous la porte, dans le vestibule, je trouvai mon père seul; il m'avait attendu, et m'embrassa de nouveau avec effusion, en me disant :

« Je suis content de toi, Jean-Paul, très-content; tu m'as donné toute la satisfaction que je pouvais espérer... Arrive!... ta mère nous attend à l'Abondance, tes effets sont déjà sur la voiture ; nous allons partir tout de suite. »

Je le suivis tout pensif. Vers dix heures, nous entrions à Richepierre; pendant toute la route, malgré la satisfaction de mes parents, je n'avais pas dit un mot; l'injustice qu'on venait de me faire me stupéfiait, je ne pouvais pas y croire, cela me paraissait quelque chose d'horrible!

IV

Je vous ai raconté ma première année de collége. Les quatre années suivantes ressemblèrent à celle-là d'une façon déplorable; après M. Gradus, vint M. Laurent; après M. Laurent, M. Laperche; après M. Laperche, M. Damiens; après M. Damiens, M. Fischer. Après le *de Viris illustribus Romæ*, le *Cornelius Nepos*, le *Selectæ è profanis*, le *Virgilii Eclogæ*, le *de Senectute*, les *Géorgiques*, les *Odes* d'Horace, *Mæcenas atavis*, etc.; sans parler de la *Chrestomathie* grecque, des *Fables* d'Esope, de la *Cyropédie* de Xénophon, du premier livre de l'*Iliade;* du rudiment, du rudiment, du rudiment; des temps primitifs et des temps primitifs; de la grammaire et de la grammaire; des règles et des règles; le tout sans explications! — Et puis de la physique sans instruments, de la chimie sans laboratoire, de l'histoire naturelle sans collections, de l'histoire sans critique; enfin des mots, des mots, toujours des mots!

Faut-il s'étonner que tant de gens n'aient que des mots dans la tête? On ne nous apprend que cela dix ans de suite. C'est la mémoire mise à la place du raisonnement; c'est la formule, la règle sacro-sainte, posée sur l'intelligence, comme une cage sur un oiseau.

Bienheureux quand, dans un de nos pauvres colléges municipaux, se rencontre un professeur qui ramène les esprits au sens du vrai, et s'efforce de faire comprendre à ses élèves que la beauté d'une œuvre littéraire ne résulte pas de l'arrangement des mots, mais de la justesse des pensées, de la profondeur des sentiments et de la vérité des observations; cet homme, avec des sujets médiocres, fait des élèves remarquables, en vertu du proverbe que dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois.

J'avais commencé mes études jeune, plein d'ardeur et d'illusions, et, cinq ans après, le rudiment m'avait abruti; l'encombrement des mots de chimie, de géographie, de physique, de latin, de grec, de mythologie, de noms propres, de dates, de règles, et même d'allemand, que nous enseignait aussi M. Laperche, d'après la même méthode que son grec, cet

entassement était devenu tel que je n'y comprenais plus rien moi-même.

Je prenais les mots pour des choses. Après avoir récité la liste des corps simples, je croyais les connaître; après avoir répété mot à mot un chapitre de physique, je me figurais être aussi savant qu'Ampère, Arago, Gay-Lussac, etc., sans avoir jamais rien vu, rien expérimenté.

Pour le grec et le latin, c'était différent; quand on me parlait de la beauté d'une ode d'Horace, d'un chant d'Homère, d'un discours de Démosthènes, je me figurais qu'on voulait se moquer de moi; que rien n'était plus ennuyeux; que tous ces gens-là radotaient, qu'ils cousaient des mots les uns au bout des autres, d'après les règles de la syntaxe, comme M. Gradus; et Bossuet, Corneille, Racine, Boileau me produisaient le même effet; leurs chefs-d'œuvre me faisaient suer à grosses gouttes! Tous mes camarades avaient la même façon de voir; mais nous voulions être reçus bacheliers, et nous prenions la mine de gens convaincus. L'ennui, le découragement nous avaient saisis; et voilà ce qu'on appelle développer dans la jeunesse le sentiment du beau, le goût de la littérature, le culte des anciens.

Bref, on nous avait rendus stupides; et, puisque nous en sommes sur ce chapitre, je soutiens que bien des jeunes gens sortent de leur collége dans le même état; qu'ils ont perdu le sens commun, et qu'il leur faut deux ou trois ans pour se remettre, quand ils se remettent, car beaucoup n'en reviennent jamais, et ceux-là restent des machines toute leur vie; après avoir eu l'opinion de leur professeur, ils ont l'opinion de leur gazette; ils s'appellent entre eux gens sérieux, raisonnables; ils condamnent tout mouvement vers le progrès, et ne connaissent absolument que leurs formules; tout ce qui dérange leurs formules est détestable; ils ne veulent pas en entendre parler, ils le repoussent et le proscrivent.

Le pire, c'est qu'un grand nombre, outre le sens commun, ont aussi perdu le sentiment de la dignité naturelle à l'homme. Je ne parle pas des vices que l'ennui profond engendre dans les établissements fermés, je parle du sentiment de la justice et de la liberté; je parle du courage nécessaire pour soutenir son droit envers et contre tous; je parle de la bassesse de caractère qui succède à la fierté native de tout être bien conformé; oui, l'affaissement des caractères résulte aussi de ce système d'instruction.

La quatrième année de mes études, étant en seconde, il arriva pendant l'hiver quelque chose de bien singulier.

J'avais alors quinze ans; j'étais malade depuis quelques mois, malade d'ennui, pâle, les yeux creux, maigre comme un clou; de grands cheveux bruns me retombaient sur le front, quelque léger duvet commençait à paraître sur mes joues et mes lèvres; je m'allaissais. Il me fallait toute la vitalité que j'avais puisée autrefois dans l'existence heureuse de la famille, en pleins champs, pour me soutenir encore un peu; et, pendant les récréations, je restais toujours à moitié couché sur le banc, derrière mon pupitre, regardant avec indifférence les jeux des autres élèves.

Je voyais tout en noir.

Mon ami Goberlot, l'année d'avant, était parti pour Fribourg, d'où le pauvre garçon devait revenir bien changé par les Jésuites. Mais cela ne regarde pas mon histoire, et je ne veux pas dire de mal d'un vieux camarade.

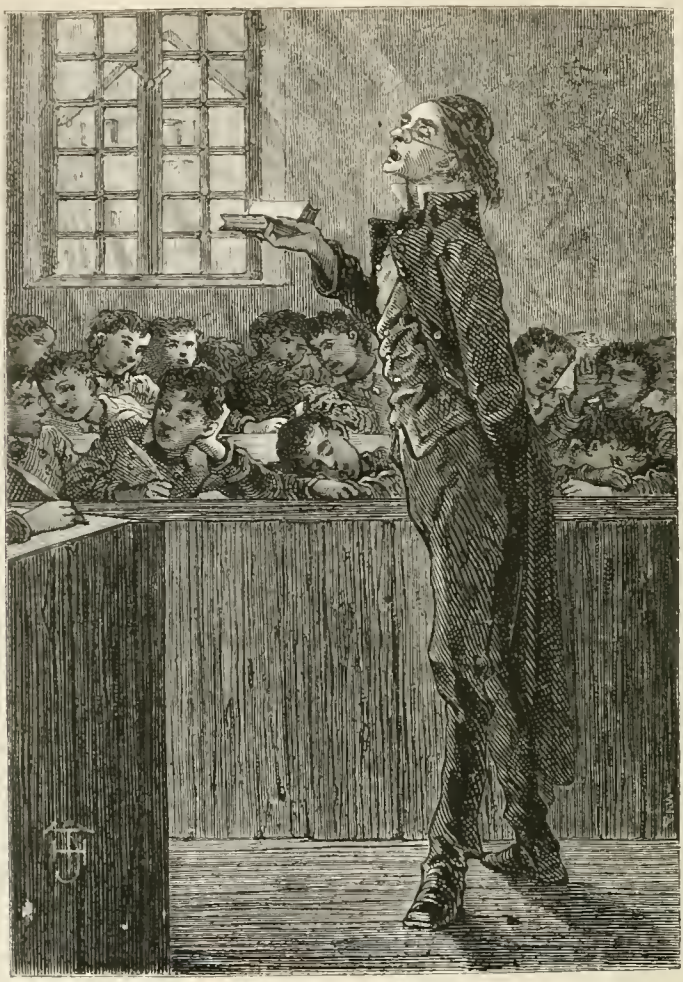
« Quel malheur d'être venu dans ce monde! Quel tas de Canard, de Gradus et de Laperche nous environnent! Quelle quantité de mensonges on vous fait avaler pour des vérités! Dieu du ciel! faut-il que, sans savoir ni comment ni pourquoi, nous soyons condamnés à ces galères? »

C'est à ce genre d'idées peu consolantes que je me livrais depuis quelque temps. Je tremblais, je pleurais pour rien; j'étais devenu comme une femme, et pourtant je ne connaissais aucun vice. C'est à force d'avoir avalé du rudiment, de la nomenclature et des injustices, que je me trouvais dans cet état.

Or, vous saurez que, en ce temps de crise, trois ou quatre grands gaillards de dix-huit à vingt ans avaient pris l'habitude de molester les petits et même de les battre, lorsqu'ils n'acceptaient pas leurs vexations d'un air de bonne humeur; c'étaient des fils de famille qui se livraient à ces distractions, au lieu de préparer leur baccalauréat; mais les professeurs leur donnant des leçons particulières, ils étaient sûrs d'arriver tout de même.

Le maître d'étude Bastien fermait les yeux sur ces choses, les tyrans de nos récréations avaient donc beau jeu.

Le plus acharné de ces mauvais drôles était M. Charles Balet, le fils de l'avocat Balet, de Sarrebourg, un fainéant, un ivrogne, une nullité dont les vices n'ont fait que s'accroître de jour en jour, jusqu'à l'époque où, s'étant ruiné de fond en comble, il devint chaudronnier ambulant, menant son âne pelé par la bride. Tout le pays a vu cela.



Καὶ... ἰ... ἰ... ἰ?.... Καὶ... ἰ... ἰ... ἰ?... (p. 51).

Mais alors c'était un riche; il faisait des farces et ne se refusait rien, en fait d'insolences et de brutalités, sur les petits qui ne pouvaient pas lui résister.

Un soir donc, pendant les grands froids de janvier, tous les élèves étaient réunis dans la salle d'étude; les uns jouaient à la main chaude, aux billes, etc.; d'autres causaient autour du poêle, quand tout à coup un immense éclat de rire retentit.

M. Charles Balet venait de faire une farce à l'un des petits, Lucien Marchal, un bon petit garçon de onze à douze ans, bien doux, bien tranquille, et même un peu rêveur, comme il arrive aux enfants éloignés pour la première fois de leurs parents.

M. Balet venait de lui tirer brusquement la chemise, par un trou du pantalon; c'est de là que venait la joie des autres.

Le petit Marchal, tout rouge de honte, se dépêchait de rentrer sa chemise; mais Charles Balet, encouragé par son triomphe, la retirait aussitôt à grandes secousses, de sorte que l'ouverture du pantalon s'élargissait toujours, et que Marchal, au milieu du cercle des rieurs, et trop faible pour se défendre, se mit à pleurer.

Moi, derrière mon pupitre, j'avais regardé cela; je sentais mes joues trembler.

Depuis longtemps j'en voulais à ce tyran, qui n'avait pourtant jamais osé m'attaquer, devinant sans doute, quoique beaucoup plus grand et plus fort que moi, qu'il pourrait bien risquer quelque chose et recevoir des égrati-

Au secours!... on m'étrangle!... (p. 58).

gnures, ce qui n'entrait pas dans son caractère.

De mon côté, me sentant beaucoup plus faible, j'hésitais; mais, aux sanglots de Marchal, l'indignation l'emporta.

« Dis donc, Balet, m'écriai-je en élevant la voix, tâche de cesser tes mauvaises plaisanteries; je te défends de tourmenter les petits. »

Le gueux se retourna stupéfait de mon audace; il me regarda de haut en bas, surpris de voir qu'un *nabot*, comme il m'appelait, osât porter atteinte à son autorité.

Tous les autres, non moins étonnés, s'étaient tus, regardant. . écoutant.

Je sortis lentement de ma place derrière la table, devinant qu'il allait falloir livrer bataille, et résolu de faire payer cher sa victoire au grand lâche que je détestais.

Il était devenu d'abord tout rouge, et puis pâle.

« Tu me défends, toi! dit-il en ricanant; tu me défends?

— Oui, lui répondis-je froidement et les dents serrées, je te défends de battre les petits! »

Alors il leva la main; mais aussitôt la colère amassée dans mon cœur eut sa satisfaction, et d'un bond je lui sautai au cou comme un chat, les ongles plantés derrière ses oreilles.

Il fit entendre un cri terrible.

En même temps, tous les camarades, surtout les petits, transportés d'enthousiasme en voyant le tyran attaqué, me crièrent :

« Courage, Nablot.... courage! »

Je n'avais pas besoin d'encouragements! Le grand Balet me frappait des deux poings à la figure, et le sang me jaillissait du nez, mais je ne lâchais pas prise; je me cramponnais, mes ongles entraient dans sa chair de plus en plus, et je riais comme joyeux, en lançant au bandit des coups de pied dans les jambes, avec une rage qui le fit bientôt crier:

« Au secours!... On m'étrangle!... »

Personne ne bougeait.

« Ah! grand lâche, lui dis-je en redoublant, tu as peur! »

Et le frémissement d'enthousiasme, les cris de « Courage, Nablot! » furent tels que le maître d'étude entendit du corridor, et M. le Principal de sa chambre au fond.

Tout à coup la porte s'ouvrit; M. Rufin, M. Bastien, Canard et Miston parurent à l'entrée de la salle.

Balet, se voyant secouru, redoublait ses coups de poing; mais il chancelait, il suffoquait, il pleurait, quand de tous les côtés à la fois je fus saisi et arraché de son cou sanglant.

« Monsieur Nablot, je vous chasse! me criait le Principal, je vous chasse!... Dans votre position.... maltraiter M. Balet.... c'est abominable!... »

Je n'écoutais rien. Et pendant que les autres me tiraient par les bras et le collet de l'uniforme pour m'entraîner, regardant le tyran d'un œil sauvage, je lui dis en riant:

« Ça t'apprendra, grand lâche, à battre les petits.... Attention à toi!... »

Et comme il me menaçait encore, me voyant retenu, d'un mouvement terrible je me dégageai de toutes les mains, et, bondissant, je lui crachai à la figure.

Alors le Principal indigné me fit saisir et porter au cachot.

Les vitres de la prison étaient cassées, il ne restait que les barreaux. Le vent, le froid, la pluie et la neige entraient tour à tour dans cette petite pièce, étroite et sombre, où se glissait rarement un rayon de soleil. On me mit là sur des dalles, et je ne bougeai pas pendant quatre heures; le sang à la fin s'était gelé sur ma figure. J'entendis sonner la cloche pour aller au réfectoire, puis pour la récréation, puis pour le coucher.

Tout le monde était au lit depuis une heure, il gelait à pierres fendre, quand un pas lointain glissa dans le corridor, une clef entra dans la serrure; M. le Principal lui-même s'était souvenu de moi. Canard, Miston, le père Dominique, le père Van den Berg m'avaient oublié, ou peut-être pensaient-ils que j'étais indigne de vivre, ayant osé battre M. Balet, le fils du premier avocat de Sarrebourg.

M. Rufin tenait sa bougie, qu'il abritait d'une main; il me dit: « Levez-vous.... allez vous coucher.... J'ai fait prévenir votre père, il viendra vous prendre demain. »

Je me levai sans répondre, et, montant le grand escalier sombre, je me lavai la figure en passant à l'aiguière, et puis j'allai me mettre au lit, moitié content, moitié inquiet.

Les paroles du Principal me revenaient à l'esprit: « Dans votre position, battre M. Balet!... » Je me demandais ce que cela voulait dire.

Il était dix heures, et la cloche sonnait pour la dernière étude avant midi, lorsque je m'éveillai dans le grand dortoir désert, les fenêtres toutes blanches de givre. Les camarades me voyant dormir comme un bienheureux, la figure toute bleue de coups, ne m'avaient pas réveillé, et le maître d'étude, M. Bastien, pensant que j'étais chassé du collége, ne s'était pas non plus occupé de moi.

Je me levai; et tout en m'habillant, assis sur le lit, égayé par le jour clair et blanc de l'hiver, par la satisfaction d'avoir battu celui que je détestais, je me mis à siffler comme un merle. J'étais las du collége, et, quoi qu'il pût m'arriver, rien ne pouvait être pire que cette existence de prisonnier; c'est du moins ce que je pensais.

« Tu seras clerc de ton père, me disais-je, tu travailleras dans l'étude, en attendant l'âge de t'engager. »

Mes idées s'éclaircissaient, et je prenais gaiement mon parti de tout, quand, au fond de la grande salle, parut M. Canard, en cravate de couleur et petite calotte sur l'oreille, qui me cria d'un air narquois:

« Eh bien, monsieur Nablot, vous ne voulez donc pas nous quitter?... Votre papa est en bas, qui vous attend. »

Comme je croyais tout terminé avec ce collége, je lui répondis, en imitant son accent nasillard:

« Tout de suite... monsieur Canard... tout de suite!... »

Ce qui l'offensa gravement.

« Monsieur Nablot, dit-il, qui vous a permis de me contrefaire? Vous êtes un malhonnête...

— Et vous, monsieur Canard, vous êtes un homme injuste: vous m'avez donné de la mie pendant quatre ans, parce que mon père ne vous graissait pas assez la patte. »

Alors il devint tout rouge, et comme il restait là, ne sachant que répondre, je passai devant lui lentement et je descendis l'escalier.

En bas, dans l'antichambre de M. le Principal, j'entendis la voix de mon père, et je frappai.

« Entrez ! »

Mon père était là, debout.

En me voyant entrer la figure toute machurée, l'excellent homme, fort triste, comme on pense, ne put s'empêcher, malgré le chagrin que je venais de lui donner, de m'embrasser avec attendrissement.

« Mon pauvre enfant, dit-il, comment as-tu pu maltraiter un de tes camarades ? Ce n'est pourtant pas ton caractère.

— Monsieur Nablot, dit le principal, vous vous faites illusion sur Jean-Paul; c'est un caractère intraitable, un mauvais cœur.

— Le grand Balet a trois ans de plus que moi, dis-je alors; il bat tous les petits depuis longtemps ; je lui ai défendu de continuer, et c'est lui qui a commencé ; qu'on demande à tout le monde : il a commencé.

— M. Balet est à l'infirmerie ; vous l'avez battu d'une façon indigne, il a les jambes toutes noires. Vous avez voulu l'étrangler... Vous êtes un caractère violent.

— Je n'ai jamais fait de peine à personne, répondis-je ; mais je ne me laisserai pas battre. Le grand Balet me croyait plus faible, il s'est trompé. Tous les camarades m'ont donné raison ; qu'on leur demande ce qui s'est passé; ce sont eux qu'il faut interroger, et non pas le grand Balet, ni M. Bastien, qui n'était pas là. Qu'on fasse venir les petits... qu'on les interroge... on verra !... »

Il y eut un instant de silence, et mon père, profondément ému, me dit :

« Ecoute, Jean-Paul, je viens d'intercéder pour toi. C'est une honte... une grande honte d'être chassé du collége ; cela vous suit toute la vie !... Je viens de supplier M. le Principal de t'excuser ; il s'est laissé fléchir, mais à une condition, c'est que tu feras des excuses à M. Balet, un de tes anciens... un...

— Jamais! répondis-je brusquement, non!... Quand j'ai raison, je ne fais pas d'excuses... ce serait une bassesse... Tu m'as toujours dit qu'il valait mieux tout supporter que de faire des bassesses !

— Vous l'entendez ? » dit le Principal.

Mon père était devenu tout pâle. Il me regarda quelques secondes, les yeux pleins de larmes.

« Oh ! Jean-Paul !... » fit-il tout bas.

Puis, se tournant vers M. Rufin, il dit d'une voix un peu enrouée :

« Je les ferai pour lui, monsieur le Principal, si vous voulez bien le permettre... »

Alors, entendant cela, je pris ma casquette sur la chaise, et je sortis le cœur déchiré. Le Principal me cria de la chambre :

« Retournez à votre place à la salle d'étude; en considération de l'honnête homme dont vous êtes le fils, je veux bien vous recevoir encore. »

Je m'arrêtai deux secondes dans l'antichambre, me demandant si j'accepterais. Jamais je n'ai réfléchi plus vite; les idées me passaient par la tête comme des éclairs ; l'affection que je portais à mon père me décida.

« J'irai jusqu'à la fin de l'année, me dis-je, et puis ce sera fini; j'en ai bien assez ! »

Et d'un pas plus lent, traversant la cour, j'entrai dans la salle d'étude.

Tous les yeux se levèrent.

Je passai près du poêle, j'enjambai mon pupitre et je m'assis à ma place.

M. Bastien s'approcha doucement ; comme il allait me parler, je lui dis à voix basse :

« Je suis revenu par ordre de M. le Principal. »

Au même instant, mon père et M. Rufin passaient dans la cour, devant les fenêtres, sans s'arrêter. Le maître d'étude retourna s'asseoir dans sa chaire, et je me mis tranquillement à faire mon devoir, jusqu'à l'heure où la cloche annonça le dîner.

Tout alla comme à l'ordinaire, personne ne me parla de ce qui s'était passé.

Huit jours après, le grand Balet revint aussi s'asseoir à sa place. Quelquefois, en levant les yeux par hasard, je le voyais qui m'observait; aussitôt il regardait ailleurs. Il vexait encore les petits, mais le prestige de sa force était tombé, quelques autres grands prenaient la défense des faibles.

Quant à moi, j'étais devenu encore plus sombre qu'avant ; une chose m'humiliait, c'est que mon père eût fait des excuses ; en pensant à cela, tout mon sang se retournait, cela me paraissait contre nature, et, puisqu'il faut dire toute ma pensée, je lui en voulais...

Les choses allèrent ainsi jusqu'à la fin de l'année. Les camarades se tenaient en quelque sorte éloignés de moi ; je me soucias aussi fort peu de leur amitié ; depuis le départ de Goberlot, je n'avais plus d'affection particulière au collége. L'étude m'ennuyait de plus en plus. Enfin, les vacances revinrent comme

d'habitude. Je n'obtins pas un seul prix ; cette fois, le dégoût était complet, et j'étais bien décidé à ne plus revenir.

V

Cette année-là, les vacances furent tristes.

Je ne voulais plus retourner au collége, et je n'osais le dire à mes parents, sachant combien cela leur ferait de peine.

Au lieu de me promener comme autrefois dans les vallons et les bois, si beaux en automne ; au lieu de me baigner à l'ombre des hêtres et de pêcher à la main sous les roches, ce qui me rafraîchissait le sang et ranimait toujours mes forces, je restais tout rêveur à la maison.

Notre jardin en pente ; ses petits murs tapissés d'espaliers ; sa gloriette couverte de vigne vierge, de pois d'Espagne et de chèvrefeuille ; ses grands massifs de groseilliers et de framboisiers, où ma mère et Babelò faisaient la cueillette ; les grosses poires dorées et les magnifiques pommes rouges courbant sous leur poids les branches des vieux arbres, tout cela ne me disait plus rien.

J'entendais les cris de joie de mes frères et sœurs dans la rue, au passage des hautes voitures de regain, sans même regarder à la fenêtre ; et durant de longues journées je me tenais assis à l'étude auprès de M. Pierron, un bon vieux clerc, grave, sérieux, un peu maniaque, comme tous les gens de bureau, aimant à tout mettre en ordre ; sa plume à droite, près de l'écritoire, sa grosse tabatière d'écorce de bouleau à gauche, sous la main, pour n'avoir jamais à chercher et penser le moins possible.

Je voyais des files de cinq et six paysans, hommes et femmes, en robes crasseuses, jupons de laine, sarraux bleus, l'air soucieux, l'œil louche, se regardant en dessous, venir se disputer chez nous sur leurs contrats de vente ou de fermage, cherchant à se tromper les uns les autres par des détours ridicules, se grattant la tignasse, ou mettant la main sur l'estomac pour attester leur bonne foi ; et mon père, forcé de leur expliquer longuement, de point en point, d'abord ce qu'ils voulaient, car ils ne le savaient pas toujours, et puis ce qu'ils pouvaient faire d'après la loi, car ils n'en savaient rien du tout et se croyaient tout permis, même de convenir entre eux de choses contraires à l'ordre public.

Ces mauvaises intentions se voyaient comme peintes sur leurs figures, dans leurs paroles et leurs gestes. Je m'en indignais. Le père aussi quelquefois avait peine à se contenir ; mais il devenait vieux, il avait de grandes charges à supporter pour l'instruction de ses enfants, et bien souvent, quand tous ces êtres de mauvaise foi n'avaient pu s'entendre et que tout semblait rompu, il reprenait l'affaire depuis le commencement avec une patience admirable, et finissait, à force de bon sens, de justice et de droiture, par les accorder et rédiger son acte.

Voilà l'existence du notaire de village ! On se figure qu'il n'a pas besoin d'en savoir autant que ceux des villes, c'est une grande erreur. Dans les villes, on trouve des avocats, des avoués, des géomètres, des architectes, des experts de toute sorte, capables de vous éclairer et de vous aider au besoin ; à la campagne, le notaire fait tout lui seul, il tire tout de son propre fonds ; et puis dans les villes chacun sait ce qu'il veut, comment il le veut, à quelles conditions il se soumet ; et le plus souvent les paysans n'en savent rien du tout ; ils se croient plus malins que les autres et marchent hardiment d'après cette bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, sans prévoir les conséquences dangereuses de leurs finesses.

Dans les villes aussi, les contractants savent parler, s'expliquer, dire clairement leurs intentions, qu'il suffit d'écrire dans les formes prescrites par la loi : au village, le notaire est forcé de tout débrouiller, dans l'esprit de ses clients d'abord, ensuite sur le papier. Il est en quelque sorte le tuteur ou le fléau du pays ; il conserve l'avoir des familles ou il les ruine ; c'est quelque chose de terrible, surtout avec ce principe « que nul n'est censé ignorer la loi », lorsque pas un paysan sur mille n'en connaît le premier mot.

Et je me permets de dire à cette occasion que, du moment qu'on écrit un tel principe dans la loi, parce qu'il est indispensable au gouvernement des peuples, on devrait au moins trouver autre chose que des affiches pour faire connaître les nouvelles lois ; les affiches sont bonnes pour ceux qui savent lire ! Si l'on tient à ces affiches, on devrait apprendre à lire aux enfants, sans cela ce principe n'est pas seulement une fiction, c'est un mensonge, une imposture, un moyen détourné de livrer la masse à la rapacité d'une foule d'égoïstes. Et si l'on ne veut pas que les gens sachent lire, — car il y a des richards, des nobles et des prêtres qui ont cette idée

dans notre pays, — eh bien alors, qu'on fasse publier les lois au prône, par les curés ; cela serait au moins aussi utile que les mandements des évêques sur le gras et le maigre, et cela ne nuirait pas à la religion : l'ignorance amène la misère, et la misère amène tous les vices.

Le spectacle de tout le travail que faisait mon père pour nous élever, en restant honnête homme, me donnait beaucoup à réfléchir, et la carrière du notariat me paraissait de plus en plus difficile.

« C'est bien la peine, me disais-je souvent, de tant étudier pour en arriver là ! »

Vers la fin des vacances, l'idée de retourner au collége m'accablait, et j'étais d'autant plus à plaindre que le courage de refuser franchement me manquait. Non, je n'osais faire un tel chagrin à ceux qui m'aimaient et mettaient en moi leurs plus chères espérances.

Cela se présenta pourtant la veille du départ ; l'aveu m'échappa sans y penser.

C'était le matin, avant l'arrivée de notre vieux clerc ; j'occupais déjà ma place ordinaire à l'étude, le coude au bord de la fenêtre, et je rêvais tristement.

Le père, en train d'écrire un acte qu'il avait étudié la veille jusqu'à minuit, ne faisait pas attention à moi ; il était absorbé, quand tout à coup je m'écriai :

« Plutôt que de retourner au collége, j'aimerais mieux me jeter à la rivière ! »

Le pauvre homme se retourna brusquement ; il me regarda quelques secondes, et puis, élevant la voix, une voix frémissante de douleur, il dit :

« Voilà donc la récompense de mon travail depuis tant d'années !... Voilà mon espérance qui s'en va !... Voilà ce qu'il me faut entendre de l'enfant en qui j'avais mis toute ma confiance !... Je l'ai trop aimé !... »

Il jeta sa plume comme désespéré.

« Oui, je l'ai trop aimé !... J'ai peut-être fait tort à ses frères... C'est ma punition. »

Il se mit à marcher avec agitation ; chacune de ses paroles me perçait le cœur : il avait raison, je ne répondais pas à son affection, j'en étais indigne.

« Que veux-tu faire? dit-il en se rasseyant désolé. Dans ce monde, il faut faire quelque chose pour vivre.

— Tout ce que tu voudras, lui répondis-je ; fais-moi cordonnier, boulanger, tailleur, tout, j'accepte tout, plutôt que de me remettre au latin. »

La mère entrait dans ce moment, et le père lui dit d'un accent étrange :

« Tiens, voilà Jean-Paul qui ne veut plus continuer ses classes.

— Non, m'écriai-je, c'est assez ! Je ne peux plus supporter toutes ces injustices. Je ne veux plus être forcé de demander pardon à des Charles Balet ! »

Mon pauvre père était devenu tout pâle.

« Mais ce n'est pas toi, Jean-Paul, fit-il au bout d'un instant, qui as demandé pardon.... C'est moi !...

— Et pourquoi l'as-tu fait? lui dis-je, car cette grande humiliation m'était restée sur le cœur, et l'idée de retourner où je l'avais subie m'ôtait toute retenue.

— Tu veux le savoir? dit le père d'une voix tremblante, eh bien, je vais te le dire.... J'ai fait cela pour toi.... pour te permettre de continuer tes études et ne pas briser ta carrière.... Si l'on t'avait renvoyé, je n'aurais pu, faute d'argent, te placer dans un autre collége.... A Saarstadt, M. le Principal me fait crédit.... »

Il voulut continuer, mais les larmes lui coupèrent la voix.

« Il fallait bien aussi penser à tes frères et sœurs, dit-il en se reprenant.... Je ne pouvais pas tout faire pour toi, et rien pour les autres. Je ne suis pas riche, et vous êtes cinq !... »

Il allait de long en large, sanglotant dans son mouchoir. Moi, je baissais la tête.

« C'est convenu depuis longtemps avec le Principal, reprit-il. A la fin de la deuxième année, comme je demandais un délai pour le payement du second semestre, que je n'avais pu réaliser, ayant placé ta sœur Marie-Reine à Molsheim et ton frère Jean-Jacques à Saverne, M. Rufin me dit : — Je connais votre position.... vous êtes chargé d'une nombreuse famille.... Votre fils est un peu turbulent, mais il a de l'intelligence et travaille bien.... Ce serait dommage de l'arrêter au milieu de ses études. Ne vous tourmentez pas.... J'attendrai ! »

Il se remit à pleurer, en disant :

« Eh bien, les choses ont toujours marché depuis sur le même pied.... Je n'ai jamais donné que des à-compte. Cela m'a permis de placer aussi ton frère Jean-Philippe et ta sœur Marie-Louise.... Je suis en retard de plusieurs semestres.... mais M. le Principal attend.... Je lui paye les intérêts.... il ne me presse pas trop. — Je ne voulais pas te le dire.... Je voulais porter l'humiliation tout seul.... Voilà pourquoi j'ai demandé pardon à ce grand vaurien qui t'avait battu ! »

Alors, entendant cela, je me levai en lui criant :

« Mon père, pardonne-moi !... Je ferai toujours ce que tu voudras.... Je ne te demanderai jamais plus rien ! »

Il me reçut dans ses bras et me dit, en me regardant avec un attendrissement inexprimable :

« Courage, mon enfant, courage !... Tu pourras être bien plus malheureux que tu ne l'es maintenant ; mais souviens-toi que le seul malheur qu'il faille redouter, le seul irréparable, c'est de ne pas remplir son devoir. Je te pardonne de bon cœur. Va demander aussi pardon à ta mère, car elle ne savait rien non plus, et tu m'as forcé de raconter devant elle que nous devons à un étranger le bienfait de ton éducation. »

Je me mis à genoux devant ma mère, qui pleurait la tête penchée dans sa main ; elle m'embrassa, et comme nous ne pouvions arrêter nos larmes, le père dit :

« Pierron va venir !... Entrons dans la salle à manger. »

Nous sortîmes.

« A quelle heure partons-nous, mon père? dis-je en m'essuyant les yeux.

— Aussitôt après déjeuner, Jean-Paul. J'ai prévenu Nicolas d'atteler le cheval ; à quatre heures, il faut que je sois de retour, car les Didier viendront ce soir signer leur acte ; c'est convenu, Pierron va le mettre au net.

— Et tes effets sont prêts, dit la bonne mère, j'ai tout arrangé dans la malle. »

Alors, quoi qu'il pût arriver, et quand même mon dégoût aurait été encore dix fois plus grand, je me serais regardé comme un gueux de faire la moindre objection.

Au contraire, j'avais hâte de me remettre au travail et d'en finir avec mes deux dernières années de collége, mais bravement, sans compter sur les prix, et décidé seulement à les mériter.

VI

Cette année-là, j'obtins une petite chambre pour moi tout seul, donnant comme presque toutes les autres sur la cour intérieure, une ancienne cellule de capucin, blanchie à la chaux, avec un petit lit, une chaise, une table en bois de sapin.

J'avais seize ans, j'entrais dans la classe des grands. Enfin j'étais mieux ; je pouvais travailler un peu le soir et rêver à mes leçons, cela me fit plaisir.

Et puis, j'appris à connaître un professeur digne de ce nom, car tous les autres, dans notre collége, n'étaient, à proprement parler, que des routiniers, faisant leur métier d'instruire la jeunesse, comme on fabrique des chaussures, toujours sur les mêmes formes, ce qui ne demande pas beaucoup de réflexion.

Depuis mon arrivée à Saarstadt, j'avais vu M. Perrot traverser la cour matin et soir, clopin-clopant, le chapeau sur la nuque, pour se rendre à sa classe. Il n'avait pas l'élégance de M. Gradus, ni la majesté de M. Laperche; il boitait des deux jambes, s'appuyant sur un bâton et galopant quelquefois d'une façon assez risible ; ses épaules étaient inégales, ses lèvres grosses, son front haut et chauve. Des lunettes en cuivre ballottaient sur son nez un peu mou et aplati ; ses habits, toujours mal fagotés, dansaient sur son dos ; en somme, on ne pouvait voir d'être plus indifférent à la mode.

Mais M. Perrot avait d'abord quelque chose qui manquait à ses confrères; il savait le grec, le latin et le français à fond ; c'était un lettré dans toute la force du terme; et, de plus, il avait le rare talent de communiquer son savoir à ses élèves.

Je n'oublierai jamais la première classe de rhétorique qu'il nous fit, et l'étonnement que j'éprouvai lorsque, au lieu de commencer par la correction grammaticale de nos devoirs de vacances, il mit tranquillement ce tas de paperasses dans sa poche de derrière, en nous disant :

« C'est bon !... c'est de l'histoire ancienne... Passons à de nouveaux exercices. »

Nous étions assis à quinze, dans la grande salle d'étude alors déserte, tournant le dos aux fenêtres du fond, et lui s'assit en face de nous, sur une chaise, près du poêle ; il retira une de ses bottines, qui le gênait ; il regarda, se gratta, remit la bottine d'un air rêveur et puis nous dit :

« Messieurs, vous prendrez des notes. Vous rédigerez mon cours, c'est la seule manière de bien fixer les choses dans la mémoire. Vous réserverez de grandes marges dans vos cahiers de rédaction, et sur ces marges vous écrirez l'entête des chapitres, avec les indications principales de la matière qui s'y trouve traitée.

« Ainsi, d'un coup d'œil, en parcourant ces entêtes, il vous sera facile de vous rappeler l'ensemble du chapitre, et si les détails ne vous reviennent pas tout de suite, vous n'aurez qu'à relire le développement en regard.

« La rhétorique n'est qu'une collection d'observations faites par des philosophes et

des critiques, sur les œuvres oratoires ou littéraires qui de leur temps avaient obtenu le plus de succès.

« Ces philosophes et ces critiques, au nombre desquels se trouvent Aristote, Longin, Denys d'Halicarnasse, Quintilien, etc., ont tiré des règles de ces observations, concluant de ce qu'un tel moyen avait réussi souvent, qu'il devait toujours réussir dans les mêmes circonstances.

« C'est le recueil de ces règles qu'on appelle rhétorique.

« Mais remarquez bien, messieurs, que les œuvres avaient précédé les règles. Ce ne sont pas les règles qui ont produit les chefs-d'œuvre, ce sont au contraire les chefs-d'œuvre qui ont dicté les règles.

« Donc, pour savoir si les règles sont bonnes, fondées sur des observations exactes, et déduites avec rigueur de ces observations, nous recommencerons le travail que les critiques ont dû faire.

« D'abord, pour les différents genres oratoires : démonstratif, délibératif et judiciaire, nous lirons les discours de Démosthènes, de Cicéron, de Pline le Jeune, quelques harangues tirées de Tite Live, de Salluste, de Tacite, etc.

« Pour les productions du genre dramatique, nous lirons Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane chez les Grecs, Térence et Plaute chez les Latins, avec une ou deux tragédies de Sénèque.

« Nous verrons si la règle des trois unités: de temps, de lieu, d'action, a toujours été bien observée.

« Enfin pour tous les genres nous ferons la même étude ; alors notre rhétorique sera solide.

« Mais vous comprenez que ce travail ne peut se faire par écrit, car ce serait beaucoup trop lent, nous n'aurions pas vu le quart de nos auteurs à la fin de l'année. Nous traduirons donc verbalement tous les jours quelques pages d'un ouvrage; chacun de vous à son tour lira, les autres suivront; si quelque difficulté se présente, je vous éclaircirai la question, et vous en prendrez note.

« Nous embrasserons ainsi, dans un an, non-seulement les auteurs exigés pour l'examen du baccalauréat ès lettres, ce qui serait peu de chose, mais la littérature de deux grands peuples, représentée par leurs œuvres monumentales.

« Si nous voyons que le temps nous manque vers la fin de l'année, eh bien ! tous les jours, après neuf heures, lorsque les enfants iront dormir, nous autres nous poursuivrons nos études jusqu'à minuit s'il le faut.

« Profitez bien du temps, messieurs. Quant à moi, je n'épargnerai rien pour vous faire une bonne classe de rhétorique, qui vous servira toujours, quelle que soit la carrière que vous embrassiez par la suite, car, quoique bien peu d'entre vous soient destinés à devenir des auteurs, des poëtes ou des écrivains en titre, vous aurez toujours besoin de savoir juger d'une production littéraire quelconque; cela contribuera d'abord au développement de votre intelligence, ensuite aux jouissances sérieuses et durables de votre vie. »

Ainsi parla cet honnête homme, avec une simplicité qui me surprit; jusqu'alors je n'avais vu que des faiseurs d'embarras, de pauvres sires, très-fiers de leur science grammaticale, tandis que M. Perrot parlait de lire tous les principaux auteurs grecs et latins, comme d'une chose toute simple. Cela me paraissait impossible, étant encroûté dans les difficultés de trois ou quatre rudiments, qui, bien loin de nous aider en quoi que ce soit, embrouillaient tout dans notre esprit; mais je reconnus bientôt qu'avec un vrai professeur tout devient facile.

Cette année de rétorique et celle de philosophie qui suivit, fut le seul bon temps de ma jeunesse, le temps du réveil, après un long cauchemar, le temps où tout un monde d'idées parut éclore dans mon esprit, où la santé me revint, où le dégoût disparut.

M. Perrot aimait ses élèves! En hiver, pendant les récréations, quand le vent soufflait dans le vieux cloître, que la neige s'amassait aux vitres et que tout le monde grelottait dans les corridors, il arrivait le soir sur ses pauvres jambes infirmes; il se pendait aux épaules de deux grands et ranimait le courage de tous, en chantant comme un véritable enfant: « Frère Jacques, dormez-vous? » ou bien: « Malbrouck s'en va-t-en guerre ! » Bientôt la vieille capucinière était ressuscitée, et l'on finissait par rire comme des bienheureux, jusqu'à l'heure où la cloche du père Van den Berg nous envoyait au lit.

En classe, nous parlions de harangues, de discours, d'Athènes, de Rome. Nous comparions Démosthènes, le dialecticien terrible, à Cicéron, le pathétique ; l'oraison funèbre des guerriers morts dans la guerre du Péloponèse, de Périclès, par Thucydide, à l'oraison funèbre du grand Condé, par Bossuet. On bataillait, on se disputait. Tantôt Masse, tantôt Scheffler ou Noblet en chaire soutenaient l'attaque des

Je restais toujours rêveur à la maison (p. 60).

camarades, sur la supériorité de tel ou tel chef-d'œuvre. M. Perrot, assis au milieu de la salle, ses grosses lunettes sur le front et le nez en l'air, excitait les uns et les autres ; et quand par hasard l'un de nous trouvait un argument nouveau, une réplique décisive, il se levait comme transporté d'enthousiasme et galopait clopin-clopant devant les pupitres, en poussant des exclamations de joie.

A la fin, quand la cloche sonnait la sortie, l'excellent homme fermait la discussion, et toute la classe tombait d'accord que ces anciens-là savaient écrire et parler. Les réfutations de Démosthènes et les péroraisons de Cicéron avaient surtout notre estime ; et nous aurions été bien heureux de pouvoir assister à quelques-unes de ces fameuses discussions, où tous les citoyens écoutaient d'un bout de la place à l'autre, et jusque sur les toits en terrasse, les terribles lutteurs aux prises pour ou contre la guerre à Philippe, les lois agraires, l'arrestation des Gracques et d'autres grandes mesures semblables.

La seconde partie de notre rhétorique, après Pâques, fut encore plus intéressante, car alors commencèrent nos lectures dramatiques ; alors M. Perrot nous fit connaître le théâtre grec, bien autrement imposant que le nôtre, puisque c'était sous le ciel, en pleine nature, pendant les fêtes d'Éleusis ou les Panathénées, et devant tous les peuples accourus des îles ioniennes, de la Crète et des colonies asiatiques, que se donnaient ces représentations des Euménides, des Suppliantes, d'Œdipe

Je me mis à genoux devant ma mère (p. 62).

roi, d'Hécube, etc., aux applaudissements de la foule immense. La voix des acteurs était portée au loin par des bouches de bronze; les chœurs, composés de jeunes filles vêtues de lin, chantaient dans les intermèdes l'espérance, l'enthousiasme, la terreur, quelquefois des invocations aux dieux infernaux, à la fatalité ; enfin tout était en scène, et l'émotion de la foule y jouait le premier rôle.

Quant aux comédies, elles se représentaient plus modestement sur l'Agora, la place du marché, où chacun pouvait aller rire à son aise.

C'est aussi là que se promenait Socrate, parmi les échoppes de tous métiers, apostrophant tantôt un savetier, tantôt un marchand de marée, tantôt un surveillant de la halle, et faisant rire le peuple à leurs dépens. Il élevait une concurrence dangereuse aux comédiens, nous dit M. Perrot, et c'est pourquoi tous les comédiens se liguèrent contre lui : le sophiste Anitus, l'orateur politique Lycan, le misérable poète Mélitus, avec lesquels un écrivain de génie comme Aristophane n'aurait jamais dû se mêler.

Nous apprîmes en même temps l'accentuation grecque, la mélopée de l'hexamètre et celle de l'iambe, les dialectes ionien et dorien ; et tout cela sans difficultés, parce que le professeur ne nous enseignait que ce qu'il savait lui-même.

Nous eûmes encore le temps de lire quelques passages de la Guerre du Péloponèse par Thucydide, de celle de Massinissa par Polybe,

et le commencement des *Annales* de Tacite.

Pour nous familiariser avec le dialecte dorien, M. Perrot nous fit traduire deux ou trois idylles de Théocrite, mais dans une édition de Leipzig soigneusement expurgée. Nous aurions bien voulu connaître les vers restés en blanc; nous étions à l'âge où tout ce qu'on nous cachait prenait à nos yeux une importance extraordinaire.

Enfin, nos études avançaient; et, chose singulière, au lieu d'être dans les derniers, comme en seconde, j'étais devenu le premier de notre classe. M. Perrot me reprochait bien quelques barbarismes et quelques solécismes dans mes rédactions latines; il trouvait bien des fautes de quantité dans les vers que je fabriquais à grands coups de dictionnaire, avec des bribes du *Gradus ad Parnassum*, mais il soutenait que j'avais plus le sentiment de la langue qu'aucun autre de mes camarades; et quant au discours français, je suis obligé de n'en rien dire, les autres me considéraient comme un petit Cicéron. Grâce à Dieu, j'avais assez de bon sens pour voir qu'ils se trompaient.

Or, en ce temps-là, M. Perrot, qui lisait beaucoup les modernes, ayant oublié par hasard en classe un petit livre relié en maroquin rouge, je crus pour le coup tenir les idylles de Théocrite, sans aucune rature, et le soir, dans ma petite chambre, à la chandelle, je tirai le volume de ma poche.

C'était une contrefaçon belge des *Orientales* et des *Odes et Ballades* de Victor Hugo, qui me rendirent fou d'enthousiasme. Je n'avais rien vu de pareil : ce style coloré, pour nous peindre les scènes de la vie d'Orient, puis l'originalité, le pittoresque des tableaux du moyen âge, me tiraient les yeux de la tête.

Tout ce que j'avais lu jusqu'alors me paraissait fade auprès de cela, et le lendemain je m'en allais courant dans les corridors, et criant que Racine, Corneille et La Fontaine étaient de pauvres poëtes; qu'ils n'avaient jamais eu d'inspiration, et qu'il fallait les mettre tous au rebut.

Le petit livre se promenait de mains en mains, et tous les camarades adoptaient mon avis par acclamation.

Deux jours après, M. Perrot ayant longtemps cherché ses *Orientales*, se souvint de les avoir oubliées en classe, et s'adressant à moi :

« Monsieur Nablot, me dit-il, n'auriez-vous pas trouvé, par hasard, un petit volume relié en maroquin ? »

Je devins tout rouge, car il était entre les mains de quelqu'un ; je ne savais pas de qui.

« Le voici ! dit Scheffler, Nablot me l'a prêté.

— C'est bon, dit M. Perrot en le recevant. Il est bien heureux que vous ayez vu presque tous vos auteurs, car vous ne ferez plus rien de naturel; vous allez voir jusqu'à la fin de l'année des giaours brillants de pierreries, des têtes plantées sur les aiguilles des minarets et causant entre elles comme des philosophes.... Je connais cela, s'écria-t-il ; je suis désolé de ma négligence. Vous avez lu le livre, monsieur Nablot.... et vous autres ?

— Oui, monsieur.

— Ah ! j'en étais sûr ! »

Et clopin-clopant à travers la salle, il poursuivit d'une voix criarde :

« A quoi tout cela rime-t-il ? Est-ce que cela tient des Grecs ?... Est-ce que cela tient des Latins ?... De quelle école est-ce ? Je vous le demande. Voyons !... »

Comme nous ne répondions pas, il s'écria :

« Cela tient des barbares ! C'est un dévergondage d'imagination... quelque chose dans le genre des prophètes juifs : d'Isaïe, d'Ezéchiel, de Jérémie. Mais ceux-là, du moins, étaient pouilleux, ils mangeaient des sauterelles, ils logeaient dans des baleines, ils n'avaient ni feu ni lieu, ils attrapaient tous les jours quelque bon coup de soleil sur leur crâne chauve ; leur exaspération et leurs fantaisies étranges s'expliquaient. Oui, à la rigueur, on comprend qu'avec leur manteau en poil de chèvre rempli de vermine, jeûnant des quarante jours de suite et ne trouvant pas un verre d'eau à boire, ces personnages aient poussé des cris d'aigle, et qu'ils aient eu des visions dans le genre de l'Apocalypse !... Mais celui-ci n'a pas la moindre excuse; il est jeune, il se porte bien, il vit dans la meilleure société, il a fait toutes ses classes... Je n'y comprends rien !... »

Et s'arrêtant :

« Monsieur Nablot, vous trouvez cela beau ?

— Oui, monsieur.

— Et vous, Mâsse, Scheffler... vous tous ?

— Très-beau ! »

Alors M. Perrot s'indignant nous dit :

« Vous êtes tous des ânes ! C'est bien la peine de vous avoir enseigné les règles d'Aristote et de Quintilien ! Vous aimez cela, monsieur Nablot ? »

Il me regardait, ouvrant de grands yeux.

« Oui, monsieur, lui répondis-je, non sans émotion.

— Pourquoi ?

— C'est nouveau... ça m'éblouit !...

— Ce n'est pas une raison, s'écria-t-il. Est-ce que si l'inspecteur venait, il se contenterait de cela ? Que lui diriez-vous ?

— Je lui dirais que si l'on avait toujours fait comme Homère, on n'aurait jamais vu Virgile.

— Asseyez-vous, dit M. Perrot, vous êtes un sophiste ! Nous allons relire l'*Art poétique* d'Horace, pour nous remettre tous dans le bon sens ; car ceci, messieurs, fit-il en élevant son petit livre, c'est l'invasion des barbares ; nous sommes envahis dans le Midi par les Numides et dans le Nord par les Scandinaves. Ces gens-là n'ont pas les mêmes règles que nous ; ils n'ont pas même d'histoire. Nous, nous venons des Latins et, par les Latins, des Grecs, peuples pleins de bon sens et de simplicité. Tous ces romantiques bouleversent les traditions françaises. Je ne conteste ni leur talent, ni même leur génie ; ils nous ont emprunté la langue du seizième siècle, pour nous battre avec nos propres armes ; mais les classiques auront leur Marius !... Espérons-le... Espérons-le... Si cela n'arrivait pas, le génie national serait perdu ! »

Ce bon M. Perrot se désolait ! Telle était alors l'influence de l'éducation classique sur les esprits les plus libéraux : ils ne comprenaient rien à la grande révolution littéraire, qui devait faire pour l'art ce que 89 avait fait pour la politique.

Pendant la saison d'été, notre professeur nous accompagnait souvent à la promenade ; appuyé sur mon épaule et sur son bâton, il galopait comme un cabri ; la joie d'être au milieu de ses élèves le transformait, il devenait presque beau.

Le but ordinaire de la promenade était la scierie, et lorsque nous arrivions sous bois, à l'ombre des hêtres et des sapins, la vallée au-dessous de nous, avec ses grandes prairies à perte de vue, toute jaune de pissenlits et la petite rivière au milieu, comme enfouie sous les hautes herbes, tout en galopant pour gagner la maison forestière, M. Perrot prononçait des harangues et lançait des apostrophes à la nature. Nous lui répondions de notre mieux ; les petits, autour de nous, écoutaient dans l'admiration, et le nouveau maître d'étude, Bastien, un ancien élève de M. Perrot, se mettait aussi de la partie.

Le chant d'une grive, le roucoulement d'une troupe de ramiers sous la haute futaie, le cri d'un épervier à la cime des airs nous faisaient arrêter ; et, le cou replié, nous regardions un instant l'oiseau de proie tracer dans le ciel ses grands cercles en spirale. Ensuite, nous repartions dans le chemin sablonneux ; et lentement, après avoir passé le petit pont en dos d'âne, où les femmes avec leurs charges de feuilles sèches, et leurs enfants avec leurs fagots, s'arrêtent pour respirer, un peu plus loin, au détour de la vallée, nous découvrions enfin l'auberge de la Scierie.

C'est dans cet endroit que notre professeur avait ses abeilles en pension, car c'était un amoureux d'abeilles, de culture, de jardinage et de tout ce qui se rapporte à la vie rustique.

Là, nous cassions une croûte de pain sous la tonnelle, nous buvions un verre de bière. M. Perrot faisait apporter du beurre, une assiette de miel, et nous nous regardions comme des philosophes, des gens au-dessus du vulgaire, des sages :

Lisant au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne !

Ainsi se passaient les dimanches et les jeudis dans ce bon temps.

Quelle différence d'un professeur à un autre ! Et que de reconnaissance on devrait avoir pour l'homme instruit et sympathique qui vous a donné son âme entière, le fruit de son expérience et de son travail, pour développer en vous quelques germes heureux, espérant pour toute récompense obtenir un souvenir... et peut-être un regret après sa mort. Oui, de pareils hommes existent dans nos petits colléges, et savez-vous ce qu'ils reçoivent pour vivre, eux et leur famille ? Dix-huit cents francs par an ! Je le demande à tous les gens de cœur, n'est-ce pas une injustice révoltante ? On voudrait chasser les capacités des colléges communaux, si nécessaires à l'instruction de la petite bourgeoisie, qu'on ne s'y prendrait pas autrement.

Au bout d'une heure ou deux de halte à la petite auberge, lorsque le soleil commençait à s'incliner derrière les montagnes, nous rentrions à Sâarstadt.

Pour en finir avec ma rhétorique, je vous dirai qu'à la fin de l'année j'obtins tous les premiers prix de notre classe.

Cette année-là, je m'en souviens, M. le maire, dans son discours, parla du maréchal de Villars, disant que tous ses triomphes ne lui avaient jamais fait autant de plaisir que les premiers prix remportés au collége. Il cita le mot de Vauvenargues : « Que les premiers feux de l'aurore ne sont pas aussi doux que les pre-

miers sourires de la gloire. » Et je reconnus qu'il avait raison, quand ma mère, mes sœurs, mes frères, M. le curé Hugues, notre bonne vieille Babelô, enfin tous ceux que j'aimais, réunis devant notre porte, vinrent m'embrasser avec des cris d'enthousiasme, en voyant le char à bancs couvert de couronnes. Ah ! le beau jour !...

Toutes ces vacances-là, je ne fis que galoper dans la montagne, tendre des réginglettes aux oiseaux, et pêcher à la main dans la rivière. Je n'étais plus malade ; je ne pensais plus à me faire cordonnier... Il n'y a rien de tel que le succès pour se bien porter et voir l'avenir en beau.

VII

Bien des années se sont écoulées depuis cette histoire, et presque toutes les bonnes gens dont je parle dorment en paix dans la terre ; leur âme, comme disait M. Perrot, recueille le fruit de leurs vertus.

Je le souhaite bien sincèrement pour M. Perrot, car c'était un excellent homme ; mais d'après mon humble façon de voir, aujourd'hui que j'ai vingt-quatre ans de pratique notariale, et que je connais un peu les affaires de ce monde, au lieu de s'en tenir à des généralités, notre professeur aurait bien fait d'introduire dans son cours de philosophie l'étude de quelques lois positives tirées du code civil, du code pénal et du code de procédure, utiles à connaître pour défendre ses droits contre les intrigants qui trop souvent exploitent l'ignorance de la jeunesse.

Enfin, cela n'entrait pas dans le programme du baccalauréat ès lettres, et malheureusement, après sept ans de collége, on sait une foule de choses qui ne vous serviront jamais à rien, et l'on ignore les plus nécessaires : M. Perrot suivait le programme.

La première fois que nous entrâmes dans sa classe de philosophie, il nous annonça joyeusement que, après nous avoir appris à parler, il allait nous apprendre à penser, chose qui distingue l'homme de l'animal.

« Les animaux ne pensent pas ! s'écriait-il. Les êtres bornés ne se demandent jamais : — Que suis-je ? D'où viens-je ? Que serai-je après la vie ? — Ils ne savent pas même ce que c'est de vivre et de mourir ; et tous les jours, en piochant la terre, le plus pauvre paysan lève son regard mélancolique vers le ciel et se demande : — Qu'est-ce que je deviendrai plus tard, au cimetière du village, quand mes os vermoulus seront avec ceux de beaucoup d'autres, dans la baraque du fossoyeur ? Qu'est-ce qui m'arrivera ? Qu'est-ce que deviendra mon âme ? — Car nous avons une âme, le dernier malheureux sait qu'il a son âme, et qu'elle est immortelle ! »

En parlant, M. Perrot se frappait la poitrine et criait :

« Elle est là... nous la sentons... Elle nous fait vivre... elle nous fait penser !... Est-ce qu'il existe un être humain assez abandonné du ciel pour ignorer l'existence de son âme et pour ne pas s'inquiéter de ce qu'elle deviendra ? Notre âme est impérissable ; on ne voit que des ossements dans la terre, l'âme s'est envolée, elle est dans les sphères célestes !... C'est une chose reconnue, prouvée par le consentement universel de tous les peuples, un bienfait de la philosophie et du christianisme.

« Les anciens Egyptiens, ne sachant pas qu'ils avaient une âme, faisaient embaumer leurs corps pour les conserver ; ils élevaient des pyramides pour les défendre de la destruction, ce qui montre bien que l'homme éprouve un grand besoin naturel de durer après sa mort. Et cela continua de la sorte, pendant une longue suite de siècles, jusqu'à ce qu'enfin Platon, un véritable philosophe, découvrit l'âme. Tous les autres avant lui n'avaient vu que la matière ; ce génie sublime vit l'esprit, l'idée, l'âme immortelle !

« C'est la plus grande découverte que l'on ait faite depuis l'origine des temps historiques ; elle a créé toutes les religions et toutes les sociétés modernes. Saint Augustin lui-même a reconnu que Platon était un des précurseurs du Christ, et c'est avec justice, car Platon est le créateur de l'idéalisme, l'inventeur de l'immortalité de l'âme, dont Moïse et les plus grands génies de la Bible ne disent pas un mot. Pour eux, un homme mort est bien mort ; et tout au plus les prophètes sont-ils enlevés au ciel sur un char de feu, pour les empêcher de mourir.

« Depuis cette découverte, on n'embaume plus les corps ; on les méprise, ils sont voués à la pourriture.

« Autrefois, les monarques d'Orient seuls avaient l'espérance, moyennant leurs parfums et leurs pyramides, de subsister longtemps après la mort ; aujourd'hui, le dernier paysan a cette consolation de savoir qu'il vivra par son âme immortelle ; c'est ce qui le fait suer, travailler, souffrir sans se plaindre ; et s'il faut reconnaître que la religion seule lui con-

fère cet avantage, il est juste de reconnaître aussi que la philosophie en a eu la première idée, une espèce de révélation surnaturelle, dont Platon lui-même n'a peut-être pas vu toutes les conséquences.

« Pas un journalier ne voudrait travailler la terre pour les autres, s'il n'avait pas une âme qui sera récompensée de ses peines ; pas un soldat ne voudrait se faire tuer pour défendre le bien des riches, s'il n'était pas sûr de revenir dans un monde meilleur.

« Et moi-même, mes chers élèves, croyez-vous que je renoncerais à mes goûts naturels, et que je n'aimerais pas mieux mille fois aller voir mes abeilles, courir les bois, me livrer à la poésie, écrire dans un petit journal les fantaisies de mon imagination, que de venir m'enfermer ici, dans une salle obscure, froide en hiver, chaude en été... Croyez-vous que j'aurais sacrifié ma jeunesse pour une faible rétribution annuelle, si je n'étais pas sûr de jouir un jour du fruit de mon travail? .. Non! non! j'aurais fait toute autre chose.

« La conviction de l'immortalité de mon âme me soutient : toutes les injustices, toutes les abominations, toutes les hypocrisies et les mensonges qui blessent souvent notre vue, ne peuvent nous révolter contre les autorités légitimes ; on se dit que c'est un mérite de plus de les supporter avec courage et de se soumettre à la volonté de Dieu, qui nous en récompensera largement.

« Oui, toute la civilisation repose sur ce principe : « que l'âme survit à la destruction du « corps ! »

« Cette conception admirable assure le bon ordre dans ce monde et la justice dans l'autre.

« Les philosophes matérialistes seuls nient l'existence de l'âme ; mais les matérialistes sont des êtres charnels, attachés aux faux biens de la terre ; des ambitieux rongés d'un esprit d'envie et de convoitise, qui voudraient retirer aux peuples malheureux leur unique consolation, pour les soulever contre la société.

« Ils n'ont pas une seule preuve contre l'existence de l'âme, qui nous est attestée par le consentement universel et par le témoignage de notre propre conscience.

« Cela nous suffit ! L'âme est un fait que chacun peut observer à son aise, en y pensant.

« Nous allons commencer notre philosophie par l'étude de l'âme, qui jouit de trois facultés : la sensibilité, l'intelligence et l'activité. »

Voilà, mot à mot, notre première leçon de philosophie, que je viens de copier dans un vieux cahier resté au fond d'une armoire, avec ceux de mes études de droit.

Notre professeur n'apportait jamais la moindre preuve de ce qu'il avançait touchant l'existence et l'immortalité de l'âme, excepté « le consentement universel » et « le témoignage de la conscience ». Il y en a pourtant beaucoup d'autres, et de très-fortes, mais ce n'est pas dans la philosophie de M. Cousin qu'on les trouve.

Pour M. Perrot, la philosophie n'était qu'un exercice de rhétorique ; celui qui parlait le mieux avait toujours raison ; et, comme il nous faisait discuter les uns contre les autres, nous nous poussions des arguments terribles. M. Perrot, lui-même, étonné de notre force, galopait dans la salle, en criant :

« C'est ça !... A la bonne heure, Nablot ! Répondez, Masse, si vous pouvez !... Bon !... bon ! Fameux ! C'est admirable ! — Et vous, Bloum, qu'avez-vous à dire? Ah ! c'est étonnant ! Je n'ai jamais eu de classe pareille..... Vous méritez tous de concourir à Paris ; vous trouvez des choses qu'on n'a jamais écrites nulle part. C'est tout neuf ! »

La bonne opinion qu'il avait de nous nous exaltait ; nous croyions tous être des Platon, des Socrate.

Après ça, je pense qu'il n'avait pas tort d'envisager la philosophie à ce point de vue ; discuter sur des idées, sans présenter aucun fait positif à l'appui, c'est perdre son temps.

Enfin, cet exercice nous déliait la langue, et plusieurs de nos camarades sont devenus d'excellents avocats.

Je pourrais maintenant vous raconter la visite de M. Ozana, inspecteur venu de Paris, tout étonné de notre loquacité singulière, de notre ardeur à la discussion et de nos arguments nouveaux.

Il me semble le voir aller et venir tout rêveur, en se demandant sans doute s'il devait en croire ses oreilles. Je me souviens qu'il interrogea l'un de nous, dont la voix était plus timide et moins forte que les nôtres, et qu'il lui dit d'un ton de bonne humeur :

« Allons.... allons.... ce n'est pas mal. Vous allez terminer vos études, quelle carrière voulez-vous suivre?

— Je voudrais devenir avocat, monsieur l'inspecteur.

— Avocat ! fit-il. Alors, mon ami, il faut faire comme vos camarades, il faut crier ; quand on crie, on ne s'entend pas, et c'est un grand avantage qu'on se donne sur les autres. »

M. l'inspecteur comprenait quelle espèce de

philosophes nous étions ; il avait sans doute la même opinion que M. Perrot en matière philosophique, et finit par lui faire compliment sur sa méthode.

J'aurais bien encore à vous parler de mes examens du baccalauréat à Nancy, et rien ne me serait plus facile que de vous démontrer combien ce système d'examens est absurde, puisqu'il laisse au hasard le choix des questions sur lesquelles chaque élève doit être interrogé, de sorte que si vous avez la main heureuse, si vous tombez par exemple sur l'explication de Virgile, de la *Cyropédie*, et puis en histoire sur le règne de Louis XIV, en géographie sur les détroits de l'Europe, en rhétorique sur quelque chose d'aussi difficile, votre examen est une ânerie dont un élève de quatrième se tirerait très-bien ; et, dans le cas contraire, si vous avez par exemple à expliquer les chœurs de Sophocle et les principes de l'entendement du docteur Kant, de Kœnigsberg, vous êtes certainement refusé d'avance.

J'eus cet horrible malheur ; tous mes camarades passèrent comme une lettre à la poste, et moi je fus renvoyé pour six semaines, à la fin des vacances.

Ah ! si vous aviez vu ma désolation, et comme je pleurais en rentrant à la maison, après onze heures. J'avais fait la route à pied de Sâarstadt à Richepierre. C'est mon père qui m'ouvrit. Il s'était levé bien vite, m'entendant frapper au volet et croyant apprendre la bonne nouvelle.

« Eh bien, fit-il, tu es reçu? »

Je ne pus lui répondre que par les plus amers sanglots.

Et puis, il fallut se remettre à travailler pendant les vacances. M. Perrot levait les mains au ciel, en apprenant la funeste nouvelle ; il me proclamait son meilleur élève et ne pouvait rien comprendre à cette catastrophe.

La seconde fois, je fus reçu avec la mention *très bien*, le seul de tous les candidats. Ce n'était pourtant pas en six semaines que j'étais devenu, d'incapable, plus capable que les autres. Que voulez-vous, je n'avais pas eu de chance.

Pour des jeunes gens riches, cela ne signifie rien d'avoir de la chance ou de ne pas en avoir ; pour des pauvres, cela peut entraîner la perte de leur carrière.

On ne doit jamais laisser au hasard seul la responsabilité de faits pareils, lorsqu'il est possible de les éviter par une série de mesures plus sérieuses et mieux entendues. Les épreuves écrites et le concours me paraissent les meilleurs moyens, quoique moins expéditifs.

Plus j'avance, plus il me reste de choses à dire ; mais il faut se borner, dit la rhétorique, et se garder contre les entraînements de la passion.

En conséquence, je me résume.

Ce n'est pas pour mon plaisir que je viens de vous raconter mes années de collège, c'est au contraire avec un grand sentiment d'amertume ; mais je crois que, dans la triste position où nous sommes, tout bon citoyen a le devoir d'éclairer les représentants du pays de son expérience et des observations qu'il a pu recueillir sur une question aussi grave que l'instruction publique.

Les habitudes de l'esprit et du corps que l'on contracte dans sa jeunesse se conservent toute la vie ; mettez un enfant dans la même attitude pendant sept ans, il n'en changera jamais. Or, l'instruction du collége nous donne à tous une attitude que je trouve mauvaise ; en développant outre mesure notre mémoire, aux dépens de l'intelligence et de la volonté, elle tend à produire des fonctionnaires et non des hommes indépendants ; elle ôte toute initiative à l'individu, pour le soumettre à la règle, en un mot elle fait des machines.

C'est la méthode des anciens colléges royaux, perfectionnée autrefois par les jésuites pour s'emparer de notre pays : perdre beaucoup de temps en choses inutiles, laisser ignorer celles qui pourraient émanciper l'homme, en lui fournissant par l'instruction des moyens d'existence assurés.

D'après ce système, les caractères disparaissent ; chacun ayant sa case marquée d'avance et ne sachant comment vivre au dehors, y reste et se soumet à tous les gouvernements qui se présentent. J'ai vu tomber depuis quarante ans Charles X, Louis-Philippe, la République de 48, Napoléon III, et le lendemain de ces catastrophes la machine allait son train comme avant ; les ruines, les fusillades, les déportations, les injustices de toute sorte n'y faisaient rien ; chaque fonctionnaire restait tranquillement à son bureau, prenant note des nouvelles autorités, des nouveaux décrets, des nouvelles mesures, et se gardant bien de plaindre ceux qu'on enlevait !

Mais ce fameux système d'instruction ne produit pas seulement des fontionnaires qui acceptent tous les gouvernements, dans la crainte de perdre leurs places, il produit aussi les faiseurs de révolutions. L'Etat ne peut pas employer tous les bacheliers que l'Université fabrique chaque année, un grand nombre restent sur le pavé. Que peuvent faire ces malheureux avec leur grec, leur latin et leur phi-

M. Perrot prononçait des harangues (p. 67).

losophie ? Rien du tout ! On n'en veut pour commis ni dans l'industrie ni dans le commerce ; ils sont déclassés, irrités, et naturellement trouvent tout mal.

Au lieu du grec et du latin, si on leur avait appris les langues vivantes, la comptabilité, la chimie, la mécanique, l'économie politique, la géographie et le droit commercial, ces mêmes hommes iraient, comme les Allemands et les Anglais, chercher fortune dans tous les pays du monde, portant avec eux le nom français, et ne resteraient pas ici en masse pour tout critiquer et renverser !

Beaucoup d'autres, les voyant réussir, suivraient leur exemple ; la grande, la terrible question du riche et du pauvre, qui semble grandir après chaque exécution sociale, perdrait ses chefs les plus redoutables ; et, l'exemple une fois donné, qui sait si tout ne pourrait pas se calmer et se régulariser avec du temps et de la justice ? Les Anglais, qui émigrent et colonisent, n'ont jamais de révolutions ; cela mérite qu'on y réfléchisse.

Je crois aussi que, pour avoir de bons maîtres dans nos collèges municipaux, il faudrait leur faire des positions sérieuses. C'est une honte pour notre nation de payer des professeurs comme des garçons de bureau, une grande honte !

En outre, il semble que nous avons tort de mettre une si grande distinction entre l'instruction primaire et l'instruction secondaire, et qu'on devrait au contraire développer l'instruction primaire le plus possible, pour rap-

procher le peuple de la bourgeoisie, effacer cette mauvaise idée de défiance et d'envie qui les sépare, et les décider à marcher ensemble.

Napoléon III, pendant ses vingt années de règne, n'a eu qu'un but toujours fixe : diviser le peuple et la bourgeoisie ! Il prenait toutes ses mesures en conséquence, et qu'on le sache bien, puisqu'on ferme les yeux là-dessus, il a parfaitement réussi : c'est dans la division des deux grandes classes de la nation qu'a poussé et vécu le bonapartisme ! Il pourrait y repousser, pour notre honte et notre démembrement définitifs, si les bourgeois ne se dépêchent pas d'effacer cette division, en instruisant le peuple, en l'élevant, en lui accordant tout ce qui est juste.

UNE VEILLÉE AU VILLAGE

Le défilé de la Zinzell, dans les Vosges, s'étend de Dôsenheim, en Alsace, à Wechem, en Lorraine.

Je ne connais pas d'endroit plus verdoyant au monde : chênes, hêtres, sapins ; lierres et chèvrefeuilles pendus aux rochers ; sorbiers aux grappes rouges et grands bouleaux blancs élancés sur les précipices, tout moutonne à perte de vue, tout s'épanouit dans ce long couloir de six lieues.

Matin et soir les merles, les geais, les hautes-grives, les mésanges s'appellent et s'ébattent à travers ces colonnades feuillues, comme dans une immense volière. Au milieu de cette solitude coule la Zinzell.

Rien de plus calme en apparence. On croirait que les petites maisons forestières reculées dans les anses de la montagne n'ont jamais été visitées que par leurs hôtes paisibles : le vieux garde et ses chiens, la ménagère qui suspend son linge aux buissons du jardinet, les enfants qui gardent les chèvres au milieu des rochers ; le pêcheur qui se promène lentement derrière les saules vermoulus, son filet sur l'épaule.

Oui, tout paraît devoir être ainsi depuis l'origine des siècles, et pourtant c'est par cette porte ouverte au milieu des Vosges qu'ont passé tous les barbares du Nord, depuis les Tribocks jusqu'aux Prussiens de Bismarck, pour envahir et piller notre malheureux pays.

Or, pendant l'automne de 1848, la digue du moulin de la Kritzmühle, qui se trouve au milieu du défilé, s'étant rompue par l'effet des grandes pluies, on vint m'appeler, comme entrepreneur de travaux, pour la reconstruire. L'eau, tombant dans un ravin profond, avait tout entraîné, la terre et les poutres. Il fallut s'entendre avec les riverains au-dessus et au-dessous du vieux moulin, creuser les prés, déterrer les roches, trouver de nouveaux matériaux.

Bref, je restai là six semaines, à chercher mes ouvriers au loin, puis à me mettre à l'œuvre.

Et puis, il m'aida (p. 75).

Le soir, j'allais me reposer à l'auberge du père Ykel.

Représentez-vous, parmi les chaumières qui longent l'antique couvent en ruine, une vieille masure décrépite, avec grange, écurie et hangar. Au fond du hangar des filets sèchent, pendus aux poutres, des poules dorment la tête sous l'aile, des lapins courent dans l'ombre.

On entre dans la maison par la cuisine; l'escalier de bois monte à droite ; et la vieille salle d'auberge, à gauche, toute basse, est tellement encombrée de sa longue table, de ses bancs, de son armoire, de son fourneau et de son fauteuil à crémaillère, qu'on ne sait pas où se mettre.

Tous les soirs, en revenant à la nuit close, après avoir congédié mes ouvriers, je trouvais au bout de la table mon assiette de faïence et mon petit couvert d'étain, en face d'un énorme plat de fricassée de poulet, de civet d'écureuil ou de truites au bleu ; la bouteille de vin blanc et la grosse miche de pain bis à côté.

J'étais le seigneur de la maison. Les autres, père, mère, enfants, y compris la jolie cuisinière Charlotte, mangeaient des pommes de terre en robe de chambre et du lait caillé.

Les enfants auraient bien aimé du civet ou de la truite ; chaque fois, ils se retournaient sur leur banc et lorgnaient du coin de l'œil mon écuelle, en se passant le revers de la manche sous le petit nez humide. Je leur faisais signe de venir ; mais le père Ykel criait :

« Halte ! » disant qu'ils mangeraient de l'écureuil et de la truite quand ils sauraient en prendre eux-mêmes.

Cela me saignait le cœur; mais le vieux ne riait pas, il restait inflexible.

Nous mangions donc en silence; le feu pétillait, les fourchettes allaient et venaient; la lampe fumeuse éclairait les figures jeunes et vieilles, graves ou riantes, les yeux éteints par l'âge ou brillants de jeunesse. Elle éclairait aussi vaguement les écheveaux de chanvre en train de sécher au plafond, et le grand chien de chasse maigre, assis sur son derrière, le nez allongé vers mon écuelle, attendant un os, qu'il happait toujours au vol et croquait en deux coups de mâchoire.

Dehors, pas un bruit autre que le bourdonnement de la rivière; la nuit était si sombre sous les roches, qu'on n'y voyait pas même miroiter les flaques d'eau en temps de pluie.

Pas un passant !

Personne ne sortait pour son plaisir; et notre repas fini, la nappe levée, le sommeil commençait à nous gagner, lorsque, dans le lointain, se faisait entendre un bruit de sabots le long des murs. C'était le vieux contrebandier Jean Hurel, surnommé le Manchot, qui venait avec sa casaque en peau de chèvre et son bâton ferré. Le pauvre homme avait perdu son bras gauche dans une rencontre avec les douaniers; c'était une vieille histoire. Il s'asseyait dans un coin et bourrait sa pipe, pendant que Charlotte lui servait un verre d'eau-de-vie.

Quelques instants après, venait le grand Fix, en veste et pantalon de toile bleue, la barbe rousse, son large feutre aplati sur la nuque. On le disait mal noté par la gendarmerie, parce qu'il vendait du gibier à tous les hôtels de Saverne, de Haguenau et de Sarrebourg; depuis trente ans la brigade le guettait, sans avoir jamais pu le prendre. Toute sa nichée d'enfants, sous les roches, roux, adroits et hardis comme lui, faisaient le même trafic; la mère les aidait; c'était pire que des renards. Fix s'asseyait tranquillement, et prenait un, deux, trois verres d'eau-de-vie, en rêvant à je ne sais quoi.

Quelquefois d'autres aussi venaient : le maître d'école Jérôme, un grand vieillard osseux et voûté, l'air triste; et puis des bûcherons : Jean-Claude Machette, Nicolas Rochart, Laurent Bastien, de véritables têtes d'apôtres, graves, pensives et sévères, mais qui ne jouissaient pas non plus de la meilleure réputation, ayant l'habitude de vendre des petits sapins aux houblonnières d'Alsace et des fagots de bois vert à tous ceux qui voulaient en acheter.

Ces gens soutenaient que le bois, le gibier et le poisson sont à tous ceux qui mettent la main dessus. Ils ne causaient pas beaucoup, étant rêveurs de leur nature, et durant de longs quarts d'heure on n'entendait que le rouet de la mère Catherine.

Mais un soir qu'il pleuvait à verse et que le vent se démenait sous les roches, tout à coup le père Ykel, se réveillant de sa méditation, s'écria :

« Voilà le même temps que la nuit où les alliés ont passé.... Les gueux allaient à Wéchem, avec leurs chevaux, leurs voitures et leurs canons; les officiers criaient sur la route : « Par ici !.... par ici !.... » car on ne voyait pas le bout de son nez; les flambeaux de sapin s'éteignaient l'un après l'autre; ils se seraient tous perdus dans le bois. Quel vent et quelle pluie il faisait !

— Oui, dit le Manchot au bout d'un instant, en attirant la lampe pour allumer sa pipe; seulement il avait neigé depuis quinze jours, et la neige fondante grossissait les rivières. »

Après cette réflexion, il se tut, le nez en l'air, lançant de grosses bouffées au plafond; et comme la conversation allait en rester là, je lui demandai.

« Vous vous souvenez de cela, père Hurel? Il s'est pourtant passé pas mal de temps depuis 1814 !

— Si je me souviens des alliés, dit-il en clignant de l'œil, je crois bien; ils m'ont coûté assez cher! J'étais justement à Sarrebrück, avec ma charrette pleine de contrebande : du café, du sucre, du tabac; j'attendais une bonne occasion pour traverser la dernière ligne. Dans ce temps-là, c'était encore la peine de faire le commerce, le sucre se vendait trois livres dix sous et le Saint-Domingue n'avait pas de prix.

« Nos derniers régiments arrivaient de Coblentz. Ils avaient gardé le Rhin jusqu'au 1er janvier : un peloton par-ci, un peloton par-là, dans les îles, au milieu du brouillard.

« Les autres : Saxons, Bavarois, Russes, Prussiens, se réunissaient en masse à Francfort. Et voilà qu'on apprend du jour au lendemain que les Autrichiens ont passé par la Suisse et qu'ils tournent déjà les Vosges. Et ce même jour nous entendons à Sarrebrück le canon de Mayence; les alliés se mettaient en marche de notre côté tous à la fois; les nôtres se repliaient sur la Sarre.

« Il fallait voir ces files d'hommes, à pied,

à cheval, presque tous malades ou blessés, arriver dans la boue jusqu'au ventre, criant, jurant, demandant du pain, de l'eau-de-vie, de tout!... Et la Sarre débordée, pleine de glaçons; et les coups de canon qui se rapprochaient, il fallait les entendre!

« Nos soldats, en se retirant, avaient fait sauter le pont entre Saint-Jean et Sarrebrück; ils avaient détruit tous les bateaux, pour empêcher les Kaiserlicks de traverser la rivière.

« C'était une fameuse idée!...

« Mais voilà qu'au moment où les tirailleurs ennemis commençaient à se montrer de l'autre côté, tout à coup le général se met à jurer comme un diable : il venait d'apercevoir avec sa lunette un bateau qu'on avait oublié dans un petit renfoncement, sous une touffe de saules. Nous n'avions pas de canon pour le détruire.... Si les Kaiserlicks le découvraient, rien ne pourrait les empêcher de traverser la Sarre pendant la nuit et de tomber comme des loups au milieu de nos bivacs!

« Comment faire pour le ravoir?

« Un lieutenant du 6e léger, nommé Bretonville, et trois vieux soldats se sacrifient; ils se jettent à la nage.

« Moi, je regardais les bras croisés. Un des soldats passe sous les glaçons.... Bon.... il descend du côté de Trèves!.... Un autre battait de l'aile; il tourne, et puis bonsoir!... Le dernier revenait, on lui tendait des perches. Le lieutenant seul traversait le courant.

« Alors je me dis: « Hurel, si ces gueux pas-« sent, ils pilleront ta charrette... Montre que « tu es Français! » J'avais encore mes deux bras J'ôte mes souliers, ma blouse, ma veste, et me voilà parti! Quel froid il faisait dans cette eau de neige!... vous ne pourrez jamais le croire. En levant le nez, je ne voyais que glaçons sur glaçons, comme des tuiles sur un toit; et le vent soufflait, il vous aveuglait; le courant aussi était terriblement fort.

« La nuit venait, je ne voyais plus clair, quand j'entends, à cinq ou six brassées devant moi, quelqu'un me dire : « Courage, camarade! » et je vois le lieutenant, la main sur le bateau, pâle et bleu comme un mort; il n'avait plus la force de grimper dessus; c'est moi qui lui donnai le coup d'épaule, et puis il m'aida, et nous n'eûmes rien de plus pressé que d'empoigner les rames et de revenir.

« Les soldats du 6e criaient : « Vive le lieutenant Bretonville! » Naturellement les Kaiserlicks, qui nous voyaient emmener le bateau, tiraient sur nous de toutes les fenêtres. Pif!... paf!... les balles sifflaient, l'eau sautait de tous les côtés; mais les nôtres, embusqués le long de la rivière, répondaient ferme et empêchaient les Allemands de sortir des maisons.

« En arrivant de l'autre côté, j'étais raide comme un glaçon. Je pris mes souliers, ma blouse, ma veste, et, sauf votre respect, j'entrai presque nu à l'auberge du *Mouton d'or*, où le vieux Mériâne me prêta des habits. Il fallut un bon verre d'eau-de-vie pour me remettre. Dehors, la bataille continuait au milieu de la nuit.

« Vers dix heures, après m'être bien séché et réchauffé, comme j'allais sortir atteler mon cheval et me mettre en route, le père Mériâne accourut me dire que les douaniers entouraient ma charrette : on m'avait dénoncé!

« Tout ce que j'avais de mieux à faire, c'était de filer par les chemins de traverse, abandonnant tout : le cheval, la voiture et le reste, car les gueux m'auraient encore empoigné par-dessus le marché et condamné à des amendes terribles! Je partis donc, bien triste, comme vous pensez. J'étais ruiné; il ne me restait que ma maison, une vache, un cochon, ma femme et cinq enfants.

« Lorsque j'arrivai au Graufthâl, les Cosaques, les Wurtembergeois, toute la mauvaise race remplissait la vallée. Ils étaient entrés par Dôsenheim, et si le commandant Meunier, à Phalsbourg, avait eu seulement quinze cents hommes, il aurait pu les arrêter tous ici et les balayer à coups de canon, comme de la paille, mais il n'avait personne. Le vieux Paradis, quelques canonniers de marine, Desmaretz l'Égyptien, Desplanches le barbier et quinze ou vingt autres bons garçons faisaient seuls le service des pièces. Ils sortaient ramasser le bétail aux environs et rentraient bien vite. Par bonheur, le vieux Rochart avait emmené ma vache avec les autres, sous la roche de la Bande-Noire, sans ça j'aurais tout perdu. N'est-ce pas, Rochart?

— Oui, dit le bûcheron, mon père a sauvé le bétail de la commune; mais ça n'a pas empêché les gens, en février et mars, de mourir comme des mouches, à cause du froid, de la faim, et de la grande maladie qui suivait les Kaiserlicks, avec des bandes de loups, pour manger les morts qu'on n'enterrait pas assez profond. Ça n'a pas empêché non plus les enfants venus les années suivantes de rester minables jusqu'à la fin de leurs jours.

« Et pendant la chère année, il a fallu changer la place du cimetière derrière l'église, parce que, à force d'avoir souffert, tous les vieux s'en allaient. Nous n'avions plus rien, les Allemands avaient tout pris; ils avaient démonté jusqu'aux serrures, jusqu'aux gonds

des fenêtres. Les bêtes périssaient aussi faute de fourrage. On cuisait les orties et même les chardons pour légumes; sans bétail, on n'a pas d'engrais, la mauvaise herbe prend le dessus, il faut bien en vivre.

« Et plus on souffrait, plus les impôts augmentaient, pour rendre leurs biens aux émigrés; plus la partie forestière devenait dure envers les pauvres. On n'osait plus ramasser les feuilles mortes, ni les glands, ni les faînes; on aurait dit que nos rois légitimes voulaient notre extermination et qu'ils s'entendaient avec les alliés pour nous détruire. Les processions, les expiations, les pèlerinages devaient tout remplacer, avec les miracles. Tous les curés faisaient des miracles : tous les saints de pierre et toutes les saintes de plâtre et de bois des environs versaient des larmes sur nos péchés et la grande rébellion de vingt-cinq ans. Les femmes, qui n'ont pas de bon sens, couraient voir; la mienne voulut aussi faire comme les autres, mais elle se souvient encore de la raclée terrible qu'elle reçut en rentrant dans la baraque.

« Naturellement, les missionnaires nous prêchaient l'abstinence, à nous autres pauvres diables qui n'avions que la peau et les os; ils nous reprochaient notre gourmandise, avec des figures luisantes de graisse.... Ah ! oui, nous en avons vu de dures sous les Bourbons !... »

Alors, tout le monde se tut, rêvant à ces grands malheurs.

Dehors, la pluie redoublait, fouettant les petites vitres avec un grelottement bizarre; et le vent s'engouffrant dans le défilé, entre les rochers et les bois, poussait des clameurs immenses.

« Ils étaient donc beaucoup, ces Kaiserlicks, pour nous avoir repoussés si loin ? » dis-je en regardant Hurel.

Et lui, levant la main au plafond, s'écria:

« Beaucoup !... Ils étaient par milliers de milliasses; avec des lances, des sabres, de longs pistolets pendus à la selle, des bonnets en peau d'ours; et puis d'autres à pied, avec des fusils sans baguette, où la cartouche descendait toute seule, en toquant la crosse par terre, des bleus, des blancs, des gris, des verts, en schako, en casquette plate, est-ce que je sais, moi ? Tenez, fit-il en montrant la vallée, il en passait tellement, qu'à la fin ils s'encombraient eux-mêmes, et que leurs officiers les faisaient coucher là, dans le grand pré, les uns contre les autres, depuis Dôsenheim jusqu'à Wéchem, et que vous n'auriez pas fait un pas sans marcher dessus, sur une longueur de trois lieues.

« Et ces gens ne s'entendaient pas plus entre eux, en parlant, que les animaux de toute espèce, qui miaulent, qui gloussent, qui brament, qui hennissent, sans se comprendre. Mais leurs rois s'entendaient pour les mener contre nous; eux, ils n'en savaient rien, les pauvres misérables; ils allaient en avant à coups de botte et de cravache. Jamais je n'aurais cru qu'il existait tant de monde sur la terre... D'où venaient-ils?... d'où venaient-ils ?... Voilà ce que je me demande.

— Oui, dit le Grand Fix, mais il en est resté pas mal à Brienne, à la Rothière, à Champaubert, à Montmirail !... Si vous aviez été au 34e de ligne, vous en auriez vu des tas d'habits de toutes les couleurs, sur la neige et dans la boue, le long des chemins. Par exemple, il fallait marcher ! Nous tombions tantôt sur les uns, tantôt sur les autres, en faisant douze à quinze lieues par jour. Si le roi Joseph ne s'était pas sauvé, avec l'impératrice et le roi de Rome, et si Paris ne s'était pas rendu, nous aurions fini par les tourner tous et les prendre comme dans un filet.

— Bah ! fit le vieux maître d'école en hochant la tête, toutes ces batailles ne signifiaient plus rien; nous étions perdus d'avance, les traîtres nous avaient vendus... »

Ces paroles m'étonnèrent.

« De quels traîtres parlez-vous donc, maître Jérôme? lui dis-je.

— Hé ! fit-il, des royalistes... Il n'y en a pas eu d'autres dans notre pays, depuis 89. »

Et comme je le regardais tout surpris:

« Est-ce que Dumouriez, qui voulait entraîner l'armée du Nord contre la Convention, et proclamer Louis-Philippe d'Orléans roi de France, n'était pas un royaliste? reprit-il en fixant sur moi ses gros yeux un peu troubles. Et les émigrés qui marchaient à l'avant-garde de Brunswick, en Champagne, et de Wurmser, en Alsace, est-ce que ce n'étaient pas des royalistes? Et Pichegru, est-ce qu'il n'était pas royaliste, quand il traitait avec le prince de Condé, pour rétablir le roi légitime, moyennant le titre de connétable, des majorats et des millions pour lui et les siens? Et Moreau, le grand Moreau ! est-ce qu'il n'avait pas été converti au royalisme par sa femme, avant d'aller prendre le commandement de l'armée russe devant Dresde? Et Bourmont, cet abominable scélérat, qui a fait manquer la campagne de Belgique, en prévenant Blücher de l'approche de l'armée française, est-ce que ce n'était pas aussi un royaliste, un *blanc*, comme on disait dans ce temps-

Les traitres nous avaient vendus (p. 77).

là?. .... Est-ce que les Bourbons ne l'ont pas récompensé plus tard de sa belle conduite?...

« Tous les Français qui ont porté les armes contre la France, tous ceux qui ont appelé l'ennemi chez nous depuis 89 et qui lui ont ouvert nos portes étaient des royalistes! Ces choses sont connues de tout le monde. Les royalistes mettent le roi au-dessus de la patrie, parce qu'avec un roi ils sont les maitres; ils ont les places, les honneurs, l'argent, les privilèges, enfin tout! Ils sont rois chacun dans leur ville, ou dans leur village. — S'il arrivait par hasard un roi patriote, qui mît l'intêret de la nation avant celui des nobles et des prêtres, les royalistes seraient les premiers à le combattre; ils le traiteraient de Jacobin!. . Vous devriez savoir cela mieux que moi, monsieur l'entrepreneur, puisque vous avez fait vos études. »

Ainsi parla le vieux maître d'école; et tous les autres lui donnaient raison.

Moi, je ne savais quoi répondre.

A la fin, comme j'allais entamer le chapitre de 1815, le passage des deux empereurs et du roi de Prusse, le père Jérôme, m'interrompant, dit en vidant les cendres de sa pipe au bord de la table :

« Vous êtes bien à votre aise, monsieur l'entrepreneur, pour causer jusqu'à demain; mais nous, c'est autre chose, il faut rentrer à la maison... Ecoutez cette pluie, comme elle tombe! Hé! Fix, Rochart, venez-vous? »

Il s'était levé, sa grosse tête chauve touchait les poutres de la baraque.

Hurel vida son verre, Fix et Rochart en firent autant, et tous les quatre ensemble sortirent par la cuisine, où le père Ykel les suivit la lampe à la main ; et, la porte à peine ouverte, la lumière tremblotante éclaira les quatre montagnards, qui se sauvaient dans ce déluge, le dos rond, la main sur le feutre ou le bonnet.

Un coup de vent referma la porte ; toute la vieille masure en trembla, et Ykel, revenant les yeux plissés, dit :

« Hé! hé! hé! vont-ils en recevoir avant d'arriver chez eux!... Allons, Catherine, il est temps de dormir... Si monsieur l'entrepreneur veut encore rester...

— Non, père Ykel, je suis comme vous, j'ai sommeil.

— Eh bien, prenez la lampe; nous trouverons bien notre lit. »

Je montai le vieil escalier, écoutant le vent pleurer au dehors d'une façon lamentable. L'idée de toutes les misères humaines, de la guerre, de la peste, de la famine, de la trahison et de la bêtise me remplissait la tête; j'en étais vraiment désolé. Pourtant, une fois couché, le bonnet de coton sur les oreilles et la couverture sur l'épaule, je finis par m'endormir à la grâce de Dieu !

LE PATÉ DE LAPIN

Un matin du mois d'août dernier, mon ami Desjardins, médecin à Saverne, feuilletait son registre d'ordonnances, lorsqu'un grand gaillard à longues moustaches rousses parut sur le seuil et s'arrêta tout embarrassé. Comme Desjardins lui demandait ce qu'il voulait, l'autre, poussant des soupirs, lui montra sa bouche ouverte, en écarquillant ses yeux gris. Il finit par sortir de sa poche un billet conçu en ces termes :

« Mon cher monsieur Desjardins,

« Je vous adresse un Prussien, le nommé Menschenfresser, garde forestier à la scierie, lequel a dans le gosier un os triangulaire qu'il s'est ingurgité lui-même en mangeant du pâté. J'ai déjà fait mon possible pour le débarrasser de cet obstacle à l'introduction des aliments, soit en le poussant en bas, soit en le tirant en haut; mais, attendu que j'ai senti qu'en le tirant trop fort, l'estomac montait avec l'os, j'ai dû suspendre mes tentatives. Dans l'espérance que vous serez plus heureux, j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué

« Antoine Ruddo,
« Vétérinaire. »

Cette lettre éclaircissait la question.

Desjardins fit asseoir le Prussien dans un fauteuil, en face de la fenêtre; il examina soigneusement la position de l'os, qu'il reconnut être un os vertébral de lapin, dont les pointes se hérissaient en quelque sorte au fond du gosier. Les tractions exercées par le vétérinaire avaient fait enfler les parties voisines; Desjardins essaya pourtant aussi de tirer l'os avec une pince à long bec; mais, ayant remarqué

comme Ruddo que l'estomac suivait, il déposa sa pince et dit :

« Il faut, mon garçon, que je vous fasse une petite ouverture sur le côté, pour sortir l'os; sans cela, vous ne pourrez plus manger ni boire de votre vie. »

Et l'autre, quoique avec une grimace désolée, fit signe qu'il y consentait.

Desjardins alors envoya chercher le barbier Laquenette, qui l'assiste dans toutes les grandes circonstances, puis il commença l'opération séance tenante, en disséquant le cou du Prussien par couches régulières, depuis la mâchoire inférieure jusqu'à la pomme d'Adam, chose absolument nécessaire, car, en entamant d'une ligne trop haut, il lui coupait la jugulaire, d'une ligne trop bas la carotide, et d'une ligne de côté les cordes vocales, ce qui l'aurait empêché de souffler mot jusqu'à la fin de ses jours.

Cela demandait donc de la prudence, et Desjardins, arrivant ainsi progressivement sur l'œsophage, n'eut plus qu'à faire une petite incision en long, à saisir l'os et à le tirer du canal, ce qui parut causer un sensible plaisir à Menschenfresser.

Après quoi Desjardins, ayant recousu le tout proprement, reconduisit lui-même son malade à l'auberge forestière, où cet étranger prenait sa nourriture, lui recommandant bien de ne rien avaler durant un mois que du bouillon, s'il ne voulait pas rouvrir sa blessure, ce qui serait fort grave.

Or, quinze jours environ après cet événement, je me trouvais à dîner chez le docteur. Il m'avait raconté l'histoire de Menschenfresser, et, tout en prenant le café, nous causions de la gloutonnerie extraordinaire de nos conquérants.

Desjardins est très-attentif à suivre ses opérations, même lorsqu'il sait d'avance qu'elles ne lui rapporteront pas un centime.

« Si nous allions voir mon Prussien? dit-il tout à coup. Je n'ai plus de visites à faire aujourd'hui... ça nous promènerait... Qu'en penses-tu ?

— Volontiers, lui répondis-je; une petite course après dîner fait toujours du bien.

— Colas ?... Hé ! Colas ?... »

Colas, le palefrenier du docteur, était dans la cuisine.

« Monsieur le docteur? dit-il en entr'ouvrant la porte.

— Attelle... je vais à la scierie. »

Desjardins sortit derrière Colas, après avoir mis son petit frac de coutil et son chapeau de paille.

Je le suivis.

Il aida lui-même à serrer les sangles de sa jument grise; il regarda si tout était bien à sa place; puis, s'étant assuré que rien ne manquait, il me fit signe de monter, et nous partîmes au petit trot.

Il faisait un temps superbe. Vingt minutes après, nous entrions sous bois, et Grisette, la croupe en l'air, le col arrondi, galopait à l'ombre des sapins.

Desjardins, tout en conduisant, fumait sa pipe, et moi, bien assis sur le gros coussin de cuir, je regardais les arbres défiler le long de la route.

Bientôt l'auberge forestière de Mathis, avec son toit en auvent, son rucher, ses étables et ses hangars, se découpa sur la verdure du Fâlberg. Le petit chien-loup Ragot sortit de l'allée en aboyant de sa voix criarde, et presque aussitôt M. Mathis et sa femme parurent sur le seuil, nous saluant de la main.

« Hé ! monsieur le docteur, dit le père Mathis au moment où la voiture s'arrêtait sous le grand poirier couvert de fruits, vous venez voir votre malade?

— Oui, c'est pour cela que j'arrive.

— Ah ! vous n'avez qu'à entrer, monsieur Desjardins; il est justement en train de dîner, il mange comme un ogre.

— Qu'est-ce qu'il mange? demanda le docteur. De la soupe ?

— Non, monsieur, des petits oiseaux.

— Des petits oiseaux !...

— Oui ! le gueux a pris hier à la pipée quatre douzaines de mésanges, et il a forcé ma femme de les faire cuire... Ma foi, ça le regarde ! »

Ainsi parlait le brave homme en souriant.

« Charles, va donc tenir la bride du cheval de M. le docteur, » reprit-il en s'adressant à son fils.

Desjardins était stupéfait.

Nous montâmes les cinq marches de l'escalier, et, par la porte ouverte, nous vîmes dans la grande salle du bas Menschenfresser assis devant un plat de becs-fins rôtis, qu'il mangeait en croquant les os et faisant de temps en temps un petit effort pour avaler, comme les canards lorsqu'ils gobent des hannetons. La graisse lui coulait du menton jusque dans la cravate.

Cette vue rendit Desjardins pâle d'indignation.

« Comment, malheureux ! s'écria-t-il; ne vous ai-je pas prévenu de ne prendre que du bouillon durant un mois ? Vous voulez donc rouvrir votre blessure ?

— Oh! ça n'est rien, répondit Menschenfresser en regardant de côté, ça n'est rien, monsieur le docteur; ça racle un peu, mais ça passe tout de même.

— Ah! ça passe tout de même! fit Desjardins. Eh bien, mon garçon, ne vous gênez pas; du moment que ça passe, tout est pour le mieux; mais s'il vous arrive de nouveaux accidents, vous irez chercher un autre médecin. »

Et il sortit sur la porte.

M. Mathis riait de bon cœur.

« Voyez-vous, monsieur Desjardins, disait-il, pour manger et avaler, ces Prussiens n'ont pas leurs pareils; il leur faut des tas de nourriture qui feraient peur à quatre de nos batteurs en grange. N'est-ce pas, Marie-Anne?

— Oui, dit la mère Mathis; celui-ci mange autant de pommes de terre et de lait caillé, sans parler de la viande, que le tonkin que nous avons en graisse. Nous ne gagnons rien sur sa nourriture, allez!...

— Je vous crois! » répondit Desjardins.

Il regardait du coin de l'œil Menschenfresser, qui continuait de manger des deux mains, les coudes sur la table et le nez dans son assiette, comme tous les Allemands, car c'est à leur manière de manger qu'on reconnaît ces gens pour des barbares. Les hommes civilisés portent la nourriture à leur bouche; eux, ils la cherchent avec leur mâchoire, comme les bêtes!

« Et l'on appelle cela des spiritualistes! s'écria tout à coup Desjardins en éclatant de rire, un peuple de spiritualistes!... Quelle farce!... Arrive, Georges, nous n'avons plus rien à faire ici; cet animal me dégoûte! »

Il descendait l'escalier.

« Ma foi, lui dis-je en le suivant, tu as bien raison; tous ces Allemands ne pensent qu'à s'emplir; c'est une race de goinfres. Si l'Europe ne se met pas en travers, ils l'avaleront morceau par morceau.

— C'est possible, répondit Desjardins redevenu pensif; mais il ne suffit pas d'avaler, la grande affaire est de digérer; gare aux indigestions!... Sans parler des os qui vous restent dans la gorge et qui nécessitent parfois des opérations très-dangereuses... »

Nous étions arrivés près de la voiture. Deux minutes après, nous roulions du côté de Saverne.

L'EXILÉ

Après quatre ans d'exil, étant devenu vieux,
J'aurais voulu revoir un seul jour ma patrie.
J'étais à Wissemba, près de Sainte-Marie,
Faible, triste, malade, et chaque jour mes yeux
Se tournaient vers la terre où dorment les aïeux.

Ils sont là ! — me disais-je assis à la fenêtre, —
Derrière les sapins, à l'angle du rocher;
Tu pourrais en deux pas retrouver ton clocher,
Et quelques vieux amis, qui t'attendent peut-être
Pour te serrer la main avant de se coucher.

Et tout un long hiver se passa dans ce rêve!
Tous les jours oubliés se réveillaient en moi :
Le foyer, les enfants, cette nouvelle séve
Qui rajeunit le cœur quand notre temps s'achève,
Tout me disait : « Reviens!... reviens... dépêche-toi! »

Au retour du printemps, quand déjà dans la plaine
Reverdissent les champs, les vergers et les bois,
Quand du fond des hangars on tire les charrois,
Et qu'on suspend au clou le vieux sayon de laine,
Au temps où tout s'éveille et bourdonne à la fois...

Une nuit, arrivant de la plaine d'Alsace,
Le vieux juif Samuel et son frère Éliace
Frappèrent attardés au seuil de la maison.
Chaque année ils venaient, comme l'oiseau qui passe,
Visiter le pays dans la même saison.

Le village dormait. Moi, seul dans ma chaumière,
Je rêvais tristement, regardant tournoyer
Quelque reste de feu dans le sombre foyer.
Le sommeil descendait sur ma lourde paupière,
Et mon front lentement commençait à ployer,

Quand le bruit m'éveilla. J'allai voir à la porte.
« Nous arrivons de loin! s'écria Samuel;
Voyez, père Laurent, quelle boue on apporte
En allant à Saint-Dié, par ce temps de dégel.
— Soyez les bienvenus! » dis-je aux fils d'Israël.

C'étaient de bonnes gens, et j'aimais ces figures
Où l'âge et la fatigue avaient gravé les plis
Des bons, des mauvais jours, des devoirs accomplis
A travers le mépris et souvent les injures
Des peuples ignorants, par leurs chefs avilis.

Ils avaient déposé le fardeau du voyage;
Devant le feu dormaient leurs pieds appesantis.
La brindille du hêtre, une feuille, un branchage,
Se rallumant parfois, éclairait le visage
Des vieux juifs fatigués près de l'âtre blottis.

« Les temps sont durs! leur dis-je. Autrefois, sur ma [table,
Les voyageurs trouvaient un bon verre de vin;
Je pouvais leur offrir et le sel et le pain.
J'avais quelque bétail au fond de mon étable,
De l'herbe dans mon pré, des fruits dans mon jardin,

Et ma vieille Lisbeth, toujours vaillante et forte,
Qui dans tous nos malheurs avait suivi mes pas;
Elle veillait à tout, préparait mes repas,
Faucillait le matin, le soir fermait ma porte.
Aujourd'hui je suis seul, la pauvre femme est morte,

Et j'attends à mon tour l'heure du grand sommeil.
Dieu veuille que pour nous il n'ait point de réveil!
Que nous ne voyions point la misère nous suivre
Au delà du tombeau, dans un monde pareil!
— C'est vrai! dit Samuel, on est bien las de vivre...

Après ce qu'on a vu, si l'on pouvait dormir
Et perdre du passé le triste souvenir,
Loin des gens, loin du bruit et des cris de la foule,
A l'ombre des sapins, près d'une eau qui s'écoule,
Ce serait pour nous tous le meilleur avenir!

Que faisons-nous ici, nous, pauvres vers de terre!
Les peuples ne sont bons qu'à payer les impôts,
A donner à des rois leurs enfants pour la guerre...
Une fois étendu dans un coin solitaire,
On jouirait au moins d'un instant de repos! »

Comme il parlait, j'allais, je venais en silence,
Songeant qu'ils avaient vu le beau pays Messin,
Où ma mère, en chantant, m'a bercé sur son sein,
Où mes fils sont tombés en défendant la France!...
De les interroger je conçus le dessein.

« Le printemps reparaît dans la haute montagne,
Leur dis-je en soupirant; l'alouette a chanté.
Cette année au Donon le dégel s'est hâté.
Vous avez dû revoir... là-bas... en Allemagne,
La Moselle et la Sarre inonder la campagne;
Le départ des corbeaux annonce un bel été...

On prépare la grange, on vide l'écurie;
Après les jours brumeux, la maison s'approprie.
Les enfants vont dehors respirer le grand air;
Ils chantent au soleil, c'est la fin de l'hiver!...
Ont-ils un souvenir de la vieille patrie,
Et notre vieux drapeau leur est-il toujours cher?

Et savent-ils que nous, enfants de la Lorraine,
Leurs aînés, nous allons où le vent nous entraîne,
Chassés de notre ciel par nos durs ennemis,
Sans foyers, sans parents, dévoués à la haine,
Et reprochant à Dieu tout ce qu'il a permis?

Oui! je voudrais savoir, avant ma dernière heure,
Si le règne du crime, à jamais établi,
Nous condamne à la honte, à l'exil, à l'oubli,
Ou si dans nos maisons quelque vertu demeure,
Qui puisse ranimer, avant que je ne meure,
Le sentiment du droit, dans les cœurs affaibli! »

Je me tus, et longtemps, à la pâle lumière
Du sapin flamboyant dans le sombre réduit,
Nous restâmes pensifs, en écoutant le bruit
De la bise du soir pleurant sur la chaumière,
Et le grillon chanter son refrain dans la nuit.

« Là-bas, père Laurent, dit enfin Éliace,
Le merle siffle encore à l'ombre des grands bois,
Et les échos joyeux répondent à sa voix.
Tout pousse comme avant dans la plaine d'Alsace,
Mais on ne chante plus chez nous comme autrefois.

Nos fermes, nos hameaux, nos villes, nos fabriques,
Que le rude vainqueur tient sous un joug d'airain,
Qu'on y parle allemand ou bien patois lorrain,
Qu'on y soit protestants, ou juifs, ou catholiques,
Des bords de la Moselle à la rive du Rhin,

Tout est resté Français de cœur et d'espérance !
Croyez-moi bien, Laurent, à part quelques bandits
Dont les noms parmi nous seront toujours maudits,
Tout se redresserait à l'appel de la France.
Mais quand entendrons-nous le cri de délivrance ?...

Quand, du fond des vallons remontant jusqu'à nous,
Le tonnerre lointain dira-t-il : « Levez-vous !...
« La France arrive !... Allons, courez à sa rencontre..
« Voici vos exilés... Debout !... Levez-vous tous...
« Que tout cœur patriote à cet instant se montre... »

Oui, quand ?... En attendant, l'ennemi sous sa main
Nous courbe jusqu'à terre et quelquefois nous brise,
Et sa plus grande force est ce qui vous divise !
Vos luttes de partis font rire le Germain ;
Il compte en profiter pour prendre le chemin

De la Champagne, ou bien de la riche Bourgogne,
Et vous les arracher peut-être en quelques jours !
A quoi vous serviront alors tous les discours
De votre ordre moral et sa triste besogne ?...
La France ne sera qu'une grande Pologne.

Ah ! que vous seriez forts, si vous étiez unis
Dans l'amour de la France et de la République ;
Si vous ne pensiez tous qu'à la chose publique,
A vos frères captifs, à vos drapeaux ternis...
Les rêves du Teuton seraient bientôt finis.

Mais avant la patrie, on met ses priviléges,
Son roi, son prétendant, ou son ambition...
On pousse le pays à la division,
Quand les gens de Bismarck, embusqués dans leurs [piéges,
Le fusil à la main, guettent l'occasion ! »

Ainsi parla le juif. Et puis dans le silence
Nous retombâmes tous, rêvant à nos malheurs,
A l'Alsace-Lorraine... à notre décadence...
A la grandeur passée !... et criant dans nos cœurs :
« Français, unissons-nous !... Français, sauvons la [France !... »

TABLE DES MATIÈRES

Une Campagne en Kabylie 1

Les Années de Collége de Maître Nablot 36

Une Veillée au Village 72

Le Paté de Lapin 78

L'Exilé 81

MAITRE

GASPARD FIX

ÉDITION ILLUSTRÉE

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

MAITRE GASPARD FIX

SUIVI DE

L'ÉDUCATION D'UN FÉODAL

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

ILLUSTRÉ DE 29 DESSINS

PAR THÉOPHILE SCHULER

GRAVURES PAR PANNEMAKER

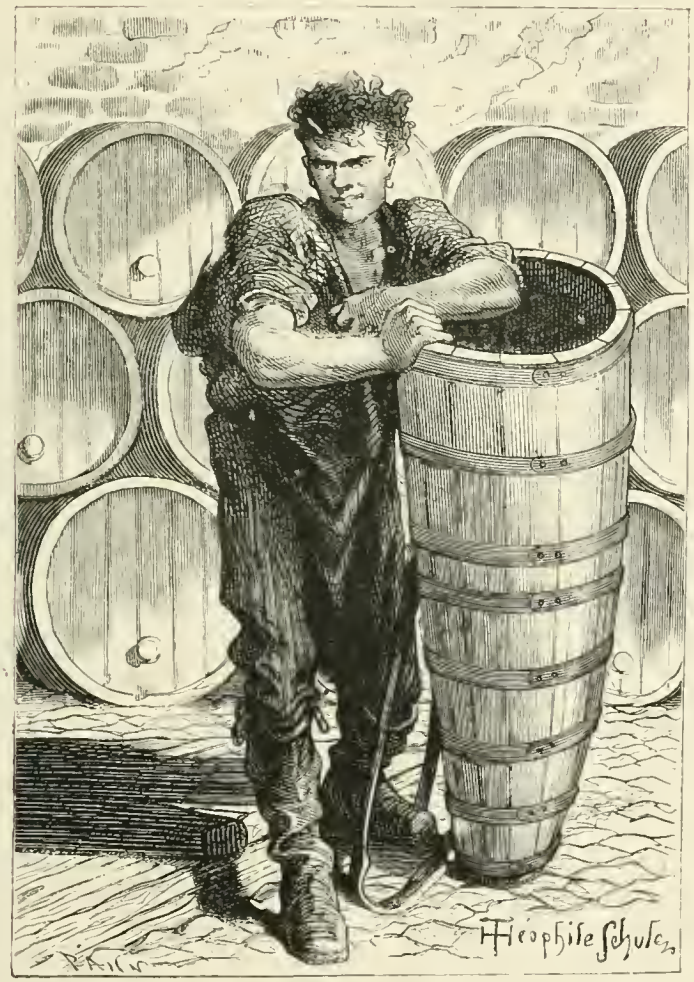
PARIS

J. HETZEL & Cie, ÉDITEURS, 18, RUE JACOB

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

MAITRE GASPARD FIX

— ILLUSTRÉE PAR THÉOPHILE SCHULER —



GASPARD FIX.

I

Maître Gaspard Fix avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse, en faisant son tour de France, comme garçon brasseur; il avait vu Paris, Lyon, Marseille; il était même allé jusqu'en Italie, dans la Romagne, à sept lieues de Rome. Mais, ayant appris qu'il ne se brassait pas de bière dans la Ville-Eternelle, Gaspard était revenu sans pousser jusque-là.

Quand il rentra à La Neuville, vers 1825, pour se marier et s'établir, plus d'une jolie fille n'aurait pas demandé mieux que d'entendre ses propositions; c'était un beau garçon, un bon ouvrier, rangé, laborieux, économe; malheureusement, Gaspard ne tenait pas à la beauté. Il demanda Simone, la fille aînée du meunier Hardy, des Trois-Ponts. Elle

avait cinq ans de plus que lui; elle était sèche, mélancolique et même un peu bossue; mais le meunier donnait à Simone, à cause de son infirmité, une dot de douze mille livres, et cette considération avait tout de suite décidé Gaspard.

Il épousa donc Simone et reçut douze mille francs argent comptant. C'est avec cette somme qu'il fonda sa brasserie et se mit à fabriquer de la bière pour son propre compte.

Au lieu d'employer de l'orge, qui coûte cher, il avait appris quelque part qu'on pouvait aussi bien se servir de mélasse; voilà pourquoi si longtemps la bière fut très-brune et très-douce dans nos environs : on faisait la bière très-épaisse; les rats-de-cave, ne se doutant de rien, n'inscrivaient que la contenance du brassin; puis, eux partis, Gaspard dédoublait sa bière en y versant de l'eau, — qui ne payait pas un centime de droits et se débitait comme le reste, — et le tour était fait; chaque brassin lui rapportait le double de sa valeur.

Cette belle invention permit à maître Gaspard de s'étendre; il acheta la vieille auberge du *Mouton-d'Or*, de Jacques Briot, son voisin, et la baraque à côté de Jeannette Tribolin, la matelassière; il y fit de grandes caves; il rebâtit tout à neuf, avec de hautes fenêtres, la porte à doubles battants, deux étages au-dessus, et, derrière, la grange, les écuries, les hangars.

Cette auberge, tout en grès rouge, le pignon sur la place du marché, l'escalier en perron garni de belles ferrures, produisait l'effet d'un véritable palais, au milieu de la vieille bourgade.

Maître Gaspard n'avait qu'une idée : gagner de l'argent! Et dès ce temps-là commencèrent tout doucement ses prêts à usure, avec l'assistance et les conseils de l'huissier Frionnet, son compère, un homme à profil de hibou, roux de barbe et de cheveux, court, trapu, grand rieur avec ceux qui lui donnaient des affaires, impitoyable dans l'exercice de ses fonctions; il aurait arraché la paillasse d'une femme en couches, si la loi n'avait formellement excepté cet objet de la saisie.

Voici comment s'y prenait Gaspard pour faire ce petit commerce sans accident.

Quand Frionnet avait découvert un malheureux ne sachant plus ou donner de la tête, il l'adressait à M. Gaspard Fix. Alors celui-ci, après s'être fait longtemps prier, après avoir dit que les temps étaient durs, qu'il n'avait pas d'argent, etc., finissait par prêter la somme demandée, sur bonne hypothèque, pour rendre service... à dix, quinze ou vingt pour cent d'intérêt, quelquefois moins, quelquefois plus! Mais comme la justice aurait pu mettre le nez dans ces sortes d'affaires, on n'inscrivait que cinq pour cent sur le papier, Gaspard retenant d'avance le surplus sur la somme prêtée. Ainsi, lorsqu'il prêtait cent francs à quinze pour cent, il n'en donnait que quatre-vingt-dix à l'emprunteur; l'année suivante, si le débiteur ne pouvait pas payer, on renouvelait le billet dans les mêmes conditions, et tout se trouvait en règle : la papier, à cinq pour cent, pouvait toujours se produire en justice!

C'est Frionnet qui avait enseigné à maître Gaspard cette manière ingénieuse d'écorcher son prochain, en se donnant l'air de lui rendre service.

Tout marchait donc très-bien, la brasserie et l'usure, et Gaspard aurait été le plus heureux des hommes, sans la mauvaise habitude qu'avait sa femme d'aller tous les dimanches à la messe. « C'est du temps perdu! » criait-il; et, chaque fois qu'il voyait Simone s'habiller pour se rendre aux offices, il ne pouvait s'empêcher de lui dire, d'un ton de mauvaise humeur : « Qu'est-ce que ça te rapporte?... Le bon Dieu se moque bien de toi... Tu ferais mieux de rester à ton ouvrage! » Mais Simone, très-soumise aux volontés de son mari sous tous les autres rapports, tenait ferme sur le chapitre de la religion.

Du reste, aussitôt rentrée de l'église, la bonne femme se débarrassait de ses affiquets et courait bien vite à la cuisine. C'était, à proprement parler, la cuisinière de maître Gaspard; jamais elle ne s'asseyait à table, allant, venant, pour apporter les plats, les bouteilles, et puis attendant les ordres de son mari, debout derrière sa chaise.

« Cette femme m'épargne au moins deux servantes, pensait maître Gaspard; c'est une fameuse cuisinière; elle n'a pas sa pareille pour les sauces; je ne pouvais pas mieux tomber. Le malheur, c'est qu'elle soit trop dévote et qu'elle n'ait que des filles. »

En effet, de 1826 à 1837, trois filles s'étaient succédé à la maison, ce qui ne laissait pas que de préoccuper maître Fix. La première s'appelait Simone, la deuxième Thérèse, et la troisième Catherine. C'étaient trois jolies filles, on ne pouvait pas dire le contraire, surtout la petite Catherine, dont les beaux cheveux blonds et les joues d'un rose tendre faisaient plaisir à voir. Les deux autres, vives et brunes, ressemblaient à la mère; elles aidaient déjà Mme Simone; elles aimaient le

travail, et couraient à six ans servir la pratique ; mais il fallait songer à doter tout cela : Gaspard Fix y pensait !

Depuis quelques années il faisait le commerce de salin avec les verreries de Tiefenthal, courant les villages de grand matin, été comme hiver, dans le plus grand secret, achetant les cendres de tous les ménages, presque pour rien, et les conduisant lui-même aux verreries, à quatre lieues de là, avec deux grandes voitures attelées chacune de quatre solides chevaux.

Le matin, vers dix heures, il était de retour; les chevaux à l'écurie mangeaient leur pitance, et maître Gaspard Fix, en camisole de laine, les pieds dans ses pantoufles, déjeunait de bon appétit.

Pas une âme, à La Neuville, ne se doutait de son commerce, excepté son compère Frionnet ; car il ne fréquentait pas les environs, allant au loin, à Saint-Andre, Pargny, Viviers, pour ne pas éveiller l'attention et s'attirer la concurrence. Ainsi font les renards, qui ne travaillent jamais autour de leur tanière.

En quelques années, au moyen de l'usure, de la bière faite avec de la mélasse, du commerce de salin et de son auberge, qui marchaient ensemble, maître Gaspard perdit le souci de pouvoir un jour doter ses filles. En calculant bien, il se disait :

« J'ai près de cinquante mille livres solidement placées ; j'ai les prairies de la Rougeau, la vigne de Saint-Blaise, ma brasserie, mon auberge, ce qui fait bien encore autant... Si ma femme le savait !... Mais il ne faut rien lui dire, toutes les femmes sont bavardes, elles vont à confesse ; et puis Simone voudrait avoir deux servantes, elle deviendrait dépensière pour ses filles ! »

Maître Fix lui-même ne se mettait ni mieux ni plus mal qu'avant; il avait toujours le même casaquin de laine, le même gilet, les mêmes gros souliers et le même bonnet de peau de renard ; il buvait toujours du même petit vin blanc à cinq sous le litre ; il mangeait du lard aux choux, du jambon, de temps en temps un poulet avec une bonne salade, comme autrefois.

Son seul véritable ennui était d'avoir pour beau-frère le docteur Laurent, de La Neuville. Ce docteur, grand, sec, habillé de gris en toute saison, des éperons à ses bottes, la barbiche en pointe et le feutre mou sur la nuque, faisait dire à maître Gaspard :

« Quel braque !... Est-ce qu'il ne pourrait pas s'habiller comme tout le monde et couper sa barbe de bouc ?... Est-ce qu'une barbe pareille peut donner de la confiance aux gens riches ? »

Ils avaient épousé les deux sœurs, à peu près vers le même temps. Seulement, le docteur, ne se mariant pas pour de l'argent, avait choisi Jeanne Hardy, la belle Jeanne, avec son beau teint blanc et ses magnifiques cheveux blonds, laissant à Gaspard la petite Simone, maigre, triste et contrefaite.

Ce souvenir aigrissait maître Fix; et, depuis, M. Laurent ayant eu deux beaux garçons, au lieu de trois filles, chaque fois que Gaspard rencontrait ses neveux dans la rue, leur petit sac d'écolier sous le bras, il murmurait :

« Les fous seuls ont de la chance ! »

Il considérait son beau-frère comme un fou, parce qu'étant le meilleur médecin du pays, et pouvant s'enrichir, M. Laurent ne paraissait pas s'en occuper; qu'il recevait ouvriers, bourgeois, paysans, mendiants, pêle-mêle dans la même chambre, sans établir aucune différence entre eux, sauf pour le prix des consultations : les riches payaient pour les pauvres ! En outre, tous les matins, après déjeuner, M. Laurent sellait lui-même son cheval et courait de village en village, chez ses malades, montrant autant d'empressement pour un bûcheron que pour un rentier.

Voilà ce que maître Fix ne pouvait concevoir.

Un jour même, s'étant permis de lui faire des représentations à ce sujet, le docteur, après l'avoir écouté quelques minutes, se mit à lui rire au nez.

« Beau-frère ! s'écria-t-il, si vous avez quelques écus de reste, donnez-les-moi pour mes malades pauvres ; ils en ont grand besoin, et je vous en rendrai compte sou par sou, liard par liard ; mais si vous n'avez que des conseils à me donner, j'en ai autant à votre service, entre autres ceux-ci, qui viennent de l'Eglise : « Mauvaise bière tu ne feras, ni l'usure mêmement ! »

Il s'apprêtait à lui dévider tout le chapitre, mais Fix s'en allait déjà, les épaules hautes, en murmurant :

« Grand pendard, tu finiras sur un fumier ! »

Ils restèrent brouillés jusqu'au jour où maître Gaspard, vers l'automne, rentrant de décharger ses regains, sentit tout à coup un frisson, et ce qu'on appelle « le point de côté ». Ce point-là vous coupe la respiration. Il était minuit. Fix d'une voix terrible s'écria :

« Simone... Simone... cours vite chez le beau-frère... J'ai le point... il me perce le cœur ! »

Et la pauvre Simone, tout effarée, courut éveiller M. Laurent. Il vint tranquillement, fit prendre à maître Gaspard un verre d'eau et lui mit des ventouses; la réconciliation s'ensuivit.

A la moindre indisposition de maître Fix ou de ses enfants, il fallait courir chez le beau-frère, cela ne coûtait rien! Aussitôt l'alerte passée et les gens rétablis, Laurent n'était plus que le grand braque, le fou qui ne pensait pas à sa femme et à ses enfants.

Ainsi vivaient les deux beaux-frères depuis des années, sans pouvoir s'entendre ni s'accorder sur rien, mais forcés de se ménager à cause des femmes, qui s'aimaient et vivaient en bonne intelligence. C'est ce qu'on appelle très-souvent « l'union des familles! »

II

Vers la fin du mois de janvier 1840, le garçon que maître Gaspard attendait depuis si longtemps arriva pourtant à la fin; un gros garçon joufflu, ventru, tout le portrait de son père, à ce que disaient Frionnet et la sage-femme Bodinette.

Alors, maître Fix fut vraiment attendri. Oui, en voyant ce chef-d'œuvre, ses yeux se troublèrent, il eut envie de pousser des cris de triomphe, et prit son rejeton dans ses larges mains, pour le contempler et l'embrasser. Il aurait fait tirer le canon comme bien d'autres, s'il en avait eu le moyen.

Puis, ce premier mouvement d'enthousiasme passé, il devint grave, se promettant à lui-même que son petit Michel serait le plus riche garçon du pays, qu'il deviendrait même avocat, avoué, notaire au chef-lieu d'arrondissement, que sa charge serait payée comptant, et qu'il enfoncerait tous ses confrères!

Quelque temps après cet événement mémorable, les idées de maître Gaspard, jusqu'alors bornées à ses affaires, firent un progrès. Quantité de voyageurs passaient par La Neuville, des étrangers, des commis voyageurs en vins, en draps, en épiceries, en verreries, des curieux et même quelquefois des Anglais, qui vont partout et veulent tout savoir. Ils logeaient au *Mouton-d'Or* et demandaient le journal; on ne connaissait à La Neuville que le *National* et la *Gazette des hôpitaux*, que recevait le docteur Laurent; le facteur Joseph apportait aussi l'*Espérance de la Meurthe* à M. le curé Rigaut : c'était tout!

Ces étrangers s'étonnaient et même s'indignaient, disant que dans toute la France on recevait des journaux, excepté dans ce pays de sauvages. Maître Fix voulut les contenter; il s'abonna au *Constitutionnel* et lut dès lors la gazette à ses moments perdus.

En même temps, M. le notaire Méchini, M. le juge de paix Péters, M. le garde général Adrian, M. le contrôleur Couleau et quelques notables, tels que le boucher Hodel, maire du village, et le petit tanneur Périola, son adjoint, eurent l'idée de fonder un casino. Depuis l'arrivée de Louis-Philippe, c'était la grande mode de fonder des casinos; les bourgeois et les fonctionnaires ne pensaient plus qu'à se réunir entre eux, à se séparer du peuple.

Il fallait une autorisation du roi. M. le maire se chargea de la demander; l'autorisation arriva bientôt, et c'est à l'auberge du *Mouton-d'Or*, dans les deux grandes salles du premier, qu'on s'établit. Des peintres, des tapissiers de Houdemont vinrent tout arranger, poser des glaces, badigeonner les escaliers, mettre des rideaux à coulisses aux fenêtres. Moyennant un bon loyer, et les consommations, qui devaient se prendre en bas, maître Fix trouva que c'était une excellente affaire; il fournissait le vin chaud, le punch, la bière, les gloria. Ces messieurs s'entendirent pour le règlement et les journaux; ils voulaient avoir une bibliothèque, où devaient figurer les œuvres complètes de Voltaire, les pamphlets de Paul-Louis, les Chansons de Béranger. Quelques-uns réclamaient un billard, mais le billard n'arriva que par la suite.

Alors une vie nouvelle commença; messieurs les bourgeois furent séparés du populaire; on était plus chez soi, tous les rangs, comme on disait, ne se confondaient plus ensemble; on n'avait plus l'ennui de boire sa chope et de faire sa partie de cartes à côté d'un menuisier, d'un charpentier, d'un bûcheron, du premier venu, chose vraiment triste pour des gens d'un autre rang, d'une autre éducation.

Tout bourdonnait à l'auberge, on chantait en bas : *Père capucin, confessez ma femme,* et *Fanfan la Tulipe;* en haut, c'était le *Gloria tibi Domine*, de notre chansonnier populaire, et le *Dieu des bonnes gens*. Le gros maire Hodel, avec ses larges favoris à la Louis-Philippe, riait à faire trembler les murs. On jouait, on tapait du poing sur la table en abattant les atouts, on buvait. M. le garde général Adrian, un beau brun, en petit frac vert bien serré à la taille, aimait à lire haut les discours

de la Chambre ; on l'écoutait, c'était sa spécialité ; le petit notaire Méchini se plaisait surtout à la chansonnette, qu'il disait très-bien.

Le soir, après souper, les punchs flamboyaient ; la petite Simone, avec une grande cuiller d'argent, debout près de la table, les faisait monter et pétiller. Jamais on n'avait rien espéré de pareil à La Neuville ; maître Gaspard lui-même arrivait s'asseoir tout doucement avec la société choisie, écoutant batailler les gens instruits sur la politique, et riant tout bas, lorsque M. Méchini chantait : « *Un jour, le bon Dieu s'éveillant...* » Il comprenait très-bien la malice.

On a vu depuis les dangers de ces casinos, de ces réunions autorisées pour les uns et défendues aux autres. Si les paysans, les ouvriers avaient beaucoup à apprendre des bourgeois, des fonctionnaires de toute sorte, notaires, avoués, avocats, juges, percepteurs, les autres avaient également à s'instruire chez le peuple ; un chef ouvrier en sait souvent plus dans sa partie que bien des finauds, instruits dans les livres. Enfin les bourgeois ont perdu par là leur influence sur le peuple, et le peuple sa véritable direction dans les affaires générales ; car, au fond, leurs intérêts étaient communs, ils étaient de la même famille, nés sous le même rayon de soleil de 89 ; les plus avancés devaient soutenir les derniers venus. L'orgueil, la vanité, la sottise de quelques-uns furent cause de ce grand malheur. Cela s'étendit à toute la France ; partout on se séparait des ouvriers, des paysans, des travailleurs ; on formait de petites réunions, des sociétés de rentiers, de retraités, de fonctionnaires, sortis de la plèbe comme tous les autres, et qui se croyaient bien au-dessus du commun, parce qu'ils avaient une place. Le mot de M. le député Dupin, « chacun pour soi, chacun chez soi », cette idée fausse, égoïste, mauvaise, divisa le pays et l'affaiblit d'autant.

Le docteur Laurent ne tarda point à s'apercevoir combien la séparation du peuple et de la bourgeoisie pouvait être nuisible à tous les deux ; il essaya un jour de le faire comprendre aux membres du casino ; mais Gaspard, devenu furieux, s'écria qu'il voulait nuire à l'auberge du *Mouton-d'Or*, et le docteur, pour éviter une nouvelle brouille, ne dit plus rien.

Ce brave maître Fix ne connaissait que ses intérêts particuliers ; il ne s'inquiétait jamais des autres.

Plus d'une fois ses débiteurs étaient venus lui dire en secret

« Monsieur Gaspard, voulez-vous entrer au conseil municipal ? Vous n'avez qu'à parler ! »

Mais lui s'écriait :

« Mon Dieu, laissez-moi donc tranquille.. .. Tout ce que je vous demande, c'est de me payer, car j'ai besoin d'argent ; les affaires vont mal, on se ruine à vouloir rendre service, on ne sait plus où donner de la tête. A quoi me servirait d'être conseiller municipal ? Est-ce que cela me remplirait la bourse ?... Est-ce que cela me rapporterait un liard ? Allez, et souvenez-vous qu'il faut m'apporter l'argent tel jour, si vous ne voulez pas recevoir la visite de Frionnet ! »

Ils s'en allaient l'oreille basse, et maître Fix pensait :

« S'ils se figurent me prendre par ce moyen, ils se trompent. Que Hodel et Périola se fassent renommer ! Pourvu que mes affaires marchent... Est-ce que j'ai besoin de m'inquiéter de la commune ? »

L'honneur d'aller au chef-lieu d'arrondissement nommer un député et de figurer sur la liste des jurés ne le touchait pas davantage ; il faisait tout son possible pour en être dispensé, contestant sa qualité de marchand en gros, dissimulant la valeur réelle de ses biens, et mettant les impôts directs à la charge de ses locataires.

On finit pourtant par délivrer à maître Gaspard une patente de première classe, qui le rendit électeur malgré lui.

« C'est une abomination ! disait-il. Ce Louis-Philippe, à force d'avarice, à force de dotations pour ses fils et pour ses filles, nous ruinera tous. Il regarde la France comme une vache à lait... Cela ne peut pas durer... Cet homme nous ronge jusqu'à la moelle des os ! »

Le compère Frionnet lui donnait raison ; ils ne parlaient plus que des deux cents francs d'impôts directs. Mais s'ils avaient connu le chiffre des impôts indirects !... Si maître Fix s'était douté que le dixième de ses revenus entrait par ce moyen dans les caisses de l'État, c'est alors qu'il aurait crié contre Louis-Philippe, les princes et tout le gouvernement !

Enfin, il ne le savait pas, et se trouvait être électeur à son grand chagrin, ne voyant pas encore ce que cela pourrait lui rapporter.

Il le sut bientôt.

Un soir que maître Gaspard et Frionnet venaient d'éplucher le portefeuille des débiteurs, et d'arrêter les poursuites qu'on ferait dans la quinzaine contre Pierre, Paul ou Jac-

ques, tous les deux, pensifs en face de la chandelle, rêvaient à la vie de ce monde. Et comme maître Fix s'apprêtait à refermer le secrétaire, tout à coup son compère lui dit :

« Eh bien, les élections s'approchent; dans quelques jours vous recevrez la visite de M. Thomassin, notre député, et de son concurrent, M. Brunel.

— Qu'est-ce que cela me fait, répondit maître Gaspard, que ce soit M. Thomassin ou M. Brunel qu'on nomme? Est-ce que vous croyez que j'irai perdre mon temps pour eux à l'arrondissement? Moi je reste à la maison, et je m'occupe de mes affaires. »

Au bout d'un instant, Frionnet dit :

« Un petit chemin vicinal, qui passerait le long de vos prairies de la Rougeau, ne serait pas mauvais... ça mettrait joliment en valeur vos foins et vos regains... hé! hé! hé! »

Maître Fix dressa l'oreille. Ils se regardèrent une minute. Dehors, dans la grande salle, on chantait; les chopes, les canettes tintaient; en haut, le notaire, le garde général et les autres membres du casino riaient comme des fous; eux, ils se regardaient dans le petit cabinet sombre. Finalement maître Gaspard dit :

« Oui!... Mais la commune n'a pas le sou; et puis le chemin passerait peut-être ailleurs.

—Quand on est électeur, dit Frionnet, quand on a le député dans sa manche, le gouvernement vient au secours de la commune, et le chemin passe où l'on veut. »

Maître Fix, les yeux à demi fermés et les lèvres serrées, écoutait toujours, la main sur la clef du tiroir, sans bouger.

« A quoi allez-vous penser, Frionnet? » dit-il.

Et l'autre reprit :

« Savez-vous, monsieur Gaspard, que c'est une véritable honte pour le village, d'avoir une place de marché comme la nôtre, encombrée de hangars, avec de vieilles auges pourries autour de la fontaine, juste en face du *Mouton-d'Or;* est-ce que ça ne devrait pas être changé depuis longtemps? Ça nuit beaucoup à la valeur de la propriété, un état pareil. »

Maître Fix le regardait, tout étonné.

« C'est bon, dit-il enfin, en prenant brusquement une prise, nous penserons à tout ça, Frionnet. Vous avez raison, cette pauvre commune est conduite contre toutes les règles du bon sens; Hodel ne s'occupe que de sa boucherie. S'il faut se sacrifier, on se sacrifiera. »

Il tourna la clef du tiroir, et, se levant :

« Vous avez aussi des prés vers la Rougeau? dit-il à son compère.

— Quelques petites parcelles! » dit Frionnet, clignant de ses gros yeux.

Ils riaient ensemble et sortirent du cabinet, en s'offrant une bonne prise, que chacun prit dans la tabatière de l'autre.

Quelques jours après commencèrent les nouvelles élections.

Maître Fix reçut d'abord la visite de M. Nicolas Thomassin, propriétaire des verreries de Tiefenthâl, député de l'arrondissement, et qui naturellement voulait être réélu. C'était un homme sec, long et maigre, vêtu de noir des pieds à la tête, et soigneusement rasé, sauf le collier de barbe grisonnante, qui lui passait sous le menton, d'une oreille à l'autre. Son air avait de la gravité, de la dignité dans cette circonstance. Le gros maire Hodel l'accompagnait, très-flatté de présenter à M. Fix le plus riche propriétaire du pays.

Du reste, maître Gaspard le connaissait de longue date, ayant vendu du salin pendant dix ans aux verreries de Tiefenthâl; mais alors il arrivait à l'usine en blouse, le fouet sur l'épaule et le chapeau bas; et M. Nicolas Thomassin, sans même lui parler, donnait des ordres aux commis, pour le règlement de compte du nommé Gaspard Fix.

Les rôles étaient changés!

Maître Gaspard reçut ces messieurs dans son cabinet. Ils prirent place en silence. M. Thomassin, plein de réserve, cherchait une tournure pour exposer à M. l'électeur l'objet de sa démarche, lorsque le gros Hodel expliqua la chose rondement.

Maître Fix s'inclina deux fois dans son fauteuil en souriant; et, la glace étant rompue, on causa politique, des progrès du commerce, puis des besoins de la commune : du chemin vicinal, de la fontaine, etc., etc.

M. Thomassin se rappela les bonnes affaires qu'on avait faites ensemble, les excellentes relations qu'on avait eues; il paraissait attendri.

Maître Gaspard, de son côté, se laissait captiver par ces bons souvenirs; il revint deux fois sur le chemin vicinal, indispensable à la prospérité de la commune. Hodel s'écria qu'il s'en était toujours occupé, mais que les fonds manquaient. M. Nicolas Thomassin assura à ces messieurs qu'il ne perdrait pas cet objet de vue, et que, s'il était renommé, ce serait l'une de ses premières préoccupations; qu'il ne doutait pas d'enlever le vote du conseil général, dont il était membre, et d'obtenir la subvention nécessaire.

Alors on se donna la main. Maître Fix promit non-seulement sa voix à M. Thomassin, mais encore celles de plusieurs amis et connaissances, dont il se portait fort.

On sortit sur cette assurance réciproque.

Maître Gaspard accompagna les visiteurs jusque dans la rue. Toutes les fenêtres du voisinage étaient garnies de figures; M. le juge de paix Péters et M. le garde général Adrian, sur le balcon du Casino, regardaient, émerveillés.

Après les derniers saluts, on se sépara de la sorte.

Maître Fix riait intérieurement; il se disait :

« Celui-ci sera nommé coûte que coûte; nous aurons le chemin vicinal ! »

Sa résolution de s'occuper à l'avenir des affaires de la commune et de se dévouer au bien public devint inébranlable.

On savait déjà que M. le docteur Laurent et son ami Brunel, avocat distingué, dont les opinions libérales étaient connues de tous, parcouraient les villages dans le même but que M. Thomassin. Le docteur Laurent avait décidé son ami Brunel à se mettre sur les rangs. Ayant rendu, depuis dix ans, au conseil général de véritables services au pays, et pris souvent en main la défense de la presse libérale, M. Brunel se croyait de l'influence.

Ils arrivèrent le lendemain chez maître Gaspard, qui, les voyant descendre de voiture devant son auberge, comprit aussitôt ce que c'était.

La grosse capote noire de M. Brunel, sa cravate mal mise et son chapeau légèrement usé sur les bords, lui firent dire :

« Celui-là ne sera jamais rien; il est du même acabit que le beau-frère, ils vont bien ensemble. »

Ne pouvant leur fermer la porte au nez, il les reçut, à contre-cœur.

Une fois dans le cabinet de maître Fix, les choses se passèrent à peu près comme pour l'autre visite. C'est le docteur Laurent qui prit d'abord la parole et dit ce dont il s'agissait. Ensuite M. Brunel exposa la conduite inconséquente de M. Thomassin, lequel s'était présenté comme libéral aux électeurs, ce qui ne l'avait pas empêché de voter la dotation du duc de Nemours; puis le droit de visite pour les Anglais dans tous nos bâtiments; puis, après la mort du duc d'Orléans, la régence du duc de Nemours, et finalement l'indemnité de Pritchard, un apothicaire anglais dont la boutique avait été ravagée par quelques matelots, à l'île de Taïti. M. Brunel dit que la façon hautaine dont cette indemnité était exigée devait la faire refuser; mais que M. Thomassin, ami de M. Guizot, voulait la paix à tout prix; qu'il faisait passer son commerce de verreries et son intérêt de député ministériel avant tout; chose honteuse et qui humiliait la France devant l'Europe.

Maître Fix, penché dans son fauteuil, les mains sur les genoux et les yeux à terre, l'écoutait d'un air ennuyé, comme il faisait pour les débiteurs qui lui demandaient du temps. Il ne disait ni oui ni non; et l'avocat, malgré son éloquence naturelle, paraissait à la fin assez embarrassé.

Quand il eut fini, maître Gaspard ne répondant pas un mot, le docteur Laurent, vexé, lui demanda :

« Eh bien, beau-frère, êtes vous pour ou contre nous? »

Alors Fix, comme se réveillant, dit :

« Ah! oui!... Tout ça, c'est possible... Il faudra voir... nous verrons... Enfin, ça me fait toujours plaisir, monsieur l'avocat, d'avoir reçu votre visite. La dotation du duc de Nemours, je ne dis pas... on aurait pu un peu rogner là-dessus; mais puisque son père se sacrifie pour la France, il faut pourtant bien que ce jeune homme vive!... Puis le droit de visite... Ça n'est pas un si grand mal que les Anglais nous fassent des visites... Chacun son tour... ils viennent chez nous, nous allons chez eux, c'est tout simple... Si nous n'avons pas de nègres, il n'y a rien à dire. Et quant à Pritchard, si l'on me ravageait ma brasserie, j'aimerais aussi à être indemnisé...

— Mais il ne s'agit pas de votre brasserie, lui dit M. Laurent, il s'agit de l'honneur de la France!

— C'est égal, beau-frère; j'aurais une pharmacie que ça reviendrait au même... Les Anglais ont eu raison... il ne fallait pas ravager cet homme... J'aurais voté comme M. Thomassin, il a bien fait; l'honneur, c'est de payer avant que l'huissier arrive. Et la paix fait autant de bien à mon auberge qu'au commerce de verreries; la paix ne coûte jamais trop cher. »

M. Brunel et le docteur Laurent se lancèrent un coup d'œil, puis ils saluèrent poliment et se retirèrent.

Fix, tout aussitôt, fit appeler Frionnet; on attela le char à bancs, et les deux compères, tout joyeux, allèrent de village en village, recruter des voix pour M. Thomassin. C'était leur première campagne électorale; mais les deux renards, parlant, à toutes leurs haltes, de chemins, de subventions, de canaux, de

M. Thomassin se rappela les bonnes affaires. (p. 6).

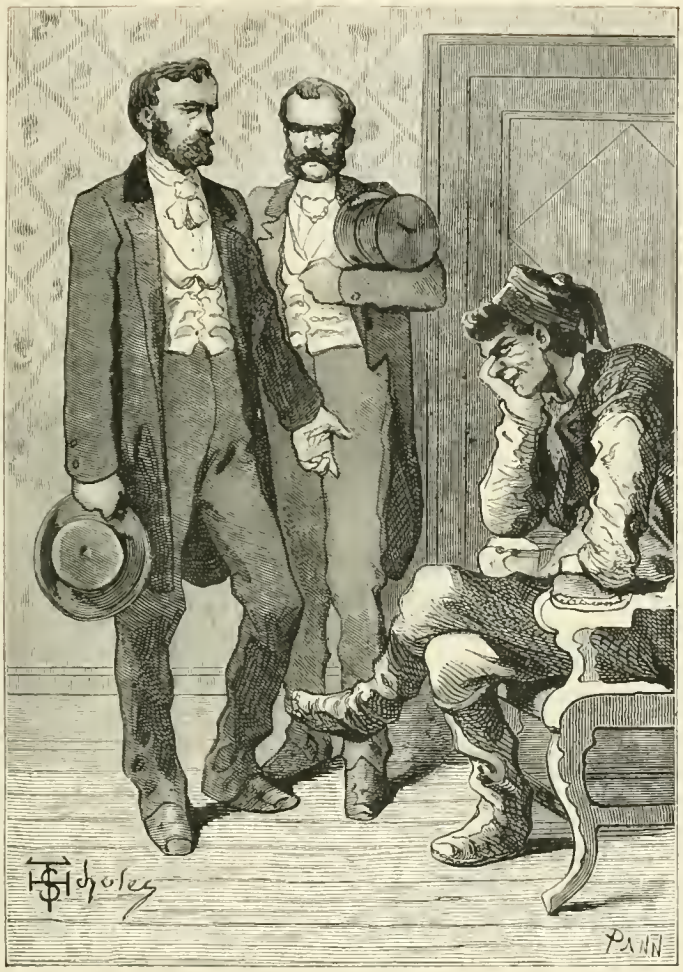
ponts, de réparations d'églises, de construction d'écoles aux frais du gouvernement, de tout ce qu'on souhaitait, et laissant entendre que M. Brunel était un panier percé, qui voulait faire fortune avec la politique, entraînèrent meuniers, gros fermiers, marchands de bois, aubergistes, bref tous les électeurs à plus de trois lieues autour de La Neuville.

Les promesses ne leur coûtaient rien, non plus qu'au député.

Fix, comme pour toutes ses entreprises de bière, de salin, d'usure, déployait alors une activité surnaturelle. Le jour de l'élection, il partit lui-même, à trois heures du matin, pour aller chercher les électeurs et les conduire au chef-lieu d'arrondissement. Ils arrivèrent les premiers, sur cinq grandes voitures à échelles, trois électeurs côte à côte pour chaque botte de paille; et je vous laisse à penser la noce que l'on fit chez la mère Bertignon, avant d'aller voter; le vin, la bière, les gloria n'en finissaient plus; les vitres tremblaient aux cris de : « Vive Thomassin! » et puis, à mesure de l'appel, on partait pour la mairie, deux à deux, bras dessus bras dessous, en riant comme des bienheureux.

Au dépouillement du scrutin, vers huit heures du soir, M. Thomassin avait toutes les voix, sauf une dizaine, et les trépignements, les cris d'enthousiasme redoublèrent.

Mais c'est à la nuit noire, au retour de tous les électeurs sur leurs voitures, à travers champs, qu'il aurait fallu entendre les hourras! les coups de fouet de toute la bande, les



Ne disait ni oui ni non (p. 7).

éclats de rire en parlant de la déconfiture de Brunel.

Fix ne se possédait plus d'enthousiasme. Le lendemain, bon nombre de « ses électeurs », comme il les appelait, firent encore le lundi de la fête au *Mouton-d'Or*. Toute La Neuville était en l'air, pour admirer leurs mines rubicondes. Maître Gaspard les défrayait de tout, et Frionnet s'étonnait des prodigalités d'un homme qu'il connaissait avare au point de batailler pour un centime; mais Fix était alors possédé de l'amour du bien public; il avait découvert une nouvelle terre promise; les raisons de Chanaan captivaient son âme, sous la forme de subventions et d'autorisations de toute sorte, qu'il se flattait d'obtenir, en montrant à M. le député de quoi il était capable.

Son horizon s'était agrandi d'un coup; il se disait :

« En me faisant nommer conseiller municipal, puis maire, — c'est tout simple, puisque j'ai bien fait nommer un député! — je vais réclamer, au nom de la commune, tantôt ci, tantôt ça : des routes, des réparations, des lavoirs, des fontaines, toujours aux environs de mon bien! Frionnet m'arrangera les pétitions; tous ceux qui me doivent signeront des deux mains; et si le député ne marche pas, gare! nous en ferons nommer un autre, qui ne refusera jamais rien. Je serai le Louis-Philippe de La Neuville, et Frionnet sera mon premier ministre. »

Ces choses, il les voyait clairement; aussi l'invitation qu'il reçut quelques jours après

de M. Nicolas Thomassin, de venir assister aux grandes chasses de Tiefenthâl, avec des remerciements sans nombre et l'annonce d'être regardé comme un ami de la famille, cette invitation ne l'étonna pas du tout; il la trouva naturelle, puisqu'ils étaient maintenant ensemble; et tout de suite il donna l'ordre à son domestique Faxland, un ancien hussard de Napoléon Ier, de laver le char à bancs, de cirer les harnais, enfin de tout préparer pour se rendre le surlendemain à Tiefenthâl.

III

Le surlendemain donc, de bonne heure, maître Gaspard, en large habit carré, gilet de velours et grand chapeau de feutre noir, après avoir donné un coup d'œil satisfait à son équipage, s'assit derrière Faxland, sur la banquette du milieu, en faisant le gros dos, comme il convient lorsqu'on est invité par un millionnaire; et le petit cheval, tout joyeux de respirer le grand air, partit au trot sur la grande route.

Les arbres, les maisons défilaient.

A deux lieues de La Neuville, le docteur Laurent et Fix se croisèrent sans se saluer. Le docteur, appelé dans la nuit pour un malade, revenait déjà du hameau des Aubiers; la vue de son beau-frère sur le chemin de Tiefenthâl le rendit tout pâle.

« Hue! » cria-t-il, en frappant vigoureusement son cheval.

Maître Gaspard sourit.

« Le braque, se dit-il, m'en veut à cause de la déconfiture de son ami Brunel. Imbécile! Au lieu de se mettre avec nous, il va se ranger avec la canaille; il se plaît dans la société des savetiers, des bûcherons, des batteurs en grange, d'un tas de gueux qui ne lui payent pas ses visites et qui lui tourneraient le dos s'il avait besoin d'argent. Avec un peu de bon sens, est-ce qu'il ne pourrait pas être médecin de la fabrique de M. Thomassin? Est-ce qu'il ne serait pas décoré pour toutes ses médailles de vaccination et ses rapports à la *Gazette des hôpitaux?* Il a déjà gagné la croix dix fois pour une! Est-ce qu'il n'aurait pas des bourses pour ses deux garçons, soit au collége de Nancy, soit ailleurs? M. Thomassin, si Laurent était des nôtres, ne demanderait pas mieux que de faire la démarche. Mais allez donc prêcher un fou pareil; rien que d'entendre parler raison, il deviendrait furieux. Hue! Ragot! Hue! »

Ainsi pensait maître Gaspard.

Quant au docteur Laurent, chacun peut se figurer son opinion sur le beau-frère; il le regardait comme un usurier, comme la ruine du pays, et le défenseur naturel de toutes les mauvaises causes, dès qu'il y trouvait son intérêt.

Plus loin, maître Fix revint à songer aux avantages de la politique; non-seulement il y voyait du profit pour le moment, mais encore plus dans l'avenir; ses filles avaient grandi. Mlle Simone, l'aînée des trois, avait alors dix-huit ans, elle tenait le comptoir; M. Adrian, le garde général, la regardait d'un œil tendre; Simone rougissait à son approche. Fix avait vu cela, il n'en était pas fâché, la partie forestière était celle qu'il estimait le plus. La petite Thérèse, elle, se plaisait à la cuisine, elle aidait sa mère, et se connaissait à toutes les sauces; aussi M. le juge de paix Péters, très-gourmand de sa nature, avait toujours la bouche pleine de son éloge et la proclamait une personne accomplie sous tous les rapports.

Maître Gaspard se serait volontiers accommodé d'avoir un garde général et un juge de paix dans sa famille, à la condition, bien entendu, de garder les dots et d'en servir seulement la rente à ses gendres, car d'aller lâcher le portefeuille, une pareille idée ne pouvait lui venir; il aurait mieux aimé garder ses filles et les faire travailler pour lui, jusqu'à l'âge de cent ans!

Comme ces pensées allaient et venaient dans sa tête, il arrivait sous bois, et le petit Ragot se remettait à trotter dans l'ombre des hêtres et des sapins.

Il faisait un temps magnifique; les geais, par bandes, traversaient l'étroite vallée du Tiefenthâl; en bas, l'eau dormante de l'étang des Mésanges brillait au soleil levant, à travers le feuillage des trembles et des saules; quelques poissons, venant prendre l'air ou happer une mouche à la surface, jetaient parfois un éclair dans les hautes herbes de la rive. Mais Gaspard ne se souciait pas de tout cela; le plus beau paysage du monde ne lui aurait pas produit autant d'effet que la vue d'une pièce de cent sous sur la route; alors il aurait été vraiment émerveillé et se serait arrêté pour la mettre dans sa poche.

Enfin, vers sept heures, les hautes cheminées des verreries de Tiefenthâl, leurs lourdes bâtisses en briques rouges, leurs tas de houille dans la ruelle montante, les petits

jardins et les maisonnettes des ouvriers verriers apparurent à maître Fix au tournant de la côte, et dans l'autre branche du vallon, la demeure de M. Thomassin, une sorte de château couvert d'ardoises, des pavillons, des écuries, des chenils autour, à demi cachés par le feuillage. Une cour fermée de grilles précédait le tout; et Gaspard découvrait déjà dans cette cour un mouvement extraordinaire de voitures, de chevaux qu'on dételle et qu'on emmène, de gens qu'on reçoit.

« La bataille est gagnée, se disait-il, tout le monde vient crier victoire. »

Quelques instants après, maître Fix s'arrêtait à la porte principale; et M. Thomassin, sachant apprécier un tel homme et les services qu'il pouvait rendre, vint le recevoir avec une effusion véritable.

« A la bonne heure, mon cher monsieur Fix, s'écria-t-il en lui tendant les deux mains, vous arrivez à notre rendez-vous !

— Comme c'était mon devoir, monsieur le député, » lui répondit maître Gaspard, en descendant de voiture et saluant les messieurs et les dames qui regardaient du péristyle.

Une quantité de notables, de maires, de conseillers d'arrondissement, de chefs d'usines, tous les gros bonnets du pays, se trouvaient là, regardant, écoutant, et mesurant à la parole du maître la considération que méritaient les nouveaux venus.

Maître Gaspard leur parut, à cet accueil, un personnage d'importance, d'autant plus qu'il n'avait pas jugé nécessaire de mettre la cravate blanche, et qu'il était habillé à la paysanne.

Les dames elles-mêmes subissaient cette influence; Mme Reine Thomassin lui fit un accueil des plus distingués, l'appelant un vieil ami de la maison et lui demandant des nouvelles de Mme Fix et de toute sa famille.

Qu'on juge de la satisfaction de maître Gaspard, car si l'estime des pauvres gens l'ennuyait, celle des richards le comblait d'une joie intérieure inexprimable. Il ne savait que répondre et s'inclinait tout attendri, en balançant son grand chapeau.

Les domestiques emmenaient déjà son char à bancs, et maître Fix entrait avec M. Thomassin dans la grande salle à manger, où se trouvait servi le repas du départ.

« Vous arrivez au bon moment, lui dit M. Thomassin en riant; êtes-vous chasseur?

— Oh ! dit Gaspard du même ton joyeux, pas trop, monsieur le député, pas trop; mon plus fort, c'est la fourchette. »

Alors ils rirent ensemble. Maître Fix était tout à fait remis de sa première émotion.

Les messieurs et les dames entraient deux à deux et s'asseyaient à table. Maître Fix se trouva placé à la droite de M. Thomassin, à côté d'une grande personne rousse, fort jolie et spirituelle.

Gaspard, infiniment flatté de tous ces honneurs, se rappelant qu'il était jadis allé à Tiefenthal en blouse, avec de gros souliers ferrés, se rengorgeait en lui-même. Il causait bien; la malice et l'aplomb ne lui manquaient pas; le bon vin et la bonne chère l'égayaient.

Il hasarda même quelques compliments à sa voisine, qui n'était autre que la femme du vieux recteur Robichon. L'esprit tout rond de Fix plaisait à cette dame; elle pensait sans doute que son recteur, long et maigre, avec sa cravate blanche et ses lunettes d'or, avait moins de bon sens que cet honnête et joyeux paysan.

Du reste, toute la société se montrait de bonne humeur et de bon appétit; on riait, on buvait; on dépêchait les plats, comme au *Mouton-d'Or;* le grand monde n'ayant que ses trente-deux dents et son gosier, comme le vulgaire des humains, ne pouvait en faire davantage; mais il s'en acquittait bien, et M. Thomassin avait lieu d'être satisfait de ses convives.

Il faut dire aussi que les voitures de chasse étaient prêtes à la grille, les chevaux sellés et la meute déjà partie avec les piqueurs. On se dépêchait. Quelques instants après, toute la compagnie se mit en route.

M. Thomassin et maître Fix partirent les derniers, en leur qualité d'hommes politiques, plus forts sur l'art d'attraper les électeurs que de dépister le cerf ou le sanglier. Ces plaisirs violents, qui ne rapportent rien, plaisent à la jeunesse et aux natures sanguinaires; et puis Gaspard ne s'était jamais assis que sur un cheval de meunier, entre deux sacs, crainte d'accidents; et M. Thomassin, qui s'en doutait, ne voulait pas le soumettre à d'autres épreuves.

Ils partirent donc en coupé, tout doucement, écoutant les autres crier, souffler dans leurs trompes, et les chiens aboyer, hurler, pleurer de rage comme des bêtes fauves, sur la piste d'un pauvre animal que la peur étrangle d'avance et dont les poumons s'entrechoquent d'épouvante.

Représentez-vous maintenant ces deux personnages qui trottent en suivant les beaux chemins forestiers de Tiefenthal, tandis que tout s'agite, que les clameurs montent, que les bois s'animent de mille bruits confus, que

les rousses, les lièvres, les chevreuils défilent à leurs pieds au fond des taillis; et, de loin en loin, le coup de chapeau du pauvre bûcheron, la poitrine nue, les cheveux pendant sur la figure, qui s'arrête en extase et leur indique la direction de la chasse.

Ils parlaient d'élections futures, de chemins vicinaux, d'améliorations pour les maisons de cure et pour les églises, de toutes les promesses à faire aux uns et aux autres dans l'arrondissement; « car il faut promettre, toujours promettre! disait Fix en riant, ça ne coûte rien et ça rapporte; on fait plus avec des promesses qu'avec de l'argent comptant. »

M. Thomassin le savait bien; depuis trente ans il promettait des augmentations à ses employés, et par ce moyen il les retenait aux verreries de Tiefenthâl. C'était son système! Les pauvres diables, à force d'avoir attendu, craignaient, en s'en allant, de perdre le fruit de leur longue patience.

« Encore un jour, se disaient-ils, et peut-être l'augmentation viendra! »

Voilà le fond de la politique; ils le savaient tous les deux.

Seulement, si maître Gaspard avait supposé que son chemin vicinal pouvait entrer dans cette catégorie, il aurait changé d'opinion; mais ce doute ne lui vint même pas, et il avait raison: si les services rendus ne signifient plus rien, ceux qu'on peut rendre encore, et surtout le mal qu'on pourrait faire, signifient beaucoup! C'est de là que viennent malheureusement les trois quarts des augmentations.

Qu'est-ce que je peux encore vous dire? Ces deux hommes étaient faits pour s'entendre, jusqu'à concurrence de leur intérêt, bien entendu.

Vers la nuit, un garde vint prévenir M. Thomassin que le cerf était forcé, qu'on l'avait tué dans l'étang des sapinières. Alors, ils rentrèrent lentement, la chasse était finie.

Ce même soir, beaucoup d'invités retournèrent chez eux; les intimes seuls restèrent.

C'était d'abord M. Richard de Muleroy, qu'on appelait « M. le conseiller », un petit vieux, parlant bas et regardant les gens en dessous; il avait rempli, sous Charles X et Louis XVIII, des missions délicates, et s'était rallié depuis à Louis-Philippe, sans doute pour d'excellentes raisons; puis M. le recteur Robichon, ancien précepteur du fils de M. Thomassin; M. le conseiller d'arrondissement Viriot, propriétaire de forges, esprit positif, dévoué par caractère à tout ce qui pouvait lui faire du bien; le notaire Bachelet, un gros homme, orné d'une magnifique paire de côtelettes et d'un toupet à la Louis-Philippe; et enfin l'inspecteur des haras, chevalier Gédéon de Felzheim, un ancien beau, ciré, frisé, tiré à quatre épingles.

Les femmes de ces messieurs, maître Gaspard Fix et quelques beaux jeunes gens, décorés pour les services qu'ils rendraient un jour à la patrie, complétaient la société de Tiefenthâl ce soir-là.

Le souper fini, M. Thomassin proposa d'aller voir les verreries; on devait faire de grosses pièces, tous les fours étaient allumés; on s'y rendit donc de compagnie.

Le grand silence de la nuit, l'arrivée à la vieille bourgade, où tout semblait déjà dormir, et puis l'entrée dans ces grandes halles, à doubles toitures échafaudées; les immenses cheminées chassant leurs étincelles dans le ciel sombre; les fours ardents, où les verriers, armés de longs tubes en fer, cueillaient le verre liquide dans les creusets; les mouvements étranges de ces hommes en savates et longue blouse blanche, le pantalon de toile serré aux reins, balançant sur leurs estrades leurs boules lumineuses, qui s'enflent, s'allongent ou se resserrent, puis les étendant sur des plaques de fer, avant de les passer à d'autres, pour les mettre au moule ou les ouvrir; les enfants pâles, ébouriffés, courant avec leurs longues fourches prendre les verres et les bouteilles, et les enfourner dans les rafraîchissoirs; toute cette agitation, ces poitrines haletantes, ces figures inondées de sueur, les yeux étincelants et les pommettes brûlées par la flamme, tout cela parut aux honorables invités d'un effet très-pittoresque. Pas un ne regretta d'être venu, et l'on s'émerveilla des prodiges de l'industrie, de ses progrès incessants, de ses bienfaits innombrables pour toutes les classes de la société.

Ce fut le texte de toutes les conversations au retour. M. Thomassin gobait cet encens comme un tribut naturel, un hommage dû à son mérite, sans se rengorger ni se défendre, simplement, modestement. Il s'y attendait, étant habitué à se considérer depuis longtemps comme le premier verrier de France.

Un thé magnifique attendait les invités dans le salon, et chacun prit place.

« Mon Dieu, disait M. Thomassin, répondant aux éloges de son ami de Muleroy, sans aucun doute j'ai fait toutes les améliorations possibles, non-seulement en ce qui concerne l'industrie verrière, mais encore en ce qui

touche le sort des verriers eux-mêmes. Je leur ai procuré le travail régulier, ce premier besoin de l'homme ; je leur ai non-seulement assuré la paye de deux francs cinquante et même jusqu'à trois francs par jour, mais encore un arpent de terre à chaque famille, pour planter leurs légumes ; ils sont sûrs de manger des pommes de terre et du lait caillé tous les jours de l'an !... Eh bien, le croiriez-vous? Ces gens-là se plaignent ; ils voudraient davantage.

— Davantage ! s'écria le chevalier de Felzheim ; qu'est-ce qu'ils veulent donc... Du thé... des ortolans?

— Non, pas précisément, dit M. Thomassin ; grâce à Dieu, le sentiment des distances et des distinctions sociales n'est pas encore éteint chez eux ; mais ils voudraient la surveillance de leur caisse de secours et de retraites. C'est à ma prévoyance qu'ils la doivent ; en opérant sur leur solde une légère retenue mensuelle, j'ai pu leur assurer, à soixante ans, cent cinquante à deux cents francs de retraite, ce qui, joint à leurs économies, permet à ces gens de vivre de leurs rentes encore dans la force de l'âge. Eh bien, ils veulent surveiller cette caisse, ils prétendent que c'est leur argent, leur avoir. »

L'indignation des invités de M. Thomassin fut grande alors ; maître Gaspard s'écria qu'il ne faisait point de pension à ses domestiques, qu'il se contentait de les renvoyer lorsqu'ils étaient hors de service ; que tout le monde faisait la même chose ; et que de pareils gueux, auxquels on donnait des retraites pour le restant de leurs jours, et qui n'étaient pas encore contents, méritaient tous d'être pendus !

Son expression ne parut pas trop forte.

M. de Muleroy prit alors la parole ; il avait beaucoup vu dans sa longue carrière, beaucoup réfléchi à ces graves questions.

« Mesdames et messieurs, dit-il de sa petite voix mielleuse, notre ami Thomassin a raison : la race humaine est injuste ; elle est ambitieuse, envahissante ; elle n'a jamais fini de demander, de réclamer, surtout depuis cette invasion de termes barbares, de revendications dites légitimes, de prétendus droits imprescriptibles, et autres fadaises connues sous le nom de « principes de 89 », dont personne n'a jamais pu définir le sens réel, et qui malheureusement prennent racine dans les cerveaux malades. Le fait positif est que si vous assurez des pommes de terre aux ouvriers, bientôt ils voudront d'autres légumes ; après les légumes, de la viande ; après la viande, du vin ; plus tard, leur pain ne sera plus assez blanc, leur vin d'assez bon cru ; vous passerez toute votre existence à leur découvrir de nouvelles satisfactions gastronomiques. Mon Dieu, c'est la nature, cela ! Remarquez bien que la nature humaine est mauvaise, mauvaise par essence ; sans quoi le baptême, qui nous lave du péché originel, aurait-il été nécessaire ? »

Les dames trouvèrent ce raisonnement admirable ; mais M. Thomassin répliqua que l'on se lassait de tant d'exigences, qu'on devenait dur en face d'un tel égoïsme ; qu'il faudrait bien en venir à des extrémités, et que les bourgeois ayant pour eux la loi, le bon sens, les baïonnettes, tout se terminerait à leur avantage.

M. de Muleroy écoutait, la tête penchée ; il laissa finir M. Thomassin et reprit tranquillement :

« Bon, mon cher ami, je le sais, nous sommes d'accord ; nous avons tous les avantages que nous assurent la fortune et le monopole de l'instruction : la charte, la force organisée, l'esprit de suite et d'entreprise ; nous administrons et nous gouvernons ce pays ; nous fournissons les généraux, les députés, les ingénieurs, les préfets, les ambassadeurs, les juges, les ministres. Le peuple, lui, ne fournit que les ouvriers et les soldats, parce qu'il ne sait rien. Nous couvrons le pays de ponts, de routes, de canaux, de monuments, d'usines et de fabriques ; le génie de la France réside aujourd'hui dans la bourgeoisie ; elle fait les lois, elle les applique, on ne peut rien sans elle ; c'est clair, évident, incontestable. Mais nous sommes un contre cent, pour ne pas dire un contre mille ! Nos fusils, nos canons sont entre les mains du peuple ; s'il le voulait, il serait le maître. Qu'un ambitieux, un Bonaparte par exemple, se mette à la tête du peuple, qu'arrivera-t-il ? Que serons-nous ? Sur quoi nous appuierons-nous ? Qui l'empêchera de faire contre les bourgeois, au profit des masses, ce que les sans-culottes de 93 ont fait contre l'ancienne noblesse, au profit de la bourgeoisie : de nommer colonels, généraux, ingénieurs, préfets, ambassadeurs, ministres, des sergents, des greffiers, des commis, des piqueurs, de pauvres diables qui végètent dans les emplois subalternes ? Il en aurait même le droit, puisque les Français sont égaux devant la loi et qu'ils peuvent tous aspirer aux plus hautes fonctions. Ce principe détestable est la cause de toutes nos misères depuis cinquante ans : le lion est-il l'égal de l'âne, la taupe l'égale de l'aigle ? Est-ce que M. Thomassin, ici présent, est l'égal d'un de ces malheureux que

nous venons de voir suant et geignant pour faire une bouteille? Et moi, suis-je l'égal du domestique qui cire mes bottes? Tout cela est absurde!... absurde! Rien n'est égal dans la nature; il suffit de regarder autour de soi, pour reconnaître que les uns naissent pour le commandement et les autres pour l'obéissance! »

Tout le monde alors écoutait. M. de Muleroy fit une pause, comme pour bien laisser aux dames le temps de réfléchir, puis il continua:

« A tout cela, savez-vous le remède qu'il faut? le seul réel, le seul efficace, et que notre bourgeoisie a le grand tort de négliger, c'est la religion! La religion, au moyen de quelques préceptes appropriés à des esprits incultes, de promesses judicieuses, de menaces appuyées sur d'éternelles vérités, a, pendant quatorze cents ans, dans des positions bien plus critiques, bien plus tendues que la nôtre, après des guerres, des incendies, des ravages, des destructions horribles étendues à toute l'Europe et prolongées durant des siècles, cette bonne et divine religion a seule pu calmer et remettre à la saine raison ces masses innombrables d'êtres féroces, exaspérées par toutes les misères et réduites au dernier désespoir. Comprenez donc bien que chacun de ces êtres se figure, par instinct de nature, avoir droit aux mêmes jouissances terrestres que nous-mêmes. Nous ne pouvons pas leur donner des côtelettes, des châteaubriants, du chambertin, le thé, le café... Eh bien, donnons-leur au moins l'espérance, la divine espérance d'obtenir ces jouissances dans un monde futur. Cela ne nous coûte rien, cela les sauve du désespoir et de l'esprit de rébellion. N'est-ce pas une folie de leur refuser cette joie innocente qui fait notre sécurité; car la sécurité de nos personnes et de nos biens dépend de cette douce croyance; si le peuple ne croyait plus, nos fusils et nos canons se retourneraient bien vite contre nous! Et quant aux esprits rebelles à l'espérance, aux caractères intraitables, avertissons-les charitablement qu'ils se perdent, qu'ils seront consumés par les flammes éternelles, et faisons-leur en attendant une place parmi nous; la communauté des intérêts les transformera bien vite en alliés fidèles! Ces avertissements salutaires et cette manière d'agir en ont dompté bien d'autres que nos modernes démagogues : des Alaric, des Clovis, des barbares qui jusqu'alors n'avaient vécu que de carnage; la perspective des flammes éternelles et la certitude d'une part de domination en ce monde parvinrent seules à les adoucir. La conception sublime des peines et des récompenses après la mort a toujours suffi, dans tous les temps et chez tous les peuples, pour assurer le gouvernement des choses humaines à ceux qui sont parvenus à faire entrer dans l'esprit des masses cette idée à la fois consolante et terrible; elle suffira toujours! Comment notre bourgeoisie, si intelligente sous tant d'autres rapports, ne comprend-elle pas cela? Est-ce donc un bien grand sacrifice d'aller à la messe une fois par semaine, de manger d'excellent poisson le vendredi et le samedi, de se confesser de temps en temps, de communier à Pâques aux yeux de la foule, et d'affermir ainsi par l'exemple la foi des fidèles, dont notre fortune, notre domination et notre sécurité dépendent? La bourgeoisie ne croit qu'aux baïonnettes, elle a tort! Les baïonnettes, dirigées par un ambitieux, peuvent se tourner contre elle et lui faire expier durement son imprévoyance; la religion seule peut affermir sa domination, en inspirant aux malheureux l'espérance d'un sort meilleur dans une existence future, et à ceux qui seraient tentés de se révolter, la terreur des châtiments éternels! »

Il se tut, et M. le recteur, alors élevant la voix, dit que l'instruction universitaire s'efforçait d'atteindre au même but en adoucissant les esprits par l'étude des beautés de tout genre, de la morale, de la religion même; mais M. de Muleroy, véritablement impatienté, lui répondit aussitôt:

« L'instruction!... De quelle instruction s'agit-il aux écoles primaires? Lire, écrire, chiffrer... à quoi bon? En quoi cette instruction peut-elle contribuer au bonheur des masses? Le paysan, qu'a-t-il besoin de savoir? conduire ses bœufs, tracer un sillon à la charrue. Et l'ouvrier? manier son marteau, sa hache, sa scie, prendre une mesure à la toise, au mètre, suivre les ordres qu'on lui donne. Pourquoi faire naître dans ces hommes des ambitions, des désirs qu'on ne peut satisfaire; leur inspirer la passion de savoir sans leur donner le loisir et les moyens d'étudier? Je n'en vois pas l'utilité. Je vois au contraire que cet ouvrier, ce paysan, établira de nouvelles comparaisons entre sa position et la mienne; qu'il trouvera très-injuste d'être forcé de travailler quand je me repose, de manger des pommes de terre et de boire de l'eau quand je me régale de bon vin et de viandes succulentes. C'est ce que je vois de plus clair dans cette instruction universitaire. Non, la seule instruction utile au peuple, c'est l'instruction du catéchisme, et celle là doit lui être donnée

dès l'enfance par le prêtre. Il faut que le peuple croie aux récompenses et aux châtiments futurs, il le faut absolument, c'est pour nous une question de vie ou de mort, s'il n'y croit plus, il réclamera sa part de bien-être et de pouvoir ici-bas; comprenez-vous cela, monsieur le recteur? Et quant aux classes supérieures destinées au commandement, elles puiseront une instruction solide chez nos révérends pères jésuites; le fils du bourgeois apprendra sa supériorité sur le peuple et son infériorité vis-à-vis du noble de race; la petite noblesse apprendra ses devoirs vis-à-vis de la haute aristocratie; celle-ci ne connaîtra que Dieu et son roi! L'Eglise, notre saint-père, les évêques, le roi sur la terre, Dieu au ciel, voilà, messieurs, l'ordre moral; en dehors de là, il n'y a que doute, incertitude, gâchis démocratique et catastrophes! Ce que la bourgeoisie doit éviter surtout, c'est d'accueillir cette classe de sceptiques, de voltairiens, d'incrédules, produits par l'enseignement païen de nos universités; de pareilles gens doivent être bannis de la bonne société. Alors, la vanité et l'esprit d'imitation aidant, nous pourrons avoir le calme, la paix, la sécurité durant de longues années encore! »

Ainsi parla M. de Muleroy; et M. le recteur, que sa femme avait regardé de côté, ne dit plus rien; il resta silencieux, remuant le sucre au fond de sa tasse.

Quant à maître Gaspard, le discours du petit vieux l'avait émerveillé : « Cet homme, se disait-il, a toutes mes idées; le grand maigre, avec sa cravate blanche et ses lunettes, n'est qu'un âne auprès de lui. »

Les dames semblaient attendries, et Mme Reine ne pouvait s'empêcher de témoigner à M. de Muleroy, par des signes d'assentiment, toute sa sympathie pour tant d'éloquence.

On parla quelques instants encore des événements de la dernière session législative; de la faute énorme d'avoir appuyé le pacha d'Egypte contre le sultan, son souverain légitime, ce qui nous avait fait exclure de l'alliance des grandes puissances; de notre rentrée dans le concert européen par le traité des détroits; de la translation en France des cendres de Napoléon; de la mort déplorable du duc d'Orléans et d'autres choses nouvelles; mais tout cela n'avait plus le même intérêt que la discussion générale, et vers onze heures, tantôt l'un, tantôt l'autre, se retirait à l'anglaise, sans dire ni bonjour ni bonsoir.

Maître Fix, voyant qu'il allait rester seul, comprit cette manière de s'en aller, alors le grand genre, et sortit à son tour. Un domestique le conduisit à sa chambre, où, s'étant couché dans un bon lit, il rêva longtemps à tout ce qu'il venait d'entendre, se confirmant dans les principes de la haute politique et se promettant de suivre la bonne voie.

Le lendemain, le bruit des voitures qui filaient dans la grande allée des platanes l'éveilla d'assez bonne heure. Il descendit; son char à bancs était là; pendant qu'on l'attelait, M. Thomassin parut. Maître Gaspard ne manqua pas de lui présenter chaudement ses remercîments et de le charger de ses compliments pour Mme Reine.

Au moment de partir, étant déjà sur son siége et le fouet à la main, il aperçut sur le balcon une vieille tête chauve et ridée qui s'inclinait; c'était M. de Muleroy, dépouillé de sa perruque. Alors, s'arrêtant plein de respect et d'admiration, il s'écria :

« Monsieur le conseiller, merci! merci pour les bonnes idées que vous nous avez données hier... nous en profiterons!... Et si vous passez jamais à La Neuville, faites-moi donc l'honneur de descendre au *Mouton-d'Or*. »

Cet enthousiasme naïf plut au vieux diplomate, qui répondit gaiement :

« Je vous le promets, mon cher monsieur, je vous en donne l'assurance. »

Et Fix, saluant encore, partit tout joyeux, d'un bon trot.

Plus d'une fois, en courant sous bois, il cligna de l'œil, et se bourrant le nez de tabac, il s'écria :

« Maintenant, je vois clair!... Je savais toutes ces choses d'avance, mais elles étaient un peu embrouillées dans ma tête.... Nous sommes des hommes!... Hue, Ragot! »

IV

Maître Gaspard, lorsqu'une idée claire était entrée dans sa tête et qu'il y trouvait son intérêt évident, ne la laissait pas longtemps en friche. Le soir même, en rentrant à la maison, après souper, il prit le petit Michel sur ses genoux et se mit à l'interroger sur le catéchisme. La mère Simone et ses filles en furent tout étonnées, car maître Fix ne s'était jamais inquiété de cet article.

« Qu'est-ce que Dieu? dit-il à Michel ébahi. Combien y a-t-il de personnes en Dieu, et combien y a-t-il de sacrements? »

Le petit n'en savait rien, ce qui fâcha son père.

Ce gueux de maître d'école (p. 16).

« Ce gueux de maître d'école, s'écria-t-il, ne s'occupe pas du salut de ses élèves, c'est une abomination. »

Il tapait du poing sur la table, et la mère Simone cherchait à le calmer, disant que le petit était encore trop jeune pour recevoir l'instruction religieuse; que M. Berthomé ne commençait le catéchisme qu'à dix ans; mais il ne voulait rien entendre.

« La religion passe avant tout, s'écriait-il. C'est par là qu'il faut commencer. Qu'est-ce que nous serions, sans religion?... Que deviendrions-nous dans l'autre monde, après notre mort? Rien que d'y penser, ça fait frémir. — Moi, j'ai malheureusement été forcé de songer à ma famille; je n'ai pas pu me confesser et communier régulièrement, mais j'ai toujours eu un bon fonds de religion; je me suis toujours rappelé le catéchisme, les bons principes que j'avais reçus dans mon enfance, c'était la principale consolation de ma vie.... Quel malheur de négliger son salut! »

Simone, fort dévote, et qui n'oubliait aucun de ses devoirs religieux, ce qui cent fois avait ennuyé son mari, la pauvre Simone, pensant que ses prières pour la conversion du bon apôtre avaient enfin produit leur effet, en pleurait d'attendrissement, quand le compère Frionnet parut à la porte. Maître Gaspard, d'un accent indigné, lui dit :

« Frionnet, vous ne vous douteriez jamais de ce qui se passe!

— Quoi donc, monsieur Fix? demanda l'autre stupéfait.

Ha! ha! Elle est bonne... (p. 17).

— Mon petit Michel ne sait pas seulement qu'il y a trois personnes en Dieu : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. »

Alors le compère, s'imaginant que c'était une farce, et que la mère Simone pleurait à cause de cela, se mit à rire comme un fou.

Maître Fix en parut outré.

« Comment, fit-il, vous osez rire sur un chapitre aussi grave? »

Frionnet se tenait les côtes, et finit par s'asseoir, n'en pouvant plus.

« Ha! ha! ha! Elle est bonne, disait-il. Pauvre petit.... Ha! ha! ha! »

Maître Gaspard, voyant que son compère ne pouvait le prendre au sérieux, dit brusquement :

« Allons! j'ai eu tort de vous parler de çà; j'aurais dû penser que vous êtes un voltairien, un impie. Mais sachez, Frionnet, que si je vous ai laissé plaisanter quelquefois sur nos saints mystères, par faiblesse, par mauvaise habitude, je n'en suis pas moins un homme religieux, et vous me verrez, demain dimanche, donner le bon exemple en allant à la messe. Je me repens de ma négligence, je dis : C'est ma faute.... c'est ma faute.... c'est ma très-grande faute! »

Il se frappait la poitrine, et la mère Simone disait :

« Ah! maintenant, maintenant tout est pardonné, Fix; du moment que tu te repens, tout est pardonné.... Je suis la plus heureuse des femmes. »

Frionnet regardait à droite, à gauche; à la

fin, tirant son mouchoir pour essuyer les verres de ses lunettes, il dit en prenant un air de gravité :

« Du moment que la lumière d'en haut vous est venue, monsieur Fix, c'est autre chose.... Moi, j'ai toujours dit liberté, *libertas* pour tout le monde sur ce chapitre; pourvu qu'on paye aux échéances, je ne m'inquiète pas du reste. Peut-être qu'un jour, le bon Dieu voudra m'éclairer aussi; moi, je ne demande pas mieux, mais il faudra des raisons. En attendant, je garde ma manière de voir. »

Puis il sortit de sa poche une liasse de papiers protestés ou à protester, les deux compères s'assirent à leur bureau, et les autres sortirent.

Ainsi s'accomplit la conversion de maître Gaspard.

Le lendemain dimanche, M. Fix réunit tout son monde dans le cabinet : les deux servantes Pâcotte et Rosalie, le vieux hussard Faxland, sa femme et ses filles. Là il leur déclara qu'à l'avenir chacun assisterait à son tour à l'office divin les dimanches; que chacun ferait ses Pâques; qu'on ne pouvait pas vivre comme des païens; que nous avions tous une âme à sauver, et que celui qui n'avait pas de religion n'était qu'un malheureux.

Il leur dit cela d'un ton paterne, onctueux, comme un patriarche parlerait à ses enfants. Le vieux Faxland seul déclara qu'il s'était engagé, moyennant vingt francs par mois, pour conduire les chevaux, et non pour aller à la messe; que c'était contraire à ses opinions, et qu'il aimerait mieux jeter son fouet que d'aller se confesser.

Il avait pris l'église en horreur, depuis les billets de confession de Charles X et la plantation des croix de missions. Mais la mère Simone l'ayant fait entrer à la cuisine, pour le prier d'assister à l'office, si ce n'était pas en considération du salut de son âme, que ce fût en considération de l'intérêt et de l'amitié qu'elle lui portait, et lui ayant versé un grand verre d'eau-de-vie blanche, qu'il aimait beaucoup, l'assurant qu'il en aurait autant tous les dimanches avant d'aller au service divin, il se laissa pourtant attendrir.

« Je veux bien faire cela pour vous, madame Simone, dit-il en buvant son eau-de-vie à petites gorgées, et s'essuyant les moustaches du revers de sa main, oui, vous êtes une brave femme..,. je me dévoue! Mais je me placerai sous les orgues, à l'entrée, entre les colonnes; je vous en préviens.... je ne ferai pas un pas de plus en avant.

— Où vous voudrez, Faxland, placez-vous où vous voudrez; pourvu que vous entriez, ce sera bien. »

De cette façon, les choses s'arrangèrent; et au second coup, vers dix heures, maître Gaspard Fix, en grand habit des dimanches, chemise blanche à col bien droit et grosse cravate noire, le feutre carrément planté sur les sourcils, Mme Simone à son bras, Thérèse et Catherine derrière lui, puis la servante Rosalie à leur suite, se rendit à la messe aux yeux de toute La Neuville.

Simone, sa fille aînée, et Pâcotte, ce dimanche-là, restèrent seules au *Mouton-d'Or*.

Maître Gaspard allait gravement, majestueusement, sans se presser, pour être bien vu; et Faxland suivait aussi, mais de loin, dans un groupe de paysans, tout honteux, observant si personne ne le regardait, et murmurant :

« Faxland... hein? Si l'on t'avait dit cela le lendemain de Iéna!... Canailles de calotins!... »

Enfin, ils entrèrent, et maître Gaspard Fix, avec ses femmes, s'établit dans l'un des premiers bancs, en face du chœur.

Cette conversion surprit toute La Neuville, on n'y comprenait rien; les dévotes disaient que la grâce avait touché M. Fix; les finauds faisaient semblant de le croire.

L'émotion surtout fut grande au Casino. MM. Adrian et Péters admiraient la franchise d'une telle démarche; les autres se demandaient quel intérêt M. Fix pouvait avoir à changer de conduite.

Quant au docteur Laurent, qui se trouvait alors au congrès scientifique de Strasbourg, il n'apprit cette espèce de miracle que le dimanche suivant; sa femme, en rentrant de la messe, lui dit que le beau-frère avait communié avec d'autres fidèles; il en fut stupéfait! et voyant par la fenêtre Gaspard qui revenait de l'église, sa fille aînée au bras, il courut sur la porte observer sa physionomie. Maître Fix s'approchait lentement, l'air grave, le ventre arrondi; leurs regards se rencontrèrent; Laurent l'observait jusqu'au fond de l'âme.

M. Gaspard supporta ce coup d'œil d'un visage calme, impassible; il semblait lui dire :

« Oui... regarde... c'est moi!... Je viens de communier et je me moque de tout ce que tu peux en penser! »

Laurent éclata de rire, puis il rentra brusquement et dit à sa femme :

« Maintenant, il est complet; il ne lui manquait plus que cela! »

Ce fut sa seule réflexion.

Mais Gaspard ne tarda point à s'apercevoir

des nombreux bienfaits de la religion. D'abord cinq ou six familles qu'il avait mises sur la paille par son usure n'osèrent plus se plaindre de leur malheur.

« Comment, leur disait-on, vous accusez M. Fix, l'homme le plus respectable, le plus honnête de la commune, un homme qui remplit exactement ses devoirs envers Dieu, et que chacun vénère! Vous osez lui reprocher les suites de votre ivrognerie, de votre inconduite, de votre paresse, à lui, qui vous a prêté dans un temps où personne ne voulait vous confier un liard... Allez... vous êtes des ingrats... Vous mériteriez d'être rayés de la bourse des pauvres! »

Et toutes les criailleries cessèrent; il fut débarrassé de la mauvaise race, dont les calomnies indignes ne laissent pas de faire du tort à la longue aux plus honnêtes gens, comme disait le compère Frionnet.

Bientôt après le chemin vicinal fut reconnu nécessaire, le conseil général vota les fonds, et l'agent voyer Martin commença tout de suite le tracé, plantant ses piquets le long des prairies de maître Fix, qui eut même droit à des indemnités, pour quelques parcelles qu'il fallait lui prendre.

Puis M. Gaspard fut nommé membre du conseil municipal, sans la moindre opposition, et remplaça, dès qu'il le voulut, comme maire, Hodel, un bon gros brave homme, c'est vrai, mais qui n'allait pas à la messe, et qui ne déployait pas toujours assez de zèle dans les occasions sérieuses.

M. Fix comprit très-bien d'où lui venaient ces bénédictions; aussi sa première visite fut-elle pour M. le curé Rigaut, qui le reçut les larmes aux yeux, et le mena voir le délabrement de l'église, des orgues, du chœur, de la sacristie toute décrépite; on n'avait rien fait pour la religion depuis Charles X; maître Gaspard en gémissait.

C'est à la réparation de cette grande injustice qu'il consacra d'abord tous ses soins, il obtint les subventions qu'il fallait, les ouvriers se mirent à l'œuvre avant la saison d'automne; et le bon curé Rigaut ne savait plus comment célébrer tous les mérites de M. le maire, priant le Seigneur de le conserver longtemps pour la prospérité du pays et l'édification des fidèles.

Ses filles mêmes s'associaient à la gloire de leur père, présidant au pain bénit, et quêtant, accompagnées tantôt de M. Adrian, tantôt de M. Péters.

« Faites du bien à l'église!... Faites du bien à l'église! »

Enfin tout allait à souhait.

Mais le triomphe de maître Gaspard, ce fut le mariage de ses filles.

C'est un terrible fardeau que trois filles à marier, surtout quand on ne veut pas lâcher les dots, et voilà justement le cas de M. Fix; la politique, dans son idée, devait le dispenser de fournir les dots!

Souvent le beau-frère Laurent s'était dit, connaissant son extrême avarice, que le mariage de ses filles serait sa pierre d'achoppement, parce qu'il ne pourrait jamais se résoudre à desserrer les griffes. Il ne se trompait pas sous ce rapport. Aussi son étonnement fut-il grand, quand un jour, rentrant à la maison, sa femme lui dit que Simone était venue les inviter à la noce de ses deux filles aînées, qui se mariaient : Simone avec M. le garde général Adrian, et Thérèse avec M. le juge de paix Péters.

« Comment, s'écria-t-il, Gaspard lâche les écus? Ce n'est pas possible! »

Mais sa femme, souriant, lui dit que Simone, sa pauvre sœur, la meilleure créature du monde, mais un peu simple, lui avait confié que M. Adrian, aussitôt après le mariage, serait nommé sous-inspecteur des forêts à Dâpremont, et M. Péters, juge au tribunal de Vandeuvre; ce qui dispenserait le beau-frère de dénouer les cordons de la bourse, qu'il n'aurait besoin que de promettre les dots, et d'en servir les rentes à cinq pour cent.

Le docteur Laurent secoua la tête et ne dit plus rien. C'est à peine s'il voulut permettre à sa femme d'accepter l'invitation du beau-frère Gaspard, qui mariait ainsi ses enfants aux frais de l'État, comme Louis-Philippe; c'était une nouvelle sorte de dotation, dont il n'avait jamais eu l'idée : pour récompenser les services politiques de maître Gaspard et ses bons sentiments religieux, on avançait ses gendres aux dépens d'autres serviteurs de l'État, qui valaient peut-être mieux qu'eux, et qui pouvaient se trouver retardés durant de longues années.

Voilà ce qu'il vit dans cette affaire.

Simone, qu'il aimait, étant venue le supplier, il voulut bien permettre à sa femme d'aller au mariage de ses nièces; mais pour lui, n'étant de la famille que par alliance, il refusa net.

Les deux noces eurent lieu ensemble; elles furent magnifiques. On célébrait partout l'habileté de maître Fix, car la nouvelle des deux nominations s'était répandue.

« Quel homme! disait-on. Il a dans sa manche des députés et des évêques; tout ce qu'il demande, on l'accorde. »

M. Laurent, rentrant le soir de sa tournée, vit toute la façade du *Mouton-d'Or* illuminée. On riait, les verres tintaient; des groupes de gens en extase regardaient à la porte; et Pâcotte, pour se conformer à la volonté de M. Gaspard, distribuait des morceaux de pain et des cervelas aux pauvres.

Après avoir dételé sa voiture et mis son cheval à l'écurie, le docteur, dont la femme était absente, entra casser une croûte et prendre un verre de vin à la maison. Puis, la soirée étant longue à passer seul, il se rendit au Casino, car il avait remarqué que la salle en haut était éclairée, et que même le notaire Méchini et deux ou trois autres causaient, appuyés sur la grille du balcon.

Après avoir lestement traversé le vestibule et grimpé l'escalier, il trouva dans la salle cinq ou six habitués assis autour d'un bol de vin chaud, et causant, au milieu de tout ce brouhaha, de l'ancien maire Hodel, qui avait refusé l'invitation de M. Gaspard. Les uns approuvaient sa conduite, d'autres la blâmaient.

« Hodel a bien fait de refuser, dit le docteur Laurent, en s'asseyant et remplissant son verre ; c'est un brave homme, un de ces honnêtes bourgeois qui se souviennent que leur père, leur grand-père, le charpentier, le menuisier, le forgeron, étaient du peuple, et qu'ils se plaignaient encore, vingt ans après la Révolution, de la dîme, de la gabelle, de la taille et de mille autres droits du seigneur ou du couvent, qu'ils avaient supportés dans leur jeunesse. Il existe encore de ces bourgeois, c'est même le grand nombre; malheureusement il en existe aussi d'autres : des êtres bornés, vaniteux, qui voudraient faire oublier leur origine; qui trouvent que le peuple ne les respecte pas assez; qu'il est temps de s'en séparer, de tirer l'échelle, pour empêcher ceux qui les suivent de monter à leur tour; et de garder ainsi les bonnes places, les hauts grades, les distinctions, les honneurs, pour les transmettre à leurs fils par voie d'héritage. En raison de leur bêtise, qui les empêche de voir les deux côtés de la question, le premier intrigant venu leur fait croire que c'est possible! Il suffit de montrer à ces égoïstes tous les avantages de la chose pour eux. Et dans le fait, ce serait très-commode : on verrait les Thomassin, les maître Gaspard remplacer les Noailles, les Rohan, les Montmorency. Ce serait pour ces nobles de nouvelle espèce que nos anciens se seraient fait casser les os sur tous les champs de bataille de l'Europe. »

Le docteur Laurent ne put retenir un éclat de rire, et toute la société suivit son exemple; mais, redevenant sérieux, il ajouta :

« C'est pourtant à cela qu'on vise, par l'association de la bourgeoisie avec le clergé; ce que nous voyons ici se voit également à Paris, à la Chambre : d'un côté Thiers, qui veut conserver les traditions de la Révolution, l'union du peuple et de la bourgeoisie; et de l'autre M. Guizot, ce jésuite protestant, plein de morgue et de suffisance, qui veut couper la corde, s'appuyer sur les prêtres et constituer son aristocratie bourgeoise. Cet ancien professeur d'histoire a reconnu que l'aristocratie et le clergé vont toujours ensemble, parce que le privilége a besoin d'une sanction d'en haut, qui le fasse respecter du peuple, et que le clergé lui donne cette sanction au nom de Dieu, qu'il représente soi-disant. Mais la justice, l'égalité devant la loi n'ont pas besoin de soutien d'en haut, elles sont respectables elles-mêmes, la conscience de chacun les sanctionne; voilà pourquoi le clergé s'attache à l'aristocratie, et pourquoi la mauvaise bourgeoisie, la bourgeoisie égoïste et ambitieuse et les jésuites songent à s'associer. Savez-vous ce qui résultera d'une entreprise pareille? D'abord, les jésuites ne prêtent de force à personne; ils en empruntent au contraire à tous leurs alliés; ils exploitent les passions, ils conduisent les intrigues à leur profit, et non à celui des autres. Maintenant, ils compromettent les bourgeois vaniteux; le peuple n'aime pas les jésuites, il a de bonnes raisons pour cela : il se séparera de la bourgeoisie; plus l'association deviendra claire, évidente, plus l'aversion sera terrible. La séparation grandira de jour en jour : et qu'alors se présente un bandit quelconque, un Bonaparte, disant : « Je suis l'homme du peuple, moi, l'homme des principes de 89, jetez ce cas d'écornifleurs et d'hypocrites à la porte! » Ce sera fait du jour au lendemain. La partie saine de la bourgeoisie ayant perdu toute influence sur le peuple, par la faute de l'autre, ne pourra se défendre; elle sera englobée dans le désastre! C'est toujours la même histoire : en 1815, en 1830, c'est aussi pour avoir voulu rétablir l'ancien régime, que la débâcle est venue; on recommence, la débâcle reviendra. Messieurs les jésuites veulent absolument faire rentrer le poulet dans l'œuf... Pauvres diables!... Et dire que ces gens-là passent pour des politiques!... »

Le docteur dit encore d'autres choses, qui n'étaient pas dépourvues de bon sens.

En bas, la fête continuait.

Vers onze heures, MM. les membres du casino se retirèrent.

V

C'était alors le plus beau temps de Louis-Philippe, le temps de la bataille d'Isly, de la prise de Mogador, de l'enlèvement de la Smala d'Abd-el-Kader, du mariage du duc de Montpensier avec une princesse espagnole. Alors, on construisait partout des églises, des fortifications, des lignes de chemins de fer. Alors aussi des quantités prodigieuses de livres, d'almanachs, de journaux arrivaient par la poste ou le colportage, jusque dans les dernières bourgades : les *Mystères de Paris*, le *Juif-Errant*, les *Mémoires du Diable*, *Monte-Christo*, les *Guêpes* d'Alphonse Karr, voilà ce qui plaisait!

Et puis, dans ce temps, les écrivains avançaient : les uns devenaient députés, pairs de France, les autres ambassadeurs ou ministres; les décorations pleuvaient! Que pouvait-on demander de plus?

Les hommes des champs eux-mêmes étaient encouragés par des comices agricoles, où le maréchal Bugeaud venait leur expliquer clairement que tout allait bien, que chacun devait rester à sa place et se défendre contre les socialistes qui voulaient tout partager, chose dont personne ne s'était douté jusqu'alors. On faisait de grandes expositions d'industrie. Oui, tout allait bien, très-bien; jamais l'auberge du *Mouton-d'Or* n'avait eu tant de monde; maître Fix brassait trois fois par semaine, ses voitures menaient des vingt, trente tonnes de bière à Vandeuvre, à Houdemont, tous les jours, de la bière brune, qui se débitait comme venant de Munich.

Enfin, c'était un temps de mouvement extraordinaire; seulement, pour avancer, il fallait des protections; sans protections, vous restiez simple soldat au régiment, cantonnier sur la grande route, garde champêtre au village. Mais en se remuant, en courant aux jours d'élections pour le député du gouvernement, vous étiez bien noté, reconnu bon citoyen, bon sujet, et vous attrapiez aussi quelques bribes du festin.

Aussi, jamais on n'a vu de plus belles majorités que dans ce temps. M. Guizot n'avait qu'à parler d'ébranlement, de convoitise, de partage, et cela marchait tout seul.

Un pareil état de prospérité semblait devoir durer toujours, et maître Gaspard, ayant engrené son affaire dans le mouvement général, n'avait pour ainsi dire plus à s'occuper de rien, sa fortune semblait devoir s'arrondir ainsi tout doucement, sans qu'il eût la peine de s'en occuper, quand, au commencement de novembre, une circonstance exceptionnelle vint réveiller son appétit d'une façon extraordinaire et lui donner des frémissements de convoitise, dont lui-même ne se serait pas cru capable.

Ce jour-là, sur la fin de l'automne, une petite pluie mêlée de neige annonçait l'hiver. La saison morte était venue, plus d'étrangers, plus de commis voyageurs en route. Sauf la société du casino, criant, appelant, demandant des chopes, des cartes, l'ardoise, etc., sauf ce remue-ménage en haut, tout était calme au *Mouton-d'Or*. Maître Gaspard, les pieds sur les chenets dans son cabinet, causait de poursuites avec le compère Frionnet; à peine l'aboiement d'un chien au dehors troublait-il le silence, lorsque tout à coup un bruit de roues et de pas dans la rue les fit se lever et regarder par la fenêtre.

Une grosse berline, toute ruisselante de pluie, et cinq ou six gardes forestiers, trempés comme des canards, venaient de s'arrêter à la porte; le brigadier ouvrait la portière, et du fond de la boîte sortait un petit homme empaqueté de fourrures, un bonnet en peau de martre tiré sur la nuque, et les jambes enfoncées jusqu'aux cuisses dans de grosses bottes également fourrées.

Il posait une de ses bottes sur le marchepied; le brigadier voulait l'aider à descendre, et, lui, criait d'un accent méridional, aigre et nasillard :

« Laissez-moi, pour Dieu... Je descendrai bien tout seul. »

Il descendit; puis, derrière ce petit homme, sortit un grand gaillard, en hautes guêtres et veste de chasse serrée aux reins.

Voilà ce qu'ils virent.

Maître Gaspard s'était élancé dans l'allée pour ouvrir la porte à deux battants. Simone et les servantes regardaient de la cuisine; quelques membres du casino se penchaient curieusement sur la rampe de l'escalier.

Le vestibule se remplissait de monde, et le petit vieux passait tout courbé et grelottant près de Fix. Celui-ci crut reconnaître le vieux juif Schmoûle, de Houdemont, tant il avait les joues creuses, la peau jaune, le nez crochu et l'air minable.

« Ce n'est pas possible, se dit-il; mais au premier coup d'œil, on jurerait que c'est lui. »

En même temps, l'autre, le grand, la figure

jaune comme un coing, mais sec, nerveux et l'air effronté, passait, se redressant et frappant des pieds dans l'allée.

Maître Gaspard remarqua que Frionnet lui donnait une poignée de main, comme à quelque vieux camarade.

« Qui donc est-ce, Frionnet? lui dit-il à voix basse.

— Ça, c'est Nicolas Sabouriau, le secrétaire du prince de Poutchiéri, un gaillard de première force, lui répondit le compère à l'oreille.

— Et vous le connaissez?

— Si je le connais!... Hé! hé! hé! nous avons été clercs ensemble chez maître Genaudet, à Nancy, voilà près de vingt ans, et nous nous sommes revus depuis plusieurs fois au Hôwald; nous avons renouvelé connaissance, nous avons fait la noce ensemble... Sabouriau est un bon vivant. »

Il riait.

« Et l'autre? demanda Fix.

— L'autre? Hé! c'est le prince de Poutchiéri, le seigneur du Hôwald et de bien d'autres terres, un homme d'au moins trente millions. »

Tout le monde était entré dans la salle en bas.

Maître Gaspard, entendant parler de trente millions, eut des battements de cœur.

« Trente millions! fit-il en s'élançant pour voir cet être merveilleux, privilégié : un homme de trente millions!... »

Il entra tout effaré, et voyant le petit vieux assis dans le fauteuil, près du poêle, jaune, ratatiné, les yeux chassieux, il le trouva beau et se mit à bégayer :

« Simone... Simone... du feu... vite!... Pâcotte.... Rosalie.... dépêchons-nous!... Ah! monseigneur, quel honneur pour ma pauvre auberge, quel honneur! »

Le petit vieux ne semblait même pas l'entendre, tant il était habitué à de pareilles admirations.

Maître Gaspard courut lui-même prendre un fagot et trois bûches, puis il revint hors d'haleine s'accroupir devant le poêle, se hâtant de faire le bon valet.

M. Laurent, passant dans l'allée pour se rendre au Casino, vit là M. le maire, son beau-frère, accroupi, soufflant, les joues gonflées jusqu'aux oreilles. Il s'arrêta deux secondes sur la porte entr'ouverte, puis il continua son chemin, en haussant les épaules

Le grand secrétaire demandait du punch avec impatience. Simone avait justement préparé un bol de punch au kirsch pour les messieurs du Casino; elle allait le porter, quand M. Fix lui prit le plateau des mains et rentra vite le présenter à M. le prince de Poutchiéri, puis au secrétaire.

Ce verre de punch fit du bien au prince, qui, voyant la flamme briller, redressa son cou penché sur l'épaule, comme une poule tombée dans l'eau qui se ranime et s'ébouriffe au soleil; il leva le nez, regarda et se mit à geiudre, à soupirer :

« Ah! gueux de pays! Ah! coquins de gardes! Ah! vous m'y rattraperez encore avec vos chasses au loup! Ah! *Tédeski! Tédeski!... Vasse.... Vasse..... Nicht fersthène.* Tas de brutes!... »

Fix, l'entendant se plaindre, avait presque envie de pleurer; et, s'inclinant au dos du fauteuil, il demanda :

« Si monseigneur veut qu'on lui ôte les bottes... il aura plus chaud maintenant près du feu.

— Oui, ôtez-moi ça, » dit le prince.

Et maître Fix, s'agenouillant, lui tira les bottes, pendant qu'il continuait de gémir et criait de mauvaise humeur :

« Doucement!... J'ai les pieds gelés... Doucement, pas si vite!... »

Quand il fut debarrassé de ses grosses bottes, monseigneur, plus à son aise, allongeant ses jambes fluettes, appliqua contre le poêle ses petits pieds serrés dans des bas de laine rouge qui lui montaient jusqu'au-dessus des genoux; il avait eu si froid, que son menton grelottait encore et qu'une goutte d'eau tremblait au bout de son nez.

Le grand secrétaire, debout à sa droite, avait tiré de sa poche une boîte en cuir, et lui présentait des morceaux de jujube qu'il mâchotait d'un air mélancolique, en disant :

« Vous avez vu des loups, Sabouriau? Moi, je n'ai pas vu la queue d'un... Tous ces gens-là se moquent de nous. »

Maître Gaspard, voyant la gouttelette trembloter à chacune de ses paroles, se serait fait un véritable honneur de le moucher, si le prince l'avait désiré, mais l'autre, égoïste comme tous les gens de cette espèce, habitués à toutes les platitudes du genre humain, ne regardait même pas ceux qui lui rendaient service; il tournait le dos dans son fauteuil à tout le monde, et parlait à son secrétaire comme si personne n'avait été là, s'animant et se calmant tour à tour, criant et gémissant :

« Un beau domaine... de beaux bois... un beau parc!... Je n'en veux plus... je n'en veux plus, vous dis-je; je n'en veux plus!... M'entendez-vous, Sabouriau?...

— Oui, monseigneur.

— Vous me débarrasserez de ça au plus vite!... C'en est trop!... Encore une chasse au loup comme celle-ci, et j'y laisserais ma peau, ma pauvre chère petite peau, où je me trouve si bien!... Je vous dis que cette terre serait ma mort, Sabouriau; entendez-vous, ma mort! »

Le secrétaire ne répondait pas un mot; il secouait la tête en poussant des soupirs; enfin, il semblait désolé.

« L'année dernière, j'ai failli prendre les fièvres! cria le prince, et cette année, Dieu sait ce qui peut arriver encore!... Ce domaine m'ennuie!... Ces gardes allemands m'ennuient!... Ces chasses aux marais, aux loups, aux sangliers m'ennuient!... Vous me comprenez?

— Oui, monseigneur.

— Je veux voir tout cela rayé de mes papiers.

— Comme monseigneur voudra.

— Oui!... que ça finisse!... C'est assez... assez... Partons!... Demain, je veux être en route pour Paris... Il n'y a que Paris au monde, voyez-vous, Sabouriau... Ah! Paris... Paris! Vive Paris!... »

Il se leva, et, sans regarder ni à droite ni à gauche, il sortit et rentra dans sa berline, qui l'attendait devant la porte.

Le secrétaire, jetant sur la table une pièce d'or, le suivit; puis les gardes forestiers, qui se dépêchèrent de vider leurs verres de punch d'un trait, et qui, levant leurs casquettes au haut de l'escalier, se mirent à saluer le prince :

« *Hôch!... Hôch!... Hôch!... Geborner Herzog fon Poutchiéri!... Er lébé!... Er lébé!... Er lébé!...* »

Le petit vieux, indigné, criait par une des vitres de la berline, d'une voix sifflante :

« Vous tairez-vous, animaux! »

Et la voiture partit, traçant son sillon dans la boue.

« Eh bien? fit maître Gaspard en regardant Frionnet, qui riait dans sa barbe.

— Eh bien, les voilà partis, répondit le compère.

— Trente millions! murmura Fix.

— Au moins, monsieur le maire. »

Ils rentrèrent ensemble dans le cabinet. Frionnet continuait à rire tout bas, allant, venant, se frottant les mains, et maître Gaspard, impatienté, lui dit :

« Que diable avez-vous à rire? »

Alors Frionnet, s'arrêtant, s'écria :

« Oui... oui... voilà ce qui s'appelle de la chance!... Hé! hé! hé! Ce gredin de Sabouriau peut se vanter d'être né sous une bonne étoile... Vous l'avez vu, monsieur le maire... vous l'avez entendu... le prince est las de son domaine du Hôwald... Il n'en veut plus, il veut que Sabouriau l'en débarrasse à tout prix, et, soyez tranquille, Sabouriau ne le fera pas attendre... Que maintenant un acheteur se présente, qu'il donne à Sabouriau un bon pot-de-vin, quarante, cinquante mille francs, et l'affaire sera faite : il aura le domaine dans son sac, à moitié prix. »

Maître Gaspard était devenu fort attentif.

« Comment?... comment?... faisait-il en clignant des yeux; tout ça n'est pas clair... Voyons, Frionnet, asseyons-nous; je ne comprends pas très-bien. »

Ils s'assirent; et, le coude sur la table, toujours souriant, le compère s'écria :

« C'est pourtant assez clair! Vous connaissez le domaine du Hôwald, le château, le parc, les trois étangs, les immenses forêts, bois taillis et hautes futaies en plein rapport, vous connaissez ça?

— Sans doute... Après?

— Eh bien! voilà bientôt cinq ans que Sabouriau l'a fait acheter, par le prince, un million. Il avait besoin d'argent, lui, Sabouriau, car il joue comme un enragé; il aime le bon vin, les bons dîners, la musique, les chevaux, le jeu et le reste! Il avait donc besoin d'une somme ronde pour le moment, et s'est fait donner par le vendeur quelque chose comme cent mille francs, pour décider le prince à conclure.

— Ah! dit maître Gaspard, je commence à comprendre. Un pot-de-vin de cent mille francs, pour décider le prince à donner un million d'une propriété qui ne valait que sept ou huit cent mille francs; c'est clair! Mais il fait donc ce que veut son secrétaire, ce prince?

— Je vous dis, monsieur le maire, que Sabouriau le mène par le bout du nez; il jouit de sa pleine confiance. Ce Poutchiéri, voyez-vous, est prince comme moi je suis pape. C'est le fils d'un gros marchand du Midi; le père s'appelait Fricota, tout court; il avait gagné des millions dans le commerce de la marine; le fils s'est acheté des titres de toute sorte en Italie et en Allemagne; il est comte de ci... duc de ça... marquis d'autre chose; ça ne l'empêche pas d'être bête comme une oie!

— Vous m'étonnez! s'écria maître Gaspard; quelle drôle d'histoire!... On s'instruit tous les jours, Frionnet; je ne me serais jamais douté de choses pareilles... Mais... mais...

Et maître Fix, s'agenouillant, lui tira les bottes (p. 22).

tout ça ne m'explique pas encore pourquoi le prince veut revendre à tout prix, pourquoi il crie à Sabouriau qu'il en a par-dessus la tête. »

Frionnet se mit à rire comme un bienheureux, et dit que c'était un nouveau tour de son camarade Sabouriau, lequel éprouvait encore une fois le besoin d'avoir une bonne somme, et mitonnait depuis longtemps de faire revendre par le prince le domaine du Hôwald, pour recevoir de l'acheteur son pot-de-vin.

« Voyez-vous, monsieur le maire, dit-il, quand il s'est agi d'acheter, Sabouriau a fait croire au prince qu'il était un grand chasseur, en chassant au Hôwald, il mettait toujours le vieux garde Heinrich, le meilleur chasseur du pays, auprès de lui, et, chaque fois que Poutchiéri, qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez, manquait, Heinrich abattait la pièce; on criait : « Le prince a tué! » on sonnait du cor; et cet imbécile allait raconter ses exploits dans toutes les sociétés de Paris. Sabouriau les faisait mettre dans les gazettes. Mais Sabouriau, qui veut maintenant le décider à revendre, l'amène toujours pendant les brouillards d'automne, à la chasse des canards sauvages; en hiver, pendant qu'il gèle à pierres fendre, à la chasse aux loups; il le laisse tirer seul. Poutchiéri manque toujours depuis deux ans; il attrape des rhumes, des points de côté; Sabouriau l'entoure d'un tas de gardes allemands qui ne comprennent pas un mot de ce qu'il leur dit; ça le fâche, ça l'agace : il ne veut plus revenir. »

Le voilà maintenant qui se met à faire des sermons (p. 25).

Pendant que Frionnet racontait cette bonne histoire, maître Gaspard, les mains sur les genoux, la tête penchée, n'interrompait son compère que par quelques exclamations : « Ah !... Voyez-vous ça !... Pas possible !... »

« Mais savez-vous que c'est un fameux coquin que ce Sabouriau, dit-il à la fin en se redressant, un gueux qui mériterait la corde... Abuser de la confiance d'un si bon maître... Diable !... diable !... il n'y a pas de quoi rire !

— Bah ! répondit Frionnet, c'est pain bénit pour un animal pareil, qui n'a jamais gagné deux liards de sa vie et qui nage dans l'or, tandis que de braves garçons, des hommes de bon sens comme moi, sont forcés de courir à cinq, six lieues, porter une contrainte, opérer une saisie pour quelques sous. Sabouriau a raison ; à sa place, j'en ferais autant.

— Non, Frionnet, disait maître Gaspard d'un air convaincu, non. Vous dites ça, mais vous ne le feriez pas, car c'est malhonnête. Pour faire des coups pareils, il faut n'avoir ni honneur, ni religion.

— Allons, pensait le compère, le voilà maintenant qui se met à faire des sermons; une autre fois, je ne lui raconterai plus rien. »

En ce moment, Mme Simone vint prévenir son mari que le souper était servi ; et maître Fix, se levant, s'écria :

« Oui, Frionnet, c'est quelque chose de pouvoir se dire : « Je suis un honnête homme ! » et de se poser la main sur le cœur, en pen-

sant : « J'ai la conscience tranquille ! » Voilà le plus grand bien de ce monde ! »

Il paraissait tout rêveur; et Frionnet, en le quittant dans l'escalier, se disait :

« Si tu pouvais happer le pot-de-vin de cinquante ou soixante mille francs qu'aura Sabouriau, je voudrais bien te voir le refuser ; ce serait du nouveau. Hé ! hé ! hé ! Je voudrais bien t'entendre consulter le curé Rigaut sur le cas de conscience, vieux farceur ! »

Enfin ils se séparèrent; Frionnet regagna son logis, et M. le maire alla s'asseoir à table.

VI

Après cela, durant quelques jours, maître Fix eut des affaires au pays. Il partait seul le matin en char à bancs, par la pluie ou par la neige, et ne revenait que le soir.

Puis M. le maire se souvint tout à coup que les réparations du presbytère et de l'église étaient en retard. Il remit ces questions sur le tapis au conseil municipal ; et il déclara que les choses ne pouvaient rester dans un pareil état, qu'il allait lui-même porter les réclamations devant M. le préfet; et que si cela ne suffisait pas, il pousserait l'affaire jusqu'à Paris, devant le ministre.

Le docteur Laurent, Hodel et beaucoup d'autres s'émerveillaient de son zèle.

« Décidément, disait le docteur, il doit avoir un grade dans la congrégation : le beau-frère dépenser de l'argent en voyages sans intérêt.... Ça n'est pas possible ! »

Il partit pourtant; Faxland le conduisit à Vandeuvre, prendre la diligence Laffitte et Caillard, et toute cette semaine on ne parla que de cela.

Frionnet, apprenant par la mère Simone que maître Gaspard avait tenu parole et qu'il était à Paris, n'en revenait pas.

« Quelle singulière chose ! pensait-il à part soi, négliger ses affaires pour celles de la commune !... Est-ce que la gloriole lui viendrait maintenant ? Est-ce qu'il voudrait racheter ses vieux péchés et s'attirer des honneurs en rebâtissant l'église ? »

Ainsi se passait le temps à raisonner, quand la nouvelle se répandit que M. le maire était rentré de la veille au soir, en bonne santé. Aussitôt le compère, fort intrigué, courut au *Mouton-d'Or*.

« Il est dans le cabinet, lui dit Mme Simone sur le pas de la porte; il vous attend.

— Hé ! vous voilà donc revenu, monsieur le maire, s'écria-t-il en entrant tout joyeux; je commençais à trouver le temps long après vous ! »

Maître Gaspard, en casaque de laine, devant son bureau, lui tendit la main.

« Ça ne m'étonne pas, Frionnet, dit-il, nous travaillons depuis tant d'années ensemble !.... Asseyez-vous, asseyez-vous.

— Et l'église, et le presbytère, est-ce que nous les aurons ? demanda Frionnet en s'asseyant.

— Oui, oui, c'est entendu.... la subvention est accordée.

— Ah ! monsieur le maire, quel dévouement à la commune ! je n'aurais jamais cru que vous pousseriez l'abnégation de vos intérêts jusque-là !... Non, c'est trop beau.... trop beau !... »

Maître Gaspard souriait.

« Sans doute, fit-il. Mais, voyez-vous, Frionnet, j'ai profité de l'occasion.... j'avais à Paris d'autres petites affaires.

— Ah ! vous aviez des affaires ?...

— Oui, j'ai acheté le Hôwald, dit maître Fix avec une bonhomie un peu guognenarde; j'ai mené les deux choses de front... vous comprenez. »

Il observait son compère du coin de l'œil.

Frionnet était devenu rouge jusque dans les cheveux, sa tignasse s'en hérissait, il soufflait du nez, les lèvres serrées, sans pouvoir articuler une parole.

« Le Hôwald !... Le Hôwald !... fit-il à la fin. Vous l'avez acheté... les bois... le château.... les étangs ?

— Oui, je les ai achetés...

— Combien ?

— Cinq cent mille francs !

— Cinq cent mille francs ! répéta le compère, c'est pour rien... pour rien !...

— Pas tout à fait, dit maître Gaspard d'un ton de modestie, mais le marché n'est pas mauvais, il est même bon.... Je ne suis pas fâché de l'avoir fait. Tenez, voici l'acte de vente passé devant Me Nicolo, notaire à Paris, » fit-il en tirant une liasse de papiers de son portefeuille, et la présentant à son compère.

Frionnet, les bras croisés sur la table et les yeux tout ronds, se mit à lire ; on l'entendait souffler ; il ne disait rien.

« Mais... mais.... fit-il en se levant.... et l'argent ?.... l'argent ?.... Vous avez obtenu des termes pour le payement ?

— Non, il fallait de l'argent comptant ; j'ai

payé tout de suite.... Voilà la quittance en bonne forme. »

Alors Frionnet n'avait plus rien à dire; l'étonnement, la stupéfaction l'empêchaient de témoigner à maître Fix toute son admiration comme il aurait fallu, et il demanda :

« Vous n'aviez pas la somme, pourtant.... Cinq cent mille francs! Vous ne pouviez pas l'avoir.... Je connais assez votre fortune, monsieur le maire, pour me permettre....

— Il paraît que je l'avais, lui répondit maître Gaspard simplement, puisque la quittance est là ! Et puis, Frionnet, que je l'aie eue dans ma poche ou non, ça ne fait rien à l'affaire si j'ai pu me la procurer à temps. »

Ce coup était si beau, si hardi, que le compère ne pouvait en revenir.

« Vous avez vu Sabouriau, bien sûr, dit-il encore. Voyons, entre nous, monsieur le maire, combien a-t-il reçu?

— Monsieur Sabouriau ? pas un centime, dit maître Gaspard. Comment, comment pouvez-vous avoir des idées pareilles, Frionnet? Un si honnête homme !... »

Il goguenardait évidemment. La satisfaction du joueur habile, heureux, qui racle l'or et les billets de banque du tapis vert, et les empoche aux yeux des assistants, voilà ce qui se lisait dans le sourire de maître Fix.

Quant à Frionnet, il avait la figure longue d'une aune ; et contemplant en lui-même la magnificence de ce coup, dont il ne retirait pas un centime, lui pourtant qui le premier en avait fourni l'indication, involontaire il est vrai, mais enfin l'indication positive, il était devenu muet comme une carpe au fond de son vivier, les deux mains sur ses genoux, le nez en arrêt devant la quittance, regardant sans voir. Une sorte d'amertume, d'envie, l'empêchait de rien dire, quand Gaspard Fix, comprenant sans doute ce sentiment naturel, lui posa la main sur l'épaule en disant :

« C'est pourtant à vous, Frionnet, que je dois l'idée de la chose, et je veux que vous en ayez aussi votre part. »

Frionnet se redressa lentement.

« Nous allons défricher, dit maître Fix.

— Défricher, monsieur le maire? Mais il faut une autorisation du gouvernement.

— Ne vous en inquiétez pas.... tenez.... la voici !

— Encore !.... murmura Frionnet ; quelle chance !...

— On a toujours de la chance, quand on sait se remuer, répliqua le compère. Mais il ne s'agit pas de cela ; nous allons défricher, et je vous prends pour mon homme d'affaires. Le petit Marcel, votre clerc, gérera bien l'étude en attendant ; et vous, Frionnet, en considération de tous les vieux services et de vos solides connaissances, je vous donne pour mener le défrichement rondement, pour dresser les actes et surveiller l'exploitation, je vous donne dix pour cent sur les bénéfices; si je gagne trois cent mille francs, vous en aurez trente mille; si je gagne plus, vous aurez plus; si je gagne moins, vous aurez moins. »

Maître Gaspard, sans instruction première et fort peu versé dans les difficultés du droit, avait su depuis longtemps apprécier tous les mérites d'un tel compagnon, et ne voulait pas le lâcher dans cette affaire de longue haleine, il s'en serait bien gardé ! D'autre part, Frionnet, voyant qu'on ne l'oubliait pas tout à fait, laissa déborder son admiration ; il se leva et se mit à tourner autour de la chambre, en bégayant :

« Monsieur Fix, je suis à vous corps et âme! Je vous connais depuis longtemps... oui, je croyais vous connaître... mais j'étais un âne, une bourrique, je n'avais pas seulement l'idée de votre capacité pour les grandes entreprises... Ça, monsieur Fix, c'est votre bataille d'Austerlitz... quelque chose de grandiose... Vous êtes un homme de génie, un vrai ! »

Maître Gaspard, souriant d'un air de supériorité, tâchait de modérer l'enthousiasme de son compère.

« Allons, rasseyez-vous, lui disait-il, rasseyez-vous, Frionnet. Plus tard, quand l'affaire sera liquidée, quand il ne s'agira plus que de partager les bénéfices, alors vous pourrez me dire ça. On n'est pas plus bête qu'un grand nombre de ceux que nous connaissons, c'est sûr.... Mais ne nous glorifions pas nous-mêmes.... Remercions Dieu de ses bienfaits, Frionnet ; humilions-nous, jusqu'à ce que nous ayons l'affaire tout à fait dans le sac. Il peut arriver tant de choses !....

— Il ne peut rien arriver, criait Frionnet, les papiers sont en règle.

— Si... si... on ne peut pas savoir. Marchons avec ordre, ne laissons rien perdre, c'est le principal. Nous allons déjeuner ensemble. Simone, Simone, » cria-t-il en ouvrant la porte.

La mère Simone accourut.

« Simone, tu vas nous servir le déjeuner à nous deux, à Frionnet et à moi, ici, dans le cabinet ; nous avons à causer ensemble ; et tu feras monter une vieille bouteille de Thiaucourt de 1832, tu m'entends? »

Simone courut à la cave, Pâcotte vint met-

tre le couvert ; et, le déjeuner servi, la porte fermée, on se mit à causer d'affaires.

Il fut convenu dans cette conversation que l'opération serait tenue secrète, jusqu'à ce que Frionnet eût arrêté tous les voituriers du pays, pour mener le bois à raison de tant la corde par kilomètre, prix uniforme, et que chaque marché serait écrit, afin que ces gens ne pussent s'entendre et faire monter le prix du voiturage ; ce qui n'aurait pas manqué d'arriver, si le défrichement avait été connu d'avance. En outre, que Frionnet ferait des marchés semblables avec tous les maîtres bûcherons du pays, au meilleur compte possible, en prenant les signatures ; que l'on commencerait par tracer des chemins forestiers, pour faciliter la sortie des bois ; que l'on traiterait avec les scieries d'après les tarifs, ayant soin d'engager par écrit les propriétaires de ces usines à livrer régulièrement tant de planches, tant de madriers, par jour, les mesures bien spécifiées ; que Frionnet surveillerait aussi l'exploitation du bois à brûler et son transport aux verreries de Tiefenthâl, car un marché considérable avait été déjà passé pour des milliers de cordes, entre maître Fix et M. Nicolas Thomassin.

Enfin tout fut arrêté d'avance dans l'ensemble et dans les détails par les deux compères, qui s'y connaissaient. Après quoi ils se séparèrent pleins d'ardeur, pour se mettre à l'œuvre.

Ceci se passait dans le courant de novembre 1846. Jamais aussi belle affaire n'avait été faite au pays.

VII

Comme il s'agissait de commencer l'abatage avant le retour du printemps, parce que les bois coupés en pleine séve sont sujets à la pourriture et perdent beaucoup de leur valeur, Frionnet ne s'endormit pas une minute. Dès le lendemain, il était en route pour la montagne, engageant bûcherons, schlitteurs, sègares, voituriers, autant qu'il put en trouver, le tout par écrit en bonne forme, sans laisser à ces braves gens la moindre échappatoire ; car de se fier à leur parole, à l'antique poignée de main, inviolable et sacrée, ce n'était pas sa manière de voir. Quinze jours après, il avait des engagements en portefeuille par douzaines, et le hasard seul divulgua la grande opération.

Quelques voituriers et bûcherons, un dimanche au cabaret, après la messe, se communiquèrent leurs marchés avec Frionnet, et furent tout étonnés d'apprendre qu'ils n'étaient pas les seuls, que cela s'étendait au loin.

Alors on s'émut, on courut prendre des informations près de la partie forestière, et l'on apprit que M. Gaspard Fix avait acheté le domaine du Hôwald ; en outre, qu'il avait obtenu du gouvernement l'autorisation de défricher ; que les gardes particuliers traçaient déjà les chemins de schlitte et de vidange ; et que, selon toute probabilité, chacun des engagés recevrait avant quinze jours l'avis d'avoir à remplir son marché.

Quelle surprise !... maître Gaspard Fix propriétaire du Hôwald ! Il n'était plus question que de cela dans tout le pays, et M. le maire ne tarda point à s'en apercevoir, aux grands coups de chapeau qu'il recevait partout sur son passage.

« Frionnet, dit-il à son compère, notre affaire est connue ; nous n'avons plus besoin de la cacher ; d'ailleurs, tous les marchés sont faits, tout est en règle, voilà le principal. Maintenant il faut commencer le travail.

— C'est aussi mon avis, dit Frionnet. Je vais avertir notre monde, et lundi prochain on commencera sur toute la ligne. Seulement, monsieur le maire, je ne puis pas tout inspecter, il faut aussi que vous vous en mêliez.

— Cela va sans dire ; ce qu'on ne surveille pas soi-même est toujours mal fait. »

Et le lundi suivant, comme il avait été dit, le travail commença ; d'abord celui des bûcherons : on abattit, on abattit durant tous les mois de janvier, de février et de mars, sans désemparer, dans toutes les directions. Ces magnifiques arbres tombaient les uns sur les autres ; des percées immenses s'ouvraient sur les collines à perte de vue ; les roches nues, les côtes arides, les fonds marécageux se découvraient pour la première fois depuis des centaines d'années ; et l'abatage continuait toujours avant l'arrivée de la séve ; il fallait préparer de l'ouvrage pour tout l'été et jusqu'à l'entrée de l'hiver suivant.

Ainsi marchaient les choses.

Quant à l'admiration d'un si beau coup, à la considération dont maître Gaspard Fix était entouré de plus en plus, il est inutile d'en parler.

« Quel homme d'entreprise !... Quel coup d'œil ! disait-on. Et quelle fortune !... Payer cinq cent mille francs du jour au lendemain. Ah ! jamais nous n'aurions cru que cet homme extraordinaire arriverait si haut... Voilà ce

qui s'appelle le génie des grandes affaires!.. »

Le docteur Laurent lui-même reconnaissait que le beau-frère était plus fort qu'il n'avait cru :

« Oui, disait-il au Casino, il a plus d'audace que je le supposais. C'est une affaire superbe, qui rapportera de gros bénéfices à maître Gaspard et à son associé, car il doit avoir un associé très-riche et très-influent, qui a fourni les fonds et obtenu l'autorisation de déboiser. Ces sortes d'autorisations ne s'obtiennent pas facilement; c'est une chose grave, qui peut changer les conditions hygiéniques d'un pays. Je m'étonne même beaucoup que l'administration forestière ait consenti au déboisement du Hôwald, dont les terrains sont presque tous marécageux ; il faut qu'on lui ait pour ainsi dire forcé la main. Une fois les bois coupés, et tous ces marais exposés au soleil, Dieu sait ce qui arrivera; nous pourrons bien recevoir la visite du typhus et des fièvres paludéennes !... Mais que fait cela à maître Fix et à son associé ? L'affaire est bonne pour eux ; ils vont gagner beaucoup d'argent ; le reste ne les regarde pas ! »

Ainsi parlait le docteur, et l'avenir devait montrer qu'il avait raison ; mais, en attendant, ces grands abatages donnaient une impulsion extraordinaire au commerce du pays; toute la population forestière avait de l'ouvrage ; l'argent roulait!

On pense bien que maître Fix n'avait plus guère le temps de monter au Casino lire la gazette; il entendait bien parler quelquefois de réforme électorale et parlementaire, de banquets réformistes présidés par les chefs de l'opposition constitutionnelle et d'autres choses semblables; mais, au milieu de sa grande exploitation, c'était le moindre de ses soucis ; il ne songeait qu'à bien débiter son bois en planches, solives et madriers, à le bien faire corder, à le bien vendre.

Sur la fin de l'automne, voyant que tout le fonds lui resterait pour rien, une fois les bois coupés et vendus, et calculant que ce fonds, — avec le château, les étangs, les métairies,— tout aride et dépouillé qu'il allait être, représenterait encore une valeur de plus de quatre cent mille francs, maître Gaspard laissa éclater sa joie; l'idée du gros bénéfice qu'il allait faire lui donnait une bonne humeur remarquable, à ce point qu'en reconnaissance des services de Frionnet, il n'hésita pas à lui avancer quelques mille francs. C'était du reste le meilleur moyen d'encourager le compère à poursuivre le déboisement avec un redoublement d'ardeur.

Mais l'hiver arriva bientôt après, il fut très-rude dans la montagne, en cette année 1847 ; il fallut suspendre le travail, et les deux compères profitèrent de ce chômage forcé, pour apurer tous les comptes de l'exploitation.

Maître Gaspard, très-content de sa campagne, songeait à se remettre au courant de la politique.

On était alors en février 1848. Depuis quelques jours, toutes les gazettes parlaient d'un banquet qui devait se tenir aux Champs-Élysées, sous la présidence de M. Odilon-Barrot ; les membres de l'opposition, les journalistes et la jeunesse des écoles en masse avaient reçu des invitations.

Maître Gaspard, ses besicles sur le nez, les pieds dans ses pantoufles, lisait ces nouvelles chaque matin, en attendant Frionnet, qui ne manquait jamais d'entrer sur le coup de huit heures.

« Tenez !... voyez un peu la folie de ces Parisiens, disait-il en lui tendant le journal; voyez ce Ledru-Rollin, cet Odilon-Barrot, ce Lamartine, tout ce tas de gueux qui s'entendent ensemble pour troubler l'ordre. Ah ! si j'étais Louis-Philippe, comme je vous balayerais ça!... Boum !... Boum !... Je n'en laisserais pas échapper un seul !

— Mais qu'est-ce qu'ils veulent donc ces imbéciles? s'écriait Frionnet; qu'est-ce qu'ils demandent, avec leur adjonction des capacités? Est-ce que ceux qui ne sont pas capables d'amasser de quoi payer deux cents francs de contributions directes méritent qu'on les regarde ? Est-ce qu'avant de mettre le nez dans les affaires publiques il ne faut pas savoir faire les siennes ?

— C'est clair ! disait maître Gaspard ; c'est clair comme le jour. Mais ne nous fâchons pas, Frionnet ; un banquet de plus ou de moins, qu'est-ce que ça prouve? Quand ils auront bien mangé, bien bu, dépensé leur argent et braillé leur soûl, eh bien, les démagogues seront contents. Ils recommenceront ailleurs dans quinze jours ou trois semaines, et ça ne nous empêchera pas de continuer nos petites affaires. Allons, asseyez-vous, et voyons ce qui nous regarde ! »

Ils ouvraient alors le gros registre des comptes, pour éplucher le doit et l'avoir des bûcherons, des schlitteurs, des scieurs, des voituriers, et la gravité de cette occupation leur faisait oublier le reste.

Mais un beau matin qu'il n'était pas arrivé de journaux depuis trois jours, ce qu'on attribuait à la difficulté des chemins pendant la fonte des neiges, tandis que les deux com-

pères se livraient à leur occupation, tout à coup ils virent passer devant les fenêtres, sautant au milieu des flaques d'eau, M. le contrôleur Couleaux, d'habitude grave et même solennel.

« Qu'est-ce que c'est? dit maître Gaspard. Quelque chose se passe...

— Oui, ce n'est pas naturel, » remarqua Frionnet en se levant.

Et tous deux ouvrirent la porte du cabinet. M. Couleaux gravissait déjà les marches de l'escalier et criait dans le vestibule :

« Monsieur le maire, est-ce que le *Moniteur* est arrivé?

— Non, dit maître Gaspard, vous savez bien que le piéton n'est pas venu depuis trois jours, à cause des mauvais chemins de la montagne.

— Ah! s'écria Couleaux, en entrant tout pâle et se laissant tomber dans un fauteuil, ah! quel malheur!... Un exprès de Vandeuvre vient de m'apporter cette lettre de Paris, une lettre de mon neveu le stagiaire... Dieu du ciel! tenez... lisez... lisez vous-même! Ah! quelles nouvelles, mon Dieu!... »

Frionnet prit la lettre, et, s'approchant de la fenêtre, il lut tout haut :

« Mon cher oncle, Paris est en révolution. Le roi est en fuite... un gouvernement provisoire vient de s'établir à l'Hôtel-de-Ville ; voici les noms : Ledru-Rollin, Lamartine, Arago, Marie, Crémieux, etc. »

Et pendant que Frionnet pâlissait à son tour, maître Gaspard devenait rouge jusqu'aux oreilles.

« Hein! qu'est-ce que vous pensez de cela, mes pauvres amis? bégaya le contrôleur.

— Nous sommes perdus, dit Frionnet, les débiteurs sont les maîtres, ils nous couperont le cou! »

En entendant cela, maître Gaspard toussa deux fois, puis il se leva et ouvrit la fenêtre pour donner de l'air. Couleaux, les yeux écarquillés, regardait comme s'il avait vu la guillotine se dresser devant lui.

Le docteur Laurent passait justement dans la rue pour aller faire ses visites; et M. le maire, malgré le peu de sympathie qui régnait entre eux, se réveillant de sa stupeur, lui cria :

« Hé! beau-frère, vous savez la grande nouvelle?

— Oui, la République est proclamée, dit Laurent tout sérieux; c'est un peu tôt, le peuple est encore bien en retard; depuis cinquante ans on ne lui a rien appris de ce qu'il devrait savoir; on ne lui a enseigné que le catéchisme; mais, puisque nous avons la République, malgré tout nous tâcherons de la conserver.

— Ah! cria Couleaux, que vous avez raison, docteur! La République... mon Dieu! nous la voulons tous... c'est la plus belle forme de gouvernement... Malheureusement le peuple... »

M. Laurent, entendant cela, poursuivit son chemin. Alors M. le contrôleur, jaune comme un coing, sortit sans rien dire; et les deux compères, se regardant dans l'embrasure de la fenêtre, s'écrièrent ensemble :

« Que faire maintenant?

— Je vais à Tiefenthâl, dit maître Gaspard au bout d'une minute. Notre député, M. Thomassin, doit être revenu; c'est un homme prudent, il s'est bien sûr tiré de la bagarre.

— Oui, dépêchez-vous! c'est là que nous saurons la marche à suivre; avant tout, il faut s'entendre, prendre le mot d'ordre. Vous viendrez me voir en rentrant, monsieur le maire, je vous attendrai.

— C'est bien, dit maître Gaspard en courant dans la cour et criant :

— Faxland!... Faxland!... Attelle les deux chevaux... vite!... Nous allons à Tiefenthâl. »

Faxland venait justement de bouchonner ses chevaux. Dehors un paysan, dans la rue, criait : « Vive la République! »

« Vous entendez, monsieur le maire, on crie quelque chose là-bas, dit-il.

— Oui, c'est bien. Dépêche-toi seulement; ça ne nous regarde pas. »

Alors Faxland sortit les chevaux; et M. Gaspard Fix lui-même, poussant le char à bancs hors du hangar, jeta dessus une botte de paille et dit au palefrenier :

« Va mettre tes grosses bottes. Hé! n'oublie pas mon manteau. »

Il finit lui-même d'atteler, serra les boucles; et comme sa femme arrivait voir sur la porte ce qui se passait, il enjambait déjà le siège; puis, s'enveloppant du manteau que Faxland lui tendait, il dit à sa femme d'un ton de maître, pour éviter toute explication :

« Je reviendrai ce soir, Simone; tu m'attendras pour souper. Allons, monte, toi; en route!

— Hue! » cria Faxland, et les chevaux, cinglés d'un vigoureux coup de fouet, partirent comme le vent.

Faxland, n'ayant pas eu le temps de déjeuner, venait d'avaler à la cuisine un grand verre d'eau-de-vie pour s'éclaircir la vue, et, tout en galopant ventre à terre, il évitait les ornières, les gros pavés, enfin tous les obstacles du chemin, avec une adresse merveil-

leuse. Mais, au bout du village, comme les cris de : « Vive la République ! » éclataient au cabaret des *Trois-Pigeons*, un éclair lui passa devant les yeux, il se dit : « L'Empereur est revenu ! » et d'une voix terrible, levant son gros bonnet de la main gauche et manœuvrant le fouet de l'autre, il se mit à crier :

« Vive l'Empereur ! »

Maître Gaspard, lui, ne disait rien ; accroupi, le dos dans la paille, et le bord du feutre rabattu sur les yeux, il rêvait aux mauvaises payes, à la suspension du travail, à l'enlèvement du bois dans les coupes, à la descente des montagnards, lorsqu'ils apprendraient la proclamation de la République, enfin à tous les malheurs qui pouvaient arriver. Il ne se fâchait pas contre Faxland, sachant bien qu'au moindre ordre de ne plus crier : « Vive l'Empereur ! » le vieux hussard, dans son indignation, serait capable de verser la voiture, au risque de leur casser les reins à tous les deux.

A chaque village qui se rencontrait, c'était à recommencer ; Faxland se levait à demi, tapait sur les chevaux et criait à gorge déployée :

« Vive l'Empereur !... vive la République !... Hue !... En avant... ça marche !... »

Les gens regardaient tout étonnés, se disant :

« C'est le maire de La Neuville, le riche !... Qu'est-ce qui se passe ?... Qu'est-ce que ça veut dire ?... »

Dans d'autres villages, où la nouvelle courait déjà, tout fourmillait de monde ; les auberges et les cabarets bourdonnaient comme des ruches ; hommes, femmes, enfants, sur les marches de leurs baraques, riaient, chantaient et criaient :

« Vive la République ! »

La grande voix de Faxland, avec son « Vive l'Empereur ! » leur faisait tourner la tête ; et quelques anciens soldats, en blouse, levant leur bonnet de coton, répétaient alors le même cri, ce qui redoublait la joie et l'enthousiasme du brave homme.

« Je savais bien qu'il n'était pas mort et qu'il reviendrait, s'écriait-il ; ça ne pouvait pas manquer ! »

Maître Gaspard rêvait toujours. Que d'idées lui passaient par la tête, et qu'il était impatient d'arriver à Tiefenthal !

Enfin, vers midi, le château de M. Thomassin apparut au fond de la vallée. Nombre de voitures avaient déjà tracé leur passage dans la longue avenue blanche. Les cheminées de l'usine fumaient comme d'habitude, mais la maison d'habitation, avec ses grandes remises et ses attenances, paraissait solitaire ; les chiens seuls, au bruit des grelots, se mirent à hurler. Un vieux domestique, M. Robert, remplissant les fonctions de majordome, parut sur la porte comme le char à bancs s'arrêtait à quelques pas du péristyle.

« M. Thomassin ? cria maître Gaspard, sautant de voiture et secouant la paille de ses habits. Je voudrais le voir tout de suite ! »

M. Robert l'avait reconnu pour un des amis de la maison, et dit en se sauvant :

« Je reviens, monsieur le maire, je reviens ! »

Une minute après, il reparaissait en s'écriant :

« Si monsieur le maire veut se donner la peine d'entrer !... »

En même temps, il courait donner l'ordre de dételer et priait poliment Faxland d'entrer à la cuisine, ce que le vieux hussard trouva tout naturel.

M. Gaspard traversait alors le vestibule ; il entendait à gauche un grand bourdonnement de voix et voyait dans l'antichambre des chapeaux ronds, des tricornes, des manteaux pendus au mur. Il écoutait, lorsque la porte du fond s'ouvrit et que M. Thomassin lui-même, en longue capote de voyage, la figure fatiguée, apparut et lui tendit la main.

« Ah ! monsieur le maire, lui dit-il, j'étais sûr de votre visite dans ces graves circonstances.

— Oui, monsieur le député, répondit maître Gaspard en se découvrant ; à la première nouvelle, j'ai voulu savoir ce qu'il fallait faire et je suis venu.

— Eh bien ! entrez, entrez ! » dit M. Thomassin en le précédant dans une longue salle, au bout de laquelle brillait un feu magnifique dans une haute cheminée de marbre.

Un grand nombre de personnes se pressaient là autour d'une table couverte de journaux, les unes assises, les autres debout : des dames et des messieurs, des prêtres et des fonctionnaires.

A peine la porte ouverte, tous les yeux se tournèrent vers le nouvel arrivant. Maître Gaspard, du premier coup d'œil, remarqua une sorte d'épouvante répandue au milieu de ces gens ; ils étaient tous pâles, attentifs et comme saisis.

« Mesdames et messieurs, dit gravement le député, j'ai l'honneur de vous présenter M. Gaspard Fix, maire de La Neuville, un homme sûr, un des nôtres, un autre nous-mêmes. »

En même temps, cinq ou six voix inquiètes demandaient à la fois :

Ce sont des trembleurs... (p. 32).

« Eh bien! monsieur le maire, eh bien! que se passe-t-il chez vous?... Comment la nouvelle est-elle accueillie?»

Lui, son large feutre à la main, regardait ces figures défaites : Mme Reine Thomassin, la maîtresse de la maison, M. le sous-préfet Thiébaut, M. le procureur Mathis, M. le grand-vicaire de Vieille-Ville, des jeunes gens à moustaches, enfin tous les gros bonnets du pays, réunis là comme des perdreaux effarouchés dans un buisson.

Maître Gaspard ne manquait pas de courage, il en avait même beaucoup et se sentait capable de tout risquer et de tout hacher sans miséricorde pour conserver son avoir. Ces gens craintifs lui firent pitié.

« Ce sont des trembleurs, se dit-il; et pourtant ils ont plus à perdre que moi! »

Mme Reine Thomassin ayant répété dans le plus grand trouble :

« Au nom du ciel, monsieur le maire, parlez! Que se passe-t-il chez vous? Dans quel état sont les esprits? »

Il toussa et dit :

« Chez nous, madame, il ne se passe pas encore grand'chose; mais demain ce sera terrible!...

— Vous croyez?

— Oui, la mauvaise nouvelle gagne partout; les gueux se réunissent dans les cabarets, ils complotent ensemble; ça se remue, ça fourmille, ça ne demande qu'à happer le bien des honnêtes gens. »

Et voyant l'effet de son discours, il ajouta :

Je crierai plus fort que tous les autres (p. 34).

« Le pire, c'est qu'ils n'ont pas de religion; ils veulent tous avoir leur part du gâteau; ils crient : « Vive la République! » Je n'ai vu que ça sur toute ma route.

— Ils crient « Vive la République! » monsieur le maire.

— Hé! sans doute. Qu'est-ce que vous voulez qu'ils crient? On leur a toujours dit en chaire que la République c'était le droit d'aller dans les bois couper les arbres qui leur conviennent, d'assommer les gardes et les rats-de-cave qui leur ont fait des procès-verbaux, de houspiller les juifs qui les ont volés... A force de l'entendre répéter par les curés, ils ont fini par le croire. Les vieux soldats crient aussi « Vive l'Empereur! » Ils pensent que l'Empereur va revenir avec son mameluck!... Enfin, qu'est-ce qu'on peut savoir? Pourvu que demain ou après les montagnards ne nous tombent pas sur le dos, comme les anciens racontent qu'ils ont fait en 89, c'est tout ce que je souhaite. »

Il parlait encore, que toute la société se levait, et les dames criaient, à droite, à gauche :

« Vous entendez, monsieur Thomassin!... Vous entendez, monsieur de Muleroy!... Nous le savions.... nous en étions sûres!.... »

Messieurs les curés parlaient de gagner la Suisse, et les beaux jeunes gens ne semblaient pas moins pressés de lever le pied. Maître Gaspard, lui, restait calme, regardant, écoutant, tout surpris d'une confusion pareille.

« Mon Dieu, ma chère amie, bégayait

M. Thomassin, rien n'est prêt.... Il faut pourtant se donner le temps de réfléchir... On ne peut se décider aussi vite... »

Et tous les autres parlaient et gesticulaient sans pouvoir s'entendre.

A la fin, Mme Reine, s'étant rapprochée de maître Gaspard, lui demanda :

« N'est-ce pas, monsieur le maire, vous ne voyez pas autre chose à faire?

— Quoi, madame?

— Se sauver ! »

Maître Gaspard recula d'un pas, sa grosse figure charnue devint pourpre :

« Oh ! oh ! s'écria-t-il d'un accent brutal, me sauver, moi ! Me sauver, en abandonnant ma maison, mes champs, mes prés, mes bois, tout ce que j'ai gagné sou par sou, liard par liard, depuis trente ans... oh ! oh ! messieurs, mesdames, comme vous y allez !... On voit bien que ça ne vous a pas coûté beaucoup de mal... Non... non... Gaspard Fix n'est pas de ceux-là qui se sauvent !... »

Et sa franchise ayant fait rougir ce grand monde, il ajouta en levant les deux bras, son chapeau d'une main et le bâton pendu au poignet de l'autre :

« Hé ! mon Dieu, on ne meurt qu'une fois !... A la guerre comme à la guerre !... S'il faut hurler avec les loups, on hurlera avec les loups, on criera : « Vive la République !... » Moi, plutôt que de lâcher mon bien et de me sauver comme Louis-Philippe, je crierai plus fort que tous les autres ensemble. Ceux qui se sauvent ont toujours tort; on dit : — S'ils avaient bonne conscience, ces coquins ne se sauveraient pas ! »

Une sorte de consternation se peignait alors sur toutes les figures. Mais dans le même instant M. de Muleroy, que maître Gaspard avait reconnu du premier coup d'œil, assis tout attentif dans un coin, et qui n'avait pas quitté sa place au milieu du tumulte, M. de Muleroy, se levant, alla se mettre le dos à la flamme contre la cheminée, et dit d'une voix nette :

« M. le maire vient de prononcer le mot de la situation : « Ceux qui se sauvent ont toujours tort. Il faut hurler avec les loups !... » C'est bien, monsieur le maire, c'est très-bien ! »

Et comme la plupart se rasseyaient, lui, se barbouillant le nez de tabac, continua :

« Oui, mesdames et messieurs, il faut crier : « Vive la République ! » plus haut que tout le monde. Qu'arriverait-il si nous passions en pays étranger? C'est tout simple : la République nous traiterait en ennemis; elle nous appliquerait la loi des suspects, comme à la ci-devant noblesse de France, en 92 ; elle nous sommerait de rentrer à bref délai, faute de quoi nos biens seraient confisqués au profit de la nation; on les dépècerait, on les vendrait par petits lots, à des gens qui sauraient les défendre. L'Europe ne s'intéresserait pas à nous, elle nous regarde comme des usurpateurs; et nous serions littéralement réduits à la misère, sans avoir des Condé, des Noailles, des Richelieu, pour relever notre infortune. Voilà ce qui nous attendrait en Allemagne, en Russie, en Angleterre !... M. le maire vient donc de nous donner un excellent conseil, crions : « Vive la République ! » Et surtout, fit-il en se tournant vers le sous-préfet, que nos fonctionnaires se gardent bien de donner leur démission... Ces actes-là... ces scrupules sont pitoyables... Restons en place !... Parmi toutes les fautes que nous avons commises, on ne peut du moins nous reprocher d'avoir instruit le peuple; grâce à son ignorance, nous sommes toujours les gens nécessaires, indispensables; on n'administre pas, on ne perçoit pas les impôts, on ne juge pas, on ne légifère pas, on ne conduit pas les armées, sans préfets, sans receveurs, sans magistrats, sans députés, sans généraux. Il faut avoir fait des études spéciales pour remplir chacun de ces emplois, et le peuple ne sait fort heureusement ni A ni B. L'ignorance, la sainte ignorance des masses nous sauve et nous sauvera toujours; le principal est de la maintenir ! Or, si nous partions, qui pourrait empêcher les républicains de décréter l'instruction gratuite, obligatoire et surtout laïque ? Personne !... Ils le feraient tout de suite, croyez-le bien, et ne seraient tranquilles qu'après avoir mis le peuple en position d'exercer avec discernement le droit de suffrage qu'ils viennent de lui donner. Alors la République pourrait braver toutes les attaques; elle trouverait facilement, dans les masses encore vierges de cette nation, des capacités innombrables en tous genres, peut-êtres moins aiguisées, moins civilisées que les nôtres, mais plus originales et plus robustes. Le moins qui pourrait nous arriver, ce serait d'être forcés de partager avec ces nouveaux venus les fonctions, les honneurs, le pouvoir, enfin tous les avantages que nous assure le monopole de l'instruction. En tout cas, le gouvernement exclusif de la bourgeoisie serait anéanti et la démocratie triompherait; le concours remplacerait partout la nomination administrative; il ne suffirait plus d'être le fils de quelqu'un pour être quelque chose, il faudrait d'abord être une capacité. Notre classe, peu nombreuse, peut-elle, à instruction égale,

produire autant de capacités que la nation tout entière? Non! Nous passerions à l'état de minorité gouvernementale; nous serions forcés de nous fondre dans la démocratie ou de disparaître. Restons, pour conjurer de si grands malheurs; faisons face à l'orage: il sera court! Tous nos amis conservant leurs fonctions, ou ne craignant pas d'en demander au gouvernement de la République, se trouveront en position de calmer, de modérer, et dans quelque temps d'arrêter les mauvais instincts de la foule. Le clergé fera comme nous. Il nous aidera; nos intérêts sont les mêmes; une action commune est indispensable pour atteindre à un bon résultat final... Restons donc, je le répète, et crions: « Vive la République!... Vive le suffrage universel!... Vive la liberté, l'égalité, la fraternité! » Les nôtres, un instant dispersés, vont se réunir, reconstituer notre administration, notre police, notre armée, que les républicains de Paris ont humiliée sottement, en la forçant de rendre ses armes! Croyez-en ma vieille expérience, dans trois ou quatre mois au plus tard, nous pourrons reprendre l'offensive. »

En ce moment, une haute porte à droite s'ouvrit à deux battants, et maître Gaspard vit un déjeuner magnifique servi dans la salle voisine; car, même au milieu de ces émotions extraordinaires, le train habituel de la maison n'était pas changé.

« A tantôt les affaires sérieuses! dit M. Thomassin d'un air guilleret. Mon ami de Muleroy a raison... Il faut rester... et danser la carmagnole avec les républicains. Notre tour reviendra!... »

Les dames paraissaient un peu rassurées; mais Fix, lui, se disait que ce n'était pas le temps de se goberger; il ne pensait qu'à retourner à La Neuville, pour protéger son bien; et M. Thomassin l'ayant prié à déjeuner:

« Oh! monsieur le député, dit-il à haute voix, vous me faites trop d'honneur.... Je suis pressé de rentrer.... Qu'est-ce qu'il me faut? Un verre de vin, un morceau de pain; je vais tranquillement à la cuisine, ça vaudra mieux. »

Tous les assistants rougissaient de l'entendre; lui, devinant leur pensée, ajouta:

« Dans ce temps, il faut se mettre bien avec tout le monde; il faut donner la main au premier venu; qui sait ce qui peut arriver demain? J'aurai peut-être besoin que mon domestique risque sa vie pour moi; ça lui fera plaisir de boire un coup avec son maître! »

Et, sans attendre la réponse de M. Thomassin, il salua et sortit en pensant:

« Ces gens parlent bien, mais ils n'ont pas de courage! »

M. de Muleroy, le montrant du doigt, dit alors:

« Voyez cet homme, il est à peine sorti du limon populaire, son père traînait la brouette; il n'a presque pas d'instruction, eh bien! c'est déjà un politique! Figurez-vous, d'après cela, ce que le peuple produirait d'hommes remarquables en tous genres, si malheureusement on l'instruisait. »

Et, donnant le bras à Mme Thomassin, il passa dans la salle à manger, sous les grandes portières de soie; les autres, deux à deux, le suivirent.

Pendant ce temps, maître Gaspard entrait dans la cuisine, où le feu des fourneaux brillait de toute sa splendeur, illuminant les marmites, les casseroles et la grande étagère couverte de poissons et de viandes succulentes. Il voyait Faxland, dans un des angles, les jambes écartées sous une table de chêne massive, en face d'une demi-douzaine de bouteilles vides et d'un énorme pâté de venaison. Trois ou quatre domestiques lui tenaient compagnie; ils discutaient politique ensemble, et le vieux hussard leur prédisait le retour de l'Empereur, lorsque la vue de M. le maire, arrivant tout à coup, les troubla:

« Monsieur le maire!... » firent-ils en se levant.

Mais maître Gaspard, d'un air jovial, leur cria:

« Restez!... Ne vous dérangez pas!... Vous êtes bien... Je viens seulement boire un coup et casser une croûte avec vous, avant de partir. »

Alors, ils se rassirent, et Faxland pensa:

« Le maître est pourtant un bon enfant!... Il aurait pu rester avec les huppés, il aime mieux venir ici. »

M. le majordome Robert, tout honteux, s'était empressé d'offrir une chaise à M. le maire, mais maître Gaspard resta debout.

Il se versa lui-même à boire et dit joyeusement, après avoir vidé son verre:

« Ça, c'est du vrai bourgogne, du vin de député.... On ne se refuse rien ici.... Ha! ha! ha! »

Tous riaient avec lui.

Puis il se coupa une bonne tranche de pâté, qu'il mangea, regardant la grande cuisine d'un air d'admiration et disant:

« Voilà ce qui s'appelle une maîtresse cuisine; je n'en ai jamais vu de plus belle! »

Les autres, malgré le bon vin qu'ils avaient bu, étaient un peu gênés et ne répondaient pas.

Maître Gaspard allait et venait. Il remplit encore une fois son verre et finit par dire au vieux hussard :

« Allons, Faxland, il est temps de partir, si nous voulons rentrer avant la nuit.

— J'y vais.... je vais atteler !... » s'écria Faxland en courant dehors.

D'autres sans doute l'aidèrent à tirer les chevaux de l'écurie, car cinq minutes après, maître Gaspard, étant sorti, vit la voiture prête et le vieux soldat sur son siège ; il s'assit derrière lui et ramena soigneusement son manteau sur ses épaules. M. Robert, du haut du perron, lui souhaitait bon voyage, et la voiture partit, franchissant la grille au galop.

Faxland, qui ne voyait jamais plus clair qu'après avoir bu, fouettait les chevaux à tour de bras; les tas de cailloux, les grands sapins, les vieilles roches penchées sur la route, les sentiers marqués de pas profonds dans la neige, tout défilait avec une rapidité extraordinaire.

De temps en temps le vieux hussard essayait encore de crier : « Vive l'Empereur! » Mais, à force de s'être enroué le matin, son cri ne ressemblait plus qu'au croassement d'un corbeau.

Il était cinq heures et la nuit venait, les petites maisons le long de la route s'éclairaient une à une, lorsqu'ils rentrèrent à La Neuville.

Malgré l'onglée qui le tenait aux pieds, maître Gaspard n'oublia pas son compère :

« Halte! » fit-il en arrivant devant la maison de Frionnet.

La voiture s'arrêta, et presque aussitôt l'huissier sortit de l'allée, son bonnet de peau de renard tiré sur la nuque. Il s'approcha en souriant :

« Eh bien ? » fit-il à voix basse.

Maître Gaspard s'était penché à son oreille :

« Il faut hurler avec les loups.... Il faut crier « Vive la République ! » plus fort que tous les autres.

— Ah ! ah ! fit Frionnet, dont les yeux scintillèrent, je comprends.... Une fois dans la place....

— Justement !.., interrompit maître Gaspard. Mais il fait un froid terrible, je ne sens plus mes pieds.... Venez ce soir à la maison, je vous raconterai le reste. En route, Faxland ! »

VIII

Le lendemain, les journaux de Paris arrivèrent. Maître Gaspard fit afficher tout de suite les noms du gouvernement provisoire à la porte de la mairie. Il fit sonner la cloche pour réunir le conseil municipal; puis, ayant ceint son écharpe de maire, il se rendit à la maison commune.

Messieurs les conseillers étaient déjà réunis autour de la table, dans la salle des délibérations, fort curieux de savoir ce que M. le maire allait dire, car la grande nouvelle s'était répandue, et chacun, de son côté, ne savait quoi penser.

M. Gaspard Fix, la figure rouge, entra gravement et s'assit dans son fauteuil. Tous les conseillers le regardaient; il se leva et leur tint le discours suivant :

« Vous savez tous que les Parisiens ont chassé Louis-Philippe, sa famille royale et ses ministres. En apprenant ça, j'ai dit : — Voilà le plus beau jour de ma vie! Nous sommes enfin débarrassés de la liste civile, et de toutes les autres dépenses inutiles, en fêtes, en bâtisses, en peintures, en voyages, qui nous coûtaient les yeux de la tête.

« Depuis longtemps je pensais que nous finirions par avoir la République, car les impositions augmentaient de jour en jour, les rats-de-cave venaient exercer tous les samedis ; les gendarmes empêchaient les gens de boire tranquillement leur chopine à l'auberge après dix heures du soir, enfin, ça ne pouvait pas durer, c'était contre nature : on arrêtait le commerce et l'on augmentait les charges pour entretenir l'avarice du roi et de ses ministres.

« Depuis que le monde existe, on n'a jamais vu de roi plus avare que ce Louis-Philippe. Il demandait des dotations tous les ans pour ses fils, pour ses filles, pour ses gendres, comme si chacun ne devait pas doter ses enfants de son propre bien, au lieu d'aller mendier celui des autres.

« Finalement, il voulait empêcher les gens de faire des banquets entre eux, de boire un coup et de manger un morceau avec de vieux camarades ; on aurait dit que cette dépense le regardait, que l'argent sortait de sa poche. C'était trop fort. La nation s'est révoltée, et elle a bien fait !

« Nous sommes maintenant en République. Ça veut dire que chacun, riche ou pauvre, pourvu qu'il ait vingt et un ans, pourra nommer le député qui lui plaira. Est-ce que les pauvres n'ont pas le droit, aussi bien que les riches, d'aller au chef-lieu d'arrondissement nommer ceux qu'ils veulent? Est-ce que chacun ne paye pas les impôts en proportion de

ses moyens? Et si ceux qui se présentent pour être députés font de la dépense, soit en vin, soit en bière, soit en cervelas, est-ce que les pauvres gens n'ont pas le droit d'en profiter aussi bien que ceux qui payent deux cents francs de contributions directes? Pourquoi donc les riches contribuables auraient-ils seuls le droit de se goberger aux dépens des candidats? C'est une véritable abomination!..... Aussi, moi je crie de tout mon cœur : Vive la République!... Vive la justice!... Vive la nation! »

Tous les conseillers répétèrent ce cri avec enthousiasme, et maître Gaspard s'étant rassis dans son fauteuil, M. Berthomé, secrétaire de la mairie, donna lecture des premiers décrets du gouvernement provisoire, sur le rétablissement des voies de communication dans Paris et la banlieue, sur l'abrogation des lois de septembre regardant les écrits périodiques et le cautionnement des journaux, sur l'ouverture des clubs et des réunions dans toutes les villes de France.

On écoutait gravement. La séance se prolongea jusque vers onze heures; ensuite, on sortit en se réjouissant de ces choses, pour aller dîner.

Maître Gaspard rentra chez lui l'air calme et tranquille, ce qui ne l'empêchait pas d'être soucieux, car il se rappelait 1830, où les paysans étaient tombés sur les usuriers juifs, et les grands ravages que l'on avait faits alors dans les bois. Mais comme tout, aux environs, paraissait encore paisible, il se mit à table et dîna de bon appétit, pensant qu'il serait temps de s'inquiéter et d'appeler la gendarmerie, si les montagnards se mettaient à recommencer les mêmes dégâts.

Il recommanda bien à Simone de ne plus refuser le crédit aux grands braillards qui vont décrier les gens au loin, mais de marquer tout avec soin sur l'ardoise, l'avertissant qu'il écrirait tout en détail sur le registre, chaque soir, et qu'on retrouverait cela, par la suite, avec les intérêts.

Il fit des recommandations semblables à son compère Frionnet, lui disant d'arrêter provisoirement toutes poursuites contre les mauvais débiteurs, qui jettent de grands cris et soulèvent la mauvaise race contre vous dans les moments de trouble; la seule chose qu'il lui prescrivit, ce fut de veiller aux coupes, pour les empêcher d'être pillées la nuit, et, si le cas se présentait, de faire toutes les constatations légales, toujours accompagné d'un garde, d'un maire ou d'un adjoint; de dresser le procès-verbal en règle, afin de pouvoir commencer les poursuites lorsque l'orage serait passé.

Frionnet, fort prudent de sa nature, entra parfaitement dans ses idées, et leur plan fut arrêté de la sorte.

Cependant, la discussion au sujet des événements qu'on venait de lire s'animait au Casino; les bols de punch et de vin chaud avaient exalté tous les esprits. Après les cris de : « Vive la République!... Vive la nation!... » qui, depuis le matin, retentissaient en haut, étaient arrivés les discours, les contestations.

Maître Gaspard, entendant tout cela de son cabinet, monta, vers les deux heures, pour voir ce qui se passait. Il supposait que le beau-frère Laurent, plus content, plus joyeux que tous les autres, de voir son gouvernement républicain établi, avait pu blesser quelqu'un de la compagnie, et que de là venaient ces éclats de voix et ces trépignements qui remplissaient la maison. Et comme maître Gaspard avait pour principe de se tenir au gros de l'arbre et de soutenir les plus forts, il voulait appuyer le beau-frère.

Aussi jugez de son étonnement, lorsqu'en ouvrant la porte en haut, il entendit Couleaux, le plus solide appui, le meilleur serviteur du gouvernement de Juillet, reprocher d'une voix éclatante, au docteur Laurent, de ne pas trouver la conduite de Louis-Philippe indigne et sa fuite honteuse, de chercher à l'excuser, et de ne pas montrer des sentiments assez civiques dans les circonstances graves où l'on se trouvait.

M. Couleaux, assis entre l'ancien maire Hodel et Méchini, tapait du poing sur la table, tout furieux; une quantité d'autres admiraient son éloquence et l'applaudissaient; et le beau-frère Laurent, seul debout, le dos appuyé contre le grand poêle de faïence, l'écoutait en souriant d'un air ironique.

« Vous êtes bien enthousiaste de cette nouvelle forme gouvernementale, monsieur Couleaux, dit-il à la fin; j'en suis réjoui!... Mais dans tout cela, dans tous ces événements, je vois Louis-Philippe qui veut maintenir envers et contre tous le droit des électeurs établi par la Charte. Je le vois qui fait battre le rappel pour appeler ces électeurs à soutenir leur privilége; je vois que ces électeurs, peu confiants dans leur droit, restent tranquillement chez eux; que plusieurs prêtent même leur fusil et leur uniforme de garde nationale à des gens qui vont se ranger avec le peuple; je vois l'armée, en présence de cette délection, qui tire ses coups de fusil en l'air et rentre dans ses casernes, et Louis-Philippe, abandonné de

tous, qui reste seul pour défendre la Charte ! Voyons, monsieur Couleaux, je ne suis pas un ami de Louis-Philippe, mais en bonne foi, je vous le demande, vouliez-vous que cet homme, ce vieillard, tînt seul contre la population ?

— Oui ! s'écria Couleaux d'un ton héroïque, il devait mourir à son poste. Je ne connais que ça, moi ! Quand on est roi de France, il faut savoir mourir ! »

Presque tous les autres applaudirent à ces nobles paroles.

Dans ce moment, le docteur Laurent, apercevant maître Gaspard tout ébahi sur la porte, lui demanda gaiement :

« Et vous, beau-frère, êtes-vous du même avis que ces messieurs ?

— Comment ! s'écria maître Gaspard. Je soutiens que Louis-Philippe et ses ministres ont mérité d'être pendus, et je ne comprends pas que vous, Laurent, vous osiez les soutenir.

— Allons, bon ! s'écria le docteur, en partant d'un immense éclat de rire, c'est moi maintenant qui suis le philippiste et le réactionnaire ! »

Il s'était mis à marcher, riant toujours.

« Oui, disait-il de bonne humeur, c'est moi qui suis l'homme du gouvernement de juillet; et vous, monsieur Couleaux, vous, maître Gaspard, vous êtes les républicains... Quelle heureuse transformation !.... Mais au fait, tant mieux, tant mieux, c'est tout ce que nous demandons, la République n'est pas un gouvernement de parti, c'est le gouvernement de toute la nation. Seulement écoutez, messieurs, en tout il faut de la bonne foi ; si vous entrez dans la République, parce que vous avez reconnu que c'est le seul gouvernement juste, le seul profitable à tout le pays, et si vous renoncez sans arrière-pensée à tous vos priviléges, alors soyez les bienvenus....

— De quel droit, s'écria Couleaux, oseriez-vous soupçonner notre sincérité ?

— Ah ! dit le docteur en s'arrêtant, c'est que le 1er mai de l'année dernière, jour de la Saint-Philippe, je vous ai entendu crier avec tant d'enthousiasme : « Vive le roi !... » Vous comprenez... un léger doute est permis. »

Et comme M. Couleaux, étonné de cet argument personnel, restait coi, le docteur, regardant maître Gaspard, ajouta :

« Et vous, beau-frère, je vous ai entendu si souvent crier contre les « gueux de Jacobins ! » comme vous nous appeliez, que ce souvenir me trouble un peu. »

Il riait, et maître Gaspard, rouge jusqu'aux oreilles, balbutiait :

« Oui.... oui.... c'est possible !.... Mais, quand on voit clair... Quand un homme reconnaît qu'il s'est trompé, eh bien ! il doit avoir le courage de le dire, et je le dis... Je n'ai pas reçu d'instruction, moi... ce n'est pas ma faute !... Mais je tiens toujours avec la justice.

— Alons, tant mieux, s'écria Laurent. Ce changement subit m'avait fait craindre quelque chose. Il arrive souvent que les chats s'introduisent dans le garde-manger, sous prétexte de le défendre contre les souris ! Enfin, du moment que nous sommes tous d'accord, tous convaincus et sincères, buvons à la santé de la République ! »

Alors les verres furent remplis, on trinqua jusqu'à cinq heures du soir, s'entretenant de la réorganisation de la garde nationale, de l'arrivée probable d'un délégué du gouvernement provisoire, et de la plantation d'un arbre de la liberté, dont maître Gaspard avait eu la première idée, et qu'il voulait aller prendre lui-même dans ses bois, pour le transporter, au son de la musique, sur la place de la Fontaine, en face du *Mouton-d'Or*.

La concorde ne cessa plus de régner entre les membres de l'honorable compagnie, jusqu'au départ.

Mais le même soir, maître Gaspard, se trouvant seul avec son compère Frionnet, ne lui cacha pas ses inquiétudes au sujet du beau-frère.

« Depuis les élections, Laurent m'en veut, dit-il ; jamais il ne me pardonnera la déconfiture de son ami Brunel et la nomination de Thomassin ; il se méfie de nous tous, et je crois qu'il a des soupçons sur le mot d'ordre. Oui, en parlant des chats qui entrent dans le garde-manger, c'est moi qu'il regardait, en riant d'un air particulier et clignant de l'œil, comme pour me dire : « Attention !... » C'est un finaud, on croirait qu'il a tout entendu derrière la porte.

— Ecoutez, monsieur le maire, lui répondit Frionnet, tout ça, c'est possible.... Mais quand même le docteur Laurent et tous les républicains connaîtraient le mot d'ordre et la manœuvre, qu'est-ce qu'ils pourraient y faire? Le peuple est bête..... bête !.... Il ne sait rien, il écoute ceux qui crient le plus fort, qui se mettent en avant !.... Tenez, regardez seulement à l'église, les plus grands braillards sont toujours les meilleurs prédicateurs ; c'est la même chose en politique. Ah ! si le peuple connaissait ses intérêts.... s'il votait dans ses intérêts, s'il réfléchissait que ses intérêts à lui ne sont pas les mêmes que ceux de M. Tho-

massin, et s'il écoutait les raisons, au lieu d'écouter les belles paroles, ce serait plus difficile. Mais de cette façon tout ira bien : seulement il faut toujours se mettre en avant. A votre place, moi, j'ouvrirais un club à La Neuville, je me ferais nommer président ; j'aurais quelques bons amis pour crier quand je parlerais.... « C'est ça !.... C'est bien ça !... Vive le citoyen Fix !... » Et puis.... et puis... ma foi, je me ferais nommer député.

— Halte !... halte !... dit maître Gaspard, en se levant comme épouvanté et courant ouvrir la porte, pour voir si personne ne pouvait entendre.

— Eh! pourquoi pas? reprit le compère d'un air tranquille. Est-ce que vous n'êtes pas aussi capable que Thomassin? Est-ce que nous ne pouvons pas travailler les électeurs pour vous comme nous les avons travaillés pour lui? Qu'est-ce qu'il a donc de si extraordinaire, ce Thomassin? Son père était un petit employé de la gabelle, avant 89, « un gabelou! » qui s'est enrichi avec les biens nationaux. Il sait un peu de chimie... La chimie, monsieur Fix, c'est l'art de faire du beurre sans crème et du vin sans raisin; vous en savez autant que lui, puisque vous faites de la bière sans orge et que les rats-de-cave n'y voient que du bleu! Thomassin s'est fait nommer député en promettant de défendre les intérêts du pays; il n'a rien défendu que son magot; il a toujours voté pour le gouvernement, et le gouvernement, par reconnaissance, lui a donné tout ce qu'il demandait : du bois à bon marché, des routes pour son usine, des droits sur les verres étrangers, pour protéger les siens contre la concurrence, pour nous forcer de payer très-cher les produits de M. Thomassin, quand l'étranger nous aurait fourni les mêmes choses à moitié prix. Mon Dieu, ce n'est pas avec sa chimie qu'il est devenu millionnaire, c'est avec ses votes; vous savez cela aussi bien que moi. Eh bien, à votre place, monsieur le maire, je suivrais son exemple; je me ferais nommer député, et une fois député, je voterais toujours pour le gouvernement, république ou monarchie, — ça me serait bien égal, — pourvu que le gouvernement me donne tout ce que je lui demanderais.

— Pas encore... pas encore, Frionnet! disait maître Gaspard à voix basse; plus tard... nous verrons... Mais il faut attendre... il faut voir ce qui va se passer...

— Comme vous voudrez, dit le compère; mais, à votre place, moi, je commencerais tout de suite... vous êtes trop modeste, monsieur Fix, beaucoup trop modeste... vous ne connaissez pas vos capacités! »

Ils se séparèrent là-dessus, et toute la nuit maître Gaspard ne fit que rêver aux idées de Frionnet, qui s'accordaient sous un grand nombre de rapports avec les siennes.

IX

Maître Fix craignait le bon sens des républicains, mais ses inquiétudes ne durèrent pas longtemps; des nouvelles extraordinaires se suivaient alors de jour en jour; on apprenait d'abord l'ouverture des clubs Barbès, Raspail et Cabet, qui n'étaient pas d'accord entre eux; puis celle du club Blanqui, en opposition avec tous les autres.

En même temps paraissaient des journaux innombrables, qui parlaient de choses inconnues : de droit au travail, de communisme, d'ateliers nationaux, où les ouvriers recevaient trente sous par jour, en attendant de l'ouvrage; de conférences au Luxembourg, sous la présidence du citoyen Louis Blanc, pour établir l'égalité des salaires; de déficit, qu'on allait combler par un impôt extraordinaire de quarante-cinq centimes; puis d'agitation à Rouen, à Lille, à Lyon; puis de l'opinion du citoyen Proudhon, « que la propriété c'est le vol, que Dieu c'est le mal, que le vrai gouvernement c'est l'anarchie! » et d'autres choses semblables, qui réjouissaient les réactionnaires jusqu'au fond de l'âme.

Le docteur Laurent en était désolé.

« Ces gens-là perdent la tête, disait-il au Casino; pas un ne s'occupe de la seule institution qui puisse sauver la République, c'est-à-dire l'organisation immédiate de l'instruction gratuite, démocratique et obligatoire. Leur orgueil passe avant tout; pourvu qu'ils parlent, qu'on les entende, qu'on les regarde, ils sont contents, c'est leur principale affaire; chacun a sa théorie plus ou moins absurde, à laquelle il sacrifierait la France... c'est terrible... abominable!...

— Bah! criait maître Gaspard, c'est magnifique; il faut que chacun dise ce qu'il pense et ce qu'il veut! Ça, beau-frère, c'est la liberté, la vraie liberté... Je suis plus républicain que vous, moi, je veux la liberté dans tout et pour tout... Nous vivons dans un temps de progrès et je marche avec le progrès; on s'instruit à tout âge! »

Le docteur LAURENT.

Et le soir, seul avec Frionnet, il riait comme un bossu.

« Ce pauvre Laurent, disait-il, ne sait plus sur quel pied danser! Avec des républicains comme lui, nous n'aurions pas eu beau jeu; ils auraient établi tout de suite l'instruction gratuite; à leur place, moi, franchement, je l'aurais fait sans perdre une minute; j'aurais pensé à instruire la jeunesse dans mes idées, à ne pas la laisser entre les mains des prêtres et des réactionnaires... Tout est là!... Mais ceux-ci sont des républicains d'une nouvelle espèce, il leur vient une idée nouvelle tous les jours. Tant mieux!... Plus ils disent de bêtises, plus tôt ce sera fini. Ils font déjà peur à tous les ouvriers de bon sens, avec leur égalité des salaires, où les gens laborieux travailleraient pour nourrir les fainéants; ils vont effrayer maintenant tous les fabricants, tous les commerçants, tous les rentiers, avec leur « propriété c'est le vol! » tous les paysans, et principalement les femmes, avec leur « Dieu c'est le mal! » tous les juges, tous les gens en place, avec leur « gouvernement c'est l'anarchie! » Qu'est-ce qui leur restera pour les soutenir? Les fabriques, les magasins vont se fermer, on va serrer le cordon de sa bourse... Quelques tas de malheureux, endoctrinés par tous ces bavards, resteront sur le pavé; ils auront besoin de manger et de boire; la faim fait sortir le loup du bois!... Alors l'armée et la garde nationale tomberont dessus et les écraseront... Les bavards fileront à l'étranger, pendant qu'on assommera

Il ressemblait à Robinson (p. 43).

ces pauvres imbéciles... c'est sûr... ça ne peut pas manquer!... Après quoi, Louis-Philippe reviendra, il rétablira l'ordre et l'on dira : Il faut une religion, il faut un roi; quand ce serait une bûche, il en faut un. »

Ainsi raisonnait maître Gaspard, en lisant et relisant, chaque soir, la *Carmagnole*, le *Tocsin des Travailleurs*, le *Père Duchêne;* il en riait quelquefois jusqu'aux larmes.

« Ces gens-là sont fous! disait-il à Frionnet; ils ne reconnaissent point de chef; ils n'ont point de mot d'ordre, point de discipline; au lieu de se réunir contre les réactionnaires, ils se déchirent les uns les autres; chacun livre sa petite bataille à part... C'est stupide!... C'est pire que la tour de Babel! »

Mais ce qui mit le comble à sa satisfaction, ce fut l'arrivée du commissaire spécial de la République, chargé de démocratiser l'arrondissement de Vandeuvre, et de préparer les populations aux prochaines élections, car le gouvernement provisoire avait hâte de se débarrasser du fardeau qui l'accablait.

Maître Gaspard, en sa qualité de maire de la Neuville, alla voir ce personnage. Il partit à pied, de bon matin, son écharpe dans la poche, pour la mettre s'il était nécessaire, et ne revint qu'à la nuit, dans un état d'enthousiasme extraordinaire.

Sans s'arrêter en bas, car il avait dîné avec le citoyen commissaire, il monta directement au Casino, où la société habituelle se trouvait réunie. Sa figure était rubiconde, il riait, le feutre sur la nuque, cherchant des yeux le

beau-frère Laurent, et son premier cri fut :

« Ah! quel homme!... quel homme!... Et quel joueur de billard!.... C'est lui qui fait des carambolages!... Il faut voir ça, beau-frère!... Il rend trente points en cinquante au grand Thiébaut, le buraliste de la régie, le plus fort de Vandeuvre et de tous les environs... Il lui rend trente points en cinquante, et il gagne!... Ah! quel homme!... Et pas fier!... Tout le monde peut le voir au café de la Régence; il prend un petit verre, une chope ou une absinthe sur le pouce, avec le premier citoyen venu; hier, Nicolas Galle et Baptiste Fricot, avec une dizaine d'autres braves garçons, voulaient le porter en triomphe après la poule; ils auraient bien fait... je les aurais aidés!... »

Les membres du Casino écoutaient en silence.

Le docteur Laurent avait déposé son journal sur la table; il regardait maître Gaspard d'un air grave :

« De qui parlez-vous donc, monsieur le maire? fit-il.

— De qui je parle?... Mais je parle du citoyen commissaire Baragouin, arrivé depuis trois jours à Vandeuvre.

— Eh bien, je ne vous crois pas! dit Laurent en se levant.

— Vous ne me croyez pas, beau-frère?

— Non!... c'est impossible, dit Laurent. Ce commissaire, quel qu'il soit, doit savoir que si l'on ne se respecte pas soi-même, il faut au moins respecter les autres, surtout lorsqu'on a l'honneur de représenter la République.

— Eh bien, vous pourrez lui dire ça quand il viendra, répondit maître Gaspard, car il viendra dimanche prochain, pour la plantation de l'arbre de la liberté.

— Je le lui dirai, si ce que vous avancez est vrai, » répondit le docteur Laurent en prenant son chapeau et saluant la compagnie.

Il sortit brusquement; la colère et l'indignation le possédaient; ce que maître Gaspard venait de raconter, il le savait déjà par quelques personnes venues de Vandeuvre; mais la joie du beau-frère lui avait tourné le sang. Il se promena longtemps dans la rue pour se calmer, puis il rentra chez lui.

Ce soir-là, maître Gaspard, racontant à son compère sa visite à Baragouin, et la façon dont ce monsieur fraternisait avec tous les ivrognes, tous les paniers percés de l'endroit, s'écriait en riant :

« Ça marche, Frionnet, ça marche!... tout le monde s'en mêle!... Vous croyez peut-être que ce commissaire de la République est républicain?... Pas du tout, c'est un bonapartiste!

— Un bonapartiste!... Il y en a donc encore?...

— Il paraît!... Oui, après le café, le pousse-café et beaucoup de chopes, ce citoyen a mis la conversation sur le prince Louis Bonaparte, qui vient d'offrir son épée au gouvernement provisoire. Vous savez... l'épée de Strasbourg et de Boulogne. J'ai compris tout de suite ce que cela voulait dire, et, naturellement, j'ai emboîté le pas. Alors M. Baragouin m'a fait l'éloge de ce mauvais drôle, qu'on aurait fusillé à Strasbourg, si Louis-Philippe avait eu un peu de courage. — Dieu du ciel! faut-il que les républicains de Paris soient bêtes!... Envoyer des gaillards pareils dans les départements, pour soutenir leur République!...

— Hé! répondit Frionnet, ce sont les premiers qui se présentent : dans un moment de presse, on n'a pas le choix. Le principal, c'est qu'on nous ait envoyé celui-là, pour dégoûter tout le monde de la République dans notre arrondissement.

— Oui, dit maître Gaspard, soyez tranquille, je vais le montrer à la fête de l'arbre; il faut qu'on le voie, et que le beau-frère en soit régalé. »

En effet, quelques jours après eut lieu la plantation de l'arbre de la liberté, sur la place de la Neuville, en face de l'auberge du *Mouton-d'Or*. M. le curé Rigaut le bénit solennellement au milieu des paysans, des charbonniers, des bûcherons accourus de la montagne; il parla de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le premier démocrate du monde, né à Bethléem pour le salut du genre humain; des palmes que le peuple jetait à ses pieds, quand il entra sur un âne à Jérusalem. Les femmes en pleuraient d'attendrissement. M. le commissaire Baragouin, un homme superbe, en redingote graisseuse, pantalons bouffants à carreaux, et large feutre, sa barbe noire étalée sur l'estomac et ses longs cheveux couvrant ses épaules, salua l'arbre de la liberté d'une voix retentissante, annonçant qu'il pousserait ses racines jusqu'au centre de la terre, et qu'il abriterait sous son ombrage les générations futures; ensuite le grand Fricot, qui chantait depuis dix ans au lutrin de Vandeuvre, entonna la *Marseillaise*.

Maître Gaspard, qui possédait une basse-taille respectable, et Frionnet, qui barytonnait quelque peu, l'accompagnaient en chœur; de toutes les fenêtres on criait :

« Vive la République! »

Après quoi maître Fix conduisit ses invités

à l'auberge, et les gobergea jusqu'à quatre heures du soir, tellement que plusieurs ne pouvaient plus se tenir sur les jambes. Alors il les mena en procession par toutes les rues, sous prétexte de montrer la mairie et la maison d'école au citoyen commissaire ; mais en réalité pour le faire voir, selon sa promesse, ayant bien soin de passer et de repasser devant chez le beau-frère Laurent, qui n'avait pas assisté à la fête. C'était de la politique de maître Gaspard, de la politique à la Muleroy, à la Thomassin. Les gens riaient en voyant le citoyen Baragouin, bras dessus bras dessous avec M. le maire, trébucher à chaque pas, et plusieurs trouvaient qu'il ressemblait à Robinson.

Après ce beau spectacle, les délégués de Vandeuvre retournèrent chez eux sur cinq ou six charrettes ornées de drapeaux tricolores, que maître Gaspard avait réquisitionnées lui-même dans les maisons du voisinage.

Depuis ce jour, maître Fix passait pour le meilleur démocrate du pays : il disait en parlant de son ami Baragouin, le commissaire spécial :

« Ah ! le bon garçon !... Ça, c'est un vrai démocrate de la capitale... Ils sont tous comme ça, là-bas... tous distingués... pleins d'esprit jusqu'au bout des ongles, administrateurs de premier ordre... On choisit les plus forts pour nous les envoyer !... On a bien raison ; nous avions grand besoin de ça... Nous vivions dans l'aveuglement... le délégué nous a apporté les lumières de la civilisation... Maintenant, je vois clair, Baragouin m'a converti. Ce qui nous manque encore, c'est un club ; nous en aurons un... Je donne le local de la mairie, en haut, pour un club... C'est là que nous finirons de nous instruire les uns les autres... Chacun dira ce qu'il voudra... Je ne suis pas comme le beau-frère Laurent, qui veut empêcher les gens de dire ce qu'ils pensent.

« Non ! criait Frionnet, liberté, *libertas* pour tout le monde, et vive la République ! »

Au milieu de cette confusion, les nouvelles allaient leur train au Casino : les Allemands de Vienne se soulevaient et chassaient leur Metternich ; les Milanais chassaient Radetzky ; les Prussiens chassaient leur prince royal, Frédéric-Guillaume, et obtenaient une constitution ; les Badois gagnaient l'abolition des droits féodaux, la liberté de la presse, l'accession au parlement allemand, etc. Tous attrapaient quelque chose qu'ils n'auraient jamais eue, si notre révolution n'avait pas fait trembler leurs rois, leurs ducs, leurs empereurs ; ils nous en ont bien récompensé plus tard !

La consolation des républicains de bon sens fut l'annonce des élections pour le 23 avril, dimanche de Pâques 1848. Le suffrage universel allait donc fonctionner ; tous les Français âgés de vingt-et un ans, résidant depuis six mois dans une commune, étaient électeurs ; tous devaient voter au chef-lieu de canton, par scrutin de liste ; le recensement devait se faire au chef-lieu du département. Tous les citoyens âgés de vingt-cinq ans étaient éligibles.

Ce décret rendit courage au docteur Laurent. Il se mit aussitôt en campagne, pour s'entendre avec les vrais républicains, les hommes de devoir, les pères de famille connus par l'élévation de leurs sentiments et leur attachement au droit et à la liberté. Nous avons toujours eu beaucoup de ces républicains dans notre petite bourgeoisie française, des hommes de bon sens, des patriotes qui veulent la justice pour tous, c'est-à-dire le gouvernement de la démocratie.

Laurent avait l'estime de ces braves gens ; il leur disait :

« Nous bourgeois sérieux, cultivateurs, industriels, commerçants, gens de science, quel est notre intérêt ? C'est l'ordre, le progrès, la liberté. Nous avons l'instruction, l'expérience des affaires, et beaucoup ont la fortune. Le peuple ne demande pas mieux que de nous voir à sa tête, pourvu que nous soyons toujours dignes de le conduire et que nous lui procurions l'instruction, tout ce qui peut l'aider à s'élever lui-même par le travail. En remplissant ces devoirs, nous aurons la sécurité ; si nous ne le faisons pas, les révolutions se suivront, et nous vivrons tous comme l'oiseau sur la branche, il faudra toujours craindre le lendemain pour nous et les nôtres. Séparés du peuple, nous sommes un état-major sans armée ; avec le peuple, nous avons la force, nous sommes invincibles au dedans et au dehors. La seule chose qu'on nous demande, c'est la bonne foi dans l'établissement et l'affermissement de la République. Nos avantages nous resteront ; seulement il ne faut pas vouloir les garder pour nous seuls. Et d'abord c'est impossible ; malgré l'ignorance dans laquelle on l'a tenu jusqu'à ce jour, le peuple commence à voir clair : il veut sa part des avantages gagnés par nous tous ensemble en 1789. C'est juste. Prenons donc la direction, c'est encore possible maintenant ; peut-être dans quelque temps serait-il trop tard. La nation, fatiguée des fous qui veulent tout détruire, pourrait bien se jeter encore une fois

dans les bras du premier ambitieux qui lui promettrait l'ordre. Que deviendrions-nous au milieu de tout cela? Nous serions les premières victimes du despotisme. »

Ces braves gens comprirent très-bien ses raisons; presque tous voulaient l'avoir sur leur liste; mais Laurent refusa, il ne se trouvait pas assez homme d'affaires dans des circonstances aussi graves; il leur proposa Brunel à sa place, ce qui fut accepté. Puis, dans les premiers jours d'avril, il alla se mettre en rapport avec le comité républicain du chef-lieu, composé de tous les délégués cantonaux, en vue de poser la candidature de son ami.

Tous les murs de la ville étaient couverts de proclamations républicaines. Il n'existait plus alors de légitimistes, d'orléanistes, de bonapartistes. En tête de chaque affiche, on voyait en gros caractères : « Liberté, Égalité, Fraternité! Profession de foi du citoyen un tel... Vive la République! »

Et chacun de ces candidats ne croyait en avoir jamais assez dit sur ses principes, sur ses vertus, sur la ligne de conduite immuable qu'il tiendrait à l'Assemblée nationale, sur sa volonté de venir toujours se retremper au milieu de ses électeurs, etc., etc.

Enfin tous ces gens « criaient avec les loups », comme avait dit M. de Muleroy; le mot d'ordre était bien suivi!

C'est pourtant une chose malhonnête d'employer des moyens pareils pour s'attirer le vote des électeurs, avec l'idée bien arrêtée de tromper leur confiance et de faire le contraire de ce qu'on promet; oui, c'est honteux... Eh bien! il faut le dire, jusqu'à ce jour, les bonapartistes et les royalistes seuls ont employé ce moyen pour s'introduire dans la République. Jamais un républicain, sous l'Empire ou sous la monarchie, ne s'est présenté aux électeurs comme monarchiste ou bonapartiste : ils se sont toujours présentés comme républicains; l'idée de prendre un masque pour subtiliser le vote de leurs concitoyens et s'introduire frauduleusement dans le camp ennemi n'est jamais venue à aucun d'eux.... Où est l'honnêteté? Je le demande à tous les hommes de bonne foi!

Le comité central, où se débattaient les noms, se tenait dans la ruelle des Escargots, chez l'imprimeur Alavoine, dont le petit journal *le Messager* avait été chargé depuis Louis XVIII des annonces judiciaires. Le père Alavoine, homme d'esprit et de peu de scrupules, était tout de suite devenu rouge cramoisi; il s'était dépêché d'offrir son local au comité démocratique, s'assurant ainsi l'impression des professions de foi, des annonces et des listes. Laurent, informé de ces détails, se rendit au comité, qui siégeait à l'entresol du *Messager*, au-dessus de l'imprimerie. Mais quel ne fut pas son étonnement en arrivant dans cette soupente, basse, obscure, à peine éclairée par deux petites fenêtres au fond, donnant sur la ruelle des Escargots, et meublée d'une longue table couverte de paperasses et de quelques chaises, de voir là les membres du comité en train d'écouter les explications d'un citoyen qui leur développait l'organisation du phalanstère.

Ce personnage, à longue barbe grise, avait déroulé sur la table un dessin à l'encre de Chine, représentant les constructions de la ruche à tous ses étages.

Le président, penché sur l'épaule du citoyen, faisait semblant de comprendre cette belle organisation ; les autres restaient bouche béante.

L'animation du phalanstérien était telle, que les gens entraient et sortaient, s'asseyaient et se levaient sans qu'il y fît attention.

Laurent prêta l'oreille deux minutes, et, profitant d'un moment où le brave homme reprenait haleine, il lui dit :

« Tout cela, citoyen, est fort bien. Nous connaissons comme vous la théorie des quatre mouvements, l'association des hommes en capital, travail et talent, par groupes, séries et phalanges, suivant l'attraction passionnelle. Mais il ne s'agit pas aujourd'hui d'appliquer à la France les idées de Fourier; la République est proclamée, il s'agit de l'organiser. Or, la République n'est pas le fouriérisme, ni le communisme, ni le socialisme : c'est la République! c'est-à-dire le gouvernement de tous par tous, au profit de toute la nation, autrement dit la démocratie. Nous sommes ici pour choisir les représentants qui seront chargés d'organiser ce gouvernement et non pour nous occuper de spéculations plus ou moins ingénieuses. Je suis donc d'avis de passer à d'autres exercices.

— Oui!... oui!... crièrent plusieurs délégués. Moi, je propose Christophe Rabutin.

— Et moi, je propose Joseph Denier, des Trois-Fontaines. »

Le phalanstérien voulut répondre, mais la majorité du conseil lui tournait le dos, et le président lui-même dit alors :

« Si vous croyez que nous allons vous donner nos terres pour bâtir dessus votre caserne, vous avez tort! Allez, citoyen, essayer votre phalanstère en Amérique. »

Toute la soupente éclata de rire; et le vieux,

roulant ses dessins, tout pâle d'indignation, s'apprêtait à sortir, quand malheureusement un autre petit, sec et la figure ridée comme une vieille femme, se mit à parler de catéchisme industriel et de nouveau christianisme. Alors le premier se fâcha, disant qu'il fallait laisser parler les gens chacun à son tour ou faire taire tout le monde; que l'égalité consistait à se taire ou bien à laisser parler les gens jusqu'à la fin sans les interrompre. La dispute s'échauffait, et les délégués, fort ennuyés, se rendirent à la brasserie du *Cruchon-d'Or* pour laisser ces citoyens s'expliquer entre eux.

Mais à la brasserie du *Cruchon-d'Or*, où se tenait le club, dans une grande salle derrière, donnant sur le jardin, on discutait déjà la liste démocratique et sociale depuis le matin, sous la présidence du citoyen Antoine Richebourg, gros propriétaire et marchand de houblon, homme fort respectable, mais qui, n'ayant jamais présidé d'assemblée pareille, perdait la tête au milieu du tumulte.

Il faut savoir qu'on discutait aussi les candidatures dans le jardin de la brasserie, sous les arbres, autour des tables chargées de chopes et de canettes.

On adoptait les noms par acclamation; de sorte que les délégués cantonaux, qui n'avaient pas été prévenus de la chose, ayant aussi des noms à proposer, furent indignés d'apprendre qu'on s'était passé de leurs voix. Ils chargèrent l'un d'eux, le nommé Georges Vauthier, cultivateur au village du Ban-Saint-Martin, de protester en leur nom à tous, ce qu'il fit très-bien, disant qu'il ne s'agissait pas seulement de mettre sur la liste des noms du chef-lieu départemental; mais qu'il en fallait aussi de la campagne; que les paysans avaient autant de droit d'être représentés que les gens de métier fixés en ville, et que les industriels et les commerçants.

Cette observation fort juste excita dans le club un véritable soulèvement; et seulement alors M. Laurent aperçut dans un coin, parmi ceux qui criaient le plus fort, maître Gaspard Fix et son ami Frionnet.

Cette vue lui inspira de singulières réflexions. Malgré cela, comme il fallait encore trois noms pour compléter la liste, le docteur demanda la parole et posa la candidature de son ami Brunel : — avocat distingué, honnête homme, bon citoyen, républicain de la veille...

« Est-ce que le citoyen Brunel accepte le droit au travail? interrompit Frionnet du fond de la salle; c'est tout ce qu'on lui demande!

— Oui.... oui.... à la bonne heure.... c'est ça!... crièrent des centaines d'autres; le droit au travail!... le droit au travail!... »

Brunel, qui se trouvait là, répondit « qu'il ne contesterait jamais à un citoyen le droit de travailler, lorsqu'il aurait de l'ouvrage; et que le premier devoir de la République était assurément d'encourager et de développer le commerce et l'industrie de la France, afin d'assurer autant que possible du travail à tous les citoyens; mais que le plus grand des travaux, le plus long, le plus pénible, c'est de se procurer du travail; qu'un homme, même de talent et fort laborieux, passe souvent la première moitié de sa vie à travailler, à se perfectionner, pour trouver avec quelque certitude de l'ouvrage dans l'autre moitié de sa carrière; et qu'à ses yeux, c'était une absurdité d'imposer à la République le devoir de procurer des malades aux médecins sans clientèle, des procès aux avocats sans cause, des commandes aux industriels qui en manquaient, enfin de l'ouvrage à tous les citoyens qui n'en avaient pas!... que c'était vouloir l'écraser à sa naissance d'un fardeau que nul gouvernement ne serait capable de supporter; que ses plus grands ennemis seuls pouvaient avoir imaginé ce moyen, pour lui susciter des adversaires innombrables, et la priver en même temps de ses soutiens naturels. »

On ne lui répondit rien, parce qu'il n'y avait rien de valable à lui répondre; mais trois autres citoyens, qui auraient pris volontiers l'engagement de changer les pommes de terre en alouettes rôties, pourvu qu'ils fussent sur la liste, se hâtèrent d'accepter le droit au travail; en conséquence, ils furent admis; leurs noms complétaient la liste.

Le docteur Laurent sortit de cette réunion vraiment désolé.

« Pauvre peuple, se disait-il, tu seras donc toujours dupe des ambitieux et des écornifleurs!... Il suffira donc toujours de te promettre monts et merveilles pour capter ta confiance!... Ah! si l'on t'avait enseigné depuis soixante ans l'histoire de la race française, au lieu de l'histoire des Juifs, et les droits et les devoirs de l'homme, au lieu du catéchisme catholique, ce serait autre chose... tu connaîtrais tes intérêts. . tu voterais pour tes amis!... L'ignorance... l'ignorance .. voilà ce qui nous tue!... Les royalistes savent bien ce qu'ils font, en refusant d'instruire le peuple! »

Quinze jours après, la liste du *Cruchon-d'Or* passait tout entière, avec une majorité écrasante.

Le soir de ce nouveau triomphe, maître Gaspard disait en riant à son compère :

« Cette année-ci, Frionnet, j'aime mieux vivre à la Neuville qu'à Paris ; c'est là-bas que le droit au travail va produire son effet! Gare!... gare aux pots cassés!

— Oui, répondait l'autre ; et nous sommes gardés à carreau : si les rouges l'emportent, ils se souviendront de nous ; si ce sont les blancs et les bleus, nous rirons avec Thomassin et Muleroy. Hé ! hé ! hé !

— Vous avez raison, dit maître Gaspard, les bûcherons et les charbonniers n'enlèveront pas encore mon bois cette fois; il n'y a que les imbéciles comme Laurent, qui s'assoient entre deux selles ; nous autres, nous avons toujours un cheval de rechange. Allons, bonne nuit ; ça va bien. »

Et, s'étant serré la main, ils se séparèrent.

X

Toutes les routes, tous les sentiers d'un bout de la France à l'autre étaient alors couverts de curés, de vicaires, de sœurs grises, noires, blanches, de pèlerins et de pèlerines qui portaient le mot d'ordre de village en village; M. de Muleroy appelait cela la poste gauloise, et maître Gaspard recevait ses avis régulièrement.

On ne tarda point d'apprendre que toute l'ancienne opposition sous Louis-Philippe, Odilon-Barrot en tête, avait passé aux élections, ainsi que les membres du gouvernement provisoire et des républicains en grand nombre. Il y eut bien cent trente légitimistes nommés en province : Berryer, Falloux, Larochejacquelin, le fils de l'ancien chouan, des ecclésiastiques, beaucoup de bourgeois. Mais tous ces gens, — *tous!* — avaient fait des professions de foi républicaines; ils savaient donc bien que le peuple voulait la République et non autre chose.

Toutefois, les élections complémentaires du 5 juin, où Louis Bonaparte, l'homme de Strasbourg et de Boulogne, nommé par trois départements, reparut en scène, donnèrent terriblement à réfléchir aux gens de bon sens.

Maître Gaspard n'avait pas suspendu ses déboisements; il comprenait que c'était le moment, plus que jamais, d'assurer du travail aux bûcherons, aux chlitteurs, aux charbonniers, pour leur ôter la tentation de faire une descente à la Neuville. Souvent il disait à son compère :

« Nous avons aussi nos ateliers nationaux près de nous; si le travail venait à manquer, nous en verrions de dures! Par bonheur, il nous reste encore de quinze à vingt mille cordes à livrer aux verreries de Tiefenthâl; sans ce marché-là, je ne saurais pas où donner de la tête. »

Vers la fin de juin, un matin, de très-bonne heure, maître Gaspard se mit en route pour régler ses comptes avec M. Thomassin. Il partit à pied, vêtu d'une blouse et d'un pantalon de grisette, car il avait repris la blouse et ne voyageait plus en voiture, depuis la proclamation de la République. Tout en marchant d'un bon pas, son grand chapeau de paille rabattu sur la nuque, un bâton de houx à la main, il regardait, de distance en distance, les grandes pentes arides, autrefois couvertes de hêtres, de sapins, de bouleaux.

« Ça se dégarnit! pensait-il. Dans un mois, nous commencerons l'abatage vers Apremont; nous aurons à peu près tant de planches, tant de madriers, tant de bois à brûler, et nous garderons l'autre pente, vers la Neuville, pour l'hiver prochain. Ensuite nous ferons des semis de pins, qui poussent vite; Michel, après moi, pourra commencer des coupes dans trente ou quarante ans. »

En rêvant de la sorte, il suivait en plein soleil le sentier où chantaient les grillons sous la bruyère desséchée, à la place des grives et des merles sifflant l'année précédente sous l'ombre des bois. Ces détails ne l'intéressaient pas plus que le sort des hameaux forestiers, privés de leur gagne-pain pour un demi-siècle; il n'y pensait même pas, et ne releva la tête qu'à la vue des hautes cheminées de Tiefenthâl, fumant dans un pli de terrain. Alors, il hâta le pas; le château, son grand toit d'ardoises, ses pavillons, son chenil derrière, apparurent avec le jardin à gauche, et les deux grandes urnes de pierre sur la porte d'entrée, où fleurissait le rhododendron écarlate.

Dix minutes après, il avait passé la grille et gravissait l'escalier du vestibule, lorsque M. Thomassin, qui l'avait vu traverser la cour par la fenêtre de son cabinet, vint à sa rencontre et lui dit joyeusement :

« C'est vous! monsieur Fix; vous arrivez fort à propos... Entrez... Entrez... »

Ils traversèrent le vestibule et entrèrent dans un cabinet sombre, entouré d'une bibliothèque, et dont l'unique fenêtre, fort haute, donnait sur le jardin. Maître Gaspard, déposant alors sa liasse de papiers sur la table en pupitre, dit de bonne humeur :

« Les affaires n'ont pas trop mal marché ce mois-ci; nous avons abattu beaucoup de bois, et...

— C'est bien, interrompit M. Thomassin; prenez place, nous causerons de cela tout à l'heure... »

Ils s'assirent en face l'un de l'autre, maître Gaspard sur une chaise et M. Thomassin dans son fauteuil, les jambes croisées, et fumant un cigare, le nez en l'air, tout souriant.

« Je veux vous remonter le cœur, mon cher monsieur Fix, disait-il; j'ai d'excellentes nouvelles à vous apprendre. Les ateliers nationaux sont dissous... personne n'en sait encore rien au pays, mais à vous je puis bien le dire, vous êtes des nôtres. — Les ateliers nationaux sont dissous... j'en ai reçu la nouvelle certaine. »

Et comme maître Gaspard ne semblait pas comprendre toute la portée de ce grand acte politique, M. Thomassin ajouta :

« Dans le moment où je vous parle, cent dix mille ouvriers, non compris leurs femmes et leurs enfants, sont jetés sur le pavé de Paris! On leur avait présenté la ressource de s'engager dans l'armée ou de partir par convois pour aller dessécher les marais de la Sologne; ils n'en ont pas profité; ces conservateurs d'une nouvelle espèce préféraient la profession de rentiers! Hé! hé! hé! fit-il en ricanant et se dandinant sur son siège, alors on leur a fermé la porte au nez.

— Mais... mais... dit maître Gaspard, dont les grosses joues musculeuses s'animaient, cent dix mille hommes, avec femmes et enfants... Savez-vous qu'ils sont capables de se révolter!... Est-ce qu'on a des régiments, des canons, des munitions, tout ce qu'il faut pour les mettre à l'ordre?

— Eh! sans doute! Ne craignez rien, répondit M. Thomassin en souriant de sa vivacité, tout a été prévu, mon cher monsieur Fix. M. le comte de Falloux, un de nos bons amis, et particulièrement celui de M. de Muleroy, est venu déposer le décret de dissolution : dissolution immédiate, sans nouveaux retards, sans mesures intermédiaires. Il a été adopté. Oui, c'est à M. de Falloux, à ce grand homme d'État, que nous devons cette résolution décisive! »

Maître Gaspard était devenu pensif.

« Alors on va se battre? dit-il.

— Sans doute, répondit M. Thomassin en souriant. Mais fumez donc un cigare, monsieur Fix; tenez, goûtez ceux-ci, ils sont délicieux.

— Merci! répondit maître Gaspard, que la sécurité de l'autre, qu'il savait n'être pas trop brave, rassurait complétement, j'aime mieux la prise. »

Maître Fix sortit sa tabatière, prit une bonne prise et demanda de nouveau :

« Alors les canons ne manquent pas, ni les troupes, ça va marcher rondement?

— Très-rondement, dit M. Thomassin. Et après l'affaire, ce ne sera pas fini, on va vous les expédier par centaines et par mille dans des endroits où le travail ne leur manquera pas, je vous en réponds. Puisqu'ils veulent le droit au travail, ils l'auront... ils l'auront!... Et puis vous comprenez que nous n'en resterons pas là; cette République a déjà fait assez de mal, pour qu'on s'en débarrasse comme des ateliers nationaux; chacun aura son tour. »

Ils riaient tous les deux.

« Cela fait, dit maître Gaspard, que nous aurons un roi bientôt, et que nous pourrons reprendre nos anciennes affaires avec un nouveau courage; Louis-Philippe rentrera dans son vieux palais des Tuileries, avec le jeune prince et la duchesse d'Orléans, et ce jour-là nous ferons de fameuses élections.

— Eh! dit M. Thomassin, c'est une question, c'est une question qu'il faut examiner. D'autres, en bon nombre, le clergé en tête, voudraient une fusion des deux branches, ils songent au roi légitime; c'est le roi légitime, avec son principe divin, son antique noblesse, les priviléges, les majorats, le droit d'aînesse, qu'il leur faudrait. Je ne vous cache pas, mon cher monsieur Fix, que Muleroy et moi, nous sommes assez souvent en discussion sur ce chapitre Il est noble, fit M. Thomassin en clignant de l'œil, vous comprenez!... nos intérêts, nos opinions ne sont pas absolument les mêmes. La fusion des deux branches royales donnerait une grande force aux conservateurs, divisés depuis 1830 en orléanistes et en légitimistes; elle les réunirait en un seul faisceau, c'est incontestable. Nous devons donc la désirer et y travailler; mais, comme la branche aînée incline naturellement vers la noblesse, il nous faut des garanties, à nous autres bourgeois, de solides garanties.

— Moi, dit carrément maître Gaspard, je suis pour Louis-Philippe; mes affaires ont bien marché sous Louis-Philippe, j'ai fait ce que j'ai voulu; j'aurais été du conseil d'arrondissement, si la révolution n'était pas arrivée...

— Sans doute... sans doute!... Tout cela mérite réflexion, » dit M. Thomassin le nez en

Alors les canons ne manquent pas... (p. 47).

l'air et regardant monter la fumée bleuâtre de son cigare.

Il y eut un instant de silence.

Tout à coup, M. Thomassin dit à maître Fix :

« Vous avez un fils et trois filles, je crois ?

— Oui, un garçon de huit ans, qui se porte bien, et trois filles. Les deux aînées sont mariées ; la troisième, Catherine, reste encore à la maison...

— Bon !... bon !... Est-ce que ça ne vous ennuie pas de partager vos biens, acquis avec tant de peines, entre des gendres et votre propre sang... votre jeune homme... qui portera votre nom !... Là... franchement ?...

— Eh ! que voulez-vous ? Il le faut bien... c'est la loi qui le veut... Il n'y a plus de droit d'aînesse, comme avant la révolution.....

— On peut rétablir tout cela sans en avoir l'air, dit M. Thomassin, se penchant vers maître Gaspard. Il suffirait de donner aux bons bourgeois de deux ou trois cent mille francs, le droit de tester, c'est-à-dire de laisser toute leur fortune à celui de leurs enfants qui leur paraîtrait le plus capable de la conserver et de l'agrandir. Alors, au lieu de se diviser et de se perdre, les biens immeubles se concentreraient dans les mêmes familles ; les bourgeois formeraient ainsi bien vite une nouvelle noblesse, plus riche, plus active, plus instruite et surtout plus morale que l'ancienne, car ce ne serait plus le hasard de la naissance, mais le libre choix du père qui désignerait l'héritier. Au-dessous serait la masse flottante des

Il me faut le droit de tester... (p. 50).

petits propriétaires, dont les biens s'émietteraient chaque jour, et qui fournirait les soldats, les cultivateurs, les gens de métier. C'est une combinaison, mon cher monsieur Fix, réfléchissez à cela. »

Maître Gaspard était devenu pourpre.

« Vous feriez souche, monsieur Fix, dit Thomassin en souriant, vous seriez un ancêtre.

— Ça serait peut-être bien difficile à faire accepter, répondit maître Gaspard; le peuple est devenu malin depuis trente ans, il verrait où l'on veut le mener.

— Bah! tout est dans l'éducation... Le peuple sera ce qu'on le fera! En confiant l'éducation de la jeunesse aux révérends pères jésuites; en établissant insensiblement des distinctions entre les différentes classes, à l'armée et dans toutes les administrations, de manière que jamais le fils d'un prolétaire ne puisse atteindre au grade d'officier, ou bien devenir employé supérieur; en empêchant la circulation de tous les livres capables d'éclairer le bas peuple; en ne lui laissant que le catéchisme et les histoires édifiantes, soigneusement revues par la sainte congrégation...; enfin, par un ensemble de mesures combinées de la sorte, je suis persuadé que nous y arriverions. Oui! mais vous comprenez, monsieur Fix, que, nous autres bourgeois, avant de prêter les mains à la fusion, avant de reconnaître Henri V, nous avons besoin de garanties qui nous assurent contre l'esprit d'envahissement et de domination de la noblesse, et le droit de

tester figure en première ligne. Avec ce droit, nous serons les maîtres, et si Henri V nous l'accorde, notre intérêt nous commande de le reconnaître comme seul roi légitime, capable d'assurer l'ordre et de ramener la prospérité dans notre pays. M. de Muleroy est mon ami, je suis aussi le sien, mais je m'aime encore plus que lui ! Je ne veux pas tirer les marrons du feu pour le marquis de Carabas... moi ! Je veux les tirer pour Nicolas Thomassin .. Avant tout, il me faut le droit de tester... Quand j'aurai ce droit, la vieille noblesse ne m'inquiétera guère... Les bourgeois, étant les plus riches, seront aussi les plus nobles !... »

Il se mit à rire; maître Gaspard riait aussi. Cette idée claire, nette, de faire souche et de tout donner à Michel, la chair de sa chair, les os de ses os, entrait trop profondément dans son caractère égoïste, pour ne pas lui convenir. Il était devenu grave, lorsque M. Thomassin, trouvant peut-être qu'il en avait trop dit, changea brusquement de conversation et se mit à examiner les comptes de M. Fix. Tout était en règle. Une heure après, les deux bons bourgeois se séparaient, en se serrant la main sur les marches du péristyle.

Maître Gaspard ne fit que rêver tout le long du chemin au droit de tester; il se confirma de plus en plus dans l'idée qu'en déshéritant ses filles, pour tout donner à Michel, son garçon deviendrait le plus gros propriétaire du pays; qu'il effacerait les petits bourgeois incapables de mettre en ligne les deux cent mille francs de biens immeubles, pour entrer dans la nouvelle combinaison politique, et qu'ainsi la noble race des Fix formerait souche, chose qui le pénétrait d'un sentiment de satisfaction extraordinaire.

Quand maître Gaspard entra dans l'allée du *Mouton-d'Or*, vers six heures du soir, l'odeur du bon souper que lui préparait Simone éveilla son appétit; il se redressa, frappant les dalles de son bâton et criant d'un ton de maître :

« C'est moi, Simone, tu peux dresser la table ! »

Le docteur Laurent descendait au même instant du Casino, la tête penchée et l'air sombre.

« Ah ! ah ! se dit maître Gaspard, les nouvelles de Paris arrivent, le beau-frère n'est pas content, les gueux commencent à sentir ou le bât les blesse. »

Puis, ayant déboucle ses guêtres et mis ses pantoufles, il s'assit et mangea, Simone debout derrière sa chaise, comme à l'ordinaire, pour le servir. Il parlait peu, buvait et mangeait d'autant, et renfermait dans son âme les hautes pensées qui lui venaient, considérant sa femme comme incapable de les comprendre et de lui donner le moindre conseil.

Après le souper, prenant le café, le ventre arrondi de bien-être, les deux pouces dans les entournures de son gilet, et s'étalant largement dans son fauteuil pour mieux respirer, maître Gaspard s'écria :

« Simone !

— Quoi donc, Fix?

— Où est le petit ?

— Michel?

— Oui, Michel.

— Il est à courir dehors.

— Il se porte bien ; il a bien mangé ?

— Oui, il a bien mangé, comme tous les jours.

— Ah! bon.... c'est bon.... qu'on le fasse venir, je veux le voir. »

Simone courut chercher Michel, en train de regarder Faxland étriller les chevaux à l'écurie. Michel arriva, répandant l'odeur du fumier à plein nez, et se figurant que le père allait lui faire des remontrances. Mais alors maître Gaspard, attendri de voir le successeur présomptif de tant de Fix, le moucha tranquillement avec sa serviette, car il en avait grand besoin, et lui passant les doigts dans sa grosse tignasse pleine de paillotes et de toiles d'araignée, il sentit son cœur battre à l'idée des nobles destinées réservées à son rejeton.

« Ça va bien, Michel ? lui disait-il. Tousse un peu. »

Et le petit toussait.

« C'est ça ! Il a un bon creux, notre Michel, quel gaillard ! Et ses mains.... ouvre donc tes mains sur la table, que je voie ça.... On dirait de petites pattes d'ours. C'est celui-là qui saura bien empoigner.... On ne lui fera pas lâcher ce qu'il tiendra, hé ! hé ! hé ! »

Telles étaient les agréables pensées de M. Fix; et la pauvre Simone regardait aussi, les yeux troubles.

Quant à Michel, il ne pensait qu'à retourner dans l'écurie, pour voir bouchonner Grisette; c'était son goût naturel, l'odeur du crottin ne lui faisait pas peur, et Faxland l'aimait à cause de cela.

« Il est né pour vivre avec les chevaux, cet enfant-là, disait le vieux hussard; c'est une bénédiction !.... Dans un an ou deux, il pourrait déjà s'engager comme trompette.... Pourvu que le curé ne lui dérange pas les idées avec son latin, et qu'on n'en fasse pas un notaire, ou quelque chose de ce genre; ce serait dommage.... Il montera jusqu'au grade de colonel.

j'en réponds!.... Ceux qui viendront après nous verront ça! »

« Va, Michel, dit maître Gaspard, qui voyait l'impatience du petit, va.... cours.... amuse-toi!... Tu seras un jour Michel Fix, le richard, le conseiller d'arrondissement, le premier du pays. On dira peut-être : « A-t-il du bonheur que son père soit venu avant lui ! » Mais c'est égal, avec les écus du vieux, qui aura testé, avec la considération des prés, des champs, des fermes, des scieries et des bois, on te tirera le chapeau tout de même jusqu'à terre. Va, mon garçon. »

Michel courut dehors, et M. Fix, content de sa progéniture, bien repu, les joues enluminées, monta tranquillement au Casino, pour lire les dernières nouvelles.

Elles étaient graves, le silence régnait dans la salle; tous les habitués, penchés sur le journal autour de la grande table verte, lisaient sans se communiquer leurs impressions, car la lutte s'annonçait formidable; on ne pouvait savoir qui l'emporterait, il valait mieux se taire. Des centaines de barricades s'élevaient à Paris; les troupes se réunissaient; le général Cavaignac, ministre de la guerre, en avait pris le commandement. Les barricades s'élevaient sur les deux rives de la Seine, en demi-cercle derrière l'Hôtel-de-Ville, de la Villette au faubourg Saint-Jacques. Cavaignac concentrait ses forces autour de l'Assemblée nationale, aux Tuileries, sur la place de la Concorde et l'esplanade des Invalides.

Ainsi l'insurrection tenait la moitié de Paris; et l'armée, la garde mobile et la garde nationale tenaient l'autre.

Ce fut une grande émotion en France, et qui se répandit jusque dans les derniers hameaux, quand on apprit les premiers engagements de Bedeau, de Lamoricière, de Duvivier, rencontrant partout des forces imposantes, bien commandées, agissant d'après un plan général, et portant sur leurs drapeaux cette inscription lugubre : « Du pain ou la mort! » Puis la lecture du rapport de M. de Falloux, connu depuis plusieurs jours à Paris, et cause principale du soulèvement, car il concluait à la dissolution *immédiate* des ateliers nationaux; le refus de la garde nationale de marcher, si l'on ne proclamait pas l'état de siége ; l'opposition éloquente de M. Grévy, député du Jura et bon républicain, à cette mesure qui suspendait les tribunaux civils, pour tout remettre aux conseils de guerre; la mise de Paris en état de siége, grâce aux efforts des partis dynastiques et surtout du parti clérical; la démission immédiate de la commission exécutive; la nomination du général Cavaignac comme dictateur, investi de tous les pouvoirs; sa proclamation à l'armée; l'attaque de l'Hôtel-de-Ville, l'attaque du Panthéon, la résistance terrible des insurgés sur tous les points; la mort du général Bréa, la mort du général Négrier, la mort de l'archevêque de Paris, tué sur une barricade, en essayant de rétablir la paix entre les combattants; le bombardement et la reddition du faubourg Saint-Antoine, la dispersion et la poursuite des insurgés... Toutes ces nouvelles arrivèrent coup sur coup, avec les histoires de dragons scies, de gardes mobiles brûlés à petit feu, de blessés empoisonnés, et mille autres inventions pareilles de la presse dite conservatrice.

Le soir du dernier jour, tous les membres du Casino de la Neuville se pressaient autour de la table et prenaient connaissance de ces nouvelles. Le docteur Laurent et maître Gaspard se trouvaient par hasard l'un en face de l'autre; et le docteur, rejetant avec dégoût le numéro du *Constitutionnel* qu'il tenait à la main, vit son beau-frère qui l'observait d'un œil satisfait; cette vue lui fit rebrousser le sang.

« Vous riez, monsieur le maire, dit-il avec amertume ; cette lutte horrible divise le peuple et la bourgeoisie peut-être pour cent ans!... Il y a de quoi rire... Vous êtes content, n'est-ce pas ?... »

Les grosses mâchoires de maître Gaspard se serrèrent, en s'entendant apostropher devant tout le monde :

« Mais oui, fit-il, oui, monsieur le médecin ! Pourquoi ne serais-je pas content de voir balayer des criminels ? ça me réjouit beaucoup.

— Les vrais criminels, s'écria Laurent indigné, sont ceux qui jettent des cent mille hommes d'un coup sur le pavé, pour les acculer à la révolte, afin d'avoir l'occasion de renverser la République ; parce que la République c'est la démocratie, le gouvernement de tous pour tous, la justice, et qu'on veut à tout prix conserver le gouvernement d'une classe et tenir la nation dans l'ignorance. »

Chaque parole de Laurent souffletait le beau-frère, dont les mâchoires tremblaient et dont les gros poings se fermaient sur la table.

« Oui, dit-il d'un accent sourd, au bout de quelques secondes, tous les gueux n'étaient pas à Paris, il y en a aussi dans les villages ; Mais qu'ils prennent garde... qu'ils prennent

garde à leur langue, les gendarmes ont le bras long! »

Tous les membres du Casino, quittant leur journal, écoutaient en silence.

Le docteur Laurent s'était levé, tout pâle d'indignation; il fit deux ou trois tours dans la salle, les bras croisés sur la poitrine, puis s'arrêtant en face de maître Gaspard :

« Je vous ai compris, beau-frère, lui dit-il; vous voulez vous débarrasser d'un honnête homme qui voit clair dans votre jeu, vous voulez me dénoncer! Mais le temps n'est pas encore venu... Cavaignac a trouvé dans les rangs de l'insurrection beaucoup de légitimistes criant : « Vive Henri V! » beaucoup de bonapartistes criant : « Vive Napoléon! » et même des orléanistes criant : « Vive la régence! » Attendez un moment plus favorable pour écrire en secret à vos amis; M. de Falloux n'est pas encore le maître... Le moment n'est pas encore venu de faire une nouvelle noblesse avec la partie égoïste et malhonnête de la bourgeoisie; il y a encore des bourgeois fidèles aux principes de 89 dans ce pays; il y en a même beaucoup! »

Et là-dessus, saluant la compagnie, il sortit brusquement.

Maître Gaspard, interloqué, fit mine de le suivre; mais M. Couleaux, lui posant la main sur le bras, le retint.

« Restez, mon cher monsieur Fix, murmurait-il, restez! Cet homme est fou, nous le savons depuis longtemps; on ne se compromet pas avec des fous!

— S'il n'était pas fou, bégayait maître Gaspard, je l'aurais étranglé sur place! Oser me dire à moi que je veux rétablir la noblesse à mon profit, moi, un homme du peuple, arrivé par mon travail!... Quel malheur d'avoir des brigands pareils dans sa famille! »

Et quelques instants après, descendant ivre de colère, sa fureur ne fit que s'accroître en trouvant Simone tout en larmes dans la grande salle.

« Pourquoi pleures-tu? lui cria-t-il.

— Laurent m'a dit qu'il ne remettrait plus les pieds chez nous.

— Il t'a dit ça?

— Et que tu te réjouissais des malheurs de la France.

— De la France!... Est-ce que la France c'est la canaille, les socialistes, les communistes, les partageurs, la race de son espèce?... La France.... Hé! hé! hé! la France, c'est moi.... c'est tous ceux qui me ressemblent.... qui ont quelque chose! Il ne veut plus revenir.... Je crois bien!... Qu'il revienne.... je l'arrangerai!... Et dire qu'on ne va pas faire une rafle générale sur tout ça d'un bout du pays à l'autre.... que Cavaignac parle de vainqueurs et de vaincus, et dit qu'il ne veut pas de victimes.... Encore un qui aura son compte, celui-là.... Tiens, pour voir le beau-frère au bagne, je donnerais la moitié de mon bien; ça te montre l'estime que j'ai pour lui. »

La pauvre Simone n'avait rien à répondre; elle s'en alla pleurer plus loin.

Quant à Laurent, il est inutile de dire ce qu'il pensait de maître Gaspard; à ses yeux, c'était un véritable scélérat.

Le lendemain, M. Fix voyant que l'on faisait des arrestations en masse à Paris, et que tout cela devait partir pour les colonies, entra dans une véritable fureur contre la majorité républicaine, qui avait proposé et voté la transportation sans jugement : « C'est une gueuserie! criait-il; les républicains ont demandé la transportation sans jugement, pour sauver tous ces bandits; si on les faisait passer devant les conseils de guerre, pas un seul n'en réchapperait, pas un! »

Mais au bout de quelques jours, reconnaissant que la réaction avait pris le dessus, il ne douta plus que le plan de son ami Thomassin ne dût se réaliser bientôt; qu'on se débarrasserait de Cavaignac en lui votant des remerciements; qu'on abolirait le suffrage universel, pour rétablir le cens électoral, et que la seule question véritable serait de savoir si l'on aurait tout de suite Henri V pour roi, ou le duc de Nemours pour régent.

Toutes ses belles espérances au sujet de Michel lui revinrent; il alla faire un tour au Hôwald, pour ordonner de nouvelles coupes et s'assurer que ses bûcherons et ses schliteurs ne perdaient pas leur temps.

Depuis le commencement de juin, les grands défrichements qu'on avait faits l'année précédente, exposant les marais, jusqu'alors sous bois, à toute l'ardeur du soleil, avaient occasionné dans le pays une épidémie dangereuse. C'était le typhus! Un vieux médecin de Vandeuvre, M. Richard, en était déjà mort; le docteur Laurent, du matin au soir, parcourait les environs pour visiter ses malades; deux ou trois hameaux forestiers étaient surtout infestés de ce mal. Maître Gaspard, solide, bien portant, bien nourri, n'y faisait pas attention; et, voyant passer le beau-frère dans sa petite voiture, au lieu d'admirer son dévouement à l'humanité, car il exposait sa vie en entrant dans chaque baraque, maître Gaspard se dit :

« La mauvaise herbe seule ne périt pas..... Tant de braves gens meurent, et celui-là court toujours son chemin.... Le Seigneur Dieu ne veut pas nous en débarrasser.... c'est pourtant malheureux ! »

Vers le soir, rentrant pour dîner, en se mettant à table il se faisait encore des réflexions philosophiques sur ce chapitre, quand regardant Michel assis auprès de lui, et d'habitude fort vif à porter la main sur tous les plats, il le trouva comme endormi, les yeux ternes et sa grosse tête ballottant sur une épaule.

Après l'avoir regardé de la sorte, il lui demanda :

« Qu'est-ce que tu as donc, Michel ? Comme tu penches la tête ! »

L'enfant ne répondit pas. Alors, le soulevant dans ses grosses mains et le regardant de nouveau, Fix, d'une voix forte et tremblante, cria :

« Simone.... Simone.... l'enfant est malade !... »

Simone accourut avec toute la maison. Michel était déjà sur le lit; on regardait, on l'appelait. Maître Gaspard courut en trébuchant à la porte, il descendit l'escalier, entra dans l'écurie et dit au vieux Faxland, en train de fourrager Grisette et Ragot, il lui dit, la langue épaisse de terreur :

« Faxland, à cheval !... Vite... cours à Tiefenthal chercher le médecin. Vite !... crève le cheval s'il le faut.... Tiens, voilà vingt francs pour toi. »

Il sortit de son gilet une pièce d'or et la donna au vieux hussard ébahi.

« Monte... dépêche-toi !... »

Alors Faxland demanda pour qui.

« Pour Michel.... l'enfant est malade.... oh ! bien malade ! »

Et s'appuyant contre le râtelier, cet homme si dur, si rapace, se mit à pousser des sanglots déchirants.

Faxland n'eut pas besoin d'en entendre davantage; il aimait aussi l'enfant. Déjà la bride était passée, Ragot dehors sous le hangar, Faxland avec ses gros sabots dessus, un solide gourdin à la main. Une seconde après on entendait le triple galop du cheval remonter la grande rue de la Neuville, et les gens accourir en criant :

« Le feu est quelque part, on va chercher les pompes ! »

Maître Fix, se réveillant alors comme d'un rêve, sortit de l'écurie et remonta l'escalier, les reins courbés; il avait jeté un coup d'œil navrant sur la maison du beau-frère, de l'autre côté de la place; il s'était arrêté comme pour appeler au secours, puis, baissant la tête, il avait murmuré : « Non !.... il ne viendrait pas ! Il m'en veut trop !... C'est inutile.... Tout est perdu !... »

Faut-il maintenant vous peindre cette maison encombrée de gens qui vont et viennent par curiosité, ces commères de village, donneuses de bons conseils; la vieille Durazo, guérisseuse de rhumatismes en vous coupant les ongles et les enfermant dans une bouteille qu'on enterre en secret; la pauvre Simone, assise, les mains jointes, la tête penchée, murmurant tout bas une prière; et l'enfant entre les rideaux, les yeux fermés, les dents serrées, sur le lit ? Ces choses ne sont-elles pas arrivées dans toutes les familles, chacun ne s'en rappelle-t-il pas de semblables ?... — Et maître Gaspard, au milieu de la chambre, qui regarde consterné; et Frionnet derrière; et le vieux maître d'école, Berthomé, venu à la hâte : toute cette cohue, ce mouvement inutile ?

Fix ne voyait rien, il n'entendait rien; ses espérances ambitieuses croulaient autour de lui.

Tout à coup, Simone se leva pour sortir.

« Où vas-tu ? lui dit-il.

— Je vais chercher Laurent.

— Il ne viendra pas...

— J'y vais !

— Il ne viendra pas ! » hurla maître Gaspard, furieux, désespéré.

Simone sortit.

Au même instant, une voiture roulait dehors, et M. Berthomé, regardant aux vitres, dit :

« C'est lui. Le voilà qui rentre pour souper. »

Il finissait à peine de parler, que le docteur entrait dans la chambre avec Simone. Il ne dit ni bonjour ni bonsoir, passa devant maître Fix, regarda l'enfant, lui ouvrit les yeux, et dit d'une voix claire, en se retournant :

« Qu'est-ce que tous ces gens-là font ici ?... Qu'on vide la chambre, que tous sortent.... tous... — Vous deux, restez ! »

Il indiquait Simone et Fix.

Les autres sortirent.

Alors, sans parler d'inimitiés ni de menaces, comme si ces choses ne s'étaient pas passées la veille, le docteur Laurent dit :

« L'enfant est en danger de mort... Vous avez de l'eau chaude à la cuisine... vite, qu'on lui mette les pieds dans un bain très-chaud... pas une minute à perdre... dépêchez-vous !... Je sors et je reviens tout de suite; je vais chercher ce qu'il faut à la pharmacie. »

Maître Gaspard voulait parler, le remercier peut-être, mais Laurent sortit à grands pas sans le regarder.

Simone était déjà dans la cuisine; cinq minutes après, l'eau chaude était prête, et comme M. Laurent revenait, le pauvre petit avait déja les pieds dans son bain.

Il composa lui-même son ordonnance, et dit qu'il fallait de la glace. En attendant l'arrivée de cette glace, que l'on ne pouvait trouver que dans la glacière de Tiefenthâl, il ordonna de pomper de l'eau fraîche de quart d'heure en quart d'heure, pour en baigner sans cesse la tête de l'enfant.

Ainsi commença cette maladie terrible à la Neuville. Elle avait déjà fait de grands ravages du côté du Hôwald; le corps des malades se couvrait de taches rouges, le cou s'enflait derrière les oreilles, presque tous en mouraient. La prédiction du docteur Laurent, en apprenant qu'on allait défricher les forêts marécageuses du Hôwald, se réalisait; maître Gaspard lui-même était victime de sa rapacité.

Cette nuit-là, le docteur ne quitta pas le lit de Michel. Il tenait le bras de l'enfant et regardait à sa montre de minute en minute. Fix et Simone, assis l'un près de l'autre, comme des morts, les mains sur les genoux, observaient sa figure.

Vers deux heures, au milieu du silence, de ce grand silence où l'on entend l'horloge marquer chaque seconde, M. Laurent ouvrit sa trousse et dit à son beau-frère de tenir la cuvette, qu'il fallait saigner l'enfant. Maître Gaspard, les mains tremblantes, obéit, mais, en voyant ce sang couler, ses genoux fléchirent.

« Arrive... Simone... arrive, dit-il. Tiens... tiens cela... Je m'en vais ! »

Le sang de cent mille hommes ne lui aurait pas fait autant d'effet que celui-là : c'était le sien... ! Il n'eut que le temps de sortir prendre l'air. Il s'assit sur les marches de son auberge, à la fraîcheur matinale. Au loin, dans la nuit, roulait une voiture; il pensa :

« Le médecin de Tiefenthâl arrive ! »

Mais c'était la glace qu'on apportait.

Le médecin n'arriva qu'au petit jour; alors, Michel aurait été mort depuis longtemps. Fix le savait.

Ce docteur, M. Gérard Potel, décoré de la Légion d'honneur, et grand ami des Thomassin, ne s'entendait pas avec Laurent sur la politique, mais il se gardait bien d'entamer une discussion, touchant leur science, avec son confrère de la Neuville, qui l'avait mis plusieurs fois au pied du mur, et puis Laurent avait, de son côté, la meilleure preuve, celle que l'on écoute toujours, — qu'on soit clérical ou républicain, ou de n'importe quelle autre opinion, — lorsqu'on est malade : il guérissait son monde dix fois plus souvent que l'autre.

Aussi M. Potel approuva-t-il tout ce que son confrère avait fait; il ne se permit pas même d'ajouter une mie de pain à son ordonnance, et repartit comme il était venu, disant qu'il fallait continuer le traitement. Mais Laurent comprit alors que maître Gaspard n'avait pas compté sur lui, qu'il l'avait cru capable d'abandonner un pauvre petit être innocent, par animosité contre son père, et cela l'indigna plus que tout le reste.

Étant appelé dans bien d'autres endroits, Laurent ne pouvait rester toute la journée au *Mouton-d'Or*. Simone suivait ses prescriptions de point en point, et maître Fix attendait sa venue comme celle du bon Dieu.

Que de pensées durent traverser l'esprit du vieux renard pris à son propre piége, car il savait très-bien que la maladie de Michel venait des défrichements du Hôwald, et comme il dut réfléchir au droit de tester!

« Si l'enfant meurt, se disait-il souvent, qu'est-ce que je ferai, moi ? Qu'est-ce que je deviendrai ? Les filles sont placées, elles ne pensent qu'à leurs maris; Simone et moi, nous ne leur sommes déjà plus que des héritages qu'on attend!..... Catherine, elle, ne songe qu'à se marier; elle trouvera bien quelqu'un pour accepter la dot, ce n'est pas difficile par le temps qui court. Et moi je resterai là sans enfants pour m'aider à vivre... J'aurai travaillé toute ma vie pour des gendres !..... Tout se partagera, tout s'en ira après ma mort! »

Il se prenait la tête à deux mains, les coudes sur la table de nuit, écoutant la respiration de Michel, ces paroles confuses, ces rêves étranges, ces soupirs prolongés qui semblent vous avertir que la mort est proche, que le malade la voit, qu'il se défend, qu'il appelle au secours, qu'il se sauve pour lui échapper, et qu'elle le suit sans relâche. Ces rêves-là, quand on les écoute, vous déchirent le cœur.

Ils avaient commencé le sixième jour; maître Gaspard, en y prêtant l'oreille, sentait la sueur lui couvrir la face.

Dans les plus grands moments de délire du malade, il se mettait quelquefois à murmurer :

« Courage, Michel, courage, mon enfant.... Défends-toi bien... La mort ne t'aura pas... Je suis là, Michel !... »

Et puis il disait à Simone :

« J'aimerais mieux partir le premier... A

quoi m'aurait servi d'avoir tant travaillé, si nous devions le perdre ? »

Et la pauvre femme bégayait :

« Mon Dieu, ayez pitié de nous ! »

Il s'en indignait intérieurement et pensait :

« Elle ne l'aime pas le quart autant que moi... Elle ne pense qu'à son bon Dieu !..... Que les femmes sont bêtes !... »

La vue du curé Rigaut, qui vint un jour visiter le malade, lui produisit la plus mauvaise impression ; car s'il trouvait très-bon de prêcher la vie éternelle aux autres et de leur promettre des récompenses innombrables là-bas, il tenait beaucoup plus à cette existence-ci pour lui et pour les siens. Aussi toutes les paroles de consolation du vénérable curé, sur les enfants qui deviennent des anges après leur mort, l'ennuyèrent considérablement ; et l'extrême-onction, qu'il donna à Michel, lui parut un bien mauvais signe. Enfin, comme cela ne pouvait pas faire de mal au petit, et que Simone y tenait beaucoup, il ne dit rien et parut même très-fervent pendant la cérémonie.

Peu de jours après, les rêves de l'enfant cessèrent ; mais il était alors si maigre, si faible, qu'on avait peine à le reconnaître. Simone et maître Fix se disaient des yeux, en le regardant : « Ce n'est qu'une ombre ! »

Ils croyaient aussi que l'esprit serait complètement éteint, et que Michel resterait borné toute sa vie, comme beaucoup d'autres.

Cette nouvelle crainte tourmenta maître Fix peut-être autant que celle de la mort ; et jamais il n'éprouva d'émotion pareille à celle qu'il eut un matin, lorsque, penché sur le lit de l'enfant, il le vit tout à coup tourner les yeux de son côté, le reconnaître et l'appeler tout bas : « Papa ! » Sa joie fut telle d'entendre cette voix, qu'il s'assit en fondant en larmes.

Seulement alors il vit Frionnet, qui riait derrière le rideau, et se rappela que beaucoup de créances devaient être touchées, que toutes les affaires étaient en retard.

« Allons, dit-il à son compère, maintenant tout est sauvé ; nous ne travaillerons pas pour le roi de Prusse.

— Ni pour le pape, ajouta Frionnet d'un air ironique.

— Taisez-vous, dit maître Gaspard en se dirigeant vers le cabinet, c'est le bon Dieu qui a sauvé Michel !

— Et le grand braque, ajouta l'huissier. Vous lui devez un beau cierge ; il a ramené le petit de loin.

— Ah ! c'est le plus grand médecin de France ! fit alors maître Gaspard. Quel dommage qu'un pareil homme manque de bon sens, quel dommage ! »

Ayant ainsi payé son tribut de reconnaissance au docteur Laurent, M. Fix ouvrit son secrétaire et tira le gros portefeuille.

Michel se rétablit tout doucement ; il perdit d'abord ses grands cheveux blonds et devint tout à fait chauve ; mais la bonne mère Simone, à force de prières, obtint du Seigneur la grâce de les voir repousser en partie au bout de six semaines ou deux mois.

XI

Dans cet intervalle, maître Gaspard s'était remis à ses affaires et suivait en même temps la marche des événements. L'Assemblée nationale avait décidé qu'une enquête aurait lieu sur les journées de juin, et même sur celles du 16 avril et du 15 mai précédents. Lamartine, Ledru-Rollin, tout le gouvernement provisoire, auquel on avait voté de remerciements, s'était trouvé dans la nécessité de se défendre. Les transportations sans jugement continuaient.

Pour dire la vérité, les royalistes se croyaient déjà les maîtres ; des quantités de petits livres se répandaient dans les campagnes, défendant le bon Dieu, la propriété et la famille, que les socialistes et les communistes avaient eu la bêtise d'attaquer ; et, comme les paysans aiment mieux leurs biens, leurs femmes et leurs enfants que la République ; comme d'un autre côté les ouvriers des villes en voulaient terriblement à Cavaignac, d'avoir mitraillé et déporté leurs camarades de Paris ; comme la bourgeoisie, la noblesse et le clergé ne tenaient pas du tout à voir se fonder définitivement un gouvernement démocratique, il fallait reconnaître que le tour de M. de Falloux avait été magnifiquement joué, que le peuple était divisé par cette victoire des républicains sur les socialistes, et qu'il ne restait plus qu'une seule chose de toute la révolution de Février : — le suffrage universel.

Mais c'était beaucoup, car le suffrage universel c'est la souveraineté du peuple, et si le peuple est souverain, il n'a pas besoin d'un roi pour faire ses affaires.

Ce suffrage universel gênait les royalistes, d'autant plus qu'après avoir terminé la Constitution, on devait nommer un président. M. Grévy voulait que le président fût nommé

Tout s'en ira après ma mort! (p. 51).

par l'Assemblée; il disait qu'un président nommé par la nation entière aurait trop de force, que ce serait en quelque sorte un maître, puisqu'il tiendrait son mandat du pays, comme l'Assemblée législative ; qu'il aurait entre les mains tous les moyens de faire un mauvais coup, pour s'établir définitivement malgré l'Assemblée elle-même.

C'était clair !

Mais le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, voulait tenir son mandat de tout le pays : il ne se voyait pour concurrents que Lamartine, Ledru-Rollin et Louis-Bonaparte, qu'on représentait comme une espèce d'imbécile, et se croyait sûr d'être nommé.

Tous les candidats des royalistes n'ayant aucune chance, c'est aussi sur le général Cavaignac qu'ils avaient résolu de porter leurs voix, pensant le circonvenir insensiblement, gagner du temps, et mettre aux élections suivantes un de leurs princes à sa place.

Tel était le mot d'ordre que M. Gaspard avait reçu de Tiefenthâl, et le jour même il se déclarait hautement dans ce sens au Casino, disant que Cavaignac avait sauvé la société ; que sa probité reconnue, son courage, son dévouement, lui méritaient l'estime de tous les honnêtes gens, et que lui, Gaspard, ferait son possible pour procurer à ce bon citoyen tous les suffrages de la Neuville et des environs.

Le docteur Laurent, apprenant ces promesses du beau-frère par Méchini, oublia

Faites vos conditions... (p. 60).

tous ses anciens griefs ; il lui serra la main sur la porte, en disant :

« A la bonne heure ! Si vous aviez toujours marché dans ce chemin-là, beau-frère, nous n'aurions jamais eu de démêlés ensemble. »

Maître Gaspard riait et disait :

« Que voulez-vous, Laurent, je ne demande pas mieux que de m'éclairer ; quand je vois clair et que je reconnais la justice d'une chose, je marche sans me détourner ; on ne me voit pas changer sans de bonnes raisons. »

Enfin ils se réconcilièrent et se promirent réciproquement d'user de toute leur influence pour l'élection de Cavaignac.

Deux ou trois jours après cette réconciliation des deux beaux-frères, un matin Frionnet entra dans le cabinet de maître Gaspard, avec un grand monsieur à manteau gris, et large feutre, qui lui tendit la main en souriant et lui demanda d'un ton d'ancienne connaissance :

« Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Fix ? »

Maître Gaspard, assis au bureau, ôta son petit bonnet de soie noire en se levant, puis, regardant l'étranger une seconde, il s'écria :

« Hé ! mon Dieu, c'est M. Sabouriau !... Asseyez-vous donc, mon cher monsieur Sabouriau. »

Alors l'autre, riant, dit :

« Allons.... allons.... je vois que vous avez bonne mémoire ! »

Et s'étant assis sans façon, il entra tout de suite en matière.

« J'arrive de Paris, dit-il, pour vous voir, vous et quelques autres vieux amis.... C'est une grande affaire qui m'amène, une affaire qui peut avoir pour vous et pour moi de plus beaux résultats que celle de Hôwald? A proprement parler, celle du Hôwald est une véritable misère auprès de celle que je viens vous proposer aujourd'hui. »

On pense si maître Gaspard était attentif, s'il ouvrait les yeux et dressait les oreilles.

Frionnet, assis derrière eux, écoutait, souriant.

« Vous avez entendu parler du prince Louis Bonaparte? demanda Sabouriau.

— Oui, sans doute, on en parle beaucoup depuis quelque temps.... C'est.... c'est ce qu'on peut appeler....

— C'est un brave homme, interrompit Sabouriau, prévoyant que maître Gaspard allait dire : « C'est un imbécile ! » C'est un homme avec lequel nous pouvons faire, vous, moi, Frionnet, une fortune immense; c'est un homme qui sera nommé président, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise... Et puis... et puis encore autre chose ! Un homme qui fera de vous le premier, non-seulement de la Neuville, mais de l'arrondissement et du département, si... si... vous m'entendez bien, monsieur Fix, si vous voulez mettre à notre disposition l'intelligence et l'activité que vous avez déployées pour l'élection de M. Thomassin, et nous prêter votre concours aux prochaines élections présidentielles. Vous le voyez, je joue avec vous cartes sur table; répondez-moi franchement. »

Maître Gaspard, les yeux à terre, semblait pensif; de grosses rides sillonnaient son front, et au bout d'une seconde, il répondit lentement :

« Je me suis laissé dire que le prince Louis Bonaparte n'est pas le fils de son père, que sa mère...

— Hé! qu'est-ce que ça nous fait, à nous? interrompit Sabouriau, qu'il soit fils de Jacques, de Jean ou de Louis? Je ne m'en moque pas mal !... C'est son nom qu'il nous faut et nous l'avons; le peuple ne demande que ça !... Et qui est-ce qui vous a conté cette histoire ? Thomassin, Muleroy, toute la coterie de Tiefenthâl, n'est-ce pas? Et de qui sont-ils fils, eux ? Dans tous les cas, il n'est pas fils posthume, le nôtre; il n'a pas eu besoin d'un miracle pour venir au monde! Est-ce que dans les grandes familles on fait attention à ces niaiseries? Est-ce que le grand-père de Louis-Philippe, le père de Philippe-Egalité, ne se moquait pas lui-même des princes qui se croyaient pères de leurs enfants ? Je ne comprends pas que vous, monsieur Gaspard Fix, vous ayez des préjugés aussi...

— Oh! dit maître Gaspard, vous pensez bien que si ce prince peut faire notre bonheur, je n'irai pas le chicaner sur ses père et mère; mais on dit qu'il n'est pas très-capable et que...

— Capable! Est-ce qu'il a besoin d'être capable? interrompit Sabouriau. Je voudrais bien savoir si les autres sont capables... Les Bourbons et les Orléans ont été capables de se faire mettre à la porte, voilà tout. Pourvu que nous soyons capables, nous bonapartistes, de devenir ministres, conseillers d'État, préfets, ambassadeurs, généraux, est-ce que le reste nous regarde? La capacité d'un roi ou d'un empereur est dans ses employés. Mais, sans entrer dans les détails, je soutiens que notre prince à nous est plus capable que tous les autres ensemble. Ce n'est pas lui qui se serait laissé mettre à la porte comme Louis-Philippe; il aurait plutôt brûlé Paris de fond en comble!

— Bon... bon... je vous crois! dit maître Gaspard en souriant. Je sais bien que tout le monde est capable d'hériter d'un trône ou de vingt-cinq mille francs de rente, ça n'est pas difficile, quand on est né pour ça; la capacité d'hériter est faite pour les imbéciles comme pour les plus malins!... Mais on dit aussi que Louis Bonaparte n'a pas le sou.

— Quant à ça, la meilleure réponse que je puisse vous faire, monsieur Fix, répondit gravement Sabouriau en ouvrant son manteau et tirant d'une poche profonde son portefeuille, c'est de vous montrer ce que Fould m'a remis au nom du prince, pour aider les gens à comprendre son mérite. »

Il étala sur la table un assez gros paquet de billets de banque; maître Gaspard, d'un coup d'œil, jugea qu'il pouvait bien y en avoir là pour cinquante mille francs.

« Ah! c'est différent, bien différent, dit-il, tandis que Sabouriau rempaquetait ses billets et les remettait en poche, du moment que votre prince a du mérite...

— Comment, s'écria Sabouriau, du mérite! C'est-à-dire qu'auprès de lui tous les autres sont des ânes. Il a toutes les chances, toutes! Allez dans un village, n'importe lequel, en plaine, au fond des bois, partout vous verrez l'image du grand homme à côté de celle des saints. On ne veut que lui... lui... le neveu de l'homme du siècle, dont l'histoire est écrite depuis les pyramides jusqu'au Kremlin... »

Tandis que Sabouriau déroulait sa pan-

carte, maître Gaspard se rappelait l'enthousiasme de Faxland, lors de sa visite à Tiefenthâl, en février; les cris de « Vive l'Empereur! » qui lui répondaient en chemin de tous les cabarets. Une foule d'autres circonstances semblables lui revenaient de ses charbonnières, de ses scieries, où les bûcherons et les schlitteurs ne faisaient que rabâcher du grand homme à la veillée, et il se disait :

« Ma foi, c'est vrai!... Maintenant que toutes ces bourriques sont électeurs, le Bonaparte a des chances! »

Sabouriau poursuivit :

« Qu'est-ce que Chambord, ou Joinville, ou Ledru-Rollin auprès du neveu de Napoléon? Quelle farce d'oser comparer ces gens à celui dont le nom retentira dans les siècles des siècles, et dont la colonne porte jusqu'aux nues...

— Hé! s'écria maître Gaspard, l'interrompant à son tour et avançant sa grosse mâchoire d'un air ennuyé, qui est-ce qui vous dit le contraire? Vous avez peut-être des chances; mais quand on joue une partie serrée, monsieur Sabouriau, il ne faut pas seulement regarder ses cartes, il faut penser au jeu de l'autre; Cavaignac en a aussi des atouts dans son jeu; il a d'abord pour lui tous les gens d'ordre, tous les honnêtes gens; c'est quelque chose d'avoir pour soi les gens riches, les gens posés, les gens instruits. Je ne dis pas que quelques millions d'imbéciles, élevés dans l'ignorance, n'iront pas voter pour Louis Bonaparte; mais Cavaignac aura tous les républicains de bon sens, qui veulent conserver la République, et en outre...

— Les républicains! cria Sabouriau, lui qui n'a rien fait pour l'Italie, rien pour la Hongrie, et qui vient d'envoyer à Rome des troupes pour soutenir le pape contre les républicains de là-bas... Jamais!... jamais...

— Hé! ce n'est pas si bête, répliqua Gaspard; s'il avait été au secours des Italiens et des Hongrois, il aurait eu tous les royalistes sur le dos, et en soutenant le pape, il s'attire les voix du clergé; hé! hé! il faut ménager la chèvre et le chou, monsieur Sabouriau. Votre affaire n'est pas aussi belle que vous croyez. Je ne dis pas qu'en faisant tout ce qu'il faut, en courant, en employant des hommes fins, connaissant le pays; en aidant, en poussant de toutes les manières, je ne dis pas que vous ne puissiez pas réussir. Mais ça ne sera pas sans peine, il y aura du tirage, et vous pouvez échouer très-bien; tout le monde n'a pas la foi... C'est même assez rare, la foi, sans de bonnes raisons palpables, qui vous aident à comprendre. Tenez, vous, par exemple, vous, un homme sérieux, un homme versé dans les affaires, je suis sûr, je répondrais devant Dieu que vous n'avez pas quitté votre bonne place, votre excellente place chez le prince de Poutchiéri, où vous attrapiez de si bonnes aubaines, pour courir les champs, répandre des brochures bonapartistes et chanter la gloire du prince Louis, sans avoir pris des gages, de bons gages... vous comprenez... — il faisait aller le pouce, — et sans des assurances, de grandes assurances d'avancement pour l'avenir, si l'affaire réussit! Est-ce vrai? là, entre nous et l'ami Frionnet, vous pouvez bien le dire! »

Sabouriau, souriant, répondit :

« Parbleu! vous pensez bien, monsieur Fix; nous ne sommes pas des enfants.

— Hé! ça va sans dire, continua maître Gaspard, il n'y a que des imbéciles qui travaillent pour le roi de Prusse. Quand je me suis présenté chez vous, à Paris, ce n'est pas avec de belles paroles sur la colonne et la redingote grise que nous avons entamé la conversation; vous m'auriez ri au nez et vous auriez bien fait; il vous fallait des raisons solides et je vous en ai donné tout de suite. Eh bien! moi, je suis comme vous, je ne fais rien pour rien! Pour me lancer dans votre entreprise, je cours des risques, et je veux que ces risques me rapportent de grands avantages.

— Quels risques courez-vous donc, monsieur Fix, et quels avantages désirez-vous? demanda Sabouriau.

— J'ai du bien, dit maître Gaspard; après M. Thomassin, je suis le plus grand propriétaire du pays; ce n'est pas de l'argent comptant qu'il me faut maintenant. Je jouis aussi de la considération publique, de celle du préfet, du sous-préfet, et de toutes les autorités reconstituées depuis les événements de juin, à la recommandation de ces messieurs de Tiefenthâl, car nous avons toujours des amis partout. J'ai pour moi la partie forestière et les droits réunis; s'il me faut un chemin en forêt, pour vendre mes coupes, je l'obtiens tout de suite; s'il me faut une prise d'eau pour arroser mes prés ou pour renforcer mes scieries en temps de sécheresse, je n'ai qu'à parler; si j'ai besoin d'un passe-debout, d'un droit de circulation extraordinaire, même contre les règles, cela ne fait aucune difficulté; si la gendarmerie passe à onze heures, à minuit par la Neuville, et que mon auberge soit encore ouverte, la gendarmerie regarde ailleurs, elle ne voit rien... On sait que M. Gaspard Fix a ses petits droits à part!... Tout ça,

monsieur Sabouriau, me flatte, et puis ça me rapporte ; c'est une belle position... c'est bon à garder... le premier venu ne jouit pas de ces bénéfices !

— Sans doute, mais avec nous vous les aurez aussi... Vous en aurez même de plus grands.... beaucoup plus grands.

— Je ne dis pas... Si vous réussissez !... Mais voilà justement la question... Pour me mettre avec vous, il faut lâcher tout ça d'abord; au lieu de toutes ces petites douceurs, il faut m'attendre à voir les procès-verbaux me tomber dessus comme la grêle, à voir révoquer toutes les anciennes permissions de chemins forestiers, de prises d'eau, de circulation pour ma bière; il faut m'attendre à voir les rats-de-cave venir exercer chez moi deux ou trois fois par jour, etc., etc. Vous savez ce que c'est d'être pour ou contre l'administration. Et je ne parle pas de l'indignation de M. Thomassin, qui m'a rendu de grands services : c'est lui qui m'a avancé l'argent pour payer le Hôwald ; c'est lui qui a obtenu de son ami le ministre l'autorisation de couper le bois ; il est vrai qu'il était de moitié dans l'affaire et que je lui avais donné hypothèque sur tous mes biens, mais enfin sans lui je n'aurais pas pu faire ce beau coup de filet, j'aurais eu le crève-cœur de voir le Hôwald happé par un autre! A présent, je ne dois plus rien à M. Thomassin, je lui ai remboursé ses deux cent cinquante mille livres, et toutes les hypothèques sont levées; mais je suis toujours en affaire, avec les verreries de Tiefenthâl, pour la livraison de mes bois; naturellement l'exécution rigoureuse du contrat, les chicanes et les procès à propos de rien ne tarderont pas à venir. M. Thomassin sera mon pire ennemi, après le beau-frère Laurent, un original, mais un brave homme qui vient de sauver mon fils, et auquel je promettais encore hier de soutenir Cavaignac... Ils m'en voudront à mort! Ainsi les avantages, la considération, les amis, les bons coups que je peux faire en restant tranquille, tout serait perdu!... Tout ça, monsieur Sabouriau, se compte, tout ça vaut quelque chose... Ça vaut beaucoup! Et si l'affaire manquait, si Cavaignac avait le dessus, mon plus court et mon meilleur serait de tout vendre, de plier bagage et de lever le pied. D'un autre côté, je vous rapporterais au moins cinquante mille voix dans ce département, tel que vous me voyez, oui, au moins, car lorsque j'entreprends une campagne, moi, je ne suis pas de ceux qui s'endorment, il faut que ça marche jour et nuit... Je connais mes gens... je sais m'y prendre.

— Hé ! s'écria Sabouriau, nous le savons bien ; c'est pour cela que je suis ici. Faites vos conditions, dites ce que vous voulez, on s'arrangera, que diable !

— Ah ! répondit effrontément maître Gaspard, j'ai tant de choses à demander, tant de choses qu'il me ferait plaisir d'avoir, que la cervelle m'en tourne. Il faut que vous m'accordiez deux ou trois jours de réflexion. Je veux aussi jeter un petit coup d'œil aux environs, pour bien reconnaître vos chances ; plus vous en aurez, moins je courrai de risques, et je demanderai moins aussi, car je suis juste, moi, je ne veux que mon dû. Revenez dans trois jours, et vous aurez mon dernier mot. »

Sabouriau se leva dépité, sans pourtant le laisser voir ; il avait cru s'emparer de maître Gaspard par de grandes phrases en l'air, et cette espèce de paysan à grosse mâchoire l'avait mis au pied du mur.

M. Fix le reconduisit poliment avec Frionnet, jusque sur l'escalier, où ils se serrèrent la main.

Sabouriau était descendu chez son ami Frionnet, et, tout en s'en allant avec l'huissier, il lui disait :

« C'est un roué compère, ton maître Fix; un gaillard que je ne croyais pas aussi fort; hardi, sans gêne, et qui voit juste. Il a toute l'effronterie et toute l'impudeur de ses intérêts ; j'aimerais mieux l'avoir avec nous que contre.

— Je crois bien, répondit l'autre; car, s'il était contre, comme je le connais, il ne perdrait pas une minute : Cavaignac aurait quarante mille voix de plus, le prince en aurait quarante mille de moins, ce qui ferait le double dans le compte général.

— Il faut que nous l'ayons, dit Sabouriau; c'est un des nôtres !... Mais que va-t-il demander? Il m'a l'air de jouir d'un large appétit, cet homme; il doit avoir des prétentions exorbitantes. »

Ils arrivaient alors à la porte de Frionnet. Madeleine, la servante de l'huissier, les attendait pour servir le déjeuner; la conversation cessa, les affaires importantes furent renvoyées à plus tard.

XII

Maître Gaspard, comme il l'avait annoncé, fit sa tournée d'inspection dans la plaine et dans la montagne, à plusieurs lieues aux en-

virons de la Neuville, pour se rendre compte des chances de Louis Bonaparte. Il reconnut que les Thomassin et les Muleroy se trompaient en se figurant que le peuple, tenu systématiquement dans l'ignorance depuis l'Empire, se tournerait vers Henri V et les jésuites. Toute la masse des paysans rêvait du petit chapeau et de la redingote grise. Tous les prisonniers rentrés en France en 1815, du fond de la Russie, où l'on gelait sur pied, malgré les coups de knout pour vous réchauffer; de l'île déserte de Cabrera, en Espagne, où l'on mangeait ses propres excréments, faute de rations que les Espagnols n'envoyaient pas régulièrement; des pontons d'Angleterre, où l'on devenait gâteux, à force de croupir entre le ciel et l'eau, sans espoir d'en sortir avant la paix générale; tous regrettaient le génie sublime qui les avait conduits là, en renversant la République pour se loger aux Tuileries; en rétablissant notre sainte religion, pour se faire couronner à Notre-Dame par le pape, qui trouvait que la France valait bien une bassesse; en rappelant les anciens nobles, tous les soldats de Condé, couverts de sang français, pour remplir ses antichambres; et en sacrifiant comme du fumier des millions d'hommes, pour engraisser et faire pousser ses nouvelles dynasties de Corses! Ils voulaient tous recommencer les mêmes réjouissances en l'honneur du neveu.

La légende, comme on a nommé depuis cette espèce de religion bestiale de la victime pour le bourreau, la légende étendait partout ses racines!

Il faut dire aussi que la bourgeoisie s'était donné bien du mal pour créer et répandre cette légende depuis trente ans.

Les poëtes, avec leurs odes et leurs chansons, les historiens, avec leurs histoires, Louis-Philippe, avec son retour des cendres, et des centaines d'autres, avec leurs livres, leurs brochures, leurs images et leurs gazettes, que les bourgeois patronnaient et répandaient à profusion, pouvaient se vanter d'avoir fait terriblement de mal à leur pays! C'était de la politique! La haute bourgeoisie française avait trouvé commode d'abêtir le peuple au lieu de l'éclairer, de le prosterner dans l'adoration d'une idole sanglante; ça devait l'empêcher de penser à autre chose; ça devait donner aux malins le temps de faire leurs affaires.

Tout le monde connaît le résultat de cette politique sublime.

La légende était donc partout!

Quelques-uns des malheureux que maître Gaspard interrogeait dans ses haltes ne pouvaient croire que leur Empereur fût mort; cela ne leur paraissait pas naturel, qu'un si brave homme pût mourir; il aurait dû vivre toujours, pour la félicité du genre humain; d'autres soutenaient que les Anglais l'avaient empoisonné avec de la poudre de diamant pilé; un poison moins cher n'aurait sans doute pas été digne de lui; d'autres admettaient bien qu'il pouvait avoir entendu battre le rappel, mais ils affirmaient que son âme, cette âme si noble, si sensible, si généreuse, si grande, avait passé dans son neveu, depuis la mort du duc de Reichstadt.

Maître Gaspard écoutait tout cela gravement, au cabaret de l'endroit, en prenant de temps en temps une bonne prise sur son large pouce, pour s'empêcher de rire.

« Tout ça, c'est possible! disait-il en déployant son mouchoir d'un air convaincu et se mouchant avec fracas. Vous raisonnez juste; un si grand génie ne peut pas mourir; il a des fils, des neveux, des cousins, dans lesquels il ressuscite; c'est positif... et voilà comment les peuples sont sauvés. »

Là-dessus on vidait sa bouteille de vin, et M. Fix remontait dans sa voiture en pensant :

« Dieu du ciel, que les hommes sont bêtes! C'est pire que les animaux... Jamais on n'a vu les moutons regretter les loups!... Enfin, c'est comme cela. L'affaire est entre les républicains seuls et les bonapartistes; tout ce qu'on fera contre les bonapartistes sera pour les républicains, tout ce qu'on fera contre les républicains sera pour les bonapartistes. Tous les autres sont coulés à fond, et particulièrement les cafards! Ainsi, attention, Fix; il ne s'agit plus de faire une nouvelle noblesse, avec le droit de tester... Les bonapartistes auront le dessus... Mets-toi bien vite du côté du manche! — Et Cavaignac, qui pouvait si bien être nommé par l'Assemblée constituante, et faire instruire le peuple pendant trois ans, de ses droits et de ses devoirs, comme dit le beau-frère Laurent, Cavaignac, qui refuse par honnêteté, par délicatesse... hé! hé! hé! c'est encore un politique, celui-là!... Hue, Grisette, hue!... Oui, un fameux politique!... »

Ainsi raisonnait le brave homme, retournant tranquillement à la Neuville, avec son opinion arrêtée.

Il ne songea plus dès lors qu'à bien poser ses conditions, pour se rallier aux Bonaparte; et dans la matinée du troisième jour, Sabouriau étant venu le voir avec Frionnet, ils le trouvèrent comme la première fois, assis à son bureau, en train de régler quelques comptes

« Eh bien! s'écria Sabouriau.

— Ah! c'est vous! dit-il, en déposant sa plume. Eh bien, j'ai vu... l'affaire sera chaude... mais on peut gagner. Si vous acceptez maintenant mes conditions, nous pourrons conclure. Prenez donc place; asseyez-vous, Frionnet. »

Ils s'assirent.

« Est-ce que vous les avez écrites, vos conditions? demanda Sabouriau.

— Oh! non!... A quoi pensez-vous donc? Écrire des choses semblables!... Une lettre n'aurait qu'à se perdre, je serais gravement compromis aux yeux de mes vieux amis de Tienfenthâl, avant d'avoir rien terminé avec vous. Non, monsieur Sabouriau, je vais vous les dire, ensuite vous les écrirez. Vous connaissez sans doute le prince Louis Bonaparte.

— Très-bien!

— Alors tout est bien. Vous lui écrirez mes conditions, telles que je vais vous les expliquer, et, s'il les accepte, il n'aura qu'à mettre au bas : « Accepté! » avec sa signature. J'ai vu par-ci, par-là, quelques-unes de ses lettres, du temps de l'affaire de Strasbourg, sa signature m'est restée dans l'œil. Je ne serai engagé à rien, si votre lettre se perd; mais dès que la réponse sera venue, je vous remettrai, donnant donnant, mon acceptation formelle, et nous serons engagés. Alors, qu'on apprenne quelque chose ou qu'on n'apprenne rien, ma position sera nette, je n'aurai plus d'inquiétude. Est-ce entendu, monsieur Sabouriau?

— Parfaitement! monsieur Fix, vous êtes un homme de précaution, j'aime ça.

— Je vais donc vous dire ce que je veux. Et d'abord, il faut absolument que je remplace Thomassin dans ce pays; il faut que je sois au-dessus de lui sous tous les rapports, pour l'empêcher de me nuire. Vous comprenez, ce sera une guerre à mort entre nous; j'ai besoin d'être solidement appuyé... Je veux donc avant tout la décoration de chevalier de la Légion d'honneur, aussitôt après les élections; et plus tard, quand on aura reconnu tout ce que je vaux, celle d'officier, pour services éminents rendus à l'État. Comme j'aurai contribué à faire nommer le prince, cette mention sera juste.

— C'est évident, dit Sabouriau. Ensuite, monsieur Fix?

— J'ai deux gendres, deux hommes de mérite : Adrian, sous-inspecteur des eaux et forêts à Dâpremont; je crois qu'il serait temps de le faire passer inspecteur; il a toutes les qualités voulues pour avancer. Et mon autre gendre, Péters, juge au tribunal de Batteville, est dans le même cas; sérieux, versé dans la connaissance des lois, il se trouverait très-bien dans un fauteuil de président, et ça me serait très-agréable de l'y voir. Notez que si l'affaire se conclut, j'écrirai à mes gendres de travailler pour le prince, et qu'ils feront leur possible, chacun de son côté; ils gagneront donc leur avancement! »

Maître Gaspard se tut quelques instants. Sabouriau ne semblait rien trouver d'extraordinaire dans ses prétentions, et dit :

« Cela ne peut souffrir aucune difficulté, monsieur Fix. Je suis sûr que le prince se fera un véritable plaisir de vous obliger; il tiendra extrêmement à s'attacher une famille aussi honorable que la vôtre. Avez-vous autre chose à demander?

— Oui... ceci n'est qu'un petit commencement. Cette propriété du Hôwald, que je défriche, une fois les bois partis, va se trouver nue. Je garderai quelques bouquets de vieux hêtres derrière le château, une belle avenue de tilleuls devant; mais ce ne sera plus le grand et magnifique château des comtes du Hôwald qui se dressait au-dessus des forêts, ce sera une riche demeure bourgeoise. Il faut quelque chose pour remettre toutes ces terres en valeur, il faut une belle route au bas de la côte, qui partirait d'ici, je suppose, et rejoindrait à Vandeuvre la grande route de Paris. Cette route m'enlèverait aussi quelques terrains en friche maintenant, sur lesquels j'ai fait des semis qui n'ont pas l'air de bien prendre. Je ne serais pas fâché de me débarrasser de ces terres avantageusement... Vous comprenez!...

— Très-bien! Je crois que cela sera facilement accordé comme le reste; d'autant plus que le prince aime les constructions, les entreprises qui font travailler.

— Alors, ajouta maître Gaspard, puisqu'il est dans ces idées, il trouverait dans mes propriétés défrichées un superbe emplacement pour fonder une ferme modèle; deux ou trois cents hectares de bruyères et de genêts enlevés pour cette fondation utile me réjouiraient réellement. Vous ajouterez cela, monsieur Sabouriau.

— Diable! se dit celui-ci, il ne se donne pas pour rien; est-ce que ce sera bientôt tout? »

Maître Gaspard, ne voyant aucune objection, était devenu plus pensif qu'avant.

« Tout cela, dit-il au bout d'un instant, est fort bien; mais voici le principal, c'est de là que je fais dépendre notre marché. Ces élections vont coûter cher! Le prince aura de

grandes dépenses à faire dans tous les départements; un grand nombre de ses agents ne pourront pas marcher sans avances. Moi, je ne suis pas dans le même cas, j'avancerai ce qu'il faudra. Presque tous les cabaretiers du pays me doivent de l'argent; je pourrais les mettre sur la paille en leur demandant mon remboursement du jour au lendemain ou en leur refusant de la bière; ces gens-là me sont dévoués, et je puis compter sur eux; mais je n'en serai pas moins forcé d'aposter dans chaque cabaret deux ou trois vieux de la vieille pour raconter les victoires de Napoléon et de leur donner non-seulement l'autorisation de boire à mon compte tout le temps de la période électorale, mais encore celle de verser à boire aux paysans tout ce qu'ils voudront, du vin, de la bière, de l'eau-de-vie, afin d'éclaircir leurs idées et de fixer leur opinion. Des gaillards de cette espèce, quand la boisson ne coûte rien, ressemblent à des entonnoirs, il faut des bouteilles et des cruchons pour leur emplir la panse. Cela me coûtera des milliers de francs, et, six mois après les élections, je recevrai encore des notes de cabaret à solder. En outre, il me faudra dans chaque village quelques solides gaillards bien convaincus pour ramener au bon sens ceux qui voudraient faire de la propagande contre nous, des bûcherons et des schlitteurs qui tapent dur et qui reçoivent aussi sur le nez un coup de poing massif sans sourciller; heureusement j'en ai beaucoup de cette trempe. Ils n'auront pas à discuter avec les bourgeois et les anciens employés de Louis-Philippe, gens calmes et prudents qui se tiendront hors de la bagarre, ni contre les domestiques des maisons nobles du pays, qui craindraient de se compromettre et de se faire déchirer leurs beaux habits, nécessaires pour monter derrière la calèche; non! de ce côté, tout ira bien. Mais les ouvriers de fabriques, ces républicains maigres et secs, ne craignent pas de se faire démantibuler la mâchoire pour les idées qu'ils couvent de père en fils et qu'ils regardent comme les meilleures. Ceux-là, s'ils veulent voter pour Cavaignac ou Ledru-Rollin, se défendront comme des loups; il faudra donc être prêt à leur répondre et bien payer nos gens pour leur donner du courage. J'estime que tout cela pourra me coûter de vingt-cinq à trente mille francs. C'est donc trente mille livres que je risque et que je suis sûr de perdre en cas d'échec!... Et je ne dis rien de mes propres dangers, car je serai sur le champ de bataille, selon mon habitude. Je ne donnerai pas ma démission de maire, j'attendrai qu'on me révoque. Il faut que Thomassin compte sur moi jusqu'à la dernière minute; cela me permettra d'user de toute mon influence jusqu'à ce que l'administration s'aperçoive que je passe avec vous: et puis les autres, qui sont loin de s'attendre à cette attaque, n'auront pas le temps de parer le coup.

— C'est admirablement combiné, s'écria Sabouriau en lui tendant la main; je vois que vous êtes l'homme des grandes situations.

— Oui... c'est bon!... dit maître Gaspard, peu sensible aux compliments; mais comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, monsieur Sabouriau, je veux être récompensé de tout ça; je veux que toutes mes conditions soient remplies, la dernière comme la première... toutes! »

Sabouriau le regardait en se disant :

« Il hésite à parler de la dernière, ça doit être grave! »

« J'ai donc encore quelque chose à demander, reprit maître Gaspard; il s'agit d'une grande entreprise de bière; je veux fournir de bière tout Paris, ou du moins les principaux quartiers de Paris; la bière est détestable là-bas, j'en ferai d'excellente, et tout le monde y gagnera.

— Mais, dit Sabouriau, en quoi le prince peut-il vous aider en cela?

— Le plus cher, continua Fix, ce n'est pas l'orge ni le houblon, ce n'est pas non plus le transport, ni même le droit d'entrée et de régie; le plus cher à Paris, ce qui vous empêche d'y débiter de bonnes consommations, c'est le prix exorbitant des loyers; pour le moindre établissement un peu convenable et bien situé, cela monte tout de suite à des vingt et trente mille francs par an; tous les bénéfices y passent. Eh bien, à mon dernier voyage, j'ai vu qu'il existait un certain nombre de vieilles bâtisses, d'anciennes églises, de vieux temples protestants abandonnés, qui servent au plus de greniers ou d'endroits de débarras, et cela dans des rues où passe beaucoup de monde... Que le prince mette quelques-unes de ces vieilleries à ma disposition et j'en ferai de magnifiques brasseries.

— Des brasseries! s'écria Sabouriau stupéfait; sans doute l'idée n'est pas mauvaise, mais vous savez.... le peuple a des idées si drôles et surtout les femmes : de voir des édifices où l'on chantait autrefois du latin, retentir de chansons bachiques....

— Une bâtisse est une bâtisse, interrompit maître Gaspard, et je tiens à ce que cette condition soit dans notre lettre; elle est très-importante, elle me rapportera beaucoup d'ar-

Sabouriau s'executa (p. 61).

gent; et vous-même, monsieur Sabouriau, vous reconnaîtrez plus tard que j'avais raison d'y tenir; les Parisiens seraient moins turbulents, ils feraient moins de révolutions, s'ils buvaient de la bière, au lieu de boire du vin. D'ailleurs, quand une chose n'est plus bonne à rien, et qu'on en tire un parti raisonnable, c'est de la bonne politique. Après tout cela, je n'ai plus qu'un mot à ajouter. Je compte qu'en me présentant aux prochaines élections pour l'Assemblée législative, contre M. Thomassin, ou tout autre, j'aurai l'appui du gouvernement. Voilà tout!

— Ce n'est pas malheureux!» pensa Sabouriau.

Cependant, s'étant convaincu combien l'opposition d'un pareil homme serait redoutable, il lui tendit la main tout joyeux, l'assurant qu'aucune de ses prétentions n'était exagérée, et que le prince y souscrirait de bon cœur.

« Puisqu'il en est ainsi, dit maître Gaspard, poussons l'affaire tout de suite aussi loin qu'elle peut aller entre nous; asseyez-vous à mon pupitre, écrivez la lettre: je la lirai pour mettre les points sur les *i*, si quelque chose y manque, et nous la jetterons à la poste. Ce qui est fait est fait, on n'a plus à s'en occuper. »

Sabouriau s'exécuta.

Frionnet n'avait pas dit un mot durant tout cet entretien, admirant le calme, l'assurance et la fermeté de son compère; de temps en temps, il jetait un coup d'œil à Sabouriau, comme pour lui dire :

Le plus méticuleux des procureurs... (p. 65).

« Hein !.... quel homme !.... »

Sabouriau, ayant terminé la missive, la remit à maître Gaspard, pour qu'il en prît connaissance ; celui-ci, ses besicles sur le nez, en pesa chaque phrase, les lèvres serrées et les sourcils froncés, son petit bonnet de soie noire sur la nuque. Le plus rusé, le plus méticuleux des procureurs n'aurait pas lu avec plus de soin un protocole de haute importance. Puis il passa la lettre à Frionnet, en disant :

« Ça peut aller !.... Le prince n'aura qu'à mettre sa signature là-dessus, et nous marcherons. »

Frionnet lut aussi, et dit :

« C'est bien. ..c'est clair.... Tout ce que vous avez demandé, monsieur le maire, s'y trouve.

— Oui, c'est bien, » répéta celui-ci.

Il ferma lui-même la lettre, alluma sa petite bougie et cacheta de cire rouge, prenant sans façon le gros cachet que Sabouriau portait en breloque à son gilet, pour l'imprimer dessus.

Sabouriau, sans doute habitué à toutes les défiances du monde et à toutes les précautions qu'il savait prendre lui-même dans les grandes occasions, se prêtait à tout pour atteindre au but. Il écrivit l'adresse, après avoir bien vérifié l'exactitude et la bonne fermeture du cachet.

Et cela fait, la boîte aux lettres étant chez le buraliste Tabourin, en face, maître Gaspard appela Pâcotte, en lui disant :

« Mets ceci à la poste. »

Il regarda de la fenêtre sa servante traverser la rue et jeter la missive dans la boîte.

Alors, bien assuré que tout était en ordre, il se retourna souriant et dit à Sabouriau :

« C'est fait ! dans trois jours nous aurons la réponse ; et si le prince approuve, nous serons les plus solides amis du monde, monsieur Sabouriau ; nous marcherons ensemble, côte à côte, pour livrer bataille à Cavaignac. Il ne gagnera pas dans notre arrondissement, ni dans les arrondissements voisins, j'en réponds !

— Je le pense aussi, dit Sabouriau en se levant. Au revoir, monsieur Fix ; dans trois jours.

— Dans trois jours ! »

Il prit son chapeau et sortit avec Frionnet, après avoir serré les deux grosses mains velues de maître Gaspard.

XIII

Les élections de décembre 1848 approchaient.

L'année avait été très-riche, on n'a jamais vu de plus belles récoltes que cette année-là ; les gens étaient à leur aise ; si le peuple avait connu ses véritables intérêts, nous aurions la République depuis vingt-cinq ans, une République sérieuse, honnête, forte, où chacun occuperait la place qu'il mérite par son travail, son courage et son talent, seule chose possible en ce monde, car on ne peut rien désirer de plus, sans vouloir l'injustice et sans pousser à la révolte ceux qui sont lésés.

Oui, nous serions dans une position bien autre que celle où nous sommes ; au lieu de faire pitié, nous ferions envie à l'Europe.

Mais le peuple croyait aux belles promesses démocratiques du neveu de celui qui l'avait autrefois dépouillé de tous ses droits au profit de sa famille, et qui, pendant dix ans, n'avait fait qu'entasser des ossements humains, pour élever des trônes à ses frères, à ses beaux-frères ; le peuple, tenu systématiquement dans l'ignorance, rencontrant le digne neveu d'un si grand bienfaiteur, se laissa encore tromper et lui donna sa confiance. Mais cela n'empêche pas les républicains tels que Lamartine, Ledru-Rollin, Arago, Marie, Garnier-Pagès, Crémieux, Louis Blanc, etc., d'avoir seuls, par le suffrage universel, établi la souveraineté du peuple, proclamée par la première Assemblée constituante et confisquée par le premier Bonaparte ; cela n'empêche pas la vérité d'être la vérité, malgré l'aveuglement et l'ingratitude des hommes.

Enfin ces élections eurent lieu.

Il paraît que toutes les conditions de maître Gaspard avaient été acceptées, car plusieurs jours à l'avance, ce conservateur distingué, ce bon catholique, exécutait de point en point ce qu'il avait promis, raccolant tous les vieux de la vieille, dont un grand nombre, le jour de l'élection, revêtirent leur uniforme rongé par la vermine, pour donner plus de solennité à leur suffrage ; il embaucha tous les ivrognes, tous les fier-à-bras du pays, leur ouvrant des crédits illimités de vin, d'eau-de-vie, de bière, de saucisses et de jambons, dans tous les bouchons et les cabarets de l'arrondissement ; et, par ce moyen, il surexcita tellement leur enthousiasme en faveur du prince, qu'il devint dangereux, pour quiconque n'était pas de la bande, de s'approcher de la mairie le jour de l'élection, avec un billet autre que celui de Louis Bonaparte. On voulait voir votre bulletin d'avance ; on vous l'arrachait des mains dans l'escalier, sous le vestibule ; et, s'il portait le nom de Cavaignac, malgré les gendarmes et le garde champêtre, chargés de maintenir l'ordre, les coups de poing et les coups de pied roulaient. On était un contre dix ; il fallait lever les coudes et baisser la tête en présentant le dos pour n'être pas assommé ; les vieux gendarmes et les *bangards* (1), qui avaient presque tous servi sous le premier Empire, riaient dans leurs moustaches.

Tous les chefs-lieux de canton offraient le même spectacle. Le moindre inconvénient était de perdre une poignée de sa barbe ou de ses cheveux dans la bagarre.

Le docteur Laurent et Méchini, qui s'étaient hasardés jusqu'à distribuer des bulletins de Cavaignac à la porte de la mairie, en concurrence avec d'autres, distribuant des billets de Bonaparte, furent si rudement bousculés, que, sans l'intervention du gros Hodel, renommé maire de la Neuville depuis la révocation de M. Fix, Méchini ne s'en serait jamais relevé.

Le docteur Laurent, pour comble de malheur, fut sauvé par maître Gaspard lui-même, qui se précipita dans le vestibule à ses cris, rudoyant ses propres hommes, les accablant de reproches, comme s'il n'avait pas été de la bande, et enlevant le beau-frère évanoui dans ses bras.

Il le fit transporter à sa maison, criant :

« Comment, misérables, ne reconnaissez-

(1) Gardes champêtres.

vous pas celui qui depuis vingt ans vous secourt par humanité, qui sauve vos femmes et vos enfants par charité chrétienne ! Est-ce que c'est sa faute, à ce brave homme, s'il n'est pas fort en politique? Il n'a fait que de la médecine toute sa vie ; est-ce qu'il peut connaître les affaires de la France ? »

Les bûcherons avouaient leurs torts :

« Nous n'avons pas bien regardé, monsieur Fix, disaient-ils ; nous n'avons vu que ses billets, sans cela nous l'aurions seulement poussé dehors, sans taper dessus. »

Maître Gaspard eut encore le beau rôle dans cette occasion, et plus tard il disait d'un air de bonhomme :

« J'ai sauvé la vie à Laurent... Il m'en veut... moi je ne lui en veux pas. J'ai risqué ma peau pour la sienne ; il a sauvé mon fils, c'est vrai, mais, sans me flatter, nous sommes quittes, car si je n'étais pas arrivé, on l'aurait pelé du haut en bas à coups de bottes ; il s'était trop compromis. »

Laurent, entendant raconter ces propos hypocrites, en devenait tout pâle d'indignation, car pas un habitant de la Neuville n'ignorait que les gens de M. Gaspard seuls avaient fait le coup ; si l'élection de Bonaparte avait échoué, M. Fix aurait eu de terribles comptes à rendre devant les tribunaux ; mais on connaît le résultat magnifique de ces élections : Louis-Napoléon avait eu plus de cinq millions cinq cent mille voix, Cavaignac environ quinze cent mille, Ledru-Rollin trois cent soixante-dix mille et Lamartine dix-sept mille.

Le prince était président de la République française !

Devant un pareil triomphe, on n'avait plus qu'à se taire.

Maître Gaspard fut rétabli dans sa place de maire, et quelque temps après il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur « pour services rendus à l'État ! » Cela ferma la bouche à tous ceux qui pouvaient encore avoir envie de se plaindre.

Aussitôt élu, Louis Bonaparte prit le nom de son oncle, et s'appela « Louis Napoléon » au *Moniteur*. Il s'établit au palais de l'Élysée, où le grand homme avait signé sa seconde abdication, qui nous enlevait définitivement la rive gauche du Rhin, de Lauterbourg à la mer, et la Savoie, conquises par la première République, environ sept millions d'âmes ; c'était de bon augure !

Louis Bonaparte eut en main l'armée, la magistrature, le clergé, la police, le trésor public et toute l'administration : lui seul donnait de l'avancement !

Il prêta serment à la République le 20 décembre 1848, dix jours après les élections :

« *En présence de Dieu, et devant le peuple français, représenté par l'Assemblée nationale, je jure de rester fidèle à la République démocratique, une et indivisible, et de remplir tous les devoirs que m'impose la Constitution.* »

Bien des honnêtes gens crurent à la sincérité de ce serment, mais Cavaignac n'y crut pas. Le prince, en descendant de la tribune, vint lui présenter la main ; le général mit la sienne dans sa poche ; ce qui fut blâmé par de vrais républicains, qui ne pouvaient croire à la préméditation d'un parjure, au moment même où l'on appelait Dieu et les hommes à témoin. Nous avons appris que de tels crimes étaient possibles ; et quelques-uns ont même nommé cette scélératesse monstrueuse : « rétablissement de l'ordre moral ! »

Alors eurent aussi lieu les promenades de ce personnage par toute la France, et ses discours à l'ouverture des tribunaux, à l'inauguration des chemins de fer, à Ham, en allant visiter son ancienne prison, à Tours, à Strasbourg, affirmant de plus en plus son respect de la loi et son dévouement à la République ; si bien qu'il fallait presque être un bandit soi-même, pour douter encore de sa bonne foi.

Maître Gaspard et Frionnet avaient leur manière de voir à ce sujet ; ils en riaient ensemble.

La défection éclatante de M. Fix avait révolté les hôtes de Tiefenthâl, mais il leur réservait bien d'autres surprises ; l'époque des élections pour l'Assemblée législative étant arrivée, il se mit sur les rangs, avec l'appui du gouvernement, et put enfin déployer ses talents d'embauchage pour son propre compte.

Naturellement, il passa haut la main. Ce fut sa première grande étape sur le chemin de la gloire. Il dut confier la direction de sa brasserie et de ses autres intérêts au pays à Frionnet, pour aller occuper son siège de législateur, emmenant Michel, le successeur présomptif de ses dignités et de ses vertus, qui devait recevoir à Paris une éducation digne des hautes destinées que le sort lui réservait sans doute. La pauvre mère Simone, enracinée dans ses habitudes, et ne comprenant rien à l'élévation de son mari, resta seule avec Catherine et les servantes pour conduire l'auberge. Les gendres eurent l'avancement stipulé par maître Gaspard dans son contrat avec Sabouriau ; un vieux temple protestant fut mis à sa disposition, pour débiter de la bière de la Neuville,

au centre d'un quartier populeux de la capitale.

Tant de prospérité consterna M. Thomassin; l'astre de Tiefenthal pâlissait devant l'étoile de M. Fix; c'est à lui maintenant qu'il fallait s'adresser pour obtenir les faveurs d'en haut; la démocratie césarienne prenait hardiment la place de l'aristocratie bourgeoise : les loups succédaient aux renards !

Quand les hommes de cœur, les vrais patriotes, ceux qui mettent l'intérêt de la nation, « de toute la nation, » au-dessus des intérêts de classes et de partis, quand ces braves gens auront-ils leur tour? C'est difficile à dire, car la résistance des autres est tenace; ils ne veulent pas renoncer à leur égoïsme !

Après les élections du 10 décembre, le docteur Laurent, désolé, resta quelque temps sans s'occuper de politique. Il n'allait plus au Casino; l'enthousiasme des Couleaux et autres conservateurs de même farine, célébrant chaque parole du prince-président et trouvant tout admirable, parfait, sous ce nouveau maître, comme du temps de Louis-Philippe, l'indignait. D'autre part, sa clientèle s'étendait de plus en plus; il avait fait, pendant la grande épidémie occasionnée par les défrichements du Hôwald, plusieurs cures remarquables; et dans le courant de 1851 il obtint un beau succès, en rendant la vue à Catherine Thévenot, femme du brigadier de gendarmerie Jean Thévenot, à Vandeuvre, aveugle depuis trois ans.

Cette malheureuse mère de famille, assise au coin de l'âtre été comme hiver, ne pouvait plus donner le moindre soin à son ménage; sa fille aînée Thérèse, âgée de quinze ans, veillait seule à ses petits frères et sœurs. Thévenot, un vieux et brave soldat, se considérait avec raison comme très-malheureux; il n'avait jamais eu de chance, et c'était un crève-cœur pour lui, de voir là tous les jours cette bonne femme qu'il aimait, la mère de ses enfants, condamnée à d'éternelles ténèbres.

Or, ayant appris qu'un médecin de la Neuville avait guéri quelques années avant un boulanger de Vandeuvre, Nicolas Hulot, lequel se trouvait à peu près dans le même état que sa femme, et qui depuis vaquait à ses occupations, il prit tout à coup la résolution d'aller consulter ce médecin, qui n'était autre que M. Laurent.

Celui-ci promit de venir le lendemain à Vandeuvre, examiner la malade. Il reconnut que Catherine était affectée de la cataracte, et la fit transporter dans sa propre maison, à la Neuville, pour l'opérer, et surveiller avec plus de soin les suites de cette opération difficile, qui demande un traitement particulier.

C'est ce qui eut lieu.

Chaque fois que Thévenot n'était pas de service, il arrivait au galop voir sa femme, enfermée pendant six semaines dans une chambre obscure, pour ne pas blesser les organes de la vue, encore trop délicats après une aussi longue obscurité. Le brave homme ne pouvait croire à la possibilité de la guérison. Aussi, vers les derniers jours, lorsqu'on rendit progressivement la lumière à la petite chambre, et que sa femme, le reconnaissant, lui tendit les bras en s'écriant :

« C'est toi, Jean !... Je te vois.... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! je suis sauvée !... Oh ! mes enfants, je vais donc vous revoir.... Où sont-ils, que je les regarde ! »

Alors Thévenot ne put retenir ses larmes, et s'écria que c'était un vrai miracle. Il emmena sa femme en voiture, pour ne pas trop la fatiguer dans les commencements.

Cette cure fit grand bruit au pays; on ne parlait que de cela de la Neuville à Vandeuvre et plus loin.

Jean Thévenot, plus que tout autre, appréciait l'immense service que le docteur Laurent venait de lui rendre en guérissant sa femme.

« Qu'est-ce que je peux lui donner? pensait-il chaque jour. Une guérison pareille, avec les soins dans la propre maison du médecin, la nourriture, les remèdes et le reste, doit coûter des cent et des mille, quand on est riche. »

Cette inquiétude le suivait partout; vingt fois il avait eu l'idée de demander son compte sans oser se hasarder, car sauf une somme de trois cents francs, économisée péniblement pour s'acheter un cheval, quand le sien, déjà vieux, serait mis à la réforme, sauf cette somme, il n'avait absolument rien.

Cela durait depuis deux mois, lorsqu'un jour, prenant son courage à deux mains, il partit à cheval, en grande tenue, pour la Neuville, les trois cents francs en pièces de cent sous dans un sac, au fond de sa poche, pensant expliquer sa situation au docteur et lui faire accepter ses petites économies.

C'était un vendredi, jour de marché.

Ce jour-là, l'antichambre de Laurent était toujours encombrée d'infirmes et de malades assis sur des bancs tout autour de la salle, leurs paniers devant eux, attendant d'être appelés, pour se rendre au cabinet du docteur. Laurent lui-même appelait, ouvrant la porte après chaque consultation; en congédiant un malade, il criait : « Un tel, entrez ! »

Thévenot, ayant attaché son cheval en bas sous le hangar, s'assit avec les autres.

M. Laurent le reconnut tout de suite et lui envoya le bonjour de la main ; mais il ne l'appela que vers onze heures et demie, le tout dernier, quand tout son monde fut parti. Alors, venant à sa rencontre, il lui dit en souriant :

« J'ai bien vu que vous n'étiez pas malade, et je vous ai fait attendre, car les malades sont toujours les plus pressés. — Comment va votre femme ?

— Bien... très-bien, monsieur le docteur ; elle voit tout comme à vingt ans ! elle va et vient, elle est au milieu de ses enfants... Elle s'est même remise à chanter l'autre soir. »

Le brigadier souriait, les larmes aux yeux.

« Alors tout est bien, dit Laurent. Je vous remercie d'être venu me dire ça ; j'en suis bien content.

— Oui !... mais... mais... à cette heure, dit Thévenot avec hésitation, ce n'est pas tout ; il s'agit aussi de savoir ce que ça coûte... Nous ne sommes pas riches, monsieur le docteur, nous sommes même pauvres... Quand il faut élever cinq enfants avec sa petite solde, on a bien du mal de joindre les deux bouts... Enfin je vous apporte ce que j'ai, tout ce que j'ai, fit le brave homme en tirant son petit sac de sa poche : trois cents francs ! Je les avais mis de côté pour m'acheter un cheval, quand le mien sera mis à la réforme. »

Laurent le regardait, tout ému.

« Combien gagnez-vous, brigadier ? dit-il.

— Mille francs par an, monsieur le docteur.

— Mille francs pour sept personnes !... Et dans le cas où votre cheval viendrait à être déclaré hors de service, qu'est-ce que vous feriez donc, monsieur Thévenot ?

— Oh ! je serais bien embarrassé... On aurait des égards... les supérieurs... vous comprenez... mais il faudrait tout de même emprunter... se mettre dans les dettes... »

Il tendait le sac au docteur, qui, prenant un ton de gaieté, s'écria :

« Non !... brigadier... non !... Je ne peux pas accepter... Tenez, la guérison de votre femme m'a déjà fait un bien que vous ne pouvez croire ; on arrive de tous côtés en consultation... Les riches payeront pour vous..... Que diable ! n'est-ce pas juste ? Vous rendez assez de services à la société ! »

Et comme Thévenot insistait, il poussa la porte, criant :

« Hé ! Jeanne, le brigadier m'apporte de bonnes nouvelles : Catherine est tout à fait rétablie. — Entrez, monsieur Thévenot, vous allez dîner avec nous. »

Mme Laurent était là, toute gaie et souriante, elle venait de dresser la table ; et les fils de Laurent, Georges et François, en vacances depuis quelques jours, se trouvaient aussi là, assis au coin d'une haute fenêtre donnant sur le jardin, où brillait dans les arbres un magnifique rayon de soleil.

C'étaient deux beaux bruns. L'aîné, Georges, grand, mince, un peu pâle, ressemblait beaucoup à son père ; il pouvait avoir dix-sept ans ; François, le plus jeune, avait une bonne figure ronde et joufflue d'enfant de quatorze à quinze ans, qui se porte bien et ne demande encore qu'à rire.

Ils regardaient curieusement le grand gendarme debout sur la porte, la main à son tricorne.

« Hé ! c'est vous, monsieur Thévenot, dit Mme Laurent. Vous arrivez à propos ; asseyez-vous... Ce que Laurent m'a dit de Catherine me fait bien plaisir... C'est une brave femme, une bonne mère de famille...

— Oh ! quant à ça, madame Laurent... oui ! oui !... »

Et comme le vieux soldat, encore tout ému de ce qui venait de se passer, restait là dans une sorte de trouble, Laurent, qui se lavait les mains derrière la porte, s'écria :

« Allons, enfants, allons, tout le monde à table. Monsieur Thévenot, prenez place. Jeanne, tu peux faire servir. Je me sens bon appétit ; et vous, brigadier ? »

Cette question remit Thévenot dans son assiette.

« Oh ! moi, monsieur le docteur, dit-il en s'asseyant, ça ne manque jamais ; et pour aujourd'hui je puis dire qu'il est encore meilleur que les autres jours, car j'ai un grand poids en bas du cœur ; tous les matins et tous les soirs, depuis deux mois que ma femme a recouvré la vue, j'avais ce chagrin de penser que nous ne pourrions pas vous payer convenablement, et que vous croiriez peut-être que c'était mauvaise volonté de notre part, ingratitude ; car il y a des gueux dans le monde, des ingrats qui mériteraient la corde, si le bon Dieu était juste ; et d'être confondu parmi des bandits pareils...

— Bah ! dit Laurent, laissons les gueux tranquilles. C'est le plus grand de tous les plaisirs de pouvoir rendre service à un brave homme. »

Il lui tendait la main, et Thévenot, la serrant avec expression, parut tout à fait heureux.

Là-dessus on dîna gaiement, comme à la campagne. Le dîner ne se composait que d'un simple pot-au-feu, d'un rôti et d'une salade, arrosés de petit vin blanc d'Alsace; mais le bon appétit, la bonne santé, la bonne conscience étaient du repas, c'est dire qu'on n'en fait pas de meilleur.

Le docteur parla beaucoup de ses fils, qui lui donnaient tous les deux de la satisfaction.

L'aîné venait de passer à Nancy, avec distinction, son examen de baccalauréat ès lettres; il allait partir pour faire sa médecine à Paris; le cadet devait entrer en rhétorique après les vacances.

« Monsieur Thévenot, disait Laurent, le plus grand bonheur qu'un homme puisse avoir dans ce monde, c'est de reconnaître dans ses enfants des sentiments honnêtes. J'ai ce bonheur. Mes fils savent que nous sommes tous ici pour rendre service à la société; ils ne veulent pas vivre comme des fainéants, aux dépens de leurs semblables; ils veulent remplir leur tâche de citoyens utiles, et travaillent à s'en rendre dignes. C'est ma consolation dans tous les chagrins de la vie. »

Les jeunes gens écoutaient, attendris, ces bonnes paroles de leur père; et le vieux gendarme disait :

« Vous êtes bien heureux, jeunes gens, d'avoir un père qui fait des sacrifices pour votre instruction. Moi, je n'ai pas eu la même chance; j'étais le fils d'un pauvre bûcheron, chargé d'une nombreuse famille, et qui n'a jamais pu m'envoyer à l'école, même en hiver, parce qu'il n'y en avait point dans notre village. A sept ans, je gagnais ma vie en gardant les vaches d'un fermier anabaptiste; j'avais la nourriture et une paire de sabots tous les six mois; je ne coûtais déjà plus rien à la maison; et cinq ans plus tard, après avoir fait ma première communion, je travaillais au bois avec mon père; je grimpais comme un écureuil jusqu'à la cime des plus hauts sapins, pour les ébrancher, avant de les abattre. Je ne savais ni A ni B, en arrivant au régiment; voilà pourquoi je suis resté simple soldat, malgré mes campagnes, mes blessures et ma bonne conduite. Il m'a fallu terriblement de courage pour apprendre ensuite à lire, à écrire, à dresser un procès-verbal; j'en suis pourtant venu à bout; et maintenant, j'ai mon bâton de maréchal, comme brigadier de gendarmerie. J'avais autant de bon sens et de cœur que beaucoup de mes camarades, devenus capitaines et même colonels, mais ils avaient de l'instruction, leurs parents les avaient envoyés à l'école; c'est l'instruction qui fait tout dans la vie, avec la bonne conduite; sans instruction, on n'arrive à rien, on travaille jusqu'à la fin pour les autres. Ainsi, profitez bien, jeunes gens, profitez bien! »

Toute la conversation roula sur ce chapitre.

La mère disait que Georges travaillait trop, qu'il n'avait plus ses belles couleurs d'autrefois, et qu'il devait un peu se ménager à Paris, dans la crainte de tomber malade.

« Bah! répondait le docteur, on ne devient pas malade à force de travail; ou l'on se rétablit vite par un peu de repos, après avoir passé de bons examens. On devient malade en négligeant ses cours, en oubliant de faire ses rédactions, en laissant s'accumuler l'ouvrage, en courant les bals et fréquentant les mauvais sujets, comme il s'en trouve malheureusement trop dans toutes les facultés : des jeunes gens riches, qui comptent sur la fortune de leur père, et qui passent leur vie à faire des dettes avec des drôlesses. Alors on devient malade! Nous avons vu cela dans notre temps, et d'autres le verront après nous. La pire des maladies, c'est la fainéantise et la débauche! Georges fera son devoir régulièrement, et s'il est un peu fatigué à la fin de l'année, il viendra se reposer ici; nous irons ensemble respirer le bon air de la montagne; il m'accompagnera dans mes courses et n'aura pas besoin d'autres remèdes. »

Ils causaient ainsi depuis longtemps, les jeunes gens étaient sortis vers deux heures, et Laurent avec le père Thévenot prenaient le café en fumant une pipe, quand on vint appeler le docteur pour un malade.

Il se leva tout de suite.

Le brigadier, saluant et remerciant Mme Laurent, le suivit. Ils échangèrent une solide poignée de main sur le seuil, et chacun s'éloigna de son côté.

Thévenot, en trottant sur la route, et entendant sonner les pièces de cent sous dans sa poche, se disait :

« C'est Catherine qui va être étonnée!... Quelle surprise!... Ah! le brave homme!... le brave homme!... Si tous les républicains ressemblaient à celui-là, le diable lui-même ne pourrait pas renverser la République. »

XIV

En cette année 1851, il n'était question que de coup d'État. La majorité royaliste de l'Assemblée législative ayant supprimé trois mil-

lions d'électeurs sous différents prétextes, le suffrage universel n'était plus complet. Louis Bonaparte avait fait présenter la loi dite du 31 mai par ses ministres, pour déconsidérer la Chambre aux yeux de la nation, et aussi pour mettre un atout dans son jeu, lorsqu'il risquerait la grande partie!

Cette majorité conservatrice se croyait déjà maîtresse; elle rêvait de mettre un de ses princes à la tête de la République, en attendant le roi, et ne s'inquiétait pas du peuple, qui regardait et jugeait en silence, quand tout à coup le président Louis Bonaparte demanda positivement à l'Assemblée de rapporter la loi du 31 mai et de rétablir le suffrage universel.

Alors, toute la France devint attentive.

La majorité royaliste, honteuse de revenir sur ce qu'elle avait fait, refusa de rendre au pays les trois millions de voix qu'elle lui avait enlevées, ce qui la rendit très-impopulaire. Aussi Saint-Arnaud, nommé depuis quelque temps ministre de la guerre, traitait ces messieurs du haut en bas : l'Assemblée demandait pour ses questeurs le droit de requérir au besoin la force publique pour se défendre; c'était un de ses droits inscrits dans la Constitution, et Saint-Arnaud lui riait au nez, il se moquait d'elle.

Quand on a renié le droit de ceux qui nous avaient accordé leur confiance, quand on a trahi son mandat, quand on a depuis longtemps étalé sa mauvaise foi, son mépris des choses et des hommes, on est forcé de recevoir les soufflets d'un soudard insolent, et c'est dans cette position que se trouvait la majorité, dite conservatrice, de l'Assemblée.

Puis le prince-président avait aussi, dans cette Chambre, ses gens à lui, ses Gaspard Fix, pour crier et taper des pieds quand des républicains élevaient la voix et signalaient le danger. Ainsi vont les choses ici-bas; c'est l'éternelle justice qui décide de tout à la fin.

Saint-Arnaud, en sortant de l'Assemblée, avait dit : « On fait trop de bruit dans cette maison, je vais chercher la garde. »

Il comparait l'Assemblée à un cabaret où des ivrognes se disputent et s'arrachent les cheveux. Ah! que les honnêtes gens font bien de ne pas se rendre méprisables, même pour un gaillard de cette espèce!... Quelle terrible leçon!

Les bruits de coup d'État, un instant apaisés, recommençaient donc avec une nouvelle persistance; on se demandait chaque matin :

« Sera-ce pour aujourd'hui? Sera-ce pour demain? Qui l'emportera? »

Quelques-uns se rappelaient les paroles du général Changarnier : « Représentants, délibérez en paix! » Ils se disaient : « Ce n'est pas un général, qui prononce des paroles en l'air, surtout dans des circonstances aussi graves! Il est sûr d'avoir l'armée pour lui, sans cela oserait-il se poser si fièrement? »

Voilà ce que pensait tout homme sérieux, et c'est ainsi qu'en jugeait le docteur Laurent. Mais, dans les premiers jours de décembre, les journaux annoncèrent un matin que le président avait rétabli le suffrage universel malgré l'Assemblée; que, dans la nuit du 2 au 3, les généraux Cavaignac, Lamoricière, Bedeau, Changarnier et d'autres avaient été arrêtés dans leur lit, par ses ordres, et enfermés à Mazas, à Vincennes ou ailleurs; qu'il avait fait arrêter aussi M. Thiers, le général Le Flô, le lieutenant Valentin, enfin tous les hommes dont il se méfiait le plus; que la Chambre avait été occupée militairement; que les représentants échappés au coup de filet, comme on disait, réunis en différents endroits, avaient protesté contre l'arrestation de leurs collègues; que Louis Bonaparte, en réponse, avait fait couvrir tous les murs de Paris d'affiches déclarant que l'Assemblée, qui devait défendre l'ordre, était devenue un foyer de complots; qu'en conséquence il l'avait mise à la porte, et qu'il prenait le peuple pour juge entre elle et lui.

Dans d'autres affiches, il glorifiait les soldats du beau coup qu'ils venaient de faire en arrêtant leurs anciens généraux et les représentants dangereux, sauvant ainsi la France et se couvrant d'une gloire immortelle!

Laurent, en lisant cela, comprit que la République était perdue; que les royalistes se rallieraient, pour avoir part au gâteau; que les républicains les plus braves, seuls, essayeraient la résistance, mais que, n'étant pas soutenus, ils seraient écrasés.

Dans ce moment d'anxiété terrible, il essaya pourtant de rallier quelques amis pour défendre les lois; il courut à Dâpremont, où s'imprimait le journal démocratique dont il était actionnaire, s'efforçant d'organiser une résistance, proposant de parcourir lui-même la montagne et de faire sonner le toscin, pourvu qu'on lui donnât quelques hommes de bonne volonté. Mais tous les rédacteurs réunis là, consternés et la tête basse, regardant à leurs pieds sous la table, sans répondre, s'étonnaient sans doute qu'un homme eût encore le courage d'espérer, les nouvelles de Paris étant plus mauvaises que la veille : — On avait élevé quelques barricades, mais, sauf une poignée de républicains décidés, personne n'était

C'était un gendarme (p. 72).

venu les défendre; les troupes fusillaient et mitraillaient tout ce qui passait sur les boulevards; il était défendu de relever les cadavres, même des femmes et des enfants, même les blessés, pour imprimer plus profondément la terreur.

Le rédacteur en chef du journal de Dâpremont avait disparu, personne ne savait où le trouver; enfin l'épouvante était partout.

Laurent resta là toute cette journée du 5 décembre, cherchant à ranimer le courage de ses amis; mais sans organisation, entouré d'espions et de traîtres qui se dépêchaient de passer au succès; que faire?

Laurent reprit le chemin de la Neuville, se rappelant ses malades, dont plusieurs réclamaient ses soins pressants. Il les avait oubliés au milieu de ce trouble immense, et, plein d'inquiétude, vers quatre heures du soir, il traversait, dans son petit cabriolet, la grande plaine de Vandeuvre à la Neuville, couverte de neige fondante; de gros nuages cachaient le ciel. Il rêvait, touchant de temps en temps son cheval du bout de son fouet, et songeait à son fils Georges, qui se trouvait là-bas, étudiant en médecine depuis deux mois, au milieu de la bagarre, peut-être parmi les combattants; il en frémissait, quand, levant les yeux et les promenant sur cette grande étendue morne et triste, il aperçut au loin, sur la route, un cavalier en sentinelle; il s'en approcha rapidement et reconnut bientôt que c'était un gendarme.

« Tiens, se dit-il, c'est Thévenot! »

Encore une fois, sauvez-vous! (p. 74).

En effet, c'était le brigadier avec son grand tricorne recouvert de toile cirée et son lourd manteau, regardant aussi de tous les côtés la grande plaine où n'apparaissaient, à l'horizon, que les petits toits en équerre du hameau de Champ-le-Bœuf, derrière les broussailles.

« Hé! dit Laurent en s'arrêtant, c'est vous, brigadier! Vous attendez un contrebandier, sans doute... Comment va Catherine? »

Dans ce moment, il s'aperçut que le vieux soldat était tout pâle.

« Tout va bien, répondit Thévenot, chez nous tout va bien, monsieur le docteur. Mais... mais vous savez les bruits qui courent?

— Quels bruits? demanda Laurent, devinant toute la vérité.

— Les bruits de Paris... De vilaines affaires pour les républicains... Je me suis laissé dire que plusieurs du pays sont partis... Oui, plusieurs... et ils ont bien fait... à leur place, je serais aussi parti, moi! »

Un trouble profond se trahissait dans l'accent et le geste du brave homme.

« Mais, dit Laurent, quand on n'a pas de crime sur la conscience, on reste; les lois nous protégent.

— En temps de guerre civile, dit le brigadier, il n'y a pas de lois. »

Et comme Laurent le regardait d'un œil pénétrant, tout à coup, après avoir encore promené ses regards au loin, se penchant et le saisissant au bras, le vieux soldat, d'une voix haletante, étouffée, s'écria :

« Sauvez-vous... Sauvez-vous! »

Laurent comprit qu'il avait ordre de l'arrêter.

« C'est bien, brigadier, dit-il en pâlissant à son tour ; vous avez un mandat d'amener contre moi ?

— Oui ; dans quelques heures, je dois aller vous prendre... à la nuit... Mais vous serez parti... vous aurez déniché... Tenez, voilà votre chemin, dit-il en indiquant la route du Hôwald, sous bois... J'attendrai longtemps, jusqu'à minuit... Vous aurez six heures d'avance... Vous aurez passé la frontière au petit jour. »

Tandis qu'il parlait, Laurent, tout pensif, se représentait la scène terrible, si l'on venait l'arrêter chez lui : les cris, le désespoir de sa femme, le déchirement de la séparation, et les curieux, dehors, attirés par le bruit, venant assister à son départ ; il se dit :

« Je n'irai pas. »

Mais il ne voulait pas se sauver non plus, il avait pleine confiance dans la justice de sa cause, et il répondit :

« Brigadier, je ne me sauverai pas... Je n'ai pas commis d'action dont je ne puisse répondre devant n'importe quel tribunal. Je me défendrai... J'appellerai mes ennemis en témoignage, s'il le faut, même Gaspard Fix ! et tous seront forcés de reconnaître que je suis un citoyen honnête et utile ; ma réputation d'honneur est hors d'atteinte... Marchons donc... escortez-moi... Je vous suis.

— Moi !... moi, vous escorter comme un voleur, s'écria Thévenot, jamais ! Vous ferez ce que vous voudrez, mais, au nom du ciel, encore une fois, sauvez-vous ! »

Et il partit seul, ventre à terre, dans la direction de Vandeuvre.

Laurent tourna bride et le suivit ; il aurait cru faire injure à la patrie, à toute la nation, de croire une seconde qu'elle laisserait traiter ses plus honorables citoyens comme des scélérats ; il se disait que tout cela ne pouvait durer que peu de temps, et que les hommes de cœur devaient aux autres l'exemple du courage et de la confiance.

La voiture trottait ; trois quarts d'heure après, à la nuit close, Laurent s'arrêtait devant l'escalier de la gendarmerie ; il attachait son cheval au grillage de la rampe et montait les marches du vestibule. Comme il entrait dans la salle en bas, où logeait Thévenot avec sa famille, le brigadier était debout auprès du bureau, à côté du gendarme Klein en train d'écrire sur un registre. Catherine et les enfants se trouvaient aussi là, dans le fond de cette pièce assez grande, réunis autour du petit poêle, où bouillonnait la marmite.

A la vue du docteur, les traits de Thévenot se décomposèrent ; il parut consterné, et seulement au bout de quelques instants, il bégaya :

« C'est vous, monsieur le docteur, j'ai l'ordre de vous arrêter !...

— Je le sais, répondit Laurent tout ému... Un vieil ami, un brave homme, employé dans l'administration supérieure, m'en a prévenu ce matin ; il me disait de me sauver, mais j'aime mieux me constituer prisonnier, n'ayant rien à me reprocher. »

Klein le regardait tout surpris ; et Thévenot, d'une voix enrouée, dit :

« C'est bien, monsieur le docteur, vous êtes mon prisonnier. Ecrivez, Klein, que M. Laurent est venu se constituer lui-même... C'est une bonne note... écrivez ça... Ceux qui se constituent prisonniers, au lieu d'attendre qu'on les arrête, sont presque toujours d'honnêtes gens, accusés injustement. Asseyez-vous, monsieur le docteur, je réponds de vous, maintenant ; vous n'aurez pas d'autre prison que ma chambre, jusqu'à demain à quatre heures, où nous vous emmènerons au chef-lieu. Je vous escorterai moi-même.... oui... moi-même... pour empêcher que des lâches vous insultent en route. »

L'émotion étouffait la voix du vieux soldat, et son regard, plein de reproches, était trouble...

Catherine, elle, dans son coin, la figure dans son tablier, sur les genoux, sanglotait tout bas.

Klein écrivait. Toute la brigade de Vandeuvre connaissait le docteur qui avait rendu la vue à Catherine, et tous les gendarmes, depuis l'arrivée du mandat d'amener, formaient des vœux pour sa fuite ; Klein était donc aussi ému. Ayant écrit sa note, il se leva en disant :

« Nous sommes tous chagrins, monsieur le docteur, de ce qui vous arrive... Oui, ici j'ose bien le dire, c'est un malheur terrible d'avoir des ordres contre des hommes comme vous, c'est pire que d'aller au feu. »

Là-dessus il sortait, lorsque le brigadier lui dit :

« Klein, vous irez chercher une voiture couverte ; vous entrerez le cheval du docteur à l'écurie. Vous donnerez le fourrage demain matin, une heure avant le départ ; il faut que nous soyons en route au petit jour. »

Et le gendarme étant sorti, Thévenot, regardant celui qu'il aurait tant voulu sauver, s'écria :

« J'ai fait ce que j'ai pu... J'ai même oublié mon devoir, ce qui ne m'était jamais arrivé dans ma vie, mais vous n'avez pas voulu en profiter; vous êtes un trop brave homme, monsieur le docteur. Est-ce que vous permettez que je vous embrasse ? »

Ils s'embrassèrent.

Les enfants autour du poêle regardaient tout étonnés cette scène étrange, que les plus petits ne pouvaient comprendre ; mais, entendant pleurer leur mère à chaudes larmes, ils se mirent tous à sangloter, et la salle fut remplie de gémissements.

Thévenot conduisit le docteur dans la chambre à côté, dont la haute fenêtre sur la rue était grillée.

Vous aurez sans doute à écrire, lui dit-il; dans des moments pareils, on a toujours quelque chose à écrire.... Voici du papier.... voici de l'encre et tout ce qu'il faut.... Et puis, si vous êtes trop fatigué, voilà mon lit. »

Il sortit, et Laurent écrivit deux longues lettres : l'une à sa femme, pour la rassurer sur les suites de son départ, disant qu'il s'était constitué prisonnier afin de prévenir son arrestation, mais que sa captivité ne serait pas longue, qu'il avait des amis pour le défendre, et la suppliant de prendre courage, de ne pas trop se désoler, etc.; l'autre à son confrère Thiébaut, médecin à Oudelmont, pour le charger de sa clientèle, lui donnant la liste de ses malades, ses appréciations sur chacun d'eux, la période de leur maladie, le traitement qu'il avait suivi.

Il était une heure du matin lorsque, épuisé de fatigue et d'émotions, il se jeta sur le lit du brigadier.

Thévenot, dans la salle à côté, allait et venait, son pas lent et grave s'entendait seul dans le silence; dans le fond de la cour, où se trouvaient les écuries, les chevaux piétinaient d'instant en instant. C'était tout. Les enfants étaient allés dormir.

A cinq heures, Laurent s'éveilla au passage d'une voiture dans la rue; il entendit un cliquetis d'armes; son escorte s'apprêtait à monter à cheval. Thévenot alors parut en grande tenue. Le docteur venait de se lever.

« Je suis prêt, » dit-il en s'enveloppant dans son manteau.

Il suivit le brigadier dans la salle à côté. Catherine, qui n'avait pas dormi, l'attendait; elle se mit à genoux et lui prit la main pour la baiser, sanglotant amèrement, sans prononcer une parole.

Laurent la regardait, tout pâle. Il la releva et l'embrassa en disant :

« Du courage, Catherine, du courage.... Ne pleurez pas trop.... votre vue est faible.... Soyez heureux tous.... vous êtes de braves gens. »

Cinq minutes après, la voiture était en route, entre les gendarmes. Quelques bonnes gens de Vandeuvre, regardant à leur fenêtre, pensaient :

« C'est un brigand qu'on emmène ! »

XV

Pas un tribunal régulier n'aurait condamné Laurent, car il n'avait commis ni crime, ni délit; lui et des milliers d'autres citoyens honnêtes, laborieux, utiles, auraient été rendus en peu de temps à leurs familles; mais Bonaparte, Morny, Saint-Arnaud, Magnan et tous les héros du coup d'État le savaient bien; aussi, la première chose qu'ils firent, ce fut de remplacer les tribunaux par des commissions militaires et des commissions mixtes « procédant administrativement », comme on disait, et vous expédiant sans forme de procès, sous prétexte que vous étiez dangereux, soit à Lambessa, soit à Cayenne.

Quatre-vingts représentants républicains avaient été d'abord expulsés de notre territoire, avec défense d'y remettre les pieds, sous peine d'être transportés; et, dans la seconde quinzaine de décembre, des convois de femmes, d'enfants, de vieillards, de malheureux innombrables enchaînés comme des assassins, sillonnèrent le nord et le midi de la France, pour être embarqués au Havre, à Brest ou ailleurs.

Le docteur Laurent était dans le nombre; quelques scélérats, réunis soi-disant en conseil, l'avaient déclaré dangereux, et l'on put lire alors son nom dans la liste sans fin des victimes.

Quelques départements du Midi, les Basses-Alpes, Vaucluse, l'Ardèche, la Drôme, s'étaient soulevés à la nouvelle du guet-apens; on mit trente-deux départements en état de siége, « pour leur appliquer la loi martiale. » Enfin, les braves dévoués au prince sauvèrent la société. L'archevêque de Paris chanta le *Te Deum*, à Notre-Dame, en l'honneur de celui qui venait de violer son serment ; les aigles furent rétablies sur nos drapeaux, à la place du vieux coq gaulois, qui « vit, comme disait Bonaparte, sur le fumier, » tandis que l'aigle

vit au milieu de la charogne, ce qui est bien plus noble. Le prince-président alla s'installer aux Tuileries ; et, comme il tenait à faire endosser au peuple la responsabilité de son coup d'État, les élections par *oui* et par *non* eurent lieu tout de suite, sous la direction des préfets, des sous-préfets, des gardes champêtres, des maires dont quelques-uns prenaient des poignées de bulletins dans la boîte, au hasard, et mettaient des poignées de *oui* à la place, pour être plus sûrs qu'il ne s'y trouverait pas de *non*. Cela les faisait rire comme des bossus ; et si quelqu'un avait osé réclamer, sa place au violon était toute prête, et puis dans la chaîne des transportés ! En même temps, les arrestations redoublaient. Par ce moyen. Louis Bonaparte eut 7,439,216 voix pour lui, et seulement 646,737 contre.

Alors, un des présidents de sa commission consultative lui fit un beau discours qu'on peut encore lire au *Moniteur :*

« Prenez possession, prince, du pouvoir qui vous est si *glorieusement* déféré ; servez-vous-en pour développer, par de sages institutions, les lois fondamentales que le peuple lui-même a consacrées par ses votes. Rétablissez en France le principe d'autorité, etc. »

Il était aussi question, là dedans, de rétablir la morale. Je ne me rappelle pas bien aujourd'hui ce que le prince-président répondit; c'est pourquoi j'aime mieux parler de sa Constitution, qui fut promulguée le 14 janvier, environ un mois après le plébiscite ; le peuple l'avait acceptée d'avance, sans la connaître, et lui avait donné un blanc-seing. Donc le prince commençait par dire que sa Constitution garantissait les grands principes de 89, savoir : la liberté individuelle, l'inviolabilité du domicile, le droit de réunion, le secret des correspondances, la liberté de la presse, enfin tout ce qu'il venait de fouler sous ses pieds.

Ensuite il rétablissait le Sénat, gardien des libertés publiques, pour s'opposer à la promulgation des lois votées légèrement par le Corps législatif, et pour recevoir les pétitions des citoyens.

C'est lui, naturellement, qui nommait les sénateurs, parmi les plus vertueux citoyens. Maître Fix ne pouvait pas manquer d'en être, tôt ou tard !

L'Assemblée législative votait les lois sur sa proposition, et le conseil d'État l'aidait de ses lumières.

Quant à lui, sa Constitution le nommait pour dix ans président de la République; elle lui donnait le commandement de toutes les forces de terre et de mer, le droit de faire la paix et la guerre, de faire les traités d'alliance et de commerce, de faire les règlements pour l'exécution des lois; elle lui donnait la sanction et la promulgation.

Il avait aussi le droit de grâce.

C'est à lui que les fonctionnaires devaient prêter serment, et non au pays. Elle lui donnait aussi, cette bonne Constitution, le droit d'ouvrir, par un simple décret, des crédits extraordinaires en dehors du budget voté par le Corps législatif; on peut dire que c'était une Constitution libérale envers celui qui l'avait faite !

Enfin, cette Constitution le déclarait responsable; il devait bien rire en se déclarant responsable, lui qui s'était moqué de Dieu et des hommes.

Le résumé de tout cela, c'est qu'il regardait les Français comme des bêtes, et qu'il les traitait en conséquence. Chacun voit clairement quelle espèce de gouvernement c'était; les autres explications sont inutiles, je reviens donc à notre histoire.

Qu'on se figure avec quelle satisfaction maître Gaspard, Frionnet, Couleaux et les autres amis du *Mouton-d'Or* virent s'élever un gouvernement pareil; ils reconnurent, au premier coup d'œil, que tous les intrigants, tous les êtres sans scrupules allaient nager dans l'abondance; qu'on pourrait tout faire, tout risquer, tout happer, en se tenant ferme avec le gouvernement, en le soutenant aux élections, en le glorifiant dans tout ce qu'il voudrait entreprendre. Et c'est le jour de la promulgation de la nouvelle Constitution qu'il y eut une fête au *Mouton-d'Or !* Comme l'Assemblée législative était dissoute et qu'il allait falloir bientôt en nommer une autre, MM. Fix et Frionnet faisaient éclater leur zèle et leur enthousiasme, le champagne sautait, les toasts au prince, à sa glorieuse famille, aux hauts dignitaires de l'État retentissaient. Maître Gaspard, qui s'était vite appris à faire des discours à la Chambre, étonnait tous ses convives par son éloquence; il arrondissait ses phrases, il se développait dans des tournures ronflantes; on aurait dit qu'il avait appris autre chose que le patois dans sa jeunesse, tant sa bouche était pleine d'expressions sonores et choisies. M. Couleaux, l'oreille penchée, n'y pouvait plus rien comprendre, et disait à ses voisins :

« Quel homme !... quel esprit supérieur ! »

Qui se serait imaginé que maître Gaspard avait fait retentir autrefois une cave du bruit de son marteau, en enfonçant des douves, et

que sa large échine s'était courbée sous un tendelin ?

Frionnet, non moins surpris de ses facultés oratoires que M. Couleaux, se sentait embarrassé de lui répondre, tout court, par un « oui, monsieur le député »; il aurait voulu l'appeler tout de suite « Mon Excellence! » car à quel degré de splendeur ne pouvait pas s'élever un tel génie, dans des circonstances aussi favorables ! Sa dynastie était en quelque sorte fondée; elle allait étendre au loin ses racines, ou, pour mieux dire, ses suçoirs; et ces agrandissements probables, certains, paraissaient aussi naturels que si Fix, rejeton d'un marchand de balais du hameau de Champ-le-Bœuf, fût descendu de Hugues Capet ou de Charlemagne. Décidément, le principe d'autorité se perd.

M. Thomassin, apprenant chaque jour l'influence et la prospérité croissantes de son rival politique, en desséchait. Il se promenait tout pensif, rêvant aux vicissitudes humaines. L'idée lui était venue cent fois de formuler une adhésion éclatante au nouveau gouvernement, et de déclarer avec M. de Montalembert que son choix était fait; qu'après les grands services rendus par Louis Napoléon à la cause de l'ordre, de la morale et de la religion, après l'avoir vu rétablir le pape par les armées françaises et remettre l'Église en possession de ses conciles, de ses synodes, de la plénitude de sa dignité, et se signaler encore plus en garantissant la liberté de l'enseignement aux corporations religieuses, il aurait cru manquer à sa conscience de ne pas venir, franchement et loyalement, prendre sa part du gâteau, non-seulement comme homme politique, mais encore comme conservateur. Il pensait éclipser ainsi, du coup, maître Gaspard, mais, sans doute, il se trompait; Louis Bonaparte ne se souciait guère de l'aristocratie bourgeoise, il faut le reconnaître ; les anciens serviteurs de Louis-Philippe, sauf quelques hautes capacités démontrées et bien établies, lui paraissaient un maigre gibier.

Une fois qu'il eut mis la main sur les biens de la famille d'Orléans, malgré les clameurs de tous les monarchistes constitutionnels, réclamant au nom de l'inviolabilité de la propriété, son affaire lui parut faite de ce côté; les épaves de ce parti ne le tentaient pas. Ce qu'il lui fallait à lui, c'était de la vieille noblesse appuyée sur le clergé, et puis des maîtres Gaspard, des hommes nouveaux, dignes de le comprendre et capables de le seconder.

Donc, le pauvre M. Thomassin était dans une complète illusion. L'ancien préfet, l'ancien recteur, tous les vieux hôtes de Tiefenthâl, étaient à Paris, se donnant du mouvement pour attraper quelque bonne place. Il se trouvait seul avec Mme Reine; son vieil ami de Muleroy lui-même, dont les conseils étaient fort appréciés au quartier général de la jésuiterie, trouvait à peine le temps de lui écrire tous les quinze jours un billet humoristique, pour l'engager à prendre patience. *Sic transit gloria mundi !* lui répétait sans cesse M. le curé de Tiefenthâl, consolateur des affligés et le seul ami qui ne l'eût pas abandonné dans ce délaissement général.

A force de tarder, ce pauvre M. Thomassin perdit toutes les bonnes occasions de se remettre en scène. Il lisait chaque jour au *Moniteur* les décrets du prince-président, rétablissant les ministères d'État et de police, créant la médaille militaire, pour ne pas donner la croix à des caporaux, à des sergents, et maintenir les distances ; rétablissant les titres de noblesse, — en vertu des principes de 89 ! — prescrivant un costume spécial à chaque classe de fonctionnaires, depuis le garde champêtre jusqu'au sénateur, pour éviter toute confusion à l'avenir.

Sa désolation fut grande en lisant un beau matin la liste des nouveaux conseillers d'État, lesquels devaient jouir d'un traitement de vingt-cinq mille francs et d'une considération proportionnée à la somme; il aurait bien voulu donner des conseils à ce prix ! Et puis un autre jour, en lisant les noms des premiers membres du Sénat, — rien que des marquis, des comtes, des ducs, des barons de l'ancienne et de la nouvelle noblesse, qui ne s'étaient pas fait tirer l'oreille, le prince s'étant réservé de leur accorder des donations de quinze à trente mille francs, sans parler des bénéfices qu'un bon nombre allaient faire, en inscrivant leurs noms à la tête d'entreprises nouvelles en tout genre, lignes de chemins de fer, institutions de crédit, etc., etc. — quelle ne fut pas la surprise de M. Nicolas Thomassin, de voir figurer en première ligne le nom de son ami Muleroy !

Il en fut tellement frappé, que ses genoux en tremblaient et qu'il tomba dans son fauteuil en murmurant :

« Reine, Reine, je viens de lire dans la fournée de sénateurs le nom de notre ami Muleroy. Ah ! qu'il nous a trompés !... C'est à lui que je dois en partie la funeste résolution de me tenir à l'écart; ses grands sentiments, ses principes inflexibles m'avaient convaincu, et le voilà, le voilà sous la livrée de cet aventurier, avec les Gaspard Fix, lui un noble de

vieille roche : habit de velours bleu, rehaussé de palmes en or, l'épée à poignée de nacre au côté, l'aigle impériale en coquille. Décidément, tous ces légitimistes sont des jésuites !..... »

Après ce coup, M. Nicolas Thomassin fut tellement découragé, qu'il ne donna pas suite à son projet de se mettre sur les rangs pour la députation, et maître Gaspard Fix, sans concurrents sérieux, passa avec une majorité proportionnée à celle qu'avait obtenue Louis Bonaparte.

Il n'avait pas non plus négligé les moyens nécessaires; il avait eu l'appui du préfet et des autres agents du pouvoir; mais cette élection hors ligne lui fit grand honneur ; il fut considéré dès lors comme l'homme indispensable de l'arrondissement, disposant de toutes les voix, un solide appui de l'ordre, un digne représentant de la démocratie césarienne.

Son unique chagrin était d'avoir une femme aussi bête, qui ne faisait que pleurer du matin au soir en pensant au beau-frère Laurent, qui se trouvait en Afrique, en train d'arracher des palmiers nains, et à sa sœur Jeanne, qui s'était vêtue de noir comme une veuve, depuis l'enlèvement de son mari. Souvent il en parlait à Frionnet et lui disait :

« Ah ! quel malheur d'être attaché pour la vie à de pareilles brutes, qui ne peuvent se faire une raison, ni comprendre la différence des situations ; on devrait rétablir le divorce !... Tenez, Frionnet, je ne suis heureux que loin d'ici, loin de cette bourrique, dans mon banc de député. Ah ! c'est là que je respire ! et maintenant surtout que nous allons être entre honnêtes gens, sans mélange de Cavaignac, de Grévy, ni d'autres gueux de cette espèce. Oui, nous allons être maintenant comme entre frères, et nous vous mènerons les affaires rondement; je vous en réponds... vous verrez ça. »

Il partit de la Neuville le 15 mars, et, comme il le dit à tout le monde, tant son indignation contre Simone était grande, ce fut le plus beau jour de sa vie.

XVI

On n'a pas oublié qu'après un grand voyage dans le Midi et son discours à Bordeaux, déclarant « que l'Empire c'était la paix ! » Louis Bonaparte, rentrant à Paris sous des arcs de triomphe, harangué par tous les corps constitués et supplié par ses compères de reprendre la couronne, le sceptre et les abeilles d'or de son oncle, consentit à monter sur le trône de Charlemagne. Le Sénat ayant proposé la chose, il la fit voter par le peuple réuni dans ses comices, et obtint cette fois 8,824,189 suffrages. En conséquence de quoi le prince-président de la République s'appela Napoléon III, et s'adjugea, par un sénatus-consulte du 11 novembre 1852, une modeste dotation de 25 millions par an, non compris la jouissance des palais, des châteaux, des domaines attachés à la couronne, ni les dotations de l'oncle Jérôme, du cousin Napoléon, de la cousine Mathilde, des Bonaparte Lucien, Murat, etc., formant un chiffre rond de soixante et dix millions par an.

Quand on veut avoir des aigles, ça se paye ! Bienheureux encore quand ça ne vous coûte pas des provinces et des milliards à la fin du compte.

Mais en voilà bien assez sur ces gens, revenons à maître Gaspard.

Il était donc là-bas en train de voter *oui*, toujours *oui !*... de tripoter, d'aller aux invitations des ministres, des hauts dignitaires, des princes, d'arrondir ses gros mollets dans des bas de soie, de s'épanouir sous des lustres, de demander, de demander, de demander des autorisations et des priviléges, de s'associer avec des filous de haute volée, pour piper l'argent des imbéciles. Au lieu de Frionnet, il avait alors pour compère Sabouriau ; son nom figurait en tête de plusieurs sociétés de crédit. Naturellement ces sociétés, établies pour prêter de l'argent et n'en ayant pas, étaient d'abord forcées d'en emprunter, ce qu'elles faisaient d'une façon assez comique. Le gouvernement les autorisait à vendre quatre ou cinq cents francs pièce, de petits carrés de papier qui ne valaient pas un centime. Ces petits carrés de papier s'appelaient des actions; ils étaient cotés à la Bourse et devaient rapporter, au dire des administrateurs, dix, quinze, vingt pour cent. Cela s'appelait dividende. Tant qu'il se présentait des acheteurs, les petits carrés de papier montaient à la Bourse, les caisses de la société se remplissaient d'écus et l'on payait de gros dividendes aux actionnaires, pour en attirer d'autres; mais, quand les petits carrés de papier étaient vendus, ou que les gens n'en achetaient plus, ils tombaient à zéro; ceux qui ne s'en étaient pas débarrassés se trouvaient ruinés à moitié, aux trois quarts, tout à fait; ceux qui les avaient vendus pendant la vogue, en hausse, se trouvaient enrichis.

La principale affaire dans ce genre d'entreprise, on le voit, était d'abord d'inspirer confiance à des quantités de gens; il fallait de grands noms à la tête de la société, des noms de riches banquiers, de sénateurs, de députés, de vieux nobles, etc. Maître Gaspard, en compagnie de grands seigneurs, de hauts dignitaires et de descendants des croisés, ne prêtait que son nom et ne courait aucun risque; les administrateurs de toutes les compagnies, n'étant pas responsables de leur gestion, dans leur fortune, d'après la loi, quand la caisse était vide, ces messieurs s'en allaient les poches pleines, sans même tirer un coup de chapeau aux actionnaires qu'ils avaient mis sur la paille.

M. Gaspard Fix, député, officier de la Légion d'honneur, sa croix imprimée sur les annonces et les prospectus, à côté de son nom, faisait bonne figure au milieu de toutes ces illustrations; l'honneur de ces gens était au-dessus de tout soupçon, leur moralité sans tache était garantie par l'État, qui les avait élevés aux plus hautes dignités; donc tout allait bien; il ne s'agissait pour lui que d'empocher d'abord quelques centaines d'actions libérées, qui ne lui coûtaient pas un sou, et puis de profiter de la hausse pour les vendre au plus vite le plus cher possible.

Il avait en outre sa brasserie, qu'il avait agrandi considérablement, et ses débits de bière à Paris. Frionnet gérait l'entreprise, qui marchait on ne peut mieux; étant intéressé dans les bénéfices, l'huissier y mettait tous ses soins et s'arrondissait à son tour.

« Quand M. Fix sera nommé sénateur, se disait-il quelquefois, je me mettrai sur les rangs pour la députation. J'irai aussi là-bas voter *oui*, toujours *oui*, pour qu'on m'accorde tout ce que je demanderai! »

En attendant, il activait l'émission des actions recommandées par maître Gaspard; il avait ouvert un bureau pour recevoir les espèces sonnantes en échange des petits carrés de papier, et souvent le soir, voyant sa caisse pleine d'écus et son portefeuille gonflé de billets de Banque, il partait d'un immense éclat de rire et s'écriait effrontément :

« Que les gens sont bêtes, mon Dieu! »

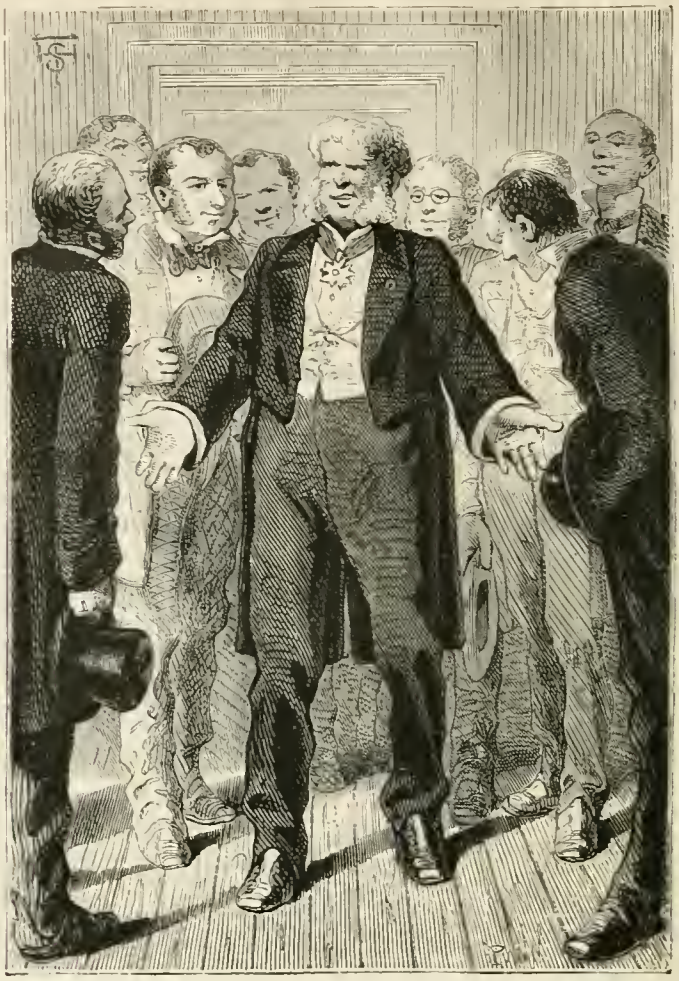
Nos pauvres paysans, qui n'avaient eu confiance jusqu'alors qu'à ce qui se palpe, et qui demandaient des cautions et des hypothèques à leurs voisins, et même à leurs plus proches parents, pour leur prêter quelques écus, ces malheureux imbéciles commençaient à s'abandonner à l'amour du papier, en considération des gros dividendes, qu'on faisait miroiter devant leurs yeux, comme on montre aux rats un morceau de lard au fond d'une attrape; ils en perdaient l'esprit, ils vidaient le vieux pot de terre, le vieux bas caché dans le fond de l'armoire, où s'étaient entassées sou par sou, liard par liard, leurs économies, celles du père et du grand-père, pour avoir deux ou trois de ces bonnes actions vantées par M. Frionnet et signées par M. Gaspard Fix, député, officier de la Légion d'honneur.

C'était le temps de la rage des spéculations, le temps du rétablissement des loteries, le temps des mines d'or de la Californie, le temps de la roulette, du jeu, des entreprises véreuses, des spéculations fantastiques, des sociétés de toute sorte! Le temps où les plus pauvres vendaient leur bout de champ pour jouer à la hausse et à la baisse; où l'on ne lisait plus que le cours de la Bourse; où l'on apprenait chaque matin que tel notaire, considéré comme le plus honnête homme de l'endroit, venait de lever le pied, en précipitant des centaines de familles dans la misère; le temps de la débauche, du luxe effréné, de toutes les saletés, de toutes les lâchetés, de toutes les turpitudes honorées, pourvu qu'on eût gagné de l'argent; enfin le temps des tripoteurs, des mouchards, des aventuriers et des filles de joie!...

Tout était à l'encan, la police connaissait le tarif de toutes les vertus; et cela grandissait de jour en jour. Les journaux ne parlaient plus que de fêtes, de bals, de toilettes, de réceptions à la cour; ils étaient pleins de ces descriptions babyloniennes, où le givre des diamants et les plumets frissonnants de rubis vous tiraient les yeux de la tête.

Et dans ce temps parut un livre terrible, un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, les *Châtiments*, de Victor Hugo; il brilla comme un éclair, précurseur de la foudre, au milieu de cette nuit noire des consciences. Ce livre sublime aurait peut-être arrêté la grande bacchanale, si la police de Bonaparte ne s'était dépêchée de lui fermer la frontière, de le proscrire, de traquer les exemplaires qui circulaient secrètement. Les journaux n'en dirent rien, et l'abomination continua jusqu'à la fin finale prédite par Hugo, c'est-à-dire la ruine, le déshonneur et la honte.

Voilà comment les gouvernements despotiques éclairent le peuple; tout ce qui peut lui relever le cœur, tout ce qui peut lui découvrir l'abîme, ils le proscrivent, soit ouvertement, soit en secret; mais cela n'empêche pas la justice de faire son chemin, et plus elle a marché lentement, plus elle est impitoyable.



Maître Gaspard venait se reposer de ses fatigues (p. 81)

Les fonctionnaires de l'Empire et ses journaux continuèrent donc de célébrer plus que jamais la grandeur et la prospérité de la France.

Des milliers de gens, ruinés par le jeu, disparaissaient tout à coup; on ne savait ce qu'ils étaient devenus. D'autres, qu'on avait rencontrés traînant la semelle sur les marches de la Bourse, et tâchant de piper quelques centimes pour déjeuner et prendre leur mazagran, passaient un beau matin devant vous en calèche découverte ; ils avaient leur hôtel, leur écurie, leurs danseuses! Et devant une vitrine du boulevard, à Paris, on voyait s'amasser du matin au soir un tas de gens de toute condition, regardant, les yeux fixes, tout pâles, la bouche béante; il y avait là des ouvriers, des paysans, des bourgeois ; et quand vous vous approchiez pour voir ce qu'ils regardaient ainsi, c'était le lingot d'or de cinq cent mille francs de la grande loterie, que l'on pouvait gagner pour vingt sous ! une grosse barre de métal jaune et gris. Voilà ce qu'ils regardaient, voilà ce qu'ils trouvaient plus beau que la morale, que la justice, que la vertu, que tous les chefs-d'œuvre du monde. Des paysans arrivaient du fond de la province pour contempler le lingot; cela remplaçait la liberté !

Bonaparte avait réduit un peuple intelligent et fier au culte du veau d'or ; il lui avait inoculé la fièvre putride du gain sans travail et de la jouissance à tout prix.

Cela dura longtemps.

C'était le Docteur Laurent. (p. 85).

Les années se suivaient sans rien y changer. On apprenait de temps en temps ce qu'on appelait les événements politiques : le mariage de Sa Majesté avec Mlle Eugénie de Montijo ; la nouvelle étiquette ordonnant aux bourgeois admis à la cour, de porter l'habit vert de la livrée impériale ; les réceptions, les emprunts, les fêtes: la guerre de Crimée, qui nous a coûté cent mille hommes et des centaines de millions, sans autre bénéfice pour le pays que de gagner l'alliance anglaise à la nouvelle dynastie, et de jeter les Russes dans les bras de nos ennemis mortels, les Prussiens !...

Quant aux élections, où les candidats étaient forcés de prêter serment d'avance et par écrit, — quant aux élections, avec la recommandation de l'Empereur et l'appui des préfets, c'était une véritable farce. Le suffrage universel s'en allait; ceux-là seuls votaient par ordre, qui voulaient avoir des places, ou qui craignaient les tracasseries de la police. Les républicains s'abstenaient, au moins le plus grand nombre, et les journaux étaient forcés de recommander aux gens d'aller voter.

Maître Gaspard, lui, venait se reposer de ses fatigues à la Neuville, après chaque session, toujours plus gras, toujours plus gai, toujours plus riche ; et son fils Michel avait aussi toujours de plus beaux chevaux, il faisait toujours mieux claquer sa cravache ; c'était un grand garçon en veste de chasse et petite casquette de cuir bouilli ; il amenait en vacances des camarades de collége, qui

couraient au bois, sonnaient du cor, chassaient, enfin menaient joyeuse vie. Pendant deux mois, ce n'était que noces et festins au *Mouton-d'Or*. Quelques bons paysans venaient se plaindre à M. le député qu'on avait foulé leurs récoltes; d'autres disaient qu'on avait séduit leurs filles; maître Gaspard faisait mine de se fâcher, il promettait à ces gens de tancer le garçon, et se dépêchait d'étouffer l'affaire au moyen de quelque légère indemnité; mais dans le fond les exploits de son fils le faisaient rire.

« C'est un gaillard, se disait-il, un fameux gaillard! »

Et quant à la mère Simone, n'ayant jamais eu voix au chapitre, elle baissait la tête et se contentait d'aider en cachette les victimes de son fils.

Au fait, Michel était le seigneur du pays. Faxland, tout fier de son élève, lorsqu'il le voyait filer sur la route à francs étriers avec ses camarades, l'admirait et s'écriait, les yeux humides :

« C'est un vrai hussard!.... Il aime les chevaux, le bon vin et les jolies filles.... Il deviendra colonel pour sûr. »

Une seule chose ennuyait maître Fix dans son triomphe, c'était cette femme noire qui portait le deuil de son mari, M. Laurent, encore vivant en Afrique au bout de six longues années. De la voir là, juste en face, derrière sa fenêtre, en train de coudre, pâle comme une morte, et les dimanches aller prier à l'église, cela lui tournait le sang. Ayant appris que les fils de Laurent se distinguaient dans leurs études d'une façon extraordinaire, il avait voulu payer leur pension ; mais Jeanne, au premier mot de Simone à ce sujet, malgré toute l'affection qu'elle portait à sa sœur, lui avait montré la porte en silence, et Simone était revenue dans le plus grand trouble, disant à Fix :

« Elle aimerait mieux vendre sa dernière chemise, que de rien recevoir de nous. »

En effet, Jeanne vendait ses biens l'un après l'autre, les champs, les prés du père Hardy, pour élever ses fils.

Ceux-ci venaient aussi passer leurs vacances à la Neuville. On ne pouvait voir de plus beaux garçons, ni de plus sérieux, de plus grands travailleurs; leurs distractions, leurs promenades mêmes tournaient au profit des études, car Georges, étudiant en médecine à Paris, herborisait tout le temps, et François, admis à l'École normale supérieure, le suivait, écoutant toutes ses observations, comme il eût fait avec leur père.

M. Fix, voyant ses bienfaits repoussés par cette famille, en était indigné.

« C'est de la race à Laurent, disait-il au compère Frionnet; ils suivront le même chemin, et finiront aussi par aller se promener quelque part!.. Vous verrez ça... je vous le dis!... »

Or, au bout de cinq ou six ans, Georges ayant terminé ses études de médecine, vint s'établir dans la maison de son père ; et maître Gaspard, en vacances, un matin qu'il prenait le frais sous la tonnelle de son jardin, voyant passer derrière la haie en treillis ce jeune homme grave, l'air réfléchi, les lèvres serrées, allant visiter quelque malade aux environs, en fut tout saisi.

« C'est l'autre qui revient! se dit-il. Le gueux aurait pu se faire une clientèle à Paris; il a beaucoup de talent, à ce qu'on me racontait là-bas ; il aurait gagné, au bout de quelques années, de l'argent comme un juif, et le voilà qui vient m'embêter ici... C'est un coup préparé... canaille!... »

Georges, en passant, l'avait aussi vu; et, le chapeau sur les sourcils, il avait passé, lui lançant ce regard froid de l'homme d'étude, qui vous juge et vous classe à l'instant. Maître Gaspard avait reconnu, dans ce coup d'œil, qu'il était classé fort bas, ce qui l'exaspérait encore davantage.

En rentrant, il avait parlé de la chose à Frionnet, disant :

« A la moindre mouche qui va piquer... si le monsieur dit un mot, un seul mot de politique... gare... il aura de mes nouvelles! »

Mais Georges ne s'occupait que de médecine; tous les anciens clients de son père lui revenaient; il avait la science et le jugement de Laurent; l'expérience seule lui manquait encore, il devait forcément l'acquérir par le travail et la pratique.

Ceci se passait en 1856. François, sorti de l'Ecole normale, débutait dans le journalisme. Mauvais moment pour débuter, que le régime des avertissements et des communiqués; les organes indépendants étaient rares, mais François avait du courage, des convictions solides et l'idée fixe de venger son père. Il donnait des leçons particulières, en attendant le succès.

Jeanne, voyant ses fils établis, avait voulu rejoindre Laurent à Lambessa, mais il s'y était opposé formellement ; on suivait ses ordres comme s'il eût été là.

C'est en ce temps, le 14 janvier 1858, qu'eut lieu l'attentat des quatre Italiens, Orsini, Gomez, Rudio et Piéri, contre Napoléon III.

Les conspirateurs n'agissaient que pour eux, ils n'avaient point de complices en France. Louis Bonaparte ayant renversé la République romaine et rétabli le pape dans ses États, ils le considéraient comme un obstacle à l'affranchissement de leur pays, et voulaient s'en débarrasser. Bonaparte eut peur. Une quantité de républicains, étrangers à la tentative des Italiens, furent enlevés par la police et transportés sans jugement en Afrique; des journaux républicains furent supprimés. Mais la crainte suivait toujours l'homme de Décembre; il se mit en devoir d'apaiser ceux qu'il avait exaspérés, et l'année suivante, aux acclamations de toute la France, eut lieu la campagne d'Italie. Les victoires de Montebello, de Palestro, de Magenta, de Solférino, débarrassèrent une grande et noble nation de ses ennemis héréditaires; Venise seule resta sous les griffes de l'Autriche. Seuls aussi les cléricaux furent désolés de nos victoires; leur patrie à eux, c'est Rome, la Rome du pape. Ils travaillent pour Rome, parce que c'est de Rome qu'ils reçoivent leurs dignités, leurs priviléges et leurs ordres.

Ils criaient donc que le trône du saint-père allait être menacé par Victor-Emmanuel; et, pour les contenter, il fallut établir à Rome un corps d'armée; il fallut perdre la reconnaissance de l'Italie, afin de rassurer des gens qui n'ont de français que le nom.

Napoléon III se voyant acclamé par la nation, à la suite de cette campagne d'Italie, et voulant se donner des airs de force, de générosité, rendit le décret suivant :

« Napoléon, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, empereur des Français, à tous présents et à venir, salut.

« Avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1er. — Amnistie pleine et entière est accordée à tous les individus qui ont été condamnés pour crimes ou délits politiques, ou qui ont été l'objet de mesures de sûreté générale.

« Art. 2. — Notre garde des sceaux, ministre de la justice, et notre ministre de l'intérieur, sont chargés de l'exécution des présentes.

« Fait au palais des Tuileries, le 16 août 1859. »

Les plus illustres des exilés s'indignèrent avec raison qu'un tel personnage prétendît leur faire grâce, tandis qu'il aurait dû leur demander pardon à genoux de toutes les violations de droit et de justice commises; mais un grand nombre d'autres, épuisés par la souffrance et la misère, presque tous ceux qui restaient de Cayenne et de Lambessa, profitèrent de ce décret pour revoir la patrie avant de mourir.

XVII

Le retour de M. Gaspard Fix à la Neuville aux vacances d'automne, en cette année 1859, fut un véritable triomphe. M. le maire Périola, tout le conseil municipal en corps allèrent lui présenter leurs félicitations sur la politique de la Chambre, et leurs hommages.

Il reçut ces messieurs avec un sourire de bienveillance, dans la grande salle du Casino, dont il avait fait depuis deux ans un salon de réception. Le maire était embarrassé de lui parler, il s'entortillait dans ses phrases; mais lui, le rassurant d'un geste plein de bonté, disait :

« C'est bien, monsieur le maire, je comprends votre émotion, elle est toute naturelle. Je suis heureux de recevoir votre visite, messieurs. Je vois avec plaisir que vos sentiments à l'égard de notre illustre souverain n'ont pas changé. C'est très-bien. »

Il poussa même la civilité jusqu'à reconduire ces messieurs au bas de l'escalier, dans le vestibule, et à serrer la main du maire, qui partit tout ému en disant :

« Quel homme! Et penser que j'ai l'honneur de m'asseoir dans le même fauteuil où il s'est assis, au conseil municipal!... C'est pourtant vrai, Frionnet!

— Oui, monsieur le maire. Aussi, à la première séance, je veux faire la motion que ce fauteuil soit mis dans les archives, tel qu'il est, sans en renouveler le cuir, comme on a fait au musée de Paris pour l'uniforme de Napoléon Ier. M. Gaspard est le Napoléon de la Neuville.

— Sans doute, sans doute, disaient les autres, vous avez une grande idée, monsieur Frionnet, il faudra délibérer là-dessus. »

Il est certain que maître Gaspard jouissait à la Neuville de la même autorité que Napoléon III à Paris; c'est à lui que remontait l'honneur de nos victoires de Crimée et d'Italie, comme s'il les eût remportées personnellement.

Il était aussi dans toute la plénitude de sa

force; son teint, autrefois vineux, avait pris les tons bistres de la seconde jeunesse; ses petits yeux roux brillaient sous de gros sourcils grisonnants; sa grosse chevelure, quoique blanche, restait entière, rude, ébouriffée; son nez charnu commençait à se veiner de filets bleus et violets; quant à son aplomb, il n'avait fait que s'affermir depuis neuf ans; on sentait en lui l'étoffe d'un vrai sénateur; l'uniforme à palmes d'or et feuilles de chêne devait nécessairement aller à sa large et solide encolure. C'était un homme sûr de lui-même, ne redoutant aucune concurrence, et regardant ses anciens adversaires avec le plus profond dédain.

Un jour Frionnet lui ayant parlé de l'opposition de M. Thomassin, du blâme qu'il ne craignait pas de porter sur les derniers actes du gouvernement, des complications qu'il prévoyait avec le pape et les jésuites, maître Fix répondit d'un ton brusque :

« Qu'est-ce que M. Thomassin? Une vieille ganache orléaniste; un de ces bourgeois envieux et poltrons, toujours prêts à critiquer, à déblatérer en secret, à dire des *si* et des *mais*, comme des pies-borgnes, mais qui n'osent rien faire, rien entreprendre; qui tremblent toujours de se compromettre; enfin des intrigants sans courage, des renards qui aiment les poules, mais qui craignent encore plus la dent du chien. Nous connaissons ça! C'est bon à laisser dans son coin. Qu'il critique, qu'il rabâche, qu'est-ce que ça peut me faire? Je me rappelle que dans le temps ce M. Nicolas Thomassin me parlait de rétablir la noblesse au profit des gros bourgeois, au moyen du droit de tester, en rétablissant les substitutions, en invoquant la liberté du père de famille, enfin un tas de finasseries de jésuites, comme en ont tous ces prétendus libéraux. Il aurait fallu cinquante ans pour arriver à quelque chose, et Thomassin trouvait ça sublime. Pauvre diable!... Est-ce que nous avons besoin, nous autres bonapartistes, d'y aller par trente-six chemins? Il plaît à l'Empereur de rétablir la noblesse; — neuf millions de Français lui ont délégué leurs pouvoirs et leurs droits; — eh bien, il rétablit la noblesse purement et simplement. Le décret est fait, rédigé article par article, par le duc de Persigny; l'Empereur y mettra sa signature, et tout sera dit : les paysans resteront paysans, les ouvriers resteront ouvriers, les petits bourgeois resteront petits bourgeois; et tous les hommes capables, ayant donné des preuves de dévouement à la dynastie impériale, seront ducs, comtes, barons; ils feront souche. Ça n'est pas plus difficile que ça! Qui donc voudra s'y opposer? Les Thomassin! »

Il haussa les épaules.

« Est-ce possible? s'écria Frionnet. Comment! l'Empereur veut rétablir la noblesse?

— Oui, la chose est décidée. On n'attend qu'une occasion favorable.... Quand le moment sera venu, l'Empereur signera le décret, et tout sera dit! Moi, fit-il après un instant de silence, en posant sa large main sur son estomac et regardant l'huissier stupéfait, je serai comte! »

Ce n'était pas pour rien que maître Gaspard faisait de grandes dépenses dans son domaine du Hôwald, relevant tout un corps de bâtiment, rétablissant les jardins et les jets d'eau du parc, et qu'il partait chaque matin pour surveiller en personne les ouvriers tapissiers, charpentiers, menuisiers, dirigeant tout avec son activité ordinaire.

Frionnet, qui tenait ses comptes, l'accompagnait assez souvent au château; et dans un de leurs voyages, vers le milieu du mois de septembre, il leur arriva quelque chose de surprenant.

Ils revenaient du Hôwald ensemble dans le cabriolet de maître Gaspard, attelé d'un cheval qui filait comme le vent. Le temps était beau, de grandes traînées d'or et de pourpre sillonnaient le ciel; il pouvait être six heures. Sur la grande route de Vandeuvre à la Neuville, ils aperçurent un homme qui marchait au loin devant eux.

Cet homme, vêtu pauvrement et coiffé d'un feutre gris tout usé, s'arrêtait de temps en temps pour regarder ou pour reprendre haleine : il s'appuyait sur un bâton, et maître Gaspard disait :

« Çà, c'est un mendiant, un de ces vagabonds qui courent le pays, sans autre moyen d'existence que la charité publique.

— Oui, répondait Frionnet; et quelquefois, quand les paysans sont aux champs, ils entrent dans les baraques et se font la charité à eux-mêmes, avec tout ce qui leur tombe sous la patte. »

En causant ainsi, ils se rapprochaient vite du malheureux; lorsqu'ils furent près de lui, ils se retournèrent par curiosité, pour voir la figure de cet homme.

C'était une figure longue, pâle, les joues creuses, la barbe toute blanche, les grands yeux luisants; la figure d'un homme très-malade, qui n'a plus guère de temps à vivre.

Et ni l'un ni l'autre ne dit rien! Ils avaient

pourtant reconnu tous les deux ce malheureux.

C'était le docteur Laurent, qui profitait de l'amnistie pour revoir le pays, sa femme et ses enfants.

Il était arrivé en chemin de fer jusqu'à Vandeuvre ; et, voyant le temps beau et doux, il s'était dit :

« Je ferai bien le chemin à pied.... J'irai les surprendre !... Et puis je reverrai les villages, ce beau pays où j'ai tant marché dans ma jeunesse ; je le reverrai encore une fois ! »

C'est ainsi que les deux compères avaient rencontré ce républicain incorrigible.

Au bout d'un quart d'heure, en rentrant à la Neuville, maître Fix ne put s'empêcher de dire :

« C'est pourtant ennuyeux que les honnêtes gens soient forcés de rencontrer sur leur chemin des revenants pareils, dont ils se croyaient débarrassés pour toujours. L'Empereur est trop bon !... Son décret est une faute ; quand on a fait quelque chose de juste, il faut s'y tenir. »

Frionnet ne dit rien ; il n'était pas aussi grand politique que M. Fix, et quoique les habitudes de sa profession ne l'eussent pas rendu tendre, il trouva cette réflexion bien dure. L'idée lui passa même par la tête que maître Gaspard était un scélérat, car Laurent ne lui avait jamais fait de mal, au contraire, il avait sauvé son fils. Ce ne fut qu'un éclair, il garda la réflexion pour lui, et répondit au bout d'un instant :

« Bah ! il n'en a plus pour longtemps, d'après sa mine.

— C'est égal, dit l'autre, il peut entraîner ses fils, il peut leur donner de mauvais conseils ; je suis sûr qu'il n'est revenu que pour ça. Si ce n'était pas pour ça, comment un homme aussi malade aurait-il eu le courage de se mettre en route ? »

Ils arrivaient alors devant la maison de maître Gaspard, et la conversation cessa.

M. Fix ne se trompait pas, Laurent n'était revenu d'Afrique que pour faire à ses fils et à sa femme des recommandations qu'il considérait comme de la plus haute importance. Une demi-heure après environ, maître Gaspard le voyait s'arrêter sur le seuil de sa maison en face et sonner.

Georges sortit, le père et le fils se reconnurent, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et se tinrent longtemps embrassés ; puis ils entrèrent dans l'allée et la porte se referma.

Maître Gaspard avait vu cela froidement ; il tira ses rideaux et se mit à réfléchir.

Cependant une scène touchante et terrible se passait dans la maison du docteur ; Jeanne, Laurent et leurs enfants, réunis après huit ans, se tenaient embrassés, gémissant et pleurant comme des malheureux. Ils ne pouvaient se séparer.

Laurent avait ce bonheur suprême de retrouver des fils braves, dignes de lui, et leur pauvre mère, encore forte, malgré tant d'épreuves et de souffrances ; c'était un débordement de joie et d'attendrissement inexprimable.

Enfin, brisé d'émotion, il s'écria :

« Mes fils... Jeanne... un peu de courage... Ne pleurons plus ! Je viens vous dire adieu ! .. Vous le voyez... je suis bien faible maintenant... Il faut encore que je vous parle... vos cris... votre joie m'épuisent. »

Il s'assit, les regardant avec bonheur ; mais eux, frappés alors de sa pâleur, de sa faiblesse, restèrent silencieux, consternés. Georges, médecin comme son père, était atterré, muet d'épouvante, ne sachant que dire.

« Oui, fit le docteur, s'adressant à lui, tu vois, Georges, où j'en suis ! »

Le père et le fils se comprirent.

« C'est donc pour peu de temps que nous sommes ensemble, reprit Laurent ; je vous apporte le peu qui me reste de souffle et de vie... Oh ! ma bonne femme... Oh ! mes enfants !... »

Il leur tendait encore involontairement les bras, et comme ils l'embrassaient avec frénésie, essayant de se dégager, il disait :

« Non !... non !... C'est assez... assez... J'étouffe !... Laissez-moi vous parler encore... C'est pour cela que je suis venu. »

Et il s'évanouit.

Il fallut le porter sur son lit ; ses fils le déshabillèrent et le couchèrent. Jeanne, elle, n'avait pu bouger de la salle voisine, elle était à demi morte.

Longtemps après, Laurent s'éveilla, il vit ses enfants debout auprès de lui, qui lui tenaient les mains, et leur sourit en murmurant :

« Oui, tenez-moi ainsi, mes fils... cela me fait du bien... ne disons plus rien !... rien !... »

Il regardait la fenêtre de la petite chambre à coucher, où brillait un dernier rayon de soleil, et murmurait :

« Voilà comme j'étais il y a huit ans, avant l'attentat du Deux-Décembre. C'était le temps du bonheur... de la joie... Oh ! que je suis bien maintenant, et que de mauvais jours nous avons passés !... Le moment du repos approche. »

Puis, se rappelant sa femme, il demanda tout bas :

« Ou donc est votre mère ? »

Jeanne venait de rentrer, et, la voyant au pied du lit, il dit en regardant leurs fils :

« Ce sont nos enfants, Jeanne, nos braves enfants ; nous ne mourrons pas tout entiers. »

Un long silence suivit ces paroles.

Les derniers reflets du jour caressaient le haut de la fenêtre, projetant sur les vitres l'ombre du feuillage, quand Laurent, qui semblait tout calme et rêveur, reprit :

« François, j'ai lu quelques-uns de tes articles dans les journaux ; j'en suis satisfait, ils m'ont tous fait le plus grand plaisir ; c'est bien pensé, bien écrit, cela part d'un noble cœur, d'un esprit ferme et droit. J'étais fier de me dire qu'une partie du mérite de ces lignes me revenait, comme ton père et ton premier maître. Continue, tu es dans la bonne voie. »

Il serrait la main du jeune homme, dont le front se cachait près de l'oreiller.

Puis se tournant vers Georges :

« Toi, dit-il, tu me succèdes, je revis en toi ; nous avons la même profession et nous l'exerçons dans la même pensée, dans le même sentiment. Je n'ai rien de plus à te dire ; je suis heureux, très-heureux ! »

Arrêtant enfin sur Jeanne un regard attendri, il murmura :

« C'est toi seule que je plains, ma bonne, ma chère, ma pauvre Jeanne, malgré ton bonheur d'avoir des fils pareils. Oui, je sais combien il sera cruel pour toi de me perdre si vite, après nous être réunis. C'est ce qui m'a longtemps fait hésiter à revenir, mais il le fallait. J'ai beaucoup souffert, là-bas, les fièvres m'ont miné, et maintenant j'ai perdu mon poumon gauche, qui se trouve paralysé ; l'autre s'engage. »

Georges voulut parler.

« Tais-toi, lui dit-il, tu l'as vu d'abord. J'ai lu cela dans tes yeux, et j'ai reconnu que tu es un vrai médecin. »

Georges, tout pâle, comprenant l'inutilité de ses dénégations, baissa la tête ; et comme la mère sanglotait, Laurent poursuivit :

« Si ce temps continue, je vivrai encore quelques semaines ; c'est un magnifique automne, un temps sec, sans être trop chaud ; il me faut cela pour vivre ; mais aux premiers brouillards, je vous quitterai ! Il vaut mieux le savoir d'avance, on se prépare aux derniers adieux, on se résigne à la nécessité. Jeanne, viens m'embrasser... Mes enfants, laissez-moi... je suis bien fatigué ; ce chemin de fer depuis Marseille m'a complètement anéanti. Demain, je serai mieux. »

Alors Georges et François sortirent. Quelques instants après, la mère vint les rejoindre dans la petite salle à manger, disant que le père avait sommeil, qu'il se trouvait bien, et l'on soupa en silence.

A neuf heures, tout dormait dans la maison du docteur. Jeanne veillait son mari ; la nuit fut paisible, et le soleil du lendemain se leva splendide, éclairant aux yeux du malade son jardinet entouré de murs en pierres sèches, où grimpait la vigne empourprée par l'automne. Il ordonna d'ouvrir la fenêtre pour respirer le bon air du pays, et sans doute aussi pour laisser entrer les vieux souvenirs, qui ne quittent pas la maison des braves gens et semblent leur souhaiter la bienvenue.

Georges était parti de grand matin faire ses visites; en revenant vers dix heures, il trouva son père et toute la famille qui l'attendaient à table, pour déjeuner. Laurent, plus calme, lui dit en souriant :

« Allons, je vois que tout peut aller sans moi ; que Dieu m'accorde encore un sursis de quelques jours, et je n'aurai plus rien à lui demander. »

L'automne, cette année-là, continua d'être calme et doux jusqu'à la fin d'octobre. Le docteur Laurent passait ses après-midi dans le fond du jardinet, à l'abri de tous les vents, sous un vieux chêne robuste, aux feuilles couleur de rouille, où grimpait du houblon mêlé à quelques brindilles de volubilis. Il était là, dans l'ombre tremblotante du feuillage, devant une table de pierre ; Jeanne, toute rêveuse et les yeux rouges, travaillait près de lui; quelques geais goulus voltigeaient et bataillaient en l'air, se disputant les glands; et les mille bruits de la bourgade arrivaient dans ce recoin du monde, comme un dernier adieu de la vie.

François, dans sa petite chambre au premier en face, écrivait, la fenêtre ouverte, jetant de temps en temps un regard sous l'arbre, vers ses parents ; Georges, toujours en course, ne revenait guère que le soir.

Ainsi se passaient lentement les heures. Laurent s'affaiblissait de plus en plus, sans grandes souffrances.

Tout le pays savait qu'il était revenu très-malade, et pas un seul de ceux qu'il avait aidés, soignés et secourus autrefois, n'allait le voir. Ses fils s'en indignaient, mais lui leur disait en souriant :

« Mes enfants, ce n'est pas pour les autres que nous remplissons notre devoir, c'est pour nous-mêmes; si j'avais compté sur la reconnaissance des hommes, ils m'auraient désabusé depuis longtemps; mais je n'avais pas besoin de cette dernière expérience pour devenir philosophe; ce qui m'arrive, je le savais d'avance. »

Un jour pourtant la sonnette au fond de l'allée, sur la rue, se mit à tinter; Jeanne, déposant sa couture, alla voir qui sonnait, et deux minutes après elle revenait avec le brigadier Thévenot, en habit bourgeois, car il était alors en retraite, et ses deux filles aînées, qui portaient au bras des paniers recouverts de serviettes bien blanches.

Ces bonnes gens arrivaient tout graves, et le docteur, les reconnaissant, leur tendit la main.

« C'est vous, monsieur Thévenot, dit-il, je suis heureux de vous voir toujours en bonne santé. Voici vos enfants, je les reconnais; de jolies filles, et qui sont bien sages, j'en suis sûr. Asseyez-vous sur le banc.... Comment va Catherine? »

Le vieux brigadier s'était assis, son bâton entre les genoux, et regardait sans pouvoir répondre un mot, tant la figure défaite de Laurent le consternait; et ses deux grandes filles, les joues rouges comme des pommes d'api, s'étaient aussi assises, le panier devant elles, les mains jointes et l'air atterré.

« Ah! pourquoi ne m'avez-vous pas écouté? dit enfin Thévenot d'une voix enrouée, pourquoi ne vous êtes-vous pas sauvé?... Quel malheur de voir un si brave homme dans un état pareil.... quel malheur!... Ça me fait une peine.... une peine!... »

Il ne put achever, penchant la tête et regardant devant lui, les yeux à terre.

« Oui, brigadier, dit Laurent attendri, vous aviez raison de me dire: « Sauvez-vous! » Mais je ne pouvais croire que des hommes seraient assez barbares pour fouler la justice à leurs pieds, et traiter d'honnêtes gens comme des criminels, dans leur seul intérêt, j'ai vu que c'était possible. »

Thévenot, absorbé dans sa douleur, ne disait plus rien, et Laurent reprit :

« Les rudes travaux de la terre, auxquels je n'étais pas habitué, et les fièvres pernicieuses de ces pays chauds m'ont usé; maintenant, il me reste juste assez de vie pour atteindre les premiers froids et me coucher avec les anciens.

— Ah! les brigands! murmura Thévenot.

— Vous êtes le premier, dit Laurent, qui veniez me voir.

— Le monde est plein de gueux, répondit le brigadier indigné. On est aussi venu me dire : « N'allez pas là!.... Vous allez vous compromettre.... un déporté.... un républicain.... un être dangereux.... prenez garde, brigadier.... » Mais j'ai répondu : « J'irai! » Et ma femme m'a dit : « Vas-y tout de suite! » Elle serait aussi venue, si elle ne s'était pas dérangé le pied la semaine dernière; ça l'empêche encore de marcher; mais ses filles sont parties à sa place; elles ont mis les meilleures poires fondantes dans leurs paniers. J'ai maintenant, depuis ma retraite, un petit jardin que je cultive moi-même; de bons fruits bien mûrs ne peuvent jamais faire de mal. Allons, mes enfants, montrez ce que vous avez apporté. »

Les deux braves filles se dépêchèrent de découvrir leurs paniers, et Laurent parut admirer beaucoup les beaux fruits; il remercia Thévenot et ses enfants. Cette légère marque de reconnaissance l'avait ému.

Georges rentrait alors, et François descendit de sa chambre; ils vinrent serrer la main du brigadier, qui, tout désolé, se mit à dire qu'il avait connu beaucoup de gens plus malades que le docteur, principalement des fièvres d'Afrique, et que le bon air du pays finissait toujours par les guérir; qu'il ne fallait que de la patience et du courage.

Laurent, tenant compte de la bonne intention du brave homme, lui répondit :

« Hé! ce que vous dites est bien possible, monsieur Thévenot. Espérons.... espérons toujours.... Quant à moi, je désire vivre encore, pour me trouver de temps en temps avec d'aussi braves gens que vous. »

Finalement, Thévenot et ses filles repartirent, en faisant des vœux pour le rétablissement de leur bienfaiteur; et comme Jeanne les accompagnait, lorsqu'ils furent loin, Georges, d'un accent amer, s'écria :

« Il en est donc venu un! »

Cette réflexion affecta le père.

« Écoute, Georges, dit-il, tu juges mal l'espèce humaine; si la plupart des hommes, surtout parmi le peuple des champs, te semblent oublieux des bienfaits, sache bien que le cœur du plus grand nombre est excellent. C'est faute de culture, que ces pauvres gens restent à moitié sauvages et te paraissent insensibles. Le peuple n'est jamais que ce qu'on le fait; donnez-lui de bons principes, développez en lui les bonnes tendances par une éducation sérieuse, et le peuple sera bon, il sera juste, il aura toutes les qualités dont vous aurez développé le germe dans son

Nous aurions une generation republicaine (p. 89).

cœur. Mais si vous n'y déposez rien, si même, par l'exemple des classes soi-disant dirigeantes, il n'apprend que l'égoïsme, l'avidité sous toutes ses formes, la mauvaise foi, l'insolence envers les faibles, l'aplatissement devant les forts; si vous lui vendez tout très-cher, même la religion; si pour naître, pour se marier, ça lui coûte, tant pour l'orgue, tant pour les cierges, tant pour les chaises... comment voulez-vous qu'il se montre désintéressé, dévoué, reconnaissant? Comment ne verrait-il pas un calcul en tout, et ne se dirait-il pas : « L'intérêt, c'est tout!...Celui-là m'a soigné pour se faire une réputation; maintenant les riches le payent! » Et que de fois n'a-t-il pas raison de le penser et de le dire? N'attribuons donc jamais au peuple le mal que nous voyons en lui. Si l'instruction gratuite, obligatoire et surtout démocratique lui avait été donnée, alors il serait responsable; mais dans l'état présent, toutes ses fautes, toutes ses violences, toutes ses révoltes depuis cinquante ans sont le fait de ceux qui l'ont gouverné. C'est à eux seuls qu'en remonte la responsabilité. Tant qu'ils n'instruiront pas le peuple, tout le mal viendra d'eux; et le bien qu'on verra sera uniquement le propre d'une race généreuse. »

Ainsi parla le docteur. C'était en quelque sorte le résumé de toutes ses opinions; hors de l'instruction démocratique, il ne voyait point de salut pour notre pays. Et par instruction il n'entendait pas seulement lire, écrire et compter, il entendait surtout l'enseigne-

Jamais la Neuville n'avait vu de pareil cortege (p. 89).

ment des droits et des devoirs de l'homme, aux enfants dès le bas âge, et l'enseignement des intérêts de la patrie, en même temps que l'humanité dans les écoles supérieures.

« Dix années d'instruction démocratique en France, disait-il à ses fils, et la question serait résolue pour toujours ; nous aurions une génération républicaine ; la République s'établirait pour ainsi dire d'elle-même ; et toutes les légendes, dont on farcit depuis des siècles la tête des hommes de notre race, se dissiperaient comme le brouillard sous les rayons du soleil. »

Quelques jours après la visite de Thévenot, un matin, on trouva Laurent mort dans son lit. Le second poumon s'était pris à son tour, et le docteur s'était éteint dans un étouffement rapide, comme il l'avait prévu.

XVIII

Aussitôt le docteur mort, on sut ce qu'il valait. Ceux qui depuis cinq semaines, dans la crainte de compromettre ou de retarder d'une heure la rentrée de leurs récoltes, n'étaient pas même allés lui serrer la main, se souvinrent de ce qu'ils lui devaient ; ces gens vinrent en foule à son enterrement.

Jamais la Neuville n'avait vu de pareil cor-

ége; mais ce qui produisit le plus d'effet, ce fut l'arrivée de M. Thomassin avec plusieurs de ses employés supérieurs, dans trois voitures en grand deuil, qui marchaient immédiatement après la famille; cela frappa d'autant plus, qu'on savait de longue date que le propriétaire des verreries de Tiefenthâl et M. Laurent n'étaient pas du même bord.

Était-ce un hommage que M. Thomassin voulait rendre à la mémoire du bon patriote, de l'ami sincère et désintéressé de l'humanité? Était-ce une protestation indirecte contre les actes de l'Empire, déportant des hommes de cœur et ne les rendant à la France qu'épuisés de misère, à la veille de mourir? Y avait-il de la politique là dedans?... C'est assez probable.

Quoi qu'il en soit, cette démarche fit le plus grand bien à M. Thomassin et le plus grand tort à M. Gaspard Fix, qui n'avait pas même envoyé Faxland à l'enterrement de son beau-frère.

Il le sentit aussitôt lui-même, en voyant la foule, beaucoup plus considérable qu'il ne l'avait prévu, monter au cimetière, les trois voitures noires de Tiefenthâl à la file derrière le cercueil, et il dit à son compère Frionnet, parlant de Thomassin :

« Le gueux veut se remettre sur les rangs aux prochaines élections, j'en suis sûr! C'est pour cela qu'il flatte la canaille. Ah! vieux filou... je te devine!... Dans le temps, lui et toute sa bande de Thiefenthâl ne parlaient que de maintenir les distances, d'établir des barrières entre les classes; mais depuis que Napoléon III leur a montré ce que valent les masses et la manière de s'en servir, ils veulent tout doucement se fourrer dans notre nid. Ça, Frionnet, c'est le mot d'ordre d'en haut, le mot d'ordre des orléanistes! Chaque fois qu'ils sont à terre, ces gens tâchent de se raccrocher aux républicains, assez simples pour se faire échiner à leur place; et, le coup réussi, d'empoigner les marrons tout chauds, comme en 1830. Mais c'est un tour usé, les républicains n'en veulent plus, ils en ont assez. Voilà la politique des orléanistes, jamais ils ne se mettent en avant; il leur faut des imbéciles pour les couvrir, soit d'un parti, soit d'un autre. Thomassin n'a pas inventé ça, il n'est pas venu de lui-même, il faut qu'on lui ait soufflé la chose à l'oreille. »

Puis se promenant dans son salon, tout pensif, il s'écria :

« Et moi, je me suis comporté dans cette affaire comme une bête. J'aurais dû tout le premier me faire trimbaler dans ma voiture, derrière le cercueil. Qu'est-ce que ça me fait, à moi, que Laurent ait été républicain? Il est mort, il n'aurait pas réclamé, et l'on aurait dit : « Quel bel exemple donne aujourd'hui M. Fix, d'oublier ses dissentiments de famille, pour rendre justice à cet homme de bien! Voyez, les vrais bonapartistes n'ont pas de rancune, ils pardonnent toujours à la fin! » Je n'avais pas vu ça d'avance; je viens de commettre une faute énorme, dont Thomassin profitera; au bout de huit ans il revient sur l'eau, il prend le beau rôle; c'est ma faute, ma très-grande faute..... Oui! mais gare!.... gare!.... Tous les coups d'État ne sont pas faits!.... On peut les recommencer une fois, deux fois, cent fois.... Qu'on cherche seulement à nous mettre des bâtons dans les roues, aux élections, et l'on verra qu'il reste de la place à Cayenne! »

Maître Gaspard, lancé dans les grandes affaires, était devenu fort ombrageux à l'endroit de son influence. Il voulait conserver la réputation de tenir tout le pays sous sa coupe, d'en faire ce qui lui convenait; il voulait avoir toujours des majorités écrasantes, et que personne n'eût la prétention de se mesurer avec lui.

C'est de cette réputation-là que dépendaient encore les hautes faveurs qu'il avait à prétendre; figurant sur la liste des futurs sénateurs, à la moindre baisse sensible de son influence, si M. Thomassin, par exemple, ou tout autre, pouvait le contre-balancer sur le terrain électoral, bonsoir! maître Gaspard n'était plus l'homme nécessaire, et sa nomination de sénateur était renvoyée aux calendes grecques.

Qu'on juge après cela de son indignation, en apprenant que M. Thomassin, non content d'avoir conduit le deuil d'un républicain, dont il se moquait pas mal, — en vue de se faire une popularité par l'étalage de ses grands sentiments, — venait d'offrir au fils de Laurent la place de médecin des verreries de Tiefenthâl; moyennant quoi il aurait hérité de l'influence du fils et du père, acquise par trente ans de travail, de patriotisme et de dévouement dans le pays.

Il est vrai que Georges avait refusé, ne voulant pas quitter sa mère, établie à la Neuville, ni sa clientèle, déjà fort étendue; mais en songeant au danger que venait de courir son influence, aux tentatives de plus en plus hardies de M. Nicolas Thomassin pour le supplanter, il en conçut une humeur noire, et sans aucun doute, si l'Empereur avait voulu lui confier sa signature seulement deux mi-

nutes, il aurait envoyé le pauvre Thomassin à Cayenne d'un trait de plume.

Il ne dormait plus, il frissonnait de retourner à Paris à la rentrée des Chambres, en laissant cette espèce de rat au pays, en train de ronger les mailles de son filet, de s'étendre à ses dépens et de s'attirer des voix par tous les moyens qu'il avait à sa disposition ; son caractère devenait méfiant, Frionnet lui-même craignait de l'aborder ; et les soins de la grande politique auraient fini par lui dessécher la cervelle, comme à tant d'autres, si un événement heureux, imprévu, n'était venu le ranimer tout à coup, en l'élevant au pinacle de la gloire.

Le *Moniteur* annonça que M. Gaspard Fix était élevé, par décret impérial, au siége de sénateur.

Enfin, il avait donc atteint son but.

A la vue de ce décret, couronnement de son édifice, M. Fix, pour la première fois, eut un pleur d'attendrissement et se mit à bégayer :

« Sa Majesté me comble..... Je n'attendais cela que d'ici quatre ou cinq ans !..... Comment reconnaître jamais tant de grâces, dont je suis indigne ? »

Il devenait modeste !

Et, quand Frionnet entra pour le complimenter, il se jeta dans ses bras, en disant :

« C'est à vous, à vous, Frionnet, que je dois en partie tant d'honneurs..... C'est vous qui m'avez mis le nez sur la piste de la politique ! »

Il était tout changé, pendant au moins deux heures on ne le reconnaissait plus.

Mais, prenant ensuite son compère à part, il lui dit que cette élévation rapide venait de la confiance qu'on avait en haut lieu qu'il disposait de toutes les voix du pays d'une façon absolue, et qu'il pourrait les faire se porter sur qui bon lui semblerait ; qu'un jeune légitimiste, rallié à l'Empire, et protégé de Sa Majesté l'Impératrice, éprouvant le besoin d'être député, on avait choisi l'arrondissement de Vandeuvre et ses dociles populations, pour lui procurer cette satisfaction légitime. Qu'ainsi Frionnet devait se mettre en devoir d'opérer cette espèce de virement au profit de M. le marquis de la Renardière ; qu'il aurait à cet effet tous les fonds nécessaires et l'appui de toutes les autorités ; mais qu'il ne fallait pas perdre de temps et brasser sans retard la matière électorale.

Frionnet se porta fort du succès ; et, pour en finir d'un mot, il enleva l'affaire en présentant le jeune candidat comme particulièrement agréable à Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice, et en faisant courir le bruit que M. Thomassin voulait rouvrir l'ère des révolutions, en renversant l'Empire, pour remettre la famille d'Orléans sur le trône et supprimer le suffrage universel.

M. Thomassin fut battu à plates coutures ; le jeune marquis lui passa triomphalement sur le dos.

La seconde visite de M. de la Renardière, revenant de Paris après son succès, fut pour M. Gaspard Fix, auquel il rendit mille grâces pour son appui, ne pouvant attribuer son triomphe, dit-il, qu'à l'admirable discipline que M. le sénateur avait établie dans la circonscription de Vandeuvre.

M. Fix reçut ce compliment avec la conscience de l'avoir mérité, assurant du reste M. le marquis qu'il serait à ses ordres, toutes et quantes fois le besoin s'en ferait sentir.

Le jeune homme, qui portait des médailles en breloques à sa chaîne de montre, et de larges boutons fleurdelisés à ses manchettes, se mit également à la disposition de M. le sénateur en tout ce qui pourrait lui être agréable.

Maître Gaspard, connaissant l'influence de M. le marquis dans le cercle de l'Impératrice, dont il devinait les charades et conduisait les cotillons avec une supériorité digne d'un descendant des croisés, se demanda tout de suite ce qui pourrait bien lui convenir pour le moment ; il était officier de la Légion d'honneur, et ne dissimula pas au nouveau député que la croix de commandeur, accrochée à son cou, lui ferait un sensible plaisir.

Là-dessus ils se séparèrent, charmés l'un de l'autre.

Ainsi se traitaient les affaires politiques dans ce temps-là.

XX

Deux ou trois mois après l'élévation de M. Gaspard Fix au siége de sénateur, eut lieu le mariage de sa fille Catherine avec M. Sabouriau, administrateur de plusieurs grandes entreprises financières, officier de la Légion d'honneur, et l'un des plus solides piliers de la Bourse.

Le maire Périola transporta sous sa responsabilité le registre de l'état civil au Hôwald, et prononça les paroles sacramentelles : « Je

vous unis au nom de la loi. » Et M. le grand-vicaire Jacob, en présence d'une foule de sommités en tous genres, réunies dans la vieille chapelle du château, donna la bénédiction nuptiale aux nouveaux époux.

Inutile de vous dépeindre les réjouissances qui suivirent ces grandes solennités.

A partir de ce jour, M. Gaspard n'habita plus la Neuville; il fixa sa résidence au Hôwald. C'est là qu'il se livrait, dans le recueillement de la solitude, à ses profondes méditations politiques, et que M. Frionnet allait lui rendre ses comptes; on ne le voyait plus que de loin en loin, comme un être à part, au-dessus du vulgaire, se promenant d'un air méditatif dans les belles allées du parc, ou dans les galeries extérieures du château, accordant quelques rares audiences aux autorités locales désireuses de connaître son avis sur les difficultés d'une situation, et présidant en simple habit noir, la croix de commandeur à la cravate, aux distributions de récompenses du comice agricole de Dâpremont.

Quant à Michel, il venait aussi quelquefois au Hôwald, en l'absence de son père, pendant les sessions du Sénat, toujours accompagné d'une douzaine d'aigrefins du grand monde, beaux cavaliers, grands joueurs, grands connaisseurs en chevaux et en chiens, ayant mangé leur patrimoine, ou n'en ayant jamais eu; des gaillards menant joyeuse vie aux crochets de riches bourgeois vaniteux, deux mois ici, trois mois ailleurs, faisant sonner leur nom, leur particule, et parlant comme le mulet de la fable des exploits de leurs ancêtres, sans avoir jamais l'idée qu'il était temps de rafraîchir ces vieux lauriers.

Michel, élevé par les jésuites dans l'admiration et le respect de la noblesse, se trouvait flatté de la société de ces messieurs; il leur procurait tous les plaisirs de la villégiature, grandes chasses en plaine, au bois, parties de pêche, bon gîte, bonne table et le reste.

Eux, ils lui faisaient l'honneur de se plaire au Hôwald, tant qu'ils n'avaient pas reçu d'invitations plus dignes. Et le fait est que M. Michel Fix n'avait rien de bien séduisant : c'était à proprement parler un grand imbécile, battant ses domestiques, crevant ses chevaux pour faire merveille, tuant ses chiens à la moindre désobéissance, et ressemblant d'une façon étonnante, avec sa tête crépue, son gros nez aplati, ses larges épaules et son échine allongée, au grand-père Hardy, le meunier des Trois-Ponts.

Seulement le grand-père Hardy avait du bon sens pour son commerce de farine, et lui, malgré ses études à l'institution de la rue des Postes, ne comprenait rien de rien et raisonnait, selon l'expression de ses invités, « comme un chaudron ! »

Par exemple, il était de première force à tous les exercices du corps : escrime, équitation, natation, boxe, bâton, savate, etc., etc. Les jésuites, ne trouvant rien à développer dans cette cervelle étroite, s'étaient rabattus sur la bête ; ils avaient fait de Michel un homme capable d'assommer un bœuf d'un coup de poing et de terrasser les hercules du Nord !

Tous ses amis et connaissances se moquaient de lui, sans qu'il eût l'esprit de s'en apercevoir.

Quant à la pauvre mère Simone, qu'il brutalisait d'une façon horrible, pour la forcer de se dissimuler, parce qu'il aurait été honteux de la produire aux yeux de la brillante compagnie qui l'entourait, la pauvre femme n'avait qu'une consolation, c'était de faire dire des messes par M. le curé Rigaut, de lui confier la distribution de ses aumônes, et de s'échapper de temps en temps, les dimanches après vêpres, pour aller voir sa sœur Jeanne, malgré la défense formelle de M. le sénateur, et malgré l'accueil un peu froid de la veuve de Laurent, qui, ayant bien assez de ses propres chagrins, n'éprouvait pas le besoin de connaître ceux des autres. Enfin, les deux sœurs s'embrassaient tout de même, et ces jours-là, Simone revenait moins triste.

Telle était l'existence vraie et sans flatterie au Hôwald depuis dix-huit mois, quand un matin, pendant les grandes chaleurs de l'été 1866, M. le sénateur Gaspard étant en vacances, un piqueur du château traversa la Neuville ventre à terre et s'arrêta devant la maison du docteur Georges Laurent.

Georges rentrait justement de ses visites, il dînait avec sa mère, lorsque cette espèce de lévrier, après avoir attaché son cheval à l'un des piliers du hangar, entra sans façon dans la petite salle à manger, disant que Son Excellence le sénateur Fix demandait instamment le médecin Georges Laurent; qu'il lui était arrivé un accident et qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

« C'est bon, répondit Georges brusquement, en se levant, les lèvres serrées et le sourcil froncé, vous pouvez remonter à cheval, j'arrive. »

Mais à peine le piqueur sorti, Jeanne se levant à son tour, pâle comme une morte, et

saisissant son fils au bras, lui dit avec autorité :

« Tu n'iras pas, Georges, tu n'es pas le médecin ordinaire de M. Fix ; son médecin est M. Trichot, de Vandeuvre ; tu n'iras pas ! Si l'on t'appelle, c'est que cet homme se trouve en danger... C'est un misérable ! Tu sais le mal qu'il a fait à ton père.

— Oui, répondit Georges, fortement agité, mais mon père lui-même me dirait d'y aller, s'il était encore ici.

— Je t'en supplie, Georges, cria Jeanne en le retenant, laisse mourir ce bandit !

— C'est la seule chose, ma mère, que je ne puisse t'accorder, répondit Georges en se dégageant avec douceur ; le devoir du médecin est tracé, il doit aller quand on l'appelle, n'importe où... Cet homme aurait assassiné mon père, que j'irais... en frémissant... mais j'irais. »

Alors Jeanne tomba assise, la tête dans ses mains ; à l'accent de son fils, elle avait compris que rien ne pouvait l'arrêter, et Georges sortit précipitamment ; il attela sa voiture et partit au trot vers le Hôwald.

Que de pensées traversaient l'esprit de ce jeune homme ! que de souvenirs cruels ! Mais cela ne l'empêchait pas de presser son cheval, et, trois quarts d'heure après, il apercevait les deux grands toits recouverts d'ardoises, au-dessus des taillis et de quelques grands chênes de haute futaie restés autour de l'antique demeure seigneuriale.

Bien des fois, allant voir ses malades, il avait longé les grands murs du parc, entendant le cor sonner au loin, la meute aboyer ; il poursuivait alors son chemin, sans regarder, détournant sa pensée de ces gens, et se disant qu'il n'aurait jamais de rapports avec eux.

En ce moment il devint attentif. Au bout de la grande avenue de tilleuls, se dessinait la grille, dorée en partie ; plus loin, une large pièce d'eau pleine d'herbes marécageuses ; au bout de la pièce, une pelouse bordée de fleurs ; le jardin, puis le château, avec ses deux tours de grès rouge, ses fenêtres en plein cintre, et, entre les deux tours, les appartements, auxquels montait un large escalier en double volute, jusqu'à la terrasse garnie de grandes caisses d'orangers.

C'est tout ce qu'il vit d'un coup d'œil, et, tout en trottant dans l'allée sablée, à gauche de la pièce d'eau, il aperçut par hasard, au milieu des joncs, sur l'eau verdâtre, le corps gonflé d'un chien qui flottait là, au milieu d'un essaim de mouches. Il ne fit qu'entrevoir ce détail immonde, sa pensée étant ailleurs.

Il arrivait alors au pied du grand escalier ; là, un domestique en livrée prit la bride de son cheval et lui demanda :

« Vous êtes le médecin ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, montez à la terrasse, à gauche dans la galerie, on vous conduira. »

Georges monta rapidement. Dans la galerie à gauche, sa tante Simone l'attendait.

« Ah ! c'est toi ! dit-elle. Je savais bien que tu viendrais, j'en étais sûre... arrive... arrive !... »

Elle marchait vite, à travers ces magnifiques pièces richement meublées ; il la suivait, tout grave et rêveur.

Au bout de la galerie, Simone ouvrit une porte en murmurant :

« C'est ici. »

C'était une haute pièce carrée, tendue de velours pourpre broché d'abeilles d'or ; M. Gaspard Fix aimait le rouge et les ornements dorés, il en avait mis partout dans son château. Deux fenêtres éclairaient cette pièce donnant sur la terrasse des orangers. En face des fenêtres se trouvait une large et profonde alcôve, contenant le lit à baldaquin en vieux chêne sculpté, un lit de burgrave des anciens temps. C'est là que maître Gaspard reposait, une table chargée de papiers et de fioles à la tête du lit. Frionnet, qui lisait des paperasses, assis auprès de cette table, voyant entrer Georges, dit à voix basse en se tournant vers le lit :

« Monsieur le sénateur, voici le médecin. »

Et maître Gaspard aussitôt, s'éveillant de sa torpeur, regarda, son épaisse chevelure blanche ébouriffée et les yeux fiévreux.

Georges, traversant la pièce, déposa son chapeau sur une chaise et dit :

« Vous m'avez fait appeler, monsieur ?

— Oui, répondit maître Gaspard d'une voix ferme, en le regardant jusqu'au fond de l'âme ; mon médecin, M. Trichot, a fait une chute de cheval hier soir, en rentrant à Vandeuvre, il s'est cassé la jambe ; j'aurais pu faire appeler son confrère de Vandeuvre, ou le docteur de Tiefenthal, mais ils ne m'inspirent pas de confiance ; je connais vos brillantes études, vos succès depuis que vous êtes venu vous établir à la Neuville. Votre père était un honnête homme et un grand médecin, je sais que vous le remplacez dignement ; voilà pourquoi je vous ai fait venir.

— C'est bien, monsieur, dit Georges froidement, qu'avez vous ?

— Depuis hier soir, je souffre d'un bouton entre les deux épaules, dit maître Gaspard; cela me cause des lancements terribles : je n'en dors plus. M. Trichot m'a fait appliquer un cataplasme là-dessus, mais ce cataplasme n'y fait rien, la douleur augmente; j'ai même dû rendre à plusieurs reprises, car je mange malgré tout, pour me soutenir.

— Très-bien. Voyons cela, dit Georges; retournez-vous. »

M. Fix se retourna, ouvrant lui-même le col de sa chemise, et Georges fit écarter les rideaux des fenêtres; puis, enlevant le cataplasme, il regarda, pressant avec les doigts. C'était un phlegmon, induré à sa base, et gros comme une noix. Au sommet, Georges remarqua tout de suite un point noir, couleur indigo foncé; mais il n'en dit rien, et demanda :

« Vous avez cela depuis deux jours?

— Oui; je me rappelle bien comment c'est venu : avant-hier, il faisait très-chaud; je me promenais, après dîner, au bas de la pelouse, près du bassin; j'avais même ouvert ma jaquette et défait ma cravate, pour me donner de l'air, et tout à coup je sentis une forte piqûre à la nuque; j'y portai la main, et j'écrasai une grosse mouche bleue; c'est ce qui me revient. Et le soir même, sentant déjà une brûlure, je fis appeler M. Trichot, qui ordonna l'application de son cataplasme, qu'on renouvelle cinq ou six fois par jour. Il est revenu hier dans l'après-midi, et n'a pas changé le traitement.

— Il a eu tort, dit Georges; il fallait agir sans retard. Tout à l'heure, en passant près du bassin, j'ai vu flotter au milieu des herbes le corps en putréfaction d'un chien couvert de mouches; tout me porte à croire qu'une de ces mouches a pu vous inoculer le charbon, car la putréfaction est fort avancée. »

Maître Gaspard, appuyé sur un coude, le regardait les yeux écarquillés.

« Est-ce dangereux? fit-il.

— Oui, monsieur.

— Mais il y a des remèdes?...

— Sans doute...»

Il y eut un instant de silence.

« Ce n'est pas répondre, cela, reprit maître Gaspard. Je sais bien qu'il y a toujours des remèdes chez le pharmacien!... Je vous demande s'il y en a qui puissent me guérir. Il faut parler... Je suis un homme, que diable!... Je peux entendre la vérité... toute la vérité!... Dans un cas grave, j'aurais des dispositions à prendre... Parlez... Je le veux!...

— Vous le voulez absolument?

— Oui... je vous l'ordonne!...

— Eh bien! prenez ces dispositions tout de suite.

— Tout de suite?

— Oui, monsieur. »

En entendant cela, maître Gaspard, assez calme en apparence, eut un spasme étrange; sa large bouche s'ouvrit jusqu'aux oreilles, hérissant ses favoris sur ses larges bajoues, et montrant ses dents blanches solidement plantées jusqu'au fond du gosier, comme un tigre qui bâille.

Michel venait d'entrer, en habit de chasse, la cravache au poing et les hautes bottes garnies d'éperons. Il écoutait, et dit :

« Hé! mon père, pourquoi tant vous inquiéter?... Les médecins exagèrent toujours le mal, pour se donner le mérite de vous guérir!... Votre forte nature triomphera de ça, comme de tant d'autres choses. »

Alors, se ranimant et se levant sur un coude, maître Gaspard le regarda, le sourire du mépris aux lèvres, et, d'une voix lente, pleine d'indignation, il lui répondit :

« Ma forte nature!... ma forte nature!.... Est-ce que ma forte nature m'empêche d'être empoisonné par cette mouche?... Au lieu de venir ici me débiter tes grandes phrases creuses apprises par cœur chez les jésuites, tu ferais mieux d'enterrer les chiens que tu tues sans rime ni raison, animal!... »

Puis, avec une violence concentrée, il ajouta :

« Tiens, va-t'en! Tu me dégoûtes! Tu es trop bête!.... »

Et s'adressant à Frionnet :

« Quand on pense, dit-il, que c'est pour des gaillards pareils qu'on travaille, qu'on amasse, qu'on fait des coups d'État.... qu'on envoie des milliers de pères de famille à Cayenne.... qu'on veut établir des titres de noblesse.... Ha! ha! ha! »

Il poussa un éclat de rire sinistre.

Michel sortit en grommelant :

« Ce chien ne voulait pas rapporter... je l'ai tué.... voilà tout!... Est-ce ma faute, à moi, si cette mouche t'a piqué?... Une piqûre de mouche.... la belle affaire!... »

Et M. Fix, se retournant vers Georges, s'écria :

« Alors, c'est fini!... L'autre médecin n'était qu'un âne.... et c'est moi qui paye sa bêtise.... moi, Gaspard Fix, taillé pour vivre cent ans.... Ah! canaille!... canaille!... J'aurais dû m'en douter, le gueux est toujours fourré à l'église... Ce n'est pas là qu'on apprend la médecine.... »

Puis, d'une voix sourde, et les yeux fixés sur ceux de Georges :

« Vous dites que c'est fini !... Est-ce bien vrai ?

— Vous m'avez ordonné de parler, répondit Georges, sans cela je me serais tu.

— Vous vous seriez tu ?... C'est possible, répliqua maître Gaspard en lui lançant un regard fauve ; mais vous avez été content tout de même de me le dire.... Au fait, à votre place, j'aurais fait la même chose !... Oui.... pour un républicain, pour le fils d'un déporté de Décembre, ça doit être un vrai plaisir de dire à un sénateur de l'Empire : « Tu vas cre- « ver de la piqûre d'une mouche venue d'un « chien pourri ! »

Georges était devenu pâle ; ses joues tremblaient.

« Vous vous trompez, monsieur, dit-il d'une voix frémissante, en s'efforçant de refouler son indignation ; il n'y a ici ni républicain ni fils de déporté : il y a un médecin et un malade. Vous m'avez fait appeler, je suis venu ; vous m'avez sommé de dire la vérité, toute la vérité, je l'ai dite.... Que voulez-vous, maintenant ?

— Je veux que vous remplissiez votre devoir jusqu'au bout, dit maître Gaspard les dents serrées.... Il y a toujours des ressources.... Votre père ne désespérait jamais.... Faites l'opération !

— Soit ! » dit Georges.

Il retroussa les manches de son frac, et déploya sa trousse sur la table de nuit, en disant à Frionnet :

« Remplissez d'eau la cuvette, monsieur, et prenez l'éponge ; vous laisserez couler l'eau sur la blessure, et vous enlèverez le sang, pour que je puisse y voir. »

Frionnet, fort douillet de sa nature, ne pouvait voir le sang ; mais Mme Simone, à la vue des petits couteaux du docteur, venait de sortir épouvantée ; et, maître Fix s'étant retourné, la chemise rabattue jusque sur ses reins poilus, Georges commença l'opération par deux larges entailles en croix.

Frionnet, voyant cela, se sentit frémir jusqu'au gras des mollets.

« Allons ! passez l'éponge, » disait Georges en disséquant le phlegmon avec rapidité.

Frionnet était bien forcé d'obéir ; mais il bégayait :

« Jamais je n'ai vu ça, moi... Ce n'est pas mon métier ! Parlez-moi d'expropriation ou de saisie... à la bonne heure ! On pouvait bien faire venir quelqu'un d'autre. »

M. Fix ne disait rien : ses grosses mains crispées serraient l'oreiller, ses dents craquaient, il soufflait du nez.

Simone revenait alors avec un bassin d'eau tiède ; mais, en voyant Gaspard inondé de sang, elle s'assit, déposant le bassin sur le tapis, et se couvrit les yeux.

Au bout de deux minutes, Georges ayant reconnu que le phlegmon avait envoyé des chaumes au loin, vers les poumons, s'arrêta, disant :

« C'est assez !... cela suffit ! .. »

Puis il épongea lui-même, rabattit les lambeaux, pansa la blessure et se lava les mains avec soin ; il essuya ses instruments après les avoir savonnés, et les remit dans sa trousse.

Maître Fix s'était retourné, les yeux hagards.

« Eh bien ? fit-il au bout de deux minutes

— Faut-il vous répondre franchement ? » lui demandea Georges.

Maître Gaspard, cette fois, hésita ; puis, d'un ton d'énergie sauvage, il dit :

« Eh bien, oui !... Je veux savoir la vérité... Combien ai-je encore de temps à vivre ? »

Georges, regardant la pendule de la cheminée, répondit :

« Il est cinq heures, monsieur ; à minuit, vous aurez vécu ! »

Puis, ayant pris son chapeau, il salua e sortit, pensant :

« J'ai fait mon devoir... Je n'ai rien à me reprocher !... C'est égal, l'oncle Gaspard avait du caractère ; c'est une perte pour le parti bonapartiste. »

Simone courait après lui dans l'antichambre :

« Georges !... Georges ! .. cria-t-elle d'une voix chevrotante, est-ce qu'il n'y a plus rien à espérer ?

— Non, ma bonne tante, je suis venu trop tard

— Ah ! mon Dieu... mon Dieu !... Et M. Rigaut qui n'est pas prévenu !... Est-ce que tu ne pourrais pas l'envoyer, Georges ?

— Volontiers, ma tante, je passe près du presbytère, et je lui dirai de se dépêcher.

— Oh ! merci... merci, Georges. »

Il descendit, remonta dans sa voiture et reprit le chemin de la Neuville.

En ce moment, maître Gaspard, étendu sur le dos, les lèvres serrées, les paupières baissées et le front couvert de grosses gouttes de sueur, semblait réfléchir.

Frionnet le regardait d'un œil de pie, en se disant :

« Il a la vie dure !... Quel homme c'était pourtant !... un fier homme... Et quelle for-

Tiens, va-t'en! tu me dégoutes! (p. 94).

tune il laisse!... C'est Sabouriau qui va se frotter les mains, et les deux autres... Quelle succession!... »

Et comme il rêvait ainsi, tout à coup Fix l'appela :

« Frionnet?

— Monsieur le sénateur!

— Vous connaissez mon contrat de mariage?

— Oui, je l'ai lu vingt fois; toute la jouissance est au dernier survivant. »

— Au dernier survivant! répéta maître Gaspard, et c'est Simone qui va survivre.... elle qui ne sait pas compter jusqu'à quatre.... Elle aura la moitié de trois cent cinquante mille francs à dépenser par an!... »

Il se tut, l'indignation peinte sur sa figure. Frionnet se disait :

« Trois cent cinquante mille francs d'intérêt, à cinq pour cent, font sept millions.... Il a sept millions!... Un homme parti de rien.... un ancien garçon brasseur! »

La pendule comptait les secondes; et comme Frionnet pensait à cela, maître Gaspard lui demanda :

« Il n'y a pas moyen de changer ce contrat?

— Non, monsieur le sénateur, les conventions entre époux par contrat de mariage sont irrévocables; vous le savez bien, je vous l'ai déjà dit.

— C'est honteux, des lois pareilles.... murmura maître Gaspard; elle ne m'a apporté que douze mille livres en dot, et sa jouissance

Canaille!... p. 99.

sera quinze fois plus forte.... C'est abominable!... »

La fureur le gagnait, lorsque la pauvre Simone entra toute tremblante, s'approchant du lit et murmurant :

« Fix?

— Que veux-tu?

— Il y a encore de l'espoir.... Georges m'a dit qu'il restait encore de l'espoir.... mais on ne sait pas ce qui peut arriver.... il faut mettre sa confiance en Dieu.... il faut songer...

— A quoi?

— A ton âme!... J'ai fait prévenir M. le curé.... »

Les yeux de maître Gaspard s'allumèrent, et, malgré l'horrible douleur qui le tenait aux reins et à la nuque, se retournant, il dit en ricanant :

« Mon âme? qu'est-ce que tu me chantes là?... Si j'avais pensé qu'il y a une âme, est-ce que j'aurais fait de la bière avec de la mélasse, au lieu d'orge, pendant trente ans?... Est-ce que j'aurais prêté mon argent à trente et quarante pour cent? Est ce que j'aurais appuyé Thomassin, qui est un écornifleur, contre Brunel, qui était un patriote?... Est ce que j'aurais volé cet imbécile de Poutchiéri, en graissant la patte de Sabouriau? Est-ce que j'aurais dansé la carmagnole avec Baragouin, pour enfoncer Laurent et tous les républicains honnêtes? Est-ce que je me serais mis avec Bonaparte, qui avait violé son serment, assassiné des femmes et des enfants dans les rues,

volé la Banque et déporté cinquante mille citoyens coupables d'avoir voulu défendre la loi?... Est-ce que j'aurais fait avancer et décorer mes gendres, qui sont des bêtes, au détriment d'autres, plus intelligents et plus méritants qu'eux? Est-ce que j'aurais tripoté dans toutes les affaires où des milliers d'imbéciles apportaient leur argent, pour recevoir en échange des morceaux de papier, qui ne valaient pas deux sous!... Mon âme!... Il n'y a pas d'âme! C'est une invention pour faire prendre patience aux malheureux qu'on écorche, pour leur faire croire qu'ils seront récompensés, dans un autre monde, de toutes les misères qu'ils supportent dans celui-ci.... pour les empêcher de se révolter.... Quelle farce!... Il n'y a rien, entends-tu? Rien que la ruse et la force!... Tant pis pour ceux qui ne le comprennent pas.

— Oh! Gaspard... bégayait la pauvre Simone, agenouillée devant le lit de M. le sénateur, ne dis pas cela... tu ne le penses pas... C'est le mal qui te fait parler!...

— Tu es trop bête pour comprendre ces choses, reprit maître Gaspard d'une voix haletante, en regardant sa femme d'un air de mépris; mais il faut pourtant que je te les dise... que j'essaye de les faire entrer dans ta pauvre cervelle. Tu vas avoir cent soixante-quinze mille francs à dépenser par an, ça fait presque cinq cents francs par jour! Les autres le sauront bien vite... ceux qui vivent de l'âme!... Ils vont s'abattre sur cette maison comme une volée de corbeaux! Tu seras une sainte femme, la mère des pauvres qui pensent comme eux ou qui en ont l'air... la consolatrice des affligés!... Ils t'apporteront des médailles bénites, de petits morceaux d'os ou de bois qui ne valent pas un liard à la Bourse et qu'ils te feront payer comme du diamant!... Ils te proposeront de fonder des messes avec de la musique pour le repos de l'âme de M. le sénateur... S'ils veulent chanter gratis, laisse-les faire, mais autrement, non! Je ne veux pas qu'on donne à des célibataires l'argent que j'ai amassé péniblement depuis quarante ans... mon argent... mon cher argent!... M'entends-tu? »

Il tomba, comme épuisé.

La pauvre mère Simone sanglotait, le front contre le lit.

Au bout d'un instant, maître Gaspard, dominant sa souffrance avec une énergie vraiment surprenante, reprit d'une voix entrecoupée :

« C'est Sabouriau qu'il faudra consulter.. chaque fois qu'on te demandera de l'argent... Sabouriau... et pas un autre!.. Il a l'œil clair, celui-là... on ne le prend pas avec des litanies. Ce serait un homme, s'il n'avait pas tant de vices! Oui!... — Et si le curé, le grand-vicaire ou l'évêque voulaient marier Michel avec une jeune fille noble, sans le sou, tu refuseras ton consentement, quand même elle serait noble depuis le commencement du monde... La noblesse est comme les bâtisses : plus c'est vieux, moins ça vaut, et plus ça coûte à entretenir... Je ne veux pas qu'on dépense ma fortune à réparer des ruines... Le beau mérite d'avoir dans ses ancêtres un homme qui avait du talent il y a mille ans et de vivre là-dessus comme un ver sur le tronc d'un arbre vermoulu!... Je suis plus noble à moi tout seul que tous ces nobles ensemble; j'ai gagné ma fortune et mes grades moi-même, je ne les dois qu'à moi!... Il faudra donc que la fille ait de l'argent... beaucoup d'argent. L'argent, c'est tout... tout... tout!...»

Maître Gaspard, épuisé par ce dernier effort, se recoucha, en murmurant :

« Ah! mon pauvre argent!... Quel malheur.... j'ai travaillé pour des brutes!...»

La nuit venait; Mme Simone sortit sans bruit, fuyant comme une ombre. Au loin, dans les gorges des Vosges, un cor sonnait le hallali; c'était Michel, chassant le sanglier; le feuillage semblait frémir à ce souffle.

Un domestique apporta de la lumière.

Depuis dix minutes, Frionnet, resté seul avec M. le sénateur, n'entendait plus que le tic-tac de la pendule; le cor s'était tu, rien ne bougeait, lorsque maître Gaspard se mit à dire, comme en rêve :

« Une mouche.... un chien pourri.... L'imbécile!... j'allais doubler sa fortune.... j'allais racheter tous les droits sous main, avec Frionnet.... tout!... Et puis j'aurais demandé à l'Empereur.... Il m'aurait accordé cela, lui... C'est un innocent... qui ne sait rien!... Je les aurais tous volés!... tous... tous.... et j'aurais passé pour le bienfaiteur du pays!... Le bienfaiteur! »

Frionnet dressait l'oreille :

« Qu'est-ce que vous auriez donc racheté, monsieur le sénateur? fit-il d'une voix douce, en se penchant sur maître Gaspard; quoi? Vous aviez une idée.... une idée de génie.. . Quelle idée? »

Il écoutait, retenant sa respiration et les sourcils hérissés de convoitise. Mais le rêve de maître Gaspard avait pris un autre cours. Il était comme un noyé, qui descend, qui s'accroche aux brins d'herbe et qui descend toujours, entraîné par le courant.

Au bout d'une minute, il reprit tout bas :

« Non !.... Je ne veux pas mourir ! Un homme comme moi... moi !... »

Il essayait de lever ses bras déjà morts.

« Qu'on cherche Laurent.... Laurent ! »

Puis, après un silence, et comme répondant à une observation :

« Je l'ai fait déporter ?... Oui.... c'est vrai ! Il me gênait.... il pouvait me nuire !... Mais ça ne fait rien... il viendra tout de même.... C'est un honnête homme.... il croit à l'âme, lui !... Qu'on le cherche... il a sauvé mon fils... il me sauvera ! »

Frionnet venait de tirer son mouchoir, pour essuyer la figure de maître Fix, couverte de sueur ; mais en entendant cela, il le remit dans sa poche, disant :

« Ça, c'est trop fort ! Il y a une limite à tout... Canaille !... »

La respiration de M. le sénateur s'embarrassait de plus en plus, il bredouillait des paroles inintelligibles.

Tout à coup, M. le curé Rigaut, le porte-clochette et Mme Simone, suivis de trois ou quatre domestiques, entrèrent précipitamment.

« Il vit encore ? demanda M. Rigaut tout essoufflé.

— Oui, » répondit Frionnet.

M. Rigaut se pencha sur le lit, demandant :

« Monsieur le sénateur, m'entendez-vous ? »

Les lèvres du moribond s'agitaient rapidement.

« Il prie, » répondit Mme Simone.

Frionnet, de l'autre côté du lit, penchant l'oreille, entendait : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept ! Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept ! » Et pensait :

« Il compte ses millions !

— Oui, il prie, l'honnête homme, s'écria M. Rigaut en lui dennant l'extrême-onction, il prie, ce bon chrétien ! Nous sommes arrivés un peu tard, mais ce n'est pas sa faute ni la nôtre... Les malheureux qu'il a secourus plaideront sa cause devant le trône du Tout-Puissant... Les archanges sont là pour recevoir son âme... Monsieur le sénateur, montez au ciel !

— *Amen !* » répondirent les assistants, en s'agenouillant et se mettant à prier tout bas.

Maître Gaspard Fix venait d'expirer ; ses yeux, fermés depuis quelques minutes, se rouvrirent lentement ; il s'était arrêté à « Six ! six !... six !. . » le sept n'avait pu sortir.

XX

Le surlendemain, les cloches tintaient, les équipages arrivaient, le grand monde des environs envahissait le château, tout le pays, du Hôwald à la Neuville, de la Neuville à Vandeuvre et à Dâpremont, se répétait la nouvelle :

« M. le sénateur Gaspard Fix est mort ! »

Lui, reposait dans la grande salle de la terrasse, sur un sorte d'estrade, en costume de sénateur, les mains jointes, les mâchoires serrées, un crucifix sur la poitrine.

M Hurel, le pharmacien de Vandeuvre, était venu l'embaumer par le procédé Ganal, ce qui lui permettait de se conserver plus longtemps.

Je n'ai pas envie de vous peindre les obsèques de maître Gaspard ; chacun a vu cette cérémonie imposante, avec la grand'messe en musique, les chevaux noirs caparaçonnés d'argent, le conducteur en hautes bottes, les tentures et les plumets du char funèbre.

Aujourd'hui, maître Gaspard Fix repose en terre bénite, dans l'antique cimetière des seigneurs du Hôwald, à l'angle du parc.

Sa tombe est formée d'une grande dalle de marbre blanc portant cette simple inscription :

GASPARD FIX,

SÉNATEUR DE L'EMPIRE,

COMMANDEUR DE L'ORDRE IMPÉRIAL

DE LA LÉGION D'HONNEUR

1800-1862.

R. Q. I. P.

C'est un endroit solitaire.

Trois vieilles tombes de grès rouge, à moitié ruinées et toutes moussues, mais fort armoriées, tiennent compagnie au monument de maître Gaspard ; l'une de ces tombes porte un vase ; le cippe de l'autre est surmonté d'un casque ; la troisième n'a rien de particulier.

Les inscriptions, presque effacées, remontent bien avant la Révolution.

Personne ne va là. Mais en automne, quand les premiers souffles de l'hiver balayent les feuilles des arbres, avec un bruissement aigre, c'est fort mélancolique et même imposant.

Au reste, tout ce que maître Gaspard avait prévu est arrivé.

Sa veuve, la pauvre mère Simone, est la providence de tous les curés du diocèse ; elle donne, elle donne!... malgré Sabouriau, malgré Péters, malgré Adrian. Sa chambre est tapissée, du haut en bas, d'images de saints et de saintes, de reliques et de médailles; on lui dit la messe tous les matins dans la chapelle du château, et le reste du temps elle reçoit tous les mendiants qui se présentent. Il en arrive de toutes sortes, des gras, des maigres, des rasés et des barbus, les uns en bas de soie, les autres pieds nus, avec une corde autour du ventre; c'est une procession perpétuelle, surtout depuis que les Allemands nous envoient leurs moines, leurs ermites, leurs capucins, leurs religieuses, tous leurs célibataires! —pour nous consoler de la perte de l'Alsace-Lorraine, comme ils disent dans leurs gazettes!

Tous ces gens viennent tendre les mains, de larges mains. Pas un n'apporte un liard, cela va sans dire, mais tous emportent un morceau des cent soixante-quinze mille livres de rente!... Quel malheur que cette bonne mère Simone n'ait pas le capital; on lui ferait faire des miracles, on la canoniserait!...

Michel s'est marié avec une demoiselle de noblesse aussi ancienne que râpée, sur la recommandation d'un archevêque.

Le père et la mère de la jeune personne sont venus habiter avec leur gendre; ces nobles personnages lui font l'honneur de manger son pain et lui rappellent de temps en temps que son père était un garçon brasseur.

C'est pour remplir ce magnifique rôle, que les jésuites élèvent les fils de notre haute bourgeoisie.

Le pauvre garçon est très-malheureux. Il n'est bien que hors de chez lui, avec ses chiens et ses gardes, dans les auberges forestières de la montagne.

Frionnet s'est retiré des affaires; il est devenu philosophe et se réunit trois fois par semaine au cabaret de la *Carpe*, avec cinq ou six épicuriens de son espèce, qui font venir de Paris des huîtres dans tous les mois où se trouvent des *r*, et se donnent entre eux des bosses de rire.

Les fils de Laurent continuent la vie de leur père.

Sabouriau est une des fortes têtes du parti bonapartiste.

FIN DE MAÎTRE GASPARD FIX.

L'ÉDUCATION D'UN FÉODAL

I

Quand je songe aux premiers temps de mon enfance, dit le colonel Siegfried, je me vois tout petit, sur le bras du vieux baron Otto Von Meindorf, seigneur de Vindland, mon respectable aïeul.

C'était un grand vieillard sec et nerveux, les moustaches blanches, le nez fièrement arqué, les yeux gris-clair, aussi droit à soixante ans qu'un jeune homme.

Il avait fait la campagne de France contre les républicains en 1792, sous Brunswick, celle de 1806 sous Louis-Ferdinand, tué à Saalfeld, celles de 1813, 1814 et 1815, sous Blücher, sans pouvoir dépasser le grade de *rittmeister* (1), malgré ses blessures et ses actions d'éclat.

Le digne vieillard en conservait un fond d'amertume ; il se plaignait de l'ingratitude des Hohenzollern, et vivait seul dans son antique castel de Vindland, près du Curischhaff, au bord de la Baltique. Ayant perdu mon père, qui servait sous ses ordres, à la bataille de Ligny, en Belgique, ma mère étant morte à la suite de ce malheur, et lui-même, après la campagne, ayant été mis à la retraite, il n'aimait plus que cette solitude, qui lui rappelait la splendeur des Von Meindorf dans des temps plus heureux.

C'est là, dans le vieux nid en ruines, baigné par les vagues, que nous vivions avec un vétéran, Jacob Reiss, ancien ordonnance du grand-père, et sa femme, la vieille Christina, qui nous servaient de domestiques.

Nous étions vraiment pauvres, car les biens nobles du grand-père étaient criblés d'hypothèques ; il devait à tous les juifs de l'Allemagne et de la Pologne ; il leur en voulait à mort, disant que les misérables s'étaient fait un plaisir de laisser s'accumuler les intérêts, dans l'espérance de happer un jour l'héritage, dont les revenus se trouvaient saisis pour bien des années.

Ce bon grand-père avait aimé le jeu, comme tout brave soldat insouciant de la vie pendant la guerre, et maintenant il fallait payer les dettes !

En rêvant à cela, ses lèvres se serraient, son nez se recourbait, ses poings se crispaient d'indignation ; il maudissait toute la Judée de de père en fils, depuis Abraham jusqu'au dernier marchand d'écus de Francfort.

Moi seul je pouvais le faire sourire, quand il me portait en haut, dans les antiques galeries et sur la plate-forme de Vindland, en vue de la mer, regardant par les arcades les flots se dérouler sur la grève toute blanche d'écume, les barques des pêcheurs au loin retirer leurs filets ou regagner le rivage à l'approche du soir. Alors, les deux coudes au bord d'une embrasure, m'entourant de ses bras, il me disait :

« Regarde, Siegfried, regarde !... Toute cette terre et cette grande eau étaient à nous autrefois. Ces vaisseaux qui passent là-bas, leurs voiles grises déployées, nous payaient tribut pour entrer dans la baie ; ces barques nous devaient une partie de leur pêche ; les pêcheries, où l'on sale, où l'on marine le poisson, nous devaient tant pour le sel, tant pour le bois, tant pour leur place sur le sable. Ces paysans qui labourent, qui sèment et récoltent, nous devaient du seigle, de l'orge, du houblon, du chanvre ; ils nous devaient de la viande, des œufs, des légumes ; nous avions part à tout, nous étions maîtres de tout ! Nous seuls avions droit de chasse ; nos chevaux et nos chiens couraient seuls le daim, le renard et le loup dans les bois ; nos barques seules

(1) Commandant.

pénétraient au fond des lagunes du Curisch-Haff, faisant lever des nuages d'eiders et de canards sauvages, que nous abattions par milliers. Nous avions seuls tous les droits, parce que nous sommes de la race noble des Vandales, les premiers maîtres du sol, la noble race des conquérants. Comprends-tu ça, Siegfried, mon enfant? »

Et je comprenais; mes yeux s'accoutumaient à regarder tout comme étant à moi; je voulais avoir les oiseaux, les poissons, les barques, les pêcheries, les villages; je répondais au grand-père :

« Tout est à Siegfried! »

Ce qui lui réjouissait le cœur.

« C'est bien, disait-il avec attendrissement; les renards nous ont tout pris, il faudra tout reprendre : il faut que le paysan travaille, que le pêcheur pêche et que le marchand trafique pour les nobles descendants du vieux Meindorf à la dent de fer. »

Il m'embrassait, tout fier de mon intelligence précoce, et me remportait, mon petit bras sur son épaule, ma joue contre la sienne, en disant :

« Tire-moi les moustaches, Siegfried, je suis content de toi; tu es un brave garçon! »

C'était un esprit clair, positif. L'antique château menaçait ruine sur plusieurs points; il en avait abandonné la plus grande partie, pour se loger dans une aile encore solide, abritée par le donjon contre les vents du nord. Une vaste salle, haute et voûtée, cinq chambres encore en bon état, dont les fenêtres donnaient sur la baie, et l'antique cuisine, pourvue d'une immense cheminée à large manteau chargé de sculptures, formaient toute notre habitation

Au-dessous, les écuries s'ouvraient sur une cour profonde, où nous descendions par un escalier à balustrade de granit.

Les hautes tours couvraient tout cela de leur ombre; c'était un coup d'œil sévère; de pareils souvenirs sont ineffaçables.

Je vois encore la grande salle, avec son vieux tapis usé, sa table de chêne, les armes du grand-père suspendues aux murs des deux côtés de la porte, les fenêtres en ogive, vitrées de plomb, et la mer au loin qui se déchaîne sur les récifs; la cuisine et sa flamme sur l'âtre qui tourbillonne autour de la crémaillère; la vieille Christina, assise auprès, sous la cheminée, en train d'éplucher quelques légumes, de plumer des oiseaux ou de racler un poisson avec le vieux couteau ébréché. Elle était toute vieille, jaune et ridée comme une bohémienne de cent ans, les cheveux couleur de lin, ses larges poches carrées sur les hanches, le trousseau de clefs à la ceinture, la petite toque de crin sur la nuque, grave, méditative et pourtant causeuse, aimant à raconter les vieilles histoires du château, les apparitions de feux follets, de lapins blancs, les pressentiments à la mort d'un tel pendant la grande tempête d'automne ou durant les longs silences de l'hiver.

Oui, je la vois, et Jacob Reiss aussi, debout près d'elle, avec sa longue échine maigre, les jambes arquées, le vieux bonnet d'uniforme sur l'oreille, les bottes éculées garnies de longs éperons de fer, la pipe dans ses grosses moustaches grises. Dehors, la mer chante son hymne éternel et semble accompagner de ses plaintes les histoires étranges de Christina.

« Hé! dit Jacob, tout ça c'est bien possible... J'avais toujours des pressentiments la veille d'une grande bataille, et le lendemain beaucoup de gens mouraient. »

Il parlait d'un air convaincu; mais quand l'histoire était trop extraordinaire, il clignait de l'œil de mon côté, comme pour dire :

« Ne crois pas ça, Siegfried, la vieille radote!... Le lapin blanc était un chat dans la gouttière ou bien une martre zibeline dans le bûcher, sous les fagots. »

J'aurais écouté Christina raconter ses histoires durant des heures. Mais ce qui m'amusait encore bien plus, c'était de descendre avec le vieux hussard donner le fourrage à nos chevaux et les conduire à l'abreuvoir. Il ne manquait jamais de m'asseoir sur l'un d'eux, car nous en avions trois fort beaux; c'était le seul luxe que le grand-père se permît encore.

« Tiens-toi bien, Siegfried, me disait le vétéran; prends la bride de ta main gauche; voilà comme tu seras plus tard, à la tête de ton régiment; tu lèveras le sabre et les trompettes sonneront la marche : hop!... hop!... hop!... »

Quel bonheur d'être à cheval et de se promener au petit trot dans la cour sombre!

Les autres parties du château restaient désertes, les portes fermées, et, il faut bien le dire, ses fenêtres n'avaient plus de vitres; les corneilles, les orfraies habitaient ses corniches; elles tourbillonnaient à tous les étages, jacassant et piaillant; leurs ordures blanchissaient toutes les saillies, leurs nids remplissaient toutes les salles abandonnées, personne ne venait les troubler; et le vent d'hiver, se démenant parmi ces ruines, produisait une harmonie sauvage, surtout quand la mer y mêlait ses clameurs plaintives.

Combien de fois, dans ma petite chambre, la

nuit, ne me suis-je point éveillé, prêtant l'oreille aux sifflements de la bise par les fissures innombrables du vieux castel, me rappelant soudain les histoires de Christina et croyant entendre les âmes des morts glisser au loin dans les immenses corridors.

J'avais bien peur!

Heureusement la chambre du grand-père touchait à la mienne, la porte en restait toujours ouverte, et la respiration forte, cadencée du vieillard, me rassurait. Il dormait d'un sommeil paisible, et je me disais :

« Si les esprits arrivent, je crierai... le grand-père décrochera son sabre! »

Le sabre du grand-père et ses pistolets m'inspiraient confiance; avec le grand-père, j'aurais bravé tous les esprits du monde.

Pourtant, il advint, un soir, quelque chose d'étrange à propos des esprits, je ne l'oublierai jamais.

C'était aux premières neiges de 1822, j'avais dix ans. Le grand-père et moi, ce soir-là, nous soupions ensemble comme d'habitude, la table entre nous, la lampe au-dessus, sur un trépied de bronze. Jacob nous servait, entrant et sortant, pour chercher les plats à la cuisine. Et comme il arrive aux changements de saison, la mer était grosse, les premières neiges fouettaient les vitres par rafales.

Nous finissions de souper, quand tout à coup, poussée par le vent, la porte s'ouvrit, et moi, tout pâle, je criai :

« C'est Meindorf à la dent de fer! »

Le grand-père alors, tout étonné, déposa son verre sur la table, et regardant le vieux hussard d'un œil sévère, lui demanda :

« Qu'est-ce que cela veut dire? D'où vient que cet enfant s'effraye?

— C'est Christina qui lui raconte des bêtises, balbutia le vieux soldat, se dépêchant d'aller refermer la porte.

— Christina! s'écria le grand-père avec indignation; si la vieille folle était ici, je lui tordrais le cou... Que cela n'arrive plus!... »

Puis, se calmant et s'adressant à moi :

« Ecoute, Siegfried, dit-il, retiens bien mes paroles : Meindorf à la dent de fer est mort depuis six cents ans, et les morts ne reviennent pas; ce que tu entends, c'est le vent qui souffle sur la mer... Et ça, fit-il en montrant les hautes fenêtres tour à tour blanches et noires, c'est la neige que le vent chasse contre les vitres; il n'y a rien d'autre... il n'y a pas d'esprit sans un corps. Ceux qui parlent de l'esprit des morts et qui y croient sont des ânes. Tu comprends?

— Oui, grand-père, lui répondis-je.

— Eh bien, tu vas prendre ce fallot, je vais t'ouvrir le grand corridor, et tu iras seul jusqu'au bout, dans la vieille tour en face. Moi, je reste ici, je verrai la lumière par cette fenêtre, et quand tu seras dans la tour, tu crieras : « Meindorf... Meindorf à la dent de fer, arrive! » Tu m'entends! Si tu ne fais pas cela, tu n'es pas de la vieille race des conquérants, tu as peur... un homme noble n'a pas peur! »

Aussitôt je me levai et je pris le fallot sans répondre. Le grand-père prit un grosse clef pendue sous ses armes et sortit m'ouvrir lui-même l'antique galerie des chevaliers. La tempête s'engouffrait dans cet édifice délabré, la lumière tourbillonnait au milieu des ténèbres. J'aurais voulu courir, mais le grand-père me dit :

« Marche lentement... Ceux qui courent ont peur... ils tombent... Prends garde aux décombres!... »

Alors je partis seul. Les arceaux se suivaient à la file; les larges dalles, couvertes d'herbes marines et d'arêtes de poisson, apportées par les oiseaux qui avaient élu domicile dans l'antique masure, ne rendaient aucun son; je marchais sur ce fumier, regardant tourner l'ombre des colonnes sur la voûte, et parfois une orfraie, surprise dans son sommeil, déployer ses ailes et plonger dans l'abîme noir de la tempête.

Ainsi je vis défiler l'un après l'autre les fenêtres, les balustrades, les tas de varech et d'autres débris en décomposition, répandant une odeur infecte, malgré la hauteur des assises et le vent qui les balayait en les couvrant de neige, et dans la grande tour, levant mon fallot, après avoir repris haleine, je criai, non sans émotion, car les histoires de Christina me revenaient :

« Meindorf à la dent de fer... Meindorf à la dent de fer... arrive! »

Mais, sauf les mille sifflements de la tempête et les clameurs des vagues au pied de la falaise, rien ne répondit, rien ne bougea.

Je tenais ma petite main devant le fallot, pour l'empêcher de s'éteindre; puis, ayant encore répété le même cri, je revins lentement, m'empêchant toujours de courir; les arcades défilèrent sous mes yeux une seconde fois, et je rentrai dans la chambre du grand-père, qui ne me fit aucun compliment et parut trouver la chose toute naturelle.

« Assieds-toi, Siegfried, me dit-il; le vent souffle fort, n'est-ce pas... il fait bien froid dehors?

— Oui, grand-père.

— Tiens, bois un bon coup. »

« Meindorf à la dent de fer... arrive! » p. 103.

Il remplit à moitié mon verre et je le vidai d'un trait.

« Tu as appelé Meindorf? fit-il en souriant.

— Oui.

— Il n'est pas venu!.. C'était pourtant un brave dans son temps, et qu'on n'appelait jamais sans le voir arriver aussitôt, avec son casque et sa hache; mais il est mort, et le plus lâche coquin, le plus misérable juif, pourrait le défier sans émouvoir sa poussière. Voilà ce que c'est que la mort, Siegfried. Depuis le commencement du monde, des milliers de milliards d'hommes sont morts, et pas un seul n'est revenu, pas un! Cela prouve, clair comme le jour, que la mort est la fin de tout et qu'il n'y a rien après. Mets-toi cette idée dans la tête, c'est la clef de tout le reste. »

Ayant dit cela d'un air grave, le grand-père se leva; il rentra dans le corridor refermer la grande porte et revint ensuite se remettre à table; puis, le souper fini, il me souhaita le bonsoir comme d'habitude et nous allâmes nous coucher.

II

Le grand-père m'avait appris à lire de bonne heure, il m'avait enseigné les premiers éléments du calcul, mais à partir de ce jour il s'occupa de mon instruction réelle. Chaque

C'est la première étape... (p. 106).

matin, après le déjeuner, nous descendions à l'écurie et lui-même me donnait une leçon d'équitation, m'apprenant d'abord à bouchonner le cheval, à le seller, à le brider. Comme j'étais encore trop petit pour mettre la selle et passer le mors, il m'aidait, il serrait les boucles, le tout avec méthode, m'expliquant la destination de chaque courroie, son utilité. Puis il me parlait du caractère propre à chaque race chevaline, et m'en faisait remarquer avec soin les qualités et les défauts.

Après ces explications, nous montions en selle et nous faisions un tour aux environs, tantôt sur le rivage, tantôt au bois.

Quelquefois nous poussions notre pointe jusqu'au bourg de Vindland, ancienne dépendance du château, dont la population s'étendait de plus en plus et prenait de l'importance par son commerce.

Quelques gros marchands étaient venus s'y fixer; M. Strœmderfer, le plus riche armateur de la côte, venait d'y faire construire une halle superbe pour fumer et mariner le poisson; il avait des barques à lui, une grande maison, la plus belle du bourg, une tonnellerie, des employés. La pêche de l'esturgeon et l'expédition du caviar dans toutes les parties de l'Allemagne lui procuraient de grands bénéfices.

C'était un homme vêtu d'une façon simple mais cossue, le large feutre carrément planté sur les sourcils, les favoris bruns ébouriffés autour de ses joues musculeuses, saluant toujours le *her oberst* Von Meindorf dès qu'il l'a-

percevait, mais d'un air calme, sans empressement et presque comme d'égal à égal.

Le grand-père abhorrait cet homme : il répondait à son salut, en levant brusquement sa casquette à la hauteur d'un pouce et serrant les éperons. Il faisait de même pour tous les autres commerçants et boutiquiers du bourg; et tout en continuant de galoper, il me disait :

« Tiens, Siegfried, tous ces gens-là, avant l'arrivée des Français en 1806, étaient nos serfs; ils étaient attachés à notre terre; nous pouvions les imposer et même les vendre, sans qu'ils eussent à réclamer. Dans ce temps-là, leur costume se composait d'une chemise en grosse toile bise, sans col, et d'une espèce de caleçon bouffant en été; et l'hiver d'un casaquin en peau de mouton; ils avaient les cheveux pendants sur les sourcils, marque de leur servage. Aujourd'hui, cela s'habille d'un bon gros drap bleu, cela se tire le gilet sur le large ventre, cela se pose carrément sur les talons : « Houm!... Houm!... » en vous regardant en face, sans baisser les yeux, comme pour dire :

« Voici M. Strœmderfer, le riche armateur, qui vous fait l'honneur de vous saluer le premier, monsieur le baron; il croit remplir en cela un devoir de convenance; mais il pourrait à la rigueur s'en dispenser, car sa caisse est mieux garnie que la vôtre; son nom est connu dans plus d'un comptoir à Hambourg, à Brême, à Lübeck, même à Liverpool et Manchester, en Angleterre; sa signature vaut tant, et ses produits sont cotés sur la place de Londres. Je vous salue pourtant le premier, parce que c'est un vieil usage; et puis mes fils seront forcés de servir, et votre jeune homme sera peut-être leur officier; on fait toujours bien de ménager les amours-propres, quand cela ne coûte rien. »

Ainsi parlait le grand-père; puis il poussait un éclat de rire sec et criait :

« Allons, un temps de galop... Tiens-toi bien, Siegfried! Tout cela pourra changer... il faut que cela change... Ah! nous avons perdu de la marge... ces Hohenzollern nous ont coûté cher!... Mais pourvu qu'ils tiennent leurs promesses par la suite, qu'ils nous rendent au centuple ce qu'il a fallu leur céder dans un temps de malheur... qu'ils rétablissent notre autorité sur de plus larges bases... on oubliera les vieilles déceptions... Seulement, il faut que le grand coup réussisse... il faut que le filet prussien englobe toute l'Allemagne... c'est la première étape... après cela nous verrons pour le reste!... »

J'écoutais ces hautes pensées politiques, dépassant de beaucoup mon intelligence; mais elles me sont revenues depuis, et j'ai souvent admiré la pénétration, le rare bon sens de cet honnête vieillard.

Une fois revenus au château, vers une ou deux heures, les chevaux débridés, étrillés, épongés par Jacob sous nos yeux, le grand-père et moi nous montions à la bibliothèque, qui se trouvait dans son cabinet de travail, à côté de la grande salle, et nous commencions d'autres études.

Alors le temps était venu d'apprendre les langues, l'histoire, la géographie, les mathématiques, pour être admis à l'école des cadets royaux, où j'avais droit d'entrer avec bourse entière. Mais il fallait passer un examen sérieux, et le grand-père voulait que ce fût avec distinction, comme il l'avait subi lui-même quarante-cinq ans avant.

« Pour faire la guerre, disait-il, et surtout dans la cavalerie légère, où je puis encore te recommander près de vieux camarades, la première chose à connaître, ce sont les langues. Il faut savoir les parler autant que possible sans accent, car il s'agit souvent, en campagne, d'interroger adroitement les gens du pays sans éveiller leur méfiance, de s'informer des chemins, des sentiers, de la position des corps ennemis, et, naturellement, c'est toujours comme amis qu'on se présente. Il faut aussi savoir les lire rapidement, pour éplucher les correspondances que l'on a surprises à la poste, les dépêches des courriers que l'on a arrêtés, et pour en transmettre un résumé clair, succinct et complet à l'état-major. Tu comprends cela, Siegfried? Et la première langue que nous devons étudier, nous autres Prussiens, c'est la langue française, celle de nos ennemis naturels. Frédéric II n'a jamais écrit que dans cette langue; il était entouré de Français, et les imbéciles croyaient que c'était par admiration de leur génie; il recevait des livres comme l'*Anti-Machiavel*, pour leur faire croire que lui, Frédéric, était complètement incapable de suivre les idées de ce finaud Italien, et qu'il les condamnait absolument. Cela ne l'a pas empêché de les suivre toute sa vie, et, par ce simple moyen, de s'arrondir dans tous les sens aux dépens des voisins, en s'assurant encore la réputation d'être un philosophe, un souverain moral et le plus délicat du monde. Je te dis cela, mon enfant, pour te montrer que la première chose c'est de tromper ses ennemis, et que, pour mieux les tromper, il faut connaître leur langue à fond. »

Après m'avoir donné ce précepte judicieux,

qu'il me répétait souvent, nous commencions à lire l'*Hipparchie, ou le Maître de la cavalerie*, de Xénophon, dans l'excellente traduction française de Gail, le texte grec et la version latine en regard. Le grand-père connaissait aussi ces deux langues, et surtout le latin, qu'il écrivait couramment, comme tous les hommes instruits de son époque. C'est en latin que se rédigeaient alors tous les livres scientifiques; il me l'enseignait en passant, et se plaisait à le parler avec moi. Pour me faciliter la conversation, il me faisait apprendre par cœur les *Colloques* d'Érasme; ainsi toutes les études marchaient ensemble.

Les choses allaient ainsi depuis deux ans, le grand-père était content de mes progrès, lorsqu'un jour il me dit :

« Tout va bien, Siegfried, nos études avancent ; mais il ne faut rien négliger des choses de la vie. C'est un usage dans le monde d'avoir une religion, de se déclarer protestant, catholique et même juif, si l'on veut. Tout cela revient à peu près au même ; seulement, il est bon de choisir la religion qui vous est la plus avantageuse. Chez nous, en Prusse, c'est la religion réformée, celle du roi, de la noblesse; en France, en Autriche, c'est la religion catholique. Suivons donc la coutume, car les imbéciles disent qu'on ne peut être honnête homme sans religion. Je vais faire venir le pasteur de Vindland ; il t'enseignera la religion du pays, il te fera remplir les cérémonies accoutumées en pareil cas ; je le payerai raisonnablement, et tu seras luthérien réformé. A l'école des cadets, tu suivras les exercices religieux, car le roi y tient beaucoup, pour le bon exemple ; pourvu qu'on aille au temple de temps en temps, qu'on chante un cantique, cela suffit. Quant au reste, nous avons liberté de conscience ; qu'on chante en allemand, qu'on chante en latin, l'Éternel entend toutes les langues. »

Après m'avoir tenu ce petit discours, qui servit à me faire comprendre toute l'importance de l'instruction religieuse, le grand-père envoya Jacob Reiss chercher M. le pasteur Brandhorst en char à bancs.

M. Brandhorst était un homme de trente-cinq à quarante ans, grand, mince, les cheveux blond filasse et les paupières rouges. Il passait, à Vindland, pour être très-sévère sur les pratiques religieuses ; c'est ce que j'ai su depuis. Il arriva donc vêtu de noir, un petit manteau sur les épaules, un grand chapeau de soie sur sa grosse tête, l'air satisfait, heureux d'avoir été choisi par M. le baron Otto Von Meindorf, pour l'instruction religieuse de son petit-fils ; ce qui ne pouvait qu'ajouter au relief de M. le pasteur parmi ses confrères et ses ouailles.

Au moment où rentrait le char à bancs, le grand-père et moi, nous étions dans la cour ; je venais de prendre une leçon d'équitation, et c'est là que nous reçûmes M. le pasteur, avec force salutations de sa part et cajoleries à mon sujet.

Il parlait fort bien ; le grand-père lui répondait avec un sourire de bienveillance. C'est ainsi que nous montâmes le grand escalier et que nous entrâmes dans la bibliothèque, où M. Brandhorst, s'étant débarrassé de son petit manteau, s'assit auprès de moi, devant la cheminée, et commença tout de suite son instruction religieuse, me parlant de Dieu, de la création du monde en sept jours, d'Adam et d'Ève, etc., etc.

Le grand-père, pendant la leçon, se promenait derrière nous de long en large, la tête penchée, les mains croisées sur le dos, écoutant d'un air rêveur, sans desserrer les lèvres.

A la fin du premier chapitre, M. Brandhorst me fit répéter ses explications, pour voir si j'avais bien compris ; il parut charmé de ma bonne mémoire ; puis en me félicitant, ainsi que M. le baron, il se leva, remit son manteau et nous salua très-profondément. Le grand-père l'accompagna jusque sur la porte ; il descendit seul l'escalier ; et, du haut de la rampe, je le regardai monter en voiture.

Cela se renouvela de la sorte durant quinze jours ou trois semaines. Le grand-père écoutait toujours sans rien dire. Nous en étions arrivés, après la lecture de l'ancienne loi, de l'histoire des juges, des rois, de la chronique et des prophètes, à la mission du Christ, enseignant l'égalité des hommes devant Dieu, les déclarant tous frères, leur prescrivant le pardon des injures, leur ordonnant de tendre la joue gauche, quand on leur avait frappé la droite.... et M. Brandhorst s'animait sur cette haute morale, s'exprimant d'une façon fort éloquente, lorsque le grand-père, jusqu'alors simple auditeur, s'arrêta tout à coup de marcher et prit la parole :

« Tout cela, monsieur le pasteur, dit-il d'un ton net, est fort bien pour les bourgeois, les ouvriers et les paysans que vous rencontrez au village.... Oui, vous faites très-bien de leur prêcher cette morale, de leur dire de se soumettre à la volonté des supérieurs, de recevoir les coups sans les rendre, et de compter sur la vie éternelle, en récompense de leur résignation ; c'est fort juste et fort utile. Mais autre chose est de parler à des gueux, descen-

dants de serfs, destinés de père en fils à l'obéissance, et de parler à des nobles, descendants de nobles, destinés au commandement. Voilà ce que vous devriez bien expliquer et faire ressortir au jeune baron Siegfried Von Meindorf, afin de l'initier à ses devoirs. Car chaque instruction, pour être bonne, utile et vraie, doit s'adapter à l'état des personnes; les points de vue changent quand l'état change; un aigle, en train de planer, ne voit pas l'herbe des champs du même œil qu'un âne qui broute ! »

M. Brandhorst, tout surpris, ne répondit rien, et le grand-père continua :

« Remarquez bien, monsieur le pasteur, que l'Église n'a jamais pratiqué le pardon des injures; au contraire, elle s'est toujours montrée impitoyable envers ses ennemis; elle les a proscrits, torturés, brûlés, détruits dans ce monde et damnés dans l'autre chaque fois qu'elle en a eu le pouvoir. Son exemple doit nous servir de règle ! — Et maintenant, pour en revenir à l'histoire sainte proprement dite, je vous ferai observer que tous vos patriarches et vos juges en Israël, que vous admirez tant, étaient des fainéants qui voulaient commander au peuple, percevoir la dîme et dicter des lois sans porter les armes. Pendant que les autres allaient se faire tuer à la guerre, eux ils restaient à la maison, ils veillaient sur l'arche sainte, et l'abandonnaient bravement pour sauver leur peau, quand les Philistins avaient le dessus. Le peuple finit par s'apercevoir qu'il était conduit par des lâches, il fallut, bon gré mal gré, que Samuel consentît à lui donner un roi; mais il choisit, dans l'intérêt de sa caste, un véritable imbécile, ce Saul, qui, la veille de la dernière bataille, alla consulter la pythonisse, une espèce de bohémienne cachée dans un trou, loin du camp, laquelle lui prédit insolemment sa défaite; de sorte que pendant l'action, ce crétin perdit tout courage et se perça lui-même de son épée. Ces choses sont claires, il faut être aveugle pour ne pas les voir ! Et quant à David, c'était un bédouin courageux, rusé, il avait du sang, comme le coursier arabe; il était toujours à cheval, rôdant à droite, à gauche, pillant celui-ci, détroussant celui-là. Ce brave garçon finit par éprouver le besoin d'assurer sa retraite, il jeta les yeux sur Yabous Kadischta, la ville sainte, depuis Jérusalem; il s'entendit avec les prêtres, qui gardèrent leurs privilèges et lui soumirent le peuple. Ce David est le plus bel exemple de ce que peut faire la pureté du sang dans les races primitives; il fonda sa dynastie; il fit traîner ses ennemis sous des herses, il laboura leurs os; il vécut jusqu'à l'extrême vieillesse; il eut toutes les gloires de la sainteté, de la poésie, avec les satisfactions réelles, positives de l'existence.... Voilà, monsieur le pasteur, les exemples qu'il faut choisir pour l'instruction d'un jeune noble, et non pas les exemples de Jonas, d'Elias et d'autres pareils démagogues. Parlez aux paysans de Job, de Ruth et de Boos, de Tobie, à la bonne heure; mais parlez de David, de Mathathias, de Judas Machabée à des gens de guerre; et surtout ne venez pas leur donner des préceptes contraires à leur profession, capables de les faire manquer à l'honneur, comme de recevoir des coups sans les rendre. »

Le pasteur était confondu.

« Mais, monsieur le baron, dit-il à la fin, mais ce précepte est écrit en toutes lettres dans les Évangiles....

— Dans les Évangiles, répliqua le grand-père avec impatience, on trouve de tout, seulement il faut savoir choisir. Le Christ n'était pas ce que vous croyez, c'était un homme de race noble; il descendait de David, il voulait être roi d'Israël. Il essaya de soulever le peuple et de se faire proclamer. Malheureusement les Romains dominaient le pays, ils en avaient déjà fait nommer les rois, de race étrangère, cela va sans dire : Hérode, un Iduméen, percevait les impôts et partageait le pouvoir avec le procurateur Ponce-Pilate. Les prêtres juifs, sous ce régime, conservaient en partie leurs privilèges; ils comprirent très-bien que si le peuple se soulevait, trois ou quatre légions romaines viendraient le mettre à l'ordre, que Jérusalem serait saccagée et qu'eux-mêmes pourraient être massacrés ou vendus comme esclaves; ils eurent peur, et le grand-prêtre Caïphe, dans un conseil secret, prononça ces paroles mémorables : « Il faut qu'un seul périsse pour le salut de tous ! » Les prêtres dénoncèrent la révolte sur le point d'éclater; le Christ fut arrêté, ses partisans se dispersèrent; ils abandonnèrent lâchement le roi national, qui fut crucifié avec cette inscription ironique attachée au haut de la croix : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs !.... » qui seule explique toute l'histoire. Ces faits sont clairs, palpables. Le Christ, pour s'attirer le peuple, avait déclaré, contre toutes les règles du bon sens et de la nature, que les hommes sont égaux, comme ces fameux jacobins de 93, qui l'appelaient dans leur nouveau calendrier « le premier des sans-culottes » et prétendaient appliquer ses doctrines. — Mon Dieu, monsieur le pasteur, vous savez ces choses aussi bien que moi, pourquoi donc

embrouiller les questions? Enseignez la soumission, la résignation, l'obéissance, aux bourgeois, aux ouvriers, aux campagnards, c'est bien, très-bien.... ces gens sont faits pour obéir!.... Mais présentez les choses à la race noble sous leur vrai point de vue. Sachez que la religion est une institution politique, une sorte de discipline morale, qui prépare les gens à la discipline réelle. Et puisque nous en sommes sur ce chapitre, je vous déclare que la religion catholique, apostolique et romaine, remplit cette destination bien mieux que la nôtre; en défendant au peuple de lire les Évangiles, où l'on trouve les maximes les plus révolutionnaires; en lui donnant l'ordre de croire tout ce que décide l'Église, sans raisonner, sous peine d'aller en enfer; en défendant aux prêtres de se marier, pour les attacher exclusivement à leur état, pour en faire des soldats sans autre famille, sans autre patrie que le drapeau; en exigeant des fidèles la confession de leurs péchés, pour prévenir de loin toute révolte; en maintenant la langue latine dans toutes les cérémonies, pour en dérober le sens aux ignorants, et conserver au culte un caractère mystérieux qui frappe toujours les esprits faibles, cette religion est une institution politique admirable, la plus grande et la plus profonde que le monde ait vue. Tant qu'elle a régné chez nous, la race noble et le clergé se sont parfaitement entendus, le peuple n'a pas bougé. Le pape et l'Empereur se faisaient souvent la guerre, mais le couvent et le château, sauf les petites querelles de voisinage, s'accordaient très-bien ensemble; ils avaient un intérêt commun : celui de ne pas éveiller les convoitises de la brute, en l'instruisant sur ses prétendus droits naturels, et de la tenir toujours courbée sur la glèbe. Quand je pense à cette glorieuse époque féodale, où chaque chose était à sa place d'après l'ordre naturel, je ne puis m'empêcher de reconnaître que Luther, premier violateur de la discipline ecclésiastique qu'il avait juré d'observer, nous a fait un mal irréparable; ses principes de libre discussion, de libre conscience, de droit pour chacun d'interpréter les livres saints à sa manière, sont le renversement du sens commun; il est le père légitime des droits de l'homme, cet évangile monstrueux de la canaille. Le gueux avait eu l'adresse d'intéresser les puissants à sa cause, en flattant leurs passions, en leur accordant toutes les permissions que le pape leur refusait, en approuvant leurs divorces, en bénissant leur troisième et quatrième mariage, en excitant leurs convoitises, et sanctifiant le débordement de toutes leurs passions. C'était un rusé compère. Mais depuis lors la discipline est brisée. Alors la discipline morale avait tout soumis, aujourd'hui la force est redevenue nécessaire; on l'emploiera et le peuple rentrera dans l'obéissance, il reconnaîtra de nouveau ses maîtres : la distance prodigieuse existant entre sa propre nature infime et bornée et celle du seigneur destiné de tout temps à la tenir en bride. Seulement, pour atteindre à ce but, le premier devoir du clergé sera de nous seconder en tout; il faudra que chacun reçoive l'instruction religieuse convenable à son rang. — J'ai dit ce que je pensais; maintenant, monsieur le pasteur, continuez votre leçon et tâchez de vous conformer à mes intentions. »

M. Brandhorst entra tout de suite dans les vues du grand-père; il s'étendit sur la carrière de David, sur les exploits des Machabées; il fut récompensé de ses soins convenablement, et quelque temps après, un dimanche, pendant l'office divin, le grand-père et moi nous nous rendîmes à cheval au temple de Vindland. Je reçus la confirmation seul, en présence des fidèles. M. le pasteur, à cette occasion, crut devoir prononcer une allocution touchante; les bonnes femmes en pleurèrent d'attendrissement. Après quoi, le service divin étant terminé, je mis un double frédéric d'or dans l'assiette du sacristain, qui recevait les aumônes à la porte. Nous sortîmes sur la petite place, où Jacob Reiss tenait nos chevaux en main, et nous étant remis en selle, nous repartîmes au galop pour notre résidence.

Ainsi je devins chrétien réformé, selon le désir du grand-père, et les vieilles traditions de la Prusse.

III

Cela fait, il n'en fut plus question, et le grand-père s'occupa de pousser vigoureusement mes études mathématiques, point essentiel pour être admis à l'école des cadets royaux. Nous avions déjà revu l'arithmétique plusieurs fois, je la possédais suffisamment; la géométrie et l'algèbre entrèrent en ligne. C'étaient ses études favorites; on aime toujours ce que l'on connaît bien; il me tenait des heures entières au tableau, puis, me voyant fatigué, tout à coup il s'écriait en riant :

« Allons, Siegfried, c'est assez pour aujour-

d'hui; laissons la craie et l'éponge; en route! »

Je respirais.

Nous descendions seller nos chevaux, nous partions comme des bienheureux.

L'excellent homme semblait rajeuni; il voulait tout m'apprendre : la natation, l'équitation, les armes, et tout en galopant sur le rivage, Jacob derrière nous, à distance, il s'écriait :

« Siegfried, je tiens à ce que tu sois le premier cadet royal à l'École; je tiens à ce que tes professeurs n'aient plus rien à t'enseigner. Je veux que tu sois fort, vigoureux, adroit et rusé, comme je l'étais à trente ans, et que le jour où l'on tirera le sabre contre ces gueux de Velches, qui nous avaient réduits à zéro en 1806, et qui nous ont valu la perte des trois quarts de nos priviléges, avec leurs principes de 89, je veux que tu puisses les hacher comme de la chair à pâté. Je serai déjà mort sans doute, mais tu te souviendras de moi, tu croiras m'entendre crier : « Courage, Sieg-« fried, courage!... Tape ferme.... hache... « massacre... pas de quartier.... la pitié est « une bêtise française.... Brûle tout ce que tu « ne peux pas emporter.... happe!....happe.... « mon garçon.... c'est le droit de la guerre.... « ce qui est conquis par le glaive est bien ac-« quis!... » Canailles!... nous ont-ils fait du mal avec leurs droits de l'homme et leur égalité!... Sans eux, jamais le baron de Stein n'aurait obtenu de Frédéric-Guillaume l'abolition du servage, ni l'admissibilité des brutes aux emplois civils et militaires; ni la déclaration que les anciens serfs pourraient acquérir des terres nobles; ni le droit pour les communes d'élire leurs magistrats municipaux; ni cinquante autres ordures pareilles, qui montrent bien l'abomination de la désolation où nous étions alors.... Jamais les Hardenberg n'auraient osé porter la main sur notre vieille constitution.... Mais il fallut promettre au peuple des libertés; il fallut lui accorder des droits; il fallut imiter la constitution des jacobins, pour entraîner toute la nation à nous soutenir, à combattre avec nous les envahisseurs. Ah! oui, les gueux nous ont coûté cher.... mais gare.... gare.... nous sommes en train de dresser nos boules-dogues à la chasse, de leur apprendre à mordre, de leur inculquer dès l'école la haine impitoyable du Velche. Une fois la première partie gagnée, l'Allemagne sous notre griffe et toutes ces grosses brutes allemandes disciplinées à coups de trique, nous irons là-bas régler le compte définitif de ces bandits : nous serons cinq ou six contre un, car ils sont trop bêtes pour s'attendre à une chose pareille.... nous les écraserons sous le nombre.... nous les écraserons!... Nous brûlerons leur Paris.... nous prendrons l'Alsace, la Lorraine, la Champagne, la Bourgogne, tous le pays jusqu'aux deux mers; ils travailleront pour nous, comme leurs ancêtres ont travaillé pendant quatorze siècles pour les Francs; et l'ordre naturel régnera encore une fois ; la noble race des conquérants, qui a bousculé l'empire romain et fondé toutes les dynasties et toutes les aristocraties de l'Europe, sera encore une fois maîtresse de l'Occident! »

En parlant ainsi, le digne homme serrait avec fureur ses vieilles mâchoires édentées, ses moustaches grises se hérissaient, et, brusquement, reprenant haleine, il criait :

« En avant!... Hourra!... hourra!... »

Nous filions comme des flèches sur la grève; Jacob avait peine à nous suivre.

Quelquefois aussi, pendant les grandes chaleurs du mois d'août, le bonheur du grand-père était de me conduire sur la plage, au fond d'une petite anse, derrière les remparts du château, et de m'apprendre à nager. Jacob Reiss, sur la rive, nous regardait en fumant sa pipe; et, tout en fendant les vagues, en faisant la coupe, en se retournant et me lançant joyeusement une poignée d'eau à la figure, pour rire, ce vigoureux vieillard, quand nous étions un peu loin du bord et qu'il me voyait fatigué, disait :

« Allons! mon enfant, passe-moi le bras sur l'épaule; tu es las, n'est-ce pas?

— Oui, grand-père.

— Eh bien! regagnons la rive, mais lentement, sans nous presser... Tu sais que rien n'est plus mauvais que de se dépêcher; on n'avance plus; on perd ses forces; plus on va lentement, mieux cela vaut. »

Et, tout en me parlant, en me répétant : « Doucement!... doucement!... » nous arrivions sur le sable comme deux poissons frétillant au soleil.

Jacob déroulait nos couvertures; on s'asseyait; on se séchait, regardant la haute mer, écoutant les flots chanter le long du rivage ou bouillonner en écumant le long des récifs.

C'était un moment de calme solennel, de repos et de rêverie, dont le souvenir me procure encore, après tant d'années, un plaisir inexprimable.

Puis on rentrait au château; la vieille Christina avait préparé le déjeuner; on buvait un bon verre de vin. Quelle éducation aurait pu me rendre plus fort, plus sain de corps et d'esprit, plus apte aux fatigues de la noble vie

militaire, et me donner des idées plus nettes sur l'ordre véritable en ce monde, sur la subordination des classes, sur les droits et les devoirs de la noblesse, et mieux me préserver de toutes ces théories absurdes dont les professeurs de méthaphysique ont toujours la bouche pleine dans nos universités, et qui réduisent bientôt leurs élèves au crétinisme le plus absolu? Aucune! Aussi je ne puis songer, encore maintenant, aux soins du grand-père, sans éprouver une douce émotion, et je suis forcé de reconnaître qu'à lui seul se rapporte le mérite de mes convictions, que j'espère bien faire partager, bon gré, mal gré, à tous les gueux d'opinion contraire.

En ce temps-là, dans le courant de l'été 1828, parut pour la première fois la fermeté de mon caractère et le succès des bonnes leçons du grand-père, ce qui lui fit un plaisir extraordinaire.

Il souffrait depuis quelque temps d'une ancienne blessure qui le forçait de garder la chambre, étendu dans son fauteuil, la jambe en l'air, et de fort mauvaise humeur. Mais cela ne m'empêchait pas de faire chaque matin une promenade à cheval, avec Jacob, car il le voulait absolument, pour entretenir les bonnes habitudes.

Ce jour-là, donc, nous galopions, le vieux hussard et moi, sur la route de Vindland; le temps était superbe, on fauchait les seigles, la fumée des pêcheries se déroulait dans les airs, quelques voiles grises couraient au loin sur la mer bleue, unie comme un miroir.

Naturellement, tout cela nous avait égayés, quand, arrivant près de la Mulsen, au moment de passer le petit pont de bois, nous vîmes arriver derrière nous un jeune homme à cheval, un grand garçon à peu près de mon âge, en petit frac vert, bottes molles garnies d'éperons et casquette de chasse; il montait, à la mode anglaise, appuyé sur les étriers, un magnifique bai-brun, et nous devança sur le pont sans nous regarder, d'un air d'indifférence; il se permit même d'écarter mon cheval d'un petit coup de sa cravache, ce qui me rendit d'abord tout pâle d'indignation.

« C'est le fils aîné de M. Strœmderfer, le bourgmestre, dit Jacob; il vient de visiter leurs récoltes. ces grandes voitures de gerbes qui s'avancent là-bas sont à eux. »

Je l'avais bien reconnu; depuis longtemps cette figure me déplaisait; aussi, sans répondre, je partis ventre à terre sur ses traces, en criant:

« Halte!... halte!... Attends!... Halte!... »

Mais lui, se retournant à demi et m'observant du coin de l'œil d'un air mequeur, redoublait de vitesse; son cheval, plus grand et meilleur coureur que le mien, m'eut bientôt distancé d'un quart de lieue, et je le vis entrer au bourg.

Alors, tout frémissant de colère, j'attendis Jacob.

« Un *méchel* (1), un fils de marchand de poisson, oser se rire d'un Von Meindorf!... »

Jamais je n'avais éprouvé d'indignation pareille.

« C'est un gueux! me dit le vieux hussard, il faudra se plaindre.

— Se plaindre!... A qui?... Devant le juge Kartoffel, qui lui ferait des remontrances honnêtes, dont il rirait avec tout le village!... Non!... Suis-moi... tu vas voir!... »

Et, sans dire un mot de plus, nous arrivâmes à Vindland.

La troisième maison à droite de la grande rue, était celle de M. le bourgmestre Strœmderfer. Un domestique bouchonnait encore le grand bai-brun à la porte de l'écurie. C'est ce que je vis d'abord; puis, regardant par les fenêtres du rez-de-chaussée ouvertes au beau soleil, j'aperçus toute la famille à table, le père, la mère, les garçons et les filles, en train de dîner; il était midi. Les bons plats et les bouteilles ne manquaient pas, ni la belle nappe blanche non plus.

Alors je mis pied à terre, et, jetant la bride à Jacob, j'entrai carrément, le chapeau sur la tête.

Tout le monde me regardait, étonné; le père fit mine de se lever en me saluant; mais, sans lui répondre, et m'adressant à son fils aîné d'un ton de maître, je lui dis:

« Dis donc... toi.. sais-tu bien que le cheval ne fait pas l'homme? Sais-tu bien qu'il en coûte de prendre le pas sur un Von Meindorf, de le braver, de lui rire au nez et de courir quand il vous ordonne d'attendre! »

Tous ces gens étaient stupéfaits. Le vieux voulut parler, demander des explications, mais je lui dis:

« Taisez-vous!... Ce drôle m'a insulté... il a osé frapper mon cheval; je vais lui donner une leçon dont il se souviendra. »

En même temps, me tournant vers le fils, je lui cinglai la figure de deux coups de cravache épouvantables, qui le firent hurler comme un chien.

« Que ceci t'apprenne, lui dis-je alors en m'en allant lentement, la différence qu'il y a entre

(1) Expression de mépris, pour désigner les hommes du peuple.

Ce drôle m'a insulté... (p. 111).

l'héritier d'un marchand de poisson et le descendant d'une race illustre. »

Je sortis au milieu de la consternation générale.

Jacob, à cheval devant la fenêtre, avait tout vu, tout entendu. Personne ne bougeait à la maison; on criait, on se désolait.

Je me remis en selle, et dis au vétéran :

« Allons!... en route!... »

Il voulait galoper; mais je le retins en lui répétant :

« Au pas!... On croirait que nous avons peur! »

Et c'est ainsi que nous sortîmes de Vindland; à la dernière baraque seulement, nous reprîmes le trot.

Jacob était muet d'admiration; il se tenait à distance derrière moi, comme avec le grand-père; il avait compris que j'étais un Von Meindorf, que l'âge de raison m'était venu, et qu'il me devait le respect.

Vers une heure, étant arrivés au château, et voyant mon cheval baigné de sueur, je l'essuyai avec soin avant de monter. Jacob était parti. Je sortais de la cour après avoir fini ma besogne, lorsque j'aperçus le grand-père, au haut de l'escalier, appuyé sur la rampe, le vieux hussard derrière lui. Il m'attendait, et, d'une voix pleine d'attendrissement, il me cria :

« Siegfried... mon enfant... arrive... que je t'embrasse... A cette heure, je vois que tu m'as compris, que tu es un digne représentant des anciens. »

Je l'ai gagné à la pointe de mon sabre (p. 111).

Je montai ; le brave homme m'embrassa ; puis, s'appuyant sur mon épaule, nous entrâmes ensemble dans sa chambre, et, d'un accent que je n'oublierai jamais, s'asseyant dans son fauteuil près de la table, il me dit :

« Ceci, cher Siegfried, est le plus beau jour de ma vie... Jacob m'a tout raconté... Maintenant je puis partir... le vieux sang des Meindorf me survivra !... C'est beau... d'autant plus que cela te semble tout naturel, n'est-ce pas ?

— Sans doute ! lui répondis-je ; ne m'as-tu pas répété cent fois que les rustres doivent être mis à l'ordre ? »

Alors son enthousiasme éclata d'une façon étrange ; il riait, il tapait du poing sur la table et criait :

« Oui !... oui !.. oui !... C'est bien ça !... Quelle mine le gros marchand de poisson devait faire !... Hé ! hé ! hé ! j'aurais bien voulu voir cette mine.... Et il n'a pas bougé ?... il n'a rien dit ?...

— Rien... pas un mot... il en aurait reçu tout autant ! »

Alors le grand-père, se calmant tout à coup et me serrant la main, devint grave.

« Tu m'as fait le plus grand plaisir qu'un homme puisse éprouver en ce monde, dit-il ; je veux t'en faire un aussi, je veux te marquer mon estime. »

Puis, remettant une petite clef à Jacob, il lui donna l'ordre d'ouvrir un placard derrière la cheminée et d'apporter le coffre qu'il trouverait au fond. Et cette chose faite, lui-même ouvrit le coffre sur la table ; c'était un petit

meuble en chêne, contenant divers objets : des bijoux, des papiers, des décorations et quelques vieux frédérics d'or; une poire pour la soif.

Il remuait tous ces objets d'un air sérieux ; nous le regardions. A la fin, il choisit, parmi toutes ces vieilleries, une montre en or, et s'adressant à moi :

« Tiens, Siegfried, me dit-il, cette montre... je te la donne... c'est une montre de prix, à double répétition ; mais c'est encore sa moindre valeur ; cette montre est un souvenir de ma vie militaire, je l'ai gagnée à la pointe de mon sabre... c'est autre chose que de l'avoir achetée à quelque juif, avec une poignée d'or... Tu comprends cela, mon enfant ?

— Oui, grand-père, lui répondis-je attendri.

— Eh bien, fit-il, elle est à toi ! »

Les yeux du vieillard étaient troubles, et durant un instant nous restâmes silencieux ; puis il continua :

« C'est le 9 mars 1814, la veille de la bataille de Laon et le lendemain du combat de Craonne, que j'ai gagné cette montre. J'étais en reconnaissance avec mes hussards aux environs de la ville, qui se trouve sur une hauteur. Jacob était là. Nous allions dans la nuit, pour tâter les avant-postes ennemis ; et le jour commençait à paraître, quand, au détour d'un chemin, nous aperçûmes quelques dragons d'Espagne, qui, sans doute, faisaient le même service de leur côté. Ils avaient leurs grands manteaux blancs et portaient la barbe entière ; nous avions nos dolmans rouges. Aussitôt qu'on se reconnut, les sabres furent en l'air : ils rejetèrent le coin de leurs manteaux sur l'épaule, nous notre pelisse, et je me trouvai dans la mêlée, face à face avec le chef de la reconnaissance ; il essaya de prendre à ma gauche, heureusement je l'avais prévenu, et malgré sa parade, les chevaux étant lancés, je le perçai d'un coup de pointe au cœur. Les dragons avaient attaqué bêtement, ils n'étaient pas en force, mais ces gens-là ne doutent jamais de rien et c'est pour cela que nous les battrons toujours. Sept ou huit des leurs restèrent sur place, je perdis deux hussards et j'eus un blessé. L'affaire s'était passée dans un clin d'œil. Les dragons, repoussés, allèrent se reformer plus loin ; mais comme le canon se mettait à tonner, annonçant la bataille, et que mes ordres étaient remplis, je ne voulus pas les poursuivre. Seulement, en repassant sur la route, et voyant mon homme en travers du fossé, je dis à Jacob de mettre pied à terre pour le visiter. Tu t'en souviens, Jacob ?

— Oui, mon commandant.

— Il avait cette montre, reprit le grand-père, et cinquante napoléons dans une ceinture. Je distribuai l'argent à mes hussards, et je gardai pour moi la montre. Je l'ai portée jusqu'à mon départ du régiment. Elle a marqué l'heure la plus sublime de ma vie, l'heure où, chargeant à la tête de mes hussards, dans la plaine de Waterloo, j'ai vu fuir devant nous, comme une armée de barbares en déroute, les dernières légions de Bonaparte !... La voici.... porte-la toujours... Et puisse-t-elle marquer pour toi des heures encore plus glorieuses, si c'est possible... Puisse-t-elle marquer la dernière heure de la puissance velche, en même temps que le triomphe de la vieille race féodale ! »

A partir de ce jour, Otto Von Meindorf me traita en homme.

Quelques mois plus tard, j'entrais à l'école des cadets avec le numéro deux. Ce fut un nouveau jour de bonheur pour le bon grand-père. Il se réjouissait de me voir bientôt, le sabre au poing, à la tête d'un peloton de hussards ; mais cette satisfaction ne lui était pas réservée. En apprenant la révolution de juillet 1830 et la fuite de Charles X, il fut pris d'un tel accès de rage, qu'il en tomba comme foudroyé.

Vous pensez bien que cette fin tragique ne diminua pas la haine que le digne vieillard m'avait inspirée contre la race velche. Cette haine, je l'ai portée dans mon cœur, toujours grandissante, jusqu'en 1870, mais alors je l'ai assouvie. Partout où le colonel Siegfried a passé avec ses hussards, il n'a laissé derrière lui que des ruines ! Ah ! la montre du vieux baron a marqué des heures glorieuses dans cette campagne, des heures sublimes, telles que la race féodale n'en avait plus connues, depuis des siècles ; pourquoi faut-il qu'elle ait aussi marqué l'heure à jamais maudite de l'évacuation ? Certes, si le vieux baron de Meindorf pouvait revenir en ce monde, s'il revoyait son antique manoir, autrefois en ruines, magnifiquement restauré et rempli de dépouilles velches, il reconnaîtrait avec plaisir que j'ai suivi son précepte : « Emporte ce que tu ne peux brûler ! » Il en pleurerait d'attendrissement, le digne homme. Mais, ensuite, si on lui disait qu'après avoir conquis la France, nous sommes revenus chez nous le sabre au fourreau, laissant à l'Erbfeind (1) le temps de se relever, de reprendre des forces, de préparer une revanche, il crierait à la trahison et

(1) L'ennemi héréditaire.

demanderait à rentrer dans la tombe. Ah! quelle faute nous avons commise!.. quelle faute!... Et l'homme qui a negocié et signé ce traité funeste passe pour un grand politique!... C'était pourtant bien facile de faire de la France ce que nous avons fait de la Pologne : de la partager, d'en donner un morceau à l'Italie, un à la Suisse, un à la Belgique, un autre à l'Espagne, de nous créer des alliés fidèles, c'est-à-dire des complices, et de garder pour nous la plus grande part... Qui pouvait nous en empêcher? Nous avions écrasé toutes les armées ennemies, nous étions les maîtres du pays; l'Europe, terrifiée par nos victoires, aurait fermé les yeux!... Mais on s'est laissé tromper par un vieux bourgeois velche; on a perdu la tête comme un parvenu devant la tentation des milliards... on n'a pas eu le cœur à la hauteur de sa fortune... on a mis de côté l'intérêt de la vieille race féodale pour s'allier avec les nationaux libéraux, descendants des anciens serfs... et d'un trait de plume, en une minute, on a perdu ce qu'une politique prévoyante avait mis un demi-siècle à préparer et ce que le glaive avait glorieusement accompli.

FIN DE L'ÉDUCATION D'UN FÉODAL.

TABLE

Pages.

MAITRE GASPARD FIX..... 1

L'ÉDUCATION D'UN FÉODAL..... 101

SOUVENIRS

D'UN ANCIEN

CHEF DE CHANTIER

ÉDITION ILLUSTRÉE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ŒUVRE COMPLÈTE. — VOLUMES IN-18 A 3 FR.

SOUVENIRS D'UN ANCIEN CHEF DE CHANTIER, 5e édition	1 volume.
LE BRIGADIER FRÉDÉRIC, 7e édition	1 —
UNE CAMPAGNE EN KABYLIE, 6e édition	1 —
LES DEUX FRÈRES, 10e édition	1 —
HISTOIRE D'UN SOUS-MAITRE, 9e édition	1 —
HISTOIRE DU PLÉBLISCITE, 14e édition	1 —
L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHÉUS, 5e édition	1 —
LA MAISON FORESTIÈRE, 7e édition	1 —
MAITRE DANIEL ROCK, 4e édition	1 —
MAITRE GASPARD FIX, 6e édition	1 —
CONTES POPULAIRE, 5e édition	1 —
CONTES DES BORDS DU RHIN, 4e édition	1 —
CONTES DE LA MONTAGNE, 5e édition	1 —
CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE, 6e édition	1 —
HISTOIRE D'UN CONSCRIT DE 1813, 37e édition	1 —
L'INVASION, 15e édition	1 —
MADAME THÉRESE, 24e édition	1 —
WATERLOO, 26e édition	1 —
LA GUERRE, 6e édition	1 —
LE BLOCUS, 16e édition	1 —
HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE, 10e édition	1 —
HISTOIRE D'UN PAYSAN :	
1re Partie. Les États-Généraux, 1789, 21e édition	1 —
2e Partie. La Patrie en danger, 1792, 14e édition	1 —
3e Partie. L'an I de la République, 1793, 11e édition	1 —
4e Partie. Le citoyen Bonaparte, 1794 à 1815, 10e édition	1 —

LE JUIF POLONAIS, drame en 3 actes et 5 tableaux, avec airs notés. 1 vol. in-18. Prix	1 fr. 50 c.
LETTRE D'UN ÉLECTEUR A SON DÉPUTÉ. Prix	50 c.

Paris. — Imp. GAUTHIER-VILLARS, 55, quai des Grands-Augustins.

SOUVENIRS

D'UN ANCIEN

CHEF DE CHANTIER

A

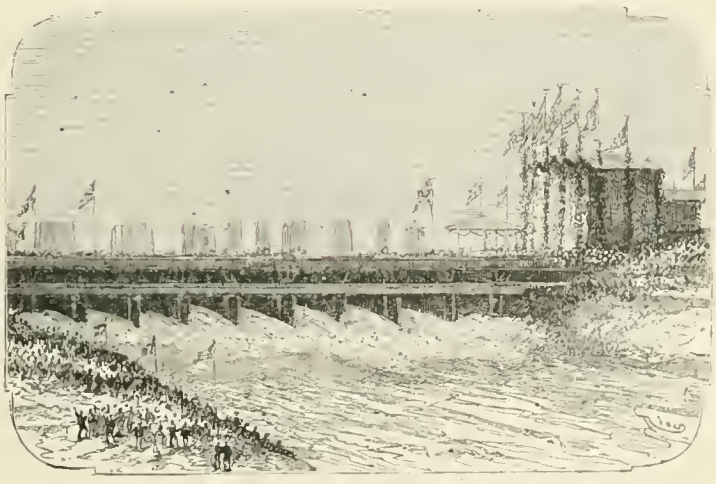
L'ISTHME DE SUEZ

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

ILLUSTRÉS DE 16 DESSINS PAR RIOU

GRAVURES PAR CHARLES BARBANT



PARIS

J. HETZEL & Cie, ÉDITEURS, 18, RUE JACOB

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

SOUVENIRS
D'UN ANCIEN
CHEF DE CHANTIER
A
L'ISTHME DE SUEZ
PAR
ERCKMANN-CHATRIAN

Un homme de taille moyenne m'aborda sans façon. (Page 5.)

I

Lorsque j'étais employé au canal de Suez, en 1865 et les années suivantes, me dit mon ami Goguel, j'avais l'habitude de me lever une ou deux heures avant le travail, pour respirer la fraîcheur du matin et voir si tout était en ordre dans nos environs.

Le campement du Sérapéum, — où se trouvaient nos chantiers, — situé sur l'emplacement de l'antique temple de Sérapis, ruiné depuis deux mille ans, se composait alors de cinq maisonnettes recouvertes de béton, de la cantine, grande baraque en briques, d'une

vingtaine d'autres baraques plus petites, pour loger les ouvriers, et du village arabe, formé d'un monceau de huttes sur le bord de l'embranchement qui nous amenait l'eau potable du canal d'eau douce, éloigné d'environ deux kilomètres.

Quant aux ruines de Sérapis, c'étaient quelques briques qu'on déterrait de loin en loin ; un vieux pot cassé, un tesson de cruche ou d'autres choses du même genre, que les amateurs admiraient comme des reliques, et qui ne valaient pas une pipe de tabac.

Presque toutes nos baraques étaient abandonnées depuis la mort du vice-roi Mohamet-Saïd, l'ami de M. de Lesseps, arrivée en 1863; son successeur, Ismaïl, ayant retiré les vingt mille fellahs qui travaillaient au canal maritime, pour les employer à la culture de la canne à sucre et du coton, il s'agissait de remplacer cette masse de gens par des travailleurs libres, recrutés dans toutes les parties du monde.

A force d'articles de gazette et de promesses, il en arrivait quelques-uns de l'Italie, de la Syrie, de la Grèce; quelques barbarins, presque tous domestiques, garçons de barque ou d'écurie, venaient aussi de Kennch et d'ailleurs ; mais, sauf les anciens employés de la Compagnie universelle, bien logés et bien payés, il ne restait plus mille ouvriers dans l'isthme : c'était une véritable débâcle.

M. de Lesseps, pour monter son personnel, avait dû s'adresser aux Ponts-et-Chaussées, qui avaient commencé, grâce aux vingt mille fellahs, la première partie du canal maritime, de Port-Saïd au lac Timsah : un petit chenal, avec cinquante à soixante centimètres d'eau, permettait aux bateaux plats d'aller de Port-Saïd à Ismaïlia; mais, pour terminer le canal, il fallait couper les seuils d'El-Guirs, de Toussoum, du Sérapéum, de Chalouf jusqu'à Suez; creuser la tranchée dans une partie des lacs amers et lui donner dans tout son parcours la largeur et la profondeur nécessaires au passage des plus gros paquebots; il fallait remuer plus de millions de mètres cubes de déblais qu'il n'en faudrait pour couvrir Paris et sa banlieue bien au-dessus des tours Notre-Dame.

D'après cela, Jean-Baptiste, tu comprends que mille ouvriers auraient eu de l'ouvrage jusqu'à la consommation des siècles.

C'est alors que M. de Lesseps eut l'idée de traiter, pour l'achèvement du canal maritime, avec les ingénieurs Borel et Lavalley, à tant le mètre cube, et moyennant de fortes avances sur les cent vingt millions d'indemnité dus par le vice-roi à la Compagnie universelle, en compensation des fellahs qu'elle avait perdus.

Ces messieurs avaient leur plan : c'était de remplacer les bras, qui manquaient, par des machines et par des dragues, qui n'emploieraient qu'un petit nombre d'hommes et feraient chacune le travail de trois cents fellahs.

Et l'affaire entendue de la sorte, ils se mirent à construire ces machines énormes dans tous les ateliers et toutes les fonderies de l'Europe; cela leur prit deux ans.

En attendant, nous autres employés de l'Entreprise, nous creusions un petit canal, large comme celui de la Marne au Rhin, entre le Sérapéum et le lac Timsah, pour recevoir les dragues et les bateaux porteurs quand ils viendraient; cette tranchée se développait sur la ligne même que devait suivre le canal maritime; les dragues devaient l'élargir et l'approfondir; seulement il fallait d'abord y faire arriver l'eau, chose qui nous paraissait assez difficile, attendu que le niveau de la Méditerranée d'un côté et celui de la mer Rouge de l'autre étaient à quelques mètres au-dessous du fond.

Enfin, cela regardait l'Entreprise; nous poursuivions notre travail sans nous inquiéter du reste.

Et maintenant que tu connais ma position, j'en reviens à notre histoire au Sérapéum, en plein désert, à seize kilomètres d'Ismaïlia, à soixante-dix de Suez.

Je me levais donc la nuit, la chaleur du jour étant tellement grande qu'un œuf cuisait au soleil, et qu'il suffisait, pour se débarrasser des puces qui vous obsédaient, d'exposer sa chemise sur le sable : au bout de dix minutes elles étaient rôties.

Moi, j'étais devenu noir comme un corbeau, et tous les camarades d'Europe se trouvaient dans le même état.

Je passais simplement mon pantalon de coutil et je me mettais en route, en roulant une cigarette

Il me semble encore y être. Voici la baraque de notre docteur arabe, Chabassi ; voici celle de mon camarade Ker-Forme, commandant l'équipe de nuit; celle du maître charpentier Gendron, un Parisien plein de bon sens ; le four de notre boulanger Sainbois, chez lequel on allait prendre un verre d'absinthe ou de raki à l'occasion ; la jolie maisonnette de M. René-Caillé, chef de section de la Compagnie; celle de M. Langaudin, le nôtre ; la chapelle, la poste, le télégraphe,

tout est là qui défile sous mes yeux à la lueur des étoiles.

J'allais au hasard, à droite, à gauche; et le plus souvent je longeais par derrière les petites baraques des Piémontais, Dalmates, Monténégrins, où fumait encore sur l'âtre, devant les portes, un restant du feu de la veille.

En rôdant ainsi, j'arrivais près des magasins de la Compagnie; là, parmi les hangars, dans une sorte de fenil en planches couvert de nattes en roseau, un vieux chameau tout pelé, les paupières à demi fermées, les lèvres pendantes, devant une auge en bois pleine de paille hachée et de fèves concassées, mâchait gravement sa pitance.

Il était vieux comme Mathusalem; ses longues dents jaunes rabotaient l'une contre l'autre pour moudre ses fèves, et de temps en temps il relevait sa vieille tête de patriarche, promenant au loin un regard mélancolique sur le désert, où ses jambes s'étaient allongées pendant un demi-siècle.

Maintenant il avait sa retraite et remplissait seulement encore les petites commissions de M. Réné-Caillé.

J'éprouvais un certain plaisir à le contempler.

Au-dessus du fenil dormait le chamelier Iousef; ses jambes sèches et nues, couleur de chocolat, sortaient de la niche; et, dans les environs, des milliards de mouches tapissaient les madriers vermoulus; elles étaient venues s'abriter là contre la fraîcheur et devaient repartir aux premiers rayons du soleil.

Il m'arrivait quelquefois de pousser plus loin, pour donner des ordres à nos chameliers, des bédouins du mont Sinaï, chargés de porter l'eau sur nos chantiers pendant le travail, les brouettes et les madriers d'un endroit à l'autre le long de la tranchée, et d'aller chercher notre viande à Ismaïlia.

Leurs tentes grises, rayées de brun, se détachaient sur le sable au clair de lune, à deux portées de fusil du campement, quelques chameaux et bourricots autour, et de véritables nichées d'enfants blottis dessous, comme des poussins sous les ailes de leur mère.

Ces gens ne dormaient jamais; leurs chiens-loups donnaient l'éveil; une ou deux femmes à l'ouverture des tentes me découvraient de loin; elles se dépêchaient, en rampant sur les mains, de rentrer à mon approche, et presque aussitôt le cheik Saad-Méhémèche, un beau vieillard à large barbe grise, le nez fort, les joues ridées, couvertes d'un léger duvet jusqu'aux yeux, et la grande robe blanche traînant sur les talons, paraissait, me demandant ce que je désirais.

En quatre mots je lui disais ce qu'il avait à faire avec ses gens pendant la journée, et je repartais.

Il pouvait être alors cinq heures, moment où rentrait l'équipe de nuit, sous la conduite de mes camarades Ker-Forme et Bonifay.

En longeant l'embranchement du canal d'eau douce, et passant devant une baraque à deux pas de la cantine, je toquais aux vitres d'une petite fenêtre, en criant :

« Hé! Georgette, il est temps de se lever.... La mère Aubry s'impatiente! »

Et une voix gaie, une voix de jeune fille, me répondait :

« C'est bon... c'est bon!... Merci, Goguel... Je me lève tout de suite. »

C'était une pauvre enfant qui demeurait là, Georgette Lafosse, la fille d'un peintre français venu dans l'isthme dès les premiers temps, et mort l'année précédente à l'invasion du choléra.

Il était en train de badigeonner l'intérieur d'une baraque, lorsque la mort l'avait surpris, et le lendemain seulement, au milieu de cette consternation générale, un garde du campement, voyant Georgette courir désolée, demandant son père, avait découvert le pauvre homme étendu sur les planches, auprès de ses brosses et de son pot de couleur. Des milliers de papillons blancs l'entouraient, disait le garde; il avait fallu l'enterrer tout de suite.

Georgette, âgée de treize à quatorze ans, restait seule au monde, loin du pays, sans personne pour la réclamer; et tout le campement, tous les amis du père l'avaient adoptée. Elle nous tutoyait tous, et nous la tutoyions. Ce pauvre petit être, vif et gracieux comme un cabri, avec de grands yeux noirs, un fond de caractère un peu fantasque, chantant et pleurant tour à tour, nous intéressait tous et nous apitoyait.

Du reste, Georgette ne demandait rien à personne; elle aidait la mère Aubry à laver sa vaisselle, à servir les clients, et se nourrissait à la cantine.

On plaisantait avec elle, mais on se souvenait de son père, un brave ouvrier, un bon Français, et ce souvenir sauvegardait l'enfant contre toute mauvaise action.

C'est moi qui l'éveillais tous les matins, car elle était grande dormeuse; et puis je poursuivais mon chemin, en songeant à mes affaires.

Le père Surot, surveillant de la Compagnie, un ancien soldat, ponctuel, matinal, avait déjà balayé sa chambre et pris son café; il allait maintenant éveiller le conducteur de son bourricot et faire un tour sur les chantiers. A huit heures il était de retour et rendait compte à son chef, M. Réné-Caillé, de tout ce qu'il avait vu et du nombre des travailleurs.

Mais il ne s'agissait pas de cela : les camarades rentrés, il fallait partir.

Abou-Gamouse (le Père des Buffles), un grand nègre efflanqué, déhanché, soi-disant gardien du jardin public, où ne poussait pas un radis, — parce qu'il ne l'arrosait jamais, — Abou-Gamouse se mettait à sonner la cloche du campement à tour de bras; il aurait réveillé des morts; les ouvriers sortaient effarés de leurs baraques, et passaient les manches de leurs vareuses en se dirigeant vers les chantiers. Moi, je coupais au court, près des ateliers de l'Entreprise, et j'arrivais en dix minutes à la tête de notre chenal, sur la butte du Sérapéum, où notre locomobile était en pression.

Cette machine, la première arrivée, le 21 décembre 1865, avec son treuil et ses quarante wagons, enlevait cinq cents mètres cubes par jour. Tous les visiteurs de l'isthme venaient la voir : des Russes, des Anglais, des personnages de toute sorte, même le grand-duc Constantin; pas un ne l'oubliait.

En ce moment, sa cheminée, à la fraîcheur du matin, détachait des auréoles qui tourbillonnaient jusqu'au ciel.

Je faisais vite mon appel, et les ouvriers des différentes attaques commençaient à charger; ceux de la décharge attendaient au haut de la rampe; les mulets, au fond de la tranchée, amenaient les wagons pleins au pied du plan incliné, la chaîne les accrochait; elle se tendait, et voilà tout en train.

Quelle activité tout à coup, Jean-Baptiste! quel mouvement!... Et, ma foi, tu riras si tu veux, quelle belle chose de voir ces wagons pleins de sable arriver à la rampe, de les voir monter à la file, basculer là-haut; d'en voir d'autres descendre à vide, d'autres rouler au-dessous à la décharge, et d'entendre ce bruit de la machine, ces cris des charretiers!... Oui, c'était un grand et magnifique spectacle!

Au bout d'un quart d'heure, on ne pensait plus qu'à l'ouvrage : les mouches, les puces, la chaleur, le soleil rouge qui s'élevait sur la plaine aride, tout disparaissait. On était dans le feu de la bataille, et celle-là valait bien les autres de Crimée ou d'ailleurs : — il devait au moins en rester quelque chose.....

Mais la chaleur augmentait toujours; vers dix heures, elle devenait accablante; deux chameaux, toujours occupés à chercher de l'eau douce à l'embranchement du canal pour abreuver les ouvriers, ne faisaient qu'aller et venir; d'autres montaient de l'eau pour alimenter la machine; d'autres apportaient de la houille.

Les Autrichiens et les Piémontais, mêlés de quelques Arabes syriens, chargeaient les wagons, les Européens en manches de chemise, les Arabes tout nus.

C'est là qu'il fallait voir, par cette chaleur écrasante, l'âpreté des hommes au gain; ils ne travaillaient pas à la corvée pour le vice-roi, les nôtres, ils travaillaient pour eux, c'était facile à reconnaître; les mulets y résistaient à peine, ils se tenaient immobiles en attendant le chargement, la tête entre les jambes, comme affaissés; les hommes allaient toujours..... Ils en ont sué des chemises!

Et les poseurs de la voie, qui travaillaient de onze heures à une heure, pendant le repas des autres, ont-ils souffert!....

Moi, presque toujours à l'ombre de la petite cassine qui me servait de bureau, je succombais presque; dans ces moments, l'intérieur de la tranchée, où le soleil tombait d'aplomb, ressemblait à une fournaise.

Représente-toi cela toute l'après-midi, sans interruption; il fallait sortir souvent, vérifier les chargements et s'assurer s'ils étaient complets; il fallait en tenir note, se fâcher, s'indigner quand tout ne marchait pas rondement.

C'était une existence impossible; eh bien, Jean-Baptiste, je ne puis m'en souvenir sans attendrissement.

De ma porte toujours ouverte, je découvrais l'immensité du désert : du côté d'Ismaïlia, le campement de Toussoum; du côté de la Syrie, vingt lieues de sables entassés comme les flots de la mer; vers l'Arabie, quand le temps était bien net, les cimes lointaines des contre-forts du Sinaï; et, à la chute du jour, les montagnes de l'Attaka, qui bordent la mer Rouge.

Tout est là comme peint devant mes yeux; mais dans tout cela, pas un arbre, pas un brin d'herbe, ce qui répandait une grande tristesse sur cette vue imposante.

Du côté de la Syrie, je voyais quelquefois défiler au loin une caravane; on aurait dit une ligne de fourmis sur la terre poudreuse; d'autres fois un cavalier arabe galo-

pait là-bas comme la foudre, et je me demandais :

« D'où vient-il? — Où va-t-il? — Est-ce à la chasse de la gazelle?... — Est-ce à la poursuite de quelqu'un? »

Bientôt il avait disparu, et le grincement de la machine m'avertissait de songer à mes affaires.

Souvent, à l'approche du soir, nous voyions arriver à cheval notre sous-chef de section, M. Saleron; c'était un de mes bons amis.

Il venait de passer l'inspection des autres chantiers, qui se faisaient encore à la brouette, et s'arrêtait près de nous, penché, les mains sur le pommeau de la selle, son grand chapeau des Indes en parasol sur la nuque, regardant ce mouvement d'un air satisfait. Et s'il me voyait dehors, à surveiller un chargement, il ne manquait jamais de me crier :

« Ça marche, Goguel?

— Oui, monsieur Saleron, oui, lui répondais-je en m'essuyant le front; ça roule... le travail avance! »

Et l'on continuait ainsi jusqu'à six heures, moment où le soleil disparaissait brusquement, presque sans crépuscule.

Alors l'équipe de nuit venait reprendre l'ouvrage jusqu'à six heures du matin : mules, travailleurs, surveillants, mécaniciens, tout était changé; des torches éclairaient le fond du chenal; la décharge allait toute seule sans lumières, car les nuits en Orient ne sont jamais bien obscures.

Le repos du travail de nuit était de onze heures à une heure du matin.

Tous les quinze jours environ, M. Cotard, ingénieur en chef de l'Entreprise générale Borel, Lavalley et Cie, venait inspecter l'avancement des travaux; il écoutait les réclamations que le personnel et les ouvriers avaient à lui faire.

Ainsi se passèrent les années 1865 et 1866.

Je me souviens que deux ou trois mois après mon arrivée au Sérapéum, un matin que j'avais couru vers huit heures prendre mon café au campement et que je sortais de la cantine, un homme de taille moyenne, la démarche vive, le couffi de soie jaune et verte serré par la chamelière autour de la tête, comme un bédouin, en bottes et redingote, m'aborda sans façon et me demanda d'un ton familier comment j'allais, si je me plaisais dans ma position, enfin tout ce que peut vous demander une ancienne connaissance.

Et moi, tout surpris, je lui répondais de même :

« Mais ça ne va pas mal... On pourrait être mieux... vous comprenez... On n'a pas les agréments de Paris... Enfin, espérons toujours... A la guerre comme à la guerre! »

Je riais.

« Oui, faisait-il, vous avez raison; je vois avec plaisir que vous êtes satisfait; j'aime les caractères comme le vôtre. »

Il finit par me serrer la main et s'en alla.

Moi, je pensais :

« Il faut que cet homme-là te connaisse; il a une bonne figure; ses moustaches commencent à grisonner, mais il est encore vert; où diable as-tu pu le rencontrer? »

Et je me creusais la cervelle, lorsque Saleron sortit de la cantine à son tour et, tout en marchant vers le chantier, me demanda :

« Qu'est-ce que M. de Lesseps vous a donc dit tout à l'heure?

— Comment!... M. de Lesseps?... ce monsieur?

— Hé! oui, c'est le président. Vous ne le connaissez pas?

— Comment?... Comment?... c'est lui?... »

Et je restai tout ébahi.

Le maître charpentier Gendron, qui nous suivait et nous entendait, se mit à rire en disant :

« Ah! oui... cela vous étonne!... Ce ne seraient pas messieurs les ingénieurs de la Compagnie, qui viendraient comme cela vous frapper sur l'épaule et souhaiter le bonjour au premier venu... Ils auraient trop peur de manquer au respect qu'ils se doivent. »

Ce gueux de Parisien avait toujours des réflexions pareilles; il nous faisait du bon sang à tous, car tu sauras qu'une sorte d'opposition existait entre les agents de la Compagnie universelle et ceux de l'Entreprise, ce qui devait naturellement arriver, les autres étant chargés de recevoir nos travaux. On se disait :

« Nous faisons tout, et ces messieurs ont les honneurs et les bénéfices! »

Plus d'un employé aurait peut-être quitté l'Entreprise; mais M. Lavalley avait introduit un petit article dans son contrat avec la Compagnie : c'est qu'elle ne pourrait engager aucun de ses employés sans son consentement écrit; il ne lâchait que ceux dont il voulait se débarrasser! Voilà pourquoi nous restions tous, bon gré, mal gré; plus d'un faisait contre mauvaise fortune bon cœur.

II

Mais en voilà bien assez sur le pays, les habitants, les employés de la Compagnie et ceux de l'Entreprise; tu vois la situation générale, cela suffit.

Quant au reste, nous prenions nos repas à la cantine Aubry, la grande baraque dont je t'ai déjà parlé et qui ne brillait ni par le luxe ni par la propreté; la nappe et les serviettes n'étaient pas d'ordonnance; la femme, longue, sèche et laide, n'embellissait pas l'établissement; elle se grisait quelquefois et prisait comme un vieux procureur, même devant ses marmites.

La petite Georgette seule, par sa bonne humeur et son empressement autour de nous, déridait toutes les figures rembrunies.

« Hé! Ker-Forme!... hé! Goguel ou Bonifay, disait-elle, tu m'as l'air bien sombre, ce soir... Voyons, ris donc un peu!

— Non!... va-t'en... laisse-moi, Georgette... je n'ai pas envie de rire.

— Oh! le bourru... il faudra donc que je lui tire les moustaches! »

Et l'on riait malgré soi... On faisait mine de l'embrasser... elle se sauvait.

Souvent je l'avertissais d'être moins folle, je la prenais à part pour lui dire :

« Écoute, Georgette, il ne faut pas te familiariser avec tout le monde; avec nous autres, les anciens, — Gendron, Ker-Forme, Brunet, — à la bonne heure; mais les nouveaux venus n'ont pas connu le père Lafosse, eux; ils pourraient croire autre chose et se tromper sur ton compte. Il faut être sage, tu m'entends, et ne pas agacer le grand Yâni Olympios comme tu fais. Dans trois ou quatre ans, un brave ouvrier se présentera, c'est sûr, il te connaîtra bonne ouvrière, gentille, alors les anciens t'aideront, et tu deviendras une bonne petite femme. Mais surtout laisse Yâni tranquille. »

Ce Yâni était le pharmacien de notre hôpital, le plus grand imbécile que j'aie connu, c'est lui qui pilait les drogues du docteur Dechêne et qui composait ses onguents d'après la formule; cela lui donnait une importance que tu ne pourrais croire; quand on l'appelait « élève d'Hippocrate », le grand benêt se redressait et s'allongeait comme un âne qu'on étrille.

Les Grecs s'imaginent tous descendre d'un héros ou d'un être supérieur, j'ai vu ça cent fois. Mais cela n'empêchait pas Yâni Olympios d'être un fort bel homme, les yeux langoureux, le teint doré et le nez droit. Je ne sais pourquoi, rien que de le voir j'en étais agacé.

Georgette, lorsque je lui faisais ces remontrances, me regardait jusqu'au fond de l'âme, et si j'ajoutais :

« Le vieux Bernard Lafosse te dirait la même chose... Crois-moi... je te dis la vérité. »

Quelquefois elle devenait toute rêveuse et me répondait :

« Oui, Goguel, je te crois... tu m'aimes bien. »

Et d'autres fois elle se mettait à sangloter.

Ces choses me sont revenues depuis et m'ont souvent fait réfléchir.

Mais si Georgette nous faisait du bon sang, en revanche la mère Aubry nous désolait par son avarice vraiment sordide; elle ne nous servait jamais que des conserves restées dans je ne sais quel fond de magasin depuis la campagne de Crimée; nous aurions souhaité des choux, des haricots verts, de la salade; mais la vieille ladre n'avait jamais le temps d'aller en acheter au passage du bateau-coche d'Ismaïlia; le débarcadère du canal d'eau douce était trop loin pour elle, — à quatre pas de la cantine; — et puis les dames du campement avaient tout enlevé, le coche avait à peine eu le temps de toucher la rive. Ainsi de suite; elle trouvait cent raisons pour nous faire avaler ses rogatons.

Plusieurs eurent alors l'idée de semer des radis et d'autres légumes; moi-même j'essayai d'avoir des fleurs et des plantes grimpantes devant ma baraque; notre saïs (1), un jeune barbarin de Kartoum, dans la haute Égypte, le petit Kemsé-Abdel-Kérim, les arrosait régulièrement chaque matin, après avoir lavé notre linge au canal; elles commençaient à s'étendre, je me réjouissais d'avance; mais le soleil rôtissait tout; de temps en temps un nuage de sauterelles pleuvait dessus comme la grêle, des sauterelles jaunes, desséchées, qui vous brontaient la verdure en un clin d'œil.

Je ne sais quelle bêtise nous retenait dans un endroit pareil; on avait honte de battre en retraite, de retourner au pays sans avoir rien fait; l'amour de la gloire, la vanité, vous donnaient de l'obstination. Qu'est-ce que je sais, moi? Car, de réaliser des économies dans le commencement de l'Entreprise, il ne fallait pas y songer; nous n'étions pas intéressés, nous n'avions pas l'occasion de

(1) Domestique.

gagner des gratifications comme par la suite; notre saïs me coûtait 35 fr. par mois et ma pension 150. Il me restait 30 fr. pour le vêtement et les menus plaisirs : beau chiffre!

Et voilà que, vers le milieu de 1866, les ouvriers, qui s'étaient tant fait tirer l'oreille, arrivent par milliers du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident; les gros salaires de 5 à 7 fr. par jour avaient fini par les décider.

Je ne parle pas des Européens; c'est une chose qui nous est naturelle d'aimer l'argent; mais les Arabes, des êtres sobres, vivant de galettes et ne buvant que de l'eau, je te demande un peu d'où l'amour du lucre pouvait leur venir!

Ils arrivaient du Delta, de la haute et de la moyenne Égypte, avec un pot à eau et quelquefois une vieille casserole en cuivre.

On leur distribuait des tâches, des madriers pour rouler les brouettes, des pioches et des pelles, tout ce qu'il leur fallait.

Aussitôt le travail commencé, ils allaient chercher un sac de farine au bazar arabe, moyennant quelques avances que leur faisait la caisse, et voilà mes gens acharnés à piocher, à s'échiner pour deux francs cinquante centimes par jour.

Qu'on vienne encore nous dire que la fureur du luxe corrompt les mœurs! Quelle espèce de luxe pouvaient avoir des gens qui ne portent qu'une chemise, je te le demande?

Les bédouins du désert, autres êtres désintéressés, arrivaient tous les matins avec leurs chameaux chargés de broussailles qu'ils vendaient aux travailleurs. Ceux-ci, dans un coin de leur manteau crasseux, mettaient de la farine qu'ils pétrissaient avec de l'eau, puis ils étendaient cette pâte sur une pelle dont ils avaient retiré le manche; ils la posaient sur trois pierres et faisaient dessous leur feu de brindilles.

La galette se cuisait, elle était brûlée des deux côtés et encore toute en pâte à l'intérieur; que leur importait?

Ils s'asseyaient en rond à terre, déchiraient la galette, mettaient les morceaux en tas; l'un d'eux tirait de son sac deux ou trois oignons, que l'on cassait d'un coup de poing, et la troupe se régalait, avec un peu de sel.

Les négociants grecs et arabes venaient aussi s'installer près de nos chantiers; les Grecs vendaient du vin, de l'eau-de vie, du raki, du tabac, des allumettes; les Arabes, de la farine, des oignons, des lentilles rouges, des dattes sèches, puis aussi du tabac, du café, de l'huile, etc.; mais les pauvres gens ne faisaient pas de grandes affaires : nos ouvriers européens s'approvisionnaient à l'économat Bazin, et les Arabes ne buvaient que de l'eau.

Tous ces Égyptiens, fellahs ou autres, sont des gens très-doux; ils avaient pourtant un défaut : chaque fois qu'ils trouvaient une brouette, un outil, un madrier égaré quelque part, après avoir bien regardé si personne ne pouvait les voir, ils ne manquaient pas de le casser ou de le cacher dans le sable.

Ensuite, la grande bonne foi ne les distinguait pas non plus, car souvent pendant la nuit l'un d'eux se levait et plantait tout doucement son piquet de séparation à deux ou trois mètres en deçà de sa tâche, pour augmenter celle de son voisin à sa propre décharge; celui-ci, s'éveillant à son tour, avait la même idée et déplaçait le piquet à son avantage. Puis le matin on n'entendait que des disputes, il fallait tout remesurer de fond en comble.

Hors cela, c'étaient les meilleures gens du monde, aimant à causer, à rire, à faire de la musique au moyen d'un manche de pioche qu'ils passaient dans une grosse boîte à sardines, tendant des cordes de boyau par-dessus en forme de guitare; ils chantaient, en s'accompagnant de cet instrument, des airs nasillards et monotones, qui me produisaient l'effet de jérémiades; tous les autres écoutaient après le travail, assis sur le sable, à l'ombre de leurs panneaux en bonnet de police.

Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, tout cela fourmillait et travaillait le long de notre tranchée à perte de vue.

Oh! le travail libre, à la tâche, quelle belle invention!... Sans le travail à la tâche, jamais on n'aurait pu tirer parti de ces Arabes; à la journée ils n'auraient rien fait du tout, car ces gens n'ont pas d'heures; souvent, au milieu de leur ouvrage, ils s'arrêtent pour prier ou pour fumer une cigarette.

Si l'on avait voulu les faire lever au son de la cloche, ils seraient arrivés d'un demi-jour en retard. Mais, la tâche une fois commencée, il fallait la finir ou renoncer à la paye.

L'amour du gain est le fond de la nature humaine d'un bout du monde à l'autre; ceux qui parlent d'abolir la propriété sont des imbéciles ou des filous.

Avec cette masse de gens, tu penses si notre travail avançait; mais notre canal n'était toujours qu'une rigole auprès du grand canal maritime qu'il s'agissait d'exécuter; nous avions encore quatre mètres à creuser en profondeur avant d'arriver à la ligne d'eau

Tous les quinze jours environ, M. Cotard venait inspecter les travaux. (Page 5.)

le mer, et huit mètres en plus pour arriver au fond du futur grand canal, et y faire passer de grands bateaux allant d'Europe en Asie, donc douze mètres de profondeur sur soixante de large!

A première vue, cela paraissait impossible, on se disait : « Ce ne sera jamais fini! »

Les journaux d'Europe nous apprenaient que la construction des dragues allait toujours son train, et que ce matériel coûtait déjà plus de trente millions à la Compagnie ; mais comment élever l'eau dans notre rigole, au-dessus du niveau de la mer, et puis ces dragues énormes dans le petit canal pour l'agrandir?

Mon ami Saleron expliquait que l'eau viendrait du Nil, par le canal d'eau douce; que la prise d'eau, se trouvant au Caire, était plus élevée que le Sérapéum, et que la pente nous l'amènerait à la première grande crue du fleuve; mais d'autres soutenaient à la cantine que le sable boirait cette eau douce, et qu'il n'en resterait pas une goutte pour porter les dragues.

Au milieu de ce mouvement immense, bien différent des commencements de l'Entreprise, comme le campement s'était étendu dans tous les sens; comme de nouvelles fournées d'Italiens, d'Autrichiens, de Grecs arrivaient sans cesse, des gens dont la physionomie, les manières et la crasse invétérée n'annonçaient rien de bon, et qu'il fallait caser tout de même; comme tout se repeuplait dans l'isthme : qu'Ismaïlia, Port-Saïd, Suez et tous

Les tentes d'une famille de Bédouins. (Page 10.)

les campements intermédiaires ressemblaient à de grandes foires, où les gens de toutes figures et de tous costumes se pressaient, jouaient, volaient, bataillaient, et que les cavas (1), autrefois trop nombreux, ne savaient plus où donner de la tête, dans ce temps, vers le milieu de 1866, la chaleur était accablante; mais notre jeune barbarin, Kemsé-Abdel-Kérim, à force d'arroser notre jardinet, avait pourtant fini par y faire pousser quelques brindilles de haricots, de volubilis et d'autres plantes grimpantes qui formaient berceau devant nos portes et nous donnaient un peu d'ombre

C'est là que je me reposais en caleçon et en bras de chemise, au retour du chantier; que je m'offrais un verre de vermouth, et que je rêvais au pays, à la fraîcheur des bois et des petits torrents vosgiens, au père, à la mère et aux belles nappes de neige en hiver, dans la vallée de Saint-Dié, sur la côte de l'Ormont, en face de l'Ermitage.

Plus il faisait chaud, plus je rêvais de fraîcheur; plus je voyais à travers le léger feuillage de ma treille le désert aride, le canal d'eau douce immobile, avec ses vieux chalands, les mâts penchés, la petite voile latine pendante et le raïss en turban gris, affaissé nonchalamment, plus je rêvais de forêts touffues, de prairies verdoyantes, de gens actifs, à la charrue, claquant du fouet, animant leurs bœufs de la voix; enfin, plus j'étais chez

(1) Gendarmes turcs.

nous à l'Ermitage ; notre petite ville, avec ses toits rouges et ses clochers au bas de la côte, et les bonnes gens du voisinage allant et venant par les sentiers.

Quelquefois je me représentais le père dans notre cour, fumant sous le pavillon sa grosse pipe d'écume, donnant un coup d'œil à la grange, aux écuries; la mère et la grand'-mère, dans la salle en bas, causant des petites affaires du ménage, de la rentrée des récoltes ; et tout à coup, sans savoir pourquoi, j'en avais les larmes aux yeux. Mais cela ne faisait que passer, je me levais, en me disant à moi-même :

« Allons, Goguel, est-ce que tu perds la tête de t'attendrir? Si des gaillards comme toi prennent le mal du pays, qu'est-ce que ce sera donc des autres? »

Et je me secouais; je me mettais à chanter une gaudriole, pour chasser les idées mélancoliques. J'écrivais à la mère que tout allait bien, que je me portais comme le sapin du père Pacaud, derrière chez nous, le plus beau de la côte; que j'étais en train d'avoir des augmentations; que M. Lavalley n'aspirait qu'à nous en donner, et d'autres choses pareilles qui lui faisaient plaisir.

Et tout continuait de la sorte, sans interruption; grand travail tous les jours, ciel bleu le matin, blanc à midi; jamais de pluie, jamais de nuages; jamais de relâche non plus, sauf les dimanches, où nos Italiens et nos Autrichiens, presque tous chauffeurs, mineurs, mécaniciens, allaient entendre la messe, — que venaient dire dans notre chapelle les Pères de la Terre-Sainte, — laver leur linge et puis faire un tour au village arabe, ce qui nous forçait de suspendre le travail.

Franchement, nous n'en étions pas fâchés; on allait voir ces jours-là les amis d'Ismaïlia ou les camarades de Chalouf. J'en avais partout; mais de faire le voyage en bateau-coche, cela ne me convenait pas trop.

Tu ne te figureras jamais rien de pareil, Jean-Baptiste; d'abord on partait le soir du samedi, pour avoir la journée du dimanche devant soi; et puis vous étiez avec des tas de Grecs, d'Arméniens, d'Italiens circulant sur le canal d'eau douce pour leur commerce; avec des femmes allant voir leurs maris sur les chantiers.

Au milieu de la nuit sombre, parmi les caisses et les ballots, les gens ne savaient où se mettre.

A chaque instant le chaland butait à droite, à gauche, contre les berges, contre les roseaux de la rive; on tombait les uns sur les autres; les hommes juraient; le raïss, en haut sur sa cabine, au gouvernail, chantait des versets du Coran; on restait engravé des demi-heures, il fallait aider à pousser aux perches pour se dégager; on risquait de perdre sa montre, son porte-monnaie, car les amateurs ne manquaient pas.

Et par-dessus tout cela, l'odeur de cette arche de Noé... Quelle partie de plaisir!

Aussi, depuis mon arrivée je ne songeais qu'à me procurer un cheval, que j'espérais faire nourrir par l'Entreprise, dans l'intérêt même du service; mais en attendant il fallait voyager en bateau-coche, et je préférais les trois quarts du temps rester au Sérapéum, faire ma partie de baignade au canal ou bien une partie de chasse aux environs, mon fusil sur l'épaule.

Les cailles, les canards arrivaient par bandes aux grands passages du printemps et de l'automne, seulement, faute de chiens d'arrêt, on poussait quelquefois assez loin avant de rencontrer; et c'était une bonne précaution de partir à deux ou trois, en cas de mauvaise rencontre.

Un dimanche, étant parti avec Bruant, mon premier surveillant, dans la direction des lacs amers, — grande dépression de terrain où venait autrefois la mer Rouge, mais à sec depuis des milliers d'années, — je m'étais fait accompagner par Kemsé-Abdel-Kérim, qui portait la carnassière; elle ne se remplissait pas vite, et vers deux heures, n'espérant plus rien trouver, nous allions reprendre le chemin du campement, lorsque nous découvrîmes dans un repli du désert, à quelque cent pas de nous, les tentes d'une famille de bédouins.

Il y en avait trois. Deux chameaux, quelques moutons et un cheval au piquet paissaient l'herbe rare de ces lagunes.

Le chef, homme de trente-cinq à quarante ans, petit, vigoureux, la barbe courte et frisée, se promenait gravement autour des tentes, en fumant son chibouck; les enfants, tout nus, luttaient entre eux sur le sable; ils se roulaient, se relevaient, se poursuivaient; le père ne les regardait pas, il semblait pensif; les femmes observaient de loin, le nez presque à terre, sous les plis abaissés de leurs tentes; et en nous approchant nous les entendions ricaner entre elles, caqueter comme des poules, ce qu'elles font toujours à la vue d'étrangers; leurs grands yeux noirs brillaient dans les déchirures des vieilles tentes en loques; elles se moquaient de nous : les femmes sont partout les mêmes.

Le bédouin, lui, continuait de se promener, avec un petit balancement de corps, en se dandinant, comme satisfait de lui-même; il n'avait pas l'air de nous voir venir, mais il nous avait vus.

Moi, ce qui m'intéressait particulièrement, c'était le cheval; il me donnait dans l'œil.

Quelques jours avant, un troupeau de chevaux très-considérable, deux ou trois mille au moins, avait passé vers Toussoum, s'en allant je ne sais où. C'était un cheval volé, sans doute, le plus beau type de la race du désert : la robe blanc cendré, la tête petite, fine, intelligente, le poitrail large, bien ouvert, les muscles admirablement dessinés, la crinière et la queue blanches: bref, un animal de toute beauté.

Les musulmans ne donnent pas le *salam* aux chrétiens: le bédouin, à notre approche, en se retournant, se contenta donc de nous saluer d'un petit signe de tête; les enfants se roulaient toujours dans le sable, sans paraître faire attention à nous; ils en avaient probablement reçu l'ordre du père; les femmes ne cessaient pas de rire.

Au bout de quelques instants, le bédouin, voyant que j'admirais le cheval, m'adressa la parole :

« Cawaga (1) regarde le cheval ? » dit-il en souriant.

Ils appellent ainsi tous les Européens.

« Oui, lui répondis-je; c'est un cheval du Liban, il a bien cinq ans. D'où l'as-tu ?

— Je l'ai élevé dans la famille, dit-il. C'est un enfant du désert. Combien en donnerais-tu, cawaga ? il est à vendre.

— Peuh ! lui répondis-je, il n'est pas mal, j'aime le crin blanc et la robe pommelée, reste à savoir s'il est bon. »

Aussitôt le bédouin appela son fils aîné, garçon de quinze ans, et lui remit son chibouck; il détacha le cheval, le prit à la crinière et l'enfourcha d'un bond. Il partit comme l'éclair, fit un tour avec la légèreté du vent, au loin dans la plaine, revint comme il était parti, sauta à terre et rattacha le cheval en disant :

« Voilà, tu l'as vu. »

Je ne répondais rien, j'étais émerveillé. Il le devinait sans doute, et finit par me dire :

« En donnerais-tu bien quinze guinées!

— Non; mais j'en donnerais dix.

— Est-ce que tu as l'argent sur toi?

— Non; viens au campement, je te le compterai. »

(1) En arabe, seigneur ou cavalier.

Il avait repris son chibouck et paraissait réfléchir; puis, appelant son fils, il lui remit sa pipe en disant :

« Tu veilleras Gafil, je vais bientôt revenir. »

Et, remontant à cheval, nous partîmes ensemble.

J'avais la somme, et si quelque chose y manquait, Saleron était là.

Une heure après, nous arrivions à ma baraque et je comptais ses deux cent cinquante francs en or au bédouin.

Il fit signe de la tête pour dire : « C'est bon ! » Et, m'ayant remis la bride, il reprit à pied le chemin de ses tentes. Le cheval était à moi!

Jamais je n'ai éprouvé de plus grande satisfaction; tous les camarades restés au Sérapéum étaient sortis pour l'admirer.

Tu sais, Jean-Baptiste, que mon père a longtemps parcouru le Mexique; c'est lui qui m'a donné les premières leçons d'équitation; il aimait les beaux chevaux et je lui ressemble. Aussi figure-toi comme je m'en donnai ce premier jour; le soir seulement j'allai chercher une selle à l'économat Bazin, qui vendait de tout. J'eus le bonheur d'en trouver une bonne, une selle française qui s'adaptait parfaitement à mon cheval Choubra.

Deux ou trois jours après, MM. Lavalley et Cotard étant venus faire leur tournée d'inspection, M. Lavalley, excellent cavalier, et qui possédait des chevaux de race, parut émerveillé de mon acquisition. Il avait un grand cheval gris pommelé truité, appelé Old-Roderer, un cheval parfait, qu'on a vu faire cent cinquante kilomètres en un jour, avec deux kilos et demi d'orge pour toute ration, et le surlendemain revenir d'une seule traite de Suez à Port-Saïd, un cheval de grand prix; eh bien! mon Choubra soutenait la comparaison.

M. Lavalley n'en revenait pas.

Enfin, pour achever de te peindre mon cheval, je te dirai que j'ai fait vingt fois le chemin du Sérapéum à Ismaïlia en une heure, et qu'après m'être reposé vingt minutes, j'en revenais dans le même temps : quarante kilomètres en deux heures! C'est presque incroyable.

Les chevaux de notre pays des Vosges, même les meilleurs, sont de véritables rosses auprès de ceux-là.

Les chevaux du désert n'ont qu'un défaut : ils vont toujours au galop, on ne peut les faire trotter que difficilement; aussitôt le cavalier en selle, les voilà partis comme un ressort qui se détend.

Ils ne peuvent non plus être attelés.

Au retour d'une longue course, pas une goutte de sueur ne brille sur leur poil; mais, en revanche, on croirait voir le sang couler sous la peau fine de leur long cou; chaque rameau de veines en est gonflé et semble battre d'ardeur et de fierté. Ils sont sensibles à la flatterie, une caresse de la main leur fait tourner la tête et vous regarder de leurs yeux doux avec reconnaissance; leur regard a quelque chose d'humain.

III

Depuis cette acquisition, j'eus quelques instants de plaisir au Sérapéum; tous les soirs, en revenant du chantier, j'allais voir Choubra dans les écuries de l'Entreprise; il me reconnaissait au pas, nous causions ensemble; mais l'Entreprise ne voulait pas le nourrir, c'est moi qui lui fournissais ses rations d'orge, et je l'en aimais davantage.

Ce cheval a complétement changé mon existence, jusqu'à l'époque où je me rendis aux lacs amers; tous les dimanches, après le déjeuner, au lieu de moisir dans mon trou, j'étais en route pour Ismaïlia, qui prenait alors une extension extraordinaire.

L'administration centrale de l'Entreprise, d'abord à Port-Saïd, avait été transportée dans cette jolie ville toute neuve, au milieu de l'isthme. C'est de là que partaient tous les ordres; c'est là qu'aboutissaient les fils télégraphiques et que se concentraient tous les services : vivres, transports, postes, même le service médical et celui de la religion. Le beau monde y circulait comme à Nancy : on y suivait les modes, on y jouait gros jeu, car plus on gagne, plus on veut gagner et plus on hasarde.

Les hauts fonctionnaires de la Compagnie et de l'Entreprise avaient tous leur habitation à Ismaïlia, les unes magnifiques, les autres plus modestes, et leurs jardins, qui ressemblaient, pour la variété des plantes, à nos serres chaudes : palmiers nains en éventail, dattiers en panache, orangers, citronniers, figuiers, tout y poussait, grâce à l'eau douce que l'usine Lasseron, dirigée par M. Pierre, un de nos compatriotes, fournissait en abondance non-seulement en ville, mais dans tout le nord de l'isthme jusqu'à Port-Saïd. Une énorme pompe à vapeur et des tuyaux de fonte desservaient tous les campements intermédiaires.

L'eau douce au désert, c'est la vie; avec quelques gouttes d'eau douce on obtient tout ce qu'on veut du soleil en Égypte.

Chacun cherchait à se donner de l'ombre et de la fraîcheur, et puis à gagner de l'argent, beaucoup d'argent avec le moins de peine possible.

Au milieu de toutes ces figures européennes, allaient, venaient les bourricots, les chevaux, les dromadaires, les turbans, les tarbouches, etc.; on voyait le domestique nègre revenir du marché, son panier de légumes sur la tête; le saïs, en tunique blanche, courir devant le cheval de son maître; les caravanes, arrivant du Caire ou de Damas, traverser les rues ou se reposer à l'ombre des carrefours.

Qu'est-ce que je peux te dire? L'Orient et l'Occident se confondaient; c'était un grand caravansérail, qui promettait de grandir encore.

Le lac Timsah, que sillonnaient des barques de toutes formes, surmontées de pavillons de toutes les nations, embellissait encore le coup d'œil, comme un miroir où tout se reflète et se dore au soleil.

Il fallait cela, Jean-Baptiste, après les privations, la monotonie de l'existence et du travail dans les sables, il fallait cette détente de l'esprit et du corps, pour ne pas s'abrutir tout à fait : la nature ménage de loin en loin des oasis au voyageur dans les grandes solitudes; Ismaïlia, avec son mouvement, ses parties de plaisir, même avec sa roulette et ses tripots, était une oasis sur la grande route que nous ouvrions à la civilisation.

En arrivant, je descendais à l'hôtel Masto et Frigara, dans le village grec. Frigara, un Corse à gros ventre et double menton, recevait les clients à bras ouverts et leur racontait les dernières nouvelles; et l'autre, Masto, faisait la cuisine.

La grande salle en bas, sur ses légères colonnettes, ouverte à toutes les brises, fourmillait de consommateurs; on y buvait de la limonade, du bordeaux, du champagne, de l'absinthe, du raki. Chanteurs ambulants et employés de toutes les administrations s'y donnaient rendez-vous.

Tu penses bien que je ne m'amusais pas à boire du champagne à quinze francs la bouteille, cela n'entrait pas dans mes moyens. Je me contentais, après avoir attaché Choubra dans la remise, de prendre un verre de raki sur le pouce, et puis je faisais mon tour en

ville, pour me remettre à la hauteur du progrès.

Je m'arrêtais aux devantures des nouveaux magasins, regardant les crinolines à la dernière mode, les vêtements de la dernière coupe, et derrière les vitrines étincelantes, les jolis minois débarqués de Marseille, de Gênes ou d'ailleurs par le dernier paquebot des postes maritimes.

Je n'étais pas le seul, oh non! bien d'autres faisaient le pied de grue dans ces parages et se rafraîchissaient le souvenir de la patrie absente.

Cette revue et celle des magasins d'objets de luxe, de comestibles, etc.; les visites aux amis Varlet, Gouget, Drouot; le temps d'aller saluer M. Pierre et sa jeune dame, vivant tout au bout de la ville dans leur grande usine et leur beau jardin, le plus beau de l'isthme, loin des intrigues et des caquets, tout cela me conduisait jusqu'au soir, et je repartais sur Choubra pour le désert.

Au bout d'une heure, je revoyais notre campement, ma baraque; je remettais le cheval dans son écurie et j'allais m'accouder devant les ragoûts de la mère Aubry, racontant à Georgette toutes les belles choses que j'avais vues, ce qui lui faisait ouvrir de grands yeux pleins d'admiration et me dire tout bas :

« Écoute, Goguel, il faudra que tu m'emmènes là-bas; si tu veux, je m'assoirai derrière toi sur le cheval; je me tiendrai bien, je n'aurai pas peur.

— Nous verrons ça, Georgette, lui disais-je en riant, je ne dis pas non; mais il faut que je sois en fonds, pour t'acheter quelque chose qui te plaise; car d'aller à Ismaïlia sans rien acheter, ça te ferait trop de peine... Attendons les gratifications, et nous verrons. »

Quel temps, Jean-Baptiste, et quelle existence! Lorsque j'y pense, il me semble avoir fait un rêve.

Et nous n'en étions qu'au début de l'entreprise. Notre tranchée sur le bord du Sérapéum allait bien, mais il fallait encore quelques mois pour la terminer, et seulement alors l'œuvre colossale de MM. Borel et Lavalley pourrait commencer en grand.

Cependant ces messieurs étaient loin de se plaindre, notre section faisait le plus de travail et le meilleur marché; Saleron estimait que nous en avions encore jusqu'à la fin de l'année 1866, et que dès le mois de janvier suivant, le grand matériel pourrait venir, lorsqu'il arriva des contre-temps incroyables et qui pouvaient nous rejeter bien loin de notre compte.

Le 16 juin au matin, comme je surveillais ma locomobile et que les wagons roulaient à ma satisfaction, le surveillant Bruant vint me dire :

« Conducteur, un Arabe là-bas se tord dans la colique. »

Et je lui répondis :

« Que voulez-vous que j'y fasse?... Est-ce que la colique me regarde? Allez prévenir le docteur Chabassi. »

Il partit en courant.

Je pensais que l'Arabe avait cuit ses légumes dans une casserole pleine de vert-de-gris, ce qui leur arrivait assez souvent; mais quelques instants après, tournant les yeux du côté de Toussoum, je vis deux autres Arabes qu'on apportait sur des manches de pioche en brancard; cela me surprit.

Ceux qui les portaient suivaient le chemin de la berge; ils allaient lentement, et les travailleurs se retournaient pour les regarder.

Le docteur Chabassi n'avait pas perdu de temps, il arrivait. C'était un petit vieux en redingote à l'européenne et culotte turque, la barbe grise, le tarbouche sur la nuque, un brave homme que M. de Lesseps avait sauvé de la corde, car, étant médecin de recrutement dans l'armée de Mahomet-Saïd, il exemptait les fellahs du service par douzaines, moyennant bien entendu quelques petites marques de reconnaissance de leur part. Le président avait obtenu sa grâce.

Tout cela ne l'empêchait pas de connaître son affaire; à peine eut-il vu les gens attaqués de la colique, qu'il dit :

« C'est le choléra morbus, le vrai choléra asiatique, que les pèlerins viennent encore de nous apporter comme l'année dernière à la même époque. »

Il faut te dire, Jean-Baptiste, que les musulmans sont les plus grands pèlerineurs du monde; ils arrivent du Soudan, du Maroc, de l'Arménie, des fins fonds de l'Afrique et de l'Asie; leurs chameaux défilent pendant des semaines; ils traversent l'isthme, suivent la route de l'Hedjaz, le long des côtes de la mer Rouge, et disparaissent dans le désert.

Mais quelques mois après, en revenant, ils sont maigres, décharnés comme des coucous, à force de jeûnes, de fatigues, de privations; des milliers d'entre eux meurent en route; les carcasses de leurs caravanes empestent l'air.

Qu'est-ce que nos pèlerinages auprès de ceux-là? Chez nous, on revient gros et gras,

le teint fleuri, riants et jubilants; on a trouvé de bonnes hôtelleries tout le long du voyage. Quelle misère! A proprement parler, l'Éternel doit être indigné de pareils sacrifices.

Enfin, voilà ce que déclara le docteur Chabassi, et le bruit se répandit aussitôt, d'un bout de la tranchée à l'autre, que le choléra était venu. De sorte que la débâcle commença; les Grecs donnèrent l'exemple: on avait beau leur crier : « Lâches!... gueux!... misérables!... » ils s'en allaient sans répondre, en allongeant les jambes; ils couraient au campement, faisaient leur paquet et prenaient le chemin d'Ismaïlia. Les Dalmates, les Monténégrins, les Italiens les suivirent.

Il fallut arrêter ma machine; j'avais alors deux mécaniciens, deux chauffeurs et cent cinquante hommes sous mes ordres, car ce n'est pas une petite affaire de fournir à la locomobile assez de wagons chargés pour couvrir les frais, il en faut des pioches et des pelles!

J'étais dans la désolation.

Ah! les gueux de Grecs!

Nous avons appris depuis qu'ils s'étaient sauvés jusqu'à Port-Saïd, à quatre-vingt-dix kilomètres du Sérapéum, qu'ils encombraient le port et qu'ils aimaient mieux s'embarquer sur de vieilles barques à moitié pourries, que de rester dans l'isthme. Quel malheur qu'un bon coup de vent ne les ait pas tous coulés à fond !

Moi, naturellement, je ne quittai pas les travaux, tâchant de continuer à la brouette autant que possible, et beaucoup d'Arabes restèrent aussi, parce qu'ils croyaient à la fatalité.

Je leur criais :

« Allah seul est grand!... Ceux qui se sauvent n'ont pas la foi!... Il les rattrappera tout de même.

Eux m'écoutaient en murmurant je ne sais quoi.

Aussitôt pris par les coliques, ils se couchaient sur le sable, au grand soleil, et refusaient tous les remèdes du docteur Chabassi, ce qui ne les empêchait pas de mourir aussi bien que ceux qui les prenaient tous. Ils devenaient bleus sous leur peau jaune, et quelques heures après ils étaient étendus à cinq pieds sous le sable. Arabes et chrétiens, on ne faisait pas de différence : ils sont alignés derrière les déblais, de l'autre côté du village arabe.

Et comme la dégringolade continuait, en apprenant dans l'après-midi que plusieurs d'entre nous avaient emboîté le pas à l'hôpital du campement, — des employés de bureau, des surveillants, des gens qui se portaient aussi bien que toi, Jean-Baptiste, avec lesquels nous avions trinqué le matin, et qui ne se doutaient de rien, pas plus que nous, — en apprenant ça, je ne te cache pas que nous étions aussi fort inquiets; moi-même je me disais : « Tu pourrais bien y passer tout comme un autre! ».

Or, c'est au milieu de cette déroute que je revis pour la première fois notre vieux camarade Charles Hardy. Depuis mon départ de Saint-Dié, sept ans auparavant, pour aller travailler aux chemins de fer d'Espagne, je n'avais plus de ses nouvelles; je savais seulement qu'au sortir de l'Ecole des arts et métiers il s'était engagé dans la marine marchande, et que sa mère, la vieille Catherine Hardy, de Provenchère, chaque fois que le vent soufflait et qu'on apprenait des naufrages par les journaux, faisait dire des messes pour le salut de son Charlot.

Dieu sait si je pensais à lui, quand, rentrant le soir à la cantine, je me trouve en face d'un grand gaillard, le nez long, la bouche bien fendue, les favoris en côtelettes, et la petite casquette de marin liée sous le menton, qui me regarde et me dit :

« Hé! ça n'est pas malheureux... voilà plus d'une heure que je t'attends! »

Il faisait déjà un peu sombre, mais rien qu'à sa voix je m'écriai :

« C'est Charlot! »

Et nous nous embrassâmes!

Il était tout attendri; moi je criais :

« D'où viens-tu? Tu tombes bien... tout est à la débandade!

— D'où je viens? je viens des Indes... je viens de l'Amérique... je viens de partout, mon vieux Goguel. Depuis que nous nous sommes quittés, je ne me suis reposé nulle part... j'ai fait tous les commerces : huiles, vins, thés, sucres, opium, bois de teinture... qu'est-ce que je sais! En débarquant à Suez, j'ai voulu voir le canal, et le gros Bernard, de Saucy, m'a dit à Chalouf que je te trouverais au Sérapéum; de sorte...

— Bon!... bon!... entrons... nous allons causer de ça... Hé! mère Aubry, vous n'allez pas nous servir vos rogatons, j'espère, ni vos conserves alimentaires du temps d'Adam, ni votre vin bleu... C'est vous qui nous empoisonnez! »

La grande baraque ne bourdonnait pas de monde comme les autres jours; sauf la petite Georgette qui pleurait dans un coin, la figure sur les genoux, en se rappelant la mort

de son père, au milieu des mêmes circonstances, mon camarade Ker-Forme, et le respectacle ingénieur mécanicien, M. Clément, premier organisateur des forges et chantiers de la Méditerranée, à Port-Saïd, un des hommes les plus capables de la Compagnie, et qu'on a chargé depuis d'établir encore les phares du canal et des lacs amers, sauf ces deux vieux amis, qui soupaient d'un air mélancolique au bout de la longue table, tout était vide. La mère Aubry contemplait ses marmites dans la désolation, et se bourrait le nez de tabac.

Charlot et moi nous prîmes place sans façon à côté des autres, et la vieille nous apporta ce qu'elle voulut, sachant bien que nous ne pouvions pas aller ailleurs.

Comme j'avais présenté Charlot aux amis, le père Clément, passant sa main sur sa longue barbe blanche, tout en mangeant et buvant, se prit à dire :

« Eh bien! Goguel, nous sommes donc revenus aux premiers temps du Sérapéum? La moitié des baraques sont vides, et si cela dure un mois, elles le seront toutes.

— Que voulez-vous, monsieur Clément, on croirait que le diable s'en mêle; ce n'était pas assez des Anglais, de Palmerston, de lord Strafford, de sir Bulwer, de Nubar-Pacha, il fallait encore le choléra pour la seconde fois. »

Et l'on se mit à s'indigner contre le choléra, contre les Grecs, contre les pèlerins arabes et tous les intrigants qui nous mettaient des bâtons dans les roues depuis le commencement des travaux.

Ker-Forme aurait voulu de nouvelles croisades, pour l'extermination de tous ces imbéciles qui nous apportaient régulièrement la peste de leurs pèlerinages, et le père Clément disait que ce serait inutile, parce que la race des pauvres d'esprit est indestructible, que la nature en crée tous les jours de nouveaux, et qu'après ceux-ci il en viendrait d'autres, qui seraient peut-être encore pires.

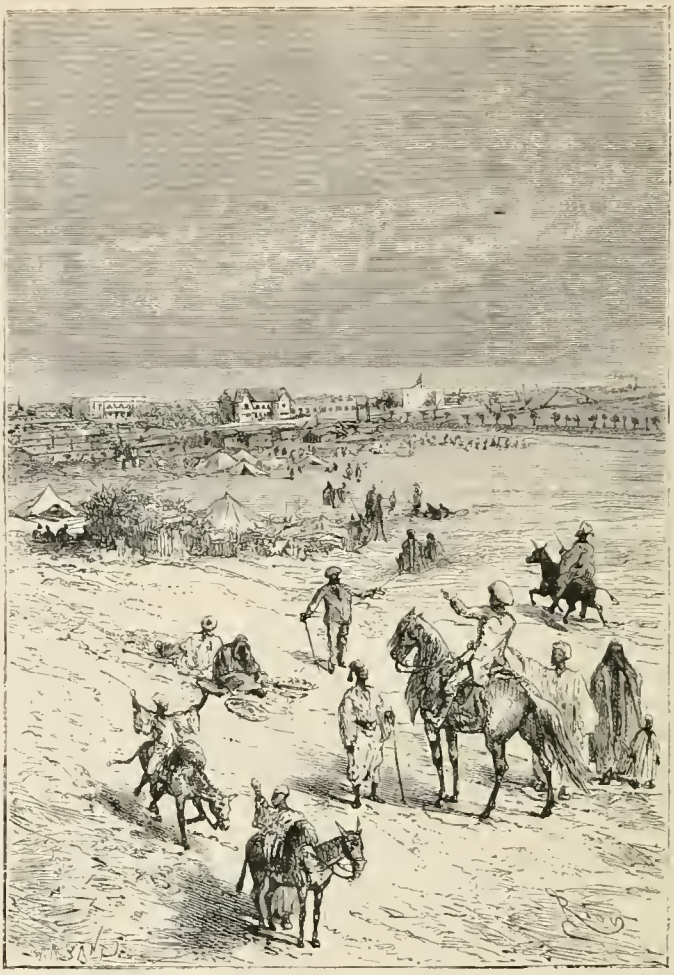
Charlot écoutait en fermant l'œil gauche à sa manière, et, seulement après avoir bu deux ou trois bons coups, il répondit au père Clément :

« Je suis de votre avis, monsieur, la bêtise est naturelle au genre humain; il faut des siècles pour la déraciner, et quand on croit avoir réussi, cela recommence. Mais c'est aux Indes qu'il faut voir le danger de la bêtise du peuple entretenu dans l'ignorance par la caste des prêtres; c'est là qu'elle fleurit dans toute sa magnificence, et qu'elle se marie agréablement avec toutes les pestes et tous les fléaux du monde. Qu'est-ce que cette petite épidémie, auprès du choléra toujours en permanence? le grand choléra de Calcutta, que j'ai vu fonctionner presque à chacun de mes voyages, car il ne se repose jamais complètement; on l'entretient avec une sorte de complaisance.

« Les gens du pays, continua-t-il, ont l'habitude d'exposer par dévotion leurs malades sur les rives du Gange, de sorte qu'à la marée l'eau monte et les entraîne. Les pauvres imbéciles, malgré leur piété, cherchent tous à se sauver; à la vue de la mort, ils se réveillent, l'instinct de la conservation prend le dessus, ils se traînent à quatre pattes; les paralytiques, les aveugles, les êtres criblés de toutes les infirmités, tous veulent en réchapper! Mais la marée de Calcutta monte de quatre mètres; le fleuve déborde et s'étend au loin; il entoure bientôt les misérables et les entraîne dans son courant. Chaque fois que les Anglais ont voulu s'opposer à cette religion stupide, qui condamne le progrès et veut en revenir à Bouddah, ils ont soulevé de grandes révoltes. Aussi laissent-ils maintenant les Indous se noyer à leur aise; après tout, le commerce est leur principale affaire; ils seraient bien bêtes de vouloir sauver des idiots malgré eux, la race en sera toujours assez nombreuse. Mais il en résulte qu'en remontant le fleuve, vous rencontrez dans toutes ses anses, autour de tous ses îlots, quelques cadavres flottant dans les hautes herbes, et des milliers de vautours, de cormorans et de corbeaux qui s'en régalent. C'est là que la peste, le choléra, toutes les maladies contagieuses prennent naissance, et voilà ce que ces gens appellent la vraie religion, la plus vieille du monde, la plus respectable, la mère de toutes les autres, la religion de Vichnou, de Schiva et d'Osiris! »

Il riait de pitié, mais nous n'avions pas envie de rire; et vers neuf heures, le docteur Dechêne étant venu nous annoncer, en sortant de l'hôpital, que notre camarade Larrague, employé de la caisse, venait d'expirer après deux heures d'horribles convulsions, et qu'une dizaine d'ouvriers auxquels il administrait du laudanum, pour leur épargner au moins la souffrance, ne passeraient sans doute pas la nuit, chacun pensa qu'il valait mieux aller tranquillement se coucher, que de continuer à se goberger et de se donner une indigestion.

Charlot et moi nous restâmes seuls en face d'un grog au rhum, que la mère Aubry venait de nous servir, il me raconta son arrivée à



J'étais en route pour Ismaïla. (Page 12.)

Suez, et le coup d'œil qu'il venait de donner aux travaux du canal d'Ismaïlia à Port-Saïd.

Il retournait à Suez. Je vis bien qu'il avait quelque projet en tête, mais il ne m'en dit rien alors, et une demi-heure après le départ des autres, nous sortîmes tranquillement pour aller dormir.

Je ne veux pas oublier une singulière rencontre que nous fîmes encore cette même nuit.

Le ciel était trouble; le desséchement du canal de Néfich avait fait s'élever une sorte de brouillard, qui remplissait l'air de je ne sais quelle odeur marécageuse; et comme nous passions devant une file de baraques avant d'arriver à la mienne, nous en vîmes une vivement éclairée à l'intérieur: c'était celle d'un garde du camp dalmate, Ballatino Antonio, un grand beau garçon à barbe noire, qui faisait les réponses aux Pères de la Terre-Sainte, lorsqu'ils venaient dire la messe au Sérapéum.

« Tiens, dis-je à Charlot, qu'est-ce qui se passe là-dedans? On dirait un commencement d'incendie. »

Et je poussai la porte entr'ouverte.

La lumière venait de cinq ou six bougies qui brûlaient autour de la table, où le pauvre Ballatino Antonio était étendu mort, en redingote et pantalon noir, mais sans gilet, une grosse rose en papier peint et un rosaire entre les mains.

Il avait succombé dans la journée; plu-

C'était la troupe de madame Dalbert. (Page 18.)

sieurs de ses compatriotes, assis sur un banc, contre le mur, le veillaient et se passaient une outre de vin avec componction : les malheureux étaient complétement ivres ; l'un d'eux chantait, en nasillant, une antienne, les yeux à demi fermés et la tête penchée sur l'épaule, comme assoupi. Nous allions poursuivre notre chemin, quand quelqu'un, arrivant derrière nous, nous dit :

« Pardon... laissez-moi entrer ! »

C'était le nommé Reboul, entrepreneur des fourrages pour les mulets et les bourricots de la Compagnie, un être chétif, qui se plaisait à faire de grandes phrases, et qui, voyant le mort sans gilet, se mit à dire :

« Mes amis, vous ne pouvez enterrer votre camarade sans gilet... c'est impossible !... Non... cela ne se peut pas... ce serait indécent et même contraire à notre sainte religion. »

Et les autres, qui n'en pouvaient plus à force de boire, trouvèrent qu'il avait raison ; ils se levèrent, prirent en trébuchant leur mort sous les bras et le dressèrent tant bien que mal.

Reboul, ayant décroché le gilet pendu au mur, cherchait à tirer les manches de la redingote du mort, qui tombait à droite, à gauche avec un bruit sourd.

« Tiens, allons-nous-en, dis-je à Charlot, c'est abominable.

— Oui, fit-il en haussant les épaules, ces gens-là méritent d'être de la religion de Vichnou ; ils en sont tout à fait dignes. »

Quelques pas plus loin, nous entrâmes dans ma baraque; nous étendîmes un de mes matelas à terre, et Charlot se coucha de son côté pour dormir.

Je me souviens qu'au bout d'un instant Charlot m'appela :

« Goguel?

— Quoi?

— Est-ce que tu ne connaîtrais pas par hasard un nommé Julien Desrôses?

— Un employé du canal?

— Non, un peintre décorateur, venu en Égypte du temps de Mohamed-Saïd. Tu n'as jamais entendu parler de lui?

— Jamais! Parle-moi du personnel de l'Entreprise ou même de la Compagnie universelle, à la bonne heure. Mais est-ce que je me connais en peinture?... Est-ce que ça m'inquiète?

— Ah! je croyais, fit-il; le hasard est si grand! »

Et, deux minutes après, je l'entendais ronfler comme un bienheureux.

Quant à moi, je ne pus fermer l'œil; la chaleur de nos baraques, surtout la nuit, était insupportable; les mouches, sorties du canal d'eau douce en partie desséché, bourdonnaient avec ce petit bruit plaintif, aigu, qui vous agace.

Deux fois je me levai pour renouveler l'air. Dehors, tout était silencieux.

Enfin, sur les trois heures du matin, j'allais m'assoupir, quand un autre bruit étrange, une sorte de tintement, de cliquetis, d'abord lointain, mais qui se rapprochait, me réveilla de nouveau.

Je me levai et je regardai dehors.

Une file de cinq ou six dromadaires longeaient le canal; leurs grandes silhouettes grises se dessinaient dans le brouillard; et comme ils passaient devant ma porte, le conducteur, un nègre assis sur le cou du premier, s'arrêta et fit arrêter ceux qui le suivaient; il n'avait que le caleçon, le taki et le bâton recourbé; en même temps je vis que sur les autres dromadaires se trouvaient des femmes, des saltimbanques, une grosse caisse, des drapeaux tricolores, des cartons, des chapeaux chinois.

C'était la troupe de Mme Dalbert, qui donnait des représentations depuis trois semaines à Ismaïlia, et dont tout l'isthme parlait.

Et comme je regardais cet étrange spectacle, une des femmes, la plus grosse, me demanda du haut de son dromadaire :

« Monsieur, est-ce que le choléra est ici?

— Oui, madame.

— Avez-vous perdu beaucoup de monde?

— Beaucoup, madame.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu!... » fit-elle en se cachant la figure des deux mains.

Et une autre alors, plus jeune, me demanda :

« Monsieur, est-ce que le choléra est à Chalouf?

— Je ne sais pas; il est possible que non; nous n'avons pas de nouvelles de ce côté. »

Alors toutes ensemble, et même deux ou trois artistes du sexe intrépide, assis derrière, s'écrièrent :

« Allons à Chalouf... oui... allons à Chalouf!... Connaissez-vous l'arabe, monsieur?

— Oui.

— Eh bien, dites donc au conducteur de nous mener à Chalouf. »

Charlot me tirait par le bras, en me disant : « Engage-les à rester, cela nous égayera tous. »

Mais de rire, après avoir perdu de bons camarades, ce n'était pas le moment, et je dis au nègre :

« Conduis ces dames à Chalouf, tu seras bien payé. »

Alors Charlot, élevant la voix, s'écria :

« Pardon... un instant!... Ces dames voudraient-elles bien me permettre de les accompagner?... J'attendais une occasion pour Suez, et celle-ci me paraît charmante.

— Ah! monsieur, c'est le plus grand service que vous pourriez nous rendre, répondit l'une de ces aimables personnes... D'aller seules par le désert, avec cet Arabe... »

Charlot n'attendit pas la fin, il me serra la main, et posant le pied sur le genou du premier dromadaire, saisissant son licol, en deux bonds il fut en selle près de la grosse dame, sans que le conducteur eût besoin de l'aider.

« Allons! au revoir, Goguel, criait-il; dans quinze jours ou trois semaines nous nous reverrons, je pense. »

Et la caravane s'éloignait à grands pas. Je la regardai deux secondes se perdre au milieu de la brume, puis je rentrai dans ma baraque faire une somme.

Cela se passait en juin 1866.

Le lendemain, MM. de Lesseps, Lavalley, Cotard, M. Guichard, chef des transports, et d'autres employés supérieurs, arrivèrent au triple galop. Ils se rendirent au campement et visitèrent, accompagnés de M. Laugaudin et des docteurs Chabassi et Dechène, d'abord l'hôpital, puis toutes les baraques où se trouvaient des malades.

M. de Lesseps et ses compagnons, aussitôt

après leur visite, voyant que l'épidémie n'était pas aussi forte que la précédente, ne s'inquiétèrent plus que des Grecs, et repartirent sur leurs chevaux, qui filaient comme l'éclair, pour Ismaïlia.

Bien loin d'arrêter les fuyards, ils couraient là-bas organiser des transports pour les aider à décamper au plus vite, car ces Grecs et tous ces gens de l'Archipel, — filous, voleurs, pirates de père en fils, — étaient la vraie peste de l'isthme; cette race abominable ne faisait rien de bon et faisait beaucoup de mal; c'est elle qui, les jours de paye, attirait les travailleurs dans les tripots de Suez et d'Ismaïlia, où l'on jouait dans une heure le gain de tout le mois; c'est elle qui biseautait les cartes, qui donnait les coups de couteau; c'est à cette race dégradée que s'adressait surtout le président, lorsqu'il disait sur les chantiers :

« Tout le monde est libre ici... mais que les fainéants s'en aillent; c'est le plus grand service qu'ils puissent nous rendre; quand on ne fait rien, on gêne les autres. »

Le pire, c'est que ces bandits, une fois pris sur le fait, arrêtés et convaincus, étaient réclamés par leur consul d'Alexandrie, pour les faire juger en Grèce, d'où les braves gens ne tardaient pas à revenir sous un autre nom, recommencer le même métier.

A la fin, sur la demande du gouvernement égyptien, quelques vieux renards de la police européenne vinrent leur rendre visite; ils les dénichèrent partout; on les expédiait tout de suite en Grèce, sur de vieux navires à moitié pourris, qui coulaient souvent en route. Alors les Grecs comprirent que le métier n'était plus bon et disparurent; il ne resta que les travailleurs et les négociants honnêtes.

Mais nous n'en étions pas encore là, malheureusement, et M. de Lesseps se dépêcha de faciliter à tous ces mauvais sujets les moyens de déguerpir.

Chez nous, au Sérapéum, on distribuait matin et soir du café aux travailleurs; il était même question d'évacuer le campement et le village arabe.

Quelques jours après, M. Guichard, étant revenu, trouva l'hôpital vide; plusieurs malades, au moyen de frictions, avaient été sauvés; d'autres étaient morts. Il n'existait plus dans les baraques que des cas isolés; en conséquence, les projets d'évacuation furent abandonnés, tout rentra dans l'ordre ordinaire.

IV

A la fin de juillet, on ne parlait plus du choléra; c'était passé. Les travaux avaient repris avec une nouvelle ardeur; onze cents hommes étaient à l'ouvrage dans notre seule section, le triple à Chalouf, où le canal se creusait à sec et à fond, parce que le terrain, étant trop dur et semé de roches, les dragues ne devaient pas aller là.

Ce chantier de Chalouf, où se concentrait provisoirement le travail, ressemblait à un gouffre.

Notre ingénieur en chef, M. Cotard, venait tous les huit jours au Sérapéum; M. Lavalley l'accompagnait quelquefois. Ils arrivaient à cheval et regardaient; chacun avait le droit de leur parler et de leur présenter des observations. M. Cotard en prenait note; M. Lavalley écoutait jusqu'au bout et répondait tout de suite. Je le vois encore sur son Old-Roderer, au bord de la tranchée; c'était un homme grand, sec, froid, le nez aquilin, les favoris à l'anglaise. Il donnait ses ordres d'un ton bref, clair et net, comme un homme sûr de lui-même. Il fallait avoir l'esprit bien bouché pour ne pas le comprendre du premier coup; mais quand on ne le comprenait pas, il vous lançait un regard de mépris terrible, qui vous ôtait l'envie de lui demander d'autres explications.

Quelquefois, avec le bout de sa cravache, il vous traçait un dessin, qui vous aidait à mieux comprendre.

Voilà comme je l'ai toujours vu; quant à moi, je n'ai jamais eu à me plaindre de lui ni de l'Entreprise, car, lorsque le travail s'exécutait convenablement, vous étiez bien récompensé. Après avoir payé mon sous-chef et mes surveillants, j'ai fait quelquefois mes douze cents francs par mois, et même plus; il fallait pour cela des circonstances exceptionnelles, des difficultés à vaincre dans un temps donné; si vous dépassiez le temps fixé, chaque jour de retard vous était pris en déduction. Mais je te raconterai cela, Jean-Baptiste, à mesure que les circonstances se présenteront.

M. de Lesseps, lui, quand il n'était pas en France, en Turquie, en Angleterre, ne faisait que parcourir le canal d'un bout à l'autre; je ne crois pas qu'aucun autre homme ait autant circulé dans sa vie. Même quand il était absent, ses chevaux venaient tous les jours,

conduits par des domestiques ; et les ouvriers, qui considéraient le Président comme le défenseur de leurs droits, en voyant ces belles bêtes, se disaient :

« M. de Lesseps est dans son chalet, à Ismaïlia, il viendra un de ces quatre matins. »

Ensuite, quand il arrivait, accompagné de grands personnages, d'étrangers de distinction, capables de répandre la bonne nouvelle et de dire la vérité sur les progrès du canal, rien que de le voir aller, venir, gesticuler, et de penser qu'il parlait de nous, c'était une véritable satisfaction ; le dernier travailleur arabe, appuyé sur sa pioche, le regardait avec admiration.

Et lorsqu'il nous adressait enfin quelques paroles sur la patrie, sur la grandeur de l'œuvre et l'honneur qui nous en reviendrait, on avait envie de l'interrompre à chaque mot, pour crier :

« Vive de Lesseps!... Vive la France!... »

On oubliait le reste : les appointements, les gratifications, tout ce qu'on voulait demander ; on n'y pensait qu'au moment du départ, au roulement du galop dans la poussière.

En a-t-il eu de beaux jours à galoper, à s'embarquer, à revenir, à parler, à expliquer, à encourager, à porter des toasts, à prononcer des speechs, et à voir tout marcher aux applaudissements du public et des Anglais eux-mêmes, malgré Palmerston!

Mais c'est au milieu des jeunes dames anglaises, russes, françaises, américaines, qu'il fallait le contempler ; les respectables, plus loin, dans le grand chariot attelé de dromadaires, les roues larges de trente centimètres, pour aller en pèlerinage à Jérusalem, à Bethléem, au Sinaï. C'est là qu'il voltigeait et caracolait parmi la jeunesse, adressant tout de même de temps en temps un petit compliment flatteur aux vénérables ladies, pour les consoler de leur carriole.

Oui, Jean-Baptiste, voilà ce que j'appelle une existence grande, utile, tournée à la justice, au bon sens.

Enfin, tu vois d'ici la chose, je n'ai pas besoin de t'en dire plus : c'était le diplomate ; et les autres, — les hommes de science, les hommes d'administration, — étaient les hommes d'exécution. Il les avait tous mis dans sa manche et se disait bien sûr tous les jours :

« Je veux que le canal se fasse, et il se fera... parce que c'est nécessaire pour le commerce, pour la civilisation, pour la gloire de la France! Et j'entraînerai tout le monde, même ceux qui n'en veulent pas ; ils seront forcés à la fin de se taire et de reconnaître que je suis plus fin qu'eux tous, plus fort et plus grand. »

Que le canal soit à n'importe qui, c'est toujours un Français qui l'a fait ; l'Amérique est aux Yankees, mais un Génois l'a découverte. Qu'on le dise ou qu'on ne le dise pas, Jean-Baptiste, cela revient au même, car c'est la vérité.

Cependant notre tranchée avançait rapidement, grâce aux milliers de travailleurs qui se présentaient de jour en jour ; elle s'étendait sur la ligne du futur canal maritime ; elle avait vingt mètres de large, deux de profondeur, et parcourait environ seize kilomètres, de Toussoum aux lacs amers ; le seuil du Sérapéum était traversé.

Alors on avait circonscrit de digues trois grandes dépressions de terrain touchant la tranchée du côté Asie ; on les avait fermées pour empêcher l'eau de se répandre dans le désert, lorsqu'on couperait le barrage entre le village arabe et le village européen, qui séparait notre rigole du canal d'eau douce. Et comme le canal d'eau douce avait sa prise au Caire, il se trouvait à six mètres au-dessus de la mer, juste à notre niveau, et devait remplir jusqu'au bord notre rigole, en même temps que ces dépressions de terrain, qui formeraient alors des lacs artificiels où l'on porterait facilement en bateau les déblais, à mesure que les dragues étendraient et creuseraient notre tranchée.

Cette idée venait de M. Lavalley, et sans elle peut-être le canal maritime aurait traîné de longues années.

Un soir, revenant du chantier, je trouvai mon ami Saleron au pied de la butte, derrière les ateliers. Il allait monter et me dit :

« Venez avec moi, Goguel, jetons un coup d'œil sur l'ensemble des travaux, car Ismaïl-Pacha vient d'envoyer seize mille fellahs pour creuser le canal d'eau douce, ce qui nous annonce que bientôt la coupure sera faite. »

Nous partîmes donc ensemble, grimpant des pieds et des mains dans le sable, jusqu'au sommet de la butte, l'un des points les plus élevés de l'isthme.

Le soleil allait se coucher, ses derniers rayons éclairaient obliquement le désert de la Syrie, où l'on aurait marché des semaines et des mois avant de rencontrer une culture ; à peine de loin en loin quelques broussailles desséchées, une touffe de tamaris, apparaissaient-elles dans l'étendue.

Devant nous se prolongeait en ligne droite

notre tranchée, avec ses déblais en cavaliers, ses fourmillements de travailleurs; et à nos pieds se trouvaient les toits blancs du campement, les tas de charbon, les ateliers, les écuries; c'était un coup d'œil sec, aride, comme celui d'une ligne de chemin de fer.

« Notre rigole ne fait pas grande figure, dit Saleron après avoir repris haleine; si jamais le canal maritime se termine, ce sera tout autre chose : quatre-vingts mètres de largeur, quinze, vingt, trente de profondeur, selon les renflements du terrain; quarante à cinquante millions de mètres cubes à déplacer, dont huit au moins pour notre section seule, ce n'est pas une petite entreprise. »

Il me regardait, et j'avais envie de rire.

« Tenez, dit-il, du point où nous sommes, pour arriver au fond de la cuvette, il faudra descendre de trente mètres sur vingt-deux de largeur au fond; quel gouffre épouvantable cela suppose! »

Je m'étais déjà dit cela cent fois, et tous les camarades se tenaient les côtes pour s'empêcher de rire, quand on en parlait; MM. de Lesseps, Lavalley et Cotard seuls avaient la foi.

Enfin, mon ami Saleron m'ayant expliqué le système des dragues, la façon dont elles seraient élevées par une écluse dans le canal d'eau douce, et puis introduites dans notre rigole au moment d'une forte crue du Nil; comment elles enlèveraient un mètre cube de déblais en trois godets, et le verseraient sur les berges au moyen de longs couloirs; pour ne pas le contrarier, je fis semblant d'être convaincu.

La seule objection qui lui paraissait sérieuse, c'était que le sable pouvait n'être pas étanche, et que, dans ce cas, il absorberait l'eau douce à mesure qu'elle viendrait.

Mais, sous ce rapport, je n'avais pas d'inquiétude.

« Quant à cela, lui dis-je au moment où nous redescendions de la butte, pourvu que les dragues fassent bien leur service, je vous réponds que le sable fera le sien et qu'il retiendra l'eau comme une bouteille. Dans nos montagnes sablonneuses des Vosges, quand il pleut durant des semaines, l'eau ne pénètre pas de cinquante centimètres en terre; elle coule à la rivière comme sur un toit.

— C'est aussi ce que je pense, disait-il; mais des ingénieurs de la Compagnie, des hommes très-savants, pensent le contraire.

— Les savants ont quelquefois des idées impossibles, lui dis-je; dans le temps, ils soutenaient que le niveau de la mer Rouge était de neuf mètres au-dessus de la Méditerranée; le poids de neuf mètres d'eau, multiplié par la surface de la mer Rouge et de l'océan Indien qui pousse derrière, aurait enlevé l'isthme de Suez, comme un boulet de quarante-huit crèverait une feuille de papier; ils ne voyaient pas cela, les savants; ils étaient trop savants pour se rappeler que la terre est ronde. »

Saleron se faisait du bon sang à m'entendre.

C'est ainsi que nous arrivâmes au bureau de notre chef de section, M. Laugaudin, qui me demanda pour combien de jours je pensais avoir encore du travail sur mon chantier.

Je lui répondis :

« Huit jours.

— C'est bien, dit-il ; aussitôt votre travail terminé, nous enverrons la locomobile à Chalouf, et, d'après l'ordre de M. Lavalley, nous ferons la coupure; notre tranchée, étant fermée aux deux bouts par de solides barrages, se remplira dans un jour; mais quant aux lacs artificiels, pour ne pas entraîner les berges et risquer de mettre le canal d'eau douce à sec jusqu'à Zagazig, il faudra modérer l'entrée de l'eau par des vannes; selon nos calculs, le remplissage nous prendra trois semaines pour le bassin 158, et un mois pour le bassin 125, vers Toussoum; quant au bassin 175, on le remplira plus tard, lorsque les dragues se porteront de ce côté. Il faudra laisser les sables s'imprégner d'eau lentement. Vous surveillerez l'établissement des vannes et des coulottes, et puis vous aurez sous vos ordres un chantier de déblai sur le bassin 158. »

Je ne fus pas fâché de cet ordre, car dix-huit mois de terrassements consécutifs, en plein soleil d'Égypte, cela commençait à me paraître un peu monotone; j'éprouvais une certaine satisfaction à changer d'exercice.

V

Tout se passa comme l'avait ordonné M. Laugaudin.

La coupure ne fut pas longue à faire, car un petit embranchement se détachait du canal d'eau douce et venait jusqu'au Sérapéum ; il suffit de le prolonger jusqu'à la tranchée, qui se remplit dans une nuit ; les vannes et les coulottes ne laissèrent entrer l'eau dans les

bassins que selon la mesure qu'on voulut bien leur donner.

M. Lavalley surveillait lui-même le remplissage des lacs artificiels, comme toutes les autres opérations importantes ; son associé, M. Borel, venait rarement dans l'isthme ; il était chargé de l'administration générale et résidait à Paris.

Depuis mon arrivée en Égypte, je n'avais encore vu que le travail libre, tel qu'il était organisé chez nous ; je voulus voir alors le travail des fellahs, et le premier dimanche qui suivit leur arrivée au kilomètre 16 du canal d'eau douce, j'enfourchai Choubra et je poussai un temps de galop jusque-là.

Seize mille hommes à l'ouvrage, c'est un grand spectacle, Jean-Baptiste, mais seulement quand tout se fait avec ordre, quand tout est calculé d'avance, quand chacun a sa tâche marquée, et qu'aucun trouble ne règne, ni dans le commandement, ni dans l'exécution.

C'est ce que M. Cotard, notre directeur, avait établi sur nos chantiers : aucune force n'était perdue, parce que toute force libre se paye argent comptant, et qu'il faut en tirer le meilleur parti possible.

Les ingénieurs de la Compagnie universelle ne s'étaient pas trouvés dans les mêmes conditions à l'origine du canal maritime ; comme les fellahs ne coûtaient rien, ils s'étaient dit sans doute :

« Chaque fellah fait peu individuellement, il ne donne pas la moitié de ce qu'il pourrait donner, c'est positif ; mais vingt fellahs, au bout de la journée, ont pourtant fait un beau tas de déblais ; et en ajoutant les tas aux tas, pendant dix, vingt ou trente ans, le canal se terminera tout de même ! »

Je te dis les choses telles qu'on me les a racontées cent fois. C'était le système oriental, le système des Turcs, des pachas.

Je vis alors ce beau système en action.

Le canal était plein de boue liquide ; les fellahs, par centaines, des hommes et des quantités de gamins tout nus, barbotaient dans la vase presque jusqu'aux aisselles, comme des grenouilles dans une mare ; les uns portaient des couffins, sorte de paniers à deux poignées qui se fabriquent en masse dans la haute Égypte ; d'autres les chargeaient à la pelle, et quelquefois, quand les couffins manquaient, ils plaquaient sur les reins de leurs camarades un tas de boue, que les pauvres diables retenaient des deux mains par derrière, se dépêchant d'aller le secouer sur la berge. Mais cette boue, au grand soleil, s'attachait vite ; en haut, il fallait la racler.

Tout cela montait, descendait, courait, faisait semblant de rire, d'être de bonne humeur.

Sur le chemin de halage et sur les berges se tenaient debout les cheiks de chaque village appelé à la corvée, en robe noire ou bleue et gros turban blanc ou vert, appuyés sur un grand bâton. Ils encourageaient leur monde. Et plus loin, en arrière, se tenait à cheval le bey turc, au milieu de ses cavas.

Ce groupe à cheval, au milieu de ces êtres humains grouillant dans la fange, sous le soleil ardent, était terrible à voir : c'était la force, la puissance farouche du maître impitoyable et brutal veillant sur ses esclaves.

Les fellahs semblaient rire ; mais, à peine le cheik avait-il une distraction et détournait-il les yeux... crac ! un coup de pioche éventrait le couffin fourni par le gouvernement.

Mais aussi gare si le cheik avait vu faire le coup ! Aussitôt le coupable était saisi par les cavas, jeté à terre, étendu sur le ventre, et, malgré ses cris, ses plaintes, ses invocations à la barbe du Prophète, la courbache lui traçait des raies bleues, jaunes et rouges sur la plante des pieds, jusqu'à ce que le Turc impassible fît signe que c'était assez.

Voilà le travail des fellahs !...

C'est la corvée du bon vieux temps !... La corvée du roi très-chrétien, du couvent, du seigneur... Oui, c'est ainsi qu'étaient traités les paysans de France avant 1789.

Et c'est pour cela que la nation a fini par se révolter ; qu'elle a confisqué les terres des émigrés et qu'elle les a vendues aux malheureux qui les cultivaient depuis des siècles, n'obtenant d'autre salaire que des coups ; c'est pour cela qu'elle les a défendues contre toute l'Europe soulevée par ces nobles barbares, et que, au lieu d'être encore aujourd'hui des fellahs, nous sommes devenus des citoyens, dont les droits et les devoirs sont inscrits dans les lois.

Tu sais, Jean-Baptiste, que de mauvaises gazettes ont reproché dans le temps à la Compagnie universelle du Canal de Suez de se servir des fellahs pour faire le canal maritime, et que Nubar-Pacha, ministre du khédive Ismaïl, homme très-capable, mais complétement dévoué à son maître, est même venu protester en France contre cet abus.

C'était une mauvaise plaisanterie.

Si Nubar avait dit :

« Nous voulons abolir la corvée en Égypte, et M. de Lesseps, en vertu de son contrat, s'y oppose ! »

Alors l'affaire aurait été sérieuse.

Mais de venir nous dire :

« Vous autres Français, qui regardez tous les hommes comme des frères, vous ne devez pas vous servir des fellahs ; c'est un privilége qui nous appartient à nous seuls, parce que nous les regardons comme des bœufs, comme des ânes et des dromadaires. Rendez-nous donc nos fellahs, que nous vous avons loués trop bon marché, et qu'il nous serait plus profitable d'employer ailleurs ! »

Quelle farce !

Il faut avouer que ces Orientaux ont parfois des idées singulières, et qu'ils nous croient un peu trop bêtes.

Mais Nubar avait sans doute donné d'autres raisons aux journaux qui le soutenaient, des raisons plus solides et qu'ils ont gardées pour eux.

Enfin, quoi qu'il en soit, tu peux te faire une idée du travail des fellahs, d'après ce que je viens de te dire. Ils font ce que faisaient leurs pères depuis trois mille ans, sous les Pharaons, sous les empereurs grecs, sous les Romains, sous les Arabes et les Turcs. Rien n'est changé !

C'est à cet état d'abrutissement que les a réduits la caste de leurs prêtres, toujours avec les vainqueurs, jamais avec les vaincus ; soutenant l'envahisseur dès qu'il avait le dessus, partageant avec lui le pouvoir et ses jouissances ; invoquant Dieu, pour asservir encore davantage les victimes et leur ôter le courage de se révolter, de reconquérir leur indépendance, leur dignité.

Voilà le fond de toutes les histoires.

Il n'y a que nos évêques à nous qui soutiennent le peuple contre les puissants de la terre ; qui considèrent le pauvre à l'égal du riche ; qui prêchent d'exemple le désintéressement, l'humilité, la mansuétude, le pardon ; qui respectent les lois du pays, et qui mettent toujours les intérêts de la patrie avant leurs intérêts particuliers et ceux de leur chef, notre saint-père le pape.

Aussi le peuple les vénère, — et il a bien raison !

VI

Quelques jours après ma visite aux fellahs, en revenant un soir du chantier, qu'est-ce que je trouvai dans ma baraque ? Le grand Charlot, avec un nommé Van den Bergh, planteur, armateur et négociant à Batavia.

Ils avaient loué trois chameaux pour visiter l'isthme ; le chamelier de Suez, Arambourou-Omar, leur servait de guide.

Toute la caravane se trouvait dans mon jardinet, parmi mes choux, mes radis et ma salade.

Tu te figures quel ravage, Jean-Baptiste ! Si ce n'avait pas été Charlot, je me serais fâché ; mais avec un vieux camarade, on n'y regarde pas de si près ; j'eus même l'air d'être content.

Ce Van den Bergh était maigre, jaune et transparent comme un parchemin ; on aurait vu le jour à travers ses côtes, mais il était riche à millions, d'après ce que me dit Charlot ; il avait des plantations, des navires, des esclaves en masse ; il avait aussi des femmes à la douzaine, c'est dans cet état qu'elles l'avaient réduit.

Malgré ses millions, je me dis en le voyant que j'aimais mieux être dans ma peau que dans la sienne.

Il était assis sous ma tonnelle, et quand Charlot nous eût présentés l'un à l'autre, il resta longtemps à me regarder de ses grands yeux pâles, d'un air rêveur, et puis il finit par me dire :

« Il y a dix-neuf ans, quand je passai dans l'isthme avec le courrier de la malle des Indes, pour aller recueillir à Java la succession de mon oncle Tobie Van den Bergh, j'avais une santé comme la vôtre, monsieur Goguel.

— Je vous crois, monsieur, lui répondis-je, car vous êtes bien bâti, vous deviez être un solide gaillard dans votre temps.

— Oui, fit-il en souriant, oui, j'ai largement usé de mon capital, et je ne m'en repens pas !... Non... je ne m'en repens pas ! »

Je crois qu'il s'en repentait tout de même un peu, ne pouvant plus recommencer la danse.

Arambourou vint nous servir le café dans de petites tasses chinoises grandes comme des coquilles de noix, et M. Van den Bergh nous offrit des cigares délicieux.

Lui ne fumait plus ; étant poussif, il devait se contenter du parfum des autres.

Ils arrivaient à cheval et regardaient. (Page 19.)

Voilà ce que c'est, Jean-Baptiste, que d'avoir brûlé, comme on dit, la chandelle par les deux bouts, et de se trouver usé jusqu'à la corde.

Nous causâmes longtemps du canal, des travaux, du nombre des ouvriers sur les chantiers, du prix de la main-d'œuvre pour les Européens et les Arabes, de la quantité de sable qu'il nous restait à extraire, de l'arrivée prochaine des dragues et de leur puissance, enfin de toute l'Entreprise en gros et en détail.

Après cela nous parlâmes de la nouvelle situation où se trouvaient les puissances en Europe depuis Sadowa.

Mais ce qui me surprit dans un homme aussi positif, c'est que dans cette guerre, si dangereuse pour tout le monde, il en voulait beaucoup moins aux Prussiens, cause unique de tout ce bouleversement, qu'aux Anglais, qui ne s'en étaient pas mêlés du tout. Il leur souhaitait toutes les misères, et je crois qu'il nous en souhaitait autant à nous autres Français, qu'il accusait d'avoir conquis son pays soixante-douze ans avant, sous la première République, de se l'être annexé jusqu'en 1814, et de l'avoir entraîné dans toutes nos misères.

Son grand nez blanc se recourbait en parlant de ces choses lointaines, et ses yeux pâles s'allumaient comme des lanternes.

Je regardais Charlot, qui souriait et lui disait :

« Calmez-vous, monsieur Van den Bergh :

Ils portaient à deux le panier de la mère Aubry. (Page 28.)

votre état nerveux ne vous permet pas de si longues discussions irritantes, qui n'aboutissent à rien. »

Mais il ne voulait rien entendre et disait :

« Laissez-moi !... j'ai raison, et quand j'ai raison, le reste m'est parfaitement égal. »

Puis il reprenait d'un air de satisfaction :

« Maintenant la partie est engagée, les Prussiens ont gagné la première manche et relégué l'Autriche dans son coin, la seconde, ils la joueront contre vous; si vous aviez bougé après Sadowa, ce serait déjà fait, heureusement vos troupes étaient au Mexique, vous avez été prudents malgré vous; ils la gagneront aussi, car ils s'y préparent depuis cinquante ans, et vos meilleures armées se sont englouties en Crimée, en Italie, au Mexique; et la troisième ils la joueront contre l'Angleterre; l'enjeu de la partie, c'est la Hollande. C'est malheureux pour nous autres Hollandais, mais tôt ou tard cela devait arriver, comme pour le Schleswig-Holstein; il était impossible de supporter la situation plus longtemps. Le despotisme des mers est le plus épouvantable des despotismes, tous les peuples en souffrent, il fallait que cela finît d'une manière ou d'une autre; l'aristocratie anglaise, avec sa marine exclusive contraire au droit des gens, ne peut durer toujours. Ne s'est-elle pas opposée à votre canal ? N'a-t-il pas fallu la pression de l'opinion de tous les peuples et de plusieurs gouvernements, pour l'empêcher d'intervenir ? C'était tout simple, ce canal doit rétablir une

jour la grande route de l'Asie, interceptée bêtement au xve siècle par les Turcs, qui se sont coupé eux-mêmes les vivres en jetant leur cimeterre en travers de la carte, et décidant ainsi toute l'Europe à prendre le chemin du Cap. Votre canal doit forcer le commerce du monde de repasser par la Méditerranée; il doit ranimer le commerce et la marine de l'Italie, de l'Espagne, de la Grèce; il doit réveiller le génie des races latines, tombé dans le marasme faute de communications. Cela suffisait à ces aristocrates anglais pour résister au progrès, pour vous mettre des bâtons dans les roues. C'était une grande idée, une idée généreuse à la française, dont l'univers était appelé à profiter; une œuvre de paix, car tous les peuples ont besoin de travail, de commerce, de débouchés pour leurs produits; la mer est le bien de tous! Aussi Palmerston n'en voulait pas; il a fallu que le peuple anglais lui-même, par esprit de justice, vînt vous appuyer et lui forcer la main. Est-ce vrai, monsieur Goguel? fit-il en me regardant en face.

— Sans doute, lui dis-je, il y a beaucoup de vrai là-dedans.

— Tout est vrai, dit-il. Mais aujourd'hui les affaires vont être portées sur un autre terrain, bien autrement grave pour cette aristocratie britannique que pour votre canal. On peut dire qu'elle branle au manche et que rien ne peut la sauver. Elle a eu beau s'emparer de tous les golfes, de tous les caps, de tous les détroits, de toutes les îles du monde, pour couper le chemin aux autres et les effacer de la carte des nations commerçantes quand il lui plaît... bientôt... bientôt on va la saisir corps à corps chez elle. Vous êtes jeunes et vous verrez ça!... Ces Anglais qui, par la ruse et la violence, vous ont pris à vous Français le haut et le bas Canada, la Nouvelle-Écosse, Terre-Neuve, la Grenade, Saint-Vincent, Saint-Dominique, Saint-Christophe, Tabago, Sainte-Lucie, l'Ile-de-France; à l'Espagne, la Jamaïque, le Honduras, Campêche, la Trinidad, les îles Falkland; à nous, Demerary, Essequibo, Berbice, le Cap, sans parler de ce qu'ils ont enlevé à la Turquie, au Danemark et aux autres puissances; ces Anglais qui, en somme, ne sont que trente millions d'hommes pour dominer tout le globe, vont enfin trouver leurs maîtres!... C'est moi, Van den Bergh, qui vous le dis; l'heure est proche, et toute la terre respirera; les quatre-vingt-dix millions d'Indous qu'ils habillent malgré eux de leurs cotonnades, en leur refusant une poignée de riz et quelques grains de sel qui leur seraient bien plus nécessaires; tous ces millions d'êtres humains lèveront les mains au ciel, pour le remercier de ce soulagement inespéré. »

M. Van den Bergh gesticulait comme un véritable fou; et je dois t'avouer, Jean-Baptiste, que plus d'une fois pendant cette longue tirade je regardai Charlot, pour lui demander si la cervelle du pauvre homme n'avait pas complétement déménagé.

Les Hollandais n'ont pas la réputation d'être de grands discoureurs, et c'était une raison de plus de croire que celui-ci ne se trouvait pas dans son état naturel.

« Mais, monsieur Van den Bergh, lui dis-je, à supposer que les Allemands parviennent à nous battre, comme vous le croyez, grâce à leur magnifique organisation préparée depuis cinquante ans, comment pourraient-ils lutter contre les Anglais sur mer, eux qui n'ont pas de marine?

— Pas de marine! fit-il en haussant les épaules. Quand on a des côtes, et quand on a des marins, des ports, du bois, du fer, du chanvre, du charbon, on a bientôt des vaisseaux, des canons et tout ce qu'il faut pour passer un bras de mer comme la Manche. Depuis le commencement du monde, les nations exclusivement maritimes ont été dévorées par des peuples de terre ferme : Tyr, Carthage, Venise, Gênes, enfin toutes ont passé par là. Il suffit d'être le plus fort pendant quinze jours pour en venir à bout; une expédition d'un mois et la réunion de toutes les matières premières nécessaires ne sont pas une grande histoire. Votre premier Bonaparte, qui se calquait sur les Romains, le savait bien. Et d'ailleurs la Prusse, en s'annexant la Hollande et la Belgique, aura, depuis le Niémen jusqu'aux bouches de l'Escaut, autant de côtes en Europe que les Iles-Britanniques; c'est un des pays les mieux situés pour le commerce et la navigation; il est maître des embouchures de quatre grands fleuves, qui traversent toutes les provinces de l'Allemagne du Nord, et d'un grand nombre d'autres rivières navigables. Les Prussiens avaient depuis longtemps les ports de Stettin, de Colberg, de Dantzig, de Memel et de Pilau, excellents pour la marine marchande: ils viennent de s'en donner deux de premier ordre pour la marine de guerre : Kiel et Jahde; ils sont en train d'augmenter leur marine militaire; le budget de la Prusse, au moment où je vous parle, monsieur Goguel, s'élève pour cet objet important à trente-cinq millions de thalers, ce qui fait plus de cent

millions. Et si vous ajoutiez à tout cela les fleuves, les ports, les forces navales de la Hollande, vous verriez une situation maritime fort respectable.

— Comment, lui dis-je, vous Hollandais, vous, un peuple libre, indépendant, vous pourriez un jour vous courber sous le joug des Prussiens; vous prévoyez cette situation avec calme?

— Écoutez, monsieur Goguel, fit-il d'un ton flegmatique, nous avons été la première nation maritime du monde; les Anglais, joints quelquefois aux Français, nous ont anéantis comme puissance politique; nous n'avons plus d'amour-propre; nous ne voyons plus que nos intérêts matériels... A qui la faute? Et puis à quoi bon se fâcher contre les choses? Cela ne leur fait rien, cela ne les empêche pas d'exister! Si jamais les Allemands l'emportaient sur vous, comme sur l'Autriche, ils voudraient profiter de leurs avantages, et le seul profit réel, durable, qu'ils pourraient en tirer, ce serait de s'enrichir; pour s'enrichir, il leur faudrait une bonne marine, de bonnes colonies. Tout cela ne conviendrait pas aux Anglais, il faudrait donc en venir aux mains, car, comme l'a dit Bismarck, c'est par le fer et par le feu que se tranchent les grandes questions. Nous autres Hollandais, nous ne sommes guère plus en état de résister que le Hanovre.

— Mais en rompant les digues?... dit Charlot.

— Rompre nos digues et nous engloutir pour faire plaisir aux Anglais, qui nous ont abaissés et dépouillés de tout ce qu'ils ont pu nous prendre!... s'écria M. Van den Bergh, allons donc! nous serions bien bêtes. Si les Anglais, les Français et les Autrichiens comptent là-dessus, ils ont tort. La force des choses, c'est que le commerce du centre de l'Europe passe entre les mains des Prussiens et les nôtres, sur tout le versant de la Baltique et de la mer du Nord. C'est un principe que tout pays industriel ayant les matières premières en abondance, qui ne se crée pas de marine, est appelé à disparaître. C'est justement le cas, et je ne crois pas que les Prussiens veuillent se laisser dépecer par n'importe qui... Que je me fâche ou que je rie, monsieur Goguel, cela ne changera rien à l'état des choses. »

Les discours de M. Van den Bergh m'avaient rendu tout pensif, et je finis par demander à cet original s'il considérait notre canal maritime comme inutile.

« Tant que la guerre menacera, dit-il, le canal maritime n'aura pas le quart de sa valeur; mais après la guerre, si les Anglais sont battus, toute l'activité du monde se portera vers le commerce, le droit des gens sera rétabli sur mer, et votre canal maritime ne sera plus assez large pour recevoir tous les bateaux qui voudront passer. Tout ce qui nuit à la paix nuit aussi à votre canal. »

Voilà ce que me dit ce monsieur, et si je t'en parle, c'est qu'il avait prévu notre guerre avec la Prusse.

Je me souviens aussi qu'il me dit que la Russie serait exclue définitivement des affaires de l'Europe, et que les Allemands lui diraient tranquillement : « Allez là-bas, en Asie, c'est votre chemin, et tâchez de nous laisser tranquilles. Happez Constantinople si vous pouvez; nous ne serons pas fâchés d'une pareille diversion, pendant notre affaire avec les Anglais; mais ensuite nous aurons encore à nous entendre, à régler nos comptes pour la Courlande, l'Esthonie et la Livonie. »

Il parlait avec beaucoup d'aplomb. Reste à savoir maintenant si la seconde partie de sa prédiction s'accomplira, Jean-Baptiste. C'était un finaud de premier ordre; mais je crois qu'il se trompait sur le patriotisme de ses compatriotes et sur la marine allemande. Pourquoi les Allemands auraient-ils besoin d'une marine? La haute aristocratie de la Prusse et celle de l'Angleterre peuvent très-bien s'entendre, faire des traités, se marier entre elles; et quant au peuple hollandais, je crois qu'il a trop de cœur et qu'il aime trop son pays, pour se laisser avaler par les Allemands sans se défendre. Tout se passera donc comme autrefois, j'espère; d'autant plus que les Anglais, qui ne sont pas bêtes, occupent déjà Aden, ce qui leur permet de concentrer toutes leurs forces rapidement en Europe et en Asie, selon le besoin.

Il pouvait être alors huit heures du soir, et comme M. Van den Bergh n'avait pas l'air de vouloir aller dormir, n'ayant pas encore soupé, j'envoyai mon saïs Kemsé-Abdel-Kérim me chercher une bouteille de vin à la cantine, avec quelques autres petits accessoires; Charlot n'était pas fâché non plus de se mettre quelque chose sous la dent.

Depuis deux ou trois heures, Ker-Forme avait emmené l'équipe de nuit à la tranchée, mes hommes à moi se reposaient. Le plus grand silence régnait aux environs, et, sauf une lampe qui brillait sous la tonnelle, tous les feux du campement étaient éteints.

Un quart d'heure environ après le départ

de Kemsé, nous l'entendîmes revenir causant et riant avec Georgette ; ils portaient à deux le panier de la mère Aubry, le tenant chacun d'une main par l'anse.

« Nous voilà, Goguel, dit Georgette tout ébouriffée ; tu n'auras pas grand'chose, les autres ont tout avalé. »

Elle riait, montrant ses petites dents blanches, et se mit à déployer la nappe sur la table d'un air joyeux, insouciant, sans regarder mes convives et ne s'adressant qu'à moi. Kemsé l'aidait.

« Ah ! faisait-elle, Kemsé est arrivé juste à temps, nous allions fermer. Par bonheur, la mère Aubry avait mis de côté la moitié d'un gigot et le fond d'un saladier, pour son déjeuner de demain ; c'est tout ce que nous avons ; et puis ces quatre oranges ; mais je sais que tu n'aimes pas les oranges, un bon morceau de fromage te convient mieux. »

Et poussant un éclat de rire :

« Tiens... il en reste... Oui... Au fond du panier, avec la bouteille de rouge. »

Elle me regardait :

« Hé ! tu ne me dis rien... c'est pourtant moi qui l'ai découvert au fond de l'armoire... la mère Aubry voulait le garder. »

Alors je pris sa jolie petite tête dans mes mains et je l'embrassai sur le front :

« Maintenant, va te coucher... Bonne nuit, Georgette... Dors bien !

— Et toi aussi, fit-elle en s'éloignant. Tu n'oublieras pas de m'éveiller, car j'ai bien sommeil, je vais m'en donner. »

Cette voix de jeune fille, vive et gaie, retentissant dans la nuit, sembla tirer M. Van den Bergh de sa rêverie, car il s'était accroupi dans mon fauteuil de canne et regardait de ses yeux pâles ce qui se passait.

« C'est étonnant, murmurait-il, étonnant.

— Allons, si le cœur t'en dit, prends place, dis-je à Charlot en me mettant à dépecer le gigot. — Vous ne vous décidez pas, monsieur Van den Bergh ?

— Merci ! fit-il, je me sens bien et ne veux pas me charger l'estomac à cette heure avancée du soir ; c'est une précaution dont je me suis toujours bien trouvé, monsieur Goguel.

— Oui, monsieur Van den Bergh ; mais comme je suis forcé de me lever demain de grand matin pour aller au chantier, vous comprenez...

— Sans doute... sans doute !... fit-il ; à chacun ses nécessités, les positions sont différentes et les besoins aussi. »

Et tandis que Charlot et moi nous mangions de bon appétit, en nous regardant, tout à coup il reprit :

« Qu'est-ce donc que cette jeune fille, monsieur Goguel ? cette enfant qui tout à l'heure est venue vous apporter ces provisions ?

— Georgette ?

— Elle s'appelle Georgette... C'est une jolie enfant.

— Oui, monsieur Van den Bergh, une pauvre enfant dont le père est mort voilà dix-huit mois, à la première invasion du choléra ; mais nous l'avons adoptée ; tout le campement du Sérapéum, tous les anciens l'ont prise sous leur protection ; elle est de la famille.

— Elle est charmante, fit-il, oui, charmante, pleine de vivacité, d'espièglerie, de bonne humeur. »

Je pensais :

« Tu voudrais bien l'emmener à Batavia, vieux farceur, ou bien en Hollande ; mais un instant, nous sommes là, nous autres. »

Et j'ajoutai :

« Oui !... Et malheur à celui qui la regarderait de travers, qui lui rendrait la vie dure, qui chercherait à mettre la main dessus... Vous comprenez, monsieur Van den Berg... il se trouve dans le monde des gueux capables de tout... Mais celui-là n'aurait pas beau jeu.

— Je vous crois, fit-il. C'est bien... c'est très-bien. »

Il semblait tout pensif, et, tirant de la poche de sa redingote une toute petite pipe en or, dont le fourneau n'était pas plus grand qu'un dé à coudre, il y mit quelques grains d'opium, renfermés dans une petite boîte.

Alors je me dis en moi-même :

« Ah ! ah ! voilà donc pourquoi tu es si maigre ! »

Car j'avais vu des Chinois adonnés à cette passion terrible et tous secs comme des allumettes.

Il alluma sa pipe à la lampe et me demanda :

« Vous avez connu le père de cette enfant ?

— Sans doute, je l'ai connu ; dans les premiers temps de mon arrivée au Sérapéum, nous n'étions pas plus de six ou huit employés de l'Entreprise ; on se voyait tous les jours, on vivait ensemble. Le père de Georgette était un excellent homme au fond, mais un peu maniaque, ne communiquant ses affaires à personne, et toujours comme absorbé par une idée fixe.

— Quelle idée? demanda Charlot.

— Ma foi! je n'en sais rien. Dans tous les cas, ce n'était pas une idée gaie, car, malgré son humeur joviale qui le portait à chanter des gaudrioles au haut de son échelle, en badigeonnant les murs, quelquefois il se mettait tout à coup dans une fureur incroyable, jurant comme un possédé, lançant ses brosses, ses pots de couleur, tout ce qui lui tombait sous la main, à droite, à gauche, et hurlant : « Je ne le retrouverai donc jamais!... Il faudra donc que je me pende sans avoir eu le bonheur de l'étrangler!... Où est-il?... où est-il?... » Sa petite fille seule parvenait à le calmer, par ses pleurs et ses cris. Alors il remontait à son échelle et se remettait à l'ouvrage comme si rien ne s'était passé. Voilà, monsieur Van den Bergh, ce que je puis vous dire sur Bernard Lafosse, le père de Georgette, et personne n'en sait plus long que moi. »

Le Hollandais avait changé deux ou trois fois de figure en écoutant mon histoire; ses grands doigts maigres s'allongeaient et se raccourcissaient au bord de la table, comme sur les touches d'une épinette.

« C'était un singulier caractère, fit-il en regardant Charlot du coin de l'œil. Et sans doute ce Bernard Lafosse était chargé de décorer votre chapelle?

— Non, monsieur Van den Bergh, il était chargé de mettre en couleur au blanc de céruse les baraques bretonnes, pour empêcher les insectes de s'y loger et les planches de pourrir.

— Alors, fit-il brusquement, c'était un malheureux!

— Un malheureux, monsieur! Dites un simple ouvrier, un homme de métier qui gagne ses cinq à six francs par jour.

— Bon... bon!... fit-il en se levant, c'est ce que j'entends... et le gueux traînait l'enfant avec lui... il l'exposait à périr misérablement... il n'avait pitié de rien!... »

Une sorte d'indignation sourde avait saisi M. Van den Bergh, qui se promenait de long en large, les yeux à terre, ses longs bras croisés sur le dos.

Charlot me faisait signe de me taire; mais en entendant cette espèce de diplomate appeler *gueux* un bon et brave ouvrier, parce qu'il n'avait pas eu la chance d'hériter de quelque oncle de Batavia, la colère me gagnait à mon tour, et je lui dis :

« Que vouliez-vous donc, monsieur, que fît Bernard Lafosse? Son enfant, il l'avait avec lui; il l'entretenait aussi bien que possible, d'après son état et sa paye; il ne pouvait pas l'élever en duchesse. Je vous trouve bien singulier aussi, moi, d'appeler un de nos ouvriers : gueux!

— Allons.... allons.... Goguel, me disait Charlot, tu vois bien que M. Van den Bergh raisonne d'après son point de vue.

— Je vois qu'il raisonne très-mal, » lui répondis-je.

Mais M. Van den Bergh ne nous écoutait déjà plus ni l'un ni l'autre; il allait et venait, les poings crispés, et bégayait :

« Oui... oui.... voilà ce que je supposais.... Et elle.... elle.... qu'est-elle devenue? fit-il en s'arrêtant tout à coup et me regardant.

— Qui, elle?

— La femme.

— La femme de Bernard Lafosse?

— Oui, la mère de l'enfant?

— Ah! monsieur, m'écriai-je, vous m'en demandez trop, je n'ai jamais connu que Bernard lui-même; il n'était pas communicatif, je vous l'ai déjà dit.

— C'est bien, fit-il en se rasseyant, tout cela doit être tiré au clair, sans perdre une minute, vous m'entendez, monsieur Hardy?

— Très-bien, monsieur Van den Bergh, je ferai mon possible, » répondit Charlot.

J'étais stupéfait de leur air grave à tous les deux, je n'y comprenais rien.

« Et, dit encore M. Van den Bergh, il faut que la jeune personne soit retirée immédiatement de la situation déplorable où l'autre l'a laissée.

— Qui cela.... Georgette? lui dis-je.

— Oui, monsieur Goguel.

— Ah! ah! ceci est autre chose, monsieur Van den Bergh, lui répondis-je; pour mettre la main sur Georgette et l'emmener à Batavia ou ailleurs, vous trouverez des gens qui vous crieront : Halte! Moi tout le premier, je vous en préviens. »

M. Van den Bergh haussa les épaules sans daigner me répondre et dit :

« C'est bon!... Vous m'avez entendu, monsieur Hardy, cela suffit. »

Puis, s'adressant de nouveau à moi, d'un ton plus convenable :

« Monsieur Goguel, me dit-il, votre ami Hardy m'a promis l'hospitalité de votre part; mon état de souffrance ne me permet pas de passer la nuit en plein air, comme les jeunes gens; je coucherai sous votre toit, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, lui répondis-je, et je vous souhaite même un bon sommeil. Seulement, sur le chapitre de tout à l'heure, je vous préviens que nous ne serons jamais d'accord. »

Il ne me répondit pas et entra se coucher sur mon lit. Charlot et moi nous restâmes dehors : le chamelier tira quelques couvertures du sac d'un de ses chameaux accroupis dans mon jardin : Charlot, tout rêveur, m'en remit une ; j'éteignis ma lampe, et chacun se coucha de son côté contre le mur. Il pouvait être alors onze heures, je ne tardai pas à m'endormir profondément.

VII

Le lendemain vers quatre heures, Arambourou vint éveiller mes hôtes : Charlot roula sa couverture, moi la mienne ; M. Van den Bergh sortit de ma baraque, et me dit en souriant :

« Je vous remercie, monsieur Goguel, de votre bonne hospitalité. Je pense rester encore quelque temps en Égypte, et vous me feriez bien plaisir d'accepter à déjeuner pour dimanche prochain, dans l'Ouadi de Bir-Abou-Ballah, où je me rappelle avoir vu de jolies cultures autrefois.

— Nous verrons cela, monsieur Van den Bergh, lui répondis-je ; en ce moment, le travail presse ; il s'agit de terminer notre tranchée avant l'arrivée des dragues ; mais, si c'est possible, j'irai. »

Là-dessus Charlot me serra la main, ils se mirent en selle, les chameaux accroupis se levèrent, et la petite caravane partit en silence dans la direction d'Ismaïlia.

Moi, je fis mon tour dans le campement, comme à l'ordinaire : j'allai donner mes ordres aux chameliers de l'Entreprise, voir, en passant, si Choubra avait eu sa ration ; bref, je m'occupai de mes affaires, sans m'inquiéter davantage des propos du Hollandais, que j'attribuais à l'abus de l'opium.

Vers six heures j'allais toquer aux vitres de Georgette, lorsque je l'aperçus sur le seuil de sa petite baraque.

« Hé ! me dit-elle en riant, tu viens trop tard ce matin, Goguel, je suis plus matinale que toi ; vous vous êtes bien amusés, hier soir ?

— Pas trop, Georgette. » lui dis-je en m'arrêtant sur le pas de sa porte, et regardant à l'intérieur la petite chambre blanchie à la chaux, le plancher déjà balayé et le petit lit déjà fait.

« Tu te soignes bien, lui dis-je ; tu sais t'arranger dans ton nid.

— Tiens ! fit-elle, qui donc penserait à moi, si je ne veillais pas à mon ménage ?

— C'est juste, Georgette. »

Et remarquant une petite croix de bois contre le mur, au-dessus du lit :

« Tu fais donc aussi tes dévotions, Georgette ?

— Mais, sans doute, je ne suis pas païenne.

— Est-ce que tu vas aussi te confesser aux Pères de la Terre-Sainte ?

— La mère Aubry m'en parle tous les jours.... Mais j'ai tant de péchés.... tant de péchés, que je n'ose plus.... Depuis six mois je n'y suis pas allée. »

Elle riait, et je la regardais dans le blanc des yeux, ce qui la fit rire encore plus fort.

« Écoute, lui dis-je, quand tu voudras te confesser, viens auprès de moi.... Tu me raconteras tout.... tout.... jusqu'à tes plus secrètes pensées, et je te donnerai toujours l'absolution.

— Oh ! le bon apôtre, faisait-elle.... oui.... le plus souvent !... aller lui dire mes péchés à lui !

— Méfie-toi toujours d'Olympios, repris-je, et de tous les Grecs, même des Hollandais ; tu ne sais pas combien de gens t'en veulent. »

Et je lui racontai ce que M. Van den Bergh, le grand pâle, m'avait dit. Elle ne finissait pas de rire, ne croyant pas un mot de cette histoire.

Enfin, comme Abou-Gamouse sonnait le départ de mon équipe, je la quittai, tout réjoui moi-même de sa bonne humeur et bien persuadé qu'elle ne ferait jamais rien sans me consulter.

Ce jour se passa comme tous les autres ; et le dimanche suivant, les Italiens et les Dalmates ayant laissé l'ouvrage en plan pour aller assister à la messe du Père Domingo, je me rappelai l'invitation de M. Van den Bergh. En conséquence de quoi, sitôt après déjeuner, je sellai mon cheval, et je partis pour l'Ouadi de Bir-Abou-Ballah (l'oasis du Père des Dattes).

Cette petite oasis, située sur le canal d'eau douce de Suez à Néfich, était le rendez-vous habituel des employés d'Ismaïlia, les jours de fête. Ils y venaient en famille, par bateau ; on y dansait, on y riait ; les jeunes dames et les demoiselles se faisaient un bonheur d'y respirer à l'ombre des palmiers ; et nous autres employés de l'Entreprise, venus de neuf kilomètres pour jouir d'un instant de distraction, nous n'étions pas moins heureux de renouveler connaissance avec les doux yeux bleus de la mère-patrie. On ne se quit-

tait jamais sans regrets, sans promesses de se revoir et sans une légère pression de main à l'heure des adieux.

Bref, cet endroit me rappelait les plus gracieux souvenirs, et puis aussi d'agréables parties de chasse à la saison d'automne, au grand passage des cailles.

Combien de fois M. Durant, notre chef comptable, notre chef de section, M. Laugaudin, Saleron et moi, n'avions-nous pas fait ce petit voyage en barque, une volaille froide, un gigot, quelques bouteilles de vin sous la banquette, de grand matin, à la fraîcheur, pour être à notre poste avant le lever du jour!

Le mulet de halage ne se pressait jamais, il fallait une bonne heure et demie pour arriver le long des rigoles d'irrigation bordées de jeunes saules, où les sarcelles, les canards et autres oiseaux aquatiques se plaisaient à dormir la tête sous l'aile, avant de prendre leur vol vers les grands lacs.

Au premier rayon de soleil, le cri d'éveil était donné, la fusillade commençait.

Ah! si nous avions eu des chiens d'arrêt, surtout des épagneuls qui vont à l'eau, quelles belles chasses nous aurions faites!

Tout en galopant, voilà les souvenirs qui me trottaient par la tête.

Je me rappelais aussi le vieux cheik Békri, de la tribu des Benou-Hadjar, venu de l'Arabie bien des années avant la création du canal, avec ses femmes et ses enfants, pour cultiver au milieu des sables ce coin reculé du monde, un bon vieux bédouin à tête d'épervier, toujours assis dans l'ombre de sa vieille tente effilochée, les joues creuses, la barbe blanche, le gros turban enfoncé jusqu'aux épaules, le tuyau du chibouck entre ses lèvres tremblantes.

En rêvant à ces choses, au bout d'une heure environ, j'aperçus de loin, par-dessus les hautes berges du canal, sur l'autre rive, l'oasis de Bir-Abou-Ballah; la jolie maisonnette à l'égyptienne entourée de son élégante vérandah, les persiennes peintes en vert, offerte par la Compagnie universelle à l'émir Abd-el-Kader lors de sa visite dans l'isthme en 1863; et à côté, la belle gerbe de palmiers et l'antique puits du Père des Dattes surmonté de sa roue vermoulue, où pendait un long chapelet de pots plongeant dans la citerne. En tournant la roue, les pots remontaient à la file, vidant leur contenu dans une petite auge de bois, et redescendaient sur la poulie. L'auge répandait l'eau dans un bassin plus large, qui la distribuait par de petites rigoles sur toutes les terres environnantes. C'est la noriah d'Égypte, une invention qui date des premiers temps de la Bible et qui nous prouve que les gens d'alors n'étaient pas bêtes.

Tout cela me revient quand j'y pense; il me semble le voir peint devant mes yeux, avec les tamarix qui poussaient au voisinage du vieux puits, et sans oublier la tente du père Békri, ni ses fils, dispersés dans les cultures d'orge, de maïs, de coton, en train de faire la seconde ou la troisième récolte.

Comme j'arrivais, ma première idée fut de découvrir au loin les trois dromadaires de mes amis Charlot et Van den Bergh, dont le profil n'aurait pas manqué de se détacher sur cette plaine immense, s'ils avaient été là; mais j'eus beau regarder, rien de pareil n'apparaissait sur l'horizon, ce qui me fit pousser un juron, Jean-Baptiste, chose bien naturelle en semblable circonstance.

Enfin, ayant pris mon fusil en bandoulière, je m'écriai :

« Bah! passons le canal tout de même, je suis peut-être en avance, et les canards, s'il en vient, m'aideront à prendre patience. »

Là-dessus, descendant la berge, je mis Choubra à la nage. Mais au moment de reprendre pied en face, près d'une mare d'infiltration comme il s'en rencontrait sur le parcours du canal, deux grands buffles, enfoncés jusqu'aux yeux dans la vase, se relevèrent le mufle en l'air, soufflant et me regardant d'un air menaçant. Choubra frémissait, et je tenais déjà le plus avancé des deux buffles en joue, entre les yeux, à quelques pas, lorsqu'il eut la bonne idée de se détourner et de me livrer passage.

Je n'en fus pas fâché, car du plomb de canard aurait bien pu glisser sur une tête pareille.

J'abordai donc et je m'avançai tranquillement au pas vers le vieux cheik, qui m'avait reconnu de loin et me regardait venir sans bouger, d'un air de satisfaction.

« Allah te donne une longue vie, père Békri! lui dis-je en mettant pied à terre près de la noriah.

— Qu'il t'entende! répondit le vieux bédouin d'un ton de bienveillance.

— Tu n'as vu personne auprès du puits? lui demandai-je.

— Personne, fit-il. Mais le soleil est haut, il peut venir quelqu'un avant la nuit. »

J'étais fort ennuyé, mais l'observation du cheik me semblait juste; j'attachai Choubra au tronc d'un tamarix, et je m'assis au bord

Je m'avançai tranquillement au pas vers le vieux cheik. (Page 31.)

de l'auge, les yeux sur le canal, du côté d'Ismaïlia.

Le père Békri était rêveur; nous restions ainsi en silence depuis quelques instants, lorsqu'il me demanda :

« Combien as-tu de femmes, mon gentilhomme? »

C'était un titre d'honneur qu'il me donnait d'après l'inspection de mon cheval.

Il voulait entrer en conversation, je le compris tout de suite, et, n'ayant rien de mieux à faire, je lui répondis :

« Je n'en ai point, je suis encore trop jeune.

— Trop jeune! fit-il après avoir aspiré lentement une bouffée de son chibouck; quel âge as-tu donc?

— Vingt-quatre ans.

— A vingt-quatre ramadans (1) j'avais deux femmes, dit-il; mon fils Hamoud en a deux, il est de ton âge, et mon fils le plus jeune, Zalim, en a deux aussi.

— C'est possible, lui dis-je; mais dans mon pays on ne se marie pas si jeune, et puis il ne nous est jamais permis d'avoir plus d'une femme. »

Là-dessus il resta pensif pendant deux ou trois minutes, pour se mettre cela dans la cervelle, et moi, ne voyant rien venir sur le canal, pour passer le temps, je repris :

« Non, nous n'avons jamais plus d'une femme, père Békri; elle est maîtresse de la

(1) Neuvième mois du calendrier arabe. Les musulmans comptent les années par ramadans.

Le père Domingo ferma brusquement la porte. (Page 31.)

maison et nous ne pouvons pas en changer, à moins qu'elle ne meure avant nous, alors il nous est permis d'en épouser une autre. »

Cela lui paraissait étrange; il fixait sur moi ses petits yeux noirs, et, remarquant sans doute que je parlais sérieusement, il me demanda :

« Et combien une jeune vierge vaut-elle de guinées dans ton pays, mon gentilhomme?

— Dans mon pays, les femmes ne s'achètent pas, lui répondis-je; au contraire, le père vous donne de l'argent pour qu'on prenne sa fille. »

Et voyant combien ce chapitre l'intéressait, je lui racontai dans tous les détails la manière dont se font les mariages en France, l'âge où l'on peut se marier, la demande, la dot, le contrat, la comparution devant le maire, et puis la bénédiction à l'église.

Il comprenait tout cela très-bien, et, selon son habitude, il inclinait doucement la tête, en murmurant :

« Bon!... bon!... ah! c'est ainsi qu'on se marie dans ton pays... Alors, les femmes sont très-heureuses et très-fières, mon gentilhomme.

— Sans doute, lui dis-je; elles sont libres d'aller et de venir; elles n'ont point de voile sur la figure; on les mène partout, à la danse, au spectacle; plus l'homme a d'argent, plus il se fait d'honneur d'en dépenser pour elles. »

Il clignait des yeux et me demanda :

« Vont-elles aussi à la mosquée, vos

femmes? Font-elles leurs prières? Votre prophète a-t-il dit qu'elles auraient part au paradis?

— Cela va sans dire, père Békri; elles ont part à tout, et même le prêtre conserve la direction de leur âme après le mariage, pour être sûr de la sauver. Elles vont, quand il leur plaît, lui raconter en secret, dans un petit pavillon, leurs péchés et leurs plus secrètes pensées.

— C'est bon, fit-il, je comprends : ils sont eunuques.

— Eunuques! m'écriai-je avec indignation; tu oses avoir une idée pareille, père Békri? c'est abominable.

— Vos marabouts ne sont pas eunuques? fit-il d'un ton sec.

— Certainement non, lui dis-je.

— Et vos femmes vont les voir en secret... les maris ne disent rien?...

— Sans doute. »

A peine eut-il entendu cela, que, se levant de sa place, il me tourna le dos en criant :

« J'avais cru tout ce que tu me disais; mais, à cette heure, je vois que tu n'es qu'un menteur! »

Et sans vouloir m'entendre davantage, il entra dans sa tente.

Voilà les Arabes, Jean-Baptiste, la foi leur manque; et quand la foi vous manque, tout est perdu, on ne peut pas être sauvé. Jamais notre sainte religion ne se répandra dans ce pays; il n'y a que les Français, avec quelques autres peuples intelligents, qui soient dignes de comprendre nos saints mystères.

Si je t'ai raconté ces choses, c'est pour te montrer la bêtise des hommes, lorsqu'on n'a pas soin de leur ouvrir l'esprit dès l'enfance par l'enseignement du catéchisme.

Après cela, voyant que rien ne venait sur le canal, du côté d'Ismaïlia, je détachai Choubra et je repris la direction du Sérapéum.

Je me souviens que le chaland-coche arrivait justement de Suez, ce qui me força d'attendre qu'il eût passé; il était encombré de monde, comme toujours, et je remarquai le Père Domingo et son servant, debout au milieu de la foule, contre la cabine. Dès qu'ils m'aperçurent près de la berge, ils firent un mouvement de surprise. Le Père Domingo ferma brusquement la porte contre laquelle il s'appuyait, et me lança un coup d'œil singulier.

Ces choses, je n'y fis pas attention alors, elles me sont revenues depuis.

Le chaland passé, je me mis à la nage, et sur l'autre rive Choubra prit le galop.

Maintenant, Jean-Baptiste, il faut te figurer mon indignation contre Charlot et M. Van den Bergh, qui m'avaient fait venir là pour se moquer de moi; je ne voyais pas d'autre raison, et je me promettais bien de leur rendre la pareille, si l'occasion s'en présentait.

Mais une bien autre surprise m'attendait au Sérapéum.

Comme j'entrais dans la rue de l'Hôpital, au tournant du four de Sainbois, voilà que le grand Olympios, ce fameux pharmacien grec dont je t'ai déjà parlé, ce bel homme qui rôdait à la cantine autour de Georgette, et dont la vue seule me rendait de mauvaise humeur, le voilà qui se met à m'appeler, à crier, me faisant signe des deux mains d'arrêter.

Naturellement je passais sans vouloir l'entendre, quand je distinguai dans ses cris le nom de Georgette, ce qui me fit retourner furieux, en demandant :

« Eh bien, quoi?... Quoi?... Qu'est-ce que c'est?... Qu'est-ce que vous voulez?...

— Ils l'ont emmenée, monsieur Goguel, fit-il tout pâle.

— Emmenée... Qui... qui... animal?

— Elle... Georgette... le Père Domingo...

— Le Père Domingo... vous dites?...

— Le Père Domingo et son vicaire ont emmené Georgette voilà deux heures... Et tout ce que j'ai pu dire, monsieur Goguel, tout ce que j'ai pu faire, ne les a pas arrêtés... Ils sont partis par le coche. »

Je ne l'écoutais plus. J'avais sauté à terre devant les écuries de l'Entreprise; je poussais Choubra dedans et je l'attachais à sa place, sans penser à rien. Olympios, derrière moi, continuait à parler, à gémir; tout ce que je me rappelle, c'est qu'en ressortant, tout à coup je lui dis brusquement :

« Et vous n'avez pas empoigné le moine, grand lâche? Vous l'avez laissé faire!... Ah! si j'avais été là!... »

Puis je courus à la cantine. Olympios me suivait toujours, et, en entrant, je dis aux camarades en train de dîner :

« Vous savez, les Pères de la Terre-Sainte viennent d'enlever Georgette? »

Bonnifay se retourna tranquillement et me répondit :

« Oui, ils avaient des ordres supérieurs, les papiers étaient en règle.

— Et vous n'avez pas protesté? m'écriai-je... la fille d'un vieux camarade!...

— Bah! s'écria Ker-Forme, toutes les protestations n'auraient servi de rien... Et d'ail-

leurs, chez les Pères de la Terre-Sainte elle sera mieux qu'ici... tous les jours elle courait des chances; si le père Lafosse avait vu ça, il aurait été le premier à donner son consentement, il aurait été le premier à dire...»

Je me retournai sans lui répondre, et m'adressant au pauvre Olympios, aussi désolé que moi :

« Allons voir M. Laugaudin, lui dis-je; c'est là que nous verrons s'il est permis à ces Espagnols de mettre les pieds dans le plat... si nous ne sommes plus rien ici... Arrivez !...»

La grande baraque était partagée en deux compartiments; d'un côté nous prenions nos repas, nous autres chefs de chantier, conducteurs, surveillants, et de l'autre nos supérieurs : MM. Laugaudin et Saleron.

Nous entrâmes, et, par bonheur, Olympios se trouvait devant moi; c'est lui qui prit la parole.

« Monsieur Laugaudin, dit-il en ânonnant, vous savez que le Père Domingo vient d'emmener la petite Georgette sur le chaland-coche? »

Et il resta bouche béante.

M. Laugaudin s'était retourné sur sa chaise, il écoutait, surpris de notre brusque entrée.

« Eh bien? fit M. Laugaudin, un ancien officier d'artillerie, à la physionomie militaire; après?

— C'est la mère Aubry qui l'a conduit à la baraque de Georgette; ils l'ont endoctrinée ensemble.

— Et puis, monsieur Olympios?

— Elle pleurait..... elle ne voulait pas partir... Elle demandait Goguel, qui n'était pas là.

— Tiens... c'est étonnant! Et puis?

— Et puis, à force de sermons, de promesses de la ramener, ils ont fini par la décider.... Ils l'ont emmenée sur le bateau....

— Et puis.... monsieur Olympios.... Est-ce que cela vous regarde? Est-ce que c'est une question de votre pharmacie?... Êtes-vous le frère, le tuteur de cette petite? »

Moi, derrière lui, je voyais que les autres se mettaient à rire, cela me défrisait. Olympios n'ajoutant plus rien, M. Laugaudin, qui buvait son café à petites gorgées, lui demanda :

« Êtes-vous chargé, monsieur Olympios, de veiller sur cette jeune fille? Voyons... qu'est-ce qui vous amène? »

Le Grec avait un air si bête, si penaud, que tous éclatèrent de rire, et moi-même, je fis comme eux par contenance.

Cependant, élevant alors la voix, je dis :

« Monsieur Laugaudin, cette enfant est la fille d'un camarade mort au service de l'Entreprise, et de vieux amis du père ont bien le droit de demander si des moines espagnols...

— Écoutez, Goguel, interrompit M. Laugaudin, nous sommes ici pour faire le canal maritime, et notre devoir n'est pas de nous mêler des affaires de police. Ces moines de la Terre-Sainte avaient leur ordre en règle; ils étaient autorisés régulièrement à prendre la petite, qui est mineure, et dont personne n'a jamais su positivement la nationalité, car Lafosse n'a jamais dit de quel pays, de quel endroit il était, de sorte qu'on avait cette charge sur le dos. Les moines nous en délivrent. Ils étaient autorisés à l'emmener, et nous n'avons pas à mettre le nez dans ce genre d'affaires. »

Là-dessus, il se retourna sur sa chaise et se mit à reprendre une conversation interrompue par notre arrivée.

Nous sortîmes, Olympios et moi, nous regardant tout vexés. Mais sa figure à lui était si longue, si drôle, que malgré moi je ne pus m'empêcher de lui dire :

« Elle vous a passé devant le bec, mon pauvre Olympios... c'est malheureux... hé! hé! hé! oui, bien malheureux!... Ah! les gueux de moines, quelle chance ils ont eue que je n'aie pas été là!... mais ils reviendront, ils auront à s'expliquer. »

Et l'idée me vint au même instant que l'invitation de M. Van den Bergh n'avait été que pour m'écarter du Sérapéum, pendant que les moines, envoyés par lui sans doute, viendraient faire leur coup. Cela m'agaça jusqu'au bout des ongles; j'aurais été capable de remonter à cheval pour les rattraper, mais ils avaient au moins deux bonnes heures d'avance, ils étaient même arrivés à Néfich depuis une heure, et à partir de là quelle route avaient-ils prise? Était-ce du côté de Zagazig pour Alexandrie, ou d'Ismaïlia pour Port-Saïd et Jérusalem?

L'indignation me tenait au cœur, et ce sentiment me poursuivit longtemps, mais à quoi bon? Georgette était partie sur un ordre régulier, tous les amis et connaissances trouvaient cela bien, que pouvais-je faire tout seul?

C'est alors, Jean-Baptiste, que je vis combien l'existence des faibles tient à peu de chose; combien l'indifférence des gens est grande à l'égard de ceux qui n'ont point de défenseurs naturels.

Tous les amis du père Lafosse, qui s'étaient promis de défendre Georgette, aussitôt qu'elle

fut partie, se dépêchèrent en quelque sorte de l'oublier. La mère Aubry s'indignait quand on lui faisait des reproches au sujet de cet enlèvement, et tout le monde lui donnait raison ; le Père Domingo, du moment qu'il avait agi par ordre supérieur, ne pouvait avoir tort. Personne ne s'informait d'où venait cet ordre supérieur, qui l'avait délivré; on aurait cru que l'Éternel lui-même avait parlé.

Bien des fois depuis, en passant le matin devant la petite baraque de Georgette, l'idée me revenait de frapper à la vitre et de crier :

« Georgette, lève-toi, c'est l'heure !... »

Et puis, songeant qu'elle n'était plus là, je poursuivais mon chemin tout triste et rêveur. Insensiblement cette impression s'effaça comme tant d'autres, et je ne songeai plus qu'à mes propres affaires.

VIII

Vers la fin de septembre, le seuil du Sérapéum était enlevé, notre rigole terminée, ma locomobile et ses wagons chargés sur chalands et dirigés par le canal d'eau douce vers Chalouf.

La plupart de nos terrassiers partaient, ils allaient offrir leurs bras plus loin, sur d'autres chantiers. L'armée de M. Lavalley, les travailleurs du fer, arrivaient; ils installaient leurs ateliers et leurs forges en grand, pour la réparation des machines, qui ne pouvaient plus tarder à venir.

En attendant, les bassins 158 et 125 se remplissaient; en novembre, on put ôter les derniers barrages et ouvrir au large les communications de notre tranchée avec les deux lacs ; l'eau douce était de niveau, du bassin de Toussoum au Nil, à la hauteur du Caire. On n'attendait plus alors que les dragues et les bateaux porteurs destinés à la section du Sérapéum. Ils stationnaient déjà dans le lac Timsah, mais M. Lavalley décida que le plus urgent était d'envoyer son matériel à la section de Suez.

Et voilà qu'on apprend un beau matin que les cinq dragues destinées à Suez ont franchi les écluses d'Ismaïlia et qu'elles s'avancent sur le canal d'eau douce.

On court sur la butte, derrière les ateliers, et l'on découvre ces grandes masses noires qui s'approchent lentement, au milieu du désert. Elles venaient remorquées par des mulets et par des hommes; un gabari les précédait d'au moins deux kilomètres, pour empêcher ces masses de fer de s'engager dans des passages impossibles. Sur le fond vide du désert, elles paraissaient immenses.

Arrivées en face du Sérapéum, à l'écluse du kilomètre 16, distante de notre campement d'environ dix-huit cents mètres, elles firent halte.

Avant de pousser plus loin du côté de Suez, on voulait s'assurer que le passage était possible; le gabari partit donc dans cette direction, pour s'assurer que rien ne leur ferait obstacle jusqu'au kilomètre 42, où se trouvait l'écluse suivante.

Mais, dès le kilomètre 21, le gabari rencontre une résistance ; on l'allége, on le redresse, rien n'y fait. On commence des sondages, et l'on constate que sur un parcours de trois kilomètres le canal d'eau douce est trop étroit dans le fond d'un mètre cinquante centimètres, et que le fond lui-même est trop haut de dix à quarante-cinq centimètres.

On télégraphie aussitôt la chose à M. Lavalley, qui donne l'ordre de diriger les cinq dragues sur le Sérapéum.

Le lendemain elles étaient en place dans notre tranchée, à deux kilomètres l'une de l'autre, et huit jours après les bateaux porteurs à clapets latéraux étant arrivés, les dragues fonctionnèrent.

D'autres, Jean-Baptiste, ont décrit ces machines colossales, ils les ont analysées dans toutes leurs parties; ils ont raconté l'usure de leurs articulations par le sable et la manière de les réparer; quant à moi, tout ce que je puis te dire, c'est qu'on n'a jamais rien vu de plus grand, de plus imposant que le travail de ces dragues, rien qui puisse vous donner une plus haute idée du génie humain et de sa puissance à vaincre les résistances de la matière.

Il fallait voir ces énormes hottes de fer descendre à la file sous le bateau, plonger au fond du canal, remonter pleines de sable, de vase, de déblais jusqu'au bord, s'élever, basculer en haut contre l'énorme roue à engrenage qui les tirait, verser leur charge dans le couloir et redescendre s'emplir de nouveau.

Chacune de ces hottes contenait quatre cents litres de sable, chacune faisait seule par jour le travail de cinquante fellahs; et comme le chapelet de ces hottes allait son train à la vapeur, sans interruption, en tournant verticalement autour d'une grosse charpente en tôle, imagine-toi le nombre de

mètres cubes qu'une drague pareille vous extrayait du canal dans un mois.

Encore n'étaient-ce pas les plus grandes dragues de l'Entreprise : les dragues à longs couloirs, qui faisaient jusqu'à quarante mille mètres cubes par mois, en déversant les déblais directement sur les berges, par des couloirs immenses.

Mais celles-ci suffisaient pour nous convaincre à l'avance que le canal maritime se terminerait quand même, chose dont nous avions douté jusqu'alors, moi tout le premier, attendu que je n'étais pas très-fort en mécanique.

Entre nous, je crois que plus d'un ingénieur de la Compagnie se trouvait dans le même cas, de sorte que je ne suis pas trop honteux d'avouer mes doutes ; au contraire, je me fais en quelque sorte honneur d'être en si bonne société.

Mais c'est le bruit de ces machines, leur respiration haletante, leurs sifflements qu'il fallait entendre ; et puis le passage des bateaux à clapets, venant les accoster sous le couloir, pour recevoir les déblais, et repartant à toute vapeur se décharger dans les lacs artificiels, tandis que d'autres arrivaient prendre leur place ; c'est la circulation des bateaux à citernes, pour alimenter d'eau douce toutes ces machines ; les allées et venues des jolis canots d'employés à deux rameurs, la petite voile blanche déployée, surveillant le travail, allant chercher ou rapportant les ordres ; les visiteurs assistant du haut des berges à ce mouvement ; les hautes cheminées des dragues déroulant dans le ciel les flots de leur fumée au milieu du désert aride... C'est tout cela qu'il faudrait te représenter et que je me reconnais incapable de te dépeindre.

Souvent *le Julien*, canot à vapeur de M. Lavalley, filant ses vingt-cinq kilomètres à l'heure, passait comme une hirondelle au milieu de ce mouvement, tantôt tout bondé de visiteurs, tantôt M. Lavalley seul avec M. Cotard, ses papiers sous le bras ; ils allaient inspecter les travaux et tout vérifier par eux-mêmes.

Et notre pauvre campement du Sérapéum, quel changement il vit alors s'accomplir au désert !... Ah ! nous n'en étions plus au temps des cinq maisonnettes et des vingt baraques bretonnes élevées sous la direction de l'ami Gendron ; une partie de l'activité de l'isthme se portait chez nous ; c'est là maintenant qu'on allait aussi travailler en grand, et que les écus allaient rouler.

La nouvelle s'en était répandue du jour au lendemain, de Port-Saïd à Suez ; et les commerçants accouraient, les établissements se montaient, on apportait sa baraque comme à la foire, on clouait son enseigne, on posait ses affiches, on étalait sa marchandise.

Des buvettes, des cantines, même des cafés-concerts s'ouvraient. On ne s'y reconnaissait plus ; la mère Aubry avait dû fermer boutique devant la concurrence du fameux Robichon, cuisinier d'Ismaïlia, qui donnait le vin, les biftecks, les rosbifs à moitié prix ; sans parler des jolies Valaques, Italiennes, Albanaises, qui vous servaient en costume national, ce qui ne laissait pas de vous charmer les yeux en vous ouvrant l'appétit.

Je me rappelle même avoir vu dans ce temps s'ouvrir un théâtre sur chalands ; le fifre, la trompette, annonçaient les débuts de Mlles Angèle, Malvina, etc.

Oh ! l'argent... l'argent !... Quelles merveilles il fait faire, Jean-Baptiste ! Si le bruit se répandait qu'on gagne beaucoup d'argent à Tombouctou, dans le centre de l'Afrique, avant six mois Tombouctou serait peuplé comme le boulevard des Italiens.

Le 3 décembre, au moment de toutes ces installations, comme il s'agissait de faire passer d'autres dragues à Suez, et qu'il était bien constaté que le passage du kilomètre 23 était impossible, MM. Lavalley et Cotard vinrent au Sérapéum, ils agitèrent la question et se consultèrent avec M. Laugaudin : après quoi, on me fit appeler. Ces messieurs me dirent que j'irais le lendemain enlever le banc de rocher, et que ce travail se ferait au compte de la Compagnie.

Je partis donc de grand matin pour m'établir là-bas dans une de ces petites bâtisses en pierre, hautes de trois mètres sur quatre de largeur, construites le long du canal d'eau douce de distance en distance ; enfin une baraque de cantonnier.

Je m'étais fait accompagner d'un cuisinier et de trois surveillants. Un comptable, M. Philipot, était aussi de la compagnie. J'avais des hommes autant qu'il m'en fallait pour les premières opérations.

Après avoir inspecté les lieux, je fis crever une berge du canal et lever l'écluse du kilomètre 42. Le soir, tout était à sec ; j'écrivis au Sérapéum, à Ismaïlia, à El-Guisr, de m'envoyer des travailleurs, et quelques jours après j'avais douze cents hommes à ma disposition ; les Arabes enlevaient les déblais au couffin, les Européens faisaient jouer la mine.

Sainbois, notre boulanger, m'approvision-

nait tout cela ; tous les matins, ses chameaux arrivaient chargés de pain, de vin, de comestibles en abondance.

Le 23, tout était terminé, la roche était enlevée, le canal avait la largeur et le tirant d'eau voulus, les dragues n'avaient plus qu'à passer.

Je me souviens avec plaisir que M. Lavalley me dit :

« Vous avez bien conduit le travail. »

Et qu'il me fit donner mille francs de gratification.

Mais quelles fatigues ! Être debout le premier, se trouver tout le jour au milieu des travailleurs et des coups de mine, et ne se coucher qu'après avoir mis la comptabilité en ordre avec l'ami Philipot ! Ceux qui n'ont pas passé par là ne peuvent s'en rendre compte.

En janvier 1867, j'étais à la tête d'un chantier de dragues ; j'avais en plus à surveiller la décharge des bateaux à clapets dans le bassin 158 ; il fallait baliser le bassin et faire approcher les bateaux le plus près possible des berges, avant de les décharger, autrement les premiers auraient fermé le chemin à ceux qui devaient arriver par la suite, et les lacs artificiels n'auraient pas reçu la quantité de déblais qu'ils devaient recevoir. La décharge de ces bateaux se faisait en lâchant un déclic ; dans les grandes profondeurs, le fond s'ouvrait, le sable tombait ; près des rives, les bateaux plats ouvraient leurs portes ou clapets sur le côté ; ainsi aucun espace n'était perdu.

IX

Sur la fin de janvier, les Pères de la Terre-Sainte, absents depuis cinq mois, revinrent dire la messe au Sérapéum ; je courus aussitôt leur demander des explications ; mais les braves gens avaient opéré une mutation dans leur personnel ; l'Espagnol était allé dire sa messe ailleurs ; celui qui le remplaçait s'appelait Ambrosio, un gros court, avec une grosse barbe d'un rouge sale, qui lui cachait une partie de la figure, et sentant l'ail à plein nez.

Quand je lui parlai de Georgette, il eut l'air de ne pas me comprendre.

« Je ne sais pas, signor, ce que vous voulez dire, faisait-il ; j'ignore de quelle personne vous me parlez ; le Père Domingo pourra peut-être vous en donner des nouvelles ; actuellement il est en Cilicie, je crois, pour recueillir le denier de Saint-Pierre ; mais ayez patience, mon fils, il reviendra. »

L'odeur du personnage et son accent papelard me révoltaient ; je compris qu'il se moquait de moi, et j'en devins tout rouge ; quelques Italiens et Dalmates, qui nous observaient du seuil de la chapelle, m'empêchèrent de lui dire vertement ma façon de penser.

Seigneur Dieu, faut-il recourir à de pareils instruments pour répandre vos saintes doctrines ? Quelle opinion les Turcs et les Arabes peuvent-ils prendre de nous, sur de tels échantillons ? — Enfin, comme disait un homme pieux rempli de bon sens, il faut bien que notre religion soit divine, puisque ces ordres mendiants, criblés de vices, la véritable peste de l'Orient, n'ont pu la détruire... Oui, c'est la meilleure preuve qu'elle nous vient d'en haut, aucune autre religion n'a de preuves aussi solides que celle-là.

Je me retirai donc fort triste, n'espérant plus revoir Georgette ; d'ailleurs, j'étais le seul à m'en souvenir encore : le travail nous absorbait tous, quatre mille ouvriers finissaient à la brouette les quatre kilomètres qui nous séparaient des lacs amers, et de notre côté les dragues approfondissaient le canal sans relâche.

Les bassins, toujours remplis jusqu'aux bords, nous donnaient de l'eau douce en abondance ; aussi jamais nos petits jardins n'avaient été si beaux : radis, pois, salades, y foisonnaient, sans parler des plantes grimpantes qui montaient jusque sur nos baraques.

Ker-Forme, Philibert, — un ancien zouave, — et moi, nous faisions notre popote ensemble. Tout allait donc très-bien.

Une seule chose m'ennuyait ; depuis quelque temps, mon saïs Kemsé-Abdel-Kérim maigrissait à vue d'œil, ce n'était plus le même garçon, gai, riant, que tout le campement m'enviait à cause de sa belle humeur ; il semblait toujours rêvasser et négligeait son service.

A chaque instant j'étais forcé de le brusquer, de le rappeler à l'ordre ; finalement, un beau matin il vint me dire :

« Je pars.

— Tu pars !... Pour aller où ?

— A Kartoum, mon pays ; je suis assez riche, je m'en vais. »

Naturellement, cela m'ennuya ; mais je n'ai pas l'habitude de retenir les gens malgré eux ; je lui réglai son compte, et, supposant qu'il avait peut-être la nostalgie et qu'après avoir

vu son pays il ne serait pas fâché de revenir, je le prévins que pendant deux mois j'attendrais pour le remplacer définitivement.

Il parut bien heureux et se mit en route.

En attendant, comme je ne pouvais pas me passer de domestique, je pris un autre saïs, un jeune nègre venu du Soudan, noir et luisant comme des bottines bien vernies, et la tête crépue comme un agneau; il s'appelait Achmet et courait devant Choubra durant des kilomètres, sans reprendre haleine; souvent le pauvre diable me faisait de la peine, je lui criais de rester en arrière, mais il ne voulait pas m'entendre.

Nous avions en outre un cuisinier fellah, Charaf, grand, sec, grêlé jusqu'au bout du nez, et qui s'entendait à rôtir le mouton et la volaille comme pas un cuisinier d'Europe.

Ma position était donc améliorée, j'aurais dû me trouver heureux, mais tout cela ne m'empêchait pas de regretter le bon temps du Sérapéum, où nous vivions en famille, le temps de la sécheresse, des sauterelles, des cinquante degrés à l'ombre... voilà l'homme!

Peut-être le souvenir de Georgette n'était-il pas étranger à mes regrets; même au milieu des travaux, il m'arrivait de songer à elle et de m'indigner contre Charlot et Van den Bergh, qui m'avaient écarté du campement par ruse, pour faciliter leur enlèvement aux moines; cette pensée me rendait tout mélancolique.

Un soir, revenant à pied de mon bassin 158, je rencontrai le vieux chamelier Saad-Méhémèche; nous n'avions plus de rapports ensemble depuis l'arrivée des dragues, et je poursuivais mon chemin, en lui faisant un petit signe de main d'ancienne connaissance, lorsqu'il me dit :

« Attends, conducteur, j'ai quelque chose pour toi. »

Il fouillait dans sa robe, et finit par me remettre un chiffon de papier tout crasseux, en disant :

« Tiens, c'est à toi! »

C'était une lettre de Charlot, remontant à plusieurs mois.

« Qui t'a remis cela? dis-je au vieux bédouin.

— Arambourou-Omar, le mouker de Suez, en revenant d'Ismaïlia, le troisième jour avant la fin du Ramadan; il s'est arrêté sous ma tente et m'a demandé si je te connaissais; j'ai dit oui... et voilà!

— Tu ne pouvais pas venir plus tôt?

— Je t'ai cherché, conducteur; je pensais toujours à toi; mais depuis que tu travailles sur l'eau, je ne te vois plus, et puis j'ai été malade.

— C'est bon, lui dis-je en fourrant brusquement la lettre dans ma poche, quand je serai pressé, je t'enverrai en courrier. »

Et je partis de mauvaise humeur.

Cette lettre m'avait rappelé la petite; j'allais devant moi tout pensif; il me semblait revoir la pauvre enfant, entendre ses joyeux éclats de rire.

L'idée de lire ma lettre ne me venait pas, c'est machinalement que je l'avais fourrée dans ma poche, je pensais : « C'est une lettre d'excuse.... une farce! » Mais, arrivé dans la baraque, me trouvant seul avec Charaf, qui faisait sa cuisine, par curiosité je la lus.

Tiens, la voici, Jean-Baptiste; hier, en fouillant mes vieux papiers pour te raconter mon histoire, je l'ai trouvée; écoute :

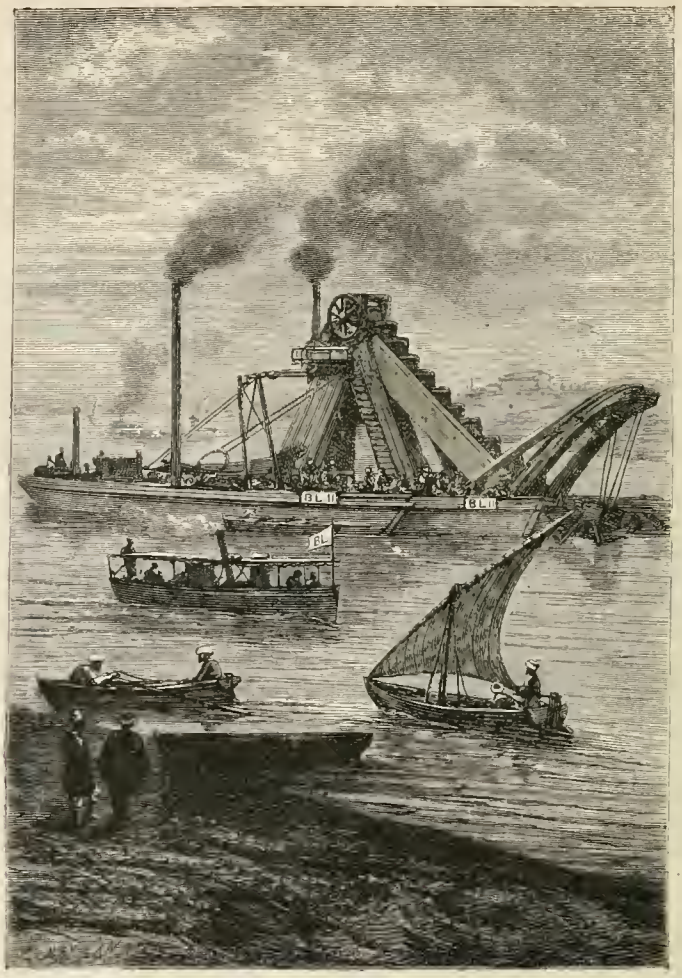
« Ismaïlia, le 10 septembre.

« Mon cher Montézuma,

« M. Van den Bergh est mort avant-hier à l'hôtel Noger; il m'a chargé de liquider ses affaires en Hollande et dans l'Amérique du Sud, et je pars ce soir même, sans pouvoir remplir la mission qu'il m'avait confiée d'abord en ta présence, au sujet de Georgette Lafosse. Je me repose sur toi pour veiller au sort de cette enfant jusqu'à mon retour : les bons sentiments que je te connais, et l'intérêt que je t'ai vu témoigner à Georgette Lafosse, me donnent pleine confiance dans ta vigilance et ton dévouement. Tout me porte à croire que Georgette est la fille de M. Van den Bergh et qu'elle doit succéder à son immense fortune. Il a fait un testament en sa faveur avant de mourir, mais sous condition.

« Pour te mettre à même de remplir les intentions de M. Van den Bergh et les miennes, je vais t'ouvrir un crédit de mille livres sterling sur la maison Sinadino, d'Alexandrie; tu pourras toucher cette somme à mesure des besoins, et tu retireras d'abord Georgette Lafosse de la triste position où je l'ai vue; tu l'installeras dans un bon établissement d'éducation, soit en France, soit ailleurs. Il est inutile de rien ménager sous le rapport de la dépense; il faut que tout soit convenable : mais je te recommande la plus grande discrétion.

« Dès mon retour en Égypte, il s'agira de recueillir les preuves légales de la filiation, car le sort du testament en dépend, et la famille aura le plus grand intérêt à les faire disparaître... Il importe que je prenne les devants dans tous les consulats où cette preuve peut exister.



C'est le bruit de ces machines qu'il fallait entendre. (Page 27.)

« Tu me comprends... Je n'insiste pas davantage, mon cher Goguel, et je te serre la main de tout cœur.

« Ton vieux camarade,

« CHARLES HARDY. »

« *P. S.* La poste est déjà partie, mais le mouker Arambourou part à l'instant, il te remettra lui-même cette missive, c'est plus sûr. »

Figure-toi mon indignation à cette lecture : les moines avaient donc agi pour leur propre compte en enlevant Georgette.... Ils voulaient bien sûr happer sa succession ; mais comment avaient-ils pu savoir que la pauvre enfant était fille de Van den Bergh, homme riche, étranger au pays et prêt à la reconnaître? Le gueux de mouker leur avait donc communiqué la lettre ?

Je courus tout de suite au campement des chameliers pour m'en assurer. Le vieux Saad-Méhémèche se trouvait là ; il fut tout surpris de mon animation, lorsque je l'interrogeai sur le papier.

« Quand Arambourou t'a-t-il vu, lui dis-je, à quelle heure ?

— Il est arrivé juste à la nuit ; l'étoile était déjà levée, fit-il, nous mangions, mes enfants et moi ; je lui ai dit de s'asseoir, il a mis la main dans l'écuelle....

— C'est bon, je ne te demande pas ce qu'il a mangé ; mais venait-il directement d'Ismaïlia ?

— Oui.

Les Arabes venaient déjà par petites bandes. (Page 16.)

— Il ne s'était arrêté nulle part?

— Non, il s'est arrêté juste à la nuit, près de nos tentes, pour manger, car nous étions en Ramadan; l'étoile venait de se lever, et il avait faim, n'ayant pas mangé de la journée, comme tout bon croyant.

— Et alors il t'a remis la lettre?

— Oui; il m'a demandé d'abord : « Tu connais le conducteur chez lequel j'ai fait halte avec mes gens, voilà six jours? » — J'ai répondu que je te connaissais; alors il m'a remis le papier pour toi, et je l'ai gardé jusqu'à ce que je t'aie vu moi-même. »

Comme il parlait, la réflexion me vint que Charlot n'avait écrit sa lettre que le 10 septembre, six jours après sa visite au Sérapéum, et que les moines étaient venus faire le coup la veille de ce jour; ils n'avaient donc pu connaître la missive, leur action l'avait devancée.

Je remerciai le vieux chamelier de ses explications et je repris le chemin du campement.

Si Charlot ne m'avait pas demandé le secret, ma première pensée aurait été de consulter M. Laugaudin, Saleron et tous les amis capables de me donner un bon conseil, car je n'ai pas l'habitude de ce genre d'affaires, moi; je n'aime pas les longs détours et je vais directement au but; mais dans le cas particulier, étant forcé de me taire, tout s'embrouillait dans ma tête, et, le souper terminé, je me promenai plus d'une heure dans ma baraque, me demandant comment réclamer la petite,

qui pourrait m'aider, quel moyen prendre.

Malheureusement, plus j'y songeais, plus cela me paraissait difficile; je finis par me coucher, renvoyant les réflexions au lendemain.

Il paraît que j'y rêvai toute la nuit, car ma première idée en me levant fut de confier l'affaire à Yâni Olympios. Tous ces Grecs, même les plus bornés, sont remplis de ruse; ils s'entendent entre eux comme des larrons en foire; l'idée de mettre la bande des Grecs sur le dos des moines me parut une inspiration lumineuse.

Yâni Olympios aimait Georgette; je soupçonnais même un peu la petite de le regarder d'un œil favorable; mais, à cette heure que les Pères de la Terre-Sainte tenaient l'oiseau sous leur griffe, il n'y avait plus aucun danger du côté d'Olympios, je pouvais me fier à lui.

Malgré cela, c'était grave, et je ne me pressais pas, quand l'ordre m'arriva d'aller à Kabret-el-Chouche, à quarante kilomètres du Sérapéum, établir un nouveau chantier au milieu des sables, pour la continuation du canal maritime vers Suez.

J'allais être employé principal à 416 francs par mois, sans parler des autres avantages, car, en plus de mes appointements, j'avais un dixième sur les travaux, d'après un prix fixé d'avance par M. Cotard; mais la position par elle-même laissait beaucoup à désirer, il fallait un bon tempérament pour y vivre.

Représente-toi, au milieu d'une plaine immense brûlée par le soleil d'Égypte, sans un brin d'herbe et sans une goutte d'eau, un monticule de galets agglomérés, d'où l'on ne découvrait rien, absolument rien que le désert à perte de vue; voilà Kabret-el-Chouche, entre les grands et petits lacs amers.

Quant à ces lacs, c'étaient d'anciens marais desséchés, que la mer Rouge avait remplis quelques milliers d'années avant nous; le soleil ayant pompé l'eau après sa retraite, les coquillages et les galets étaient restés au fond, avec des plaques de sel, qui craquaient sous vos pieds comme des coquilles d'œufs.

Du Sérapéum à Chalouf, ces lacs mesuraient environ quarante kilomètres, sur une largeur variant de dix à vingt.

La mer Rouge les avait abandonnés en deux fois; elle s'était retirée d'abord des grands lacs enfoncés dans le désert, puis, après un repos, des petits lacs rapprochés de ses rives, chose visible, car entre les deux s'étendait un large banc de sable, formant un second rivage amoncelé sur ses bords avant sa retraite définitive dans le golfe de Suez.

A l'ouest de la barre se trouvait la butte de Kabret-el-Chouche (le Tombeau des Oiseaux), ainsi nommée par les bédouins, sans doute parce que des quantités d'oiseaux aquatiques avaient laissé là leurs ossements, à l'époque où les marais salants entouraient ces solitudes.

La ligne droite du canal maritime devait couper cette barre, pour arriver dans les petits lacs et plus loin à Chalouf, puis dans la plaine de Suez.

Je te dis cela tout de suite, pour te faire connaître ma nouvelle destination; j'avais déjà poussé plus d'une reconnaissance dans cette direction, aux grands passages des cailles, en automne, et j'avais découvert au loin l'îlot de Kabret-el-Chouche, sans me douter que j'irais passer là deux années de ma vie.

Enfin, aussitôt mes ordres reçus, ma décision était prise. Je fis mon paquet, je mis mes poules, mes dindes et mes lapins sous la surveillance de Charaf, puis, avant de seller Choubra, je dis à mon saïs Achmet d'aller prévenir Olympios que j'avais des communications à lui faire et que je l'attendais dans ma baraque.

Il partit en courant, et M. Olympios ne tarda point à paraître.

Je le vois encore arriver dans sa polonaise, le tarbouche sur l'oreille et l'air grave.

« Vous m'avez fait appeler, monsieur Goguel? me dit-il.

— Oui, monsieur Olympios; donnez-vous la peine d'entrer, et toi, Charaf, va voir dehors si j'y suis. »

Le cuisinier sortit; alors, me retournant brusquement vers le Grec, je lui demandai :

« Vous avez aimé Georgette? »

Et comme il hésitait à répondre, j'ajoutai :

« Vous n'étiez pas le seul; tous les honnêtes gens du Sérapéum aimaient cette pauvre enfant; elle ne méritait pas de tomber entre les mains des moines; c'est abominable.

— Oui, c'est abominable; cela m'a fait de la peine, dit-il, beaucoup de peine. »

Je remarquai qu'il avait les yeux troubles, et j'en fus touché.

« Asseyez-vous, lui dis-je; et d'abord, lisez-moi ça. »

Je lui présentai la lettre de Charlot, qu'il se mit à lire, penché sur sa chaise, le coude sur la table, avec la plus grande attention.

Il la lut deux fois, et c'est alors que je me rendis compte du caractère de ces Grecs; au lieu de se fâcher, il devint tout pâle, puis une lé-

gère rougeur colora ses joues; il déposa la lettre au bord de la table pour rouler une cigarette, et, comme je voulais parler, il me dit à voix basse, en me posant la main sur le bras:

« Attendez, monsieur Goguel, je n'ai pas fini. »

Il se remit à lire, exhalant la fumée par les narines, comme ils le font tous.

Je l'observais ainsi depuis deux minutes, lorsque, se relevant lentement, il me dit, en jetant son bout de cigarette par la porte d'un air flegmatique :

« Tout cela, je le savais déjà.

— Comment, vous le saviez?

— Oui, quatre ou cinq jours après l'enlèvement de Georgette, j'avais pris toutes mes informations. »

Et voyant dans ce moment quelqu'un passer dehors, il cria :

« Hé! Angélo! Angélo! »

C'était le second du docteur Chabassi, qui passait dans la rue, un docteur de la fabrication de M. Aubert-Roche, autrefois simple porte-mire au campement de Raz-el-Ech, et devenu du jour au lendemain médecin en titre. Aussi tout le monde l'appelait en riant: le docteur de la Faculté de Raz-el-Ech!

« Eh bien, fit-il en entrant, qu'est-ce que vous désirez, monsieur Olympios?

— Tenez, racontez donc à Goguel votre aventure d'Ismaïlia... vous savez, l'histoire des moines... vous pouvez tout dire. M. Goguel est des nôtres.

— Ah! fit-il, je sais tout l'intérêt que M. Goguel portait à Georgette. »

Et sans autre préambule, s'asseyant au bout de la table, les jambes croisées, il me raconta qu'environ cinq mois avant, se trouvant à l'hôtel Noger, en train d'extraire une dent à la dame de l'établissement, on était venu l'appeler en toute hâte pour un malade qui se mourait à côté.

« Je n'eus que le temps de serrer mon instrument, dit-il, de replier ma trousse et de grimper quatre à quatre à la galerie. Arrivé là, je vis, sous une grande tente dominant le lac Timsah, un monsieur déjà pâle comme la mort, étendu sur un lit, entouré d'un grand nombre de personnes, entre autres Arambourou-Omar, le mouker de Suez, un agent consulaire, cinq ou six autres personnages et deux moines, l'un le Père Domingo, et l'autre appelé, je crois, Tomasio, de la Propagande romaine, un beau moine napolitain à barbe noire et large tonsure, qui se tenait debout au pied du lit, levant un crucifix qu'il montrait au moribond.

« L'agent consulaire, assis devant un petit bureau, taillait sa plume, attendant que le monsieur revînt à lui, car il avait perdu connaissance. Sa face était baignée de sueur. Je lui fis humecter les tempes de vinaigre et je lui donnai mon flacon de sels à respirer. Il ne me quitte jamais, monsieur Goguel, tenez, le voilà.

— Bon... bon... monsieur Angélo, je vous crois... Après!

— Eh bien, après, il revint à lui et se mit à dicter son testament. C'était un riche planteur de Java, un nommé Van den Bergh. Il parlait avec le plus grand calme, et légua tout son bien, une fortune considérable : des navires, des plantations, des esclaves, il légua tout sans exception à la fille d'un certain Julien Desrôses, et finit par dire que ce Julien Desrôses n'était autre que Bernard Lafosse, mort du choléra au Sérapéum, et la légataire, sa fille Anne-Louise-Georgette.

— Vous avez entendu cela, monsieur Angélo?

— Comme je vous entends, fit-il; et les moines aussi l'ont entendu; le Père Domingo, penché sur le lit du monsieur et l'oreille tendue, recueillait son moindre souffle.

— Oh! les gueux! m'écriai-je; c'est pour sa succession qu'ils ont enlevé la petite!

— Parbleu! dit Olympios en ricanant; mais je me charge de leur apprendre qu'on n'est pas plus bête qu'eux. »

L'indignation me possédait, et je criai :

« Où peuvent-ils l'avoir emmenée?... où?... où? Voilà ce qu'il faudrait savoir.

— Cela ne signifierait rien, dit Olympios. Si nous conduisons bien l'affaire, ils seront forcés de la rendre eux-mêmes, mais surtout gardons le secret; votre ami M. Hardy n'a pas tort, la famille aura le plus grand intérêt à faire disparaître les preuves de la filiation, et, si la chose s'ébruitait, les moines auraient aussi le plus grand intérêt à les rechercher, pour les vendre aux héritiers deux ou trois petits millions; vous comprenez, monsieur Goguel? »

Il clignait de l'œil, et je faisais semblant de comprendre; mais toutes ces histoires de preuves, de filiation, de micmac en tout genre, n'ont jamais pu m'entrer dans la tête; les Grecs, au contraire, nageaient là dedans comme le poisson dans l'eau, c'est leur élément naturel.

Enfin Achmet, que j'avais envoyé chercher Choubra, revint; le cheval piaffait à la porte, et je n'en fus pas fâché.

« Tout ce que vous me racontez là est

clair, dis-je aux Grecs, je m'en rapporte à vous; mais il faut que je parte pour Kabret-el-Chouche, et j'espère que vous me donnerez des nouvelles.

— Partez tranquillement, me dit Olympios, et comptez sur moi, j'aurai soin de vous tenir au courant. »

Ils sortirent là-dessus; je bouclai mes éperons et je me mis en route pour Chalouf, heureux d'avoir laissé les affaires de Georgette en aussi bonnes mains.

X

L'ordre que j'avais reçu me mettait à la disposition de M. Montrichard, chef de section à Chalouf; la section des Petits-Lacs, quoique distante de ce campement d'au moins vingt kilomètres, était par le fait une de ses sous-sections.

C'est à Chalouf que se concentrait en ce moment le plus grand travail; huit à dix mille ouvriers occupaient sa tranchée; le sol se composait en partie de rocher, et, depuis le début, on n'avait pas cessé d'en extraire mille à quinze cents wagons par jour.

Impossible de se représenter un tel gouffre; plusieurs chantiers se trouvaient au fond même du canal; la mer Rouge, à quelques kilomètres, le dominait de huit mètres; ses infiltrations menaçaient de tout engloutir; des pompes énormes, de distance en distance, en épuisaient l'eau et la jetaient par des coulottes dans l'ancien canal des Pharaons, qui la déversait dans le désert. Ces pompes marchaient jour et nuit.

Quant au campement, il s'étendait entre le canal d'eau douce et le canal maritime, distants l'un de l'autre en cet endroit d'environ cinq cents mètres; tout cet espace était rempli de constructions variées, les unes en briques cuites au soleil, les autres en torchis.

Dans l'origine, toutes ces constructions s'étaient faites au hasard; la seule chose qu'on eût ménagée, c'étaient des rues entre les bâtisses; mais plus tard, à l'époque dont je parle, comme on ne trouvait plus de place pour les déblais le long du canal, les wagons allaient se décharger dans les rues. Ces déblais, s'élevant de jour en jour, bouchaient les portes et les fenêtres, et finissaient par écraser les baraques, d'où les gens se sauvaient à la dernière minute, emportant tout ce qui leur tombait sous la main.

Tâche de te figurer ces tas de roches et de terre allant les uns par-dessus les autres comme des montagnes, et, parmi ces décombres, ici un cabaret : *A la Belle Hélène*, plus loin un poste de cawas, ailleurs la cabane d'un surveillant, surmontée de son petit pavillon blanc et bleu, portant les deux grosses lettres B.-L. (Borel-Lavalley), et puis encore un tripot fourmillant de Grecs et d'Arabes, un piéton, avec sa gibecière, courant porter les ordres de service, des bandes d'ouvriers en blouse, en vareuse, des Arabes tout nus, la pioche et la pelle sur l'épaule, allant à l'ouvrage. Que sais-je? Il faut avoir vu ce spectacle, cette confusion de gens de tous pays, accourus pour avoir leur part des millions tambourinés par les journaux jusqu'au bout du monde.

C'est au milieu de tout cela que j'arrivai vers cinq heures du soir, et que je m'arrêtai devant les écuries de l'Entreprise.

Le gros Bernard, de Saucy, surveillant des écuries, vint aussitôt prendre la bride de Choubra et me serrer la main. Je lui dis ma nouvelle destination, ce qui le réjouit beaucoup, car, étant de la même section, nous devions nécessairement nous rencontrer plus souvent et nous entretenir des nouvelles du pays.

Mais Bernard m'avertit que M. Montrichard était un fort mauvais coucheur, qu'il ne s'entendait avec personne et trouvait moyen de vexer tout le monde, depuis ses premiers employés jusqu'au dernier ouvrier de l'Entreprise.

« Méfiez-vous, disait-il, c'est un renard; vous verrez cela tout de suite à sa mine. »

Je riais, et me rendis ensuite chez ce monsieur, dont le portrait se rapportait assez bien à ce que Bernard m'en avait dit. Il avait une fort jolie femme, qui ne devait pas avoir les sept joies du paradis en sa société, mais cela les regardait.

M. Montrichard, sur le vu de mon ordre, me renvoya sans explications à M. Rodolphe, sous-chef de section aux Petits-Lacs.

M. Rodolphe était un brave homme, qui me reçut en camarade. Nous dînâmes gaiement ensemble. Sa bonne figure bourguignonne, aux gros favoris ébouriffés, me plut, et je crois que ma physionomie lui revint également, car, vers la fin du repas, il me dit :

« Je vois, Goguel, que vous êtes un excellent garçon; c'est un grand point de se convenir, quand on a la perspective de passer ensemble de longs mois au désert. Vous me

convenez, et j'espère que tout ira bien. Moi, je suis un peu vif, j'ai mes défauts... Mon Dieu! qui n'a pas les siens? L'essentiel, c'est d'être franc, ouvert, et de remplir exactement son service. Nous tâcherons de faire en sorte que MM. Lavalley et Cotard soient contents de nous. Seulement, nous avons pour chef immédiat un être insupportable, ce Montrichard... Ah! vous ne saurez jamais le mal qu'il m'a fait depuis deux ans, toutes les mauvaises chicanes qu'il m'a cherchées, tous les détours qu'il a pris pour me nuire dans l'esprit de ces messieurs. Quelle chance nous aurions, si notre sous-section devenait une section indépendante!

— D'autres m'ont déjà raconté que ce monsieur n'est pas d'un commerce fort agréable, lui répondis-je en riant.

— Ah! quel mauvais fond il a, dit-il, c'est à ne pas y croire! »

Ce bon père Rodolphe paraissait désolé; mais, s'étant remis, nous arrêtâmes d'aller le plus tôt possible jeter un coup d'œil sur notre futur campement.

Je passai la soirée avec quelques anciens camarades du Sérapéum, et le lendemain de bonne heure, mon chef de section et moi, nous étions sur le chemin de Kabret-el-Chouche.

La chaleur, en ce mois de mars, reprenait vigoureusement; la lumière reflétée par les bancs de sel était éblouissante, mais le galop de nos chevaux nous donnait de l'air.

Au bout d'une heure environ, nous arrivâmes au Tombeau des Oiseaux, l'endroit le plus sec et le plus aride que j'aie vu de ma vie; pas un insecte ne bourdonnait aux environs, pas un lézard ne rampait sur le sable, tout était mort.

En haut de la butte nous trouvâmes quelques planches et voliges entassées pour la construction des premières baraques; je crois que, depuis Sésostris, personne, sauf peut-être quelques bédouins égarés, n'avait allumé de feu sur ce plateau.

Nous découvrions au sud les montagnes rocheuses de l'Attaka, à l'ouest, un peu plus près, le Djebel-Geneffé, d'où l'on avait tiré des blocs de pierre pour la construction des écluses du canal d'eau douce, puis, au fond de l'horizon, les grands lacs, dont les bancs de sel brillaient comme de la neige.

Du côté de la Syrie apparaissaient quelques touffes de tamaris; c'est ce qu'on a nommé la forêt d'El-Ambach.

Hélas! quelle forêt... Cela ne ressemblait guère à nos Vosges; de deux en deux cents pas, une touffe énorme couvrait d'un peu d'ombre la terre poudreuse, ou se marquaient le pas d'une hyène, d'une gazelle, ou les pieds nus de quelque bédouin à la recherche de brindilles pour son fagot.

Et pas un oiseau, malgré les belles descriptions qu'on a faites là-dessus.

Nous regardions l'immensité du désert et nous n'entendions que le souffle de nos chevaux.

Tout à coup M. Rodolphe, étendant le bras, me dit:

« Dans cette direction, Goguel, à huit kilomètres, passe le canal d'eau douce. »

En effet, il me sembla voir quelque chose, une hutte de cantonnier, puis cinq ou six chameaux se dirigeant vers nous à travers la solitude.

Je le dis à M. Rodolphe, qui supposa que c'étaient nos porteurs de planches, arrivant du canal d'eau douce avec un second chargement.

Là-dessus, nous poussâmes un temps de galop dans les grands lacs; il m'indiqua le tracé du canal, estimant que nous aurions bien deux millions deux cent mille mètres cubes à déplacer, ce qui nous prendrait un certain temps.

J'étais de son avis, et, notre inspection terminée, nous reprîmes le chemin de Chalouf.

Voilà, Jean-Baptiste, ma première visite à Kabret-el-Chouche, entre les grands et les petits lacs amers.

Deux jours après, j'allai m'établir sur la butte, avec un maître charpentier et quelques ouvriers de Chalouf; nous y construisîmes deux grandes baraques en planches, de vingt mètres de long sur huit mètres de large, parallèles l'une à l'autre et séparées par un espace de huit mètres. Cet intervalle formait une cour intérieure ouverte au nord, ce qui permettait à l'air d'y circuler. Ainsi nous eûmes autant de fraîcheur qu'il était possible d'en espérer sous ce ciel brûlant.

Derrière ces deux casernes, que nous avions couvertes avec des nattes en roseaux, j'établis les cuisines, et plus loin, au pied de la butte, longeant le canal, nos bureaux et les écuries.

L'eau recouvre maintenant tout cela, sauf l'emplacement où s'élevaient les deux grandes baraques sur le plateau.

Pour ce qui regardait les travaux à faire dans les petits lacs, il était prévu que nous serions forcés d'y creuser un chenal, dont les déblais seraient jetés sur les côtés et formeraient berge, pour empêcher le battement des vagues de les rejeter dans le canal.

On voit encore maintenant au milieu du lac, à trois kilomètres de Kabret-el-Chouche, un îlot ovale d'environ quarante mètres de long; cet îlot, c'est moi qui l'ai fait; j'avais établi là mon poste de surveillance dans une hutte comme au Sérapéum; à mesure que les travaux avançaient, je déplaçais ma baraque, pour être toujours au milieu des ouvriers, de sorte qu'à la fin elle se trouva juste en face de Kabret-el-Chouche, où débouchait notre tranchée dans les petits lacs.

Mais nous avions encore quelques chemises à suer avant d'en être là, Jean-Baptiste.

Dès que la première baraque fut terminée, j'envoyai l'ordre à Charaf de venir avec ma basse-cour, mes meubles, ma provision de conserves alimentaires, et tout ce qui m'appartenait.

Il arriva. Nous mîmes tout en ordre dans l'une des cases, la plus au nord.

J'avais deux chambres, une cuisine et une petite cour où je fis plus tard un jardin.

Huit jours après, M. Rodolphe vint à son tour, accompagné du personnel, qui se composait de deux conducteurs: le papa Moulin, un bon vieux marin, suivi de sa femme et de son fils, petit bonhomme de dix ans; puis le nommé Roux, grand et solide gaillard à barbe noire, ancien maréchal des logis d'artillerie, qui ne manquait pas de vigueur à l'occasion.

Sous mes ordres, j'eus comme surveillants un Italien, Agazi, qui m'avait suivi du Sérapéum, et un Hongrois nommé Sikoski.

C'était un homme instruit, connaissant plusieurs langues, entre autres l'arabe, le grec, le turc, l'anglais, l'allemand, etc., un vieux compagnon de Kossuth, blessé d'une balle au genou; cela le faisait boiter un peu, mais ne lui ôtait rien de son activité et de son énergie.

Que de fois il m'a parlé, les larmes aux yeux, de son ancienne position, de ses espérances de jeunesse et des malheurs de sa patrie!

Le pauvre Sikoski me faisait de la peine; je me représentais le malheur d'avoir tout perdu, jusqu'au foyer de sa maison, et d'errer à l'aventure dans le monde; mais depuis nous en avons vu bien d'autres!.... C'est chose commune aujourd'hui de rencontrer des gens qui ne savent plus où reposer leur tête, par la faute d'un tas de gueux qui s'en moquent et qui réclament le droit de recommencer leurs exploits.

Mais cela n'entre pas dans l'histoire du canal.

Le personnel s'établit dans les baraques. M. Rodolphe et moi nous prenions nos repas ensemble.

Charaf avait apporté du Sérapéum soixante et dix pièces de volailles, nous en mangions une tous les jours; mes lapins ouvrirent la marche, attendu que la salade et les feuilles de choux étaient rares dans nos environs; le grain se transporte et se conserve à volonté.

Les matériaux et les provisions continuaient de nous venir par le canal jusqu'au kilomètre 42, où nos chameaux allaient les prendre.

Dès la fin d'avril, les travaux de nivellement étaient faits, les piquets plantés, avec leur cote de hauteur par rapport au niveau de la mer, et les tâches de dix mètres en dix mètres marquées du côté Asie et du côté Afrique. Les Arabes venaient déjà par petites bandes, et tous les jours de grand matin j'étais à cheval pour me rendre au chantier, à neuf kilomètres du campement.

Là, je m'abouchais avec ces gens, je leur fixais le prix de chaque tâche, en raison du nombre de mètres cubes à extraire, leur expliquant tout en détail et les encourageant à se décider.

Une fois la tâche entreprise, je leur faisais distribuer les pioches, les pelles et les brouettes nécessaires, avec deux panneaux mobiles, qui se posaient en bonnet de police, pour s'abriter à l'heure des repas et la nuit.

A cela se passaient mes journées, ainsi qu'à la surveillance des travaux.

Le soir, on mettait ordre à la comptabilité, on soldait le compte de ceux qui avaient fini leur tâche; et la nuit venue, après souper, on s'étendait en chemise dans la cour, sur des nattes, pour fumer sa cigarette, causer des travaux, de la France, et des nouvelles du jour dans l'isthme.

Je me souviens qu'un jour, dans ces premiers temps, comme nous finissions de déjeuner, M. Rodolphe et moi, et que je m'apprêtais à retourner au chantier, nous aperçûmes tout au loin, du seuil de notre baraque, une longue cavalcade qui venait à toute bride, soulevant des flots de poussière; on aurait dit un coup de vent tourbillonnant sur nos routes de France.

J'ai toujours eu de bons yeux, et je criai:

« C'est M. de Lesseps avec sa société; c'est tout le grand monde d'Ismaïlia!... Vite, mettons un peu d'ordre chez nous..... Charaf, un coup de balai..... Allons, allons, qu'on se remue..... Avant dix minutes, ils seront ici..... »

Et, rentrant, je me dépêchai d'arranger la table, de passer la serviette dans mes verres et de remplir d'eau les gargoulettes. Après

quoi je m'élançai dehors ; la cavalcade arrivait : M. de Lesseps en tête, sur son Simoun, le couffi noué sur le menton, il montait la butte au galop ; puis deux ou trois autres, des personnages de distinction ; puis M. Lavalley, M. Borel, M. Cotard, au milieu des dames en amazones : et bien loin derrière eux, le petit docteur Angélo trottant sur sa grande bique.

Quel mouvement à l'arrivée de tout cela dans la cour !... On riait, on se félicitait d'être arrivés si vite.

Moi, j'avais pris la bride de deux ou trois chevaux fringants, que je passais à Charaf.

« Eh bien, Goguel, me disait M. Cotard tout joyeux, vous voyez qu'on ne vous oublie pas ; cela marche, à ce qu'il paraît ? les piquets sont établis, les tâches distribuées et le travail commencé par les Arabes ?

— Oui, monsieur Cotard. — Donnez-vous la peine d'entrer, mesdames. »

Elles entraient, relevant leurs longues robes sur le bras. C'étaient, Jean-Baptiste, des dames du plus grand monde, et belles... je ne te dis que cela.

Il faut avoir vécu dans les sables du désert durant des mois, pour bien savoir ce que c'est qu'une femme jeune, belle, gracieuse, et quel tapage son apparition fait dans votre cœur.

Elles étaient entrées dans la chambre où nous mangions.

J'offrais ce que j'avais, je montrais mon vin, mon eau fraîche, mon vermouth et mon café froid, balbutiant :

« C'est tout ce que j'ai ! »

Et les messieurs acceptaient ; le papa de Lesseps, vif, fringant comme à vingt-cinq ans, faisait aux dames les honneurs du campement ; il les invitait à se rafraîchir ; malheureusement, je n'avais ni glaces ni sirops !

« Ah ! disait le Président en me regardant de ses yeux vifs, puisque vous nous recevez ainsi, Goguel, je vous préviens que nous reviendrons. Et, reprit-il, je vous amènerai ma bru, qui désire voir Kabret-el-Chouche. »

Jamais il n'avait été plus gai, plus aimable ; j'en étais aux anges.

M. Rodolphe, un peu timide de sa nature, se tenait au second plan. C'est moi qui recevais.

Quant à M. Lavalley, qui s'entendait à vivre au désert, il était entré dans une de mes cases pour se passer un peu d'eau fraîche sur la figure ; puis, rentrant dans la salle, il s'informait des travaux.

Ainsi se passa plus d'une heure.

On était sorti pour respirer sous les nattes de la cour. Au moment de partir, MM. Lavalley et Cotard, nous prenant à part, annoncèrent à M. Rodolphe que notre sous-section serait à l'avenir une section : la section des Petits-Lacs, et qu'il en dirigerait les travaux.

Tu ne saurais te figurer l'émotion de cet excellent homme ; il balbutiait des remerciements, promettant que tout irait bien.

Ils le savaient, car M. Rodolphe, depuis longtemps, avait fait ses preuves sur les chemins de fer français, avant de venir dans l'isthme.

Enfin, vers trois heures, tout ce beau monde, ayant vu ce qu'il voulait voir, se remit à cheval. Je me souviens avoir présenté l'étrier au plus joli brodequin de la cavalcade, avoir reçu des poignées de main affectueuses et avoir vu la brillante société s'éloigner comme elle était venue, au triple galop de ses chevaux enragés.

M. Rodolphe et moi nous regardions du haut de la butte ; quand le tourbillon de poussière eut disparu, tournant les yeux de mon côté et me tendant la main, le brave homme s'écria d'un accent de soulagement inexprimable :

« Me voilà donc débarrassé de mon cauchemar ! Il n'était pas trop tôt, mon cher Goguel... Maintenant, en route, et bon courage, nous sommes sauvés ! »

Il riait, et j'étais presque aussi content que lui.

J'allais partir pour le chantier, Achmet me présentait la bride de Choubra, et je mettais le pied à l'étrier, lorsque le petit docteur Angélo, resté au fond de la cour, vint me saluer agréablement.

« Ah ! c'est vous ? lui dis-je. Vous venez du Sérapéum ?

— Oui, monsieur Goguel, et j'y retourne après ma tournée d'inspection.

— Eh bien, faites mes compliments à votre compatriote M. Olympios ; il remplit joliment ses promesses !... Pas un mot de notre affaire depuis trois semaines !... »

Il souriait et me répondit :

« Pour avoir des nouvelles certaines, monsieur Goguel, il faudrait pouvoir mettre des gens en campagne ; les gens ne marchent pas sans qu'on leur graisse un peu les bottes, vous comprenez ? Nous savons maintenant que les Pères de la Terre-Sainte ont emmené Georgette à Jaffa ; mais pour aller plus loin, il faudrait un peu d'argent. »

Comme je ne répondais pas, il ajouta tranquillement :

« Il ne tiendrait qu'à vous d'avoir des nouvelles tous les huit jours...

C'était M. de Lesseps et sa société. (Page 46.)

— Comment cela?

— Sans doute! N'avez-vous pas une lettre de crédit sur la maison Sinadino, d'Alexandrie? Quatre mots suffiraient: « *Bon pour cent livres sterling*, — Goguel. » Et tout de suite l'affaire serait lancée.

— Tiens... tiens... cette idée ne m'était pas encore venue.

— Et, fit-il, ce serait de l'argent bien employé d'après les instructions de M. Hardy, car, pour placer Georgette dans un établissement d'instruction, il faut d'abord la retrouver.

— C'est juste, lui dis-je, vous avez raison. »

Et, sans réfléchir, j'entrai dans ma baraque faire un bon de cinquante livres sterling, que je lui remis contre un reçu en règle au nom de Yâni Olympios.

Il paraissait content et promit de m'envoyer bientôt de bonnes nouvelles, après quoi nous nous séparâmes, et je partis pour le chantier.

XI

Nos travaux de Kabret-el-Chouche prenaient tous les jours un nouveau développement. Au plus fort des chaleurs de l'année, nous avions déjà plus de quinze cents ouvriers à la tâche, car les Arabes y prenaient goût; sans leur malheureuse habitude d'interrompre le tra-

Les rues de Suez. (Page 50.)

vail pour faire la fantasia (la fête), puis de reprendre la pioche et de travailler quelquefois dix-huit heures de suite pour rattraper le temps perdu, ce qui ne les avançait guère, sans cela ces gens auraient pu se ramasser du bien. Mais ils suivaient leur nature : à chacun sa manière de voir ; nous autres Européens, nous n'aurions jamais supporté leur régime ; il nous fallait le travail régulier, mesuré, la sieste à midi et la reprise jusqu'au soir.

Les dimanches, nous allions en promenade voir les dunes, chercher des coquillages, des dents de squales et de crocodiles pétrifiés ; ces choses en intéressaient plusieurs ; ils parlaient du déluge, des siècles écoulés depuis la formation de l'isthme, comme on parlerait du carnaval ou des fêtes de Pâques de l'année dernière.

J'allais aussi visiter mes anciens camarades, tantôt à Chalouf, tantôt au Sérapéum ; j'en retrouvais avec lesquels j'avais débuté cinq ans avant, aux chemins de fer d'Espagne, et je poussais même quelquefois jusqu'à Ismaïlia, pour serrer la main de notre compatriote M. Pierre, qui recevait tous les Vosgiens comme des amis et dont tous aussi ont gardé le meilleur souvenir.

Mais à quoi bon entrer dans ces détails ? Tu connais mon caractère, tu sais que je n'aime pas m'endormir dans un coin, lorsqu'il est possible de se donner de l'air.

Une mission que je remplissais quelquefois avec le père Rodolphe, parce qu'elle était dé-

licate et que l'on pouvait faire de mauvaises rencontres, c'était d'aller prendre l'argent de la paye à Suez ; la somme montait souvent à cent mille francs, et comme les Grecs se doutaient du but de ces petits voyages, tu comprends qu'ils auraient mieux aimé ramasser nos sacs en route que de courir les campements, pour vendre des sardines ou du tabac. Aussi, nous nous faisions accompagner souvent par un cawas turc.

Ayant quarante kilomètres à parcourir, nous partions de bon matin, et nous arrivions à Suez pour déjeuner.

Ceux qui n'ont pas vu l'Orient ne peuvent se faire une idée d'un endroit semblable ; c'est un entassement de vieilles bâtisses dominées de loin en loin par le dôme d'une mosquée à côtes de melon et la flèche de quelque minaret ; un enchevêtrement de ruelles larges de deux mètres et demi au plus, sales, décrépites, les maisons percées de lucarnes grillées comme des prisons, les portes basses, cintrées, entrant sous terre par deux ou trois marches usées, et portant à leurs angles des sortes de guérites en encorbellement, d'où les femmes des harems vous observent à travers leurs moucharabis déchiquetés en sculptures ; enfin, de vrais labyrinthes, où règnent une chaleur, une poussière, une puanteur intolérables.

Au-dessus des ruelles, d'une terrasse à l'autre, pendent des nattes filandreuses, des paillassons de roseaux, sans doute pour empêcher la bonne odeur de s'évaporer.

Les rayons du soleil, blancs comme la lumière électrique, éclairent sous ces guenilles la foule qui s'agite, les turbans, les tarbouches qui passent, les files d'ânes qui trottinent comme des rats dans un égout, les grands chameaux pelés, chargés de ballots, allongeant le pas dans l'ombre ; les vieilles femmes sèches, ridées, frôlant les murs, le voile d'Islam tiré jusqu'aux yeux d'un air pudique ; mais elles ont beau se cacher, cela ne vous empêche pas de reconnaître qu'elles sont plus laides que les sept péchés capitaux. Et dans le fond du cloaque, vous entendez braire, hennir, nasiller, réciter des versets du Coran, qu'est-ce que je sais, moi ? On ne s'entend plus soi-même.

Puis, de distance en distance, se présente un bazar, vieille halle affaissée, le toit en auvent sur des piliers vermoulus, pleine d'antiques friperies, de ferrailles rouillées, de pistolets détraqués, de pierreries fausses en étalage devant de sales niches, où les marchands pansus, leurs jambes cagneuses croisées comme nos tailleurs, rêvassent en fumant leur chibouck, en bâillant et psalmodiant : « Oh ! que je m'ennuie !.... » Un autre répond : « Et moi aussi !..... » Cela fait le tour de la vieille bâtisse et se prolonge en forme de chant.

Il y a de quoi dormir debout.

La boucherie et la fruiterie sont aussi là-dessous, au milieu d'un nuage de mouches qui vous poursuivent à deux cents pas.

Et pour compléter le tableau, Jean-Baptiste, des bandes de chiens roux, pelotonnés dans tous les recoins par bandes de dix, de quinze, de vingt, et chargés, comme l'on dit, du service de la voirie, en fouillant dans les tas d'ordures, — des sortes de chacals, — se rencontrent à chaque pas ; ces animaux, dans leur opinion particulière, doivent se croire les maîtres de l'endroit, car ils ne se dérangent pas pour vous laisser passer, et tout le monde se détourne pour les laisser dormir.

Voilà le sujet des belles descriptions que nous font quelques touristes revenus de l'Orient !...

Quant au reste, la mer Rouge est très-verte ; elle baigne le pied des montagnes de l'Attaka. La rade est grande ; les messageries maritimes françaises, les transports britanniques, les bateaux de guerre égyptiens, y déroulent leurs pavillons ; la jetée du canal maritime est superbe.

En ce temps, les marins arrivant avec des pacotilles de la Chine ou du Japon vendaient pour rien leurs porcelaines, leurs boîtes à thé, leurs peaux de tigre, leurs singes et leurs perroquets ; mais il fallait aller les acheter à bord.

Quelques-uns vous offraient aussi de petites balles de vrai moka ; s'il avait été possible de transporter ces objets à peu de frais en Europe, la spéculation n'aurait pas été mauvaise ; mais le canal maritime a rendu depuis ces articles bon marché : l'occasion est passée.

En résumé, sauf deux nouvelles rues, où se trouvaient les établissements européens et le Grand Hôtel péninsulaire oriental, la cour, pleine de fleurs comme une serre chaude, encombrée de gentlemen et de ladies arrivant des Indes, buvant à la glace et se faisant servir par des coolies vêtus de blanc, sauf cela, Suez, qui donne son nom au canal maritime, est une véritable bicoque, même depuis que le canal d'eau douce y conduit de l'eau potable.

Le canal de Suez devrait s'appeler simple-

ment *Canal de Lesseps*, puisque c'est lui qui l'a fait ; — s'il était roi ou empereur, on n'aurait pas attendu si longtemps.

Nous arrivions donc à Suez, M. Rodolphe et moi, entre onze heures et midi, et nous allions prévenir tout de suite le payeur de la Compagnie, M. Lesieur, de notre arrivée. Il demeurait dans une maison arabe, derrière l'hôtel d'Orient ; c'était un homme très-agréable, aimant à s'informer des nouvelles ; sur le vu de notre bon, il nous disait de repasser dans une ou deux heures, et nous allions déjeuner à l'hôtel de Normandie, chez un nommé Alexandre, qui faisait très-bien la cuisine à la française. Les coquillages, le rôti et le bon vin ne manquaient pas ; c'était le meilleur coin du port ; les amis de Chalouf me l'avaient indiqué.

Le déjeuner fini, nous retournions compter notre argent, le ficeler dans les sacs et le mettre sur un chameau qui nous attendait à la porte. Après quoi nous partions, sans plus nous arrêter nulle part.

Le soir nous étions au campement.

Jamais nous n'avons fait en route de mauvaises rencontres ; M. Rodolphe et moi nous étions prêts à les bien recevoir, les Grecs le savaient, ils nous laissaient le passage libre.

Les choses allaient ainsi de semaine en semaine, de mois en mois, sans incidents extraordinaires ; le nombre des ouvriers augmentait ; la tranchée, large et profonde, avançait lentement ; M. Lavalley venait nous voir de temps en temps sur son Old-Roderer, et vérifier l'avancement des travaux.

M. de Lesseps, suivi toujours d'un nombreux cortége de personnages, de dames et quelquefois de dignitaires, venait aussi ; c'était alors grande fête, grande émotion, et, comme disait le père Rodolphe, le *sursum corda* général. On tirait les tables des baraques, on les rangeait dans la cour ; mon cuisinier Charaf se dépêchait de tordre le cou à quelques volailles, de tuer un mouton ; les dames s'émerveillaient de son adresse ; elles voulaient tout savoir : nos distractions, notre manière d'être, notre existence avant d'en venir là.

M. de Lesseps, lui, s'informait de nos familles, de nos parents ; je crois qu'il connaissait les oncles, les tantes, les cousins et les cousines de tout le personnel ; il prenait intérêt à tout, aussi comme on l'aimait !

Après ces visites, le travail se poursuivait avec un nouvel enthousiasme, tellement, Jean-Baptiste, que j'ai vu quelquefois des enragés ne plus vouloir quitter le chantier, même à l'heure de midi, travailler au grand soleil et tomber en criant :

« Vive le canal !... Vive la France !... »

Quelques gouttes de sang leur sortaient de la bouche et du nez : c'était fini.

XII

J'aurais pu demander, en juin 1867, un congé de deux ou trois mois, comme plusieurs de mes camarades et bon nombre des employés de la Compagnie universelle, qui voulaient assister à la grande Exposition de Paris. Ils l'obtinrent presque tous et partirent, conservant leurs appointements jusqu'au retour. Mais l'intérêt du travail me retenait, j'avais fini par m'attacher à Kabret-el-Chouche ; et tandis que les amis se promenaient en Europe, le père Rodolphe et moi, nous eûmes la magnifique idée de faire venir l'eau douce à notre campement, en contournant les dunes.

Naturellement notre rigole devait en être allongée du double, mais la dépense aussi devait en être réduite des sept huitièmes.

Nous voilà donc partis un dimanche avec le niveau ; nous relevons les plans du terrain et nous reconnaissons que l'opération est facile ; cinq ou six mille francs de dépense allaient économiser 150 francs par jour à l'Entreprise pour le transport de l'eau douce à nos chantiers.

Nous faisons approuver notre projet, et l'on se met tout de suite à l'œuvre. Tout marchait ensemble, les travaux du canal maritime et ceux de la rigole.

Nous avions établi notre prise d'eau au kilomètre 56, et, trois semaines après, l'eau douce arrivait à notre porte, les cinquante chameaux avec leurs outres et leurs tonnelets étaient supprimés ; nous semions des radis, des pois et d'autres légumes dans nos jardinets, et, pour la première fois depuis la cinquième ou la sixième dynastie des Pharaons, le Tombeau des Oiseaux revoyait de la verdure.

Quelque temps après, les camarades revinrent de France. Ils nous racontèrent les merveilles de l'Exposition, les bons dîners qu'ils avaient faits ; mais nous avions bien employé notre temps, nous ne regrettions pas d'être restés.

A cette époque, Kabret-el-Chouche était le

seul chantier qui pût vous donner encore l'idée complète des travaux primitifs du canal; tout le reste de l'isthme s'était à peu près civilisé, on y circulait comme de Paris à Pontoise : le costume des gens, les dromadaires et les ânes faisaient toute la différence; le Tombeau des Oiseaux seul, dans l'endroit le plus aride des lacs amers, n'avait pas changé.

A la fin de cette année, l'expédition anglaise en Abyssinie compléta la ressemblance de l'isthme avec les pays européens.

Les Anglais avaient établi leur camp de ravitaillement à Suez; un de leurs grands transports remonta même le canal maritime jusqu'au lac Timsah, et des bateaux moindres, partant de là, transportèrent par le canal d'eau douce leur matériel de guerre, — canons, caissons, munitions, approvisionnements de toute sorte, — à la mer Rouge.

Vingt-deux mille mulets et douze mille chevaux achetés en Égypte, en Italie, en Turquie et sur tout le littoral de la Syrie, arrivèrent ainsi; le chemin de fer d'Alexandrie à Suez était encombré, les trains succédaient aux trains sans interruption; si la Compagnie n'avait pas établi le canal d'eau douce quelques années avant, les Anglais auraient été bien embarrassés.

Les troupes, les tentes, les ambulances, les magasins de vivres s'étendaient à perte de vue sur la plage; des bateaux en rade ne faisaient qu'embarquer tout cela dans le plus grand ordre et partaient pour l'Abyssinie.

Une affiche posée à Suez dépeupla nos ateliers et nos chantiers pour quelque temps. Cette affiche promettait à tout homme qui consentirait à faire partie de l'expédition, comme conducteur de mulets, cinq francs par jour, un pantalon neuf, une bonne paire de souliers et la nourriture.

Les amateurs de changement quittèrent en foule la pioche pour le fouet. Ils voulaient voir du pays; ils en ont vu.

Au commencement de ce mouvement extraordinaire, vers la fin d'octobre, trois bédouins parurent un jour sur nos chantiers, m'amenant un mulet qu'ils proposèrent de me vendre; c'était un jumart, comme j'en avais vu quelques-uns en Espagne, les oreilles courtes et la queue de vache; ce ne sont pas les plus beaux mulets, mais ce sont les plus solides.

Je compris tout de suite que les bandits avaient profité de la bagarre pour le voler; je leur dis d'attendre dans ma baraque, et je donnai l'ordre à un de mes surveillants de courir au kilomètre 13, prévenir les cawas de service de venir tout de suite, que j'avais du gibier pour eux.

Mais les bédouins, au bout d'une demi-heure, se doutant de la chose, s'esquivèrent en m'abandonnant l'animal, que je fis conduire aux écuries. Ce même jour, j'écrivis au consul anglais de vouloir bien faire prendre le mulet à Kabret-el-Chouche, ajoutant de ne pas perdre de temps, que le fourrage dans l'isthme était très-rare, et qu'après un certain délai je serais forcé de le vendre pour me couvrir de mes frais.

Ces messieurs trouvèrent bon de ne me répondre qu'au bout de cinquante-sept jours, et c'est le consul de France qui m'écrivit de me présenter à Suez avec l'animal.

Je partis donc le dimanche suivant, et je n'oubliai pas ma note, montant à près de trois cents francs, pour deux mois de nourriture et d'entretien.

Achmet m'accompagnait, il montait le jumart; moi je galopais en avant, le fusil en bandoulière, tâchant de faire lever quelques canards sur le bord du canal. Je ne vis absolument rien, mais je devais faire ce jour-là une singulière rencontre.

D'abord, en arrivant là-bas, nous trouvâmes Suez dans la consternation; le bruit courait que les Anglais avaient été battus par Théodoros; les bateaux de la rade tiraient le canon pour hâter l'embarquement des hommes en retard; les Européens engagés ne voulaient plus partir : c'était un tohu-bohu terrible.

Arrivés devant l'hôtel du consulat, je remis la bride de mon cheval au saïs, en lui disant de m'attendre, et je gravis l'escalier, songeant avant tout à présenter ma note.

En haut, au premier, trouvant une porte entr'ouverte, je la poussai; elle donnait dans une assez vaste salle, éclairée par deux fenêtres en plein cintre garnies de vitraux, et entourée de hautes armoires grillées, pleines de registres.

C'était la salle des archives, comme qui dirait la salle de la mairie, où se trouvaient les registres de l'état civil; et quel ne fut pas mon étonnement de voir assis devant une longue table deux moines en robe de bure, le Père Domingo et un autre, long, maigre, le nez pointu, orné de lunettes en verre bleu, que je voyais seulement de profil, mais qui me produisit l'effet d'une véritable fouine.

Tous les deux feuilletaient un tas de registres, me tournant le dos et me montrant leur tonsure.

Les coups de canon de la rade faisaient gre-

lotter les vitres de seconde en seconde, la foule courait en tumulte dans la rue; mais rien ne dérangeait les moines, ils feuilletaient toujours.

Au bout de la table se trouvaient assis deux employés du consulat, et un troisième, perché sur une échelle roulante, compulsait les registres, la tête près du plafond.

Le bruit du dehors avait empêché ces gens de m'entendre venir, et je restai près d'une demi-minute sur le seuil à les regarder.

« Voici la lettre D, mon Révérend Père, dit tout à coup l'employé du haut de son échelle; vous trouverez le nom de la personne au répertoire; vous disiez?

— Desrôses Julien, dit Bernard Lafosse, » répondit le Père Domingo en se levant pour aller prendre le registre que l'autre lui tendait de son échelle.

Mais en même temps il m'aperçut et resta stupéfait; il se rassit en me regardant d'un œil louche.

Je m'approchai lentement et lui posai la main sur l'épaule, en disant :

« C'est moi, mon Révérend Père, je suis heureux de vous retrouver ici après ce que je viens d'entendre. »

Et lui, s'adressant en espagnol à l'autre moine, également étonné, lui dit avec volubilité :

« C'est l'individu que la petite réclame, l'ami de l'exécuteur testamentaire, un être dangereux. »

Puis, élevant la voix en français, il me demanda :

« Qui êtes-vous, monsieur? Je ne vous connais pas.

— Comment! vous ne me connaissez pas, saint homme? lui dis-je en espagnol. Ah! ah! mon Révérend Père, c'est ainsi que vous mentez! »

Alors lui, vexé de m'entendre parler sa langue, se redressa brusquement, et, me regardant face à face, il bégaya en propres termes, les mâchoires serrées :

« Eh bien! oui, je te connais, et je me moque de toi. (Il se servit en espagnol d'un mot plus énergique.) Tu m'entends, fit-il, je me moque de tous ceux de ton espèce. »

Il avait la figure terriblement mauvaise, le bon Père Domingo, en me disant cela; ce n'était plus le bon moine s'en allant les reins courbés comme un malade, prononçant des sentences d'un ton papelard et donnant sa bénédiction aux pauvres gens rangés sur deux lignes, qui le contemplaient avec attendrissement lorsqu'il allait dire sa messe à notre petite chapelle du Sérapéum. Non! il était droit; ses joues musculeuses tremblaient de colère, et ses yeux, d'un brun roux, me lançaient un éclair de défi.

C'était une de ces têtes de paysan ou de soldat espagnol, rude et hardie, comme on en voit dans les tableaux de leurs cathédrales, ce qu'ils appellent des têtes d'apôtres, mais qu'on serait fâché de rencontrer au coin d'un bois, sans être armé d'une bonne trique.

« Cela vous fâche, Révérend Père, lui dis-je en souriant; vous êtes terriblement vexé d'être pris la main dans le sac; vous venez ici chercher les preuves de filiation, pour happer le magot de M. Van den Bergh, n'est-ce pas? »

Alors l'autre, se levant, s'écria d'une voix aigre :

« Vous nous insultez, malheureux, vous insultez de pauvres moines sans défense, c'est abominable! »

Il pensait soulever les employés contre moi, mais eux, sans doute, ne tenaient pas à la confrérie, et puis ils étaient curieux de savoir le reste : cette rencontre les intéressait, ils écoutaient, et, voyant cela, je dis en me tournant de leur côté :

« Tenez, messieurs, ces gens-là sont des voleurs d'enfants; ils ne les volent pas pour faire leur salut, oh! non!... Ils les volent pour avoir l'héritage des parents; ils viennent ici chercher la preuve qu'il leur faut. »

J'allais leur raconter toute l'histoire, lorsque le Père Domingo me dit en espagnol :

« Si tu n'étais pas un grand lâche, nous sortirions ensemble vider cette affaire. »

La colère, l'indignation, me saisirent bêtement, et je criai :

« Tu m'appelles lâche, vieux cafard!

— Oui, tu as peur.

— Peur!... Sortons!... »

Et nous sortîmes.

L'autre n'avait plus rien dit, il resta tout rêveur.

Pendant que nous descendions l'escalier, le Père, reprenant son ton papelard, se mit à bredouiller :

« Imbécile, c'est ton Olympios qui va happer la petite... elle qui t'aimait.... qui ne voulait que toi!... C'est lui... ce Grec, qui l'aura par ta bêtise... C'est toi qui lui as tout dit... qui lui as donné de l'argent pour faire des recherches... S'il la trouve, il l'emmènera en Grèce pour avoir son héritage. Il l'épousera!... Chez nous, elle est en sûreté... Ce n'est pas nous, pauvres moines mendiants, qui la dé-

pouillerons ; nous voulons la sauver, au contraire ; sans nous, elle serait déjà entre les mains de ce Grec, qui se serait dépêché de la compromettre... Nous voulons la garder pour la rendre saine et sauve à son tuteur, M. Hardy, avec tous les papiers qui établissent ses droits... Et voilà... voilà comme nous sommes récompensés !... Ah ! faites... faites du bien !... »

Moi, je n'entendais pas de cette oreille, et pourtant ces choses me troublaient. L'idée me passait par la tête qu'il avait peut-être raison, que le Grec voulait peut-être faire le coup pour son propre compte, et que j'avais eu tort de tout lui confier.

En bas, dans le vestibule, le Père Domingo, s'étant arrêté, demanda :

« Où allons-nous ?

— Vous m'avez défié, lui dis-je ; vous êtes un ancien soldat, vous devez savoir où nous allons.

— Écoutez, dit-il, vous avez raison, j'ai servi dans le temps ; vous m'avez insulté, je me suis souvenu que j'avais été soldat, et, que Dieu me le pardonne ! un instant j'ai souhaité de voir votre sang ; mais à cette heure je suis prêtre, je me repens et je vous demande pardon. »

J'étais tout bouleversé, d'abord à cause de ce qu'il m'avait dit d'Olympios, et puis de voir cet homme qui se soumettait et reconnaissait ses torts.

« Frappez-moi, dit-il, frappez !... Je ne répondrai pas ; ce sera la punition de ma faute, de mon orgueil. »

Alors je lui dis :

« Vous m'avez appelé lâche, et...

— C'est moi qui suis un lâche, dit-il, de n'avoir pas observé le vœu d'humilité que j'avais fait... vous voyez... je m'humilie !... »

Après cela, Jean-Baptiste, je ne savais plus quoi répondre : et comme dans le même instant le consul entrait, je me dis en moi-même :

« Que le vieux gueux s'en aille au diable ! »

Je lui tournai le dos ; je me présentai au consul, qui vit le mulet à la porte en bon état et me dit de monter, ce que nous fîmes ensemble.

Nous entrâmes dans son cabinet, il examina la note et me dit que c'était très-bien, qu'il la ferait solder le plus tôt possible.

Il donna l'ordre à l'un de ses domestiques de descendre et de conduire le mulet aux écuries.

Cette affaire étant réglée de la sorte, l'idée des moines me revint. En passant, je regardai dans la salle des archives, mais ils avaient disparu.

Je repris le chemin de Kabret-el-Chouche, et la pensée de la gueuserie d'Olympios ne me sortit pas de l'esprit. Je me reprochai cent fois d'avoir confié au Grec une affaire aussi grave, mais c'était fait, il n'y avait plus à en revenir, et je tâchai d'y songer le moins possible, pour ne pas me tourmenter inutilement.

Quant à l'expédition d'Abyssinie, elle suivit son cours naturel ; l'annonce de la défaite des Anglais était une fausse nouvelle ; sans doute ils eurent beaucoup de difficultés à surmonter sur le littoral, avant d'arriver aux montagnes, ils perdirent du monde. Nous en voyions de temps en temps des nôtres revenir épuisés, et qui ne se fécilitaient pas d'avoir quitté le chantier pour courir les aventures ; mais l'expédition réussit mieux que la nôtre au Mexique, et, vers les mois de juillet et d'août, elle revint triomphante.

Les Anglais avaient vaincu le nègre Théodoros, qui, voyant ses soldats découragés par les nouvelles armes de précision des Européens, s'était fait sauter la cervelle.

L'empereur des noirs, dans cette circonstance, prouva qu'il avait plus de cœur et de dignité que beaucoup de rois blancs, en ne voulant pas survivre à sa défaite.

Seulement Théodoros avait un fils, jeune enfant de huit à dix ans, que les Anglais emmenèrent aux Iles-Britanniques. Ils ont eu soin depuis de lui donner une éducation anglaise ; ils l'ont mis sous la direction d'un colonel anglais, qui n'aura pas manqué, j'en suis sûr, de lui donner les principes de la vieille Angleterre et les sentiments de dévouement à la mère-patrie anglaise. Plus tard, quand il sera suffisamment imbu de ses devoirs envers ses bienfaiteurs, ils le reconduiront peut-être là-bas et le feront nommer empereur d'Abyssinie.

Ainsi faisait le fameux Nabuchodonosor, emmenant les enfants des rois d'Israël à Babylone, pour les instruire dans sa loi ; ainsi faisaient les Romains, emmenant les enfants des souverains vaincus, pour les élever dans les idées romaines et dominer plus tard sous leur nom les peuples insoumis ; ainsi font et feront toujours les conquérants, spéculant sur l'attachement servile des multitudes ignorantes aux dynasties de toute sorte, anciennes ou nouvelles.

Mais tout cela ne regarde pas Kabret-el-Chouche, et j'en reviens au canal maritime.

XIII

A la suite de cette expédition d'Abyssinie, des quantités de chevaux, de baudets, de dromadaires, revinrent plus ou moins éclopés de la campagne ; les Anglais, pressés de retourner chez eux, s'en défaisaient à tout prix ; des Italiens et des Arabes les achetaient, et, pour les utiliser, venaient offrir d'entreprendre des tâches.

Comme il s'agissait de pousser le travail par n'importe quel système, M. Cotard les accueillait très-bien ; il organisa même pour eux des tâches d'un nouveau genre ; des chemins furent tracés le long de nos talus, aboutissant dans la tranchée ; en bas, on chargeait les baudets de déblais dans des paniers et les chameaux dans des caisses en bois, qui s'ouvraient par le fond en frappant un déclic ; ces animaux, par files de dix, quinze, vingt, après le chargement, montaient sous la conduite d'un bédouin. En haut, le conducteur renversait les paniers, ou frappait les déclics de sa trique, les caisses se vidaient, et toute la bande redescendait pour recommencer le même manége.

Ce mouvement perpétuel sur toute la ligne réalisait un nombre de mètres cubes incroyable, à ce point que, vers la fin de 1868, notre tranchée dépassait la butte de Kabret-el-Chouche d'au moins trois kilomètres.

Alors nous résolûmes de transporter le campement à sept kilomètres plus loin, vers Chalouf, et, grâce aux bêtes de somme dont nous disposions, ce transport s'opéra dans un seul jour ; nos baraques étaient construites pour se démonter ; on n'avait qu'à déboulonner, à lever les toitures, et le reste tombait comme un château de cartes.

On partit donc ensemble, et le soir, étant arrivés au nouveau campement, on remonta le tout dans les mêmes dispositions qu'à Kabret-el-Chouche. Rien ne paraissait changé, sauf qu'au lieu de se trouver sur un rocher, où nous venait le vent du large, nos baraques étaient dans un fond, où la chaleur et le défaut d'air nous accablaient.

Tu conçois, Jean-Baptiste, qu'au milieu de ces occupations incessantes, de ces déplacements, et des mille soins qu'il fallait donner aux chantiers, aux bureaux, le souvenir de Georgette ne me revenait plus que rarement. M. Olympios, depuis que j'avais eu la bêtise de lui signer un bon de cinquante livres sterling sur la maison Sinadino, ne donnait plus signe de vie ; enfin tout allait à la grâce de Dieu, lorsque vers la fin de novembre l'apparition des moines dans notre nouveau campement me remit en éveil.

Ces gens rôdaient autour de nous, ils donnaient des bénédictions à droite et à gauche, ils observaient ce que nous faisions, et Charaf me dit même un soir que l'un d'eux avait pénétré jusque dans ma baraque, marmottant et priant, ouvrant la porte du cabinet, de la cuisine, regardant ce qui s'y trouvait, et finissant par s'en aller sans explication aucune.

« Pourquoi n'as-tu pas jeté le mendiant à la porte ? dis-je à mon cuisinier. De quel droit les gueux viennent-ils nous épier ? qu'est-ce qu'ils nous veulent ? »

Impossible de me rendre compte de cette inspection. Le soir même j'en parlai longuement au père Rodolphe, pendant le dîner ; je lui racontai l'histoire de Georgette Lafosse, l'abandon de la pauvre enfant, tant qu'il n'existait pas d'héritage en perspective, et son enlèvement immédiat, à la nouvelle des dispositions testamentaires de M. Van den Bergh.

Il m'écoutait en souriant et finit par me répondre :

« Hé ! de quoi vous étonnez-vous, mon cher Goguel ? Les moines font leur métier... Quand on n'a rien, qu'on ne produit rien et qu'on ne gagne rien, il faut bien mendier ou voler pour vivre. On fait alors de la mendicité une vertu chrétienne, et quand la mendicité ne suffit pas, eh bien, on tâche de happer les héritages du prochain ; c'est une nécessité de la situation. Moi, je méprise moins un voleur de grande route qu'un mendiant de profession ; le voleur court des risques ; il est plus dangereux pour la société, mais il est moins lâche que cette race de cagnards. Dépouiller les familles de leur patrimoine ; voler le pain des vrais pauvres, des vieillards et des orphelins par des grimaces hypocrites ; invoquer le nom sacré de Dieu pour entretenir sa paresse, son ivrognerie et tous ses vices, c'est réellement ignoble, et c'est ce que nous voyons ici sur la plus large échelle. Tous ces moines de Nazareth, de Bethléem, de Djebel-mar-Elias et d'ailleurs, qui se disputent les aumônes venues de l'Europe et se déchirent impitoyablement entre eux, lorsqu'il s'agit de l'intérêt particulier de leur confrérie, mais qui s'entendent on ne peut mieux pour gruger et dépouiller le genre humain, tout cela,

Ces animaux montaient par longues files. (Page 55.)

c'est l'opprobre de la nature, le dernier vestige de la dégradation d'un autre âge, qui, par bonheur, tend à disparaître tous les jours. Mais la corporation est encore puissante, elle s'appuie sur toutes les vieilles pécheresses et les vieux criminels, auxquels elle octroie la rémission de leurs méfaits, en leur promettant les joies du paradis, après celles de ce monde ; elle s'appuie sur l'ignorance et la bêtise humaines... donc elle est redoutable. A votre place, Goguel, je ne m'occuperais plus de cela, je laisserais courir les événements, car, par le mensonge et la calomnie, ces gens-là peuvent vous faire le plus grand tort. »

Cette façon de voir tenait au caractère prudent, circonspect, de M. Rodolphe ; quant à moi, je me moquais de la calomnie et de tous les mauvais bruits qu'on pouvait semer sur mon compte.

Mais ce qui m'ennuya beaucoup, ce fut une lettre de Charlot, qui m'annonçait son prochain retour en Égypte. Il me racontait que tout avait assez bien marché, que les affaires de M. Van den Bergh, en Hollande et dans l'Amérique du Sud, étaient liquidées, et qu'il venait s'occuper activement de celle dont il m'avait confié le soin au sujet de Georgette, ne doutant pas que j'eusse rempli toutes ses prescriptions.

Cette lettre, qui devait me réjouir, me produisit un effet tout contraire. En songeant que je n'avais rien fait par moi-même pour retrouver la petite, et que depuis plusieurs

Le rocher fut à nu, et l'on put s'occuper de le faire sauter. (Page 62.)

mois je n'en avais que des nouvelles incertaines, le dimanche suivant de bon matin, je partis à cheval, résolu de secouer solidement ce gueux d'Olympios, qui me mettait dans un pareil embarras, car toute la faute retombait sur lui ; puisqu'il avait accepté la commission et reçu de l'argent, c'est lui qui devait rendre des comptes, moi je m'en lavais les mains.

Voilà ce que je me répétai tout le long du chemin, et, vers neuf heures, en arrivant au Sérapéum, je poussai droit à l'hôpital, où le Grec demeurait, sans m'arrêter nulle part ailleurs.

Il était chez lui, couché sur son lit, la figure longue et mélancolique.

« Eh bien, lui dis-je en entrant, après avoir attaché mon cheval à la porte, puisque vous ne m'envoyez pas de nouvelles, il faut que je vienne, moi, vous en demander. C'est abominable, ce que vous faites là, monsieur Yâni ; quand on se repose sur vous, quand on vous avance de l'argent, quand on vous donne toute sa confiance, c'est indigne d'en abuser de cette façon ! »

Il paraissait consterné.

« Vous ne répondez pas, lui dis-je... Voyons, qu'est-ce qui se passe ? Avez-vous fait des démarches sérieuses pour trouver cette pauvre enfant, comme vous me l'aviez promis ? Qu'est-ce qu'elle est devenue ? Savez-vous, monsieur Olympios, que mon ami Hardy m'annonce son prochain retour, qu'il croit tout en ordre ? Qu'est-ce que je lui dirai, moi ?

car il faut pourtant bien que je dise quelque chose. »

Je me promenais de long en large, les bras croisés et la courbache à la main ; l'indignation me possédait.

Le Grec alors s'assit sur son lit et me dit :

« Monsieur Goguel, si vous saviez tout le mal que je me suis donné et tout l'argent que j'ai dépensé pour retrouver Georgette, vous ne me feriez pas de reproches.... Est-ce ma faute, à moi, si tout a manqué à la dernière minute et si le malheur est arrivé ?

— Quoi ?.... quel malheur ? lui dis-je en m'arrêtant.

— Un grand malheur, monsieur Goguel : Georgette s'est sauvée du couvent de Djebel-el-Deïr avec un jeune Arabe.

— Sauvée avec un Arabe ! m'écriai-je furieux, Georgette ?

— Oui, » fit-il froidement, mais tout pâle de colère.

Je voyais qu'il serrait les dents, qu'il était encore plus furieux que moi ; qu'il avait travaillé pour rattraper cette petite, et qu'un autre l'avait enlevée à sa place. Je compris du coup que les moines étaient venus rôder à Kabret-el-Chouche pour voir si ce n'était pas moi qui l'avais dans ma baraque ; et malgré mon indignation contre l'Arabe, que je ne connaissais pas, malgré tout je ne pus m'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction de voir que ni le Grec ni les moines ne l'auraient.

« Ah ! ah ! elle est partie, lui dis-je, elle a filé.... elle a pris de l'air.... c'est assez naturel.... mais avec un jeune Arabe, cela me paraît louche, monsieur Olympios : ne serait-ce pas avec un autre.... avec un Grec, par exemple ?

— Non, fit-il brusquement, c'est avec un jeune Arabe, je le sais, j'en suis sûr. »

Alors, voulant en savoir davantage, je m'assis pour l'écouter ; et tout en s'indignant, en serrant les poings, il me raconta que les Révérends Pères avaient emmené Georgette au couvent de Djebel-el-Deïr, et que là, dans cette grande et vieille bâtisse, où l'on entre par une échelle, sans autre société que de vieux moines, au fond d'une cellule, elle s'ennuyait beaucoup ; qu'il était arrivé à correspondre avec elle ; qu'elle devait partir dans sa société, que c'était convenu ; qu'il l'aurait conduite à Athènes, dans sa propre famille, jusqu'au retour de Hardy et jusqu'à la constatation de ses droits, et qu'alors il l'aurait rendue ; mais que huit jours avant, au moment de réaliser leur projet, il avait appris qu'elle s'était enfuie avec un jeune Arabe, en plein désert, sur un âne ; que cet Arabe s'était introduit dans le couvent, soi-disant pour se convertir au catholicisme ; qu'on avait battu tout le pays pour les découvrir, et qu'on supposait qu'ils s'étaient hasardés sur une barque, près d'Aïr-Hawarah, pour gagner Suez.

Il me dit ces choses en s'interrompant à chaque instant.

« Ah ! oui, je commence à comprendre, lui dis-je ; mais les titres.... les titres qui prouvent sa filiation.... vous n'avez rien appris ?

— Hé ! mon Dieu, fit-il, à quoi bon courir les chercher au Caire, à Suez ?... Ils étaient ici.... au Sérapéum.... Je les ai découverts tout de suite au bureau des engagements : « M. Julien Desrôses, dit Bernard Lafosse, « peintre. » M. Lucazowich m'en a même délivré copie : le passe-port, l'acte de naissance, tout est là.

— Bon, me dis-je en moi-même, il était en règle, le Grec ! il avait pris toutes ses mesures, et c'est moi qui lui fournissais l'argent pour enlever l'héritière ! Quel chance que le hasard ait tout fait manquer ! »

Et là-dessus, n'ayant plus rien à lui demander, je lui tirai le chapeau sans autre cérémonie, en m'écriant que les moines allaient répondre de tout, que Hardy poursuivrait cette affaire.

Je sortis et je remontai à cheval fort triste ; l'idée d'aller voir mes amis Saleron, Durand et autres ne me vint même pas, tant mon cœur était serré de savoir Georgette errante dans le désert avec un Arabe ; je la considérais comme perdue, et je repris le chemin de Kabret-el-Chouche au galop, songeant à quels misérables hasards tiennent quelquefois les destinées humaines. Encore quelques jours, et l'enfant de Bernard Lafosse, après avoir passé par les plus tristes épreuves, arrivait sans transition à la fortune ; et, en croyant se sauver, la pauvre petite s'était perdue elle-même.

Ces idées et bien d'autres semblables m'assiégeaient l'esprit, lorsqu'au bout de trois heures, arrivant à l'entrée de notre cour, j'aperçus devant ma baraque M. Rodolphe, Charaf, Georgette et un jeune Arabe qui causaient entre eux ; l'Arabe tenait encore à la main la bride d'une bourrique tout efflanquée ; il était coiffé d'un tarbouche et portait une souquenille grise ; Georgette avait un vieux chapeau de jonc, en pointe ; ils causaient là tranquillement, s'informant sans doute de moi, comme des étrangers qui arrivent à l'instant.

J'avais fait halte, croyant rêver, et tout à coup je criai :

« Hé ! c'est toi !... »

Alors Georgette, se retournant, me répondit par un cri étrange et accourut les bras en l'air.

J'étais encore à cheval, je la levai des deux mains et je l'assis sur le devant de ma selle, pour l'embrasser ; elle ne disait rien et sanglotait.

Au bout d'une minute, elle se mit à balbutier :

« Oh ! Goguel... Goguel... que je suis contente de te voir... Que j'ai trouvé le temps long après toi... Nous resterons ici maintenant... nous ne nous quitterons plus !

— Non, lui dis-je, vraiment attendri, et sois tranquille, nous ne serons plus malheureux. »

J'allais lui parler des grands biens qui lui étaient promis, mais je retins ma langue ; et dans le même instant je sentis quelqu'un me prendre la main et la baiser à la manière des Arabes.

Je regardai... c'était mon saïs, Kemsé-Abdel-Kérim, qui me demanda :

« Es-tu content, maître ?

— C'est lui qui m'a ramenée, » dit Georgette.

Alors, je lui répondis :

« Tu es un brave garçon, Kemsé, je te reprends à mon service ; et, n'en doute pas, ta belle action sera récompensée, j'en réponds !

— Oui, monsieur Rodolphe, repris-je tout ému, voyez ce jeune homme qui quitte tout pour me faire plaisir, pour me ramener celle que des gueux nous avaient enlevée... Quel dévouement !... Et qu'on vienne encore prétendre que les Arabes sont ingrats, égoïstes ! »

Ce trait de fidélité m'avait touché profondément ; mais ce qui me faisait encore plus de plaisir, c'était de revoir Georgette, brunie par le soleil du désert, et ayant conservé toute sa grâce enfantine et sa bonne santé.

Il va sans dire que tout ce jour et les suivants, à l'heure des repas, et le soir, quand je revenais du chantier, on ne faisait que parler des moines, du couvent d'El-Deïr, de la vie que l'on menait dans ce vieux nid à rats, des vingt-cinq chapelles souterraines, où brûlent les flambeaux et les cierges sans interruption, des sermons sur le néant des richesses de ce monde qu'on adressait à Georgette, chose qu'elle ne pouvait comprendre, croyant ne rien avoir, mais que les Révérends Pères comprenaient on ne peut mieux ; puis l'arrivée d'Olympios en pèlerin, la manière dont le Grec avait pu l'entretenir, en glissant quelques talaris au frère Pacôme ; l'apparition de Kemsé, s'offrant de recevoir le baptême et de servir la communauté pour rien... Qu'est-ce que je sais encore ? c'était toute une histoire, qui nous faisait rire aux larmes, lorsque Georgette nous la débitait, en l'accompagnant de réflexions sur les Grecs et sur les moines.

Jamais je n'ai passé de jours plus joyeux.

J'avais écrit tous ces détails à Charlot, et j'attendais son arrivée avec impatience, ne voulant rien dire à Georgette des brillantes espérances qu'elle était en droit de concevoir. Non, après tant de traverses, il valait mieux attendre l'événement, pour éviter les désillusions en cas de nouveau malheur.

Il n'était donc jamais question de l'héritage entre nous. Georgette aidait Charaf à la cuisine, comme autrefois chez la mère Aubry ; Kemsé-Abdel-Kérim avait obtenu de M. Rodolphe une petite surveillance aux écuries du campement, et tout allait ainsi le mieux du monde, lorsque enfin Charlot arriva.

C'est en février qu'il parut aux petits lacs, comme un grand seigneur ou comme un patriarche, à ton choix, Jean-Baptiste, accompagné d'une dizaine de chameaux et de toute une cargaison de meubles, de caisses, de ballots qu'il emportait à Batavia.

Il arriva le matin ; j'étais sur nos chantiers, et, seulement en rentrant le soir, je vis cette caravane à l'ombre de nos baraques, Arambourou-Omar et son nègre Caleb en train de déballer, et plus loin, dans la cour, mon vieux camarade qui se promenait gravement avec le père Rodolphe, Sikoski et l'ancien maréchal des logis Roux.

Dès que Charlot m'aperçut, il vint à ma rencontre, et nous nous embrassâmes.

« Je t'ai donné bien des tribulations, dit-il, mais tout est bien qui finit bien ; les titres que tu m'indiquais au Sérapéum sont en ma possession depuis longtemps, l'identité de Julien Desrôses et de Bernard Lafosse ne peut plus faire aucun doute, Georgette est prévenue de son prochain départ pour Bornéo et du sort splendide qui l'attend là-bas ; elle ne peut y croire, et, chose étrange, mon cher Goguel, elle s'en désole, elle pleure.

— Hé ! dit l'ancien maréchal des logis en riant, c'est comme à la veille d'un beau mariage, la fiancée pleure toujours, ça rentre en quelque sorte dans son rôle. »

J'étais un peu de l'avis de Roux, mais cela me parut singulier tout de même.

« Elle se méfie, lui dis-je ; après tous ces enlèvements, elle craint quelque nouvelle surprise ; je vais lui parler seul et lui faire entendre raison. »

J'entrai dans la cuisine, où Charaf était en train de préparer le dîner, et je vis Georgette assise sur un escabeau, près de l'âtre, la figure sur les genoux dans son tablier; elle pleurait tout bas, et je la regardai quelques instants, étonné d'une singularité pareille, puis je lui demandai :

« Qu'est-ce que tu fais donc là, Georgette ? Au lieu de chanter et de rire comme les autres jours, tu pleures..... Qu'est-ce que cela signifie ?.... »

Mais elle continuait de sangloter sans répondre, ce qui m'étonnait de plus en plus.

« Comment, lui dis-je, on t'apprend que tu es riche, que tu as des plantations, des jardins magnifiques, que tu vas rouler en voiture à quatre chevaux, avec un petit nègre derrière, pour t'abriter d'un parasol; que tu vas avoir des robes de soie, des diamants, tout ce qui fait la joie des personnes raisonnables..... et tu pleures..... ça te désole !.... Est-ce que tu perds la tête ?.... Voyons..... réponds-moi donc ! »

Mais plus je lui parlais, plus elle fondait en larmes !

« Allons !.... repris-je en ayant l'air de me fâcher, ça n'est pas naturel..... Est-ce que tu te méfies de mon ami Charlot, le plus honnête homme du monde ? Est-ce que tu le prends pour un Père Domingo qui veut te tromper, te mettre dans une capucinière, par hasard ?.... Parle donc !

— Ah ! Goguel, fit-elle à la fin, je ne veux pas m'en aller..... Je veux rester ici..... Je veux avoir une petite cantine comme la mère Aubry..... C'est tout ce que je souhaite, Goguel. Je ne veux rien..... Je ne veux pas être riche..... Je suis contente comme cela..... pourvu qu'on ne me force pas de partir. »

Sa désolation me chagrinait réellement.

« Mais tout cela, lui dis-je, ne peut pas aller..... Une cantine !.... une cantine..... ça n'a pas le sens commun..... chacun doit tenir son rang..... et puisque maintenant tu fais partie du grand monde, il faut absolument suivre ses habitudes. Il faut voyager, aller au bal, au théâtre, qu'est-ce que je sais, moi ? Il faut jouir de l'existence, quoi ! »

Cette simplicité m'impatientait, et je finis par m'écrier :

« Écoute, Georgette, je te croyais plus de bon sens..... Un joli steamer, qui s'appelle *la Favorite*, t'attend à Suez; il est à hélice, il est en acajou, poli, ciré, il est à toi, tu n'auras qu'à commander, à te faire servir, tu seras comme une petite reine, et tu veux rester ici à surveiller des marmites.

— Ah ! s'il faut que je parte seule, cria-t-elle, j'en mourrai, Goguel..... Au moins si Kemsé venait avec nous !

— Kemsé-Abdel-Kérim ? lui dis-je stupéfait, mon saïs ?

— Oui.....

— Tu l'aimes donc bien, ce garçon !

— Oui, fit-elle tout bas.... il m'a délivrée !.... Et puis..... et puis, depuis longtemps, chez la mère Aubry, il m'aidait à la cuisine; il portait l'eau pour moi, il remplissait toutes mes commissions.....

— Ah ! le gueux, m'écriai-je, il profitait de mon absence..... Voyez-vous cette finesse !.... Tiens !.... tiens !.... tiens !.... Et moi qui te supposais un faible pour cette grande bête d'Olympios..... Eh bien ! j'aime encore mieux ça !.... »

Et je sortis prévenir Charlot de ce qui se passait.

Sikoski, M. Rodolphe et Roux se trouvaient encore avec lui dans la cour; je leur racontai ce que je venais d'entendre, et nous retournâmes ensemble dans la cuisine, où Georgette, tout en continuant à pleurer, répéta devant tous ce qu'elle m'avait dit.

Je donnai l'ordre aussitôt à Charaf d'aller chercher Kemsé-Abdel-Kérim. Il paraît que le brave garçon savait déjà ce qui se passait au campement, le changement de fortune de Georgette, car il arriva tout tremblant.

« Tu sais que Georgette est riche, lui dis-je, qu'elle est devenue une grande dame et qu'elle va partir..... J'ai voulu t'en prévenir par considération pour votre ancienne amitié, et pensant que tu ne serais pas fâché de lui souhaiter bon voyage.

A peine eut-il entendu cela, qu'il s'écria d'une voix déchirante :

« Allah, aie pitié de moi !.... Allah, fais-moi mourir ! »

Sa désolation était si grande, que moi-même, Jean-Baptiste, j'en fus navré. Nous nous regardions les uns les autres, tout saisis.

Mais alors Georgette, se levant comme une folle et se jetant dans ses bras, se mit à crier :

« Kemsé, n'aie pas peur..... jamais je ne te quitterai..... jamais !.... jamais !.... »

Ils se tinrent longtemps embrassés, et Charlot, élevant la voix à son tour, leur dit :

« Eh bien, vous ne vous quitterez pas..... Non..... ce serait trop barbare !.... Kemsé nous accompagnera..... Il sera mon ami..... et dans un an, Georgette, quand vous connaîtrez bien votre nouvelle position, si vous répétez les paroles que je viens d'entendre, nous vous marierons ensemble. »

Et, tournant vers moi sa figure de brave homme :

« Est-ce que toutes les richesses de la terre valent une affection désintéressée ? dit-il. Est-ce que l'amour véritable s'achète avec de l'argent ?

— Non, lui dis-je, tu as raison ! »

Après cela, Jean-Baptiste, tu penses bien que tout était pour le mieux.

Le soir de ce même jour, pendant que les autres dormaient déjà, me trouvant seul avec Charlot, je lui demandai s'il était bien sûr que Georgette fût la fille de M. Van den Bergh, car cette histoire me produisait l'effet d'un rêve.

Alors, tout en fumant son cigare, Charlot me raconta que, vers 1851, M. Van den Bergh, se rendant en Hollande pour affaires de famille, avait lié connaissance au départ d'Alexandrie avec un certain Julien Desrôses, se disant peintre décorateur, lequel retournait à Marseille, accompagné d'une fort jolie femme, sa maîtresse.

« Van den Bergh poursuivit son voyage en société de cet heureux couple, me dit-il ; la liaison devint intime, et l'on se sépara les meilleurs amis du monde. Rien n'avait fait soupçonner les relations de Van den Bergh avec la jeune personne, et M. Desrôses, croyant remplir le devoir d'un homme de cœur, épousa sa maîtresse pour légitimer un enfant sur le point de naître. Malheureusement, un peu plus tard, Mme Desrôses, venant à tomber gravement malade, et désireuse d'obtenir l'absolution de notre sainte Église, fit à son mari des aveux qui faillirent le rendre fou de désespoir.

— C'était un fameux gueux, ton Van den Bergh ! m'écriai-je indigné.

— Oui, dit Charlot, c'était un profond égoïste ; il posait en principe que celui qui se prive d'un plaisir qu'il pourrait se procurer est un imbécile. Tu as vu toi-même où cette belle morale l'avait conduit. Enfin Van den Berg, s'étant marié à Batavia, ne put avoir d'enfants ; alors l'autre lui revint en mémoire. J'étais son principal commis, j'avais un intérêt considérable dans ses entreprises, et je jouissais de toute sa confiance ; il me donna l'ordre de retrouver coûte que coûte l'enfant qu'il avait abandonné, et je partis immédiatement pour Marseille, où j'appris ce que je viens de te dire. Julien Desrôses avait disparu avec la petite fille. A force de recherches, je finis par découvrir qu'il était retourné en Égypte et qu'il travaillait au canal maritime. J'écrivis aussitôt à Van den Bergh, qui tout de suite accourut me rejoindre à Suez.

« Tu sais le reste aussi bien que moi : tu te rappelles ma première visite, les questions que je t'adressai touchant un nommé Julien Desrôses, et puis l'émotion extraordinaire de M. Van den Bergh à l'arrivée de Georgette dans ta baraque du Sérapéum ; il paraît que cette chère enfant est le portrait vivant de sa mère ! »

Voilà ce que me raconta mon ami Charlot.

Le lendemain, toute la caravane partit pour Suez. Les adieux furent tristes, Georgette resta longtemps pendue à mon cou ; elle m'appelait « son bon Goguel » et pleurait à chaudes larmes ; Kemsé me baisait les mains. Charlot aurait bien voulu m'emmener avec eux, mais j'avais autre chose à faire que d'aller me promener à Java !

XIV

Les travaux de terrassement du canal maritime approchaient alors de leur terme, plusieurs chantiers n'avaient plus que les règlements des talus à faire, la masse de leurs ouvriers se portait chez nous. Notre tranchée des petits lacs touchait aussi à sa fin, lorsque le bruit se répandit qu'un grand banc de rocher venait de se découvrir dans la section de la plaine de Suez, que les dragues envoyées par M. Lavalley ne pouvaient y mordre, de sorte qu'il allait falloir exécuter cette partie à bras, avec des plans inclinés, des brouettes, des wagons.

Ce banc de rocher, qui n'avait pas été signalé sur le profil géologique des sondages exécutés par les ingénieurs de la Compagnie, ne nous regardait pas aux petits lacs ; n'ayant plus que vingt à trente mille mètres de terrassements à faire, nous pensions finir les premiers notre section, nous y mettions de l'amour-propre.

Mais voilà qu'un beau matin M. Cotard vient me prendre sur le chantier et me dit en me conduisant au bureau :

« Goguel, nous avons besoin de vous, il faut que vous nous rendiez encore de grands services ; la section de la plaine de Suez est fort en retard ; nous dirigeons là tous nos agents énergiques, et je compte sur vous pour nous donner un coup de main. Nous allons partir ensemble ; demain vous reviendrez prendre votre matériel et tout votre

monde. Je ne doute pas que d'ici quelques jours votre nouveau chantier ne fonctionne vigoureusement. »

Je t'avoue, Jean-Baptiste, que si tout autre était venu me donner cet ordre, j'aurais jeté, comme on dit, le manche après la cognée, car j'en avais assez au bout de quatre ans, et l'idée de retourner en France et d'embrasser les vieux parents m'avait saisi comme tant d'autres; mais de refuser à M. Cotard, un des hommes que j'aimais et que j'estimais le plus, à cause de sa droiture et de ses capacités hors ligne, ce n'était pas possible. Je donnai l'ordre aussitôt à mon saïs de seller mon cheval, et je partis sans faire aucune objection.

Deux heures après nous étions dans la plaine de Suez; là les camarades Egermann, Boursière et M. Guillaumet, le chef de la section, nous reçurent avec empressement. On me conduisit sur le chantier que je devais diriger.

Jamais tu ne t'imagineras rien de comparable: trois mètres de vase, recouvrant sur plusieurs kilomètres le rocher qu'il s'agissait d'enlever; cette vase était liquide, la mer ayant séjourné dessus pendant plus d'un an. Et pas même de baraque pour se loger. Celle qu'on me promit ne put se faire que dix jours après, les charpentiers étant écrasés d'ouvrage.

En attendant, mon petit lit de fer, mes bagages et mes quelques ustensiles de cuisine, que j'avais fait venir des petits lacs, étaient gardés en plein air par Charaf et un autre Arabe. J'allais manger et dormir chez mon ami Boursière.

Enfin tous mes ouvriers arrivèrent. Il s'agissait avant tout d'ouvrir des rigoles d'assainissement, pour dessécher et raffermir cette boue; l'eau de nos rigoles se rendait dans des puisards plus profonds que le canal, d'où des pompes à vapeur la rejetaient plus loin, en la déversant dans des coulottes.

Ce fut un rude coup de collier à donner; mais enfin, au bout de trois semaines, grâce à mes six cents baudets, à mes quatre-vingts chameaux et à mes douze cents hommes, grâce surtout au soleil ardent de l'Égypte, qui dardait ses rayons sur cette mare et produisait plus d'effet que toutes les pompes du monde, grâce à tout, le rocher fut à nu, et l'on put s'occuper de le faire sauter.

Pendant les repas on tirait les mines, et l'on trouvait ensuite des masses de déblais faciles à charger.

La section de Chalouf, sur le point de se terminer, nous envoyait aussi son matériel et ses travailleurs, qui nous furent d'un bon secours. Les bateaux dragueurs venaient à notre rencontre du golfe de Suez.

Je ne te parle pas des visites d'Anglais, de personnages, de dignitaires, que nous recevions presque tous les jours; ces gens venaient contempler les derniers travaux du canal, et les Anglais reconnaissaient enfin que la chose n'était pas impossible.

Naturellement, toutes les cantines, toutes les boutiques et les tripots, qui ne faisaient plus leurs affaires sur les chantiers déjà terminés, venaient chez nous; en moins d'un mois, nous eûmes entre le canal maritime et le canal d'eau douce un campement surnommé le « Petit-Paris », qui résumait en lui tout ce que je t'ai dépeint ailleurs. Ce campement, bientôt aussi grand que les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin, portait des noms de rues fort drôles. Cafés-concerts, restaurants servis par de jeunes femmes, pâtisseries, charcuteries, cantines et roulettes tenues par des Grecs, rien n'y manquait, pas même de grands breacks attelés de quatre chevaux arabes, qui faisaient le service d'omnibus du Petit-Paris à Suez, sept kilomètres pour douze sous, aller et retour.

C'est en ce temps, où les fatigues et les ennuis de la première installation commençaient à se dissiper, que nous apprîmes la fin de notre digne et bien-aimé patron, M. Borel, associé de M. Lavalley, mort subitement à Paris.

Ce fut une grande perte pour nous employés de l'Entreprise, et tous la ressentirent, car M. Borel nous aimait, nous savions qu'il veillait à nos intérêts et qu'il ne nous aurait jamais abandonnés.

Une autre perte également douloureuse pour la section de Suez fut celle de notre chef, M. Guillaumet, enlevé en trois jours par la fièvre pernicieuse.

Je me rappellerai toute ma vie le chagrin que nous causa cette mort, le service funèbre dans la petite chapelle de Chalouf, et puis le transport des restes par le canal d'eau douce, à Ismaïlia. J'étais un des trois délégués, représentant la section, pour rendre les derniers devoirs à notre chef. Une chaleur accablante régnait, et dans la barque, n'ayant pas d'autre abri que la petite voile, dont l'ombre couvrait le cercueil, nous avions fini par nous asseoir sur le couvercle, et nous nous regardions en silence. Que de pensées vous traversent l'esprit dans des moments pareils, que de tristesses et de souvenirs!...

Enfin, il repose aussi là-bas, comme tant d'autres braves camarades, le bon Guillaumet; heureux ceux qui dorment, ils n'ont plus à supporter les misères de ce monde!...

Parlons d'autre chose.

Un des plus beaux coups d'œil qui se soient vus en fait de travaux, c'est l'enlèvement du rocher de Suez : dix-huit mille hommes à l'ouvrage, les pompes à vapeur qui jouent sans relâche, les coups de mine qui partent par milliers tous les jours, et surtout la fièvre, cette fièvre sainte du travail, qui saisit les hommes lorsqu'ils approchent de la fin et qu'ils se disent :

« Encore un... deux... trois jours!... Encore un coup de collier... un dernier effort... et ce sera fini!... »

Un homme tombe, on l'emporte; un autre est malade, on a besoin de lui, on court le chercher... Il arrive lentement... il se dresse avec peine... puis le feu sacré le saisit, il se met à l'œuvre, et ses souffrances sont oubliées.

Et les chevaux, les mulets, les dromadaires, tous ces êtres brutes, qui s'animent, qui subissent l'entraînement général et semblent comprendre la grandeur solennelle du moment... Oui! les animaux eux-mêmes semblent se transformer et vivre d'une vie supérieure à leur nature... c'est inconcevable!...

Depuis trois mois, au milieu de l'horrible chaleur de ce climat tropical, toutes les forces de l'Entreprise se concentraient de plus en plus dans la plaine de Suez. On touchait à la fin... on y était!

M. Cotard commandait et dirigeait tout depuis quelque temps, M. Lavalley se trouvant alors à Paris. Enfin, c'était fini!

A sept kilomètres de nous, vers la mer Rouge, toute la terre du canal étant enlevée, un barrage et un déversoir en bois solidement construits nous empêchaient seuls encore d'être engloutis au fond de la tranchée; et le 15 août on retirait à la hâte les madriers, les tuyaux des pompes, les rails des chemins de fer; on les rangeait sur le talus.

Entre le barrage et le déversoir, au bout de la section, non loin de la mer, du côté Afrique, une grande tente recevait alors les autorités égyptiennes, les consuls de toutes les nations, M. de Lesseps, M. Cotard, etc.; des discours, des félicitations s'échangeaient sans doute entre ces personnages, pendant que nous retirions le matériel du canal.

Et tout à coup, sur les six heures du soir, Ali-Pacha-Moubareck, ministre des travaux publics de l'Égypte, sortant de la tente suivi d'un long cortége, prend la pioche des mains d'un ouvrier et crève le barrage. L'eau entre en mugissant contre la grande charpente en bois dont on lève quelques vannes; alors elle se précipite dans cette immense cuvette de vingt-cinq kilomètres; et comme depuis un mois la Méditerranée entrait par le déversoir du Sérapéum, ce 15 août 1869 les deux mers furent mariées pour toujours.

La plus grande œuvre du siècle, et peut-être la plus durable, était accomplie.

Ai-je besoin de te peindre maintenant les fêtes, les réjouissances qui suivirent cette solennité? La paye générale du lendemain, où dix-huit mille ouvriers de toutes les nations, armés jusqu'aux dents et furieux, — Dieu sait pourquoi! — se pressaient autour de nos bureaux, croyant que nous allions lever le pied sans leur solder le dernier compte; les coups de revolver qui partaient de tous les côtés sur nos baraques; l'arrivée des troupes et de l'artillerie égyptiennes pour nous protéger; et puis, tous étant payés, le départ des immenses convois emportant cette foule vers Alexandrie; enfin, ces six derniers jours d'anxiété, où tous les employés de l'Entreprise risquèrent d'être massacrés cent fois?

Non, il vaut mieux passer de si tristes détails : les plus grandes choses ont leur vilain côté.

Après ce tumulte, au bout de quelques jours les campements étaient déserts, il ne restait plus qu'un petit nombre d'équipes en train de déménager à leur tour; les lacs se remplissaient lentement, les bancs de sel se fondaient, mon îlot de Kabret-el-Chouche se resserrait d'heure en heure, et bientôt les navires, toutes voiles déployées ou battant la vague de leurs hélices, allaient apparaître. Toutes les puissances étaient convoquées par M. de Lesseps à cette grande fête de la civilisation.

Pourtant une dernière surprise assez désagréable nous attendait encore; les souverains, répondant à l'appel du président, arrivaient, et l'Égypte se mettait en fête pour les recevoir, lorsqu'on apprit qu'une énorme lentille de roche vive venait de se découvrir au fond du canal, non loin du Sérapéum.

Figure-toi notre indignation.

On aurait dit que cette roche avait poussé là tout exprès, à la dernière minute, pour nous mettre en affront; tout ce qu'il restait de bras dans l'isthme courut s'acharner à ce dernier obstacle, que l'on fit sauter sous huit mètres d'eau, et le 19 octobre, jour fixé pour le passage de la flotte, il ne restait plus trace du rocher.

Ici, Jean-Baptiste, je m'arrête ; les grandes cérémonies de l'inauguration n'entrent pas dans mon récit, d'ailleurs je ne les ai pas vues. Tandis que les impératrices, les princes, les hauts dignitaires, les artistes, les écrivains en renom, toutes ces mille célébrités conviées à la fête, se rendaient en Égypte, moi je retournais à l'Ermitage de Saint-Dié, j'allais revoir mes vieux parents et me reposer quelques jours à l'ombre de nos sapins ; j'avais besoin de l'air des Vosges et des embrassades de la famille, car j'étais épuisé.

Toutes ces fêtes sont passées, les principaux acteurs ont disparu, mais le canal maritime reste pour témoigner du courage et du génie des enfants de la France à travers les siècles.

Je voudrais pouvoir te citer ici les noms de tous les braves camarades que j'ai rencontrés à l'isthme de Suez, non pas seulement ceux de nos chefs, tout le monde les connaît, mais ceux des simples conducteurs et chefs de chantiers qui se sont distingués ; la liste en serait trop longue ; et puis qu'importe le nom de gens qui n'ont fait pendant dix ans que remuer de la terre ? S'ils avaient tiré des coups de fusil ou de canon, à la bonne heure! le moindre d'entre eux mériterait de figurer en lettres d'or sur les tables du temple de la Gloire. Laissons donc ces noms de côté ; qu'on s'appelle Jean, Charles ou Nicolas, cela revient au même, pourvu qu'on fasse son devoir et qu'on se rende utile à ses semblables. Il serait bon pourtant de se rappeler quelquefois que la France brille autant par ses œuvres en temps de paix, que par ses exploits à la guerre ; qu'elle a toujours marqué les premiers pas dans la voie de la civilisation, et qu'elle l'a souvent ouverte aux autres peuples !

Aujourd'hui des bateaux innombrables, sous tous les pavillons, passent à Kabret-el-Chouche, quelquefois d'immenses transports britanniques chargés de dix-huit cents à deux mille hommes pour les Indes. La mer intérieure des deux lacs leur chante son hymne éternel, les bouées que la Compagnie des forges et chantiers a établies sur le parcours du canal leur tracent le chemin, de petits phares éclairent la nuit le flot qui baigne au loin les sables du désert ; et les passagers, qui de leur bord contemplent ce spectacle grandiose, ne savent souvent pas ce qu'il en a coûté de travail pour amener la mer jusque-là. Ils trouvent tout naturel d'avoir à travers le désert ce canal maritime, qui leur permet de s'endormir tranquillement sur leur couchette à Port-Saïd et de s'éveiller à Suez, ce qui leur épargne trois mille lieues de chemin, trois mois de fatigue et de dangers.

Ainsi va le monde ; nous jouissons du travail de nos anciens, sans savoir ce que le moindre progrès leur a coûté !...

Et maintenant, Jean-Baptiste, mon histoire est finie ; je n'ai plus qu'un mot à te dire, touchant Georgette Lafosse : la fortune ne l'a pas changée, elle a épousé Kemsé-Abdel-Kérim. Ils vivent heureux avec mon vieil ami Charlot, qui dirige leurs affaires, et m'écrivent souvent d'aller les rejoindre : — ce sont deux bons cœurs !

FIN

363

4139 4

Paris. — Imprimerie Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

AN. 31 1972

MAR 15 2008

UD 10 AVR 2008

CE

a39003 0024540146

CE PQ 2238
.A1 1865 V004
COO ERCKMANN, EM CONTES ET RO
ACC# 1221997